Utrecht University Library
Partner in Science
Universiteit Utrecht

# Amadis de Gaule

https://hdl.handle.net/1874/365370

990

Instituut voor Vergelijkend
Literatuuronderzoek aan de
Rijksuniversiteit te Utrecht

Instituut voor Vergelijkend
Literatuuronderzoek aan de
Rijksuniversiteit te Utrecht

L Amad 2

468

# BIBLIOTHÈQUE BLEUE

Paris. — Imp. de Bar aîné, boulevart Montparnasse, 81.

RIJKSUNIVERSITEIT UTRECHT
0697 9607

fre. franc ACU 1101

EDITION J. BRY AINÉ

# BIBLIOTHÈQUE BLEUE

ROMANS DE CHEVALERIE DES XII^e^, XIII^e^, XIV^e^, XV^e^ ET XVI^e^ SIECLES

PUBLIÉS, SUR LES MEILLEURS TEXTES, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES

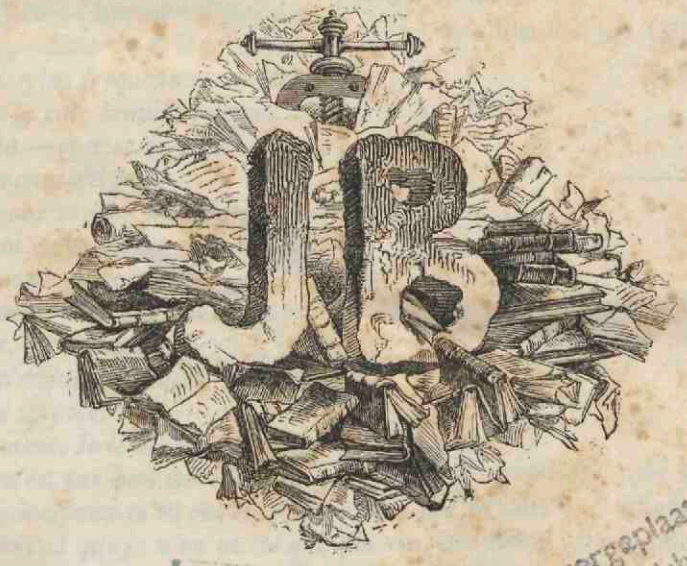
sous la direction

D'ALFRED DELVAU

BIBLIOTHEEK DER RIJKSUNIVERSITEIT UTRECHT

PRÉCÉDÉS

D'UNE ÉTUDE SUR LES ROMANS DE CHEVALERIE ET SUR LES ORIGINES DE LA LANGUE FRANÇAISE



Instituut voor Vergelijkend Literatuuronderzoek aan de Rijksuniversiteit te Utrecht overgeplaatst uit Vakgebiedsbibliotheek

PARIS — 1860

LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES, 10, RUE GIT-LE-CŒUR

Instituut voor Vergelijkend
Literatuuronderzoek aan de
Rijksuniversiteit te Utrecht

# ÉTUDE

# SUR LES ROMANS DE CHEVALERIE

ET

## SUR LES ORIGINES DE LA LANGUE FRANÇAISE

A M. F. VIALAY, A PARIS, A SAINT-MANDÉ, OU DANS UN COIN QUELCONQUE DU MONDE.

*Où êtes-vous à cette heure, mon cher ami? Je ne vous rencontre jamais qu'une fois l'an, au printemps, avec les hirondelles, et chacune de ces rencontres-là me porte bonheur. Si j'avais l'honneur d'être* dans les petits papiers *du dieu Hasard, je le prierais de me ménager avec vous de plus fréquentes et de moins rapides entrevues. Mais je suis brouillé, depuis ma naissance, avec ce Dieu-là — et avec quelques autres. Il faut que j'en prenne mon parti!*

*En quelque lieu que vous soyez, cependant, mon ami, je vous dois le témoignage public de ma vive et sincère sympathie pour votre chevaleresque caractère et pour votre vaillant cœur. Vous qui êtes si souvent venu en aide aux autres,* de toutes les façons, *vous me permettrez bien de m'acquitter envers vous avec la seule monnaie dont je dispose.*

*Ce livre est un monument. Je le dis avec d'autant moins de modestie qu'il n'est pas mon œuvre propre, puisque les matériaux principaux m'en ont été fournis par d'autres écrivains, et que je n'en ai été que l'obscur ouvrier, — c'est-à-dire l'humble translateur.*

*Si ce livre était destiné à l'oubli, je me garderais soigneusement d'inscrire votre nom à la première page. Mais il durera autant et plus que beaucoup d'autres : il est intéressant, d'abord, ensuite il est tiré à des milliers d'exemplaires, double raison pour moi de vous le dédier, afin de multiplier à l'infini les témoignages de ma reconnaissance et de mon amitié.*

*Adieu donc, loyal et chevaleresque ami. J'espère vous serrer la main aux prochains muguets, — dans un an d'ici. Quant à moi, qui ne me suis tant extériorisé que pour vous saluer cordialement, je vais faire comme les animaux de nos forêts, qui effacent leurs traces à la porte de leur tanière : je vais me retirer en moi.*

Les Grimettes, juin 1859.

ALFRED DELVAU.

---

On enrichit les langues en les fouillant.
JOUBERT.

### I

Tout le monde n'a pas les reins assez fermes pour porter sans tressaillement le rude fardeau de la vie. Beaucoup crient grâce à mi-route, les reins cassés et le cœur brisé, et se couchent tout de leur long dans le premier fossé venu — pour y dormir leur somme éternel. Il faut être de la taille de Montaigne et de la santé de Charron pour jouer utilement, durant ce voyage, de cet instrument dont je n'ai jamais pu trouver l'embouchure pour ma part, et qui s'appelle la Philosophie, — « cette science qui faict estat de sereiner les tempestes de l'âme et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire. »

Doux oreiller, en effet, pour dormir sa vie, que la philosophie; mais, pour le trouver tel, il faut avoir la tête aussi bien faite que Montaigne. Et la tête du *communi martyrum* est assez mal faite !

Comment se soustraire, alors, aux giboulées désastreuses de la vie ? Comment éviter les heurts douloureux, les contacts malsains, les trivialités écœurantes ?

En se réfugiant le plus souvent possible dans ce Paraclet qui s'apelle le Rêve, — en faisant des contes ou en en lisant.

« Faisons des contes, mes amis, faisons toujours des contes. Tandis qu'on fait un conte, on est gai, on ne songe à rien de fâcheux. Le temps se passe et le conte de la vie s'achève sans qu'on s'en aperçoive. »

C'est Denis Diderot — un malheureux de génie — qui a dit cela. Vous voyez que la fatigue et la douleur ne sont pas d'invention récente, — le mal de ce siècle, comme on a voulu le faire croire. Et avant Diderot, d'autres illustres penseurs l'avaient dit aussi, en des langues différentes, — Job tout le premier. N'est-ce pas Bossuet qui a parlé de « cet insurmontable ennui qui fait le fond de la vie humaine ? » Hélas ! l'homme est en proie à cette vilaine maladie-là depuis qu'il est en proie à cette autre maladie qui s'appelle la Vie, et dont la Mort seule peut le guérir. L'Enfer ne voulait plus abandonner Proserpine depuis qu'elle avait mangé le fameux pépin que vous savez : l'Ennui ne veut pas abandonner l'homme depuis que sa grand'mère Ève a mangé, elle aussi, cet autre fameux pépin non moins diabolique que le premier. Maudits pépins !

Puisque le monde s'ennuie, il faut l'amuser, — bien qu'il soit aussi inamusable que ce maussade vieillard qui s'appelait Louis XIV. Il est vrai que madame de Maintenon s'y prenait assez mal pour distraire ce royal ennuyé, et que les amuseurs de la foule s'y prennent aussi mal que madame de Maintenon. A l'un les homélies du père La Chaise et les austères entretiens de Bossuet. A l'autre, les romans obscènes et les romans bêtes. Maigre nourriture pour des cervelles en appétit de distractions !

Il y en a une autre : les *Contes* et les *Romans de chevalerie*.

« Si *Peau d'âne* m'était conté
J'y prendrais un plaisir extrême.

Ainsi parlait Jean de la Fontaine, ce grand enfant qui se réfugiait dans le Rêve pour échapper à la Réalité, et qui s'entretenait familièrement avec les bêtes, — pour n'avoir pas à causer avec les hommes.

Faisons-nous donc conter *Peau d'âne*, ô mes amis! *Peau d'âne* — et surtout *Amadis de Gaule*, *Artus de Bretagne*, *Lancelot du Lac*, *les Quatre fils Aymon*, *Huon de Bordeaux*, *Mélusine*, *Tristan de Léonois*, *Pierre de Provence*, *Cléomades et Claremonde*, *Gérard de Nevers*, *Guérin de Montglave*, *Flores et Blanchefleur*, *la Comtesse de Ponthieu*, *Roland amoureux*, *Doolin de Mayence*, *Eustache-le-Moine*, *Ciperis de Vineaux*, *l'Archevêque Turpin*, *Ogier-le-Danois*, *Fier-à-Bras*, *Galien Réthoré*, *Perceval-le-Galloys*, *Isaïe-le-Triste*, *Messire Clériadus*, *Gérard de Roussillon*, *Gyron-le-Courtois*, *Jehan de Saintré*, *Jean de Paris*, *Gérard d'Euphrate*, *Olivier de Castille*, *Méliadus de la Croix*, *le Chevalier Mabrian*, *Geoffroy à la Grand'dent*, *le Preux Mervin*, *Giglan fils de Gauvain*, etc., etc., etc. La liste en est longue, et je m'arrête ici pour ne pas fatiguer le lecteur par une énumération fastidieuse : mais je la trouve trop courte, pour ma part. Je les ai lus tous aux jours — lointains déjà — de ma rêveuse enfance, et, faute d'autres, je les relis aujourd'hui. Pourquoi n'y en a-t-il pas davantage, hélas! je les lirais avec tant de joie jusqu'aux heures—proches peut-être—où la nuit descendra sur mes yeux et sur ma vie !

Ce n'est pas mon sentiment seul que je vous donne là. C'est le sentiment de bien d'autres! Des générations entières se sont nourries de cette lecture — que blâment les gens graves et froids, — et ce n'est pas cela qui les a poussées plus vite dans la tombe, où elles sont descendues, au contraire, sans s'en douter.

Les romans de chevalerie n'ont été dangereux pour personne, — excepté peut-être pour Paolo et Francesca di Rimini, qui se donnèrent le baiser savoureux que vous savez en lisant ensemble *Lancelot du Lac*. Le livre tomba — et Malatesta entra, féroce. Mais, à part ce douloureux accident, les romans de chevalerie n'en ont jamais occasionné d'autres. La parodie de Michel Cervantes, elle-même, n'est pas une parodie, et son Don Quichotte est un brave cœur qui se battait contre des moulins comme il se serait battu contre des hommes. Il n'est pas si fou que cela, ce vaillant coureur d'aventures, — ou, en tout cas, il a la folie des nobles cœurs.

## II

Qu'est-ce, en effet, que les romans de chevalerie, s'ils ne sont pas une école de grandeur d'âme? Que font, je vous prie, tous ces chevaliers errants, sinon une guerre à outrance aux félons, aux méchants et aux lâches? Le monde ne rêvait pas, alors, il était en marche vers une émancipation qui se rapprochait d'heure en heure, et il fallait bien concourir à ce glorieux travail d'affranchissement. L'humanité commençait à émerger de ses ténèbres ! L'âme commençait à émerger de la matière! « O noble enfance de l'âme, — s'écrie quelque part George Sand, — source d'illusions sublimes et de dévouements héroïques!.. »

Pour moi, — comme pour tous ceux qui ont lu les romans de chevalerie, — les héros et les héroïnes de ces romans-là ont vécu d'une vie vraie, tout aussi bien que les héros et que les héroïnes de l'histoire et de la réalité. Ils ont vécu mieux encore, puisqu'ils ont toujours pour nos imaginations l'âge que leur ont donné leurs auteurs, et que jamais aucun d'eux ne peut vieillir.

Pour moi, ils ont toujours vingt ans, ils sont toujours beaux, toujours dévoués, toujours chevaleresques, ces héros de romans, et je comprends à merveille qu'ils fussent aimés, Lancelot du Lac, de la reine Genièvre, — Tristan de Léonois, d'Yseult-la-Blonde et d'Yseult-aux-Blanches-Mains, — Olivier, de Jacqueline, — Roland, de Belleaude, — Pierre de Provence, de Maguelone, — Gérard de Nevers, d'Euriant, — Raimondin, de Mélusine, — Urian, d'Hermine, — Guion, de Florie, — Cléomades, de Claremonde, — Huon de Bordeaux, d'Esclarmonde, — Artus de Bretagne, de Jeannette, — Arnault, de Frégonde, — Régnier, d'Olive, etc.

Sans faire le moindre tort à la Biographie-Michaud, il me semble que tous ces types charmants de vaillance et de grâce valent bien les personnages à l'histoire desquels on a consacré tant d'inutiles pages et élevé tant d'inutiles colonnes, — Habacuc, Dagobert, Aboul-Hassan, Phocas, Manco-Capac, Féodor Alexiowitz, Arsace, Artaban, Zabulon, Patisithès, Smerdis, Noureddin, Lélex, Jovien, Gothrun, Frauenlob, Cresphontes, Bodillon, Rufin, Jornandès, Ruben, Tetricus, Dermot, Adherbal, et autres Josaphat. Noms historiques, tous ces noms-là! Tant pis pour eux et pour nous, alors!

Ils ont vécu, ils sont morts. Ils ont été cadavres, ils sont aujourd'hui poussière, *ces hommes célèbres!* C'est bien la peine d'en parler, vraiment! Qu'ont-ils fait de bon, de beau, de grand, d'héroïque, de sublime, en leur vie? Rien. Pourquoi alors font-ils ainsi saillie sur le souvenir public? Parce que le paganisme dure toujours, sous un autre nom, et que, pour rassasier l'appétit d'adoration et d'admiration auquel l'humanité est en proie depuis si longtemps, on a cru nécessaire d'inventer des *hommes célèbres*, de creuser dans un Panthéon gigantesque une multitudes de petites niches pour une multitude de petits saints civils et militaires. La foule a le culte des héros, de quelque nature qu'ils soient; elle adore les statues et les statuettes, et paie volontiers les frais de marbre, de bronze ou de plâtre, — pourvu que ça ne coûte pas trop cher. Cela dispense si bien d'aimer les vivants, l'amour des morts!...

Eh bien! j'en suis vraiment fâché pour la foule et pour la Biographie-Michaud, mais je n'ai pas le moins du monde le culte des héros de carton. Les héros, d'abord, m'en ont dégoûté, et les salons de Curtius, ensuite. Quand j'en aurai le loisir, je ferai même concurrence, à ce sujet, à l'anglais Carlisle dont le livre a fait un bruit du diable, — en son temps. Le paganisme pur et simple vaut mieux que ce paganisme déguisé. Cinq mille statues de Dieux et de Déesses ne me déplairaient en aucune façon, parce que les statues des Dieux et des Déesses de la Grèce étaient très bien faites, en très beau marbre et en très beau bronze, et que cela devait faire un grand plaisir aux yeux de les regarder, — surtout les statues des Déesses. Mais vos Dieux bourgeois, vos Dieux habillés, quel plaisir cela peut-il vous faire de les contempler? Quel orgueil avez-vous à citer les noms ridicules que j'ai cités plus haut, et ceux, non moins ridicules, que je n'ai pas cités du tout, à cause de leur trop grand nombre?

Ah! mes héros de romans sont préférables à vos bonshommes *célèbres*, — et ils sont tout aussi célèbres, après tout. Interrogez cet enfant qui passe; demandez-lui des nouvelles du *Prince charmant* ou de la *Belle aux cheveux d'or*, ou du *Petit Poucet*: il vous en donnera avec plaisir, — car il connaît le *Petit Poucet* comme il connaît son petit frère, car il connaît la *Belle au bois dormant* comme il connaît sa sœur aînée, car il connaît *Riquet à la Houppe* comme il connaît son papa... Interrogez ce vieillard — cet autre enfant — qui passe; demandez-lui des nouvelles de la *Reine Genièvre*, d'*Yseult-aux-Blanches-Mains*, de *Belleaude*, de *Maguelone*, de *Mélusine*, de *Viviane*, de cinquante autres belles filles et belles fées : il battra le rappel de ses souvenirs, et lui, — qui ne se souvient plus de rien au monde, ni de son père, ni de sa mère, ni de ses fils, ni de ses filles, qui tous sont morts, — il évoquera cette légion d'amoureuses et de charmeresses, et son vieux cœur palpitera d'aise et frémira de volupté comme autrefois, aux heures roses de son adolescence, quand il lisait — à deux — ces intéressants romans de chevalerie que nous réimprimons aujourd'hui.

Il ne faut renier rien ni personne dans la vie. Ne renions donc pas nos traditions. Les romans de chevalerie — les romans de la Table-Ronde principalement — ont eu une influence incontestable sur le siècle où ils sont nés et sur les siècles qui sont venus après. On les lisait partout où l'on savait lire, — manuscrits ou imprimés. Le savant Sleeren disait que sans la chevalerie le Moyen-Age aurait été voué au mépris de la postérité : il aurait pu dire la même chose des romans de chevalerie qui étaient le Code par excellence, — le code du bon ton, de la courtoisie, des grands sentiments, de la galanterie, de la vaillance. Quand ce ne serait qu'à cause de cela, il me semble que ces Romans-là ont bien mérité qu'on les sauvât de l'oubli.

## III

Ils ont un autre mérite. Ils sont, pour ainsi parler, les étapes de la langue française.

En effet, les premiers romans de chevalerie ne

ressemblent pas — comme style — aux derniers. La langue s'essaye, la langue bégaye, la langue se forme, et l'on peut suivre ses progrès pas à pas, — c'est-à-dire roman à roman.

Bégaiements d'une langue géante, bégaiements prodigieux comme ceux de Gargantua qui, à son entrée dans le monde, « brasmoit demandant a boyre, a boyre, a boyre, » — ce qui dénotait de sérieuses dispositions! Toutes les langues ne parlent pas aussi distinctement à leur début, et celles qui bégaient, d'ordinaire, le font avec l'inintelligibilité du bégaiement. Mais la langue française, — appelée à dominer le monde, à se substituer aux autres langues parlées, — devait avoir une enfance virile, et elle l'a eue.

Il ne faut pas aller chercher bien loin pour en avoir la preuve : les Chansons de Geste et les Romans de la Table-Ronde la fournissent irréfutablement.

Il n'est ici question que de la langue d'Oil, — le roman du nord, comme la langue d'Oc était le roman du midi. C'est la langue par excellence, la langue nationale, la langue maternelle. N'est-ce pas la France que les trouvères ont chantée d'abord, avant tout et avant toutes, quand les troubadours chantaient les dames, puis les dames, et encore les dames? Les dames, c'est intéressant à chanter, certes, — plus intéressant encore à aimer. Mais la France est la dame suprême, c'est le flanc qui a porté le monde, ce sont les entrailles d'où est sortie la Liberté, — c'est-à-dire l'Intelligence.

C'est donc la France que chantent les premiers trouvères. C'est à la France que sont dédiées les chansons des douze pairs, les Chansons de Geste, — comme celle de Roland, par exemple.

J'ai donné trois extraits de ce merveilleux poëme, à la suite et à propos de *Guérin de Montglave*, — où se trouve le récit émouvant de la défaite de Roncevaux. J'aurais voulu avoir la place et l'autorisation de citer les quatre mille cinq cents vers qui le composent. Mais le peu que j'en ai cité suffit amplement à la démonstration de cette double vérité, à savoir que c'est un poëme national, un poëme français, et qu'il est du x^e^ siècle, — comme les poëmes de Robert Wace.

Je parlais, tout à l'heure, des étapes de la langue française. Il serait intéressant de les signaler une à une, certes; mais il faudrait pour cela des volumes, et je ne dispose que de quelques pages. Et puis, les origines vraies d'une langue sont comme celles d'une nation, à peu près indéchiffrables, et je suis bien forcé de laisser de côté cette quête des sources du Nil pour commencer là où commencent les auteurs de l'histoire littéraire de la France, — c'est-à-dire aux environs du x^e^ siècle.

Avant cette époque, il y a des ténèbres, il y a le *romanum rusticum*, — le roman rustique, la langue vulgaire des Gaules, formée du celtique, du grec et du latin; puis, après ce roman rustique, une langue qui s'est débarrassée de ses langes primitifs et à laquelle va succéder la véritable langue romane, la mère de la langue française. Le *romanum rusticum* a peu de monuments écrits; le roman du IX^e^ siècle en a davantage. Mais les ténèbres ne s'en font pas moins sur ses évolutions, sur son développement, sur sa formation. Son travail de gestation et de parturition s'est accompli mystérieusement, à l'insu de tout le monde : la langue romane est arrivée à terme, elle est née, — mais on ne connaît exactement ni son père ni sa mère. Elle est née viable, — voilà tout.

Le premier monument, le monument capital de la langue romane, c'est le *poëme sur Boëce*, — sur ce grand homme qui fut persécuté si odieusement par Théodoric, roi des Visigoths, lequel le fit mettre à mort après l'avoir laissé en prison pendant longtemps. Boëce avait composé dans sa prison un *Traité de la Consolation de la Philosophie;* ce fut à propos de ce remarquable ouvrage que fut écrit le poëme qui nous occupe, et où se trouve racontée avec éloquence l'austère vie de ce philosophe chrétien.

Avec éloquence, ai-je dit. Permettez-moi de citer les douze premiers vers : ils ont un double intérêt, comme pensée et comme expression. On y retrouvera des formes tout-à-fait françaises, des formes grammaticales d'aujourd'hui, des idiotismes, à côté de mots grecs, latins, celtes, gothiques, et de désinences romano-méridionales :

« Nos jove omne, quam dius que nos estam,
De gran follia per folledat parlam,
*Quar* no nos memora per cui viuri esperam,
Qui nos soste, *tan* quan per terra annam
E qui nos *pais* que no murem de fam,
Per cui salves m'esper, pur *tan* qu'ell claman.

Nos jove omne *menam tan mal jovent*,
Que us non o preza sis trada *son parent*
Senor, ni par, sill *mena malament*
Ni lus vel l'aitre, sis fai fals *sacrament;*
*Quant* o fait, mica no *s'en repent*
Et ni vers Deu *non fait emendament*...
. . . . . »

(Nous tous, tant que nous sommes jeunes, nous ne faisons que des folies et ne commettons que des erreurs, et nous ne nous souvenons point de Celui qui nous fait vivre, nous soutient pendant que nous marchons à travers la vie, et qui nous repaît afin que nous ne mourions pas de faim; Celui que j'invoque sans cesse, et par qui j'espère mon salut éternel.

Nous, jeunes hommes, nous menons mal notre jeunesse. L'un trahit son seigneur, son parent, son père, son ami; l'autre fait méchancetés, vilenies et faux serments à foison, et ni l'un ni l'autre ne s'en repentent, ni l'un ni l'autre ne se corrigent...)

Tout cela est d'une haute éloquence et d'un austère langage. Tout cela est digne du philosoph

à propos duquel c'est écrit. Le souffle court sur ces vers : c'est la raison qui parle à des fous. Hélas! les fous persistent, — afin de donner prétexte à la raison de persister aussi.

J'ai souligné à dessein certains mots, certaines phrases. *Quar* est la conjonction française *car; pais*, c'est la troisième personne de l'indicatif du verbe français *repaître; parent* est le substantif francais *parent; s'en repent* est une construction toute française; *quant* est l'adverbe français *quand; menam tan mal jovent* est une forme grammaticale toute moderne, *mener mal sa jeunesse*, etc., etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions citer d'autres idiotismes, d'autres formes grammaticales purement françaises, qui se trouvent dans le courant de ce poëme, telles que : *Guérir son corps et son âme, faire semblant, jeter en prison, tenir pour seigneur, ne faire que mal penser, bâti de foi et de charité, se faire petit*, etc., etc., etc. Je renvoie les curieux au manuscrit de la Bibliothèque d'Orléans.

Après le *poëme sur Boëce*, vient un roman composé par Philoména, « lequel livre contient l'histoire de la prinse des villes de Narbonne et de Carcassonne par Charlemaigne, » — comme le dit Guillaume de Catel, dans ses Mémoires du Languedoc.

Après le roman de Philoména, les Chansons de Geste, les romans de chevalerie, les poëmes anglo-normands, les actes publics, les sermons. Mais le *Romanum rusticum* est loin déjà, la langue d'Oil est arrivée, dégagée à peu près de ses broussailles latines, avec son cortége d'articles, de déclinaisons, de conjugaisons, d'adverbes, avec sa physionomie, — avec son originalité, en un mot. Sa vieille rivale lutte encore; mais la langue romane du nord est jeune, hardie, aventureuse, — à elle l'avenir, à elle le monde! Les savants seuls entendent le latin; mais personne ne le parle plus. La langue romane, au contraire, devient la langue de la foule, parce qu'elle est devenue la langue des écrivains, des poëtes, des trouveurs. Laissez-la faire, laissez-la grandir à son aise, laissez-la se développer en liberté, et ses allures vont prendre plus de vivacité, plus de hardiesse, plus de grâce encore : elle va devenir la langue de Thibault de Champagne, de Guillaume de Lorris et de Joinville; puis la langue de Christine de Pisan et de Froissard; puis la langue de Monstrelet, d'Alain Chartier, de Charles d'Orléans et de François Villon; puis la langue de Clément Marot, de François Rabelais et de Mathurin Régnier; puis la langue de Jacques Amyot, de Pierre de Brantôme et de Pierre de Ronsard; puis la langue de Michel de Montaigne, de Pierre Charron et d'Etienne de la Boëtie; puis la langue de Malherbe, de Balzac, de Pascal, de Descartes, de Bossuet, de Corneille, de Racine, de La Fontaine, de Molière, de Mallebranche, de Labruyère, de Fénelon; puis la langue de Buffon, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de Denis Diderot; puis la langue des deux Chénier, de Chateaubriand, de Volney, de madame de Staël, de madame de Genlis, de Laclos, de Baour-Lormian et de Luce de Lancival; puis enfin la langue de Victor Hugo, de Lamartine, de Béranger, de Paul-Louis Courier, de La Mennais, d'Honoré de Balzac et de George Sand.

## IV

Mais comme je n'écris pas précisément l'histoire littéraire de la France, on me permettra de revenir à mon point de départ, — c'est-à-dire aux romans de chevalerie.

J'y reviens donc.

Les romans, en général, sont beaucoup plus lus que les histoires, et leurs lecteurs sont beaucoup plus jeunes — et plus intéressants aussi, parce que ces lecteurs-là sont ordinairement des lectrices. L'Histoire est une pédante, mal habillée de corps et de visage, rogue et marmiteuse, sombre et maussade, qui ignore la grâce et qui n'a jamais su sourire. La Fable est une fée rayonnante de beauté, une charmeresse court-vêtue, qui conduit on ne sait pas où, dans des abîmes charmants — où l'on oublie la vie. Pour aimer l'une, il faut n'avoir plus ni dents, ni cheveux, ni illusions, ni rien du tout. Ceux qui aiment l'autre sont dignes d'être aimés eux-mêmes. Voilà toute la différence.

Viande creuse, soit. Mais on se contente de si peu, à vingt ans! Vingt ans, n'est-ce pas l'âge où l'on vit « d'amour et d'eau fraîche, » — comme disent ironiquement les vieux et les vieilles qui vivent de tisanes et de racahout des Arabes? C'est une bonne chose, l'eau fraîche! Meilleure chose encore, l'amour! Et les romans, donc?...

Je l'ai dit en commençant : Les contes, les romans, les rêves, sont le Paraclet dans lequel on doit se réfugier pour se soustraire aux trivialités écœurantes et aux réalités monstrueuses de la vie.

Il y a romans et romans. Il y en a qu'on déclare immoraux et qui sont innocents comme des agneaux; d'autres, au contraire, sont tenus pour moraux, qui sont malhonnêtes en diable. La morale est une monnaie comme une autre : chaque époque la frappe à son effigie et lui donne un cours forcé, — jusqu'au jour où cette morale d'or, d'argent ou de cuivre se trouve démonétisée et jetée au grand creuset du bon sens, ou placée dans un médailler comme objet de curiosité. Qui de nous n'a, dans sa tête, une collection plus ou moins riche de morales?

Il est bien entendu qu'ici je ne parle pas le moins du monde de la morale éternelle, — cette lampe sacrée qu'est chargée d'entretenir cette vestale qu'on appelle la conscience humaine. La vraie morale n'a rien à voir là-dedans.

Quelques écrivains chagrins ont condamné les romans de chevalerie comme immoraux, sous les prétextes les plus étranges et les plus puérils, et ce

n'est pas de leur faute si les manuscrits et les incunables de la Bibliothèque impériale sont encore intacts. Les lauriers d'Omar ont dû plus d'une fois empêcher de dormir ces sages renfrognés qui blâment les fruits verts parce qu'ils n'ont plus de dents pour mordre après!

Je ne défendrai pas les romans de chevalerie — qui se défendent très bien d'eux-mêmes. Je me contenterai de les annoncer — à ceux qui d'aventure ne les ont pas lus — comme des romans curieux, très curieux, excessivement curieux à tous les titres.

Ainsi, à côté des luttes grandioses, des combats gigantesques, des prouesses épiques, — auxquels prennent part tous les preux du roi Artus et tous les vaillants chevaliers de l'empereur Charlemagne, robustes cœurs dans de solides armures, — il y a toute une série de fées et d'enchanteurs, de belles filles et de nains aimables, Morgane et Obéron, Mélusine et Esterelle, Viviane et Merlin, fabricateurs d'élixirs de longue vie, marchandes de philtres amoureux, sirènes et providences, abîmes et paradis!...

Pour moi, qui revois sans cesse

La lumineuse fleur des souvenirs lointains,

je ne sais pas beaucoup de livres aussi attrayants, aussi merveilleux, aussi amusants, car le rire s'y mêle à la terreur, les grands coups de vin aux grands coups d'épée, les gaberies aux malédictions, les baisers d'amoureux aux incantations fantastiques, — et l'on sort de ces romans de chevalerie comme on sort d'un rêve!...

Je n'aurais pas loin à aller pour chercher et trouver mes preuves : je n'ai qu'à tourner les feuillets au hasard, — assuré d'avance de tomber sur une situation savoureuse à l'imagination.

Connaissez-vous, par exemple, quelque chose de plus frais, de plus gracieux, de plus poétique que le commencement de *Guérin de Montglave* : « C'était à l'issue de l'hiver, à cette époque de l'année où commence le joli temps de primavère, où l'on voit les arbres verdoyer et leurs fleurs s'épanouir, où l'on entend les oisillons chanter si joyeusement, que les cœurs tristes, pensifs et dolents s'en réjouissent eux-mêmes malgré eux, et délaissent, sans s'en douter, leurs fâcheux pensements et leurs vilaines songeries. »

Tout le roman continue sur ce ton et de ce style auquel je n'ai rien changé, par respect pour son éloquente simplicité. Il y a là-dedans une vraie mère et un vrai père, — Mabillette et le vieux duc Guérin. Il faut voir comme elle pleure, la pauvre femme, au départ de ses quatre beaux enfants auxquels son mari vient de reprocher rudement leur oisiveté. Elle voudrait les garder toujours auprès d'elle, « dans son giron, comme s'ils étaient poussins à peine éclos. » Mais le vieux duc, un compagnon de Charlemagne, trouve qu'il est temps « qu'ils aillent leurs erres. » Comme il y a là-dedans un sentiment profond de la famille! La mère pleure, mais elle se résigne, parce que son mari — « son seigneur et maître » — a parlé. Les quatre fils aiment leur mère, mais ils obéissent, parce que leur père a parlé. Bonne chance, jeunes éperviers!

Les dernières pages de *Guérin de Montglave* sont, à mon estime, un chef d'œuvre. Elles contiennent le récit de la fameuse défaite de Roncevaux, — ce Waterloo de l'empereur Charlemagne. Il y a là trois ou quatre cent lignes qui valent des volumes, et je ne connais pas d'historien qui soit jamais arrivé à cette mâle éloquence, à cette grandiose poésie, qui vous tient le cœur battant pendant tout le temps que dure le récit navrant de cette sanglante bataille.

Les Sarrasins s'avancent, « menant un grand bruit. » Ils sont deux cent mille, — et l'avant-garde de l'armée de Charlemagne, commandée par Roland, a tout au plus vingt mille hommes. Avais-je raison de comparer Roncevaux à Waterloo?

Les Sarrasins s'avancent. Les compagnons de Roland, un peu effrayés par cette avalanche humaine qui les menace, le supplient de sonner du cor pour que son oncle vienne à son secours.

« — Seigneurs, » — répond l'héroïque Roland, — « Charlemagne est trop loin : il ne m'entendrait pas. Aucun de vous n'a voulu aller vers lui lorsqu'il en était temps encore; il s'agit de mourir debout, comme de vaillants chevaliers que nous sommes... Mourons donc ici, compagnons, puisque c'est le bon plaisir de Dieu!... »

Ils meurent tous, en effet, les uns après les autres, — mais comme des héros, en luttant jusqu'à leur dernier souffle, en essayant d'éclaircir, du tronçon de leurs vaillantes épées, les rangs des Sarrasins « plus nombreux que les sables de la mer, plus nombreux que les brins d'herbe des plaines. »

Il ne reste bientôt plus autour du preux Roland qu'une poignée de chevaliers, — parmi lesquels Olivier et l'archevêque Turpin.

« Cependant, au bout de quelque temps, en face de ce sinistre champ de bataille, où étaient couchés, endormis pour l'éternité, dix-huit à dix-neuf mille de ses compagnons, le brave Roland se résolut à faire ce à quoi il s'était si obstinément refusé jusque-là : il sonna du cor.

« Le cor disait : Charles, roi Charles, empereur Charles, venez, venez, venez vitement, car aujourd'hui celui que vous aimez le mieux au monde sera mort!...

« Roland sonna par trois fois du cor; il en sonna avec une telle force qu'une de ses veines se rompit, et que le sang vint écumer en une mousse rosée sur ses lèvres...

« — Compagnon, lui cria en ricanant Marsille, le roi païen, vous avez corné pour néant! »

Marsille a raison : Charlemagne n'entendra pas le son du cor, — et il ne viendra pas au secours de

ses preux. Il faut décidément mourir là, et ils y meurent.

C'est d'abord Olivier, que son fils Galien vient de retrouver.

« Galien s'aperçut alors qu'Olivier changeait affreusement de visage. De vermeil comme feu qu'il était d'abord, il devint tout-à-coup vert comme feuille, puis noir comme charbon.

« — Père! père! s'écria-t-il, vous mourez donc? Ah! cher père, il faut nous quitter ici-bas, je le vois bien... Je prie Jésus-Christ qu'il vous veuille recevoir en sa gloire de Paradis, car vous en êtes plus digne que nuls au monde, vous et vos vaillants compagnons...

« Lors il lui prit la tête en son giron et le baisa plus de cent fois. Olivier était mort.

« — Beau fils, dit à son tour Roland d'une voix qu'on entendait à peine, n'oublie pas de saluer Belleaude en mon nom, et de lui dire que je l'ai aimée jusqu'à la dernière minute de ma vie mortelle... Prie-la de ne jamais se marier... Qu'elle entre dans une abbaye et y consacre sa vie au Seigneur... et à mon souvenir... De cette façon, peut-être pourrons-nous nous revoir encore quelque part... là où vont les créatures qui ont aimé et n'ont pas su haïr... Adieu!...

« — Sire, répondit Galien navré, ne vous inquiétez de rien... je ferai religieusement votre message auprès de votre mie... mais j'ai peur qu'elle ne meure de deuil en l'apprenant, car elle vous aime de bon cœur...

« — Ainsi soit-il! murmura Roland, en se roidissant dans une dernière convulsion.

« Galien se pencha sur lui et le baisa au front : Roland était mort.

« Il alla vers l'archevêque Turpin.

« — Beau fils, râla ce vaillant homme, n'oublie pas de saluer Charlemagne de ma part...

« Et, cela dit, il expira. »

Est-ce suffisamment émouvant, tout cela? Ces rudes hommes d'autrefois savaient-ils mourir?

Savaient-ils aimer aussi? Ah! Jacqueline! Ah! Belleaude! répondez pour moi.

« Charlemagne se rendit au palais, où il manda Belleaude, qui accourut. Le vieux roi l'attira sur sa poitrine, la baisa au front et lui dit :

« — Belle amie, savez-vous de quoi je vous prie? C'est de ne point vous dolenter outre mesure de ce que je vais vous apprendre...

« — Et qu'avez-vous donc à m'apprendre, Sire?... demanda Belleaude, pâle et tremblante.

« — Vous avez perdu Roland, votre ami, et Olivier votre frère, traîtreusement occis à Roncevaux! répondit Charlemagne, en embrassant de nouveau Belleaude.

« Quand elle eut entendu cette cruelle parole, tout le sang de son corps se changea et retourna, et elle tomba tout de son long à terre, morte.

« — Quelle piteuse fin! murmura Charlemagne en contemplant la pauvre Belleaude. Ah! Ganelon! Ganelon! comme je te ferai mourir vilainement!... »

## V

Voilà pour *Guérin de Montglave*. Roman « immoral, » n'est-ce pas?

Il y en a encore d'autres! *Mélusine*, *Tristan de Léonois*, *Huon de Bordeaux*, *Pierre de Provence*, *Ogier le Danois*, etc., etc.

*Mélusine* est un roman fait au XIVe siècle sur la légende populaire, et il a été, pendant longtemps, aussi populaire que la légende. Je ne sais pas si Mélusine est « immorale; » je sais seulement que cette pauvre *serpente* m'a violemment intéressé dans ma prime-jeunesse, et que j'ai souvent envié le sort de son bel ami Raimondin, — malgré le châtiment navrant qui punit sa curiosité.

D'abord Mélusine est fille de fée, ce qui a son charme; ensuite elle est riche comme il n'est permis à personne de l'être; puis, — et c'est ce qui vaut le mieux, — elle est d'une beauté non-pareille, qui ne se flétrit pas un seul instant, malgré les années qui s'accumulent sur sa tête et malgré les enfants qui sortent de ses flancs charmants. Elle est grand'mère, et elle est toujours aussi belle que le jour où Raimondin l'a rencontrée dans la forêt de Colombiers, près de la Fontaine-de-Soif, par une lune « claire-luisante, s'ébattant sur l'herbe en compagnie de deux gentes dames blanches. » Ninon de Lenclos avait trouvé le moyen d'être encore séduisante à quatre-vingts ans; Mélusine, plus favorisée, trouve moyen d'être belle et jeune à l'âge où les femmes sont vieilles et respectables : quoi qu'elle fasse, elle a toujours vingt ans!

Ce roman venge Eve, Pandore, Psyché, Sémélé, — toutes les curieuses profanes et sacrées. Raimondin est heureux; il est aimé d'une femme charmante, il est riche, il est père, il a tout ce qu'on peut désirer de bonheur en ce monde : il faut que la curiosité vienne le mordre au cœur! Pendant vingt ans, il n'a pas songé un seul instant à s'inquiéter de ce que Mélusine pouvait faire le samedi. Mais voilà qu'un jour le soupçon entre dans son esprit, — « soupçon amer comme fiel, ardent comme braise, aigu comme acier! » Il veut voir et savoir!

« Raimondin, pâle et tout en sueur, regarda devant lui, par le pertuis qu'il avait fait, et il aperçut Mélusine toute nue, blonde et merveilleuse de beauté, qui s'ébattait au soleil dans une large cuve de marbre blanc, bordée d'arbres épais sur les ramures desquels chantait un peuple d'oiseaux rares... A un mouvement plein de grâce que fit Mélusine, et qui découvrit la partie de son corps qui baignait dans l'eau de la piscine, Raimondin re-

marqua avec étonnement que cette partie du corps se terminait en queue de serpent... »

Hélas ! voilà quel était le secret de la pauvre Mélusine : femme pendant six jours de la semaine, elle devenait serpente le septième jour, — pour expier je ne sais quelle faute commise par elle avant son mariage.

Il faut lire les mélancoliques reproches de Mélusine à Raimondin :

— « Mon doux ami, lui dit-elle, Dieu vous veuille pardonner cette faute que vous avez commise au préjudice de notre mutuel repos et de notre mutuel bonheur !... Il le peut, lui qui est omnipotent, lui qui est le vrai juge et le vrai pardonneur, lui, la légitime fontaine de pitié et de miséricorde... Quant à moi, vous savez bien que je vous ai pardonné de bon cœur, puisque je suis votre femme et votre amie... Mais, pour ce qui est de ma demeurance avec vous, c'est tout néant : Dieu ne le permet...

— « Pour Dieu et pitié ! s'écria Raimondin, veuillez demeurer, ou jamais plus je n'aurai joie au cœur...

— « Adieu ! adieu ! adieu ! répondit Mélusine en se penchant vers Raimondin et en l'accolant doucement. Adieu, mon ami, mon bien, mon cœur, ma joie ! Tant que tu vivras, j'aurai, quoique absente de toi, bonheur à te voir et à te rendre heureux..... Mais jamais, au grand jamais, tu ne me verras en forme de femme..... Adieu donc, moitié de mon âme ! Adieu donc, moitié de ma vie !...

« Lors donc qu'il était heure de partir, malgré que tout la retînt là, elle s'élança incontinent hors de la fenêtre sous forme d'une serpente ailée, longue d'environ quinze pieds, au grand ébahissement de la compagnie. »

Voilà pour le roman de *Mélusine*, — tout aussi immoral que *Guérin de Montglave*, comme on voit.

Les puritains se sont escrimés surtout contre *Tristan de Léonois* et contre *Lancelot du Lac*, — et, à cause de cela, je serais tenté de les préférer aux autres, s'il pouvait y avoir des préférences pour ces romans si pleins d'attraits, depuis le premier jusqu'au dernier !

Les puritains en question n'aiment pas les gens qui s'aiment, — et l'on conjugue beaucoup le verbe *amare* dans *Tristan de Léonois* et dans *Lancelot du Lac*. Aimez-vous ! aimez-vous toujours, jeunes hommes et jeunes femmes ! Toute la vie est là.

Je ne suis pas seul de mon avis à ce propos, comme bien vous pensez. M. Paulin Pâris, dans ses Notices sur les manuscrits de la Bibliothèque impériale, fait un grand éloge du *Tristan*. Quant au *Lancelot*, voici ce qu'en dit M. Léon Plée dans son excellente Introduction au *Glossaire français polyglotte* : « Le *Lancelot* est faible d'intrigue, mais d'un style admirable, clair, limpide, incidenté, plein d'une foule de mots fort jolis qui font image et semblent tout nouveaux, soit par leur composition, soit par leur emploi, soit par leur forme elle-même. Un très grand nombre de sentences, d'axiômes amoureux, ont passé de cette œuvre dans les livres qui l'ont suivie. Quelques passages sont imprégnés d'un parfum de gaîté qui donne la meilleure idée de ce que l'on nomme l'ancienne gaîté française. »

Quant aux reproches d'immoralité, néant !

Si ces romans de chevalerie sont licencieux, ils ne le sont qu'à la façon des rossignols.

## VI

M. Léon Plée parle du « style admirable » de *Lancelot du Lac*, et de la « foule de mots fort jolis » qu'on y rencontre. Il a raison, et ce qu'il dit de ce roman, il aurait pu le dire aussi des autres. C'est pour qu'on en pût juger à coup sûr que j'ai cité quelques passages de *Mélusine* et de *Guérin de Montglave*.

Car, quoique ce ne soit pas le style primitif dans toute son intégrité, — style plein de saveur, seulement pour les lettrés, — j'ai fait tous mes efforts pour lui conserver sa naïveté, sa grâce, sa bonhomie, son originalité, en un mot. Ai-je réussi ? Les lecteurs prononceront.

Il y avait là un écueil. Ces romans de chevalerie sont intéressants comme fond et comme forme. Même traduits librement, — comme quelques-uns l'ont été par le comte de Tressan, — ils eussent conservé quelques-unes de leurs séductions, celles de leur fabulation ; mais cet accent, ce parfum, cette saveur qu'ils ont dans leur langue du XII^e^ ou du XIV^e^ siècle, comment la leur conserver ?

A cela je n'ai vu qu'un moyen, à savoir de suivre pas à pas et de traduire mot à mot le manuscrit ou le roman primitifs. De cette façon, si ce n'est pas le vêtement exact du XII^e^ siècle, du moins ce n'est pas le costume du XIX^e^ siècle. Les vieilles chansons doivent être chantées sur de vieux airs !

Une ou deux phrases entre mille, — comme exemples :

« Quant il vist l'espée que il tenoit à si bonne, il soupire fort, puis dit : Ha espée, que ferés vous des ores mais ! Ne le puis plus céler, je suis vaincus. Lors commence à plourer trop plus durement qu'il ne fist autrefois, et quant il a assés efforcéement pleuré, il dit, etc., etc. »

Lesquelles phrases j'ai traduites par :

« Quand il vit sa vaillante épée, il soupira et dit :

— « Ah ! mon épée, que ferez-vous désormais ? car, je ne le puis plus céler, ma vie est finie !...

« Lors il recommença à pleurer plus amèrement qu'il n'avait fait jusque-là, et quand il eut, etc. »

Le procédé est aussi simple que peu coûteux. Je

l'ai presque toujours suivi avec la même fidélité, — excepté toutefois pour la traduction de quelques endroits indéchiffrables dans les manuscrits. Il a eu pour moi cet avantage de me permettre de conserver une foule d'expressions adorables, tombées à tort en désuétude, et une foule de mots énergiques et pittoresques que je regrette de ne plus rencontrer dans la circulation.

Ainsi, j'ai conservé : *Sonner mot*, pour *parler; sous ombre de*, pour *sous prétexte de; souventes fois*, pour *souvent; toutes et quantes fois*, pour *toutes les fois que; par ainsi*, pour *ainsi, par conséquent; à l'accoutumée*, pour *de coutume; encore que*, pour *quoique; n'engendrer point de mélancolie*, pour *être d'humeur gaie; une jeunesse*, pour *une jeune fille; s'entreconnaître; entreouïr; être attaché d'une grosse chaîne; le vouloir*, pour la *volonté; marmiteux*, pour *ennuyé; s'ébahir*, pour *s'étonner; perturber*, pour *occasionner du désordre; réconforter*, pour *réjouir; déconforter*, pour *chagriner; plaisant*, pour *agréable; mener mal sa jeunesse; tenir pour seigneur; faire semblant; bâtir de foi et de charité; trouver bon; se faire petit; guérir son corps et son âme; déambuler*, pour *se promener; s'esclaffer*, pour *éclater de rire; gabeler*, pour *railler; remembrer*, pour *se souvenir; accoler*, pour *embrasser; bailler*, pour *donner; rancœur*, pour *rancune;* et cent autres formes grammaticales qui datent des premiers jours de la langue d'Oil, et qu'on a cru devoir remplacer depuis, — je ne sais trop pourquoi, puisque ces formes-là suffisaient et qu'elles disaient éloquemment ce qu'elles voulaient dire.

« Toutes les langues roulent de l'or, » dit très bien M. Joubert dans sa magnifique Etude sur le Style. La langue romane surtout, notre langue nationale. Pourquoi la langue française d'aujourd'hui est-elle moins riche que la langue française d'autrefois? Pourquoi a-t-elle changé son or contre du cuivre? Ah! il serait bien temps, à ce qu'il me semble, de la retremper aux sources fortifiantes dont elle s'est éloignée si dédaigneusement. « Rendre aux mots leur sens physique et primitif, — dit encore M. Joubert, — c'est les fourbir, les nettoyer, leur restituer leur clarté première; c'est refondre cette monnaie et la remettre plus luisante dans la circulation; c'est renouveler, par le type, des empreintes effacées. Remplir un mot ancien d'un sens nouveau dont l'usage ou la vétusté l'avait vidé pour ainsi dire, ce n'est pas innover, c'est rajeunir. On enrichit les langues en les fouillant. Il faut les traiter comme les champs : pour les rendre fécondes, quand elles ne sont plus nouvelles, il faut les remuer à de grandes profondeurs. »

A ces causes, j'ai respecté les vieux mots — dont beaucoup sont si nouveaux! A ces causes, j'ai conservé précieusement les vieilles expressions qui ont une éloquence plus vraie que celle de beaucoup d'autres expressions modernes. On ne trouvera pas, dans ces romans, le style fiévreux, exubérant, extravagant, que l'on trouve dans les romans ordinaires; mais, tout au contraire, un style simple, naïf, — expressif comme amour et comme colère, éloquent comme tendresse et comme fierté. Les beaux sentiments n'ont pas besoin d'oripeaux; les grandes pensées n'ont pas besoin d'être traduites par des phrases à grelots et à pompons, orgueilleuses comme des mules espagnoles.

## VII

Je regrette de n'avoir pu traduire sur l'œuvre première, sur les poëmes romans ou sur les poëmes latins, composés longtemps avant l'invention de l'imprimerie. Je le regrette, parce que ces poëmes-là sont plus beaux encore, plus grandioses, plus éloquents, que les romans en prose. Je parlais tout à l'heure de l'épisode de la bataille de Roncevaux qui se trouve dans *Guérin de Montglave* : c'est un épisode émouvant, certes, et peu d'écrivains sauraient atteindre à ce pathétique. Ce n'est rien auprès du poëme de Thurold, *la Chanson de Roland!* De même pour *Ogier-le-Danois*, de même pour la plupart des autres romans de chevalerie.

Mais je ne pouvais traduire des vers picards ou de la prose latine en prose française; cela n'atteignait pas le but que s'était proposé l'éditeur de la *Bibliothèque bleue*, qui voulait faire lire aujourd'hui les romans qui ont été lus en Europe jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle, — c'est-à-dire les romans en prose, manuscrits et incunables. J'ai donc dû traduire sur les manuscrits et sur les incunables que possède la Bibliothèque impériale.

Les poëmes sur lesquels ont été faits les romans en prose ne remontent guère au delà du XI^e^ siècle. Ils ont été faits eux-mêmes sur les *Chansons de Geste*, — écrites en mauvais latin, puis dans les divers idiomes qui se formaient alors, — lesquelles *Chansons* célébraient les *gestes*, les faits, les dits, les actions d'éclat, à mesure qu'ils avaient lieu.

C'était l'époque des grandes guerres et des grandes boucheries de nations à nations : c'était le Moyen Age! Les Wisigoths d'Alaric, les Francs de Clovis, les Huns d'Attila, les Suèves de Radagaise, les Vandales de Genseric, — tous les Barbares! — envahissaient les Gaules et s'y établissaient petit à petit, de par la loi du plus fort. Puis Charles-Martel vainquait les Sarrasins, Pépin-le-Bref marchait contre les Saxons, Charlemagne guerroyait contre les Lombards, Roncevaux arrivait! Puis encore, les Gascons, les Normands, les Hongrois, les Allemands, les Arabes, les Croisades! La terre résonnait comme un tonnerre sous les pas pesants de ces nombreuses armées de conquérants et de conquis!

Il fallait bien chanter tout cela!

De là les trouvères, de là « cette nuée de chanteurs qui, depuis le IX^e^ siècle jusqu'au XVI^e^, vont

nous composant une foule de chants, d'histoires, d'épopées, — admirables inspirations de notre nationalité naissante, que nous avons répudiées au XVII^e^, pour faire de l'antiquité grecque et latine notre champ de culture poétique. »

De là, enfin, les romans de chevalerie.

## VIII

Il y a quatre divisions importantes à établir parmi ces nombreux romans que nous rééditons aujourd'hui. Les uns appartiennent au *cycle de Charlemagne*, les autres sont les *Romans de la Table-Ronde;* puis viennent les *Romans des Neuf Preux* et les *Romans des Amadis*.

Les premiers sont :

*La Chronique de Turpin*, où se trouvent racontés les exploits de Roland et sa mort à Roncevaux.

*Beuves de Hantonne*, dont l'action est antérieure au règne de Charlemagne.

*Les Quatre fils Aymon*, qui reproduisent assez fidèlement les luttes opiniâtres qui s'élevaient entre le prince suzerain et ses grands vassaux, au temps de la féodalité.

*Maugis d'Aigremont*, qui est consacré au récit des méchants tours que ce « négromant » joue au roi Charlemagne.

*Li Reali di Francia*, roman italien qui est la traduction d'un texte français, et où sont contenues les origines royales de France, et les traditions fabuleuses relatives à Roland.

*Berthe-au-Grand-Pied*, qui contient le récit des amours de Pépin-le-Bref, père de Charlemagne.

*Guérin de Montglave*, qui parle très peu de Guérin de Montglave, et beaucoup de ses quatre fils, Renaud, Milon, Regnier et Girard. Il y a aussi dans ce roman un hors-d'œuvre qui s'appelle la bataille de Roncevaux, — mais ce hors-d'œuvre est tout simplement un chef-d'œuvre.

*La Reine Ancroia*, qui fait suite à *la Chronique de Turpin*, et où l'on voit figurer pour la première fois une femme guerrière, une sorte de reine des Amazones. Ce roman pourrait tout aussi bien s'appeller *Guidon-le-Sauvage*, puisqu'il est beaucoup question de ce fils bâtard de Renaud de Montauban. Il est très curieux.

*La Chronique du chevalier Mabrian* qui fait suite aux *Quatre fils Aymon*, et où commença la fusion des romans Carlovingiens et des romans de la Table-Ronde.

*La Conquête du grand roi Charlemagne des Espagnes*, qui est le récit des faits et gestes de ce puissant monarque.

*La Conquête de l'empire de Trébisonde*, qui est le même ouvrage, à peu près, que le précédent.

*Huon de Bordeaux*, où l'on voit apparaître Obéron, le roi de Féerie.

*Doolin de Mayence*, où il est encore question des querelles de Charlemagne avec ses grands vassaux.

*Gérard d'Euphrate*, qui contient l'histoire des amours et des actions d'éclat de ce fils de Doolin de Mayence.

*Ogier-le-Danois*, où il est souvent question de la fée Morgane, qui protége comme marraine et qui aime comme femme. Ogier est une sorte de Porthos, qui accomplit vaillamment toutes sortes de prouesses, tant guerrières qu'amoureuses. Il y a quelque chose de très saisissant et de très original dans cette fantaisie de l'auteur, qui consiste à faire dormir Ogier, *pendant deux cents ans*, dans les bras de Morgane, et ensuite à le laisser revenir dans la vie, « où il trouve bien du changement. »

*Meurvin*, fils de Morgane et d'Ogier-le-Danois.

*Galien Rethoré*, qu'on devrait intituler *Galien-le-Restauré*, dans lequel Charlemagne arrête le soleil, — à l'instar de Bacchus et de Josué.

*Milles et Amys*, un roman charmant qui fait pâlir la renommée de tous les Damon et de tous les Pythias de la terre; c'est le poëme de l'amitié.

*Girard de Blaves*, fils d'Amys, est la suite naturelle du précédent roman.

*Jourdain de Blaves*, fils de Girard, est la suite des deux précédents romans.

Puis viennent *Théséus de Cologne*, *Valentin et Orson*, *Gériléon d'Angleterre*, *Ponthus*, *Flores et Blanchefleur*, *Fier-à-Bras*, *Milon d'Anglante*, *Richard-sans-Peur*, *Robert-le-Diable*, *Guillaume-au-Court-Nez* — et beaucoup d'autres, touchant de près ou de loin à l'histoire fabuleuse ou véridique de Charlemagne, le grand empereur d'Occident.

Les romans dits de *la Table-Ronde* sont :

*Le Saint-Graal*, qui contient l'histoire mystérieuse du saint vase apporté de Rome par saint Joseph d'Arimathie.

*La vie et les prophéties de Merlin*, contenant les faits et gestes de cet enchanteur célèbre, fondateur de la chevalerie de la Table-Ronde. C'est un roman très extravagant et très intéressant.

*Perceval-le-Gallois*, histoire du chevalier prédestiné, du *Galaad* vaillant et chaste, chargé d'achever les aventures du Saint-Graal. C'est un des plus curieux romans de la Table-Ronde.

*Lancelot du Lac* est un des romans les plus charmants de cette série. La reine Genièvre est une bien agréable maîtresse!

*Méliadus de Léonois*, où se trouvent d'amples renseignements sur tout ce qui se rattache à l'histoire des chevaliers de la Table-Ronde.

*Tristan de Léonois*, fils de Méliadus. C'est la suite naturelle du roman précédent. J'ai donné plus haut, à l'appui de mon opinion, celle de MM. Paulin-Pâris et Léon Plée.

*Isaïe-le-Triste*, fils de Tristan et d'Yseult, la blonde reine de Cornouailles, l'amie de la reine Genièvre, la rivale d'Yseult-aux-Blanches-Mains.

C'est dans ce roman qu'il est question d'un des avatars du roi de féerie Obéron, condamné, pour je ne sais quelles peccadilles, à passer un certain temps sur la terre sous des formes laides et mesquines. Pauvre Tronc-le-Nain!

*Le Roman fait à la perpétuation des chevaliers de la Table-Ronde.* Le titre est long, mais il a l'avantage de dire tout ce que l'ouvrage contient. Entr'autres choses curieuses, on y trouve les noms des trente-deux chevaliers de la Table-Ronde, qui sont: Le roi Artus, — Lancelot du Lac, — Hector des Mares, son frère, — Lyonnel, leur cousin, — Gauvain d'Orcanie, — Agravain, son frère, — Galeric, son autre frère, — Galheret, son troisième frère, — le roi Méliadus, — Tristan de Léonois, son fils, — Bliombéris de Gannes, — Greux, le sénéchal d'Artus, — Baudoyer, son connétable, — Ségurades, — Sagremor, — Gyron-le-Courtois, — Galehaut-le-Blanc, fils d'Artus, — le roi Carados, — Hardi-le-Laid, — le Morhoult d'Irlande, — le roi Pharamond, — Palamède de Listenois, — Mordrec d'Orcanie, — Brandelis, — Gyster, — Dinadam, — Amand-le-Beau-Jouteur, — Perceval-le-Gallois, — Bréüs-sans-Pitié, — le duc Houel, — Kercado, son sénéchal, — et, enfin, Arodian de Cologne, chroniqueur, qui assistait aux combats pour les décrire.

Cette liste, je l'ai donnée à dessein : elle m'évite ainsi l'énumération qu'il me restait à faire des autres romans de la Table-Ronde.

Quant aux romans dits des *Neuf Preux*, ils se composent de :

*Les Neuf Preux; les Chroniques de Judas Machabéus; Hector; Alexandre-le-Grand; les Trois grands, savoir : Alexandre, Pompée et Charlemagne; la Généalogie, avec les gestes de Godefroy de Bouillon;* etc., etc.

Quant aux romans *des Amadis*... Mais nous leur réservons une notice spéciale, placée en tête du volume, également spécial, que nous préparons en ce moment.

Restent maintenant des romans qui ne sont à classer dans aucune des quatre divisions indiquées plus haut : *Olivier de Castille, Gérard de Nevers, les Chevaliers du Soleil, Flores de Grèce, Gérard de Roussillon, Jean de Paris, Pierre de Provence, Mélusine, Cléomades et Claremonde*, etc., etc. Ce sont des romans de chevalerie, très intéressants, voilà tout, et cela suffit pour que nous les publiions, — comme nous publierons les principaux romans de chevalerie des différents peuples, arabes, espagnols, scandinaves.

## IX

Dans le cours de cette publication, il m'a été adressé un certain nombre de lettres dans lesquelles on me demandait les noms des auteurs des romans de chevalerie, et dans lesquelles aussi on relevait certaines erreurs d'histoire et de géographie, assez graves, commises çà et là dans les romans.

Je dois déclarer d'abord que j'ai respecté les textes que j'avais sous les yeux, — lesquels contiennent une quantité innombrable d'anachronismes et de parachronismes, de bévues historiques et de bévues géographiques. Je n'avais pas mission de châtier ni d'expurger en aucune façon ces textes manuscrits ou imprimés : j'aurais eu trop à faire, en vérité, — et j'aurais détruit peut-être un des attraits de ces romans, à savoir la fantaisie. Si vous traduisiez le *Paradis-Lost*, de Milton, supprimeriez-vous les passages où il est question de l'artillerie?

Ainsi, — pour ne prendre que quelques exemples au hasard, — l'auteur d'*Huon de Bordeaux* fait mourir violemment Charlot, fils de Charlemagne, et Charlot mourut tranquillement dans son lit, en 811, trois ans avant son père. Il parle, au VIIIe siècle, de l'abbaye de Cluny, qui ne fut fondée qu'au Xe siècle. Il parle à la même époque, des Cordeliers et des Clairettes, dont l'ordre ne fut fondé que quatre cents ans après. Il place, en Arabie, une Babylone qui n'a jamais existé que dans son imagination, car, jusqu'à présent, je n'ai connu que la Babylone de la Chaldée, sur les bords de l'Euphrate, laquelle n'existait plus au VIIIe siècle. Il invente un *port* de Tauris, ce qui est assez difficile, Tauris étant au milieu des terres, très loin du golfe Persique, etc., etc., etc.

Tous les romans de chevalerie fourmillent de ces erreurs volontaires ou involontaires. Je les ai laissées, comme on laisse aux bouteilles de bon vin les toiles d'araignées et les moisissures qui attestent leur antiquité : c'est aux lecteurs de les enlever en les buvant, — je me trompe, en les lisant.

Je serai plus à mon aise pour répondre au paragraphe des lettres qu'on m'a fait l'honneur de m'envoyer, touchant les noms des auteurs de ces romans, — quoique beaucoup soient anonymes et qu'il me semble, en outre, que les noms importent peu aux œuvres. Savez-vous qui a construit Notre-Dame de Paris? Jean de Chelles, à ce qu'on prétend. Oui, Jean de Chelles, — ou un autre. Qu'importe? Notre-Dame est un merveilleux monument : cela suffit.

Je vais dire ce que je sais.

*Mélusine* est un roman du XIVe siècle, composé par Jean d'Arras.

*Judas Macchabeus* est de Ch. de Saint-Gelais.

*Lancelot du Lac*, *Perceval le Gallois*, *Le Chevalier du Lion*, sont de Chrestien de Troyes, l'Alexandre Dumas du XIIe siècle.

*Jehan de Saintré* est d'Antoine Lasalle, mort l'année de l'avénement de Louis XI, c'est-à-dire en 1461.

*Gérard de Nevers* est attribué à Gibert de Montreuil, qui vivait au XIIIe siècle.

*Anseis de Carthage* est de Pierre du Ries.

*Le Chevalier au bel Écu* est de Guillaume Cler, Normand.

*Mérangis de Porlesquez* est de Raoul de Houdan, c'est-à-dire du XIIIe siècle.

*Florimont* a été composé en 1188 par Aimé de Varannes.

*Le Saint-Graal* est attribué à Hélie de Borron, qui vivait sous Henri II d'Angleterre.

*Tristan de Léonois* est attribué à Luces de Gast, qui vivait à la même époque et à la même cour.

*Berthe-au-grand-Pied*, *Buève de Comarchis* et *Cléomades et Claremonde* sont attribués au bel Adenès, ménestrel du duc de Brabant Henri III.

*Garin le Loherain* est de Jean de Flugy, qui vivait à la même époque qu'Adenès.

*Flores de Grèce* est de Nicolas d'Herberay, seigneur des Essarts, traducteur des *Amadis*, lequel servait dans les premières charges de l'artillerie sous François Ier et Henri II.

*Gériléon d'Angleterre* est d'Estienne de Maisonneuve, qui vivait à la même époque.

*Les Chevaliers du Soleil* sont de Fr. de Rosset, qui vivait au XVIe siècle.

*Les Quatre Fils Aymon*, *Renaud de Montauban*, *Maugis d'Aigremont*, *Beuves d'Aigremont*, *Doolin de Mayence*, *Ciperis de Vineaux*, sont attribués à Huon de Villeneuve.

Quant à *Artus de Bretagne*, *Pierre de Provence*, *Ogier le Danois*, *Flores et Blanchefleur*, etc., etc., il serait aussi difficile de leur assigner un nom d'auteur qu'une date d'apparition. Ils sont, — voilà tout ce qu'on en sait. Le champ des conjectures est ouvert et chacun a le droit d'y faire sa moisson. Maigre moisson!

Je dois ajouter que les noms d'auteur indiqués plus haut ne sont donnés que sous toutes réserves. Il y a eu pour ainsi dire, pour un seul de ces romans de chevalerie, autant d'auteurs qu'il y a eu de manuscrits. Comment s'y reconnaître?

Ainsi, j'ai donné Chrestien de Troyes, Hélie de Borron, Luces de Gast, comme les auteurs de la plupart des romans de la Table Ronde. Or, ces romans-là avaient été écrits en latin, quelques siècles auparavant, par Rusticien de Puise, — lequel les avait lui-même tirés des fabuleuses chroniques bretonnes de Melchin et de Telezin.

Ce n'est pas tout. Chrestien de Troyes était un trouvère, — c'est-à-dire qu'il n'écrivait pas en prose comme Hélie de Borron et Luces de Gast. Or, *Lancelot du Lac*, *Perceval le Gallois*, *le Chevalier du Lion*, qui lui sont attribués, sont en prose. Comment cela s'explique-t-il? « A peine, — dit M. Léon Plée, dans sa remarquable introduction au *Glossaire français-polyglotte*, — à peine les romans de la Table-Ronde avaient-ils paru dans leur version en prose, que les trouvères s'abattirent sur cette riche mine de contes et de poésies. Chrestien de Troyes fut au premier rang parmi ceux qui versifièrent les chefs-d'œuvre des Borron et des Luces de Gast; il rima en partie le *Lancelot* sous le nom de *Roman de la Charette*, mais il n'eut pas le temps d'achever un ouvrage que termina Godefroy de Leigny; il rima aussi, sous le nom de *Perceval le Gallois*, une partie du *Tristan* qu'acheva Manessier. On lui attribue aussi un roman en vers du *Roi Marc et de la Reine Yseult*, pris au même *Tristan*. Il ajouta d'ailleurs aux romans de la Table-Ronde, le roman d'*Érec et d'Énide*, le roman de *Cliget*, le roman du *Chevalier du Lion* ou les *Aventures d'Ivain, fils d'Urien*. On lui a attribué enfin la traduction en vers du *Saint Graal* et un roman de *Guillaume d'Angleterre*. »

Pour ne pas exposer nos lecteurs à tomber de Charybde en Scylla, je déclarerai au plus vite que les traductions faites aujourd'hui l'ont été, soit sur les manuscrits, soit sur les incunables que possède la Bibliothèque impériale, et que nous n'avons rien emprunté — que le titre — aux déplorables éditions de la veuve Oudot, de Troyes. Imagerie d'Épinal, littérature de Troyes, — cela se vaut. Il y a *Bibliothèque bleue* et *Bibliothèque bleue!* Celle que l'on a connue jusqu'ici était composée de romans parfaitement incohérents et imprimée avec des têtes de clous sur du papier à chandelles. Nous espérons qu'on ne fera aucun de ces reproches là à la nôtre.

## X

Me voilà arrivé aux limites extrêmes de cette Étude; le voyage a été long — et peut-être pénible pour ceux qui l'ont fait avec moi. Mais, par bonheur, les romans sont là, derrière cette page, pour réconforter les lecteurs.

Tournez la page!

Comme tous les *ciceroni* du monde, j'ai employé votre temps et le mien à vous parler du monument, — et à vous empêcher d'entrer dedans pour le visiter à votre aise. Et, comme tous les *ciceroni*, je ne me suis aperçu de ma maladresse que lorsqu'il était trop tard pour la réparer. Il ne me reste donc plus qu'à vous demander pardon. Mes intentions étaient bonnes!...

Ah! mes amis, — connus ou inconnus, — faisons et lisons toujours des contes! Tandis qu'on fait un conte, on est gai, on ne songe à rien de fâcheux. Le temps se passe, et le conte de la vie s'achève sans qu'on s'en aperçoive.

ALFRED DELVAU.

# ÉTUDE

## SUR CETTE NOUVELLE TRADUCTION DES

# AMADIS

Voici un livre espagnol qui pourrait bien être français, — c'est-à-dire picard. Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, lieutenant du roi François Ier, en son gouvernement de Picardie, avouait l'avoir traduit du castillan, — tout en faisant ses réserves en faveur de sa nation. D'un autre côté, cette série des *Amadis* a été attribuée, tantôt à un Portugais, Vasco de Lobeira, tantôt à un Italien, Féralite, disciple de Pétrarque, tantôt à un Espagnol, Garcias Ordognès de Montalvo; il y a même des savants qui prétendent que ce curieux ouvrage a été écrit originairement en langue grecque.

Voilà bien des raisons de croire que l'ouvrage est picard, n'est-ce pas? Dans tous les cas, nous avons le bénéfice du doute, et, à cette cause, nous continuerons à croire que les Espagnols nous ont emprunté la fable des *Amadis*. Quant aux pompons et aux affiquets de style dont ils ont cru devoir l'affubler, — ainsi qu'ils font pour leurs femmes et pour leurs mules, — nous leur en laissons volontiers la gloire et la responsabilité. Ce que nous réclamons comme nôtre, c'est purement et simplement l'histoire d'*Amadis* et de *Galaor*, — c'est-à-dire deux ou trois volumes sur les trente ou quarante qui composent cette interminable série.

Car, il faut l'avouer à nos lecteurs, nous ne leur donnons ici que les quatre volumes in-folio de la Bibliothèque impériale. Si nous leur avions donné tous les volumes qui traitent des *Amadis*, ils auraient pu nous traiter de bourreaux, — et avec infiniment de raison, quoiqu'en somme, nous n'eussions fait que notre devoir.

Mais cela ne les eût pas avancés du tout. L'histoire des *Amadis* a un commencement, — mais elle n'a pas de fin. Le procédé employé pour cela est aussi simple que peu coûteux. Vous prenez un homme bien constitué et vous lui faites faire un enfant. L'homme s'appelait Périon, l'enfant s'appellera Amadis. Amadis grandit et devient homme : vous le faites marcher sur les traces de son père, et il a un enfant, à son tour. Le père s'appelait Amadis, l'enfant s'appellera Esplandian. Puis, de Périon en Amadis, d'Amadis en Esplandian, d'Esplandian en Lisvart, de Lisvart en Amadis de Grèce, vous arrivez jusqu'au règne de

Louis-Philippe, — après dix-huit cents ans de pérégrinations. Le voyage serait un peu long, et il pourrait vous fatiguer outre mesure.

Eh bien ! c'est ainsi, — ou à peu près ainsi, — qu'ont procédé les auteurs, translateurs, continuateurs et imitateurs des *Amadis*. Nous ne demandons pas la croix de la Légion-d'Honneur, pour avoir sauvé nos contemporains du danger de lire deux cents volumes ; mais cela mérite considération, et nous comptions sur cette bonne action, pour nous faire pardonner les défectuosités qui pourront se rencontrer dans cette présente traduction.

Mademoiselle de Lubert — couronnée Muse par ce galant centenaire qui avait nom Fontenelle — avait osé aller jusqu'au deuxième livre de la traduction de Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts.

M. de Tressan — ce *dérangeur* des romans de chevalerie — avait osé aller jusqu'au troisième livre.

Nous avons été plus audacieux : nous ne nous sommes arrêtés qu'au douzième.

## II

Peut-être, après tout, que nos lecteurs ne nous sauront pas le moindre gré de notre audace. Et cependant, nous n'avons été si courageux qu'en vue de leur être agréables.

Certes, on peut reprocher aux derniers livres de ressembler aux livres du milieu, — de même qu'on peut reprocher aux livres du milieu de ressembler aux livres du commencement. Ce sont toujours des batailles, toujours des enchantements, toujours des amours. Nous le savons bien ; mais est-ce que la vie réelle est composée d'autre chose ? Est-ce que le canevas n'est pas toujours le même ? Est-ce que la monotonie n'est pas sauvée par la broderie ?

Eh bien ! la broderie existe dans cette série d'*Amadis* que nous faisons défiler devant vous, — une broderie charmante, gaie et tapageuse à l'œil et à l'esprit. Amadis et Galaor n'aiment pas de la même façon. Les combats du chevalier de l'Ardente Epée sont d'un autre genre que ceux du chevalier de la Mer. Il y a trop de géants pourfondus, — d'accord. Mais ces géants-là vaincus par de vaillants chevaliers beaucoup plus petits qu'eux, n'est-ce pas une allégorie, — celle de la matière vaincue par l'esprit, de la force brutale vaincue par le sang-froid et le courage ? N'est-ce pas, en un mot, l'éternelle fable de David et de Goliath ?

Que si, d'aventure, on reprochait à ce roman la prodigieuse consommation de géants qu'il fait, — « comme en se jouant, » — nous rappellerions que si l'on n'en voit plus aujourd'hui parmi nous, race de pygmées, on en a vu beaucoup autrefois, et nous en donnerions comme preuve le chapitre 1^er^ du livre II de *Pantagruel :*

« Le premier géant fut Chalbroth,

« Qui engendra Faribroth,

« Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de soupes et régna au temps du déluge,

« Qui engendra Nembroth,

« Qui engendra Atlas, qui, avec ses épaules, garda le ciel de tomber,

« Qui engendra Goliath,

« Qui engendra Erix, lequel fut inventeur du jeu des gobelets,

« Qui engendra Titye,

« Qui engendra Eryon,

« Qui engendra Polyphème,

« Qui engendra Cace,

« Qui engendra Etion, lequel premier eut la jaunisse pour n'avoir pas bu frais en été, comme témoigne Bertachin,

« Qui engendra Encelade,

« Qui engendra... »

Mais je vous fais grâce des cinquante autres géants dont l'énumération annotée vous conduirait jusqu'au noble Pantagruel, — le héros de maître François Rabelais. Vous êtes convaincus maintenant, je suppose, que les *Amadis* n'en ont pas fait une consommation si exorbitante.

Et, pendant que je parle de l'œuvre de l'immortel Tourangeau, — moins Tourangeau que Parisien, cependant, — laissez-moi signaler un rapprochement assez curieux entre la description que fait du *Palais d'Apollidon* Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, et celle que fait Rabelais de l'*Abbaye des Thélémites*. C'est, à très peu de chose près, la même description, et qui l'a lue dans *Gargantua* peut s'abstenir de la lire dans *Amadis*.

Lequel l'a emprunté à l'autre ?

La *Chronique gargantuine* — l'embryon du *Gargantua* que nous connaissons aujourd'hui, — parut en 1532. Les premiers livres de la traduction d'*Amadis*, par Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, parurent en 1540, — huit ans après. L'avantage de la date est pour Rabelais.

D'un autre côté, comment admettre qu'on *emprunte* si audacieusement à un contemporain ?

Cela se voit fréquemment aujourd'hui, je le sais bien. Mais autrefois on était plus scrupuleux. D'ailleurs, Rabelais était un remarquable polyglotte; outre le grec et le latin, qu'il connaissait comme un théologien, il parlait à merveille l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, l'hébreu — et le patois limosin. Pourquoi n'aurait-il pas emprunté tout naturellement sa description de l'*Abbaye de Thélème* au *Palais d'Apollidon* de Vasco de Lobeira ou de Garcias Ordognès de Montalvo?...

## III

Le défaut de la cuirasse est ailleurs!

Ainsi, — malgré mon affection de parrain pour ces *Amadis*, — je ne puis m'empêcher de convenir qu'il y a, dans ce volumineux roman, de nombreuses réminiscences de romans antérieurs, des emprunts volontaires ou involontaires faits aux œuvres d'Hélie de Borron, de Luces de Gast, d'Adenès, de Jean d'Arras, de Chrestien de Troyes, de Guillaume de Lorris et des autres. L'auteur espagnol avait une mine d'or à sa disposition, — il l'a vaillamment exploitée. C'est ainsi qu'on peut dire avec raison que l'original des *Amadis* est français. L'auteur espagnol n'a fait que coudre des morceaux et en composer un tout — très curieux et très intéressant. C'est comme l'habit d'Arlequin, qui était composé de couleurs appartenant à différentes nations, — ce qui n'empêche pas Arlequin d'être citoyen de Bergame.

Que l'auteur des *Amadis* soit ou non Castillan, il il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans les innombrables volumes dont se compose son œuvre des emprunts évidents à nos premiers romanciers. On y sent un ressouvenir de *Gérard de Nevers*, de *Lancelot du Lac*, de *Guérin de Montglave*, de *Tristan de Léonois*, des *Quatre fils Aymon* et de quelques autres. Les manuscrits de ces romans-là couraient çà et là, en vers ou en prose, en latin ou en langue d'Oïl : il était tout naturel qu'on s'en emparât.

Mais laissons là, cette digression qui n'aboutirait pas. Il doit nous importer peu, à cette heure, de savoir quel est le véritable auteur des *Amadis*. La recherche de la paternité est interdite par le code.

Ce qu'il est permis de dire, c'est que ce n'est pas pour rien que ces merveilleuses aventures ont amusé la cour galante et spirituelle de François Ier et de Marguerite de Valois, — comme elles avaient amusé, cinquante ans auparavant, la cour brillante et spirituelle d'Isabelle et de Ferdinand. Ce n'est pas pour rien non plus qu'elles ont eu, au XVIe siècle, cet immense retentissement et cette énorme influence.

« Dieu, ma dame et mon roi, » — des chevaliers français tel est le caractère. On se bat vaillamment pour faire respecter la religion et la royauté, — et surtout pour faire respecter les femmes. Tout ce bruit de ferraille qu'on entend résonner depuis la première page des *Amadis* jusqu'à la dernière, c'est en l'honneur du « beau sexe » qu'il résonne! C'est pour lui plaire que ces jeunes seigneurs, fils de rois et d'empereurs, se déguisent en chevaliers errants et en coureurs d'aventures! Quelle agitation! quel mouvement! quel remue-ménage! quel tohu-bohu fantastique! quels chamaillis féroces! quels abattis extravagants! Une armée de médecins et de chirurgiens ne suffiraient pas à panser les plaies que s'y font ces rudes jouteurs avec leurs lances et avec leurs épées, ni à rebouter les bras et les jambes qu'ils se fracturent mutuellement, païens et chrétiens, *ad majorem Dei gloriam!*

Et ne croyez pas que les hommes seuls bataillent et ferraillent dans cette mêlée furieuse! Les femmes aussi s'en mêlent : Pintiquinestre, Calafie, Galdafée, Zahara, Gradasilée, des reines de Californie, du Caucase, des Amazones — et d'ailleurs. C'est superbe!

Comme on sent bien l'époque où ce roman-là a été écrit ou traduit! époque batailleuse et galante.

Ces deux faces, vous les trouvez dans l'immortel livre de Rabelais, — car le *Pantagruel* et le *Gargantua* sont des romans de chevalerie, — et vous les retrouvez dans la série des *Amadis* que nous vous offrons aujourd'hui.

On s'y bat beaucoup, on y mange beaucoup aussi, — mais on s'y aime peut-être davantage. A cause de cela, peut-être rencontrerez-vous çà et là des quelques gaillardises, — j'entends des plus céantes. N'oubliez-pas qu'au moment où Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, faisait sa traduction, la belle Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, écrivait son *Heptaméron*. Pourquoi un lieutenant royal serait-il plus chaste que la *Marguerite des Marguerites?*

—

## IV

Et puis, ce n'est pas pour rien non plus, vraiment, que ce roman de cape et d'épée s'appelle *Amadis*. Ce nom est fait sur le thème d'*amator*, amant, — et nom oblige comme noblesse.

Aussi aime-t-on le plus qu'on peut tout le long, tout le long, tout le long de cet adorable roman de chevalerie, — et chacun à sa manière, qui est toujours la bonne.

Amadis — premier du nom — est le type de l'amant et l'idéal du chevalier. Il est épris de sa mie Oriane, comme Pétrarque de sa Laure, comme Dante de sa Béatrix, comme Michel-Ange de sa Vittoria Colonna. Il est heureux de tout et de rien : voir sa maîtresse, baiser un pan de sa robe, un bout de ses doigts, un cil de ses yeux, une tresse de ses cheveux, cela lui suffit ; il emporte avec cela une provision de bonheur qui l'emparadise, — provision facilement renouvelable, comme on devine bien. Aussi quel crève-cœur, quelle mélancolie, quelle douleur, lorsqu'Oriane l'a seulement regardé de travers ! Comme il va se châtier du caprice de sa maîtresse ! Comme il s'empresse de la débarrasser de sa présence ! Comme il se hâte d'aller s'enterrer dans la solitude, pour pleurer son amour méconnu et son bonheur perdu, ce *Beau Ténébreux !*

Tout au contraire d'Amadis, son frère Galaor est plus fringant, plus cavalier envers les dames. Il a la *papillonne* de Fourier. Il va de fleur en fleur, de lèvre en lèvre, et laisse derrière lui une traînée d'Arianes soupirantes qui n'ont pas même le courage de le maudire, — tant il a été agréablement scélérat et aimablement perfide. Galaor est le père de Don Juan, — qui a été le père de tant d'autres, hélas !

Je n'ai pas à me prononcer sur les mérites respectifs des deux frères, d'abord parce que c'est chose délicate, ensuite parce que les femmes n'ont eu depuis longtemps qu'une voix là-dessus — en faveur de Galaor.

Pauvre Amadis !

Le roman commence par une scène amoureuse entre le roi Périon et la belle Elisène, dite la *Dévote-Perdue*, — si bien qu'après le départ de ce prince, l'intervention de Lucine se trouve indispensable. Amadis est né.

Quand on commence ainsi, il faut continuer. L'auteur espagnol, — ou grec, ou portugais, ou italien, ou picard, — continue donc, et le roman n'est plus qu'un enchantement perpétuel. Les ramiers et les tourterelles ne roucoulent pas mieux que ne font ces belles princesses et ces vaillants chevaliers. C'est l'*ubi amor* par excellence, et l'on pourrait volontiers écrire sur la couverture de ce livre : ICI L'ON S'AIME ! Vénus d'abord, puis Lucine, — toujours !

Je n'ai pas besoin de dire que là, comme ailleurs, — c'est-à-dire dans tous les romans de chevalerie que nous avons publiés, — les chevaliers sont tous des Princes Charmants et les princesses des Belles au bois dormant. Des fées ont présidé à leur naissance et les ont dorés, les uns et les autres, de toutes les perfections imaginables, — tellement, qu'à première vue, ils deviennent amoureux les uns des autres, irrésistiblement, fatalement.

Et puis, aucun d'eux ne vieillit. Amadis est grand-père sans qu'il y paraisse : il a toujours vingt ans pour Oriane, — qui en a toujours seize pour lui. Il est toujours aussi vaillant qu'elle est belle. Les années neigent sur tout le monde, — excepté sur eux. La mort fauche tout le monde autour d'eux, et elle les respecte : ils sont immortels, ces héros et ces héroïnes dont les aventures nous ont si fort émus aux premières heures de notre jeunesse, — nous qui vieillissons si vite et qui mourrons demain ou après-demain !

Le roman se ressent lui-même de cette jeunesse éternelle de ses personnages, — ainsi que de leurs occupations agréables. Il semble écrit avec de l'encre sympathique sur des feuilles de rose. Il s'en dégage comme des parfums et des musiques qui bercent doucement l'esprit et remuent doucement le cœur. Aussi les scènes amoureuses sont-elles les mieux réussies. L'auteur avait aimé, et il se souvenait en écrivant des adorables impressions qu'ils avait ressenties. On n'est poëte qu'à cette condition-là, d'ailleurs. « Nuls hom non pot ben chantar sans amar, » — dit Bernard de Ventadour, un vieux poëte qui avait été un jeune amoureux.

## V.

Chacun aime là-dedans à sa manière, disais-je tout à l'heure.

Je parlais des femmes aussi bien que des hommes. Il y a des Galaor et des Amadis dans les deux sexes. Parmi les princesses qui défilent dans cette aimable galerie sous les yeux du lecteur, il s'en trouve qui n'exigent pas plus qu'elles ne donnent, qui cueillent l'amour comme un bouquet, le respirent, s'enivrent de son parfum et l'oublient aussitôt fané. Mais ce sont les exceptions. Les autres aiment moins spirituellement — et plus profondément. Je vous recommanderai en passant une certaine Gradasilée, qui est le merle blanc du sexe féminin, car elle aime jusqu'au martyre un chevalier qui aime ailleurs, et elle n'a pas le courage de lui en vouloir, — tout au contraire. C'est une amoureuse platonique qui veut « mourir vierge, » ne pouvant mourir autrement. Elle meurt vierge, en effet, — et cependant, nous avons rencontré beaucoup de ses enfants dans la littérature moderne...

La princesse de Babylone aime autrement, je suis forcé d'en convenir. Elle se venge le plus qu'elle peut du chevalier qui dédaigne son amour, et ce n'est pas de sa faute s'il ne succombe pas à la peine. Les femmes sont rancunières, ainsi que le dit Térence, — *amaræ sunt mulieres!* Mes amis, gardons-nous de la haine d'une femme avec le même soin que du choléra!

Mais cette princesse de Babylone forme exception dans le livre, — ainsi que la princesse Gradasilée. Toutes les autres belles amoureuses qu'on y rencontre sont aussi dignes d'être aimées qu'il est possible à des femmes de l'être, parce que toutes portent gravée dans leur cœur cette devise que portait gravée sur sa lame la bonne épée de Gyron-le-Courtois : « *Loyauté est au-dessus de tout, fausseté honnit tout.* »

On ne rencontre là dedans aucun adultère, et M. E.-J. Délécluze, qui a été si sévère, à propos de cela, pour *Lancelot du Lac*, pour *Tristan de Léonois* et pour quelques autres romans de chevalerie, ne pourrait signaler ici la même « immoralité, » car il n'y a aucune reine Genièvre ni aucun roi Artus.

Il faut tout dire : on n'y rencontre pas d'adultère, — probablement parce qu'on y rencontre fort peu de maris. Tous les héros sont amants et maîtresses, et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils deviennent maris et femmes. Ce n'est pas eux qui s'y refusent, non, — ce sont les événements!

La seule chose répréhensible dans le roman, c'est la faiblesse charmante de ces charmantes princesses qui ne savent pas assez résister aux ardentes prières de leurs amants, et qui leur laissent cueillir « la fine fleur qui doit être cueillie seulement par l'époux. » Mais comme elles en sont punies, hélas! Leurs chevaliers s'en vont courir les aventures, comme c'est leur devoir de chevaliers, et elles, les pauvrettes, s'occupent de préparer des layettes!

Heureusement qu'elles ont affaire à d'honnêtes chevaliers, et que ceux-ci finissent toujours par épouser! La fin justifie les moyens. Le pavillon couvre la marchandise.

Voilà le seul côté reprochable des *Amadis*, et, à vrai dire, si ce livre n'avait pas ce défaut, il serait parfaitement ennuyeux. La passion est le sel naturel de la vie : supprimez-la, la vie est d'un fade à vous faire lever le cœur et l'esprit. La passion, n'est-ce donc pas la souffrance? Et souffrir, n'est-ce pas vivre?

Or, en enlevant d'un roman les faiblesses des femmes, leurs haines, leurs trahisons, leur héroïsme, leur frénésie, — c'est-à-dire les sentiments et les caractères, — on s'exposerait à faire un livre plat comme une table et froid comme un marbre. On n'écrit ainsi que les traités de physique et d'algèbre. Les œuvres d'imagination ne sont pas des œuvres de spéculation.

D'ailleurs, que ceux ou celles qui sont sans péché jettent la première pierre aux *Amadis!*

Moi, je fais comme Pilate après la condamnation de Jésus.

## VI

On ne me rendra pas responsable des anachro-

nismes singuliers qui émaillent cette collection des *Amadis*. Les lecteurs des romans de chevalerie doivent être habitués à ces fantaisies-là, et ils ne seront pas plus étonnés en parcourant ce volume qu'ils ne l'ont été en parcourant celui que nous avons déjà publié. Ils ne le seront pas moins, non plus, il est vrai.

L'anachronisme est en permanence dans cette série des *Amadis*, qui commence « quelque temps après la Passion de Notre-Seigneur » et où il est question de choses et d'événements qui se sont passés huit ou dix siècles après.

Sans aller bien loin pour trouver de ces excentricités-là, je signalerai la prise de Constantinople, que l'auteur espagnol place tout naturellement dans son livre comme ayant eu lieu « quelque temps après la Passion, » et qui eut lieu, comme chacun sait, quatorze siècles après, — c'est-à-dire le 29 mai 1453.

Quant aux empereurs d'Orient qu'il prend pour ses héros, je doute qu'on les trouve parmi ceux qui ont été reconnus jusqu'ici pour tels, — à commencer par Valens et à finir par Constantin XII.

Même remarque à propos des rois de Jérusalem.

Mais si l'histoire est traitée aussi cavalièrement, la géographie n'est pas mieux traitée, — ce qui fait compensation.

Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, l'auteur espagnol fait de la ville de Vienne un port de mer, — tout simplement!

*Ab uno disce omnes.*

Peut-être aussi trouvera-t-on étrange de voir des lions aux environs de Londres. Cependant, n'oublions pas que l'action se passe « quelque temps » seulement « après la Passion de Notre-Seigneur, » et qu'alors il pouvait bien se faire que le climat d'Albion fût différent de celui dont elle jouit à cette heure. Il y avait bien des tigres à l'endroit où est aujourd'hui Paris, — au dire des géologues!

Mais ne chicanons pas les poëtes et les romanciers sur leurs licences, — nous aurions trop à faire.

J'ai traduit le plus fidèlement qu'il m'a été possible la traduction de Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, et des autres, — c'est-à-dire de Claude Collet, de Jacques Gohorry, de G. Aubert, de Gabriel Chappuys, d'Antoine Tyron, de Jacques Charlot et de Jean Boyron.

J'ai dû supprimer un grand nombre de pages, — qui tenaient vraiment trop de place dans le roman. Les auteurs des *Amadis* avaient trouvé un excellent moyen d'allonger leur récit : c'était de se répéter. Ainsi, ils avaient raconté un combat, par exemple, et le lecteur avait le droit de s'en croire quitte. Eh bien! pas du tout! Vingt pages plus loin, un des acteurs du combat en question s'en venait le raconter à quelqu'un qui n'y avait pas assisté, — ce qui faisait, pour le lecteur, une seconde édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.

J'ai cru pouvoir me soustraire à cette obligation, — et soustraire les lecteurs à ces redites continuelles. Que si, d'aventure, quelqu'un d'entre eux aimait ces moyens de narration, je me verrais forcé de l'engager à recourir à la traduction du sieur des Essarts, — et des autres Sieurs.

Quant au style, — malgré les quelques lignes anonymes ou signées que j'ai reçues dans le cours de la publication des *Amadis*, — je persisterai à croire que je l'ai respecté, comme je le devais, du reste, et que ce que j'en ai ébranché, ç'a été les brindilles folles, les ramures inextricables au milieu desquelles le lecteur n'aurait pu se reconnaître. Le livre de Rabelais et la traduction de Nicolas d'Herberay sont de la même époque, — à une dizaine d'années près, — et cependant *Gargantua* et *Pantagruel* sont plus intelligibles que les *Amadis*. Si j'avais réimprimé purement et simplement, on n'aurait pas lu cette réimpression, — tant la lecture en est, en effet, pénible.

D'où cela vient-il? Probablement de ce que François Rabelais était un homme de génie, et Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, un lieutenant du roi François Ier. On écrit comme on peut, — non comme on veut.

D'ailleurs, le sieur des Essarts a du bon, — il faut s'empresser de le reconnaître. Sa traduction est une précieuse mine d'expressions pittoresques, de locutions originales, de mots à effet, qu'on emploie fréquemment aujourd'hui et qu'on croit seulement d'hier.

Ainsi, pour ne citer qu'au hasard :

*Mettre de l'eau dans son vin; jouer des couteaux; se trouver en une épaisseur d'arbres; plus diable qu'il n'est cornu; trouver chaussure à son pied; tout éploré; n'engendrer point la mélancolie; l'effort de son bras; une émeute de chiens courants; chacun avec sa chacune; se mordre les doigts d'une chose; un ennemi expiré; compter sans son hôte; Dieu, ce grand et puissant fabricateur de toutes choses; s'entre-connaître; être attaché d'une grosse chaîne; apaiser ses pleurs; sonner un chant mélodieux; savoir les bonnes parties de quelqu'un; se sourire à soi-même; se voir moqué; battre le fer pendant qu'il est chaud; ne faire qu'aller et venir; avoir fiance; mettre en sauveté; poursuivre sa pointe; couper court; une maigre excuse; avoir la larme à l'œil; par ainsi; tant plus il allait, tant plus il s'égarait; sous couleur de...; sous ombre de...; enflambé d'amour; au pis-aller; n'en pouvoir mais; faire les jeunesses; un bruit tel qu'on n'eût pas entendu Dieu tonner;* etc., etc., etc.

Pour les mots un peu lestes, pour les expressions un peu gaillardes, j'ai dû les abandonner à leur malheureux sort, — à mon grand regret, je l'avoue. Il y a longtemps qu'on l'a dit : « Les mots ne sont pas sales, ce sont les pensées. » Je n'aime guère la bégueulerie en fait de langage, — ou de quoi que ce soit. La chasteté est ailleurs. On ne corrompt personne en écrivant ce qui se dit partout, non pas dans le monde de convention, mais dans tout le monde, dans la rue aussi bien que dans le boudoir, à l'atelier aussi bien que dans la chambre à coucher.

D'ailleurs, qui corrompre? je vous le demande, avec Diderot, mon illustre maître. Qui corrompre et comment corrompre? Si vous êtes innocent, vous ne me lirez pas, ou vous ne me comprendrez pas; si vous êtes corrompu, cela ne vous corrompra pas davantage, et vous me lirez sans conséquence.

Je n'empêcherai aucun écrivain, certes, de mettre la traditionnelle feuille de figuier sur ses phrases, mais à la condition qu'elle sera déjà sur ses pensées, — car autrement ce serait une hypocrisie, c'est-à-dire un vice superposé à un vice. Ce sera aussi à la condition qu'on n'empêchera aucun écrivain de faire des statues et des phrases complétement nues. Les phrases sont comme les femmes : plus elles sont nues, moins elles sont décolletées.

## VII

Cela dit, en passant, j'ai hâte d'ajouter que je n'ai pas eu beaucoup de suppressions de ce genre à faire dans la traduction de Nicolas d'Herberay. Les pensées amoureuses y sont formulées, la plupart du temps, avec une grande délicatesse de style et un très grand bonheur d'expression.

Je vous demande la permission de faire quelques citations au hasard, — à l'appui de mon dire.

Amadis de Grèce, jeune, vaillant et beau, « traînant tous les cœurs après soi, » a délivré la reine Liberna de ses ennemis. La reine Liberna est jeune et belle aussi. La reconnaissance envers son chevalier ne lui sera pas d'une pratique douloureuse, et la preuve c'est qu'elle lui offre son trône et sa main. Amadis de Grèce, qui aime ailleurs, est très embarrassé pour faire une réponse convenable à ces flatteuses avances. Liberna, alors, s'irrite de cette résistance. Voici comment l'auteur peint l'état dans lequel elle se trouve.

« Tout ainsi que le feu consume et brûle la chose qui lui est plus prochaine, ainsi cette belle reine attisait peu à peu le brasier qui lui brûlait le corps, le cœur, l'âme et l'esprit. Elle ne pouvait se lasser de manger des yeux celui qui lui causait un si doux martyre; à ce point que, si la honte ne l'eût pas mieux gardée que sa propre volonté, elle en fût arrivée à faire ce que font, non pas les femmes impudiques, mais les hommes, c'est-à-dire à la violence, et elle eût contraint le jeune Amadis de Grèce, secouant ainsi l'arbre pour avoir le fruit auquel elle n'avait pas encore goûté depuis qu'elle était au monde. »

Voilà pour la reine Liberna.

Voulez-vous savoir ce que l'auteur dit d'une autre reine, la fière Pintiquinestre, « accoutrée d'un harnois de velours turquin à tresses d'or? »

Voici comment il dépeint son genre de beauté :

« Sa beauté était telle que, pour la désirer, il y avait assez de quoi faire mourir les hommes et revivre quant et quant. »

Je n'ai pas changé un iota à cette phrase, — de peur d'en altérer la signification.

Voulez-vous encore une autre citation, — pour la dernière?

Il s'agit du jeune soudan de Babylone, lequel s'est enamouré d'Onolorie, princesse de Trébisonde, — mais un peu trop tard. Il apprend qu'elle a donné à un autre son cœur, son âme, — tout!

Désolation de ce pauvre soudan.

« Il demeura pendant une heure sans remuer pied ni main, tenant sa tête appuyée sur son bras gauche. Puis, au bout de ce temps, les paroles commencèrent à lui sortir de la bouche, mais si douces, si plaintives, qu'il en eût apitoyé le plus dur rocher de la mer.

« — Ah! murmura-t-il, la triste et funeste pensée qui me glace et brûle le cœur, qui me ronge l'âme et l'esprit!... Hélas! hélas! Qu'ai-je à faire, maintenant?... Je suis arrivé trop tard au jardin d'amour... Un autre a cueilli le fruit avant même que je n'aie vu l'arbre!... Un autre en a obtenu la dépouille et l'entière richesse, et je suis encore à jouir du moindre bien, de la plus légère faveur!... Mais, alors, pourquoi donc, étant comme je suis, privé de la fleur et du fruit tout ensemble, pourquoi est-ce que je me passionne et souffre ainsi? Et pour qui?... Pour cette louve pressée qui, me dédaignant pour serviteur et ami, a choisi Lisvart pour s'abandonner à lui, pour se faire sa serve, son esclave, perdant par ce moyen le meilleur qui était en elle!... Car, à bien dire, la fille vierge et pudique ressemble à la rose sur le rosier, qui ne

reçoit d'injure ni de dommage, ni du temps, ni des hommes, ni de personne, et qui s'épanouit sous la rosée divine de l'aube... Les jeunes amoureuses s'en viennent la cueillir pour en faire un bouquet et orner leurs jeunes gorges frémissantes... Mais, elle n'est pas plutôt ravie à sa verte branche, à sa maternelle nourriture, qu'elle perd petit à petit la grâce, la fraîcheur, la beauté qui la faisaient désirer du ciel et des hommes. Semblablement la pucelle, en laissant ravir par autrui la divine fleur de sa virginité, qu'elle doit pourtant tenir plus chère que sa vie propre, ravale ainsi le prix dont elle était d'abord estimée, et se fait mépriser de ceux-là même qui lui portaient affection et servitude... Mais quoi?... il est vraisemblable qu'elle ne s'en soucie guère... Ce à quoi elle tient, c'est à être aimée de celui à qui elle fait une si grande libéralité de sa personne... Ah! Fortune cruelle et aveugle!... Lisvart seul se meurt d'abondance d'amour, et moi j'en meurs de nécessité!... Est-il donc possible qu'Onolorie me soit à jamais agréable?... Dois-je ainsi laisser périr et consumer ma propre vie, et requérir plus longtemps une si ingrate et si folle personne?... Non! non!... meurent plutôt mes jours que mon honneur!... »

## VIII

Les éloges que je prends sur moi de dispenser ne sont relatifs qu'à la traduction de Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, — parce qu'il me semble que lui seul les mérite bien. Son style a une énergie, une virilité, — même dans la douceur, — qui se perd en mièvreries et en quintessences chez ses rivaux et successeurs. On sent qu'il a commercé familièrement avec notre vieille langue d'Oïl, dans le pays même où elle avait poussé! Les autres n'ont vécu qu'en familiarité avec les femmes de leur temps et n'ont écrit que pour les amuser.

Nicolas d'Herberay, sieur des Essarts, a traduit les huit premiers livres (1540-1556).

Le neuvième a été traduit par Claude Collet, Champenois (1575).

Le dixième et le onzième ont été traduits par Jacques Gohorry (1576-1577).

Le douzième, par G. Aubert, de Poitiers (1577).

Le treizième et le quatorzième, par J. Gohorry (1576-1577).

Le quinzième, par Antoine Tyron (1578).

Le seizième, le dix-septième et le dix-huitième, par Gabriel Chappuys (1578-1581).

Le dix-neuvième, par Jacques Charlot, (1580).

Le vingtième, par Jean Boyron (1580).

Le vingt et unième, par Gabriel Chappuys (1581).

Il est curieux, par parenthèse, de voir ce que les successeurs de Nicolas d'Herberay disent de lui. Il paraît que les gens de lettres d'alors avaient les mêmes procédés de médisance envers leurs confrères que les gens de lettres d'aujourd'hui.

Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, Claude Collet avance, dans sa Dédicace à monseigneur Jean de Vilènes, conseiller du roi, — que la précédente traduction « était mauvaise, » et que la sienne était « meilleure, » plus remplie « de devis et contes joyeux, » et qu'il n'a pas « desdaigné y esbattre sa plume et employer quelques heures oysives. »

Il dit mieux encore : il traite la traduction de Nicolas d'Herberay « de la traduction à la haulte mode, qu'un quidam flaman avoit arraché parcy parlà de l'*Amadis espagnol.* »

Le « quidam flaman » me parait assez dédaigneux!

Claude Collet, « Champenois, » ne se contente pas d'être désagréable à son confrère, il veut encore être agréable pour lui-même, et il se fait dire une foule de choses plus flatteuses les unes que les autres, en prose et en vers, en grec et en latin, en espagnol et en italien, par Et. Jodelle, « Parisien, » par François Charbonnier, « Angevin, » par Antoine Vignon, « Casteldunois, » — et par trois ou quatre autres.

On n'est pas plus galant, n'est-ce pas?

Mais laissons dormir en paix Collet, Jodelle, Charbonnier et Vignon. Ils sont heureux, — ne les réveillons pas.

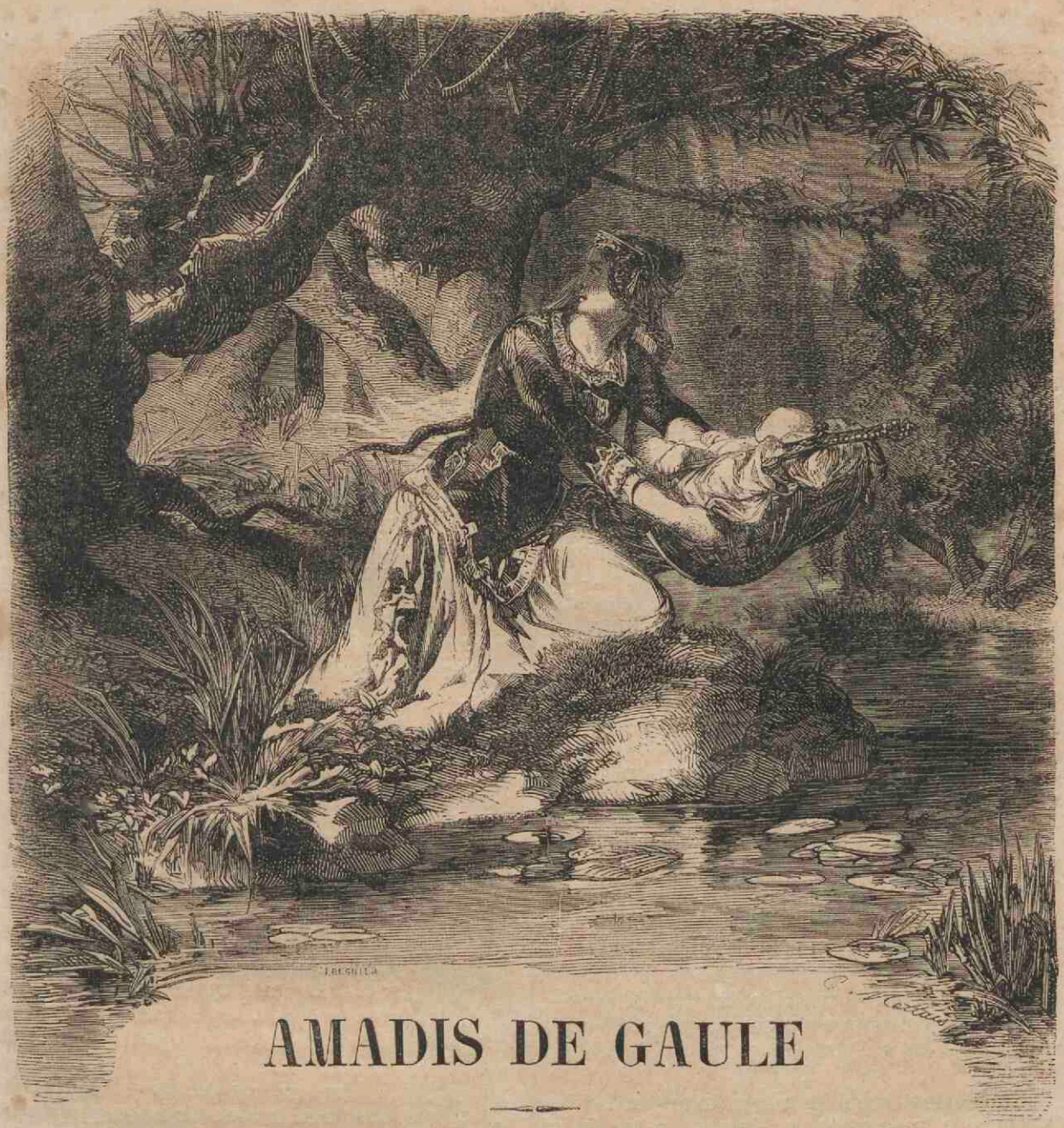
## IX

Je termine.

Malgré tout ce qu'on a pu dire, malgré tout ce qu'on pourra penser de cette série de romans que nous réimprimons aujourd'hui, il n'en est pas moins vrai qu'*Amadis* est le seul livre de la Bibliothèque de Don Quichotte que le sévère curé que vous savez n'ait pas jeté au feu.

Pourquoi donc serions-nous plus sévères que ce bonhomme?

ALFRED DELVAU.



# AMADIS DE GAULE

# LE CHEVALIER DE LA MER

## CHAPITRE PREMIER.

Quels furent les rois Garinter et Périon, et d'un combat qu'eut ce dernier par cas fortuit contre deux chevaliers et contre un lion qui dévorait un cerf.

Peu de temps après la Passion de Jésus-Christ, vivait en la Petite-Bretagne un roi nommé Garinter, instruit en la loi de vérité, et grandement décoré de bonnes et louables vertus, lequel eut d'une noble dame son épouse, deux filles.

L'aînée de ces deux pucelles se maria avec Languines, roi d'Ecosse. On l'appelait communément la Dame de la Guirlande, à cause de l'arrangement particulier de ses beaux cheveux en guirlandes de fleurs.

La puînée, nommée Elisène, de beaucoup plus belle que la précédente, était plus connue sous le nom de la Devote perdue, à cause de son amour de la solitude et la sainteté affectée de sa jeune vie. Quoique faite par son rang et par sa beauté pour l'état de mariage, elle avait constamment refusé les princes et les grands seigneurs qui l'avaient demandée à son père, le roi Garinter.

Ce vieux monarque, que ces refus obstinés et incompréhensibles affligeaient beaucoup, essayait de contenter d'autre part son esprit et prenait de temps à autre un certain plaisir à la vénerie.

Une fois, entre autres, ayant fait l'assemblée près d'une sienne ville appelée Alyma, il lança un cerf et le poursuivit, mais si longuement, si longuement, qu'il finit par s'égarer et à se trouver abandonné de gens et de chiens.

Lors, se recommandant à Dieu, il commença au petit pas à se remettre en son adresse, et tant traversa de côté et d'autre que, par fortune, assez près de l'issue du bois, il avisa deux chevaliers qui combattaient contre un seul. Ce dernier lui était inconnu; quant aux deux autres, il les connaissait si bien qu'il se retira prudemment au plus épais du bois jusqu'à ce qu'ils fussent vaincus et morts. Lors, il se montra et vit venir à lui le chevalier vainqueur, qui lui demanda :

— Homme de bien, quelle contrée est donc celle-ci dans laquelle les chevaliers errants sont assaillis par des brigands?

— Ah! seigneur, répondit Garinter, ne vous en ébahissez point, car en ce pays comme dans les autres se trouvent bonnes et mauvaises gens. Les chevaliers qui vous ont assailli ont reçu la récompense de maux et d'outrages précédemment faits à d'autres qu'à vous, mêmement à leur seigneur et roi, lequel n'en a pu faire justice, parce qu'ils étaient apparentés des meilleures maisons de ce royaume.

— Et où pourrais-je trouver le roi duquel vous parlez? dit le chevalier. Je suis venu pour le chercher, et je lui apporte nouvelle d'un sien grand ami.

— Quoi qu'il en doive advenir, répondit le vieux Garinter, je vous en dirai ce que j'en sais. Sachez certainement que je suis celui que vous demandez.

A cette parole, le chevalier inconnu ôta son armet, mit bas son écu et courut embrasser le roi en lui disant :

— Merci Dieu! je suis aise de vous rencontrer, vous que je désirais depuis si longtemps connaître! Apprenez à votre tour, que je suis le roi Périon de Gaule.

Grandement furent esjouis ces deux princes pour s'être ainsi rencontrés par fortune, et ce fut en devisant amicalement qu'ils prirent la route du bois qui conduisait vers la ville, et dans laquelle ils pensaient retrouver les veneurs.

Mais bientôt, par cas fortuit, passa devant eux un cerf malmené et échappé des toiles, après lequel il se mirent à course de cheval, espérant le tuer. Il en advint autrement, car, en poursuivant cet animal, ils se trouvèrent devancés, au sortir d'un épais taillis, par un lion fortement échauffé, qui poursuivait la même proie qu'eux et l'atteignit avant eux et en leur présence.

Le cerf éventré à larges coups de griffes, le lion s'arrêta un instant, se campa sur ses deux pattes de devant et se prit à rugir contre les deux princes, en crollant sa hure d'un air menaçant.

— Maître lion, dit en riant le roi Périon, vous ne serez pas tellement goulu que vous ne nous laissiez part de la chasse.

Et, tout aussitôt se mettant à pied, parce que son cheval ne voulait pas approcher, il prit l'épée au poing et l'écu au bras, et, malgré les cris et les prières du roi Garinter pour l'en détourner, il marcha droit vers le fauve animal, lequel rugissait de plus en plus et ne semblait nullement disposé à quitter les débris de sa proie.

Une fois à quelques pas du lion, Périon leva son épée, prêt à frapper; mais son ennemi bondit, le dépassa puis revint, rebondit encore, revint encore, et finalement une lutte corps à corps s'établit entre eux, lutte dans laquelle le chevalier eut le dessous.

Le péril était extrême, et le roi Garinter était bien marri d'être ainsi empêché à secourir son ami Périon. Mais celui-ci, qui était un valeureux homme, ne songea pas un seul instant à s'ébahir de sa situation; tout au contraire, il s'évertua de telle sorte qu'il parvint à planter son épée au ventre même de la bête fauve, qui incontinent tomba morte devant lui.

Ce que voyant, Garinter devint tellement émerveillé qu'il dit en soi même :

— Vraiment, celui-ci n'est pas à tort renommé l'un des meilleurs chevaliers du monde!

Et, sur ces entrefaites, se rassembla la compagnie qui, pour le retrouver, s'était mise en quête de tous côtés, et l'on se dirigea vers la ville, où la reine, avertie de la venue du roi Périon, attendait avec grande impatience.

## CHAPITRE II

Comment le roi Périon et la belle Dévote Perdue devinrent enamourés du même coup, et comment la complaisante Dariolette leur procura les moyens de se déclarer l'un à l'autre.

A leur arrivée, les deux princes trouvèrent le dîner prêt et les tables dressées. Par quoi, après les révérences et bienvenues faites de part et d'autre, ils s'assirent, ainsi que la reine et la belle Elisène, sa fille.

L'amour, qui depuis un longtemps avait assailli cette belle pucelle, sans l'avoir su vaincre, l'amour était en embûche. Il la vit cette fois tant à découvert à l'aspect du roi Périon, qu'il jugea le moment enfin venu et devina bien qu'elle serait enfin vaincue. De même pour le roi Périon, qui jusque-là avait songé à toute autre chose : en présence de la beauté rayonnante d'Elisène, il se sentit remué, il rougit, se troubla, et son cœur, jusque-là libre, se trouva tout d'un coup prisonnier des charmes de cette incomparable princesse.

Aussi, tous deux, pendant le dîner, ne furent occupés qu'à se regarder du coin de l'œil et à se troubler mutuellement par un échange de gestes involontaires qui trahissaient leurs secrètes pensées; si bien que, lorsque les tables furent levées et que la reine voulut se retirer, Elisène, en la suivant, laissa tomber un anneau qu'elle avait placé dans son sein pour laver ses mains, et qu'elle avait oublié là, distraite par le nouvel amour qui lui surgissait dans l'âme depuis qu'elle avait vu le roi Périon. Celui-ci, en remarquant la chute de l'anneau, s'empressa de se baisser en même temps

qu'elle pour le ramasser, et leurs mains se rencontrèrent.

La dévote pucelle, à ce contact de main d'homme, commença à changer de couleur, ce qui ne l'empêcha pas de remercier, par un doux regard, l'amoureux Périon.

— Ah ! madame, dit-il, ce ne sera pas là le dernier service que j'espère vous faire, car tout le temps de ma vie sera employé à vous obéir.

Elisène n'eut pas le temps de lui répondre, entraînée qu'elle était par la reine sa mère; mais elle resta longtemps après sous le coup de cette agréable émotion et se laissa petit à petit consumer par ce nouveau feu d'amour qui avait délogé de son âme presque toutes les ardeurs religieuses qui y avaient régné jusque-là. La larme à l'œil et l'angoisse au cœur, elle alla se découvrir à une sienne fidèle demoiselle, nommée Dariolette, et elle la pria très instamment de la conseiller en cette occurrence et de lui dire comment elle pourrait honnêtement savoir si le roi Périon n'avait ailleurs mis son amour, et si cet affectionné semblant qu'il lui avait montré ne lui pourrait point être venu de la force de celui qu'elle avait nouvellement senti en son cœur.

Dariolette, effrayée de cette mutation si soudaine dans une personne si éloignée de chose semblable, mais prenant toutefois compassion de ses pitoyables larmes, lui répondit :

— Je vois bien, madame, que selon l'extrême passion dont ce tyran amour vous tourmente, il n'a laissé en votre jugement lieu où conseil et raison puissent loger. Et pourtant, suivant non ce que je dois pour votre service, mais le vouloir que j'ai de vous obéir, je ferai ce que vous me commandez, par le moyen le plus honnête que l'envie grande que j'ai de vous complaire saura trouver...

Et, sans autre propos, Dariolette s'en alla à la chambre où le roi Périon s'était retiré, et, à la porte, elle rencontra son écuyer qui lui portait d'autres habillements pour se vêtir, lesquels elle prit en lui disant :

— Ecuyer, mon ami, c'est moi qui lui ferai ce service; pour vous, allez à vos autres affaires.

L'écuyer, qui croyait que c'était la coutume, remit les vêtements et s'en alla, pendant que la suivante entrait chez son maître, pour lors couché.

— Que demandez-vous, ma grande amie? demanda Périon, ému à l'aspect de Dariolette, qu'il savait appartenir à la belle Elisène, et qui, à cause de cela, lui était chère.

—Sire, répondit la demoiselle, je vous veux, s'il vous plaît, bailler de nouveaux vêtements.

— J'aimerais mieux, dit Périon en soupirant, que ce fût à mon cœur qui, pour le présent, est dénué et dépouillé de tout plaisir...

— En quelle sorte, Sire? demanda Dariolette.

— Parce que, répondit-il, quand j'arrivai en ce pays, j'étais libre de toutes passions et n'avais doute seulement que des aventures qui peuvent survenir aux chevaliers errants... Mais maintenant, je ne sais en quelle sorte, en entrant dans cette maison, j'ai été, par l'une de vous, mesdames, navré de plaie trop mortelle, à laquelle je vous serais bien reconnaissant, ma grande amie, de vouloir bien porter remède.

— Certes, reprit Dariolette, je me tiendrais fort heureuse de pouvoir faire service à si haut personnage et si bon chevalier que vous êtes, si je savais seulement en quoi.

— Si vous me promettez comme loyale demoiselle, de ne pas me découvrir, répondit le roi, je vous le dirai.

— Dites hardiment alors, Sire; nul, hors moi, ne le saura.

— Demoiselle, ma mie, dit le roi Périon, j'ai vu la belle princesse Elisène, et sa beauté a fait une telle impression sur moi, que je considérerais la mort comme un bienfait si, d'ici à peu, je n'ai pas obtenu d'allégement à mon angoisse amoureuse...

Quand Dariolette entendit cela, elle sourit et répondit :

— Sire, si vous me voulez assurer, en foi de roi, et comme chevalier loyal, de prendre à femme madame Elisène quand le temps le requerra, je vous la mettrai de brief, en lieu auquel non-seulement votre cœur sera satisfait, mais le sien même, qui est peut-être, autant ou plus que le vôtre, en souci et douleur de l'angoisse nouvelle qu'elle a reçu par même moyen... Si au contraire, Sire, vous ne voulez pas faire ce que je vous dis, je ne vous aiderai en rien, n'ayant plus cause de vous croire.

Le roi, auquel l'amour avait ravi la liberté, prit son épée, mit la main droite sur la croix formée par la poignée, et dit ces paroles :

— Je jure par cette croix et sur l'épée avec laquelle j'ai reçu l'ordre de chevalerie, de faire ce que vous me demandez, toutes fois et quantes que votre maîtresse Elisène en sera avisée.

— Or maintenant, répondit Dariolette, réjouissez-vous, j'accomplirai aussi ce que je vous ai promis.

Et, à l'instant, elle s'en retourna vers la princesse, à laquelle elle déclara ce qu'elle avait conclu avec le roi Périon; de quoi l'amoureuse pucelle fut si aise qu'elle en perdit toute contenance.

— Ma bonne amie, demanda-t-elle à Dariolette en l'embrassant, quand donc viendra cette heure où je tiendrai dans mes bras ce mien seigneur que vous m'avez donné?

— Je vais vous le dire, répondit la demoiselle. Dans la chambre où le roi Périon s'est retiré, il y a un huis du côté du jardin, par lequel votre père sort quelquefois pour s'en aller récréer, et qui est à présent caché par une tapisserie. J'en ai la clef. Cette nuit, quand tout le monde de céans reposera, nous pourrons facilement y entrer sans être de nul aperçues; et, lorsque viendra l'heure où il faudra vous retirer, je vous irai appeler...

— Hélas! ma fidèle amie, soupira la belle Elisène, comment pourrons-nous y parvenir? Le roi mon père, a délibéré de coucher avec le roi Périon, dans la même chambre... Il ne pourra manquer de nous surprendre, et nous courrons le plus grand danger...

— Laissez-moi faire, reprit Dariolette, je pourvoierai aisément à tout et je m'arrangerai pour que votre père ne vous trouble pas dans vos déduits amoureux...

Là-dessus, Dariolette s'en alla.

Après le souper, au moment où chacun se disposait à allea se reposer, elle aborda l'écuyer du roi Périon et lui demanda de but en blanc quelle dame il aimait le plus parfaitement.

— Le roi mon maître, répondit l'écuyer, aime toutes les dames en général, et je n'en connais au-

cune à qui il porte l'affection particulière à laquelle vous semblez faire allusion en ce moment.

Sur ces entrefaites survint Garinter qui, voyant Dariolette fort occupée à deviser avec l'écuyer, lui demanda quelle affaire elle avait à ce gentilhomme.

— En bonne foi, Sire, répondit-elle, il me disait que le roi son maître a l'habitude de dormir seul, et, à ce que je vois, il n'aime guère la compagnie...

Garinter, entendant cela, alla aussitôt vers Périon et lui dit :

— Mon frère, il m'est survenu quelques affaires, et comme je me lèverai forcément à l'heure de matines, je juge que pour éviter de vous causer ennui, le mieux est de vous fausser compagnie pour le coucher...

— Seigneur, répondit Piéron, faites tout ainsi qu'il vous plaira.

Cette réponse parut à Garinter conforme à ce que lui avait dit Dariolette; en conséquence, il commanda sur-le-champ que l'on ôtât son lit de la chambre du roi Périon.

## CHAPITRE III

Comment l'infante Elisène et sa demoiselle Dariolette s'en allèrent en la chambre où le roi Périon était couché.

Venu le temps où, plus communément, chacun prend repos, Dariolette, qui pour le contentement de sa maîtresse avait fait diligence extrême, accourut lui dire :

— Madame, il est saison de parachever notre entreprise..... Allons, s'il vous plaît!...

Quand Elisène entendit cela, croyez qu'elle ne donna pas occasion d'être reprise du péché de paresse. Tout au contraire, elle se leva hâtivement, jeta un manteau sur ses épaules et se mit en chemin avec sa suivante. Quelques minutes après, toutes deux étaient au jardin.

Le temps était alors serein et gracieux, la lune claire et luisante, de manière à donner lumière à nos deux gentes pucelles qui marchaient allègrement sur la pointe du pied comme deux linottes qui redoutent la glu de l'oiseleur et qui s'en vont ramager l'amour dans quelque nid voisin. Mais, des deux, une seule était sincèrement émue et contente pour son propre compte, à savoir la princesse Elisène. Quant à Dariolette, elle eût très volontiers pris ce bien, ou un semblable, pour elle-même, si elle en eût eu moyen; et, malgré elle, en songeant à l'aise prochain que devait avoir sa maîtresse, elle ne pouvait s'empêcher de soupirer véhémentement, tout ainsi que si elle eût dû participer à ce bien futur de la princesse Elisène.

— Hélas! ma dame, lui disait-elle, qu'heureux est le prince par qui vous recevrez cette nuit tant de plaisir!...

— Vous dites vrai, Dariolette, répondit Elisène. Mais quoi? ne vous semble-t-il pas que la fortune me soit aussi favorable qu'à lui? Si je suis belle, n'est-il pas, lui, l'un des plus parfaits que l'on sache, soit de personne, soit de bonne grâce ou de hardiesse?... Dariolette, ma mie, je me sens si heureuse, qu'il me serait impossible de l'être davantage... Mais, pour Dieu! hâtons-nous, Dariolette, hâtons-nous, je vous prie!...

Et, en disant ces paroles, la belle pucelle, qui mourait d'envie de ne plus l'être, tremblait comme une feuille sur le haut d'un arbre.

Bientôt elle et sa suivante arrivèrent à la porte de la chambre où était couché le roi Périon, lequel, tant pour l'étrangeté de cette nouvelle flamme amoureuse que pour l'espérance où l'avait mis Dariolette, n'avait encore aucunement reposé.

Toutefois, depuis quelques instants, aggravé de travail et vaincu de sommeil, il commençait à s'assoupir, et il était dans cet état qui participe de la nuit et du jour, et dans lequel on n'est ni endormi ni éveillé. Au moment même où Dariolette et Elisène ouvraient la porte, il rêvait précisément qu'on s'introduisait subrepticement chez lui par une fausse porte, et que quelqu'un, qu'il ne connaissait pas, venait jusqu'à lui, mettait les mains dans sa poitrine, en arrachait son cœur tout sanglant et, devant lui, le jetait incontinent dans la mer. « — Pourquoi cette cruauté? » disait alors Périon, tout pantelant. « — Ce n'est rien de ceci! » répondait celui qui venait de lui fouiller dans les entrailles. « Ce n'est rien, car il vous en demeurera encore un autre, que je vous ôterai outre mon gré... »

Périon, effrayé, s'éveilla en sursaut, et, se recommandant à Dieu, fit le signe de la croix.

Elisène et Dariolette entrèrent, et, sans le vouloir, firent un peu de bruit. Périon, entendant ce bruit, eut alors soupçon de trahison, mêmement pour le songe qu'il avait songé, et, levant la tête, il aperçut entre les courtines la porte ouverte et, à la clarté de la lune, l'ombre des deux gentes pucelles. L'effroi le saisit de plus belle, il saillit du lit, prit son épée et s'en alla droit vers la princesse et sa suivante.

— Qu'est ceci, Sire? demanda Dariolette, étonnée à bon droit de cet accueil. Tirez-vous donc les armes contre nous qui sommes de si petite défense?

Périon reconnut aussitôt son erreur. Il jeta son épée, se couvrit à la hâte d'un manteau, et vint de grande affection vers celle qu'il aimait mieux que soi-même, laquelle il baisa, caressa, embrassa, mais sans rien plus. Ce que voyant, Dariolette, qui sentait la jalousie lui monter au cerveau, dit à sa belle maîtresse :

— Eh bien! maintenant vous devez être quasi-contente... et tout à l'heure il ne manquera rien à votre bonheur à tous deux, car vous n'avez ni l'un ni l'autre la force de vous garantir de l'amour qui vous envahit...

Cela dit, Dariolette chercha des yeux l'épée qu'elle avait vue l'instant d'auparavant entre les mains du roi Périon, et, l'ayant aperçue par terre, où il l'avait jetée, elle s'en empara comme du témoin du serment qu'il avait fait relativement à son mariage avec Elisène. Puis, tirant l'huis après elle, Dariolette rentra au jardin.

Le roi demeura seul avec sa mie.

Périon ne pouvait se lasser de contempler Elisène, en qui était toute la beauté du monde, et, après plusieurs amoureux embrassements, infinité

de baisers et exécution de jouissance, il se réputa au demeurant plus que trop heureux de ce que l'amour l'avait conduit à un tel aise et à une telle aventure.

Pendant que ces deux amants étaient en cette joie, incorporés et comme fondus ensemble, Elisène demanda à Périon si son partement serait prochain.

— Pourquoi, dame aimée, le demandez-vous?

— Parce que, répondit-elle, cette heureuse fortune qui a su mettre repos, par si grande jouissance, à nos ardents désirs, me menace déjà de l'extrême angoisse et tristesse que je recevrai de votre absence... et je crains qu'elle ne me cause plutôt une prompte mort qu'une bien longue vie.

— N'ayez crainte de cela, reprit le roi, car encore que mon corps se sépare de votre présence, mon cœur demeurera à jamais avec le vôtre, qui à tous deux donnera effort, à vous de souffrir et à moi de tôt revenir...

C'est en devisant ainsi, et en s'entr'accolant à chaque instant, que les deux contents atteignirent la limite de cette nuit. Dariolette, jugeant qu'il était temps de faire lever Elisène qui, en cet aise, aurait très bien pu s'oublier entre les bras de son ami, Dariolette entra en la chambre et dit assez haut :

— Ma dame, je sais qu'autre fois vous avez eu ma compagnie plus agréable que non pas maintenant... Pourtant il faut vous lever et nous en aller, car l'heure nous presse.

Périon, sachant que force était d'ainsi faire, pria Dariolette d'aller au jardin pour s'assurer de quel côté venait le vent, et, pendant qu'elle obéissait, il prit amoureusement congé de sa gente Elisène, et tous deux, dans ce court instant, goutèrent une félicité que ceux qui aiment peuvent imaginer. Puis, la baisant, il lui dit :

—Je vous assure, ma dame, que, pour l'amour de vous, je ferai en ce pays plus de séjour que vous ne pensez... Par ainsi, je vous supplie de n'oublier point le retour en ce lieu...

Elisène promit en souriant, se leva, et se retira en sa chambre avec Dariolette, laissant le roi seul, en grand contentement de sa nouvelle accointance.

## CHAPITRE IV

Comment la belle Elisène retourna plusieurs fois encore en la chambre du roi Périon et du petit garçonnet qui en résulta.

Périon, en se remembrant le songe qu'il avait eu, précisément dans la nuit où il avait tenu la belle Elisène dans ses bras, ne pouvait chasser un certain épouvantement qui lui était resté de ce songe; et, pour un peu, il eût tout quitté pour retourner incontinent dans son pays où pour lors se trouvaient assez de philosophes qui se connaissaient en cette science des songes. Néanmoins, il séjourna dix jours avec le roi Garinter, depuis la jouissance d'Elisène, laquelle ne faillait pas toutes les nuits à retourner au lieu où elle s'était si bien trouvée une première nuit déjà.

Les dix jours passés, le roi Périon, forçant sa volonté et nonobstant les larmes et les prières d'Elisène, qui ne furent que trop excessives, s'en partit et, de fait, prit congé de la cour. Mais, ainsi qu'il voulait monter à cheval, il s'aperçut qu'il n'avait point sa bonne épée, ce dont il fut assez fâché parce que c'était l'une des meilleures et des plus belles du monde. Toutefois, il ne l'osa demander, de peur que le secret de ses amours avec Elisène ne fût découvert, ou que le roi Garinter ne se fâchât contre quelqu'un des siens qui hantaient en sa chambre.

En telles pensées, accompagnées d'infinis regrets, Périon, sans plus de séjour, prit son chemin en Gaule.

Au moment où il allait disparaître, Dariolette s'approcha de lui et le supplia d'avoir souvenance de l'ennui grand dans lequel il laissait son Elisène, et aussi de la promesse qu'il lui avait faite.

— Hélas ! ma grande amie, lui répondit Périon, je vous prie de l'assurer qu'il n'y aura aucune faute, et que, prochainement, je la verrai, plus amoureux d'elle que jamais. Je vous la recommande comme mon propre cœur...

Puis, tirant de son doigt un anneau qui était semblable à un autre qui lui demeurait, il le remit à Dariolette et la chargea de le donner à Elisène en souvenir de lui. Cela fait, il s'éloigna.

Dariolette plaça au doigt de sa belle maîtresse l'anneau qu'elle venait de recevoir du roi Périon, en lui rapportant fidèlement les amoureuses paroles qu'il avait dites sur son départ. Mais ce nouveau présent, au lieu d'amoindrir la grande tristesse d'Elisène, ne fit, au contraire, que l'augmenter; tellement, que si cette gente princesse n'eût été réconfortée par Dariolette, sans doute elle fût lors trépassée.

Heureusement que Dariolette était là, veillant sur elle. Cette fidèle suivante lui persuada de prendre espérance, et, par ses remontrances adroites, la fit revenir un peu à des sentiments moins âpres.

Bientôt Elisène se sentit grosse d'enfant, et, à cette occasion, elle perdit non-seulement le goût de la viande, mais encore le plaisir du repos et les joyeuses couleurs de son clair visage. Les douleurs vinrent, et les soucis. Jamais cette gente princesse n'avait été assise en un si haut point de tristesse!

Et il y avait d'ailleurs bien de quoi, car, en ce temps-là, était loi inviolable que toute fille ou femme, de quelque qualité qu'elle fût, forfaisant de cette façon, ne se pouvait soustraire à la mort; laquelle fâcheuse et cruelle coutume dura jusqu'à la venue du vertueux roi Artus.

Voilà l'ennui auquel le roi Périon avait laissé son Elisène. Comment le lui faire savoir? Ce jeune roi était loin, emporté par son goût des aventures étranges et hasardeuses, partant difficile à trouver.

Ainsi désespérée de ce secours, Elisène n'espérait nul remède à sa vie, qui ne lui coûtait tant à perdre que parce qu'elle perdait en même temps son ami et seigneur.

Mais le grand et puissant fabricateur de toutes choses ne voulait pas ce malheur, et sans doute il s'intéressait à cette gente créature, coupable du doux crime d'amour.

Il y avait au palais du roi Garinter une chambre voûtée séparée des autres, assez près de laquelle passait une rivière, où l'on pouvait descendre aisé-

ment par un petit huis de fer. Sur le conseil de l'avisée Dariolette, cette chambre fut demandée par Elisène au roi son père, tant, disait-elle, pour son aise, que pour mieux maintenir la vie solitaire à laquelle elle était accoutumée depuis longtemps. Et, pour toute compagnie, elle n'exigea que Dariolette, qui était au courant de ses pensées et de ses actes.

Cette requête lui fut octroyée très facilement, le roi Garinter estimant que l'intention de sa fille était telle qu'elle feignait de l'avoir. Et, à cette cause, la clef de l'huis fut baillée à Dariolette, afin qu'elle pût s'en servir lorsqu'il prendrait fantaisie à sa belle maîtresse d'aller se récréer sur l'eau.

Cela se rencontrait à merveille, comme on devine bien.

Un jour, étant en cet endroit seule avec sa demoiselle, la princesse soupira, et, se mettant en propos, lui demanda ce qu'il faudrait faire du fruit que Dieu lui envoyait.

— Il faut qu'il souffre pour vous racheter, répondit Dariolette.

— Ah ! mère pucelle ! s'écria douloureusement Elisène, comment pourrais-je jamais consentir à la mort de la pauvre créature engendrée en moi par la personne que j'aime le plus au monde !...

— S'il vous faut mourir vous-même, la chose étant découverte, croyez-vous qu'on laissera vivre cet enfant ! reprit la demoiselle.

— Mais, répondit Elisène, si je meurs comme coupable, est-ce là une raison pour que ce petit innocent en souffre?...

— Si vous êtes découverte, ma dame Elisène, vous serez cause de la mort de trois créatures vivantes : vous d'abord, votre enfant ensuite, puis de l'ami que vous aimez tant et qui ne pourra vous survivre, apprenant l'événement... Si, au contraire, vous évitez ce péril, un temps viendra où ce prince et vous pourrez avoir ensemble assez d'autres enfants qui vous feront oublier l'affection que vous portez à ce premier...

La conversation en resta là. Seulement, comme si elle eût été véritablement inspirée de Dieu, Dariolette s'imagina aussitôt de construire de ses mains, à l'insu même de la princesse, un coffre propre à loger un enfant, avec ses langes et l'épée qu'elle avait en sa possession. Lorsque les quatre ais eurent été assemblés, elle les joignit solidement avec du ciment, de façon à ce que l'eau n'y pût pénétrer, et, cela fait, elle plaça cette petite nauf sous son lit pour l'en tirer en temps opportun.

Elisène ne tarda pas à ressentir les angoisses du mal d'enfant. Il se fit en ses entrailles un travail inaccoutumé et bien étrange pour elle, dont son cœur fut mis en grande perplexité et amertume.

Toutefois, malgré sa douleur, la pauvrette n'osait autre chose faire que de se taire, de peur d'être entendue. Peu à peu son martyre redoubla, et, finalement, elle accoucha d'un beau garçonnet que Dariolette reçut dans ses bras et qu'elle plaça ensuite dans le coffret que vous savez, après l'avoir douillettement enveloppé dans de riches draps.

— Qu'allez-vous donc faire ? s'écria la pauvre princesse, un peu effarouchée de ce berceau étrange.

— Je vais le lancer à l'eau dans ce coffret, et s'il plaît à Dieu, ma dame, il pourra échapper et vivre, répondit tranquillement Dariolette.

— Hélas ! murmura Elisène, les larmes aux yeux, en contemplant le nouveau-né, cher enfantelet, quelle destinée sera la vôtre ?...

Dariolette, sans s'occuper plus qu'il ne fallait des larmes de sa belle maîtresse, prit encre et parchemin, et écrivit lisiblement ces paroles : *Cet enfant est Amadis, fils de roi.* La lettre écrite, pliée, couverte et cachetée de cire, Dariolette l'attacha avec un cordon au cou de l'innocent garçonnet, avec l'anneau du roi Périon, et plaça à côté de lui l'épée dudit prince, ramassée par elle, comme on sait.

Quand tous ces préparatifs eurent été terminés, Dariolette prit le coffre et l'approcha du lit de la dolente mère, qui baisa le petit enfançon avec une angoisse passionnée, en le recommandant à la garde de Dieu. Puis elle ouvrit la porte de fer qui fermait la chambre voûtée, fit quelques pas sur la berge avec son précieux fardeau, et le confia aux flots rapides de la rivière qui passsait là et qui allait se jeter dans la mer à moins d'une demi-lieue de là.

## CHAPITRE V

Comment le petit garçonnet, fruit secret des amours du roi Périon et de la princesse Elisène, abandonné par Dariolette au fil de l'eau, fut recueilli par un gentilhomme nommé Gandales.

L'aube du jour commençait alors à poindre, et la petite créature abandonnée par Dariolette au fil de l'eau voguait à l'aventure dans sa petite nauf, ballottée par cette vague, repoussée par cette autre, et sans cesse au moment d'être engloutie vivante dans les abîmes de la mer ou brisée sur les rescifs de la côte.

Mais, par le vouloir de Dieu, lequel, selon son plaisir, fait les impossibilités possibles, survint une aventure qui sauva cet enfantelet des dangers de mort qu'il courait. Cette aventure était un navire qui faisait voile pour l'Ecosse et dans lequel se trouvait un gentilhomme de la Petite-Bretagne, nommé Gandales, avec sa jeune femme accouchée d'un fils nommé Gandalin.

La matinée, pour lors, était claire et le temps calme, ce qui permit à Gandales d'apercevoir le petit coffre dans lequel était l'enfant d'Elisène, et qui s'en allait de ci de là au gré des vagues. Il ordonna aux mariniers de se diriger de ce côté-là, afin de s'assurer du contenu de ce coffret.

Les mariniers obéirent. Ils mirent un esquif à l'eau, s'approchèrent du berceau, croyant avoir affaire à quelque objet de prix, et le ramenèrent en grande hâte à Gandales.

Quand ce gentilhomme le tint et qu'il eut levé la couverture sous laquelle était caché l'enfant et les riches draps dont il était enveloppé, il eut aussitôt soupçon qu'il venait de bon lieu, comme d'ailleurs en donnaient témoignage l'épée et l'anneau qu'il trouva avec le reste. Lors, le prenant dans ses bras, il en fut si compassionné qu'il se prit à maudire la

marâtre qui, par crainte, avait si cruellement abandonné cette chétive et innocente créature.

Ce ne fut pas tout; il recueillit soigneusement les petits meubles trouvés dans le coffret, et, confiant cet intéressant garçonnet à sa femme, il la pria de le considérer comme un second fils, comme le frère puîné de Gandalin, et de leur donner indifféremment à l'un et à l'autre ses mamelles gonflées d'un lait fortifiant.

La femme de ce gentilhomme était aussi pitoyable que lui. Elle s'empressa de présenter le bout de son tétin à ce petit garçonnet, qui s'en empara et le vida tout d'une haleine, tant il avait soif; de quoi Gandales et sa compagne furent très joyeux.

Leur navire marchait toujours, et toujours le temps était favorable. Si bien qu'en peu de jours, ils prirent port en Ecosse, près d'une ville nommée Antallia. Et, peu après aussi, ils arrivèrent en l'une de leurs terres, en laquelle furent nourris et élevés le petit Gandalin et le garçonnet trouvé dans la mer, qu'on prit naturellement pour deux frères jumeaux, Gandales ayant recommandé le secret là-dessus aux mariniers.

## CHAPITRE VI

Comment le roi Périon, partant de la Petite-Bretagne, cheminait ayant le cœur trop rempli d'ennui et de mélancolie.

Tout en cheminant pour retourner en Gaule, le roi Périon devint bien mélancolique à propos du délaissement de son Elisène qu'il aimait beaucoup, et du songe qu'il avait fait.

Et, tout en cheminant, il finit, toujours escorté de cette tristesse, par arriver dans ses Etats.

Bientôt il manda vers lui les grands seigneurs et prélats de son royaume, les engageant à amener avec eux les clercs les plus érudits qu'ils avaient dans leurs diocèses ou contrées pour expliquer le songe ci-dessus.

Lorsque le bruit de son retour fut répandu, non-seulement ceux qu'il avait mandés, mais tous ses vassaux vinrent le voir et protester de leur obéissance; car ils l'avaient en grande amitié et respect, et à tout moment ils craignaient de le voir succomber dans les dangers auxquels l'honneur et la chevalerie l'exposaient.

Aussi leur désir était de le voir toujours parmi eux; mais cela ne pouvait être, car son cœur n'était satisfait que lorsqu'il avait mis à bonne fin de grands et hasardeux périls.

Les princes et seigneurs assemblés, le roi les entretint des affaires du royaume avec un visage aussi triste que possible. Le songe l'attristait toujours, au grand chagrin de tout le monde; néanmoins, après avoir mis ordre aux affaires, il congédia tout le monde.

Il retint seulement trois astrologues très experts en matière de songes; il fit entrer ces oracles dans sa chapelle et leur fit jurer et promettre, sur la sainte Eucharistie, de leur donner, quels qu'en puissent être les résultats, l'interprétation de leur science.

Puis il leur récita le songe.

L'un d'eux, nommé Ungan-le-Picard, lui répondit :

— Sire, songes sont choses vaines et doivent être tenus pour tels; toutefois, puisque vous le désirez, donnez-nous terme pour y penser.

— Soit, dit le roi, donnez-moi votre réponse sous douze jours.

Mais pour qu'ils ne pussent s'entendre, il les fit séparer et surveiller pendant ce temps.

Le jour arrivé du rendez-vous, il prit à part le premier astrologue Albert de Champagne, et lui dit :

— Vous m'avez juré et promis la vérité; déclarez-moi votre sentiment.

— Sire, je vous le dirai devant tous les autres.

— Très bien, dit le roi.

Et il fit appeler les deux autres oracles.

— Mon avis, Sire, dit alors Albert de Champagne, est que la chambre fermée et ce que vous vîtes entrer par la porte secrète, signifie que ce royaume clos et bien gardé sera envahi par quelqu'un, et votre cœur arraché et jeté en rivière, sera une ville ou forteresse prise d'assaut sans retour.

— Et que signifiera l'autre cœur, dit le roi, dont je restais possesseur et qu'un autre traître me ravit à la grande colère du premier.

— Cela veut dire, répondit Albert, qu'un second envahisseur, poussé par un étranger, vous forcera contre son gré : voilà ce que je puis vous en dire.

— Le roi pria le second astrologue nommé Antalles, de lui donner son avis.

— Sire, Albert a très bien dit, et je partage son opinion, à cette différence près, que ce qu'il met au futur est déjà arrivé par le fait de celle que vous aimez. Ce qui me surprend, c'est que votre royaume est intact, et si vous en perdez un peu, ce ne peut être du fait d'un ami.

Le roi secoua la tête, car il ne trouvait pas l'explication complète.

Mais Ungan-le-Picard se prit à sourire en homme qui en sait plus long que les autres. Le roi s'en aperçut et lui dit :

— Il n'y a plus que vous, Ungan, mon ami; dites hardiment votre pensée.

— Sire, j'ai compris des choses que vous seul pouvez entendre; faites donc retirer les autres.

A ces mots, le roi et Ungan furent laissés en tête-à-tête.

— J'ai souri, sire, à propos d'un mot d'Antalles, que vous n'avez pas relevé, et qui pourtant est sérieux, savoir que le songe vous était arrivé déjà par la personne qui vous aimait le mieux; maintenant je vous dirai ce que vous croyez savoir tout seul... Vous aimez en tel lieu, vous êtes heureux, et celle que vous aimez est excellemment belle. Pour la chambre où vous étiez, vous vous rappelez l'apparition de votre aimée par une ouverture secrète; les mains qui ouvrirent votre côté, sont vos baisers amoureux; le cœur qu'on en tirait veut dire qu'il y aura fils ou fille.

— Dites donc, reprit le roi, pourquoi elle le jetait dans la rivière?...

— Cela ne vous concerne pas, répondit Ungan; ne vous en inquiétez donc pas.

— J'exige le tout, quoi qu'il en advienne.

— Sire, assurez-moi que vous n'en saurez pas mal gré à celle qui aime si loyalement...

— Je vous le promets, dit le roi.

— Le cœur que vous avez vu jeter à l'eau est le premier enfant qu'elle aura de vous : il sera abandonné.

— Et l'autre que je conserverai? demanda le roi.

— C'est qu'elle concevra un autre enfant qu'on ravira contre la volonté de la mère, cause de la perte du premier.

— Voici un cas bien étrange, dit le roi. A Dieu ne plaise que mes enfants soient aussi malheureux!

— Aux choses ordonnées et promises par Dieu, dit Ungan, nul ne saurait contredire, le sage reste calme à la pensée que Dieu agit en dehors de la raison des hommes... Oubliez, Sire, oubliez ce que votre curiosité a voulu savoir; rapportez à Dieu toutes ces choses, et priez-le qu'elles arrivent pour sa gloire éternelle... Voilà le parti que vous devez prendre...

Le roi, satisfait d'Ungan, le retint auprès de lui et le combla de biens.

Or, au moment même où le roi quittait ses philosophes, une demoiselle plus riche de vêtements que de beauté se présenta devant lui et lui dit :

— Saches, roi Périon, que quand tu recouvreras ta perte, la seigneurie d'Irlande perdra sa fleur...

Cela dit, elle tourna bride avant que le roi pût l'arrêter.

Le bon prince sentit encore augmenter ses dolentes préoccupations.

## CHAPITRE VII

Comment le Chevalier de la Mer fut élevé par Gandales, et comment la fée Urgande-la-Déconnue apparut à ce chevalier.

L'enfant que Gandales avait fait appeler Chevalier de la Mer était devenu superbe, grâce aux soins qui l'entouraient : il faisait l'admiration de tout le pays.

Gandales, un jour, prit fantaisie de s'aller esbattre aux champs, et, pour ce, s'arma comme il faisait au temps des aventures courues avec le roi Languines, lequel avait discontinué les armes.

Chemin faisant, une demoiselle s'approcha de lui et lui dit :

— Gandales, si ce que je sais était connu de quelques grands personnages, ta tête ne serait pas longtemps sur tes épaules!...

— Et pourquoi? demanda Gandales.

— Parce que tu nourris leur mort en ta maison.

Le chevalier n'avait jamais vu cette femme. C'était celle qui avait dit au roi Périon que quand sa perte serait recouverte, la seigneurie d'Irlande perdrait sa fleur.

Gandales parut bien étonné de ces mots dont le sens lui échappait; il la pria de lui indiquer.

— Je te dis la vérité pure, repartit-elle.

Puis elle s'enfuit, le laissant fort pensif.

Bientôt il l'aperçut accourant en hâte et appelant à son secours; elle fuyait un chevalier armé.

Piquant alors des éperons, Gandales barra le chemin au poursuivant.

— Misérable chevalier mal avisé, qui vous pousse à outrager si lâchement les demoiselles? cria-t-il.

— Comment? répondit l'autre, vous la défendez, elle qui, par tromperie, perd mon corps et mon âme?...

— Peu m'importe! répliqua Gandales, je la défendrai de tout mon pouvoir, car les dames ne doivent être jamais corrigées ainsi, bien qu'elles l'aient mérité.

— Vous l'allez voir, dit le chevalier.

Et, tout aussitôt, il retourna vers le fourré d'arbres où il avait laissé une belle demoiselle, sa mie, laquelle, voyant son danger, lui tendit vitement son écu et sa lance afin qu'il pût se défendre. Une fois armé, il revint vers Gandales, qui l'attendait bravement.

Leur choc fut violent, à ce point que leurs lances furent rompues sur leurs écus et qu'ils tombèrent de cheval.

Ils commencèrent alors un merveilleux combat à pied, qui eût fini fort mal sans l'intervention de la dame qui avait imploré Gandales.

Elle se mit entre les deux et leur dit :

— Holà, seigneurs, c'est assez bataillé.

A ces mots, le chevalier qui la poursuivait se retira.

— Or, venez, lui dit-elle, me demander pardon.

— Très volontiers, répondit le chevalier.

Et, jetant son écu bas et son épée à terre, il vint se prosterner à deux genoux devant elle, ce qui surprit beaucoup Gandales.

La dame dit ensuite au chevalier :

— Allez dire à cette demoiselle qui est là-bas sous les arbres, qu'elle parte aussitôt, sinon que vous lui couperez la tête...

Le chevalier obéit sans sonner mot et s'en alla dire à cette belle inconnue, que cependant il aimait plus que lui-même :

— Traîtresse femme, je ne sais comment je me retiens de te tuer présentement!...

La pauvrette s'aperçut vite que son ami était enchanté et qu'il n'y avait rien à répliquer; elle monta sur son palefroi et s'éloigna le cœur tout en deuil.

Celle que Gandales défendait lui dit :

— Vous avez tant fait pour moi, que je ne l'oublierai jamais, et maintenant vous pouvez aller où bon vous semble, car si ce chevalier m'a offensée, je le lui pardonne de bon cœur.

— Je n'ai que faire de votre pardon, répondit Gandales; je terminerai ce combat, ou il s'avouera vaincu!...

— Il faut laisser cela, reprit la demoiselle; car seriez-vous le meilleur chevalier du monde, que je m'arrangerais pour qu'il vous vainquît...

— Vous ferez ce que vous voudrez, répondit Gandales, mais je persisterai, à moins que vous ne me disiez pourquoi je garde la mort de beaucoup de gens de bien.

— Je vous le dirai, dit-elle, parce que je vous aime tous deux, lui comme ami et vous comme défenseur.

Alors, le tirant à part, elle lui dit :

— Vous me jurez, en loyal chevalier, que personne autre que vous ne le saura jusqu'à ce que je vous en prie; sachez donc que l'enfant que vous avez trouvé dans la mer sera quelque jour la fleur de chevalerie, et sera l'épouvante des plus forts... Il fera de tels exploits qu'ils ne pourront être attribués à un seul homme... Il vaincra les superbes; il sera doux et gracieux aux bons; il aimera en haut lieu et tiendra comme chevalier le premier rang d'amour. Je vous assure qu'il est fils de roi, et certainement ce que je vous dis arrivera... Si vous rompez le secret, vous en serez bien puni.

— Ah! madame! répondit Gandales, dites-moi où je puis vous trouver pour conférer des affaires de cet enfant?...

— Ni moi ni d'autres ne pourront vous l'apprendre...

— Au moins, que je sache votre nom, s'il vous plaît...

— Vous insistez si bien, reprit la dame inconnue, que je consens à vous l'apprendre... Je vous dirai même que ce dont je suis le plus affolée est ce chevalier qui vient de partir... J'en fais pourtant ce que je veux, sans qu'il puisse se révolter...

— Ainsi, demanda Gandales, votre nom est...

— Mon nom est Urgande-la-Déconnue... vous me connaissez maintenant, n'est-ce pas?... Et, pour que vous me reconnaissiez mieux désormais, regardez-moi bien des pieds à la tête, s'il vous plaît.

Ce que disant, Urgande qui, aux yeux de Gandales, avait été jusque-là une gente pucelle de dix-huit printemps au plus, fraîche comme une aurore, lui apparut vieille, ridée, rabougrie, ratatinée, cassée et débile, si vieille et si chétive même, qu'il eut peur de la voir tomber de cheval.

Mais comme les fées, après tout, sont femmes par beaucoup de côtés, et qu'elles n'aiment pas à être vues trop longtemps sous une forme abjecte et difforme, Urgande tira d'une boîte qu'elle portait continuellement sur elle un onguent particulier dont elle s'oignit vitement, et, tout aussitôt, elle reprit la forme sous laquelle Gandales l'avait aperçue, la forme séduisante.

— Eh bien! que vous en semble? demanda-t-elle à Gandales, ébahi. Croyez-vous qu'il soit possible de me trouver sans ma volonté, si vite que vous puissiez courir? Restez tranquille, je vous le conseille : tous les vivants perdraient leurs pas à me suivre!...

— Sur ma foi, madame, répondit Gandales, je n'en doute pas; je vous supplie toutefois de vous souvenir du chevalier, qui est délaissé de tous, hormis de moi seul...

— Ne vous en fâchez pas, dit Urgande, cet abandon lui rapportera beaucoup; je l'aime plus que vous ne croyez, il doit par deux fois me servir, et, de mon côté, je lui rendrai deux services à sa grande joie. Que cela vous suffise... Vous me reverrez plutôt que vous ne croyez.

Gandales qui n'avait pas encore regardé le chevalier son adversaire, l'aperçut la tête nue : il lui parut être un des plus beaux gentilshommes qu'il eût vus. Il partit, escortant la demoiselle.

De son côté, Gandales revint à son château et rencontra la demoiselle qu'Urgande avait séparée de son ami; cette dolente femme pleurait au bord d'une fontaine, il en fut facilement reconnu, et elle lui dit :

— Est-il possible, chevalier, que la méchante femme que vous avez secourue vous ait laissé la vie sauve?

— Elle n'est pas méchante, répondit Gandales, mais sage et vertueuse, et si vous n'étiez telle, je vous ferais démentir cette folle parole.

— Eh Dieu! reprit-elle, comme elle sait tromper chacun!...

— En quoi donc vous a-t-elle trompée? demanda Gandales.

— Hélas! soupira-t-elle, elle m'a enlevé ce beau chevalier qui mien était, je puis l'avouer, car il me préférerait à elle; et, si je le puis, je me vengerai. Du reste, souvent il arrive qu'un jugement téméraire amène des suites fâcheuses.

Gandales la laissa et continua sa route, plus occupé du Chevalier de la Mer que de toutes ces histoires. Il se trouva bientôt près de chez lui, et le jeune enfant l'ayant aperçu, vint à sa rencontre et l'embrassa tendrement. Gandales lui rendit ses caresses en se souvenant des paroles d'Urgande qui le concernaient; les larmes lui vinrent aux yeux, et il pria Dieu qu'il devînt ce qu'il souhaitait qu'il fût.

Le Chevalier de la Mer avait alors environ trois ans; il essuya les pleurs de Gandales, ce qui parut à celui-ci d'un bon augure pour l'humanité qu'il devait avoir et les soins qu'il pouvait attendre de lui dans l'avenir.

Aussi en eut-il grand soin et prenait-il plaisir à lui faire exercer l'arc et les jeux d'enfants avec le petit Gandalin.

Le Chevalier avait six ans, que le roi Languines et sa femme, passant par le pays, s'arrêtèrent chez Gandales où l'on fit des fêtes. Gandales, averti à temps, éloigna le Chevalier, de peur d'enlèvement à cause de sa gentillesse, et le relégua avec de petits amis dans une retraite adjacente.

Par malheur la reine, regardant un jour par une lucarne, aperçut le Chevalier de la Mer tirant de l'arc avec ses compagnons; elle fut frappée de son adresse et de sa bonne mine, et elle pensa qu'il était le fils de leur hôte.

Lors, appelant ses femmes :

— Venez voir, leur dit-elle, le plus charmant être qu'on vit jamais!

Elles accoururent toutes et furent témoins des ébats du Chevalier qui, à ce moment, vint étancher sa soif dans l'eau d'un ruisseau voisin. Il avait laissé son arc près du but, et un de ses compagnons, plus grand que lui, s'exerçait avec; ce que Gandalin voulut empêcher. Mais, comme il était de force inférieure, il cria bientôt à haute voix :

— Chevalier de la Mer, à mon secours!

Le Chevalier accourut à ces cris, et, prenant l'arc avec violence, il en frappa à la tête l'adversaire de Gandalin son frère, en lui disant :

— Pourquoi outragez-vous ainsi mon frère?

Le battu, mécontent, se jeta sur le Chevalier; ils se colletèrent, mais bientôt terrassé, le premier s'enfuit juste sur les pas de leur gouverneur, qui lui dit :

— Pourquoi te sauves-tu?...

— Seigneur, répondit-il, le Chevalier de la Mer veut me battre...

Alors le gouverneur, s'approchant du Chevalier, lui dit d'un air menaçant :

— Comment ! déjà vous êtes en rixe avec vos compagnons ? Il vous en cuira, je vous le prédis !...

Le Chevalier de la Mer, se voyant ainsi menacé, se mit à genoux et répondit :

— S'il faut que je sois fouetté, j'y consens plutôt que de voir outrager mon frère en ma présence...

En disant cela, les larmes jaillirent de ses yeux, ce qui émut le gouverneur.

— Ne recommencez pas, reprit celui-ci, car je vous ferai pleurer d'autre sorte !

La reine, qui avait vu et entendu tout ce débat, se demandait pourquoi l'on appelait ce jeune gars le Chevalier de la Mer.

## CHAPITRE VIII

Comme le roi Languines emmena avec lui le Chevalier de la Mer, et Gandalin fils de Gandales.

Pendant que la reine regardait le Chevalier de la Mer, le roi entra avec Gandales ; elle demanda à ce dernier si ce bel enfant était le sien.

— Oui, madame, répondit Gandales.

— Et pourquoi le faites-vous appeler le Chevalier de la Mer ? dit la reine.

— Parce que, madame, repartit Gandales, il est né sur la mer, au retour d'un voyage que je fis dernièrement dans la Petite-Bretagne.

— Vraiment ? fit-elle. Il vous ressemble peu...

Elle parlait ainsi parce que le Chevalier de la Mer était d'une grande beauté et Gandales assez laid de visage, quoique très gentil compagnon.

Pendant cette conversation, le roi jeta à son tour ses yeux sur le chevalier, et celui-ci lui faisant la même impression qu'à la reine, il pria Gandales de le faire approcher.

— Et puis, dit-il, au partir de céans, je l'emmènerai avec moi et le ferai élever avec mon fils.

— En bonne foi, Sire, répondit Gandales, il est encore bien jeune pour quitter sa mère.

Malgré cela, le jeune garçonnet fut présenté au roi, qui lui demanda s'il voulait venir à la cour.

— J'irai où il vous plaira, répondit le chevalier, si mon frère vient avec moi.

— Et moi, dit Gandalin, je ne resterai pas ici sans lui.

— D'après ce que je vois, Sire, reprit Gandales, si vous l'emmenez, il faudra prendre l'autre aussi.

— Cela me sied, répliqua le roi.

Et appelant son fils Agraies, il lui dit :

— Mon fils, je veux que vous aimiez ces deux gentils bouts d'homme, comme j'aime moi-même leur père...

Gandales, voyant le roi tenir à son dessein, sentit les larmes lui venir aux yeux. Il souhaita au fond de son cœur que les prédictions d'Urgande fussent vraies, surtout pour les grandes merveilles promises aux armes du chevalier.

Le roi, qui observait Gandales, le voyant pleurer, le plaisanta, disant :

— Vraiment, je n'eusse jamais pensé que vous fussiez assez fou de pleurer pour un enfant !...

— Ah ! Sire, répondit Gandales, c'est avec plus de raison que vous ne pensez que je pleure, et, s'il vous plaît de m'écouter, je vous le dirai devant la reine...

Alors il leur raconta comment il avait trouvé le Chevalier en mer, et dans quel équipage. Il eût même parlé des prédictions d'Urgande, n'eût été le serment qu'il avait fait.

— Et maintenant, ajouta-t-il, ordonnez de lui ce qu'il vous plaira, car, d'après son origine, je le crois issu de bien grand lignage...

Le roi, après ce discours, complimenta Gandales d'avoir élevé si bien un enfant trouvé, et il lui repartit :

— Il est bien juste, puisque Dieu l'a protégé jusqu'ici, qu'à présent nous ayons pour lui des soins continués jusqu'à son établissement.

— Pendant son jeune âge, je le réclame pour moi, dit à son tour la reine ; lorsqu'il sera devenu homme, je l'abandonnerai à votre service.

— Prenez-le donc ! répondit le roi.

Le lendemain, le roi s'en voulut aller, et la reine, se gardant d'oublier le présent qu'on lui avait fait, prit avec elle Gandalin et le Chevalier de la Mer qu'elle recommanda comme son fils à ses serviteurs.

## CHAPITRE IX

Comment, après la mort de Garinter, le roi Périon songea à rejoindre sa mie Elisène.

Périon était arrivé en Gaule, plus pensif que jamais, et ne comprenant pas beaucoup l'explication donnée à ses songes et les paroles de la demoiselle, à savoir : qu'au temps qu'il recouvrerait sa perte, le pays d'Irlande perdrait sa fleur.

Il était là depuis quelque temps, lorsqu'une demoiselle vint à sa cour et lui remit une lettre d'Elisène, laquelle lui annonçait la mort du roi Garinter, son père, et le priait de s'intéresser à son isolement, car le roi d'Ecosse voulait la spolier de son bien.

La mort du roi Garinter n'effraya pas le roi Périon ; il ne pensa qu'à une seule chose : il allait revoir sa mie, pour laquelle il brûlait toujours.

Il renvoya promptement la demoiselle en lui disant :

— Annoncez à votre maîtresse que je me mets en marche, sans attendre un jour, pour accourir auprès d'elle !...

La demoiselle s'en retourna satisfaite, et le roi, après avoir mis ordre à ses affaires, partit en bon équipage vers Elisène.

Il marcha si vite qu'il apprit bientôt, dans la Petite-Bretagne, que le roi Languines s'était approprié toutes les seigneuries, sauf les villes, laissées à Elisène par son père Garinter.

Il marcha donc directement vers Arcata, où Elisène s'était réfugiée.

Sa réception fut inouïe d'allégresse. Lui-même était en grande liesse d'être auprès de ses amours. Après mutuels embrassements, il annonça à Elisène qu'il venait l'épouser et qu'elle eut à en aviser ses parents et sujets, ce qu'elle fit avec la plus grande hâte possible et avec autant d'aise que son

cœur en put désirer, car c'était le comble de ses affections.

Le roi d'Ecosse arriva bientôt pour recevoir avec ses gentilshommes le roi Périon, son beau-frère. Leur entrevue se fit avec force embrassements, et, la noce terminée, chacun pensa à s'en retourner dans son pays.

Le roi Périon, en revenant en Gaule avec sa femme, s'arrêta près d'un ruisseau pour se rafraîchir; et, pendant qu'on dressait les tentes, il poussa son cheval le long de l'eau, en réfléchissant comment il saurait si Elisène avait eu un enfant ainsi que les philosophes le lui avaient assuré d'après le songe.

Tout en chevauchant et en rêvant, il arriva petit à petit jusqu'à un ermitage, où il mit pied à terre pour ses dévotions. Le vieil ermite qui se trouvait là l'aborda, lui demandant s'il était vrai que le roi Périon avait épousé la belle Elisène.

— Oui, vraiment, répondit le roi.

— Dieu soit loué, reprit l'ermite, car je sais de bonne source qu'il en est vivement aimé.

— Et d'où le savez-vous? reprit le roi.

— De sa bouche même, dit le bonhomme.

Le roi, violemment intrigué et désireux d'apprendre la vérité, se fit connaître à ce bonhomme, et lui demanda tout ce qu'il savait, en confidence.

— Certes, répondit l'ermite, je pourrais passer pour un hérétique, si je vous révélais des propos de confession... Qu'il vous suffise de vous savoir tendrement aimé; et, puisque je vous trouve si fort à propos, sachez qu'une demoiselle m'a raconté, à votre premier voyage dans ce pays, des choses assez obscures que vous interprêterez peut-être mieux que moi... Ainsi, elle a annoncé que, de la Petite-Bretagne, s'élèveraient deux dragons qui règneraient en Gaule et, de là, iraient dévorer les autres animaux des autres pays; que, vis-à-vis de certains, ils seraient farouches et cruels, et, vis-à-vis d'autres, humbles et gracieux.

Le roi, aussi étonné que l'ermite, ne comprit à ce moment rien à cette prophétie que l'avenir devait pourtant voir accomplir.

Recommandant le saint homme à Dieu, il retourna vers l'endroit où il avait fait dresser ses tentes et ne parla point à la reine de ce qui l'avait tant préoccupé dans la journée.

Il dissimula jusqu'à la nuit, et, dès qu'ils furent couchés, il en arriva, après les embrassements habituels, à lui parler de l'explication du songe, la priant affectueusement de lui avouer si elle avait eu un enfant ou non...

Honteuse et surprise, Elisène nia entièrement la vérité, de sorte que le roi ne put rien savoir et retomba dans ses perplexités.

Le lendemain, ils partirent, et, finalement, arrivèrent en Gaule où la reine fut reçue avec grande joie par tous ses peuples; ce qui allongea leur voyage tant et si bien, qu'au débotté la bonne dame se trouva grosse d'un fils qu'on nomma Galaor, et puis d'une fille qu'on nomma Mélicie.

Le jeune Galaor avait deux ans et demi, lorsqu'un jour, se trouvant au bord de la mer avec son père, dans une ville appelée Orangil, et jouant avec sa mère et ses suivantes près d'une fenêtre, on vit entrer par une poterne un énorme géant, armé d'une lourde massue.

A cet aspect, les femmes s'enfuirent dans les bois; d'autres se jetèrent par terre pour éviter le regard du géant qui, au lieu de s'en émouvoir, s'en vint droit au jeune Galaor, le prit et s'en retourna par où il était venu vers un brigantin qui l'attendait et qui prit aussitôt le large.

Cependant la reine, oubliant toute peur, courut éplorée pour délivrer son cher fils. Mais quand elle vit qu'il allait disparaître avec son ravisseur, quand elle l'entendit crier au secours, elle sentit sa douleur plus forte que la mort même, et, au souvenir de l'autre enfant qu'elle avait abandonné à la merci des flots, elle tomba foudroyée par une angoisse horrible.

Le roi Périon avait suivi du regard toute cette scène, dont il se trouvait malheureusement trop éloigné pour y intervenir. Un instant, partagé entre son amour pour son fils et son amour pour sa femme, il hésita sur ce qu'il devait faire. Pourtant, s'armant de courage, il courut à la reine, lui fit donner des soins et s'en occupa si bien qu'elle finit par recouvrer ses sens.

Elisène, désespérée, s'abandonna aux larmes. Cette perte inattendue, cette perte irréparable la navrait. Elle émut de pitié tous les assistants, et ce ne fut qu'au bout d'une heure que le roi parvint à la calmer, en lui disant :

— Madame, il faut louer Dieu de tout, même de cette douloureuse aventure; car le songe dont je vous ai parlé se réalise en ce moment Galaor est le dernier cœur qui devait nous être enlevé contre notre gré... Quant au premier, vous pouvez me révéler ce qu'il en est advenu... Je suis prêt à tout. D'ailleurs, dans l'état où vous étiez alors, on ne peut vous blâmer de son abandon.

A cette parole, l'infortunée Elisène se sentit si troublée par le remords, qu'elle se laissa aller à raconter à Périon une partie de la vérité, le suppliant de lui pardonner ce crime qui venait de la crainte de la mort ignominieuse à laquelle, suivant les lois du pays, elle se serait exposée en s'avouant mère avant d'être femme.

— Soyez assurée, madame, répondit gravement le roi, que je ne vous en voudrai jamais... Et, pour que vous ayez, comme moi, confiance dans le sort qui attend nos enfants, disons-nous bien que s'ils nous causent aujourd'hui ces amères angoisses, ils nous vaudront plus tard d'heureux jours.

Cette conversation en resta là.

Le géant qui avait emporté Galaor était du pays de Léonois, prince d'une île nommée Gandalan, munie de deux places fortes.

D'un naturel assez paisible, l'offense le rendait furieux et cruel... Il revint à force de voiles dans le lieu qu'habitaient des chrétiens, et il remit l'enfant à un ermite de très sainte vie auquel il recommanda de l'élever en chevalier, l'assurant qu'il était fils de roi et reine.

— Ah! dit l'ermite, pourquoi avez-vous commis cette cruauté de l'enlever à sa famille?...

— Je vous le dirai, reprit le géant. Vous devez savoir qu'ayant entrepris de combattre le géant Aldaban, qui tua lâchement mon père, et qui me retient encore aujourd'hui le rocher de Galtares, mon fief, j'étais embarqué déjà, lorsqu'une demoiselle vint vers moi et me dit : « Tu t'abuses, car ce que tu attends doit être l'œuvre du fils du roi Pé-

rion de Gaule, qui aura beaucoup plus de force et de courage que tu n'en as toi-même. Tu sentiras cette vérité au moment où les deux branches d'un arbre, séparées aujourd'hui, se rejoindront... »

Puis, cette menace faite, elle m'indiqua l'endroit où je trouverais celui que je vous confie aujourd'hui... Voilà tout!...

C'est ainsi que le jeune Galaor demeura sous la conduite du saint homme et y resta si longtemps qu'il n'en sortit que juste au moment d'être reçu chevalier.

## CHAPITRE X

Comment le roi Lisvart, naviguant par mer, prit port en Ecosse, où il fut grandement honoré et accueilli.

En ce temps-là régnait en la Grande-Bretagne, un roi nommé Hangaris qui, mort sans enfants, laissa héritier un sien frère nommé Lisvart qui venait d'épouser Brisène, fille du roi de Danemark, la plus belle dame qui fût alors dans tout le septentrion.

Bien qu'elle eût été demandée par maints gentilshommes, elle était sans mari, son père craignant, en la donnant à l'un, de déplaire à l'autre.

Voulant en finir avec cet état, elle choisit le jeune prince Lisvart qui lui faisait la cour et dont elle connaissait l'esprit et le cœur.

Hangaris mort, les princes de la Grande-Bretagne sachant que les droits de Lisvart lui donnaient le royaume, quoique étranger, lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'inviter à prendre possession du royaume et des sujets.

Le roi Lisvart, obéissant au désir de ses sujets, fit voile pour la Grande-Bretagne, et passant devant l'Ecosse, il s'arrêta chez Languines, roi de ce pays, qui le reçut magnifiquement.

Lisvart voyageait avec sa femme et sa jeune fille nommée Oriane, alors âgée de dix ans et d'une grande beauté, ce qui l'avait fait surnommer Unique. La mer l'avait fatiguée beaucoup, et son père, inquiet, la confia au roi d'Ecosse jusqu'à ce qu'il la fît reprendre ; puis il revint chez lui assez à temps pour réduire quelques rebelles.

La jeune fille resta donc avec le roi et la reine d'Ecosse, se reposant et s'égayant jusqu'à ce que son père l'envoyât quérir.

La reine lui dit un jour :

— Ma mie, je veux désormais que le Chevalier de la Mer vous serve, et soit vôtre.

Oriane accepta volontiers, et le chevalier se prit tout-à-coup d'un grand amour, qu'il fit partager bientôt à la jeune princesse. Toutefois, le chevalier se jugeant indigne de cette faveur, ne montrait pas toute sa passion, et de son côté, la jeune fille évitait de faire soupçonner la sienne.

Mais cet amour se reflétait dans le langage de leurs yeux sans que leur bouche en fût l'interprète.

Le chevalier médita de se faire recevoir chevalier afin de commencer sa réputation et il en parla au roi Languines; celui-ci lui répondit :

— Comment, Chevalier de la Mer, vous vous croyez déjà assez solide pour soutenir une pareille charge. Recevoir l'ordre est aisé, mais différez encore quelque temps afin d'être à la hauteur de cette dignité.

— Sire, repartit le Chevalier de la Mer, si je n'avais la résolution de faire tout ce qui appartient à chevalerie, je n'eusse pris la hardiesse de vous présenter ma requête; daignez me l'octroyer, sans quoi je chercherai, hors de votre service, meilleur accueil.

Le roi lui promit alors de s'occuper de sa réception ; il l'invita à faire préparer ses armes et accoutrements; puis il en avertit Gandales qui en fut très aise.

Ce dernier dépêcha même une demoiselle apportant l'épée, l'anneau et la lettre scellée trouvés dans le berceau du chevalier sur la mer.

Lorsqu'on vint avertir le chevalier de ce message, Oriane et lui devisaient d'amour et la jeune princesse exigea qu'on fît entrer l'étrangère pour savoir d'elle le but de sa mission.

La demoiselle remit de la part de Gandales, les objets qu'elle apportait, et le roi d'Ecosse étant survenu, les regarda avec attention, le chevalier admirait l'épée dont le fourreau manquait et le roi se prit à leur dire :

— Vous voulez être reçu chevalier; en avez vous bien le droit ? Sans plus tarder, je vais vous dire ce que j'en sais.

Et il lui raconta comment il avait été trouvé sur sur les flots avec cette épée et un coffret contenant un anneau.

— Je crois, dit le Chevalier de la Mer, que vous m'avez fait là une histoire, et cette demoiselle, en disant qu'elle m'apporte ces objets de la part de mon bon ami Gandales, a voulu dire mon père. Mais si vous avez dit vrai, si je suis sans parents, je ne m'en estime pas moins gentilhomme, car mon cœur me le dit. Il faut, à plus forte raison, que je sois chevalier, afin de m'acquérir l'honneur et le nom dont j'ai été déshérité en naissant.

Le roi l'estima beaucoup de cette fermeté, et jugea qu'il serait un chevalier d'honneur et de grand courage.

Comme ils devisaient, on avertit le roi de l'arrivée de Périon, son frère. Ce dernier, menacé par le roi d'Irlande et Daganil, son roi, avait déjà abandonné à leurs armes la ville qu'il habitait, et venait chercher l'aide de ses amis, dont il avait grand besoin.

Languines lui promit son appui, et Agraies demanda la permission d'être du nombre des guerriers, ce qui lui fut accordé.

Le Chevalier de la Mer désira encore plus d'être reçu; il souhaitait de recevoir l'ordre des mains de Périon, dont il avait entendu vanter les prouesses; il s'avisa de prier la reine d'être son intermédiaire, mais il la voyait si triste qu'il songea à Oriane. Pour la première fois, il lui demandait une grâce, et Oriane l'accueillit avec une vive émotion.

Le Chevalier parla de son indignité d'être écouté par la jeune princesse, mais il en dit assez pour faire accepter ses services; il attesta même les pa-

roles de la reine, qui l'avait fait accepter comme servant.

Oriane répondit qu'elle lui savait gré d'avoir pris au sérieux ce qui s'était passé alors, et qu'elle en agissait de même.

Le Chevalier de la Mer ne put trouver une parole à cette déclaration, et Oriane le quitta pour revenir bientôt lui confier la cause du chagrin de la reine ; c'était l'invasion du roi d'Irlande dans les Etats de la Gaule habités par sa sœur.

Oriane mit dans ses intérêts l'infante Mabile, qui estimait beaucoup le Chevalier, et elles complotèrent de faire habiller le Chevalier et placer dans la chapelle au milieu de leurs femmes et dans leur compagnie ; et, lorsque le roi Périon serait prêt à s'en retourner, elles l'enverraient demander et obtiendrait facilement de sa bonté la réception du Chevalier.

Le Chevalier, étant averti, alla trouver Gandalin et le pria de porter secrètement ses armes dans la chapelle de la reine, parce qu'il devait être fait chevalier dans la nuit ; il lui demanda s'il le suivrait, en cas de voyage.

Gandalin promit de ne pas abandonner le Chevalier et s'occupa de tout préparer.

Après souper, le Chevalier se rendit à la chapelle, se fit accoutrer, sauf les mains et la tête, et, en attendant les dames et le roi Périon, il pria Dieu de l'aider non-seulement dans ses armes, mais aussi dans son amour.

La nuit venue, la reine se retira dans ses appartements.

Alors les princesses Oriane et Mabile, et leurs dames, entrèrent dans la chapelle où était le Chevalier, et, au moment où le roi Périon enfourchait son cheval, Mabile l'envoya supplier de la visiter avant son départ.

Le roi se rendit près de Mabile, qui le pressa d'accorder à Oriane ce qu'elle allait lui demander.

Lors, Oriane, montrant le Chevalier à genoux devant l'autel, pria Périon de lui octroyer l'ordre de chevalerie.

Périon, ébloui de la beauté d'Oriane, s'avança près du Chevalier et lui dit :

— Mon ami, voulez-vous recevoir l'ordre de chevalerie.

— Oui, Sire, s'il vous plaît, répondit le Chevalier.

— De par Dieu soit! dit le roi, et faites qu'il s'élève autant que votre valeur le pourra.

Puis il lui chaussa l'éperon droit, lui ceignit l'épée, ajoutant :

— Maintenant, vous êtes chevalier, mais j'aurais voulu plus d'éclat à votre réception ; votre renommée suppléera à ce qui manque aujourd'hui comme représentation et appareil.

Puis le roi Périon prit congé des dames, qui le remercièrent grandement, et il se mit en chemin pour retourner en Gaule, recommandant à Dieu son nouveau chevalier.

—

## CHAPITRE XI

Comment le Chevalier de la Mer débuta dans les armes par une victoire.

Sur le point d'entrer en campagne, le Chevalier voulut prendre secrètement congé d'Oriane. Celle-ci, qu'un départ aussi précipité rendait plus amoureuse en son âme, contint pourtant les battements de son pauvre cœur ; elle dit au Chevalier :

— Avant votre départ, je vous prie de me déclarer si vous êtes fils de Gandales ; si j'en crois mon jugement, vous devez être de meilleure souche.

Le Chevalier de la Mer lui raconta ce qu'il tenait du roi Languines ; elle en fut singulièrement ravie et le laissa partir, le recommandant à Dieu.

Gandalin attendait son Chevalier, tenant en laisse un cheval solide et portant les armes de son maître. Les deux cavaliers quittèrent la ville à la pointe du jour, sans être vus, et gagnèrent une immense forêt, qu'ils traversèrent en partie jusqu'au soir. La faim les fit s'arrêter pour manger les vivres que Gandalin portait avec lui.

Ils entendirent près d'eux une voix plaintive vers laquelle le chevalier dirigea son cheval. Deux cavaliers étaient étendus sur l'herbe, l'un mort et l'autre prêt de l'être ; sur ce dernier, une femme accroupie déchirait les plaies avec ses mains pour hâter le trépas du moribond.

Le Chevalier, indigné, la chassa avec mépris et donna des soins au blessé, dont la voix revint peu à peu.

Ce malheureux raconta au Chevalier que la femme qui fuyait était la sienne, qu'il l'avait trouvée couchée avec le cavalier trépassé, dont il s'était vengé, et sa femme, craignant d'être aussi l'objet de sa fureur, avait cherché, profitant de sa faiblesse, à amener sa mort en plongeant ses mains dans les blessures qu'il avait reçues de son adversaire.

Il demandait en grâce au Chevalier de le faire transporter à l'ermitage prochain, afin qu'il pût sauver sa pauvre âme à défaut de son corps.

Le Chevalier, ému de compassion, le confia à Gandalin, qui le transporta à l'ermitage.

Pendant ce temps, la femme disparut.

Cette coquine, ayant prévu les suites de sa conduite, avait prié trois de ses frères de venir au devant d'elle dans un champ voisin ; elle les rejoignit

bientôt et leur cria, aussitôt qu'elle les aperçut :

— Pour Dieu, secourez-moi ! Voici deux brigands : l'un a tué le cavalier qui est étendu là, et l'autre a mis mon mari à toute extrémité ; ils sont aussi coupables l'un que l'autre, ne leur faites aucun quartier.

Elle espérait, par cette tromperie, sauver les apparences de son crime.

Au même instant, le Chevalier de la Mer revenait de l'ermitage où il avait quitté le cavalier évanoui.

Les trois frères lui coururent sus, bien certains de sa félonie, et le menacèrent de mort.

— Par Dieu ! dit le Chevalier de la Mer, paillards, vous mentez, et je saurai bien me défendre de traîtres pareils à vous.

Il avait, heureusement pour lui, l'écu levé, la lance bien en main et l'armet lacé ; il fondit, sans prévenir, sur le premier, qu'il démonta ainsi que le second, perçant le bras d'outre en outre à l'un et meurtrissant l'épaule de l'autre.

Puis il attaqua le troisième, auquel il donna un si vigoureux coup sur l'armet, que le pauvre gentilhomme, voulant se retenir au cou de son cheval, perdit l'équilibre et roula par terre.

La mauvaise femme qui avait amené ses frères prit la fuite ; ce que voyant le Chevalier, il cria à Gaudalin de l'arrêter.

Le cavalier démonté le dernier se releva et dit au Chevalier :

— Seigneur, nous ignorons si ce combat est légitime ou injuste.

— Il est fort injuste, répondit le Chevalier, à moins que je n'aie eu tort de secourir le mari de cette coquine qu'elle achevait de faire mourir avec cruauté.

Les trois chevaliers comprirent par ces paroles que leur sœur les avait abusés. Ils racontèrent au Chevalier de la Mer le récit mensonger de leur sœur, et s'excusèrent d'avoir engagé avec lui un si méchant combat dont ils étaient punis de reste.

— En bonne foi, leur dit le Chevalier de la Mer, vous saurez toute la férocité de cette femme en interrogeant son mari que j'ai fait transporter presque mort à cet ermitage.

— Puisqu'il en est ainsi, répondirent les trois frères, disposez de nous qui sommes à votre merci.

— Je ne vous laisserai partir, insista le chevalier, qu'après m'avoir juré de mener cette femme et son mari vers le roi Languines, et là, en leur présence, vous raconterez tout ce qui est arrivé ; vous lui direz aussi que vous avez été contraints à cela par un chevalier nouveau parti ce matin même de sa cour ; que ledit chevalier supplie le roi Languines de juger ce méfait ainsi qu'il lui plaira.

Après avoir juré et promis de tout exécuter, ils quittèrent le chevalier, qui continua sa route après leur avoir souhaité bon voyage.

—

## CHAPITRE XII

Comment Urgande-la-Déconnue apporta une lance au Chevalier de la Mer, et comment il s'égara, avec une demoiselle, par suite de la malignité d'un écuyer qui voulait le voir combattre.

Une fois cette querelle démêlée avec les trois chevaliers, le Chevalier de la Mer reprit sa voie. Il avait à peine cheminé, qu'il vit venir à lui, par deux sentiers différents, deux gentes demoiselles, dont l'une portait une lance au poing.

— Seigneur, dit cette dernière, prenez cette lance que je vous donne et dont vous aurez grandement besoin d'ici trois jours, et qui vous servira à délivrer de péril de mort la maison dont vous êtes issu.

— Comment, demoiselle, peut vivre ou mourir une maison ? demanda le chevalier.

— Il en sera ainsi que je vous dis, répondit la demoiselle. J'ai voulu vous faire ce présent pour commencement de récompense de deux plaisirs que j'espère savoir de vous...

Ce disant, la demoiselle chassa rudement son palefroi et passa outre.

L'autre demoiselle, se voyant ainsi abandonnée de sa compagnie, délibéra de demeurer pour quelques jours avec le Chevalier de la Mer, pour voir ce qu'il ferait.

— Seigneur, encore que je sois étrangère, je demeurerais bien volontiers avec vous pour quelque temps, si cela vous était agréable, et je différerais un voyage que j'ai à faire...

— De quelle terre êtes-vous, s'il vous plaît ? demanda le chevalier.

— De Danemark, répondit-elle.

— Si vous voulez me suivre, reprit alors le chevalier, je vous promets, demoiselle ma mie, de vous garder à mon pouvoir... Mais, dites-moi, connaissez-vous cette dame qui vient de m'octroyer cette lance ?...

— Jamais je ne l'avais vue avant de la rencontrer dans ce chemin qui nous a conduites toutes deux vers vous... Elle et moi nous devisâmes, et elle m'apprit qu'elle portait une lance au meilleur chevalier du monde... C'était vous, à ce qu'il paraît... Elle vous aime beaucoup, et s'appelle Urgande-la-Déconnue.

— Ah ! s'écria le chevalier, je suis mal fortuné de ne l'avoir pas su plus tôt !... Croyez bien que si je ne me lance point à cette heure sur ses traces, c'est parce que je sais que ce serait inutile, étant contre sa volonté...

C'est en devisant ainsi que le Chevalier de la Mer et sa gente compagne prirent chemin, un peu à l'aventure. La nuit les surprit avant qu'ils eussent songé à se procurer un gîte. Heureusement que, de fortune, passa par là un écuyer qui leur demanda où ils comptaient si tard s'héberger.

— Où nous pourrons, répondit le Chevalier de la Mer.

— Alors, seigneur, si vous voulez trouver logis, il faut délaisser la route que vous suivez là, et prendre celle que je vais vous indiquer et qui vous conduira au château de mon père, lequel vous fera tout l'honneur et bon traitement qu'il pourra.

Le Chevalier de la Mer accepta, et l'écuyer, qui avait son intention, le conduisit, ainsi que sa compagne, à son propre logis, où ils passèrent tous trois la nuit. Le lendemain, ils se remirent en route, et l'écuyer, sous prétexte de le guider, les conduisit dans un château qui n'était pas celui dont il leur avait parlé la veille. Cette forteresse était en une assiette plaisante et solide. Tout à l'entour, en effet, courait une eau roide et profonde, et il n'y avait, pour y arriver, d'autre passage possible qu'un long pont-levis, au bout duquel était une tour belle et haute pour le défendre.

— Marchez devant, dit le Chevalier de la Mer à l'écuyer.

L'écuyer passa devant, la gente demoiselle le suivit, et le Chevalier de la Mer suivit la demoiselle, en songeottant à son Oriane. Il n'avait pas fait deux pas qu'il entendit un grand vacarme qui était produit par six hallebardiers armés ameutés autour de la jeune pucelle. Ils voulaient la forcer de faire serment de n'avoir jamais amitié pour son ami, s'il ne lui promettait d'aider au roi Abies contre le roi Périon. Mais la demoiselle refusait, et, au moment où le chevalier relevait la tête et la tournait de son côté, elle lui cria qu'on la voulait outrager.

A cette clameur, le Chevalier de la Mer s'élança au bout du pont et, s'adressant à ces paillards, il dit :

— Traîtres vilains, qui vous a permis de porter la main sur cette demoiselle qui est en ma conduite?...

Et, tout en disant cela, il s'approcha incontinent du plus grand des six hallebardiers, lui arracha brusquement sa hache et lui en bailla un si rude coup qu'il l'abattit. Lors, les cinq camarades de ce paillard tournèrent ensemble leur rage contre lui, résolus à tirer vengeance du meurtre qu'il venait de commettre. Mais le Chevalier de la Mer évita l'assaut et se mit à faire jouer sa hache au milieu d'eux d'une si âpre façon qu'il parvint à se débarrasser de trois d'entre eux. Ceux qui restaient, voyant leurs compagnons si mal accoutrés, jugèrent alors prudent de s'enfuir.

— Marchez hardiment maintenant! cria le chevalier à la demoiselle, à demi-rassurée.

Elle obéit et s'avança, mais ce fut pour reculer bientôt, à cause des rumeurs qu'elle venait d'entendre en s'approchant de la forteresse qui, en effet, était à cette heure en proie à une grande émotion et à un grand tumulte de gens.

— Ah! s'écria-t-elle, Chevalier, il se passe céans quelque horrible chose! Armez-vous, chevalier, armez-vous!

— Marchez, marchez, et n'ayez peur! répondit tranquillement le Chevalier de la Mer. N'ayez peur, vous dis-je, car là où les demoiselles, qui partout doivent être respectées, sont maltraitées, il ne peut y avoir homme qui vaille!...

Ils passèrent outre et entrèrent dans le château, à l'entrée duquel ils rencontrèrent un écuyer qui s'en retournait, et, en cheminant, pleurait amèrement, disant sans intervalle :

— Hé Dieu! comme ils meurtrissent sans occasion le meilleur chevalier du monde!... Hélas! ils le veulent forcer de promettre ce qu'il lui serait impossible d'accomplir!...

Le Chevalier de la Mer allait arrêter cet homme pour lui demander l'explication de sa douleur, lorsqu'il avisa le roi Périon, très mal mené par deux chevaliers qui, aidés de dix hallebardiers, l'avaient acculé de toutes parts et lui disaient :

— Jurez! jurez! ou vous êtes mort!...

Le Chevalier de la Mer, indigné de voir tant de gens outrager le roi Périon, leur cria :

— Traîtres paillards, qui vous meut donc de vous adresser si lâchement au meilleur chevalier du monde? Par Dieu! vous en mourrez tous, pour cet outrage!...

L'un des chevaliers, devant cette menace, prit avec lui cinq hallebardiers et, accourant sus au vaillant jeune homme, il lui dit

— Il convient que vous juriez vous-même, qui parlez si haut et si fort; sinon vous ne nous échapperez pas plus que les autres!...

Tout aussitôt, les portes du château furent fermées de façon à couper la retraite, et le Chevalier de la Mer comprit qu'il était saison de se défendre.

## CHAPITRE XIII

Comment le Chevalier de la Mer, conduit malignement par un écuyer dans une forteresse, protégea le roi Périon.

Le Chevalier de la Mer, sans marchander une seule minute, courut le plus roide qu'il put contre l'homme qui venait de parler, et il le chargea de telle sorte qu'il le renversa par dessus la croupe de son cheval, mort ou n'en valant guère mieux. Puis, sans s'arrêter aux hallebardiers, il se lança incontinent sur le second chevalier avec qui le roi Périon se mesurait en ce moment, et bientôt, malgré l'écu et le haubert dont il était recouvert, il l'envoya tenir compagnie à son camarade sur le sol.

Ainsi secouru si fort à propos et si vaillamment, le roi Périon sentit le cœur lui croître, et il s'évertua plus gaîment qu'auparavant contre le reste de cette canaille; tellement que, aidé du Chevalier de la Mer, il nettoya rapidement la place à coups d'épée. Ceux qui n'étaient pas morts s'enfuirent en escaladant les murailles.

Le Chevalier de la Mer, échauffé par cette lutte, ne voulut la considérer comme terminée que lorsqu'il ne verrait plus un seul de ces misérables vivants. Ils fuyaient, il se mit à les poursuivre. Beaucoup, qui croyaient avoir le temps d'escalader les murs, ne le purent et retombèrent meurtris sur le sol, entamés par la lance du Chevalier de la Mer.

Il en restait encore deux, cependant, qui, de vitesse, entrèrent en une salle où ils pensaient être à l'abri de la colère de leur impétueux ennemi. Ils se trompaient comme les autres : le Chevalier de la Mer entra sur leurs talons, et se trouva quant et quant eux devant un vieillard gisant dans un lit.

— Lâches pendards ! cria ce vieux homme avec toute l'énergie qui lui restait, lâches pendards ! devant qui fuyez-vous ainsi, comme de misérables lièvres effrayés de leur ombre ?...

— Devant un chevalier qui fait là-bas diablerie?... répondit un des deux soudards. Il a tué vos deux neveux et tous nos compagnons.

— Paillard ! dit alors le Chevalier de la Mer en intervenant brusquement et en saisissant l'homme qui venait de parler, paillard ! dis-moi où est le seigneur de céans, sinon c'en est fait de toi !...

Le pauvre diable en péril montra du doigt le vieillard couché.

— Comment ? s'écria le Chevalier de la Mer, étonné à l'aspect de ce vieillard décrépit, comment ! faux chevalier, tu as la mort entre les dents, et tu songes à maintenir la méchante coutume de céans? Par le Dieu vivant ! remercie ton âge de t'excuser de ne plus porter armes, car présentement je te ferais connaître en quel mépris je te tiens...

— Là ! là ! seigneur ! Epargnez-moi, je vous en supplie ! murmura le vieillard véritablement effrayé.

— Tu es mort, reprit le chevalier, et mort sans rémission si tu ne me jures que désormais, toi vivant, tu ne consentiras à ce qu'on fasse trahison céans ou ailleurs !...

— Je le jure, répondit le vieillard.

— Or, maintenant, dis-moi pourquoi tu as fait ci-devant établir la méchante coutume que je te reproche ?...

— C'est, répondit le vieillard, pour l'amour du roi Abies d'Irlande, qui est mon neveu. Ne pouvant le secourir de ma personne en la guerre où il est, je voulais au moins lui aider en forçant à tenir pour lui les chevaliers errants qui passaient par ici.

— Faux vilain ! reprit avec colère le Chevalier de la Mer.

Et, poussant rudement le lit dans lequel se trouvait l'oncle du roi Abies, il le renversa, et le vieillard avec, sans plus de souci que s'il se fût agi d'un moucheron. Puis le recommandant à tous les diables, ses parents probablès, il s'en retourna en la cour, prit l'un des chevaux de ceux qu'il avait occis et le mena su roi Périon, en lui disant :

— Montez, Sire, car peu me plaît le séjour en ce château, et encore moins me plaisent ceux qui l'habitent...

Périon monta à cheval, et tous deux, suivis de la demoiselle que vous savez, sortirent aussitôt du château, sans que le Chevalier de la Mer eût ôté un seul instant son armet, de peur d'être reconnu. Toutefois, comme ils cheminaient sans parler, le roi Périon jugea bon de rompre ce silence.

— Sire chevalier, demanda-t-il, vous qui m'avez garanti si à propos de la mort, ne pourriez-vous me dire qui vous êtes ? Il m'importe beaucoup de le savoir, car vous vous êtes vaillamment conduit en cette occurrence, non-seulement à mon profit, mais encore à celui des chevaliers errants et des demoiselles ayant amis, qui pourraient passer de ce côté et demander asile à ce château inhospitalier... Quant à moi, je veux bien que vous sachiez que je suis le roi Périon.

— Sire, répondit le Chevalier de la Mer, je ne suis, moi, qu'un chevalier qui a bonne envie de vous faire service.

— Par Dieu ! je m'en suis bien aperçu déjà, car à grand'peine eussé-je pu trouver meilleur secours en un autre... Toutefois, je ne vous laisserai pas que je ne vous connaisse mieux.

— Cela ne peut profiter ni à vous ni à moi, Sire, di le Chevalier de la Mer.

— Par courtoisie, persista à dire le roi Périon, je vous prie de vouloir bien ôter votre armet.

Mais le jeune homme, au lieu d'obéir à cette prière, baissa la tête plus bas encore. Le roi, alors, s'adressa à la demoiselle et la supplia d'obtenir ce qu'il n'avait pu obtenir lui-même. La demoiselle prit la main du chevalier et lui fit la demande que lui faisait si vainement le roi depuis quelques instants.

Le Chevalier de la Mer, cédant à ses aimables importunités, ôta son armet, et Périon reconnut en lui le jeune homme qu'il avait fait chevalier à la requête des demoiselles. Lors, il vint l'embrasser et il lui dit :

— Je sais maintenant qui vous êtes, et cela me contente.

— Sire, répondit le damoiseau, moi je vous ai reconnu tout de suite, en entrant dans le château dont nous venons de sortir, comme celui qui m'avait donné l'honneur de la chevalerie, avec lequel, s'il plaît à Dieu, je vous servirai tant que durera votre guerre de Gaule... Je vous demanderai en grâce, Sire, de me permettre de rester inconnu pendant toute cette guerre...

— Vous avez déjà tant fait pour moi, reprit le roi, que je m'en tiendrai votre obligé tout le temps de ma vie... Si, comme vous dites, vous venez en Gaule, vous augmenterez d'autant cette grande obligation. Bénie soit l'heure où je fis un si vaillant chevalier !

Ainsi parlait le roi Périon, qui ne se doutait guère que des liens autres que ceux de la reconnaissance l'attachaient à ce beau jeune homme si plein de vaillance, de force et de dévoûment.

Bientôt ils se séparèrent, en se promettant de se revoir en Gaule.

Quant à la demoiselle qui les avait jusque-là suivis, elle dut bientôt aussi prendre congé du Chevalier de la Mer, ce qu'elle fit en ces termes :

— Seigneur, je vous remercie de votre aide et de votre douce compagnie ; mais il est saison que je vous quitte pour aller remplir ma mission auprès de la dame vers laquelle on m'envoie, c'est-à-dire l'infante Oriane, fille du roi Lisvart...

A ce nom, le Chevalier de la Mer sentit son cœur tressauter dans sa poitrine, et, si Gandalin n'était accouru à temps pour le recevoir dans ses bras, le pauvre amoureux fût tombé lourdement à terre, tant son émotion avait été forte.

— Ah ! le cœur me défaille ! murmura-t-il pâmé.

La demoiselle, cause involontaire de cette pamoison, voulut le faire désarmer, pensant que son

mal venait d'une blessure reçue dans les précédents combats. Mais le Chevalier de la Mer, revenant soudain à lui, s'y opposa en disant qu'il n'en était nullement besoin et que ces défaillances-là lui survenaient assez fréquemment.

Maintenant, nous laisserons là ces personnages pour revenir à Galaor.

## CHAPITRE XIV

Comment Galaor, enlevé par un géant, fut élevé par un bon ermite, et demanda, lorsqu'il fut en âge, à être armé chevalier.

Galaor avait été enlevé et baillé en garde à un ermite, comme vous l'avez déjà entendu.

A dix-huit ans, il avait si bien profité en croissance et en force de membres, que c'était vraiment merveille de le voir.

Cependant ce beau jouvenceau languissait. Son seul amusement consistait en la lecture d'un livre écrit à la main, que le bonhomme ermite lui avait confié, et qui traitait des faits d'armes d'aucuns chevaliers anciens.

Un instinct naturel et la répétition quotidienne de ces faits et gestes d'hommes chevaleureux, poussèrent bientôt Galaor à vouloir être chevalier, quoique, de vérité, il ne sût pas si, de droit, un tel honneur lui appartenait. Il pria instamment le bon ermite de l'éclairer à ce sujet; mais ce saint homme, qui savait certainement qu'aussitôt qu'il serait chevalier il se mettrait au hasard de combattre le géant Albasane, lui répondit, les yeux en larmes :

— Mon cher fils, plutôt que de songer à vous mettre en l'ordre de la chevalerie, laquelle est de grand travail à maintenir, il serait meilleur que vous prissiez un chemin plus sûr pour votre salut.

— Monseigneur, répliqua Galaor, je suivrais malaisément l'état que je prendrais contre ma volonté... tandis que celui que mon cœnr me choisit, si Dieu me donne bonne aventure, je le passerai en son service... Hors celui-là, je ne voudrais pas que la vie me demeurât, car je ne saurais autrement l'employer...

— Certes, mon enfant, reprit le bon ermite, puisque vous êtes déterminé à suivre les armes, je vous puis bien assurer que vous ne faillirez pas à être homme de bien, étant fils de roi et de reine... Toutefois, gardez-vous bien de faire voir au géant qne je vous en ai averti...

Galaor fut heureux d'apprendre tout cela, et le bon ermite, devant cette joie, comprit qu'il n'avait plus autre chose à faire qu'à informer le géant de la vérité, c'est-à-dire des dispositions de son jeune élève.

Le géant, prévenu par lui, arriva donc un matin en grande hâte et se mit à interroger et à examiner Galaor plus attentivement qu'il n'avait jamais fait; et, en le voyant si beau, si crû, si dispos, il lui dit :

— Fils, j'ai su que vous vouliez suivre les armes et être chevalier. Vraiment vous le serez et viendrez quant et moi... Puis, quand il en sera temps, je ferai en sorte que votre vouloir soit satisfait.

— Mon père, répondit Galaor, en cela est le comble de mes désirs.

Sans plus tarder, le géant recommanda le bon ermite à Dieu et emmena Galaor, qui ne quitta qu'à regret le saint homme qui l'avait si doucement traité.

— Bénissez-moi, mon père, lui demanda-t-il en s'agenouillant devant lui.

L'ermite l'embrassa en pleurant et le bénit, comme il le voulait. Puis Galaor monta à cheval et suivit le géant, qui le mena en un sien château, où, pour quelque temps, il le fit adextrer au combat de toutes armes, piquer chevaux et les bien dompter; de sorte que, au bout d'un temps, ce jouvenceau étant digne, à son avis, de recevoir l'honneur de la chevalerie, il en disposa comme vous pourrez ci-après entendre.

## CHAPITRE XV

Comment le Chevalier de la Mer combattit contre les gardes du château de Galpan, et puis contre ses frères, et, finalement, avec Galpan lui-même.

Le Chevalier de la Mer chemina deux jours entiers sans rencontrer aventure. Vers le milieu du troisième jour, il arriva près d'une forteresse qui lui parut très bien bâtie et qui appartenait à un gentilhomme nommé Galpan.

Ce Galpan était le plus vaillant et adroit chevalier qui se trouvât dans le pays, et pourtant il était très redouté de tous ses voisins.

A l'abri de son fort et à l'aide de son audace, il se livrait à des brigandages qui relevaient bien plus du diable que de Dieu.

Il abusait des dames et des demoiselles traversant le pays, après les avoir attirées chez lui et leur avoir fait jurer qu'elles lui appartiendraient pendant le reste de leur existence. Si elles refusaient, il les faisait mettre à mort cruellement.

Il forçait tous les chevaliers arrêtés à combattre un par un contre deux de ses frères, et, en cas de défaite des siens, il prenait leur place.

Galpan était de force remarquable, et souvent renvoyait les chevaliers à pied, dépouillés de leurs bagages, leur enjoignant de s'appeler les vaincus de Galpan, autrement il leur ôtait la vie.

Mais Dieu, fatigué des excès de ce paillard, voulut qu'en peu de jours cette manière de vivre fût châtiée d'une façon salutaire.

Le Chevalier de la Mer rencontra près de cette forteresse une belle demoiselle très affligée, escortée seulement d'un écuyer et d'un page; elle s'arrachait les cheveux en poussant des plaintes dolentes, et le chevalier, curieux de savoir la cause de sa douleur, l'aborda et lui dit :

— Demoiselle ma mie, quel est donc votre ennui? Si je puis y donner allégement, je le ferai de bien bon cœur.

— Seigneur, répondit-elle, je m'en allais, d'après l'ordre de ma maîtresse, vers un jeune chevalier, l'un des meilleurs qui soit à présent, lorsque quatre brigands m'ont emmenée, contre mon gré, dans ce château et livrée à un traître, lequel m'a forcée et fait jurer que je n'aurais autre ami que lui tant qu'il vivra.

Le Chevalier de la Mer resta pétrifié de cet attentat et lui dit :

— Or, me suivez, car cette injure vous sera réparée, si je puis.

Alors la demoiselle le suivit; chemin faisant le Chevalier voulut savoir vers qui elle allait, et elle lui promit de le dire lorsqu'elle serait vengée.

Causant ainsi, ils arrivèrent près des quatre brigands que la dame montra au Chevalier; celui-ci leur cria :

— Méchants traîtres, pourquoi avez-vous fait mal à cette dame?

— Parce que nous n'avons pas eu peur de vous, et si vous attendez quelque peu, il vous arrivera pire encore, répondirent-ils.

— Eh bien, nous allons le voir à l'instant, répliqua le Chevalier.

Ce disant, il s'approcha l'épée au poing et donna à l'un d'eux, qui avait levé une hache pour le recevoir, un si rude coup, qu'il lui coupa le bras, puis il partagea la figure d'un autre d'un revers de son arme.

Les deux derniers prirent la fuite, et le Chevalier, les laissant aller, se contenta d'essuyer son épée et d'aller vers la demoiselle.

— Passons outre, lui dit-il.

— Seigneur, répondit-elle, j'ai vu deux chevaliers armés gardant une porte ici près.

— Nous allons bien les voir, répliqua-t-il.

Le Chevalier de la Mer entrait dans la cour basse, lorsqu'un cavalier sortit du donjon tout armé. La herse se baissa derrière lui, et il vint droit au Chevalier en lui disant :

— Pauvre chétif, tu viens à propos pour recevoir honte et déshonneur.

— Déshonneur, répondit le Chevalier, ce sont paroles, Dieu seul dispose des événements; mais dis-moi donc si c'est toi qui as forcé cette demoiselle?

— Non, reprit le cavalier, et quand ce serait moi, qu'arriverait-il?

— Il arriverait vengeance de ma main, répliqua le Chevalier de la Mer.

— Or sus, voyons un peu comment tu saurais user de vengeance!

Ce disant, le cavalier donnant des éperons à son cheval fondit le plus raide qu'il put sur le Chevalier qu'il n'atteignit pas. Ce dernier lui porta en face un tel coup de lance en l'écu, que le fer passa sans résistance à travers les épaules, et que ce fanfaron tomba mort sur la place.

Puis le Chevalier s'avança vers un autre venant au secours du premier. Le fer de ce nouveau combattant s'engagea dans l'écu du Chevalier qui, libre de son arme, lui fit sauter l'armet entier et le désarçonna.

Trois hallebardiers vinrent alors et, entourant le Chevalier, lui tuèrent son cheval. Mais celui-ci, debout aussitôt, se mit à frapper et fendre l'un de ces vilains, si bien que les deux autres lâchèrent pied et appelèrent à leur secours, criant : — Venez tôt, nous sommes défaits!

Le Chevalier de la Mer prit le cheval du premier vaincu, et ses yeux s'arrêtèrent sur une porte par laquelle un gentilhomme sans armes le regardait.

— Qui vous pousse à venir ainsi tuer mes gens? lui dit cet homme.

— Rien autre chose, répondit le Chevalier, que l'envie de venger cette demoiselle, si lâchement outragée.

La demoiselle s'était approchée, et avait reconnu dans cet homme le seigneur du lieu qui l'avait forcée.

— Ah! bon chevalier, gardez qu'il ne vous échappe! c'est celui qui m'a déshonorée! dit-elle à son défenseur.

Le Chevalier s'approcha de la porte et s'écria :

— Infâme ruffian, tu paieras ta déloyauté! Va t'armer, si tu ne veux que je te tue sans armes, comme un coquin indigne de pitié.

Mais la demoiselle criait de plus belle :

— Tuez, tuez le traître! Empêchez-le de continuer ses méfaits contre moi et contre les autres, car autrement on vous reprocherait d'avoir manqué l'occasion!

Le châtelain provoqué se retira en fureur, et parut quelque peu après dans la cour monté sur un cheval blanc.

— Mal t'a pris de rencontrer cette demoiselle, dit-il au Chevalier, cela va te coûter la tête.

— Que chacun défende la sienne, répondit ce dernier; qui ne le pourra la perdra.

Alors ils laissèrent courir, et s'abordèrent si rudement que les lances furent rompues, traversèrent leurs écus et entrèrent dans leurs chairs; ils se prirent à bras le corps si lourdement, qu'ils tombèrent de cheval tous deux. Mais le Chevalier se releva plus vite que Galpan.

Le sang teignit bientôt le sol où ils combattaient corps à corps; chaque coup d'épée faisait voler une pièce d'armure et l'arme attaquait la chair vive. Galpan fut atteint en pleine visière, et le sang lui coulait sur les yeux, ce qui le décida à s'éloigner pour s'essuyer.

— Comment, Galpan, dit le Chevalier, où vas-tu? Oublies-tu que tu combats pour la tête? Si tu la gardes mal, tu la perdras.

— Attends un peu, répondit Galpan, que nous reprenions haleine! Le temps ne nous presse pas autant!

— Pas de halte! reprit le Chevalier. Je ne combats point avec toi pour gloire ou courtoisie, mais pour venger le déshonneur que tu as causé à cette demoiselle.

Et, ce disant, il appliqua sur la tête de Galpan un beau coup d'épée qui fit ployer les genoux de celui-ci; toutefois, se remettant un peu, Galpan essaya de continuer le combat, mais le Chevalier lui trancha le reste de son écu près de la main, et il ne trouva d'autre ressource que dans la fuite.

Le Chevalier lui coupa la retraite près d'une tour garnie de gens d'armes prêts à le protéger, et, le prenant par l'armet très rudement, il l'en dépouilla complétement.

Alors il lui donna sur le col un tel coup d'épée que la tête fut séparée du tronc.

Se tournant alors vers la demoiselle :

— Ma mie, lui dit-il, vous pouvez dès maintenant choisir un autre ami, car celui à qui vous avez promis vous délie de votre promesse.

— Grâce en soit à vous et à Dieu! répondit-elle.

Le Chevalier de la Mer monta le cheval de Galpan, et proposa à la demoiselle de quitter cet endroit.

— Sire Chevalier, dit celle-ci, s'il vous plaît, j'emporterai cette tête, et à celui qui m'attend la présenterai de votre part.

— C'est trop de peine, répondit le Chevalier, faites seulement emporter le heaume de Galpan.

La demoiselle fit ainsi et ils partirent sans empêchement, les fuyards ayant laissé les portes ouvertes.

Le Chevalier la pria, en route, de s'acquitter de sa promesse de lui dire le nom du chevalier vers lequel elle allait.

— C'est raison, dit-elle, donc sachez que c'est Agraies, fils du roi d'Ecosse.

— Dieu soit loué! répondit le Chevalier de la Mer, c'est bien le meilleur gentilhomme qui soit. Bon retour, ajouta-t-il; dites à Agraies qu'un de ses compagnons se recommande à lui, et qu'il le trouvera en guerre de Gaule s'il y vient.

— Sire chevalier, reprit la dame, pour que quittes nous soyons, dites-moi le nom dont on vous appelle?

— Ceux qui me connaissent, fit le Chevalier avec beaucoup d'hésitation, me nomment le Chevalier de la Mer.

Et, piquant son cheval, il s'éloigna au plus vite, laissant la demoiselle enchantée de connaître le nom de son défenseur.

Mais les blessures qu'il avait reçues dans cette lutte prolongée laissaient échapper beaucoup de sang. Son cheval en était rougi en bien des places, ce qui attira les regards d'un gentilhomme non armé qui sortait d'un château-fort voisin et venait à sa rencontre.

— Apprenez-moi, seigneur, dit ce gentilhomme, qui vous a mis en cet état?

— Ce sont des pillards honteux que j'ai châtiés en un château près d'ici; ce cheval, je l'ai pris pour remplacer le mien tué dans cette affaire, répondit le Chevalier. Galpan a supporté assez bien cette perte, et, de plus, il s'est laissé ôter la tête par moi.

Le gentilhomme désarmé, en entendant ces mots, voulut embrasser les genoux du Chevalier de la Mer qui s'y opposa; toutefois il pût serrer sur son cœur le bas du haubert du Chevalier et lui dit :

— Ah! gentil chevalier, combien je vous ai d'obligation, et combien vous êtes ici bienvenu, car par vous je viens de retrouver mon honneur.

— Laissons ce propos, répondit le Chevalier, et dites-moi où je pourrai aviser à faire panser mes plaies.

— En ma maison, proposa le gentilhomme; vous trouverez là une nièce à moi qui vous guérira mieux que qui que ce puisse être.

Et, tout en devisant, ils arrivèrent au château.

Alors le seigneur tint l'étrier au Chevalier de la Mer, et le mena au donjon en grande révérence.

En marchant, il raconta au Chevalier comment Galpan l'avait empêché de prendre les armes pendant une année, comment il lui avait fait changer de nom, et jurer que tant qu'il vivrait il s'appellerait le vaincu de Galpan.

— Mais maintenant, dit-il, grâce à Dieu et à vous, puisqu'il est mort, je suis remis en mon honneur.

Les écuyers vinrent prendre les armes du Chevalier de la Mer et son hôte le mena dans une chambre richement tapissée, où, sur un lit, la demoiselle vint panser ses plaies.

Celle-ci lui assura qu'il n'en avait pas pour longtemps, s'il suivait avec exactitude ses prescriptions. Ce qu'il promit entièrement.

## CHAPITRE XVI

Comment, le troisième jour après que le Chevalier de la Mer fut parti de la cour du roi Languines, arrivèrent les trois chevaliers qui menaient dans une litière un chevalier navré et sa déloyale femme.

Trois jours après le départ de Chevalier de la Mer, arrivèrent à la cour du roi Languines les trois chevaliers, leur beau-frère navré et la déloyale femme dont il a été précédemment question. Ils se présentèrent incontinent devant le roi, et, après lui avoir fait entendre la cause de leur venue, ils lui livrèrent leur prisonnière, pour en ordonner comme il lui plairait.

Languines, étonné de la déloyauté de cette ribaude, s'adressa au chevalier de la litière :

— Il me semble, lui dit-il, qu'une si malhonnête femme que la vôtre ne mérite pas de vivre!..

— Sire, répondit le chevalier, vous en ferez ce qu'il vous plaira... Quant à moi, je ne consentirai jamais que la chose que j'aime le plus meure...

Cela dit, les trois chevaliers prirent congé et ramenèrent leur beau-frère dans sa litière, laissant leur sœur pour qu'il en fût fait telle justice qu'aviserait le roi, lequel, après leur partement, la fit venir et lui dit :

— Femme, en bonne foi, votre malice a été grande, aussi grande que la bonté de votre mari... Aussi je veux que vous serviez désormais d'exemple à toutes celles qui vous ressemblent. Ribaude et meurtrière, vous serez brûlée vive!

Ce qui fut, en effet, immédiatement exécuté. Ainsi doivent mourir les mauvaises femmes.

Cette exécution faite et parfaite, le roi se mit à songer au chevalier qui avait envoyé vers lui cette ribaude, son mari et ses frères, afin que justice fut rendue à ce propos, et il se demanda quel il pouvait bien être, sans réussir à trouver.

Comme le roi Languines songeait tout haut, il fut entendu de l'écuyer qui avait précédemment hébergé le Chevalier de la Mer et sa compagne de route, et les avait conduits au château où il y avait eu si âpre combat.

— Sire, dit-il au roi, si vous le permettez, je chercherai avec vous le nom de ce chevalier, afin de vous aider à trouver..... A mon sens ce pourrait bien être ce jouvenceau avec lequel la demoiselle de Danemarck et moi nous avons cheminé pendant

quelques jours, et que nous avons quitté pour nous en venir ici où nous appelait notre devoir.

— Ainsi tu ne sais pas son nom?...

— Je l'ignore, sire... Tout ce que je sais, c'est qu'il est très jeune et excessivement beau. En outre, c'est le plus vaillant cœur que je connaisse..... Je l'avais attiré malgré moi, pour le voir combattre, sur le chemin d'une forteresse remplie de hallebardiers et autres gens d'armes... Il s'en est tiré merveilleusement, et de telle façon que, s'il vit, il fera, à mon jugement, l'un des meilleurs chevaliers du monde...

Le roi, entendant cela, sentit sa curiosité redoubler d'intensité et il demanda à l'écuyer tous les détails qu'il pouvait avoir à lui communiquer touchant ce valeureux inconnu.

— Sire, répondit l'écuyer, je vous ai dit tout ce que j'en savais... La demoiselle de Danemark, venue vers madame Oriane, en sait probablement plus que moi, car je l'ai rencontrée avec lui.

Cette demoiselle fut appelée, mais elle n'eut guère à ajouter à ce qui avait été dit déjà, et, comme l'écuyer, elle déclara ne pas savoir le nom du chevalier qui lui avait fait escorte et compagnie depuis sa rencontre avec Urgande.

Oriane seule le savait, ce qui ne l'empêchait nullement d'être mélancolique, parce qu'elle était fort amoureuse et qu'elle se voyait éloignée de celui que tant elle aimait.

Cinq ou six jours après ces choses, le roi Languines était occupé à deviser avec son fils Agraies, lequel était sur son partement pour aller en Gaule secourir le roi son oncle, lorsqu'entra une demoiselle qui, se mettant à genoux, adressa en ces termes la parole au fils du roi :

— Mon seigneur, un mot, s'il vous plaît, en présence de votre auguste père et de toute la compagnie!...

— Parlez, madame, répondit courtoisement Agraies.

Avant de continuer son propos, l'inconnue se releva, alla prendre un armet que portait derrière elle un écuyer, et l'offrit au jeune prince, en disant :

— Voici un armet chamaillé et effondré, comme vous pouvez voir, lequel je vous présente, au lieu de la tête de Galpan, de la part d'un nouveau chevalier auquel, selon mon jugement, il appartient mieux qu'à nul autre de porter les armes... Il vous l'envoie parce que Galpan avait vilainé une demoiselle qui venait vers vous pour quelque affaire.

— Comment! s'écria Languines, Galpan a été défait par la main d'un seul homme? Cela n'est guère croyable, et vous nous dites là merveilles, demoiselle!...

— Sire, répondit la demoiselle, le vaillant chevalier dont je vous parle l'a défait de sa main... Il l'a tué, après avoir fait subir le même sort à tous ceux qu'il avait rencontrés dans la forteresse de Galpan. J'espérais vous apporter la tête de ce rude homme, si épouvantable au pauvre monde d'alentour; mais le valeureux chevalier au nom de qui je viens, craignant la corruption, a pensé qu'il suffisait de vous apporter l'armet que voici, si peu entier qu'il soit.

— Ce chevalier-là, dit alors le roi émerveillé, ne peut être que celui dont nous cherchons le nom sans pouvoir le découvrir..... Le sauriez-vous par hasard, demoiselle?

— Sire, répondit cette dernière, je l'ai su par la plus grande importunité du monde, car, autrement, jamais il ne l'eût dit à personne.....

— Pour Dieu! demoiselle, dites-le-nous donc vite, afin de nous ôter de souci!...

— Sire, il se nomme le Chevalier de la Mer...

En entendant ce nom, le roi Languines devint fort ébahi, et ceux qui l'entouraient pareillement.

— Sur ma foi! s'écria-t-il, celui qui l'a fait chevalier n'a pas eu tort..... Depuis longtemps il m'en avait prié, et j'avais différé cette cérémonie pour quelque occasion..... Je le regrette..... Je me suis privé là d'un grand honneur, puisque chevalerie est en lui si accomplie...

— Et, gente demoiselle, dit à son tour Agraies, ne pourriez-vous nous indiquer le lieu où nous le rencontrerons, ce précieux et vaillant Chevalier de la Mer?...

— Mon seigneur, répondit la demoiselle, il se recommande humblement à votre bonne grâce et vous mande par moi que vous le trouverez en la guerre de Gaule, si vous y êtes...

— O les bonnes nouvelles que vous m'apportez là! s'écria Agraies. Plus que jamais j'ai envie de partir, puisque je suis assuré de rencontrer ce vaillant chevalier dans la guerre de Gaule!... Une fois que je l'aurai vu et embrassé, je ne me séparerai jamais de lui de mon propre gré...

— Et vous aurez raison, mon seigneur, car il vous aime fort, reprit la demoiselle.

Quelques jours après, Agraies partait avec son armée pour s'acheminer en Gaule vers le roi Périon.

## CHAPITRE XVII

Comment le roi Lisvart envoya quérir la princesse Oriane, sa fille, qu'il avait longtemps laissée en la cour du roi Languines, lequel la lui envoya accompagnée de l'infante Mabille, sa fille unique, et d'un nombre suffisant de chevaliers, dames et demoiselles.

Dix jours après le départ d'Agraies et de sa troupe, trois navires de la Grande-Bretagne prirent port en Ecosse; ils étaient montés par Galdar de Rascuit, accompagné de cent chevaliers du roi Lisvart, et de plusieurs dames et demoiselles qui venaient quérir Oriane.

Le roi Languines reçut fort bien tout le monde, principalement Galdar de Rascuit, sage et bon chevalier; lequel, après l'avoir remercié, au nom du roi Lisvart, de l'humain traitement qu'il avait fait à la princesse sa fille, le pria de vouloir bien la lui rendre, et, en outre, de consentir à ce qu'elle fût accompagnée dans son voyage de retour par l'infante Mabille.

Languines fut très joyeux de cette dernière proposition, et il annonça aux deux jeunesses qu'il fallait qu'elles se tinssent prêtes à partir.

Mabille et Oriane firent en conséquence leurs préparatifs et mirent en ordre leurs menus meubles.

Pendant cette occupation, Oriane trouva entre ses joyaux la cire qu'elle avait enlevée au Chevalier de la Mer : alors elle eut, à ce moment, un tel souvenir de lui, une si véhémente remembrance de sa personne, que les larmes lui en vinrent aux yeux, et, dans l'exaltation de son amour... la cire qu'elle tenait se rompit, et Oriane aperçut le parchemin qui se trouvait dedans, lequel elle déploya aussitôt, et, lisant l'écriture, y trouva ces mots : « Cet enfant est Amadis, fils du roi. »

Oriane, étonnée de la découverte qu'elle venait de faire, en perdit presque contenance, et peu s'en fallut qu'elle ne se pâmât de joie. Il y avait certes de quoi : apprendre ainsi, tout d'un coup, que celui qu'elle croyait être, pour le plus, fils d'un simple gentilhomme, ou peut-être de moins encore, inconnu de nom et de parents, était fils de roi et se nommait Amadis!

Sans plus tarder, la belle amoureuse appela la demoiselle de Danemarck, en qui elle avait une entière fiance, et elle lui dit :

— Ma mie, je veux vous confier une chose qui ne doit être sue que de mon cœur et de vous... A cause de cela, à cause de moi et du meilleur chevalier du monde, gardez-moi donc ce secret, je vous prie!

— Sur ma foi, madame, répondit la demoiselle, puisqu'il vous plaît de me faire tant d'honneur, j'aimerais mieux mourir que de faillir à ce secret que vous me voulez confier..... Vous pouvez être assurée que tout ce qu'il vous plaira de me déclarer sera entièrement tenu couvert et exécuté à mon pouvoir...

— Ma mie, reprit Oriane, il faut que vous alliez chercher le Chevalier de la Mer, lequel vous trouverez en la guerre de Gaule..... Si vous y arrivez, d'aventure, avant lui, vous l'attendrez... Aussitôt que vous l'aurez joint, vous lui baillerez cette lettre et lui direz que dedans se trouve son nom écrit du jour où on le jeta en la mer..... Vous lui direz, ensuite, que je sais qu'il est fils de roi, ce qui lui doit donner meilleure envie d'augmenter la série de prouesses commencées par lui... Vous lui direz encore que mon père m'a envoyée quérir et que je fais mes préparatifs de retour en la Grande-Bretagne..... Vous lui direz enfin que je l'aime toujours, et que, aussitôt la guerre où il est finie, je compte qu'il s'en reviendra de mon côté...

La demoiselle de Danemarck assura de nouveau Oriane que tout cela sera fait et exécuté avec la plus grande célérité et la meilleure discrétion du monde, et, incontinent, elle prit congé et s'embarqua pour la Gaule.

Quant à Oriane et à Mabille, les préparatifs de leur départ une fois terminés, elles s'embarquèrent également avec leur compagnie. Leur navire eut vent en poupe, et si à propos que, quelques heures après, les belles princesses prirent port en la Grande-Bretagne, où elles furent magnifiquement reçues.

—

## CHAPITRE XVIII

Comment le Chevalier de la Mer, suivi du seul Gandalin, s'en alla à travers forêt, songeant à ses amours, et des rencontres qu'il y fit.

Nous revenons au Chevalier de la Mer.

On se rappelle qu'il était resté au château du vaincu de Galpan, avec une demoiselle qui lui pansait ses plaies, lesquelles, au bout de quinze jours, avaient été presque toutes guéries. Un peu ennuyé du séjour et de son oisiveté, il se décida un dimanche matin à prendre congé de son hôte et de celle qui l'avait soigné. Les adieux faits, il monta à cheval et partit, accompagné du seul Gandalin, qui avait juré de ne jamais l'abandonner.

Bientôt ils entrèrent en une grande forêt.

C'était aux environs du mois d'avril. Les oiseaux se dégoisaient et ramageaient gaîment; les arbres, les fleurs et les herbes verdoyaient allégrement, comme pour annoncer la venue du Renouveau. Cela fit rêver le Chevalier de la Mer; il se ressouvint plus âprement de la mie qui, sur toutes les autres, fleurissait en excellente beauté, et pour laquelle, abandonnant sa liberté, amour l'avait rendu captif.

— Ah! murmura-t-il alors; pauvre Chevalier de la Mer, sans parent, sans avoir, sans feu ni lieu, comment as-tu osé mettre ton cœur si haut que d'aimer justement celle qui préexcelle toutes les autres en beauté, en bonté et en lignage?... O chétif que tu es! la grandeur de ces trois choses, par lesquelles elle est parfaite et non-pareille, auraient dû te faire comprendre que le meilleur chevalier du monde lui-même ne pouvait prétendre à l'aimer! Et toi, téméraire et pauvre inconnu, tu t'es engagé dans un labyrinthe de folie, aimant et mourant, sans seulement l'oser dire!...

Tout en disant cette complainte, le Chevalier de la Mer cheminait, la tête basse et les yeux à terre, le long de cette forêt peuplée d'oiselets joyeux qui faisaient contraste, par leur ramage, avec les dolents pensements du jouvenceau. Au bout d'un assez long temps de ce cheminement, il aperçut, à travers le bois, un chevalier bien monté et en bon équipage, qui longuement l'avait côtoyé pour mieux entendre cette complainte.

— Pardieu! chevalier, s'écria ce gentilhomme en accostant le Chevalier de la Mer, il me semble que vous aimez plus votre mie qu'elle ne vous aime, puisque, pour la louer tant, vous vous déprisez vous-même... Apprenez-moi donc qui elle est, afin que je la serve moi-même!...

— Sire chevalier, l'aimer ne pourrait vous en rapporter aucun fruit...

— Vous vous trompez : servir une si belle dame est un trop glorieux travail pour ne porter point en soi sa récompense... Arrêtez-vous donc, je vous prie, car il faut que par amour ou par force vous me disiez ce que je vous demande...

— Si Dieu m'aide, il n'en sera pas ainsi.

— Or, sus! défendez-vous!

Incontinent, tous deux lacèrent leurs heaumes et prirent leurs lances et écus. Ils s'éloignaient pour prendre champ et revenir l'un contre l'autre, lorsque survint une demoiselle qui leur dit :

— Chevaliers, avant de combattre, dites-moi, si vous le savez, une chose pour laquelle j'ai fait hâte, ne pouvant remettre, pour l'apprendre, la fin de votre bataille.

— Qu'est-ce donc? demandèrent les deux chevaliers en s'arrêtant d'un commun accord.

— Je voudrais bien, répondit la dame, savoir nouvelles d'un chevalier nouveau appelé le Chevalier de la Mer.

— Et que lui voulez-vous? demanda celui qui était précisément celui dont on parlait.

— Je veux, reprit la demoiselle, lui donner nouvelles d'Agraies, fils du roi d'Ecosse.

— Attendez un peu, dit le Chevalier de la Mer.

Durant leur propos, le chevalier de la forêt, impatienté de la longueur du causement de son adversaire avec la demoiselle inconnue, lui cria de prendre garde, et tout aussitôt fondit sur lui avec impétuosité; mais le Chevalier de la Mer, quoique pris à l'improviste, n'en fit pas moins bonne contenance, si bien même que de sa lance il le désarçonna et l'envoya rouler sur le gazon.

— Seigneur, lui dit-il en descendant de cheval et en l'aidant à remonter sur le sien, n'ayez plus désormais envie de savoir ce qu'on ne peut pas vous dire : cela porte malheur.

Le chevalier de la forêt, confus de cette leçon méritée, s'inclina et se retira sans plus sonner mot.

— Maintenant, reprit le Chevalier de la Mer en revenant auprès de la pucelle qui l'avait précédemment interrogé, maintenant, dites-moi si vous connaissez celui après lequel vous courez de la part d'Agraies?...

— Je ne l'ai jamais vu, répondit la demoiselle, mais Agraies m'a assuré qu'il se ferait connaître à moi aussitôt que je me serais annoncée comme venant de sa part...

— Il a dit vrai... Je suis celui que vous cherchez, répondit le Chevalier de la Mer en délaçant son heaume.

— Ah! je le crois, s'écria la demoiselle émerveillée, car on ma parlé de votre grande beauté, et il est impossible qu'il y en ait un second comme vous quelque part.

— Or çà, reprit le Chevalier, où avez-vous laissé Agraies?

— Près d'une rivière qui n'est pas loin, où il est arrêté avec sa troupe, attendant un vent favorable pour passer en Gaule...

— Vraiment?... Alors, allez devant et me conduisez.

La demoiselle obéit, et tous deux se mirent à cheminer jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en vue de l'endroit où étaient campés Agraies et ses gens. Au moment où ils s'approchaient, une voix cria derrière eux :

— Arrêtez! chevalier, arrêtez! Je veux savoir ce que vous tenez tant à me céler!...

Le Chevalier de la Mer se retourna, et il reconnut celui qu'il avait précédemment désarçonné lors de l'intervention de la messagère d'Agraies. Seulement, cette fois il était accompagné d'un autre chevalier.

Le Chevalier de la Mer prit ses armes, fit volte-face à ses deux ennemis, et la lutte s'engagea, au su et vu de l'armée d'Agraies, campée à quelques pas de là. Les deux chevaliers vinrent sur lui à course de chevaux et rompirent ensemble leurs lances sur son écu et sur son harnois. L'écu en fut faussé, mais non le harnois qui était roide et fort.

Ce fut au tour du Chevalier de la Mer de se défendre, et il le fit avec succès. D'abord, le chevalier de la forêt fut renversé de cheval, et si lourdement, qu'en tombant il se rompit le bras et demeura sur place comme mort. Quand le damoiseau se vit désempêché de celui-là, il mit l'épée au poing et en adressa un âpre coup sur l'armet de son second adversaire, lequel tomba, étourdi et perdant son sang, à quelques pas de son compagnon. Cela fait, le Chevalier de la Mer s'en alla, suivi de la demoiselle, vers les tentes du prince Agraies, lequel, ayant assisté de loin à ce touruoi, était curieux de savoir quel était ce vainqueur qui s'en venait de son côté. Quand il reconnut le Chevalier de la Mer, ce fut une joie à ne pas décrire tant elle était grande; joie qui fut partagée par tout le monde.

Le lendemain, on monta à cheval et l'on alla gagner Palingues, très bonne ville frontière et dernier port d'Ecosse, où on trouva nefs et barques en quantité suffisante pour passer en Gaule. Agraies et ses gens s'embarquèrent avec un vent propice, et tant cinglèrent qu'en peu de jours ils entrèrent au hâvre de Galfrin. De là, marchant en bon ordre, ils arrivèrent sans malencontre au château de Baldain, où le roi Périon était assiégé, ayant perdu déjà bon nombre de ses gens.

Quand le roi Périon apprit le secours qui lui arrivait là, vous pouvez estimer s'il en fut aise. De même pour la reine Elisène, laquelle, sachant cette venue, envoya prier son neveu Agraies de se rendre incontinent auprès d'elle, ce qu'il fit, accompagné du Chevalier de la Mer et de deux autres chevaliers sans plus de suite.

Quand Périon aperçut de prime face le vaillant Chevalier, il ne le reconnut pas tout d'abord; ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il se rappela que c'était celui qu'il avait fait chevalier et qui, depuis, l'avait secouru si fort à propos au château du Vieillard.

— Mon cher ami, lui dit-il alors en l'embrassant, soyez le très bien venu en ce pays! votre présence me donne une telle sûreté que je ne songe plus à la guerre qui m'entoure... Vous êtes avec moi : je serai vainqueur!...

— Sire, répondit le Chevalier de la Mer, que Dieu me fasse la grâce de pouvoir vous être véritablement utile, comme j'en ai la grande envie! Je me suis promis que, tant que durerait la guerre, je ne m'épargnerais en aucune façon pour vous rendre service.

— Madame, reprit Périon en prenant le Chevalier de la Mer par la main et en le présentant à la reine Elisène; madame, voici le bon chevalier qui me tira du plus grand péril que je courus jamais... A cause de cela, je vous prie de veiller à ce qu'il ne soit rien épargné céans pour lui, et je vous demande de lui faire votre plus bienveillant accueil.

Ce qu'entendant, Elisène s'avançait pour em-

brasser le vaillant chevalier, lorsque celui-ci, mettant les genoux en terre, lui dit :

— Madame, je suis le serviteur de la reine votre sœur; c'est vous dire que je veux vous servir et vous obéir comme à elle-même.

La bonne dame, au son de cette voix, fut remuée d'une douce émotion. Elle ne pouvait se rassasier de regarder ce beau jeune homme qu'on disait si chevaleureux, et, quoiqu'elle ne se doutât pas le moins du monde à quel titre il lui était si cher, un instinct naturel la porta à lui vouloir plus de bien qu'à nul de l'armée du prince Agraies. Involontairement même, à force de le contempler et de l'admirer, elle se mit à songer aux deux enfants qu'elle avait eus, et en constatant qu'il avait à peu près leur âge, elle fut prise d'une mélancolie navrante, et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

Le Chevalier de la Mer, la voyant ainsi pleurer, et estimant que c'était à l'occasion de la guerre commencée, lui dit :

— Madame, j'espère qu'avec l'aide de Dieu, du roi et du nouveau secours qui vous arrive à cette heure, vous recouvrerez vitement votre joie... Et, pour ma part, croyez que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour terminer glorieusement et avantageusement cette guerre qui vous cause angoisse.

— Dieu vous entende! répondit Elisène. Mais, seigneur, puisque vous êtes chevalier de ma sœur, je ne souffrirai pas que vous preniez d'autre logis que céans, où vous aurez tout ce dont vous aurez besoin.

## CHAPITRE XIX

Comment le Chevalier de la Mer, une fois à la cour du roi Périon et de la reine Elisène, eut occasion de témoigner de sa haute vaillance.

Abies d'Irlande et Daganil son cousin, en apprenant le secours arrivé au roi Périon, s'empressèrent de réunir les plus sages d'entre les chevaliers leurs compagnons, pour prendre conseil sur la marche à suivre.

Le roi Abies était renommé comme le plus vaillant d'entre les vaillants, et il avait hâte de se mesurer avec le roi Périon.

— Si le roi Périon est à ce point gentil compagnon de songer à nous venir voir, s'écria-t-il, je voudrais bien que ce fût aujourd'hui plutôt que demain.

— Oh! il n'est pas si hâtif que vous le pensez, répondit Daganil; il vous redoute beaucoup, quoiqu'il n'en ait pas l'air...

— Savez-vous, dit à son tour le duc Gallin de Normandie, savez-vous par quel moyen nous pouvons le contraindre à engager vitement l'action? Faisons une embuscade, composée de la plus grande partie de cette armée, laquelle demeurera avec le roi Abies dans la forêt de Galpan... Daganil et moi, nous irons, avec le reste de l'armée, nous présenter à l'aube du jour devant la ville... Alors, nos ennemis nous apercevant en petit nombre et supposant que nous formons à nous seuls l'armée, viendront infailliblement sur nous, dans l'espérance de nous exterminer. Nous feindrons d'avoir peur et nous prendrons la fuite vers la forêt où sera le roi avec le gros de l'armée, et où nos ennemis, nous poursuivant, trouveront la mort.

— C'est très bien avisé! répondit le roi Abies. Duc Gallin, ordonnez cette embuscade vous-même, et que tout s'arrange selon que vous l'imaginerez!...

Alors vous eussiez vu soudards se mouvoir, gens d'armes monter à cheval, tambourins bruire, trompettes retentir, escadrons s'organiser; si bien que, le soir même, tout était disposé dans l'ordre imaginé par le duc de Normandie, et que, au point du jour, une petite armée se présentait sous les murs de la ville du roi Périon.

Ce prince, en ce moment-là, était loin de se douter de ce qu'on tramait contre lui. Il n'était occupé qu'à bien fêter son vaillant hôte, le Chevalier de la Mer. Comme l'armée commandée par Daganil et le duc de Normandie s'approchait de la place, il se rendait, lui, avec la reine Elisène, en la chambre où logeait le beau chevalier, et où ils le trouvèrent, se lavant les mains.

Le Chevalier de la Mer avait les yeux rouges, enflés, et encore pleins de larmes. Le roi et la reine jugèrent qu'il avait assez mal reposé durant la nuit, comme il était vérité, car il n'avait pas un seul instant cessé de penser à celle qu'il aimait tant et si vainement.

La reine donc, désireuse de savoir la cause de cette tristesse qui apparaissait sur le visage du jouvenceau, tira Gandalin à part et lui dit :

— Mon ami, votre maître porte au visage quelque fâcherie : lui aurait-on donné céans sujet de mécontentement?...

— Non, madame, répondit Gandalin; il a reçu beaucoup d'honneur de votre grâce... Si vous le voyez ainsi marmiteux, c'est qu'il a coutume de rêver, et, quand il rêve, il se tourmente outre mesure, comme il vous est loisible d'en juger par ses yeux rougis et sa face déconfite.

Gandalin achevait à peine ces mots, que le guet vint avertir le roi Périon que les ennemis étaient sous les murs de la ville. Lors, on fit sonner promptement l'alarme, et en un clin d'œil, chacun fut prêt, armé et à cheval.

Périon et le Chevalier de la Mer chevauchaient les premiers. En arrivant aux portes de la ville, ils trouvèrent le prince Agraies qui se débattait d'une véhémente façon, parce qu'on tardait trop à les lui ouvrir. Agraies était un des plus hardis chevaliers, et s'il eût eu la sagesse à commandement comme il avait le courage, il n'y en eût guère eu de semblables au monde.

Les portes de la ville s'ouvrirent enfin, et les Gaulois purent sortir. Lorsqu'ils aperçurent les gens d'armes commandés par Daganil et le duc de Normandie, ils furent étonnés de leur grand nombre, bien que toute l'armée du roi Abies n'y fût pas, et la plupart d'entre eux furent d'avis de n'aller pas plus avant, estimant être témérité d'assaillir puissance tant inégale.

A cette cause, il y eut grandes contestations; ce que connaissant Agraies, il donna des éperons à son cheval, et cria à haute voix :

— Maudit soit qui plus tardera! Voilà ceux contre qui il faut débattre, et non pas entre nous!

Et, cela dit, il piqua droit aux ennemis, suivi du Chevalier de la Mer et d'un certain nombre de gens d'armes.

La mêlée commença âpre et sanglante. Le premier que le Chevalier de la Mer rencontra fut le duc de Normandie ; il le chargea si vivement que, rompant sur lui, il renversa homme et cheval par terre. Le duc de Normandie en eut la jambe rompue.

Le Chevalier de la Mer se vit aussitôt entouré par une nuée de soudards, désireux de venger la chute du duc Gallin; mais c'était nuée de moucherons : il la dissipa à coups d'épées, et passa outre pour s'attaquer à des adversaires plus dignes de lui. Cependant, la foule des gens d'armes se faisait d'instant en instant plus compacte autour du Chevalier de la Mer, il est probable qu'il eût fini par être abattu, sans l'intervention du vaillant Agraies.

Agraies, séparé de son ami, avait vu de loin quel péril il courait, et il s'était dirigé de son côté, renversant tout ce qu'il rencontrait, démembrant l'un, échinant l'autre, tellement que tous lui firent voie et qu'il put arriver jusqu'au Chevalier de la Mer. Une partie de sa troupe le suivait.

A son arrivée, vous eussiez vu lances se briser, heaumes tomber, écus voler, hauberts se fracasser : les Irlandais perdaient l'avantage!

Ce qui compliqua la situation, pour les gens de Daganil et de Gallin, ce fut l'intervention du roi Périon en personne. Le Chevalier de la Mer, Agraies, le roi Périon! Les Irlandais commençaient à se débander, malgré les exhortations de Daganil. Les Gaulois, au contraire, allaient en avant, excités au courage par l'exemple du roi Périon et par la voix d'Agraies, qui leur criait, en leur désignant le Chevalier de la Mer :

— Suivons, mes amis, suivons le plus vaillant chevalier du monde!...

Lors, Daganil, jugeant que le pire était de son côté, et s'apercevant que le dommage principal venait des coups que portait le Chevalier de la Mer, délibéra en soi de lui tuer son cheval, et par ainsi de le faire tomber en la presse. Mais il ne le put : le Chevalier de la Mer, au contraire, se rua sur lui, frappa un rude coup sur son armet et le lui fit voler hors de la tête. Ce que voyant, le roi Périon, voulant parfaire l'œuvre du Chevalier de la Mer, s'approcha à son tour de Daganil désarmé et lui donna un tel coup d'épée que le cerveau en fut entr'ouvert et que la cervelle en jaillit çà et là.

Il y eut alors une déroute complète parmi les Irlandais, qui gagnèrent à la hâte la forêt où se tenait le gros de l'armée du roi Abies, et où les poursuivit le roi Périon.

Mais le roi Abies n'avait pas attendu qu'ont vînt le réclamer dans son embuscade : il était déjà parti, à la tête d'une partie de son armée, pour porter secours à son cousin et s'emparer de la ville du roi Périon. Aussi son apparition, avec des troupes fraîches, causa-t-elle un certain émoi parmi les gens d'armes du roi Périon, harassés, au contraire, de fatigues et de blessures. Pour un peu, même, le désarroi se fût mis parmi les Gaulois : heureusement, le Chevalier de la Mer était là!

— Mes compagnons et amis, leur cria-t-il, ayons bon cœur! Que chacun fasse connaître ici sa vertu! Que chacun se souvienne de l'honneur que les Gaulois ont acquis par leurs armes! Allons, mes compagnons, allons!... Nous avons affaire à des gens étonnés et à demi-vaincus!... N'allons pas changer de rôle avec eux, prendre leur couardise et délaisser notre victoire!... Allons, mes compagnons, allons! Dieu nous aide!

A cette mâle parole, les plus découragés reprirent courage, résolus à combattre virilement leurs ennemis, qui, un peu après, revinrent plus furieusement que jamais sur eux.

La mêlée recommença donc avec un acharnement qu'elle n'avait pas encore eu, à cause surtout du roi Abies, qui était un hardi chevalier, et qui donnait un fier exemple à son armée, ayant à venger la mort du duc de Normandie et de Daganil. Aussi, malgré les efforts surhumains du roi Périon, d'Agraies et du Chevalier de la Mer, pour rallier honorablement leurs gens, il y eut une panique générale, et chacun chercha à gagner la ville pour se mettre à couvert.

Comme le roi Abies poursuivait les Gaulois qui fuyaient, éperdus, un chevalier lui dit en lui montrant le Chevalier de la Mer, qui harcelait de ses exhortations les gens du roi Périon :

— Sire, celui-là que vous voyez, monté sur un cheval blanc, a mis à mort, de sa propre main, le duc de Normandie et votre cousin Daganil!...

Le roi Abies, entendant cela, poussa son cheval du côté du Chevalier de la Mer, et il lui cria :

— Chevalier, vous avez mis à mort l'homme que j'aimais le plus au monde... Je veux le venger!

— Vous avez troupe trop fraîche pour la nôtre, répondit le Chevalier de la Mer. Toutefois, si, comme chevalier, vous voulez venger celui que vous dites et montrer le grand courage que la renommée vous accorde, choisissez parmi vos gens ceux qui vous plairont le mieux; de mon côté, s'il plaît au roi, je choisirai les miens : ainsi égaux en nombre, nous pourrons combattre, ce qui sera plus honorable pour vous que votre invasion injuste en ce pays.

— Vraiment, chevalier, vous parlez bien! s'écria le roi Abies. J'accepte! Fixez vous-même le nombre, petit ou grand, des personnes qu'il faut.

— Puisque vous me laissez ce choix, reprit le Chevalier de la Mer, et que vous me paraissez si bien disposé, je vais vous proposer un parti meilleur encore... Je suis votre ennemi à cause de ce que j'ai fait; vous êtes le mien à cause du mal que vous faites à ce royaume que vous avez injustement envahi. Par ainsi, puisque nous avons une colère personnelle, il n'est pas juste que d'autres en souffrent... Que la bataille soit entre vous et moi seulement! Cela vous convient-il?...

— Je le veux très bien! répondit le roi Abies.

Lors il choisit dix chevaliers pour garder le camp, et invita son adversaire à en faire autant.

Le Chevalier de la Mer alla incontinent vers le roi Périon, à qui il demanda son autorisation. Périon et Agraies furent un peu durs à lui consentir ce combat, tant pour la conséquence dont il était, que parce que le Chevalier de la Mer était las et travaillé d'ennuis. Ils lui demandèrent de

différer au moins jusqu'au lendemain cette entreprise si pleine de périls; mais sa soif de vaincre était si grande, si grande aussi était son envie de voir cette guerre terminée afin qu'il pût retourner vers sa mie tant aimée, qu'il obtint du roi Périon l'autorisation sollicitée. Il fut ordonné pour combattre, et, comme il avait été fait pour le roi Abies, on lui bailla dix chevaliers destinés à la garde et à la sûreté du camp.

## CHAPITRE XX

Comment le Chevalier de la Mer combattit le roi Abies; sur le différend de la guerre qu'il menait en Gaule.

La bataille entre le roi Abies et le Chevalier de la Mer ayant été convenue, les seigneurs des deux côtés arrêtèrent qu'elle aurait lieu le lendemain, pour laisser les champions se rafraîchir et panser même les blessures reçues dans les rencontres précédentes.

Le bruit des exploits du Chevalier s'était propagé à l'entour, et tout le monde priait Dieu de lui faire accomplir les grandes choses qu'il avait en train.

Dès le matin, le roi avait prié la reine de désarmer elle-même le chevalier en sa chambre, et une demoiselle était allée le prévenir.

Le Chevalier ne put s'en défendre, et lorsque la reine lui ôta son haubert, elle vit qu'il était tout meurtri et le montra au roi qui lui représenta qu'il n'avait pas pris un délai assez long pour sa bataille.

Le Chevalier assura que ce n'était pas dangereux, et les chirurgiens furent d'avis que ces blessures étaient seulement longues à se fermer.

Cependant le souper arriva, et les affaires de la journée menèrent la conversation jusqu'au coucher.

Le lendemain, chacun fut ouïr la messe, après laquelle le roi donna au Chevalier les armes les plus riches et les plus solides qu'il fût possible de rencontrer. Lui-même porta l'armet du chevalier, Agraies se chargea de son écu; un autre prince prit sa lance, et ainsi chargés, ils s'élancèrent dans la campagne où le roi d'Irlande attendait, armé et monté sur un grand cheval noir.

Tout à l'entour une foule de peuple s'était approchée pour être témoin de la fin du combat.

Abies avait combattu autrefois un géant auquel il avait tranché la tête, et portait sur son écu ce combat représenté fidèlement.

Lorsque les deux champions furent en face l'un de l'autre, ils s'apprêtèrent à donner la mesure de leurs moyens, et sans trop attendre, ils baissèrent les vues de leurs armets, et, se recommandant à Dieu, donnèrent des éperons à leurs chevaux et s'abordèrent si furieusement que leurs lances furent rompues et qu'ils tombèrent tous deux par terre.

Mais leur courage et le désir de vaincre les fit promptement se relever; ils arrachèrent les tronçons de lance qui les meurtrissaient, et, l'épée à la main, ils engagèrent un combat dont les assistants frémirent tant il fut acharné et effrayant.

Le Chevalier de la Mer était bien pris et de raisonnable taille.

Mais le roi Abies était fort grand et n'avait rencontré jamais d'adversaire qu'il ne dépassât d'un pied; il était si fort qu'il pouvait passer pour un colosse, aussi ses sujets l'estimaient beaucoup pour ces dons naturels, qui lui donnaient un peu de vanité.

Les deux chevaliers, animés d'une ardeur pareille, tant pour leur honneur particulier que pour les conséquences du combat, se frappaient sans interruption et faisaient un tel bruit de coups qu'il eût paru que vingt personnes se tenaient assaut.

La terre était couverte de sang, si peu ils se ménageaient; des morceaux d'écus, des lames de harnais volaient autour d'eux, chaque coup portait, et souvent atteignait le vif sans qu'ils parussent le remarquer.

Tous deux conservaient une contenance si brave, que l'on ne pouvait prévoir lequel aurait le dessus.

Mais vers trois heures après-midi, le soleil devint si chaud qu'ils s'affaiblirent peu à peu, et le roi Abies rompit en disant au Chevalier de la Mer :

— Je te vois presque vaincu, et je suis hors d'haleine; s'il te semble bon, reposons-nous un peu, car nous pourrons continuer plus aisément ensuite; je veux bien t'avouer que tu me parais digne de combattre avec moi, mais je veux venger la mort de l'ami qui m'était le plus cher, et je ne tarderai pas à le faire en présence de nos deux camps.

— Roi Abies, répondit le Chevalier de la Mer, je vois que tu tiens bien plus à ma perte qu'au succès de tes troupes en ce pays, et comme on ne ressent pas le mal dont on est l'auteur, je veux te faire repentir de ta cruauté envers les habitants de ce pays; tu n'auras pas le loisir de respirer, défends-toi contre un chevalier vaincu, comme tu dis.

— Que ton audace soit punie, fit le roi Abies en reprenant son épée et le reste de son écu, et qu'il t'en coûte la tête.

— Fais ton possible, reprit le Chevalier, car je ne te laisserai pas de repos jusqu'à ce que toi ou ton honneur soyez détruit.

Et leur combat recommença de plus belle; malgré l'adresse du roi Abies, à qui un long exercice avait appris l'attaque et la défense, il perdit le reste de son écu, grâce à la promptitude et à la légèreté du Chevalier de la Mer.

Abies, poursuivi avec acharnement, couvert de sang et presque hors de combat, réfléchit qu'il lui fallait faire un dernier effort pour vaincre ou mourir.

Il prit alors son épée à deux mains et se rua si fort sur le Chevalier, qu'il engagea dans l'écu de de celui-ci son épée sans pouvoir la dégager.

Ce que voyant le Chevalier, d'un revers lui coupa la jambe gauche; Abies tomba sur la place. Le Chevalier se jeta sur lui, et lui arrachant son heaume :

— Rends-toi, lui dit-il, ou meurs.

— Vraiment! répondit le roi, je suis mort, mais non vaincu; quoi qu'il advienne, ceci est de ma faute; permets à mes soldats de me transporter chez moi, afin que je satisfasse à mes devoirs envers Dieu et les hommes, je rendrai à Périon ce qui est à lui; je ne regrette pas de finir de la main d'un brave chevalier comme toi, je te pardonne, continue tes exploits et souviens-toi de ma personne.

Le Chevalier de la Mer se sentit navré de la position d'Abies, qu'il eût pu mettre en plus mauvais

état encore. Les assistants s'approchèrent, et Abies fit remettre à Périon ses conquêtes de Gaule. Les Irlandais emportèrent leur roi, qui mourut peu après avoir terminé ses affaires.

Le roi Périon, Agraies, et les seigneurs de Gaule vinrent prendre le Chevalier, qui reçut les honneurs dus non-seulement aux vainqueurs, mais à ceux qui délivrent leur patrie de la servitude.

Or, la demoiselle de Danemark, envoyée au chevalier par Oriane, était arrivée à la cour de Périon peu avant le combat; avant de s'annoncer, elle attendit le résultat et prit à part le Chevalier pour lui remettre une lettre d'Oriane.

Le Chevalier, transporté de joie, faillit s'évanouir et laissa tomber cette lettre que la demoiselle releva. La demoiselle pria le Chevalier de partir pour la Grande-Bretagne où se trouvait Oriane; son nom lui était révélé par la lettre qui était celle trouvée avec lui dans son berceau; il vit qu'il s'appelait Amadis.

— Il me faut, dit la demoiselle, retourner au plus tôt vers Oriane; j'attends vos ordres.

— Demeurez, répondit le Chevalier, deux ou trois jours ici, et ne me quittez pas; je vous conduirai ensuite où vous voudrez.

— En vous obéissant, fit la demoiselle, je croirai complaire à ma dame Oriane.

Le Chevalier retourna vers le roi, et, sur son passage, le peuple criait :

— Béni soit le brave chevalier qui nous a rendu la liberté et l'honneur !

La reine et ses dames reçurent le Chevalier, lui ôtèrent ses armes et firent visiter ses plaies par les chirurgiens, dont l'avis fut qu'il ne courait aucun danger.

Le Chevalier se retira dans sa chambre avec la demoiselle, refusant le souper du roi pour causer de ses peines d'amour; et il lui plut tant de tenir compagnie avec elle, qu'il oubliait ses blessures et se promenait constamment, en devisant avec ceux qui le visitaient. Il lui tardait de pouvoir reprendre ses armes.

Sur ces entrefaites, il survint un événement qui prolongea son séjour en Gaule plus qu'il ne voulait; de sorte que la demoiselle retourna seule vers Oriane.

## CHAPITRE XXI

Comment le Chevalier de la Mer est reconnu par le roi Périon, son père, et par la reine Elisène, sa mère.

Périon, étant en la Petite-Bretagne, avait donné à la reine Elisène un anneau en tout pareil à celui qu'il portait ordinairement. Cet anneau avait été attaché au cou du Chevalier de la Mer lorsqu'il avait été abandonné sur l'eau, et Gandales le lui avait renvoyé plus tard avec l'épée et le sceau cacheté.

Plusieurs fois le roi avait demandé à la reine ce qu'était devenu cet anneau. D'abord, elle avait évité de répondre; puis elle lui avoua qu'il était perdu.

Un jour que le Chevalier se promenait avec Oriane, Mélicie, fille du roi Périon, courut à lui en pleurant, et lui conta qu'elle avait égaré l'anneau que son père lui avait confié pendant qu'il se reposait.

Le Chevalier, tirant celui qu'il avait au doigt, la pria de se consoler.

En voyant cet anneau, la jeune fille pensa que c'était celui qu'elle avait perdu, et elle dit au Chevalier :

— Que je suis aise que vous l'ayez trouvé ! Je l'ai cherché bien longuement.

— Comment, répondit le Chevalier, l'avez-vous pu chercher, puisque ce n'est pas le vôtre?

— Il lui ressemble si bien, fit l'enfant, qu'il sera pris pour celui que j'ai égaré.

Le roi s'était éveillé, et, prenant des mains de sa fille l'anneau qu'elle lui donnait, il le mit à son doigt comme le sien; puis, en passant dans les galeries, il trouva celui que sa fille avait perdu, et les compara tous deux. Il se ressouvint alors que l'un des deux devait être celui qu'il avait donné à la reine.

Il demanda à Mélicie où elle avait trouvé cet anneau. L'enfant, n'osant mentir, raconta qu'elle le tenait du Chevalier.

Un soupçon traversa l'esprit du roi : il se figura que cet anneau était un présent fait par la reine au Chevalier, dont la beauté lui parut significative. Il monta chez la reine, et, sans dire un mot, vint s'asseoir à ses côtés, les yeux immobiles.

— Je ne suis plus étonné, madame, lui dit-il avec effort, de votre embarras toutes les fois que je vous ai rappelé l'anneau que je vous donnai en Bretagne. Vous l'aviez déposé dans un endroit que vous vouliez me cacher; mais une affection est toujours découverte par les gages qu'on en donne. Le Chevalier de la Mer l'a donné inconsidérément à Mélicie, ne sachant pas qu'il venait de moi. J'ai su ainsi ce que tous les deux vous aviez intérêt à me céler.

La reine, s'étant aperçue au visage du roi qu'il était anéanti, résolut de lui découvrir la vérité; elle lui conta sa grossesse, son enfantement, et comment la crainte du roi son père et la sévérité des lois du pays l'avaient contrainte à exposer son fils sur la mer.

Le roi resta émerveillé de ce récit, qui lui donna à penser que le Chevalier pourrait bien être son premier enfant, préservé par Dieu d'un sort funeste; il fit à la reine part de ce penser.

— Allons à sa rencontre! répondit le roi.

La reine et le roi se rendirent à la chambre du Chevalier, qui dormait. Le roi s'approcha sans bruit et prit sur le lit l'épée qu'il reconnut avoir illustrée dans maintes rencontres.

— Sur ma foi ! dit-il à la reine, voici l'épée qui me fut dérobée lors de notre première entrevue chez le roi votre père; votre dire me paraît prendre une tournure de vérité.

La reine dont le cœur était haletant d'anxiété, réveilla le Chevalier, qui, la voyant pleurer, lui dit :

— Madame, d'où viennent vos larmes ? Mon bras peut-il en faire cesser la cause.

— Mon ami, répondit la reine, un mot de vous peut les sécher : dites-nous seulement de qui vous êtes fils.

— Dieu m'assiste, fit le chevalier, si je le sais ! Je fus trouvé sur la mer d'une façon étrange.

La reine fut si heureuse de cette déclaration qu'elle ne put ajouter un mot; le sentiment de la vie l'abandonna tout-à-coup, et elle tomba dans les bras du chevalier.

— Je sais mieux que vous qui vous êtes, dit-elle en reprenant la parole. Ah ! mon fils, je puis maintenant vous embrasser à mon aise, après avoir été si longtemps privée de votre vue et de vos nouvelles. Il a plu à Dieu de réparer ma faute; voici le père qui vous engendra.

Le chevalier se jeta, les yeux en pleurs, aux pieds du roi et de la reine, et tous les trois remercièrent Dieu de ce dénoûment, particulièrement le Chevalier, qui, après avoir échappé à de grands dangers, retrouvait en même temps ses parents et des honneurs auxquels il n'aurait osé prétendre.

La reine lui demanda s'il avait un autre nom que celui dont on l'appelait.

— Oui, madame, répondit-il, mais il n'y a pas trois jours que je le connais. Au sortir du combat où Abies a été vaincu, une demoiselle m'a apporté une lettre scellée que j'avais suspendue à mon cou lorsque je fus trouvé sur la mer; j'ai connu par cette lettre que mon nom est Amadis.

La reine reconnut la lettre écrite par Dariolette, et exigea du chevalier qu'il portât le nom d'Amadis, au lieu de son premier nom.

Depuis ce moment, il garda le nom d'Amadis; on l'appela aussi quelquefois Amadis de Gaule.

Tout le monde apprit avec joie la nouvelle; Agraies ne fut pas des derniers à s'en réjouir, il devenait cousin germain du Chevalier de la Mer.

La demoiselle de Danemark insista auprès d'Amadis pour porter à Oriane le récit de cet événement dont elle était si heureuse ; elle lui fit comprendre qu'il ne pourrait de sitôt accomplir son voyage et retrouver l'idole de son cœur, qu'il serait à Oriane une compensation en l'absence de sa personne, d'avoir de ses bonnes nouvelles.

Amadis la laissa partir, l'assurant de son prochain voyage ; il lui dit qu'il arriverait vers Oriane portant les armes qu'il avait en combattant le roi d'Irlande, qu'elle le reconnaîtrait ainsi facilement.

Agraies, voyant que son cousin Amadis prolongeait son séjour en Gaule, voulut partir; il lui demanda son congé, ne pouvant différer plus longtemps de retrouver celle qui commandait de près ou de loin à son cœur.

— C'est Olinde, fille du roi Vanain de Norvége; elle m'a fait prier, par la demoiselle qui m'apporta l'armet de Galpan, de la rejoindre au plus tôt; je ne puis désobéir à cet ordre et suis contraint de me séparer de vous.

Ce fut à l'époque où Galvanes, frère du roi d'Ecosse, emmena en Norvége son neveu Agraies, que ce dernier s'éprit d'Olinde, à laquelle il fut toujours fidèle et obéissant.

Ce Galvanes n'avait reçu en apanage qu'un pauvre château ; son argent avait servi à équiper et entretenir quelques gentilshommes, et on le surnommait Galvanes-sans-Terre à cause de cela.

Agraies, en quittant Amadis, lui demanda où ils se retrouveraient au retour de la Norvége.

— J'espère, mon cousin, répondit Amadis, aller d'ici à la cour du roi Lisvart, où les chevaliers font meilleure figure qu'en nulle autre maison d'empereur ou de roi.

—Remerciez, à l'occasion, le roi votre père et la reine des soins dont ils ont entouré ma jeunesse; dites-leur que je suis prêt, pour eux et pour vous, à entreprendre ce que je pourrai pour leur service.

Agraies se mit en route, reconduit hors de la ville par le roi Périon et les seigneurs de sa cour.

Aussitôt que le roi Périon fut en pleine campagne, il vit venir à lui une demoiselle qui prit avec autorité la bride de son cheval et lui dit :

— Te souviens-tu d'avoir été prévenu par une demoiselle que, lorsque tu recouvrerais ta perte, la seigneurie d'Irlande perdrait sa fleur? Vois si elle a dit vrai : tu as retrouvé ton fils, que tu croyais mort, et Abies, qui fut la fleur d'Irlande, est trépassé.

— Le pays d'Irlande ne retrouvera le pareil d'Abies qu'à la venue du frère de la dame, lequel mourra de la main d'un gentilhomme, après avoir conquis par force d'armes le tribut d'autres pays.

Et il en arriva ainsi par Marlot d'Irlande, frère de la reine d'Irlande, que Tristan de Léonois occit en défendant le tribut qu'on demandait au roi Marc de Cornouailles, son oncle.

Tristan lui-même mourut pour l'amour qu'il portait à la reine Yseult.

— Qu'il t'en souvienne ! dit la demoiselle au roi, c'est Urgande, ma maîtresse, qui te mande ces choses.

En entendant prononcer le nom d'Urgande, Amadis prit la parole et dit à la demoiselle.

— Ma mie, je vous prie de dire à celle qui vous a envoyée que le chevalier à qui elle donna la lance se recommande à sa protection ; qu'il reconnaît qu'elle a dit vrai en lui assurant qu'à l'aide de cette lance il délivrerait la maison dont il était le premier issu. Cela est arrivé, car j'ai sauvé mon père, sans le connaître, au moment où il allait succomber.

La demoiselle tourna bride, et le roi reprit avec Amadis le chemin de la ville.

Pour célébrer la reconnaissance de son fils, le roi Périon fit commencer des joutes, des tournois merveilleux dans lesquels Amadis fut reconnu par tous comme un des plus adroits chevaliers.

Amadis fut averti sur ces entrefaites de l'enlèvement de son frère Galaor par le moyen d'un géant, et il prit le parti de le rechercher et secourir par la force des armes ou autrement.

Toutefois, ayant au cœur le désir de voir celle qui l'attendait, il pria un jour le roi son père de lui donner congé d'aller en Grande-Bretagne chercher des aventures, craignant de rester oisif en un pays délivré de ses ennemis.

Le roi et la reine ne l'approuvèrent pas, mais ils lui permirent seulement un voyage en ce pays, après qu'il eut beaucoup insisté. L'affection qu'il portait à Oriane était telle, qu'il ne pouvait se résoudre à demeurer plus longtemps.

Amadis prenant les armes dont il avait parlé à la demoiselle de Danemark, partit un matin et fit chemin jusqu'au port de mer le plus voisin, où il trouva à propos un bâtiment qui le débarqua en peu de jours à Bristoye, ville importante où il apprit que le roi Lisvart tenait sa cour à Vindilisore.

Il se dirigeait vers cette dernière ville, lorsqu'une demoiselle lui demanda si Bristoye était encore loin et s'il y avait dans le port un navire prêt à aller en Gaule.

— Quelle affaire vous y conduit? lui fit Amadis.

— J'y vais, répondit la demoiselle, pour trouver un chevalier nommé Amadis et que le roi Périon a depuis peu reconnu pour son fils.

Amadis, étonné qu'elle sût de si récentes nouvelles, s'informa de qui elle les tenait.

— Je les sais, repartit-elle, d'une personne à qui les plus grands secrets sont découverts, d'Urgande-la-Déconnue. Elle a, en ce moment, grand besoin d'Amadis, qui seul peut lui faire retrouver ce qu'elle craint de perdre.

— Demoiselle, n'allez pas plus loin. Je suis heureux d'être appelé par celle dont tout le monde a besoin, répliqua Amadis : celui que vous cherchez est devant vous, prêt à vous suivre où il vous plaira.

— Or, suivez-moi, je vous conduirai, dit la demoiselle, là où vous attend ma maîtresse impatiente.

Et Amadis suivit incontinent le chemin que lui montra la demoiselle.

## CHAPITRE XXII

Comment le géant, menant Galaor au roi Lisvart pour le faire chevalier, rencontra Amadis, et comment Galaor voulut l'être de la main de son frère, et non d'autre.

Le géant, qui prenait soin de Galaor et l'initiait à tout ce que comporte la chevalerie, le trouva, en moins d'un an, si accompli, qu'il lui demanda par qui il voulait être chevalier.

Déjà Galaor avait résolu de choisir le roi Lisvart, tenu et réputé gentil roi et très bon chevalier; de sorte que, le géant l'ayant approuvé, ils se mirent en route munis des accoutrements nécessaires.

Après cinq jours de marche, ils arrivèrent en vue d'une place nommé Bradoit, construite sur le versant d'une montagne, dont le pied était un marécage traversé de courants d'eau salée. Une chaussée assez étroite conduisait au fort, à travers ces marais, et un pont-levis gardait l'entrée. Vis-à-vis le pont, deux ormes prêtaient leur ombrage à deux demoiselles et un écuyer; avec eux, un chevalier montant un cheval blanc, et portant un écu peint à lions rampants, appelait les gens du fort pour abaisser le pont-levis et laisser entrer les voyageurs.

Du côté du château, deux chevaliers armés, suivis de dix hallebardiers, demandèrent au chevalier ce qu'il voulait.

— Je veux entrer où vous êtes, répondit-il.

— Cela ne se peut, fit l'un des deux chevaliers, qu'après avoir combattu.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua le chevalier, faites abaisser le pont, et venez au combat.

L'un des chevaliers du château, précédant son compagnon, vint au galop de son cheval contre celui qui voulait entrer, mais fut reçu si rudement qu'homme et cheval furent renversés.

Le second chevalier à son tour, voulant venger son ami, après un combat corps à corps, glissa dans l'eau et se noya.

Le chevalier des Lions passa outre.

Derrière lui les hallebardiers levèrent le pont. Alors les demoiselles poussèrent des cris, le priant de retourner; mais lui voyait venir à lui trois autres chevaliers bien armés, qui le menaçèrent de le noyer comme il avait fait de l'un des leurs. Il les reçut tous les trois ensemble; au premier choc, il fut blessé en deux endroits, mais il en joignit un auquel il laissa dans le corps un tronçon de sa lance.

Puis, mettant l'épée à la main, il poursuivit les deux autres; il donna à l'un de ces chevaliers un tel coup au bras droit que l'épée et le bras tombèrent ensemble. Alors ce misérable courut vers le château en criant :

— Çà, venez à l'aide de votre seigneur que l'on tue !

Le chevalier des Lions entendant qu'il était seigneur du lieu, le rejoignit et lui fit sentir au côté le tranchant de son épée, puis, lui arrachant son heaume, il l'empêcha de fuir comme le troisième et le menaça de mort s'il ne se rendait.

Le seigneur demanda merci et s'avoua vaincu.

A ce moment, une troupe de chevaliers et gens de pied armés sortirent du château pour secourir leur seigneur, mais le chevalier, lui mettant l'épée à la gorge, lui dit :

— Commandez à ces gens de retourner ou je vous achève.

Le seigneur fit signe de le laisser, et ils obéirent.

— Ce n'est pas tout, faites baisser le pont, ajouta le chevalier des Lions.

Cela fut exécuté; alors le chevalier et sa capture franchirent la chaussée où les demoiselles les attendaient.

Quand le seigneur reconnut Urgande-la-Déconnue, il implora la protection du chevalier des Lions contre elle, qui lui voulait la mort, disait-il.

— Je ferai plutôt, répondit le chevalier, ce qu'elle ordonnera de vous. Et s'adressant à Urgande :

— Voici, madame, le seigneur de ce château; que vous plaît-il qu'il en soit fait?

— Tranchez-lui la tête, fit Urgande, à moins qu'il ne nous rende mon ami et la demoiselle qui l'amena, lesquels sont en prison contre le droit.

Le chevalier des Lions brandit son épée sur la tête du seigneur, qui consentit à rendre les prisonniers, et appela un des hallebardiers du château pour qu'il eût à prévenir son frère, s'il le voulait voir en vie, de les relâcher au plus vite.

Le valet fut prompt, et la demoiselle parut accompagnée du chevalier; celui des Lions invita ce dernier à remercier Urgande et à l'aimer comme une libératrice, mais Urgande prévint cette démarche et d'elle-même donna l'accolade au chevalier.

— Que ferons-nous de la demoiselle? demanda à Urgande le chevalier des Lions.

— Il faut qu'elle meure, répondit Urgande, pour la châtier de sa bassesse.

A l'instant, cette pauvre demoiselle, subitement enchantée, se vautra dans les marais comme un porc; elle allait disparaître dans la rivière sans l'intervention du chevalier des Lions, à qui Urgande accorda pour cette fois une grâce à condition de faire promettre à la demoiselle de ne plus recommencer.

Le seigneur du château voyant que la demoiselle

était sauvée par la parole du chevalier des Lions, lui demanda sa liberté, ayant satisfait aux conditions qui lui avaient été imposées.

Urgande le pria de partir, ce dont il ne se fit faute.

Le chevalier des Lions, fort surpris de ce qui était arrivé à la demoiselle, lui demanda ce qui l'avait poussée à entrer dans ces bourbiers.

— Il me semblait être brûlée, lui répondit-elle, par des torches ardentes, et pour les éteindre, je me suis jetée à l'eau.

— Cela vous apprendra, fit le chevalier, à vous en prendre à plus fort que vous.

Or, Galaor avait été témoin de tous ces faits, et il dit au géant :

— Sire géant, je désirerais fort que ce gentilhomme me fît chevalier; le roi Lisvart est renommé pour ses possessions, mais celui-ci mérite de l'être pour sa force et son adresse.

— Je vous approuve, répondit le géant, allez à lui et l'en priez, et s'il vous refuse, ce sera sa punition.

A l'instant, Galaor partit avec quatre écuyers et deux demoiselles pour aborder le chevalier des Lions qu'on apercevait sous les ormes.

Il fut reçu avec courtoisie par le chevalier des Lions à qui il demanda l'octroi de la chevalerie.

— Je serai ainsi dispensé d'aller trouver le roi Lisvart, comme j'en avais le projet, ajouta-t-il.

— Mon ami, répondit le chevalier des Lions, vous auriez grand tort de préférer au plus illustre roi du monde un pauvre chevalier comme moi.

— Seigneur, reprit Galaor, la grandeur du roi me touche moins que le combat où je vous ai vu si redoutable tout à l'heure. S'il vous plait, ne repoussez pas ma requête.

— Je préférerais, répliqua le chevalier, vous octroyer tout autre don.

Ainsi qu'ils devisaient, parut Urgande, qui, s'adressant au chevalier, lui demanda ce qu'il pensait de Galaor.

— C'est, lui répondit-il, le plus beau gentilhomme que j'aie vu, mais il me demande une chose qui ne convient ni à lui ni à moi. Il veut que je l'arme chevalier sur l'heure, et pourtant il s'en allait prier le roi Lisvart de le faire.

— Vous ne pouvez le refuser, reprit Urgande, et il vaut mieux que cela soit fait tôt que tard, car je vous assure qu'il tiendra l'honneur de la chevalerie aussi bien qu'aucun des Isles de la mer, excepté un.

— Puisqu'il en est ainsi, fit le chevalier, ainsi soit-il! Allons en quelque église faire la vigile.

— Inutile, dit Galaor, j'ai entendu la messe ce matin et fait la communion.

— Très bien, répondit le chevalier.

Et il lui chaussa l'éperon droit, puis l'embrassa, cherchant des yeux l'épée qu'il devait lui ceindre.

Urgande alors s'avança, et elle conseilla de prendre l'épée qu'on voyait pendue à l'un des ormes et qui lui paraissait la meilleure pour cette cérémonie.

Mais les assistants ne distinguaient aucune épée suspendue, ce qui fit rire Urgande.

Tout d'un coup apparut une épée superbe, toute ornée d'or, et en fourreau de soie richement monté, aussi brillante que si elle eût été neuve.

Le chevalier des Lions la prit, en ceignit Galaor, et lui dit :

— Une si belle épée convient à si beau chevalier, vous pouvez vous croire l'ami de celle qui vous en gratifie.

Galaor remercia avec chaleur le chevalier et Urgande; il prit congé d'eux se disant fort pressé et attendu. Il pria le chevalier de lui fixer un rendez-vous.

— Nous nous trouverons ensemble à la cour du roi Lisvart, repondit celui-ci. J'ai besoin, étant nouvellement chevalier, de me faire un nom, comme il vous le faudra aussi.

— Certes, reprit Galaor, j'y serai bientôt. Je me tiens, ajouta-t-il à Urgande, pour votre chevalier, prêt à vous obéir quand il vous plaira me commander.

Et il fut retrouver le géant qui s'était caché au bord de l'eau.

Mais une des demoiselles de la suite de Galaor avait appris d'une de celles d'Urgande que le chevalier des Lions était Amadis, et qu'Urgande l'avait employé pour armes; son ami ayant été enchanté par une dame aussi savante qu'elle, la victoire par les armes seule pouvait le sauver; ce qui s'était accompli.

Aussitôt le départ de Galaor, Urgande demanda au chevalier s'il connaissait celui qu'il venait de recevoir. Le chevalier l'ignorait.

— Il faut pour tous deux que je vous dise que vous êtes frères de père et de mère. Le géant emporta votre frère à l'âge de deux ans et demi, je lui ai conservé l'épée avec laquelle il dépassera tout ce qu'on a fait en Grande-Bretagne.

Amadis pleura de joie à cette nouvelle; il voulut courir après Galaor, mais Urgande lui dit qu'il était dans leur destinée de ne pas encore se connaître, puis elle prit congé d'Amadis et partit avec son ami. Amadis suivit la route de Vindelisore où le roi Lisvart séjournait en ce moment.

## CHAPITRE XXIII

Comment Galaor, sur les suggestions du géant Gandalac, alla combattre le géant Albadan et le vainquit.

Galaor, enchanté d'avoir été armé chevalier par Amadis, revint promptement auprès du géant Gandalac.

— Mon père, lui dit-il, viennent à présent les aventures! Plus elles seront périlleuses, et plus je me sens le désir et la force de les éprouver.

— Mon fils, répliqua le géant d'un air soumis, j'ai pris soin de votre enfance, et vous avez surpassé tout ce que j'attendais du sang dont vous êtes né... J'espère en recevoir le prix et je vous requiers un don.

— Ah! dit le jeune Galaor, ordonnez, ordonnez! Et croyez que je vous regarderai toujours comme mon père...

— Eh bien! mon fils, vous m'avez vu souvent

pleurer la mort de mon père, tué en trahison par le féroce Albadan, pour s'emparer de la roche de Galtare qui m'appartient... Je vous demande de m'apporter sa tête, et, par ainsi, de me remettre en possession de la seigneurie qu'il m'a usurpée.

— Conduisez-moi, s'écria fièrement Galaor, et que mon premier exploit soit une dette de reconnaissance acquittée!...

Le géant, voyant briller dans les yeux de Galaor tout le courage de son âme élevée, n'hésita pas à se mettre en chemin avec lui vers la roche de Galtare. Au bout de quelque temps de cheminement, ils furent arrêtés tous deux par Urgande, qui les avait suivis par des sentiers détournés.

— Galaor, dit-elle au jouvenceau, apprends quelle est ton illustre origine! Tu as pour mère la reine Elisène, pour père le roi Périon, et pour frère le célèbre Amadis, lequel t'arma chevalier... Maintenant que je t'ai annoncé une partie de ta destinée, je m'en vais, afin de te laisser accomplir l'autre partie... Va vers la gloire qui t'attend, vaillant fils de roi!...

Urgande s'éloigna, et Galaor, enflambé plus que jamais de gloire, reprit sa route avec ardeur, impatient d'en venir au combat avec Albadan.

Bientôt, sur son chemin, il rencontra deux gentes pucelles qui s'arrêtèrent devant lui, émerveillées de sa jeunesse et de sa beauté. Galaor, quoique bien jeune encore, fut émerveillé lui-même et fort ému de la grâce et de la gentillesse de l'une de ces deux pucelles, et, sans trop savoir encore à quel point une jeune demoiselle peut être utile à un chevalier errant, il entra vitement en propos avec elles et leur demanda quel était le but de leur voyage.

— On nous a dit, répondit la plus gente des deux pucelles, qu'un chevalier se préparait à combattre le redoutable géant de la roche de Galtare... C'est une folie dont nous voulons être témoins. Pauvre chevalier! il court à une perte certaine!...

— Je vais précisément où vous allez, reprit en riant Galaor. De cette façon, nous ne nous quitterons pas, si vous y consentez toutefois.

Les deux pucelles y consentirent de bon cœur, encouragées à cela par la bonne mine du chevalier qui leur parlait, par sa candeur, par sa franchise, par sa galanterie un peu sauvage, mais cependant très agréable à celles qui en étaient l'objet.

On se remit donc en marche, en devisant de choses et d'autres, et déjà les deux jeunesses et leur compagnon étaient les meilleurs ami du monde. Il s'intéressait à elles, et elles s'intéressaient à lui.

Mais que devinrent-elles, lorsqu'étant arrivées près du château de Galtare, elles virent le jeune chevalier s'approcher de la sentinelle d'un air de défi!

— Cours avertir ton maître, cria Galaor, qu'un chevalier se présente pour le combattre et le punir de ses forfaits!...

— Ah! seigneur, seigneur! dit la plus gente des deux pucelles, que prétendez-vous donc faire là?... Dix chevaliers tels que vous ne viendraient pas à bout d'un pareil monstre!... Vous allez à la mort, et à la plus horrible de toutes!...

— Rassurez-vous, ma mie, répondit Galaor en souriant. Rassurez-vous, et, pour être hors de danger pendant le combat qui va avoir lieu, retirez-vous dans cette cabane voisine... L'honneur de triompher d'Albadan devant vos beaux yeux me donnera plus de force et plus de courage encore!...

Les deux pucelles obéirent en tremblant; elles se retirèrent les larmes aux yeux.

— Un si beau chevalier! murmura la plus jeune en le regardant une dernière fois.

Bientôt le géant sortit du château, le corps couvert de fortes lames d'acier, et tenant à la main une lourde massue hérissée de longues pointes.

— Que viens-tu faire ici, moitié d'homme?... cria-t-il à Galaor d'un air méprisant. Le lâche qui t'envoie aurait bien dû emprunter ton audace, ou te prêter au moins sa lourde et difforme structure!...

— Tais-toi, vilain! répondit Galaor. Les plus redoutables hommes ne sont pas toujours les plus gros et les plus grands!... Rappelle-toi Goliath vaincu par David!...

Cela dit, et sans plus attendre, le bouillant jeune homme courut sur le géant et lui envoya un si furieux coup de lance qu'il lui en fit ployer les reins. Albadan voulut en vain lui porter un coup de sa massue, il ne put le frapper, et la force de ce coup terrible ne trouvant rien qui l'arrêtât, retomba sur les flancs du cheval que montait le géant, et l'un et l'autre tombèrent avec fracas. Une fois à terre, Albadan chercha à se relever, mais sans y parvenir; Galaor le renversait à chaque instant et rendait nul chacun de ses efforts. Cependant, si cette lutte se fût prolongée, peut-être que le jeune chevalier eût fini par avoir le dessous. Aussi, comprenant le péril de sa situation, Galaor se jeta rapidement à bas de son cheval et, d'un revers de son épée, il abattit la tête d'Albadan et la porta à Gandalac qui, dans son premier transport, baisa avec effusion ses mains victorieuses.

Un chêne séculaire, attaqué par la rude cognée des bûcherons, ne fait pas en tombant un bruit plus épouvantable que celui que venait de faire le géant Albadan. Aussi, à ce bruit, accoururent les serviteurs et les gens d'armes du château. En voyant le corps de leur maître sur la poussière, ils n'eurent pas une seule larme de regret, et, tout au contraire, reconnaissant dans Gandalac leur légitime seigneur, ils s'empressèrent de lui rendre hommage.

## CHAPITRE XXIV

Comment Galaor, après avoir vaincu le géant Albadan, reçut de la belle princesse Aldène, pour prix de cette victoire, la plus agréable des récompenses.

Satisfait d'avoir prouvé sa reconnaissance à celui qui l'avait élevé, Galaor prit congé de lui et courut vers la gente pucelle qui lui portait un si tendre intérêt et qu'il trouva tremblante comme une feuille.

— Ah! seigneur, lui dit-elle en soupirant et en baissant les yeux, un prix plus glorieux et plus doux doit être celui de votre victoire...

Ces mots à peine prononcés d'une voix émue, elle entra incontinent dans une route de la forêt où Galaor la suivit avec empressement.

— Attendez-moi trois jours dans cette forêt! ajouta-t-elle avec le plus aimable des sourires et en lui faisant un geste pour l'empêcher de la suivre plus loin.

Galaor, un peu interdit par cette défense, resta quelques instants à la même place, regardant fuir cette gracieuse pucelle à travers les halliers en fleurs. Puis, ne la voyant plus, il voulut la voir encore et se précipita sur ses traces. Mais elle avait de l'avance sur lui, et ce ne fut qu'au bout d'une heure de recherches, et guidé par ses cris perçants, qu'il parvint à la retrouver. Elle se débattait entre les mains d'un nain suivi de cinq chevaliers armés.

Galaor, indigné, courut sus au nain et, d'un coup de lance, le renversa de son cheval, en lui criant :

— Monstre abominable, oses-tu donc outrager la beauté!

Les cinq chevaliers s'avancèrent et l'attaquèrent avec furie, si bien que l'un d'eux lui tua son cheval. Galaor, toujours courageux, mit l'épée à la main, et s'escrima du mieux qu'il put. Deux chevaliers furent bientôt hors de combat : Galaor remonta sur l'un de leurs chevaux, tua un troisième chevalier et mit les deux autres en fuite.

La gente pucelle, si heureusement délivrée, vint remercier son libérateur.

— Seigneur, lui dit-elle le sein battant, les yeux humides, nous n'avions à craindre que ce méchant nain, dont la maligne curiosité semblait avoir pénétré le secret de ma maîtresse... Maintenant qu'il est en fuite, je vais aller vers elle et lui présenter le héros vainqueur du géant Albadan.

Tout en disant ces mots, la gente pucelle reprit sa marche, et Galaor la suivit.

Ils arrivèrent ainsi à la porte d'un beau château qui dominait sur la ville de Grandares. La jeune fille laissa Galaor seul un instant, et, en revenant vers lui, elle était accompagnée d'une demoiselle qui demanda au jeune homme s'il était bien Galaor, fils de Périon, roi de Gaule. Galaor l'en assura par serment.

— Suivez-moi donc, reprit la demoiselle.

Galaor suivit cette demoiselle aussi docilement qu'il avait suivi l'autre. Elle lui fit traverser de riches appartements, l'introduisit dans une chambre plus riche encore, et le présenta à une gente pucelle qui ressemblait à l'une des Grâces, assise sur le bord de son lit et occupée à démêler sa belle chevelure blonde dont les opulents anneaux couvraient à demi sa gorge de lis et de roses.

En apercevant Galaor, cette ravissante beauté se leva, prit une couronne de fleurs et vint, en rougissant, la lui poser sur la tête.

— Seigneur, dit alors la pucelle, qui avait été témoin de la victoire de Galaor sur le géant Albadan, je vous avais annoncé un prix plus doux que celui que vous espériez tirer de votre victoire sur le géant de la roche de Galtare, et vous voyez que je ne me suis pas trompée et que je ne vous ai pas trompé... Vous recevez cette couronne des mains de la princesse Aldène, fille du roi de Sérolis et nièce du duc de Bristoie... Quant à vous, madame, apprenez que le chevalier que vous venez de couronner est le fils du roi Périon, qu'Urgande vous a si souvent annoncé... Vous êtes tous deux jeunes et beaux, c'est-à-dire faits pour vous aimer...

Puis, sans attendre une réponse, la gente pucelle s'éloigna en souriant, suivie de sa compagne.

Les deux jeunes gens restèrent seuls.

D'abord très embarrassés de leur personne, ils ne surent quelle parole dire, quel geste faire. Le silence le plus profond régnait dans cette plaisante chambre, pleine d'agréables parfums; si bien qu'on entendait distinctement le bruit de la respiration de Galaor et de sa belle amie. Puis, peu à peu, sans s'en douter, tous deux se rapprochèrent, se sourirent et, finalement, se prirent les mains. Le silence, alors, fut rompu, et si quelqu'un avait écouté aux portes, il eût entendu très distinctement le bruit de deux baisers, l'un donné et l'autre rendu. Ce qu'il eût entendu encore, nous l'ignorons. Ce que nous pouvons dire, c'est que cet entretien, commencé au jour, ne prit fin qu'avec la nuit.

Le lendemain, à l'aube, les suivantes de la princesse Aldène entrèrent sur la pointe du pied pour prévenir nos deux amants qu'il était prudent de se séparer. Elles les trouvèrent tendrement enlacés, le sourire aux lèvres, comme s'ils étaient sous l'impression du plus délicieux rêve.

Il fallut se réveiller et se quitter, avec promesse de se revoir le soir même et les soirs suivants. Il fut convenu que Galaor irait attendre dans la forêt prochaine l'heure fortunée où il serait réuni de nouveau à sa chère maîtresse ; et, en conséquence, on le fit sortir du château par une poterne depuis longtemps hors d'usage.

Malheureusement le nain avait eu des soupçons et les avait éclaircis. Aussi, au moment où Galaor sortait, l'œil brillant de plaisir, en songeant aux enivrements des nuits qui allaient suivre, une troupe de gens d'armes, embusqués là par les soins de ce méchant nain, fondit sur lui comme une troupe d'éperviers sur un roitelet.

Galaor se remit bientôt de l'émotion qu'il avait éprouvée en se voyant ainsi troublé à l'improviste dans ses songeries amoureuses ; bientôt les satellites du nain furent taillés en pièces par sa valeureuse épée, et le nain lui-même aurait péri comme ses compagnons, s'il n'avait eu l'habileté de s'enfuir aux premiers horions.

Le duc de Bristoie, prévenu par ce drôle, fit sortir cent de ses chevaliers pour aller s'emparer de l'amant de sa nièce. Celui-ci, qui s'était rapproché du château, aperçut à une fenêtre la belle Aldène toute en larmes, et lui faisant avec son mouchoir les signes les plus éloquents pour le prier de s'éloigner vitement. Galaor dut obéir, non par crainte, mais par respect.

Les cent chevaliers du duc, après une battue qui dura toute la journée, rentrèrent enfin au château, mais sans leur proie, et le duc, furieux, fit enfermer les deux suivantes de la princesse dans une tour obscure, en attendant qu'il eût assez de preuves pour les faire condamner au dernier supplice.

## CHAPITRE XXV

Comment Amadis, égaré dans une forêt, demanda l'hospitalité à un château, où on la lui refusa ; comment il apprit le nom du châtelain et songea à en tirer justice.

Pendant ce temps Amadis, s'étant séparé d'Urgande, avait repris le chemin de Vindisilore. Comme Galaor, occupé de son amour, il s'égara dans un bois, où la nuit le surprit. Bientôt la pluie, le froid et l'obscurité le contraignirent à chercher un asile; il espéra en trouver un en apercevant au

milieu du bois un château dont les fenêtres resplendissaient de lumières. Il s'avança et entendit des bruits d'instruments qui lui persuadèrent que les maîtres de ce château étaient en train de se gaudir. Lors il frappa, sans qu'on lui répondît. Il refrappa, plus fort cette fois; une fenêtre s'ouvrit et il en sortit une voix rauque qui cria :

— Qui es-tu donc pour venir me troubler à pareille heure?...

— Je suis, répondit l'amant d'Oriane, un chevalier égaré qui demande à recevoir céans l'hospitalité pour quelques heures.

— Un chevalier ! reprit la voix. Parbleu! tu me parais avoir de bonnes raisons pour fuir la lumière, et peut-être que tu n'oses marcher le jour, de peur d'être obligé à combattre.

— Qui que tu sois, reprit Amadis indigné de cette injure, tu ne mérites pas en effet l'honneur que je voulais te faire en entrant dans ton château. Mais, toi qui parles du courage des autres, oseras-tu bien me dire ton nom?...

— Oui, répondit la voix, mais à condition que lorsque tu me rencontreras, tu ne refuseras pas de me combattre?...

— Qu'à cela ne tienne! Je te combattrai.

— Frémis donc, malheureux, de l'engagement imprudent que tu viens de prendre!... Je suis Dardan, entends-tu, Dardan! Et le jour où nous nous rencontrerons sera plus fâcheux pour toi que ne sera fâcheuse la nuit que tu vas passer dans les bois!...

— Ah! s'écria Amadis, furieux de cette insolence. Sors! Fais apporter des flambeaux par tes gens, et je t'apprendrai alors quelle réception on doit aux chevaliers...

— Oh! oh! répondit Dardan en ricanant, Dieu me préserve de faire brûler des flambeaux pour punir un hibou de ton espèce! Bonsoir... La pluie augmente, il ne fait pas bon rester ainsi aux fenêtres... Je vais me remettre à table...

Dardan se retira en effet et Amadis dut s'éloigner, en se promettant bien de se venger de cette gaberie malplaisante un jour ou l'autre. Il marcha, et, au bout de quelque temps, il rencontra deux demoiselles à cheval qui se hâtaient de regagner les tentes qu'elles avaient fait dresser dans la forêt. Surprises de trouver un chevalier couvert d'armes brillantes au milieu de cette forêt, elles se doutèrent bien qu'il s'était égaré et elles le prièrent de venir passer la nuit sous leurs tentes. Amadis leur conta son aventure avec Dardan.

— C'est le plus insolent, le plus présomptueux et le plus injuste des hommes!... répondirent-elles. Et son audace s'est augmentée depuis qu'une demoiselle a été assez lâche pour l'aimer, à la condition de la mettre en possession des biens d'une riche veuve, sa parente, et de se présenter à la cour du roi Lisvart, pour soutenir la justice de cette usurpation, en offrant le combat à celui qui voudra soutenir les intérêts de cette veuve... Dardan est très redouté, la veuve est peu connue, et nul ne se soucie de combattre Dardan pour elle...

A ce récit, Amadis devint pensif, et l'une des demoiselles lui ayant demandé ce qui l'occupait, il répondit :

— Je pense que voici la meilleure occasion de faire un acte de justice et en même temps de punir une insolence... Gardez-moi, je vous prie, le plus absolu secret : je combattrai Dardan!

Les demoiselles promirent de garder le secret qu'il leur demandait, tout en essayant doucement de le dissuader d'une telle entreprise. La nuit se passa ainsi. Le lendemain Amadis se remit en route vers la cité de Vindisilore.

Il chevaucha et arriva bientôt à l'extrémité d'un bois qui couronnait une montagne d'où l'on découvrait en entier la ville et la plaine environnante où l'on avait dressé la lice où Dardan devait attendre pendant trois heures le champion de la veuve.

## CHAPITRE XXVI

Comment Amadis, monté sur un cheval blanc, combattit Dardan en présence de la belle Oriane.

Suivant la promesse qu'il en avait faite à la demoiselle de Dannemark, messagère d'Oriane, Amadis était couvert des mêmes armes et montait le même cheval blanc dont il s'était servi pour combattre Abies. Son écu seul était fortement bossué par les derniers combats qu'il avait soutenus en chemin, et l'on y distinguait à peine les deux lions d'azur.

Le roi Lisvart, les princesses Oriane et Mabille, avaient déjà pris place au balcon qui avait été appareillé pour eux au meilleur endroit de la lice. Les jeunes princesses formaient les vœux les plus ardents pour qu'il se présentât quelqu'un d'assez courageux pour défendre les droits de la veuve, laquelle était là, pleurant et se désolant, tandis que Dardan, suivi de sa maîtresse, insultait à son malheur en se promenant fièrement dans la lice où personne ne paraissait.

Amadis, arrêté au sommet de la montagne, rêvait amoureusement à la belle princesse Oriane, et déjà était écoulée la première heure de station que devait faire Dardan. Le bruit des trompettes, annonçant la seconde heure, le tira de sa songerie : il descendit rapidement de la montagne, suivi du fidèle Gandalin, et vola vers la lice dont les barrières s'ouvrirent incontinent pour le recevoir.

— Madame, dit-il en s'inclinant devant la veuve, voulez-vous bien m'accepter pour votre défenseur?

— Ah! seigneur! répondit la veuve, toute joyeuse de savoir enfin défendue, je vous accepte avec grand merci comme un ange tutélaire envoyé à mon secours par l'Etre des êtres, qui ne veut pas qu'une injustice se commette impunément envers une pauvre veuve!...

Amadis poussa alors son cheval avec grâce vers le balcon royal, et salua respectueusement le prince et les princesses, mais sans oser lever les yeux sur Oriane, de peur d'en ressentir un trouble fâcheux pour ce qu'il allait faire.

— Dardan, cria-t-il à son adversaire, j'ai la parole de la veuve qui m'avoue pour son défenseur, et je viens tenir celle que je t'ai donnée cette nuit...

— Parbleu! répondit Dardan, je crois te reconnaître à ta voix... Mais tu risques plus ici que tu n'aurais risqué cette nuit, car cette nuit j'étais en train de m'amuser, et à présent je vais agir sérieusement... Tu as été mouillé par la pluie, je vais te mouiller avec ton propre sang...

– Les trompettes sonnèrent et les deux chevaliers allèrent prendre champ pour revenir l'un sur l'autre avec impétuosité.

— Laissez aller les combattants! cria un héraut d'armes.

Amadis et Dardan, enfonçant leurs éperons dans les flancs de leurs chevaux, s'avancèrent l'un contre l'autre avec une furie sans pareille. Du premier coup, Dardan fut renversé; mais, comme il était d'une force herculéenne, il n'avait pas complétement perdu les étriers et avait pu se remettre en selle, aidé des rênes que sa main avait saisies. Il revint, l'épée haute, sur Amadis.

Ce combat, l'un des plus mémorables qui se fût donné jusque-là à la cour du roi de la Grande-Bretagne, dura près de deux heures. Les deux adversaires étaient épuisés. Leurs chevaux fumaient, hors d'haleine aussi. Dardan proposa de descendre et de continuer la lutte à pied, comptant sur sa force et sur sa vigueur, mais ignorant de celle du redoutable Amadis.

Les deux combattants descendirent de cheval et mirent l'épée à la main. Amadis attaqua vigoureusement son ennemi et le força de battre en retraite jusque sous l'échafaud qui portait le balcon royal.

— L'orgueilleux Dardan est perdu! s'écrièrent quelques dames.

Involontairement Amadis leva les yeux vers le balcon d'où était partie cette exclamation, et il aperçut Oriane. A l'aspect de cette mie tant aimée, il se troubla, enivré par cette vue si chère, et son épée lui tomba des mains.

Dardan profita vitement de cet avantage inespéré; mais les coups qu'il portait sur les armes d'Amadis, presque sans défense, firent revenir ce héros qui, alors, s'élança sur lui, le terrassa et lui arracha son casque et son épée.

— Tiens-toi pour vaincu, lui cria-t-il, ou sinon je te tranche la tête!...

— Je te demande merci, répondit Dardan, et je renonce à mes prétentions sur les seigneuries de la veuve...

Dardan achevait à peine ces mots, que la maîtresse, pour laquelle il venait de combattre si âprement, s'avança avec colère vers lui et lui dit :

— Dardan, tu peux aussi renoncer pour toujours à moi... car je ne veux plus aimer ni voir de ma vie le lâche chevalier qui a si mal défendu mes droits!...

— Ah! cruelle, s'écria Dardan, qu'Amadis venait de relever en lui rendant son épée, est-ce là le prix de tant d'amour, de mon honneur et de ma vie, que je viens d'employer pour vous?...

La demoiselle ne lui répondit que par un regard méprisant et par de nouvelles offenses. Alors son amant, transporté de rage et de douleur, s'écria en s'avançant vers elle :

— Ah! perfide et cruelle maîtresse! Que ta mort serve d'épouvantail à toutes celles qui te ressemblent!...

Et, ces mots à peine dits, la tête de la demoiselle volait au loin sous l'épée du chevalier son amant, qui, retournant son arme contre lui-même, tombait aussitôt expirant sur le corps de sa maîtresse et mêlait son sang au sien.

Amadis fut vivement ému par le spectacle de cette double et pitoyable fin; mais, comme il ne voulait pas être connu à la cour du roi Lisvart, il profita du trouble survenu à ce propos pour sortir de la lice et regagner le bois où Gandalin lui avait dressé une tente.

## CHAPITRE XXVII

Comment Oriane et Amadis, tous les deux très amoureux, trouvèrent moyen de se voir et de se parler à l'insu du roi Lisvart.

On chercha partout le vainqueur de Dardan, mais sans le trouver. Le roi Lisvart regretta de ne pouvoir lui rendre tous les honneurs qu'il méritait, et il célébra hautement, en présence de sa cour, la valeur et la générosité dont Amadis avait usé envers un ennemi superbe et insolent.

Oriane, émue du douloureux spectacle dont elle venait d'être témoin, s'était retirée en sa chambre avec Mabile et la demoiselle de Danemark.

Cette dernière avait soupçonné que le vainqueur de Dardan pouvait bien être Amadis, à cause de son cheval et de ses armes. Mais une chose l'avait arrêtée dans ses soupçons, c'était l'absence des deux lions qu'Amadis portait peints sur son écu, et qui avaient été effacés par les nombreux coups de lance et d'épée reçus par cet écu. Cependant elle reprit confiance en apprenant que le vainqueur s'était soustrait aux félicitations légitimes que tout autre, à sa place, n'aurait pas manqué de rechercher.

— Madame, vint-elle dire à la princesse Oriane, je connais et vous connaissez aussi le vainqueur de Dardan... Il n'y a que l'amant le plus passionné qui puisse éprouver un trouble assez violent pour laisser échapper son épée, et rester pétrifié au moment le plus décisif du combat, après avoir seulement élevé les yeux vers vous...

— Tu te trompes sans doute, répondit Oriane en rougissant de plaisir de voir que ses soupçons à elle se trouvaient ainsi confirmés. Tu te trompes... Ce chevalier, quoique vaillant, ne peut être le Chevalier de la Mer... Et cependant, je l'avoue, au moment où il levait la tête de mon côté, je n'ai pu m'empêcher de tressaillir et de frémir, craignant que Dardan ne profitât du trouble de ce chevalier pour l'abattre...

Le lendemain de cette aventure, Gandalin vint au palais du roi Lisvart, auquel il annonça qu'il arrivait d'Ecosse et qu'il était chargé de commissions de la reine de ce pays pour Oriane et Mabile. Lisvart l'envoya aussitôt chez ces princesses.

En apercevant Gandalin et en l'entendant parler, Oriane rougit jusqu'au blanc des yeux. Elle devinait son message secret sous son message apparent, mais sans oser faire voir qu'elle le devinait. Mabile, en fidèle amie, le devina pour elle, et elle pria Gandalin de la suivre.

Ils allèrent tous deux dans la chambre d'Oriane, elle l'interrogea avec une insistance particulière à laquelle Gandalin céda volontiers. Lors, Oriane elle-même les rejoignit bientôt, et le fidèle compagnon d'Amadis apprit à ces deux aimables pucelles que son ami, après avoir vaincu Dardan, s'était retiré dans le bois voisin, et qu'il l'avait laissé tout en larmes et dans l'incertitude mortelle de savoir si Oriane lui permettrait de paraître à ses yeux.

— Une pareille crainte, dit Oriane d'un air doux et modeste, eût pu convenir au Chevalier de la Mer ; mais le fils du roi Périon, cet Amadis couvert de gloire, ne peut qu'honorer par sa présence la cour des plus grands rois du monde...

— Ah! madame, s'écria le fidèle Gandalin, n'aurai-je donc rien autre chose à répondre à ce chevaleureux prince que chacun prise tant?...

Oriane baissa les yeux, quelques larmes coulèrent sur ses joues de roses ; elle n'eut que la force de tirer un anneau de son doigt, en disant à Gandalin :

— Voici pour Amadis!... Maintenant, je vous laisse avec la princesse Mabile, ma bonne amie... Elle connaît les plus secrets sentiments de mon cœur, et ce qu'elle me dira de faire en cette occurrence, je le ferai les yeux fermés et avec la plus grande joie...

Oriane se retira, laissant Mabile et Gandalin en train de deviser. Il fut alors convenu que, la nuit prochaine, Amadis viendrait se cacher dans un verger sur lequel la salle de bain de la princesse Oriane avait une fenêtre grillée, et, pour mieux assurer l'entrée et la sortie de cet amoureux chevalier, Gandalin reçut une clef du verger et l'ordre d'y conduire son ami vers le milieu de la nuit.

On imagine sans peine avec quelle joie Amadis reçut l'anneau de la princesse, sa mie, et avec quelle impatience il attendit l'heure qui devait sonner son bonheur!

Enfin cette heure arriva, et Amadis fut introduit dans le verger, devant la fenêtre grillée. Mais il eut beau se rappeler le temps où Oriane et lui, élevés ensemble, jouaient dans la plus douce des familiarités, il ne put tout d'abord parler autrement qu'avec ses soupirs, sa langue étant collée à son palais par excès de timidité.

Ce fut Oriane qui prit la première la parole.

— Seigneur, lui dit-elle de sa voix divine, l'amitié qui nous a unis dans notre enfance ne s'est point éteinte en mon cœur... J'ai cru, sans manquer à mes devoirs, pouvoir jouir la première du plaisir de revoir le Chevalier de la Mer, de le féliciter sur son bonheur d'avoir retrouvé son père dans un grand roi, et de lui dire toute la part que je prends à la gloire dont il s'est couvert...

— Ah! madame! répondit Amadis avec enthousiasme, c'est par vous, c'est pour vous seule que je respire et que j'agis... Le premier sentiment formé par moi au temps regretté de ma prime-jeunesse, a été de vous consacrer ma vie et mes adorations... Si j'ai jamais désiré être né dans un rang qui me rapprochât du vôtre, c'est pour que vous n'eussiez pas à rougir de votre amant respectueux et soumis... Si je me suis illustré par tant de combats, si je compte m'illustrer encore par tant d'autres, c'est pour en rapporter toute la gloire à vous seule...

— Seigneur, reprit Oriane, je ne fais nul doute que vous m'aimiez, tant pour les peines que vous avez prises pour moi que pour ce que vous me dites ; et quand même je n'en aurais nul enseignement de parole ni de fait, je suis trop heureuse de le croire pour songer un seul instant à en douter...

— Madame, reprit Amadis, j'ai tant de félicité à vous entendre, que je me trouve sans force pour soutenir le poids d'un si grand contentement... Amour est maladie ; favorable ou contraire, il ne peut être sans passion, c'est à-dire sans trouble... Vous me parlez plus doucement que je n'eusse jamais osé l'espérer, et, à cette cause, je me sens tout défailli de bonheur...

— Bien dites-vous, mon ami, répondit Oriane ; vous êtes un apprenti en l'art de la félicité... Je souhaite de toute mon âme que vous y deveniez maître, c'est-à-dire que vous vous accoutumiez à être heureux... Je vous promets de vous y aider de tout mon pouvoir...

— Ah! madame! s'écria Amadis, l'espérance de cette divine journée me fera prendre en patience cette pénible vie!... Pour l'amour de vous je supporterai les peines intérieures le plus couvertement que je pourrai ; quant à celles du dehors, je les entreprendrai le plus courageusement qu'il me sera possible... Mais, cette bienheureuse journée, je vous supplie de me dire quand elle arrivera...

— Elle est déjà commencée, mon ami, répondit Oriane qui souriait dans l'ombre, mais votre œil ébloui ne la voit point...

Lors, Amadis devint pensif et tint ses yeux arrêtés sur sa mie, qui le regardait elle-même avidement à travers les losanges du treillis. Puis, quelques instants après, elle lui tendit sa petite main blanche, en signe d'amitié et comme gage de la sincérité de sa parole. Amadis s'en empara et se mit à la baiser mille et mille fois sans sonner mot, non plus qu'elle.

Mabile, voyant qu'ils restaient ainsi l'un et l'autre plongés dans leur béatitude, oublieux du monde et de la vie, les rappela à la réalité de leur situation.

— Seigneur, dit-elle à Amadis, combien de temps avez-vous résolu de rester en la cour du roi Lisvart?...

— Autant de temps qu'il plaira à madame Oriane, répondit le chevalier.

— Ce sera donc toujours, dit amoureusement la princesse.

Leurs mutuels devis allaient recommencer, lorsque Gandalin, qui faisait le guet, vint prévenir Amadis que l'aube du jour apparaissait. Amadis était bien disposé à ne tenir nul compte de cet avertissement, tant il trouvait de charme à rester dans l'atmosphère où vivait sa mie adorée. Mais sa mie adorée, s'apercevant que Gandalin disait vrai, et craignant d'être surprise en cette conversation avec son amant, lui dit :

— Mon seigneur, allez-vous-en, s'il vous plaît... Car il en est temps... Allez-vous-en pour revenir bientôt... Nous nous sommes vus de nuit, il faudra bien nous voir de jour... Nos amours étant de ces choses qui s'avouent hautement...

Amadis prit derechef la belle main blanche que lui tendait Oriane, y déposa le plus long et le plus

savoureux baiser du monde, et se retira, suivi du fidèle Gandalin.

## CHAPITRE XXVIII

Comment Amadis se fit connaître au roi Lisvart, aux princes et aux grands seigneurs de la cour, desquels il fut hautement reçu et festoyé.

Dans le courant de la journée qui suivit l'entrevue d'Oriane et d'Amadis, celui-ci s'arma, monta à cheval, et quitta la forêt pour venir à la ville, accompagné des deux demoiselles qui lui avaient précédemment donné l'hospitalité avant son combat avec Dardan.

Une fois entrées avec lui dans la ville, ces deux demoiselles le conduisirent directement au logis de la veuve que voulait dépouiller Dardan, laquelle était leur cousine.

— Monseigneur, dit cette veuve en voyant entrer chez elle son libérateur, et en se prosternant avec empressement devant lui, tout le bien que j'ai à cette heure, c'est vous qui me l'avez donné, je le tiens de vous et non d'autres : faites-en donc ce que vous voudrez...

— Dame, répondit Amadis, ce n'est point pour cela que je viens céans... Je viens vous chercher pour vous conduire devant le roi, afin qu'il vous tienne quitte et que je m'en puisse aller là où j'ai affaire...

La veuve voulait tout ce que voulait lui-même son sauveur. Elle s'appareilla donc et sortit avec lui, qui, au préalable, se désarma de son heaume.

En chemin, le peuple se pressa sur leur passage. Il reconnaissait la veuve et son vaillant chevalier, vainqueur de Dardan, et, cela étant, il menait un train du diable pour leur témoigner à tous deux ses sympathies et son admiration. Si grand fut le bruit, même, qu'il monta jusqu'aux oreilles du roi, qui voulut en connaître la cause. On la lui donna, et, à son tour, il alla avec empressement au devant de ce chevaleureux homme si jeune encore et déjà si célèbre.

— Chevalier, lui dit-il, vous êtes céans le bienvenu, parce que vous y étiez le bien attendu...

Amadis, en face de ce bienveillant accueil, s'empressa, pour y répondre, de mettre un genou en terre.

— Dieu vous donne bonne et longue vie, Sire! murmura-t-il.

— Je forme le même souhait à votre profit, mon ami, reprit le roi en relevant le chevalier.

— Sire, reprit Amadis confus, je suis venu vers vous pour rendre quitte la veuve que Dardan voulait frustrer...

— Elle est libre, répondit le roi, et à cause de vous, j'ajoute encore des seigneuries à celles qui lui appartiennent et vont lui être restituées sur l'heure...

— Grand merci, Sire, dit Amadis. Maintenant, Sire, je vous prie de me donner congé, à moins que je ne puisse vous faire service, cas auquel je demeurerai, car vous êtes le prince à qui je désire le plus obéir.

— Mon ami, répondit le roi, plus votre partement sera retardé, plus mon plaisir sera grand... Restez céans le plus longtemps possible si vous voulez me mettre en contentement véritable...

— Je ferai ce qu'il vous plaira, Sire...

— Pour commencer, mon bel ami, vous allez vous désarmer... Ce harnois de guerre doit peser à vos jeunes épaules plus que de besoin...

Amadis s'inclina et s'en alla dans une chambre voisine avec le roi Arban de Norgalles et le comte de Glocester, pour lui tenir compagnie.

Lors, le roi Lisvart manda la reine, qui arriva aussitôt et à laquelle il raconta comment il avait retenu le chevalier vainqueur de Dardan.

— Et savez-vous son nom? demanda la reine.

— Non, certes, répondit le roi; par discrétion, je n'ai pas osé le lui demander...

— Peut-être est-ce le fils du roi Périon de Gaule!... Mais il est quelqu'un qui pourrait nous renseigner là-dessus : c'est l'écuyer qui nous a apporté des nouvelles d'Ecosse...

Incontinent, le roi fit appeler Gandalin, et, sans lui rien déclarer, il lui fit signe de le suivre, en lui disant seulement :

— Venez!... Et dites-moi, en voyant un chevalier que je vous montrerai, si vous le connaissez...

Gandalin le suivit, et tous deux entrèrent là où était Amadis.

— Ah! mon seigneur! s'empressa de dire Gandalin, en mettant un genou en terre devant son maître, j'ai eu mainte peine à vous trouver depuis mon départ d'Ecosse!...

— Gandalin, mon ami, sois le bienvenu !... Quelles nouvelles m'apportes-tu?...

— De très bonnes, Dieu merci, monseigneur, de très bonnes! Tous vos amis se portent bien et se recommandent à votre bonne grâce... Mais, monseigneur, désormais il n'est plus besoin de céler votre état... Car, ajouta Gandalin en se tournant vers le roi Lisvart, ce chevalier que voici est le fils du vaillant roi Périon de Gaule; pour tel le connut son père, lorsqu'il mit à mort, en combat singulier, le puissant roi Abies d'Irlande, par quoi Périon recouvra entièrement les pays qu'il avait perdus...

Amadis était désormais connu. On ne l'aima que davantage. Auparavant, c'était à cause de sa vaillance; maintenant, c'était à cause de sa vertu et de sa haute naissance.

Il se retira avec le roi de Norgalles, à qui Lisvart le recommanda spécialement, pour qu'il ne manquât d'aucune distraction pendant tout le temps qu'il resterait en sa cour.

Le lendemain, Amadis, qui avait son but, vint prendre congé du roi.

— Mon ami, répondit Lisvart, je suis marri de cette annonce... Vous m'eussiez fait grand plaisir de ne pas partir si tôt... Toutefois, comme j'entends vous être agréable et non vous tyranniser, je ne m'oppose en rien à ce que vous avez résolu, supposant, outre que je n'en ai pas le droit, que vous avez vos raisons pour en agir ainsi... Partez donc, mon ami; mais, avant de partir, voyez s'il vous plaît la reine, qui désire vous entretenir...

Amadis s'inclina en signe d'acquiescement, et, le prenant par la main, le roi Lisvart le conduisit vers la reine, à qui il dit :

— Ma dame, voici le fils du roi Périon de Gaule qui vous veut faire sa révérence.

— Vraiment, repondit la reine, il me fait là grand plaisir.

Lors, Amadis se mit à genoux devant elle et voulut lui baiser les mains; mais elle s'y opposa avec bonté et le pria de s'asseoir auprès d'elle.

En se relevant, Amadis s'aperçut que le roi Lisvart n'était plus là, ni aucun des seigneurs de sa suite, et qu'il était entouré de dames et de demoiselles qui toutes le regardaient curieusement, à cause de sa renommée et de sa belle figure.

Tant d'yeux féminins braqués sur lui commençaient à le troubler. Que devint-il, lorsqu'il entendit la reine dire à sa fille Oriane, qu'il ne savait pas être là :

— Ma mie, ne reconnaissez-vous point le fils du roi Périon, qui vous a si bien servie lorsqu'il était votre écuyer, et qui vous servira encore, s'il lui plaît, maintenant qu'il est chevalier?... En bonne foi, il faut bien que vous m'aidiez toutes à le prier, afin qu'il m'octroye ce que je lui demanderai...

— Qu'est-ce donc, ma dame? demanda Amadis.

— Seigneur Amadis, le roi désire grandement que vous demeuriez avec lui... Il vous l'a demandé, mais sans l'obtenir, à ce qu'il me paraît, puisque vous êtes venu aujourd'hui céans pour prendre congé de lui... Nous allons voir qui l'emportera en cette occurrence, des dames ou des hommes... En conséquence, seigneur Amadis, nous vous prions d'être le chevalier de ma fille Oriane, de moi et semblablement de celles que vous voyez en notre compagnie... Si vous y consentez, vous nous éviterez le souci de chercher notre appui en un autre qui ne nous serait peut-être pas aussi agréable, sachant bien que, si vous êtes le nôtre, il nous sera aisé de nous passer de ceux du roi.

Toutes les demoiselles présentes, à qui on avait fait la leçon, l'entourèrent comme un essaim de fauvettes et se mirent à lui faire la même demande que la reine. Amadis, fidèle à son rôle qui lui commandait provisoirement la dissimulation, allait refuser, lorsqu'il surprit un clignement d'œil de sa mie Oriane, qui lui fit comprendre qu'il était temps d'accepter.

— Madame, répondit-il à la reine, qui donc oserait ne pas faire votre volonté, surtout lorsqu'il est si doux de s'y soumettre?... Je suis content de demeurer avec vous et de vous servir, madame, ainsi que ma dame Oriane... A une condition seulement, si vous le permettez, c'est que si je fais quelque service au roi, ce sera comme vôtre et non comme sien.

— Et pour tel nous vous acceptons! dit la reine.

## CHAPITRE XXIX

Où l'auteur se tait, pour le présent, des faits et gestes d'Amadis, pour reprendre le propos de Galaor.

Galaor était parti de la maison du duc de Bristoie, où le nain lui avait donné tant d'ennuis. Il chemina tout le jour, égaré dans les méandres broussailleux de la forêt d'Arinide, sans trouver homme qui le redressât en sa bonne route. Cependant, à la vesprée, il aperçut de loin venir vers lui un écuyer, monté sur un très bon cheval.

Or, à ce moment, Galaor commençait à souffrir outre mesure d'une plaie qui lui avait précédemment été faite, en combattant contre les gens d'armes du duc de Bristoie, embusqués par le nain à l'issue de la poterne du château. Par quoi, se sentant mal, il dit à cet écuyer qui venait :

— L'ami, sais-tu où je pourrais être médiciné d'une plaie que j'ai?

— Oui bien, répondit l'écuyer, mais tels couards que vous n'y veulent pas aller volontiers, parce que communément ils n'en sortent pas sans recevoir honte et dommage...

— Laissons cela, reprit Galaor, et dis-moi seulement si j'y trouverais quelqu'un qui me guérît ma plaie?...

— Vous y trouverez plutôt quelqu'un qui vous en fera d'autres...

— Montre-moi le chemin, et je m'assurerai par moi-même de la vérité de ce que tu m'annonces...

— Je ne le ferai que si cela me plaît...

— Tu le feras de gré ou de force, mais tu le feras, je t'en réponds!...

— Par force? dit l'écuyer. Crainte pourrait-elle jamais me forcer à faire plaisir à un chevalier aussi lâche et aussi recru que tu parais l'être!...

En entendant parler si audacieusement cet homme, Galaor tira vitement son épée et fit mine de lui en fendre la tête.

— Par Dieu! rustre, tu me conduiras là où tu dis, et je conduirai ton âme aux enfers, son futur logis!...

L'écuyer eut peur. Il répondit :

— Puisque vous m'y forcez, je vais vous conduire là où votre folie sera bientôt châtiée et où sera vengé l'outrage que vous venez de me faire.

Ce disant, l'écuyer se mit à marcher devant Galaor, et, quand ils eurent ainsi cheminé pendant un assez long temps, une lieue environ, ils arrivèrent près d'une forteresse assise le long d'un plaisant val et bien peuplée d'arbres.

— Laissez-moi aller maintenant, dit l'écuyer à Galaor, car voilà le lieu où j'espère être vengé de l'injure que vous me faites...

— Va-t-en à tous les diables! répondit Galaor. Je ne suis pas assez satisfait de ta compagnie pour te retenir plus longtemps.

— Si vous n'êtes pas satisfait de moi, vous le serez encore moins de ceux que vous allez trouver! lui cria l'écuyer en s'esquivant.

Galaor haussa tranquillement les épaules et plus tranquillement encore se dirigea vers le château, à la porte duquel veillaient un chevalier armé, monté sur son cheval, et cinq hallebardiers équipés pour défendre l'entrée de la place.

— N'est-ce pas vous, demanda le chevalier à Galaor, qui avez tout à l'heure contraint notre écuyer?

— Je ne sais qui est votre écuyer, répondit Galaor, à moins que ce ne soit le paillard que j'ai forcé à me conduire ici, lequel est bien le paillard le plus rogue et le plus audacieux de la chrétienté!...

— Cela peut être... Mais enfin, que demandez-vous, céans!...

— Seigneur, je suis blessé et je cherche qui me secoure.

— Entrez, alors !...

Galaor entra sans défiance aucune. Mais il eut à peine fait quelques pas que le chevalier et les hallebardiers l'assaillirent tous les six à la fois. Lors, il se retourna, s'empara de la hallebarde de l'un d'eux, et, avec cette arme, cassa la tête au chevalier pour le punir de sa traîtrise. Puis, entrant parmi les autres, il les chargea si rudement qu'il en tua trois; les deux qui restaient s'enfuirent clopin clopant vers le château.

Galaor allait les poursuivre, lorsqu'il entendit son écuyer qui lui cria de loin :

— Seigneur, seigneur, prenez vos armes, car il y a céans une émeute de gens !...

Galaor s'arrêta coi et retourna s'armer.

— Par Dieu ! reprit l'écuyer, je prendrai cette hache pour vous secourir, si besoin est, contre ces pendards.

Et il prit la hallebarde et l'écu de l'un des morts.

— Pour le moins, ajouta-t-il, je ferai mon épreuve contre cette canaille; car pour ne pas perdre chevalerie avant de l'avoir reçue, je ne veux pas mettre la main sur un chevalier de peur de l'outrager !...

— Sois assuré, dit Galaor, qu'aussitôt que j'aurai retrouvé celui qui me conféra à moi-même cet honneur, tu seras chevalier !...

Cela dit, Galaor et son écuyer passèrent outre. Deux chevaliers vinrent vers eux, puis dix soudards, qui ramenèrent devant eux les deux qui fuyaient devant Galaor.

— Tuez-le ! tuez-le ! criait de toutes ses forces le couard écuyer de tout à l'heure, lequel se trouvait pour le moment à une des fenêtres du château. Tuez-le ! tuez-le ! mais épargnez son cheval qui me pourra servir !...

Galaor, en reconnaissant ce misérable qui l'avait si traîtreusement dirigé, sentit le cœur lui enfler de telle sorte qu'il courut sus aux nouveaux arrivants et les chargea avec une rare impétuosité. Sa lance s'en brisa contre le premier des deux chevaliers, et il dut employer son épée pour se défaire du second, qu'il jeta à bas de son cheval. Lors, poursuivant sa pointe, sans s'arrêter pour souffler, il se mêla parmi les gens de pied, et constata avec plaisir que son écuyer en avait déjà dépêché deux.

— C'est très bien commencé, mon ami ! lui cria-t-il pour lui augmenter le cœur. Achevons, maintenant, achevons ! Que nul de ces paillards n'en réchappe ! Aucun d'eux n'est digne de vivre.

Le traître écuyer, qui était à la fenêtre, voyant ce conflit, monta hâtivement par un escalier au haut d'une tour, et cria tant qu'il put :

— Seigneur, armez-vous, sinon vous êtes mort !...

Il cria même si fort, ce misérable, que Galaor l'entendit et jugea à propos d'aller au-devant. Mais il n'avait point fait trois pas qu'il aperçut un chevalier armé de toutes pièces et un cheval qu'on lui tenait tout prêt au pied de la montée. Galaor sauta légèrement sur ce cheval destiné à un autre.

— Damp chevalier, dit-il au maître présumé de ce cheval, il faudra dorénavant monter de meilleure heure, si vous ne voulez pas voir votre destrier occupé. Je l'ai, je le garde !...

— Qui êtes-vous donc ? demanda le chevalier étonné, car il n'avait pas encore eu le temps d'apercevoir Galaor, tant il avait fait vite. Etes-vous celui qui a tué mes deux neveux et les gens d'armes de ce château ?

— Je ne sais de qui vous parlez, répondit Galaor, mais je vous assure que j'ai trouvé céans la pire canaille de la terre.

— Pardieu ! s'écria le chevalier, ceux que vous avez tués valaient mieux que vous, je vais vous le prouver !...

Ils mirent alors la main aux épées, et le combat commença âprement.

Le chevalier, maître du château où se trouvait Galaor, était un vaillant homme, et s'il y avait eu là les témoins ordinaires des tournois, il y eût eu des applaudissements pour la façon brillante dont il portait ses coups à Galaor.

Mais Galaor était Galaor. Son adversaire ne put supporter plus longtemps l'effort de son bras victorieux : il dut fuir. Galaor le poursuivit, et de si près, qu'ayant gagné un portail et voulant sauter par une fenêtre basse pour de là gagner les derrières du château, il tomba et se fracassa la tête sur un amas de pierres.

Quand Galaor s'en vit débarrassé, il s'en retourna maudissant le château et les habitants. En s'en allant, il entendit, en passant, une voix dolente qui appelait à l'aide.

Il s'approcha et pria le plaignant de lui ouvrir la porte.

— Je ne puis, étant attaché par une énorme chaîne, lui répondit-on.

Galaor supposant que c'était quelque prisonnier, donna du pied si rudement dans la porte qu'il la fit sortir des gonds.

Il aperçut alors une belle demoiselle, la chaîne au cou, qui lui dit :

— Seigneur, que sont devenus le seigneur de ce château et ceux de sa suite ?

— Ils sont tous morts de ma main, répondit Galaor, après m'avoir attaqué lorsque je demandais aide et soins pour mes blessures.

— Dieu soit loué, fit la demoiselle; ôtez-moi ces chaînes et bientôt je vous aurai délivré de vos souffrances.

Galaor rompit la chaîne et s'en fut avec la demoiselle, qui prit la précaution d'emporter deux boîtes d'onguents que le seigneur du château gardait précieusement.

En passant dans la cour, Galaor vit remuer encore le premier chevalier vaincu; mais pour ne pas le laisser languir en souffrance, il lui passa tant de fois sur le ventre, au galop de son cheval, qu'il lui fit rendre l'âme.

Puis Galaor escorta la demoiselle, à qui il tint de beaux propos d'amour.

La demoiselle avoua qu'elle lui devait une grande reconnaissance de l'avoir sauvée si bravement, et elle lui assura qu'elle lui appartenait en tout ce qu'il pourrait souhaiter.

Ils entrèrent si avant dans les serments d'amour que l'exécution s'en suivit et qu'ils goûtèrent ensemble le fruit tant aimé des favoris de dame Vénus.

Par bonheur, ils avaient trouvé un pavillon de chasseurs qui les abrita pendant cette nuit, de sorte que Galaor fut non-seulement guéri des plaies de son corps, mais soulagé aussi des blessures qu'amour lui avait faites précédemment.

La dame raconta à Galaor qu'elle était fille de

Thélois le Flamant, devenu comte de Clave par la volonté du roi Lisvart et d'une dame qu'il avait tenue longtemps pour sa mie.

— Mais un jour, dit-elle, que j'étais au monastère voisin avec ma mère, je fus demandée en mariage par celui que vous venez de tuer; ayant été refusé, il profita d'une occasion et m'enleva par force au milieu de mes compagnes de jeu, il m'emmena là où vous m'avez sauvée.

Il me lia dans cette prison que vous avez vue, en me disant que j'y resterais jusqu'à ce que mes parents vinssent le supplier de me prendre pour sa femme. Il voulait ainsi se venger de mes dédains pour sa main et ses hauts faits.

Je priai Dieu de lui faire le plus de mal possible, et préférai attendre ce jour de vengeance plutôt que de commencer avec lui une captivité éternelle.

— Vous êtes pleine de raison, répondit Galaor; mais dites-moi où vous allez en me quittant, je ne puis m'arrêter longtemps ici et je doute que vous vouliez m'accompagner.

— Conduisez-moi, reprit-elle, au monastère où j'ai été enlevée, ma mère s'y trouve, elle me saura délivrée à sa grande joie.

Galaor approuva ce dessein, et tous deux montant à cheval ils prirent la route du monastère, où ils arrivèrent à la nuit tombante, entourés de la réception la plus cordiale.

La demoiselle raconta les prouesses de Galaor, qui, malgré son désir de ne pas séjourner longtemps, ne sut résister aux instances multipliées que les dames lui firent pour le garder près d'elles pendant quelques jours.

## CHAPITRE XXX

Comment Amadis, ayant la faveur du roi Lisvart, entendit parler de son frère Galaor.

Amadis, après avoir défait le redoutable Dardan, et su prendre une bonne position à la cour de Lisvart, avait été nommé chevalier de la reine.

Or, un jour qu'il était en compagnie de dames, une demoiselle entra chez la reine et lui demanda s'il y avait à la cour un chevalier portant des lions à ses armes.

La reine, voyant qu'il s'agissait d'Amadis, lui dit :

— Que voulez-vous à ce chevalier.

— Madame, je lui apporte, répondit-elle, des nouvelles d'un chevalier qui a fait le plus beau commencement d'armes qu'on ait encore vu.

— Vous dites beaucoup, reprit la reine; peut-être ignorez-vous ce qu'ont fait tous les autres.

— Néanmoins, répliqua la demoiselle, je crois que vous penserez comme je dis lorsque vous saurez ce qu'il a accompli. Je désirerais vous le dire en présence du chevalier, à qui j'ai d'autres nouvelles encore à donner.

La reine lui montra Amadis, en l'invitant à s'expliquer vitement.

— Madame, dit la demoiselle, je vous crois. — Sachez donc, monseigneur, dit-elle à Amadis, que le gentilhomme que vous avez fait chevalier, lorsque vous prîtes le seigneur de Baldoit et délivrâtes l'ami d'Urgande, vous envoie ses respects et vous regarde comme son seigneur.

Il vous assure qu'il deviendra grand chevalier et homme de bien, ou qu'il mourra en chemin.

Amadis s'émut beaucoup à ces paroles qui lui rappelaient son frère; les dames en furent étonnées, surtout Oriane.

Cependant la reine brûlait du désir de savoir la suite, et la demoiselle continua :

— Son premier fait d'armes a été en la roche de Galtare, où il a combattu le terrible géant Albadan, lequel, en rase campagne, seul à seul, il a défait et tué.

Puis elle entra dans les détails de ce combat, auquel elle avait assisté.

La reine s'informa du chemin qu'avait pris ce chevalier; la demoiselle raconta qu'une dame était venue le chercher de la part de sa maîtresse, qui désirait le connaître.

— Que vous semble de ce chevalier ? dit la reine à Amadis; le connaissez-vous ?

— Je le connais et l'ai vu, répondit Amadis; pas assez sans doute, mais, d'après ce que m'a dit Urgande, il doit être mon propre frère.

— Votre destinée est bien extraordinaire ! reprit la reine. Vraiment, c'est miracle que vous ayez retrouvé vos parents, et eux vous. Il me plairait de voir à la cour du roi ce chevalier valeureux.

Oriane, trop éloignée de la reine pour avoir pu connaître la cause de l'émotion d'Amadis, le fit approcher et le félicita des nouvelles que sa jalousie supposait être celles d'une dame inconnue. Mais lorsqu'Amadis lui eut raconté la vérité, elle fut obligée de se faire pardonner cette supposition.

Oriane et Amadis conçurent le projet de faire venir Galaor à la cour, et Amadis demanda à la reine son bon plaisir.

— Vous serez agréable au roi, dit la reine, en allant chercher ce chevalier.

Amadis partit avec Gandalin, et le premier jour ne rencontrèrent aucune aventure.

Le lendemain, ils traversèrent une forêt et aperçurent une dame accompagnée de deux demoiselles et de quatre écuyers. Ces gens, tout en larmes, suivaient une litière occupée par un chevalier.

Amadis étonné leur demanda d'où venaient leurs larmes et quel personnage se trouvait être dans cette litière.

— C'est, dit la dame, toute ma douleur et toute mon affection, mon seigneur et mari.

Amadis s'approcha pour regarder quel personnage c'était.

Il vit un chevalier assez grand, dont le visage était enflé et tout tailladé; et, comme il était incapable de répondre à ses questions, Amadis s'enquit auprès de la dame, qui lui raconta que, le jour même, ils traversaient un pont, lorsqu'un chevalier les pria de rebrousser chemin, s'ils étaient au roi Lisvart; il ajoutait qu'il tuerait le roi, s'il le prenait, parce que ce dernier avait à sa cour un chevalier meurtrier de Dardan, son ami.

— Mon mari, continua la dame, fatigué de ces menaces, lui répondit qu'il était sujet et vassal de Lisvart, et qu'il ne le nierait à personne. Alors le chevalier du pont commença à charger mon mari, qui, à la fin, succomba sous des coups multipliés. L'homme du pont l'a cru mort et nous a crié de faire porter à la cour du roi Lisvart sa dépouille, pour le narguer.

— Dame, dit Amadis, faites-moi montrer le chemin par un de vos écuyers; je dois venger votre mari, car c'est à cause de moi qu'il a été mis en cet état.

La dame le fit accompagner, et Amadis fut en peu de temps arrivé au pont, près duquel le chevalier jouait aux tables avec un compagnon.

Ce dernier, en apercevant Amadis, quitta le jeu, et, montant son grand cheval blanc, il cria :

— Holà-holà! je vous défends d'aller plus loin, si vous ne faites un serment.

— Et lequel? répondit Amadis.

— Que vous n'êtes pas de la maison du roi Lisvart; sans cela, je vous promets malheur!

— Je ne sais ce que vous ferez, reprit Amadis, mais je suis chevalier de la reine, femme de Lisvart; je fis dernièrement rétablir les droits d'une demoiselle déshéritée.

— Par ma tête, répliqua le chevalier du pont, je vais vous ôter la vie, car vous avez tué l'un de mes meilleurs parents.

Et il vint à toute vitesse sur Amadis, qui partit en même temps. Leur rencontre fut terrible : lances et écus furent brisés, et le chevalier fut surpris de se trouver couché par terre.

Mais Amadis était en train de relacer son armet, prêt à tomber; ce qui permit au chevalier de remonter en selle et de donner de son épée à son adversaire. Amadis, aussitôt qu'il eut son arme à la main, découpa par derrière l'armet du chevalier et lui trancha si bien la tête, qu'elle pendait sur ses épaules; il rendit l'âme à l'instant.

Les hommes du pont prirent aussitôt la fuite. Amadis ne voulut pas les poursuivre et pria l'écuyer d'aller raconter à sa dame quelle vengeance il avait tiré pour son mari. Puis il continua à traverser la forêt, si bien qu'il atteignit une plaine couverte de fleurs odorantes dont la vue lui rappela son Oriane.

Pendant qu'il rêvait à sa belle, il aperçut un nain très contrefait monté sur un palefroi; il l'interrogea sur la route qu'il avait faite.

— Je viens de la maison du comte de Claire, répondit ce nain.

— N'y as-tu pas vu, fit Amadis, un nouveau chevalier nommé Galaor?

— Non, repartit le nain; mais, dans trois jours, je pourrai vous montrer le meilleur chevalier qui jamais porta lance et armure.

Amadis, présumant que c'était son frère dont parlait le nain, resta avec lui; ils s'arrêtèrent chez une demoiselle qui les reçut bien; mais Amadis ne put se reposer la nuit, pensant toujours à Oriane.

Le lendemain, vers midi, ils virent un chevalier qui combattait contre deux.

Amadis, s'approchant, leur demanda la cause de ce combat.

— C'est, dit l'un des deux, que ce chevalier se prétend aussi fort que nous deux ensemble.

— Votre différend est bien mince, dit Amadis, car la force de l'un ne diminue pas celle de l'autre.

Alors ces chevaliers firent la paix; ils demandèrent à Amadis s'il connaissait le chevalier qui était cause de la mort de Dardan; qu'ils désiraient le rencontrer. Amadis leur dit qu'il l'avait vu à la cour du roi Lisvart; puis il les laissa.

Il n'était pas encore éloigné d'eux qu'il les entendit venir à sa suite en courant; le nain proposait de fuir, mais Amadis prit son armet et son écu.

Les chevaliers arrivés tout près de lui, demandèrent qu'il leur accordât une faveur, savoir où ils pourraient rencontrer le meurtrier de Dardan.

— C'est moi, répondit Amadis, et vraiment j'hésitais à l'avouer de peur de faire mon éloge.

Alors les chevaliers l'appelèrent traître et fondirent lâchement sur celui qui venait de les réconcilier. Mais Amadis les rembarra vivement; l'un eut l'épaule coupée et fut jeté à bas de son cheval, le second perdit son armet et eut la gorge fendue. Quant au dernier il prit la fuite, et Amadis craignit d'être trop mal monté pour lui faire poursuite.

Gandalin, en revoyant son maître, le félicita, et bientôt ils purent se reposer dans un ermitage.

Le lendemain, vers trois heures, le nain indiqua à Amadis, au fond d'un vallon riant, trois pins élevés sous lesquels était à cheval un cavalier; tout près, deux chevaliers désarmés couraient après leurs chevaux; un peu plus loin se reposait un chevalier entouré de lances fichées en terre; deux chevaux prêts à monter attendaient.

Le nain indiqua à Amadis le chevalier couché comme celui qu'il avait promis de lui montrer, et il l'appela Angriote d'Estravaux; il lui raconta ensuite que ce chevalier aimait une dame voisine qu'il avait dérobée à ses parents par force d'armes; que la dame, ne voulant pas l'aimer, puisqu'elle n'était point sienne de son vouloir, lui donna pour condition d'amour qu'il arrêterait aux trois pins, tous les chevaliers errants qui passeraient. Il pouvait s'adjoindre son frère, et, dans le cas où ce dernier serait occis, il n'aurait qu'une année à continuer seul cet engagement.

— Ils se retirent la nuit dans le château voisin et sont ici toute la journée, ajouta le nain. Depuis trois mois qu'ils ont pris ce poste, Angriote n'a pas encore mis l'épée à la main; son frère a défait tous les chevaliers qui se sont présentés.

— J'ai entendu parler de cela, répondit Amadis, par un chevalier qui, en effet, trouvait cette dame plus belle que sa mie; ne s'appelle-t-elle pas Grovenèse.

Le nain confirma ce nom et voulut entraîner Amadis dans un autre chemin, mais Amadis donna des éperons à son cheval et passa devant; il se trouva bientôt au vallon dont un écuyer gardait l'entrée.

— Seigneur, lui dit cet écuyer, ne passez pas outre si vous n'avouez que la mie du chevalier couché sous ce pin, est plus belle que la vôtre.

— Dieu m'assiste, répondit Amadis, si je proférerai jamais pareil mensonge, à moins de force et extrême contrainte.

— Or, retournez donc, reprit l'écuyer; autrement, il vous faudra combattre contre les deux chevaliers que vous voyez là-bas.

— S'ils m'assaillent, répliqua Amadis, je me défendrai selon mon pouvoir.

Et il continua son chemin sans dire un mot de plus.

## CHAPITRE XXXI

Comment Amadis combattit contre Angriote et son frère, qui gardaient le passage du val.

En voyant Amadis poursuivre sa route, le frère d'Angriote lui dit :

— Vous êtes fou de refuser ma demande, car il vous faut combattre contre moi.

— Ce combat, répondit Amadis, m'est plus agréable qu'un mensonge horrible.

Et tous les deux s'engagèrent rudement dans leurs écus; le chevalier fut désarçonné et garda les rênes de son cheval jusqu'à ce que le cheval les fît rompre en le traînant; il resta évanoui sur la place.

Amadis descendit de cheval, et levant l'armet, s'aperçut qu'il n'était que pâmé. Il le remua et il reprit ses sens.

— Vous êtes mort, lui dit Amadis, si vous ne vous rendez.

Le chevalier voyant une épée nue suspendue sur sa tête se rendit.

Angriote pendant ce temps se disposait à venger son frère; il envoya une lance à Amadis par un de ses écuyers.

Les lances se brisèrent à la première rencontre, sans qu'il y eût blessure cependant, et tous deux reprirent carrière.

Déjà Amadis avait saisi son épée, mais Angriote lui dit, se croyant très fort sur cette arme.

— Ne vous pressez pas, joutons avec les lances jusqu'à ce que l'un de nous soit à bas.

— Chevalier, répondit Amadis, je ne puis rester ici longtemps, je suis attendu.

— Comment, reprit Angriote, vous vous croyez déjà hors de mes mains, rompons encore une lance s'il vous plaît.

Amadis y consentit. Les deux combattants se choquèrent si fort qu'Angriote fut renversé sous son cheval; le cheval d'Amadis s'embarrassa et tomba de l'autre côté, de telle sorte qu'un tronçon de lance, resté dans son écu, lui entama légèrement le corps.

Mais il se releva fièrement comme il convenait au soutenant d'honneur et de beauté de dame Oriane.

Ayant enlevé le tronçon, il marcha sur Angriote l'épée au poing.

Ce dernier lui renouvela, comme à un enfant, de déclarer sa mie plus belle entre toutes; mais Amadis répondit par une attaque si furieuse, ils se battirent avec une telle rage que les assistants et eux-mêmes sentirent qu'il y aurait bientôt un résultat.

Amadis, résolu de faire triompher la beauté de sa dame, s'éleva à un tel point de force et d'adresse, qu'Angriote, couvert de horions, quitta le combat.

— Certes, dit-il à Amadis, vous valez mieux qu'on ne croirait à vous voir.

— Rendez-vous, lui répondit Amadis, car si vous prolongez le combat, il finira avec votre existence, et j'en serais fâché, car vous êtes un chevalier brave et courtois.

— Alors, Angriote reprit : Je crois convenable de me rendre au meilleur chevalier que j'aie rencontré, et tout le monde en doit faire autant; je ne regrette que d'avoir perdu ce que j'aimais le plus au monde.

— Espérez, répliqua Amadis, que votre dame récompensera un jour la courtoisie que vous lui avez gardée, je ferai ce que je pourrai afin que vous soyez heureux.

Et prenant congé d'Angriote qui voulait l'héberger en son château, Amadis partit avec le nain, et pendant cinq jours, leur route ne fut traversée d'aucun incident.

## CHAPITRE XXXII.

Comment Amadis, toujours à la recherche de Galaor, entra dans le château de l'enchanteur Arcalaüs, et ce qui s'ensuivit.

Heureux d'avoir fait triompher la beauté d'Oriane, mais affligé de voir son espérance trompée dans la recherche de Galaor, Amadis suivit le nain auquel il avait promis un don. Le sixième jour, ils arrivèrent en vue d'une forteresse qui paraissait inhabitée.

— Seigneur, dit le nain, c'est ici le château de Valderin, et celui qui le possède est le plus redoutable que je connaisse. Hélas! j'avais un maître aussi brave qu'aimable; il vint près de ce château; le traître qui l'habite l'attaqua, aidé de plusieurs satellites : mon maître fut vaincu!... Depuis six mois je lui cherche un vengeur... Tous les chevaliers que j'ai conduits ici pour punir son lâche meurtrier, ont perdu la vie ou la liberté...

— Tu fais acte de bon serviteur, lui dit Amadis, seulement tu devrais prévenir les gens des dangers qu'ils courent. Quel est donc ce seigneur si redoutable.

— Seigneur, répondit le nain, c'est l'enchanteur Arcalaüs. Mais retirons-nous, car la nuit vient, et si Arcalaüs me savait amener contre lui des chevaliers il me pourrait nuire.

Animé par le récit du nain et par la certitude que la cour de la Grande-Bretagne n'avait pas de plus mortel ennemi que cet enchanteur, Amadis n'hésita pas une seconde à pénétrer dans la seconde cour du château. Nul être vivant ne s'offrit à sa vue, et le même silence régna dans cet endroit jusqu'à deux heures avant la nuit.

Le nain, qui commençait à prendre effroi, lui cria vainement :

— Seigneur, sortons d'ici, je vous rends votre parole!...

— Non, répondit Amadis, je ne sortirai point sans avoir connu l'intérieur de ce château.

Et, se défiant un peu du nain, il chargea Gandalin de s'assurer de sa personne et de le forcer à le suivre. Lors, il descendit de cheval et parcourut les deux cours.

On ne pouvait entrer dans le château que par deux portes de fer, qu'il était impossible de forcer.

Apercevant une voûte obscure qui paraissait ouverte, Amadis n'hésita pas à s'y aventurer et à descendre l'humide escalier qui conduisait dans ce souterrain.

Il y marchait à peine depuis quelques minutes qu'il entendit un bruit de chaines et des cris lamentables. Il s'avança vers le lieu d'où partaient ces bruits, autant que les ténèbres dans lesquelles il se trouvait pouvaient le lui permettre. Tout-à-coup, une voix rauque s'écria :

— Lève-toi !... prends ces fouets et va-t-en faire crier d'une autre sorte ces misérables qui osent troubler mon sommeil !...

Amadis tira alors son épée et s'avança, résolu. La lumière d'une lampe lui fit découvrir une troupe de gens armés dont quelques-uns dormaient, et dont le plus grand nombre veillaient.

Amadis les enjamba après avoir pris une de leurs haches; mais ils furent éveillés par d'autres plaintes qu'ils firent taire en menaçant l'auteur de coups de verges.

L'un d'eux se leva même et trouva devant lui Amadis dont il eut grande peur.

— Qui va là, dit-il, qui t'a permis de franchir ce séjour?

— Moi seul, répondit Amadis.

— Tant pis pour toi, reprit le garde, tu vas grossir le nombre des malheureux dont tu entends les pleurs.

Et il enferma Amadis dans le souterrain, puis avertit ses compagnons. Le geôlier voulut se charger d'Amadis et le vint harceler, aidé d'un garde; mais il reçut un coup de poing qui lui brisa la mâchoire et Amadis lui trancha la tête.

Tous les gardes se ruèrent alors contre lui, mais il en mit quatre hors de combat et les deux derniers se rendirent.

Il se fit ouvrir les prisons avec les clefs que portait le geôlier à sa ceinture, et délivra une jeune femme recluse dont les vêtements étaient pourris.

—Je suis fille de roi, lui dit-elle, et c'est à cause d'un roi que je suis ici.

— Prenez courage, lui dit Amadis, je suis sûr que votre pauvreté se changera bientôt en richesse et votre douleur en joie.

Il fit mettre à cette demoiselle le manteau d'écarlate qu'Arcalaüs avait donné récemment à son geôlier, puis la conduisit dehors, l'assurant que, lui vivant, elle ne rentrerait pas dans ce lieu de supplice.

— Permettez, lui dit Amadis, que mon écuyer vous tienne compagnie tandis que j'irai délivrer vos compagnons de captivité.

Ils étaient alors sous la voûte d'entrée, et il survint un garde qui demanda à celui qui éclairait Amadis :

— Mon maître, Arcalaüs, veut savoir si le chevalier qui vient d'entrer est mort ou en prison.

Le garde laissa tomber les chandelles tant il fut effrayé, mais Amadis lui dit :

— Que crains-tu sous ma protection? Marche devant sans inquiétude.

Ils arrivèrent enfin dehors, la nuit était fort avancée. Amadis ne vit ni le nain, ni Gandalin : il suivit un peu un bruit de voix et les aperçut tous deux attachés à des poteaux au-dessus d'un feu; il accourut pour les délivrer et les ramena au château avec la demoiselle et les deux gardes.

La porte du château était fermée, ils se retirèrent dans un coin de la cour et Amadis, ayant appris de Gandalin qu'un cheval était dans une écurie voisine, enfonça la porte, prit la bête toute sellée, la monta et attendit Arcalaüs dont l'arrivée était connue de Gandalin et du nain.

En attendant, Amadis devisait avec la demoiselle dont Arcalaüs avait causé le malheur en la ravissant à celui qu'elle adorait. Arcalaüs était l'ennemi juré de ce roi, et il ne craignit pas d'employer les ressources de l'enchantement pour arriver à ses fins.

Amadis sut que ce roi était Arban de Norgales dont il était fort l'ami; il en félicita la demoiselle.

Le petit jour commençait à poindre, car la nuit s'était écoulée pendant ces événements, et Amadis n'attendait plus que le lever du soleil pour sortir de ce château, lorsque tout-à-coup une fenêtre s'ouvrit, un homme d'une grande taille y parut, et, s'adressant à l'amant de la belle Oriane, il lui cria :

— Est-ce toi, malheureux, qui a osé massacrer la garde de mon château?

— Si tu veux descendre, répondit Amadis, je te rendrai compte de ce que j'ai fait et je te dirai ce que j'ai dessein de faire...

— Attends-moi donc! reprit l'homme à la haute taille, d'un air furieux et menaçant.

— La fenêtre se referma, et, quelques minutes après, une des portes de fer s'ouvrit pour livrer passage à un chevalier d'une forte encolure. C'était Arcalaüs.

Cet enchanteur avait une taille de géant et une vigueur proportionnée à sa taille. Il s'imagina avoir facilement raison de ce chevalier qui avait osé franchir l'enceinte de son château lorsque tant d'autres avaient été si cruellement punis de cette témérité. Mais Amadis n'était pas un chevalier ordinaire : il avait en outre le bon droit et la justice pour lui. Devant les coups terribles qu'il porta à Arcalaüs, et dont le dernier le désarma, cet enchanteur dut prudemment battre en retraite de peur de pis.

Amadis le suivit. Arcalaüs franchit l'escalier et, en quelque bonds, arriva dans une chambre où soudain une femme lui présenta une épée pour remplacer celle qu'il venait de laisser tomber. C'était pour lui une occasion nouvelle de combattre : il se présenta à la porte de la chambre, et défia Amadis qui s'y était courtoisement arrêté, par respect pour la dame, qu'il venait d'apercevoir. Arcalaüs ordonna à cette dame de se retirer et insulta Amadis par les plus grossières injures, en le défiant de passer le seuil de la porte.

— Fût-ce aux enfers, répondit alors Amadis, j'irais attaquer un monstre tel que toi!

Il dit et s'élança dans la chambre; mais à peine avait-il fait un pas, qu'il tomba sur le sol, évanoui.

Arcalaüs le désarma aussitôt, et, appelant la dame de tout-à-l'heure, il lui dit :

— Il me serait facile de donner la mort à cet ennemi que voici; mais je serai mieux vengé par la prison cruelle à laquelle je le condamne et par le projet que je vais exécuter... Je le laisse provisoirement sous votre garde!...

Ayant dit cela, Arcalaüs se désarma, se couvrit des armes d'Amadis, s'empara de sa redoutable

épée et monta sur son cheval qu'il trouva broutant l'herbe maigre qui croissait çà et là dans la cour.

En s'en allant, il fit mettre Gandalin et le nain en prison. Gandalin ne voulait pas survivre à son maître et priait qu'on le tuât plutôt que de le mettre au cachot; il insultait Arcalaüs sur sa traîtrise et lâcheté, afin qu'on se débarrassât de lui. Mais Arcalaüs le laissa dire, et le fit traîner par les cheveux et jeter dans un cul de basse fosse.

— Si je te faisais occire, lui dit-il, tu serais hors de peine, tandis que là tu souffriras mille fois plus que la mort même.

Puis Arcalaüs, monté sur le cheval d'Amadis et suivi de trois écuyers, se dirigea vers la cour du roi Lisvart.

A peine était-il sorti que la dame, sous la garde de laquelle il avait laissé Amadis, vit entrer, dans la salle où elle se tenait, deux demoiselles chargées de douze flambeaux qu'elles allumèrent et placèrent tout autour de la salle. Bientôt une troisième dame, d'une taille plus imposante que les deux premières, entra, tenant d'une main un petit réchaud et de l'autre un livre écrit en signes particuliers, et suivie de six demoiselles qui portaient des harpes.

La dame, qui paraissait la maîtresse des autres, versa alors quelques aromates et quelques herbes odoriférantes sur son réchaud et le promena autour d'Amadis, toujours évanoui. Pendant que ces parfums se répandaient en nuages bleus dans la salle, et que les harpes préludaient harmonieusement, elle lut quelques phrases dans le livre mystérieux qu'elle tenait à la main, et plusieurs voix lui répondirent dans la langue inconnue qu'elle parlait en lisant ce livre. Tout-à-coup, s'approchant de celui qu'on croyait mort, elle le prit par la main en lui criant d'une voix vibrante :

— Amadis, réveillez-vous! La Gloire, Oriane et votre amie Urgande vous appellent à la vie!...

Amadis se réveilla, en effet, et reconnut sa protectrice Urgande, aux pieds de laquelle il se jeta.

— Ah! madame, lui dit-il, que ne vous dois-je pas?

— Ne perdons point de temps, répondit Urgande; il s'agit de prévenir les suites funestes de la noire trahison d'Arcalaüs... Il a pris vos armes, et se flatte de paraître comme votre vainqueur... Couvrez-vous des siennes et volez pour démentir à temps le faux récit qu'il ne manquera pas de faire de sa victoire et de votre mort.

Amadis obéit, et, ne voulant pas porter plus loin sa vengeance, en considération de la femme d'Arcalaüs, laquelle était une pitoyable dame, tendre aux affligés et douce aux captifs, il se couvrit de l'armure de l'enchanteur, monta sur son cheval, et sortit du château. Il était suivi par Gandalin, le nain, Grindaloïa et les autres prisonniers d'Arcalaüs, parmi lesquels se trouvait le célèbre chevalier Brindaboias, dont Lisvart et sa cour regrettaient depuis trois ans la perte.

## CHAPITRE XXXIV

Comment Arcalaüs, couvert de l'armure d'Amadis, se présenta à la cour du roi Lisvart, et de l'effet désastreux qu'il produisit; comment, ensuite, la joie revint, lorsqu'on connut la vérité.

Faisant diligence pendant ce temps, Arcalaüs était arrivé à Vindisilore, au moment même où les princesses Oriane et Mabille prenaient le frais à leur fenêtre.

— Ah! cousine, s'écria Oriane en apercevant Arcalaüs, couvert de l'armure d'Amadis, qu'on est heureux de revoir ce qu'on aime!

Et, entraînant Mabile, elle courut avec elle dans la chambre de la reine, après avoir pris le temps de nouer et de relever ses beaux cheveux.

Comme elles étaient là toutes deux, dans l'attente de voir paraître le plus vaillant et le plus beau des chevaliers, elles virent entrer le roi, tout en larmes, qui s'écria d'une voix entrecoupée :

— Ah! madame, quel coup affreux! Le brave Amadis n'est plus!...

La reine Brisène aimait son chevalier comme son propre fils. En entendant ainsi annoncer sa mort, elle jeta un cri douloureux et tomba sans connaissance. Oriane et Mabile voulurent s'avancer pour la secourir; mais la tendre Oriane, cédant au désespoir qui s'était emparé de son âme amoureuse, s'évanouit également et tomba sur ses genoux comme foudroyée. On la transporta dans sa chambre.

Les soins de Lisvart et des dames du palais ayant fait revenir à elle la reine Brisène, elle voulut avoir de plus amples détails sur la catastrophe, et le roi les lui donna tels qu'il les tenait de la bouche perfide d'Arcalaüs. Amadis était venu le défier dans son château de Valderin, et les conditions du combat avaient été que le vainqueur se couvrirait des armes du vaincu, après l'avoir tué, et irait à la cour de Lisvart rendre compte de ce combat. Puisque Arcalaüs était vivant et couvert de l'armure d'Amadis, ce dernier était mort!

Pendant que Lisvart faisait ce lamentable récit à la reine, le traître Arcalaüs était remonté à cheval et était sorti du palais, chargé des imprécations de tous ceux qui regrettaient Amadis, c'est-à-dire de tout le monde.

Oriane était toujours évanouie. Les efforts les plus grands étaient faits, mais en vain, pour la rappeler à la vie. Au bout de deux heures seulement, elle commença à s'agiter : deux ruisselets de larmes jaillirent de ses beaux yeux comme de deux sources trop pleines.

— Ah! chère Oriane, lui dit Mabile en l'embrassant tendrement, revenez à la vie et à la raison!... Non, il n'est pas possible qu'Amadis ait pu succomber sous les coups du lâche et perfide Arcalaüs...

C'est un mensonge que ce monstre a fait là!... Nous reverrons Amadis, chère Oriane, nous le reverrons!...

— Hélas! ma mie, murmura Oriane, ne me détournez pas du chemin de la mort si vous désirez mon repos, et consentez que j'aille bientôt retrouver en l'autre monde celui que j'aimais et qui m'aimait tant lui-même qu'il n'eût pu vivre un jour sans moi!...

En proférant ce mot, la dolente amoureuse se prit tellement à pleurer que c'était grand'pitié de la voir.

Puis, reprenant haleine, elle ajouta :

— Ah! fleur et miroir de chevalerie! votre mort est une si grave chose, que non-seulement moi, votre mie, mais encore le reste du monde doit y avoir regret, puisqu'en vous perdant le monde a perdu ce qui l'honorait le plus en bonté, en prudence, en hardiesse, en beauté... Toutefois, moitié de ma vie, si, là où vous êtes, vous avez encore quelque sentiment, je suis sûre que vous n'avez, vous, aucun regret à la vie perdue, excepté à cause de moi, que vous savez si affligée; car vous avez laissé tant d'honneur en ce monde, tant acquis de réputation en ce peu de temps que vous y avez été, qu'on peut dire, en comptant d'après vos mérites, que vous êtes mort vieux!...

Oriane allait poursuivre, lorsqu'elle fut interrompue par la reine Brisène qui accourait, la joie sur le visage, suivie d'une jeune dame et d'un chevalier, tous deux inconnus d'Oriane.

— Grâce au ciel, s'écria la reine, Amadis est vivant! Amadis est toujours victorieux!... C'est un mensonge qu'est venu nous faire ce matin le lâche Arcalaüs. N'est-ce pas, chevalier Brindaboias? N'est-ce pas, belle princesse Grindaloia?...

Le chevalier et la jeune princesse racontèrent alors ce qui s'était passé au château de Valderin, en ajoutant qu'ils avaient été séparés d'Amadis sans le savoir, mais qu'on ne tarderait sans doute pas à le revoir.

A ce récit, si différent de celui d'Arcalaüs, les roses du teint de la tendre Oriane se ranimèrent. Presque aussi peu maîtresse de cacher sa joie que sa douleur, elle s'écria :

— Ah! madame, vous faites renaître le bonheur dans cette cour, par votre présence et par les bonnes nouvelles que vous nous apportez!... Grand merci de toute mon âme!...

Puis elle se jeta dans les bras de la jeune princesse de Sorolis et lui jura l'amitié la plus vive.

— Madame, dit à son tour cette princesse en s'adressant à la reine, puisque ce jour est consacré au bonheur, permettez-moi de songer à ceux qui souffrent encore loin de nous, et dont la douleur contraste avec notre joie... Aldène, nièce du duc de Bristoie, est prisonnière de son oncle, qui en use très mal avec elle, à cause d'un chevalier qui a voulu la délivrer.

— Le duc de Bristoie est vassal du roi Lisvart, répondit vivement la reine; nous allons lui envoyer l'ordre de remettre Aldène en liberté et de l'envoyer ici pour vous retrouver... Nous allons aussi, chère princesse, prévenir le roi Arban de Norgales de votre présence ici...

— Ah! madame, murmura Grindaloïa en rougissant, que de bontés!...

## CHAPITRE XXXV

Comment Amadis, toujours en quête de son frère Galaor, finit par le rencontrer après un combat acharné avec lui, combat amené par les suggestions d'une fausse nonnain.

Amadis, tranquille sur la supercherie qu'Arcalaüs s'était proposé de faire à la cour de Lisvart, et jugeant que l'arrivée de Brindaboias et de la princesse de Sorolis suffisait pour en empêcher l'effet, s'était remis plus vivement que jamais à la quête de son frère, et il n'imagina point de le chercher dans une abbaye de femmes.

Galaor y était cependant, et il s'y trouvait même très bien, ce qui ne l'empêcha pas, au bout de quinze jours de cette existence charmante, de prendre la clef des champs. Il n'était pas seul dans sa fuite : une des aimables demoiselles qui l'avaient aidé à se guérir l'accompagnait, heureuse de l'enlever à ses compagnes.

Amadis continuait sa quête de son frère, et il était arrivé, à force de chevaucher, jusqu'à la forêt d'Angadeuse, lorsqu'il y rencontra un grand chariot couvert d'où il lui sembla qu'il sortait des plaintes. Il demanda poliment à celui qui conduisait l'escorte nombreuse dont ce chariot était entouré, ce qu'il contenait, et pourquoi des gémissements en paraissaient sortir. On ne lui répondit qu'en l'attaquant.

Amadis était sorti victorieux de trop de combats pour ne pas sortir de même de celui-ci. En effet, malgré le nombre des assaillants, le valeureux amant d'Oriane fit bientôt mordre la poussière aux misérables qui l'avaient aussi discourtoisement attaqué; ceux qui ne furent pas tués prirent la fuite.

S'approchant alors du chariot, et levant un côté des draperies qui le couvraient, il vit un riche cercueil écussonné, deux femmes en deuil et un vieux chevalier dont la barbe fleurie blanche descendait jusqu'au nombril.

— Que signifie tout cela? demanda Amadis étonné, au vieillard.

— Vous ne pouvez l'apprendre, répondit ce dernier, que de la dame du château voisin, si toutefois vous osez m'y suivre.

Après un pareil propos, Amadis n'eût pas balancé d'entrer dans ce château, quand même la curiosité ne l'y eût pas poussé déjà : en conséquence il suivit le chariot qui venait de reprendre sa marche. Mais, à peine y fut-il entré, que la porte du château se referma et qu'on arrêta Gandalin et le nain qui l'avaient suivi. Puis on l'assaillit de toutes parts.

Quoique fatigué du premier combat qu'il avait livré, Amadis se fit bientôt un rempart du corps des plus audacieux qui l'attaquèrent; mais, le nombre des assaillants augmentant sans cesse, il eût très certainement succombé, si, dans ce moment, une jeune demoiselle en deuil, presqu'aussi belle qu'Oriane, suivie d'une dame plus âgée, n'eût ouvert une fenêtre et, par son autorité, fait cesser cet inégal combat.

— Que vous ai je fait, seigneur chevalier? ajouta-t-elle d'une voix douce. Pourquoi me venir at-

taquer jusque dans mon château, lorsque les lois de la chevalerie et votre honneur devraient plutôt vous engager à m'accorder votre appui?...

Touché de la jeunesse, de la beauté et de la grâce avec laquelle cette demoiselle s'exprimait, Amadis s'empressa de lui raconter en quelques mots son aventure, pour lui prouver que les torts de l'agression n'étaient pas de son côté. Le vieux chevalier à la barbe fleurie blanche, paraissant alors sur le balcon, confirma la vérité de son récit.

— Ah! seigneur chevalier, reprit alors la gente dame, combien j'ai regret de la brutalité de mes gens! Combien aussi je me réjouis de l'avoir arrêtée au moment où elle pouvait vous devenir funeste! Mettez-moi vitement, je vous prie, à portée de réparer cet attentat, et venez apprendre de moi-même la cause de ma douleur et de ce que vous avez vu dans la forêt.

On se fie aisément à la parole d'une gente pucelle, dont la candeur égale la beauté : Amadis ne balança pas. Il délaça son heaume, et, abordant son hôtesse avec le plus de courtoisie possible, il s'excusa de nouveau sur la nécessité où ses gens l'avaient mis de se défendre. La jeune fille, en le voyant si beau, devint toute rougissante et ne put sonner mot pour lui répondre. Ce fut la vieille dame qui le fit pour elle.

— Seigneur chevalier, lui dit-elle, ce qui vient de se passer sous nos yeux nous prouve qu'aucun chevalier n'est plus capable que vous de soutenir les intérêts de ma nièce... Mais il serait oiseux de vous raconter nos malheurs, si vous ne nous promettez d'essayer de les adoucir...

— Ah! madame, répondit Amadis, quel chevalier serait assez lâche pour se refuser à défendre la jeunesse, l'innocence et la beauté?... Oui, madame, je vous promets de vous servir de tout mon pouvoir : puisse la parole que je vous en donne ici volontairement et sincèrement, me mériter votre confiance!...

— Cette enfant que vous voyez céans, reprit alors la vieille, est fille d'un roi puissant et équitable, qu'un frère a osé massacrer de sa main pour s'emparer de ses Etats : c'est le corps de ce malheureux prince que vous avez vu dans le chariot couvert... Depuis sa mort, un vieux chevalier de sa cour, dont le courage nous a sauvées de la barbarie du tyran, fait promener deux fois par mois ce cercueil, sous escorte, dans l'espérance de trouver enfin quelque vaillant chevalier disposé à prendre la défense de ma nièce... Mais le traître Abiséos, c'est le nom du fratricide, est d'autant plus redouté, qu'il est soutenu dans sa réputation de férocité par ses deux fils Dorison et Dramis, lesquels sont malheureusement aussi forts que méchants... Ils ont juré de se soutenir mutuellement tous les trois et de combattre ensemble... Votre bras seul ne pourrait même nous suffire, et nous n'osons croire que nous rencontrerons un jour trois chevaliers pour épouser notre querelle et vaincre Abiséos et ses deux fils.

— Madame, répondit Amadis, jamais cause ne fut plus juste que la votre et celle de cette belle princesse, et je m'engage à trouver dans le plus bref délai deux autres chevaliers aussi disposés que moi à combattre pour vous..... Tous les deux me touchent d'assez près par les liens du sang et du cœur pour que j'ose vous en répondre : je ne demande que le temps nécessaire pour les joindre.

— Si vous faites cela, seigneur chevalier, dit à son tour la jeune fille de sa voix la plus melliflue, Briolanie, légitime héritière du royaume de Sobradise, vous en aura une éternelle reconnaissance...

— Je n'en exige pas tant, madame, répondit Amadis en s'inclinant. Mes deux compagnons et moi nous sommes chevaliers du roi Lisvart et de la reine Brisène; c'est vous dire que notre devoir est de combattre jusqu'à la mort pour la sainte cause de la justice et de l'innocence persécutées.

On apporta bientôt les tables, qui furent couvertes avec abondance et avec magnificence : il s'agissait de fêter dignement ce vaillant hôte!

Amadis s'était désarmé et avait revêtu un riche manteau qui rehaussait encore sa bonne mine et sa fière prestance. Les deux dames l'admirèrent beaucoup : il leur parut être le plus parfait chevalier qu'elles eussent vu de leur vie. De son côté, Amadis, quoiqu'il fût insensible à toute autre beauté qu'à celle de l'incomparable Oriane, ne put s'empêcher de remarquer les charmes, la grâce, l'esprit et la modestie de la princesse Briolanie, et il s'en entretint même assez longuement avec Gandalin, après le dîner, lorsqu'ils se furent retirés tous deux dans la chambre qui leur était destinée.

Le nain, compagnon de Gandalin, en entendant ainsi Amadis parler de l'héritière du royaume de Sobradise, en conclut qu'il en était amoureux, d'autant plus volontiers qu'il lui semblait, en effet, impossible qu'un chevalier jeune, ardent et beau, ne devînt subitement épris des charmes de toute sorte qui composaient la beauté de Briolanie.

Le lendemain, de bonne heure, Amadis prit congé des deux dames dont il avait reçu l'hospitalité, et il leur renouvela sa promesse. La jeune princesse de Sobradise lui présenta alors en rougissant et d'un air qui fut remarqué par le nain, une très belle épée ayant appartenu au feu roi son père. Amadis la reçut avec courtoisie et jura de l'employer utilement à son service, propos qui fut également remarqué par le nain, lequel, s'approchant de Briolanie, lui dit tout bas :

— Madame, vous avez conquis dès aujourd'hui le plus vaillant et le plus beau chevalier qui soit au monde...

Briolanie rougit de nouveau et ne répondit rien, ce qui confirma le nain dans son opinion.

— Ils s'aiment tous deux! pensa-t-il.

Amadis sortit donc du château et reprit sa route, toujours suivi de Gandalin et du nain malavisé.

Il venait de quitter la forêt d'Angadeuse et allait prendre une route qui la côtoyait, lorsqu'il vit venir à sa rencontre un chevalier bien armé suivi d'une demoiselle. Il n'en était plus qu'à vingt pas, lorsque ce chevalier se précipita, l'épée à la main, sur le malheureux nain et lui porta un revers qui lui eût décollé net la tête, si le nain ne se fût jeté à temps entre les jambes de son cheval, en criant au secours.

— Arrêtez, chevalier! dit Amadis à l'inconnu, qui se disposait à châtier de nouveau le nain. Que peut donc vous avoir fait une si chétive créa-

ture, pour que vous vous portiez envers elle à une telle violence?...

— Hélas! rien du tout, avoua l'inconnu. Ce que j'en ai fait, ç'a été pour obéir à cette maligne pucelle qui me suit, laquelle m'a ensorcelée par ses beaux yeux, bien qu'elle sorte d'une abbaye. Elle vient de me demander la tête de ce nain, et comme un courtois chevalier ne sait rien refuser à une gente pucelle, je me suis mis en devoir de lui obéir... Par ainsi, ne vous opposez plus, je vous prie, à ce que j'obéisse jusqu'au bout... Elle veut la tête de ce nain, elle l'aura!...

— Certes, répondit Amadis, ce ne sera pas du moins tant qu'il sera sous ma protection!...

Il ne fallut pas, on le comprend, d'autre défi pour déterminer ces deux chevaliers à courir l'un contre l'autre, et l'atteinte fut si violente que tous les deux en furent également renversés.

Tous les deux, se relevant, se chargèrent à coups d'épée avec une égale furie. Mais bientôt, surpris de la résistance qu'ils s'opposaient l'un à l'autre, ce qui n'était pas dans leurs mutuelles habitudes, ils suspendirent un moment le combat pour se considérer avec plus d'attention.

— Vaillant chevalier, dit enfin l'inconnu, laissez-moi satisfaire le caprice de cette nonnain endiablée qui m'a assez donné de preuves d'amour pour que je lui donne cette preuve de reconnaissance!... Laissez-moi prendre la tête de ce misérable nain qui ne vaut certes pas la peine que deux chevaliers comme nous s'échauffent à son propos!...

— Parbleu! répondit Amadis, je vous ai déjà dit qu'il était sous ma protection... Et, qu'elle soit de peu ou de beaucoup de valeur, sa tête sera respectée, ou vous y perdrez la vôtre!...

Après cet échange de paroles, la lutte reprit, plus terrible et plus dangereuse que jamais. Déjà le sang de tous les deux s'écoulait par une infinité de blessures, lorsqu'un chevalier, attiré par le bruit des coups sonnant sur les armures, arriva sur le lieu du combat, et s'informa auprès de la demoiselle de ce qui l'avait fait naître.

— Dieu merci! répondit la fausse nonnain, c'est moi qui les ai mis en lutte; j'espère bien que tous les deux y périront, ou que j'aurai du moins la vie de l'un d'eux!

— Qui êtes-vous donc, pour former un pareil souhait? demanda le chevalier, surpris d'une méchanceté si âpre.

— Je suis la nièce d'Arcalaüs, répondit-elle; j'étais dans une abbaye, lorsque j'appris par mon oncle certaines choses dont je lui promis de le venger... Je me laissai enlever du monastère par l'un de ces chevaliers, le plus jeune et le plus étourdi..... Il eut mon corps, mais le diable aura son âme, car il s'appelle Galaor et va tuer son frère Amadis!...

— Ah! créature perverse! s'écria le chevalier indigné. Vit-on jamais une aussi diabolique machination!... Mais ce sera la dernière que tu feras, pucelle impure, nonnain de l'enfer!...

— Et, en disant ces mots, le chevalier tira son épée et décolla d'un coup rapide la tête de la fausse nonnain qui alla tomber entre les deux combattants...

— Amadis! Amadis! cria-t-il ensuite. Amadis, c'est Galaor, votre frère, que vous avez en face de vous!

L'effet de cette parole ne se décrit pas. Les deux frères s'arrêtèrent, leurs épées leur tombèrent des mains, et ils se jetèrent avec empressement dans les bras l'un de l'autre, après avoir délacé leurs heaumes.

## CHAPITRE XXXVI

Comment Galaor, en voulant venger un chevalier mort, s'éloigna de son frère Amadis, et de l'aventure amoureuse qui en fut la suite.

Celui qui avait séparé Amadis et Galaor avait nom Balais; il était seigneur du château de Carsantes, dont on entrevoyait le donjon à travers les arbres. Il emmena vitement les deux frères en son château, où son premier soin fut de faire mettre un appareil à leurs blessures, dont, fort heureusement, aucune ne se trouva être dangereuse. Ce fut alors qu'il leur apprit qu'il était l'un des chevaliers délivrés par Amadis des prisons de l'enchanteur Arcalaüs.

Amadis ne pouvant aller lui-même en ce moment annoncer au roi Lisvart et à la reine Brisène la bonne nouvelle de sa rencontre avec Galaor, crut pouvoir envoyer le nain en son lieu et place; et le nain s'acquitta aussitôt de cette commission qui combla de joie la cour de la Grande-Bretagne où venaient précisément d'arriver Agraies, frère de Mabile et amant de la belle Olinde; et Angriote, parent du roi de Norgales.

Peu de temps après, les blessures des deux frères se trouvant guéries, ou à peu près, ils quittèrent le château de Carsantes, suivi de Balais, qui n'avait pu se décider à les laisser partir seuls.

Ils étaient arrivés à un carrefour de la forêt, lorsqu'ils aperçurent au pied d'un arbre le cadavre d'un chevalier dont un tronçon de lance traversait la gorge. Galaor, se doutait bien que quelque personne de la famille de ce chevalier l'avait exposé là pour animer ceux qui le rencontreraient du désir de le venger, quitta ses compagnons et alla en quête dans les alentours, pendant qu'Amadis et Balais, de leur côté, s'éloignaient dans le même but.

Galaor revint bientôt au carrefour sans avoir rencontré âme qui vive. Ses compagnons n'y étaient pas encore revenus : il les attendit. Il n'était pas là depuis dix minutes qu'il entrevit une gente pucelle qui s'avançait le long des arbres, d'un air furtif et effarouché, quoiqu'elle fût suivie de quelques varlets.

— Avancez, demoiselle, et n'ayez crainte, lui dit Galaor de sa voix la plus engageante. Je vous jure, si vous vous confiez à moi, de vous prendre sous ma garde et protection.

— Hélas! seigneur chevalier, répondit la gente pucelle, à demi rassurée et en lui montrant le cadavre du chevalier au pied de l'arbre, ceci est le corps de mon père, le malheureux Anthebon!...

— J'en ai entendu maintes fois parler, dit Galaor. C'était un vertueux homme et un vaillant chevalier. Qui donc a commis ce crime affreux de vous priver d'un père et la chevalerie de son meilleur appui?

—C'est l'odieux Palinques, seigneur chevalier!.. Palinques était le voisin de mon père... Après avoir déshonoré sa vie par mille actions criminelles, il avait rassemblé dans sa forteresse plusieurs misérables comme lui, et là, depuis un an, ils déshonoraient les filles les plus nobles qu'ils avaient enlevées à leurs familles. La désolation était extrême aux alentours..... Alors mon père, aidé de plusieurs seigneurs ses voisins, vint faire le siége de ce repaire et venger l'humanité outragée..... Hélas! l'impunité semble acquise aux monstres! Tous les amis de mon père tombèrent dans les piéges que leur tendit Palinques, tous furent massacrés, et mon père partagea leur sort!... J'ai fait exposer son corps là où vous le voyez, dans l'espérance d'exciter la pitié et la colère des chevaliers errants...

Ce matin, nous étions venues, mes deux cousines et moi, apporter comme à notre ordinaire le corps de mon père, et nous nous croyions à l'abri des insultes de son lâche meurtrier, lorsque tout-à-coup nous l'avons vu sortir de l'épaisseur de la forêt suivi de deux de ses complices..... J'ai été assez heureuse pour me dérober à sa poursuite; mais mes malheureuses cousines sont certainement devenues la proie de ses compagnons...

Pendant tout ce récit de la fille du chevalier Anthebon, Galaor l'avait considérée avec une attention qui s'était aisément changée en enthousiasme. Ses longs voiles noirs, déchirés par les broussailles de la forêt, faisaient en effet mieux ressortir encore la blancheur de neige du visage et du cou de cette gente pucelle; et son jeune cœur, qui battait sous sa guimpe comme celui d'un oiselet sous la main de l'oiseleur, accusait si bien ses formes divines, que Galaor, très friand de ces beautés secrètes, ne pouvait porter sa vue ailleurs.

Cependant, quoique déjà très épris, Galaor jugea que le moment était assez mal choisi pour avouer à la gente pucelle l'effet produit par elle sur son cœur.

— Ordonnez à vos gens, lui dit-il avec courtoisie, de relever le corps de ce chevalier, votre père, et permettez-moi de vous reconduire à votre château; après quoi vous me donnerez un homme pour me conduire en vue de la forteresse de Palinques. Je me charge de venger le vertueux Anthebon!...

La jeune fille obéit, non sans remercier d'avance son libérateur par un regard d'une éloquence telle que, pour en mériter un second, il eût accompli l'impossible.

Quand Galaor l'eut reconduite, il se fit à son tour conduire en vue du château de Palinques, où il arriva avant la nuit. Profitant alors du reste du jour, il se mit à examiner la forteresse et ses alentours, ses tenants et ses aboutissants.

Pendant qu'il allait et venait, observant tranquillement la place, il remarqua un chasseur, chargé de gibier, qui montait au château par un chemin tournant et entrait dans son enceinte par une poterne qu'il n'avait pas aperçue jusqu'alors dans ses investigations.

— Bon! se dit Galaor. Cet homme vient de m'indiquer ce que j'ai à faire!...

Dès que la nuit fut venue, il suivit le chemin tournant qu'il avait vu prendre par le chasseur, et se tapit dans une anfractuosité de ce sentier, hors de vue de la poterne, attendant que quelqu'un sortît du château par cette issue, la seule abordable. Il attendit ainsi toute la nuit.

Au lever du soleil, Palinques, inquiet de l'absence prolongée de ses deux compagnons de la veille, fit sortir par la poterne quelques gens d'armes pour aller à la découverte.

Galaor, au premier bruit, s'était relevé, l'épée à la main. La poterne ouverte, il y courut, terrassa les soudards qui se disposaient à sortir, et se fraya un passage dans l'intérieur du château, malgré les efforts des autres satellites de Palinques, lesquels il terrassa comme il avait terrassé les premiers. C'est ainsi qu'il arriva à la chambre du meurtrier d'Anthebon.

— Traître! lui cria-t-il d'une voix terrible, mon épée serait souillée si je la trempais dans le sang d'un lâche tel que toi!...

En disant cela, le vaillant Galaor se jeta sur Palinques, l'étreignit de ses bras vigoureux, l'enleva et l'alla jeter dans le torrent dont la forteresse était entourée. Puis il descendit dans les souterrains, se fit ouvrir les portes des cachots et mit dehors tous les malheureux qui s'y trouvaient.

Parmi ces derniers, il y en eut un qui courut sur-le-champ au château d'Anthebon annoncer sa délivrance et raconter par qui elle avait été opérée. Aussitôt la gente pucelle, suivie de quelques parentes et de ses serviteurs, se rendit toute joyeuse au devant du vainqueur de Palinques, pour lequel elle avait ardemment prié Dieu toute la nuit.

Galaor fut amené en triomphe dans le château dont il avait vengé le maître. Un serviteur le suivait, portant au bout d'un épieu, comme on fait d'une tête de bête fauve, la tête du féroce Palinques, laquelle fut posée comme un trophée aux pieds du cercueil du vertueux Anthebon.

Le frère d'Amadis, animé par l'éclatante victoire qu'il venait de remporter, n'en parut que plus beau lorsqu'il eut délacé son heaume, et chacun fut surpris de trouver un héros sous le visage d'un adolescent.

Il s'approchait courtoisement de la gente demoiselle qu'il venait de venger, et il s'apprêtait à lui baiser la main, lorsqu'emportée par la reconnaissance, et peut-être aussi par un sentiment plus tendre, elle attira son beau visage contre le sien et l'embrassa à plusieurs reprises. Galaor lui rendit, sans marchander, ces tendres caresses, les premières qu'elle donnait et recevait.

Cet échange de baisers en amena naturellement un autre, non pas sur le moment, mais le lendemain et les jours suivants. Ce n'est pas pour rien que deux belles et fraîches bouches se joignent!

A quinze ans, l'innocente et pudique Anthebon ignorait qu'il y eût danger à rester seule pendant de longues heures avec un chevalier encore dans l'adolescence, et qu'elle trouvait assez beau pour pouvoir le regarder comme une de ses compagnes. Il était si doux, si caressant et si respectueux! Aussi, dès lendemain, ne craignit-elle point de se trouver

seule avec lui et de parcourir, mollement appuyée sur son bras, un jardin d'ombrages mystérieux.

Au bout de quelques tours de promenades, ils s'arrêtèrent d'un commun accord sous un dôme de feuillage formé par l'entrecoisement de plusieurs arbrisseaux. L'herbe croissait là épaisse et drue, et formait comme un siége naturel, invitant au repos. Les deux jeunes gens s'y assirent, sans sonner mot. Leurs cœurs seuls parlaient, et assez haut, puisqu'on les entendait battre.

Pendant qu'ils étaient là, immobiles et muets, regardant vaguement devant eux pour fuir le péril de leurs mutuels regards, deux oiseaux vinrent se poser sur une ramure voisine et commencèrent ce manége amoureux, si plein de grâce et de coquetterie, qu'on leur connaît. D'abord, le regard de la gente pucelle, un peu effarouché, voulut fuir ce spectacle contagieux, et, pour le fuir, se tourna du côté de Galaor, dont le regard avait pris la même direction.

— Ils s'aiment! murmura le beau chevalier en soupirant. Ils sont heureux!

— Que vous manque-t-il donc pour l'être, chevalier? demanda la jeune fille en baissant involontairement les yeux, de peur de lire une réponse trop expressive dans ceux de son compagnon.

— Ce qui me manque? répéta Galaor en entourant de son bras tremblant le corsage de la gente pucelle, de façon à sentir son cœur de quinze ans palpiter sous sa main. Ce qui me manque? Ah! si j'étais oiseau, rien ne me manquerait à cette heure!

La jeune fille ne répondit rien, mais elle n'opposa aucune résistance au bras de son audacieux compagnon qui cherchait à l'attirer petit à petit sous ses baisers. Bientôt même, cédant à la magie de ce contact viril qu'elle subissait pour la première fois de sa vie, elle s'abandonna tout-à-fait, et il lui sembla, en ce moment, que les deux oiseaux, leurs voisins, chantaient plus tendrement encore, comme pour l'inviter à chanter comme eux. Elle se fit oiselle et Galaor se fit oiseau...

Au bout de quelques heures, les deux jeunes gens sortaient de cette retraite ombreuse, où ils avaient écouté avec tant de plaisir la voix des licencieux rossignols.

— Hélas! dit la jeune fille à Galaor, en lui serrant tendrement la main, peut-être vais-je vous perdre bientôt!... Vous m'oublierez, tandis que le souvenir de ce moment sera l'occupation éternelle de ma vie!...

Galaor voulut la rassurer par de nouvelles caresses...

— Eh! ce sont ces mêmes caresses qui me font trembler! murmura tendrement sa belle et amoureuse compagne. Je ne peux penser, sans tristesse, que vous les prodiguerez peut-être bientôt à d'autres qu'à moi!...

— Non, belle et tendre amie, répondit Galaor, je vous aimerai toujours!...

Galaor était de bonne foi, à ce moment-là, comme la plupart des amoureux. L'Amour qui le connaissait mieux qu'il ne se connaissait lui-même, écoutait en riant ses serments; mais il lui permit de les répéter bien souvent encore pendant les trois jours qu'il s'arrêta au château d'Anthebon.

Ce ne fut pas sans regret qu'au bout de ces trois jours Galaor apprit l'arrivée d'Amadis et de Balais de Carsantes, avec les deux cousines qu'ils avaient rencontrées dans la forêt et délivrées des mains des complices de Palinques; lesquelles cousines n'avaient pas d'aussi bonnes raisons de regretter leurs chevaliers que celle dont Galaor était forcé de se séparer.

## CHAPITRE XXXVII

Comment Galaor, Amadis et Balais quittèrent le château d'Anthebon, le premier avec regret, le second avec plaisir, et le troisième avec indifférence.

Amadis, qui n'avait pas les mêmes raisons que son frère de rester au château d'Anthebon, pressa le départ le plus qu'il put, et, quelques jours après, Galaor, Balais et lui, arrivèrent à la cour du roi Lisvart.

On devine l'accueil qui fut fait au preux des preux et à ses compagnons. On devine l'émotion qui s'empara d'Amadis et d'Oriane lorsqu'ils se revirent

— Ce chevalier, madame, dit Amadis à la reine, en lui présentant son frère Galaor, désire partager avec moi l'honneur de vous servir.

— Ah! madame, dit à son tour le roi en s'emparant du bras droit de Galaor, je compte trop sur votre justice et sur votre amitié pour craindre que vous me fassiez le tort de l'accepter... Que vous reste-t-il à désirer, quand vous avez Amadis pour chevalier? Ne m'ôtez pas la gloire et le bonheur d'acquérir Galaor pour le mien...

Durant ces propos, Oriane, Olinde et Mabile s'étaient écartées pour deviser entre elles. Elles auraient bien voulu pouvoir deviser avec Amadis; mais comment faire? Amadis était dans le cercle de la reine, avec Galaor et son cousin Agraies, et il racontait quelques-unes de ses aventures. Lors, Mabile, en fille avisée, devina bien qu'en attirant à elle son frère Agraies, Amadis, son ami, le suivrait, ce qui arriva. Olinde et Oriane purent enfin contempler à leur aise leurs amants.

— Quoique je sois à présent entre les quatre personnes que j'aime le mieux au monde, dit bientôt Mabile en riant, il faut que je les quitte un moment..... J'espère qu'elles me pardonneront de les laisser ensemble...

Agraies et Olinde, Amadis et Oriane restèrent donc seuls. Une fois réunis, ils ne songèrent plus qu'au plaisir qui naissait de leur réunion, sans vouloir s'occuper d'autre chose; si bien que, quoique à quelques pas les uns des autres ces quatre amants n'eurent d'oreilles que pour ce qui les concernait personnellement. Olinde et Agraies causaient d'un côté, Amadis et Oriane devisaient de l'autre.

— Ah! cher Amadis! murmura tendrement la fille du roi Lisvart, que le perfide Arcalaüs m'a fait verser de larmes! Sans votre aimable cousine Mabile, qui m'assurait que vous viviez encore pour m'aimer encore, depuis longtemps je ne vivrais plus...

— Ah! chère Oriane! murmura Amadis, si votre

divine image n'avait pas été sans cesse présente à mon souvenir et à mon cœur, je serais mort, moi aussi!... Mais, hélas! que me sert de vous revoir? et ne vais-je pas mourir chaque jour de mille morts, en me voyant toujours aussi loin de la seule espérance qui puisse me rendre la vie plaisante?

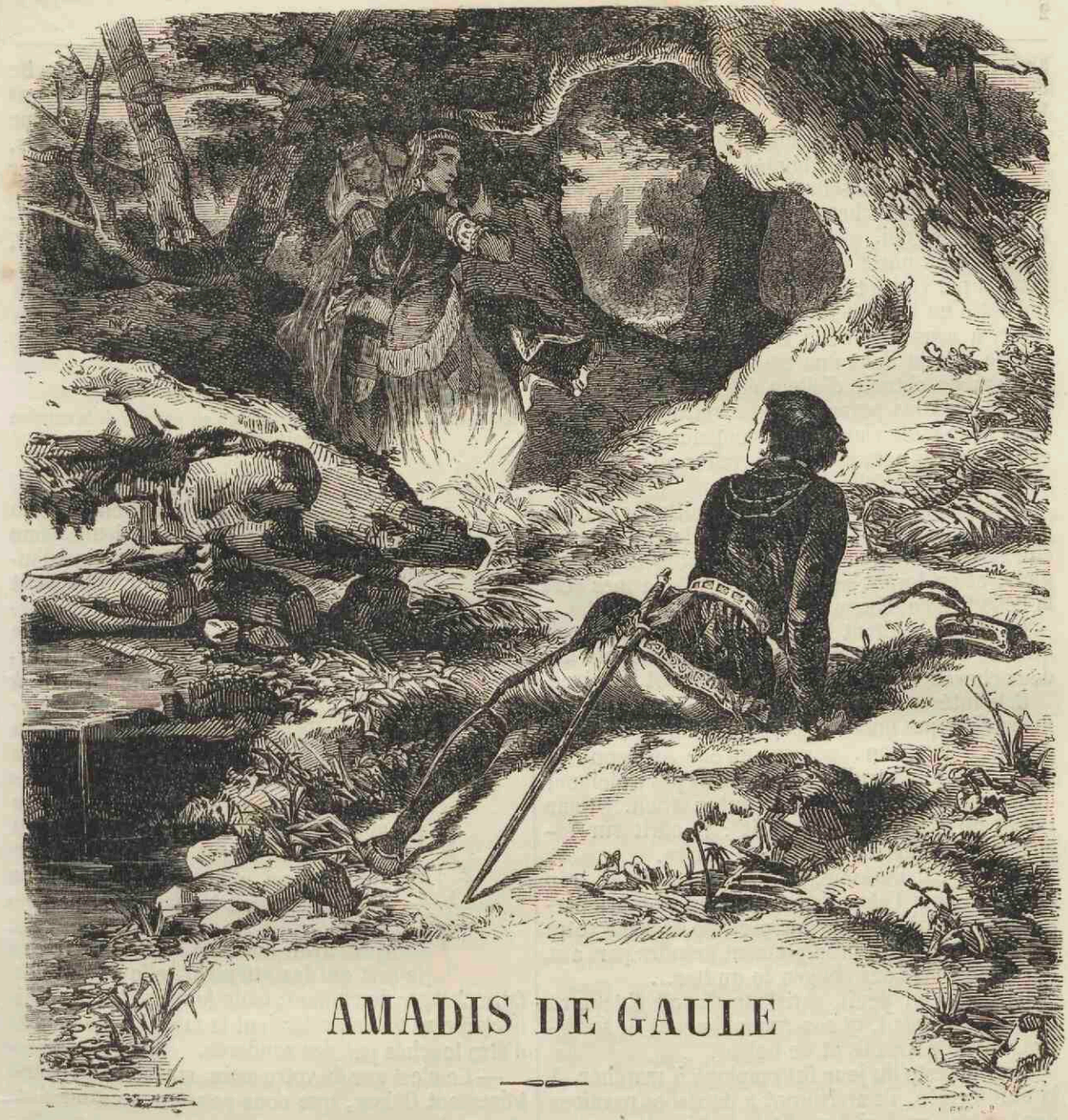
— Ah! mon ami, répondit Oriane, les joues brillantes de ce feu dont l'amour se sert pour embellir la jeunesse, le temps de notre réunion définitive, c'est-à-dire de notre bonheur, ne sera peut-être pas si éloigné que vous le croyez... Je sens que je ne peux plus vivre, moi aussi, sans m'assurer de votre amour par le don mutuel de notre foi... Oui, doux ami, je me sens capable de tout braver, jusqu'à la colère du roi mon père, pour trouver l'occasion de recevoir vos serments et votre main!.....

Et en disant cela, Oriane pressa doucement, du bout de son joli pied, le pied d'Amadis, qui en tressaillit d'aise et répondit à cette agréable pression par une autre.

A partir de ce jour-là, Amadis et Oriane passèrent de bien douces heures.



Paris. — Imp. de BAY aîné, boulevart Montparnasse, 51.



## AMADIS DE GAULE

# LE BEAU TÉNÉBREUX

### CHAPITRE PREMIER

Comment Amadis et Galaor furent requis de venir au secours d'une dame, et comment ils en furent récompensés.

Vindisilore, qu'habitait la famille royale, fut bientôt abandonné, le temps étant arrivé où la cour de Lisvart devait aller habiter Londres pour s'occuper d'objets plus sérieux que des fêtes. Le retour s'effectua donc, et bientôt les bords de la Tamise furent couverts de tentes brillantes.

Les pavillons dressés pour le roi, la reine, les princesses et leur suite, avaient une grande enceinte enrichie d'arbustes, de parterres, de fleurs et de fruits. Les jardiniers s'aperçurent bientôt qu'Amadis y cueillait souvent des guirlandes pour Oriane, et ils se plaignirent à plusieurs reprises des dégâts qu'y commettait le volage Galaor avec ses aimables cousines. Des illuminations, des fêtes sur la Tamise, des carrousels, furent le prélude des tournois et des banquets royaux qui devaient leur succéder.

Peu de jours après le retour de Vindisilore, plusieurs seigneurs des pays voisins se firent annoncer à la cour de Lisvart; entre autres, Barsinan, seigneur de Sansuègne, lequel venait là comme outil du traître Arcalaüs, qui lui avait promis Oriane et le royaume de la Grande-Bretagne...

Le lendemain, au moment où toute la jeunesse se rassemblait autour des tentes royales avec cet air riant et animé que donne l'attente du plaisir, on vit

arriver une dame, couverte de longs vêtements de deuil, qui se jeta incontinent aux pieds du roi en lui demandant justice.

— Qu'est-ce donc, madame? lui demanda Lisvart en la relevant avec bonté.

— Sire, répondit-elle, une dame de mon voisinage avait pour chevalier un jeune homme plein d'arrogance, qui, plusieurs fois, avait outragé de paroles mon oncle et mon père. Il fut appelé au combat par eux, et il perdit la vie... Sa maîtresse, qui est d'un lignage supérieur au mien, a fait arrêter, à cause de cela, mon oncle et mon père qu'elle retient dans une odieuse prison... Tout ce que j'ai pu obtenir d'elle a été ceci : elle me les rendra, si vous permettez que votre chevalier et celui de la reine viennent lui demander leur grâce, et si vous lui nommez un chevalier en remplacement de celui qu'elle a perdu...

A ces mots, la dame en deuil quitta les genoux du roi pour se jeter aux genoux de la reine, à qui elle répéta la même prière en redoublant ses sanglots, et en levant ses yeux pleins de larmes vers la belle Oriane, comme pour provoquer sa pitié.

Le roi, consultant la reine du regard, répondit qu'il ne s'opposerait point à la bonne volonté des deux chevaliers s'ils voulaient librement la suivre.

Cela intéressait Amadis et Galaor. Ce dernier ne demandait pas mieux que d'être le chevalier de la dame en question, pourvu qu'elle fût jeune et belle. Quant à Amadis, il ne voulait pas s'éloigner de sa chère Oriane sans son autorisation. Oriane lui fit un signe qu'il comprit : il offrit sur-le-champ à la dame en deuil de la suivre.

— Partons, madame, dit Galaor qui aimait trop son frère pour l'abandonner un seul instant, partons! car je brûle, pour ma part, de dégager votre parole et de revenir promptement prendre part aux fêtes que vous nous obligez de quitter...

La dame en deuil, satisfaite d'avoir obtenu ce qu'elle demandait, fit son remerciement et se retira, suivie d'Amadis et de Galaor.

Tout le reste du jour fut employé à marcher. A la nuit fermée, ils arrivèrent à de riches pavillons que la dame en deuil leur dit avoir fait dresser pour les recevoir, ayant toujours espéré de leur générosité qu'ils ne lui refuseraient pas leur concours. Quelques minutes après, ils descendaient de cheval et ils étaient entourés par un grand nombre d'écuyers, de varlets et de jeunes demoiselles, que Galaor trouvait très appétissantes, et qui s'empressaient à les désarmer et à les servir.

On soupa. Il y eut mets et vins à foison. Vers la fin du repas, vingt hommes armés de pied en cap entrèrent brusquement sous les pavillons où mangeaient et buvaient tranquillement Amadis et Galaor, et ils leur crièrent d'une voix terrible :

— Rendez-vous, ou vous êtes morts!

— Nous ne nous rendons jamais à des traîtres! répondirent les deux frères en se levant et en se précipitant sur les premiers hommes pour s'emparer de leurs épées. Mais, malgré leur héroïsme, ils eussent été massacrés, étant à peine vêtus, si l'ordre exprès n'avait été donné aux vingt hommes d'armes de ne les point frapper.

Une dame jeune et belle parut alors.

— Rendez-vous, leur cria-t-elle, ne me forcez point à vous faire donner la mort!...

— Par saint Denis! dit Galaor à son frère, cette dame est trop belle pour être cruelle... Je consens volontiers à être son prisonnier, pourvu qu'elle me garde longtemps dans ses bras... Qu'en dites-vous, mon frère? Ne vous convient-il pas de lui donner notre parole?

— J'y consens comme vous, mon frère, répondit Amadis, quoique à regret. Madame, ajouta-t-il, nous nous rendons à vous, comme vos prisonniers.

## CHAPITRE II

Comment Amadis et Galaor, tombés au pouvoir de la cousine de Dardan, sortirent de ses mains.

Madasime était le nom de cette jeune dame qui venait ainsi d'intervenir. Elle était la cousine de Dardan, et comme elle savait que son meurtrier appartenait à la cour du roi Lisvart, elle avait voulu se venger, et, en conséquence, elle avait envoyé la dame en deuil que l'on connaît maintenant. Mais elle ignorait encore le nom de ses deux prisonniers. Il lui suffisait d'avoir fait enlever, sous les yeux du roi, deux de ses chevaliers qu'elle destinait à une prison perpétuelle.

Après avoir annoncé aux deux frères le sort qui les attendait, elle voulut les faire charger de chaînes; mais Amadis et Galaor lui déclarèrent qu'ils préféraient la mort à l'ignominie d'être touchés par des soudards.

— Ce n'est que de votre main, madame, dit courtoisement Galaor, que nous pouvons recevoir des chaînes!...

A ces mots, il remit ses mains dans les blanches mains de Madasime, en la regardant avec des yeux si expressifs qu'elle se troubla et que, prête à les serrer, elle se contenta de les attacher légèrement avec un ruban de ses cheveux. Amadis, à son tour, vint lui présenter les siennes, et il reçut le même traitement que son frère.

Madasime s'étant éloignée un moment pour donner quelques ordres, la dame en deuil qui avait amené les deux frères en profita pour s'approcher. Son père, vieil et loyal chevalier, avait reconnu Amadis et Galaor et il lui avait fait les reproches les plus âpres d'avoir trempé dans une si noire trahison qui pouvait priver la Grande-Bretagne de ses deux plus vaillants chevaliers. Lors, pour réparer cette faute, elle était venue pour avertir Amadis qu'il obtiendrait facilement sa liberté de Madasime, à la condition assez douce de la servir comme chevalier et comme amant.

L'amant d'Oriane aurait pu accepter la première partie de la condition; mais la seconde lui fit horreur, et il la repoussa comme il convenait. Mais Galaor, qui n'était engagé nulle part et qui ne

demandait à l'amour que les émotions passagères qu'il accorde si facilement, et non les émotions profondes qui durent vie d'homme, Galaor ne balança pas à accepter cette seconde partie de la condition.

— Qu'il est doux, madame, de vous être soumis! dit-il à Madasime lorsqu'elle reparut. Ce faible ruban, un seul de vos regards suffisent pour enchaîner à jamais un cœur tendre... Mais, hélas! que peuvent donc espérer de malheureux chevaliers que, jusqu'à ce moment, vous avez l'air de regarder comme vos ennemis?...

— Il ne tiendrait qu'à vous de cesser bientôt de l'être, répondit Madasime; mais je vous crois trop attachés à l'injuste Lisvart pour ne pas craindre de vous voir bientôt les armes à la main pour l'aider à me déposséder...

— Ah! madame, reprit Galaor, quoique chevaliers de la cour du roi Lisvart, nous ne sommes pas à sa solde et nous ne prêterons jamais notre bras à l'injustice.

— Ce n'en est point assez, répliqua Madasime que Galaor continuait à regarder avec ses yeux ardents d'amour. Non, vous ne serez libres tous deux que lorsque vous m'aurez juré de me secourir contre Lisvart lui-même, s'il m'attaque et si je vous rappelle auprès de moi...

Amadis eut bien de la peine à se résoudre à prêter ce serment contre le père d'Oriane, mais enfin il s'y décida dans la crainte d'être trop longtemps séparé de sa mie par une odieuse captivité.

Quant à Galaor, il prêta le sien avec tant d'enthousiasme, il baisa si tendrement les belles mains qui dénouaient lentement le ruban qui retenait les siennes attachées, que Madasime finit par abandonner tout projet de vengeance pour se livrer tout entière à un sentiment qui venait d'envahir son âme.

Il était tard. Madasime fit rendre aux deux frères leurs armes et leurs chevaux, et, satisfaite de s'être assuré leur concours, le cas échéant, elle monta sur une haquenée et les conduisit elle-même au château d'une dame de son lignage, pour y passer la nuit.

Cette dame reçut les nouveaux arrivants avec autant de grâce que de magnificence. Elle félicita Madasime sur l'acquisition qu'elle venait de faire de deux chevaliers qui, ayant délacé leurs heaumes, lui parurent charmants.

Le souper fut ce qu'il devait être, abondant et choisi. Mets et vins furent servis à foison; si bien que le cœur de Galaor fut complétement incendié, ainsi que celui de Madasime.

Comme Amadis venait de renouveler le serment de secourir Madasime, Galaor, qui s'était mis à table à côté d'elle, s'écria vivement :

— Non! ce n'est point assez d'un seul vœu. Puissent s'accomplir tous ceux que je fais pour elle!...

Et, en disant cela, Galaor cherchait, trouvait et pressait doucement un petit pied qu'on ne retira pas. Un regard charmant, accompagné d'un adorable sourire et d'une rougeur significative, furent la réponse au vœu particulier que venait de former l'amoureux chevalier.

Quant à Amadis, distrait par le souvenir incessant de l'incomparable Oriane, il ne songea pas un seul instant à offrir à la dame du château autre chose que son bras et son épée, c'est-à-dire les deux seules choses dont elle n'eût pas besoin pour le présent. Aussi, piquée de l'indifférence d'Amadis, et peut-être jalouse de ce qu'elle prévoyait pour Madasime, feignit-il d'être indisposée et d'avoir besoin de repos.

Ce fut le signal de la retraite générale. Amadis et Galaor se retirèrent dans la chambre qui leur était destinée, et Madasime alla coucher seule dans une autre chambre située au bout d'un long corridor. Bientôt, le silence se fit dans le château : chacun dormait ou essayait de dormir. Seulement, vers le milieu de la nuit, Amadis, en se réveillant, s'aperçut que son frère n'était pas là. Il l'appela : on ne répondit pas. Etonné d'abord, il allait se lever pour savoir ce que cela signifiait; mais, après avoir réfléchi un instant, il se mit à sourire et il se rendormit en songeant à Oriane.

Aux premières clartés de l'aube, comme Amadis craignait que leurs hôtesses ne cherchassent quelque prétexte pour l'arrêter plus longtemps auprès d'elles, ainsi que son frère, il s'arma et descendit dans la cour, où il fit préparer les chevaux. Galaor le rejoignit. Ils reprirent le chemin de Londres.

## CHAPITRE III.

Comment un chevalier à la barbe fleurie-blanche s'en vint un matin réclamer du roi Lisvart un dépôt qu'il lui avait confié, et, ne le retrouvant pas, emporta Oriane comme otage.

Le lendemain du jour où Amadis et Galaor quittaient la cour du roi Lisvart, un vieux chevalier y arrivait.

Deux mois auparavant, ce vieux chevalier avait apporté au roi, dans un coffre de bois de santal, une couronne d'or enrichie de pierreries, et, à la reine, un riche et précieux manteau oriental. On avait voulu le payer, quoique ce fût là un présent inappréciable, mais il avait déclaré qu'il reviendrait au bout de deux mois, soit pour reprendre la couronne et le manteau, soit pour en recevoir le prix qu'il fixerait lui-même. Le roi et la reine avaient consenti.

Or les deux mois étaient écoulés et le chevalier à la barbe fleurie-blanche revenait. Hélas! couronne et manteau avaient précisément été enlevés la veille par une main mystérieuse, sans que les recherches les plus actives eussent pu mettre sur la trace du ravisseur; ce dont la reine et le roi, d'abord affligés, s'étaient consolés en pensant qu'ils étaient assez riches pour en fournir le prix qu'on leur demanderait.

— Sire, dit le vieux chevalier en venant se jeter aux pieds de Lisvart, je m'étonne que, dans ces grands jours de fête, vous ayez dédaigné de porter la couronne brillante que j'avais déposée entre vos mains... Et vous, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Brisène, comment se fait-il que vous ne soyez pas parée du plus beau manteau que jamais reine puisse porter?

Le roi et la reine, embarrassés, baissèrent les yeux sans rien répondre.

— Que signifie ce silence? reprit le vieux che-

valier effrayé. Ah! Sire, ma tête dépend de ces deux riches joyaux : il faut que je parte, que je les rende ou que j'en rapporte le prix!... Et ce prix sera peut-être tel, que vous refuserez de me le donner, malgré la parole royale que j'ai reçue de vous...

— Ne craignez rien, chevalier, répondit Lisvart. J'atteste le ciel que je perdrais plutôt ma couronne et ma vie que de manquer à la parole que je vous ai donnée!... Dites donc hardiment quel prix vous exigez de la couronne et du manteau qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous remettre!...

Pendant cette espèce de débat, une grande partie de la cour s'était rassemblée autour de Lisvart et du chevalier à la barbe blanche. Ce dernier, baisant les pieds du roi, avec l'air de la plus grande reconnaissance, lui dit :

— Sire, je ne parlerai point que je n'aie parole que personne de votre cour ne mettra d'obstacle à l'effet de celle que vous m'avez donnée...

Le roi fit alors publier hautement que personne n'eût à s'opposer à tout ce qu'il était obligé, par son serment, d'accorder au chevalier à la barbe fleurie-blanche.

— Sire, poursuivit ce dernier en pleurant, puisque le sort a voulu que vous ayez perdu la couronne et le manteau que j'avais mis en dépôt entre vos mains, il faut que vous me remettiez votre fille aînée, la princesse Oriane, ou que je perde la tête et que vous manquiez à votre parole...

A cette conclusion inattendue, la reine et la cour avec elle élevèrent un cri de surprise et d'indignation. Le roi, appuyant sa main sur ses yeux, resta dans la consternation et dans le silence...

— Quelle réponse, Sire, recevrai-je de vous? reprit le vieux chevalier d'une voix ferme et en relevant fièrement la tête, malgré les rumeurs menaçantes de la cour. Votre réputation et ma tête en dépendent...

— Ma réponse n'est pas douteuse, répondit Lisvart, faisant un violent effort sur lui-même pour dissimuler sa suprême douleur. Prends Oriane, barbare, prends mon bien le plus cher, après l'honneur! Ah! que ne m'as-tu plutôt demandé la vie?...

La reine, en entendant cette réponse, jeta un cri et s'évanouit : on l'emporta.

Alors le roi se rendit chez Oriane, suivi du vieux chevalier.

— Ah! ma fille, s'écria-t-il en la serrant avec passion dans ses bras tremblants, et en versant un torrent de larmes, que puis-je, hélas! si ce n'est de tenir ma promesse et d'en mourir de douleur?...

— Ah! ma mie! ma mie! s'écria à son tour Mabile en se jetant au cou d'Oriane, on veut vous enlever à notre amitié!... Mais on m'arrachera plutôt la vie!...

— Ah! cher Amadis! murmura Oriane en tombant sans connaissance aux pieds de son père.

— Prends ta victime! reprit ce dernier d'une voix désespérée. Prends ta victime! Mais permets au moins, pour rendre moins âpre sa séparation d'avec nous, que cette demoiselle, son amie, l'accompagne...

— J'y consens, répondit le vieillard; de plus, elle sera escortée par deux chevaliers et deux écuyers.

Quelques instants après, Oriane et la demoiselle de Danemark quittaient la cour attristée.

Mabile, atterrée d'abord de ce départ, revint bientôt à elle, et, apercevant Ardan, le nain d'Amadis, monté sur un bon coureur :

— Cours vers ton malheureux maître, lui cria-t-elle. Fais tout au monde pour le trouver! Apprends-lui qu'on enlève Oriane! Lui seul peut la secourir!...

Le fidèle Ardan, à ces mots, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval et le lança sur le chemin qu'il savait devoir être pris par Amadis et par Galaor. Pendant ce temps, ceux qui s'étaient emparés d'Oriane marchèrent en diligence et s'enfoncèrent dans les profondeurs de la forêt.

## CHAPITRE IV.

Comment une perfide demoiselle, abusant de la générosité du roi Lisvart, le fit combattre contre le cousin du traître Arcalaüs, et comment ce malheureux prince fut emmené prisonnier par les ravisseurs de sa fille Oriane.

Tous les chevaliers de la cour du roi Lisvart n'avaient pu apprendre l'enlèvement de l'incomparable Oriane, sans en être indignés et sans essayer de s'y opposer. Par ainsi, beaucoup d'entre eux s'étaient armés à la hâte et s'étaient lancés sur les traces des fugitifs.

Le roi Lisvart, à son tour, roide dans ses serments et dans leur parfaite exécution, en apprenant le départ de ses meilleurs chevaliers et la raison de ce départ, voulut s'y opposer, dans l'intérêt de son honneur et de sa loyauté. Il partit à la hâte, comme eux, mais sans prendre d'armes.

Comme il chevauchait, l'âme mélancolieuse, le cœur plein d'âpres soucis, il vit venir à lui, sur la lisière de la forêt, une demoiselle qu'il reconnut pour être celle à laquelle il avait promis un don quelque temps avant son départ de Vindisilore.

Elle portait à son cou un écu d'acier poli, avec une riche épée, et tenait en sa main une lance dorée.

— Sire, dit-elle à Lisvart, je viens voir si vous savez exécuter d'aussi bon cœur vos promesses, que vous avez l'air de les faire...

— Ah! répondit le roi navré, quel temps prenez vous, grands dieux! pour me demander de les accomplir! N'importe! je veux que vous soyez sûre que mon courage et ma fidélité à ma parole sont au-dessus de mes malheurs... Parlez donc : qu'exigez-vous de moi?

— Sire, un barbare châtelain a massacré mon père qui s'opposait à l'outrage qu'il me voulait faire... Depuis ce temps, il reste impuni, Arcalaüs son parent lui ayant assuré qu'il ne pouvait périr de la main d'aucun chevalier, à moins que le plus vertueux d'entre ceux de la Grande-Bretagne ne le frappe de cette lance ou de cette épée que je lui ai dérobées et que je remets entre vos loyales mains... Il ignore que ces armes ne sont plus en sa

possession, et, sûr de l'impunité, il se promène souvent dans cette forêt, pour braver les chevaliers que j'engagerais à venger mon père... Tout à l'heure, je l'ai aperçu à peu de distance d'ici, et si vous vouliez me suivre, nous le rencontrerions aisément...

— Conduisez-moi, répondit le roi, qui portait un vaillant cœur, en s'emparant des armes de la demoiselle.

Celle-ci ne se le fit pas dire deux fois. Elle marcha devant lui et le conduisit dans le chemin que venaient de prendre précisément les ravisseurs d'Oriane. A peine eurent-ils fait cinq cents pas, qu'ils aperçurent un chevalier couvert d'armes vertes.

— Sire, voilà le meurtrier de mon père! s'écria la demoiselle en simulant l'effroi.

Lisvart défia le chevalier aux armes vertes, et, incontinent, s'élança sur lui, la lance en arrêt, laquelle, à son grand ébahissement, se brisa comme verre jusqu'à la poignée en le touchant. Son ébahissement redoubla lorsqu'ayant tiré l'épée, il la vit se briser, comme la lance, au premier coup qu'il porta à son ennemi. On l'avait trahi!

Lisvart ne savait pas reculer. Quoique désarmé, il pouvait lutter encore. Lors, il saisit son ennemi par le milieu du corps et l'enleva de sa selle. Malheureusement l'autre l'entraîna dans sa chute.

— Accourez, accourez! seigneur Arcalaüs, cria alors la perfide demoiselle. Accourez ou votre cousin est mort.

Arcalaüs, qui rôdait dans les alentours, fondit comme un vautour sur le lieu du combat, suivi d'une dizaine de soudards à ses ordres. Le roi Lisvart reçut un coup de lance, puis on le couvrit de chaînes, on l'attacha solidement sur un cheval et on l'enleva.

— Conduisez ce méchant roi dans mes prisons de Daguanel, dit Arcalaüs à la moitié de sa suite; moi, je vais conduire la belle Oriane dans mon château du Mont-Aldin! Et vous, ajouta-t-il en s'adressant à l'un de ses satellites, courez à Londres, où se trouve Barsinan, et dites-lui que je tiens Oriane et Lisvart en ma puissance, et qu'il est temps qu'il agisse pour l'exécution du projet que nous avons arrêté.

Puis ces misérables s'éloignèrent, et la forêt reprit son silence accoutumé qui ne fut troublé qu'au bout de quelques heures par le bruit du galop de trois chevaux. C'étaient Amadis, Galaor et Gandalin qui accouraient à toute bride, après avoir été prévenus par le nain Ardan et après avoir traversé Londres sans s'y arrêter. Gandalin seul, reconnu par la reine au moment où il passait à quelque distance de son pavillon, avait fait une halte de quelques minutes pour recevoir de cette princesse l'épée que Lisvart avait malheureusement oubliée.

En arrivant à l'endroit de la forêt où s'était passée la courte lutte que nous venons de raconter, Amadis et Galaor aperçurent sur la terre les tronçons d'une lance fraîchement brisée. Quelques pasteurs qui se trouvaient là leur apprirent qu'un chevalier de haute taille, qu'ils avaient entendu appeler Arcalaüs, avait attaqué dans ce bois un vieux chevalier mal armé, l'avait fait lier sur un cheval par ses gens et leur avait donné l'ordre de le conduire en prison dans l'une de ses forteresses, tandis qu'il enlevait lui-même deux femmes, dont l'une était d'une merveilleuse beauté!

— Nous sommes sur les traces des misérables ravisseurs d'Oriane et de son père! dit Amadis à son frère. Ils ont passé par ici! Mais quel chemin ont-ils pris? La route ici se bifurque... Ont-ils pris le sentier de droite ou le sentier de gauche?...

Lors, après avoir réfléchi pendant quelques instants, Amadis pria Galaor de prendre la route de droite, et, quant à lui, il prit celle de gauche et s'y engagea avec une impétuosité et une rage indescriptibles.

## CHAPITRE V.

Comment Amadis, lancé sur la piste de sa mie Oriane, finit par la retrouver et l'arracher à ses ravisseurs, et comment il en fut récompensé.

Si bien courut Amadis que, vers la fin de la journée, il atteignit un château où le bruit des serviteurs lui apprit que le maître venait d'arriver.

Amadis se retira, pour passer la nuit, dans un coin du bois qui environnait ce château, et, aux premières heures de l'aurore, il était debout, attendant.

Son attente ne fut pas de longue durée. La porte de la forteresse s'ouvrit, et Arcalaüs sortit, suivi de plusieurs hommes d'armes et de deux écuyers qui tenaient fortement embrassées la belle Oriane et la demoiselle de Danemark.

A cette vue, le sang d'Amadis fit trois tours, et s'il n'avait été solidement assis sur ses étriers, il se fût laissé choir sur l'herbe, par suite de l'émotion immense qu'il ressentait. Il se contint toutefois, et, dévorant sa rage, il se plaça en embuscade dans un fourré assez épais qui bordait la route et qu'allaient certainement prendre les ravisseurs d'Oriane.

Il s'approchèrent, en effet, et prirent la route où se trouvait caché Amadis, laquelle conduisait à un autre château plus sûr que celui qu'ils quittaient. Au moment où les deux écuyers passèrent devant le fourré, chargés de leur précieux fardeau, Oriane murmura :

— Amadis! cher Amadis! je ne te reverrai donc plus!...

Ce mot fut le signal de l'attaque préméditée par le vaillant fils de Périon.

— Gaule! Gaule! Gaule! s'écria-t-il d'une voix tonnante en se précipitant comme une avalanche sur la troupe d'Arcalaüs.

L'attaque était imprévue : elle jeta une certaine perturbation parmi les ravisseurs d'Oriane, et ce moment d'effroi décida, pour Amadis, du succès de l'affaire. Les deux écuyers laissèrent là Oriane et la demoiselle de Danemark, et, se jetant à bas de leurs chevaux, gagnèrent prudemment les profondeurs de la forêt. Quelques hommes d'armes, moins couards, essayèrent bien de résister, mais cette résistance leur coûta la vie.

Restait Arcalaüs, le plus intéressé de tous à rester là pour défendre sa proie. Il porta deux ou trois coups formidables, qui eussent assommé Amadis, si Amadis les avait reçus. Mais à la force ce chevalier joignait l'adresse, et il évitait autant

de horions qu'il en donnait aux autres. Arcalaüs, à son tour, reçut à l'épaule un coup d'épée qui lui démontra clairement, à ce qu'il paraît, l'inutilité d'une plus longue résistance, car il en laissa tomber de douleur sa belle épée, et gagna rapidement les fourrés voisins pour se mettre à l'abri, comme avaient fait ses sages écuyers.

Amadis était trop occupé de fuir lui-même avec sa chère Oriane pour songer à poursuivre ce chevalier félon. Ils s'éloignèrent donc rapidement de cet endroit, lui, Oriane et la demoiselle de Danemark, qui venait de lui remettre l'épée abandonnée par Arcalaüs et qu'Amadis reconnut pour celle que cet enchanteur lui avait prise.

Pendant qu'Amadis l'emportait, palpitante d'amour et de joie, dans ses bras vigoureux, si rudes aux méchants, Oriane délaça son heaume et le donna à la demoiselle de Danemark; puis, passant son beau bras autour du cou de son amant, elle ne put s'empêcher d'appuyer sa bouche charmante sur le front brûlant de son défenseur. Heureusement qu'à ce moment ils étaient loin du lieu du combat, dans une clairière, sur un épais gazon, car, sous l'impression de cet enivrant baiser, Amadis se sentit défaillir, ses bras se détendirent : il lâcha Oriane, qui tomba sur l'herbe molle sans se faire aucun mal. Amadis tomba à côté d'elle, pâmé. Jamais il n'avait reçu une pareille faveur!

L'évanouissement d'Amadis dura peu. Il rouvrit les yeux et regarda Oriane avec une tendresse dont elle fut touchée jusqu'aux larmes.

— Lumière de ma vie! soleil de mon âme! murmura l'amoureux chevalier en couvrant de baisers ardents les blanches mains de sa belle mie...

Gandalin et la demoiselle de Danemark n'avaient rien à faire pour le moment auprès de ces deux beaux amoureux qui brûlaient de chanter leur hymne à deux voix et à deux cœurs, l'hymne divin, l'hymne du bonheur!

Gandalin et la demoiselle s'éloignèrent.

L'herbe était douce; les arbres formaient autour un rideau de verdure impénétrable aux rayons du soleil et de la curiosité; les oiseaux chantaient en sautillant de branche en branche; la forêt, encore humide des pleurs de l'aurore, exhalait d'âpres et fortifiantes odeurs; tout conviait à la songerie, à l'amour, au bonheur.

Amadis et Oriane étaient trop jeunes, trop beaux, trop méritants, pour ne pas répondre comme ils le devaient à cette invitation de la nature...

## CHAPITRE VI

Comment Galaor, Guillan-le-Pensif et Ladasin délivrèrent Lisvart, et s'en revinrent avec lui à Londres, menacée du pillage et de l'incendie.

Galaor, après avoir pris la route que lui avait indiquée son frère, avait mis son cheval au galop, dans l'espérance d'atteindre les ravisseurs d'Oriane ou les ravisseurs de Lisvart.

Il chevauchait ainsi, menant grande erre, lorsqu'il fut aperçu par un chevalier errant qui, s'imaginant à son train qu'il s'enfuyait, se mit à le poursuivre pour lui proposer de rompre une lance. Mais Galaor allait comme le vent et il n'avait pas le temps de s'arrêter pour si peu de chose, ayant à remplir un devoir plus impérieux.

Cette obstination à fuir exaspéra le chevalier qui le poursuivait, lequel, mieux monté que ne l'était Galaor, l'eut bientôt atteint et dépassé. Jusqu'à trois fois, ce chevalier courut sur lui, la lance en arrêt; mais Galaor, aussi adroit que brave, lui fit manquer les trois atteintes et se contenta de le plaisanter sur sa maladresse. L'autre, piqué de cette gouaillerie qu'il jugeait intempestive, jura de le suivre jusqu'à ce qu'il en eût tiré raison.

Chemin faisant, le chevalier qui poursuivait Galaor fut distrait de cette poursuite par l'apparition d'un sien cousin qui courait après son cheval. Il s'arrêta alors, et lorsque son cousin eut repris sa monture, il lui demanda pourquoi il l'avait rencontré ainsi désarçonné.

— Mon cousin, répondit l'autre, on n'a que trop raison de m'appeler Guillan-le-Pensif... Cette songerie continuelle dans laquelle je vis me joue à chaque instant de nouveaux tours. Ainsi, tout à l'heure, chevauchant à travers la forêt, uniquement occupé de la duchesse de Bristoie, que le traître souverain de ce pays m'a enlevée, je ne me suis pas aperçu qu'un chevalier courait contre moi, et je me suis vu désarçonné par un coup de lance avant d'avoir compris pourquoi ni comment... Comme je me relevais, furieux, l'épée à la main, mon adversaire s'est éloigné en riant, et en me disant : « Apprenez à répondre à ceux qui vous saluent et vous parlent!... »

— Vraiment, répliqua le cousin de Guillan-le-Pensif, vous méritiez bien cette petite correction... Mais j'aurais mieux aimé trouver le maudit gabeur qui vous a désarçonné en riant, que l'indigne couard qui m'évite depuis une heure... Je n'ai pas encore rencontré de chevalier moins sensible aux injures ni plus adroit à esquiver l'atteinte d'une lance... J'ai juré de le suivre jusqu'à ce que je l'aie connu..... Suivez-le avec moi, amusons-nous de sa terreur; son cheval m'a paru trop fatigué pour qu'il ne nous soit pas facile de le rejoindre.

Guillan-le-Pensif y consentit, bien résolu, pour maintenir l'honneur de la chevalerie, de désarmer un chevalier assez couard pour refuser une joute. Les deux cousins, alors, allèrent grande erre pour rejoindre Galaor. Comme ils étaient arrivés au sommet d'une colline, ils l'aperçurent qui la descendait sur son cheval près de tomber à chaque pas. Ne doutant pas qu'ils ne l'atteignissent aisément dans la plaine, ils descendirent au pas cette colline escarpée, par un sentier tournant et battu.

Bientôt, entendant un bruit sonore comme celui que produit l'entrechoquement des armes, les deux cousins coururent pour assister au combat qu'ils devinaient, et leur étonnement fut extrême en voyant Galaor, dont ils avaient suspecté la vaillance, tenant tête à une troupe de gens mieux armés et mieux montés que lui.

Déjà quatre hommes étaient tombés sous les coups du chevaleureux Galaor; mais, comme, à ce moment, les autres se réunissaient pour l'assaillir tous à la fois, Guillan-le-Pensif et son cousin Ladasin, indignés, se hâtèrent d'aller à son secours.

Se lançant tous deux au galop de leurs chevaux sur le lieu de la lutte, ils y arrivèrent comme le cheval de Galaor tombait percé de coups, et, tombant sur les assaillants de ce vaillant homme, ils lui permirent ainsi de s'emparer d'une autre monture et de faire face, non-seulement à ses ennemis de tout à l'heure, mais encore à d'autres qui arrivaient à la rescousse des premiers.

Le combat devint alors plus âpre et plus sanglant. Bientôt, cependant, le courage déployé par Galaor, par Guillan et par Ladasin, et le grand nombre d'ennemis abattus par eux, commençant à mettre la peur au ventre des autres soudards, l'un de ces derniers s'écria :

— Massacrez le prisonnier! massacrez le prisonnier!...

Le prisonnier, c'était un homme âgé, d'une fière mine et d'un bon courage, malgré qu'il fût lié comme un larron sur un maigre cheval; lequel prisonnier avait été amené par la seconde troupe venue à la rescousse de la première.

Deux de ces misérables se détachèrent pour obéir à l'ordre féroce qui venait de leur être donné; mais, au même moment, le prisonnier, brisant ses liens et ramassant l'épée d'un des combattants morts, s'en servit pour fendre la tête du premier soudard qui s'approcha. Lors, Guillan-le-Pensif, considérant ce courageux homme avec plus d'attention, s'écria tout-à-coup.

— Cousin! cousin! c'est le roi Lisvart!

Et, en disant cela, il se précipita tête baissée, la lance au poing, au secours du vaillant prince, qu'il couvrit contre une nouvelle attaque, tandis que Galaor terrassait le chef de cette troupe de traîtres, dont le reste prit aussitôt la fuite.

—Epargnez-le! épargnez-le! cria le roi à Galaor, qu'il voyait prêt d'achever le misérable qu'il avait sous son genou. Epargnez-le, j'ai besoin d'apprendre de lui les fils de cette abominable trahison!...

Galaor releva son épée qu'il avait abaissée sur la gorge de son ennemi, et il lui arracha son heaume.

— C'est le neveu d'Arcalaüs! s'écria le roi avec mépris.

— Sire, dit alors le traître qui avait peur de mourir, je vais tout vous dire..... C'est mon oncle Arcalaüs qui a machiné tout cela avec Barsinan, que vous avez accueilli si généreusement à Londres, où il se trouve en ce moment...

Lisvart comprit qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour voler au secours de Londres et de la reine. En conséquence, il remonta à cheval, suivi de Galaor et des deux chevaliers qui venaient de lui rendre sa liberté; et, en chemin, ils s'arrêtèrent au château de Ladasin, cousin de Guillan, qui se trouvait à portée, et où ils déposèrent le neveu d'Arcalaüs fortement enchaîné.

—

## CHAPITRE VII

Comment Amadis, averti par Gandalin de ce qui se passait à Londres, s'arracha des bras de l'incomparable Oriane pour voler au secours de la reine Brisène.

Oublieux, mais non oubliés, Amadis et Oriane se répétaient pour la centième fois les serments d'amour éternel les plus ardents, lorsque Gandalin, qui avait jugé à propos de pousser une reconnaissance jusqu'à Londres pour avertir la reine Brisène que sa fille était retrouvée, Gandalin revint en grand émoi.

— Sire chevalier, dit-il en venant interrompre Amadis au moment le plus inopportun, la reine Brisène réclame le secours de votre bras, pour elle et pour sa ville, menacée de destruction... Depuis l'enlèvement de madame Oriane et de monseigneur son père, tous les chevaliers se sont mis à la poursuite de leurs ravisseurs, et Barsinan, aidé de scélérats à sa solde, a profité du désordre que cet événement a amené pour s'emparer de la citadelle... Il attend les troupes que, d'un instant à l'autre, doit lui envoyer le traître Arcalaüs... Si vous ne venez pas, Londres brûlera, et vous ne trouverez plus que des cendres...

— Partons! s'écria Amadis, rendu au sentiment de son devoir par cette sinistre nouvelle.

Comme le fils de Périon et la belle Oriane s'en revenaient, ils furent rencontrés par un gros de chevaliers commandés par le fidèle Grumedan, un ancien. Amadis confia Oriane à la garde de Grumedan et ne s'arrêta plus que dans le palais même du roi, où il trouva Brisène, éplorée. Peu d'instants après son arrivée, entra l'écuyer de Galaor, venant rendre compte à la reine de l'heureuse délivrance du roi.

— Ah! mon cher fils! s'écria Brisène en embrassant Amadis, nous sommes sauvés! Vous voilà!...

Amadis ne put jouir que quelques instants du bonheur d'être traité comme un fils par la mère de l'incomparable Oriane. Une rumeur soudaine, excitée par la fuite et les cris d'un grand nombre de citoyens effrayés, l'obligea de reprendre son heaume et de voler où ces cris l'appelaient. Il descendit, écarta la foule des fuyards et arriva avec peine à la porte principale de Londres, où le roi Arban de Norgales, entouré de morts et de mourants, et couvert lui-même de sang, s'opposait presque seul à l'effort de Barsinan de Sansuègne, qui venait de s'emparer de la première barrière.

Ce traître, complice servile de l'odieux Arcalaüs, reconnut bientôt Amadis aux coups qu'il lui vit porter, et l'amant d'Oriane, couvrant de son écu le vaillant roi de Norgales, dont le bras appesanti ne portait plus son épée qu'avec peine, s'élança contre la tête de la colonne qui s'efforçait de s'emparer de

cette porte; et semant l'épouvante et la mort dans les premiers rangs, il fit reculer ceux l'attaquaient.

Cependant, malgré son courage surhumain, Amadis eût fini peut-être par être accablé par le nombre de ses ennemis excités par Barsinan, si, dans ce moment, le prince Agraies, suivi de plusieurs chevaliers arrivant de la quête du roi Lisvart, n'eût attaqué brusquement la troupe de soudards commandée par le comte de Sansuègne

Cette attaque inopinée décida sur-le-champ du sort de cette bataille. Barsinan, se jugeant perdu, voulut se dérober par la fuite au châtiment qui l'attendait; mais Amadis l'arrêta, lui prit son épée qu'il brisa, foula ce traître aux pieds, et l'envoya dans le cachot même où Lisvart, qui rentrait à l'instant par une autre porte, faisait conduire le neveu d'Arca'aüs.

Lisvart était déjà dans les bras de la reine Brisène. Amadis, Galaor et le roi de Norgales, jouissaient à leurs genoux du bonheur de leur avoir sauvé la vie, lorsque le bon et vieux chevalier Grumedan survint donnant la main à la belle Oriane.

— Prince de Gaule, dit-il en entrant, c'est vous qui m'avez confié l'incomparable princesse Oriane; c'est à vous qu'elle doit l'honneur et la liberté : c'est entre vos mains que je la remets...

Oriane n'eut l'air d'écouter Grumedan que par un regard bien tendre qu'elle jeta sur Amadis, et elle courut se précipiter aux genoux de sa mère.

Le lendemain, tous ceux qui n'avait pas expié leurs forfaits par l'épée d'Amadis ou par celle de d'Agraies, ou par celle de Norgales, périrent dans les supplices, et l'on pense bien que Barsinan et le neveu d'Arcalaüs ne furent pas oubliés dans cette répartition de châtiments!...

## CHAPITRE VIII

Comment, au milieu de la joie qui régnait à la cour du roi Lisvart, Amadis songea tout-à-coup à la promesse qu'il avait faite, un an auparavant, à la belle Briolanie, princesse de Sobradise, et comme il partit avec Galaor et Agraies.

Après ces événements la cour du roi Lisvart reprit ses allures joyeuses et son train brillant.

La duchesse de Bristoie et la belle Aldène, sa sœur, arrivèrent bientôt, sous la garde du vieux Grumedan, qui avait été les quérir toutes deux de la part de la reine Brisène. La duchesse de Bristoie était veuve. Le duc avait été loyalement tué par Olivas qui l'avait accusé de trahison et avait soutenu son dire par les armes.

L'arrivée d'Aldène et de sa sœur fut une nouvelle occasion de fête. Guillan-le-Pensif, libre d'offrir une seconde fois son cœur et sa main à celle qui avait constamment occupé ses pensées, cessa de mériter ce surnom pour en mériter un autre que lui donna la belle duchesse de Bristoie. Quant à Galaor, il ne revit pas sans plaisir la belle Aldène, qui, de son côté, ne le revit pas sans émotion, ce qui fit naître çà et là quelques jalousies.

Mais bientôt fut troublé le bonheur dont jouissaient plusieurs beautés de cette cour. Amadis se rappela qu'il avait promis à la jeune et belle Briolanie, reine de Sobradise, de revenir avec deux autres chevaliers pour venger la mort de son père et combattre l'usurpateur Abyséos et ses deux fils. Cette promesse était sacrée, il y avait un an qu'il l'avait faite : Amadis résolut de partir, malgré les larmes, les prières et les soupçons jaloux de la belle Oriane, qui voulait être seule à posséder cet incomparable chevalier.

Agraies et Galaor s'offrirent à être ses compagnons, et ils se préparèrent à le suivre, malgré, pour l'un, les larmes de la belle Olinde, et malgré, pour l'autre, les caresses savoureuses de trois ou quatre belles, parmi lesquelles Aldène...

Les trois chevaliers partirent. Ils n'étaient encore qu'à une demi-lieue de leur point de départ, lorsque Amadis, s'apercevant qu'il avait oublié d'emporter les débris de l'épée que lui avait donnée Briolanie, envoya incontinent son nain à Londres pour les chercher.

Le nain revint à toute bride, prit les débris de l'épée, et il allait remonter à cheval, lorsqu'en passant sous les fenêtres d'Oriane, cette intéressante princesse l'aperçut et lui demanda pourquoi il était revenu sur ses pas.

— C'est pour chercher ces fragments d'épée que mon maître avait oubliés, répondit le nain.

— Et quel prix ton maître peut-il attacher à ces inutiles débris ? demanda Oriane.

— Celui qu'on peut attacher aux présents d'une main qui nous est chère, répondit malicieusement le nain.

— Et quelle est donc la main dont Amadis a reçu cette épée? reprit vivement Oriane, dont la jalousie s'éveilla pour ne plus se rendormir.

— Celle de la jeune princesse pour laquelle il va combattre, répondit le méchant bout d'homme; et je ne doute pas, ajouta-t-il, d'après les quelques propos qu'ils ont tenus la dernière fois qu'ils se sont vus, que mon maître ne se soit offert et n'ait été accepté pour être désormais son chevalier...

A ces mots, le malicieux nain grimpa sur son cheval, lui donna deux coups d'éperon et disparut aux regards effarés de la pauvre Oriane, qu'il venait de frapper au cœur.

Un quart d'heure après, il avait rejoint les trois chevaliers et, en remettant à Amadis les débris de son épée, il se garda bien de lui parler des questions que lui avait adressées à ce sujet sa maîtresse et, encore moins, des réponses qu'il lui avait faites.

Comme ils chevauchaient à travers la forêt, ils virent venir à eux un chevalier qui leur parut être d'une taille avantageuse, maniant son cheval avec grâce et ferme sur ses arçons. Il leur proposa de rompre une lance.

— Je ne désire que l'honneur de jouter avec vous, ajouta-t-il, et j'espère que nulle espèce de ressentiment ne vous animera à vouloir combattre à coups d'épée, au cas où je remporterais un premier avantage...

Agraies, à qui ce chevalier inconnu semblait plus particulièrement porter la parole, se sentit très piqué de ce qu'il paraissait trop présumer de son adresse, et, pour toute réponse, il lui cria de se défendre, courut sur lui et fut désarçonné. Son cheval, épouvanté par la violence avec laquelle les lances s'étaient brisées, se mit à fuir dans la forêt.

Galaor se présenta pour venger Agraies; mais

son cheval n'étant pas de force à résister à celui de l'inconnu, roula dans la poussière avec son maître, sans que celui ci pût le faire relever.

Amadis, s'approchant aussitôt, modéra la colère de Galaor qui demandait le combat à l'épée, et, à son tour, il se présenta pour jouter contre l'inconnu. Cette course fut la plus violente des trois; les lances furent brisées jusque dans les gantelets des combattants, et les deux chevaliers s'étant heurtés mutuellement en passant, leurs chevaux tombèrent de la force du choc, sans qu'aucun des deux eût perdu les rênes. Mais le cheval d'Amadis, ayant eu la cuisse cassée, ne put se relever, et l'inconnu s'élança légèrement sur le sien, qui n'avait été qu'étourdi par cette rencontre.

Ce fut en vain que les trois chevaliers provoquèrent l'inconnu à se battre à pied, et à l'épée; il leur répondit, en les saluant courtoisement :

— Heureux, seigneurs chevaliers, de vous avoir résisté dans un combat que je ne regarde que comme une légère épreuve, nul motif ne me force à vous considérer tous trois comme ennemis. Chacun de nous a fait son devoir ; n'est-ce pas assez?...

Cela dit, l'inconnu s'éloigna, en prenant une route assez frayée, et laissa les trois compagnons démontés au milieu de la forêt.

Amadis et son cousin Agraies rirent volontiers de cette aventure. Mais il n'en fut pas de même de Galaor, qui avait sa chute à cœur. Il prit le cheval d'un écuyer et s'élança à la poursuite du chevalier qui l'avait nargué par sa générosité.

Amadis et Agraies durent continuer leur chemin sans l'impétueux Galaor, et ce fut sans lui aussi qu'ils entrèrent dans le château de Thorin où la belle Briolanie les attendait, ainsi que sa tante Grovanèse, et où ils passèrent quelques jours pour laisser le temps à la princesse de Sobradise de faire avertir de leur arrivée Abyséos et ses deux fils.

## CHAPITRE IX

Comment Galaor, s'étant éloigné de son frère et de son cousin à la poursuite d'un chevalier inconnu, fit rencontre d'une gente pucelle qui lui tourna la tête, et comment l'ayant suivie, il combattit à outrance Florestan, son second frère.

Galaor avait poursuivi pendant un long temps le chevalier inconnu, sans pouvoir le rejoindre, à cause de sa monture qui était médiocre. Sans se lasser de cette vaine poursuite, il s'était arrêté un instant pour laisser souffler sa bête, lorsqu'une gente pucelle vint à passer par là. Galaor l'arrêta en la priant de lui donner, si elle en avait, des renseignements sur le chevalier qu'il poursuivait.

— Je le connais, répondit la pucelle; c'est un chevalier fort courtois, qui, depuis quinze jours, garde la principale route de cette forêt, et ne permet pas qu'on passe sans avoir rompu une lance avec lui ..

— Pourriez-vous me conduire vers lui? demanda Galaor, qui trouvait la pucelle de plus en plus savoureuse et qui était très heureux de l'avoir pour conductrice.

— Volontiers, dit-elle.

Et elle se mit à marcher devant, et bientôt elle prit un chemin qui éloignait considérablement Galaor de celui qu'avait dû prendre son frère.

— Et vous, belle enfant, qui êtes-vous? demanda l'indiscret Galaor qui eût bien volontiers délacé son heaume pour embrasser à son aise sa conductrice.

— Moi, seigneur chevalier, je suis une des demoiselles de la belle Corisande, souveraine d'une île voisine, et amoureuse du chevalier que vous poursuivez. Elle le retient depuis plusieurs jours dans des chaînes de fleurs, et ne lui permet pas de s'éloigner d'elle plus qu'il ne l'a fait ce matin... Quant au nom de ce chevalier, la belle Corisande, seule, le connaît, ainsi que le mystère de sa naissance...

— Est-ce que c'est la belle Corisande qui lui a interdit de jouter à l'épée avec les autres chevaliers?...

— Oui, c'est elle... Elle lui a fait jurer qu'il n'en viendrait jamais au combat à coups d'épée, à moins que ce ne soit dans son île, où plusieurs chevaliers ont déjà passé pour le combattre, mais dont ils ne sont ressortis qu'après avoir perdu leurs chevaux et leurs écus...

Le désir de s'éprouver contre ce chevalier mystérieux, peut-être aussi l'espérance enivrante que lui donnaient les beaux yeux noirs de sa compagne de route, déterminèrent Galaor à ne la pas quitter...

C'est ainsi qu'après avoir cheminé pendant quelques heures, ils arrivèrent sur le rivage, en vue de l'île de Corisande qui, fort heureusement, n'était pas trop éloignée.

Le trajet s'effectua en très peu de temps, et Galaor étant descendu sur le rivage, entendit annoncer son arrivée par le son des trompettes qui retentit sur le donjon du beau château qui dominait cette île.

— Apprêtez-vous à combattre! lui dit la gente pucelle qui l'avait accompagné. Hélas! chevalier, j'ai bien peur que le maître de ce château n'obtienne de vous l'écu que vous portez, pour le joindre à tous ceux que vous voyez attachés à ces poteaux!...

Galaor n'eut pas le temps de répondre à cette plaisanterie : la porte du château s'ouvrit, et il en sortit un chevalier de la plus belle taille, et d'une figure charmante, suivi deux jeunes filles, portant, l'une son heaume et l'autre sa lance. Une jeune femme, d'une irrésistible beauté, venait ensuite, tenant une couronne de lauriers et de myrtes qu'elle semblait lui destiner, en le regardant d'un air tendre.

Le bel inconnu, s'avançant vers Galaor, lui dit courtoisement :

— Chevalier, vous avez su par celle qui vous a conduit dans cette île, les conditions du combat que vous venez me livrer... Je vois que vous vous obstinez à me connaître autant que je m'obstine, moi, à cacher mon nom jusqu'à ce que je l'aie rendu digne de ceux auxquels je tiens par les liens du sang... Si j'osais vous les nommer, je suis sûr que vous m'approuveriez...

Quoique Galaor sentît naître en son âme une

sympathie vraie pour le chevalier inconnu, le souvenir de l'espèce d'outrage qu'il croyait en avoir reçu dans la forêt, le matin, en présence d'Amadis et d'Agraies, ne lui permit pas de se livrer à ce sentiment.

— Rien ne pourra m'empêcher d'avoir raison de votre outrecuidence! répondit-il. Je ne suis venu ici céans que pour cela!...

Le chevalier inconnu ne répliqua pas. Il mit son heaume, s'empara de sa lance, monta à cheval et prit du champ pour revenir sur Galaor, qui l'imita. Dès la première passe, les deux lances furent brisées. Lors, les adversaires mirent l'épée à la main et le combat à pied commença.

Il fut long et terrible; si long et si terrible que Galaor n'imagina pas en avoir essuyé de pareil depuis celui qu'il avait eu contre Amadis, et Corisande, épouvantée, profita d'un instant où tous les deux reprenaient haleine pour tâcher de les séparer. Mais Galaor, plus animé que jamais par la longue résistance qu'il venait de rencontrer, et aussi par son sang qu'il voyait couler, ne voulut plus écouter aucune proposition jusqu'à ce que le chevalier inconnu consentît à lui dire son nom.

Le combat devint donc plus terrible et plus sanglant encore à cette seconde attaque. Les débris de leurs armes couvraient le sable, l'un d'eux allait certainement succomber... Corisande, voyant chanceler un moment son amant, ne put résister à la douleur qui la poignait, et, courant se jeter entre les combattants, elle cria à Galaor!

— Arrête, cruel!... Arrache-moi la vie plutôt que de répandre un si précieux sang!... Arrête, te dis-je! Et si ma prière ne peut te toucher, barbare, crains la vengeance d'Amadis et de Galaor!...

— Que dites-vous, grands dieux? s'écria Galaor, en abaissant vivement son épée.

— Non, non, reprit Corisande, non, mon cher Florestan, il n'est plus temps de cacher votre nom ni votre naissance... Sachez donc, ajouta-t-elle en se tournant de nouveau vers Galaor, sachez donc que celui que vous voulez tuer est le fils du roi Périon et le frère des deux plus redoutables chevaliers de l'univers!...

Devant cet aveu, Galaor, éperdu, jetant loin de lui son épée et délaçant son heaume, se jeta dans les bras de Florestan.

— Ah! mon frère, s'écria-t-il, reconnaissez Galaor à sa douleur et à sa tendresse!...

— J'aurais dû bien plutôt le reconnaître à sa vaillance et à la vigueur de ses coups, répondit Florestan, en répondant par d'autres caresses à l'étreinte passionnée de son frère.

La joie de Florestan fut grande; celle de Galaor ne le fut pas moins, parce qu'il espérait pouvoir se remettre dès le lendemain en marche avec lui pour retrouver Amadis et Agraies. Mais leur joie à tous deux cessa quand ils s'aperçurent, au nombre de leurs plaies, qu'ils ne pourraient être en santé et en vigueur avant un mois.

— Nous n'arriverons jamais à temps pour aider notre frère! murmurait Galaor, attristé.

—

## CHAPITRE X

Comment Amadis et Agraies combattirent contre Abyséos et ses deux fils et les vainquirent, et comme, ensuite, ils se réunirent à Galaor et à Florestan.

Amadis et Agraies, en effet, ayant attendu Galaor pendant cinq ou six jours au château de Thorin, et voyant que le temps marqué pour le combat était prêt de s'écouler, ils s'avancèrent avec Briolanie et sa tante Grovanèse vers Sobradise; et, se croyant assez forts pour combattre Abyséos et ses deux fils, ils firent tendre leurs pavillons dans une prairie voisine de cette capitale, et Briolanie envoya dire à son mortel ennemi que, suivant les conditions arrêtées, elle avait amené avec elle les champions qui devaient soutenir sa querelle.

Le combat fut fixé au lendemain matin.

Au lever du soleil, Amadis et Agraies se présentèrent dans la place où devait avoir lieu ce combat, et Abyséos et ses deux fils ne tardèrent pas à paraître. Mais, ne trouvant que deux adversaires là où ils s'attendaient à en trouver trois, ils demandèrent pourquoi ce troisième ne se présentait pas.

Amadis, impatient de combattre, répondit au héraut d'Abyséos :

— Va dire à tes maîtres que leur cause est si mauvaise, que le plus faible de nous deux suffirait pour que la justice céleste les punît de leur orgueil et de leur trahison, et que la légitime reine de Sobradise se soumet à tout si nous sommes vaincus!...

Rien n'arrêtant plus le combat, Abyséos et Dramis coururent tous les deux sur Amadis, et brisèrent leurs lances sur ses armes, sans l'ébranler; ce premier choc rétablit l'égalité dans le combat, Amadis ayant percé d'outre en outre Dramis, qui tomba en versant des flots de sang sur la poussière.

Dorison et Agraies se chargeant avec une égale fureur, leurs chevaux ne purent supporter l'impétuosité de leur choc et roulèrent tous deux sur leurs maîtres. L'un et l'autre, alors, également prompts à se relever, s'attaquèrent à coups d'épée, et bientôt le sang coula de leurs blessures. Mais Agraies ayant vu son cousin Amadis fendre d'un seul coup la tête d'Abyséos, fut honteux que Dorison lui disputât si longtemps la victoire. Il s'élança sur lui, le saisit par le heaume, lui trancha le chef et l'alla déposer aux pieds de la princesse Briolanie, qui avait suivi, toute haletante, les diverses péripéties de cette tragédie.

La mort de l'usurpateur et de ses deux fils décida du sort du royaume de Sobradise. Les corps de ses ennemis vaincus furent traînés hors de la lice, au milieu des acclamations des sujets de Briolanie.

Cette belle princesse sentit peut-être moins de

plaisir encore à remonter sur le trône de ses pères, qu'a penser qu'elle pouvait offrir à son libérateur de le partager avec elle.

Les blessures qu'Amadis et Agraies avaient reçues dans ce combat les ayant arrêtés pendant quelque temps à Sobradise, Briolanie ne put s'empêcher de laisser pénétrer ses sentiments. Mais Amadis, trop fidèle pour en être touché, trop loyal pour vouloir feindre, n'hésita pas à lui faire entendre qu'il n'était plus le maître de son cœur; et Briolanie, étouffant à regret une passion qui ne pouvait être que malheureuse, la plus tendre reconnaissance et la plus fidèle amitié furent les seuls sentiments qui lui restèrent désormais pour Amadis.

Bientôt Galaor et Florestan rejoignirent leur frère. Amadis ne put se résoudre à gronder Galaor, à cause de la joie qu'il ressentait de la présence de Florestan. Il se contenta de lui dire, devant la princesse Briolanie, qu'il devait bien regretter en ce moment de n'avoir pas partagé le bonheur de la venger...

Ce seul mot, qu'un regard de cette belle reine rendit encore plus frappant pour Galaor, le fit soupirer et tomber dans de mélancoliques pensements. Et, dès cette heure, Agraies fit remarquer à Amadis que la gaîté de Galaor semblait s'altérer de jour en jour, et qu'il paraissait même voir avec indifférence les jeunes beautés qui ornaient la cour de Briolanie, lesquelles, au contraire, le regardaient avec le plus tendre intérêt.

## CHAPITRE XI

Comment fut construite, en l'Ile Ferme, la voûte enchantée pour éprouver la loyauté des chevaliers et la fidélité des maîtresses.

Or, cent ans avant les événements que nous venons de raconter, il y avait en Grèce un roi qui, marié avec la sœur de l'empereur de Constantinople, eut deux fils remarquables de corps et d'esprit, surtout Apollidon, qui étudia spécialement la nécromancie et s'y fit une grande réputation.

Le roi de Grèce sentant sa fin approcher, voulut disposer de ses Etats et prévenir ainsi toute discussion après son trépas.

Apollidon, comme aîné, reçut la couronne et les biens, et l'autre les trésors et les livres, parmi lesquels il s'en trouvait de très rares; ce dernier se plaignit à son père d'être presque déshérité par ce partage.

Le père en avertit Apollidon qui, pour conserver la bonne harmonie, proposa un échange, se tenant pour satisfait de la part de son frère.

La joie que la bonté d'Apollidon causa à ce père, provoqua une crise suprême, et il s'en alla laissant les deux frères unis comme il le désirait.

Aussitôt après les funérailles du roi défunt, Apollidon fit équiper quelques vaisseaux et, suivi de plusieurs gentilshommes ses amis, il s'éloigna de Grèce avec les premiers vents favorables.

Partis sans but, ils s'abandonnèrent au hasard, qui les mena sur la côte d'Italie.

L'empereur Suidan ayant appris l'arrivée d'Apollidon, le pria de venir à Rome où le plaisir qu'il y trouva le retint longtemps. Il prouva qu'il était excellent chevalier et il sut plaire à la sœur unique de l'empereur, nommée Grimanèse, la plus belle dame de la terre.

Son amour était partagé, mais il avait des entraves bien dures pour arriver à satisfaire réellement la passion qui le brûlait.

Enfin, Grimanèse accepta de se faire enlever la nuit sur un vaisseau, et ils partirent, mettant le cap sur l'Ile Ferme, habitée alors par un géant, ce qu'Apollidon et ses amis ignoraient.

Aussitôt à terre, ils s'arrangèrent, en gens pleins de sécurité; Grimanèse, habituée à un repos plein de délices, était épuisée de fatigues: elle s'abandonna au sommeil.

Vers le milieu de la nuit, le géant, qui les avait découverts, se montra si brusquement, qu'Apollidon n'eut pas le temps de s'armer et que Grimanèse s'évanouit de frayeur.

Le géant s'approcha de Grimanèse et, lui prenant la main, il pria Apollidon d'accepter un combat dont le vainqueur aurait pour récompense la plus belle dame qu'il eût vue.

Apollidon accepta, et, en un tour de main, jeta par terre le géant et lui trancha la tête.

Les gens du pays vinrent en foule se mettre à son service et l'acclamèrent avec enthousiasme pour leur maître. On lui fit voir les forteresses de l'île et il en augura qu'il pourrait bien à l'occasion se défendre, si on voulait le punir du rapt de la sœur de l'empereur.

Il fit édifier pour Grimanèse un admirable palais, tellement rempli de métaux précieux que, dans toutes les îles de l'Océan, aucun prince n'eût pu en faire construire un semblable.

Quinze ans plus tard, son oncle, l'empereur de Constantinople étant mort, les grands lui offrirent la couronne qu'il accepta. Grimanèse, désolée de laisser un séjour si enchanteur, fit promettre à son époux qu'il n'y laisserait pénétrer jamais qu'un chevalier de sa valeur, et Apollidon jura qu'il empêcherait toute dame d'y entrer si elle n'était aussi belle et parfaite que Grimanèse.

On érigea une voûte sur laquelle un homme en bronze tenait une trompe de chasse. Sur la porte du palais, on plaça les statues de Grimanèse et d'Apollidon très ressemblantes toutes deux, et, vis-à-vis, une colonne de jaspe, le tout fermé jusqu'au jardin d'un perron de fer de cinq coudées de hauteur.

Apollidon expliqua à sa femme qu'un homme infidèle en amour ne pourrait passer la voûte, car l'homme de bronze sonnerait un bruit épouvantable et jetterait flammes et fumées sur lui en le repoussant dehors. Mais si un loyal amant ou une fidèle maîtresse se présentait, le cor rendrait un chant d'amour et l'un ou l'autre pourraient entrer et voir les portraits et les noms d'Apollidon et de Grimanèse inscrits sur le jaspe.

— Si vous voulez, ajouta Apollidon, nous essaierons cette merveille...

Et ils entrèrent sous la voûte qui résonna d'une douce musique; puis ils virent, nouvellement gravés sur la colonne, leurs deux noms inséparables.

Ils engagèrent quelques dames et quelques gen-

tilshommes à tenter l'aventure; mais à peine ceux-ci étaient-ils entrés qu'un vacarme affreux retentit et qu'ils furent refoulés au dehors avec force tourbillons.

Grimanèse s'amusa beaucoup de cette invention qui faisait plus de peur que de mal; elle remercia Apollidon, puis elle s'informa de ce qu'il arriverait de la chambre où ils avaient laissé le souvenir de leurs amoureuses caresses, des plus agréables, ajouta-t-elle, puisque ce furent les premières.

Apollidon fit mettre un perron en marbre devant la chambre, et, à cinq pas de celui-ci, un autre en cuivre.

— Aucun chevalier, dit-il ensuite, n'entrera ici, ni aucune dame, à moins qu'ils ne nous égalent, vous et moi, en chevalerie ou en beauté.

Et il fit écrire cela sur les tables, en y ajoutant les diverses épreuves que subiraient les chevaliers désireux d'éprouver leur courage ou leur loyauté d'amour.

Le nom de ceux ou de celles qui seraient repoussés, serait inscrit avec le nombre de fautes commises. Mais aussitôt que l'homme attendu se présenterait, aussi brave chevalier qu'Apollidon, tous ces enchantements et épreuves disparaîtraient. De même pour la belle maîtresse reçue par l'épreuve : elle affranchirait toutes les autres.

Cela fait, Apollidon mit un gouverneur chargé de recueillir les revenus, en attendant l'heureux chevalier couronné, et il prit quelques vaisseaux sur lesquels il arriva bientôt à Constantinople, où l'attendait une magnifique réception.

Maintenant que nous avons fait connaître le temple d'Apollidon, reprenons le récit des aventures de nos héros et de nos héroïnes; revenons à Amadis que nous avons laissé, en compagnie de ses frères et de son cousin, à la cour de la belle reine de Sobradise.

## CHAPITRE XII

Comment Amadis, Galaor, Florestan et Agraies furent conduits en l'Ile Ferme, pour éprouver la voûte des loyaux amants.

Quoique touché des soins de la belle Briolanie, Amadis ne pouvait éloigner de son esprit l'image d'Oriane. Il devint au bout de peu de temps si inquiet, si désireux de la retrouver, qu'il décida ses compagnons à prendre comme lui le chemin de la cour du roi Lisvart.

A peine étaient-ils en chemin qu'ils firent rencontre d'une demoiselle suivie de dames et d'écuyers.

Amadis leur demanda s'ils allaient comme lui à la cour du roi Lisvart; la demoiselle lui annonça qu'elle allait en l'Ile Ferme dont le gouverneur était son père et que cette île valait, pour des chevaliers errants, la peine de s'y rendre pour éprouver leur chevalerie.

— Tous n'en sortent pas aussi joyeux qu'à l'arrivée, ajouta-t-elle.

— Je sais, répondit Amadis, qu'il y a là de fortes épreuves à subir; je regrette de ne pas m'y être exposé déjà; le chemin est par ici, à gauche, à deux journées de marche, n'est-ce pas?

Agraies, le premier, voulut incontinent marcher vers cet endroit et proposa à la demoiselle de lui tenir escorte.

— Si vous pouvez franchir la voûte enchantée, lui dit celle-ci, vous verrez toutes les autres merveilles de cet endroit, les statues d'Apollidon et de Grimanèse, et votre nom gravé sur le jaspe par une main invisible. Jusqu'ici il n'y a eu que deux noms...

— Eh bien! répondit Agraies, le mien fera le troisième.

— Mes amis, reprit Amadis, nous ne pouvons laisser Agraies partir seul, et, quoiqu'il soit le plus amoureux de nous tous, nous devons faire comme lui.

Galaor fut de cet avis, et tous ensemble suivirent la demoiselle.

Florestan qui n'avait jamais ouï parler de l'Ile Ferme, interrogea Amadis, qui lui raconta qu'Arban de Norgales y était allé et en était revenu avec sa courte honte. La demoiselle raconta à son tour, dans le plus grand détail, toutes les épreuves, et, de propos en propos, la compagnie arriva au coucher du soleil, près d'une prairie où des pavillons dressés abritaient une troupe de chevaliers.

La demoiselle reconnut les gens de son père et, prenant l'avance, elle alla avertir de l'arrivée des chevaliers qui l'avaient suivie pour essayer les aventures de l'Ile Ferme.

Le gouverneur reçut somptueusement les arrivants et, jusqu'au soir, on s'entretint des dames et chevaliers qui s'étaient présentés sous la voûte.

Le lendemain, tous se mirent en marche jusqu'à une chaussée étroite, entourée d'eau à droite et à gauche, au bout de laquelle ils trouvèrent l'Ile Ferme.

Le palais d'Apollidon resplendissait, les portes étaient grandes ouvertes, et lorsqu'ils en furent tout près, ils virent une panoplie de cent targes ou écus fixés sur des poteaux à des hauteurs différentes.

Le gouverneur expliqua à Amadis que l'élévation des targes indiquait le degré d'honneur des chevaliers et les épreuves qu'ils avaient pu soutenir.

Amadis tâcha de reconnaître les écus, dont chacun avait un écriteau portant le nom et les armes de son maître. Il reconnut celui d'Arcalaüs et celui du roi d'Irlande, qui était venu s'essayer deux ans avant qu'Amadis ne le défit en Gaule.

Le plus élevé des écus était celui de Quadrayant, frère du roi Abies d'Irlande, qui avait approché le perron de marbre; il cherchait Amadis pour venger la mort de son frère.

Les amis se préparèrent aux épreuves. Agraies, pressé de connaître son sort, doubla le pas et arriva sous la voûte, en disant :

— Amour, si je vous ai toujours été fidèle, ne m'oubliez pas!...

Et la voûte rendit un son mélodieux. Agraies la franchit et se trouva bientôt au palais. Il vit Apol-

lidon et Grimanèse reproduits d'une façon merveilleuse, et, sur le jaspe, deux lignes creusées.

La première contenait : *Madanil, fils du duc de Bourgogne, a passé sous la voûte des loyaux amants et accompli les épreuves.*

L'autre ligne disait : *C'est le nom de Don Bruneo de Bonnemer, fils de Vallades, marquis de Trocques.*

Mahadil aimait Aguindes, comtesse de Flandre; et Don Bruneo, Mélicie, fille du roi Périon de Gaule.

A peine Agraies avait-il lu, qu'une troisième ligne apparut :

*C'est le nom d'Agraies, fils de Languines, roi d'Ecosse.*

Amadis, voyant le succès d'Agraies, invita ses compagnons à le suivre. Ils s'excusèrent sur le peu de passion qu'ils entretenaient à ce moment; de sorte qu'il les laissa là et s'avança seul sous la voûte.

L'image de bronze rendit le son le plus harmonieux qu'on eût encore entendu, et sa trompe, au lieu de fumée et de flammes, inonda l'herbe de fleurs suaves.

Amadis vit les statues qui paraissaient animées, et il rejoignit Agraies, avec lequel il visita le palais.

Florestan et Galaor se firent indiquer la Chambre-Défendue. Florestan seul eut l'envie de l'éprouver; il s'avança résolûment, traversa le perron de cuivre et s'abattit au perron de marbre, terrassé par une quantité de coups d'estoc et de taille invisibles qu'il ne pouvait rendre. Il se crut mort sur l'heure, et il perdait connaissance lorsqu'une force mystérieuse le rejeta brutalement au dehors...

Galaor, indigné de cet accueil fait à Florestan, prit ses armes et s'avança vers la Chambre pour le venger.

Mais, à son tour, il fut assailli par une grêle de coups mieux fournis qu'il n'eût supposé, et sa colère, devenant furieuse à mesure que la résistance augmentait, il assiégea rudement le perron de marbre, qui fut vigoureusement défendu par des forces supérieures toujours invisibles. Galaor fut plus meurtri que Florestan.

Pendant ces escarmouches, Amadis et Agraies virent une inscription nouvelle paraître sur le jaspe :

*Celui-ci est Amadis de Gaule, le loyal amant, fils du roi Périon.*

A ce moment, Galaor fut lancé au delà des perrons, et son nain se prit à crier :

— Jésus! mon seigneur Galaor est mort!

Amadis et Agraies accoururent à cet appel et virent, étendus par terre, Florestan et Galaor, tous les deux si rompus, qu'ils ne pouvaient sonner mot...

Agraies crut qu'il aurait les honneurs de la Chambre comme il avait eu ceux de la voûte. Laissant donc là les trois chevaliers, il s'arma, et, après avoir passé le perron de cuivre, il fut repoussé sur celui de marbre de si belle façon, qu'il n'avait rien à reprocher aux autres...

Amadis, quoiqu'il regrettât la témérité de ses compagnons, ne put s'empêcher de dire à Galaor :

— Par Dieu, mon frère, dussé-je y succomber, il me faut y aller aussi!...

— Monseigneur, répondit Galaor, que notre expérience vous suffise! Il vous arrivera mal de ces diableries-là!...

— Advienne que pourra! répondit Amadis. Je suis déshoré si je n'y vais.

Alors, bien garanti par son écu, et l'épée nue, il ajouta :

— O chère dame Oriane! tout mon courage et toute ma force me sont venus de vous jusqu'à cette heure... Ayez aujourd'hui mémoire de celui qui vous implore!...

Puis, avec rapidité, il s'avança vers la Chambre, où, une fois, il lui sembla avoir affaire à plus de mille chevaliers ensemble. Mais Oriane le conduisait sûrement, car son courage le débarrassa des lutins et démons qui lui faisaient rude guerre, et il gagna enfin l'entrée de cette chambre mystérieuse, où une main l'attira. Bientôt il entendit une voix qui criait :

— Sois bienvenu, brave chevalier qui surpasses en vaillance et en amour le créateur de céans! La seigneurie de cette île t'appartient comme au plus digne!...

La main, qui paraissait flétrie et d'une personne fort âgée, disparut, et Amadis resta aussi reposé que s'il n'eût rien combattu. Otant alors son écu, et remettant son épée au fourreau, il remercia Oriane, à qui il rapportait tout l'honneur qu'il avait eu.

Les habitants de l'île avaient été témoins de la conduite d'Amadis; ils avaient vu la main qui l'avait accueilli, et la voix annonçant sa victoire s'était fait entendre partout. Il fut mis en possession de l'île, à la grande joie de Galaor et de ses compagnons, cent ans après qu'Apollidon y eût mis ces enchantements...

## CHAPITRE XIII

Comment Durin partit pour aller trouver Amadis, auquel il présenta les lettres d'Oriane, et du mal qu'il en advint.

La princesse Oriane se lamentait de ne plus revoir Amadis. Elle se crut oubliée de cet ingrat; elle lui écrivit une lettre pleine de doléances, lui donnant congé de son amour et le priant de ne jamais plus s'occuper d'elle, dont l'amour s'était changé en haine jusqu'à la mort...

Cette lettre écrite, elle pria Durin, frère de la demoiselle de Danemark, d'aller en pourvoir Amadis chez la reine de Sobradise.

Examine bien, ajouta-t-elle, la contenance d'Amadis à la lecture de cette lettre, dont je ne veux pas avoir de réponse...

Durin s'en alla vitement chez la reine Briolanie, où il apprit qu'Amadis était parti depuis deux jours pour la Grande-Bretagne et qu'il avait touché à l'Ile Ferme.

Durin, sans s'arrêter, prit le chemin de l'île; il

y arriva le jour même où Amadis passait sous la voûte des loyaux amants.

Durin voulait aborder Amadis; mais Gandalin l'en empêcha, supposant avec raison qu'il portait un message d'Oriane qui pourrait retarder l'épreuve de la Chambre.

Lorsque Amadis eut été reconnu roi, Durin lui fut annoncé, et il lui raconta comment sa maîtresse l'avait chargé de lui faire tenir une lettre. Amadis s'en empara avec empressement, lut en se retournant; mais il se prit fort à pleurer en lisant le congé d'Oriane; et, arrivé à la dernière phrase : « *Celle qui ne regrettera en mourant que d'avoir vécu pour vous,* » il jeta un soupir à fendre l'âme et perdit aussitôt connaissance...

Durin, désolé de ce résultat, fut sur le point d'appeler à l'aide. Il se contenta de relever Amadis. Ce pauvre amant s'écriait :

— Voilà donc la récompense de la fidélité! Celle pour qui j'aurais souffert mille morts m'abandonne sans raison!... Comment Dieu permet-il que je sois ainsi foudroyé sans l'avoir mérité?...

Il mit la lettre sur son sein et proposa à Durin d'emporter une réponse; mais celui-ci refusa de se charger, suivant l'ordre d'Oriane, de quoi que ce fût.

— Je vois bien, murmura alors Amadis, navré, que mon malheur est sans remède et que je n'ai plus qu'à mourir!...

Il se leva en chancelant, alla laver ses yeux, rouges de larmes, à l'eau du ruisseau voisin. Puis il envoya quérir le gouverneur Isanie et son fidèle Gandalin; au premier, il fit promettre de garder le secret de ce qu'il verrait, jusqu'au lendemain matin à l'heure de la messe; au second, il ordonna d'aller l'attendre à la porte du château avec son cheval et ses armes.

Peu de temps après, il les rejoignit, et tous trois se mirent à cheminer à l'aventure jusqu'à un ermitage dédié à la vierge Marie.

Amadis, se jetant à genoux, implora mentalement la grande consolatrice des affligés. Puis, attirant Gandalin à lui, il l'embrassa étroitement en disant :

— Ami, le même lait nous a nourris tous deux... J'ai été sauvé de la mer par ton père... Je veux aujourd'hui m'acquitter envers toi... Comme ton dévouement, que je n'espérais pas récompenser sitôt, m'est devenu inutile, nous allons nous séparer... Je te donne l'Ile Ferme... Isanie, qui en est le gouverneur, t'obéira comme à moi, et il ordonnera à mes sujets, devenus les tiens, de t'obéir aussitôt que le bruit de ma mort sera connu..... Ton père et ta mère, qui ont eu tant de soin de moi, en jouiront durant leur vie; tu prendras ensuite leur succession... Quant à vous, Isanie, avec le produit que vous retirerez de cette île, vous ferez construire une abbaye pour trente religieux, et vous la consacrerez à la Vierge Marie...

Amadis dit et se tut.

Gandalin voulait suivre son maître, et Isanie lui-même ne voulait pas abandonner son roi. Mais Amadis refusa avec autorité; il donna à Gandalin ses armes, le priant de se faire recevoir chevalier par Galaor, auquel il le priait de s'attacher comme à lui.

— Dis à Galaor, ajouta-t-il, qu'il prenne à son service Ardan, mon nain, et recommande à ce dernier d'être fidèle et diligent..... Maintenant, puisque je n'espère plus vous revoir, priez Dieu pour moi, et, sur votre âme! je vous défends de me suivre...

En parlant ainsi, Amadis avait les yeux pleins de larmes. Il remonta à cheval, partit au galop, sans lance, sans écu et sans armet, et entra en pleine montagne, laissant aller son cheval à l'aventure.

Vers le milieu de la nuit, le cheval rencontra un ruisseau où il but; puis, en reprenant course, Amadis fut choqué rudement par des branches d'arbres, ce qui le tira de sa préoccupation. Il regarda autour de lui : le gazon était épais, le bois touffu; il pensa qu'il était hors de vue, et, après avoir attaché son cheval, il s'étendit pour rêver à son aise. Mais le sommeil le plus profond ne tarda pas à venir réparer les fatigues de son corps et de son cerveau.

## CHAPITRE XIV

Comment Gandalin et Durin portèrent à Amadis ses armes, qu'il avait oubliées, et comment ce dernier combattit contre un chevalier qu'il vainquit.

Gandalin et Durin, après le triste départ d'Amadis, voulurent lui porter ses armes. Prenant congé d'Isanie, ils suivirent, autant qu'ils jugèrent, la même direction, et, après une bonne marche, ils entendirent hennir le cheval d'Amadis, qui sentait approcher les deux autres.

Gandalin pensa qu'Amadis n'était pas loin.—Il s'avança discrètement sous les branches et l'aperçut endormi sur le bord d'un ruisseau. Amadis se réveilla bientôt et se leva comme un homme surpris; puis il se rassit sur l'herbe et commença à gémir à haute voix sur sa situation.

Il passa en revue sa vie, ses combats, les honneurs qu'il avait reçus, toutes choses périssables qui ne valaient pas l'amour d'Oriane. Gandalin et Durin pleuraient fort à ce récit, qu'ils entendaient sans être vus.

Lors s'avança de leur côté un chevalier qui chantait ses amours. Il disait, dans sa romance :

Amour, amour, je vous suis redevable
Bien plus que nul gentilhomme vivant,
Vu que toujours vous me rendez aimable
Envers la dame où je suis poursuivant.

Temoin en est la reine Sadamire
Que jaimai tant d'une amitié profonde.
Comme, à présent, d'elle je me retire,
J'aime la fille au meilleur roi du monde :

C'est Oriane, où grand'beauté se range,
La nompareille ici-bas, la plus belle!...
Heureux me sens de chanter sa louange,
Plus heureux suis d'être tant aimé d'elle!...

Lorsqu'il eut fini sa romance amoureuse, ce chevalier se retira sous un arbre, pensant y passer le reste de la nuit. Mais il lui arriva pire qu'il n'attendait, car Gandalin, au nom d'Oriane, dit à Durin :

— Notre seigneur n'a pas entendu cette chanson ; il faut que je sache de lui ce qu'il faut faire...

Et il entra dans le fourré. Amadis, qui cherchait son cheval, fut surpris de cette apparition, à laquelle il cria de s'arrêter.

— Je suis Gandalin, mon seigneur, dit celui-ci, et, malgré votre défense de vous accompagner, j'ai voulu vous demander ce qu'il peut penser des sots propos d'un chevalier qui est ici près...

— Je l'ai fort bien entendu, répondit Amadis, et ne m'en inquiète pas. Je suis si désolé, que je n'ai ni cœur ni force pour relever la moindre outrecuidance...

— Seigneur, repartit Gandalin, faites-moi la grâce de penser à mieux vous défendre, ainsi que votre dame, d'autant plus que Durin, qui m'a accompagné, fera le récit de cette aventure à celle que vous aimez tant.

Amadis, vaincu par cette prière, s'approcha du chevalier.

— Misérable coureur! lui cria-t-il, il te sied bien de chanter des amours que tu n'as jamais eues ni jamais méritées! Je te le prouverai en te taillant en pièces!...

— Crois-tu, répondit le chevalier, que si j'ai été aimé, je ne sois prêt à le soutenir?...

— Je prétends, reprit Amadis, qu'il y a en amour plus de mal que de bien, et je veux voir si le bonheur dont tu te flattes est à la hauteur de mes infortunes...

Le chevalier se mit en selle et prépara ses armes ; puis tournant bride, il dit avec mépris :

— Tu es indigne de te mesurer avec moi, puisqu'Amour t'a banni en raison de ta vilenie!

— Coquin, lui répondit Amadis, tu crois défendre tes amours avec ton bec au lieu de les défendre avec tes armes; ce serait une retraite trop commode, en vérité!...

— Tu as raison, répliqua le chevalier; je veux bien, malgré ta bassesse, te rompre la tête, puisque tu parais le désirer absolument...

Là-dessus ils fondirent l'un sur l'autre, et si fortement que les lances furent rompues, faussant leurs écus de part en part; les armures, bien trempées, arrêtèrent les tronçons. Un instant désarçonné, le chevalier inconnu, aidé des rênes, qu'il avait conservées, se releva.

— Vraiment, chevalier, lui dit Amadis, Amour vous a mal choisi pour défenseur si vous ne le soutenez pas mieux à l'épée qu'à la lance!...

Le chevalier, sans être troublé, attaqua Amadis l'épée à la main. Mais Amadis, se dressant sur ses étriers, lui fendit l'armet, et du même coup entama le cheval qui renversa sous lui son cavalier.

— Gentil amoureux, lui dit Amadis, je vous conseille de faire toujours de pareilles prouesses au service d'Amour, dont vous chantez si bien les louanges!... Quant à moi, je vais ailleurs chercher aventure...

Puis, s'approchant de Gandalin et Durin, il dit à ce dernier :

— Va, retourne vers ta maîtresse qui t'a envoyé pour mon malheur!... La mort seule pourra finir les tourments que j'endure... Salue de ma part la princesse Mabile et la demoiselle de Danemark... Annonce-leur mon trépas prochain.. Plaise à Dieu qu'avant de mourir, je puisse leur rendre les biens et faveurs que j'en ai reçus!...

Les larmes l'empêchèrent de continuer. Durin avait le cœur si brisé qu'il ne trouva rien à répondre.

Amadis l'embrassa en le recommandant à Dieu.

L'aube commençait à poindre à ce moment. Amadis aperçut Gandalin à ses côtés et il lui dit :

— Si tu as résolu de m'accompagner, jure de ne me détourner de rien, soit en paroles, soit en actions, sinon prends un autre chemin, que je ne te voie plus!...

— Sur mon honneur, répondit Gandalin, je ferai ce que vous ordonnerez!...

Alors Amadis lui fit prendre ses armes et retirer de son écu l'épée du chevalier amoureux, à qui elle fut rendue.

## CHAPITRE XV

Quel était le chevalier vaincu par Amadis et ce qui lui était advenu avant de combattre contre lui.

Ce chevalier s'appelait Le Patin, frère de Sidon, alors empereur de Rome. On le respectait partout, parce qu'il était chevalier redoutable, et, de plus, parce que son frère, trop âgé pour avoir descendance, devait lui laisser ses États.

Le Patin tenait un jour devis d'amour avec la reine de Sardaigne, nommée Sadamire, et mutuellement ils se louaient de leurs attraits. Le Patin, enivré de cet encens, projeta incontinent d'aller en Grande-Bretagne disputer pour Sadamire contre Oriane le prix de beauté.

— Je soutiendrai, disait-il, votre beauté seul contre les deux meilleurs chevaliers qui diront le contraire... Si je suis vaincu, je veux que le roi Lisvart me tranche la tête...

— Je ne suis pas de cet avis, répondit la reine. Il y a d'autres moyens de prouver sa chevalerie.

— J'ai juré de prouver que vous êtes aimée du meilleur chevalier de la terre, et je poursuivrai mon dessein, repartit Le Patin.

En effet, peu de temps après il se rendit à la cour du roi Lisvart. Et comme son train était plus riche que l'ordinaire des chevaliers errants, le roi le prit à part afin de connaître son nom et lui faire l'honneur qu'il méritait.

— Sire, répondit Patin, je ne suis pas venu ici pour cacher mon nom, mais au contraire pour me faire connaître de vous et de vos seigneurs... Je suis Le Patin, frère de l'empereur de Rome... Je vous en dirai davantage après avoir vu madame Oriane, votre fille...

Le roi l'embrassa comme son cousin, s'excusant de ne l'avoir reconnu plus tôt. A souper, les richesses des appartements et le nombre des seigneurs lui firent paraître mesquin le train de son frère.

Le lendemain, la reine le reçut avec Oriane, qui lui parut si belle qu'il transporta tout son amour

pour Sadamire dans son regard. Pourtant Oriane était pâlie par sa jalousie à l'encontre d'Amadis!...

Le Patin fut si fort enamouré qu'il résolut de demander Oriane en mariage, pensant qu'on la lui accorderait facilement à cause de sa naissance.

Après le dîner, comme il devisait avec le roi de choses et d'autres, il aborda ce sujet inattendu.

— Sire, dit-il, maintenant que j'ai vu votre fille Oriane, je vous demande sa main... Par mon frère, je serai un jour empereur de Rome, et, dès aujourd'hui, je ne connais prince qui ne m'employât de préférence à tout autre. J'ai fait une route si longue pour vous prier de m'accorder cet honneur de me prendre pour gendre.

— Mon cousin, répondit le roi, la reine et moi avons résolu de nous fier au choix de notre fille... Je lui ferai votre proposition qui nous honore tous, croyez-le.

Le roi n'en souffla mot à Oriane, mais répondit au Patin qu'elle avait refusé de s'établir encore si tôt.

Le Patin demanda à Oriane si elle approuvait l'avis de son père; elle assura que de tout temps elle avait été soumise à ses moindres volontés. Il se tint pour accepté de la princesse et résolut d'aller éprouver sa vaillance contre les chevaliers errants.

Le roi lui représenta tous les dangers qui l'attendaient contre des hommes habitués à toutes les armes, mais il ne put le détourner du désir de faire entendre parler de ses prouesses. Le Patin partit donc après avoir composé la chanson qui soutint son courage jusqu'à sa rencontre avec le désolé Amadis.

Durin, quittant Amadis pour retourner vers Oriane, passa près du chevalier blessé qui l'appela pour se faire panser dans les environs.

— Il n'y a qu'un endroit convenable, dit Durin, mais on y est en ce moment si affligé du départ de celui qui l'a gagné qu'on ne vous répondra pas.

— Il me semble, fit Le Patin, que ce lieu gagné doit être l'Ile Ferme. Elle est déjà gagnée? j'en suis fâché, car je me proposais de le tenter.

Durin lui répondit en souriant:

— Sur ma foi, au lieu d'honneur il vous serait arrivé bien de la honte, à moins que vous n'ayez quelque prouesse cachée supérieure à ce que vous nous avez montré.

Le Patin, furieux, voulut châtier Durin, mais il fut curieux de connaître l'auteur de la conquête de l'île, et lui demanda son nom.

— Après avoir entendu le vôtre, répondit Durin.

Le Patin lui apprit qu'il était le frère de l'empereur de Rome.

— J'en suis bien aise, répliqua Durin, mais je vous vois aussi fort de lignage que faible sous les armes et grossier en langage, d'après les propos que vous avez tenu tout à l'heure au chevalier que vous désirez connaître, qui est celui-là même qui vous a mis en bon état. Vous m'accorderez aisément qu'il est mieux que vous digne de cette conquête.

Ce disant, il donna des éperons à son cheval sur la route de Londres, avec la résolution de raconter à madame Oriane toutes les paroles et les hauts faits d'Amadis.

## CHAPITRE XVI

Comment Galaor, Florestan et Agraies entreprirent la recherche d'Amadis qui, laissant ses armes et son nom, s'était retiré pour vivre avec un ermite.

En quittant l'Ile-Ferme, Amadis n'avait prévenu ni Galaor, ni Florestan, ni Agraies; Isanie avait juré de garder le secret de son départ.

Le lendemain, privés de leur ami, ils le réclamèrent au gouverneur qui, les larmes aux yeux, leur raconta tout ce qui s'était passé.

Ils furent contristés de tous ces détails navrants.

Galaor s'écria que, malgré toute défense, il rechercherait son frère, et qu'il le vengerait ou mourrait à la peine.

Isanie pria Galaor de se charger du nain Ardan que lui laissait Amadis.

Le pauvre nain s'arrachait les cheveux et parlait de se tuer si son maître était défunt; enfin, pendant quelque temps ce ne furent que lamentations et sanglots.

Florestan prit la parole le premier, et dit:

— Laissons là les pleurs qui vont bien aux femmes et agissons de suite, car le temps passe et le seigneur Amadis s'éloigne à chaque minute.

Ils montèrent à cheval sous la conduite d'Isanie jusqu'à l'endroit où Amadis l'avait laissé, puis ils continuèrent jusqu'à ce qu'ils trouvèrent Le Patin blessé à qui ses écuyers faisaient une litière avec des branches.

Ils le saluèrent en passant et lui demandèrent qui l'avait ainsi outragé. Mais il fit signe que ses écuyers répondraient pour lui. Galaor apprit que c'était de la main d'un chevalier venu de l'Ile-Ferme, qu'il avait été si mal habillé.

— Et qu'est devenu ce chevalier? fit Galaor.

— Nous ne le savons point, répondirent les écuyers; nous étions loin d'ici pendant le combat; nous pensons l'avoir rencontré en venant; il courait à travers la forêt en poussant des plaintes, et suivi d'un écuyer en deuil portant ses armes et son écu à deux lions de sable.

— C'est celui que nous cherchons, dit Florestan.

Les écuyers indiquèrent la route que prirent les chevaliers au galop.

Les chevaliers marchèrent longtemps et s'arrêtèrent à un carrefour où ils décidèrent de se séparer pour se retrouver, à la Saint-Jean suivante, à la cour du roi Lisvart.

Leurs adieux furent déchirants, et leurs recherches infructueuses au milieu d'un dédale d'aventures et de dangers.

Amadis, après avoir renvoyé Durin, lança son cheval à fond de train et arriva à un torrent qui coupait une vallée. Ce lieu étant très retiré, il s'y arrêta et Gandalin l'y rejoignit.

— Prends ces deux chevaux et me laisse, lui dit-il; fatigue ou repos ne peuvent soulager mon mal, je ne pense plus qu'à mourir.

— Ecoutez-moi, répondit Gandalin, votre dame

a dû recevoir quelque faux rapport sur vous, car elle n'a pu changer ainsi subitement amour en haine sans cause ni raison; la vérité se fera connaître, et ne désespérez pas de la voir proclamée par celle même qui cause votre malheur aujourd'hui.

—Tais-toi, répliqua Amadis; en mourant, j'obéis à ma dame, s'il lui plaît m'octroyer cet ordre; si je n'attribuais tes paroles à l'intérêt que tu as pour moi, je te décollerais la tête.

Puis il se leva égaré et côtoya le torrent.

Gandalin ne voulut pas le suivre; accablé de fatigue, il s'endormit profondément.

Amadis, en revenant, l'aperçut, ne le réveilla pas, mais alla prendre et seller son cheval; puis, cachant les harnais de celui de Gandalin dans les buissons, il gagna le haut de la montagne.

Il marcha jusqu'au lendemain et s'arrêta à la fontaine nommée du Plein-Champ, pour faire rafraîchir son cheval.

En s'approchant, il aperçut un religieux fort âgé qui faisait boire son âne.

Amadis le salua et lui demanda s'il était prêtre.

— Oui, certes, répondit le vénérable vieillard, il y a plus de quarante ans que je le suis; si vous avez quelque péché à confesser, je vous en donne l'occasion.

Amadis se jeta à ses genoux et lui fit le récit de ses aventures.

— Je vois, dit à la fin le religieux, que vous êtes de haute lignée; oubliez ces chagrins causés par une femme dont le cœur se prend vite et oublie plus vite encore. Eloignez-vous désormais de ces occasions qui déplaisent à Dieu et aux personnes de vertu.

— Ah! mon père, répondit Amadis, j'en suis arrivé à détester la vie, et je vous supplie, au nom de votre Dieu, de me recevoir en votre compagnie et consoler ma pauvre âme bientôt veuve de mon misérable corps!

Dès à présent, je quitte harnais et chevaux pour vous suivre à pied et faire telle pénitence qu'il vous conviendra de m'infliger; sur votre refus, j'irai me perdre à travers ces bois sans absolution et vous en serez coupable.

— Croyez-moi, repartit l'ermite, un pareil désespoir ne convient pas à un chevalier comme vous; les femmes se fient bien plus aux rapports qu'on leur fait qu'à la vertu de leurs amants, vous l'éprouvez vous-même en ce moment : soyez ferme dans la constance et la vertu, et puisque Dieu vous a créé fils de roi, vous gouvernerez un jour le monde où il vous faut retourner.

— Mon père, répliqua Amadis, le soin de mon âme me préoccupe par-dessus tout, acceptez-moi comme société ou bien je me laisserai occire par les bêtes de cette forêt.

A cette obstination, le vieillard répondit par des larmes amères; sa longue barbe blanche en était inondée, il continua pourtant :

— Hélas! mon enfant, la vie austère que je mène et le lieu que j'habite ne vous conviennent guère. Mon ermitage est au sommet d'un rocher situé à sept lieues en mer; on n'y peut arriver qu'au commencement du printemps; malgré cela, Dieu m'y conserve depuis trente ans à l'aide des aumônes de quelques bonnes gens d'ici.

— Je vous assure, fit Amadis, que cela comble mes désirs; je vous supplie derechef, pour l'amour de Dieu, de m'emmener avec vous.

L'ermite, attendri par cette insistance, consentit à le prendre chez lui.

Amadis lui baisa les pieds, implorant une pénitence; le saint homme récita les vêpres, après lesquelles il tira de sa besace une croûte de pain et un poisson cuit au soleil, et pria Amadis de partager avec lui.

Quoiqu'il n'eût rien pris depuis trois jours, Amadis refusa.

— Mon fils, lui dit l'ermite, vous avez promis de m'obéir, mangez; si vous mouriez en état de rébellion, votre âme serait perdue.

Amadis se contraignit à manger quelques miettes, son cœur éclatait en soupirs. Après cette collation, l'ermite étendit son manteau, se coucha dessus et se reposa. Amadis se tint à ses pieds et tâcha de s'endormir; mais le sommeil ne s'empara de lui qu'après bien des agitations, et il rêva qu'il était enfermé dans une pièce obscure sans issue; Mabile et la demoiselle de Danemark l'y venaient visiter, précédées d'un rayon de soleil. Elles l'emmenaient ensuite vers un palais.

A peine était-il dehors qu'il vit Oriane enveloppée de feu, et il se mit à crier :

— Jésus! secourez madame Oriane!

Et lui-même se jeta au feu pour la sauver, la prit entre ses bras et l'emporta sur une pelouse toute fraîche et verte.

Au cri que poussa Amadis, le bon ermite s'éveilla et lui en demanda la raison.

—Mon père, répondit Amadis, je viens d'éprouver en dormant un malaise tel que je m'étonne d'être encore en vie.

— Votre déclamation l'a assez prouvé, répliqua l'ermite; mais levons-nous, il est temps de partir.

Et il monta sur son âne, suivi d'Amadis; tous deux prirent le chemin de l'ermitage, et en devisant Amadis pria son compagnon de lui accorder une grâce, ce qui lui fut promis.

— Je vous supplie, dit Amadis, de ne dire à personne qui je suis; nommez-moi comme il vous plaira; quand je serai mort, vous avertirez mes frères de venir prendre mon corps pour lui donner la sépulture en Gaule.

— Votre mort et votre vie, répondit l'ermite, sont à Dieu; vous l'offensez en parlant ainsi; aimez-le pour qu'il vous aide. Quel nom toutefois voulez-vous porter?

— Celui qui vous plaira, fit Amadis.

Et tout en cheminant, l'ermite examinait Amadis qui lui paraissait de plus en plus beau, mais il le voyait si désolé qu'il s'avisa de lui donner un nom conforme à sa mélancolie.

— Mon fils, quoique vous soyez jeune et de belle taille, lui dit-il, votre ennui pourtant rend votre existence ténébreuse; c'est pourquoi je vous donne le nom de *Beau-Ténébreux*.

Ce nom plut à Amadis, car il indiquait de la part de l'ermite une fantaisie intelligente.

Ils arrivèrent à la nuit près de la mer, où une barque les mena à la *Roche-Pauvre*, nommée ainsi à cause de la stérilité du lieu.

L'ermite reprit la conversation et confia à Amadis son nom qui était Andahod; il avait été dans le-

monde et connaissait les sciences, mais Dieu lui conseilla un jour de se retirer dans ce pauvre endroit, où il demeurait depuis trente ans, sans en être sorti, excepté la veille de sa rencontre avec Amadis, pour assister aux obsèques d'une de ses sœurs.

Le Beau-Ténébreux fut ravi de se trouver dans un endroit où bientôt la mort finirait ses ennuis. Il passa ses jours en pleurs, dédaignant son ancienne gloire et méprisant toutes les vanités.

Le dépit d'une faible femme l'avait rendu misanthrope, et il n'avait pas été plus invulnérable qu'une infinité de grands personnages de l'ancien temps.

Au lieu de les prendre pour exemple, il eût dû éviter leurs fautes, ce dont il ne s'avisa point.

Gandalin, en s'éveillant, se trouva seul et appela Amadis. L'écho seul lui répondit et il supposa la vérité.

Toutefois, résolu de chercher son maître, il s'aperçut qu'il n'avait ni bride ni selle; il les trouva enfin ainsi que le cheval, et, s'étant mis en selle, il ne sut de quel côté s'avancer; il marcha cinq jours de village en village, s'informant d'Amadis.

Il déboucha un jour dans la prairie où Amadis avait laissé ses armes et vit un pavillon abritant deux demoiselles.

— Avez-vous vu, leur dit-il, passer un chevalier portant écu d'or à deux lions de sable.

— Nous avons trouvé l'écu et le reste de son harnois, répondirent-elles, quant à lui, nous ne le vîmes pas.

— Ah! vierge Marie, s'écria Gandalin, c'est fait de lui, las! quel malheur! Le meilleur chevalier du monde est-il ainsi perdu!

Sa douleur était vraiment affreuse et navrante.

— Comment, disait-il, ai-je pu vous garder si mal, négliger mes devoirs envers vous qui étiez le rempart de tous les misérables, ô mon seigneur. Et je vous ai laissé partir au moment où je devais le plus m'attacher à vous.

Le pauvre Gandalin se laissa choir de son cheval tant il était ému.

Alors les demoiselles s'écrièrent :

— Jésus, cet écuyer est mort!

Elles coururent à lui et le firent revenir à la raison.

— Mon ami, lui dirent-elles, votre maître est peut-être vivant; au lieu de vous désespérer, prenez courage pour tenter de le retrouver.

Gandalin se rendit à ces raisons et il résolut de faire tant de démarches, qu'il aurait enfin des nouvelles d'Amadis.

Les demoiselles lui racontèrent qu'étant en la compagnie de don Guillan-le-Pensif, qui les avait délivrées de la prison de Gardinos-le-Félon, elles s'étaient arrêtées dans la prairie et qu'elles y étaient depuis quatre jours.

Don Guillan avait reconnu les armes d'Amadis et les avait pendues à un arbre, jurant qu'elles appartenaient au premier chevalier du monde : qu'il lui fallait, sans tarder, aller à sa recherche.

— Il nous a confié la garde de ces armes, et depuis trois jours il est revenu le soir sans succès; ce matin il a emporté l'écu du chevalier perdu, en disant :

— Certes, écu, vous faites un mauvais échange de votre maître à moi.

— Don Guillan doit porter ce trophée à la cour du roi Lisvart, afin qu'on pleure le défunt; nous-mêmes nous devons informer la reine Brisène de ce que Guillan a fait pour nous.

Gandalin les recommanda à Dieu, les assurant qu'il continuerait, jusqu'à ce que mort l'empêchât, de chercher celui duquel dépendait son repos.

## CHAPITRE XVII

Comment Durin retourna vers la princesse Oriane, porteur des nouvelles d'Amadis et de la douleur qu'elle conçut en apprenant son désespoir.

Durin, en laissant Le Patin dans la forêt, se pressa si fort pour retrouver Oriane, qu'en dix jours il arriva à Londres.

Oriane, en l'apercevant, se mit à trembler si fort, qu'elle ne put parler et qu'elle pria la demoiselle de Danemark de le faire entrer dans sa chambre, où elle voulait rester seule avec Durin.

Durin se mit à genoux et Oriane lui dit :

— Mon ami, raconte-moi sincèrement en quel état tu as trouvé Amadis, la contenance qu'il a eue en lisant ma lettre et ce que tu penses de la reine Briolanie.

— Madame, répondit Durin, quelqu'incroyable que vous paraîtra la vérité je vais vous la dire.

Durin raconta toutes les circonstances de son voyage jusqu'à l'Ile Ferme et en vint aux épreuves de loyauté d'amour épuisées par Amadis.

Une gracieuse rougeur embellit le pâle visage d'Oriane à cette nouvelle qui l'empêchait de soupçonner la fidélité de son chevalier.

— Madame, continua Durin, mon seigneur Amadis a franchi ensuite le seuil de la chambre enchantée et gagné la couronne de l'Ile Ferme, disputée depuis cent ans par les meilleurs chevaliers. Nous avons pu visiter toutes les richesses de ce palais qui n'a d'égal en aucun lieu du monde.

— Vraiment, Durin, fit Oriane, la fortune lui a été bien favorable.

— Sans doute, répondit Durin, mais bien rigoureuse aussi. Plût à Dieu qu'un autre que moi lui eût porté votre lettre.

— Comment, reprit Oriane, dis-moi ce qu'il fit en la lisant?

— Ma dame, cette fâcheuse lettre, répliqua Durin, les larmes aux yeux, a causé la mort du seigneur Amadis. Vous avez forgé le glaive que j'ai porté! Nous sommes tous les deux coupables d'homicide!

Durin entra dans tous les détails du départ d'Amadis, des adieux qu'il avait faits, de son combat avec Le Patin. Il était aussi désolé qu'Oriane, dont le cœur se soulevait comme une mer furieuse; la pauvre dame finit par ne plus écouter et s'évanouit...

Durin appela Mabile et la demoiselle de Danemark.

— Secourez dame Oriane, dit-il, qui est frappée d'un mal auquel il n'est pas de remède. Si elle a failli, le châtiment lui est justement revenu.

Oriane revint à elle après une longue pamoison, elle soupira et dit d'une voix faible et dolente :

— Que je suis malheureuse d'avoir fait mourir celui que j'aimais le plus au monde; ô mon ami! puisque je ne puis réparer le mal dont je suis cause, acceptez le sacrifice de ma vie. Mon ingratitude sera ainsi punie et votre loyauté reconnue...

Elle voulait continuer, mais sa voix s'éteignit.

Les dames qui l'entouraient voulaient appeler Durin pour connaître la raison de son délire, mais Mabile délaça Oriane et lui donna tant de soins qu'elle reprit connaissance.

— Plût à Dieu que je fusse morte, dit la belle éplorée, d'avoir causé à mon seigneur Amadis, chagrin de mort.

— Croyez-vous, répondit Mabile, que mon cousin, s'il est parti, comme a dit Durin, a un autre motif que celui de faire passer sa mélancolie en attendant que son innocence soit reconnue. Ecrivez-lui de venir vous trouver à Mirefleur, où vous l'attendez pour avoir pardon de votre faute.

— Ah! cousine, fit Oriane, pensez-vous qu'il daigne jamais me regarder, ni faire un pas pour moi?...

— L'amour qu'il a pour vous, reprit Mabile, dépasse le chagrin que vous lui avez causé; lorsqu'il apprendra votre regret, il oubliera d'avoir été maltraité. Il faut que la demoiselle de Danemark se charge de le trouver, il la connaît et a confiance en elle.

— Eh bien! soupira Oriane, que Dieu l'accompagne et la ramène ici.

La lettre fut écrite à l'instant par Oriane et remise à la demoiselle de Danemark, qui partit pour l'Ecosse où Amadis devait, suivant ces dames, s'être retiré avec Gandalin.

Pour colorer ce voyage, on fit entendre à la reine que Mabile envoyait quérir en Ecosse des nouvelles de sa mère par la demoiselle de Danemark qui partit avec Durin son frère, et Enil, cousin de Gandalin.

Les voyageurs arrivèrent bientôt à Vegil, port qui sépare la Grande-Bretagne du royaume d'Ecosse.

Six jours après, ils étaient à Poligez, où ils trouvèrent Gandales qui s'en allait en chasse.

Gandales apprit que deux princesses envoyaient des présents à la reine d'Ecosse; que ces princesses étaient Oriane et Mabile, qu'il connaissait bien.

Il reçut la demoiselle de Danemark et ses écuyers avec grand honneur, dans son propre palais, puis leur demanda des nouvelles d'Amadis.

La demoiselle fut bien surprise de s'être ainsi fourvoyée, mais elle ne le fit pas paraître et répondit qu'on ne l'avait pas revu à la cour depuis son départ pour venger Briolanie.

— On croit qu'il est venu vous voir en Ecosse ainsi que la reine et ses parentes, et l'on m'a chargé de lettres pour lui.

La demoiselle parlait ainsi, pour empêcher Amadis de se cacher sitôt qu'il supposerait avoir des nouvelles d'Oriane.

— Il y a longtemps, dit Gandales, que je désire revoir Amadis, plût à Dieu que vous l'eussiez rencontré ici.

Pendant trois jous on fêta les voyageurs, et le quatrième, la demoiselle remit à la reine d'Ecosse les lettres et présents que Brisène lui envoyait.

## CHAPITRE XVIII

Comment don Guillan-le-Pensif en portant en la cour du roi Lisvart les armes d'Amadis, qu'il avait trouvées, eut maille à partir avec quelques chevaliers ennemis de son seigneur.

Don Guillan-le-Pensif, après avoir quitté la fontaine où il avait trouvé les armes d'Amadis, se mit à cheminer pour gagner la cour du roi Lisvart. Il portait ordinairement à son cou l'écu du vaillant fils de Périon et ne l'ôtait de là que lorsqu'il avait à combattre, cas auquel il prenait son propre écu, craignant d'offenser l'autre.

Il y avait bien six jours qu'il cheminait ainsi, dolent et pensif, lorsqu'il fit rencontre de deux chevaliers, cousins d'Arcalaüs, lesquels reconnaissant la targe d'Amadis et supposant naturellement que c'était à ce vaillant homme qu'ils avaient à faire, délibérèrent entre eux de l'assaillir.

— Nous porterons la tête de ce paillard à notre oncle Arcalaüs! ajoutèrent-ils un peu haut.

Guillan entendit cela, et, la colère lui montant au visage, il leur répondit :

— Par Dieu! mes paillards, vous comptez bien là sans votre hôte... Apprenez, s'il vous plaît, que jamais les traîtres ne m'ont épouvanté, et vous êtes des traîtres, puisque vous êtes parents d'Arcalaüs!...

Lors, baissant la tête et couchant son bois, il donna au travers d'eux comme une corneille qui veut abattre des noix, et il en abattit un du premier coup, bien que ces cousins d'Arcalaüs fussent jeunes et roides. Quant au second, voyant bien que le même sort lui était réservé, il s'enfuit sans demander son reste.

Guillan-le-Pensif ne se souciait pas trop, d'ailleurs, de le poursuivre, étant un peu blessé. Il reprit donc sa route sans plus de souci et, sur le soir, comme il se faisait tard, il s'arrêta chez un sien ami, qui lui donna volontiers l'hospitalité. Le lendemain, dès l'aube, il allait déloger, lorsque son hôte, s'apercevant qu'il n'avait plus de lance, le pria d'en accepter une, ce qui lui agréa. Puis il se remit en route.

Vers le milieu du jour, il arriva près d'un fleuve, appelé Guynon, sur lequel était assis un pont large seulement pour passer deux chevaux de front. En s'approchant de plus près, Guillan avisa un chevalier qui portait un écu vert à bande d'argent, et dans lequel il reconnut son cousin Ladasin. Ladasin se disposait à passer le pont; mais, de l'autre côté, il y avait un chevalier, la lance en arrêt, qui lui défendit de passer outre sans avoir rompu une lance avec lui.

— Je ne m'arrête pas pour si peu de chose! répondit dédaigneusement Ladasin.

Et, donnant des éperons à son cheval, il s'élança pour passer. Autant en fit celui qui gardait le passage, lequel était monté sur un grand cheval bai et portait un heaume noir et un écu d'argent à un lion de sable. Leur choc fut si violent que Ladasin tomba dans le fleuve, où, sans doute aucun, il se fût noyé, tant à cause du poids de ses armes qu'à cause de la hauteur d'où il était chu, s'il n'eût par bonheur rencontré quelques débris de bois auxquels il se harpa.

Pendant que celui qui l'avait abattu retournait tranquillement à sa place, à l'extrémité du pont, Don Guillan-le-Pensif courait au secours de son cousin et le tirait à bord.

— Par Dieu! cousin, lui dit-il, sans ces rames vous étiez noyé!... Par ainsi, les chevaliers étrangers comme vous et moi devraient se méfier des joutes sur de tels ponts, car ceux qui les gardent y ont leurs chevaux faits et adextrés de longue main, avec lesquels ils acquièrent plus que par leur vaillance propre, honneur et réputation au préjudice de chevaliers qui valent cependant mieux qu'eux... Quant à moi, je serais un jour entier sans jouter avant que de me mettre en tel hasard, et je me retirerais de ce moment si je n'avais à vous venger du bain que vous venez de prendre contre votre gré!...

Cela dit, Guillan-le-Pensif s'assura sur ses étriers, mit sa lance en arrêt et courut sus au chevalier à l'écu d'argent, lequel en faisait autant de son côté.

Guillan fut plus heureux que son cousin, et ce fut lui, cette fois, qui envoya son adversaire dans la rivière, avec son cheval. Tous deux nagèrent, le chevalier du côté de son bord, son cheval du côté où se tenaient les écuyers de Ladasin, dont le cheval, tout à l'heure, avait fui sur le bord opposé; ce qui amena, tout naturellement, une demande d'échange.

— Comment?... répondit le chevalier au heaume noir à l'écuyer qui était venu réclamer le cheval de Ladasin et aussi celui de Guillan qui s'était échappé du côté de ce chevalier. Comment?... Pensent-ils donc échapper aussi facilement de mes mains?

— Oui bien, répondit l'écuyer, car ils ont fait au passage tout ce que la coutume requiert.

— Non, pas encore, reprit le chevalier au beaume noir, puisque nous sommes tombés tous deux... Il faut qu'ils gagnent leur droit de passage avec l'épée.

Et, sans plus discourir, il s'avança incontinent vers Guillan-le-Pensif, et, le prenant à parti, il lui dit :

— Chevalier, vous avez fait longuement parler votre ambassadeur... A votre tour maintenant : êtes-vous vassal du roi Lisvart?...

— Pourquoi me demandez-vous cela? répondit Guillan-le-Pensif.

— Plut à Dieu que je le tinsse lui-même en votre lieu et place, car, par ma tête! il ne régnerait plus un seul jour de sa vie!...

— Si le roi Lisvart, mon seigneur, était à ma place, je suis sûr qu'il vous ferait vite repentir de cette extravagance... Mais, comme il est absent, et que je sais le mal que vous lui voulez, je vais le remplacer du mieux qu'il me sera possible, d'autant mieux que j'ai en ce moment la plus grande envie de combattre que j'aie jamais eue!

— Nous verrons bien!... Avant qu'il soit mi-jour, je vous mettrai en tel état, que vous lui emporterez de mes nouvelle!... Mais, avant que vous ne receviez le traitement que vous méritez si bien, je veux que vous sachiez qui je suis et quels présents j'enverrai par vous à votre roi Lisvart.

Bien que ces propos du chevalier au heaume noir déplussent considérablement à Guillan-le-Pensif et qu'il eût à chaque instant la démangeaison de commencer le combat, il se contint, pour apprendre le nom de cet outrecuidant personnage.

— Sachez donc, reprit ce dernier, que j'ai nom Gandalod, et que je suis le fils de Bersinan, jadis seigneur de Sansuègne, qui fut si méchamment mis à mort par le roi Lisvart en la ville de Londres... Les présents que je lui enverrai sont, d'abord, les têtes des quatre chevaliers de sa maison que je tiens prisonniers, et dont l'un est Giontes, son neveu; ensuite votre main droite, que je pendrai à votre cou après vous l'avoir coupée et séparée du bras.

— Par Dieu! traître, s'écria Guillan-le-Pensif, si tu en sais faire autant que tu te vantes, ce sera beaucoup; mais je crois que tu mentiras!...

Ce disant, le brave Guillan vint se ruer sur le fils de Barsinan, et alors commença entre eux un combat âpre et cruel, car, sans reprendre haleine un instant, ils se pressaient tant et si fort l'un l'autre, que Ladasin et les écuyers présents ne pensaient pas que l'un des deux pût échapper de mort.

Néanmoins, ils se maintenaient si bien que l'on n'eût pu juger quel était le meilleur. Tous deux, en effet, étaient prompts chevaliers, hardis, rompus aux armes, si bien rompus même que, malgré la multiplicité et la violence des coups qu'ils s'adressaient mutuellement, peu d'entre ces coups les endommageaient jusqu'à la chair vive.

Au plus fort de leur combat, un bruit de cor se fit entendre, venant de la tour voisine. Guillan s'en étonna, pensant que c'était le signal d'un secours qui arrivait à son ennemi, qui s'en étonna également, pensant que c'était le signal de la révolte de ses prisonniers. A cette cause, chacun des deux fit plus d'efforts que devant, afin de vaincre son compagnon avant l'arrivée du secours annoncé. Gandalod se lança sur Guillan, croyant le désarçonner du coup; mais Guillan le serra si fortement qu'ils tombèrent tous deux à terre, roulant l'un sur l'autre, sans toutefois que les épées leur sortissent des poings, et, si bien s'y prit Guillan qu'il gagna le dessus.

Une fois debout, l'épée haute, Guillan ne se fit faute de l'abaisser sur son adversaire, qui reçut là cinq où si grands coups qui l'étonnèrent plus que de raison et l'affaiblirent plus qu'il n'eût voulu : un dernier coup, plus âpre que les autres, l'acheva en lui détachant le bras de l'épaule.

Lors, se relevant comme par ressort, sous l'impression de sa violente douleur, Gandalod se mit à fuir dans la direction de la tour en poussant un horrible cri. Mais le vaillant Guillan le devança, et, l'empoignant par le heaume, il le tira si rude-

ment qu'il le lui arracha de la tête. Puis, lui mettant l'épée en la gorge, il lui dit :

— Par Dieu! traître, fils de traître, c'est vous qui irez vers le roi Lisvart lui présenter d'autres têtes que celles que vous lui aviez dédiées, et si vous ne me voulez obéir, la vôtre m'en fera raison.

— Hélas, répondit Gandalod, j'aime encore mieux m'en rapporter à la miséricorde du roi que de mourir présentement...

Lors, il bailla sa foi à Guillan, et tous deux remontèrent à cheval, ainsi que Ladasin, émerveillé de la vaillance de son cousin, lequel, cependant, était habitué à en témoigner souventes fois.

Au même instant, ils entendirent une grande rumeur du côté de la tour, et ils en virent sortir un garde, qui se mit à fuir. Ils l'arrêtent pour savoir de lui la cause de sa fuite et de cette rumeur.

— Les prisonniers se sont révoltés, répondit-il d'un air effaré... Ils sont sortis de la fosse où on les tenait, puis se sont armés et ont fait un massacre des gardes mes compagnons...

Comme il finissait de parler, Guillan et son cousin virent sortir de la tour, d'abord un chevalier que poursuivaient trois ou quatre prisonniers, puis sept hallebardiers qui s'enfuirent vers le bois voisin.

Mais Guillan et Ladasin ne les laissèrent pas s'enfuir ainsi : ils leur coururent sus, en tuèrent quatre et s'emparèrent du chevalier que poursuivaient les prisonniers.

Ces derniers, heureux d'avoir reconquis leur liberté, s'en vinrent saluer Guillan-le-Pensif, qu'ils reconnurent tous.

— Mes seigneurs, leur dit ce vaillant homme, je ne puis longuement demeurer avec vous, car je suis forcé d'aller trouver le roi Lisvart... Mais mon cousin Ladasin vous fera compagnie... Lorsque vous serez rafraîchis, venez, je vous prie, à la cour, et amenez quant et vous ces deux chevaliers que je vous baille en garde jusqu'à ce que le roi Lisvart en ait ordonné selon sa justice... Je demanderai en outre à l'un de vous de demeurer pour garder cette place, jusqu'à ce que j'y aie pourvu.

Les chevaliers promirent. Alors, les recommandant à Dieu, Guillan-le-Pensif retira son écu de son cou, le bailla en garde à l'un de ses écuyers, et, en reprenant celui d'Amadis, ainsi qu'il en avait coutume, les larmes lui vinrent aux yeux malgré lui. Et comme ses compagnons s'étonnaient de le voir ainsi changer d'écu, avec ce regret, il leur répondit :

— Cet écu que je viens de placer à mon cou, après en avoir ôté le mien, est celui du meilleur chevalier du monde! C'est l'écu du vaillant et incomparable Amadis de Gaule.

Cela dit, Guillan le Pensif reprit son chemin, et, au bout de quelques journées, il arriva en la cour du roi Lisvart sans avoir eu d'autres aventures.

—

## CHAPITRE XIX

Comment Oriane et la reine Brisène reçurent don Guillan-le-Pensif, qui leur apportait les armes du vaillant Amadis de Gaule.

On savait déjà, à la cour de Lisvart, que le vaillant Amadis de Gaule avait mis fin à toutes les aventures de l'Ile Ferme, gagné la seigneurie d'icelle, et qu'il s'en était allé secrètement, avec une grande tristesse, on ne savait pas où ni pourquoi.

Guillan-le-Pensif entra dans la salle portant toujours à son cou l'écu d'Amadis, et il alla faire sa révérence au roi.

— Quelles nouvelles avez-vous d'Amadis! demanda Lisvart.

— Sire, répondit Guillan, je n'en sais nulles. Toutefois, s'il vous plaît, je vous réciterai devant la reine comment j'ai trouvé ses armes et son écu que voici.

— Vraiment, reprit le roi, j'en suis très content; puisqu'il était son chevalier, c'est raison qu'elle sache la première ce qu'il est devenu...

Ce disant, le roi prit Guillan-le-Pensif par la main et le conduisit auprès de la reine.

— Madame, dit alors Guillan en s'agenouillant, il y a quelques jours, en quête du vaillant Amadis, je passais auprès d'une fontaine que l'on nomme la fontaine de Plein-Champ : j'y trouvai toutes les armes de cet incomparable chevalier..... Je vous les apporte, madame, afin que vous les fassiez mettre en un lieu éminent, où chacun les puisse voir, où chacun puisse, en les contemplant, prendre exemple sur celui à qui elles furent, lequel, par sa haute chevalerie, a acquis le premier rang entre tous ceux qui jamais portèrent cuirasse au dos...

— Quel dommage que la perte d'un si bon chevalier! s'écria la reine, toute dolente. Beaucoup de vivants y perdent leur soutien, leur protecteur, leur ami!... Et je vous sais très bon gré, seigneur Guillan, de ce que vous avez fait pour lui et pour moi tout ensemble... Je vous promets que ceux qui, comme vous, voudront se mettre en quête pour le trouver, me donneront occasion, et à toutes autres dames, de leur vouloir du bien pour l'amour de celui qui était tant à leur commandement.

Ainsi se manifesta le chagrin de la reine et du roi. Il ne fut rien au prix de celui qui s'empara de la belle et malheureuse Oriane. Car si, auparavant, elle avait eu des angoisses pour la grande faute qu'elle avait faite, maintenant ces angoisses redoublèrent avec une mélancolie si grande qu'il lui fut impossible de demeurer là plus longtemps.

Elle courut dans sa chambre, et, se jetant sur son lit, elle se prit à crier :

—Ah! malheureuse! malheureuse que je suis?.. Je puis bien maintenant dire que toute la félicité que j'eus jamais est un vrai fantôme et mon tourment une pure vérité..... Car si j'ai quelque contentement, c'est seulement par les songes qui me sollicitent la nuit... Car, en veillant, toute austérité afflige mon pauvre esprit, de sorte que, autant

le jour m'est martyre, autant la nuit m'est bonheur, parce qu'en dormant je me vois souvent devant mon ami..... Mais le réveil! le réveil, qui me prive de tant d'aise, combien il est cruel!... Ah! mes yeux, non plus yeux mais ruisseaux de larmes, vous êtes bien abusés, puisqu'étant clos vous voyez celui seul qui vous contente, et que, ouverts, tous les ennuis du monde viennent vous offusquer!..... Par bonheur, la mort, que je sens prochaine, me délivrera de cette anxiété, et vous, amant cher, vous serez vengé de la plus ingrate qui fut jamais!...

Alors, comme furieuse, Oriane se leva, résolue à se précipiter du haut en bas de ses fenêtres. Mais, au moment où elle allait accomplir ce funeste dessein, Mabile, qui l'avait suivie, épiée et entendue, se précipita à son encontre, l'arrêta et lui représenta l'infamie qu'elle acquerrait, si seulement on apprenait qu'elle eût eu ce vouloir. Elle ajouta, après lui avoir parlé du retour probable d'Amadis :

— Comment, chère Oriane, où est donc cette constance de fille de sang royal? Où est cette prudence dont on vous loue tant? La moindre nouvelle vous met la tête et le cœur à l'envers, et les plus fausses sont les mieux accueillies..... Je ne vous reconnais plus, mignonne..... Avez-vous déjà oublié le mal qui faillit vous advenir il y a un an, par les fausses nouvelles qu'Arcalaüs apporta à la cour?... Et maintenant, parce que Guillan-le-Pensif a trouvé les armes de mon cousin Amadis, vous allez vous imaginer qu'il est mort! Croyez-moi plutôt que de croire les nouvelles mensongères..... Vous reverrez votre ami, je vous le promets..... Vous le reverrez avant peu... lorsqu'il aura vu vos lettres... lorsqu'il aura appris la peine où vous êtes.

Ce discours fut appuyé de tant de raisons persuasives et de tant de caresses plus persuasives encore, qu'Oriane sentit une partie de son tourment s'apaiser.

Sur ces entrefaites, on leur vint dire, à Mabile et à elle, que les chevaliers et demoiselles que Guillan-le-Pensif avait délivrés de prison étaient arrivés. Mabile entraîna aussitôt sa belle compagne vers la salle, où, en effet, Guillan présentait au roi les deux chevaliers prisonniers amenés par les chevaliers délivrés. Ces derniers racontèrent comment le combat s'était fait, quels propos Gandalod avait tenus à Guillan, et aussi comment, durant leur mêlée, les chevaliers qui étaient aux basses fosses de la tour avaient trouvé moyen de se délivrer.

— Est-il vrai? dit le roi à Gandalod. Je fis, il n'y a pas longtemps, brûler ton père en cette ville à cause de sa grande trahison, et tu y seras pendu avec ton compagnon, parce que tu avais machiné ma mort...

Tout aussitôt, Lisvart ordonna qu'on les allât attacher aux créneaux de la ville, vis-à-vis du lieu où Bersinan avait été brûlé, ce qui fut incontinent exécuté.

—

## CHAPITRE XX

Comment Corisande, à la recherche de son ami Floréstan, s'en vint à la Roche-Pauvre où le Beau-Ténébreux se trouvait avec l'ermite, et ce qu'il leur advint.

Un jour que le Beau-Ténébreux était assis près de l'ermite à la porte de leur cellule, le vieillard lui dit :

— Racontez-moi, mon fils, le songe que vous fîtes dans la forêt.

Le Beau-Ténébreux le lui raconta, en taisant le nom des demoiselles, et lui demanda ce qu'il en pensait sérieusement.

L'ermite se mit à sourire et lui assura qu'il avait lieu d'être satisfait de ce que le songe lui paraissait signifier.

— La chambre obscure est la tribulation où vous êtes, dit-il; les demoiselles sont de vos amies et elles parlent de vous à celle que vous aimez, elles vous tireront de ce lieu. Le rayon de soleil signifie une lettre de réconciliation qui vous séparera de moi. Le feu dont cette dame était entourée, c'est l'amour et le chagrin de votre séparation. La pelouse verte où vous l'emportâtes est la joie que vous aurez à vous retrouver ensemble.

Ce que je vous dis, continua l'ermite, ne convient ni à mon âge, ni à mon état, mais je crois servir Dieu en consolant une personne aussi désolée que vous êtes.

Le Beau-Ténébreux lui baisa les pieds et le remercia de le réconforter ainsi, il pria Dieu d'accomplir ce qu'il venait d'entendre.

L'ermite expliqua encore au Beau-Ténébreux un songe précédent; il sut le distraire un peu en le faisant pêcher avec ses neveux qui visitaient la Roche-Pauvre.

Le Beau-Ténébreux allait souvent à l'écart sous des arbres, d'où l'on apercevait la terre ferme; il aspirait les senteurs venant d'un pays où la fortune l'avait couronné, et il pensait au tort que lui faisait Oriane, sans qu'il l'eût offensée.

— Las! disait-il, ai-je mérité d'être banni sans avoir failli! Certes, amie, si ma mort vous était agréable, vous pouviez me la donner plus tôt au lieu de me faire languir ainsi. Le seul refus de votre accueil, le jour où vous m'acceptâtes pour votre chevalier, eût suffi alors pour me faire mourir mille morts!...

Chaque jour le Beau-Ténébreux se plaisait à rappeler ses peines; il passait quelquefois la nuit sous les arbres, et il lui arriva de composer dans un moment de calme la chanson suivante :

Puisqu'à grand tort la victoire
Méritée on me dénie,
Lorsque finie est la gloire,
Gloire est de finir la vie!

Et que de la même mort
Meurent mes âpres malheurs,
Mon espoir et mon confort,
Amour même et ses chaleurs.

Mais toujours j'aurai mémoire
D'un perpétuel émoi ;
Car pour fin mettre à ma gloire
On meurtrit ma gloire et moi !

Ainsi passait le temps le Beau-Ténébreux, attendant que mort ou meilleure fortune le missent hors de la misère en laquelle il vivait.

Il advint qu'une nuit, vers le point du jour, étant couché sous les arbres, comme il en avait coutume, il entendit près de lui les sons d'un très mélodieux instrument, auxquels il prit tant de plaisir qu'il les écouta tout du long.

Emerveillé cependant, et curieux de savoir d'où ces sons pouvaient venir, connaissant le lieu désert, il se leva et s'approcha sans bruit du côté d'où il les entendait venir.

Il vit alors deux demoiselles chantant sur le luth, près d'une fontaine ; il se tint coi de peur de les effaroucher, et les écouta quelque temps : puis il se montra à elles et leur dit :

— Votre musique m'a fait perdre aujourd'hui matines, demoiselles, et j'en suis bien fâché !...

Les demoiselles furent effrayées de cette apparition. La plus courageuse se décida cependant à parler.

— Nous ne pensions pas, dit-elle, vous déplaire en nous ébattant ainsi, mais vous nous obligeriez de nous dire qui vous êtes et comment se nomme cet endroit inhabitable.

— En vérité, répondit le Beau-Ténébreux, ce lieu s'appelle la Roche-Pauvre ; il y a là-haut un ermite que j'accompagne en punition de mes péchés.

— Mon ami, firent les demoiselles, ne pourrions-nous trouver une retraite ici pour une dame riche et puissante, si mal traitée d'amour qu'elle en est presqu'au mourir ?

— Il n'y a d'autres logis ici, repartit le Beau-Ténébreux, que la chambrette où se retire l'ermite et le repaire où je dors quelquefois ; si l'ermite consent à vous le prêter, j'irai coucher à la belle étoile comme je fais souvent.

Les demoiselles le remercièrent et allèrent à un pavillon où le Beau-Ténébreux aperçut une très belle dame couchée.

Il comprit que c'était celle dont on lui avait parlé.

Plus loin, il avisa quatre hommes armés faisant le guet, cinq autres se reposant et un bâtiment de bonne mine à l'ancre à peu de distance.

Le soleil se levait quand la clochette de l'ermitage appela le Beau-Ténébreux ; l'ermite voulait célébrer la messe.

— Il vient d'arriver des étrangers à la Roche, dit le Beau-Ténébreux, je puis les inviter à entendre la messe ?

— Allez, répondit l'ermite, j'attendrai leur présence.

Mais comme il descendait, il rencontra les chevaliers apportant la dame ; il se hâta donc d'habiller l'ermite et la messe commença.

Le Beau-Ténébreux, au milieu de ces dames, se rappela la cour du roi Lisvart et la joie qu'il avait d'être près d'Oriane ; les larmes lui vinrent si fort aux yeux que les demoiselles s'en aperçurent.

Elles attribuèrent cet effet à la contrition de ses péchés, et après le service s'en vinrent aborder l'ermite pour lui demander quelque chambrette pour leur maîtresse, fort malade de la mer et de peines extrêmes.

— En vérité, mesdames, dit l'ermite, il n'y a ici que deux petites cellules ; je me tiens dans l'une où, si je puis, jamais femme n'entrera, et dans l'autre, ce pauvre homme se retire quelquefois pour dormir ; je serais fâché de l'en voir chassé.

— Père, dit le Beau-Ténébreux, que cela ne vous empêche d'être agréable à ces dames, je me contenterai bien des arbres pour refuge.

— Eh bien ! dit l'ermite, de par Dieu, soit !...

Le Beau-Ténébreux conduisit les demoiselles à sa cabane, où bientôt la dame fut déposée sur un lit richement dressé ; il remarqua les gestes de celle-ci, car on lui avait dit qu'elle souffrait d'amour.

Il s'informa auprès des demoiselles quelle était la cause de tant de mal que portait leur maîtresse.

— Mon ami, lui dit-on, vous la trouverez encore très belle, quoique son mal l'ait changée beaucoup ; elle n'a ni trêve ni repos à cause d'un chevalier qu'elle va chercher à la cour du roi Lisvart ; si Dieu n'allége pas la passion qu'elle a pour ce chevalier, il est impossible que sa vie puisse être longue.

Au nom du roi Lisvart, le Beau-Ténébreux fondit en larmes ; il désira encore plus connaître le nom du chevalier et le demanda avec prières.

— Il n'est pas de ce pays, dirent les demoiselles, et vous ne pouvez le connaître...

— Obligez-moi pourtant de me dire son nom.

— Le chevalier qu'aime cette dame, annonça l'une d'elles, a nom Florestan, frère du bon chevalier Amadis de Gaule et de don Galaor.

— Vous dites vrai, fit le Beau Ténébreux, et ne pourriez dire de lui autant de bien qu'il en mérite.

— Vous le connaissez donc ? repartit la demoiselle.

— Je l'ai vu récemment, reprit le Beau-Ténébreux, dans la maison de la reine Briolanie pour laquelle Amadis son frère et son cousin Agraies battirent Abyséos et ses deux fils. Il arriva quelques jours après le combat. C'est à mon avis l'un des meilleurs chevaliers du monde. Votre dame a nom Corisande ?

— Vous dites vrai en cela ; mais à votre tour, donnez-nous votre nom.

— Mesdemoiselles, dit le Beau-Ténébreux, je suis un chevalier qui paie à présent, par dure pénitence, les trop grandes fortunes et vanités qu'il eut autrefois.

— Sur mon âme, répondit une demoiselle, vous avez choisi la meilleure voie pour faire votre salut. Nous vous laissons pour aller distraire notre maîtresse avec la musique que vous avez ouïe ce matin.

Le Beau-Ténébreux se retira de son côté, mais il fut rappelé pour dire à Corisande ce qu'il savait de Florestan.

Au récit de ses demoiselles, cette dernière avait dit :

— Mon ami, mes femmes disent que vous connaissez et aimez Florestan, racontez-moi ce que vous en savez.

Le Beau-Ténébreux lui donna tous les détails de

l'Ile Ferme, ce qui fit supposer à Corisande qu'il était de la parenté de son ami. Elle se retira, un peu consolée d'avoir eu des nouvelles de son amant, et convaincue que le jeune ermite qu'elle avait vu était d'un rang et d'une naissance illustres.

## CHAPITRE XXI

Comment Corisande quitta la Roche-Pauvre pour aller à la cour du roi Lisvart quérir des nouvelles de son ami Florestan.

Corisande remonta dans son vaisseau après avoir fait de vains efforts pour engager le Beau-Ténébreux à quitter cette solitude et à s'embarquer avec elle. Un vent frais la porta en quelques jours dans l'embouchure de la Tamise, et la reine Brisène, sa cousine, ayant appris son arrivée, envoya sa dame d'honneur et une suite nombreuse pour l'amener en son palais.

Lisvart reçut Corisande avec toute la cordialité qu'il devait à une dame de son lignage, élevée dans sa cour. Lorsqu'il lui demanda s'il pouvait la servir en quelque chose, Corisande, ne lui célant pas plus longtemps ses liaisons avec Florestan, se plaignit de ne pas le rencontrer dans sa cour.

— Ah! répondit Lisvart, Florestan est accablé du même malheur qui nous afflige tous..... Nous ignorons si son frère Amadis vit encore, et c'est cette ignorance où nous sommes à son endroit qui fait à tous notre peine... Personne ne peut nous en donner des nouvelles... Guillan-le-Pensif est venu, il y a quelques jours, nous rapporter les armes de ce valeureux chevalier... Florestan et plusieurs chevaliers de ma cour sont partis pour faire sa quête, et moi-même, s'il m'avait été permis de m'éloigner de mes Etats, j'aurais été de bon cœur à sa recherche, car la perte d'Amadis est une calamité publique, et nous ne pouvons prendre joie ni repos sincères que nous ne l'ayons retrouvé...

— Vos paroles m'effraient, sire, s'écria Corisande grandement émue en effet; je connais la tendresse fraternelle de Florestan : il ne pourrait survivre au malheur d'avoir perdu Amadis!... O mon Dieu! mon Dieu! faites qu'Amadis vive!...

Oriane et Mabile survinrent à ces mots. Leurs amicales caresses chassèrent les vilains pressentiments de l'âme de Corisande, et l'union la plus délicate et la plus intime s'établit entre ces trois princesses, si dignes en effet de s'aimer.

Il n'est point d'âme bien éprise qui ne soit occupée à faire naître les occasions de rappeler l'objet aimé. Le nom seul de ce qu'on aime cause une émotion inexprimable lorsqu'il est prononcé par la bouche d'une amie. Ainsi de Corisande et d'Oriane. Corisande ne prononçait jamais le nom de Florestan sans qu'Oriane n'eût l'art de la faire parler d'Amadis.

C'est à la suite d'une de ses conversations-là que Corisande eut occasion de raconter tout ce qu'elle avait vu et entendu pendant son séjour à la Roche-Pauvre. Elle peignit le Beau-Ténébreux avec des traits si justes qu'Oriane et Mabille furent comme frappées de la ressemblance qui existait entre ce jeune ermite par amour et ce vaillant Amadis dont elles déploraient si amèrement la perte.

— Ah! n'en doutons, chère Mabile, c'est Amadis!... s'écria Oriane éplorée. C'est lui, le héros, l'ami que j'ai si odieusement soupçonné, dont j'ai causé tous les malheurs... C'est lui qui croit à mon abandon après avoir tant cru à mon amour!... C'est lui qui va mourir de langueur sur la Roche-Pauvre!...

— Je le pense comme vous, ma chère cousine, répondit Mabile. Tranquillisez-vous donc, ma mignonne! Tout vient à point et à souhait lorsqu'on sait attendre!... Attendez! Attendez! Amadis vit, je vous en donne l'assurance!... Amadis vit... il vous aime toujours... Vous le reverrez!...

— Ah! comment l'espérer? reprit Oriane. La demoiselle de Danemark a pris la route de l'Ecosse, et Durin est parti pour le chercher dans la Gaule...

— Je ne peux pas dire, ma mignonne, qu'Amadis me soit absolument tout aussi cher qu'à vous, répliqua Mabile en souriant; mais, en vérité, il a place dans mon cœur à côté de mon frère Agraies... Et, pour vous le prouver, si, dans quinze jours, nous n'avons pas reçu de nouvelles positives de ce cher vagabond, je prendrai le prétexte d'aller en Ecosse voir la reine ma mère, et de m'embarquer pour faire ce voyage plus commodément... Alors, une fois en route, je m'arrangerai pour que le pilote de mon navire me conduise vers la Roche-Pauvre... Cela vous convient-il, ma mignonne?...

— Ah! ma mie, répondit Oriane en se jetant dans les bras de Mabile, comme vous savez bien faire la clarté dans les ténèbres de mon pauvre cœur!... Sans vous, je mourrais!...

## CHAPITRE XXII

Comment la demoiselle de Danemark, au moment où elle croyait faire naufrage, aborda à la Roche-Pauvre et remit au Beau-Ténébreux une lettre qui lui fit jeter la bure aux orties.

La demoiselle de Danemark avait presque perdu l'espérance de retouver Amadis. Elle n'avait touché qu'à la première île des Orcades, et cette île était inhabitée; ce n'était qu'un vaste rocher hanté par de gros oiseaux de mer qui venaient y faire leurs pontes.

Cette fidèle demoiselle se proposait de pénétrer plus avant dans l'archipel de ces îles sauvages, lorsqu'un âpre vent du nord la repoussa le long des rivages d'Ecosse, et le même vent, continuant plusieurs jours, porta son navire dans une mer inconnue, où la tempête qui s'éleva la mit en danger de périr, corps et biens. La demoiselle de Danemark passa toute la nuit entre la vie et la mort, recommandant à chaque instant son âme au grand fabricateur des mondes.

Heureusement qu'au point du jour, le pilote, apercevant une sorte d'écueil énorme qui faisait saillie au milieu des flots, eut l'adresse de tenir barre vers cet endroit et de s'en approcher assez près pour s'en faire un abri contre les colères des vagues. Puis la tempête s'apaisa peu à peu, et

le pilote comprit qu'il était aisé d'aborder sur cet écueil, devenu ainsi un havre de grâce, d'autant plus qu'il présentait sur l'un de ses côtés un rivage dépourvu de roches dangereuses.

Cependant, malgré tous les avantages d'une descente, ni le pilote, ni son équipage, ni la demoiselle de Danemark n'eussent songé à l'effectuer, la jugeant inutile, si les sons d'une cloche ne leur eussent fait espérer de trouver là le repos et les secours dont ils avaient besoin.

La demoiselle de Danemak, accompagnée du pilote, descendit à terre, et les sons de la cloche les guidant, ils découvrirent bientôt un sentier qu'ils suivirent, se doutant bien qu'il les conduirait vers l'habitation.

C'était à la Roche-Pauvre qu'avait abordé la demoiselle de Danemark!

En suivant le chemin qui conduisait à l'ermitage, elle rencontra un jeune serviteur du vieil ermite, revenant de lui porter ses provisions. Elle l'interrogea : il lui répondit que ce vieillard allait dire sa messe. La demoiselle de Danemark, le pilote et les quelques passagers qui l'avaient suivie, se hâtèrent de se rendre à la chapelle pour remercier le grand fabricateur des mondes de les avoir sauvés du naufrage.

Le Beau-Ténébreux, à genoux et le dos tourné vers les assistants, se préparait à servir à l'autel son vieux compagnon. Toujours dans les larmes et dans l'amertume, le teint brûlé par les rayons du soleil, amaigri, abattu par les jeûnes, par les macérations, par la souffrance, tout le rendait méconnaissable. Vers la fin de la messe, il jeta les yeux sur les assistants et reconnut la demoiselle de Danemark. Pour lui, c'était un reflet d'Oriane! C'était un souvenir de ce passé brûlant auquel il essayait chaque jour d'échapper, sans pouvoir y réussir!... Son état de faiblesse ne lui permit pas de soutenir la vive émotion qu'il ressentit alors, et, poussant un sourd gémissement, il tomba pâmé sur le sol.

L'ermite vint à son secours et le fit transporter dans la chambre rustique qu'il occupait.

— Quel est donc ce compagnon de votre solitude sur lequel vous versez en ce moment des pleurs comme s'il était votre fils? demanda la demoiselle de Danemark, étonnée de la douleur du bonhomme.

— Hélas! répondit le vieil ermite, c'est un chevalier qui accomplit ici la plus âpre des pénitences pour se punir des fautes de sa maîtresse... Il a choisi cette roche déserte pour se séparer à jamais des hommes et se rapprocher de plus en plus du Créateur des choses et des êtres!...

La demoiselle de Danemark, apprenant cela, envoya chercher au navire tous les secours qui pouvaient être nécessaires, et, voulant procurer elle-même les plus pressés, elle entra dans la chambre rustique, souleva doucement la tête du Beau-Ténébreux et lui fit respirer un vulnéraire.

Amadis revint lentement à la vie. Mais, le sentiment de sa situation lui revenant aussi, il comprit qu'en se faisant connaître il désobéirait peut-être aux ordres d'Oriane qui l'avait à jamais banni de sa présence, et, en conséquence, il continua de fermer les yeux. Quelque chose que la demoiselle de Danemark pût lui dire, elle n'en put tirer autre chose que des soupirs. Alors, imaginant que l'air lui ferait du bien, elle courut ouvrir la fenêtre, et les rayons du soleil tombèrent sur le visage pâle et couvert de larmes du Beau-Ténébreux.

— Ah! Dieux! s'écria-t-elle avec émotion, en reconnaissant sur son front la cicatrice bien connue d'une blessure qu'il avait reçue d'Arcalaüs. Ah! Dieux! vous êtes donc celui qui nous fait verser tant de larmes! celui que je cherche à travers tant de dangers, et que je n'espérais plus retrouver !... Hélas! vaillant et généreux Amadis! c'est à vous à présent de pardonner à votre bien chère et bien malheureuse Oriane, qui voudrait effacer de tout son sang la cruelle lettre qui fait votre malheur! Amadis, tendre et fidèle Amadis! ce qu'une lettre a fait, une autre lettre peut le défaire! La main qui vous a blessé peut et veut vous guérir! Tenez, voici ce que vous écrit de nouveau la pauvre Oriane. Lisez-la vite, et partons plus vite encore pour nous rendre à Mirefleur où l'amour vous attend pour nous réunir!...

Amadis, éperdu, pouvant à peine en croire ses oreilles et ses yeux, serrait les mains de la demoiselle de Danemark sans lui répondre autrement, prenait pour la lire et la relire, la baiser et la rebaiser, cette lettre guérissante de l'incomparable maîtresse qu'il croyait avoir perdue en ce monde et dans l'autre.

— O vous qui me rendez plus que la vie par cette divine lettre! s'écria-t-il enfin, plein d'amour et de joie, en levant ses yeux attendris vers la bonne demoiselle de Danemark; comment pourrai-je jamais reconnaître tout ce que je vous dois?...

Un sang plus doux, plus vif aussi, coulait dans les veines du Beau-Ténébreux. Les couleurs et les forces de la jeunesse lui revenaient. Il se leva sans y être aidé, et le moment de son départ fut le premier projet qu'il concerta avec sa libératrice.

Il ne put prendre congé de l'ermite sans être profondément remué par les regrets. Les soins délicats et dévoués de ce bon vieillard l'avaient sauvé de sa propre fureur, en calmant par degrés son désespoir; c'était à ce saint homme qu'Oriane devait son amant!

L'ermite, en face du bonheur qui rayonnait sur le visage de son jeune compagnon, ne songea pas un seul instant à le retenir. Tout au contraire, il l'embrassa et lui dit :

— Partez, mon cher fils! La solitude n'est salutaire qu'aux vieillards comme moi, qui ai depuis longtemps renoncé aux fallacieuses voluptés de la vie et qui n'attend plus que l'heure bénie où je pourrai clore enfin, pour l'éternité, mes yeux attristés par la bataille humaine... Mais pour les jeunes âmes comme la vôtre, la solitude est malsaine, à cause des révoltes de la chair, accoutumée à plus de mollesse, et des révoltes de l'esprit, accoutumé à plus de satisfactions... Partez donc, mon cher fils, et que le ciel vous protége, comme vous le méritez si bien!...

Il dit et, malgré son grand âge et l'épuisement de ses forces, il voulut accompagner le Beau-Ténébreux jusqu'au rivage, afin de le bénir au moment où il montait sur le navire qui le ramenait vers le bonheur.

## CHAPITRE XXIII

Comment Galaor, Agraies et Florestan s'en revinrent de leur quête inutile à la cour du roi Lisvart; et comment Oriane, pour fuir les émotions et ne penser qu'à son amant, s'en alla à Mirefleur avec la princesse Mabille.

Galaor, Agraies et Florestan, que le rapport d'Isanie, gouverneur de l'Ile Ferme, avait vivement affligés, et qui s'étaient mis en quête d'Amadis dans presque tous les pays de l'Europe, se retrouvaient dans un ermitage près de Londres, lieu de leur rendez-vous, pendant que le Beau-Ténébreux faisait voile vers la terre bénie où l'attendait le bonheur. Ils revinrent tous trois à la cour du roi Lisvart, tristes de leur inutile quête. Lisvart ne fut pas moins triste qu'eux, et sa peine redoubla en apercevant Florestan, qui avait avec son frère une ressemblance merveilleuse.

Florestan fléchit un genou devant le roi, et il voulut lui baiser la main; mais Lisvart, loin de le souffrir, l'embrassa tendrement, en lui disant :

— Je reconnais en vous le sang de mon ami le roi Périon, et je suis pénétré de joie de recevoir dans ma cour un de ses fils que la renommée rend déjà l'égal de ses frères...

La reine Brisène, apprenant le retour de Galaor et d'Agraies, s'empressa de les voir et vint, suivie de quelques dames, parmi lesquelles était l'heureuse Olinde, la mie du prince Agraies. Olinde savait déjà que ce prince avait passé sous l'arc des loyaux amants, et elle ne l'en aimait que davantage.

Quant à Corisande, elle ne s'informa point si Florestan avait franchi ce passage, qu'elle eût peut-être redouté pour elle-même. Contente de retrouver son amant, elle ne s'occupa que du bonheur de lire dans ses yeux tout le plaisir qu'il avait à la revoir. Tous les deux étaient libres, personne n'avait intérêt à les épier, et l'un et l'autre semblaient se dire, en se regardant avec des yeux agrandis par le désir, qu'ils attendaient la nuit avec impatience...

Mabile, après avoir embrassé son frère Agraies, courut chez Oriane pour lui faire part de l'arrivée des trois princes.

— Ah! murmura Oriane avec amertume, Amadis n'est pas avec eux!...

Mabile, pendant un long temps la pressa de paraître :

— Eh! le puis-je, répondit-elle, dans l'état où je suis?... J'ai les yeux rouges, le cœur gros de larmes... j'étouffe... je me meurs... Pourquoi irais-je attrister par ma mélancolie la joie des autres?... Olinde a son ami Agraies... Corisande a son ami Florestan... Moi seule n'ai pas mon ami Amadis!

— Consolez-vous, mignonne, consolez-vous! Vous connaissez Amadis : peut-être que ses compagnons, en quête de lui, l'auront trouvé sans le reconnaître, et, voulant leur cacher le sujet de sa douleur, il n'aura pas voulu paraître à leurs yeux... Mais, soyez-en sûre, la demoiselle de Danemark aura été plus heureuse... Les femmes savent mieux que les hommes trouver ce qu'elles cherchent... Elle aura vu Amadis, lui aura parlé, l'aura convaincu : elle va revenir avec lui, mon cœur me le dit!...

— Le ciel vous entende!... murmura Oriane.

Lors, faisant un effort sur elle-même, et essuyant avec soin ses beaux yeux, afin qu'on ne pût s'apercevoir qu'elle avait pleuré, elle passa chez le roi son père.

Galaor alla avec empressement au devant d'elle et lui baisa dévotement la main.

— Ne trouvez-vous pas ma fille changée? lui demanda Lisvart.

— Sire, répondit Galaor, je la trouve un peu maigre... Ah! madame, ajouta-t-il en regardant Oriane avec des yeux bien expressifs, qu'il me serait doux de pouvoir contribuer à vous rendre la santé!

Oriane ne put s'empêcher de sourire de la chaleur que Galaor venait de mettre dans l'expression de son souhait.

— Ma santé reviendra bien vite, dit-elle. Plût au ciel que vous pussiez retrouver de même le frère que vous avez perdu et qui, dans ce moment, serait si nécessaire au service du roi mon père!...

En disant ces mots, Oriane tourna la tête et aperçut Florestan qui s'avançait de son côté pour la saluer. La ressemblance de ce prince avec Amadis fit naître une vive émotion dans le cœur d'Oriane et pensa lui devenir funeste. A peine put-elle lui parler; ses genoux tremblaient, et ce ne fut qu'avec l'aide de la fidèle Mabile qu'elle put se retirer dans son appartement.

— Ma chère Mabile, lui dit-elle en versant de nouvelles larmes, vous voyez que chaque jour m'apporte ici de nouveaux tourments... Vous voyez aussi tout ce qu'il m'en coûte pour les cacher... Je n'ai point à prendre un meilleur parti que de chercher la retraite et d'obtenir de mon père la permission d'aller habiter pendant quelque temps le château de Mirefleur où j'espère que vous voudrez bien m'accompagner... Là du moins je serai à l'abri de ces horribles secousses, de ces cruelles émotions qui m'arrivent ici presque à chaque instant, et qui, répétées plus longtemps, me tueraient... Et je ne veux pas mourir avant d'avoir revu Amadis!...

La princesse Mabile aimait trop sa cousine pour lui refuser ce qu'elle lui demandait : elle en prévint Agraies. Oriane, dès le jour même, obtint de son père l'autorisation d'aller se mettre au vert à Mirefleur, et le départ fut fixé au lendemain.

—

## CHAPITRE XXXIV

Comment, un jour que le roi Lisvart était à table, il reçut un défi au nom de cinq géants qui voulaient venger la mort du roi Abies.

Rien, d'ailleurs, ne convenait mieux à Oriane, que de s'éloigner d'une cour en proie maintenant aux soucis et aux préoccupations d'une guerre. Cildadan, roi d'Irlande, refusait de payer le tribut auquel son royaume était assujetti depuis la défaite d'Abies, et il avait envoyé un de ses hérauts d'armes défier le roi Lisvart, en lui proposant un combat de cent chevaliers de chaque pays.

Lisvart rassemblait le nombre de chevaliers à la tête desquels il devait combattre contre le roi Cildadan, et il regrettait vivement qu'Amadis ne fût pas de ce nombre, bien qu'il eût déjà avec lui Galaor, Agraies et Florestan.

Quelques jours après le départ d'Oriane pour Mirefleur, Lisvart se trouvait à table avec ses chevaliers, lorsqu'on annonça un chevalier étranger qui lui présenta respectueusement une lettre scellée de cinq sceaux et lui demanda permission de la lire.

— Faites votre charge, lui répondit Lisvart, qui se doutait bien que ce chevalier était porteur d'un nouveau cartel.

Lors, le nouveau venu, qui jusque-là s'était tenu le genou droit à terre, se releva, ouvrit le parchemin et lut d'une voix forte :

« Roi Lisvart,

« Je te défie, ainsi que tous tes alliés, de la part des hauts et puissants princes Famongomad, géant du lac Boulant, Cartadague, géant de la Montagne-Célée, Mandasabul, géant de la Tour-Vermeille, Quadragant, géant, frère du feu roi Abies, et aussi de la part de l'enchanteur Arcalaüs. Ils te mandent, par moi, qu'ils ont juré ta mort, et, qu'à cet effet, ils seront tous les cinq compris dans le nombre des cent chevaliers du roi d'Irlande Cildadan. Cependant, le redoutable Famongomad offre de te ménager la paix, si tu veux donner ton héritière Oriane pour servir de demoiselle à Madasime, sa fille, qui la mariera dans la suite avec Basigant, lequel mérite bien de devenir maître de tes Etats. »

— Chevalier, dit Lisvart avec un rire méprisant, lorsque l'envoyé eut fini sa lecture, ceux qui vous ont donné cette commission ont bien compté sur ma modération... C'est les armes à la main que je leur porterai ma dernière réponse! Mais puis-je compter de même sur leur loyauté lorsqu'un chevalier de ma cour leur portera celle que je vais faire à ce défi?

— Sire, répondit le chevalier, je me charge de le conduire moi-même à Montgase, chez Quadragant, où ces princes sont tous rassemblés. Je suis Landin, neveu de ce dernier prince, et, comme lui, je brûle de venger la mort du roi Abies. Puissé-je me trouver à portée de punir celui qui la lui donna!... Mais, par malheur, on m'a assuré qu'il était absent de votre cour, et je doute qu'il choisisse, pour y revenir, le temps où vous êtes prêt à combattre les ennemis redoutables qui désirent aussi vivement que moi sa mort!...

Florestan, à ce propos, ne put se contenir.

— Chevalier, dit-il avec colère au neveu de Quadragant, je ne suis pas le vassal du roi Lisvart; mais, s'il m'est permis de parler en sa présence et devant tant de braves chevaliers, ses compagnons d'armes, je veux vous apprendre que j'ai nom Florestan, et que je suis le frère du vaillant Amadis, que vous devriez respecter et non braver; et j'ajoute qu'en son absence, je me fais sa caution et son représentant et que je défie vous et les vôtres, que je punirai des propos que vous osez tenir contre lui!...

— Chevalier, reprit Landin, les lois de la chevalerie vous devraient être mieux connues... Vous voyez bien que je ne peux plus disposer de moi qu'après le combat général... Nous nous y rencontrerons, peut-être; en tous cas, si nous y survivons l'un et l'autre, j'accepte votre défi que je vous rappellerai.

Landin, à ces mots, présenta son gage à Florestan, qui lui remit le sien.

Le roi Lisvart congédia le neveu de Quadragant, en lui adjoignant, pour porter sa réponse à Montgasc, un de ses meilleurs chevaliers. Et, pour dissiper les idées sombres que ce nouveau défi semblait avoir apportées dans sa cour, il manda la jeune princesse Léonor, sœur cadette d'Oriane, laquelle arriva, suivie d'une troupe de gentes pucelles de son âge, à la mine éveillée, aux lèvres roses, toutes vêtues de blanc et couronnées de fleurs.

Ces charmantes petites pucelles, en entrant dans la chambre où se tenait le roi, chantaient en chœur une chanson qu'Amadis avait faite six mois auparavant pour la jeune Léonor, dont il s'était déclaré le chevalier.

Cette chanson disait :

Léonor, douce rosette,
Blanche et ravissante fleur,
Rosette fraîche et doucette,
Pour vous suis en grand'douleur.

Je perdis ma liberté
Quand me mis
A regarder la clarté
Qui soumis
M'a au mal qu'ont vos amis;
Lequel pour grand bien j'accepte,
L'ayant pour telle valeur.
Rosette fraîche et doucette.
Pour vous suis en grand'douleur.

De toute autre que je puis voir
N'ai vouloir,
Etant seulement à vous;
Mais bien vois que mon devoir
Est d'avoir
Souffrance par-dessus tous.
Qu'amour soit donc en courroux,
Et, s'il veut, très mal me traite,
Son mal prendrai pour bonheur.
Rosette fraîche et doucette,
Pour vous suis en grand'douleur.

Encore que mon mal se montre
A vous, dame,

C'est en autre qu'il rencontre
Et réclame
L'occasion de sa flamme;
Elle seule a la recette
De m'ôter de ce malheur.
Rosette fraîche et doucette
Pour vous suis en grand'douleur.

## CHAPITRE XXV

Comment, au moment où elle regrettait le plus l'absence du Beau-Ténébreux, Oriane reçut la nouvelle de son arrivée par la bonne demoiselle de Danemark.

Gandalin s'en alla à Mirefleur porter à Oriane la nouvelle du défi de Landin, et, plus que jamais, cette intéressante princesse regretta l'absence de son amant Amadis.

— S'il était ici, murmurait-elle, il défendrait mon père!..

— Ah! madame, lui dit Gandalin, cette mauvaise nouvelle que je viens de vous apporter a son bon côté, croyez-moi! Ce défi de Landin n'est que la seconde partie du défi de Gildadan... Or, il est impossible que le vaillant Amadis, mon maître, n'ait pas eu vent de ces bruits de bataille!... Il est impossible aussi, qu'en ayant eu vent, il ne s'empresse pas d'accourir pour mettre une fois de plus sa lance et son épée au service du roi votre père!...

Oriane était prête à dire :

— Ah! Gandalin, croyez-vous donc que votre maître ne voudrait combattre que pour le seul service du roi Lisvart?...

Lorsqu'une jeune demoiselle de sa suite accourut pour lui dire :

— Ah! madame! madame! que je suis aise! Comme j'étais à ma fenêtre, tout à l'heure, j'ai aperçu ma bonne amie la demoiselle de Danemark, qui descendait de sa haquenée...

A cette nouvelle, Oriane pâlit, ses yeux se fermèrent, ses jambes tremblèrent, elle tomba, pâmée, sur un lit de repos.

Gandalin, presqu'aussi impressionné qu'elle par l'annonce de cette arrivée, qui pouvait signifier un surcroît de malheur tout aussi bien qu'un grand bonheur, Gandalin chancela : il voulut courir au-devant de la demoiselle de Danemark pour savoir plus vite son sort, il ne le put pas, cloué qu'il était au sol par l'émotion. Heureusement que la demoiselle de Danemark, qui accourait aussi de son côté, entra à ce moment dans la chambre.

— Ah! divine princesse, s'écria-t-elle en allant embrasser les genoux d'Oriane, comme vous êtes aimée!... Amadis vit!... Je vous le ramène!.. Voici une lettre de lui!...

— Où est-il? demanda Oriane, qui voulait repaître ses yeux des traits aimés du vaillant Amadis. Où est-il?... M'a-t-il pardonnée?

— Ah! madame, répondit la sœur de Durin, pouvez-vous être inquiète des sentiments de l'amant le plus soumis et le plus fidèle?... Il n'a jamais cessé de penser à vous, de vous aimer, de vous chérir, de vous adorer comme une sainte!...

— Mais encore une fois, où est-il? N'est-ce pas un mensonge, une vision de mon esprit?

— Voici une lettre qui vous rassurera à cet égard, princesse... Quant au lieu où se trouve le seigneur Amadis, vous pensez bien que je ne voulais pas vous tuer en l'amenant avec moi... Comment auriez-vous supporté sa présence?... Il fallait vous préparer d'avance à cette joie suprême, afin qu'elle ne vous fît pas de mal... C'est ce que j'ai fait... m'en voulez-vous?...

— Non, chère et fidèle amie, non! Mais où est-il? Où est-il? Où est-il?

— Dans une abbaye voisine, avec mon cousin Enil, que le hasard a amené là fort heureusement pour distraire le Beau-Ténébreux...

— Alors, demanda Oriane en rougissant un peu, ton frère Durin pourra, dès ce soir, lui porter une lettre de moi dans laquelle je lui dirai plus de choses qu'il n'en pourra lire?...

— Mon frère Durin est à votre service, princesse...

— Mabile survint, sur ces entrefaites, et ce fut alors une joie à n'en plus finir. Les deux cousines se jetaient tour à tour dans les bras l'une de l'autre en s'embrassant, et elles ne se quittaient que pour se jeter ensuite dans les bras de la bonne demoiselle de Danemark qui jouissait en silence des heureux qu'elle avait faits.

Quant à Gandalin, il était descendu dans le jardin pour pleurer tout à son aise.

Oriane écrivit une longue, bien longue lettre, dans laquelle elle demandait pardon au Beau-Ténébreux des misères auxquelles elle l'avait exposé par suite d'une jalousie mal fondée à l'égard de Briolanie, reine de Sobradise, dont il avait refusé le cœur et le trône, Oriane le savait maintenant.

Le soir même, Durin, prévenu par sa sœur, se mit en route avec cette lettre pour l'abbaye où était le Beau-Ténébreux.

## CHAPITRE XXVI

Comment le Beau-Ténébreux, en se rendant secrètement à Mirefleur, où l'attendait la belle Oriane, rencontra sur son chemin le géant Quadragant qu'il n'attendait pas.

En l'absence de la demoiselle de Danemark, le Beau-Ténébreux avait dit un soir à son cousin l'écuyer Enil, qui commençait à soupçonner que ce froc d'ermite cachait quelque grand personnage :

— Mon cher Enil, ce harnois-ci me pèse; j'ai grande envie de savoir si je pourrais encore porter des armes, et vous me ferez grand plaisir d'aller demain à Londres et de m'en rapporter les meilleures que vous pourrez trouver... Quant à l'écu, je désire qu'il soit vert, semé de lions d'or!

Enil était parti, avait fait diligence et était revenu à l'abbaye au moment même où y entrait Durin avec la lettre de la belle Oriane.

Durin, après avoir instruit le Beau-Ténébreux des précautions qu'il avait à prendre pour pénétrer dans le château de Mirefleur, où l'attendait si impatiemment l'amoureuse Oriane, l'informa qu'A-

graies, Florestan et Galaor étaient à la cour de Lisvart, en attendant le combat contre Gildadan. Il ne lui cacha pas l'insolent cartel que Landin avait remis, ce que Famongomad avait osé proposer contre la divine Oriane, et la colère avec laquelle Florestan avait répondu, lorsque Landin avait eu l'audace de parler d'Amadis.

Le Beau-Ténébreux embrassa mille fois Durin, et, animé par l'enivrante espérance de revoir sa bien-aimée, il s'élança légèrement sur le vigoureux cheval que Durin avait su bien choisir. Et l'étonnement d'Enil redoubla lorsqu'il vit celui qui venait de quitter la bure d'ermite, faire bondir et passager ce cheval avec une adresse et une vigueur rares.

Couvert de son heaume pour n'être pas reconnu, le Beau-Ténébreux cheminait depuis un jour avec Enil et Durin, lorsqu'il fut arrêté par un chevalier d'une haute taille et d'une puissante encolure, qui lui cria :

— Chevalier, je défends ce passage jusqu'à ce que je sois informé par vous de ce que je veux savoir !...

Le Beau-Ténébreux ayant examiné le bouclier de cet inconnu, qui portait d'azur à trois trèfles d'or, il le reconnut incontinent pour être le même que celui qu'il avait vu dans l'Ile Ferme, au-delà de l'arc des Loyaux-Amants, où les boucliers de ceux qui l'avaient passé étaient attachés en honneur de leur loyauté. Il se souvint même que ce bouclier était surmonté du nom de don Quadragant; et, tout cela réuni, le prévint en faveur du chevalier qui s'opposait à son passage.

— Il faut, reprit Quadragant, que vous me disiez si vous êtes de la cour du roi Lisvart.

— Pourquoi ? demanda le Beau-Ténébreux.

— Parce que je suis son ennemi mortel et de tous ceux qui tiennent son parti, répondit Quadragant.

— Ah ! dit le Beau-Ténébreux, quoique votre haute naissance et votre haute renommée soient également illustres, je vous trouve bien imprudent de vous déclarer l'ennemi d'un si grand roi et de tant de vaillants chevaliers qui lui sont attachés ! Quoique je sois le plus humble d'entre eux, je suis prêt à soutenir cette querelle... Il me serait cependant plus agréable d'être votre ami que de combattre contre vous...

— Eh ! quel nom avez-vous donc, vous qui unissez tant de courtoisie à tant d'audace ?

— Mon nom ne vous est pas connu... On m'appelle le Beau-Ténébreux, et ce nom ne mérite encore aucune illustration...

— Voyons s'il en acquerra dans cette occasion, qui peut-être va le faire oublier pour toujours ! dit Quadragant, en prenant du champ et en s'en revenant contre le Beau-Ténébreux.

Ils coururent l'un contre l'autre avec une égale impétuosité. Le Beau-Ténébreux renversa Quadragant, qui le blessa légèrement. Le combat se continua à coups d'épée, et il se prolongea assez pour rendre l'issue de l'affaire incertaine. Mais enfin, le Beau-Ténébreux le saisissant d'un bras victorieux, le renversa pour la seconde fois et lui cria :

— Vous êtes mort si vous ne me jurez d'obéir aux deux conditions que j'exige de vous !

— Qui que vous soyez, répondit incontinent Quadragant, je ne cède du moins qu'au plus vaillant chevalier de l'univers... Je jure donc d'observer fidèlement ce que vous me prescrirez...

— Eh bien ! reprit le Beau-Ténébreux, rendez-vous à la cour du roi Lisvart; dites-lui que vous venez de ma part vous rendre à lui, que vous abandonnez la querelle de Gildadan pour devenir un de ses chevaliers, et jurez, en présence de tous les chevaliers de sa cour, que vous pardonnez la mort de votre frère Abies à celui qui combattit loyalement contre lui...

— Ces conditions sont bien dures, répondit Quadragant, mais j'ai promis d'avance d'y souscrire : je les remplirai.

— J'espère que nous nous retrouverons, dit alors le Beau-Ténébreux en relevant son adversaire et en lui tendant les mains; et la haute estime en laquelle je vous tiens, pourra dans la suite me mériter votre amitié !...

— Oh ! répondit Quadragant, quel que vous puissiez être, le Beau-Ténébreux peut être assuré que je ne serai jamais son ennemi !...

Le Beau-Ténébreux continua sa route, après l'avoir remis entre les mains de ses écuyers.

Enil disait tout bas à Durin, en suivant cet incomparable chevalier :

— Tudieu ! mon cousin, quel ermite ! Son bras et son épée seraient encore plus utiles à notre roi que ses oraisons, pour le combat qu'il est près de livrer.

## CHAPITRE XXVII

Comment le Beau-Ténébreux, avant d'arriver à Mirefleur, eut divers assauts à soutenir contre des amis et contre des ennemis, et comment il en sortit.

A la pointe du jour, le lendemain, le Beau-Ténébreux se remit en route, dans l'espérance de pouvoir arriver vers le soir à Mirefleur.

La journée s'était passée à chevaucher, et il touchait à une colline derrière laquelle était le but de son voyage, lorsqu'il aperçut dans la prairie avoisinante, à quelques pas d'une rivière qui serpentait là à travers les fleurs, un certain nombre de riches pavillons. Tout autour allaient et venaient des groupes de jeunes filles, sous la protection de dix chevaliers bien armés.

Le Beau-Ténébreux ne douta point que ces gentes personnes, si agréablement occupées à deviser et à cueillir des bouquets, ne fussent de la cour de la reine Brisène, et, craignant d'être découvert ou retardé dans sa marche, il remontait le long de la rivière pour la passer un peu plus haut, lorsqu'il fut signalé par les chevaliers. L'un de ces derniers se détacha sur-le-champ et accourut vers lui.

— Chevalier, cria-t-il au Beau-Ténébreux, ignorez-vous donc les us et coutumes de la Grande-Bretagne, et croyez-vous donc pouvoir passer impunément ici sans rompre une lance en l'honneur des dames que vous voyez là ?...

— Vraiment, répondit le Beau-Ténébreux, vous aimez à prendre votre avantage ! Vous me voyez arriver sur un cheval fourbu de fatigue, et vous qui avez une monture fraîche, vous venez m'arrêter

pour me faire une proposition que j'accepterais volontiers en toute autre occurence!... Que feriez-vous à ma place, chevalier?...

— Si j'avais aussi peur que vous de perdre mon cheval à la joute, peut-être ferais-je ce que vous faites, répliqua le chevalier.

Amadis, qui craignait d'être détourné du projet qui remplissait son cœur, ajouta :

— Ne trouvez donc point étrange si je vous quitte si tôt...

Et, ces mots achevés, il s'éloigna.

Mais les gentes dames, croyant à sa timidité, et peut-être à sa couardise, résolurent incontinent de s'en amuser! et l'une d'elles, se détachant des groupes, accourut auprès du Beau-Ténébreux, qu'elle arrêta en lui disant :

— Sera-t-il possible, chevalier, que vous refusiez une joute en l'honneur de la princesse Léonor, fille du roi Lisvart, et que vous lui donniez mauvaise opinion de votre courtoisie et de votre courage?...

— Non, de par saint George! répondit Amadis impatienté. Qu'ils viennent deux, trois, quatre, et, puisqu'ils m'y forcent, il ne sera pas dit que j'ai perdu une occasion de châtier leur outrecuidance et de distraire la jeune et charmante princesse au nom de laquelle vous me parlez!...

Et, sans attendre davantage, il courut vitement contre le chevalier qui l'avait tout à l'heure provoqué, et le désarçonna comme il eût fait d'un enfant, sans rompre sa lance. Les neuf autres chevaliers se succédèrent pour l'éprouver, et chacun d'eux subit le même sort.

Selon les lois de la joute, les chevaux des dix chevaliers que venait de désarçonner Amadis lui appartenaient. Il les envoya tous à la princesse Léonor, en lui faisant dire que le Beau-Ténébreux se mettait à ses pieds, et que, désirant plus vivement que personne la servir, il serait bien fâché de démonter les chevaliers commis à sa garde; qu'il la priait seulement de leur conseiller d'être plus courtois envers les chevaliers étrangers, et de se tenir mieux à cheval une autre fois.

Puis il se remit en route.

Echauffé par les précédentes joutes, il s'arrêta bientôt au bord d'une fontaine, à quelques pas d'un ermitage, pour se rafraîchir pendant quelque temps, après avoir débridé son cheval. Il comptait attendre la nuit dans ce lieu solitaire, pour se rendre plus secrètement à la fontaine des Trois-Canaux où Durin devait venir lui donner des nouvelles de ce qui se passait à Mirefleur. Tout-à-coup il entendit des voix de femmes, voix dolentes et affligées : il remonta à cheval et courut vers l'endroit d'où lui semblaient venir ces plaintes.

Le Beau-Ténébreux fut bien ébahi de se trouver en présence d'un grand char sur lequel étaient dix chevaliers enchaînés, sans heaume et sans écu, avec plusieurs jeunes filles qu'il crut reconnaître pour les compagnes de la princesse Léonor, qu'il avait rencontrées à un quart de lieue de là.

— Ah! s'écria-t-il, c'est servir la divine Oriane que de secourir sa sœur!

Alors il s'avança vers le char et cria impérieurieusement, à ceux qui le conduisaient, de s'arrêter.

Un géant vint à la rencontre d'Amadis en lui disant d'un air furieux :

— Vil mortel, oses-tu bien t'exposer à la plus cruelle des morts en t'opposant un moment à la volonté du puissant Famongomad?...

Ce nom, loin de mettre en effroi le Beau-Ténébreux, lui causa, au contraire, une violente colère, parce qu'il se ressouvint de ce que lui avait raconté Durin et de l'insolent message que ce géant avait envoyé au roi Lisvart. Pour toute reponse donc, il courut contre lui la lance en arrêt avec une telle violence que ni l'écu ni le haubert du géant ne purent résister et qu'il roula sur la poussière, percé d'outre en outre.

Le géant, lui, avait porté son coup trop bas, et, au lieu d'atteindre le Beau-Ténébreux, il n'avait atteint que son cheval. Amadis, alors, sautant légèrement à terre, courut sus à Famongomad, lequel faisait des efforts inouïs pour se relever, en criant :

— Mon fils Basigant, venez à mon secours!...

A ce cri, le Beau-Ténébreux fut attaqué par un second géant qui paraissait encore plus grand et plus redoutable que le premier. Ce géant voulut faire passer son cheval sur le corps du Beau-Ténébreux et le fendre en deux d'un coup de hache; mais Amadis esquiva l'une et l'autre atteinte, et, coupant les jarrets du cheval de son ennemi, il obligea le colosse à se jeter à terre.

Basigant, animé par les cris de douleur et de rage de son père expirant, s'en vint la hache haute vers le Beau-Ténébreux, comptant bien l'abattre d'un seul coup. Mais il rencontra l'écu de son adversaire, sa hache s'y enfonça profondément, et, pendant qu'il essayait de la retirer, Amadis lui traversa la gorge d'un coup d'épée : Basigant tomba, versant un torrent de sang, après avoir chancelé pendant quelques pas qui le rapprochèrent de son père. L'un et l'autre expirèrent bientôt, après avoir maudit leurs dieux, qui les avaient laissé vaincre par un seul chevalier.

Le Beau-Ténébreux, s'emparant du cheval de Famongomad, s'élança dessus, mit en fuite les conducteurs du char, et, s'approchant de la jeune princesse Léonor, qui avait passé par toutes les angoisses de la peur et de l'espérance pendant ce double combat, si inégal en apparence, il lui dit :

— Madame, retournez en triomphe à Londres... J'espère que vos chevaliers perdront l'opinion que, d'abord, ils ont eue de moi; qu'ils se souviendront que, dans le même jour, je leur rends deux fois leurs chevaux, et qu'ils voudront présenter au roi les cadavres de ces deux géants, de la part du chevalier qui n'a d'autre nom que celui du Beau-Ténébreux. A votre égard, madame, croyez que je répandrais de grand cœur tout mon sang pour vous et pour tout ce qui vous est cher..... Le roi votre père aura ces deux ennemis de moins dans son combat contre Cildadan; ils méritaient bien d'être punis de l'insolence de leur message!..... Dites au roi votre père, je vous prie, que, pour toute grâce, je lui demande de me comprendre dans le nombre des chevaliers qui doivent combattre sous ses ordres, et que je me rendrai à temps auprès de lui pour ce combat!...

Ces mots dits, il s'éloigna, laissant Léonor et

ses chevaliers dans l'admiration de sa courtoisie et de son courage.

— Ce chevalier seul pourrait égaler le redoutable Amadis! s'écria la princesse.

— Parbleu! répondit Galaor, je suis bien ennuyé d'entendre comparer ce Beau-Ténébreux à mon frère Amadis, et je me propose bien de m'éprouver avec lui et d'en faire connaître la différence!

Galaor oubliait déjà qu'il avait rompu une lance avec le Beau-Ténébreux, et que ce dernier l'avait désarçonné, tout comme ses neuf autres compagnons.

## CHAPITRE XXVIII

Comment le Beau-Ténébreux arriva enfin à l'abbaye de Mirefleur, et de l'entrevue qu'il y eut avec son incomparable mie, la princesse Oriane.

Quand Amadis eut pris congé de la princesse Léonor, qui s'en alla vers la cour disposée à chanter monts et merveilles du Beau-Ténébreux, il chemina grand'erre et arriva près de la fontaine des Trois-Canaux. Là, prenant prétexte de ses armes presque toutes brisées dans les combats qu'il avait précédemment livrés, il envoya l'écuyer Enil à Londres, en lui recommandant de lui faire faire de nouvelles armes absolument semblables à celles qu'il avait, et de les lui apporter dans huit jours, sur le bord de cette même fontaine des Trois-Canaux.

Le soleil enfin se coucha. Amadis, l'heureux Amadis, trouva Durin et Gandalin au rendez-vous qu'ils lui avaient donné. Durin prit son cheval, et Gandalin le conduisit en silence vers une petite porte dont il avait reçu la clef...

Qui pourrait exprimer l'émotion de la princesse Oriane en entendant cette clef tourner dans la serrure? Et les cieux ouverts auraient-ils pu causer un ravissement pareil à celui d'Amadis, lorsqu'un reste de lumière lui permit d'entrevoir Oriane, dès que cette porte fut ouverte?...

Amadis se précipita aux genoux de sa mie tant aimée. Oriane le releva, passa tendrement ses beaux bras autour de son cou et baigna son front de ses douces larmes.

— Me pardonnez-vous? se dirent-ils tous les deux d'une voix entrecoupée.

Chaque assurance de ce pardon mutuel était un baiser, et cette même question se répétait sans cesse...

— Eh! oui, oui, vous vous pardonnez! s'écria Mabile, impatientée. Levez-vous donc, mon cher cousin, ajouta-t-elle, que je puisse vous embrasser aussi.

Nos deux amants, emparadisés dans les bras l'un de l'autre, s'aperçurent enfin que Mabile était avec eux, et ils s'empressèrent auprès d'elle. Mabile, prenant leurs mains, les unit dans les siennes, et ces heureux amants, revenus de leur première émotion, commençaient à se raconter toutes les peines qu'ils avaient souffertes depuis leur séparation. Mais bientôt Mabile, plus impatientée que jamais, mit sa main sur leur bouche pour les faire taire.

— Vous n'êtes pas raisonnable, chère Oriane, lui dit-elle, de laisser Amadis se rappeler des malheurs dont vous êtes la cause... Et vous, mon cousin, vous l'êtes encore moins de laisser Oriane si longtemps exposée aux fraîcheurs du soir... Allons promptement dans sa chambre, où vous aurez tous les deux le temps de parler de tout ce qui vous touche...

Ce conseil était bon. Amadis, donnant le bras aux deux amies, pria Mabile de les guider, car cet amant respectueux n'osait pas en presser Oriane, et il portait ses soins délicats et charmants jusqu'à l'air de croire qu'il l'entraînait à la suite de Mabile.

Cette dernière les conduisit d'abord dans sa chambre, dont une porte communiquait dans celle d'Oriane, et cette porte, au signal qu'elle fit, fut ouverte par la demoiselle de Danemark, dont les soins avaient écarté tout ce qui pouvait troubler ces deux amants dans l'expansion inévitable de leur réunion.

—Vous pouvez maintenant causer à votre loisir, leur dit Mabile en riant. Mais, comme je me doute bien que vous allez vous répéter ce que j'ai cent fois entendu de votre bouche, et que votre causerie m'intéresse beaucoup moins que vous, je vous demande la permission de ne pas passer ma nuit à vous écouter...

— Ma foi, madame, vous avez bien raison, dit à son tour la demoiselle de Danemark. Je pense de la même façon que vous là-dessus, et les plaintes de la princesse Oriane m'ont trop souvent tenue éveillée pour que je ne profite pas de cette nuit, où j'espère qu'elle ne se querellera pas...

Et, tout en disant ces mots, la sœur de Durin sortit, accompagnée de la princesse Mabile.

Amadis était alors assis; Oriane, qui était debout, le regardait avec des yeux pleins de tendresse. Amadis, maître des belles mains de sa maîtresse, les tenait toutes deux dans les siennes et les baisait avec passion. Puis, au fur et à mesure, il devenait plus tendre, plus pressant, plus éloquent. Oriane, baissant les yeux, lui dit, comme un doux reproche :

— O mon ami! sont-ce là les leçons que vous avez reçues de l'ermite de la Roche-Pauvre?...

Amadis ne répondit rien, mais son trouble, qui augmentait d'instant en instant, son trouble répondit pour lui, et sa réponse fut si éloquente, qu'à son tour, troublée, émue, enivrée, Oriane se laissa choir pâmée entre les bras de son amant.

—

## CHAPITRE XXIX

Comment la félicité sans pareille dont Amadis et Oriane jouissaient à Mirefleur fut troublée par une nouvelle que leur apporta Gandalin, au sujet d'une double épreuve proposée à la cour du roi Lisvart par le neveu d'Apollidon.

Il y avait quatre jours qu'Amadis était à Mirefleur, heureux par Oriane, qui était heureuse par lui, lorsqu'un gentilhomme arriva à la cour du roi Lisvart, au moment même où ce prince sortait de table.

Ce gentilhomme, qui avait la tête chenue, comme la barbe, se mit aux genoux de Lisvart et lui dit en langue grégeoise :

— Sire, après avoir parcouru vainement l'Europe et l'Asie, le fils du roi Ganor, qui était frère du célèbre Apollidon, vient à vos pieds pour vous prier de mettre fin à ses peines et de permettre qu'il éprouve si, dans cette cour célèbre par le nombre et la renommée des chevaliers qui la composent, il n'en pourra pas trouver un qui mette fin à sa peine...

Ayant dit ces mots, le vieillard ouvrit un riche coffre de jaspe, dans lequel on vit une épée d'une merveilleuse beauté, dont un côté de la lame brillait du feu le plus vif au travers du fourreau transparent qui la renfermait.

— Cette épée, ajouta-t-il, ne peut être tirée que par le plus loyal des amants, et ce n'est que de sa main qu'il m'est permis de recevoir l'ordre de la chevalerie.

Puis il retira du même coffret un chapeau formé de fleurs inconnues, dont la moitié brillait des plus vives couleurs et dont l'autre moitié paraissait flétrie.

— Ces fleurs desséchées, dit-il encore, ne pourront reprendre leur premier éclat que lorsque la dame la plus tendre, la plus fidèle, la mieux aimée, en couvrira sa tête...

Non-seulement le roi Lisvart accorda au vieux gentilhomme la permission de faire l'épreuve qu'il demandait, mais encore, pour donner l'exemple à sa cour, il voulut que la reine Brisène et lui-même fussent les premiers à la faire.

En conséquence, prenant l'épée merveilleuse, il la tira à demi de son fourreau; mais les flammes qui s'élancèrent aussitôt de la lame ne lui permirent pas de faire de plus longs efforts. Une partie des fleurs flétries reprit son premier éclat et sa première fraîcheur sur la tête de la reine; mais il en resta quelques-unes de sèches...

— Hélas! dit alors le vieux gentilhomme, quoique personne n'ait encore été plus près de finir cet enchantement, l'épreuve est manquée!... Je m'arrêterai donc encore quelques jours dans cette cour pour voir si je ne rencontrerai pas quelque chevalier ou quelque dame qui puisse mener à bonne fin cette aventure!...

Et il se retira.

Gandalin, qui se trouvait précisément là, comme témoin de cette double expérience manquée, s'en revint incontinent vers Amadis et lui raconta ce qui s'était passé à la cour du roi Lisvart.

Ce récit fit tomber le Beau-Ténébreux dans une profonde songerie. Quoiqu'il eût passé sous l'arc des loyaux amants et qu'il eût conquis la chambre défendue, il ne put s'empêcher de désirer de donner à la divine Oriane cette nouvelle preuve de son amour et de sa loyauté. Ne doutant nullement que les fleurs fanées du chapeau ne reprissent toute leur fraîcheur en touchant les beaux cheveux d'Oriane, il lui proposa de venir, le visage couvert d'un voile, à la cour du roi son père, pour faire ensemble la double épreuve.

Quelque effroi que pût avoir la belle Oriane, d'oser ainsi paraître à la cour de son père, quel que fût le danger pour elle d'être reconnue, elle ne put refuser Amadis, qui, sur-le-champ, envoya Gandalin demander à Lisvart sûreté pour le Beau-Ténébreux et une demoiselle inconnue qui désiraient se présenter à l'épreuve.

Gandalin partit, et, le lendemain, il revint avec la parole royale qui garantissait au Beau-Ténébreux et à sa belle compagne que leur incognito serait respecté, qu'Amadis ne serait pas obligé de lever la visière de son heaume et qu'Oriane ne serait pas forcée de lever son voile.

Toutes leurs précautions prises à cet effet, Amadis et Oriane quittèrent Mirefleur et se rendirent à la cour du roi Lisvart.

## CHAPITRE XXX

Comment Amadis et Oriane, inconnus, sortirent victorieux de l'épreuve proposée par Apollidon, et comment, à leur retour à Mirefleur, ils furent arrêtés par Arcalaüs.

Amadis était attendu avec impatience à la cour du roi Lisvart. Il fut annoncé à ce prince par les acclamations du peuple qui déjà reconnaissait en lui, le Beau-Ténébreux, le vainqueur de Famongomad, de Basigant et de Quadragant.

Lisvart, qui sortait de table, s'empressa d'aller au devant de ce vaillant chevalier inconnu auquel il devait tant, et il le reçut avec les plus grands honneurs, s'opposant à ce qu'il embrassât ses genoux comme il voulait le faire par courtoisie et par respect.

Quant à la reine Brisène, elle suivit, à l'égard d'Oriane, l'exemple que venait de lui donner son mari, et elle lui rendit les mêmes honneurs avec le même empressement.

Le neveu d'Apollidon était là, avec son coffret. Plusieurs chevaliers et plusieurs dames tentèrent les épreuves, mais sans pouvoir réussir.

Amadis, invité par Lisvart à se présenter, s'approcha d'Oriane, toute émue, et, lui serrant la main à l'insu de tout le monde, il lui dit tout bas :

— Ah! divine maîtresse, si la loyauté la plus pure suffit pour conquérir cette épée, j'ose être sûr de l'apporter à vos pieds comme un témoignage de mon ardent amour!...

Lors il s'empara de l'épée par la poignée, la tira

sans effort de son fourreau, et, en même temps qu'elle rendait en sortant une lumière resplendissante, les deux côtés de la lame devenaient égaux.

— Ah! bon chevalier, s'écria le vieux gentilhomme transporté de joie, c'est à vous que je dois la fin de mes peines!...

A ces mots, il se jeta aux genoux du Beau-Ténébreux et lui demanda la colée, qu'Amadis lui donna sur-le-champ du plat même de la merveilleuse épée qu'il venait de conquérir.

Oriane, heureuse du triomphe de son amant, et encouragée par lui, s'avança à son tour vers le chapeau de fleurs, le prit d'une main assurée et le posa sur sa tête. A peine le chapeau l'eut-il touchée que toutes les fleurs sèches parurent aussi fraîches, aussi éclatantes, aussi parfumées que les autres. Le vieux gentilhomme, armé chevalier par Amadis, vint incontinent ployer les genoux devant l'incomparable Oriane, et, lui présentant son épée, il la supplia de la lui ceindre.

Cette double victoire, remportée par deux inconnus, excita vivement la curiosité de la cour. Galaor surtout mourait d'envie de trouver un moyen d'éprouver si le Beau-Ténébreux serait aussi brave en se servant de l'épée merveilleuse, qu'il s'était montré loyal amant en la tirant de son fourreau, ce que nul n'avait pu faire, Galaor encore moins que les autres. Il n'eût peut-être pas été fâché, non plus, de savoir si la dame qui venait de conquérir le chapeau était assez jolie pour avoir du mérite à la fidélité dont elle venait de faire montre. Amadis rit sous son heaume, et Oriane sous son voile, de toutes les mines que leur fit à ce propos Galaor qui ne reçut d'eux que des plaisanteries délicates, ingénieuses et trop courtoises pour qu'il pût décemment prendre prétexte de fâcherie.

Pour le roi Lisvart, fidèle à sa parole, il serra dans ses bras le Beau-Ténébreux, sans lui faire aucune instance pour se laisser connaître; et, présentant la main à la dame inconnue, il la conduisit à son palefroi dont il tint les rênes jusqu'au moment où les deux amants, se courbant sur les arçons de la selle, prirent congé de lui.

Amadis et sa chère Oriane s'éloignèrent et prirent un chemin de traverse pour dépister les curiosités qu'ils avaient pu mettre en éveil. Tous deux, en chevauchant ainsi dans la direction de Mirefleur, s'applaudissaient de leur double triomphe dont ils s'attribuaient l'un à l'autre tout le succès et tout l'honneur.

— Si je n'adorais pas Oriane, je n'aurais pas conquis cette merveilleuse épée! s'écriait Amadis d'une voix haute.

— Si j'eusse été plus sévère, je n'aurais pas ce merveilleux chapeau de fleurs! disait la tendre Oriane d'un ton plus bas, en regardant amoureusement son vaillant compagnon.

Ils furent interrompus dans leur mutuelle contemplation et dans leur mutuel bonheur par l'apparition d'un écuyer qui, sans les saluer, dit d'un ton brusque au Beau-Ténébreux :

— Arcalaüs mon maître vous ordonne de lui conduire sur-le-champ cette demoiselle... Obéissez vitement, si vous ne préferez qu'Arcalaüs ne vienne vous enlever à tous deux la tête!...

— Ah! ah! répondit Amadis, montrez-moi donc, s'il vous plaît, le seigneur Arcalaüs, qui a de pareilles fantaisies?...

— Le voici, dit l'écuyer en désignant deux chevaliers de taille gigantesque qui étaient arrêtés sous un bouquet d'arbres.

Oriane, effrayée, pensa se laisser choir du haut de sa haquenée.

— Quoi! ma chère Oriane, lui dit Amadis, lorsque vous êtes sous la garde de mon amour vous pouvez avoir peur d'un lâche comme Arcalaüs!...

Puis se retournant vers l'incivil écuyer :

— Va dire à ton maître, ajouta-t-il, que je le connais trop et que je le méprise trop pour lui obéir.

L'écuyer alla vers son maître. Mais Arcalaüs, quoique doué d'une force prodigieuse, évitait volontiers les occasions de la déployer, de peur sans doute de l'user.

— Mon beau neveu, dit-il au chevalier qui l'accompagnait, allez donc prendre ce beau chapeau de fleurs que je vois là-bas sur la tête de cette péronnelle, et me l'apportez pour que j'en fasse don à ma nièce Madasine... Si son compagnon faisait par hasard mine de vous résister, tranchez-lui sans plus de façon la tête et pendez-la par les cheveux à cet arbre que voici!...

Le chevalier auquel Arcalaüs venait de parler, lequel avait nom Lindoraque et était fils de Cartadaque, géant de l'Ile-Défendue, s'avança pour exécuter l'ordre de son oncle.

— Arrête! lui cria Amadis d'une voix menaçante. Arrête! Ou prends garde à toi!...

L'un et l'autre, à ces mots, coururent et leurs lances furent brisées. Mais celle du Beau-Ténébreux traversant l'armure et la poitrine de Lindoraque, celui-ci fut désarçonné par la force de cette atteinte; il fit de vains efforts pour se relever, et en retombant, enfonça plus avant l'arme qu'il avait dans le corps. Une minute après, il expirait.

Arcalaüs, furieux de la mort de son neveu, et remarquant surtout qu'Amadis n'avait plus de lance, fondit sur lui dans l'espérance d'en avoir bon marché. Mais le Beau-Ténébreux, évitant le fer d'Arcalaüs, lui porta en passant un coup d'épée avec tant d'adresse qu'il lui détacha de la main la poignée de sa lance qui tomba sur le sable avec une partie de cette main. Arcalaüs n'attendit pas son reste et dévala vitement, en poussant un long cri de douleur.

Amadis, toujours inconnu pour Enil qui le suivait en qualité d'écuyer, lui dit de prendre la tête de Lindoraque et les doigts d'Arcalaüs, et de les porter au roi Lisvart de la part du Beau-Ténébreux. Puis, après le départ de ce messager, il reprit avec Oriane, le chemin de Mirefleur, où ils arrivèrent mourant de faim.

—

## CHAPITRE XXXI

Comment eut lieu enfin le combat des cent chevaliers de Lisvart contre les cent chevaliers d'Irlande, et quelles furent les pertes éprouvées de part et d'autre.

Lisvart avait à peu près rassemblé le nombre des chevaliers qui devaient combattre avec lui. Il lui en vint d'autres encore, parmi lesquels Bruneo de Bonnemer et Brunsil son frère. Bruneo de Bonnemer était ce loyal et vaillant chevalier, amant de Mélicie, sœur d'Amadis, dont ce dernier avait lu le nom dans le temple d'Apollidon.

Ce même jour, Lisvart reçut une lettre par laquelle Arban de Norgales et Angriote d'Estravaux lui mandaient qu'étant tombés par surprise au pouvoir de la cruelle Gromadase, veuve du géant Famongomade, elle les tenait dans les chaînes, leur faisant subir chaque jour de nouveaux supplices. Lisvart, dans l'impossibilité où il était de les secourir avant la bataille, les fit assurer que son premier soin, après la défaite de Cildadan, serait de voler à leur secours.

Le jour de cette fameuse bataille arriva enfin. Le Beau-Ténébreux, ayant pris congé d'Oriane, toute en larmes, et ayant armé chevalier son écuyer Enil, qui avait sollicité cet honneur, partit de Mirefleur à la pointe du jour, et vint joindre le roi Lisvart qui faisait ses dispositions pour combattre.

En voyant le Beau-Ténébreux, ce prince l'embrassa tendrement, heureux d'avoir, en l'absence d'Amadis, un chevalier de sa valeur, et le pria de choisir le poste qui lui conviendrait.

— Ce sera, répondit Amadis, celui d'où je pourrai sans cesse veiller sur votre tête sacrée.

Lisvart harangua ensuite ses chevaliers; Cildadan en fit autant de son côté, et bientôt le son aigu des trompettes annonça l'heure de la mêlée. Les chevaux coururent, les lances se choquèrent, les armures retentirent : le combat commençait !

Plusieurs valeureux chevaliers perdirent la vie dans cette première rencontre; plusieurs aussi, qui s'étaient élancés, tout vénustes et tout brandis, tombèrent sur la lice, affolés de coups et furent foulés aux pieds avant de pouvoir remonter sur leurs chevaux. Le Beau-Ténébreux fit mordre la poussière à tous ceux qui s'exposèrent témérairement à ses coups. Quant à Galaor, jaloux pour la première fois des vaillantises de son frère, qu'il ne savait pas si près de lui, il voulut les surpasser et, pour cela faire, il fondit comme un lion sur l'escadron où plusieurs géants du parti de Cildadan s'étaient rassemblés dans l'intention de s'emparer du roi Lisvart.

Cartadaque, seigneur de l'Ile Défendue, était le plus redoutable de cette ligue, et, quoique Florestan l'eût blessé, il avait déjà renversé deux chevaliers qui servaient de boucliers vivants à leur roi, lorsque Galaor, l'attaquant avec furie, le frappa sur son heaume avec une violence telle qu'il lui en décolla l'oreille, et du même coup, fit sauter de sa main la pesante hache dont il était armé. Cartadaque, rugissant, saisit Galaor entre ses bras musculeux, l'enleva de ses arçons, et il l'eût étouffé si Galaor, à coups de pommeau d'épée, ne l'eût assez étourdi pour le faire tomber de son cheval, puis, dégageant son bras droit, ne lui eût enfoncé la pointe de son arme dans la figure, à travers la visière de son heaume.

Il était temps, car, épuisé par le combat et par le sang qu'il perdait, Galaor sentit bientôt ses mains se détendre, ses yeux s'enténébrer, et il resta pâmé sur le champ de bataille, sans avoir eu le temps de retirer son épée de la face du géant Cartadaque...

Pendant ce temps, le roi Lisvart faisait rage, mais sans parvenir à éclaircir d'une manière satisfaisante les rangs des Irlandais ses ennemis. Il n'avait plus autour de lui que trois ou quatre chevaliers blessés, parmi lesquels le vieux Grumedan. Ce dernier, qui défendait de son mieux la bannière royale à moitié coupée et dépenaillée, fut attaqué par le géant Mandasabul qui commandait le corps de réserve, et, en voltant imprudemment, il laissa son souverain face à face avec son formidable ennemi. Mandasabul renversa le cheval de Lisvart, saisit ce prince, l'enleva des arçons, et, sortant de la mêlée, il l'emportait comme otage du côté des galères, lorsque, heureusement, il fut aperçu par le Beau-Ténébreux qui venait de remonter sur un cheval frais que Gandalin venait de lui amener.

Effrayé à bon droit du péril que courait le père de la divine Oriane, le vaillant Amadis tomba comme la foudre sur le géant Mandasabul, et, lui portant un coup terrible, il le sépara presque en deux morceaux de la tête au ventre, malgré son armure. Par malheur, l'épée d'Amadis, en glissant, descendit trop bas et blessa le roi Lisvart, que tenait le géant, et dont le sang rougit aussitôt le sol ! Mandasabul était mort, mais, comme quelques-uns de ses tenants arrivaient pour relever son corps et pour le venger, le Beau-Ténébreux, couvrant de son écu le roi Lisvart pour lui permettre de remonter à cheval, se mit à crier :

— Gaule ! Gaule ! Gaule ! Victoire ! Victoire ! Je suis Amadis ! Fuyez, traîtres, fuyez !...

A cet appel, à ce nom connu et redouté, les Irlandais effrayés allaient tourner bride et abvoler, lorsque le brave géant Grandacuriel, les ralliant de sa voix de stentor, les ramena au combat pleins d'une nouvelle ardeur. Amadis soutint presque seul l'effort de ce nouveau combat, les chevaliers de Lisvart étant alors occupés du salut de ce prince, blessé, et à peine remonté sur le cheval que venait de lui donner Florestan. Mais ce dernier s'aperçut du péril de son frère, et il se précipita pour le secourir, au moment même où Grandacuriel s'élançait sur le roi Lisvart pour venger la défaite de Cildadan qu'il voyait assurée. Amadis, alors, devinant ce dessein, le suivit avec la même vitesse et lui porta sur le heaume un coup furieux; les attaches se rompirent, le heaume du géant tomba et Lisvart, qui s'était mis en défense,

lui fendit la tête du tranchant de son épée. Grandacuriel fut le dernier du parti de Cildadan qui périt en combattant : le reste se tumultua et prit la fuite vers les galères, en abandonnant le roi Cildadan étendu parmi les morts, ainsi que Galaor.

Lisvart, pénétré de reconnaissance pour Amadis, s'avançait pour le remercier et l'embrasser comme un héros auquel il devait la vie. Mais il le trouva dans le désespoir.

— Mon frère! mon pauvre frère est mort! s'écriait Amadis en versant des larmes comme une femme.

Amadis, en effet, n'avait pas aperçu Galaor depuis qu'il l'avait vu tomber, et il le croyait mort, puisqu'il avait cessé de combattre. Florestan et Agraies s'offrirent à lui pour l'aider à le chercher parmi les morts. Ce ne fut pas sans peine qu'ils le trouvèrent, couvert de sang et de blessures et ne donnant plus aucun signe de vie; à quelques pas de lui et dans le même état que lui était le roi d'Irlande Cildadan. Tous les trois se disposaient à faire emporter ces cadavres, lorsqu'arrivèrent douze demoiselles, suivies de quatre écuyers, dont la plus apparente leur dit :

— Ces deux princes sont en ce moment perdus pour vous, mais ils respirent encore; donnez-nous les...

— Que je vous donne mon frère? s'écria Amadis.

— Si ses jours vous sont chers, laissez-nous le emporter, reprit la demoiselle qui avait déjà parlé.

Amadis se ressouvint alors de la protection d'Urgande. Il couvrit de larmes les joues presque froides de son frère Galaor, et le laissa relever de terre, ainsi que le roi Cildadan, par les douze demoiselles et par les quatre écuyers, qui posèrent les deux cadavres sur des lits couverts de pourpre, et les emportèrent dans une galère somptueusement amarrée au rivage.

Amadis et Florestan, après le départ de cette troupe, s'en allèrent relever et secourir le vieux géant Gandalac, qui, pour venger Galaor, son presque fils, avait lutté courageusement pendant une heure avec un autre géant, du parti de Cildadan, lequel l'avait blessé d'un coup de massue et avait été tué par Gandalac quelques minutes après.

## CHAPITRE XXXII

Comment Galaor, que l'on croyait mort, revint à la vie par les soins d'Urgande, sa protectrice.

Galaor ne reprit point connaissance tant qu'il fut sur la galère dans laquelle les douze demoiselles l'avaient placé après l'avoir enlevé du champ de bataille. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se trouva sur un lit dans un salon magnifiquement orné, élevé de trente pieds sur quatre gros piliers de marbre, et situé dans un jardin tout en fleurs; tandis que Cildadan, au contraire, en reprenant ses sens, se trouva sous une voûte dans une tour bâtie sur une roche isolée que la mer battait de toutes parts de ses vagues tumultueuses.

Cependant les soins que l'un et l'autre reçurent furent les mêmes. Cildadan vit bientôt arriver une demoiselle respectable par son âge et par son maintien, suivie de deux chevaliers, laquelle versa sur ses blessures un baume salutaire qui lui procura un sommeil réparateur. Galaor fut traité de même par une demoiselle entre deux âges; mais, cette fois, la vieille demoiselle était assistée de deux gentes pucelles qui portaient chacune de petites boîtes de jaspe remplies du baume le plus précieux. Le baume fit son effet; mais les gentes pucelles firent meilleur effet encore, ce que remarquant la vieille demoiselle, elle les laissa auprès de Galaor, en leur recommandant d'être attentionnées de leur mieux. Cildadan s'était endormi; Galaor, au contraire, resta constamment éveillé, à cause du plaisir qu'il ressentait à deviser de choses et d'autres avec les deux gentes pucelles qui savaient, en outre, les plus jolis contes du monde, et qui les lui récitaient de leur plus douce voix.

Quand la vieille demoiselle revint le lendemain auprès de Galaor, et qu'elle eut levé le premier appareil qu'elle avait mis sur ses blessures, elle lui fit espérer qu'au bout de huit jours il aurait recouvré une bonne partie de sa santé.

— Ne mettrez-vous pas le comble à vos bienfaits en me procurant la liberté? demanda alors le blessé. Je tiens à la liberté comme à la vie. Si cette grâce n'est pas en votre pouvoir, je vous conjure de faire avertir de ma situation madame Urgande...

La demoiselle se prit à rire.

— Ah! ah! dit-elle, vous avez donc beaucoup de confiance dans le pouvoir d'Urgande?...

— Comment n'en aurais-je pas, répondit Galaor, dans ma première bienfaitrice, pour laquelle je voudrais exposer mille fois ma vie?...

— Puisque vous pensez ainsi, je suis assez de ses amies pour vous promettre de sa part la guérison et la liberté, pourvu que vous m'accordiez pour elle un don qu'elle vous rappellera en temps et lieu, quand elle aura besoin de vous...

Galaor n'hésita pas à faire cette promesse, et la vieille demoiselle se retira en le laissant dans la même compagnie que la veille.

Le troisième jour, quand elle reparut, l'une des deux gentes pucelles accourut vers elle et lui dit :

— Mon Dieu! ma tante, je suis bien inquiète aujourd'hui sur le compte du chevalier blessé... Il a paru ce matin plus tourmenté qu'à l'ordinaire; il me prenait la main, il semblait implorer mon secours, et j'ai bien regretté de n'être pas aussi savante que vous, ma tante : j'aurais moi-même appliqué du baume nouveau sur ses blessures...

— Eh bien! répondit la vieille demoiselle, soyez attentive à ce que vous me verrez faire, et s'il retombait dans le même état, vous pourrez me remplacer.

Cela dit, elle s'approcha du lit du chevalier blessé.

— Quoi! Galaor, reprit-elle, est-il possible que vous puissiez méconnaître votre meilleure amie! Croyez-vous donc qu'une autre qu'Urgande eût pu vous sauver la vie?...

Galaor voulut faire un effort pour embrasser les genoux de sa protectrice. Mais Urgande, l'arrêtant :

— Toute espèce d'agitation, lui dit-elle, pourrait vous être nuisible. Lorsque les premiers huit jours seront passés, soyez assuré que je vous

donnerai de nouvelles marques de mon amitié.

Urgande se mit aussitôt en devoir de découvrir les blessures du fils de Périon, et sa jolie nièce Juliande s'appliqua soigneusement à voir comment elle s'y prenait pour les panser. Galaor n'avait reçu que des blessures honorables dans le mémorable combat qui s'était livré quatre jours auparavant : presque toutes avaient porté sur son sein. Aussi Juliande fut bien attendrie en le voyant ainsi maltraité, et jamais elle n'avait été aussi attentive que dans ce moment aux leçons de sa tante Urgande; ses mains blanches se promenaient de blessure en blessure et levaient les appareils avec une précaution et une douceur infinies; elle cherchait avec inquiétude s'il en était échappé quelqu'une à sa tante, qui souriait de cet examen et qui, finalement, jugea à propos de l'interrompre en touchant légèrement le front de Galaor, qui s'endormit aussitôt.

— Maintenant, fillettes, sortez de céans! ajouta-t-elle en emmenant avec elle Juliande et sa compagne.

Quand Galaor revint de son assoupissement, il trouva devant lui Gasuval, son écuyer, et Ardan, son nain, qu'Urgande avait substitués par prudence à ses deux trop aimables nièces...

## CHAPITRE XXXIII

Comment Galaor et Cildadan, durant une absence de la fée Urgande, passèrent tout leur temps avec Juliande et Solise, et ce qu'il en advint.

Cildadan n'avait pas été traité avec moins d'humanité que Galaor, nous l'avons dit. Mais il n'avait pas eu, il faut l'avouer, les tendresses dont ce dernier avait été l'objet : Cildadan, après tout, n'était pas le protégé de la fée Urgande!

Urgande avait laissé croire au roi d'Irlande qu'il avait perdu pour toujours la liberté, et, lorsqu'elle lui donna quelque espérance de sortir de sa prison, ce ne fut qu'après l'avoir amené petit à petit à lui promettre que désormais tout ressentiment serait éteint dans son cœur contre le roi Lisvart et ses chevaliers, et que, non-seulement il se soumettrait sans murmurer à lui payer le tribut accoutumé, mais encore à devenir désormais son allié le plus fidèle.

Quelques jours après que Cildadan eut prêté le serment qu'exigeait Urgande, celle-ci s'absenta de son île et se rendit chez le sage Alquiffe pour prendre avec lui des mesures sur les grands événements qu'elle prévoyait être déjà prochains. Au moment de partir, elle se plaignit devant ses nièces de l'embarras où elle était de n'être plus à portée de prendre soin des deux chevaliers blessés.

— Ah! chère tante, lui dit Juliande avec empressement, ma sœur et moi nous avons été tellement attentives à vous voir soigner leurs blessures, que vous pouvez de confiance nous envoyer à leurs secours..... Pour moi, ajouta-t-elle avec plus d'empressement encore, je me chargerai volontiers de Galaor, et vous verrez à votre retour que vous serez satisfaite de mes soins et de mon adresse...

Urgande fut un instant sans répondre. Puis, fixant un long regard sur ses deux jolies nièces, elle murmura :

— On ne peut fuir sa destinée!... Allez donc trouver nos blessés, mes chères enfants, et rassurez-les sur mon absence que je ferai la plus courte possible...

Urgande partit, à ces mots, sur un char traîné par deux dragons, et disparut bientôt dans les airs. La sœur aînée de Juliande, qui se nommait Solise, alla incontinent vers Cildadan, et, remarquant que les deux vieux chevaliers commis par sa tante au service de ce prisonnier s'apprêtaient à la suivre, son bon petit cœur de fillette lui fit imaginer que leur présence ne pourrait être que nuisible à la guérison de son malade : elle les congédia sous le premier prétexte venu, ce dont les deux vieux chevaliers furent fort aises. Quand ils eurent disparu, elle courut sur le rocher qui servait de prison au roi Cildadan.

— Ah! s'écria ce prince en la voyant entrer, j'espère tout maintenant, puisqu'une divinité bienfaisante daigne venir à mon secours!...

Solise, s'approchant d'un air pitoyable, lui dit :

— Je regrette bien de n'avoir pas suivi ma tante dans les premières visites qu'elle vous a faites : je ne connais point encore vos blessures... Mais soyez assuré que je ferai de mon mieux en son absence pour la remplacer sans trop de désavantage...

— Ah! répondit Cildadan, qui était encore jeune et encore beau, je sens déjà que votre présence me rappelle à la vie et à l'espérance d'un sort plus heureux!...

De son côté, Juliande n'avait pas perdu de temps, et, pendant que sa sœur aînée se hâtait vers Cildadan, elle se hâtait, elle, vers Galaor.

— Quoi! c'est vous, belle Juliande? s'écria cet amoureux chevalier en la voyant entrer seule et en la voyant fermer avec soin la porte afin de n'être pas interrompue ni distraite dans un travail qu'elle sentait mériter toute son attention. Quoi! c'est vous qui venez aujourd'hui pour me secourir? Ah! combien je vous remercie!

Juliande lui fit alors part des raisons qui venaient de forcer Urgande à partir, et ces raisons parurent de si bon aloi à Galaor qu'il en trouva bientôt d'aussi bonnes pour envoyer Ardan rassurer son frère Amadis sur son état présent. Quand à Gasuval, il lui ordonna de parcourir sur-le-champ l'île d'Urgande pour lui trouver un cheval propre à porter un chevalier, espérant être bientôt en état de s'en servir. Ardan et Gasuval s'empressèrent d'obéir, et Galaor, en voyant Juliande s'approcher timidement de son lit, sentit que chaque pas qu'elle faisait semblait hâter sa guérison...

Ses blessures étaient déjà presque toutes refermées. Il baisa les jolies mains blanches qui s'occupaient, en tremblant un peu, à les découvrir pour les panser. Galaor avait un air si tendre, si reconnaissant, il était en outre si jeune et si beau, que Juliande en fut apitoyée au-delà de ce qu'on pourrait dire.

— Vos blessures vont très bien... balbutia-t-elle. Mais..... n'auriez-vous pas, d'aventure, un peu de fièvre?... Je vois dans vos yeux un feu qui m'inquiète...

Galaor la rassura. Sa poitrine était déjà décou-

verte, et le pauvre blessé, prenant la main de Juliande, la posa sur son cœur.

—Ah! dieux! s'écria-t-elle en rougissant, comme il bat!...

L'effroi de la gente pucelle fut extrême. Elle ignorait encore les moyens de calmer une agitation qui ne s'était jamais manifestée devant sa tante, dont elle oubliait précisément les leçons en ce moment-là.

— Mais... ajouta-t-elle, tout interdite, je crains que vous ne soyez plus mal que ces derniers jours...

Galaor ne répondit rien, et Juliande fut encore bien plus effrayée lorsqu'elle crut qu'un transport violent mettait ses jours en danger. Elle en fit un cri de surprise et de douleur, auquel succéda une exclamation de joie lorsqu'elle fut rassurée en le trouvant un peu mieux.

La petite boîte de jaspe fut employée à son tour, et les cicatrices vermeilles qui tranchaient si bien sur la poitrine blanche de Galaor furent doucement étuvées avec le même baume qui les avait fermées. Elles parurent en si bonne voie de guérison à l'innocente Juliande, qu'il ne lui resta plus d'inquiétude que pour le retour de ce transport qui l'avait effrayée au point de la mettre hors d'elle; mais le blessé la rassura en souriant... Plus tranquille alors, il embrassa tendrement Juliande en la remerciant de lui avoir sauvé la vie, et il la conjura de ne pas le laisser seul pendant l'absence de son écuyer...

— Ah! certes, lui répondit la pucelle, je m'en garderai bien !... Si ces mêmes accidents allaient vous reprendre?... Et que dirait ma tante si elle apprenait que j'ai négligé les moyens de vous en guérir avant son retour?...

Galaor l'assura qu'il courait en effet les plus grands risques sans sa présence et sans ses soins assidus. Alors Juliande, prenant un petit air grave, lui présenta de sa main ce qu'Urgande lui faisait prendre tous les jours ; elle l'arrangea bien dans son lit et lui prescrivit de se livrer au sommeil pendant quelques heures... Puis elle reprit un air plus tendre pour lui dire un adieu provisoire, et elle s'en alla de ce pas rejoindre sa sœur, qui revenait précisément de chez Gildadan.

Toutes deux, en se retrouvant, ne purent s'empêcher de rougir. Solise, en sa qualité de sœur aînée, fut la première à retrouver sa langue pour questionner Juliande sur le traitement qu'elle avait fait subir à son chevalier...

— Et vous, ma sœur? répondit Juliande d'un air assez embarrassé.

Pendant quelques moments, les deux gentes pucelles continuèrent à s'interroger mutuellement sans se répondre. A la fin, la confiance se rétablissant dans leurs cœurs, elles se mirent à se raconter toutes deux à la fois tout ce qui s'était passé dans l'action importante qu'elles venaient de faire. Des rires immodérés interrompirent cent fois leur récit. Une des deux sœurs mettait sa main sur la bouche de l'autre pour se faire écouter ; et ce ne fut qu'après s'être presque battues et entre-baisées à tous moments qu'elles s'apprirent mutuellement que l'événement de leurs visites, à quelques petites circonstances près, avait été absolument le même.

Les trois jours pendant lesquels la fée Urgande fut absente furent si bien employés, les deux jeunes sœurs furent si doucement occupées à calmer les légers accidents que leur tante n'avait point connus, qu'à son retour ils ne reparurent plus, du moins en sa présence. Urgande eut l'air d'être très satisfaite des soins de Solise et de Juliande ; elle eut aussi celui de croire tout ce que Gildadan et Galaor lui dirent de la reconnaissance qu'ils leur devaient. Mais, comme aucune fée ne savait lire aussi bien qu'elle dans l'avenir, dès ce moment elle eut soin de s'assurer de deux excellentes nourrices.

## CHAPITRE XXXIV

Comment Oriane faillit se fâcher avec Mabile, à propos de la reine de Sobradise.

Après la guérison des blessures qu'il avait reçues, Lisvart s'était rendu dans la ville de Fernèse, où sa famille et sa cour s'étaient rassemblées. Oriane et la reine Briolanie, arrivée depuis peu, ressentirent une joie presque égale en y voyant arriver Amadis à la suite du roi; mais l'une ne donnait déjà plus qu'à la reconnaissance ce que l'autre donnait à l'amour.

Oriane, cependant, ne pouvait se défendre d'une certaine inquiétude toutes les fois que Briolanie devisait avec son défenseur. Cette belle reine, faisant un jour des questions sur l'Ile Ferme et sur les merveilles qu'elle renfermait, Amadis peignit celles de la Chambre-Défendue avec tant d'admiration, que Briolanie ne put s'empêcher de lui demander la permission d'en faire l'épreuve. Amadis répondit à la reine de Sobradise, avec sa courtoisie ordinaire, qu'elle était trop en droit de tenter cette épreuve avec confiance pour la différer.

Cette réponse suffit pour rallumer les soupçons éteints de la princesse Oriane relativement à la princesse Briolanie. Elle se leva sans regarder Amadis, et s'en alla porter ses doléances auprès de sa fidèle amie Mabile, à qui elle raconta tout.

Mabile se douta bien que la jalousie d'Oriane lui faisait dénaturer le vrai sens de la réponse d'Amadis. Comme elle était vive et qu'Oriane, en se dolentant, se portait à l'âpreté, elle se fâcha sérieusement.

— Vous êtes incorrigible, lui dit-elle, et mon rôle auprès de vous commence à me devenir pénible..... Une fois déjà, par votre injustice et vos soupçons exagérés, vous avez failli amener la mort de mon malheureux cousin... Vous savez que sa vie ou sa mort dépendent absolument de vous... et, puisque vous avez l'ingratitude de vous livrer encore à des soupçons que tant de raisons doivent bannir à jamais de votre âme, je ne veux plus en être témoin, et je vais prier le prince Galvanes, mon oncle, de me ramener en Ecosse avec lui...

Oriane, alors, fondant en larmes, se précipita

dans les bras de sa cousine, en lui demandant pardon et en convenant de tous ses torts.

Le même jour, Briolanie et les dames de la cour pressèrent vainement Amadis de leur dire le nom de la dame qui l'accompagnait, voilée, lors de l'épreuve de l'épée merveilleuses. Amadis mit tant d'adresse dans sa réponse, qu'il sut les contenter sans leur rien apprendre. Oriane profita de cette occasion pour lui prouver que la tranquillité de son âme lui permettait de lui faire des plaisanteries, et elle le pressa si vivement de lui dire le nom de cette dame, ou du moins de la lui peindre, qu'Amadis ne put se tirer d'embarras qu'en lui disant :

— Madame, pendant tout le temps que je fus avec elle, je n'ai pu voir que ses cheveux, et j'ai été surpris de les trouver presque aussi beaux que les vôtres...

Les dames ne s'arrêtent point si aisément dans leurs questions. La reine et son entourage allaient recommencer les leurs, pour se distraire et embarrasser Amadis, lorsque, fort heureusement, ce discret amant fut appelé auprès du roi, qui avait avec lui Quadragant, lequel, en apercevant Amadis, alla sur-le-champ à lui les bras ouverts.

— Chevalier, lui dit-il, sous le nom du Beau-Ténébreux, vous m'avez laissé la vie sauve et fait promettre de me rendre à la cour du roi Lisvart; vous m'avez fait jurer, en outre, de ne plus porter les armes contre lui, d'attendre Amadis en sa cour, et de renoncer à tout ressentiment de la mort de mon frère Abies... J'ai rempli ma promesse... Mais qu'à son tour le Beau-Ténébreux tienne sa parole et me fasse connaître le vaillant Amadis..... Soyez assez généreux pour m'obtenir son amitié et pour lui demander de me recevoir au nombre de ses frères d'armes et de me permettre de lui demeurer attaché le reste de sa vie...

La réponse d'Amadis fut d'accourir à Quadragant, de l'embrasser et de lui jurer pour toujours cette fraternité d'armes si sacrée dont les chevaliers étaient à bon droit si fiers.

Landin, le neveu de Quadragant, témoin de cette nouvelle alliance, s'avança vers Florestan d'un air noble et riant.

—Brave chevalier, lui dit-il, je venais pour remplir ma promesse et pour vous combattre; mais j'espère que vous serez aussi généreux qu'Amadis, en recevant cette épée à la place du gage que je vous avais remis.

— Je ne l'accepte, brave Landin, répondit Florestan, qu'à la condition que vous recevrez la mienne et le même serment que mon frère vient de faire à votre oncle...

## CHAPITRE XXXV

Comment la fée Urgande vint à la cour du roi Lisvart pour y faire des prédictions navrantes.

Florestan, Amadis et leur cousin Agraies allaient partir pour chercher Galaor, lorsqu'un événement, qui, d'abord, effraya toute la cour, les arrêta.

Lisvart, en se promenant vers la fin du jour sur le bord de la mer, vit deux pyramides de feu, dont l'une s'élevait jusqu'aux nues et paraissait sortir du sein des eaux. Trop intrépide pour en être effrayé, Lisvart s'avança, suivi des deux frères et d'Agraies, et bientôt ils distinguèrent, au milieu des flammes qui semblaient lui faire cortége, une galère dorée qui portait des voiles de pourpre. Des sons harmonieux se firent entendre, et douze demoiselles, vêtues de blanc et enguirlandées de fleurs, parurent sur les bords de cette galère.

— C'est la sage Urgande qui nous arrive en cet équipage ! s'écria le roi en allant avec empressement au devant d'elle.

Urgande tenait dans ses mains un coffret d'or, elle en tira incontinent une petite cire allumée qu'elle jeta dans la mer, et, sur-le-champ, les colonnes de feu disparurent.

Amadis, qui s'était avancé vers elle en même temps que le roi, voulut baiser le bas de sa robe; mais Urgande, l'embrassant, lui dit :

— Vous iriez vainement à la recherche de votre frère Galaor... Il est dans mon île, invisible pour tous les mortels... Cependant, rassurez-vous sur son état : jamais il ne s'est mieux porté..... Il est toujours le même, ajouta-t-elle en riant, et bientôt vous le reverrez plus beau, plus brave, mais moins digne que jamais des prix qui sont dus à votre fidélité !...

Lisvart conduisit Urgande à son palais, où Brisène, Oriane et Briolanie la reçurent avec le plus tendre empressement et la firent asseoir au milieu d'elles. Son arrivée et les bonnes nouvelles qu'elle avait données de Galaor, ayant arrêté les chevaliers qui se disposaient à partir pour sa recherche, les dames furent très aises de n'être point abandonnées, et la joie se retablit dans cette cour.

— Jamais elle n'a été si brillante, dit Urgande à Lisvart, et nul souverain ne peut rassembler un aussi grand nombre de chevaliers renommés..... tant qu'ils seront avec vous, ô roi Lisvart ! nul ne pourra résister à la force de vos armes, jusqu'ici victorieuses. Mais, hélas ! je crains bien que la fortune ne se fatigue à vous favoriser ainsi sans relâche, et qu'enorgueilli par vos succès et trompé par de lâches flatteurs, vous ne vous prépariez les plus mortels chagrins !... Madame, ajouta Urgande en s'adressant à Brisène, si la plus rare vaillance illustre les chevaliers du roi, la plus rare beauté pare votre cour... Les événements qui viennent de se passer sous vos yeux vous prouvent que les

vertus et la loyauté des dames qui la composent sont égales à leurs charmes : la conquête du chapeau de fleurs est la plus honorable et la plus brillante qu'aucune dame pût jamais faire!...

Oriane rougit à ces mots, et sachant que rien ne pouvait échapper à la sagace Urgande, elle craignit qu'elle ne révélât quelque chose qui pût la faire connaître. Mais Amadis la rassura de son mieux en lui disant tout bas que la prudence d'Urgande égalait sa perspicacité. Il en était si persuadé qu'il osa même presser Urgande de nommer celle dont on cherchait si vainement à connaître le nom.

— Vraiment, lui répondit-elle, c'est à vous que je m'adresserais pour le savoir puisque c'est vous qui l'avez emmenée après son triomphe, et que, d'aventure, vous l'avez délivrée des insultes de Lindoraque et des piéges d'Arcalaüs ! Mais je crois que nous n'en savons là-dessus ni plus ni moins l'un que l'autre; et, tout ce que je peux dire de plus, c'est que vous vous trompez tous si vous vous imaginez que ce soit une demoiselle qui ait le chapeau de fleurs, car j'ai quelques raisons de supposer que c'est, au contraire, la plus belle et la plus parfaite de toutes les dames...

Amadis rougit alors à son tour. Urgande sourit finement, et les questions cessèrent. Urgande fut très aimable pendant toute la soirée qui suivit cette conversation. Sensible aux caresses de la belle Oriane, elle demanda à passer la nuit avec elle, et lorsque les dames de la cour se retirèrent, elle fut conduite dans la chambre de cette princesse où Mabile et Briolanie occupaient un lit, et cette aimable fée partagea celui d'Oriane. De qui elles s'entretinrent pendant les longues heures de cette veillée, on le devine.

Le lendemain, avant de prendre congé, Urgande passa chez Lisvart, où se trouvaient déjà Amadis, Agraies et Florestan.

— Vous avez connu déjà la vérité de mes prédictions, leur dit-elle. Je vais vous en faire de nouvelles; mais elles sont si compliquées, que vous vous tourmenteriez en vain pour les expliquer... Bien des orages, bien des combats, bien du sang répandu vont bientôt troubler la paix de cette heureuse cour... Et vous, Amadis, vous serez bientôt obligé de regretter d'avoir fait la conquête de l'épée merveilleuse, et fussiez-vous seigneur de la moitié du monde, vous la donneriez à ce moment-là de bon cœur pour que cette épée soit abîmée au fond d'un lac!...

Amadis avait l'âme trop haute pour être troublé par l'annonce d'un péril, quelque grand qu'il fût.

— J'essaierai du moins, dit-il, de ne rien perdre de ce que j'ai eu le bonheur d'acquérir, et je ne crains rien pour ma vie.

— Ah! répondit Urgande, un aussi robuste cœur que le vôtre peut tout surmonter, je le sais... Mais votre magnanimité, Amadis, subira de cruelles épreuves!...

Cela dit, Urgande prit congé et fut reconduite par Lisvart jusqu'à sa galère, toujours à l'ancre. Elle monta, les deux pyramides de feu se rallumèrent pour s'éteindre bientôt avec elle.

—

## CHAPITRE XXXVI

Comment, après le départ d'Urgande, arriva à la cour du roi Lisvart une demoiselle géante qu'on appela la Demoiselle Injurieuse, laquelle provoqua Amadis à un combat contre Ardan Canille.

Une heure après le départ d'Urgande une demoiselle assez belle, mais d'une taille géante, demanda audience au roi, qui la lui donna. Tirant alors d'un riche portefeuille une lettre scellée de deux sceaux, elle lui dit :

— Avant de l'ouvrir, puis-je savoir si celui qui se faisait appeler le Beau-Ténébreux est dans cette cour?

— C'est moi, noble demoiselle, répondit Amadis, et je suis tout à votre service...

— Vous? s'écria la demoiselle en accablant l'amant d'Oriane de noms si outrageants qu'à partir de cette heure elle ne fut plus appelée que la Demoiselle Injurieuse. Vous? vous n'oserez seulement pas répondre à la lettre que je viens de remettre à votre maître!...

Amadis se contenta de sourire, et il pria le roi de lui permettre de faire lui-même la lecture de ce message, lequel portait que Gradamase, la géante du lac Brûlant, et sa fille Madasime, désirant épargner le sang de leurs sujets et même de Lisvart, proposaient de remettre la possession de cette souveraineté, et la délivrance d'Angriote et d'Arban de Norgales au sort d'un combat entre Amadis et le redoutable Ardan Canille. Cet Ardan Canille était une façon de monstre, de la taille d'un géant, d'une figure horrible et d'une force si prodigieuse que, depuis cinq ans, personne n'avait osé le combattre.

Lorsque la lecture de la lettre fut terminée, la Demoiselle Injurieuse s'écria :

— Amadis! attends-toi, si tu n'acceptes pas ce combat, à recevoir bientôt en présent les têtes des deux chevaliers que tu regardes comme tes compagnons!

Amadis ne voulut pas laisser au roi le soin de répondre à ce nouvel outrage.

— Oui, j'accepte ce combat, dit-il. Mais quelle sûreté Gradamase donnera-t-elle de l'accomplissement des propositions qu'elle fait dans sa lettre?

— Je crois, répondit la Demoiselle Injurieuse, qu'elle risque si peu dans l'événement d'un combat contre vous, que j'offre de sa part de remettre la belle Madasime sa fille en otage entre les mains du roi Lisvart, avec dix chevaliers et autant de demoiselles de haut parage... On amènera même les deux prisonniers pour qu'ils soient témoins du combat et qu'on puisse leur trancher la tête au moment où l'on verra tomber la vôtre...

Bruneo de Bonnemer aimait trop Amadis pour entendre sans indignation les propos de la Demoiselle Injurieuse.

— Sachez, lui dit-il, que quel que puisse être Ardan Canille, sa présomption et sa force ne le garantiront pas du sort qui l'attend en osant se mesurer avec le vaillant et incomparable Amadis! Et, pour ma part, je désirerais beaucoup que votre Ardan pût amener avec lui un second lui-même pour me mettre en posture de le combattre.

— Ah! vraiment, répondit la Demoiselle Injurieuse en ricanant, je ne comptais que sur la tête d'Amadis; mais puisque vous êtes si fort son ami, je me sens assez le désir de voir aussi tomber la vôtre, pour vous promettre de vous amener mon frère, qui se chargera de ce soin.

Sur ce, Bruneo présenta son gage à la Demoiselle Injurieuse, qui le reçut et alla le porter au roi Lisvart avec une attache de pierreries, priant ce prince de garder les deux gages jusqu'après le combat.

La coutume était alors de bien accueillir les envoyés, porteurs de défi. Amadis, voulant voir si la Demoiselle Injurieuse soutiendrait toujours le même ton et le même caractère, s'approcha d'elle et la pria de reposer dans son palais.

— Tous les lieux me sont égaux, lui répondit-elle, et je n'imagine point de raison de vous refuser... Je suis si contente, d'ailleurs, de vous voir, contre mon attente, accepter un combat que le sentiment de votre conservation devait vous faire éviter, que je me plais à contempler plus longtemps la victime qu'Ardan Canille sacrifiera bientôt aux mânes de Famongomade et de Barsinan!...

Ayant dit cela, elle lui présenta la main d'un air plus méprisant que jamais, et Amadis la conduisit dans son palais, où il mit tout à sa disposition. Là, il la laissa seule pendant quelque temps avec une demoiselle qui l'avait suivie.

La chambre dans laquelle la Demoiselle Injurieuse venait d'être conduite était précisément celle qu'occupait d'ordinaire Amadis. Lorsqu'elle fut seule, elle se mit à examiner çà et là, et bientôt elle aperçut, accrochée au mur, la merveilleuse épée que l'amant d'Oriane avait conquise comme le prix de son amour et de sa loyauté. La Demoiselle Injurieuse s'en empara, en laissant toutefois le fourreau, et elle put la dissimuler, grâce à ses amples vêtements et à sa taille géante. Puis, comme cette épée aurait pu finir par la gêner, elle sortit, sous prétexte de parler aux écuyers qui l'avaient accompagnée, et elle la remit à l'un d'eux avec ordre de la porter à son navire et de l'y tenir bien scellée. Puis elle revint, joyeuse, prendre part au somptueux gala qu'Amadis avait fait préparer à son intention.

Mais, on le comprend, elle abrégea sans peine un repas que rien ne rendait agréable par l'humeur querellante et maussade qu'elle y portait sans cesse. Et, se hâtant de retourner à son navire, elle partit, très satisfaite de son message et très aise d'avoir privé son ennemi de l'épée dont les géants ses oncles avaient éprouvé l'excellence.

## CHAPITRE XXXVII

Comment eut lieu le combat entre Ardan Canille et Amadis, et comment il se termina à grande colère de la Demoiselle Injurieuse et à la grande joie d'Oriane.

Bientôt arrivèrent Angriote et Arban de Norgales, Madasime et son cortége, Ardan Canille et la Demoiselle Injurieuse. Madasime, fiancée d'Ardan, faisait des vœux pour le succès des armes d'Amadis, dont elle n'avait pas oublié l'aimable frère. La Demoiselle Injurieuse, seule, faisait des vœux pour le succès d'Ardan Canille.

Le jour du combat fixé, chacun des deux combattants parut, assisté de ses seconds.

Amadis vint d'abord, un peu attristé par l'absence de son épée, qu'il ne pouvait parvenir à s'expliquer.

Peu après survint Ardan Canille, monté sur un gros roussin. Il avait au cou un écu de fin acier, reluisant comme un miroir. A son côté pendait la bonne épée d'Amadis, et, dans sa main, il tenait une double lance qu'il brandissait que c'était merveille.

Oriane et les dames, en l'apercevant si orgueilleux, furent saisies de crainte pour les jours d'Amadis.

— Que Dieu ait pitié d'Amadis! fit Oriane.

Mabile lui representa qu'il fallait faire bonne contenance pour ne pas augmenter la confiance d'Ardan.

Les trompettes se firent entendre. Alors Amadis, après avoir regardé Oriane, s'élança sur Ardan, et ils brisèrent du coup leurs lances; le cheval d'Ardan mourut sur place et celui d'Amadis fut blessé à l'épaule.

Amadis, dont le haubert traînait un tronçon de lance, se releva promptement et marcha l'épée haute sur Ardan Canille qui se soulevait avec peine; il mettait en place son heaume; néanmoins, ils s'entreprirent rudement, les étincelles jaillirent des armures et le combat annonçait une rancune terrible.

Ardan paraissait avoir le dessus avec l'épée d'Amadis, que la Demoiselle Injurieuse lui avait donnée; les assauts d'Amadis l'épouvantaient, il lui semblait qu'à mesure qu'il s'affaiblissait, l'autre reprenait de nouvelles forces. Enfin, se couvrant bien de son écu, il se jeta sur Amadis dont les armes étaient en morceaux; tout le monde le crut vainqueur.

Madasime faillit se trouver mal, car elle préférait perdre sa terre et elle-même que de l'épouser.

Oriane, de son côté, s'aperçut de la mauvaise situation d'Amadis, dont le harnois était démaillé; elle devint blême tout-à-coup, ce que voyant Mabile, elle lui dit :

— Madame, il ne faut pas ainsi vous détourner d'Amadis, vous allez causer sa perte, gardez au moins votre visage devant lui si vous ne pouvez l'encourager des yeux.

Amadis était alors si pressé par Ardan, que Brandayras, l'un des juges, disait à don Grumedan et à Quadragant :

— Chevaliers, Amadis est en grand péril, son harnois s'en va, son écu se détache et son haubert ruiné le couvre à peine.

— C'est vrai, répondit Grumedan, et j'en ai grand souci.

— Par Dieu! fit Quadragant, j'ai lutté à armes courtoises avec Amadis, mais plus il combat, plus il devient roide et dispos, les forces semblent lui arriver d'heure en heure. C'est le contraire pour Ardan, que vous voyez déjà rompu et qui ne tardera pas à l'être davantage à l'instant.

Oriane et Mabile entendirent ce propos, qui les réconforta.

Amadis avait vu Oriane s'éloigner de la fenêtre comme si elle avait hâte de lui voir réduire Ardan. Il se rua alors avec son épée sur Ardan qu'il fit ployer ; mais l'épée se rompit en trois morceaux, le plus petit lui resta dans la main.

Les juges et les assistants le crurent vaincu. Ardan levant le bras, s'écria très haut de façon que chacun l'entendit :

— Regarde, Amadis, la bonne épée que tu as conquise pour en recevoir mort honteuse!... Demoiselles, montrez-vous toutes aux fenêtres, pour voir si ma dame Madasime est assez vengée et si je suis digne de son amour!...

Lorsque Madasime entendit ces paroles, croyant au triomphe d'Ardan, elle courut se jeter aux pieds de la reine, la suppliant d'empêcher son mariage avec Ardan ; elle indiqua la raison à invoquer pour cet effet. Ardan lui avait dit qu'il serait moins long à vaincre Amadis qu'un valet à faire une demi-lieue et il y avait quatre heures que le combat durait.

— Ma mie, lui répondit la reine, je ferai ce qui sera raisonnable.

Amadis, resté sans défense, se souvint des paroles d'Urgande « que s'il était seigneur de la moitié du monde, il la donnerait à condition que son épée fût abîmée au fond d'un lac. »

Il regarda Oriane qui s'était retournée vers lui pour lui donner du cœur, il se lança sur Ardan avec tant de légèreté qu'il lui enleva l'écu du cou. Puis, ramassant un tronçon de lance, il voulut crever un œil à Ardan. Mais celui-ci recula en donnant un si fort coup d'épée, qu'elle entra dans l'écu la longueur d'une palme. Il essayait de l'en dégager lorsqu'Amadis la lui fit lâcher tout-à-fait, en lui frappant le bras rudement.

Amadis prit l'épée en remerciant Dieu de ce secours inespéré.

Mabile, voyant la chance tourner ainsi, appela Oriane qui, désespérée, s'était jetée sur un lit en cherchant quelle serait la mort la plus prompte, si Amadis était vaincu.

— Madame, lui dit-elle, venez voir, Dieu nous assiste, Ardan est sur le point de succomber.

D'un bond Oriane fut à la fenêtre et elle vit comment Amadis donna sur l'épaule d'Ardan un si rude coup d'épée que le cou fut séparé, et qu'Ardan voulut fuir.

Amadis l'avait encore au bout de son épée, et le fit reculer jusqu'au sommet d'un rocher surplombant la mer.

Ardan Canille se trouvait entre deux extrémités : d'un côté l'abîme où il pouvait finir ses jours, et de l'autre, la pointe de l'épée d'Amadis.

Amadis ne le laissa pas choisir; il se jeta sur lui, arrachant l'armet qu'il avait encore et levant le bras, il le meurtrit tellement, qu'il tomba du haut de la roche dans la mer et disparut pour toujours.

Le roi Arban de Norgales et Angriote d'Estrivaux, qui avaient beaucoup désespéré de la cause d'Amadis, vinrent le féliciter.

Amadis, après avoir essuyé son épée, salua le roi et les chevaliers; on le conduisit chez lui avec pompe, ayant à ses côtés ceux qu'il avait délivrés, Arban et Angriote.

Et comme ces derniers avaient perdu en prison leurs couleurs et leur santé, Amadis voulut les en consoler en les traitant chez lui; et lorsque les médecins et chirurgiens les jugèrent convalescents, ils s'en retournèrent où les appelaient leur destinée.

## CHAPITRE XXXVIII

Comment Bruneo de Bonnemer, combattit Madamain l'Ambitieux, frère de la Demoiselle Injurieuse, et le jeta dans la mer, ainsi qu'Amadis avait fait d'Ardan.

Une fois le combat d'Amadis et d'Ardan terminé, la Demoiselle Injurieuse vint se présenter devant le roi, le suppliant de mander celui qui devait combattre son frère.

— Car, ajouta-t-elle, encore que mon frère soit vainqueur, il ne pourra cependant prendre tant de vengeance sur son ennemi que les amis d'Ardan soient satisfaits de sa mort; toutefois ce leur sera quelque consolation.

Or Buneo était présent; lequel, sans répondre aux téméraires paroles de cette folle, dit au roi :

— Sire, je suis celui dont elle parle, et puisque son frère se trouve en cette compagnie, comme elle dit, si c'est votre plaisir et qu'il le veuille, nous saurons présentement s'il est aussi gentil compagnon qu'elle l'annonce.

Le roi accorda cela, et chacun d'eux alla s'armer et furent, peu après, conduits au camp par d'aucuns chevaliers leurs amis. Puis la trompette sonna et le combat commença.

Les deux adversaires baissèrent leurs lances et, donnant des éperons à leurs chevaux, il coururent l'un contre l'autre de si grande roideur, que leur bois vola en éclats ; puis, se joignant d'écus et de corps, Madamain perdit les étriers et fut jeté par terre. Quant à Bruneo, il était blessé au côté gauche...

Quoique blessé, ce dernier, ayant parfait sa car-

rière, revenait pour charger Madamain, lorsque celui-ci lui cria :

— Chevalier, mettez pied à terre, ou je vais tuer votre cheval!...

— Vraiment, répondit Bruneo, je vous baille le choix, car il m'est d'autant de vous vaincre à pied ou à cheval...

Madamain, qui se sentait plus fort à l'épée que son ennemi, qui était petit, tandis qu'il avait, lui, presque la taille d'un géant, fut très aise de voir qu'il lui laissait ainsi le choix.

— Descendez alors, lui cria-t-il, et essayez de faire ce dont vous vous vantez...

Bruneo mit pied à terre, embrassa son écu, mit l'épée à la main et s'approcha de Madamain, lequel le reçut hardiment comme un preux et bon chevalier. Lors ils commencèrent à se charger l'un l'autre, prétendant tous deux à une même chose, qui était la victoire.

Il n'y eut si fort harnois qu'ils ne détranchassent à ce jeu; si bien que le champ fut en quelques instants couvert des pièces de leurs écus et de leurs hauberts.

D'un autre côté, leurs chevaux, ne voulant pas rester inactifs pendant que leurs maîtres s'échinaient, s'étaient empoignés l'un l'autre, et, à coups de pieds et à coups de dents, se couplèrent de telle façon que la plupart des assistants furent plus attentifs au combat des deux bêtes qu'à celui des chevaliers à qui elles étaient. Finalement, ce fut le cheval de Madamain qui dut céder le pas au cheval de Bruneo, en fuyant par delà les barrières, d'où l'on augura que celui-ci obtiendrait aussi la victoire que sa monture avait obtenue, ce qui se vérifia.

Madamain, poursuivi de près par Bruneo, hors d'haleine et de forces, lui dit :

— Je crois, Bruneo, à la colère que tu témoignes, que tu espères gagner avant la fin de la journée... Néanmoins, si tu regardes tes armes, lesquelles sont quasi toutes décluées, tu trouveras sans doute qu'il te siérait mieux de te reposer, au lieu de m'assaillir aussi furieusement que tu le fais... Reprends haleine, et nous recommencerons après, et beaucoup mieux que devant.

— Vraiment, répondit Bruneo, tu me déclares en bon langage ce qui t'est nécessaire!... Tu ne manques pas d'adresse à ce jeu de la langue... Mais, je t'en prie, beau sire, continue et ne m'épargne pas... Ignores-tu donc l'occasion de notre combat, pour nous demander de souffler un instant l'un et l'autre? Ne sais-tu donc pas que ce combat ne doit avoir de cesse que lorsque ta tête ou la mienne sera tombée?... Je ne suis pas d'humeur à entendre plus longtemps tes sermons... Par ainsi, avise à te mieux défendre que tu ne l'as fait jusqu'ici, si tu ne veux pas bientôt mourir de ma main...

Et, sans plus contester, Bruneo se mit à charger de nouveau Madamain; mais celui-ci, qui devenait de plus en plus affaibli, se retira petit à petit au sommet de la roche, au droit du lieu où Amadis avait jeté en mer le corps d'Ardan. Lorsque Bruneo le vit arrivé là, il jugea le moment opportun pour s'en débarrasser, et, le poussant rudement, il l'envoya se sépulturer dans les ondes.

La Demoiselle Injurieuse, en voyant cela, entra en une telle furie, qu'elle courut comme une forcenée au lieu où Ardan et son frère avaient été précipités, criant de façon à être entendue de tout un chacun :

— Puisque Ardan, le parangon de chevalerie, et mon frère Madamain, ont élu leur sépulture en cette mer impétueuse, je veux aller leur tenir compagnie!...

Et elle se jeta en effet, presqu'en même temps que son frère, si vitement après lui, même, qu'en tombant elle rencontra l'épée de Madamain, de laquelle elle se donna au beau milieu des tétins.

Quand elle eut disparu, Bruneo, remontant à cheval, fut conduit par le roi et maints autres chevaliers, au logis d'Amadis, où il voulut demeurer pour tenir compagnie à celui en l'honneur duquel il avait combattu.

Sur ce, la reine Briolanie, voyant bien qu'Amadis ne serait pas de sitôt guéri, et que, par conséquent, il ne pourrait venir avec elle, comme il lui avait promis, prit congé de lui pour aller voir les singularités de l'Ile Ferme.

## CHAPITRE XXXIX

Comment d'aucuns ennemis du vaillant Amadis imaginèrent contre lui une accusation qui ne réussit que trop.

A peine la reine Briolanie fut-elle partie de la cour de la Grande-Bretagne, qu'il sembla que la fortune voulût amener la ruine de ce royaume, qui pendant si longtemps avait été heureux.

Lisvart, oubliant les services d'Amadis, ceux de ses parents et les avis d'Urgande, écouta deux flatteurs de sa maison, parasites du roi Flangaris, son frère, l'un, qui s'appelait Brocadan, l'autre, Gandandel.

Gandandel avait deux fils, chevaliers de réputation qu'éclipsait la renommée d'Amadis. Il résolut de miner l'honneur d'Amadis et celui de ses amis. Pour cela, il feignit de reprocher au roi son indifférence au sujet de la souveraineté de la Gaule et de la Grande-Bretagne.

— Quoique cela soit depuis longtemps assoupi, il m'est avis qu'en ce moment on réveille, ajouta-t-il, les courages et les désirs de vengeance. Amadis, selon moi, n'est venu en ce pays que pour soudoyer des soldats qui pourront vous causer beaucoup d'embarras. Celui dont je vous parle et ceux de son alliance, ont fait à moi et à mes enfants beaucoup de bien, mais vous êtes mon seigneur, et je ne dois épargner, pour votre repos, ni ami ni enfant même. Vous avez reçu Amadis avec une suite si nombreuse, qu'elle est presque supérieure à la vôtre; avant que le feu soit allumé, il serait bon de prendre un parti.

Gandandel donna au roi un grand sujet de contrariété. En effet, ce dernier avait jugé Amadis si brave et honnête qu'il ne pouvait l'accuser de lâcheté. Le flatteur insista en donnant à la générosité

et aux services d'Amadis une couleur de trahison.

De plus, il séduisit Brocadan, lui assurant qu'après le départ d'Amadis tous deux gouverneraient le roi et le royaume.

Le roi finit par accepter ces délations et en vint à se détourner quand il apercevait Amadis ou un des siens. Ceux-ci furent consternés de ne plus recevoir la visite de Lisvart jusqu'à l'envoi d'un message, leur disant que si, dans huit jours, l'île de Montgaze ne lui était rendue, suivant leur promesse, il leur ferait couper la tête aussitôt.

Madasime fut effrayée de cette menace qui la laissait, en tous cas, déshéritée de ses biens; elle s'abandonna aux larmes les plus amères.

Andangel le vieux géant se proposa au roi pour aller demander à la mère de Madasime la restitution des pays et places qu'il attendait.

Lisvart y consentit et l'envoya avec le comte Latin. Madasime et ses femmes furent reconduites en prison par plusieurs gentilshommes qu'elles émurent de compassion, surtout don Galvanes, qui prêtait son bras à Madasime; il la regardait amoureusement et osa lui dire :

— Madame, si vous me demandiez au roi pour époux, il vous rendrait le droit que vous prétendez avoir en votre pays. Je suis frère du roi d'Ecosse et puis marcher de pair avec vous. Au demeurant, soyez assurée des égards que vous méritez.

Madasime savait Galvanes un bon chevalier; elle accepta son offre, et, leur accord fait, Galvanes prépara son plan.

Il confia le tout à Amadis et ses amis, qui en rirent beaucoup, car Galvanes n'était pas de première jeunesse pour être aussi chaud amoureux.

— Mon oncle, lui dit Agraies, je sais qu'amour n'épargne ni vieux ni jeune, mais tâchez de vous montrer gentil compagnon, si nous obtenons du roi la main de votre amie. Madasime est femme à ne pas se contenter d'embrassades.

Amadis promit sa protection à Galvanes pour activer son affaire de mariage.

Gandandal allait voir sournoisement Amadis comme un ami; il lui dit un jour :

— Monseigneur, il y a longtemps que vous n'avez vu le roi?

— Pourquoi donc? fit Amadis.

— A sa mine, il semble qu'il a quelque mauvais vouloir contre vous, insinua Gandandel.

— Je ne sais, répondit Amadis, si je l'ai offensé sans le vouloir.

Une autre fois, le traître revint dire à Amadis d'un air joyeux.

— Je vous ai dit déjà que le roi me paraissait se refroidir contre vous; mais aujourd'hui, en raison des obligations que moi et les miens vous avons, je vous avertis de pourvoir à votre sûreté, car il vous voit de très mauvais œil.

Amadis commença à soupçonner quelque sourde menée, et il riposta un jour à un avertissement semblable de Gandandel.

— Pourquoi donc me parler sans cesse de la colère du roi? Je n'ai pour lui que du dévoûment, et je serais surpris qu'un prince aussi vertueux se trompât si grossièrement. Ne me rompez plus la tête avec ces sornettes.

Amadis, étant guéri, s'en vint à la cour avec ses amis; mais le roi détourna son regard et passa outre. Gandandel se jeta au cou d'Amadis et le loua de sa bonne mine, tout en se disant fâché de l'accueil que Lisvart lui avait annoncé.

Amadis ne répondit pas, mais rejoignit Angriote et Bruneo, à qui il insinua que le roi était peut-être rêveur et n'avait pas pris garde à eux.

— Il nous faut retourner, ajouta-t-il, et parler au roi de l'affaire de Galvanes.

Ils s'approchèrent, et Amadis dit au roi ;

— Sire, les services que je vous ai rendus, bien qu'insuffisants, m'enhardissent à vous demander un don qui ne peut que vous honorer en l'octroyant à ceux qui l'attendent pour leur bonheur; c'est de donner au seigneur Galvanes l'île de Montgase, de laquelle il vous fera foi et hommage en épousant Madasime. Ce faisant, Sire, vous enrichirez un prince peu fortuné, et sauverez une des plus gentilles femmes du monde.

Brocadan et Gandandel firent signe au roi de refuser.

Le roi répondit :

— Celui-là est mal avisé, qui demande ce qu'il ne saurait avoir; je le dis pour vous, seigneur Amadis, qui me demandez une île dont j'ai fait présent il y a plus de cinq jours à ma fille Léonor.

Agraies, voyant que ce refus était composé, murmura que les services n'étaient pas si bien reconnus qu'on dût les continuer. Galvanes applaudit aux paroles de son neveu, mais Amadis leur répliqua :

— Messeigneurs, ne nous étonnons pas de ce que le roi ne peut accorder ce qu'il a déjà donné. Demandons seulement la main de Madasime pour Galvanes, et, en attendant les faveurs du roi, je donnerai l'Ile-Ferme aux amoureux.

— Madasime est ma prisonnière, fit le roi, et si, dans un mois, elle ne m'a rendu la terre en litige, je lui fais trancher la tête.

— Sur mon âme, reprit Amadis, vous nous connaissez donc bien peu, que vous nous parlez avec si mauvaise grâce?

— Le monde est assez grand, répliqua le roi, pour trouver ailleurs qu'ici meilleur accueil.

Le roi envoya cette boutade insolente sans penser que d'un mot naissait souvent la perte d'un roi et d'un royaume.

— Sire, je vous croyais expert en honneur, lui dit Amadis, je vois maintenant le contraire, et, puisque vous avez changé de conseil, moi et mes amis irons chercher nouvelle fortune.

— Faites à votre volonté, répondit le roi; la mienne vous est connue.

Et il alla trouver la reine, à qui il raconta le congé qu'il venait de donner à Amadis et à ses compagnons, en témoignant la joie qu'il éprouvait d'en être débarrassé.

— Sire, lui dit la reine, prenez garde de déplorer plus tard ce qui vous plaît à faire aujourd'hui. Tant que ces seigneurs vous ont servi, vos affaires ont prospéré, et vous ne leur deviez pas d'insulte. Si, dans l'avenir, il vous survenait des difficultés, ils ne seront pas si fous que de vous secourir.

— Ne m'en parlez plus, répondit le roi, c'est fait; mais, s'ils s'en plaignent à vous, dites-leur que j'ai donné depuis longtemps à votre fille Léonor la terre qu'ils m'ont demandée.

— Je le ferai, puisqu'il vous plaît ainsi, reprit la reine, et Dieu veuille que tout vienne à bien.

Amadis et ses compagnons quittèrent le palais et résolurent de ne rien dire jusqu'au lendemain, où ils réuniraient tous leurs amis pour aviser.

A l'instant, il envoya Durin dire à Mabile qu'il voulait parler la nuit suivante à Oriane d'une affaire très importante nouvellement arrivée.

## CHAPITRE XL

Comment Amadis alla passer une dernière nuit avec sa mie Oriane, à qui il avoua les raisons de son départ.

Ainsi se passa le jour, ainsi arriva la nuit, vêtue de son manteau de ténèbres. Lorsque chacun fut au plus fort de son sommeil, Amadis appela Gandalin et s'en vint en un lieu par lequel il entrait ordinairement en la chambre d'Oriane.

Cette princesse l'attendait, prévenue qu'elle avait été par Durin. Mabile et la demoiselle de Danemark, qui avaient désir de dormir, ou qui, plutôt, ne pouvaient être impunément témoins des baisers et des embrassements ardents avec lesquels ces deux amants se festoyaient; Mabile et sa compagne, donc, leur dirent :

— Il est tard ; couchez-vous, s'il vous plaît, et devisez après ainsi que vous l'entendrez !...

Puis elles s'éloignèrent toutes deux, laissant là Oriane et Amadis.

— Ma dame, dit Amadis, leur conseil est bon !

— Il vaut donc mieux les croire, répondit-elle.

Et, de fait, n'ayant sur elle qu'un manteau de nuit, Oriane s'alla mettre entre deux draps.

Comme elle se couchait, Amadis la joignit de si près, qu'aussitôt que le rideau fut tiré, étant en la chambre seulement allumé un mortier de cire, ils se mirent à s'entre-baiser et à s'entre-caresser, sans sonner mot ; tant et si bien, que, de ce grand aise, leurs esprits reçurent double plaisir par les festoiements que leurs âmes transies se donnaient l'une à l'autre sur l'extrémité de leurs lèvres.

Vers le milieu de la nuit, la demoiselle de Danemark, estimant qu'Amadis devait être endormi, vint, et, s'apercevant qu'il était hors du lit, dévêtu, elle le tira par sa robe, en lui disant :

— Sire chevalier, vous pourriez bien prendre froid ; couchez-vous, s'il vous plaît !...

Amadis jeta alors un haut soupir, comme s'il fût sorti de pamoison.

— Mon ami, lui dit la princesse, ne seriez-vous donc pas mieux à l'aise couché près de moi qu'à vous travailler hors du lit comme vous êtes ?...

— Ma dame, répondit-il, puisqu'il vous plait de me le commander, j'userai donc de cette grande privauté envers vous ?

Et, à peine eut-il achevé ce mot, qu'il se jeta entre les bras de la princesse ; et alors recommencèrent leurs baisers et leurs amoureux plaisirs, donnant peu après contentement à la chose où chacun prétendait le plus.

Au bout d'une heure, nos deux amants, sans cesser de s'entr'accoler, se mirent à deviser de choses et d'autres.

— Pourquoi, mon ami, demanda Oriane, m'avez-vous mandé par Durin que vous aviez chose de grande importance à me dire ?...

— C'est chose de grande importance, certes, madame ; mais ennuyeuse et pénible aussi... Le roi, votre père, nous a fait entendre hier, à Agraies, à Galvanes et à moi, un propos par lequel il nous a trop fait connaître le peu de bien qu'il nous veut...

Lors, Amadis récita mot à mot à sa mie tout ce qui était arrivé. Il reprit :

— Le roi nous a dit que le monde était assez grand pour que nous pussions aller trouver ailleurs qui mieux nous connût que lui... On n'oublie pas de telles paroles, ma dame. Aussi sommes-nous forcés de partir, parce qu'en demeurant contre son gré, nous offenserions notre honneur. C'est pourquoi je vous supplie, dame, de vouloir bien me permettre de m'éloigner de vous pour quelque temps...

— Ah ! dieux ! Que me dites-vous là ! s'écria Oriane, consternée. Vous avez grand tort de vous plaindre ainsi de mon père !.. Vous partez ! Ah ! mon père, en vous perdant, connaîtra vite, par le peu qui lui restera, ce qu'il aura perdu en vous !... Hélas ! mon ami, partez donc, puisqu'il le faut !

— Aidez-moi le plus que vous pourrez de vos nouvelles, reprit Amadis, et tenez-moi toujours en votre bonne grâce, comme celui qui ne naquit que pour vous obéir et servir !...

— Je vous le promets, cher Amadis, répondit Oriane en contenant ses sanglots.

Amadis prit congé d'elle en la baisant doucement, et, remarquant que le jour allait venir, il se hâta de déloger, laissant là sa mie pleine d'amertume.

## CHAPITRE XLI

Comment Amadis, après avoir passé une dernière nuit avec Oriane et pris congé d'elle, s'en alla, le cœur navré, rejoindre ses compagnons.

Le roi Lisvart, on le sait, n'avait pas froissé seulement Amadis ; il avait froissé aussi ses amis, ses compagnons, ses frères en chevalerie. Amadis s'était décidé à partir, quoi qu'il lui en coûtât de s'éloigner d'Oriane, et il pensait que quelques-uns des chevaliers de la cour du roi Lisvart partiraient avec lui.

De la chambre d'Oriane, Amadis se rendit chez lui, où bientôt arrivèrent Agraies et Galvanes.

Lors, il sortit avec eux et les mena dans un grand champ, où se trouvaient déjà quelques autres chevaliers, et où il leur tint un long discours qui était l'exposé de leurs mutuels griefs contre le roi.

Les chevaliers qui étaient là présents, ayant ainsi entendu parler Amadis, furent

très ébahis, et firent cette judicieuse réflexion que si les grands services d'Amadis et de ses frères étaient aussi mal reconnus et récompensés, les leurs propres, beaucoup moindres, ne le seraient probablement jamais. Par ainsi, ils délibérèrent d'abandonner le roi et d'aller chercher fortune ailleurs.

Angriote d'Estravaux, surtout, fit tous ses efforts pour convaincre ses compagnons de cette nécessité et pour les pousser à suivre Amadis.

— Mes seigneurs, leur dit-il, il n'y a pas un très long temps que je connais le roi; mais le peu que j'en connais me suffit pour le déclarer le prince le plus sage, le plus vertueux et le plus tempéré qui soit. Il faut donc qu'il ait été induit à tenir le propos qu'Amadis lui reproche si justement, par quelque méchant envieux. Ce n'est sans doute pas pour rien que Gandandel et Bracadan l'ont souvent entretenu... Il leur aura prêté une oreille trop complaisante... J'ai grande envie d'aller demander le combat contre eux!...

— Ah! seigneur Angriote, répondit Amadis, je serais trop marri de vous voir mettre ainsi votre corps en hasard pour chose si incertaine! Si ceux que vous dites, lesquels m'ont toujours montré visage d'amis, ont été assez malheureux de me jouer en arrière faux bond, soyez assuré qu'à la longue leur méchanceté sera découverte et leur mérite récompensé. Alors vous aurez raison de vous attaquer à eux, et moi tort de les excuser...

— Eh bien! répliqua Angriote, encore que ce soit contre mon vouloir, je suis content de différer; et croyez qu'avec le temps je me saurai plaindre et venger d'eux.

— Au demeurant, mes grands amis, dit Amadis, s'il plaît au roi et à la reine de me daigner voir, j'ai résolu d'aller de ce pas prendre congé d'eux et de me retirer en l'Ile Ferme : ceux qui voudront me suivre là auront part entièrement au bien et au plaisir que j'y aurai. La contrée, comme vous le savez, est plaisante et opulente, soit en belles femmes, en forêts et en ruisseaux propres à la chasse et à la pêche; à cause de cela nous serons beaucoup visités tant de nos voisins que des étrangers. Puis, au besoin, si nous avions affaire de secours, et que le roi Lisvart voulût faire quelque entreprise contre nous, nous aurions l'appui de mon père le roi Périon, mêmement du royaume de Sobradise, lequel la reine Briolanie nous mettra entre les mains toutes les fois qu'il nous plaira.

— Puisque vous êtes en ces termes, répondit Quadragant, maintenant vous pourrez connaître ceux qui aimeront votre compagnie ou non.

— Par ma foi, dit Amadis, je ne suis pas d'avis que ceux qui aiment leur profit particulier abandonnent le roi pour moi; mais ceux qui me suivront n'auront ni pis ni mieux que ma propre personne.

Comme ils allaient partir, le roi survint en cette prairie, accompagné de Gandandel et de maints autres chevaliers. En voyant Amadis et ses compagnons ainsi réunis, il passa outre sans faire semblant de les voir. Pour témoigner même plus de dédain, il fit déchaperonner deux émérillons et les lança sur une alouette, et, quelque temps après, il rentra dans la ville.

## CHAPITRE XLII

Comment Oriane, se sentant grosse, avisa aux moyens de de céler son état, et, à ce propos, prit conseil de ses deux amies Mabile et la demoiselle de Danemark.

Oriane, fille du roi Lisvart, ne pouvait se consoler du départ de son bel ami Amadis, et elle avait d'autant plus raison d'être mélancolieuse et dépitée de ce partement, que, depuis quelque temps, elle sentait remuer dans ses entrailles quelque chose d'inaccoutumé. Bientôt la vive couleur de son visage commença à diminuer et à se flétrir, elle perdit l'appétit et le sommeil. Lors, le doute qu'elle avait se changea en certitude : elle était grosse des œuvres d'Amadis!

Un jour qu'elle était retirée en sa chambre avec Mabile et la demoiselle de Danemark, qu'elle estimait comme les vraies trésorières de son secret, elle leur dit, la larme à l'œil et l'amertume au cœur :

— Hélas! mes amies, je vois bien maintenant que fortune me veut de tout point ruiner!... Vous savez ce qui est arrivé à la personne que j'aime le mieux au monde; aujourd'hui, c'est mon tour : je suis grosse, et ne sais comment je pourrai faire pour céler cet état à tous les yeux.

Bien ébahies furent les demoiselles à cet aveu. Toutefois, sages et bien avisées, elles ne laissèrent rien paraître de leur étonnement.

— Ne vous mettez point en peine, madame, lui dit Mabile; Dieu pourvoiera à cela s'il lui plaît!... Mais, par ma foi! ajouta-t-elle en riant, je me doutais bien qu'à tel saint viendrait telle offrande!...

Oriane ne put s'empêcher de sourire de la grâce que Mabile eut à dire cette joyeuse parole.

— Pour l'honneur de Dieu, répondit-elle, avisez à me donner remède à l'embarras où je me trouve, et, après cela, vous verrez si je sais vous rendre la pareille! Quant à moi, il me semble que nous ferions bien de nous retirer à Mirefleur, ou ailleurs, hors de la cour en tout cas, attendant le moment où il plaira au Seigneur de me regarder en pitié, car je sens bien mon ventre enfler et mon visage s'amaigrir...

— Madame, dit la demoiselle de Danemark, quand on prévoit de loin, on remédie plus aisément aux inconvénients... Allons donc à Mirefleur.

— Je vous dirai, reprit Oriane, de quoi je me suis avisée. Il faut nécessairement que vous, demoiselle, vous hasardiez votre vie pour la conservation de mon honneur... Vous voyez par là que je me fie plus en vous qu'en nulle autre personne qui vive...

— Madame, répondit la sœur de Durin, vous devez assez me connaître pour savoir que ma vie et mon honneur sont à votre service. Ordonnez donc, je vous prie : je suis prête à tout pour vous arracher à vos soucis.

— Je le sais, ma bonne, je le sais en effet, dit Oriane, et aussi vous pouvez vous tenir assurée que si Dieu me prête vie et santé, je reconnaîtrai grandement, comme faire je dois, ce dévoûment à ma personne. Par ainsi, partez de céans demain matin et allez à Mirefleur... Quand vous serez à l'abbaye, trouvez moyen de parler seule à seule avec l'ab-

besse et déclarez-lui que vous êtes grosse, la priant d'avoir votre secret aussi cher et aussi célé que le le sien propre... Quand vous lui aurez dit cela, vous la prierez en outre qu'elle vous fasse ce bien de trouver quelque femme pour nourrir le fruit que Dieu est sur le point de vous envoyer, lequel fruit vous ferez porter à l'entrée de son église comme chose trouvée d'aventure... Je suis sûre qu'elle vous aime autant et plus que femme qui vive et que, volontiers, elle vous rendra ce bon office... Par ainsi, ma mie, mon honneur sera gardé et le vôtre peu endommagé...

— Reposez-vous-en sur moi, répondit la demoiselle de Danemark; je contreferai très bien ce personnage. Quant à vous, ma dame, arrangez-vous pour avoir votre congé de monseigneur votre père et pour me suivre.

Tels furent les propos d'Oriane et de ses compagnes, lesquelles nous laisserons à présent pour retourner au roi Lisvart.

## CHAPITRE XLIII

Comment le roi Lisvart voulut faire mourir Madasime et en fut empêché par Grumedan d'abord, et ensuite par Sarquile, neveu d'Angriote, lequel lui dévoila une conspiration de Gandandel et de Brocadan.

Lisvart avait reçu la visite du comte Latin, lequel lui avait déclaré que Gromadase, la vieille géante, n'était plus décidée à rendre le Lac-Ardent ni les trois autres fortes places. Lors, obéissant au conseil de Brocadan et Gandandel, il manda Madasime, à laquelle il dit :

— Demoiselle, vous savez comment vous et vos femmes êtes entrées en mes prisons, c'est-à-dire que si votre mère ne me rendait ni l'île de Montgase, ni le Lac-Ardent, ni les places qui en dépendent, vos têtes m'en répondraient... On m'apprend que Gromadase ne veut pas tenir sa parole; je vais vous montrer de quelle importance est de ne pas tenir à un roi ce qu'on lui promet : vous mourrez toutes!

Quand la pauvre Madasime entendit cet arrêt rigoureux, la vermeille couleur de son visage se changea aussitôt en pâlissure et en jaunisse. Elle se jeta aux pieds du roi en lui disant :

— Sire, la mort que vous me signifiez trouble tant mon esprit, que je n'ai moyen ni faculté de vous savoir ou pouvoir répondre. Mais s'il y en a aucun en cette compagnie qui ait pitié de douze pauvres demoiselles, je le supplie très humblement de prendre la querelle pour nous... Car, si je suis entrée en vos prisons, Sire, ç'a été par le commandement de ma mère, et mes demoiselles pour m'obéir... Si, d'aventure, nous ne rencontrons pas ici de défenseur, quoiqu'il y ait gentilhommes à foison, il vous plaira bien, Sire, de nous écouter en nos justifications, ainsi que la raison le veut...

— Sire, s'écria Gandandel avec vivacité, n'écoutez pas ces femmes! Si vous ne vous hâtez de les faire mourir, chacun voudra faire comme elles, et l'on ne tiendra plus désormais les promesses que l'on vous aura faites... Ces femmes sont entrées en otages, non ignorantes de la condition : pourquoi donc, puisque cette condition est que leurs têtes tomberont, leurs têtes ne tomberaient-elles pas?...

— Seigneur Gandandel, dit alors le bon chevalier Grumedan, j'espère bien que le roi ne fera pas ce que vous lui conseillez là, car la miséricorde est plus louable que la cruauté... Vous savez comme moi, d'ailleurs, que ces pauvres innocentes ont été contraintes et forcées, et qu'elles ne sont vos prisonnières que pour avoir trop fidèlement obéi à un commandement sans réplique, celui de mère à enfants... Et de même que le Seigneur Dieu aime et protége ceux qui sont humbles et obéissants, le roi, qui est son ministre, les doit protéger aussi. J'ajouterai, puisqu'enfin vous m'y forcez, que j'ai été averti pour certain, que d'aucuns chevaliers sont déjà partis de l'Ile Ferme pour venir soutenir et remontrer le droit qu'elles ont... Par ainsi, seigneur Gandandel, si vous ou vos enfants osez maintenir le conseil que vous venez de donner au roi notre Sire, vous vous en trouverez peut-être mal...

Gandandel, à ce moment, eût bien voulu ravaler son discours et son conseil qu'il avait si légèrement donné pour bon à son maître. Mais il était trop tard : la parole était lancée. Lors donc, pour sauver son honneur, il répondit à son adversaire :

— Don Grumedan, vous me faites là déplaisir sans que je l'aie mérité en quoi que ce soit. Quant à ce qui est de mes fils, il n'est personne en cette compagnie qui ne les connaisse pour preux et hardis chevaliers; ils soutiendront devant tous et contre tous que ce que j'ai dit au roi notre Sire, est selon Dieu et raison!...

— Nous le verrons bien, dit Grumedan. Tant il y a que, sur mon âme, je ne vous veux aucun mal, sinon d'autant qu'il me semble que vous conseillez au roi contre son honneur.

— Grumedan, demanda le roi, quels sont donc ces chevaliers qui viennent pour Madasime?...

Grumedan les lui nomma tous l'un après l'autre.

— Vraiment, répondit Lisvart, pour une petite troupe, il y a là gens de bien et gentils chevaliers. Cela me donne à réfléchir, Gandandel, savez-vous?

Gandandel essaya un sourire qui se termina en grimace; puis il s'inclina et sortit pour aller rejoindre son complice Brocadan.

Il avait à peine montré les talons, que survenait aussitôt un jeune chevalier, lequel avait nom Sarquile et était neveu d'Angriote d'Estravaux. Amoureux de l'une des nièces de Brocadan, et en train de deviser tendrement avec elle dans un retrait voisin de la chambre où ce fourbe tenait ses conférences avec Gandandel, il avait surpris, le matin même, une conversation dangereuse qu'il venait raconter au roi.

— Sire, lui dit-il en se présentant devant lui, armé de toutes pièces, Sire, je ne suis ni votre sujet ni votre homme-lige; mais, en reconnaissance de l'éducation que j'ai prise en votre cour, je me suis obligé à garder l'honneur de votre majesté... C'est pourquoi, Sire, je vous avise que ce matin, de bonne heure, je me suis trouvé en un lieu où j'ai entendu Brocadan et Gandandel conspirer la plus grande trahison du monde contre votre majesté... D'abord, ils veulent vous pousser à mettre à mort Madasime et ses demoiselles, ce qui est une cruauté inutile dont tout l'odieux retomberait sur

vous, quoiqu'elle vous ait été déjà probablement conseillée par Brocadan ou par Gandandel...

— Par Gandandel, dit le roi. Poursuivez, chevalier.

— Quant au reste, Sire, reprit Sarquile, j'espère qu'avant qu'il soit dix jours passés, leur méchanceté vous sera complétement avérée... Et c'est pour choyer de tels paillards, Sire, que vous avez naguère chassé de votre compagnie Amadis et plusieurs autres bons chevaliers?... Ah! permettez-moi de prendre congé de vous et d'aller rejoindre mon oncle Angriote, lequel vous reverrez, s'il plaît à Dieu, avant peu, et moi avec lui, pour punir de leur conspiration les deux traîtres que je viens de vous signaler comme vipères réchauffées en votre sein...

— Dieu vous conduise, chevalier, puisque vous avez si grande hâte! lui dit le roi.

Sarquile se retira incontinent, laissant le roi tout pensif.

## CHAPITRE XLIV

Comment douze chevaliers de l'Ile Ferme s'en vinrent tendre leurs pavillons sur les bords de la Tamise et défier douze chevaliers de la cour du roi Lisvart; et comment, au lieu de combattre, ils furent témoins d'un combat entre Angriote et Sarquile et les trois fils de Gandandel et de Brocadan.

Tout songeur était resté le roi Lisvart, après le départ du jeune Sarquile. Il s'était mis à penser aux services que lui avait rendus Amadis et aussi aux embarras que projetaient de lui susciter Gandandel et Brocadan; et, en suivant la pente de ses cogitations inaccoutumées, il en était arrivé à reconnaître qu'il avait eu tort d'offenser avec tant de précipitation le vaillant fils du roi Périon. Mais le mal était fait; Lisvart croyait sa dignité engagée au silence : il se tut et ne fit rien pour rappeler Amadis auprès de lui.

Cependant l'honnête dénonciation du jeune Sarquile amena changement dans les projets du roi de la Grande-Bretagne relatifs à Madasime et à ses compagnes. Lorsque Gandandel et Brocadan osèrent encore le presser de faire trancher la tête à ces innocentes captives, il ne les écouta qu'avec un mépris mêlé d'indignation et leur dit de penser à se défendre eux-mêmes des accusations qu'on allait bientôt porter contre eux.

Sur ces entrefaites, on avertit Lisvart que douze chevaliers de l'Ile Ferme venaient d'arriver et de faire tendre leurs pavillons sur le bord de la Tamise, à une demi-lieue de Londres, et qu'Ymosil, frère du duc de Bourgogne, demandait à lui parler au nom de ses compagnons.

Lisvart le reçut avec courtoisie et parut touché de ce qu'il lui dit en faveur des otages.

— Vous devez savoir, Sire, ajouta Ymosil, que Madasime n'est pas dans le cas d'être condamnée, d'abord parce qu'elle a été violentée par sa mère pour servir d'otage, ensuite parce que les lois de la Grande-Bretagne ne punissent les femmes de mort que dans le cas d'adultère ou de haute trahison... Si quelques chevaliers de votre cour, Sire, osent soutenir le contraire, qu'ils le disent : nous sommes partis à douze de l'Ile Ferme pour délivrer Madasime et ses demoiselles. Un chevalier par victime!

Tout en sentant à merveille la justice de la réclamation d'Ymosil, le roi voulut cependant avoir l'air de ne se rendre qu'à l'avis de son conseil, et il le fit incontinent assembler.

Le jugement n'était pas douteux, malgré l'influence de Gandandel et de Brocadan : il fut tout en faveur des otages, et Lisvart, le confirmant, l'annonça lui-même aux douze chevaliers qui vinrent lui rendre leurs respects.

Ymosil ne se sentait qu'à moitié satisfait de ce jugement, et, continuant à parler au nom de ses compagnons :

— Sire, dit-il à Lisvart, au nom de l'équité dont vous avez été pendant si longtemps l'austère représentant, je vous supplie de ne point déshériter Madasime qui, dans ce moment même, devient souveraine de l'île de Montgase, par suite de la mort de sa mère, qu'on nous a apprise ce matin. Vous lui avez rendu la liberté, c'est beaucoup, mais ce n'est pas encore assez, sire, puisqu'il vous reste à lui rendre son avoir!...

Cette demande était de toute justice, car, en somme, Madasime ne devait pas souffrir des fautes de sa mère. Mais Lisvart, craignant de montrer trop de faiblesse, en accordant cette seconde demande que les douze chevaliers de l'Ile Ferme avaient l'air de lui faire à main armée, répondit avec une hauteur royale :

— C'est beaucoup, c'est assez, à mon sens, d'avoir rendu à Madasime la vie et la liberté... Je ne révoquerai pas le don que j'ai fait de l'île de Montgase et de ses dépendances à Léonor, ma bien-aimée fille...

Galvanes, l'amant de Madasime, ne put entendre sans impatience cette réponse.

— Par saint Georges! Sire, lui dit-il brusquement, puisque nous ne pouvons recevoir aucune justice de vous, je saurai m'adresser à tel qui me la fera rendre!...

Lisvart, qui comprit bien que Galvanes voulait alors parler d'Amadis, et ne pouvant supporter l'ombre d'une menace, répondit avec colère :

— Je ne sais à qui vous vous adresserez, mais cela m'importe peu! Je vous préviens seulement que les audacieux qui tenteront d'attaquer l'île de Montgase y trouveront la mort la plus ignominieuse!...

Agraies, à son tour, vivement ému d'entendre ainsi menacer Amadis et ses compagnons, dit à Lisvart avec âpreté :

— Songez, Sire, que celui qui conquit pour vous l'île de Montgase la pourra reprendre plus facilement encore sur vous!...

Brian d'Espagne, voyant qu'Agraies s'échauffait, l'interrompit et, prenant la parole :

— Sire, dit-il, avez-vous donc oublié tous les services que vous avez reçus d'Amadis et de ses proches? Ne réfléchissez-vous donc pas qu'ils ne

vous étaient rien? Amadis est le fils d'un grand roi qui vous égale par la naissance et par le pouvoir, songez-y bien!...

—Don Brian, répondit Lisvart, je vois que vous aimez Amadis plus que moi... A votre aise!... Seulement, il m'avait semblé jusqu'ici que le roi d'Espagne, votre honoré père, ne vous avait pas envoyé à ma cour pour m'y manquer de respect?...

— Je n'en dois qu'à votre âge! répliqua vivement don Brian. Lorsque je suis venu à votre cour, c'était uniquement pour y chercher mon cousin germain Amadis, et recevoir de ce héros les leçons et les exemples propres à faire de moi un chevalier accompli.

Pendant cette vive contestation qui tournait à l'aigre de plus en plus, Angriote d'Estravaux et son neveu Sarquile, qui venaient d'arriver, parurent tout-à-coup sans se faire annoncer.

— Sire, dit Angriote, nous vous supplions de faire sur-le-champ comparoir céans les deux méchants vieillards ayant noms Gandandel et Brocadan, pour que je déclare à toute votre cour la noire trahison qu'il vous ont faite et sur laquelle Sarquile et moi nous les défions. Vous avez été prévenu et vous avez pardonné; nous, nous ne pardonnons pas, et c'est pour le prouver que nous venons céans... Si ces deux misérables s'excusaient, d'aventure, sur leur âge, ce sera alors à leurs fils, qui se piquent d'être valeureux, de soutenir la cause injuste de leurs indignes pères.

Gandandel, qui était là, se leva et répondit :

— Sire, voilà un outrage que vous ne pouvez laisser impuni!... Si vous laissiez ainsi insulter vos gentilshommes, Amadis viendrait bientôt lui-même vous insulter au milieu de votre cour!...

— Silence! cria Lisvart, je ne souffre ni les insultes ni les trahisons de personne! Si vous ne le saviez, Gandandel, vous l'apprendrez... Chevalier, ajouta le roi en se tournant vers Sarquile, dites devant tous ce que vous m'avez dit une fois déjà à moi seul...

Sarquile parla, et toute la cour de Lisvart fut indignée contre Gandandel et Brocadan, par le rapport fidèle que fit, de la conspiration qu'il avait surprise, le courageux neveu d'Angriote, lequel finit par offrir de soutenir son accusation les armes à la main, avec son oncle, contre les trois fils de ces traîtres.

Ces trois jeunes gens, à ces mots, fendirent la presse, et, se mettant à genoux devant Lisvart, ils lui dirent :

—Sire, nous soutenons, au nom de nos pères respectifs, les seigneurs Gandandel et Brocadan, qu'Angriote d'Estravaux et Sarquile son neveu en ont menti par la gorge, et que toutes les fois qu'ils tiendront pareils propos, ils mentiront lâchement... Et voici nos gages!...

Lisvart ne crut pas devoir leur refuser ce combat, quoiqu'il lui parût inégal, à cause du nombre trois contre le nombre deux. Mais Angriote, avec un air de mépris, s'écria :

— Que n'est-elle tout entière ici, la couvée de ces vipéraux! Je la détruirais d'un seul coup et purgerais ainsi la Grande-Bretagne des traîtres qui souillent son sol et déshonorent l'ordre de chevalerie!... Deux vaillants valent plus que trois fils de lâches... Vous voyez bien que si le combat est inégal, c'est en notre faveur!...

Le vieux Grumedan, qui le premier avait osé prendre la défense de Madasime et de ses compagnes, fut chargé par le roi de faire préparer les lices pour le combat, qui fut décidé pour le lendemain. Cela lui valut un échange d'âpres paroles avec Gandandel et Brocadan, auquel il finit par dire avec l'audace d'un bon cœur :

— Tenez! nous sommes tous les trois du même âge, rien ne s'oppose donc à ce que nous nous battions ensemble... Je serai seul contre vous deux, et ce sera assez pour me procurer le plaisir de vous faire pendre tous les deux au bout de la lice, après vous avoir forcés d'avouer votre trahison!...

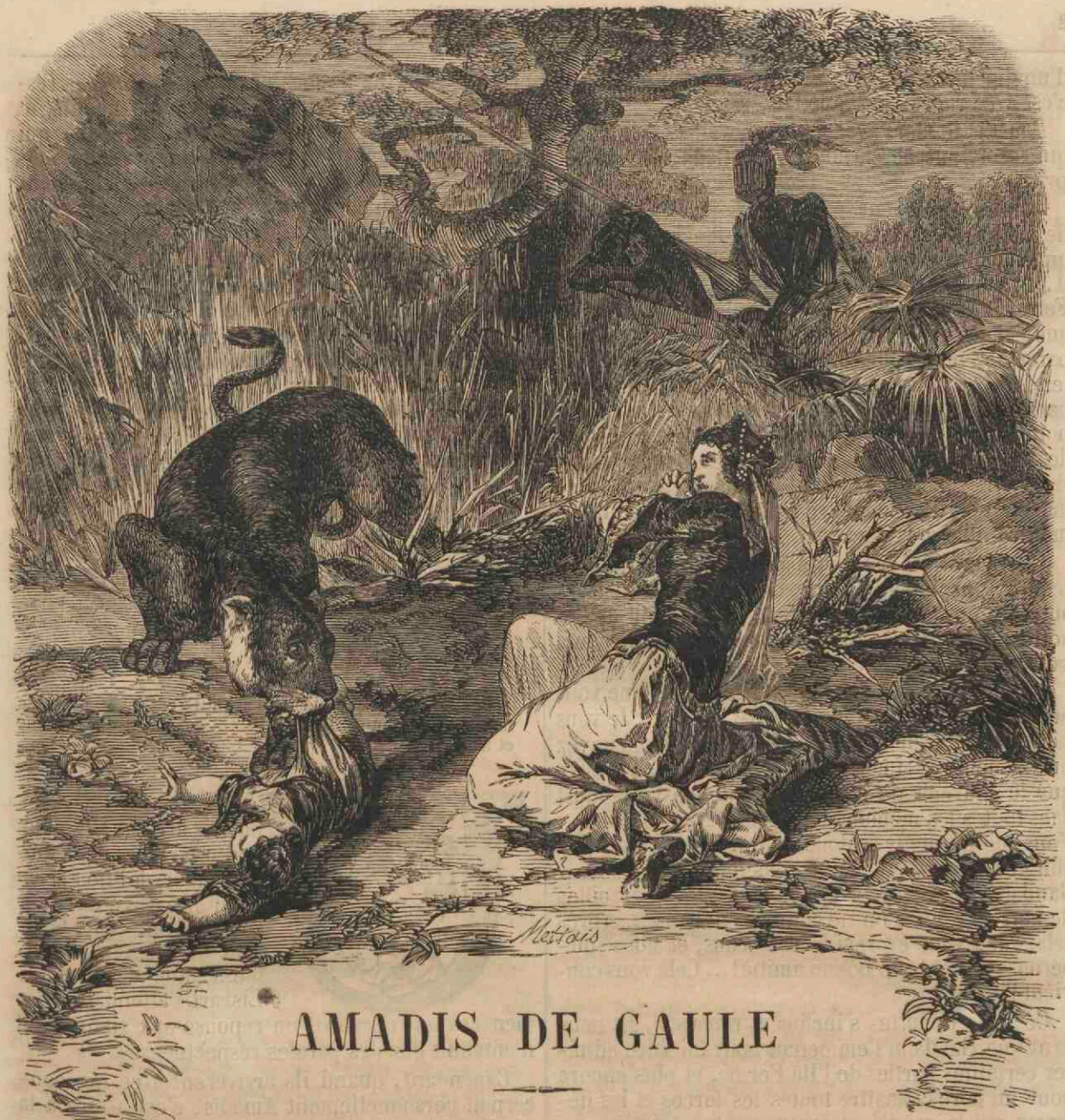
Les méchants sont lâches. Gandandel et Brocadan refusèrent.

— Faites votre office, bonhomme, répondirent-ils à Grumedan; nous nous en remettons à nos fils du soin de défendre notre honneur outragé...

Le combat eut lieu le lendemain en présence des douze chevaliers de l'Ile Ferme, et le peu de ceux qui restaient encore à la cour du roi Lisvart. Dès la première atteinte, Angriote transperça d'outre en outre l'un des deux adversaires qui couraient sur lui; les deux autres tombèrent sous ses coups et sous ceux de Sarquile. Lors, on traîna par les pieds les cadavres des vaincus et on les pendit incontinent aux fourches préparées à cet effet, tandis que Gandandel et Brocadan s'enfuyaient pour échapper à la fureur du populaire indigné de leur fourberie et de leur lâcheté.

Angriote d'Estravaux, Sarquile et les douze chevaliers de l'Ile Ferme, qui se trouvaient très outragés de la réception et des propos de Lisvart, partirent à l'issue du combat, sans même daigner prendre congé de ce prince.

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 81.



# AMADIS DE GAULE

## LE

# CHEVALIER DE LA VERTE ÉPÉE

### CHAPITRE PREMIER

Comment Amadis reçut un envoyé du roi Lisvart, chargé de menaces pour lui et ses compagnons de l'Ile Ferme, et quelle réponse il le chargea, à son tour, de rapporter au père d'Oriane.

Madasime et ses chevaliers étaient à peine arrivés dans l'Ile Ferme, qu'Amadis vint au devant d'eux à la tête de deux mille chevaliers, que sa renommée et le bruit de sa querelle avec le roi Lisvart avait déjà rassemblés sous son étendard.

Mais à peine aussi avait-il eu le temps de rendre à Madasime les honneurs qui étaient dus à son sexe, à son rang, à ses malheurs, qu'on lui annonçait la présence dans l'île d'un envoyé du roi de la Grande-Bretagne, ayant nom Cédil de Ganottes.

— Seigneur, lui dit ce chevalier en l'abordant les larmes aux yeux, j'ai à m'acquitter envers vous

d'un dur message, de la part du roi mon maître, et c'est avec regret que je le fais.

Amadis fit alors avancer les chevaliers de sa suite qui formèrent cercle autour de Cédil, lequel reprit :

— Voici, seigneur Amadis, les propres paroles de mon roi, après le départ des douze chevaliers que vous lui aviez envoyés et qui l'avaient, paraît-il, mécontenté... « Partez, m'a-t-il dit, pour l'Ile Ferme, où vous trouverez Amadis; vous lui direz que j'ai pris la résolution d'aller moi-même m'emparer de l'île de Montgase, que c'est là que je l'attends avec tous ceux qui se sont rangés sous sa bannière, et que je désire qu'ils osent s'y trouver pour les punir de leur audace dans leurs propos et de l'infidélité qu'ils ont montrée en quittant mon service... » J'ai dit, vaillant Amadis, en vous demandant pardon de m'être si fidèlement acquitté de mon pénible message...

Les chevaliers de la suite d'Amadis ne purent entendre sans indignation le défi mêlé de menaces outrageantes que venait de leur porter Cédil de Ganottes, de la part de Lisvart. Amadis, seul, l'écouta sans en être ému.

— Mon cher Cédil, dit-il au messager, je ne vous en veux pas d'avoir rempli votre devoir... Je vous tiens même grand compte du soin que vous avez pris de nous exprimer vos regrets... Cela me prouve que le souvenir de ce que j'ai fait n'est pas mort dans toutes les mémoires, ce dont je suis fort aise... Vous me permettrez donc de vous retenir un peu afin de vous traiter comme vous méritez de l'être... Gandalin va d'abord vous montrer les merveilles de notre île, que l'on ne connaît pas assez... Après cela, vous vous en reviendrez céans, et nous souperons ensemble de bonne amitié!... Cela vous convient-il ainsi ?

Cédil de Ganottes s'inclina et remercia. Et pendant que Gandalin l'emmenait pour lui faire admirer certaines parties de l'Ile Ferme, et plus encore pour lui faire connaître toutes les forces et les défenses qui la rendaient inattaquable, Amadis rassembla le conseil des plus anciens chevaliers. Il fut décidé que Sadamon, l'un des plus sages et des plus accomplis, partirait dès le lendemain avec Cédil pour répondre au défi du roi Lisvart et l'assurer qu'ils passeraient au plus tôt dans l'île de Montgase pour le contraindre à la remettre à Madasime.

— Sadamon, dit en particulier Amadis à ce chevalier, dites à Lisvart, je vous prie, qu'il doit me trop bien connaître pour croire que ses menaces puissent jamais m'ébranler... Mais ajoutez que, malgré tout, je ne ferai point partie de l'expédition que se proposent de faire les vaillants chevaliers de cette île, parce que je regarde comme indigne de moi de reprendre une souveraineté que je dois au sang que j'ai versé pour lui... Assurez en outre la reine Brisène que je m'honorerai jusqu'à la mort du titre de son chevalier, et que j'ai le plus vif regret de tout ce qui se passe et pourra encore se passer...

Agraies, à son tour, s'adressant à Sadamon, lui dit :

— Assurez de ma part la reine Brisène et la princesse Oriane de mes profonds et sincères respects. Comme chevalier, je leur dois fidélité et hommage; mais, comme frère, en face de ce qui arrive, je ne dois pas permettre que ma sœur Mabile reste dans leur cour, où elle serait maintenant déplacée. Je m'en rapporte à vous, mon cher Sadamon, pour faire cette délicate commission avec tous les ménagements voulus...

Amadis souffrit beaucoup intérieurement en entendant Agraies redemander Mabile, qu'il savait être la seule consolation de sa chère Oriane; mais il n'osa rien dire qui pût le faire connaître. Il se contenta de nommer Gandales pour accompagner Sadamon, et il lui donna ses secrètes instructions pour parler à la princesse Mabile et, s'il était possible, à la princesse Oriane.

Gandales et Sadamon partirent.

## CHAPITRE II

Comment Sadamon et Gandales s'acquittèrent de leur double message, l'un au roi Lisvart, l'autre aux princesses Oriane et Mabile.

Une fois arrivés à la cour de Lisvart, les deux ambassadeurs de l'Ile Ferme s'acquittèrent de leur commission, et ils le firent avec autant de noblesse que de fermeté. Lisvart s'attendait à des menaces outrageantes en réponse aux siennes : il n'entendit que des paroles respectueuses.

Cependant, quand ils arrivèrent à ce qui concernait personnellement Amadis, c'est-à-dire à la résolution qu'il avait prise de ne pas faire partie de l'expédition tentée sur l'île de Montgase par les chevaliers de l'Ile Ferme, le roi montra un certain dédain qui venait précisément du dépit qu'il éprouvait à se voir vaincu en générosité par Amadis.

— Il m'est fort égal, répondit-il, qu'Amadis vienne ou ne vienne pas à Montgase, à la suite de ses chevaliers. Je ne vois dans cette abstention qu'un signe de plus du mépris qu'il fait de moi et de mon autorité... Le parti qu'il prend de m'éviter me forcera à aller le chercher moi-même dans son île!

Giontes, neveu de Lisvart, et Guillan-le-Pensif furent très affligés d'entendre une pareille réponse, Guillan-le-Pensif surtout. Ce brave chevalier n'avait pas suivi Amadis lorsqu'il s'était éloigné de la cour du roi Lisvart, et Amadis, qui savait pourquoi, lui avait aisément pardonné. Guillan-le-Pensif était toujours amoureux de la belle duchesse de Bristoie, dont le deuil allait bientôt finir, et, à cette cause, il avait demandé à Amadis la permission de rester auprès d'elle. D'autant plus qu'à son avis la fâcherie qui existait entre le vaillant amant

d'Oriane et le père de celle-ci, ne pouvait être de longue durée, ne reposant pas sur des assises bien sérieuses. Il avait espéré, ainsi que Giontes, trouver bientôt une occasion favorable pour rapprocher les esprits. Mais, en présence de la réponse que Lisvart venait de faire à Gandales, leur espérance de conciliation s'évanouit. Ils connaissaient trop, l'un et l'autre, le grand cœur d'Amadis pour croire qu'un prince d'un si haut rang s'abaissât à tenter une seconde démarche auprès de Lisvart, après l'avoir vu répondre si mal à celle qu'il venait de tenter.

Gandales s'inclina devant le roi et se rendit incontinent chez la reine Brisène pour s'acquitter des ordres dont Amadis l'avait chargé pour elle. Là, il reçut meilleur accueil. Cette bonne princesse ne put, ne voulut pas même lui cacher l'estime et l'amitié dont elle était pénétrée pour le généreux et chevaleureux Amadis, dont elle n'avait pas oublié les loyaux offices.

Mais Gandales, sans le savoir, mit le poignard dans le cœur d'Oriane lorsqu'il redemanda la princesse Mabile de la part d'Agraies, son frère. Oriane et Mabile, fondant en larmes, allèrent embrasser les genoux de Brisène pour la supplier d'empêcher cette cruelle séparation.

— Eh! madame, dit Gandales à Mabile, pourquoi donc craignez-vous de quitter cette cour? Vous savez quelle est la haine qui sépare le roi de votre frère Agraies et de votre oncle Galvanes; pourquoi ne viendriez-vous pas à la cour du roi Périon, où vous trouveriez une seconde mère dans la reine Elisène, et la sœur la plus aimable dans votre cousine Mélicie?...

— Seigneur Gandales, interrompit vivement Oriane, je n'oublie point les marques d'amitié que j'ai reçues de vous dans votre château, mais, au nom du ciel, ne vous obstinez plus à me percer le cœur!... N'influencez pas ma cousine Mabile; elle seule sait ce qu'elle doit faire, nul ne peut lui imposer de conduite qu'elle-même... Son frère n'a nulle autorité sur elle, et la reine ma mère l'aime trop tendrement pour s'en séparer, à moins qu'elle ne le veuille, et elle ne le voudra pas, j'en suis sûre!...

— Non! non! ma chère Oriane, je ne vous quitterai jamais! s'écria Mabile en serrant l'intéressante princesse dans ses bras. Partez, ajouta-t-elle, partez, seigneur Gandales, et dites à mon frère que ce serait m'arracher la vie que de m'arracher à ma cousine... Nous autres femmes, nous ne nous occupons pas de vos grandes affaires au bout desquelles il y a toujours du sang de répandu... Nous vivons dans une atmosphère de sentiments plus tendres, plus humains, plus dignes de notre sexe... Vos querelles ne nous regardent pas: nous aimons qui nous aime, voilà tout!... Oriane m'aime et je l'aime: nous ne nous séparerons pas! Allez dire cela à Amadis et à Agraies!...

Le roi entra en ce moment. Il fut touché du tendre attachement que montrait la princesse Mabile pour la reine et pour Oriane. Et puis, il éprouvait un secret plaisir à braver Agraies en refusant de lui rendre sa sœur.

— Vous voyez ce qui se passe, chevalier, dit-il à Gandales, vous en parlerez à qui de droit... Quant à moi, je vous déclare que j'ai trop d'estime pour Mabile pour forcer sa volonté... Par ainsi, elle ne sortira pas de ma cour, où elle se trouve bien, pour vous suivre là où elle serait sans doute mal...

Le sage Gandales fut attendri. Il n'insista pas davantage et promit à Mabile de faire approuver par Agraies son séjour auprès de la belle Oriane, laquelle, courant aussitôt à sa chambre, en rapporta de riches tablettes émaillées et garnies de pierreries qui traçaient son chiffre.

— Vertueux Gandales, dit-elle, acceptez ces tablettes en souvenir de mon amitié pour vous et de celles que vous avez su si bien conserver...

Oriane rougit en prononçant ces derniers mots qui avaient une signification si intime. Gandales ne l'en trouva que plus belle, et ce que ce peu de mots lui fit entrevoir ne la lui rendit que plus intéressante et plus chère.

— N'oubliez rien, ajouta Oriane, de ce que vous avez vu et entendu dans cette cour... Dites à mon cousin Amadis que sa cousine Oriane le regrette, et que le plus heureux jour de ma vie sera celui de sa paix avec le roi mon père...

Lors, Mabile, avec cette grâce et cette gaîté qu'elle mettait en toutes ses actions, prit le vieux Gandales sous le bras.

— Ne soyez pas scandalisées, dit-elle aux dames de la reine, de me voir emmener ce chevalier dans ma chambre... j'ai besoin de le séduire un peu pour qu'il fasse ma paix avec mon frère Agraies, et, devant vous, je n'oserais pas!...

Gandales se laissa donc emmener par cette pétulante princesse qui, en effet, écrivit devant lui une lettre fort gaie et fort tendre à son frère, et dans laquelle, sans s'expliquer avec lui, elle lui faisait entendre que les raisons les plus fortes la retenaient auprès d'Oriane. Elle en remit en même temps à Gandales une autre, beaucoup plus longue, pour Amadis.

— Et maintenant, seigneur Gandales, reprit-elle avec enjouement, allez, et que le ciel vous conduise!...

Gandales rejoignit Sadamon, et tous deux repartirent pour l'Ile Ferme.

## CHAPITRE III

Comment Amadis, au retour de Gandales et de Sadamon, conçut le projet d'aller en Gaule à la cour du roi Périon son père.

Pendant l'absence de Gandales et de Sadamon, un grand nombre de chevaliers de l'Ile Ferme se préparaient à passer dans celle de Montgase. Ils apprirent par Sadamon que Lisvart y marchait en personne, suivi de plusieurs chevaliers renommés qui l'étaient venus joindre depuis peu.

Le plus illustre de tous ces nouveaux défenseurs du roi de la Grande-Bretagne était le vaillant Gasquilan, roi de Suesse. Ce prince, vivement frappé de la haute réputation d'Amadis, avait la noble émulation de l'égaler, et, sans avoir aucun autre motif, il s'était rangé sous la bannière du roi Lisvart, par le seul espoir de combattre Amadis et de le vaincre. Gasquilan avait fait ses premières armes dans le Nord, où nul chevalier n'avait pu lui résister. Il n'était encore connu, parmi les chevaliers de l'Ile Ferme, que de Lictoran de la Tour-Blanche, qui fit les plus grands éloges de lui, et parla du tournoi où ils s'étaient essayés l'un et l'autre sans avantage comme sans désavantage. Tout ce que Lictoran leur raconta du roi de Suesse prévint tellement Amadis en faveur de ce prince, qu'il regretta de l'avoir pour ennemi.

— Si je suis forcé de le combattre, dit-il à Lictoran de la Tour-Blanche, puisse le sort des combats m'accorder une double victoire en me mettant à portée de lui demander son amitié!...

Les chevaliers de l'Ile Ferme étant partis dès le lendemain avec Madasime pour l'île de Montgase, Amadis resta avec Bruneo de Bonnemer, suivant la parole qu'il en avait fait porter par Gandales au roi Lisvart.

Il avait la plus vive impatience de voir en particulier le père de Gandalin, qui avait été le sien et qu'il aimait toujours de l'amitié la plus tendre. Il avait mille questions à lui faire!

Gandales avait attendu qu'il fût seul à seul avec lui pour lui remettre la lettre de la princesse Mabile. Quelques mots de la main d'Oriane frappèrent ses yeux en ouvrant cette lettre; ses larmes et ses baisers furent le premier hommage qu'il rendit aux traces de cette main si chère.

Comme Gandales, qui croyait que cette lettre était en entier de la main de Mabile, manifestait quelque étonnement, Amadis s'écria :

— Ah! mon père, pardonnez-moi de ne pas vous découvrir en ce moment les secrets de mon âme; cachez le trouble où vous me voyez jusqu'à ce que je puisse vous confier mon inquiétude et mes peines; la vie du malheureux que vous avez reçu dans votre sein aux premières heures de sa vie, dépend en entier d'un secret qu'une autre partage avec moi!...

Gandales, embrassant tendrement Amadis, lui jura tout ce qui pouvait le rassurer. Amadis poursuivit donc sa lecture...

Mais qui pourrait exprimer l'agitation de son âme, lorsqu'il apprit de la main de Mabile que sa bien-aimée Oriane portait dans son sein le fruit de leur union secrète!... Sa joie fut d'abord immense. Oriane et lui allaient revivre dans une frêle créature, née de leurs embrassements! Puis l'inquiétude et l'angoisse lui vinrent en songeant à l'embarras mortel dans lequel devait se trouver sa maîtresse. Plus cruelles eussent été ces angoisses et ces inquiétudes, s'il n'eût reçu, par la même lettre de Mabile, l'assurance que tout était prévu relativement au sort d'Oriane et à celui de l'enfant qu'elle allait mettre au monde.

C'est alors que le vaillant Amadis sentit son malheur d'être en querelle avec le roi Lisvart, le père de son Oriane. Si cette querelle s'éternisait, que deviendraient Oriane et son enfant? D'un autre côté, les chevaliers qui l'avaient suivi étaient trop indignés contre le roi de la Grande-Bretagne pour qu'Amadis pût leur proposer aucun moyen d'accommodement. Comment faire?

La perplexité d'Amadis était grande. Pour en sortir, il imagina d'aller trouver le roi Périon, son père, et de le prier de s'interposer afin d'amener une paix honorable pour tout le monde. Dès ce jour même, il proposa en conséquence à Bruneo de Bonnemer de venir en Gaule avec lui, ce que Bruneo accepta avec un empressement joyeux, ce voyage le rapprochant de la jeune Mélicie qu'il adorait plus que jamais.

Amadis fit sur-le-champ équiper un vaisseau. Il laissa Gandales pour gouverner l'Ile Ferme avec Ysanie, et s'embarqua bientôt, suivi de Gandalin et de Lasinde, et accompagné de son ami Bruneo, qu'il regardait déjà comme son frère.

## CHAPITRE IV

Comment Amadis, pendant la traversée, fut poussé par le vent sur la côte de l'Ile Triste, où il fut forcé de combattre le géant Mandraque.

Pendant deux jours, les vents furent assez favorables à Amadis et à ses compagnons. Mais, le matin du troisième jour, une violente tempête s'étant élevée, ils durent mettre barre sur une île voisine qui, de loin, leur parut agréable. Le pilote n'y consentit qu'avec répugnance, et, jusqu'au moment où l'on aborda, il ne cessa de les dissuader dans leur projet de descente, en leur parlant de cette île comme d'un endroit très dangereux, malgré ses apparences engageantes.

— C'est l'Ile Triste, leur dit-il, et elle est la bien nommée, car, depuis longtemps, aucun de ceux que leur mauvaise étoile a conduits là n'en est sorti!...

Le pilote ne connaissait pas Amadis et Bruneo. L'idée d'un grand péril eût suffi pour animer leur courage et les déterminer à descendre dans cette île; de plus, ils se trouvaient assez fatigués de la mer pour vouloir prendre quelque repos. La descente s'effectua.

Amadis et Bruneo s'armèrent, montèrent à cheval, et, suivis de Gandalin et de Lasinde, ils s'aventurèrent résolûment dans l'Ile Triste. Après en avoir parcouru une partie, ils parvinrent enfin sur une colline qui dominait une plaine défendue par une forteresse dans laquelle ils distinguèrent un très beau château. Ils s'avançaient pour le reconnaître lorsqu'ils entendirent le son éclatant d'un cor.

— Par Dieu! s'écria Bruneo, nous pouvons nous attendre à combattre; mais je crois que d'autres

nous ont précédés, car le pilote m'a dit que l'on ne sonne ce cor que pour appeler le redoutable géant Mandraque, seigneur de ce château, lorsque les gens de sa garde ne se trouvent pas en nombre suffisant pour résister à ceux qui les attaquent...

Ils entendirent, en effet, le moment d'après, un grand bruit d'armes, et bientôt ils aperçurent deux chevaliers, dont les chevaux avaient été tués, lesquels se défendaient avec peine au milieu d'une troupe nombreuse de gens armés, et allaient bientôt être encore attaqués par un géant qui sortait du château pour tomber sur eux et achever leur défaite.

Amadis et Bruneo couraient à leur secours, lorsqu'un nain, qu'ils crurent être Ardan, vint vers Amadis, qu'il venait de reconnaître, en criant :

— Monseigneur ! monseigneur ! secourez votre frère Galaor et son ami le roi Cildadan... Ils n'en peuvent plus !...

Les deux chevaliers n'eurent pas plutôt entendu cet appel, qu'ils volèrent, la lance en arrêt, au secours de leurs amis menacés.

— Ah ! mon cher Bruneo, dit Amadis, courez à mon frère..... Moi, je me charge d'arrêter Mandraque !...

Ce disant, Amadis se lança sur ce géant, qui arriva sur lui furieux de voir qu'un seul chevalier osait l'attaquer. Mais sa fureur ne lui servit de rien contre la force et l'adresse de son adversaire, dont la lance lui fit plier les reins jusque sur la croupe de son cheval ; et ce mouvement lui ayant fait tirer trop fortement les rênes, sa monture se renversa sur lui, et Mandraque eut la jambe cassée.

Amadis, le voyant hors d'état de combattre, courut alors au secours de son frère. Galaor venait d'abattre le neveu de Mandraque, et s'était emparé de son cheval, pendant que Gandalin, descendant du sien, forçait Cildadan à monter dessus. La partie redevenait ainsi égale ; si bien égale même, qu'au bout de quelques instants, les assaillants de tout à l'heure devinrent les assaillis, et, pour ne pas succomber, prirent prudemment la fuite.

Mandraque restait toujours étendu sans défense sur la poussière. Galaor et Cildadan allaient courir sur lui pour lui donner la mort, lorsqu'Amadis, se rappelant que ce géant était le père du vaillant Gasquilan, roi de Suesse, s'élança pour les en empêcher, et s'avança seul, l'épée haute.

— Mandraque, lui dit-il, ta vie est entre mes mains, tu le vois ; mais, en faveur de ton vaillant fils, je te l'octroyerai, si tu veux me jurer que désormais tu n'attaqueras ni chevaliers ni dames que le hasard conduira dans ton île !

Le géant, touché de la générosité de son ennemi, lui répondit :

— Qui que tu sois, toi qui connais mon fils et me parles de lui, j'avoue que je te dois la vie et que ma conduite méritait la mort... Je te promets donc d'accomplir ce que tu me prescriras... Mais, puisque tu m'as donné la vie, conserve-la moi, en me faisant secourir et en me procurant la consolation de te recevoir dans mon château, dont tu dois te regarder maintenant comme le maître !...

Amadis mit aussitôt pied à terre et aida Mandraque à s'installer sur le brancard que venaient de faire Gandalin et Lasinde. Puis on se mit en marche pour la forteresse, où, à peine arrivé, le géant ordonna à ses gens de remettre les clefs à Amadis et de lui obéir comme à lui-même.

Tous les prisonniers qui gémissaient dans les prisons de Mandraque furent délivrés. Il s'en trouva quelques-uns du royaume de Sobradise, qu'Amadis envoya à la reine Briolanie de la part du chevalier de l'Ile Ferme, qui venait de retrouver son frère Galaor et le menait dans la Gaule avec lui.

Mandraque reçut les soins les plus délicats et les plus touchants des chevaliers qu'il avait voulu mettre à mort. Sa férocité ordinaire était vaincue.

Il n'en fut pas de même de sa sœur, de la vieille géante Andadoue. Cette cruelle et dangereuse fille, quoiqu'elle fût à moitié couverte de cheveux blancs hérissés, était d'une force extraordinaire. Plus légère à la course que les cerfs qu'elle poursuivait, armée de son arc et de ses flèches aiguës, elle ne manquait jamais sa proie, et elle prenait une volupté sauvage à la dévorer presque vivante. N'osant attaquer Amadis en présence de son frère, dont elle redoutait le pouvoir et la loyauté, la méchante Andadoue guetta le moment de son départ, et se cacha sur un rocher que le navire de l'amant d'Oriane était forcé de ranger, en sortant du port, pour regagner la pleine mer.

Amadis et ses compagnons prirent enfin congé de Mandraque, qui était en bonne voie de guérison et qui leur renouvela les serments qu'il avait faits. Ils venaient à peine de mettre le pied sur leur navire, et ils louvoyaient le long de l'île, lorsqu'en passant près du rocher où s'était embusquée Andadoue, une flèche siffla à leurs oreilles, et Bruneo de Bonnemer poussa un cri de douleur. Il venait de recevoir cette flèche en pleine cuisse, et si âprement, qu'elle s'en trouvait clouée à la paroi du navire sur laquelle il s'appuyait.

On regarda de tous côtés pour savoir d'où ce trait pouvait venir, et on aperçut la vieille géante, que son empressement à tirer avait précipitée du haut de son rocher dans la mer, où elle nageait comme un poisson, essayant de regagner la rive. On lui lança quelques flèches qui rebondirent sur la peau d'ours dont elle était couverte ; et, pendant qu'on s'empressait autour de sa victime, elle fendait les flots d'un bras nerveux, et regagnait le rocher d'où elle s'était laissé choir. Là, elle s'arrêta un instant, regarda Amadis et ses compagnons avec une joie feroce, et leur cria d'une voix rauque et terrible :

— Nous nous reverrons, mes fils ! Car je ne me reposerai contente que lorsque je vous aurai donné la mort à tous !...

Puis elle disparut dans l'intérieur de l'Ile Triste.

—

## CHAPITRE V

Comment Amadis, Galaor, Bruneo de Bonnemer et Gildadan, arrivèrent auprès du roi Périon, de la reine Elisène et de la princesse Mélicie.

Bruneo de Bonnemer, secouru par un de ses compagnons, expert en l'art de guérir, supporta assez bien le voyage, qui se passa heureusement. Le navire qui le portait aborda dans un port voisin d'un château où le roi Périon habitait alors avec Elisène et sa fille Mélicie : c'était celui où Galaor avait été élevé dans son enfance par le géant Gandalac.

Périon, ayant aperçu ce navire, qui venait de jeter l'ancre, envoya savoir quels étaient les passagers qui le montaient.

Amadis, qui désirait présenter lui-même Galaor à sa mère, qui ne l'avait pas vu depuis son enlèvement, répondit :

— Dites, s'il vous plaît, au roi Périon, que les principaux passagers de ce navire sont le roi d'Irlande Gildadan et Bruneo de Bonnemer, qui désirent lui rendre leurs hommages, comme faire se doit.

Quand on rapporta cette réponse à Périon, il fut très aise, parce qu'il espéra apprendre par eux des nouvelles de ses enfants ; et il les pria de vouloir bien se rendre à son château. Mais Gildadan y parut seul, et excusa son compagnon en racontant l'état dangereux où il se trouvait. Périon envoya chercher Bruneo, en recommandant à ses gens les plus grandes précautions, et quand ils le lui eurent amené, il l'assura qu'il ne pouvait recevoir de meilleurs secours que de sa fille Mélicie, qu'une sienne gouvernante avait rendue experte dans les cas de maladies comme celui de Bruneo. Ce chevalier s'estima dès lors heureux d'avoir été blessé, puisque des mains si chères étaient chargées de le rappeler à la vie.

Pendant qu'on transportait Bruneo de Bonnemer, Amadis s'était rendu, suivi de Galaor, à la chambre de la reine Elisène.

— Ah ! mon cher Amadis ! s'écria cette bonne princesse en courant embrasser ce fils dont elle avait pleuré la mort.

Toute occupée de la joie de revoir Amadis, Elisène ne s'apercevait pas qu'un chevalier plus jeune, plus beau qu'Amadis, était à ses genoux, les yeux pleins d'une respectueuse tendresse, et les bras tendus vers elle...

— Galaor ! mon cher Galaor !..... s'écria-t-elle, éperdue, en reconnaissant son second fils. Ah ! aujourd'hui surtout, je suis heureuse d'être mère !...

Galaor, se relevant, se précipita dans les bras de la reine, que l'excès de son bonheur fit choir, pâmée, à la renverse. Mélicie accourut à son secours, et, trouvant Galaor la tête appuyée sur les genoux de sa mère, elle alla à la hâte vers lui, l'accola en l'appelant du nom si doux et si chaste de frère.

Elisène, en reprenant peu à peu connaissance, et en se voyant entourée de ses trois enfants, qui formaient de leurs bras comme une grappe vivante dont elle eût été le ceps, elle les couvrit de ses caresses passionnées en les enveloppant tous les trois d'un seul et même regard.

— Ah ! Périon, mon cher Périon ! murmura-t-elle. Périon, viens partager mon bonheur ! Viens être le plus heureux des pères, comme je suis la plus heureuse des mères !...

Périon survint, et ce spectacle lui fit goûter une seconde fois les délices de la paternité. Il était heureux et il était fier. Mélicie était belle, mais Amadis et Galaor étaient des héros !...

Gildadan, qui le suivait, se garda bien d'interrompre les premiers transports de cette heureuse famille. Il la regardait les larmes aux yeux, sans oser se mêler à elle. Enfin il alla embrasser tendrement le roi Périon, en lui disant :

— Seigneur, le ciel est juste, et nos cœurs lui doivent de nouveaux vœux et de nouveaux sacrifices, quand il récompense la vertu !

Quelques mots après, Gildadan le fit souvenir de Bruneo de Bonnemer. La jeune Mélicie devint d'une pâleur mortelle en apprenant qu'il était dangereusement blessé ; mais les roses de son teint redevinrent bien vives, lorsque Périon la pressa lui-même d'en prendre soin, et qu'Elisène, s'appuyant sur son bras, la conduisit à la chambre où l'on avait transporté ce chevalier.

Galaor les suivit, et, ne sachant rien encore des secrets sentiments de Mélicie, il redoublait l'embarras de sa jeune sœur, en lui faisant l'éloge de son ami, qu'il l'assurait être digne des soins qu'elle allait prendre. Hélas ! elle le savait bien, puisqu'elle l'aimait.

La flèche de la méchante Andadoue avait percé d'outre en outre la cuirasse de Bruneo, dont le premier appareil avait arrêté le sang avec peine. Les transports que sentit ce vaillant chevalier lorsqu'il vit approcher la mie pour laquelle il avait mérité de passer sous l'arc des loyaux amants, ce premier moment, ce bonheur inespéré, ce secours qu'une main adorée était prête à lui donner, tout cela fit bouillonner avec force ce qui lui restait de sang et le fit couler de nouveau.

Elisène s'en aperçut au moment où Bruneo perdait connaissance ; elle n'hésita pas à le secourir elle-même ; et Mélicie, ainsi autorisée par l'exemple de sa mère, profita de l'évanouissement de son amant pour fermer sa double blessure, sur laquelle elle versa un électuaire précieux, de façon à ne plus craindre un pareil accident. Puis elle attendit le réveil, pendant que sa mère, rassurée, se retirait avec Galaor.

Lorsque Bruneo rouvrit les yeux, ils rencontrèrent ceux de sa chère Mélicie. Il lui sourit tendrement, et, s'apercevant que les belles mains blanches de sa mie étaient encore rougies de son sang, il pencha la tête et les attira respectueusement jusque sur ses lèvres.

— Ah! murmura-t-il, qu'il m'est doux et bon de devoir la vie à celle qui me la fait aimer!

Mélicie, quoique attendrie, eut encore la force de fermer de sa main la bouche de son amant et de le menacer de s'éloigner s'il sonnait mot plus longtemps. Cette menace, quelqu'invraisemblable qu'elle fût, suffit pour contenir le besoin d'expansion qu'éprouvait Bruneo en face de sa maîtresse tant aimée : il se tut, et bientôt même, engourdi par son état physique et son état moral, il ferma les yeux et se mit à rêver. Mélicie alors, profitant d'un moment où personne ne pouvait la voir, se pencha rapidement sur Bruneo et le baisa tendrement au front à plusieurs reprises. Bruneo tressaillit, rougit sous sa pâleur, mais ne se réveilla pas.

Au bout de quelques jours, Bruneo de Bonnemer était hors de danger.

Cildadan et Galaor se ressouvinrent alors des engagements qui les rappelaient à Londres, près de Lisvart. Cildadan, par suite des conventions de la bataille qu'il avait perdue contre le roi de la Grande-Bretagne, était obligé de l'aller servir en personne avec un certain nombre de chevaliers irlandais. Quant à Galaor, comme il avait accepté le titre de chevalier de Lisvart, il ne pouvait abandonner le service de ce prince sans avoir pris congé de lui.

L'un et l'autre firent donc part à Périon de leur position présente, et de la cruelle position où ils étaient de quitter Amadis pour aller joindre un prince dont il avait lieu de se plaindre. Elisène et Périon voulaient d'abord les en détourner; mais ce roi généreux, se représentant que le sang de la maison de Gaule était si pur que la plus légère apparence d'une infidélité ne devait jamais le tacher :

— Le roi Lisvart est trop juste, leur dit-il, pour ne pas vous mettre bientôt à portée de rompre honnêtement avec lui... Remplissez maintenant ce que vous croyez lui devoir, et laissez au temps et surtout à son ingratitude le soin de vous donner une occasion de l'abandonner pour venir nous rejoindre. La vie n'est pas faite que de bonheurs faciles, mes chers amis, il faut savoir passer par toutes ses étamines : c'est en se laissant ainsi éprouver sans cesse par le sort qu'on prouve son excellence et sa valeur!...

La reine Elisène, frappée de l'honnêteté et de la justice qui régnaient dans la réponse de Périon, se rendit, quoique en soupirant, et, dès le lendemain, Galaor et Cildadan s'embarquèrent pour retourner dans la Grande-Bretagne.

## CHAPITRE VI

Comment Cildadan et Galaor, revenus en la Grande-Bretagne, apprirent ce qui se passait; et comment, en rejoignant Lisvart, il rencontrèrent douze chevaliers et douze demoiselles, en quête de ce prince, pour lui remettre le jeune Norandel.

Cildadan et Galaor étaient à peine arrivés sur le sol de la Grande-Bretagne, qu'ils apprirent de fâcheuses nouvelles pour leurs cœurs. Galvanes, Agraies et Florestan, à la tête d'un grand nombre des chevaliers partis de l'Ile Ferme, avaient abordé à l'île Montgase et s'en étaient emparés, après avoir battu l'armée que Lisvart avait envoyée dans cette île sous la conduite du roi Arban de Norgales et de Guillan-le-Pensif. Ils apprirent en même temps que le père d'Oriane, furieux de cette défaite, avait pris la résolution d'aller lui-même attaquer cette île à la tête d'une nouvelle armée.

Ainsi Galaor et Cildadan, rigoureux observateurs de la loi de l'honneur et du devoir, allaient être bientôt forcés de se trouver armés en face de proches et d'amis!

Ils reprirent leur route, consternés, pour joindre le roi Lisvart. Quelque temps après ils firent rencontre de douze chevaliers et de douze demoiselles, les uns richement armés, les autres richement accoutrées. Au milieu de cette troupe brillante était un jouvenceau d'une figure charmante, et dont la taille et l'allure annonçaient qu'il était, quoique jeune, en état de porter vaillamment les armes.

Les demoiselles, ne doutant pas que Cildadan et Galaor n'appartinssent à la cour de la Grande-Bretagne, les abordèrent incontinent.

— Sires chevaliers, dit l'une d'elles au nom des autres, nous sommes étrangères et chargées d'une commission intéressante pour le roi Lisvart qu'on nous a dit devoir être en cette forêt, en train de chasser avec quelques dames de sa cour. Vous qui le connaissez, sans nul doute, ne pouvez-vous nous mettre sur sa voie, et nous présenter à lui?...

— Demoiselles, répondit Galaor avec sa courtoisie ordinaire, nous sommes heureux, mon compagnon et moi, de l'occasion que vous nous offrez de vous servir. Si vous voulez bien nous suivre, nous allons vous guider dans vos recherches et vous conduire vers le roi Lisvart.

Les demoiselles et les chevaliers acceptèrent, bien entendu, et mirent leurs chevaux à l'unisson de ceux de Cildadan et de Galaor. Bientôt ce dernier, frappé de la bonne mine et de la fière prestance du jouvenceau qui se trouvait au milieu des demoiselles, leur demanda quelle était sa naissance.

— Sire chevalier, répondit la demoiselle qui s'était adressée tout à l'heure à Galaor, nous n'avons pas le droit de vous répondre en ceci. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que ce jouvenceau est d'extraction royale, tant de père que de mère. Tout ce que je puis ajouter aussi, c'est que nous vous supplions de nous aider à presser le roi Lisvart à le recevoir chevalier, même avant que je ne lui aie remis un message qui ne peut que lui causer une douce émotion...

Galaor et Cildadan promirent de s'employer à cet effet. Lors, la demoiselle, faisant faire halte à la troupe qu'elle conduisait, suivit ces deux princes auxquels le son du cor et les aboiements des chiens annonçaient que la chasse s'approchait.

Un quart d'heure après, ils étaient arrivés à un carrefour où s'était arrêté le roi Lisvart, lequel, en

les apercevant, s'imagina qu'ils allaient demander la joute et leur dépêcha le vieux Grumedan.

— Sire chevalier, cria Galaor, en voyant venir à lui le vieux compagnon de son frère, venez-vous pour me provoquer au combat?

— C'est selon, répondit Grumedan. Mais, jusqu'ici, je n'ai d'autre dessein que de savoir qui vous êtes.

— Ma foi, répondit Galaor avec gaîté, je suis l'homme le plus content de pouvoir embrasser son vieux et excellent ami!...

Et, levant la visière de son heaume, Galaor embrassa Grumedan, que cette rencontre combla d'aise.

— Mon cher Cildadan, reprit Galaor avec enjouement, en présentant le roi d'Irlande à Grumedan, voici le vaillant chevalier qui portait la bannière royale le jour de la bataille!

— Sire, dit Grumedan en s'inclinant devant le roi vaincu, il me souviendra toujours de la peine que j'eus à la garder, lorsque vous la fendîtes en deux entre mes bras!...

— Parbleu! seigneur Grumedan, répondit Cildadan, s'il vous en souvient il m'en souvient de même, et, s'il vous en a cuit, il m'en cuit à moi bien davantage, puisque mon corps porte encore la marque de votre épée, si vaillante à défendre cette noble bannière!.. Mais nous étions ennemis, alors: aujourd'hui, nous sommes amis, si vous le voulez, toutefois.

Et, ce disant, Cildadan ouvrit ses bras au vieux Grumedan, qui s'y jeta de bon cœur.

Tous les trois, après cela, s'en allèrent vers le roi Lisvart qui fut aussi surpris qu'enchanté de revoir Galaor et Cildadan. Le premier, il tendit la main à son ennemi vaincu.

— Sire, lui dit-il, oublions nos anciens dissentiments, comme nous oublions les neiges d'antan... Je vous tiens bien volontiers quitte des engagements que nous avions pris réciproquement avant notre combat : c'est à votre amitié seule que je veux devoir les services que je vous demande...

Cildadan fut très sensible au noble procédé de Lisvart et il répondit avec autant d'affection que de courtoisie.

Les princesses Oriane et Mabile, qui étaient venues, la veille, de l'abbaye de Mirefleur, pour voir le roi avant son départ, et qui suivaient la chasse avec lui, eurent la joie la plus vive de rejoindre Galaor. Les dames de leur compagnie n'eurent pas une joie moins vive que la leur, mais elle fut moins manifestée : elles se contentèrent de laisser leurs cœurs battre sous leurs gorgerins, et leurs lèvres rouges murmurer les unes aux autres :

— Le voilà! le voilà!... C'est lui! c'est lui!... Il nous est rendu!...

Galaor les remercia toutes par un aimable sourire qui en fit rougir d'aise quelques autres, lequel sourire voulait dire :

— Chacune de vous mérite d'être adorée, et je vous aimerai toutes aussi souvent et aussi longtemps que vous voudrez! Je ne me suis guéri que pour revenir mourir d'amour à vos pieds et dans vos bras!...

La demoiselle amenée par Galaor et par Cildadan fit alors son message. Mais le roi, qui s'était fait une loi de n'armer aucun chevalier de sa propre main, à moins qu'il ne fût de la plus illustre lignée, hésitait à répondre, lorsque Galaor l'assura que le jouvenceau, pour lequel on réclamait cet honneur, était d'extraction royale. Le portrait qu'il en fit intéressa toutes les dames présentes, toujours disposées à s'interposer en faveur des vaillants et des beaux, et elles pressèrent Lisvart de céder et de faire venir ce jouvenceau à ses genoux, afin de lui donner la colée.

Lisvart y consentit. La demoiselle s'en retourna chercher le beau jouvenceau, qui vint suivi des douze chevaliers ses compagnons. Après avoir salué les dames d'un air fort respectueux et fort tendre, qui provoqua leur admiration, il s'agenouilla devant Lisvart, qui l'arma chevalier avec tout le cérémonial accoutumé.

Cela fait, le roi l'invita à choisir parmi les dames présentes celle qui devait lui ceindre l'épée. Le jouvenceau désigna Oriane, qui rougit de cette distinction, et qui se sentit remuée par un sentiment indéfinissable en face de ce bel adolescent qu'elle voyait cependant pour la première fois.

La demoiselle qui avait arrêté Galaor dans la forêt et qui, par son intermédiaire, était parvenue à parler au roi Lisvart, s'approcha alors discrètement de ce prince et lui dit à voix basse :

— Sire, je retourne de ce pas rendre compte de ma commission à celle qui m'en avait chargée... Vous lirez cette lettre; elle vous apprendra mieux que je ne saurais le faire moi-même, tous les droits que vous avez sur ce nouveau chevalier que ma maîtresse vous prie de garder à votre service, ainsi que les douze chevaliers qui l'accompagnent.

Ayant dit, la demoiselle tira sa révérence au roi et prit congé de lui, en emmenant les onze demoiselles avec lesquelles elle était venue.

Quand Lisvart fut seul, il brisa le scel qui fermait cette lettre mystérieuse et un tremblement délicieux s'empara de son être, quand il apprit que ce jouvenceau était le fruit de ses passagères amours avec l'infante Célinde, pour laquelle il avait jadis combattu et vaincu Antiphron!

— Norandel! s'écria-t-il, le cœur battant.

Le jeune chevalier s'approcha. Lisvart, troublé par sa ressemblance avec sa mère, la reine d'Hégide, allait lui ouvrir ses bras et l'appeler son fils. Mais il réfréna aussitôt cette velléité paternelle à cause de Brisène. Il résolut d'attendre que le jeune Norandel se fût distingué par quelque action d'éclat pour le reconnaître publiquement. Ce fut au seul Galaor qu'il ouvrit son cœur en lui donnant à lire la lettre de Célinde.

— Galaor, lui dit-il tout haut en lui désignant Norandel, qui venait de s'approcher, je vous confie ce jouvenceau : qu'il soit votre compagnon pendant la première année qu'il portera les armes.

— Ah! seigneur! s'écria Norandel, puissé-je mériter de l'être toute ma vie!

Lisvart permit à Galaor de mettre Oriane dans sa confidence, et cette princesse fut charmé d'avoir pour frère ce jouvenceau de si bonne mine et de si vaillante apparence.

## CHAPITRE VII

Comment Durin et sa sœur, chargés de l'enfantelet d'Oriane, se rendirent dans une petite vallée sauvage où vivait un saint homme; et comment, au moment où ils s'y attendaient le moins, une lionne vint qui emporta cet enfant dans sa gueule.

Deux jours après la réception de Norandel comme chevalier, le roi Lisvart s'embarquait avec son armée pour l'île de Montgase, alors en la possession des chevaliers de l'Ile Ferme. Le siége devait durer longtemps, heureusement pour l'intéressante Oriane.

Car, on ne l'a pas oublié, Oriane était grosse des œuvres d'Amadis, et le terme approchait où il ne lui serait plus possible de dissimuler son état. La guerre entreprise par Lisvart contre Amadis et ses compagnons, bien que douloureuse pour le cœur d'Oriane, avait toutefois ce bon côté qu'elle éloignait pour un temps assez long le seul témoin dont elle redoutât les investigations, c'est-à-dire son père. Lisvart parti, Oriane alla s'enterrer à l'abbaye de Mirefleur, d'où elle ne sortit que délivrée.

La demoiselle de Danemark, chargée de jouer son rôle de mère, ainsi qu'il avait été convenu, s'empara donc de l'enfant que venait de mettre au monde Oriane, et elle fut ébahie en apercevant sur le corps de cette frêle créature plusieurs caractères écrits sur son sein, les uns en rouge, les autres en blanc, mais les uns et les autres en une langue inconnue d'elle. Son étonnement une fois passé, elle s'en alla trouver l'abbesse de Mirefleur qu'elle croyait devoir être accessible à la pitié et dont elle espérait obtenir l'autorisation d'exposer l'enfant à la porte de l'église.

Mais la dame abbesse fut inflexible, probablement parce qu'il s'agissait d'une faute charmante qu'elle n'était plus, hélas! dans l'âge de commettre. Elle parla de l'austérité de sa règle, qui ne permettait pas le scandale de ces expositions-là, et, finalement, elle contraignit la pauvre demoiselle de Danemark à chercher un autre moyen, et à le chercher promptement, car il y avait péril en la demeure.

Par bonheur, Durin, son frère, n'était pas parti avec l'armée de Lisvart. Elle le fit prévenir d'avoir à se trouver le soir même sous les murs de l'abbaye, avec deux chevaux. Durin fut exact à ce rendez-vous, et, à l'heure dite, au signal convenu, l'enfant d'Oriane fut descendu par la fenêtre, dans une corbeille, avec toutes les précautions imaginables; puis, à son tour, la demoiselle de Danemark rejoignit Durin, monta à cheval, et tous deux s'éloignèrent rapidement dans la direction de la forêt.

Ils chevauchèrent ainsi toute la nuit, et s'éloignèrent assez pour n'avoir plus rien à craindre de ceux qui pouvaient alors les rencontrer. Aux premières clartés de l'aube, ils arrivèrent au bord d'une fontaine qui tombait en cascades d'un rocher, et qui coulait et s'enfonçait dans une vallée profonde, couverte de buissons épineux et de roches sauvages où le soleil n'avait jamais pénétré. Ils aperçurent bientôt, à l'entrée de cette petite vallée un ermitage, et Durin se rappela que depuis un long temps cette retraite était habitée par un saint homme, du nom de Nascian, lequel, par une protection spéciale de la Providence, régnait comme un maître sur les fauves dont les repaires avoisinaient son ermitage. Une lionne, entre autres, s'était si bien accoutumée à le voir, qu'elle ne manquait pas un jour de venir chercher auprès de lui une partie de sa nourriture, et Nascian, de son côté, ne craignait pas d'aller dans l'antre de cette bête féroce, jouer avec ses petits lionceaux, qui, à l'exemple de leur mère, rentraient leurs griffes acérées chaque fois qu'il les touchait. Oh! le grand et puissant ordonnateur de toutes choses a bien su ce qu'il faisait en créant l'homme à son image : l'homme règne comme lui, mais seulement quand il lui ressemble. Le jour où il cesse d'être homme, ce jour-là les bêtes féroces le dévorent sans pitié, et encore sont-elles moins féroces que lui!

Cette lionne, ce même matin, s'étant approchée de la fontaine au bord de laquelle Durin et sa sœur s'étaient arrêtés, fit des rugissements épouvantables. Le cheval que montait la demoiselle de Danemark prit effroi et l'emporta dans la vallée, à travers roches et halliers. Le cheval de Durin, débarrassé de son cavalier qui venait de descendre pour aller puiser de l'eau à la fontaine afin d'en mettre quelques gouttes dans la bouche de l'enfant qui criait dans ses bras, le cheval de Durin s'échappa également, effrayé comme l'autre.

Durin, entendant les cris d'appel de sa sœur, posa doucement l'enfant sur le gazon pour voler plus vitement à son secours. La demoiselle de Danemark était tombée dans un inextricable buisson: il l'en retira, quoiqu'à grand'peine, et, voyant à quelque distance le cheval embarrassé aussi dans un fourré épineux, il le joignit, le dégagea et le ramena à sa sœur. Tous deux, alors, se mirent en devoir de revenir auprès de l'enfant que Durin avait laissé près de la fontaine.

Quel fut leur désespoir, lorsqu'ils ne le retrouvèrent plus sur le gazon, et que Durin aperçut à quelques pas de là, sur le sable, les traces récentes de la lionne!

— Elle l'a emporté! s'écria la demoiselle de Danemark, plus pâle à cette pensée que tout à l'heure aux rugissements de l'animal sauvage... Que dira la princesse Oriane?

Dans son désespoir, elle se fût sans aucun doute arraché à la vie, si son frère n'eût fait renaître l'espérance en son cœur en lui citant plusieurs histoires d'enfants enlevés, comme celui-ci, par des bêtes féroces et que la Providence avait miraculeusement conservés. Ils résolurent l'un et l'autre d'être quelques jours sans retourner auprès d'Oriane, de ne rien lui dire qui pût l'alarmer sur le sort de son fils, et de ne confier les détails de ce funeste événement qu'à la princesse Mabile dont ils connaissaient l'esprit et la prudence.

## CHAPITRE VIII

Comment Amadis, Florestan et Périon résolurent d'aller, inconnus, au secours du roi Lisvart.

Bruneo de Bonnemer était guéri. Quelque épris qu'il fût de Mélicie, quelque heureux qu'il fût en passant ses journées auprès d'elle, quoique affligé de se séparer d'Amadis, il crut que son honneur ne lui permettait pas de demeurer plus longtemps à la cour de Périon.

Amadis aimait trop Bruneo pour s'opposer à son dessein. Il le conduisit chez Périon, pour qu'il prît congé, et il le vit avec plaisir les larmes aux yeux lorsqu'il allait rendre les mêmes devoirs à sa sœur.

— Belle Mélicie, dit Bruneo en fléchissant un genou devant cette intéressante princesse, je vous dois la vie... Je vous l'avais déjà consacrée, et, quoiqu'il en coûte à mon cœur, je pars pour travailler à l'illustrer... Ce n'est qu'en marchant sur les traces de vos chevaleureux frères, que je peux espérer de me rendre digne de vous... Ah! belle et chère Mélicie, souvenez-vous quelquefois de Bruneo, qui ne veut vivre que pour vous adorer!...

Bruneo parti, Amadis tomba dans la plus profonde mélancolie. Ne point voir Oriane et vivre dans l'inaction! Deux causes de tristesse pour sa grande âme, en effet. Heureusement il fut bientôt tiré de cet état par l'événement le plus embarrassant pour lui, dans la position où il se trouvait vis-à-vis du roi Lisvart.

Il reçut une lettre d'Oriane qui lui rendait sa liberté et l'autorisait à quitter la Gaule, c'est-à-dire à aller où ses intérêts personnels et son honneur l'appelleraient. Elle lui apprenait en outre, d'abord la prise de l'île de Montgase par l'armée de Lisvart, le don que ce prince en avait fait à Madasime qui alors avait épousé Galvanes; ensuite la guerre qu'il allait avoir à soutenir contre le roi Aravigne, lequel, aidé de plusieurs souverains et surtout d'Arcalaüs, rassemblait une armée formidable dans l'île Léonile, pour venir l'attaquer.

Le même jour, alors que transporté de joie d'avoir la liberté, Amadis se proposait de partir pour l'Ile Ferme, il se promenait avec le roi Périon, devisant de choses et d'autres. Ils virent arriver un chevalier dont la monture harassée, et dont les armes à demi brisées témoignaient éloquemment qu'il avait livré quelque violent combat. Ce chevalier, reconnaissant Amadis, délaça promptement son heaume, et accourut, les bras étendus.

— Amadis!... s'écria-t-il.

— Florestan! répondit Amadis.

Ils s'embrassèrent; puis, s'apercevant que son frère, interdit en présence du roi Périon, ne sonnait plus mot, Amadis ajouta :

— Quoi! mon frère, ne connaissez-vous donc pas encore le roi de Gaule?...

Florestan ne répondit qu'en jetant un cri; et, se précipitant aux genoux de Périon, qu'il serrait avec tendresse :

— Ah! seigneur, s'écria-t-il, daignerez-vous reconnaître Florestan, qui ne s'est pas encore rendu assez digne de vous?

Périon savait par ses deux autres fils combien celui-ci, qu'il avait eu autrefois de la comtesse de Salandrie, était digne de faire partie de sa famille.

— Oui, mon cher fils, dit-il, c'est avec la joie la plus vive que votre père vous reconnaît et vous reçoit dans ses bras.

Et, tout aussitôt, il le conduisit auprès de la reine Elisène, qui, instruite de toutes les circonstances de la naissance de Florestan, ne pouvait haïr en lui le fils d'une rivale. Elle le reçut avec cette bienveillance qui rend les femmes si irrésistibles.

Bientôt, en présence de son père et de son frère, Amadis parla de la position où se trouvait le roi Lisvart et des moyens à employer pour le secourir.

— Le secourir! s'écria Florestan. Pourquoi cela? Il vous a injustement proscrit, vous, mon frère; il a fait une guerre sans excuse aux chevaliers de l'Ile Ferme, parce qu'ils étaient rangés sous votre bannière... Il a repris Montgase, pour le rendre bientôt à Madasime, il est vrai, mais il n'a pas moins fait acte d'inutiles rigueurs, et s'il ne s'était pas souvenu, après la bataille, que j'avais été un instant maître de sa vie, il ne m'aurait pas donné la liberté ainsi qu'à Quadragant, prisonnier et blessé comme moi!..... Je ne sais pas oublier si vite les outrages, surtout ceux qui sont faits aux gens que j'aime... Ce que je ne pardonne pas à Lisvart, c'est d'avoir écouté la voix de Gandandel et de Brocadan plutôt que celle de l'équité. Ces deux traîtres ont été démasqués, et il ne vous a pas rappelé pour reconnaître loyalement son erreur!... Par ainsi, loin de songer à le secourir en cette occurrence, je propose que nous nous joignions à ses ennemis!...

Amadis ne répondit rien, voulant savoir ce que pensait le roi Périon avant de se déclarer.

— Restez neutres, mes enfants, dit ce prince. On n'a rien à gagner à se mêler contre le gré des gens à leurs querelles. Puisque Lisvart ne vous appelle point, c'est qu'il croit que vous lui êtes inutiles. Soyez donc spectateurs, non acteurs, dans cette guerre qui se prépare...

— Mon père, et vous mon frère, dit alors Amadis, je ne puis partager votre manière de voir. J'ai parlé tout à l'heure des moyens de secourir le roi Lisvart; je veux vous en parler encore, afin de vous convaincre mieux. Nous ne pouvons nous venger plus noblement des dégoûts qu'il a fini par nous donner qu'en allant à son secours, et j'en demande la permission au roi notre père... Mais, pour que le roi Lisvart n'en puisse tirer aucun avantage sur nous, et qu'il ne présume pas que nous cherchions un moyen de nous réconcilier avec lui, je saurai me déguiser de façon à n'être pas connu; et, quand même je lui sauverais la vie et contribuerais à lui faire remporter la victoire, il ne saura jamais

que celui qui sortit mécontent de sa cour a employé son bras à son service...

Florestan était d'un sang trop généreux pour ne pas revenir sur-le-champ à l'avis de son frère :

— L'offense cruelle qu'il vous a faite, lui dit-il, me déterminait seule à prendre les armes contre lui... J'admire et aime trop mon illustre frère pour ne pas le suivre, et je jure ici d'employer mon bras et mon épée à la défense du roi Lisvart!...

A ces mots, Périon, serrant ses deux fils dans ses bras, leur dit :

— Mes chers enfants, je n'aurais pas osé vous indiquer cette voie que vous prenez de vous-mêmes : c'est la meilleure et la plus noble... Vous pénétrez mon cœur de joie et d'admiration... Je suis fier de vous avoir pour fils l'un et l'autre... Galaor seul manque à cette réunion, mais, quoique absent, je suis assuré qu'il fait son devoir de chevalier... Ne voyons dans Lisvart qu'un grand roi en lutte contre un mauvais prince, le roi Aravigne. Je suis si heureux de vous voir vous associer à sa cause, que je m'y veux associer avec vous... Partons tous trois ensemble... allons partager les mêmes périls et la même gloire!...

— Ah! s'écria Amadis en baisant, ainsi que son frère, les mains du roi Périon, qui pourrait nous résister et nous vaincre, maintenant que nous combattrons sous vos yeux!

Lors Périon mena Florestan et Amadis dans la salle d'armes de son palais, afin d'essayer quelques armures. Ils choisirent chacun un heaume, une cotte de mailles, une épée et écu. Le heaume choisi par Périon était blanc comme argent; celui choisi par Amadis était jaune comme or; celui choisi par Florestan était vert comme émeraude. Leurs trois écus étaient d'argent, semés de serpents d'or. Ces armures reluisaient merveilleusement au soleil; l'épée d'Amadis surtout, la flamboyante épée qu'il avait conquise, et qui, chaque fois qu'il s'en servait, jetait des éclairs aveuglants.

## CHAPITRE IX

Comment Amadis, Florestan et Périon combattirent incognito en faveur du roi Lisvart, et décidèrent du succès de la bataille; puis s'en retournèrent après sans vouloir se faire connaître.

Quelques jours après, Périon et ses deux fils abordaient sur les côtes de la Grande-Bretagne, dans les environs du camp du roi Lisvart, et à peu de distance aussi de l'endroit où se tenaient, prêts à combattre, Aravigne, Arcalaüs et les souverains leurs alliés.

Le lendemain, dès la pointe du jour, ils virent la petite armée de Lisvart s'ébranler et s'avancer en bon ordre dans la direction de celle d'Aravigne, laquelle était beaucoup plus considérable. La lutte s'engagea aussitôt, et l'avant-garde du roi de la Grande-Bretagne, commandée par Briant et par Galaor, chargea avec furie les premières lignes d'Aravigne, commandées elles-mêmes par les rois Targadan, Absadan et Brutaxar.

La reine Brisène, la princesse Mabile et la princesse Oriane assistaient, du haut d'un donjon, à tous ces mouvements de troupes.

— Ah! si Amadis était là! murmurait la reine.

— Pourquoi n'est-il pas là? soupirait Oriane.

— Peut-être est-il là!... disait la princesse Mabile, qui n'osait pas croire à ce qu'elle disait, mais qui voulait essayer de leurrer d'espérance le cœur d'Oriane et celui de la reine Brisène.

Mabile devinait juste. Amadis était embusqué dans un bois voisin avec son père et son frère Florestan. Au moment où s'avançait l'avant-garde d'Aravigne, tous trois sortirent de leur embuscade et fondirent comme des éperviers sur Targadan, Absadan et Brutaxar, qu'ils blessèrent mortellement dès leur première atteinte. Puis, tirant leurs redoutables épées, ils se jetèrent en pleine mêlée et y portèrent le désordre et la mort.

Galaor, Gildadan et Lisvart furent dans l'admiration et la surprise des exploits surnaturels accomplis par les trois chevaliers aux Serpents, ainsi qu'ils les désignaient, à cause de leurs écus. Partout, dans les rangs ennemis, le désarroi le plus complet, l'effroi le plus intense.

— Ah! s'écria Lisvart enthousiasmé, ou ce sont trois fantômes, ou ce sont trois Amadis!... Tenez, Galaor, voyez celui-ci surtout, ce chevalier dont l'épée flamboyante lance de si verts éclairs au contact des armures ennemies, ne dirait-on pas Amadis lui-même?...

— Hélas! ce n'est pas lui! répondit Galaor, qui avait reçu précédemment un message de son frère, lequel lui avait appris, à dessein, qu'il était resté en Gaule avec Florestan et avec Périon. Ah! que n'est-il ici! ajouta-t-il.

— Mais, reprit Lisvart, quels que soient ces vaillants hommes qui nous aident si puissamment, quel que ce soit surtout ce chevalier à la verte épée qui fait une si belle tuerie de nos ennemis, allons où ils vont, à la gloire ou à la mort!...

Galaor, Gildadan et Lisvart piquèrent leurs chevaux, qui se jetèrent avec impétuosité au milieu de l'armée d'Aravigne, laquelle ne tarda pas à se débander dans toutes les directions, malgré les efforts de son chef.

— Sauve qui peut! s'écria le traître Arcalaüs, en donnant le premier l'exemple de la couardise.

— Sauve qui peut! dit alors Aravigne, en l'imitant prudemment.

Targadan, Absadan et Brutaxar morts, Arcalaüs et Aravigne en fuite, la bataille était perdue pour les ennemis du roi Lisvart, qui, bientôt, resta maître du champ de bataille.

— Où sont les chevaliers aux Serpents? où est le chevalier à la Verte Epée? demanda-t-il en cherchant des yeux les trois vaillants compagnons qui avaient si puissamment contribué à son succès.

Personne ne put lui répondre, et toutes les recherches furent vaines : Amadis, Florestan et Pé-

rion avaient profité du désordre et de la confusion qui régnaient dans les deux armées, pour se retirer dans l'épaisseur du bois et regagner les bords de la mer.

## CHAPITRE X

Comment les trois chevaliers aux Serpents furent arrêtés en chemin par la tempête et rejetés sur les côtes de la Grande-Bretagne, où ils tombèrent bientôt dans une embûche.

Périon et ses deux fils regagnèrent tranquillement le navire qui les avait amenés sur les côtes de la Grande-Bretagne, et qui était resté caché soigneusement, durant tout le temps de leur séjour à terre, dans une petite anse à ce favorable. Ils espéraient faire un trajet aussi heureux que lorsqu'ils étaient venus au secours du roi Lisvart; mais un vent assez violent s'étant élevé, ils ne furent plus maîtres de la direction de leur navire, qui fut bientôt rejeté sur les côtes de la Grande-Bretagne, à quinze lieues environ de l'endroit d'où ils venaient de partir.

Lors ils passèrent la nuit sur leurs ancres, à l'abri d'un cap, très tourmentés par le roulis de leur navire. Le lendemain matin, le même vent continuant avec plus d'âpreté encore, ils se décidèrent à prendre terre, assurés qu'ils étaient d'être assez éloignés du roi Lisvart pour ne pas craindre d'être reconnus par les gens de la suite de ce prince.

Ils marchèrent quelque temps le long des rochers qui bordaient le rivage, et arrivèrent enfin dans une verdoyante prairie où ils aperçurent une belle personne dans tout le printemps de son âge, qui chassait au faucon, suivie de pages, d'écuyers et de demoiselles.

D'abord prise d'effroi à la vue des trois chevaliers inconnus pour elle, cette belle personne se rassura petit à petit, et finit même par s'enhardir au point de s'approcher d'eux, qui la saluèrent avec la plus exquise courtoisie. Elle les salua à son tour et leur fit comprendre, par ses gestes animés, qu'elle était muette, ce qui ne l'empêchait pas d'être heureuse de leur donner l'hospitalité dans un château qu'elle leur montra du doigt.

Les trois princes étaient harassés de fatigue : ils acceptèrent l'offre de cette gente demoiselle et la suivirent en la remerciant avec des signes éloquents. Une fois arrivés au château, ils furent conduits par elle à la chambre qu'elle leur destinait, et où elle les aida de ses belles mains à se désarmer, ce qu'ils firent sans la moindre défiance. Un festin somptueux fut préparé ; on se mit à table et l'on mangea de très bon appétit au son d'instruments délicieux maniés par de belles filles de la suite de la demoiselle muette. Puis on alla se coucher, assez tard.

Quand les trois princes furent dans leur chambre, ils la visitèrent avec soin, de crainte d'embûches, en poussèrent les verrous, s'assurèrent que leurs armes étaient toujours là, et, toutes ces précautions prises, se couchèrent dans le grand lit préparé là à leur intention, et s'endormirent du sommeil des justes.

Quand ils se réveillèrent, ils furent tous les trois bien étonnés de ne pas voir clair.

— Nous avons cependant dormi notre grasse nuit, et il doit faire jour à cette heure! s'écria le roi Périon.

— A moins que nous ne soyons devenus subitement aveugles tous les trois, répondit Amadis, il y a quelque trahison sous roche.

— Vous avez raison, mon frère, nous sommes trahis! s'écria à son tour Florestan, qui avait fait en tâtonnant le tour de la chambre sans rencontrer aucune issue. Nous sommes enfumés comme des renards dans leur terrier! En prison! En prison!...

Au même instant, une ouverture pratiquée dans la voûte de cette chambre s'ouvrit, et une voix rauque cria :

— Ah! vous voilà pris, déloyaux chevaliers aux Serpents, qui avez secouru le méchant roi Lisvart contre le magnanime roi Aravigne! Vous voilà pris, chevalier de la Verte Epée, qui avez fait tant de massacres de nos amis!... Ah! vous paierez de vos têtes maudites ces abominables forfaits!... Pourquoi le couard et déloyal Amadis n'est-il pas avec vous! je serais si heureux de lui couper le nez et les oreilles avant de lui arracher le cœur!..

La demoiselle qui, la veille, avait si bien contrefait la muette, parut alors devant le soupirail et dit à la voix qui venait d'annoncer leur sort aux trois vaillants princes :

— Mon oncle, vous saurez bientôt quels sont les trois chevaliers qui sont maintenant en votre puissance, car on vient d'arrêter un nain et deux écuyers qui demandent des nouvelles des chevaliers aux Serpents, et vous saurez les forcer, en leur faisant subir la torture, à vous déclarer le nom de leurs maîtres.

— Ah! dit Florestan, pour une jeune fille, voilà de bien vilains sentiments.

Arcalaüs, car c'était lui, se retira avec sa nièce pour aller interroger les prisonniers qu'on leur amenait; mais réfléchissant que le temps ne lui manquerait pas pour cet office, il préféra revenir vers les trois princes, afin de les gaber sur leur lamentable position.

— Mes amis, lui dit-il en ricanant, je pense que, depus le temps que vous avez mangé, votre appétit doit être ouvert? A quelle heure voulez-vous qu'on vous serve?

— Puisque vous nous offrez ce secours si nécessaire, répondit Périon, prenant la parole au nom de ses deux fils, nous vous prions de ne pas différer... Mais, de grâce, commencez par nous mettre à même d'apaiser la soif horrible qui nous tourmente!...

— J'y cours, répondit Arcalaüs avec un gros rire ironique.

Quelques instants après, tombait par le soupirail un morceau de viande rance trempée de sel.

— Rafraîchissez-vous, mes bons amis, dit Arca-

laüs, et faites bonne chère en attendant que j'envoie vos têtes au magnanime roi Aravigne!...

## CHAPITRE XI

Comment les trois chevaliers aux Serpents, prisonniers d'Arcalaüs et de sa nièce Dinarde, furent secourus à temps et d'une manière efficace par Dariolette.

Amadis et Florestan, onbliant leur propre situation en ces cruels moments, n'étaient touchés que de celle de Périon, qu'ils vénéraient doublement comme roi et comme père, tandis que Périon, de son côté, oubliait sa propre misère pour ne songer qu'à celle de ses deux enfants.

En attendant qu'on les interrogeât, les deux écuyers et le nain qu'on avait arrêtés et emprisonnés dans un cachot situé au-dessous de celui des trois princes, recevaient d'une demoiselle le pain et l'eau qui leur étaient destinés. Cette demoiselle n'avait pu voir, sans en être émue de pitié, l'état cruel où les trois chevaliers aux Serpents étaient réduits.

— Ne soyez point surpris de tout ce qui est arrivé à vos maîtres, dit-elle le lendemain au nain et aux deux écuyers. La perfide demoiselle qui contrefaisait si bien la muette est la fille d'Ardan Canille, dont elle a juré de venger la mort sur tous les chevaliers de la cour de Lisvart, dans l'espérance d'en trouver un qui soit de la parenté d'Amadis... En les reconnaissant avant-hier dans la prairie pour les trois chevaliers aux Serpents qui se sont si vaillamment conduits l'autre jour, elle les a amenés dans ce château sous ombre d'hospitalité... Après souper, elle les a conduits elle-même à la chambre qui leur avait été préparée... Leur lit reposait sur une partie de charpente coupée dans le plancher; ils se sont couchés sans défiance, et, pendant leur sommeil, le lit est descendu dans le cachot qui se trouve au-dessous. Le secret de ce manége, je le connais, parce que, pour mon malheur, je suis céans depuis un assez long temps, enlevée que j'ai été par Arcalaüs dans une de ses courses... Mais serons-nous assez forts, vous et moi, pour parvenir à remonter ce pesant écrou? Je n'ose l'espérer!

— Nous essayerons, dit Gandalin, qui, nourri du même lait qu'Amadis, était presque d'une force égale à la sienne.

— Nous essayerons, dit aussi son camarade, qui n'était pas dépourvu de toute vigueur.

— Nous essayerons, dit à son tour le nain d'un air piteux, car il savait combien il était incapable d'essayer.

— Restez tranquilles jusqu'à ce que tout repose en ce château, reprit la demoiselle. J'ai toutes les clefs de cette odieuse prison... Je vais descendre, par le soupirail, quelques provisions à vos maîtres. Et, dès que la nuit sera venue, je reviendrai vous trouver afin que vous m'aidiez à remonter leur lit dans la chambre supérieure, d'où l'on n'a point encore enlevé leurs armes....

La demoiselle dit et s'en alla.

Le soir, quand elle supposa que tous les habitants du château, hormis les prisonniers, dormaient leur somme, elle descendit vers les écuyers.

Périon et Florestan, qui avaient mangé de bon appétit les provisions que leur avait jetées la demoiselle, avaient fini par s'endormir, pleins d'espérance. Amadis seul, qui songeait à Oriane et à son enfant, Amadis seul ne dormait pas...

Quelle fut donc sa surprise en s'apercevant que le lit sur lequel il était, ainsi que Périon et Florestan, s'élevait lentement de terre et semblait rentrer dans le plafond de leur cachot!... Bientôt il se trouva à la hauteur du plancher de la chambre supérieure. Lors, un rayon de lune, pénétrant dans cette chambre, fit comprendre aux trois prisonniers qu'ils venaient d'être réintégrés dans l'endroit où ils s'étaient endormis l'avant-veille.

— Nous sommes sauvés! s'écria Florestan en reconnaissant ses armes et celles de ses compagnons à la place même où ils les avaient mises.

Ils étaient sauvés, en effet, ou à peu près sauvés, puisqu'ils avaient reconquis leurs armes. Pour comble de bonheur, la porte de cette chambre était ouverte : ils s'élancèrent au dehors en poussant tous trois le cri redoutable et redouté :

— Gaule! Gaule! Gaule! s'écria Périon.

— Gaule! Gaule! Gaule! répéta Amadis.

— Gaule! Gaule! repéta à son tour Florestan.

Le château fut bientôt en éveil. Les hommes d'armes accoururent, mais pour être renversés par les trois valeureux chevaliers qui, surtout dans ce moment-là, n'y allaient pas de main morte.

— Par ici! par ici! s'écria la demoiselle, indiquant à Amadis et à Gandalin, qui était délivré aussi, le chemin de la chambre d'Arcalaüs.

Hélas! le couard enchanteur, au bruit terrible que faisaient les chevaliers aux Serpents et leurs écuyers, venait de se réveiller et de se sauver par un passage connu de lui seul.

Dinarde elle-même, sa nièce Dinarde, réveillée comme lui, s'était comme lui sauvée, et toutes les recherches pour les retrouver l'un et l'autre furent vaines.

Les trois princes montèrent alors à cheval et s'éloignèrent de ce lieu maudit, suivis de leurs écuyers, de leur nain et de leur libératrice.

Cette dernière avait entendu crier Gaule! et ce cri lui était connu si les chevaliers qui le poussaient lui étaient encore inconnus. Elle eût bien souhaité de voir leurs visages au grand jour; mais ils avaient pris leurs heaumes au moment où le jour commençait à poindre, et, de cette façon, il lui avait été impossible de s'assurer d'une chose qu'elle soupçounait en tremblant de joie.

— Sire écuyer, demanda-t-elle à Gandalin avec l'accent de la prière, dites-moi, je vous en conjure, si l'un de ces trois vaillants chevaliers n'est pas l'illustre Amadis?...

On devait trop de reconnaissance à cette bonne demoiselle pour songer à se cacher d'elle.

— Le chevalier au heaume d'or et à la verte épée, répondit Gandalin, a nom Amadis de Gaule... Celui qui porte un heaume d'argent est le roi Périon lui-même...

A cette révélation, la demoiselle poussa un cri, et, allant se jeter aux pieds d'Amadis, qui s'arrêta étonné, elle lui dit avec des larmes de joie dans les yeux :

— Ah! seigneur Amadis, je vous revois enfin!... Et c'est moi qui ai eu le suprême bonheur de vous sauver!... Le ciel me devait bien ce dédommagement pour m'enlever le remords de vous avoir exposé, enfant, sur les eaux de la mer!... Me pardonnerez-vous, seigneur Amadis!... Me pardonnerez-vous aussi, seigneur Périon!...

Périon, reconnaissant alors dans cette demoiselle la bonne Dariolette, la protectrice de ses amours avec Elisène, descendit incontinent de cheval et s'en alla sans plus de façon l'embrasser cordialement, après s'être débarrassé de son heaume.

— Ma bonne Dariolette, répondit Amadis, mon noble père vient de vous répondre pour moi en vous embrassant comme je vais le faire à mon tour. Nous n'avons rien à vous pardonner; nous avons, au contraire, à vous remercier de nous avoir sauvé la vie à tous les trois, et nous vous remercions de grand cœur!...

Cela dit, Amadis enleva à son tour son heaume et accola tendrement la bonne Dariolette qui ne se sentait plus de joie d'être ainsi fêtée.

Puis on se remit en route, et quelques jours après toute cette compagnie abordait en Gaule en même temps et dans le même lieu que Galaor et son jeune ami Norandel, chargés par Lisvart d'aller à la quête des chevaliers aux Serpents.

## CHAPITRE XII.

Comment Galaor et Norandel se trouvèrent à la cour du roi Périon et obtinrent de lui les armures des chevaliers aux Serpents qu'ils rapportèrent au roi Lisvart.

Si l'arrivée du roi Périon, d'Amadis, de Florestan et de Dariolette fut une joie pour la reine Elisène et sa cour, l'arrivée de Galaor et de Norandel ne fut pas moins bien accueillie.

— Vous cherchiez les chevaliers aux Serpents? dit Périon à son fils et à celui de Lisvart. Si vous ne les trouvez pas céans, je crois que vous ne les trouverez nulle part ailleurs!...

Comme Galaor, étonné, ouvrait la bouche pour répondre, le roi de Gaule lui montra de la main les trois armures en quête desquelles il était.

Galaor et Norandel, voyant ces armures bossuées de coups, et reconnaissant les serpents d'or ciselés sur le fond d'argent des écus, se précipitèrent aux genoux du roi et lui baisèrent les mains :

— Ah! Sire, s'écria Galaor, j'aurais dû deviner, en effet, que vous trois, seuls, Amadis, Florestan et vous, pouviez porter ces armures invincibles! Ah! notre quête est terminée, et j'en suis doublement aise, puisqu'elle aboutit ici!...

Norandel, à son tour, s'écria :

— Octroyez-moi ces trois redoutables armures, Sire! laissez-moi les porter au roi Lisvart, mon noble père, afin qu'il n'ignore pas plus longtemps quelle est la reconnaissance qu'il vous doit!...

Périon, aussi modeste que vaillant, se laissa longtemps presser pour octroyer ces armes. Mais enfin, il se rendit.

Quelques jours après, Amadis, satisfait de voir sa mère et son père entourés de personnes qui leur étaient chères, saisit ce temps pour prendre congé d'eux et aller à la recherche d'aventures dignes de son courage. Florestan eût vivement souhaité de le suivre : Amadis s'y opposa, ne voulant pas laisser partager à son frère les périls et la gloire qu'il allait chercher; puis il s'embarqua, n'ayant avec lui que le nain Ardan et son fidèle Gandalin.

Le lendemain de son départ eut lieu celui de Galaor et de Norandel, qui retournèrent vers le roi Lisvart, avec les armures invincibles des trois chevaliers aux Serpents. On s'étonna, à bon droit, à la cour de ce prince, de leur subit retour. On croyait qu'ils avaient renoncé à leur quête : les armures répondirent pour eux.

— Je reconnais bien ces armes qui ont décidé du succès de la bataille! s'écria Lisvart; mais, ajouta-t-il, j'ignore les noms des chevaleureux hommes qui les portaient...

— Ah! Sire, ne put s'empêcher de répondre Galaor, si votre cœur n'était pas si fermé pour mes proches, vous devineriez sans peine les noms des vaillants chevaliers aux Serpents!... Il faut donc, sire, que ce soit moi qui vous apprenne que ce heaume d'argent était celui du roi Périon; que ce heaume vert était celui de Florestan, et qu'enfin, c'est sous ce heaume d'or qu'Amadis, mon illustre frère, s'exposait aux plus grands périls pour votre service et pour votre gloire!...

Lisvart eut presque autant de peine que la tendre Oriane à cacher l'émotion qui l'agita dans ce moment. Mais il en eût trop coûté à son ancien ressentiment pour s'étendre sur la louange d'Amadis, il préféra en donner de plus complètes au roi Périon. Il dit à Norandel qu'il regrettait beaucoup de ne connaître ce prince que par sa valeur et de ne l'avoir jamais vu qu'armé.

— Ah! Sire, répondit Norandel avec enthousiasme, à toutes les grandes qualités que vous lui connaissez, Périon joint la figure la plus belle et la plus majestueuse... Ce vaillant prince possède de vastes États, et commande à la nation la plus brave et la plus indépendante... Quant à la reine Elisène, elle joint à la beauté les grâces et les vertus les plus touchantes; et ce qui met le comble au bonheur de cette reine et de ce roi, c'est qu'ils ont dans leurs fils des héros dignes d'eux!...

Lisvart ne répondit rien; mais Oriane vint embrasser son frère, et, quoiqu'elle l'aimât tendrement, ce ne fut peut-être en cet instant qu'à celui qui louait Amadis qu'elle donnait cette marque de tendresse.

## CHAPITRE XIII

Comment Amadis, en quête d'aventures, arriva en Bohême, où il se fit connaître et admirer sous le nom de chevalier de la Verte-Epée.

En sortant de la Gaule, Amadis laissa son navire courir à l'aventure, abordant tantôt ici, tantôt là, et parcourut différentes contrées, toujours revêtu d'armes simples, sans devise sur son écu, mais aussi toujours avec sa merveilleuse et flamboyante épée qui jetait des lueurs si vertes.

C'est ainsi qu'il arriva jusque dans la Bohême, où il fut rencontré sur le bord d'un fleuve par le roi Taffinor, souverain de ce pays. Ce prince, alors sans suite et sans armes, hésita d'abord à l'aspect de ce chevalier inconnu, dont l'allure lui paraissait si ferme et si hardie; mais bientôt, reconnaissant en lui le chevalier de la Verte-Epée, dont la réputation était venue jusqu'à lui, escortée d'acclamations enthousiastes, il alla vers lui fort courtoisement :

— Chevalier de la Verte Epée, lui dit-il, le bruit de vos glorieux exploits est venu jusqu'à moi, et, sans que je vous connaisse sous un autre nom, je serais heureux de pouvoir vous retenir dans mes Etats durant quelque temps...

— Je suis peu de chose, Sire, répondit Amadis avec modestie; mais tel que je suis et tel que je vaux, je me mets volontiers à votre service...

Cela dit, il suivit le roi de Bohême dans son palais, où ce prince lui fit rendre les honneurs qu'il méritait, et où il le présenta à son fils Grasandor, pour lequel le chevalier de la Verte Epée se sentit pris d'une vive affection. Grasandor s'était déjà rendu recommandable par de belles actions; son humeur égale, sa courtoisie, sa générosité lui gagnaient facilement les cœurs. Au bout de quelques jours de relations amicales, le chevalier de la Verte Epée apprit de lui certaines choses relatives au chevalier Le Patin. Le Patin, blessé dans un combat, avait été forcé de renoncer pour quelque temps à ses prétentions outrecuidantes sur la princesse Oriane; il s'était fait transporter à Rome pour se rétablir, et, pendant ce temps, l'empereur son frère étant mort, il lui avait succédé, au grand regret de beaucoup de gens.

— Car, ajouta Grasandor, à peine sur le trône, Le Patin a commis le plus d'injustices possible... Il a exigé, entre autres choses, que mon père le roi de Bohême lui payât un tribut annuel, prétention exorbitante, mon père n'ayant jamais, au grand jamais, relevé de l'empire... Cependant il a manifesté très obstinément ses prétentions à ce sujet, et nous nous attendons chaque jour à quelque acte de violence de sa part...

En effet, le lendemain, on annonça à Taffinor qu'un chevalier ayant nom Garadan, proche parent de l'empereur, venait d'arriver, suivi de douze autres chevaliers, et demandait à être introduit près de lui. Taffinor, qui connaissait de longue main l'arrogance de cet envoyé, refusa d'abord de le recevoir : le chevalier de la Verte Epée le décida à l'écouter.

Lors Garadan, introduit, s'en vint fièrement devant Taffinor, sans plier le genou, et lui dit :

— Roitelet de Bohême, l'empereur mon maître dispose d'armées suffisantes pour réduire en poussière des Etats comme le tien... Mais, comme il ne veut pas exposer pour si peu le précieux sang de ses loyaux et fidèles sujets, il a décidé que la question se viderait entre douze chevaliers romains et douze de tes chevaliers, à toi, si toutefois tu peux en rassembler douze assez téméraires pour oser combattre contre l'empereur!

— Voilà bien des paroles pour bien peu de chose, répondit dédaigneusement le chevalier de la Verte Epée. Le Patin défie, le roi de Bohême accepte. Pour ma part, je suis prêt : l'êtes-vous, vous qui parlez si haut et avec si peu de courtoisie?...

Garadan regarda d'un air étonné celui qui lui parlait ainsi. Il était si fier de ses forces, qu'il avait souvent éprouvées, qu'il ne comprenait pas qu'on osât se mesurer avec lui.

— Prenez garde, chevalier! répondit-il. Vous jouez gros jeu en jouant contre moi, je vous en avertis!...

— Où serait donc la gloire si l'on n'avait affaire qu'à de petits adversaires! répliqua en souriant le chevalier de la Verte Epée.

— Alors, reprit Garandan, je demande le combat immédiat!...

— C'est accordé, si toutefois le roi de Bohême y consent!...

— J'y consens de tout mon cœur, vaillant compagnon, répondit Taffinor, fier de posséder en sa cour le chevalier de la Verte-Epée.

Les douze chevaliers romains venus en ambassade avec Garadan, et parmi lesquels se trouvait Arquisil, aussi parent de l'empereur, voulurent protester contre ce combat.

— Seigneur Garadan, dit Arquisil, vous outrepassez les ordres de l'empereur notre maître, en voulant remettre le sort de ce combat au hasard de votre bras!... Quelque valeureux qu'il soit, il ne doit pas assumer sur lui toutes les conséquences de cette affaire... L'empereur a formellement déclaré que ce serait une lutte de douze contre douze, et non un combat d'un contre un, ce qui n'est pas précisément la même chose...

— Qu'à cela ne tienne, s'écria le chevalier de la Verte Epée. Laissez-moi d'abord vider ma querelle avec l'impétueux Garadan; vous prendrez après le parti qui vous conviendra!...

— Nous y consentons, reprit Arquisil, mais toujours sous la condition que ce combat ne sera point décisif et que si, par impossible, Garadan succombe, les onze autres seront les maîtres de soutenir la même querelle!...

— Accordé! répondit le chevalier de la Verte Epée.

Le lendemain, Amadis et Garadan étaient en présence. A la deuxième passe, l'ambassadeur de Le Patin avait mordu la poussière. Lors Arquisil demanda incontinent que les conditions du combat fussent remplies. Les chevaliers bohémiens étaient prêts, ayant à leur tête Grasandor, le valeureux fils de Taffinor : ils s'élancèrent dans la lice à la rencontre des chevaliers romains.

Ces derniers auraient pu vaincre, animés qu'ils étaient par la défaite de Garadan. Mais ils avaient contre eux, non-seulement des hommes qui les valaient bien, mais encore le chevalier de la Verte Epée, qui, à lui seul, en valait quatre. Sa redoutable épée fit rage. Malgré les efforts héroïques du jeune Arquisil, les représentants de l'empereur furent mis hors de combat; lui-même allait être tué par le chevalier de la Verte Epée, après lequel, du reste, il s'était acharné, lorsque celui-ci, se ravisant, se contenta de le désarmer et de lui crier merci.

— Chevalier de la Verte Epée, dit Arquisil, je suis vaincu et je ne rougis pas de l'avoir été par une aussi vaillante main que la vôtre! Mais, permettez-moi de faire relever les corps de mes compagnons morts et de porter secours à ceux qui peuvent vivre encore... Les cœurs comme le vôtre sont accessibles à la générosité : ma voix ne se perdra pas dans le désert, j'en suis sûr...

— Vous avez raison de croire en moi, parce que moi aussi je crois en vous, répondit le chevalier de la Verte Epée. J'ai votre parole, cela me suffit : faites en paix votre œuvre d'humanité... Quand vous aurez fini, vous pourrez retourner librement à Rome... Promettez-moi seulement de revenir ici, ou ailleurs, lorsque vous en serez requis au nom du chevalier de la Verte Epée, qui est le mien comme vous savez.

Arquisil promit et partit.

Peu de temps après, le chevalier de la Verte Epée, voyant que Taffinor et son fils étaient à l'abri d'attaques du genre de celle qu'il avait été appelé à réprimer, songea à se rapprocher d'Oriane dont il n'avait pas reçu de nouvelles. Ses adieux avec le roi de Bohême furent touchants : il quittait des cœurs faits pour comprendre le sien. Aussi Taffinor et Grasandor firent-ils, jusqu'au dernier moment, tous leurs efforts pour le retenir auprès d'eux, mais sans pouvoir y réussir.

— Je vois bien, seigneur, lui dit Taffinor, que des intérêts bien chers vous appellent ailleurs : je cède à cette impérieuse loi de la nécessité, je consens à regret à me séparer de vous... Puisse la fortune la plus heureuse remplir votre espoir! Vous êtes né pour le bonheur!... Mais, seigneur, avant de nous quitter, ne voudrez-vous point nous apprendre le nom de celui à qui nous devons tant?... Vous me l'avez célé jusqu'ici et j'ai respecté votre incognito... Cependant, je vous en conjure, achevez de m'attacher à jamais à vous, donnez-moi cette marque suprême de confiance de m'avouer qui vous êtes... Sur mon honneur, votre secret sera bien gardé!...

— Je vous crois et je me rends, répondit l'amant d'Oriane. Apprenez donc que je suis Amadis, fils du roi Périon de Gaule, et le plus malheureux chevalier qui fut jamais!...

— Ah! s'écria Taffinor, je m'en étais déjà douté! mais je me refusais à croire qu'un si chevaleureux prince pût être si longtemps absent de la cour du roi son père, et de celle du roi Lisvart...

Amadis lui raconta alors la plus grande partie de ses démêlés avec le roi de la Grande-Bretagne, et la perspective où il se trouvait d'une guerre prochaine avec lui pour la défense de l'Ile Ferme.

— Acceptez donc mon secours, dit Taffinor; je vous le dois et je vous l'offre de grand cœur... Je vous promets de vous envoyer l'élite de mes troupes, commandées par mon fils Grasandor, dès que vous me le demanderez, soit au nom du chevalier de la Verte Epée, soit au nom que vous avez rendu si glorieux et si redoutable!...

Amadis embrassa Grasandor, qui venait de survenir.

— Mon cher prince, lui dit-il, nous nous disons adieu, mais cela veut dire au revoir... Car j'espère bien que la malefortune cessera de me persécuter comme elle le fait, et que nous nous reverrons en des heures plus prospères... Notre amitié ne sera pas ébréchée par l'absence, j'en suis sûr... Je ne dois pas vous avoir trouvé pour vous perdre, je ne veux pas vous avoir rencontré pour ne plus jamais vous revoir... Notre séparation sera de courte durée... En attendant l'heure de la réunion, pensez à qui vous aime, à ce pauvre chevalier de la Verte Epée qui n'a pas encore, paraît-il, le droit précieux de se reposer dans le bonheur!... Aimez-moi, aimons-nous, mon cher prince... Les souvenirs qu'on arrose de larmes de regret sont toujours verts et parfumés!...

Taffinor et son fils embrassèrent de nouveau Amadis et, les larmes aux yeux, le reconduisirent jusqu'à l'esquif qui devait le conduire à vingt lieues de là, en pleine mer.

— Adieu! cria-t-il au moment de disparaître, en agitant les bras vers eux.

— Adieu! répondirent-ils en répondant à ses gestes par d'autres, non moins éloquents.

## CHAPITRE XIV

Comment le roi Lisvart, en chassant le cerf dans la forêt de Windsor rencontra deux enfants, deux chiens et une lionne, et voulut savoir d'un ermite pourquoi il les avait rencontrés.

Pendant que le malheureux chevalier de la Verte Epée errait de royaumes en royaumes, éloigné de toute joie comme de tout espoir, le roi Lisvart, cause première de sa misère, vivait tranquille dans ses Etats, sans plus songer au vaillant cœur qui lui était venu en aide. Sa cour était redevenue florissante, et, chaque jour, de nouvelles fêtes et de nouveaux plaisirs, des joutes et des parties de chasse, y attiraient un grand nombre de chevaliers étrangers.

On était au mois de septembre. Lisvart était depuis quelque temps dans la forêt de Windsor, où il avait un château charmant, et où il venait de passer la belle saison. Il chassait. Un jour, un cerf de taille merveilleuse franchit des toiles dressées à son intention, et s'échappa, suivi de quelques chiens. Le roi, vivement animé à la poursuite de cet animal, se trouva bientôt seul à l'extrémité de la forêt.

Son ardeur n'avait pas été vaine; le cerf, très malmené, était presque aux abois, lorsque Lisvart aperçut devant lui deux beaux enfants de six à sept ans, dont l'un tenait en laisse une grande lionne. Cet enfant, voyant passer près de lui le cerf très échauffé, lâcha sa lionne en l'excitant de la voix, ce qui n'était guère nécessaire, car en deux bonds la fauve bête avait atteint le pauvre brameur et lui chantait un hallali dans les entrailles, à coups de griffes. Les deux enfants accoururent, l'un fit la curée, l'autre sonna du cor, et deux petits chiens accoururent pour prendre leur part du festin. La curée finie, ils remirent la lionne en laisse, couplèrent les deux chiens, et reprirent le chemin par lequel ils étaient venus.

Lisvart, que ce spectacle avait fortement ébahi, et qui s'était dérobé pendant un instant derrière un bouquet d'arbres, sortit alors de sa cachette et appela celui des deux enfants qui tenait la lionne, lequel vint vers lui d'un air assuré.

— Mon jeune ami, lui demanda-t-il, ne pourriez m'apprendre qui vous êtes?

— Sire chevalier, répondit l'enfant, j'ai été nourri et élevé jusqu'ici par un saint homme qui a nom Nascian, et je ne connais que lui pour père...

Le roi continua à être ébahi, non plus de ce qu'il voyait cette fois, mais de ce qu'il entendait. La réputation du vieux Nascian était connue, c'était un saint homme et un vieil homme incapable d'avoir personnellement un enfantelet de l'âge de celui qui parlait à Lisvart dans ce moment-là. Désireux d'être mieux instruit, il se fit conduire à l'ermitage, où il trouva Nascian en prières.

— Mon père, lui dit-il, j'ai quitté ma chasse pour suivre ce bel enfantelet qui conduisait si merveilleusement cette lionne en laisse... Sa physionomie, son allure, m'a frappé... Tous les enfants n'ont pas ce regard, cette martialité précoce... Evidemment, ce jeune arbuste vient d'une illustre souche... C'est un surgeon d'arbre géant...

Pendant que Lisvart parlait, Nascian, qui le regardait attentivement, le reconnut pour son roi.

— Pardon, Sire, de ne pas vous avoir tout d'abord reconnu, lui dit-il en se jetant à ses genoux.

— Mon père, répondit Lisvart en le relevant avec bonté, puisque vous me connaissez, j'espère que vous ne refuserez pas de débrouiller pour moi les ténèbres qui enveloppent la naissance de cet enfantelet... Vous supposez bien que ma curiosité a un but et qu'elle ne peut être que favorable à votre petit protégé...

— La vérité est, Sire, repartit le bonhomme, que depuis six ans que je le nourris, je l'aime et le considère comme il s'était sorti de mes entrailles... Mais il n'est pas mon fils : c'est un enfant que m'a envoyé la Providence. La lionne que vous venez de voir l'avait trouvé et l'emportait toute joyeuse dans sa gueule, sans doute pour réjouir ses lionceaux..... Les bêtes ne sont pas si féroces que le croient et que le disent les hommes. Elles aiment qui les aime et tuent qui les veut tuer. La lionne et moi nous vivions en bons voisins. Je lui demandai l'enfant, elle me le rendit; je voulus qu'il la tétât comme faisaient ses lionceaux, elle s'y prêta avec une bonté toute maternelle qui m'arracha les larmes des yeux, et c'est ainsi qu'il fut sauvé!... Je n'ai plus rien à vous dire sur son compte maintenant, Sire, sinon que, dès le premier jour, en le prenant dans mes bras pour l'examiner de plus près, j'aperçus sur sa poitrine divers caractères blancs et rouges que je déchiffrai péniblement... Quelques-uns de ces signes combinaient le mot *Esplandian*, ce fut le nom que je lui donnai..... Voilà, Sire, tout ce que je sais sur cet enfant... Son camarade, plus âgé que lui d'une année, est le fils de ma sœur et du chevalier Sergil...

— Mon père, dit le roi de plus en plus émerveillé, cette aventure n'intéresse singulièrement... Nous ne pouvons douter que cet enfant ne soit protégé par le ciel, puisqu'il a été si miraculeusement sauvé d'un péril de mort où tout autre eût infailliblement succombé!... Je veux continuer votre œuvre, vénérable ermite..... Par ainsi, je vous prie de vous trouver demain matin à la fontaine des Sept-Hêtres avec cet enfant et son compagnon, le petit Sergil, qui m'est cher aussi, puisqu'il est votre neveu et le fils d'un brave chevalier qui m'a servi avec loyauté...

— Je serai là, Sire, avec mes jeunes compagnons, répondit Nascian.

Il était heure de midi. Lisvart prit congé du bonhomme et retourna au château, où l'on commençait à prendre inquiétude de son absence trop prolongée.

## CHAPITRE XV

Comment, à son retour, le roi Lisvart trouva chez lui une lettre d'Urgande qui concordait avec la précédente rencontre, et comment il se rendit le lendemain à la fontaine des Sept-Hêtres.

Grumedan avait été chargé par la reine Brisène d'aller à la rencontre du roi. Ils se joignirent à l'entrée de la forêt.

— Sire, dit le vieux chevalier, madame la reine commençait à être inquiète de votre longue absence... Nous avons supposé que vous vous étiez obstiné à courre le cerf qui avait franchi les toiles, et que vous étiez parvenu à l'atteindre... Quoi qu'il en soit, madame la reine a pris inquiétude et m'a envoyé à votre

quête ; d'autant plus qu'elle a à vous remettre une lettre qui vient de lui être apportée par une demoiselle richement vêtue, montée sur un fort aubin et conduite par un nain...

Lisvart pressa le pas et, suivi de Grumedan, il arriva bientôt au château de plaisance où l'attendait la reine. Là, après avoir tendrement accolé Brisène et Oriane, accourues à la nouvelle de son arrivée, il demanda la lettre annoncée. On lui remit un parchemin fermé par une belle émeraude montée en or, sur laquelle étaient gravés ces mots : « Scel d'Urgande-la-Déconnue. »

Il ouvrit ce parchemin avec empressement et lut ce qui suit :

« Très haut et très puissant prince,

« Urgande-la-Déconnue, qui vous aime, vous avertit que le jouvenceau allaité de trois différentes nourrices doit vous être bien cher. Il est appelé, non-seulement à vous sauver de la plus périlleuse aventure, mais encore à assurer votre gloire et votre repos, c'est-à-dire votre paix avec le vaillant Amadis de Gaule. Ce jouvenceau est de lignée royale par son père et par sa mère ; il surpassera en vaillance et en grandeur les chevaliers les plus renommés de son temps. Il tiendra des trois nourrices dont il a pris le lait : il aura la force, le courage et la générosité de la lionne, les mœurs douces et bienfaisantes de la brebis, la grâce, l'esprit, la séduction, la vertu de la troisième nourrice qui lui donna son sein.

« J'ai dit. Vous connaissez trop, Sire, le savoir de celle qui vous est tendrement attachée, pour hésiter à la croire.

« URGANDE-LA-DÉCONNUE. »

Lisvart avait, en effet, pleine confiance en la fée Urgande ; il ne douta point qu'elle n'eût voulu lui parler de l'enfant à la lionne qu'il venait de rencontrer dans la forêt de Windsor. Il étonna beaucoup la reine en lui disant :

— Je suis sûr maintenant, madame, que j'ai vu il y a une heure l'enfant que m'annonce Urgande dans sa lettre, et que demain vous aurez la même conviction et le même plaisir que moi lorsque vous verrez cette charmante créature.

Il raconta alors la rencontre qu'il avait faite du petit Esplandian, et tout ce qu'il en avait appris de la bouche de bonhomme Nascian.

Galaor et Oriane étaient présents à ce récit.

— Pour ma part, Sire, dit le premier, quoiqu'il me soit difficile de rien comprendre à cette aventure, j'ai une telle confiance en madame Urgande-la-Déconnue, et je suis si bien assuré qu'elle ne peut se tromper, que déjà cet enfant m'est cher, parce que j'en espère la réunion de la Gaule et de la Grande-Bretagne, d'Amadis et du roi Lisvart.

Quant à Oriane, son trouble, son émotion, en entendant ce récit, ne sauraient se décrire. Depuis peu de temps, précisément, elle avait appris de Mabile, qui tenait cet aveu de la sœur de Durin, quel avait été le sort de son enfant. Elle avait pleuré bien des larmes amères, elle avait eu à soutenir contre elle-même, c'est-à-dire contre son désespoir, des luttes bien âpres, d'autant plus âpres qu'elles avaient été contenues et célées à tout le monde. Maintenant, comme les naufragés qui se raccrochent avec énergie à la plus faible planche, au plus petit brin d'herbe, elle se raccrocha avec passion à cette espérance qui lui était jetée là au moment même où son courage allait sombrer. Cet enfant qui s'annonçait si merveilleusement, c'était le sien, elle n'en doutait plus !...

Le lendemain, au lever de l'aurore, tout le monde était en route pour la forêt, et bientôt on arrivait à la fontaine des Sept-Hêtres, où étaient déjà tendus de riches pavillons. La reine fit relever les courtines du sien ; et la tendre Oriane, à demi soutenue par sa fidèle Mabile, et contraignant à grand'peine les mouvements impétueux de crainte et d'espérance qui se partageaient son âme, avait sans cesse les yeux fixés sur la route de la forêt qui conduisait à l'ermitage.

Enfin Nascian parut, suivi de deux vavasseurs de sa famille et des deux petits enfants. Esplandian, beau comme l'amour, portait sur son dos un lièvre de bonne taille et, dans ses mains, deux perdrix tuées par lui à coups de flèches. Sergil, lui, menait la lionne en laisse. Quant aux vavasseurs, ils portaient sur un lit de branchages le grand cerf de la veille ; et les deux petits chiens couplés le suivaient, tout en folâtrant de gueule et de pattes autour de la lionne, qui laissait faire.

Le roi alla au devant du vieil ermite, l'embrassa cordialement et, prenant le jeune Esplandian par la main, il le vint présenter à la reine.

— Voici, madame, dit-il, le plus beau jouvenceau que nous ayons jamais vu paraître en notre cour.

— Sire, dit Esplandian avec une grâce et une noblesse au-dessus de son âge, daignez accepter la chasse que je viens de faire à votre intention...

— Non, cher mignon, répondit le roi, il faut que vous fassiez vous-même le partage... J'accepterai quelque chose, mais je ne peux accepter tout...

Esplandian troublé de voir tous les regards fixés sur lui, surtout ceux d'Oriane qui le dévoraient tendrement, Esplandian rougit beaucoup. Cependant, reprenant assurance, il dit :

— Sire, ce beau cerf est le plus noble des animaux que j'apporte : il est bien juste qu'il vous appartienne... Je supplie madame la reine de vouloir bien accepter ce lièvre... Et je meurs d'envie d'offrir ces deux perdrix à cette belle demoiselle que j'ai tant de plaisir à voir...

Et, en disant cela, le jouvenceau tendait ses bras vers Oriane, toute palpitante d'émotion et de bonheur. Elle allait se trahir, lorsque, fort heureusement pour elle, son père interrompit Esplandian en lui disant :

— Mon doux ami, si vous nous donnez tout ainsi, vous n'aurez plus rien à donner aux autres personnes de ma cour?...

— Ah ! Sire, répondit l'enfant, n'est-ce pas de votre main que ceux qui vous suivent doivent recevoir des grâces, et ce grand cerf ne suffira-t-il pas pour celles que vous voudrez leur faire?...

Le roi, surpris et charmé de cette réponse, em-

brassa de nouveau Esplandian. Puis, se tournant vers le bonhomme Nascian, qui contemplait toute cette scène d'un air attendri, il lui dit :

— Mon père, la Providence a ses vues... Elle vous a confié d'abord cet enfant, mais pour qu'il me fût confié un jour à moi-même... Je veux achever dignement l'œuvre que vous avez si bien commencée... Je vous demande donc ces deux enfants, Esplandian et Sergil... Ils seront élevés dans ma cour, comme mes enfants propres, afin qu'ils deviennent dignes de la destinée qui m'a été annoncée pour eux par Urgande-la-Déconnue...

Nascian remit alors les deux enfants entre les mains du roi, et, avant de les quitter, il se jeta à genoux, leva les bras vers le ciel, comme pour l'implorer.

— Chers agnelets qui allez bientôt manger l'herbe amère de la vie, leur dit-il avec mélancolie, laissez-moi vous bénir, moi pauvre pécheur, laissez-moi appeler sur vos jeunes têtes la clémence ineffable et les précieux bienfaits de l'éternel et glorieux Fabricateur des mondes !... Aimez qui vous aimera, mes agneaux, et ne haïssez que le mal, sans jamais haïr les mauvais, qui sont de chair et d'os et faits de passions comme vous... La tolérance est la première et la plus belle des vertus humaines... Soyez bons et doux, vous serez grands et forts... Allez votre voie, mes chers enfants, et que Dieu vous garde !...

A ces mots les deux enfants, qui se tenaient dans le giron de la reine, s'élancèrent vers le saint homme qui les avait élevés et ils embrassèrent ses vieilles mains tremblantes, qui avaient guidé leurs premiers pas dans la vie. Nascian les attira sur son cœur, les baisa tendrement sur leurs belles joues roses, en pleurant à la dérobée; puis il les repoussa doucement en répétant :

— Allez votre voie, mes enfants, et que Dieu vous garde !...

La reine alors se levant, dit au bon ermite :

— Mon père, je vous remercie pour ma part de nous avoir accordé ces deux belles créatures que vous avez élevées. C'est devant vous que je veux faire leur partage : j'adopte votre neveu, et, comme le premier mouvement du petit Esplandian a été pour ma fille, la princesse Oriane, c'est à elle que je le confie... Approuvez-vous ce choix, mon père?...

Nascian, les yeux mouillés de douces larmes, ne put répondre qu'en s'inclinant respectueusement devant la reine.

Quant à Oriane, éperdue, presque folle de joie en sentant palpiter et vivre en son giron cet enfantelet qui en était sorti, elle ne sut rien dire, rien répondre. Elle avait retrouvé son fils, le fils de son cher Amadis!

—

## CHAPITRE XVI

Comment le chevalier de la Verte Epée, toujours en quête d'aventures, arriva en Romanie à la cour de la belle Grassinde, qui devint amoureuse de lui.

Où était-il, pendant ce temps, le père d'Esplandian?

Le chevalier de la Verte Epée, en sortant de la Bohême et de la cour de Taffinor pour se rapprocher un peu de la Grande-Bretagne, se trouva un jour sur les confins de la Romanie, près d'un port de mer tirant son nom de la ville de Sadine, une des plus agréables du monde tant pour sa situation que pour sa forme étagée.

En tournant autour de cette ville bâtie en amphithéâtre, dans laquelle il ne voulait entrer que de nuit, le chevalier de la Verte Epée se trouva tout-à-coup en face d'une troupe aussi nombreuse que brillante, composée de jeunes dames et de fiers chevaliers qui chevauchaient dans la prairie.

Amadis tenait beaucoup à n'être pas remarqué, parce qu'il tenait beaucoup aussi à s'embarquer le soir même, à l'insu de tout le monde. Il chercha donc à fuir ces inconnus et ces inconnues. Mais, par malheur, il avait été vu, et force lui fut de répondre courtoisement à une demoiselle qui s'était détachée du groupe pour venir vers lui.

— Chevalier, lui dit-elle, ma belle maîtresse, la princesse Grassinde, que vous voyez là-bas au milieu de mes compagnes, éclatante de blancheur et de beauté, comme un lis au milieu de violettes, vous fait prier de venir lui parler !..

— Demoiselle, répondit Amadis, il est dans mon destin de ne pas m'arrêter, même pour causer avec les plus belles princesses de la terre..... J'ai l'âme noyée de mélancolie, et je ferais un bien mauvais compagnon.

— Chevalier, dit alors d'une voix rude un des seigneurs qui avait accompagné la demoiselle, vous savez mal recevoir les gracieuses invitations qu'on vous fait l'honneur de vous adresser..... Tant pis pour vous !... Mais, figue ou raisin, de gré ou de force, vous viendrez parler à la belle princesse Grassinde, notre maîtresse.

— J'aurais pu, répondit froidement Amadis, j'aurais pu me rendre à la prière faite d'une voix polie par cette jolie bouche que voici... Mais, du moment que vous ordonnez, comme je ne sais pas obéir aux voix brutales, je m'abstiens, et plus que jamais je refuse...

— Par Dieu ! s'écria le chevalier, c'est ce que

nous allons voir ! Brandafidel sait punir les téméraires qui le refusent..... Par ainsi, mon gentilhomme, je vous ordonne... vous m'entendez bien ? je vous ordonne de descendre de cheval d'abord, puis d'y remonter, la tête tournée du côté de la croupe et tenant la queue de votre monture en guise de bride... C'est dans cet état qu'il me plaît que vous vous présentiez devant l'incomparable princesse Grassinde !...

— C'est vous qui vous présenterez devant elle en cette ignominieuse position, répliqua Amadis en faisant volter son cheval et en revenant sur Brandafidel, la lance au poing.

Brandafidel, fier de sa force et sûr de la victoire, prit du champ et revint à son tour sur le chevalier de la Verte Epée ; sa lance se brisa contre l'écu de ce dernier, qui en reçut un éclat dans la gorge, ce qui ne l'empêcha pas de faire vider les étriers à son outrecuidant adversaire.

— Chevalier ! cria Amadis à Brandafidel, qui venait de rouler tout étourdi dans la poussière ; chevalier, vous êtes mort si vous ne consentez à votre tour à subir l'humiliante condition que vous avez osé me proposer !...

Le présomptueux Brandafidel fut un instant sans répondre. Mais l'épée d'Amadis, qui le menaçait, lui fit comprendre qu'il devait se décider et se résigner.

— J'accepte, murmura-t-il d'une voix étouffée par la honte ; j'accepte et vous demande merci !...

Lors Amadis le laissa se relever, et il attendit, calme et sourieur, qu'il fût remonté à cheval, le visage tourné du côté de la croupe, et la queue de l'animal entre ses mains.

— Maintenant, dit-il, rejoignons votre incomparable maîtresse !

La belle Grassinde, cousine de Taffinor, roi de Bohême, avait trop entendu parler du chevalier de la Verte Epée pour ne pas l'avoir immédiatement reconnu à celle qui brillait à son côté, et surtout à la façon dont il s'en était servi contre Brandafidel, qui passait pourtant pour le plus redoutable chevalier de la contrée. En voyant le sang qui coulait en abondance de la gorge d'Amadis, elle le ramena vitement à son palais, où maître Hélisabel, expert chirurgien, fut aussitôt mandé. Hélisabel sonda la plaie faite par l'éclat de la lance de Brandafidel, et la trouva assez profonde et assez dangereuse pour déclarer à Amadis que la cure en serait longue, et qu'il ne serait pas avant un mois en état de porter ses armes.

Amadis se résigna difficilement. Il avait espéré pouvoir s'embarquer le soir même et se rapprocher ainsi petit à petit de sa chère Oriane. Tout au contraire, il lui fallait retarder son partement d'un mois ! Son chagrin fut extrême, malgré la bienveillante et tendre hospitalité de la reine Grassinde.

Car cette belle et intéressante princesse n'avait pu le voir sans l'aimer, tant à cause de sa mâle beauté qu'à cause de son mâle courage. Les femmes ne savent pas toujours faire d'excellents choix en amour, et les plus vaillantes se donnent souvent aux plus couards. Grassinde, avait été frappée aux yeux et au cœur par la fière mine du chevalier de la Verte Epée. Mariée à dix-huit ans, veuve à dix-neuf, elle croyait qu'elle ne retrouverait pas, parmi les hommes, la perle rare qu'elle avait perdue, et elle s'était bien juré à elle-même de rester maîtresse et de n'accepter jamais de maître.

Hélas ! la femme propose et l'amour dispose ! Grassinde était sérieusement enamourée d'Amadis, dont elle ne connaissait que le surnom de chevalier de la Verte Epée. Pas un jour ne se passait qu'elle ne vînt en personne savoir des nouvelles de son cher malade, et alors elle restait avec lui de longues heures, qui disparaissaient comme autant d'éclairs, toujours prête à lui ouvrir son cœur, exclusivement rempli de lui. Mais, chaque fois, le calme, la réserve, la froideur même d'Amadis, la rembarraient et rencognaient son amour bien loin.

— Il ne m'aime pas ! murmurait-elle en soupirant.

Un mois s'écoula ainsi. Le chevalier de la Verte Epée, guéri de sa blessure, songea au départ, et il supplia la reine Grassinde de lui permettre de la quitter pour aller à la cour de l'empereur d'Orient.

— Seigneur, répondit Grassinde, pâle et attristée de cette nouvelle, il me serait doux de vous retenir plus longtemps céans ; mais vous en décidez autrement, je m'incline devant votre volonté..... Allez donc où le devoir vous appelle !... Avant votre départ, cependant, je désirerais obtenir de vous une grâce...

— Ah ! madame, dit vivement Amadis, ordonnez ! Il n'est rien que je ne doive et que je ne veuille faire pour vous prouver ma reconnaissance.

— Eh bien ! seigneur, reprit Grassinde, j'ai à vous confier le secret le plus important de ma vie ; mais il m'en coûterait trop de vous ouvrir mon cœur en ce moment... Partez donc, et revenez-nous vite !... Le meilleur navire de ma flotte vous portera en Grèce ; Hélisabel ne vous quittera point. Je connais trop à quel point votre courage peut vous exposer, pour que son secours ne vous soit pas précieux. Tout ce que j'ose exiger de vous, c'est de revenir me voir, à votre retour de Grèce, avant qu'une année soit expirée !...

Le chevalier de la Verte Epée le lui promit, lui baisa courtoisement la main, ce qui la fit tressaillir, et prit enfin congé d'elle, ce qui la plongea dans la plus noire mélancolie du monde.

## CHAPITRE XVII

Comment, en quittant la princesse Grassinde, le chevalier de la Verte Epée fut porté par la tempête sur les côtes de l'île du Diable, dont on lui raconta la sinistre histoire.

Ayant donc les mariniers dressé leurs voiles pour tirer la voie de Constantinople, ils perdirent bientôt de vue les côtes de la Romanie. Bientôt aussi la mer s'éleva, et fut si grande la tempête, que quelque ordre que sussent mettre les mariniers à gouverner le vaisseau qui portait Amadis et sa fortune, ils finirent par désespérer de sortir de cette passe. Huit jours durant, quasi désespérés de salut, n'attendant plus rien que la miséricorde de Dieu, ils ne surent en quel lieu ils étaient, ni où ils allaient, ni comment ils en sortiraient. L'orage, la grêle, la pluie étaient si épais et si continuels, que le ciel, la terre et la mer semblaient conjurés contre ce pauvre navire et les gens qu'il contenait. Enfin il fut poussé à terre vers deux heures de la matinée, par si grande force qu'on le crut ouvert de toutes parts.

Lorsque le jour fut tout-à-fait venu, les passagers, qui s'étaient réjouis d'avoir enfin quelque part où aborder, tombèrent dans un autre effroi, plus grand peut-être que le premier : ils avaient abordé en l'île du Diable, laquelle était habitée par un étrange monstre ! Peu s'en fallut même que, pour échapper à ce péril effroyable, la plupart ne se rejetassent au parfond des ondes.

— Qu'avez-vous donc pour vous mouvoir ainsi? leur demanda le chevalier de la Verte Epée.

— Hélas ! seigneur, répondirent les mariniers, où pensez-vous donc avoir abordé ? Quel gouffre, quel naufrage nous eût pu advenir pire que celui-ci ?... Nous voilà au pouvoir du diable qui, sous forme de monstre, a ruiné cette île qui était une des contrées les plus fertiles et les mieux habitées du monde !...

— Mais, reprit le chevalier, je n'ai encore rien vu qui vous autorise à vous effrayer ainsi que vous le faites ?... Dites-moi donc un peu quel diable ou quel monstre vous fait ainsi désespérer et lamenter ?...

Lors, maître Hélisabel, un peu moins épouvanté que ses compagnons, prit la parole et répondit :

— Seigneur, cette île, où notre malechance nous a jetés, était possédée, il n'y a pas longtemps, par un géant, le plus grand tyran qui fût en toutes ces îles, lequel avait à femme une honorable dame, autant sage, douce et vertueuse qu'il était méchant et cruel. Il lui engendra une fille nommée Brandaginde, qui fut en son temps une des plus gentes pucelles de la terre, à ce point que maints grands seigneurs et hauts hommes l'eussent volontiers requise en mariage. Néanmoins, la cruauté du géant était si extrême, qu'aucun de ces amoureux n'osait la demander pour femme, et que lui-même, d'ailleurs, repoussait obstinément toutes les prétentions de cette nature. Cette gente pucelle croissait pendant ce temps en âge et en beauté, en ardeur et en désir d'expérimenter quel bien on peut avoir avec les hommes; ce désir lui crut si fortement dans le sang, que, connaissant la répugnance de son père à la donner à qui que ce fût, elle fit tant, par blandissement et incestueuses caresses, qu'elle l'attira à l'amour d'elle et eut sa compagnie charnelle...

— Cette histoire est horrible ! s'écria avec dégoût le chevalier de la Verte Epée.

— Nous ne sommes pas au bout, répondit Hélisabel. Elle avait commercé charnellement avec son propre père, ce qui était déjà suffisamment horrible, en effet... Mais le crime a ses pentes et ses échelons : on ne s'arrête pas lorsqu'on a commencé, il faut toujours aller, toujours descendre ! Brandaginde machina la mort de sa propre mère, afin de vivre plus à son aise en l'erreur de son inceste, ce à quoi le père donna son prompt consentement. Lors, un jour, comme elle était grosse, elle se promenait avec sa mère dans un verger; elles arrivèrent près d'un puits très profond : Brandaginde fit un mouvement un peu rude, et sa mère alla se rompre le cou au fond de ce puits...

— Horrible ! horrible ! répéta le chevalier de la Verte Epée avec indignation.

— Le peuple murmura de cet événement, reprit Hélisabel; le géant, qui n'aimait pas les murmures, dit à son peuple qu'il avait appris par trois de ses dieux, l'un figuré en léopard, l'autre en lion et le troisième en homme, que de lui et de sa fille devait naître une créature destinée à être si redoutable dans toute la contrée, qu'aucun de ses voisins n'oserait plus jamais entreprendre de guerre contre lui... Sous cette couleur il épousa publiquement sa malheureuse fille, laquelle, peu après, enfanta un monstre dont je vais essayer de vous faire la description. Ainsi, il est plein de poils par le visage, les pieds et les mains, si plein de poils qu'il en ressemble à un ours. Le reste de son corps est couvert d'écailles si fortes et si dures qu'il n'y a pas de flèche, si acérée, qui le pût jamais percer... En outre, il a des ailes d'une si grande envergure qu'elles lui passent le dessus du dos, ce qui fait qu'il s'en couvre comme d'un bouclier. Dessous ces ailes, sortent pieds, bras et mains, avec ongles tranchants comme ceux d'un lion... Ses yeux ont l'éclat féroce de deux charbons ardents, à ce point que, dans la nuit, rouges et luisants, on les prend parfois pour deux étoiles. Ses dents sont si longues et si aiguës qu'il en trancherait volontiers les plus solides harnais. Au moyen de quoi il a rendu cette île complètement inhabitable... Quand il court et s'irrite contre un obstacle quelconque, homme ou animal, la fumée lui sort des narines avec une flamme qui brûle, corrompt et empoisonne tout... Les mariniers qui fréquentent contre leur gré cette mer, l'appellent communé-

ment Endriague, lequel est tenu et réputé par eux plus pour le diable lui-même que pour monstre produit par nature...

—Pourquoi l'a-t-on laissé régner, cet Endriague? demanda, tout ébahi, le chevalier de la Verte Epée.

— Eh ! seigneur, répondit Hélisabel, comment aurait-on pu l'en empêcher? Six semaines après sa naissance, ce monstre surpassait en hauteur le géant son père. Sa mère voulut le voir, aussitôt qu'elle eut fait ses relevailles; elle alla dans la tour où jusque-là il avait été enfermé. A peine eut-il aperçu l'incestueuse Brandaginde, que l'Endriague s'élança sur elle, lui déchira le sein de ses griffes aiguës, et lui dévora le cœur... Le géant son père voulut alors le punir de ce matricide abominable, et, pour cela faire, il lui jeta avec colère son épée au travers de son corps : la pointe s'en émoussa sur la peau squammeuse du monstre, puis, rebondissant aussitôt, s'en revint percer la poitrine de celui qui l'avait lancée... L'Endriague, ainsi devenu libre, s'élança hors de la tour, déploya ses vastes ailes et s'envola sur la cime d'un rocher, où il fixa son aire comme un vautour humain qu'il est, et d'où il fondit sur les malheureux habitants de cette île maudite, qu'il mangea jusqu'au dernier. Voilà l'histoire de l'île du Diable et de son unique habitant. Trouvez-vous, seigneur chevalier, que les mariniers aient raison de regretter d'avoir abordé ici?...

— J'excuse leur effroi, maître Hélisabel, mais je ne le partage pas, repartit le chevalier de la Verte Epée. Puisqu'il existe dans cette île un monstre tel que vous le dépeignez, il faut en purger la terre le plus vitement possible. C'est mon devoir de chevalier, et je vais le remplir.

— Dieu vous assiste, seigneur chevalier, s'écria le pilote qui avait entendu la résolution que venait de prendre Amadis; mais, pour nous, nous n'irons pas plus loin. C'est déjà trop que de nous être approchés à ce point de cette île maudite.

— Je ne force personne à me suivre, reprit le chevalier de la Verte Epée. Les meilleures actions sont celles qui se font spontanément, sans contrainte aucune.... D'ailleurs, il n'est pas besoin de tant de monde, malgré les périls de cette aventure : ou je réussirai seul, ou j'échouerai seul.

— Dieu vous assiste ! répéta le pilote en se signant.

## CHAPITRE XVIII

Comment, malgré les prières des mariniers, le chevalier de la Verte Epée descendit dans l'île du Diable, et y lutta corps à corps avec l'Endriague, qu'il vainquit.

Lors, sans tenir le moindre compte des exhortations et des prières des mariniers qui lui affirmaient, sur leur âme, qu'il courait à une mort certaine, le chevalier de la Verte Epée se fit descendre à terre avec le fidèle Gandalin, Hélisabel et son nain.

Une fois dans l'île, il n'y avait plus à reculer. Outre qu'Amadis n'en avait nulle envie, il était déjà en vue de l'antre fait de rochers noirs où l'Endriague gîtait à la manière des animaux féroces.

— Mes chers amis, dit-il alors à ses trois compagnons qui le priaient, les larmes aux yeux, de renoncer à cette téméraire entreprise, je ne veux plus entendre vos doléances qui sont peut-être fort sensées, mais qui répugnent à mon tempérament. Pour ne les plus entendre, je vous convie à entrer dans cette anfractuosité que je vois là, et à vous y cacher le plus soigneusement possible... Je ne sais pas aller en arrière, surtout lorsqu'il s'agit de venger l'humanité outragée en supprimant un monstre tel que celui dont vous venez de me parler... Je vais donc marcher au devant de l'Endriague... Advienne que pourra ! j'aurai du moins fait mon devoir !...

Puis, prenant son écuyer à part, il lui dit, non sans émotion :

— Mon cher Gandalin, quoique mon courage ne soit pas entamé d'un fétu à l'heure où je te parle, nonobstant je sens bien qu'il s'agit ici pour moi d'une lutte terrible dont il se peut que je ne sorte pas vainqueur... Cet instant est donc solennel pour moi : je songe aux absents... Si je succombe, ami cher, promets-moi que tu porteras mon anneau à la princesse Oriane, et que tu lui diras que la mort la plus affreuse m'a paru encore plus supportable qu'une absence comme celle à laquelle son père m'a condamné...

— Je vous le promets, répondit Gandalin en sanglottant. Mais, ô mon cher maître, puisque vous pressentez un si funeste dénouement à cette périlleuse aventure, pourquoi la tentez-vous?...

— Parce que dans cette vie, mon cher Gandalin, il faut toujours faire son devoir, quoi qu'il en coûte !..

Et, cela dit, le chevalier de la Verte Epée s'avança, la lance en arrêt, dans la direction des rochers noirs où il supposait que l'Endriague s'était gîté.

Bientôt, en effet, un sifflement aigu et quelques tourbillons de fumée lui prouvèrent qu'il ne s'était pas trompé et que le monstre était proche. Son cheval, effrayé, se cabra et refusa d'avancer. Amadis alors descendit, et, s'emparant de sa lance pour parer le premier choc, il alla tranquillement à la rencontre de l'homicide fils de Brandaginde...

Tout en avançant, le vaillant chevalier se disait, en ses cogitations, que ce monstre, tout invulnérable qu'il parût être au premier abord, devait être cependant vulnérable par quelque côté; et, supposant que ses deux yeux féroces, rouges comme sang, brillants comme flamme, ardents comme braise, devaient être précisément cet endroit vulnérable, il en choisit un pour but à son premier coup de lance, et il eut le bonheur de réussir.

L'Endriague, en sentant entrer le fer dans son œil droit, poussa un rauque cri de douleur dont l'écho se répercuta de rochers en rochers jusqu'aux oreilles des mariniers qui, en ce moment, prièrent pour l'âme des quatre téméraires compagnons. Mais bientôt, faisant taire sa douleur, le monstre dé-

ploya ses ailes sinistres et s'élança sur le chevalier, qui lui porta sa lance à la gueule. L'Endriague la brisa comme verre avec sa formidable mâchoire, et en rejeta le bois, tout en en gardant le fer qui lui déchira la gorge et lui fit vomir des torrents d'un sang noir et impur.

Il n'était pas vaincu pour cela. Amadis s'en aperçut, et il s'escrima de la plus âpre façon avec sa vaillante épée, qui, malheureusement, rebondissait sur le corps squammeux de l'Endriague comme s'il eût frappé sur une enclume. Il l'atteignit cependant dans les naseaux, et ce nouveau coup augmenta de beaucoup l'effusion de sang qui commençait à l'étouffer.

Un instant le chevalier de la Verte Epée espéra en venir à bout; mais il dut bientôt abandonner cette folle espérance. L'Endriague, malgré les blessures qu'il avait reçues, parvint à le saisir entre ses griffes cruelles qui firent craquer ses os après avoir brisé les mailles de son haubert. Amadis se sentit perdu; une sueur froide lui courut sur tout le corps; il ferma les yeux malgré lui, et murmurant :

— Mourir sans t'avoir revue!..... Oriane!..... Oriane!...

Ce souvenir amoureux sembla lui porter bonheur. L'Endriague, étouffé par son propre sang, détendit ses griffes, tomba comme une masse sur le dos, et expira en vomissant un torrent de feu et de fumée empoisonnée...

Le chevalier de la Verte Epée, s'étant relevé, fit quelques pas en chancelant. Heureusement, Hélisabel et Gandalin, inquiets, s'étaient avancés à la découverte : ils accoururent à son secours. Gandalin délaça vitement son heaume et s'aperçut qu'il respirait encore.

— Mon cher maître! s'écria-t-il, Dieu soit loué! vous vivrez.

— Je vais mourir, murmura Amadis, déjà, en effet, couvert de la pâleur verdâtre des moribonds. Je vais mourir, mon cher Gandalin : rappelle-toi la promesse que tu m'as faite..... Tu joindras à l'anneau que je t'ai chargé de remettre à la divine Oriane, ce cœur qui n'a jamais cessé de battre pour elle et qui, à cette heure suprême où l'on ne songe qu'à Dieu, est uniquement occupé d'elle...

Gandalin, à demi-mort lui-même de douleur, se jeta en sanglot sur le corps quasi inanimé du chevalier de la Verte Epée. Hélisabel, qui venait de lui verser sur les lèvres quelques gouttes d'un cordial puissant, et qui épiait sur son visage décoloré le plus léger signe d'un retour à la vie, Hélisabel s'empressa de couper court à cette désolation.

— Seigneur, dit-il, Gandalin avait raison tout-à-l'heure : vous vivrez! C'est moi qui vous le déclare. Vous vivrez pour jouir de votre triomphe et recevoir les acclamations de vos admirateurs!...

En effet, bientôt le chevalier de la Verte Epée commença à reprendre ses sens et ses forces. La pâleur livide de son visage disparut pour faire place à une pâleur rosée. Les yeux, d'où tout-à-l'heure la vie semblait s'être retirée, reprirent de leur éclat.

— Ah! chère Oriane!... murmura Amadis, qui commença alors à espérer

Mais cet effort amena un flux de sang que Hélisabel put arrêter à temps, fort heureusement; si bien qu'au bout de quelques instants, il jugea que son blessé était en état d'être transporté.

Lors, Gandalin, tout joyeux, sonna plantureusement du cor, ainsi qu'il avait été convenu entre lui et les mariniers, et ceux-ci accoururent, émerveillés de cette victoire, moitié pour féliciter le chevalier de la Verte Epée et le remercier d'avoir délivré la terre d'un monstre, et moitié pour voir de près, sans danger aucun, cet Endriague si redouté. Quand ils arrivèrent et qu'ils aperçurent cet incestueux fils de Brandaginde, dont le cadavre occupait sur le sol une large surface, ils ne purent s'empêcher de tressaillir d'horrreur et de crainte, bien qu'il leur fût à peu près prouvé qu'ils n'avaient plus rien à redouter de lui. Puis, quand leur peur fut partie, ils donnèrent toute leur attention et toute leur admiration au vaillant chevalier qui venait d'accomplir cette héroïque action.

Ils tendirent avec empressement un pavillon sous lequel Amadis fut porté et où il reçut les soins les plus délicats de la part de tous ces rudes hommes de mer qui retenaient leur souffle pour ne pas troubler le repos dans lequel le cordial d'Hélisabel l'avait plongé.

Le second jour, maître Hélisabel déclara à Amadis qu'il était désormais sauvé, mais que la perte abondante de sang qu'il avait faite, rendrait sa guérison un peu longue.

— Hélas! murmura le blessé, encore un retard. Le ciel ne veut donc pas que je revoie la princesse Oriane.

— Seigneur, lui dit maître Hélisabel, je vais, si vous le permettez, écrire à la princesse Grassinde et à l'empereur de Grèce pour leur annoncer cet heureux événement.

— Oui, répondit Amadis d'une voix faible, écrivez à l'empereur que l'île du Diable est délivrée à tout jamais de l'Endriague, et que le chevalier de la Verte Epée la remet sous sa puissance, mais que, blessé dans le combat, il est hors d'état de pouvoir aller lui embrasser les genoux.

## CHAPITRE XIX

Comment le chevalier de la Verte Epée fut tranporté à la cour de l'empereur de Grèce, et de l'impression profonde qu'il fit sur les yeux et sur le cœur d'une gente pucelle ayant nom Léonorine.

Un messager fut donc envoyé par maître Hélisabel au comte de Salender, frère de la belle Grassinde, pour que ce prince présentât à l'empereur d'Orient la lettre dans laquelle étaient contenus les détails de l'événement que l'on sait.

La surprise et l'admiration de l'empereur furent extrêmes, en appre-

nant la fin de l'horrible monstre qui lui avait tué tant de braves chevaliers de ses Etats.

Dans son enthousiasme pour la valeur sans pareille du chevalier de la Verte-Epée, il voulut voler à son secours; mais son âge et les prières de l'impératrice le retinrent, contre son gré. Lors il députa vers ce héros le prince Gastilles, son neveu, avec le comte de Salender, qu'il chargea de lui rendre les plus grands honneurs et de l'amener le plus tôt possible dans sa cour. En même temps qu'eux, il envoya un dessinateur avec ordre de portraiturer l'Endriague, afin de pouvoir élever un monument dans sa capitale et dans l'île, où l'on verrait en bronze, de grandeur naturelle, ce monstre effroyable et le vaillant chevalier qui l'avait terrassé.

Quelques jours après, le navire qui ramenait le chevalier de la Verte-Epée, fut signalé dans les eaux de la flotte impériale, qui tout aussitôt arbora ses pavillons d'honneur pour le recevoir. L'empereur lui-même alla au devant d'Amadis, l'embrassa tendrement et le fit conduire à son palais dans une riche et moelleuse litière qu'il avait fait préparer exprès. L'impératrice ne tarda pas à paraître.

— Madame... essaya de prononcer Amadis, en tâchant de se lever pour se mettre à ses genoux et lui baiser la main.

— Nous sommes vos obligés, chevalier de la Verte-Epée, répondit cette princesse avec beaucoup de grâce, en l'empêchant de s'agenouiller et le faisant asseoir à côté d'elle. Nous vous devons tout : agissez donc envers nous en bienfaiteur...

La jeune reine Menoresse, qui suivait l'impératrice, cherchait en vain à démêler les traits du chevalier. Deux ans auparavant, dans un voyage qu'elle avait fait, elle avait été attaquée par des robeurs et défendue courageusement par Galaor dont elle avait conservé un très aimable souvenir, du reste comme presque toutes les femmes protégées par cet amoureux chevalier. En apercevant le vainqueur de l'Endriague, elle fut frappée de la ressemblance qui existait entre lui et Galaor.

— Sire, dit-elle à voix basse à l'empereur, ce chevalier de la Verte-Epée cache certainement un prince de la meilleure lignée du monde, après la vôtre, toutefois, et je ne serais pas étonnée qu'il fût de l'illustre race des princes de Gaule!...

— Quel que puisse être ce chevalier, madame, répondit l'empereur, nous devons respecter l'incognito dont il s'enveloppe. Essayer de soulever un pan de son voile pour déchiffrer son véritable nom, serait un crime de lèse-hospitalité que je n'excuserais dans personne de ma cour. Tout ce qu'il importe de savoir et de dire, c'est que le chevalier de la Verte-Epée honore ceux qui le reçoivent. Heureux sera le souverain qui l'acquerra pour gendre ou pour beau-frère!...

Les dames présentes se disposaient à demander au chevalier de la Verte-Epée les détails émouvants de son combat périlleux avec le monstre de l'île du Diable, et elles s'apprêtaient à frissonner de leurs plus voluptueux frissons, lorsque parut une gente pucelle âgée seulement de huit printemps. C'était la princesse Léonorine, fille unique de l'empereur de Grèce. Deux jeunes filles de son âge la suivaient : c'étaient les deux filles du roi de Hongrie.

Léonorine aurait pu être prise pour la déesse de la Beauté, et adorée comme telle. Elle n'avait rien de terrestre, rien de charnel. Ses yeux étaient bleus comme le ciel et transparents comme l'eau d'une source : on lisait son âme candide au travers. Ses joues roses avaient le duvet des fruits auxquels aucune main profane n'a touché. Ses lèvres, rouges comme la pulpe d'une grenade, faisaient ressortir encore l'éclatante blancheur de ses dents. Il y avait, dans toute sa petite personne, une grâce, une onction, une suavité, un parfum qui faisait involontairement ployer les genoux.

En la voyant, Amadis crut voir Oriane aux premières heures de son amour pour elle, c'est-à-dire lorsqu'elle lui apparut pour la première fois à la cour du roi d'Ecosse. Ce ressouvenir d'une joie lointaine, à laquelle avaient succédé d'autres joies moins chastes, puis des douleurs, celle de la séparation, ce ressouvenir jeta l'âme du chevalier de la Verte Epée dans un trouble indéfinissable : il oublia en quel lieu il se trouvait, il se crut seul et pleura de chaudes larmes sur ces heures évanouies...

Chacun se regarda, surpris. On commençait même à trouver étrange cette distraction d'un simple chevalier en face de l'impératrice et de l'empereur, lorsque celui-ci, devinant bien qu'une passion profonde seule était capable d'absorber à ce point le vainqueur de l'Endriague, vint doucement le prendre par la main et lui dire :

— Seigneur chevalier de la Verte Epée, voici ma fille qui vient vous féliciter sur votre victoire...

Amadis releva vivement la tête et rougit en comprenant à quelle songerie intempestive il s'était laissé aller.

— Seigneur, lui dit la jeune Léonorine avec une grâce charmante, en lui présentant deux couronnes, voici deux couronnes dont l'empereur mon père m'a fait présent pour en disposer à mon gré... Toutes deux viennent de mon bisaïeul Apollidon qui les fit faire avec dix autres pour l'incomparable Grimanèse... J'attendais pour les offrir à qui les méritât. Vous êtes venu, vous avez vaincu le monstre qui avait dépeuplé une île et rempli d'effroi la mer Egée, c'est à vous que ces couronnes reviennent de droit, et je suis heureuse de vous les offrir, mais sous quelques conditions que je vous prie d'accepter avant que je ne vous les déclare.

— Ah! madame, s'écria-t-il, je n'en imagine aucune qui puisse m'empêcher de vous obéir.

— Eh bien! seigneur, dit Léonorine avec un air d'embarras qui parut animer les roses de son teint, j'exige que vous donniez l'une de ces deux couronnes à la demoiselle qui vous semblera la plus belle; vous réserverez l'autre pour la dame qui a su le mieux toucher votre cœur et vous nous direz le sujet de vos larmes à mon apparition.

Amadis rougit à cette troisième demande, il lui fallait dévoiler le secret de son âme. Se remettant enfin :

— Madame, dit-il, la plus brillante couronne

de l'univers serait encore au-dessous de celle que méritent vos charmes naissants : permettez-moi de vous la rendre et d'en couronner vos cheveux adorables. Je réserve la seconde à une dame parfaite en vertus et en perfections; la première fois que je la vis, elle avait votre âge. Ah! madame, vous rappelez dans mon âme ce moment décisif de ma vie avec tant de vérité, que mes larmes m'ont trahi : je vous conjure de ne pas m'en demander davantage.

— Vraiment, fit l'empereur, laissons ce propos, chère mignonne, car nous n'en savons pas plus que si le chevalier n'avait rien dit et nous devons nous excuser de l'avoir mis à cette épreuve.

— Sire, répondit Amadis, je me trouverai récompensé largement si je demeure en votre bonne grâce et votre souvenir.

— Seigneur chevalier, acceptez cet anneau de ma main, hasarda Léonorine.

Amadis mit un genou en terre et baisa la main que lui présentait Léonorine; la bague valait la peine d'être remarquée, elle était en tout semblable à celle de la couronne de beauté et venait d'un roi indien nommé Filipane, qui en avait fait hommage à Apollidon, aïeul de l'empereur.

— Si vous vous en séparez, dit l'empereur, que ce soit en faveur d'un parent, pour ce que, si la fortune le conduit en ces contrées, il puisse connaître et servir la demoiselle qui vous le donne.

— J'ai souvent ouï parler d'Apollidon, qui édifia l'arc des loyaux amants en l'Ile Ferme, répondit Amadis; en traversant cette île pour aller en Grande-Bretagne, j'ai vu sa statue et celle de la belle Grimanèse et toutes les merveilles de cet endroit.

— Vous connaissez probablement, reprit l'empereur, le chevalier qui a conquis le palais enchanté, j'en ai beaucoup ouï vanter le courage.

— Sire, répliqua Amadis, je lui ai parlé maintes fois, il se nomme Amadis, fils du roi Périon de Gaule; enfant, il fut trouvé sur la mer, plus tard après avoir vaincu en plein champ Abies d'Irlande, il fut reconnu par ses parents.

— Par mon âme, fit l'empereur, si je supposais qu'un si grand seigneur se résolût à faire un si grand chemin, je croirais que vous parlez de vous-même, et j'hésite à ne pas l'affirmer.

Amadis se tut; l'empereur ne sut rien, et se contenta de traiter magnifiquement son hôte pendant les six jours qu'il demeurait encore à Constantinople un peu contre ce qu'il avait décidé : en effet, lorsque le chevalier de la Verte Epée voulut retourner vers Grassinde, l'empereur le décida à lui accorder trois jours, et la princesse Léonorine l'ayant fait mander près d'elle, le fit entourer de toutes ses dames en manière de jeu, mais dans le but d'en obtenir cinq jours de plus.

Pendant ce délai, les dames lui donnèrent lieu de raconter tous les enchantements de l'Ile Ferme; il décrivit la cour de Lisvart et les contrées qu'il avait parcourues; le brillant entourage de ces beautés curieuses et folâtres l'enivrait au point qu'il pensait que la présence d'Oriane ne laisserait rien à ajouter à son bonheur.

Cette pensée l'attrista jusqu'au départ. La reine Menoresse qui lui portait une amitié contenue, comprit la nécessité d'une séparation; elle fit apporter six épées très riches qu'il devait offrir à ses amis de la part de la reine; il promit d'envoyer au palais un sien parent, chevalier de mérite et quitta ce séjour en toute hâte.

## CHAPITRE XX

Comment le chevalier de la Verte Epée revint en Romanie auprès de la reine Grassinde, pour tenir la parole qu'il lui avait faite; et comment cette princesse l'obligea à la conduire en la Grande-Bretagne, pour être déclarée la plus belle.

Le chevalier de la Verte-Epée embarqué et sorti du port de Constantinople, ainsi qu'il vient de vous être dit, eut si bon vent, qu'en moins de vingt jours il arriva au lieu où l'attendait la belle Grassinde.

Malgré qu'il fût assez loin de la Grande-Bretagne, néanmoins en se sentant approcher petit à petit du lieu où son cœur prenait vie, il se trouva tant délibéré, que rien ne lui parut plus impossible. A mesure qu'il allait, il lui semblait respirer l'air que devait respirer Oriane qu'il n'avait pas vue depuis si longues années!... Et ces bonnes senteurs du retour dont il remplissait imaginairement son âme et ses poumons, lui ramenaient une infinité de souvenirs et de projets; il songeait par avance aux moyens qu'il emploierait pour voir Oriane, et aux discours qu'il lui ferait lorsqu'il l'aurait vue!...

La reine Grassinde, sachant l'arrivée du chevalier de la Verte Epée, sur le compte duquel on lui avait dit monts et merveilles, vint le recevoir le plus amoureusement qu'elle put, accompagnée de maints chevaliers, dames et demoiselles de son pays. Puis, l'ayant accolé, elle le conduisit en son palais, en l'entretenant des propos les moins ennuyeux qu'elle pût imaginer, afin de le distraire et de le récréer.

— Croyez, lui dit-elle, chevalier de la Verte Epée, croyez que si j'ai eu par le passé bonne estime de vous, je l'ai à présent meilleure encore, puisque vous avez si fidèlement tenu la promesse que vous m'aviez faite de revenir céans avant l'expiration de l'année...

— Madame, répondit Amadis, à Dieu ne plaise que je sois de ma vie ingrat en votre endroit!... Car, vous m'avez tant rendu votre obligé, que je ne tiens la vie, après Dieu, que de maître Hélisabel qui m'accompagna par votre commandement.

Par ainsi disposez de moi à votre convenance : je vous appartiens.

— Vraiment, reprit Grassinde, heureuse de l'entendre parler ainsi, vraiment, s'il vous a fait ce service, je le répute mien et lui en sais aussi bon gré que si c'était en ma propre personne...

Et, comme il était heure de souper, et que la chaleur avait été grande tout le jour, elle commanda de dresser les tables sous une très plaisante treille, le long du verger le plus gai qu'il fût possible de voir. Là furent servies les viandes les plus exquises et les plus abondantes. Puis, les nappes ôtées, on alla se promener çà et là dans le verger, et si longuement que la nuit vint sans qu'on s'en aperçût.

Avec la nuit vint aussi le sommeil, et la princesse Grassinde conduisit elle-même le chevalier de la Verte Epée à la chambre qu'elle lui avait fait préparer d'une façon digne de lui. Elle aurait bien voulu rester quelques heures pour deviser; mais elle comprit qu'elle serait importune, à cause de la fatigue qu'il devait éprouver, comme suite naturelle de son voyage, et elle se retira, après lui avoir donné le bon soir.

Le chevalier de la Verte Epée se coucha. Mais, au lieu de s'endormir, il entra en sa mélancolie accoutumée, et, comme si Oriane eût été présente, il se prit à murmurer :

— Ah! ma mie, ma longue absence de votre divine personne m'a tant donné de douleur que, n'eût été la crainte de vous offenser par ma mort, je serais depuis longtemps déjà sous terre!

A cette parole, Gandalin, qui s'était endormi, se réveilla en sursaut et lui demanda s'il lui plaisait quelque chose.

— Ami Gandalin, répondit Amadis, ne prends point garde à mes lamentations. Ce sont lamentations d'amour : j'en souffre, mais j'en suis heureux...

— Vous êtes un étrange personnage, dit Gandalin, d'ainsi vous affliger, lorsque vous devriez le plus vous réconforter et prendre cœur; car, ne sommes-nous pas en voie pour retourner vers Oriane, qui vous cause toutes ces maladies? Il me semble, sauf erreur, que vous feriez tout aussi bien de vous distraire de ce pensement... Vous tomberez malade, si vous continuez, et cela juste au moment où vous allez avoir le plus besoin de toute votre santé!... Je vous conseille, quant à cette heure, le repos le plus profond...

— Eh! comment donc veux-tu que je prenne repos, s'écria Amadis, lorsque je songe que ma parole m'éloigne d'Oriane, puisqu'elle m'enchaîne céans!... Oriane m'appelle, Grassinde me retient!..

— Qu'en savez-vous?.. Ce qui paraît le plus vous éloigner sera peut-être ce qui vous rapprochera le mieux. Ce qui paraît le mieux vous retenir sera peut-être ce qui vous éloignera le plus!... La vie est pleine de ténèbres et d'incertitudes, mon cher maître. On sait bien ce qu'il y a dans le passé, on ignore ce qu'il y a dans l'avenir... Pour le présent, je crois que nous ferions bien de dormir...

— Dormons! soupira le chevalier de la Verte Epée.

Le lendemain, il était déjà haute heure lorsqu'il se leva et s'en vint trouver les dames qui l'attendaient pour ouïr la messe, laquelle étant parachevée, Grassinde le prit par la main et lui dit, à voix basse :

— Chevalier, un an avant que vous ne vinssiez en ce pays, je me trouvais en une assemblée chez le duc de Basile... Mon frère, le marquis de Salinder, que vous connaissez bien, et en la garde duquel j'étais alors, se mit à dire à haute voix, je ne sais pourquoi, devant toute l'assistance, que ma beauté était d'une excellence telle, que nulle autre de la compagnie ne se devait en rien comparer à moi..... Il ajouta que s'il y avait chevalier qui voulût soutenir le contraire, il était prêt à le combattre... Soit que mon frère fût redouté, soit que ce qu'il venait de dire fût l'opinion de l'assistance, nul ne le voulut contredire; au moyen de quoi j'emportai honneur sur toutes les belles dames de Romanie. Je ne m'en suis tant réjouie, chevalier, que depuis que j'ai eu le plaisir de vous rencontrer sur mon chemin..... Et si, par votre moyen, je pouvais parvenir à ce que mon cœur, depuis ce moment, a tant désiré, je m'estimerais la plus heureuse des femmes de ce monde...

— Madame, répondit Amadis, commandez-moi ce qu'il vous plaira... S'il est en mon pouvoir de l'exécuter, vous serez promptement obéie.

— Monseigneur, reprit Grassinde, je me suis laissé dire qu'en la maison du roi Lisvart sont les plus belles filles que l'on sache... S'il vous plaisait de m'y conduire et de faire en sorte, par armes ou autrement, que j'aie le pas sur elles comme je l'ai eu jusqu'ici sur toutes les autres, je serais plus tenue à vous qu'à tous les autres chevaliers de la terre... Voilà le don que j'ai toujours eu en vouloir de vous demander, vous priant affectueusement de me l'octroyer... Je partirai aussitôt que vous le voudrez, et mènerai avec la plus grande et la meilleure compagnie, afin de faire honneur à un chevalier tel que vous êtes. Une fois que nous serons arrivés en présence du roi de la Grande-Bretagne et de tous ceux et de toutes celles de sa cour, vous maintiendrez que la dame que vous conduisez, qui sera moi, est plus belle que nulle de toutes les pucelles que nous y trouverons; et s'il y a quelqu'un d'assez mal avisé pour dire autrement, vous l'en ferez dédire à force d'armes..... Je vous supplie également, mon cher chevalier, de me mener en l'Ile Ferme, où il y a, paraît-il, une certaine chambre enchantée, en laquelle aucune dame ou demoiselle ne peut entrer si elle n'excède en beauté l'incomparable Grimanèse!... Par ainsi, chevalier de la Verte Epée, avisez en vous-même si vous devez me refuser ou non.

Quand le chevalier eut entendu ce discours, prononcé tout d'une traite, il changea de couleur.

— Hélas! madame, lui répondit-il, qui vous ai-je donc meffait pour que vous exigiez de moi pareilles choses? C'est me demander ma mort, tout simplement!...

Amadis songeait au tort qu'il ferait à Oriane, aux mépris qu'il s'attirerait, aux chagrins qui en seraient la suite, et cela le rendait malheureux par avance. D'un autre côté, en considérant tous les bons traitements qu'il avait reçus de la reine Grassinde, et la promesse par laquelle il s'était volon-

tairement obligé à la servir, il se disait ingrat et discourtois au possible.

Dans cette cruelle perplexité, il eût voulu n'être pas né; il maudissait la fortune qui lui était contraire, à ce qu'il lui semblait du moins, lorsque, soudain, il s'avisa d'une chose : c'était qu'Oriane n'était plus fille, mais femme parfaite, ayant eu enfant, et qu'ainsi celui qui la voudrait maintenir plus belle fille que Grassinde n'était belle femme, aurait tort, et, par raison, il pourrait le combattre... C'était là une subtilité qu'il se proposait de faire entendre à sa chère princesse, soit avant, soit après, selon le temps et l'occasion qu'il en aurait.

Alors, comme s'il fût sorti d'une ténébreuse prison, Amadis releva joyeusement la tête et reprit :

— Madame, je vous supplie de me pardonner la faute que j'ai commise envers vous..... Mon cœur, qui a toute puissance sur moi, me voulait d'abord faire aller ailleurs que là où vous voulez aller, et j'y serais certainement à cette heure peut-être, n'eût été l'obligation que je vous ai pour tant d'honneur et de bon traitement... Par ainsi, sans avoir égard, madame, à l'indiscrète parole que j'ai dite, vous voudrez bien me considérer comme votre serviteur le plus obéissant...

— En bonne foi, répondit Grassinde qui n'était pas encore bien rassurée, en bonne foi j'ai été bien ébahie, chevalier, en voyant votre propos sitôt changé; je ne comprenais guère comment vous me refusiez chose qui ne peut que tourner à votre honneur et à ma gloire..... Mais, puisque vous êtes maintenant en si bonne délibération, je vous prie de la continuer, étant assurée que par votre moyen j'aurai, sur les filles de la Grande-Bretagne, le pas que j'ai eu sur les dames de Romanie; ce qui me permettra de porter les deux couronnes, comme ayant conquis le premier lieu de beauté...

— Madame, reprit le chevalier de la Verte Epée, la route que vous allez faire est longue..... Nous aurons à passer par tant de pays étrangers que cela pourra bien vous fatiguer et ennuyer... Peut-être même que ce merveilleux embonpoint, ces vives couleurs, qui sont une partie de vos charmes, s'en trouveront quelque peu amoindris. Ce que vous gagnerez au bout de votre voyage, vous vous exposerez à le perdre en route..... Par ainsi, madame, pensez-y avant que d'en venir au repentir...

— Chevalier, repondit Grassinde, le conseil en est pris et ma résolution certaine..... Pour chose qui me puisse advenir, je ne différerais point de partir, sans épargner argent, peine ou danger quelconque. Quant à ce que vous me dites qu'il nous faudra traverser maintes terres étrangères, la mer nous pourra relever de cette peine, ainsi que j'ai su de maître Hélisabel.

— Puisqu'il en est ainsi, madame, dit Amadis, résigné, faites donc donner ordre à vos affaires et partons quand il vous plaira.

— Ce sera le plus tôt que je pourrai... En attendant, chevalier, je vous supplie de ne pas vous ennuyer..... Essayez de passer le temps le plus joyeusement qu'il vous sera possible... J'ai oiseaux, chiens et veneurs pour vous donner du plaisir. Par quoi je suis d'avis que vous alliez aujourd'hui courre le cerf ou le chevreuil, comme vous aviserez...

## CHAPITRE XXI

Comment, en attendant l'heure du départ de la reine Grassinde, le chevalier de la Verte Epée se mit à chasser; et comment, dans l'une de ces chasses, il fit rencontre de Bruneo de Bonnemer et d'Angriote d'Estravaux avec lesquels il partit pour la Grande-Bretagne.

En attendant donc les apprêts du départ de la reine Grassinde, le chevalier de la Verte Epée s'en alla, accompagné de plusieurs gentilshommes, en la forêt voisine où ils trouvèrent maintes bêtes sauvages sur lesquelles furent lancés tant de chiens courants, qu'en peu d'heures elles furent aux abois.

En poursuivant un cerf échappé des toiles, Amadis et Gandalin s'égarèrent, et si avant dans la forêt, que, la nuit étant venue, ils s'aperçurent qu'ils allaient être forcés de la passer là, à la lueur des étoiles. Ils tentèrent cependant de s'orienter, et, tout en cheminant, ils arrivèrent près d'une fontaine entourée d'arbres épais, où ils firent boire leurs chevaux et où ils délibérèrent d'attendre le jour.

Pendant que Gandalin s'occupait de choses et d'autres, Amadis se mit à se promener sous ces beaux arbres, en attendant que le sommeil lui vînt. Il n'avait pas fait vingt pas qu'il aperçut sur le gazon un cheval blanc, couché mort, et couvert de blessures fraîchement reçues; puis il entendit une voix d'homme dolente et pleurarde, sans pouvoir comprendre d'où elle venait. Amadis s'approcha le plus qu'il put dans la direction supposée de cette voix, et, au bout de quelques instants, il entendit les paroles suivantes, toujours dolentement proférées.

— Ah! chétif, triste et infortuné Bruneo de Bonnemer! force t'est maintenant de finir tes jours avec tes affections!..... Ah! vaillant Amadis de Gaule, mon bon seigneur, vous ne verrez plus jamais votre loyal compagnon Bruneo... Car, en vous cherchant, comme le lui avait commandé Mélicie, votre sœur bien-aimée, il est tombé aux mains de traîtres qui le font mourir sans qu'il puisse recevoir aide ni secours de nul de ses amis!... Ah!... fortune ennemie de mon heur, tu m'as si bien éloigné de tout remède que je n'ai seulement pas moyen de faire entendre mon désastre à aucun pour m'en venger, ce qui me serait un tel réconfort, que mon esprit partirait plus content de ce misérable monde!... Hélas! Mélicie, fleur et miroir de toutes les parfaites beautés de ce monde, vous perdez aujourd'hui le plus loyal serviteur qu'eut jamais dame ou demoiselle, car il ne pensa en sa vie qu'à vous obéir, complaire et servir... Sur mon âme! ô Mé-

liciel si vous considérez bien, vous trouverez peut-être que cette perte est extrême pour vous ; vous n'en retrouverez jamais un autre qui soit tant à vous comme était Bruneo, lequel sent déjà la lumière de sa vie s'éteindre, et son cœur navré perdre ses forces et son espoir...

Bruneo de Bonnemer se tut un instant, puis il soupira et reprit :

— Ah ! mon grand ami Angriote d'Estravaux, où êtes-vous maintenant !... Comment m'avez-vous abandonné ?... Nous avions longtemps poursuivi cette quête ensemble, et, quand il s'agit surtout de rester, vous me laissez sans aide ni secours quelconque ! Ah ! je ne vous blâme pas, ami Angriote, puisque c'est moi qui ai été aujourd'hui la cause de notre séparation, qui sera désormais éternelle..... Je ne vous en blâme pas, mais j'en souffre bien !...

Lors les sanglots étouffèrent sa parole.

Le chevalier pleurait aussi ; il s'approcha de Bruneo et lui dit :

— Qui vous afflige ainsi, quel malheur vous a ainsi abattu ? prenez courage, je vous en supplie ; Dieu m'a envoyé pour vous aider.

Bruneo croyait entendre son écuyer Lasinde qu'il avait envoyé quérir un religieux pour se confesser, il continua :

— Mon ami Lasinde, tu as bien tardé, car je m'en vais trépasser sur l'heure ; aussitôt que je le serai, tu rapporteras à Mélicie sept lettres qui sont dans mon pourpoint.

— Mon ami, répondit le chevalier de la Verte Epée, je ne suis pas Lasinde, mais Amadis, et je vais vous mener à guérison, je l'espère.

Bruneo, sans parler, reconnaissant Amadis à la voix, l'embrassa doucement, et tous deux restèrent quelque temps mêlant ensemble les larmes de leurs yeux.

Gandalin s'approcha au bruit qu'ils faisaient, et il aida Amadis à déshabiller Bruneo, puis il partit chercher maître Hélisabel et une litière pour enlever Bruneo.

Hélisabel arriva bientôt avec Gandalin et réconforta Bruneo avec quelques puissants onguents ; pendant le sommeil qui suivit ce pansement, ils aperçurent un cavalier armé d'une hache teinte de sang ; deux têtes de chevaliers pendaient à l'arçon de sa selle.

A la vue d'un rassemblement de personnes, le cavalier s'arrêta et eut peur ; mais le chevalier de la Verte Epée, reconnaissant Lasinde, écuyer de don Bruneo, vint au-devant de lui avec Gandalin.

Lasinde s'enfuit au galop craignant de tomber en un guet-apens ; Amadis eut beaucoup de peine à le ramener, en lui criant de loin qu'il était un ami.

— Mon pauvre maître est trépassé en allant aux aventures pour votre recherche, dit Lasinde rassuré.

— Il n'est pas trépassé, Dieu merci ! puisque nous voilà ! répondit Amadis. Mais dis-moi, ami Lasinde, pendant que ton maître dort, quels malheurs lui sont arrivés et quelles sont ces deux têtes sanglantes qui pendent à l'arçon de ta selle ?...

Lors, cet écuyer raconta que Bruneo de Bonnemer s'étant écarté d'Angriote d'Estravaux, son compagnon, avait été surpris par six robeurs qui lui avaient tué d'abord son cheval et l'avaient tué où à peu près tué lui-même ensuite ; qu'Angriote étant accouru dans le moment où Bruneo tombait il avait couru sus à ses meurtriers ; c'étaient ceux dont il avait les têtes. Quant aux autres, Angriote avait tenu à les poursuivre afin de les tuer jusqu'au dernier. De là son absence.

Pendant qu'Hélisabel, aidé de Gandalin et de Lasinde, faisait un brancard de feuillage pour transporter le blessé, Amadis, qui avait toujours l'oreille au guet, entendit à quelque distance comme un bruit de ferraillement. Il s'y rendit vitement et se trouva en présence du vaillant Angriote qui, le dos appuyé contre un chêne se défendait comme un lion contre huit hommes armés.

Ce secours venait à temps. Angriote abattit un de ces misérables ; Amadis en faucha deux autres du revers de sa terrible épée ; puis, chargeant les cinq autres avec une fureur sans pareille, il les força à fuir, après avoir encore laissé un des leurs sur le terrain.

Lors, revenant vers son ami Angriote, qui croyait devoir ce secours efficace à Bruneo de Bonnemer, le chevalier de la Verte Epée leva la visière de son heaume et se fit reconnaître. Angriote et lui s'embrassèrent, et, tout en devisant, rejoignirent l'endroit de la forêt où était Bruneo, Hélisabel, Gandalin et Lasinde. De nombreux embrassements eurent lieu, et de là on regagna doucement le palais de la reine Grassinde qui, précisément, ne voyant pas revenir son chevalier, avait envoyé à sa recherche dans toutes les directions.

Les soins les plus assidus et l'habileté reconnue de maître Hélisabel réussirent à remettre Angriote et Bruneo en état de sortir. Dès qu'ils purent s'armer, Grassinde s'embarqua avec eux et le chevalier de la Verte Epée sur un navire richement appareillé qui fit voile pour le royaume de la Grande-Bretagne.

Ce fut pendant le trajet, qui fut assez long, mais sans accident aucun, qu'Amadis entendit parler pour la première fois du jeune Esplandian. Angriote, en causant avec lui de tout ce qui s'était passé depuis son absence à la cour de Lisvart, lui raconta comment le bonhomme Nascian avait remis entre les mains de ce prince ce bel enfant dont on ignorait la naissance, et dont les premiers jours avaient été marqués par des événements aussi merveilleux. Angriote ajouta que Lisvart avait donné le petit Esplandian à sa fille Oriane avec Ambor son fils, ce dont il était presque fâché, parce qu'Ambor, quoique bien fait et grand pour son âge, paraissait bien laid auprès d'Esplandian.

— N'importe, mon ami, dit Amadis, il ne peut sortir rien que de bon et d'estimable d'un aussi preux chevalier ; et, dans le dessein où je suis d'armer mon cher et brave Gandalin, qui devait l'être avant Enil, si vous voulez me le confier pour quelques années, il remplacera Gandalin dès que nous serons arrivés dans l'Ile Ferme.

Angriote d'Estravaux accepta cette offre avec reconnaissance.

Mais il est temps que nous parlions de la cour

du roi Lisvart et des ambassadeurs de l'empereur Patin, la reine Sardamire, le prince Saluste Guide, duc de Calabre, et l'archevêque de Calabre, chargés de faire en son nom la demande de la main d'Oriane.

## CHAPITRE XXII

Comment la reine Sardamire vint à la cour du roi Lisvart pour en ramener Oriane, et ce qu'il advint à des chevaliers romains qui insultèrent un chevalier errant.

Le roi Lisvart reçut avec honneur les ambassadeurs de l'empereur Patin, et leur assura qu'ils retourneraient avec ce que leur maître désirait.

Oriane avait fui la cour et s'était retirée à Mirefleur, pour se dérober aux yeux des ambassadeurs par une feinte maladie. Le souvenir d'Amadis lui était plus cher que tous les récits fabuleux de Rome, et elle n'écouta qu'avec indifférence les exhortations de la reine Sardamire.

Or, la chaleur était grande à ce moment; la reine descendit au bord d'un ruisseau avec ses dames et fit dresser ses tentes où elle s'entoura des seigneurs et chevaliers des environs. Le vieux gentilhomme Grumedan l'accompagnait de la part du roi.

Parmi les chevaliers de cette petite cour improvisée, cinq jeunes Romains pendirent leurs écus hors des tentes, leurs lances appuyées contre, ce qui était un défi pour s'essayer entre chevaliers errants, avant de passer outre; leur désir était de rencontrer des chevaliers de la Grande-Bretagne auxquels ils se croyaient supérieurs.

— Nous verrons, marmottait le vieux Grumedan, comme vous vous en tirerez; il pourrait arriver quelqu'un qui vous donnerait beaucoup d'affaires.

A ce moment venait de loin Florestan, le gentil chevalier, cherchant son frère Amadis; ayant appris l'arrivée des chevaliers romains, il espérait en avoir des nouvelles à la cour du roi Lisvart. En apercevant les tentes, il se dirigea vers la première où les dames devisaient entre elles, et, s'appuyant sur sa lance, il les regarda fixement.

L'une de ces dames se leva avec dépit et l'interpela :

— Certes, chevalier, vous êtes mal avisé d'affronter ainsi des dames sans leur avoir fait aucune révérence; il vous siérait bien mieux de vous adresser à ces écus pendus qui vous appellent pour remplir envers leurs maîtres les devoirs que vous oubliez envers nous.

— En bonne foi, mademoiselle, répondit Florestan, vous avez grandement raison; mes yeux, en vous trouvant si belles toutes ensemble, ont fixé comme eux le reste de mes facultés; pardonnez à moi qui suis prêt à obtenir par une pénitence vos bonnes grâces.

— Le pardon viendra après l'amende payée, fit la dame.

— Sur mon Dieu, reprit Florestan, j'écoute, surtout s'il s'agit de jouter contre ces chevaliers, à moins qu'ils ne préfèrent retirer leurs écus.

— Croyez-vous donc qu'il soit si facile de retirer ces écus? répliqua la dame; leurs maîtres ont bien la pensée d'en conquérir d'autres sur les chevaliers errants, et les emporter à Rome pour en tirer vanité; je vous conseille de vous écarter si vous ne voulez leur donner l'étrenne.

— Votre conseil et la honte que vous m'annoncez, fit le brave Florestan, prouvent que vous ignorez mon nom et mon cœur; au lieu de mon écu, les leurs iront en compagnie de plusieurs autres embellir le palais de l'Ile Ferme.

Puis il se dirigea vers les autres pavillons.

Grumedan avait tout entendu; il espéra voir rabaisser l'outrecuidance des Romains par ce chevalier qui lui parut être un parent d'Amadis. En sortant de sa tente, il vit l'inconnu toucher l'un après l'autre les écus du fer de sa lance pour appeler leurs maîtres au combat, et traverser ensuite le ruisseau pour attendre les champions.

Les cinq chevaliers romains montèrent à cheval, et, furieux, voulurent fondre tous ensemble sur Florestan, lorsque Grumedan les arrêta et leur dit :

— La coutume n'est pas ici d'aller à cinq contre un seul chevalier; que chacun à son tour passe le ruisseau dans l'ordre où les écus ont été touchés.

Le premier chevalier assura qu'il allait faire prendre à l'inconnu la mesure de son corps sur le pré; il disposa d'avance pour lui de l'écu, et pour Gradamor du cheval qui avait une belle taille, et passa le russeau.

Florestan et lui se rencontrèrent d'écus et de corps si rudement que le Romain fut descendu avec un bras rompu.

Lors Florestan le voyant anéanti de cette chute, cria à ses compagnons de retenir le cheval qui s'échappait, et de pendre l'écu à un arbre qu'il montra.

Puis il reprit sa place d'arrêt, attendant le second chevalier qui fut démoli mieux que le premier : cavalier, selle, écu, haubert, chair même furent enlevés en un moment; Florestan lui dit à haute voix :

— Par Dieu! votre cheval m'appartient, mais je vous laisse la selle à condition que vous irez faire publier vos prouesses au Capitole de Rome.

Grumedan et les dames entendirent cette injure; le vieux chevalier voyait avec un sourire son souhait se réaliser, il conseilla à Gradamor le Romain de relever bien vite la partie s'il ne voulait voir tous leurs écus orner l'arc des chevaliers vaincus.

Gradamor promit à Grumedan de le faire repentir de ses paroles avant la nuit.

Le troisième chevalier s'avança contre Florestan avec grand bruit de bois de lance et la plus fière contenance qu'on pût voir, mais Florestan l'atteignit de si droit fil en l'armet, qu'il le lui fit voler au loin, puis, du bois de sa lance, il lui chamailla tant le nez, qu'il le contraignit à tomber sur le sol

Le quatrième chevalier ne s'en tira pas mieux, car il eut la jambe brisée.

Il ne restait plus que Gradamor, qui disputait encore avec Grumedan.

— Soyez prêt à me répondre, lui disait-il, aussitôt que j'aurai fait de ce chevalier, dont vous avez prononcé l'éloge toute cette journée; si je ne vous en fais dédire, je ne veux donner de ma vie coup d'éperon à un cheval.

— Quand je l'aurai vu, répétait Grumedan, je le croirai, mais je ne doute pas que vous alliez grossir les prises de ce chevalier inconnu.

Gradamor traversa le ruisseau en criant à Florestan de prendre garde à lui.

Florestan courut à sa rencontre, et leur choc fut si rude que Gradamor, pris au découvert, fut jeté dans une mare pleine de fange. Florestan eut son écu percé de part en part.

— Par ma foi, dit Grumedan à la reine, j'aurai le temps de prendre haleine avant que Gradamor ait essuyé ses armes et trouvé une autre monture.

— Certes, répondit la reine, il est bien puni des propos qu'il vous a tenus; vous devez être indulgent maintenant.

Gradamor faillit se noyer dans la boue infecte de la mare; il eût voulu être mort du coup; il s'essuya avec dégoût; Florestan lui dit ironiquement :

— Chevalier, qui menacez si bien les inconnus, si vous n'êtes pas plus fort à l'épée qu'à la lance, vous n'emporterez pas mon écu à Rome, ainsi que vous l'avez dit.

— Par Dieu ! fit Gradamor, mon bras est sain et mon épée assez entière pour tirer vengeance de toi; mais que ce soit à la mode du pays, c'est-à-dire que tu me rendes mon cheval, ou que tu mettes pied à terre pour venir au combat à armes égales, le vainqueur fera de son ennemi comme il avisera, sans avoir pitié de lui.

— Vraiment, répondit Florestan. J'y consens, quoique je doute qu'à ma place tu en fisses autant; mais comme un si beau chevalier romain ne peut monter un cheval si crotté que le tien, je descendrai du mien selon ta prière.

Ce disant il mit pied à terre et, se couvrant de son écu, marcha contre Gradamor qui espérait bien venger sa honte.

Un engagement terrible commença entre eux, mais dura peu à cause de l'habileté incroyable de Florestan. Gradamor rompit pied à pied, jusqu'auprès du pavillon de la reine où il tomba étourdi.

Florestan le traîna par une jambe jusque dans la fange d'où il était sorti, et la fraîcheur lui rendit la parole. En se voyant à cette extrémité, Gradamor implora le pardon de Florestan, appelant la reine à son aide, mais Florestan lui rappela qu'il était à sa merci suivant leur convention, et que sa vie dépendait de l'accomplissement de deux ordres.

— Ecris d'abord, dit Florestan, de ton propre sang sur ces écus, ton nom et ceux de tes compagnons, et je te dirai le reste ensuite.

Gradamor, voyant l'épée prête à tomber sur sa tête, fit venir un stylet et obéit au commandement de Florestan.

Florestan lui ordonna ensuite de demander sa vie au chevalier Grumedan qu'il avait injurié. Grumedan pria Florestan de pardonner de sa part à cet orgueilleux si abaissé en ce moment.

— Seigneur Grumedan, dit Florestan, vous pouvez me commander, et puisque vous voulez qu'il vive, vous serez obéi. Et vous, chevalier romain, ajouta-t-il en se tournant vers sa victime, remerciez-le, et n'oubliez pas à votre retour à Rome de raconter au sénat l'avantage que vous avez eu aujourd'hui sur les chevaliers de la Grande-Bretagne; parlez-en souvent à votre empereur, cela lui sera agréable. Pour moi, je raconterai aux chevaliers de l'Ile Ferme comment les chevaliers de Rome donnent facilement leurs armes, chevaux et écus à des inconnus, quand ils ne peuvent les défendre. Il ne vous reste plus qu'à aller sous l'arc des loyaux amants voir si vous avez autant d'amour que de prouesses.

Grumedan ne se contenait pas de joie d'assister à l'abaissement des Romains, du fait d'un seul chevalier; il fit cependant transporter sous une des tentes Gradamor, dans un état déplorable. Florestan voulut lui cacher son nom, que le brave chevalier désirait connaître; il voulut attendre le pardon de la reine et des dames avant de se faire connaître. Grumedan l'assura qu'il était prêt à tout pour l'amour de lui, et qu'il obtiendrait l'agrément de la reine.

Florestan l'interrogea sur Amadis, mais on ne l'avait pas vu dans ce pays depuis son départ pour la Gaule.

Grumedan s'en retournait vers les dames lorsqu'un écuyer de Florestan le rejoignit, lui offrit de la part de son maître le cheval de Gradamor, et le pria de présenter les quatre autres à la dame qui avait interpelé son maître à son arrivée.

La dame accepta avec plaisir ce cadeau, et Grumedan fut on ne peut plus flatté d'avoir le cheval de son insulteur.

— Je suis bien fâchée, dit la dame à l'écuyer, de lui avoir dit chose déplaisante, à cause de sa grande prud'homie, et je vous prie de lui dire que je l'en dédommagerai quand il lui plaira.

L'écuyer revint vers Florestan et lui raconta ces propos; puis, ils chargèrent les écus des Romains et s'abritèrent dans l'ermitage voisin, décidant de ne passer qu'un jour de plus avant d'arriver en l'Ile Ferme, où se trouvait Galvanes, gouverneur pour Amadis, et à qui devaient être laissées les armes des Romains, comme Florestan le leur avait promis.

Aussitôt après le départ de l'écuyer, Grumedan vint à la reine Sardamire lui demander, pour Florestan, pardon, et lui annoncer qu'il était frère d'Amadis; ce qu'il avait su de l'écuyer.

— C'est le plus hardi chevalier qu'il y ait, ajouta-t-il.

— Je le sais, répondit la reine, mais parce qu'il est frère d'Amadis on n'ose en parler devant l'empereur, qui s'est vu ôter la conquête de l'Ile Ferme sur laquelle il avait des prétentions.

— L'empereur Patin s'était en effet, fit Grumedan, réservé cet exploit; je crois, entre nous, qu'Amadis lui a épargné une défaite, et par ainsi il

devrait l'aimer d'autant mieux. Il a, du reste, une raison de froideur que seul je connais entre eux ; c'est une aventure où l'empereur, chantant une romance d'amour, rencontra le seigneur Amadis qui mélancolisait sous un arbre : ils eurent ensemble un engagement assez sérieux.

— D'après cela, se dit la reine, la raison est plus grave que je ne supposais.

## CHAPITRE XXIII

Comment la reine Sardamire pria Florestan de la conduire à Mirefleur vers Oriane, lui tenant escorte au lieu des chevaliers qu'il avait si maltraités.

Sardamire dissimula ce qu'elle pensait de l'injuste haine de Patin. Mais, comme elle avait un secret désir de revoir Florestan, dont la fière prestance l'avait frappée, et dont elle admirait de bon cœur la vaillance, elle dit à Grumedan :

— Seigneur, il me vient en ce moment une idée que je souhaite fort de voir approuvée par vous. Mon escorte est maintenant hors d'état de servir, et je serais fâchée que Florestan pût conserver une mauvaise opinion de la courtoisie romaine. Or donc, j'ai bien envie de lui faire savoir par son écuyer que je le prie de me venir accompagner avec vous jusqu'à Mirefleur.

Grumedan était vieux, mais il avait été jeune, c'est-à-dire aimable. Il savait en outre, ou croyait savoir, ce que parler veut dire. Il lut dans les yeux de la belle Sardamire des sentiments bien tendres pour Florestan, et dont il eût fait volontiers son orgueil et son profit au temps évanoui de sa prime-jeunesse.

— Ah ! madame, lui dit-il, rien n'est mieux imaginé que d'obliger Florestan à vous servir d'escorte. Vous le punirez en même temps de son premier tort et de la défaite de vos chevaliers. Mais je doute que Florestan regarde un ordre pareil comme une punition... Je le sais trop courtois et trop admirateur de la vraie beauté pour supposer un seul instant qu'il n'éprouvera pas un immense plaisir à se rapprocher de vous et à vous être utile. Je sue d'aise sous mon vieux harnois, moi, à cette agréable pensée : jugez donc de ce que cela sera pour lui qui est jeune et plein d'ardeur !...

Sur ce, Sardamire envoya l'une de ses demoiselles avec l'écuyer de Florestan, pour faire ce message. Florestan surpris, mais enchanté ainsi que l'avait prévu le vieux Grumedan, reprit incontinent ses armes, monta à cheval et suivit avec empressement la demoiselle qui le conduisit d'abord au pavillon du vieux chevalier.

Ces deux vaillants hommes s'embrassèrent avec une joie bien vive, et Florestan raconta à Grumedan, en peu de mots, les aventures qui lui étaient arrivées depuis leur séparation.

— Je ne sais comment finira celle-ci, dit en riant Grumedan ; le commencement en est bien glorieux, la fin pourrait bien en être agréable !...

Puis il le mena à la tente de la belle Sardamire, qui ne put s'empêcher de tressaillir en l'apercevant.

— Madame, dit Florestan en ployant le genou et en lui baisant la main, le hasard seul vous a portée à me demander de vous servir : je remercie le hasard... Puissé-je, par ma soumission à vos moindres ordres, madame, mériter le bonheur de vous servir le reste de ma vie !

Grumedan fit préparer les équipages, et l'on se mit en route pour Mirefleur.

Oriane était prévenue de l'arrivée de la reine Sardamire ; mais, quoique l'objet de son message fût odieux et désespérant pour elle, elle ne lui fit pas voir dans ce premier moment. Tout au contraire, l'attrait, la grâce, la suavité de ses manières envers elle, tout prévint si bien Sardamire en faveur d'Oriane, que, dès lors, elle s'attacha à cette malheureuse princesse, dont bientôt elle plaignit la destinée dans son cœur.

Oriane fut très aise de revoir le frère de son cher Amadis.

— Seigneur, lui dit-elle avec mélancolie, l'absence de votre vaillant et redoutable frère, ainsi que la vôtre, ont fait bien du tort à ceux et à celles qui sont venus pour implorer votre secours..... Combien de fois n'avez-vous pas été regrettés !... Vous l'êtes en ce moment par une pauvre demoiselle que l'on veut déshériter, que l'on veut contraindre à quitter sa patrie et ses affections, et qui bientôt n'aura plus d'autre ressource que la mort...

Florestan, attendri, et sachant bien qu'Oriane voulait parler d'elle-même, lui dit du ton du plus vif intérêt :

— Rassurez-la, madame ; vous devez savoir que mon frère et moi nous sommes toujours prêts à répandre notre sang pour les demoiselles qu'on persécute et pour les dames qu'on afflige... Je puis vous assurer qu'Amadis est en bonne santé, qu'il s'est couvert de gloire en des pays assez éloignés, et que peut-être même cette demoiselle en peine le verra bientôt venir à son secours...

— Vous venez de parler là d'Amadis bien imprudemment, répliqua la reine Sardamire, car il ne ferait pas bon pour lui à se trouver dans le voisinage de l'empereur qui nourrit contre lui une haine profonde... A vrai dire, je ne sais pas exactement, à cette heure, lequel lui est le plus odieux, ou du vaillant Amadis, ou d'un autre non moins vaillant chevalier qui a nom le chevalier de la Verte Epée... Ce dernier, non-seulement a tué Garadan, proche parent de l'empereur, dans un combat particulier, mais encore, par la victoire qu'il a remportée sur onze chevaliers romains, il a fait triompher Taffinor, roi de Bohême, dont les Etats, que l'empereur avait quasiment conquis, ont été ainsi délivrés de toute sujétion...

Oriane, qui venait de reconnaître son amant dans le chevalier de la Verte Épée, conduisit Sardamire dans une chambre magnifiquement appareillée, où elle la laissa pour se retirer dans la

sienne et causer en liberté avec Mabile et la fidèle demoiselle de Danemark.

Quelque temps après, elle manda le vieux Grumedan, dont elle connaissait la prud'homie, et le pria de s'employer de toutes ses forces auprès du roi Lisvart, pour lui représenter qu'en la livrant aux Romains et en la privant d'hériter du royaume de la Grande-Bretagne, il commettait la plus grande de toutes les injustices.

— Je ferai de mon mieux, madame, répondit Grumedan; mais j'ai grand'peur de ne pas réussir dans cette mission, où d'autres, plus éloquents que moi, ont déjà échoué, entre autres Galaor, qui vient de s'embarquer pour la Gaule, désespéré...

Malgré ces navrantes paroles du vieux chevalier, un rayon d'espérance ne cessa pas d'illuminer le cœur d'Oriane. Aussi, le lendemain matin, à la seconde entrevue qu'elle eut avec la reine Sardamire, celle-ci la trouva plus belle encore que la veille. Sardamire saisit vainement quelques occasions de parler à Oriane de tous les honneurs qui l'attendaient à Rome et de la gloire qu'il y avait pour elle à monter sur le premier trône de l'univers : Oriane rejeta toujours cette idée avec dédain, en ayant soin de faire remarquer à Sardamire qu'elle n'en avait que pour des offres qui la blessaient, et que tout ce qui lui venait d'elle personnellement ne pouvait que lui être agréable.

Oriane, sachant que Florestan ne voulait point paraître devant le roi Lisvart, dont il connaissait la haine pour lui comme pour son frère, ne put cependant s'empêcher de lui demander de ne pas l'abandonner à sa malheureuse destinée.

— Ne redoutez jamais mon abandon, madame, lui dit Florestan avec chaleur. Et si le sort nous privait encore longtemps du bras d'Amadis, croyez que Florestan et tous les chevaliers de l'Ile Ferme répandraient tout leur sang plutôt que de ne pas s'opposer à la plus odieuse de toutes les injustices... Je compte être demain à l'Ile Ferme, madame... J'y trouverai certainement Agraies, Quadragant et maints bons chevaliers qui ne souffriront point qu'on attente à votre liberté!...

Et, en effet, le jour même, Florestan s'embarquait pour l'Ile Ferme.

## CHAPITRE XXIV

Comment, en arrivant en Grande-Bretagne, Amadis rencontra, sans se faire connaître, deux chevaliers de l'Ile Ferme qui lui apprirent le mariage de la princesse Oriane; et comment, alors, il songea à l'empêcher.

En même temps que Florestan partait pour l'Ile Ferme, Amadis arrivait dans la Grande-Bretagne avec la belle Grassinde et ses amis Angriote et Bruneo. Comme il ne voulait pas être reconnu, et que ses armes eussent pu le trahir, il les quitta et pria la reine Grassinde de ne plus l'appeler que le chevalier Grec.

— Chevalier Grec, soit! répondit la belle princesse avec enjouement. Que vous soyez chevalier Grec ou chevalier de la Verte Epée, vous serez toujours pour moi le plus vaillant et le plus aimable des chevaliers!...

Amadis s'inclina pour remercier.

Au moment où le navire qu'il montait entrait à pleines voiles dans le port, une petite nauf y entrait aussi et y jetait rapidement l'ancre. Hélisabel s'étant informé de quel pays venait cette nauf, les mariniers lui répondirent qu'elle venait de l'Ile Ferme et portait deux des chevaliers de cette île célèbre.

Amadis ressentit la joie la plus vive en apprenant qu'il allait revoir deux de ses anciens compagnons d'armes.

— Mon cher Bruneo, dit-il à l'amant de Mélicie, mon cher frère, comme je ne veux pas être reconnu et que ma voix, malgré son émotion, le serait facilement par ces chevaliers, je vous supplie de leur parler, vous, et de savoir d'eux quelques nouvelles.

— Volontiers, répondit Bruneo.

Lors il s'avança sur le bordage du navire, et, apercevant les deux chevaliers sur le tillac de leur petite nauf, il cria : Gaule!

— Vous êtes Amadis? demandèrent tout joyeux ces deux chevaliers, que Bruneo reconnut pour être Enil et Dragonis.

— Hélas! non, répondit Bruneo. Je ne suis que son ami.

— Nous sommes les siens aussi, reprit Enil.

— Pourriez-vous nous donner quelques nouvelles sur ce qui se passe à la cour du roi Lisvart?...

— Nous savons peu de chose, comme vous devez penser, répondit Enil, car nous ne nous intéressons guère à la cour d'un prince qui depuis longtemps nous a traités en ennemis. Nous ne sommes venus sur cette côte que pour apprendre, s'il est possible, quelques nouvelles sur ce qui nous intéresse le plus au monde, à savoir sur notre incomparable Amadis. Où est-il? Que fait-il? Est-il vivant? Est-il mort?...

— Pour mort, il ne le doit pas être, dit Bruneo, car nous l'avons rencontré il y a peu de temps en Romanie où il s'était fait connaître et admirer par de grandes aventures. Il se proposait de revenir à l'Ile Ferme. Je l'y croyais. Mais votre quête me prouve que je me suis trompé, et cela me fâche beaucoup.

— Nous sommes aises d'apprendre cette nouvelle de son retour, reprit Dragonis. Quand il reviendra à l'Ile Ferme, il y trouvera rassemblés tous les chevaliers ses compagnons. Nous y avons vu arriver, hier même, le prince Florestan qui s'en retournait de la Grande-Bretagne, après avoir bien rabattu l'orgueil des chevaliers romains attachés à l'ambassade qui vient chercher la princesse Oriane...

Cette révélation fit tressaillir Amadis jusqu'au fond du cœur.

— Ah! cher Bruneo, dit-il à voix basse et angoisseuse à son ami, je pressens des malheurs terribles!... Mais je veux boire toute la lie de cette mauvaise nouvelle... Priez ces chevaliers de vous donner des détails sur cette navrante affaire.

— Ayez foi en Dieu! lui répondit Bruneo en lui serrant la main.

Puis, se tournant de nouveau vers Enil et Dragonis :

— Ne pourriez-vous, leur demanda-t-il, me raconter ce que vous savez de cette ambassade romaine?

— Ah! volontiers... Mais ces détails se bornent à ceux que nous tenons de la bouche de Florestan. C'est par lui que nous avons appris que le roi Lisvart est dans la ville de Tagades; que le prince Salluste, duc de Calabre, la reine Sardamire et l'archevêque de Tarente, sont arrivés dans ce port avec une armée navale; que leur commission est de demander, au nom de l'empereur Patin, la princesse Oriane, et que le roi Lisvart paraît déterminé à la remettre entre leurs mains. Florestan a ajouté qu'il doutait que ces ambassadeurs romains vinssent facilement à bout de leur entreprise, sachant de bonne source que la princesse Oriane se donnerait la mort plutôt que de consentir à ce mariage... Sur ce qu'il nous en a dit à tous en arrivant, nous avons pris le parti de nous opposer à cette violence et d'attaquer les Romains s'ils osaient enlever la princesse Oriane sans son consentement...

Enil et Dragonis se turent. Lors, Amadis navré, tirant à part son fidèle Gandalin, lui dit :

— Ami Gandalin, tu vas prendre sur-le-champ congé de la reine Grassinde, et lui annoncer que tu vas passer dans l'Ile Ferme avec ces deux chevaliers, pour avoir des nouvelles plus positives d'Amadis de Gaule. Quand tu seras arrivé, tu feras promptement armer tout ce que tu pourras assembler de navires, et tu prieras de ma part les chevaliers de l'Ile Ferme de se tenir prêts pour une expédition importante, en les assurant que, dans peu de jours, je serai au milieu d'eux pour partager avec eux les périls et la gloire de cette expédition...

Amadis, sachant aussi qu'Ardan, son nain, était connu à la cour de Lisvart, le fit partir avec Gandalin, en lui donnant pour unique instruction d'exécuter les ordres de cet écuyer et de ne pas sortir de l'Ile Ferme.

La nauf d'Enil et de Dragonis accosta alors tout-à-fait le navire de la reine Grassinde : Gandalin et Ardan y montèrent, et aussitôt la nauf repartit pour l'Ile Ferme. Ce que voyant, Amadis fit remettre à la voile le navire qu'il montait, et, deux heures après, il abordait au port de Tagades.

—

## CHAPITRE XXV

Comment la reine Grassinde envoya une demoiselle auprès du roi Lisvart, pour lui demander tournoi en faveur de son chevalier Grec, défenseur de sa beauté, ce que ce prince accorda volontiers.

Grassinde, aussitôt arrivée, députa près du roi Lisvart une de ses demoiselles, en laquelle elle avait grande fiance, avec une lettre qu'elle ne devait remettre à ce prince qu'après certaines formalités dont elle eut soin de l'instruire.

Bruneo, désirant avoir des nouvelles plus particulières de cette cour, fit déguiser Lasinde, son écuyer, et lui recommanda de suivre cette demoiselle sans qu'elle pût s'en douter, puis, une fois à la cour du roi Lisvart, de savoir exactement tout ce qui s'y passerait.

Lasinde et la demoiselle partirent donc, l'une devant l'autre. Lorsque cette dernière fut aux portes du palais, elle s'informa comment elle pourrait obtenir de parler au roi. Le hasard ayant amené près d'elle le jeune Esplandian, cet aimable enfant lui présenta la main et s'offrit de la conduire lui-même.

Ils allèrent donc. Bientôt ils rencontrèrent Lisvart qui se promenait dans une galerie. La demoiselle, se mettant alors à ses genoux, le supplia d'écouter le message dont elle était chargée.

— Parlez, ma gente enfant, dit Lisvart en la relevant.

— Sire, répondit la demoiselle, celle qui m'envoie m'a très expressément ordonné de ne parler qu'en présence de la reine, et ce ne doit être que de son aveu que je vous supplierai de m'accorder toute sûreté pour ceux qui désirent paraître devant vous.

— Qu'à cela ne tienne! dit Lisvart.

Et, incontinent, il envoya prier la reine de passer un moment dans la galerie, ce que Brisène s'empressa de faire.

— Madame, dit à cette princesse la demoiselle de la reine Grassinde en se mettant à genoux, votre cour est renommée par la bienveillante hospitalité que vous accordez à tous les étrangers... J'espère que vous m'accueillerez de même et que vous ne serez point blessée de la lettre dont vous allez entendre lecture.

— Faites librement votre message, ma mie, répondit la reine.

La demoiselle présenta à Lisvart la lettre de Grassinde. Lisvart lut ce qui suit :

« Très haut et très magnanime prince,

« Moi, Grassinde, belle entre toutes les belles dames de la Romanie, j'ai l'honneur de vous donner avis que je suis arrivée depuis peu de jours dans vos États, sous la garde d'un chevalier grec. Fière d'avoir remporté la palme de la beauté dans les plantureuses contrées de la Romanie, j'ai désiré jouir du même honneur au delà des mers.

« Je sais, Sire, que les plus charmantes demoiselles, et les plus braves chevaliers rendent votre cour la plus célèbre de l'univers; j'avoue que, ne prétendant rien disputer aux dames bretonnes, j'ai l'ambition de remporter la victoire sur les demoiselles dont les chevaliers voudront éprouver la valeur du mien; et si votre majesté permet que je fasse publier ce défi, je la prie de m'accorder un sauf-conduit pour moi, pour mon chevalier et pour ma suite. »

— Très volontiers, dit Lisvart à la demoiselle, je vais faire publier le sauf-conduit que votre maîtresse désire; et si personne ne se présente pour lui disputer le prix, j'espère qu'elle sera contente d'ailleurs des égards que l'on aura pour elle.

— Sire, ajouta la demoiselle, deux compagnons du chevalier grec l'ont suivi dans cette cour; tous les deux sont amoureux... Ils se présenteront aussi prêts à combattre contre ceux de vos chevaliers qui oseront soutenir que d'autres beautés que les dames de leurs pensées méritent la préférence.

— J'y consens, répondit Lisvart en souriant, et vous pouvez dire à votre maîtresse de se présenter avec ceux qui l'accompagnent.

— Sire, dit la demoiselle, ils se trouveront tous demain dans la belle prairie voisine de cette ville.

La demoiselle ayant rapporté la réponse favorable de Lisvart, Amadis et Grassinde envoyèrent tendre de riches pavillons dans la prairie pour s'y rendre au lever du soleil.

A peine la demoiselle de Grassinde eut-elle pris congé de Lisvart, que le prince Salluste Guide s'avança suivi de plusieurs chevaliers romains; ils fléchirent un genou devant le roi, et Salluste prit la parole au nom de tous :

— Sire, dit-il, nous vous requérons un don qui ne peut que faire honneur à votre cour.

— Certes, répondit le roi, dans les termes où je suis avec vous, j'aurais mauvaise grâce à ne pas vous l'accorder.

— Eh bien ! reprit Salluste, il nous sera donc permis de soutenir la querelle de tant de belles demoiselles ici présentes; je crois que nous y réussirons mieux que ne pourraient faire les chevaliers de votre cour; d'ailleurs, nous connaissons la façon de combattre des Grecs, et combien le seul nom de Romain leur inspire de crainte.

Le bon vieux Grumedan, qui ne pouvait souffrir Salluste ni les Romains, ne perdit pas cette occasion de mortifier leur amour-propre.

— Sire, dit-il, quoique de semblables combats illustrent toujours de grandes cours, la vôtre peut risquer de voir diminuer son ancien lustre; le chevalier Grec et ses deux compagnons peuvent être plus redoutables que ne le pensent les Romains; et quoique la querelle des dames bretonnes ne soit pas soutenue par des chevaliers de votre cour, il vous serait très désagréable qu'elles essuyassent une espèce de déshonneur en votre présence. Pourquoi votre majesté n'attendrait-elle pas plutôt cinq ou six jours? Galaor et Norandel seront alors de retour, Guillan-le-Pensif sera guéri de ses blessures, et vous serez alors plus certain du succès.

— Il n'est plus temps, répondit Lisvart, puisque je viens d'accorder ce combat au prince Salluste.

— A la bonne heure, reprit vivement Grumedan, mais votre majesté n'a pas consulté les demoiselles, et je doute qu'aucune d'elles voulût remettre aux chevaliers romains le droit de défendre leur beauté.

— Seigneur Grumedan, interrompit Salluste, qui n'osait montrer tout le dépit qui l'agitait, vous direz tout ce que vous voudrez, mais j'espère bien soutenir avec gloire l'honneur de ces demoiselles... Et, lorsque j'aurai vaincu ce chevalier Grec, que vous estimez tant, je serai fort aise de combattre aussi ses deux compagnons... Je vous combattrai vous-même, s'il vous en prend envie, pourvu que deux de mes chevaliers rendent la partie égale...

— Par Dieu ! s'écria Grumedan, je l'accepte de tout mon cœur, tant pour moi que pour ceux qui voudront être de mon côté.

Lors, tirant un anneau de son doigt, Grumedan le présenta à Lisvart, en disant :

— Sire, recevez mon gage. Le prince Salluste, pour me braver, a demandé lui-même ce combat : il ne pourrait plus maintenant s'en dédire sans honte et sans s'avouer vaincu.

— Ah! s'écria Salluste, les mers se sècheront avant qu'un Romain rétracte sa parole!... Grumedan, je n'ai plus de pitié de votre vieillesse, et vous méritez d'être châtié pour avoir conservé la témérité de votre prime-jeunesse.

Grumedan répliqua avec aigreur, et, la querelle s'échauffant, le roi Arban de Norgales et trente chevaliers bretons se levèrent en disant qu'ils épousaient tous la cause de leur vieux compagnon d'armes, et qu'ils ne souffriraient pas que les Romains osassent, en leur présence, lui manquer de respect. Lisvart fut obligé de se lever aussi pour imposer silence et empêcher tous ces chevaliers échauffés d'en venir aux mains dès ce moment. Il sépara l'assemblée et se retira dans sa chambre, où l'attendait le comte Argamon pour lui faire de nouvelles représentations sur le mariage d'Oriane.

— Vous risquez, lui dit le comte, de la rendre la plus malheureuse princesse du monde. Songez que si l'empereur meurt avant elle, Oriane se trouvera sans États et dans la dépendance des Romains. De quel droit la privez-vous donc des royaumes dont elle doit hériter? D'ailleurs, en bon père, ne deviez-vous pas consulter son cœur, et rompre un mariage qui ne s'achèvera probablement pas et qui pourra lui coûter la vie.

Le roi Lisvart avait l'obstination de sa race : il écouta son oncle, le comte Argamon, sans l'interrompre, en respectueux neveu qu'il était, mais il ne céda pas.

## CHAPITRE XXVI

Comment le prince Salluste combattit contre le chevalier Grec qui le vainquit, pour l'honneur de la reine Grassinde.

Lorsqu'Amadis apprit par l'écuyer de Florestan ce qui se passait et allait se passer, il alla prier Grassinde de le mettre le plus tôt possible à portée d'en venir aux mains avec les chevaliers de l'empereur Patin.

Grassinde, alors, agréablement parée de tout ce qui pouvait encore rehausser sa beauté vraiment remarquable, et le front orné de la couronne brillante qu'elle avait remportée sur les dames de la Romanie, se mit en marche, suivie du plus brillant cortége. Amadis marchait à côté d'elle; Bruneo de Bonnemer portait sa lance, et Angriote d'Estravaux portait son bouclier.

Etant arrivés dans la prairie, ils aperçurent les grands échafauds qu'on avait préparés pour la cour, avec le perron de marbre que Lisvart avait fait élever, et sur lequel le chevalier qui se présenterait pour combattre, devait poser quelque rameau, ou une pièce de son armure.

Lisvart et la reine Brisène ne tardèrent pas à paraître, suivis d'un grand nombre de demoiselles, plus parées encore de leur jeunesse et de leur beauté que des perles et des fleurs qui festonnaient leurs vêtements. Celle que le vaillant Agraies adorait, la gente Olinde, se faisait remarquer au milieu de cette troupe brillante par l'élégance de sa taille et l'éclatante blancheur de son teint.

Le prince Salluste Guide, couvert d'armes éclatantes et monté sur un superbe coursier, parut bientôt à la tête des chevaliers romains et alla se ranger sous l'échafaud sur lequel les dames étaient assises. Amadis, alors, prenant la couronne qui couvrait la tête de Grassinde, alla la poser sur le perron de marbre, et, s'avançant avec grâce et avec courtoisie vers le roi Lisvart :

— Sire, lui dit-il en langage grégeois, si je n'eusse été prévenu par les Romains, mon respect et mon admiration pour vous m'auraient porté à vous offrir mes services... Mais, puisque le sort en décide autrement, ordonnez, Sire, que le chevalier qui se présentera pour combattre, demande à celle dont il fera choix la couronne qu'elle porte et qu'il la pose sur le perron à côté de celle de la belle Grassinde, sous la condition que ces deux couronnes appartiendront à la dame du chevalier qui sera vainqueur.

Ces mots dits, Amadis s'inclina profondément, et faisant passager avec grâce son cheval, il alla se ranger à côté de la reine Grassinde.

Lisvart n'entendait point le langage grégeois; mais son oncle Argamon, qui l'entendait, ayant expliqué tout haut ce que le chevalier Grec venait de dire, le prince Salluste s'avança vers l'échafaud, et, s'adressant à la gente Olinde :

— Madame, lui dit-il, j'espère que vous voudrez bien me confier la couronne que vous portez, pour quelques moments; je compte bien vous en présenter tout à l'heure une seconde, comme à la dame dont j'ai fait choix pour lui faire partager le rang et les honneurs dont je jouis auprès de l'empereur des Romains.

Olinde, très choquée des propos que Salluste osait lui tenir sans son aveu, ne lui répondit que par un regard méprisant, et, détournant la tête avec affectation, elle se mit à deviser avec une de ses voisines.

Salluste, voyant cela, reprit d'un air piqué :

— Vous devriez, ce me semble, être plus sensible à la gloire du sort que je vous destine et à l'honneur que je vais vous faire remporter aujourd'hui, en terrassant à vos yeux ce faible ennemi que je voudrais trouver plus digne de moi...

Lisvart, craignant de mécontenter les Romains, prit le parti de lever en riant la couronne d'Olinde de dessus sa tête, et la remit entre les mains de Salluste, qui alla la poser sur le perron de marbre. Puis, s'emparant d'une forte lance et la brandissant avec menace, il revint vers Lisvart.

— Vous allez voir, Sire, lui dit-il, quelle est la force et le courage des chevaliers romains... Puissent les deux compagnons de ce chevalier, que vous verrez tout à l'heure étendu sur la poussière, essayer de le venger! je vous apporterai bientôt leurs têtes en guise de couronnes!...

— Seigneur Salluste, lui cria le vieux Grumedan, impatienté, n'employez donc pas ainsi toutes vos forces... Réservez-en pour le combat que nous devons avoir ensemble...

— Il ne m'en restera toujours que trop contre vous, lui dit Salluste d'un ton plus arrogant que jamais!...

Lors, baissant la visière de son heaume, il courut se placer à l'extrémité de la lice, pour revenir bientôt au son des trompettes, contre le chevalier Grec.

Les deux lances portèrent également et se brisèrent en éclats. Celle de Salluste perça l'écu d'Amadis sans parvenir à ébranler ce héros, qui, à la seconde passe, étendit son adversaire sur la poussière.

— Gentil chevalier, lui dit-il d'un ton gouailleur, la demoiselle dont vous avez pris la couronne vous doit peu de reconnaissance, avouez-le, puisqu'il faut que vous perdiez votre tête ou que vous me cédiez cette couronne pour que j'aille la déposer aux pieds de Grassinde!...

Salluste, moulu par la violence de sa chute, ne répondit rien. Le chevalier s'avança vers Lisvart.

— Recevez, Sire, lui dit-il, ce chevalier vaincu que je vous offre, ou trouvez bon que je poursuive ma victoire...

Le roi, blessé dans le fond de son cœur de l'espèce de déshonneur qu'il s'imaginait partager avec Salluste, ne voulut rien répondre. Amadis, alors, mettant pied à terre et tirant son épée, courut vers son adversaire, lui enleva son heaume, et il fai-

sait mine de lui couper la tête lorsque Lisvart, effrayé, cria qu'il acceptait Salluste vaincu.

Amadis marcha droit au perron, y prit les deux couronnes, les porta à la belle Grassinde, et, armé d'une nouvelle lance, il alla se placer au bout de la lice, attendant. Aucun chevalier romain ne vint pour succéder à Salluste, de peur, sans doute, d'avoir le même sort. Il envoya vers Lisvart la même demoiselle qui avait déjà parlé à ce prince.

— Sire, dit-elle, le chevalier Grec qui, dans son cœur, vous est attaché, vous supplie d'empêcher vos chevaliers de se mêler d'une querelle qu'il désire terminer contre les Romains seuls.

— Assurez le chevalier Grec de ma part, répondit le roi, que la haute idée qu'il vient de me donner de sa valeur me fait regretter qu'il ne soit pas du nombre de mes sujets, dont aucun ne se présentera contre lui!

La demoiselle ayant rapporté cette réponse à Amadis, ce vaillant chevalier dit à la reine Grassinde :

— Madame, je vois que personne n'ose plus vous disputer la palme de la beauté. Ces deux couronnes sont donc à vous; recevez-les, madame, comme le don qui m'acquitte envers vous...

Heureux d'être enfin libre de se consacrer exclusivement à Oriane, Amadis, pour continuer l'œuvre qu'il avait si bien commencée, alla porter son écu sur le perron de marbre.

— Puisque personne, dit-il d'une voix haute, ne se présente plus pour disputer le prix à la belle Grassinde, voyons si je trouverai des Romains assez braves pour toucher à cet écu... Je défie les deux plus renommés d'entre eux d'oser s'y hasarder en me présence!...

Ce défi ne pouvait manquer d'exciter une grande rumeur parmi les chevaliers romains. Cependant ils restèrent longtemps indécis. Gradamor, le plus vain d'entre eux, remis à peine de son combat contre Florestan, entraina le jeune Lasanor, et tous deux, sortant fièrement des rangs, s'avancèrent vers l'écu d'Amadis. Lasanor se contenta de le toucher légèrement du fer de sa lance; mais Gradamor, plein d'audace et de colère, frappa dessus de toutes ses forces et le mit en morceaux.

Le chevalier Grec, outré de cette insulte, ne se donna pas même le temps de prendre un nouveau bouclier. Il fondit sur les deux Romains la lance en arrêt, reçut leur atteinte sans perdre les arçons, enleva de sa selle Lasanor qu'il atteignit, et, poursuivant Gradamor à grands coups d'épée, il l'étourdit par leur pesanteur et leur continuité, au point de le forcer à tomber évanoui sur le sable... Puis, comme le jeune Lasanor commençait à se relever, il courut sur lui et l'étendit auprès de Gradamor; et, les saisissant tous les deux de sa main puissante, il leur arracha leurs heaumes et fit mine, comme tout à l'heure avec Salluste, de leur donner la mort du même coup...

Lors, le jeune Esplandian, qui s'était avancé pour voir ce combat, fut vivement impressionné par le spectacle de ces deux chevaliers menacés de mort.

— Ah! sire chevalier, s'écria-t-il en tendant les bras vers Amadis, accordez-moi la vie de ces deux chevaliers qui vous crient merci!...

La beauté d'Esplandian, le son de sa voix, un tressaillement étrange que ressentit en ce moment Amadis, suspendirent le coup qu'il s'apprêtait à donner.

— Cher enfantelet, lui répondit-il, je vous accorde leur vie, puisque vous me la demandez d'une voix si douce... seulement en échange, vous me direz qui vous êtes, n'est-ce pas?...

Esplandian, qui ne se connaissait pas lui-même, était très embarrassé de répondre, lorsque le comte Argamon s'avançant, prit la parole pour lui, et, se servant du langage grégeois avec Amadis, qu'il croyait n'en pas connaître d'autre, il lui raconta tout ce qu'on savait à la cour de Lisvart sur cet enfant. Amadis désira voir les caractères imprimés sur sa petite poitrine, et son étonnement fut extrême en les apercevant. Pressé de retourner auprès de Grassinde, il serra tendrement Esplandian dans ses bras, en priant le ciel de veiller sur tous les jours de sa vie comme il avait veillé sur ceux de son enfance.

La princesse Grassinde était satisfaite. Amadis fit replier les pavillons, et reprit avec elle et sa suite le chemin de leur navire, mais en ayant soin de laisser là Angriote et Bruneo pour soutenir le vieux Grumedan contre les attaques des Romains, qui restèrent cois.

## CHAPITRE XXVII.

Comment le roi Lisvart envoya quérir Oriane pour la livrer aux Romains, et de ce qu'il arriva.

Oriane était à Mirefleur, on le sait. Son père, qui voulait la livrer aux Romains, envoya pour la quérir Giontes son neveu et deux autres chevaliers avec lui, en leur recommandant, sur leur vie, de ne laisser personne lui parler en quoi que ce fût.

Par quoi Giontes, exécutant le commandement du roi, emmena avec lui Sadoce et Lasanor, lesquels, arrivés à Mirefleur, firent apprêter une litière pour transporter Oriane, tant cette princesse était faible d'avoir pleuré et veillé.

Lors, on se remit en chemin pour revenir à la cour du roi. Oriane allait devant, accompagnée de la reine Sardamire et de plusieurs autres demoiselles. Giontes, Sadoce et Lasanor chevauchaient çà et là. Ils étaient sur le point d'atteindre Tagades, et

approchaient d'une très belle fontaine qui sourdait d'entre une infinité d'arbrisseaux, lorsqu'ils aperçurent dans le taillis un chevalier prêt à combattre. Il portait l'écu de sinople et une lance en laquelle pendait une banderolle de semblable couleur.

— Va dire à ceux qui gardent madame Oriane, cria-t-il à son écuyer, que je les prie, par courtoisie, de me laisser l'entretenir quelques instants. Autrement, je ferai malgré ce que je ne puis faire de bon gré!...

— Ami, retourne dire au chevalier qui t'envoie qui ni lui ni personne ne peut parler à madame Oriane, et que s'il passe outre cette défense, il s'en trouvera certainement mal.

Oriane avait entendu. Elle dit à Giontes :

— Eh! beau sire, que vous importe donc que ce chevalier me parle? Peut-être m'apporte-t-il nouvelle agréable.

— Madame, répondit Giontes, le roi nous a commandé, sur notre vie, de ne laisser approcher âme qui vive de votre personne avant que vous ne soyez arrivée auprès de lui.

Au même moment, le chevalier inconnu, à qui son écuyer avait porté la réponse de Giontes, sortit en campagne et donna des éperons à sa monture qui arriva comme le vent sur le neveu du roi Lisvart. Ils se chargèrent l'un l'autre avec grande roideur, leurs lances volèrent en éclats, et bientôt le cheval de Giontes tomba à terre et son maître sous lui.

— Me laisserez-vous maintenant parler à la princesse Oriane? demanda le chevalier Vert à son adversaire, qui essayait de se retirer de dessous son cheval.

— Par ma foi, répondit Giontes, si vous le faites, ce sera bien malgré moi et par l'infortune seule arrivée à mon cheval...

Comme il finissait ces mots, Sadoce, son compagnon, cria au chevalier Vert :

— Gardez-vous de moi, à présent, beau chevalier indiscret!...

Le chevalier Vert fit de celui-ci ce qu'il avait fait du précédent : il le désarçonna. Ce que voyant Lasanor, pensant venger ses deux compagnons, il coucha sa lance contre l'inconnu, espérant le surprendre. Mais gauchissant au coup l'un de l'autre, ils se chargèrent avec si grande force, que Lasanor se rompit le bras et demeura tout étourdi sur son cheval qui continua à courir.

Le chevalier Vert se prit à rire, et s'approcha d'Oriane qu'il salua humblement.

Oriane, qui pensait avoir affaire à Amadis, se leva de sa litière et fit bon visage au vainqueur de ses trois conducteurs.

— Madame, lui dit-il en lui présentant une lettre, Agraies et Florestan se recommandent bien humblement à votre bonne grâce. Ils m'ont envoyé vers vous pour vous faire tenir cette lettre et vous demander si vous avez quelque chose à leur dire... Je m'en retourne vers eux avec la plus grande diligence, assuré que je suis que, malgré mon peu de valeur, ils auront besoin de moi avant que leur entreprise prenne fin.

— Vous faites inutilement de la modestie, chevalier, car vous venez précisément de nous donner de belles preuves de votre vaillance. Aussi suis-je désireuse de savoir votre nom, afin que je m'en souvienne et vous sache gré chaque fois que cela viendra à propos.

— Madame, répondit le chevalier Vert, j'ai nom Carnate du Val-Craintif. J'ai toute ma vie désiré de vous faire service, l'occasion s'en présente, j'en suis heureux... Sur ce, madame, permettez-moi de prendre congé de vous.

Et il s'éloigna, pendant que les trois conducteurs d'Oriane s'en revenaient vers elle clopin-clopant.

On reprit le chemin de Tagades. Oriane fit entrer Mabile en sa litière pour lui tenir compagnie et surtout pour lire avec elle la lettre de Florestan. Celui-ci lui mandait que Gandalin et Ardan-le-Nain étaient arrivés en l'Ile Ferme, où se devait trouver leur maître dans huit jours, et où il allait lui-même attendre, avec maints autres chevaliers, l'heure de son embarquement pour Rome, l'heure qui serait fatale à ses ravisseurs. Florestan la priait, en conséquence, de prendre courage et de se réjouir.

Cette lettre fut lue et relue cent fois en chemin par les deux princesses. Mais, quand elles se virent près du logis du roi, nouvel ennui maîtrisa la grande aise qu'elles ressentaient, parce qu'elles s'imaginaient que les chevaliers de l'Ile Ferme ne se tireraient peut-être pas bien de leur entreprise.

Oriane, une fois à terre, se retira en sa chambre sans aller vers celle de la reine comme elle en avait coutume, et prétexta pour cela qu'elle avait mal. De quoi le roi averti la vint trouver, accompagné seulement du roi Arban de Norgales.

Quand Oriane eut aperçu son père elle se leva et, se jetant à ses genoux, elle s'écria dolentement :

— Hélas! Sire, pour l'honneur de Dieu, regardez un peu en pitié votre tant désolée fille! Ne lui soyez pas moins favorable que vous n'êtes envers les plus simples demoiselles de votre royaume! Est-il possible qu'oubliant votre vertu familière, la bonté, vous vouliez me faire pis que vous ne fîtes jamais à personne?... J'ai su que vous me vouliez envoyer vers l'empereur de Rome pour être sa femme. Mais si vous me contraignez à cela, vous ferez très grand péché, car ce sera malgré moi, et d'ailleurs je serai morte avant l'heure de cet odieux sacrifice!... Vous aurez été homicide de votre propre sang!...

— Ma mie, répondit le roi, les pères savent mieux que les filles ce qu'il convient de faire en telle occurrence. Vous pleurez aujourd'hui, vous me remercierez demain.

Et il s'en alla. Il avait à peine eu le temps de disparaître, et Arban de Norgales se disposait à l'imiter, lorsque Oriane tomba évanouie sur le plancher.

— Sire! Sire! cria Arban de Norgales.

Lisvart revint à contre-cœur. Il n'aimait pas ces momeries de jeune fille. Mais quand il vit Oriane étendue sur les dalles de la chambre, quasi morte, il comprit que l'affaire était sérieuse, et il s'empressa autour d'elle, avec Mabile, pour la relever.

— Ma mie, ma mie! lui dit-il. Revenez à vous!... Parlez-moi!...

Mais Oriane ne remuait ni pied ni main. Toutefois, à force de vinaigre et d'eau froide, on lui fit revenir le cœur.

— Ayez pitié de moi, Sire, ayez pitié de moi! murmura-t-elle en rouvrant les yeux et en apercevant son père.

— Ma mie, vous m'embarrassez... Que voulez-vous donc que je vous fasse?...

— Sire, avisez vous-même... Mais je vous jure que jamais Rome ne me verra... Je me jetterai dans la mer avant d'y arriver... Vous serez ainsi cause de deux maux ensemble : le premier, de l'inobédience que je commettrai envers vous contre mon gré; l'autre, de l'homicide que votre fille fera en sa propre personne. Par ainsi, vous qui êtes renommé par tout le monde comme prince benin et miséricordieux, vous serez tenu désormais pour le roi le plus cruel et le plus impitoyable qui soit!...

— Ma mie, répondit Lisvart, vous êtes une personne sage et vous finirez par comprendre vos intérêts... Votre mère vous dira ce que j'ai résolu de faire... Par ainsi ne vous déconfortez donc pas comme vous faites en ce moment... Faites bonne chère et menez grande joie, au contraire!... Je travaille pour votre bonheur : ne travaillez pas, vous, pour ma honte!... Quand je vous dis que vous aurez peut-être ce que vous demandez, cela doit vous suffire, il me semble!...

Le roi ne lui fit cette dernière promesse que parce qu'il avait le cœur navré et si serré de pitié qu'il ne pouvait plus parler.

La reine survint sur ces entrefaites, et fut bien ébahie de voir sa fille en cet état. Elle le fut davantage encore, lorsqu'Oriane, impressionnée par son arrivée, s'évanouit derechef, ce qui permit à Lisvart de se retirer, laissant les femmes autour d'elle.

La dolente Oriane, à la voix de sa mère, recouvra la parole et, ouvrant ses yeux gonflés de grosses larmes, elle se prit à regarder Brisène d'un air attristé.

— Qu'avez-vous donc, chère fille? Comment vous trouvez-vous?... lui demanda la reine, inquiète.

— Hélas! madame, répondit Oriane, le portement que j'ai est meilleur qu'il ne serait besoin.... La mort est maintenant tout ce que je désire... puisque je suis abandonnée du roi et de vous, de mon père et de ma mère, c'est-à-dire des seules personnes qui devraient me protéger!...

— Ma mie, reprit la reine, le roi vous aime tant qu'il ne pense qu'à votre bien. Pourquoi donc vous tourmentez-vous ainsi?

— Vous trouvez donc, madame, ce bannissement à mon avantage? demanda Oriane. Pourquoi dites-vous que le roi m'aime, puisqu'il se montre impitoyable envers moi et veut me faire épouser contre le gré de mon cœur?...

—

## CHAPITRE XXVIII

Comment les plaintes d'Oriane, à propos de son mariage avec l'empereur Patin, forçaient tout le monde à s'occuper d'elle.

Pendant que la mère et la fille devisaient ainsi ensemble de la chose qui leur tenait le plus au cœur, le roi causait de cette même chose avec son oncle Argamon, en se promenant avec lui de long en large dans le jardin du palais.

Argamon, une dernière fois, voulut tenter de ramener son neveu à des sentiments plus conformes à son état de père. Mais Lisvart, pour la dernière, lui dit :

— Mon oncle, ce propos a été assez démené; n'en parlez plus, si vous voulez me faire plaisir.

Et, lui tournant le visage, il le laissa seul pour aller vers Salluste Guide et Brandadel qui survenaient.

— Or ça, leur dit-il, ma fille est arrivée, mais elle se trouve un peu mal... Vous la verrez demain en bonne santé.

— Sire, demanda Brandadel, quand vous plaira-t-il de nous la livrer pour l'ammener à notre maître?

— La semaine prochaine, répondit Lisvart.

Et sur l'heure ils allèrent se mettre à table.

Pendant le repas, ceux qui voulaient combattre Grumedan se présentèrent en disant au roi :

— Sire, vous connaissez les propos qu'a tenus ce vieux rêveur de Grumedan; nous venons vous prier de nous octroyer de présenter le combat pour demain, car nous avons hâte de punir ces injures.

Grumedan rougit de colère en entendant ces paroles et voulut répondre, mais le roi l'en empêcha en lui disant à lui-même :

— Grumedan, vous vous êtes toujours montré sage et prudent dans vos paroles; je vous prie, dissimulez pour cet instant et répondez seulement au combat que demandent ces chevaliers.

— Sire, répondit Grumedan, je ferai comme il vous plaira, et demain je serai au camp, prêt à venger l'insulte qui m'est faite en votre présence.

Le roi se leva de table, et demanda à Grumedan quels étaient ceux qu'il avait choisis pour être des siens.

— Sire, répondit le vieux chevalier, j'ai d'abord mon droit; si Galaor arrive demain, nous serons deux; mais s'il ne vient pas, je les combattrai tous trois l'un après l'autre.

— Cela ne peut être, dit le roi, le combat annoncé est de trois contre trois; ils sont forts et jeunes, et vous déjà caduc et sans vigueur, ce qui me fait craindre pour vous.

— Sire, répliqua Grumedan, Dieu y pourvoira,

lui qui hait la présomption dont sont habillés ces chevaliers, et au pis aller j'ai deux parents qui ne refuseront pas de mourir en m'aidant contre eux.

— Ecoutez, fit le roi, je me déguiserai et ferai votre second; à nous deux nous en viendrons à bout. Vous avez hasardé votre vie pour moi, il est juste que je vous rende la pareille; mon bras est assez raide pour soutenir votre querelle.

Mais Grumedan ne consentit pas à ce dévouement du roi, et fit avertir ses deux parents qui le remercièrent affectueusement de l'honneur qu'il leur fesait, en les choisissant pour compagnons contre les trois Romains.

Grumedan demeura en oraisons jusqu'au lendemain, et commençait à s'armer lorsque survint la demoiselle de Grassinde, qui portait l'une des plus belles épées du monde; elle salua Grumedan et lui dit :

— Voici, de la part du chevalier Grec, qui vous aime et estime, une épée déjà teinte du sang des Romains; acceptez de plus l'aide de deux amis de ce chevalier, sans en prendre d'autres, car il vous les adresse, les connaissant pour les meilleurs qui soient.

Grumedan ceignit aussitôt l'épée, remerciant le chevalier Grec de sa bonté.

— Les deux compagnons vous attendent, dit la demoiselle, prêts à combattre quand il vous plaira; ne tardez guère, car les trois chevaliers romains ont l'air de vouloir montrer toute leur science.

Grumedan enfourcha le cheval que Florestan lui avait donné et se rendit au lieu du combat; il trouva les deux chevaliers, qu'il salua, en leur disant :

— Je ne sais qui vous êtes, mais ce que vous faites pour moi m'oblige à vous estimer comme mes meilleurs amis tant que je vivrai.

Tout-à-coup ils virent entrer au camp les trois Romains avec trompettes et clairons, faisant un bruit à tout rompre.

Le roi monta sur une estrade et aperçut Grumedan ainsi que la demoiselle, mais il ne reconnut pas les deux chevaliers qui se présentaient de la part de son ami. Il appela la demoiselle qui lui annonça qu'ils étaient amis du chevalier Grec, et que Grumedan ne les avait connus qu'au moment où elle les avait amenés pour lui servir d'aide.

— Vraiment, dit le roi, le chevalier Grec a beaucoup fait pour lui.

Alors les trois chevaliers romains crièrent à haute voix près de l'estrade :

— Sire, ne soyez pas mécontent si nous avons résolu d'emporter à Rome les têtes des trois chevaliers qui nous veulent combattre, spécialement celle de don Grumedan, ou priez-le de se dédire en avouant que nous, Romains, sommes les meilleurs chevaliers du monde.

— Faites, répondit le roi, et que le vainqueur traite son ennemi ainsi que bon lui semblera.

Les chevaliers partirent et les dames arrivèrent pour voir le passe-temps, accompagnées de Guillan-le-Pensif et Gendil-de-Ganotte, tous deux à peine valides.

La reine craignait pour Grumedan une mauvaise fortune, Guillan la rassura, et lorsque le combat commença, elle aurait volontiers assuré la défaite des Romains.

Or, il advint dans cette rencontre ce qu'on n'avait pas encore vu à la cour du roi Lisvart, car les trois Romains furent désarçonnés sans que nul des autres perdit l'étrier.

Bruneo de Bonnemer, Grumedan et Angriotte mirent pied à terre, et, se couvrant de leurs écus, fondirent sur les Romains. Angriotte les plaisanta durement, et à leur allure on voyait la colère précipiter leurs mouvements.

Grumedan était au milieu de l'affaire portant de beaux horions, mais couvert de blessures; il fit reculer les Romains avec ses deux amis, si bien que Maganil tomba à la renverse.

Bruneo lui arracha l'armet qu'il jeta au pied de l'estrade d'où la reine et les dames regardaient; lors Maganil commença à crier demandant pitié à son vainqueur qui feignait de ne pas comprendre.

—Je ferai, seigneur, disait Maganil, ce que vous voudrez et suis prêt à confesser que j'ai menti. Les chevaliers romains ne sont en rien comparables à ceux de la Grande-Bretagne.

La reine et Guillan entendirent ces paroles et prièrent le chevalier Grec de pardonner.

Lors Bruneo se leva de dessus Maganil et courut vers Grumedan qui avait abattu le second et lui avait fait promettre soumission.

Le troisième Romain avait tant perdu de sang qu'Angriotte, son adversaire, le vit choir à ses pieds privé de vie. Angriotte le prit par la jambe et le traîna hors du camp.

Cependant Grumedan remonta à cheval, et se retira dans son logis pour faire panser ses plaies.

Bruneo et Angriotte, sans ôter leurs armets, craignant d'être reconnus, allèrent devant le roi et lui dirent :

— Sire, nous prendrons congé de vous pour retourner en la compagnie du bon chevalier Grec; s'il vous plaît de lui mander quelque chose, nous le lui dirons de bien bon cœur.

— Dieu vous conduise, répondit le roi, vous avez montré que vous n'étiez pas apprentis en tels combats, et Grumedan vous est grandement obligé.

La demoiselle pria le roi de lui accorder de lui parler à lui seul, et elle commença à prendre la défense d'Oriane et implorer la clémence du roi pour cette pauvre princesse affligée de toutes les façons.

Le roi ne put s'empêcher de trouver raisonnable le discours de la demoiselle, qui partit avec les deux chevaliers vers la mer, où un brigantin, envoyé par Grassinde, les attendait.

Ayant su que Lisvart voulait livrer sa fille aux Romains sous sept jours ou huit, ils se hatèrent de retrouver le chevalier Grec pour le lui apprendre.

Agraies, Florestan et autres chevaliers vinrent au port de l'Ile Ferme les recevoir avec grande démonstration de joie, Amadis surtout, que ses amis avaient rejoints en route, reçut des marques d'affection telles que Grassinde ne savait qu'en penser. Amadis fut obligé de lui dire :

— Madame, ne soyez pas mécontente si je vous ai célé mon nom jusqu'ici. Je me nomme Amadis de Gaule. Vous m'en avez parlé quelquefois. Tous ceux-ci sont mes parents, mes amis, tous comme moi à votre service.

— C'est à moi de s'excuser, fit Grassinde, d'avoir traité en simple chevalier errant un prince aussi célèbre que vous. Mais c'est un peu de votre faute.

On entra au palais d'Apollidon où les tables étaient dressées. Angriotte raconta le combat avec les Romains, et avertit Amadis que le roi avait résolu de livrer sa fille aux ambassadeurs de Rome sous trois jours.

Amadis fut très ému à cette nouvelle, craignant de n'être pas assez prêt pour la secourir ou d'être laissé seul dans une affaire contre le roi Lisvart. Il en parla d'une façon détournée pour connaître les dispositions de ses amis, et ajouta :

— Vous devez vous souvenir du serment que nous fit faire la reine Brisène dans l'assemblée qui fut tenue en la ville de Londres. Nous jurâmes tous de ne souffrir aucun tort fait à dame ou demoiselle qui nous en instruirait. Pouvons-nous laisser enlever ou bannir des dames? Je veux, en ce qui me regarde, occuper mon bras et mes vaisseaux à délivrer ces pauvres demoiselles, entre lesquelles je n'en sais de plus dolentes qu'Oriane, Olinde à qui on veut donner Salluste Guide pour mari, et même ma cousine Mabile qui devait être la compagnie d'Oriane et non exilée à Rome.

Agraïes, qui portait un véritable amour à Olinde, répondit :

— Je ne sais qui peut retarder une aussi gentille entreprise, car depuis longtemps nous trouvons que le roi Lisvart méconnaît tous les devoirs que sa fortune lui commande. Pourquoi a-t-il envoyé ma sœur en pays étranger? Le royaume d'Ecosse n'est-il pas assez grand pour la recevoir? Par Dieu, cette façon d'agir est si hors de raison qu'il est temps de se venger.

— Seigneurs, fit Quadragant, je suis quant à moi prêt à partir quand il plaira à la compagnie; car si nous hasardons quelquefois nos vies pour peu d'occasion, nous avons aujourd'hui bien raison de ne pas nous épargner; n'est-il pas vrai, mes amis?

Chacun alors voulut mourir pour cette cause, et l'on s'occupa de pourvoir à garder le détroit de la mer Méditerranée pour empêcher le passage des Romains.

— Embarquons-nous demain, s'écria Amadis, et prenons les devants!...

Cette résolution fut prise de suite, Grassinde présente; elle pensa élever encore leur courage en disant :

— Sur mon Dieu, votre entreprise est grande et louable, car outre le bien que vous ferez à celles que vous allez secourir, vous montrerez la route à tous les autres bons chevaliers qui ne permettront plus que l'on fasse tort à dame ou demoiselle quelconque. Toutes celles qui viendront d'ici à cent ans et plus devront vous savoir gré de votre but.

— Madame, répondit Amadis, Dieu nous fasse la grâce d'exécuter notre entreprise comme nous le désirons, et, s'il vous plaît, pendant notre absence, restez ici en compagnie d'Isanie, gouverneur de cette île, qui vous obéira comme à moi-même.

— Monseigneur, répartit Grassinde, vous pouvez disposer de moi et des miens ainsi que bon vous semblera.

Amadis la remercia humblement, et commanda que chacun se tînt prêt pour entrer le lendemain dès l'aube du jour aux navires qu'Agraïes et Florestan avaient fait armer, suivant ce qu'il leur avait commandé par Gandalin.

Le jour suivant, tout le monde étant embarqué, les vaisseaux déployèrent leurs voiles et disparurent bientôt dans la direction de la Grande-Bretagne.

## CHAPITRE XXIX

Comment le roi Lisvart, après une dernière tentative, livra aux ambassadeurs de l'empereur sa fille Oriane et autres demoiselles pour les conduire à Rome.

Le jour était enfin venu où le roi Lisvart devait livrer sa fille aux envoyés romains pour qu'ils la conduisissent à l'empereur Patin. Il persistait dans cette résolution sans qu'il fût possible à personne de l'en distraire. Ni l'importunité de la reine, ni les remontrances de ses chevaliers, ni la propre pitié qu'il ressentait pour la douleur fausse ou vraie d'Oriane, rien n'avait fait. Cependant, pour avoir raison du refus obstiné de cette dernière, il se résolut à aller la trouver dans sa chambre.

— Ma mie, lui dit-il en la prenant par la main et en la faisant asseoir auprès de lui, jusqu'à ce dernier événement, vous vous êtes toujours montrée obéissante à mon vouloir : pourquoi ne continuez-vous pas cette excellente tradition d'obédience? Vous vous mélancolisez hors de propos, à ce que je vois, sur le mariage que je vous ai préparé, ce dont je m'ébahis fort... Croyez-vous donc que je voulusse vous forcer jamais à une chose qui ne tournât pas à votre profit et à votre honneur? Me supposez-vous donc de mauvaise nature envers vous!... Je vous jure ma foi que l'amitié que je vous porte est si certaine, que j'ai encore plus de regret à votre éloignement que vous n'en avez vous-même... Par ainsi, ma mie, faites donc meilleur visage et meilleur cœur... Réjouissez-vous, comme faire vous devez, d'être la femme du plus grand prince du monde... Si vous faites cela, outre l'estime qui en rejaillira sur vous, vous réjouirez d'autant votre père qui est si triste de votre ennui!...

Mais, durant ce propos, Oriane avait le cœur si

serré qu'elle n'eût pu faire sortir une seule larme de ses yeux. Comme une femme outrée de son mal, et voyant qu'il n'y avait plus de remède, elle répondit bientôt au roi, d'une parole hardie et assurée :

— Sire, vous avez, à ce que je vois, résolu d'une manière irrévocable mon mariage avec l'empereur de Rome... Permettez-moi donc de vous dire que vous avez fait là l'une des plus grandes fautes que prince terrestre saurait faire ; car, premièrement, je n'aimerai jamais de ma vie, au grand jamais, le mari que vous me donnez là contre le gré de mon esprit. Je croyais vous l'avoir fait suffisamment entendre l'autre jour ; il paraît que je me suis trompée... je le regrette, parce que cela me force à me répéter et à me trouver une seconde fois en désaccord avec vous, qui êtes mon père... Je vous le répète donc : jamais Rome ne me verra, parce que j'ai l'intention de me jeter en chemin dans la mer, aimant mieux me livrer ainsi à la merci des poissons que de me livrer à un mari pour lequel je ne me sens dans l'âme nulle affection, malgré le commandement que vous m'avez fait à ce sujet... Je ne sais vraiment pas, à dire tout, ce qui a pu vous induire à fabriquer ce mariage qui a toutes mes répugnances, à moins que ce ne soit pour en avantager d'autant ma sœur Léonore, et par le désir que vous avez d'en faire votre unique héritière... Quoi qu'il en soit, Sire, Dieu qui est juste ne permettra pas que vos intentions à cet égard viennent à effet, ou c'est qu'alors ma mort sera décidée par lui, dans une mystérieuse vue devant laquelle je m'incline respectueusement d'avance, parce que Dieu est le père infaillible, et que lui seul a le droit d'exiger des sacrifices comme celui-là...

Lisvart, en entendant sa fille lui tenir cet étrange discours, se sentit partagé entre la pitié et la colère mêlées ensemble. Ce fut la colère qui l'emporta.

— Vous faites la folle, ma fille ! s'écria-t-il. Mais si vous persistez longtemps encore dans cette irrévérence à l'égard de mon vouloir, au lieu de vous marier à l'empereur de Rome, je vous ferai épouser une tour où vous ne verrez de votre vie ni soleil ni lune !...

— Sire, répondit Oriane avec fermeté, vous ne sauriez me donner une prison qui me fût plus déplaisante que la cour de Rome, et ce sera me faire une grande grâce, je vous jure, que de me confiner en la tour que vous dites. A cela, je suis prête, non au mariage...

Lors se leva le roi, fort irrité, et il s'en alla trouver la reine à laquelle il dit :

— Madame, allez, je vous prie, vers votre fille et faites-lui une bonne fois entendre raison, car je veux qu'elle m'obéisse. Votre parole aura sans nul doute plus de succès que la mienne.

La reine, malgré qu'elle connût l'inutilité de cette tentative, alla vers Oriane qu'elle trouva plus contristée et plus éplorée qu'on ne saurait dire.

— Ma mie, lui dit-elle doucement, le roi est très courroucé contre vous à cause de votre désobéissance à ses ordres... Obéissez-lui, ma mignonne, car ce qu'il fait est certainement à votre avantage et pour votre unique bien...

— Ah ! madame, répondit Oriane de plus en plus dolente, je sens bien qu'il faut que je vous perde... Ma mort est prochaine, j'en suis assurée maintenant... Adieu, madame ma mère...

Disant cette parole, la pauvre Oriane tomba évanouie sur le plancher, et la reine en fit autant par la douleur que cela lui causait. Les demoiselles, à cette double chute, se mirent à pousser des cris perçants, si bien que le roi survint, pensant que sa fille s'était tuée. Mais, la trouvant en cet état, il jugea que c'était le moment de la faire enlever et porter au navire, ce qu'il ordonna incontinent sans avoir égard aux lamentations des femmes.

Oriane fut en conséquence enlevée par des bras robustes qui la menèrent, toujours pâmée, dans le navire qui devait la conduire à l'empereur Patin, et sur lequel montèrent bientôt les envoyés de ce prince, avec les demoiselles qui devaient prendre soin de la malheureuse princesse.

## CHAPITRE XXX

Comment Amadis et ses compagnons, après un âpre combat avec les envoyés romains, leur enlevèrent la princesse Oriane et les demoiselles qui l'accompagnaient.

Donc, une fois en mer, les envoyés du roi Patin se réjouirent d'avoir enfin réussi dans leur ambassade, et il se félicitèrent mutuellement sur l'habileté qu'ils avaient déployée en cette grave et délicate occurrence.

Ils naviguaient tranquillement en pleine mer, et il y avait un assez long temps qu'ils avaient perdu de vue les côtes de Tagades, sans qu'Oriane s'en fût aperçue, lorsque bientôt vinrent droit sur eux une grande quantité de navires. Ils pensèrent d'abord que c'étaient des nefs marchandes et n'en firent pas d'autre cas. Mais, remarquant que ces navires se séparaient en trois bandes et s'approchaient d'eux à force de rames, ils jugèrent prudent de se préparer à la défense. Les trompettes sonnèrent et l'attaque commença. Le navire où étaient Agraies et Quadragant coupla à force de crocs celui du prince Salluste Guide, et ils entrèrent dedans. Amadis en fit autant de la nef de Brandajel. Florestan et Garnate du Val-Craintif les imitèrent à propos de la nef où étaient le marquis d'Ancône et l'archevêque de Tarente.

— Gaule ! Gaule ! criaient les compagnons d'Amadis.

Les Romains furent âprement menés. Beaucoup furent tués, les autres furent blessés.

— Où est madame Oriane ? demanda Amadis, l'épée levée sur Brandajel.

— Seigneur, vous la trouverez en cette chambre avec madame Mabile.

Amadis n'en voulait pas savoir davantage. Le

navire sur lequel il se trouvait était débarrassé ou à peu près : il alla droit à la chambre qui lui était indiquée, en ouvrit la porte et tomba aux genoux de sa maîtresse tant aimée. Oriane, alors, surprise d'une joie extrême, lui tendit les bras, l'accola avec une énergie sans pareille, et colla ses lèvres contre les siennes de façon à en pâlir de bonheur et à s'en trouver quasiment comme pâmée.

— Ah ! mon ami, mon doux ami, mon tendre ami, murmura-t-elle sans pouvoir se décider à le lâcher; puisque vous voilà, je n'ai plus à craindre d'être emmenée par ces odieuses gens à leur odieux empereur !...

— Madame, répondit Amadis, l'une des plus grandes faveurs que le ciel m'ait jamais faites est celle-ci...

Il allait continuer; Mabile survint effarée :

— Mon cousin, vos compagnons sont en mauvaise passe : allez donc les secourir !

— Allez leur aider, dit Oriane, allez, mon ami, et revenez-moi bien vite !

Amadis sortit de la chambre et s'en alla sur le pont du navire pour voir où en étaient les choses, après avoir prié Angriote d'Estravaux de veiller sur sa chère Oriane.

Agraies, Quadragant, Landin de Fajarque et quelques-uns de ses compagnons, luttaient encore contre un navire romain, sur lequel se trouvait le prince Salluste, qui combattait vaillamment. Amadis fit approcher son navire de celui-là et sauta sur le tillac, à deux pas de Salluste, qui tomba sous ses coups : Agraies, qui lui en voulait, sachant qu'il emmenait sa mie Olinde avec d'autres dames de la suite d'Oriane, Agraies se pencha sur lui, lui arracha son armet et lui trancha la tête d'un coup d'épée. Les autres Romains furent terrassés de la même façon.

La victoire était décidément du côté des chevaliers de l'Ile Ferme, dont le premier soin, on le comprend, fut d'aller délivrer les dames prisonnières, lesquelles tremblaient comme la feuille sur l'arbre, Olinde entre autres. Olinde fut si aise de revoir Agraies, qu'elle lui sauta au cou et l'embrassa de bon cœur, ce dont ce chevalier, surpris autant que joyeux, la remercia en lui faisant la révérence et en lui disant :

— Madame, je vous supplie de me pardonner le tort que j'ai fait au prince Salluste, qui vous avait si bien choisie pour sa mie, en me vengeant de lui au tranchant de mon épée.

— Mon ami, répondit Olinde, je ne sais pas ce qui le mouvait à m'aimer tant, vu que jamais homme ne m'inspira moins d'amitié que lui... S'il est mort, tant pis pour lui, je n'espère pas avoir le temps de le pleurer cette année...

Le combat étant terminé, Amadis donna l'ordre qu'on retournât en l'Ile Ferme, où Oriane demandait à être conduite, pour attendre sa réconciliation avec le roi son père.

—

## CHAPITRE XXXI

Du grand deuil que fit la reine Sardamire, après la mort du prince Salluste Guide; et de l'arrivée de la princesse Oriane en l'Ile Ferme.

Pour qui a lu les précédents livres, traitant de ces aventures extraordinaires, il y a souvenir de ce qui arriva à la princesse Oriane, laquelle fut livrée par le roi Lisvart, contre le gré et l'opinion des princes et seigneurs de son royaume, aux ambassadeurs de l'empereur de Rome. On se souvient aussi qu'Oriane, et les dames qui l'accompagnaient, furent délivrées par Amadis, l'armée des Romains détruite, Brandajel de Roques fait prisonnier, ainsi que le marquis d'Ancône, l'archevêque de Tarente et plusieurs autres.

Cette déroute fut si complète, que tout le monde y trouva la mort ou la captivité.

Mais après le conflit passé, Amadis, pour couvrir ses amours avec Oriane, rentra discrètement sur son navire; il visita les autres vaisseaux et arriva à celui d'Agraies où les Romains pleuraient la perte du prince Salluste Guide, sans qu'il fût possible de les apaiser.

Amadis fit mettre en un cercueil la dépouille de ce prince, en attendant que la sépulture pût lui être donnée à terre.

Les Romains se prirent à pleurer de plus belle, au point que la reine Sadamire les entendit, et se mit à déplorer leur malheur qui l'atteignait aussi; elle donna un libre cours à ses tristes réflexions.

Mabile, qui avait conservé toute son énergie, vint trouver la reine et la consola de son mieux.

— Fortune est changeante, lui dit-elle, et s'il est advenu que l'armée de l'empereur soit défaite, et vous à présent ès-mains des chevaliers de l'Ile Ferme, s'ensuit-il que vous deviez vous abandonner au désespoir? Le prince Salluste est mort, mais vos pleurs ne le peuvent ramener à vie; ce sont là choses communes à la guerre.

— Si vous sentiez la douleur qui me presse, lui répondit la reine, vous me plaindriez plus que vous ne faites; je vois bien que vous dites la vérité, mais il m'est impossible de me commander à moi-même qui suis imparfaite; aidez-moi ainsi que les autres dames à plaindre mon malheur irréparable.

— Madame, reprit Mabile, si vous deviez être consolée par notre douleur, toutes nous nous y emploierions; mais de grâce, mettez fin à vos pleurs que le temps et la raison feront cesser par leur puissance.

La reine apaisa son chagrin peu à peu; Amadis ordonna de hausser les voiles, pour tirer droit sur l'Ile Ferme où ils arrivèrent le troisième jour.

Gandalin s'en fut avertir Grassinde monté sur un bateau.

Grassinde fut enchantée de toutes ces conquêtes,

surtout de celle d'Oriane qu'elle désirait connaître par dessus tout. Elle mit ses plus beaux atours et vint au devant de la flotte sur une nacelle.

—Quelle est donc cette dame qui s'en vient vers nous? demanda Oriane à Bruneo.

— Je pense, répondit Bruneo, que c'est Grassinde, celle qui a obtenu par le seigneur Amadis le prix de beauté sur toutes les belles filles de la cour du roi votre père. C'est la plus sage dame que j'aie connue de ma vie. Elle nous a comblés de soins pendant notre séjour en son pays.

A ce moment, Grassinde abordait le vaisseau; Angriote l'aida à monter, et la présentant à Oriane:

— Madame, voici celle de qui mon seigneur Amadis, Bruneo et moi tenons la vie.

A cette parole, la princesse Oriane et Grassinde se firent la révérence et s'embrassèrent, puis ayant débarqué, elles prirent le chemin du palais d'Apollidon, montées sur des haquenées richement harnachées, sous l'escorte des chevaliers.

En cheminant, elles s'entretinrent du nouvel honneur qu'Amadis avait eu sous le nom du chevalier Grec à la cour de Lisvart, et Oriane ne put s'empêcher de dire :

— Je vous promets, madame, que si j'en eusse été avertie j'eusse pris part à votre bonne fortune, mais je ne le connus qu'après l'événement.

— La fortune m'a servie en cela, répondit Grassinde, car votre présence m'eût ravi la couronne qu'Amadis a conquise pour moi en votre absence.

Amadis s'était si fort approché pendant cette conversation, que Grassinde eut peur de l'avoir offensé en parlant ainsi; elle s'excusa en lui disant :

— Mes yeux ne virent jamais objet plus parfait qu'Oriane, c'est pourquoi je viens de parler d'elle avec autant d'affection et d'éloges.

Amadis sourit avec satisfaction et répliqua :

— Je serais mal venu de prendre en mauvaise part l'honneur que vous faites à madame Oriane, car elle le mérite à cause de son incomparable vertu.

Oriane, un peu honteuse de si grande louange, ne put empêcher son visage de se colorer vivement, mais la condition où elle se trouvait lui fit dire à Grassinde :

— J'accepte le bien que vous dites de moi, mais je vous assure que je désirerai toute ma vie votre bonheur, autant que peut le faire une simple demoiselle déshéritée, comme vous me voyez.

Ils arrivèrent ainsi au palais d'Apollidon, où la princesse Oriane fit son entrée en grand appareil.

## CHAPITRE XXXII

Description de l'ignographie et plan du palais qu'Apollidon avait fait construire en l'Ile Ferme.

Le plan de ce magnifique palais, ainsi que du jardin qui y attenait, était quadrangulaire. Il contenait en longueur six cent vingt-cinq toises, et, en largeur, trois cent soixante et quinze, à prendre la toise pour six pieds, le pied de douze pouces, et le pouce de six grains d'orge. Il était clos d'une haute muraille de marbre noir, avec colonnes doriques de marbre blanc.

Au fond de ce plan était assis le palais, qui avait en son carré cent quarante et une toises. Aux quatre coins étaient élevées quatre grosses tours, l'une de pierre d'azur, l'autre de pierre d'iris, la troisième de grisolite, et la quatrième de jaspe, lesquelles avaient en leur diamètre huit toises, deux pieds, trois pouces. En chacune de ces tours il y avait deux chambres, quatre garde-robes et autant de cabinets, en ce compris la Chambre Défendue.

Cette dernière, la plus excellente de toutes, avait le lambris de licorne à culs de lampe, renforcé de baume et de cèdre, le tout fait en mannequinage de fin or et en fleurons diversifiés par plusieurs sortes d'émaux. Le pavé était de grisolite en lacs d'amour, enrichi de corail et de cyprès taillé en écaille, avec des filets d'or. Les portes et les fenêtres d'ébène étaient enchâssées de moulures d'argent, avec les vitres de cristal. Les cloisons étaient étoffées d'agathes taillées en losanges, et représentaient une infinité de figures d'animaux. Au plafond pendaient deux lampes d'or enchâssées d'escarboucles qui donnaient une telle clarté à cette Chambre qu'il n'était besoin d'aucune autre lumière.

Mais toutes ces richesses n'étaient rien auprès d'un miroir de saphir blanc, le plus oriental que l'on vit jamais, lequel était assis sur une lame d'or, toute bordée et garnie de gros diamants, émeraudes, rubis et perles.

Entre ces quatre tours se trouvaient quatre grands corps d'hôtels d'un seul étage, faits en plateforme, de six toises de largeur, et tout en pierre de porphyre, avec colonnes doriques à chapiteaux d'or et à soubassement de bronze. Les architraves étaient de porcelaine, et les frises d'ivoire, avec une série de devises en marqueterie de topazes et de turquoises.

Vis-à-vis du portail de ce palais, Apollidon avait primitivement fait construire les perrons dont il vous a été parlé au début du second livre, lesquels joignaient l'arc des loyaux amants.

En passant outre, on entrait dans une belle cour de cinquante-trois toises carrées, pavée de jaspe, en carreaux brisés à la mosaïque. Là se trouvait un donjon de cinquante toises, au milieu duquel était une vis double de neuf toises de diamètre. Tout à l'entour se voyaient quatre autres somptueux corps d'hôtels de vingt toises de profondeur, séparés de tours non moins belles que les premières.

Ce donjon avait quatre étages sous une plateforme où étaient seize grandes salles. Le premier étage était de calcédoine, enrichi de colonnes d'albâtre. Le second étage était de marbre vert d'Alexandrie, avec colonnes de topaze. Le troisième était de marbre rouge grivelé, à colonnes d'ivoire. Le quatrième était de jacinthe, avec colonnes d'émeraude. Les planchers de ces étages étaient

de porcelaine, de cèdre, de cyprès, de céthin et autres bois incorruptibles. Chaque portail était d'albâtre, avec moulures, tympans et frontissonnes d'ambre et d'agathe, où étaient représentées maintes batailles et hautes actions, tant des Grecs et des Romains que des Gaulois. Et, au-dessus, se trouvaient les images de Priape, de Bacchus, de Mars, d'Apollon, ainsi que celles de Vénus, de Cérès et de Minerve, exécutées en marbre d'une excessive blancheur. Les moulures de chaque portail etaient d'aimant, et les portes d'acier, afin que ces dernières pussent se refermer d'elles-mêmes par la vertu de cette pierre.

Puis venait un jardin spacieux, planté par nature de toutes sortes de fleurs et bonnes herbes, au milieu desquelles était placée une fontaine dont l'eau jaillissait des seins d'une Vénus d'agathe, pour retomber dans une vasque de pierre d'azur. Cette Vénus, si bien sculptée qu'on l'eût crue vivante, tenait en sa main droite la même pomme qui avait été adjugée à cette déesse par le berger Pâris, sur le mont Ida, et d'où était sortie la lamentable guerre de Troie. Cette pomme fatale avait été dérobée à Vénus, sur l'instigation de Junon, par le moyen du jaloux Vulcain, et, par dépit, donnée à Agamemnon; puis, d'Agamemnon, elle était tombée de main en main jusqu'à Apollidon, qui l'avait trouvée dans le trésor du roi son père, avec la perle de Cléopâtre. Cette perle était attachée à l'oreille gauche de la statue d'agathe, avec un tel art qu'elle ne pouvait lui être enlevée avant que la belle, destinée à entrer dans la Chambre Défendue, eût bu de l'eau de cette claire fontaine. A l'autre oreille de la statue pendait l'anneau de Pyrrhus, dont Vespasien faisait si grand cas.

Ce jardin était clos de galeries doubles, de dix toises et demie de large, soutenues par arceaux sous grosses colonnes coriques de calcédoine et d'améthyste de trente pieds de haut.

Ces galeries étaient ornées de peintures excellentes représentant toutes sortes de vénerie, chasse et fauconnerie, ainsi qu'un certain nombre de gentilshommes, de dames et de demoiselles, couchés sur l'herbe fraîche et devisant ensemble en attendant le rapport du veneur que l'on voyait dans le lointain retourner sur la brisée du cerf avec ses limiers. Puis étaient peints en mannequinage les autres chiens de la meute, et les piqueurs courant à bride avalée, et tenant de si bonne grâce leurs trompes contre leurs bouches que l'on se persuadait quasi entendre l'air retentir. Puis encore, on voyait le cerf sortant de son fort, brossant les haies et les buissons, traversant la lande, la tête haute et la langue baissée, gagnant en diligence la source prochaine, tandis que les chiens sont en défaut par les ruses et les sauts qu'il a faits. Puis encore, on voyait ce noble animal sortir de l'étang, mis aux abois, les chiens lui pendant aux fesses, et finalement, en faisant curée. Puis enfin, à quelques pas de là, était peinte une laie qui venait d'abandonner sa bauge, traversant la forêt à travers les fourrés et les lévriers, ronflant, grognant et jetant par terre tout ce qu'elle rencontrait, et, finalement, atteinte par l'épieu du grand veneur.

Il y avait d'autres peintures encore, certes, et non moins excellentes. Mais les raconter nous mènerait trop loin. Nous signalerons seulement : les batailles de Sémiramis et de Ninus ; la défaite d'Astiages par les Perses; la mort de Marchésie, reine des Amazones au pays d'Asie; la déconfiture de Cyrus par la reine Thomiris; les assauts d'Hercule contre Antroge et Otrera; la fuite de Vexores, roi d'Egypte, et infinités d'autres combats dignes de perpétuelle mémoire.

En sortant de là, on entrait dans le parc attenant au palais, lequel avait environ trois cents arpents d'étendue, avec montagne et vallon, et était planté de pins, de cyprès, de houx francs, de palmiers, de lauriers, d'orangers, de grenadiers, de citronniers et de myrtes, ornés des plus doux fruitages qui se puisse imaginer. Une infinité de petits ruisseaux serpentaient de ci de là, de manière à entretenir dans ces quinconces une fraîcheur permanente favorable au développement de la végétation, et dont, particulièrement, se trouvaient très bien les violettes, les marguerites, les muguets et autres fleurettes odoriférantes.

Là venait jardiner chaque année, au mois de mai, le Phénix, qui prit un tel plaisir à ce lieu qu'à la parfin les plumes lui en muèrent et furent précieusement recueillies par Apollidon, qui les appropria à un éventail composé d'un diamant assez large pour servir de miroir, ainsi que d'un rubis et d'une émeraude d'une prodigieuse grosseur. Cet éventail était une des singularités de l'Ile Ferme : Amadis la donna à Oriane le jour où elle se désembarqua.

Et afin que ce lieu si plaisant demeurât embelli de tout ce qu'il était possible, Apollidon y avait laissé deux licornes qui vivaient encore au moment où était venu Amadis et qui devaient vivre plus longtemps encore. Puis d'autres animaux moins rares, mais également intéressants, tels que civettes et musces, qui parfumaient l'air, et, à foison, cerfs, daims, chevreuils, lièvres et lapins. Quant aux oiseaux, il est inutile d'en parler : il y en avait là des milliers qui s'y branchaient, y pondaient, y ramageaient de si bon cœur que c'était chose divine de les entendre dégoiser, spécialement le rossignol et le passereau. La cigogne y venait quelquefois aussi y construire son aire et y couver ses cigognets et ses cigognettes.

Au milieu de ce parc délectable, se trouvait un lac, alimenté par un ruisseau venant d'un haut rocher, et où le castor aimait à battre de la queue, en compagnie d'une infinité de cygnes, et autres oiseaux d'eau; ce qui ne contribuait pas peu à égayer le paysage. Mais ce qui l'égayait bien davantage encore, c'était la présence d'une gente sirène, laquelle on entendait continuellement chanter, et de si doux chants que les oiseaux s'arrêtaient parfois pour l'écouter et tâcher de ramager comme elle, sans pouvoir y réussir, bien entendu.

De ce lac sortaient une infinité de ruisseaux qui, par leurs méandres capricieux, arrivaient à former des îlots de verdure. L'un de ces îlots était un dédale de quatre arpents carrés, planté du plus précieux baume qui crût en Angady, lequel était

gardé par deux serpents de la race qui avait gardé les pommes d'or du jardin des Hespérides. Droit au milieu de ce dédale était un colosse de bronze doré, de la hauteur de vingt-six coudées, tenant en la main gauche, élevée au-dessus de sa tête, une lanterne de cristal, et, au devant, la verge brûlante encore avec laquelle Prométhée avait gardé le feu dérobé au ciel par lui. Ce fanal rendait tant de clarté, jour et nuit sans diminuer, que de cent lieues à la ronde les mariniers y prenaient leur adresse, comme ils faisaient au phare d'Alexandrie.

Toutes ces choses, et d'autres que nous ne mentionnons pas pour ne pas surcharger l'esprit des lecteurs, avaient été merveilleusement ordonnées par Apollidon, lequel était un des plus grands enchanteurs du monde. Mais tous ses enchantements devaient finir au moment même où la belle entrerait dans la Chambre Défendue...

Or, maintenant, gentils lecteurs, jugez donc si l'on pourrait facilement trouver aujourd'hui un palais comme celui où se logea Oriane, avec ses demoiselles, le jour même de son arrivée dans l'Ile Ferme! Elle avait été éblouie en entrevoyant ces splendeurs et ces merveilles : elle n'en put dormir de la nuit.

Ce qui ajouta encore à son insomnie, ce fut la pensée qui lui vint du mal qui pouvait résulter de l'entreprise d'Amadis. Aussi, dès le lendemain matin, envoya-t-elle dire à son amant et à ses chevaliers qu'elle avait à les entretenir sérieusement. Et, comme tous ces vaillants hommes-là n'avaient d'autre désir que celui de la bien servir et honorer, ils s'en vinrent incontinent à son mandement. La révérence faite, de part et d'autre, Quadragant prit la parole.

— Madame, dit-il, vous avez témoigné l'envie de nous entretenir : nous voici. Qu'avez-vous à nous commander, pour que nous nous empressions d'obéir?

— En bonne foi, répondit Oriane, je devrais humblement supplier, car il me siérait mal d'user de commandement envers ceux de qui je suis prisonnière.

— Madame, reprit Quadragant, vous direz ce qu'il vous plaira, mais j'ai l'honneur de vous déclarer qu'il n'y a pas un seul de nous, céans, qui ne se considère comme le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs...

Oriane remercia très affectueusement.

— Je vous supplie donc, dit-elle, de vouloir bien permettre que, durant notre séjour céans, mes femmes et moi soyons séparées de toute autre compagnie... Ensuite de nous promettre que nul de vous, quel qu'il soit, ne nous verra sans notre congé et permission. Cela est de toute nécessité pour sauvegarder notre honneur à toutes.

— Madame, répondit Quadragant, nous ne sommes ici que pour vous obéir : vous ne trouverez pas de rétifs parmi nous lorsque vous commanderez!...

Amadis ne sonna mot; il trouvait la séparation rigoureuse, n'ayant d'autre plaisir en ce monde que la présence d'Oriane; mais, pour l'honneur de sa mie, il trouvait raisonnable d'acquiescer à cette dure condition, qui ne concernait que le jour pour lui.

## CHAPITRE XXXIII

Du conseil que tinrent les chevaliers de l'Ile Ferme, et de leur délibération.

Amadis, heureux possesseur de la princesse Oriane, prévoyait qu'il apaiserait difficilement la colère de Lisvart et celle de l'empereur.

Dans la pensée qu'il aurait peut-être maille à partir avec eux, résolu de mourir plutôt que de se séparer de sa vie, qui était Oriane, il tint conseil avec Agraies et Quadragant pour remettre Oriane en bonne grâce auprès du roi son père, et rompre l'alliance que ce dernier avait faite avec Patin.

Quadragant conclut à une assemblée générale des chevaliers, pour les avoir tous décidés si l'on adoptait la guerre qui lui paraissait non-seulement forte et dure, mais inévitable.

Le lendemain fut pris pour rendez-vous, et comme Quadragant l'avait proposé, tous les compagnons se trouvèrent réunis.

Amadis s'étant placé au milieu d'eux, leur dit :

— Messeigneurs, madame Oriane a envoyé vers moi pour me prier de la remettre en la bonne grâce du roi son père, lui ôtant, s'il est possible, la fantaisie qu'il a de la marier avec le prince du monde à qui elle porte le moins d'amitié; car autrement la mort lui sera plus agréable. Il m'a semblé bon d'avoir à ce propos votre avis général, car puisque nous avons été compagnons pour la mettre en liberté, nous devons l'être aussi pour l'y maintenir. Je vous rappelle avec orgueil toutes vos prouesses, et les hautes chevaleries que vous avez faites contre les rois, les princes, et les chevaliers de tous pays, sans épargner le sang de vos propres corps. La glorieuse victoire que nous avons remportée sur les deux plus grands princes de la chrétienté, pour secourir la plus sage et vertueuse dame de la terre, montre que nous sommes les soutiens des affligés. Or, que l'empereur et le roi Lisvart s'en courroucent, si bon leur semble! puisque nous avons le droit, Dieu, qui est juste, sera pour nous aussi, et s'ils nous forcent, je crois que nous résisterons tellement qu'il en sera mémoire tant que le monde sera monde. Faut-il parachever la guerre commencée, ou négocier la paix, rendant madame Oriane au roi son père ainsi qu'elle le désire? Je ne veux que ce qui vous plaira, car je vous connais tels et de si grande vertu que, pour votre vie, vous ne voudriez endurer chose dont notre honneur fût abâtardi.

Cette tant humble et gracieuse allocution laissa tous les esprits enchantés.

Lors Quadragant, au nom de tous, répondit à Amadis :

— Seigneur Amadis, la guerre faite à l'empereur ne l'a point été par inimitié, mais pour garder la foi que porte tout bon chevalier à secourir les personnes affligées à tort, spécialement les dames, desquelles nous tous devons être protecteurs. Mon avis est d'envoyer au roi Lisvart, avant la guerre, l'explication de notre lutte avec les Romains. S'il est mécontent, on l'apaisera en lui remontrant avec toute gracieuseté le tort qu'il faisait à madame sa fille en la déshéritant, sous couleur de la marier avec un prince étranger, ce que Dieu et ses sujets réprouvent; on le priera de la recevoir en sa bonne grâce, oubliant tous griefs contre elle : offrant sous cette condition de la lui rendre et non autrement. S'il refuse ou dédaigne nos propositions, déclarons résolûment que nous le redoutons peu, et que s'il nous fait la guerre, nous sommes prêts à nous défendre. Je crois qu'il préférera la paix, mais en attendant, allons dépêcher vers nos amis et alliés pour les prier de nous secourir, quand nous les appellerons.

Telle fut la réponse de Quadragant; tous les chevaliers présents l'approuvèrent.

Il fut résolu aussitôt qu'Amadis enverrait vers le roi Périon de Gaule, Agraies en Ecosse, Bruneo au marquis son père, et Quadragant vers la reine d'Irlande. On en instruirait Oriane, comme de raison.

Quelques chevaliers devisaient aux fenêtres après cette délibération ; ils purent voir arriver Brian de Moniaste, fils de Lazadan, roi d'Espagne, armé de toutes pèces et suivi de cinq écuyers. Il cherchait Amadis et fut bien surpris de le voir venir à sa rencontre; par quoi mettant pied à terre, il courut l'embrasser en lui disant :

— Par Dieu, monseigneur, je vous vois plus tôt que je n'espérais, et comme il me semble, en très bonne santé.

— Mon cousin, répondit Amadis, vous arrivez en temps et lieu où il est besoin de vous.

Amadis raconta à Brian tous les événements nouveaux, lui expliqua la présence de tous ces chevaliers, la victoire, l'enlèvement d'Oriane, et le projet qui venait d'être formé. Il le pria d'accompagner Agraies et Florestan qui devaient rendre compte à Oriane de ce que l'on avait décidé.

Oriane, en apercevant Brian, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps, lui fit la révérence et lui dit :

— Mon cousin, vous venez bien à propos pour défendre la liberté d'une demoiselle qui a bien besoin d'un aide comme le vôtre.

— Madame, lui répondit Brian, aussitôt après la défaite des sept rois en Grande-Bretagne, je revins près du roi mon père, et j'allai en Afrique soutenir ses armes; j'appris la disparition de mon cousin Amadis, comme la guerre finissait, et j'entrepris sa quête pour l'amitié que je lui porte. A peine sorti d'Espagne, je le retrouve ici, Dieu merci, avec dessein de lui rendre service, et à vous aussi, madame.

Oriane le remercia affectueusement et le présenta à la reine Sadamire; puis elle reçut la communication d'Agraies et de Florestan, leur assurant qu'elle désirait fort, s'il était possible, de faire sa paix avec le roi son père.

Agraies resta à l'écart avec Oriane et reçut ses confidences les plus secrètes; il résista beaucoup à ses conseils de faire aussi soumission au roi Lisvart et oublier ses injustices, car il gardait une bonne rancune à ce monarque qui avait refusé l'île de Montgase pour son oncle Galvanes.

Durant ces propos, Agraies avait continuellement l'œil tourné vers Olinde, qu'il aimait de tout son cœur, et uniquement, comme il l'avait prouvé en passant sous l'arc des loyaux amants; mais il dissimula sagement son émotion et prit congé d'Oriane ainsi que Florestan et Brian.

— Recommandez-moi, avait dit Oriane en les quittant, à la bonne grâce de tous vos compagnons.

Mais Amadis, qui avait toutes les grandes vertus qui font les véritables héros, venait de s'apercevoir que l'engagement pris par Agraies coûtait trop à son cœur. Il eut la prudence de proposer aux chevaliers de l'Ile Ferme de changer la disposition du conseil et d'envoyer au roi Lisvart Brian et Quadragant, pour lesquels ce prince avait souvent témoigné de l'amitié. Ce changement fut accepté de part et d'autre.

## CHAPITRE XXXIV

Comment Brian de Moniaste et Quadragant échouèrent dans leur mission auprès du roi Lisvart, et s'en retournèrent à l'Ile Ferme avec une réponse navrante.

Lisvart, en ce moment, était encore sous l'impression de fureur que lui avaient causée la défaite des Romains, la mort de Salluste et l'enlèvement d'Oriane. Il se trouvait mortellement offensé par l'entreprise des chevaliers de l'Ile Ferme, et malgré les représentations de la reine Brisène, il jurait d'en tirer vengeance, et vengeance éclatante.

— Souvenez-vous, Sire, lui disait pour le calmer cette sage princesse, souvenez-vous que lorsque vous n'étiez encore que chevalier errant, vous n'eussiez point hésité à voler au secours d'une princesse dans la situation où votre fille Oriane s'est trouvée. Croyez bien que ce n'est pas pour vous braver que les chevaliers de l'Ile Ferme l'ont enlevée aux Romains, et qu'ils n'ont été entraînés à cet acte que par le respect et l'obéis-

sance qu'ils doivent aux lois de la chevalerie...

Pour la première fois de sa vie, Lisvart répondit âprement à Brisène, dont les yeux se remplirent aussitôt de larmes.

— Ah ! Sire, murmura-t-elle, vous allez trop loin dans votre colère ! Vous oubliez que vous parlez à une reine, à une femme, à une mère ! Je songe pour vous à notre fille, non pour la blâmer mais pour la plaindre.

Grumedan et Arban de Norgales, qui survinrent en ce moment, voyant que la reine se pâmait de chagrin, s'empressèrent de la soutenir et, sur sa prière, de la conduire chez elle, où elle se renferma pour pleurer à son aise.

Mais elle avait encore bien des larmes à verser! Ce fut Durin qui se chargea de lui mouiller les yeux en lui présentant la lettre d'Oriane.

Tout ce que la tendresse la plus vive, tout ce que la douleur la plus navrante peuvent exprimer de touchant remplissait cette lettre, où Oriane peignait, avec autant de feu que de vérité, son amour respectueux pour la plus tendre des mères.

Brisène fut touchée plus qu'on ne saurait dire. Mais ce n'était pas la première fois qu'elle avait gémi de ne pouvoir que pleurer des malheurs qu'elle se sentait impuissante à terminer.

—Durin, mon pauvre Durin, retourne près d'Oriane, lui dit-elle en soupirant. Dis-lui que je n'ai rien en ce moment-ci à lui répondre, sinon que je suis toujours sa mère, que je l'aime toujours du même amour, que j'ai déjà fait tous mes efforts pour adoucir les résolutions du roi, que j'en ferai de nouveau et que j'espère réussir cette fois, surtout lorsque le roi aura reçu les ambassadeurs de l'Ile Ferme.

Quadragant et Brian de Moniaste venaient précisément d'arriver. Ils s'étaient arrêtés dans un faubourg de Londres pour savoir à quel moment Lisvart voudrait les recevoir.

Leur présence fut annoncée à ce prince par un de leurs écuyers qui vint lui demander sûreté en leur nom, ce qu'il accorda à regret, mais enfin ce qu'il accorda, ne pouvant faire autrement.

Quadragant et Brian parurent donc après le dîner du roi, devant toute la cour attentive.

— Sire, dit Quadragant, nous nous présentons devant vous avec d'autant plus de confiance et de sérénité, que nous venons remplir une mission pacifique et que nous sommes forts de notre conscience quant à ce qui regarde les événements. En outre, nous savons devant qui nous parlons, à quel loyal prince nous nous adressons, et, à ces causes, nous sommes assurés d'une honorable réception, de bon augure pour le résultat de notre mission... La princesse Oriane, votre bien-aimée fille, Sire, n'a pas fui votre autorité : elle s'est soustraite seulement à un mariage qui lui faisait effroi. Elle rentrera chez vous, Sire, à cette condition seule que vous lui rendrez toute votre affection, que vous ne la déshériterez pas; en un mot que vous ne la contraindrez plus à un mariage dont elle a peur comme d'une calamité.

— Chevaliers, répondit Lisvart avec hauteur, je n'aime pas les conditions et j'ai peu de goût à rendre des comptes... Comme vous ne me persuaderez jamais que ce soit la justice et la magnanimité qui aient été le mobile de l'entreprise des chevaliers de l'Ile Ferme; comme je continue à y voir, au contraire, un orgueil prodigieux et un oubli complet des égards qui m'étaient dus, je n'ai d'autre réponse à vous faire que celle-ci : rendez-moi ma fille et donnez-moi réparation immédiate et éclatante de l'injure que vous avez osé me faire... Jusque-là, pas de traité, pas d'arrangement, rien !

— Sire, reprit à son tour Brian de Moniaste avec la plus grande fermeté, nous ne nous attendions point à cette réponse, formulée ainsi d'un ton qui en double l'âpreté et la rend de plus en plus insoutenable. Dieu seul sait quels sentiments nous ont fait agir dans cette entreprise : c'est à Dieu seul que nous nous en rapportons pour l'issue qu'elle doit avoir, fatale ou non. Nous aurons fait notre devoir.

Cela dit, ils se levèrent, saluèrent la compagnie et regagnèrent leur navire, accompagnés du vieux chevalier Grumedan.

— Oh ! par Dieu, mes chers seigneurs, leur dit-il, j'ai bien du regret de cette nouvelle fâcherie. J'aime le roi Lisvart depuis son enfance... J'aime également le vaillant Amadis, dont la bonté m'est connue... Je sais ce que je dois au prétendu chevalier Grec... Quant à la princesse Oriane, par saint Georges ! elle a bien fait !...

— Ainsi, demanda Quadragant, vous connaissez ce chevalier Grec qui fit triompher la bonté de Grassinde ?

— Oui, certes, répondit Grumedan, je reconnaîtrai toujours Amadis aux coups qu'il porte. Nul comme lui n'eût pu faire ce qu'il a fait contre les chevaliers romains, soit dit sans vous offenser. Mais, à votre tour, cher Quadragant, ne sauriez-vous pas me dire quels étaient les vaillants chevaliers qui voulurent bien être les compagnons du pauvre et vieux Grumedan ?...

— Digne et respectable chevalier, s'écrièrent à la fois Brian de Moniaste et Quadragant, ce furent Angriote d'Estravaux et Bruneo de Bonnemer !... Et, depuis ce combat, croyez-nous, il n'est aucun de nous qui n'envie l'honneur qu'ils ont eu d'être vos seconds !...

Grumedan les remercia chaudement, et, plus que jamais, il regretta la division qui existait entre le roi Lisvart et les chevaliers de l'Ile Ferme. Au moment où il allait prendre congé d'eux, ils aperçurent le jeune Esplandian qui revenait de la chasse, son émérillon au poing.

— Quel est ce charmant enfant ? demanda Brian de Moniaste à Grumedan.

— Ce pourrait bien être, répondit le bonhomme, le fils de cet autre enfant qu'on appelle l'Amour... Faute d'autre indication sur son origine, on lui donne parfois ce nom, et je l'ai entendu appeler le Prince de l'Amour... Mais, quel qu'il puisse être, ce ne peut être un enfant ordinaire, à en juger par les soins dont la Providence a entouré sa naissance... Jouvenceau ! jouvenceau ! cria Gru-

medan à Esplandian, qui s'éloignait, voici les compagnons de ce chevalier Grec qui vous accorda la vie des deux Romains terrassés à ses pieds.

— Ah ! seigneur, dit alors Esplandian avec feu, je vous conjure de dire à ce noble chevalier que le jeune Esplandian est à lui depuis ce moment-là, et qu'il n'aspire plus qu'au jour où il sera jugé digne de recevoir de sa main victorieuse l'ordre de chevalerie...

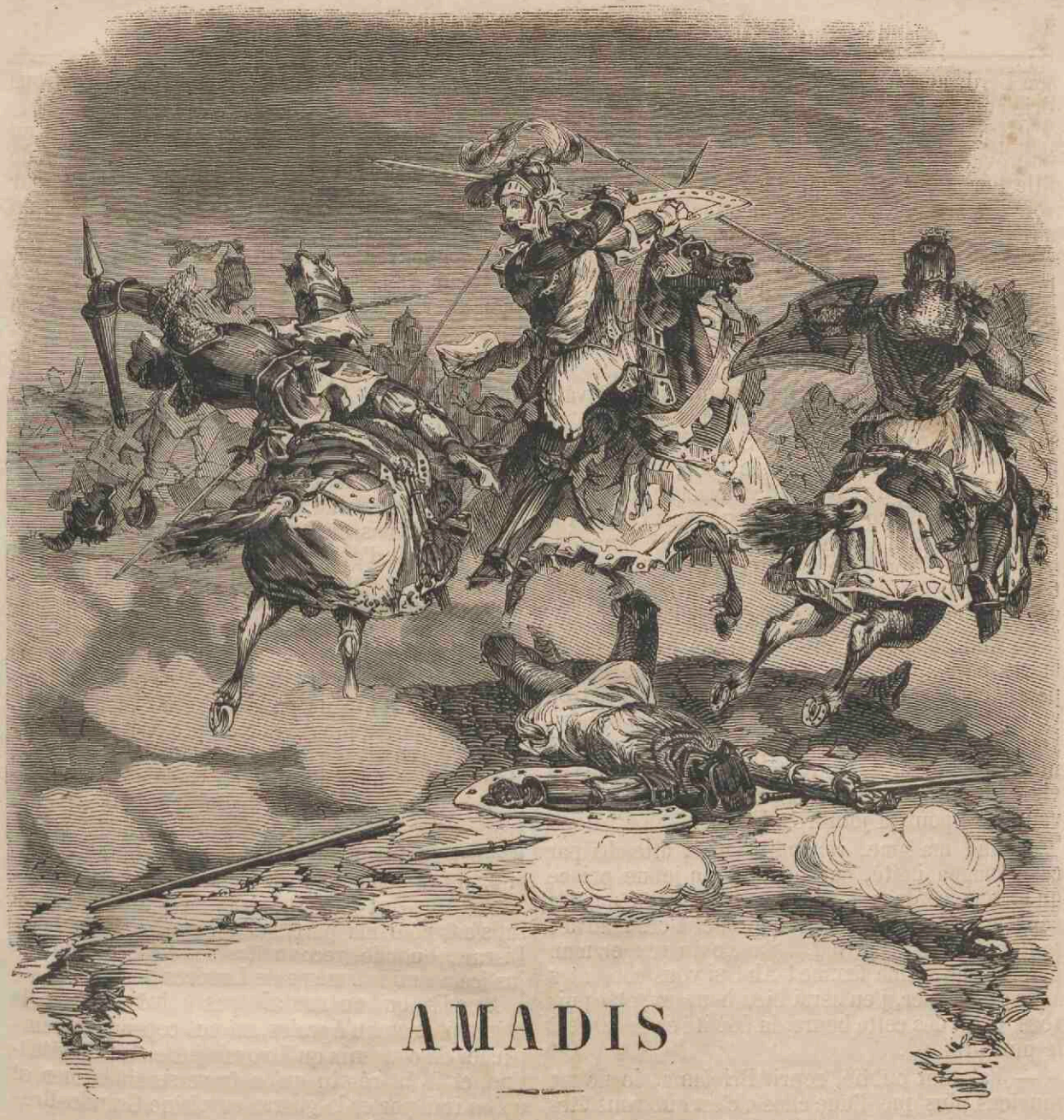
— Aimable jouvenceau, reprit Quadagant, apprenez que ce chevalier Grec n'est autre que l'illustre Amadis de Gaule.

— Amadis de Gaule ! Amadis de Gaule !... répéta Esplandian. Ah ! que je me trouve heureux de l'avoir vu et d'en avoir obtenu cette grâce... Ah ! comme je vais travailler à mériter que ce ne soit pas la dernière !...

Brian et Quadragant embrassèrent ce fils de l'amour et prirent aussitôt congé de lui et du vieux Grumedan.



Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 81.



# AMADIS

## LES

# PRINCES DE L'AMOUR

### CHAPITRE PREMIER

Comment, en revenant de leur ambassade, Brian de Moniaste et Quadragant rencontrèrent la reine Briolanie, et, après un combat contre Tiron, son cousin, l'amenèrent à l'Ile Ferme où elle se dirigeait d'abord.

Pendant que le roi Lisvart se préparait à la guerre contre les chevaliers de l'Ile Ferme, et dépêchait des messagers à l'empereur des Romains, à Gildadan et à Gasquilan, roi de Suesse, pour leur demander leur concours; pendant qu'Arcalaüs formait le projet de profiter de ce trouble survenu entre Amadis et Lisvart, ses deux ennemis; Brian et Quadragant s'en revenaient tristement vers l'Ile Ferme. Leur navire faisait force de voiles, car il s'agissait pour eux de ne point perdre de temps pour prévenir les défenseurs de cette île, lorsqu'ils aperçurent, à une petite distance d'eux, un navire qui louvoyait, hésitant sur la route à suivre. Ils l'envoyèrent reconnaître, et, apprenant alors que ce vaisseau portait la reine de Sobradise, ils se rapprochèrent de lui, l'accostèrent et passèrent sur

son bord, après s'être fait reconnaître de la belle Briolanie.

Cette princesse, heureuse de cette rencontre imprévue, devisait avec les deux chevaliers de l'Ile Ferme du plaisir qu'elle allait éprouver à revoir ses anciens amis, lorsque, tout-à-coup, trois navires de guerre furent signalés.

— Je les reconnais à leurs flammes ! s'écria Sobradise. Ce sont ceux de Tiron, mon parent et le troisième fils d'Abyséos. Il aura appris que j'étais partie sans escorte pour l'Ile Ferme, et il veut s'opposer à ce que j'y arrive...

Brian de Moniaste et Quadragant, s'apercevant en effet que Tiron avait des velléités d'attaque au sujet du navire de la reine de Sobradise, le quittèrent aussitôt pour regagner le leur, à l'aide duquel ils ne craignirent pas de s'avancer contre les trois autres. Le combat fut long ; mais l'avantage resta aux deux chevaliers de l'Ile Ferme. Deux des navires de Tiron furent pris ; Tiron lui-même, terrassé par Quadragant après l'abordage des navires, fut conduit enchaîné aux pieds de Briolanie.

— Mon cousin, lui dit-elle, vous mériteriez la mort, certes, puisque vous avez si cruellement poursuivi la mienne... Mais je n'ai déjà que trop vu couler le sang de vos proches... Vous sentez-vous assez généreux, assez loyal, pour mettre fin à nos querelles et accepter avec reconnaissance la vie, la liberté et la souveraineté de Palomir que je vous offre pour la joindre à la vôtre ?

— Ah ! madame, répondit Tiron, attendri par cette magnanimité, pardonnez à un jeune prince qu'on a élevé dans la haine contre vous et dans la vengeance de son père !... J'ai obéi à ces mauvais sentiments-là... j'ai haï... j'ai voulu venger mon père... contre une femme ! Ah ! si vous consentez à me pardonner, j'en serai bien heureux, et je puis vous jurer, dès cette heure, la fidélité et le respect le plus profond...

— J'ai tout oublié, reprit Briolanie. Je ne me souviens plus que d'une chose, c'est que vous êtes du même lignage que moi... Venez donc ; je veux vous présenter demain au vaillant Amadis de Gaule, comme un chevalier que j'amène à sa défense...

Dès que Briolanie eut abordé à l'Ile Ferme, Quadragant en fit avertir Amadis, qui accourut incontinent pour recevoir cette aimable princesse, et aussi pour embrasser Brian de Moniaste, blessé dans la rencontre qui venait d'avoir lieu.

— Seigneur Amadis, dit la reine de Sobradise, quand j'ai su que vous aviez délivré l'incomparable Oriane et qu'elle était ici, ma reconnaissance pour vous et mon tendre attachement pour elle ne m'ont pas permis de différer un seul instant à venir céans. Me voilà ; bientôt viendra Tanbiles, à la tête de mes troupes, pour me rejoindre et vous aider dans la guerre injuste qui vous est faite.

Amadis, vivement touché de la marque d'amitié que lui donnait cette belle reine, la conduisit lui-même au logis d'Oriane. Il espérait profiter de cette occasion pour pénétrer dans l'espèce de retraite qu'elle s'était imposée ; mais Mabile, l'arrêtant sur le seuil, lui dit :

— Cousin, songez bien qu'aucun homme ne peut violer cet asile..... je vous anathématise si vous osez l'entreprendre !... Par ainsi, retirez-vous vitement !...

— Ah ! méchante cousine, repartit Amadis en l'embrassant, comme vous savez bien profiter de vos avantages ! Pour vous en punir, puisse l'amour en donner bientôt sur vous au plus aimable et au plus loyal des chevaliers !...

— Je me range du côté de la princesse Mabile, seigneur Amadis, dit aussitôt Briolanie. Je veux, à mon tour, jouir toute seule de la présence de la princesse Oriane, et je connais assez votre modestie pour que je désire m'entretenir à mon aise avec elle de vous et de vos plus récents exploits...

A ces mots, Amadis fut congédié doucement, et ce ne fut qu'à l'heure marquée pour tous les autres chevaliers qu'il fut admis au milieu de celles qui toutes lui devaient ou l'honneur ou la vie.

Dans cet intervalle, Quadragant lui rendit compte des dispositions de Lisvart et du peu d'espérance qui lui restait d'éviter une guerre ouverte avec lui.

Agraies, en apprenant cette issue de la négociation, ne sut pas dissimuler la joie qu'il en ressentait, à cause de sa haine contre le roi Lisvart.

— Par Dieu ! mon cousin, dit-il à Amadis, vous n'en avez que trop fait jusqu'ici, à ce qu'il me semble ! Une plus longue patience serait insensée..... Vous ne pouvez plus éviter de prouver au roi Lisvart quels cœurs il a osé méconnaître et blesser !... Mon avis est, puisqu'il veut en venir aux mains, de lui épargner le chemin et de devancer son attaque. L'abord de la Grande-Bretagne est aisé, et les Bretons sont si pleins de confiance en leur supériorité, qu'ils dédaignent de défendre leurs frontières... Nous les vaincrons ! Je ne serai content et satisfait, pour ma part, que lorsque je verrai le roi Lisvart, humilié, reconnaître ses torts et son injustice au milieu même de Londres !...

Amadis, qui ne mettait pas à haïr Lisvart la même passion qu'Agraies, ne put cependant s'empêcher de convenir qu'il voyait juste dans la situation, et il fut résolu qu'on traverserait la mer et qu'on irait porter la guerre en pleine Grande-Bretagne.

## CHAPITRE II

Comment Grasandor, fils du roi Taffinor, vint à la tête de ses chevaliers au secours d'Amadis, et comment, en visitant le palais d'Apollidon, il passa avec la princesse Mabile sous l'arc des loyaux amants.

Imminente était donc la guerre. Les alliés que les deux partis avaient envoyé quérir se disposaient à l'appel qui leur était fait.

D'un côté, Hélisabel avait rempli son message auprès de Grassinde et de l'empereur de Grèce. Gandalin avait rempli le sien auprès du roi Périon, qui avait donné congé à Norandel et n'avait pas voulu qu'on prévînt Galaor, encore malade de ses blessures. Lasinde, écuyer de Bruneo, avait décidé

Taffinor, roi de Bohême, à envoyer au secours d'Amadis la meilleure partie de ses chevaliers, commandés par le prince Grasandor, son fils unique.

D'un autre côté, l'empereur Patin, prévenu par Guillan-le-Pensif, et toujours décidé à épouser Oriane, de gré ou de force, se disposa à partir à la tête d'une formidable armée. Et, de tous ceux que Lisvart fit sommer de venir se joindre à lui comme étant ses grands vassaux, Galvanes eut seul le courage de le refuser et de motiver son refus.

La quantité de troupes et la diligence avec laquelle Lisvart les rassemblait fit perdre aux chevaliers de l'Ile Ferme l'idée d'opérer une descente sur les côtes de la Grande-Bretagne. Ils se résolurent, au contraire, à rester chez eux et à former un camp retranché hors des murs de leur forteresse, pour disputer l'abord de l'île aux ennemis qui n'allaient pas tarder à l'attaquer.

Oriane ne pouvait voir sans larmes tous les préparatifs d'une guerre si cruelle à son cœur, de l'un et de l'autre côté. Ici c'était son amant, là c'était son père! Amadis tâchait de la consoler et de la distraire, bien que la chose fût assez malaisée. Il avait fait préparer un balcon qui dominait sur le camp, afin que les princesses pussent s'y montrer pour assister à l'arrivée de chacun de ses alliés. Il ne doutait point, le vaillant amoureux, que la vue d'Oriane ne produisit sur les autres le même effet que sur lui, et qu'un seul de ses regards ne suffît pour élever leur courage et les animer à la défendre!...

Oriane et Mabile étaient sur ce balcon lorsque Grasandor débarqua avec les chevaliers du roi de Bohême, son père. Amadis, en le reconnaissant, courut au devant de lui et le serra tendrement dans ses bras.

— Quel est donc, demanda Mabile, ce jeune chevalier qu'Amadis reçoit avec tant d'amitié?..... Ne serait-ce point quelque Galaor, ou quelque autre du même sang et de la même vaillance?..... Mais, chère cousine, regardez-le donc! Quelle noblesse! quelle grâce! quelle jeunesse! Je souhaiterais qu'il fût aussi bon chevalier qu'il me paraît aimable.

— J'ignore son nom, répondit Oriane, mais il faut qu'il soit le fils de quelque puissant souverain, puisque je vois Amadis le forcer à prendre la droite sur lui, et que toutes les bannières se baissent pour le saluer.

— Cela peut être, dit Mabile, sans regarder Oriane afin de regarder tout à son aise le jeune fils de Taffinor.

Quelques minutes après, Amadis entrait, tenant ce prince par la main.

— Madame, dit-il à Oriane, voici le prince Grasandor, fils unique du roi de Bohême et mon ami. C'est un héros en herbe que j'amène à vos genoux. Ce qu'il a fait est une bonne garantie de ce qu'il fera... Aimez-le à cause de moi, je vous prie, et à cause de lui-même... Chère cousine, ajouta Amadis en se tournant en souriant vers Mabile, vous l'aimerez plus volontiers qu'une autre, j'en suis sûr, parce qu'il est d'une humeur aussi gaie que la vôtre, et que, comme vous, il est capable de la plus solide amitié.

Puis il s'éloigna, laissant son compagnon avec les deux princesses.

Oriane et Mabile connaissaient le prince Grasandor par tout ce qu'Amadis leur avait raconté de sa valeur et de ses vertus aimables. Elles le comblèrent de prévenances auxquelles il répondit de l'air le plus respectueux et le plus galant. Il sut rappeler délicatement l'état cruel où il avait surpris souvent le chevalier de la Verte Epée, pendant le séjour de celui-ci chez Taffinor.

— Combien je le plaignais, dit-il, lorsque je l'entendais soupirer et que je le voyais, triste et dolent, pleurer comme un enfant au souvenir de ce qu'il avait laissé dans un autre coin de la terre et de ce qu'il regrettait si âprement!... Mais, ajouta Grasandor en regardant tendrement la princesse Mabile, peut-être ne le plaignais-je pas assez?..... On conçoit mal les maux dont on n'a pas encore fait soi-même la douce et cruelle expérience..... Peut-être que le sort m'en réserve de semblables... Ah! je le bénirais, si je les souffrais à propos d'une dame de la beauté, de la grâce et de la perfection de madame Oriane!...

Mabile rougit et ne sonna mot. Grasandor, qui croyait avoir été trop loin, garda le même silence embarrassant pour tous deux, et ce fut Oriane qui se chargea de le rompre, en demandant au fils du roi de Bohême s'il voulait visiter les merveilles du palais d'Apollidon.

Grasandor accepta et suivit les deux princesses. Après avoir parcouru quelques-unes de ces merveilles, ils arrivèrent à l'arc des loyaux amants.

Oriane s'en était toujours écartée, non que son cœur redoutât cette épreuve, mais parce que si le passage de l'arc eût prouvé la loyauté de cette princesse, il eût également prouvé sa sensibilité. Mabile l'avait toujours raillée à ce sujet. Quant à elle, sûre de sa propre indifférence, elle n'avait pas craint de se présenter plusieurs fois à l'entrée de cet arc, et, chaque fois, la statue avait répandu sur elle des lis et des roses blanches.

Oriane fit part de ces tentatives à Grasandor.

— Si j'en crois, seigneur, lui dit-elle, tout ce qu'Amadis m'a raconté de vous, vous éprouveriez le même sort que ma cousine en vous présentant à ce passage...

Mabile, qui sentit la valeur du reproche, et qui en éprouva un secret embarras, voulut, pour le mieux céler, appuyer la plaisanterie d'Oriane.

— Essayez-en vous-même, seigneur, dit-elle de sa voix la plus tendre à Grasandor, ému comme elle; vous ne courez aucun risque : vous serez repoussé..... mais bien doucement, à ce que nous croyons, d'après tout ce que nous savons de vous...

— Ah! madame, s'écria Grasandor avec chaleur, pourquoi ne mériterais-je pas d'y passer dès ce moment même?... Le titre de votre chevalier ne m'assurerait-il pas de cette gloire, si vous me permettiez de le porter?...

A ces accents chaleureux et convaincus, Mabile devint vermeille comme une rose.

— Ah! ma chère cousine, dit malicieusement Oriane, pourriez-vous refuser au prince Grasandor le titre de votre chevalier? Vous n'en avez

point encore voulu accepter, et nul ne me paraît plus digne que lui de remplir auprès de vous ce précieux emploi!...

— Le prince m'honore trop, répondit Mabile, de plus en plus embarrassée. Je n'ai nulle raison de le refuser pour mon chevalier... et puisque l'usage a réglé qu'une princesse peut accorder ce titre sans conséquence, le prince Grasandor aurait lieu de se plaindre de moi si je lui refusais un nom qu'Amadis reçut de la reine Brisène...

— Ah! divine princesse, s'écria Grasandor dans un transport dont il ne fut pas le maître, commencez donc par vous intéresser à celui que vous honorez de ce nom, qu'il ne perdra qu'avec la vie!... Daignez me conduire vous-même à cet arc des loyaux amants, si redoutable pour les cœurs mauvais!... L'indifférence du vôtre vous a seule empêché de franchir ce passage, et vous ne courez d'autre risque, hélas! que d'éprouver encore les mêmes obstacles...

Toute la vivacité d'esprit de Mabile lui manqua dans ce moment-là pour répondre. Et Oriane, qui n'était pas fâchée de rendre à sa cousine une partie des petites malignités qu'elle lui avait fait endurer, Oriane reprit en riant :

— Oh! pour le coup, ma mignonne, je vous tiens!... Vous vous êtes cachée de moi pour éprouver cette aventure, et je ne perdrai certes pas cette occasion de voir comment les indifférentes en sont repoussées...

— Eh bien! ma cousine, répondit Mabile avec un peu de dépit, puisque vous le voulez, je vais donc encore éprouver les mêmes obstacles; mais ce ne sera qu'en me faisant précéder par le prince, et avec la promesse que vous éprouverez le passage à votre tour!...

— Je ne promets rien, dit Oriane, riant toujours, que je n'aie connu le danger de cette épreuve.

Tous trois alors s'avancèrent vers l'arc des loyaux amants. Grasandor n'hésita pas un seul instant : il marcha droit devant lui, franchit sans effort le passage, ramassa les fleurs que lui jetait la statue et les présenta à Mabile, en l'appelant pour les recevoir.

Mabile, hors d'elle-même à ce spectacle, ne put s'empêcher de s'avancer un peu. Sans s'en douter elle s'avança davantage encore, puis davantage encore : elle était déjà sur le seuil, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle n'éprouvait plus d'obstacles... Elle tressaillit et voulut se retirer vitement; mais le même pouvoir invisible qui, les autres fois, l'avait repoussée, l'empêcha de reculer, lui fit franchir le passage de l'arc des loyaux amants et la porta jusqu'aux pieds des statues d'Apollidon et de Grimanèse, où Grasandor se trouvait dans le même instant. Un coup de tonnerre, suivi d'une lumière brillante, retentit dans tout le palais!...

Oriane, plus prudente que Mabile, s'assit sur le gazon, sans oser s'approcher du passage que sa charmante cousine avait franchi quasiment contre son gré et son vouloir. Quand Grasandor et Mabile la rejoignirent, ils étaient tous les deux bien rouges, bien émus, bien tremblants. Mais leur rougeur n'avait rien que de chaste, leur émotion rien que de doux, leur tremblement rien que d'agréable. Ils s'aimaient!

## CHAPITRE III

Comment le prince Grasandor, après avoir obtenu l'amour de la princesse Mabile, obtint l'amitié du prince Agraies, son frère.

Le roi Périon venait de débarquer à la tête de trois mille chevaliers gaulois, ayant chacun cinq hommes à sa solde, ce qui mettait le secours apporté à Amadis par son père à quinze mille combattants, et lui permettait, ainsi qu'aux chevaliers de l'Ile Ferme, de résister aux forces réunies du roi Lisvart et de l'empereur Patin.

Périon avait le plus grand désir de voir l'incomparable Oriane. Le prince Agraies, qui ne l'avait pas quitté depuis son débarquement, vint de sa part demander à cette princesse à quel moment elle voudrait bien le recevoir.

— Mon cousin, répondit Oriane, la reconnaissance que je dois à ce vaillant roi, père de si vaillants fils, le rend maître de venir dès ce moment même... Mais, avant que vous ne retourniez lui porter ma réponse, je veux vous faire connaître le fils unique du roi de Bohême, pour lequel je vous demande votre amitié.

— Madame, répondit courtoisement Agraies, tout ce que la renommée publie du prince Grasandor me fait depuis longtemps désirer la sienne, et je suis heureux qu'elle me soit offerte par votre entremise, ce qui en rehaussera le prix pour moi.

Lors, Grasandor, à peine remis de son émotion et de sa rougeur, s'avança avec empressement vers Agraies, et tous deux s'embrassèrent. Mabile, attentive, cherchait à lire dans les yeux d'Agraies l'impression que Grasandor avait produite sur lui : elle eut lieu d'être satisfaite. Elle le fut davantage encore lorsqu'Oriane reprit, en s'adressant aux deux chevaliers :

— Princes, puissiez-vous désormais vous regarder comme frères!... Mes vœux les plus chers sont que le nœud de l'amitié, qui se forme en ce moment en vous, serre de plus en plus chaque jour!...

— Ah! madame, répondit Agraies, j'en accepte d'avance tous les moyens...

— Alors, mon cher cousin, dit Oriane, apprenez que votre sœur Mabile, mon aimable et fidèle compagne, qui jusqu'à présent n'avait point voulu accepter de chevalier, s'est départie ce matin de son indifférence à cet endroit en faveur du fils du roi Taffinor, qui s'est offert courtoisement. Je l'ai accepté pour elle, assurée d'avance que vous ne me désavoueriez pas!...

— Vous avez bien pensé, madame, répliqua Agraies en souriant. Seigneur, ajouta-t-il en se tournant vers Grasandor, l'honneur que vous faites à ma bien-aimée sœur sera sans nul doute aussi cher au roi notre père qu'à moi-même... Permettez donc que je vous embrasse une seconde fois comme son chevalier.

Grasandor, transporté de joie, s'écria :

— Seigneur, votre aveu comble ma plus douce espérance, et c'est aux genoux de ces belles princesses que je vais renouveler en votre présence le serment de les servir toute ma vie!...

Et, incontinent, il s'y jeta. Oriane lui laissa baiser sa main de l'air de la plus tendre amitié. Mabile, autorisée par l'exemple d'Oriane, ne put le lui refuser : Grasandor baisa cette seconde main avec tant de grâce et d'enthousiasme que la belle princesse ne put cacher le trouble où cela la mettait, et, voyant sa cousine et son frère sourire en l'examinant, elle baissa la tête et voulut s'enfuir. Oriane, alors, courut à elle, la retint et lui prit doucement la tête dans son giron, où elle put cacher à son aise la rougeur de ses belles joues et le feu de ses beaux yeux.

Agraies et Grasandor, apercevant Amadis et Florestan qui s'avançaient, escortant le roi Périon, ils coururent au devant d'eux. Périon allait fléchir un genou devant Oriane, par suite d'une habitude de courtoisie que l'âge n'avait pu lui ôter; mais, le prévenant et l'embrassant, cette princesse lui dit :

— Ce serait à moi, au contraire, de rendre cet hommage au grand roi qui vient me protéger et qui, dans mon enfance, me combla de marques d'amitié.

— Madame, répliqua Périon, vous me rappelez là un de mes meilleurs souvenirs et je vous en sais un gré infini... Je me reporte au temps où vous étiez un des plus beaux ornements de ma cour, à l'heure où, sur votre prière, j'armai chevalier le damoisel de la mer, mon fils...

Dans ce moment, Périon, Amadis, Oriane, se regardèrent les yeux pleins de larmes, mais brillants d'une joie si vive et si pure, qu'il ne leur eût pas été possible d'exprimer plus tendrement tous les sentiments qui remplissaient leur âme.

Cette situation, si pleine de charmes pour eux, pour leurs amis et leurs proches, fut troublée par l'arrivée de Balais de Carsantes, l'ami et le chevalier d'Amadis depuis que ce héros l'avait délivré des chaînes d'Arcalaüs. Balais de Carsantes avait promptement levé sa bannière pour venir servir Amadis; il lui apprit que l'empereur Patin, à la tête de son armée, avait joint celle de Lisvart, que Gasquilan, roi de Suesse, s'était uni à eux, et que tous ensemble ils se proposaient de marcher en peu de jours pour attaquer l'Ile Ferme.

## CHAPITRE IV

Comment Arquisil, neveu de l'empereur Patin, rappelé à sa promesse de fidélité envers Amadis, vint à l'Ile Ferme, puis s'en retourna rejoindre l'armée de son oncle.

On doit se souvenir que l'Ile Ferme portait ce nom, précisément parce qu'elle tenait au continent par une langue de terre défendue par une triple enceinte. Périon ayant appris que, pour éviter d'armer la multitude de vaisseaux nécessaires pour porter une armée aussi formidable, les souverains leurs ennemis dirigeaient leur marche de façon à les attaquer par la terre ferme, il crut devoir éloigner la guerre du centre de l'île et des yeux des princesses qui s'y trouvaient réunies. Voulant, de plus, prévenir les ennemis, il laissa des chevaliers de confiance, avec une forte garnison, dans les trois enceintes fortifiées. Quant à lui, portant son armée au delà de la langue de terre qui faisait de l'île une presqu'île, il assit son camp sur un terrain avantageux, où ses deux ailes étaient défendues par la mer, et son centre appuyé par la communication conservée dans l'Ile Ferme.

Amadis n'avait point oublié que, dans le combat qu'il avait eu en Bohême, sous le nom de Chevalier de la Verte Epée, avec Garadan et onze autres chevaliers romains, il avait donné la vie et la liberté au jeune Arquisil, dont la valeur et la beauté l'avaient touché. Arquisil, propre neveu de Patin, s'était engagé envers Amadis à se rendre à sa première réquisition : Amadis lui dépêcha en conséquence Enil pour le sommer de tenir sa parole et d'exécuter l'engagement pris.

Enil fit son message, et le loyal Arquisil, pour qui la question d'honneur passait avant la question de famille, déclara à l'empereur son oncle qu'il était obligé d'obéir aux ordres d'Amadis. Patin lui répondit brusquement, suivant son habitude, qu'il était libre de faire ce qui lui plairait, et, par la même occasion, s'adressant à l'envoyé des chevaliers de l'Ile Ferme, il s'emporta jusqu'à proférer contre Amadis les outrages les plus odieux et les menaces les plus atroces.

— Vous devriez, lui dit Enil indigné, respecter un peu plus ce grand et vaillant prince, et vous souvenir de la façon plus que généreuse dont il vous traita lorsque vous n'étiez que chevalier errant. Il vous fit grâce de la vie : il eut tort, certes! Croyez que le prince de Gaule aura aujourd'hui aussi facilement raison de l'empereur... Vous ne sortirez pas avec plus d'honneur de cette guerre que vous n'êtes sorti ce jour-là de votre combat particulier avec lui.

Lisvart, craignant que Patin ne se laissât emporter à la colère, se mit entre eux deux.

— Allons dîner, seigneur, dit-il à Patin, et laissons cet envoyé jouir du droit des gens et remplir son office!...

Cela dit, Lisvart et Patin tournèrent discourtoisement le dos à Enil qui s'en revint à l'Ile Ferme, suivi du loyal Arquisil.

Amadis reçut ce chevalier avec force amitiés. Il lui fit voir une partie des merveilles du palais d'Apollidon, et ne négligea pas de lui faire examiner en détail les formidables remparts de l'Ile Ferme, ainsi que le camp qui était chargé de la défendre. Arquisil fut très bien traité par tous les chevaliers et même par toutes les dames. La noblesse de sa figure, la grâce de ses discours intéressèrent tout le monde à sa personne. Plein de vaillance et d'honneur, ce jeune prince ne put s'empêcher de parler devant Amadis de tout ce que son inaction lui faisait souffrir dans une occasion d'acquérir de la gloire. Amadis, applaudissant dans son cœur aux sentiments d'Arquisil, lui dit :

— J'aimerais mieux, certes, que nous pussions combattre côte à côte, comme deux compagnons, comme deux amis... Mais je vois bien que cela ne pourra arriver que plus tard. Partez donc, prince, retournez à l'armée de l'empereur votre oncle, et suivez votre carrière avec la gloire qui vous appartient... Tout ce que je vous demande, c'est de me venir trouver dix jours après la bataille qui va avoir lieu, quelle qu'en puisse être l'issue...

Arquisil, pénétré de reconnaissance, jura non-seulement d'obéir à ses ordres, mais de conserver toute sa vie le souvenir de sa générosité; puis il partit et alla rejoindre l'armée de Lisvart.

## CHAPITRE V

Comment, après bien des lenteurs, les deux armées ennemies entamèrent la bataille qui fut sanglante, et comment le roi Lisvart fut forcé de demander une trêve pour ensevelir ses morts.

Avant de quitter l'Ile Ferme à la tête de son armée, Périon, enchanté de la princesse Oriane, avait envoyé Gandalin en Gaule pour chercher sa fille Mélicie, dont il désirait la présence presque aussi ardemment que Bruneo de Bonnemer. Il désirait aussi celle de la reine Elisène; mais le moyen qu'elle quittât Galaor toujours convalescent!

Mélicie quitta donc sa mère et son frère, et, suivie d'une cour de jeunes demoiselles, elle se rendit aux ordres de Périon, sous la conduite du fidèle Gandalin, qui avait hâte de revenir avant tout engagement d'action, pour se faire armer chevalier par le vaillant Amadis.

Périon était parti lorsqu'arriva Mélicie, qu'Oriane et Mabile reçurent comme leur propre sœur. Toutes trois jeunes, belles, tendres, aimaient et étaient aimées; les mêmes intérêts les unissaient : la plus constante amitié s'établit entre elles.

Gandalin fut très affligé de ne plus trouver Amadis et Périon au palais d'Apollidon. Mais comme il voulait être armé chevalier avant la bataille, de la main même d'Amadis, suivant la promesse que celui-ci lui en avait faite, il prit incontinent congé des princesses, qu'il savait en sûreté, et se mit en route. Il marcha nuit et jour, jusqu'à ce qu'enfin il eût rejoint le vaillant prince aux côtés duquel il tenait tant à combattre.

— Seigneur Amadis, lui dit-il, j'ai rempli la mission dont le roi Périon avait bien voulu me charger, et j'accours vous prier de me conférer l'ordre de chevalerie... Soyez assuré que si j'avais pensé vous être plus nécessaire là-bas qu'ici, je ne serais point venu... Mais la princesse Oriane est en sûreté. Par ainsi, je vous en conjure, ne différez plus à m'accorder l'honneur de combattre à vos côtés...

— Ah! Gandalin, mon cher frère! s'écria Amadis qui se souvenait d'avoir partagé le lait de la mère de Gandalin, votre naissance et votre valeur vous rendent depuis longtemps digne d'être chevalier. C'est l'envie que j'avais de ne pas me séparer de vous qui m'a fait différer jusqu'aujourd'hui de vous rendre cette justice que vous me demandez. Nous allons rejoindre le camp du roi mon père, et je le prierai de vous conférer l'ordre dont vous méritez si bien de faire partie...

— Croyez-vous donc, répliqua vivement Gandalin, que je voulusse être armé chevalier d'une autre main que la vôtre?... Quant aux armes, votre frère Galaor m'a confié les siennes, qu'il ne peut encore porter, et j'espère, en le remplaçant auprès de vous le jour de la bataille, ne pas lui donner de regrets de me les avoir confiées...

Tandis que Gandalin demandait à Amadis cette précieuse grâce, Lasinde obtenait la même de Bruneo de Bonnemer. Ces deux braves écuyers firent ensemble la veille des armes, et, dès le lever du soleil, Amadis et Bruneo leur donnèrent la colée. Périon ceignit l'épée à Gandalin, Lasinde reçut le même honneur du prince Agraies, et, croyant ne pouvoir faire un meilleur usage de deux des six épées qu'il avait reçues de l'infante Léonorine, Amadis les leur donna en les embrassant tendrement.

Cette cérémonie était à peine terminée, que Périon fut averti par les troupes légères qu'il avait en avant, que l'armée ennemie approchait. Il fit sortir la sienne de son camp, la mit en bataille en parcourut les rangs, au galop de son cheval, suivi d'Amadis, d'Agraies, de Florestan et de Bruneo de Bonnemer.

— Gaulois! cria-t-il d'une voix sonore, songez que le vainqueur du roi Abies est avec vous : c'est vous dire que la victoire vous attend là-bas, dans les rangs de nos ennemis, que vous culbuterez bientôt! on a voulu la guerre, on l'a; on compte sur le triomphe, on ne l'aura pas. L'équité et la vaillance sont de notre côté : double raison de vaincre pour nous!...

— Gaule! Gaule! Gaule! répondit l'armée d'une seule voix. Vive Périon! vive Amadis! vive Florestan! Gaule! Gaule! Gaule!...

Ces acclamations furent enthousiastes et énergiques : on dut les entendre à l'avant-garde enne-

mie. Si bien que Lisvart, dont l'armée campait, en ordre de bataille, à une lieue environ de celle du roi Périon, eut grand'peine à contenir l'impatience de ses chevaliers, et que quelques légères escarmouches eurent lieu çà et là contre son gré et contre ses ordres.

Les deux armées passèrent la nuit dans cette position. Lisvart et Périon furent avertis presqu'en même temps, aux premières lueurs de l'aube, que les coureurs envoyés à la découverte venaient de reconnaître, au delà des montagnes, une nombreuse armée au milieu de laquelle ils avaient distingué la bannière du roi Aravigne. Ce prince avait à cœur de se venger de la dernière bataille qu'il avait perdue, et sa présence, en face des deux armées de Lisvart et de Périon, s'expliquait par la haine qu'il leur portait et qui était doublée de celle que lui avait soufflée dans l'esprit le perfide Arcalaüs. Aravigne, en se tenant ainsi à portée, espérait profiter du moment où les deux armées ennemies seraient épuisées par la lutte, pour les attaquer avec la sienne et les mettre en pièces. Son espérance allait plus loin encore, puisqu'il songeait à s'emparer non-seulement de l'Ile Ferme et des richesses y contenues, mais encore des États du roi Lisvart. Au cas où il en aurait eu de trop, Arcalaüs était là pour partager avec lui...

Cette nouvelle contraria Périon et Lisvart. Incertains du parti que prendrait le roi Aravigne, ils disposèrent l'aile de leur armée la plus rapprochée des montagnes, de façon à pouvoir lui résister, et, en tous cas, à prévenir le désastre d'une attaque imprévue.

Les mouvements que nécessita ce changement de position retinrent les deux armées et retardèrent la bataille qu'elles étaient sur le point d'engager. Jusqu'au lendemain, on se contenta de s'observer mutuellement, prêt à profiter du moindre prétexte pour commencer l'action.

Les premiers rayons du soleil furent le signal de cette bataille, dont les premières charges furent sanglantes; Amadis s'élança impétueusement dans la mêlée, à la rencontre de Gasquilan, roi de Suesse, qui l'avait envoyé défier la veille par un héraut, et, malgré les ennemis qui les entouraient de part et d'autre, ils purent lutter ensemble un assez long temps. Gasquilan perdit pied bientôt et roula parmi les morts et les mourants du champ de bataille; ce que voyant, l'empereur Patin commanda à dix de ses chevaliers romains d'aller enlever Amadis et de le lui amener mort ou vif.

Amadis, emporté par son courage, frappait aveuglément de ci de là, fauchant de son épée, comme un moissonneur les blés, tous les chevaliers qui s'approchaient de lui; il ne voyait pas ceux que Patin avait envoyés pour s'emparer de lui, et il allait être enveloppé, lorsque le fidèle Gandalin, qui combattait vaillamment à ses côtés, eut vent de la tentative et la déjoua. Au moment où Amadis venait d'être renversé par le coup de poitrail d'un cheval de ces dix chevaliers romains, Gandalin fondit comme un épervier sur ces misérables, en tua trois, et, descendant vitement de sa monture, il força son cher Amadis à la prendre. Cela se passa rapide comme l'éclair. Amadis, ainsi relevé, n'en fut que plus terrible, et les coups qu'il porta n'en furent que plus mortels. Il semblait qu'il fût invulnérable, protégé qu'il était par sa propre vaillance et par celle du fidèle Gandalin, qui s'était emparé d'un autre cheval, et qui ne le quittait pas d'un seul instant, de peur qu'il ne lui arrivât malheur.

Les charges continuèrent, sanglantes et multipliées; le succès en fut longtemps indécis, et des chevaliers en grand nombre des deux côtés virent leur dernier jour.

Ce fut dans une des plus furieuses que le prince Agraies reconnut Lisvart. Lors, courant avec fureur sur lui :

— Roi le plus ingrat qui respire, dit-il, reconnais Agraies devenu ton plus mortel ennemi !...

A ces mots, tous les deux se chargèrent avec fureur; mais, ne pouvant entamer leurs fortes armes par le tranchant de leurs épées, ils se saisirent au corps.

Amadis, s'apercevant du péril que courait Lisvart, ne put le voir plus longtemps en danger de succomber sous un bras qu'animait la vengeance; et, se portant entre Agraies et Lisvart, comme pour s'opposer au corps formidable de Romains prêts à les joindre, il les sépara, donnant le temps à Lisvart de rentrer dans le gros de sa troupe, et priant Agraies, qui murmurait d'avoir été séparé de son ennemi, de venir à son secours.

Amadis chargeant les Romains avec fureur, le prince Floyan, parent de l'empereur, fut le premier qui tomba sous ses coups.

L'empereur Patin, qui vit rouler la tête de Floyan à ses pieds, fondit plein de rage sur Amadis, en cherchant à le percer au défaut de son armure; mais Gandalin veillait sur une vie si chère, il détourna le fer de la lance; et le redoutable Amadis, s'élevant sur ses étriers, porta sur l'épaule de Patin un coup si terrible, que l'épaule tomba sur le sable avec le bras passé dans son bouclier...

Cette plaie horrible et les flots de sang qui s'en élancèrent, ne laissèrent qu'un instant de vie à l'empereur, et découragèrent tellement les Romains qu'on les vit fuir de toutes parts. Lisvart voulut en vain les rallier en faisant ferme mine avec Grumedan, Gildadan et les chevaliers bretons; mais il comprit que la terreur des Romains avait plus de force que ses reproches, et il fut contraint de se replier en arrière en faisant sonner la retraite.

Agraies voulait poursuivre la victoire et charger Lisvart dans sa retraite; mais l'amant d'Oriane déroba encore son père aux coups de son cousin, en engageant Périon à lui commander de faire halte, sous le prétexte que la nuit commençant, l'on ne pouvait plus distinguer les siens des ennemis. Agraies obéit en murmurant, jusqu'à dire à son cousin :

— Ne vous lasserez-vous donc pas de faire grâce au plus ingrat de tous les princes !...

La nuit fut tumultueuse, et personne n'osa quitter les armes; mais le jour ne paraissait pas encore, lorsque Lisvart envoya demander une trêve et prier Périon de lui renvoyer le corps de l'empereur, pour lui faire des funérailles dignes d'un aussi grand prince; ce qui lui fut accordé.

Il profita de ce temps pour haranguer les chefs des Romains, leur rappeler la gloire dont ils s'étaient couverts autrefois, et les engager à s'unir plus étroitement que jamais à lui pour tenter le sort d'une seconde bataille.

Arquisil, depuis la mort de l'empereur, devenait le chef de son armée, comme étant son plus proche parent et le plus près du trône par sa naissance. Ce jeune prince crut avec raison qu'il était de sa gloire de suivre Lisvart et de faire de plus heureux efforts pour relever l'honneur du nom romain : il était estimé autant qu'aimé des troupes qui venaient de perdre Patin, aussi tous les chefs lui firent de grand cœur serment de lui obéir et de servir son allié Lisvart avec le même zèle.

## CHAPITRE VI

Comment, pendant que le sang coulait sur le champ de bataille, le bonhomme Nascian prit le parti d'aller trouver Oriane pour l'engager à user de son influence sur Lisvart, afin d'amener la paix.

Tandis que le sang coulait de part et d'autre à torrents, que les crânes s'entr'ouvraient sous le tranchant des épées, que les entrailles se décousaient sous le fer acéré des lances, Nascian, en saint homme qu'il était, ne songeait qu'à remplir sa mission de charité et d'amour; tandis que Périon et Lisvart faisaient la guerre, il s'occupait du soin de ramener la paix.

La nouvelle du mariage prochain de l'empereur de Rome avec la princesse Oriane étant parvenue jusqu'à lui, il ne crut point que ce mariage pût s'exécuter.

Le jour où Lisvart chassait dans la forêt de Vindisilore, Nascian ayant conduit le petit Esplandian avec sa lionne aux pavillons que ce prince avait fait tendre pour la reine Brisène et les princesses, Oriane, vivement émue en voyant ce bel enfant qu'elle soupçonnait être son fils, avait prié Nascian de l'entendre en confession, et lui avait révélé tous les secrets qu'elle renfermait dans son âme.

Nascian, sachant par l'aveu d'Oriane qu'Amadis avait reçu sa foi le jour où il la délivra des mains d'Arcalaüs; espérant aussi que le ciel avait reçu leurs serments sans en être irrité, puisqu'un fils dont il était prédit de si grandes choses était le fruit de cette union, ne put croire qu'Oriane, au mépris d'un héros et de ses serments, pût donner sa main à l'empereur.

Aussi, dès qu'il eut appris la suite des événements, la violence de Lisvart contre Oriane, l'enlèvement de cette princesse, et la guerre cruelle prête à commencer entre Lisvart joint aux Romains et les chevaliers de l'Ile Ferme secourus par le roi Périon, il crut devoir s'entremettre pour en arrêter la suite et l'effusion du sang que les nations chrétiennes étaient prêtes à répandre. Il le pouvait sans peine, en déclarant le mariage d'Oriane et la naissance d'Esplandian; mais n'ayant appris ces secrets qu'en confession, il ne pouvait les dévoiler sans crime, à moins qu'il n'y fût autorisé par la permission d'Oriane.

Nascian ne désespéra pas de l'obtenir, et, prenant sa besace et son bâton, il s'achemina vers l'Ile Ferme avec toute la diligence que son grand âge et sa faible monture purent lui permettre.

Après plusieurs jours de marche bien fatigantes, Nascian arriva près d'Oriane qui fut émue en le voyant; elle le fit aussitôt entrer dans son cabinet :

— Ah! mon père, lui dit-elle, je suis encore plus malheureuse que je ne l'étais la dernière fois que je vous vis. La guerre, l'animosité deviennent de jour en jour plus fortes entre Amadis et mon père; des combats sanglants ont déjà coûté la vie à beaucoup de chevaliers, et dans ce moment je frémis qu'il ne s'en donne de nouveaux.

— Ma fille, lui répondit Nascian, il vous eût été possible de l'empêcher, en déclarant votre mariage et la naissance d'Esplandian. Je connais l'état de votre conscience, et je vous déclare que vous vous rendriez coupable du sang qui serait désormais versé, si vous différiez plus longtemps à découvrir vos secrets les plus cachés au roi votre père.

— Hélas! mon père, répondit Oriane en versant un torrent de larmes, exigerez-vous de moi que j'ose faire un pareil aveu?

— Non, ma chère fille, dit Nascian attendri, pourvu que vous me permettiez de le faire pour vous. Ce que vous m'avez dit en confession m'est sacré; mais si vous m'accordez la permission de parler au roi votre père, j'espère, avec le secours de la grâce divine, changer son cœur, l'attendrir pour vous, lui faire approuver votre union jusqu'ici secrète avec Amadis, et rétablir la paix entre deux grands princes qui doivent s'aimer et se soutenir mutuellement aujourd'hui.

— Ah! j'y consens de toute mon âme, lui dit Oriane; je ne peux plus soutenir ma situation présente et tous les maux dont je suis cause; je remets mon sort entre vos mains, et je vous conjure de parler au roi mon père le plus tôt qu'il vous sera possible.

— La résolution que vous prenez là, ma fille, dit Nascian, est d'une belle âme et d'un bon cœur. Cela vous sera compté, je vous assure, en ce monde et dans l'autre : en ce monde, où vous serez heureuse des heureux que vous aurez faits; en l'autre, où vous serez récompensée des flots de sang dont vous aurez empêché l'effusion. Le ciel vous protége et vous bénisse, ma fille!... Je ne lui demande plus, pour moi, que la force d'arriver auprès du roi votre père avant que la trêve ne soit expirée.

—

## CHAPITRE VII

Comment le bonhomme Nascian, fort de l'autorisation d'Oriane, se rendit auprès du roi Lisvart auquel il dévoila le secret de la naissance d'Esplandian et les mystères de l'amour d'Amadis et d'Oriane.

Nascian, allègre et content, se donna à peine le temps de prendre un frugal repas, et, remontant sur son âne, il se rendit dès le même soir au pavillon du roi Lisvart.

Ce prince fut très étonné de voir paraître le saint ermite, qu'il reconnut à l'instant.

— Saint homme, lui dit-il en l'embrassant, venez-vous pour me consoler?.... Hélas! mon âme en ce moment est déchirée par la douleur; mais votre voyage, votre présence m'annoncent que vous devez avoir des choses importantes à me dire... Homme de Dieu, parlez!

— Hélas! Sire, répondit Nascian, que n'ai-je pu faire une plus grande diligence? Je n'aurais peut-être pas la douleur de voir ces campagnes couvertes de sang! Souvenez-vous, Sire, que vous êtes chrétien, et que le pouvoir des plus grands rois doit céder à celui du grand fabricateur des êtres et des choses... Craignez de l'avoir offensé en voulant déshériter votre fille aînée, et la forcer à donner son cœur et sa main à l'empereur, contre la foi jurée des premiers serments.

— Eh! grand Dieu, que me dites-vous? interrompit Lisvart. N'était-ce pas faire pour Oriane tout ce qu'un père peut faire de mieux pour sa fille, que de l'élever sur le premier trône de l'univers? Et cet hymen ne devait-il pas être agréable au Très-Haut, puisque l'alliance avec ce grand prince nous mettait en état de faire fleurir sa sainte religion?

— Ses décrets sont souvent cachés, lui répondit Nascian. Apprenez, Sire, qu'il avait depuis longtemps reçu les serments d'Oriane, et que des nœuds secrets l'unissaient au prince de Gaule du jour même où ce héros la délivra des mains du perfide Arcalaüs...

Lisvart crut un instant que le grand âge affaiblissant la tête de Nascian, il ne lui contait qu'une fable sans apparence. Il le regardait d'un air surpris, lorsque Nascian reprit :

— Sachez, Sire, que tous ces secrets m'étaient connus; mais ils m'avaient été révélés sous le sceau de la confession par la princesse votre fille... Apprenez, de plus, que cet hymen agréable au ciel fut consacré par la naissance d'un fils dont plusieurs prédictions annoncent la haute destinée. Oui, Sire, ce jeune Esplandian, cet enfant si cher, que la Providence jeta dans mes bras et que vous élevez dans votre cour, Esplandian est ce gage précieux de l'hymen d'Oriane. Je ne pouvais vous le révéler sans sa permission; je viens de l'obtenir, et le ciel m'a donné la force pour vous annoncer, de sa part, qu'il exige que vous approuviez cette union, et, qu'ainsi qu'il l'a prédit, Esplandian soit celui qui vous unisse et vous réconcilie avec Amadis...

Lisvart baissa la tête et fut quelques moments sans parler. Tout ce qu'Amadis, tout ce que ce héros et ses frères avaient fait pour lui, tout ce que son aimable et malheureuse fille avait dû souffrir lui revint en mémoire, et bientôt de grosses larmes coulèrent sur ses joues...

— Ah! mon père, s'écria-t-il en se jetant au cou de Nascian, quel cruel mystère! et qu'il coûte de sang et de malheur!... Ah! que n'ai-je su plus tôt quels étaient les nœuds et les sentiments d'Oriane et d'Amadis! Pouvais-je faire un meilleur choix que celui de l'héritier de la Gaule, et surtout quand j'ai dû plusieurs fois à ce prince et la vie et la victoire? Ah! mon père, dès que vos forces vous le permettront, retournez au camp de Périon et d'Amadis, rétablissez vivement une paix si désirable; dites-leur que la force n'eût jamais abattu mon courage, mais que l'union secrète d'Amadis et la naissance d'Esplandian rouvrent mon cœur à l'amour, à la reconnaissance que je lui dois, et qu'en l'unissant avec Oriane, que je déclare dès ce jour mon héritière, je le laisse le maître de toutes les conditions de la paix...

— O prince heureux! s'écria Nascian en se jetant aux genoux de Lisvart, l'Eternel met dans votre âme son esprit de sagesse! Votre justice, vos sentiments, l'amour de votre famille et de vos sujets, vont remplir vos jours d'une vraie gloire et d'un vrai bonheur!...

A ces mots, l'un et l'autre se levèrent et vinrent retrouver les chevaliers de la cour qui furent surpris de voir Lisvart les yeux encore rouges des larmes qu'ils avaient versées, mais brillant de la joie la plus vive.

Le jeune Esplandian entra dans ce moment; il venait de Vindisilore de la part de la reine Brisène, pour savoir des nouvelles de Lisvart. Quoique Esplandian fût beaucoup grandi dans sept ans d'intervalle et qu'il fût déjà presque de force à recevoir l'ordre de chevalerie, le bonhomme le reconnut à l'instant et lui tendit les bras.

Esplandian demeura quelques moments interdit, mais dès qu'il eut, lui aussi, reconnu le saint homme, il courut embrasser ses genoux. Lisvart eut bien de la peine à contenir les tendres sentiments qui l'agitaient, en songeant que c'était son petit-fils même qu'il voyait dans ce bel enfant, qu'il avait toujours si tendrement aimé; il prit de sa main la lettre de la reine Brisène, et, se retirant à l'extrémité du pavillon, il la lut avec Nascian. Cette sage reine pressait dans sa lettre le roi son époux de conclure la paix, et de se réconcilier avec Périon et les princes de la Gaule.

— Ne semble-t-il pas, dit-il à Nascian, qu'elle

nous devine? Ah! mon père, ne différez pas, je vous en conjure, à terminer votre ouvrage. Le ciel le veut! Le ciel le veut!...

Nascian, qui regardait la vue d'un fils si cher pour Amadis comme une récompense des maux injustes que ce prince avait soufferts, pria le roi de lui permettre d'emmener avec lui le jeune Esplandian et son neveu Sergil, pour l'aider dans son voyage. Lisvart y consentit d'autant plus volontiers qu'il sentait bien que la présence prolongée de cet adolescent qu'il aimait tant lui ferait trahir devant toute sa cour les sentiments qu'il éprouvait pour lui.

## CHAPITRE VIII

Comment le bonhomme Nascian, heureux d'avoir réussi dans la moitié de sa mission, se remit en route pour essayer de réussir dans l'autre moitié; et comment il fut accueilli, ainsi que le jeune Esplandian, par le vaillant Amadis de Gaule.

Rien ne saurait rendre la joie du bonhomme Nascian qui venait ainsi de réussir dans la partie la plus délicate de sa mission. Tout n'était pas terminé, certes; mais le plus difficile était fait. A son sens, le reste devait aller tout seul.

En conséquence, il remonta sur son âne, et, suivi des deux adolescents qu'il aimait, montés sur des chevaux qu'ils conduisaient comme des hommes, il prit le chemin du camp d'Amadis, où tous trois arrivèrent le lendemain matin.

Le prince de Gaule, qui n'avait fait qu'entrevoir une fois Esplandian, ne le reconnut point; mais Quadragant qui l'avait vu peu de temps auparavant, courut l'embrasser :

— Mon mignon, lui dit-il, voilà ce chevalier Grec qui, le jour où il combattait pour Grassinde, vous donna la vie de deux chevaliers romains.

Esplandian, assuré d'être en présence d'Amadis, courut baiser ses mains, comme au meilleur chevalier du monde et celui dont il désirait le plus recevoir l'ordre de chevalerie.

Amadis, ému par l'action et par les grâces de cet enfant, l'embrassa tendrement et lui demanda par quel hasard Lisvart l'avait laissé venir près de lui.

— Seigneur, lui répondit-il, voici le bon ermite Nascian qui vous l'apprendra.

Le prince de Gaule connaissait la réputation de sainteté de Nascian; il savait par Oriane que cet homme aimé du ciel avait les respects et l'amour des gens de bien; il lui demanda pardon de ne l'avoir pas reçu d'abord comme il méritait de l'être.

— Vous honorez trop, lui dit Nascian, un pauvre pécheur; nous le sommes tous, et la gloire et la sagesse du monde ne sont que de faibles étincelles vis-à-vis de cette lumière éternelle qui luit par elle-même, et qui féconde et tient en équilibre avec eux-mêmes tous les grands ouvrages du Créateur!... C'est en son nom, seigneur Amadis, que l'humble Nascian, ermite de soixante ans, et touchant presque à sa dernière heure, ose venir vous parler...

Amadis, pénétré de respect pour Nascian, fit retirer tous ceux qui l'entouraient.

— Parlez, dit-il, mon père, et soyez sûr d'être écouté par un homme qui vous est déjà soumis.

— Souvenez-vous, lui dit Nascian avec une force au-dessus de son âge, des soins paternels que la divine Providence a pris de vos jours! Sauvé de la fureur des flots, à laquelle vous étiez abandonné; vainqueur du redoutable Abies, reconnu par un grand roi pour être son fils, couvert de gloire en cent combats mémorables, heureux époux d'Oriane, père d'un jeune prince auquel les plus grandes destinées s'annoncent de toutes parts : tel est le sort d'Amadis, tels sont les bienfaits que l'Etre suprême semble se plaire à répandre sur lui! O mon cher Amadis! ô mon fils! pardonnez ce nom à la vieillesse d'un ministre du Seigneur, votre cœur n'est-il pas touché d'une vive reconnaissance? N'est-il pas ouvert à l'amour de la paix que je viens vous offrir?

— Ah! mon père, répondit Amadis en lui serrant les mains, quelles que puissent être les conditions de cette paix, je les accepte, puisque c'est vous qui me les apportez; mais, comme fils, je dois à Périon de lui faire hommage de mes volontés; venez, de grâce, lui faire partager tous ces sentiments dont vous pénétrez mon âme!...

Amadis conduisit sur-le-champ le saint homme au pavillon du roi son père.

Périon, en les voyant entrer suivis d'Esplandian, fut si frappé de la beauté de ce jeune damoiseau, qu'il débuta par demander à l'ermite s'il était son père?

— Je ne le suis, répondit Nascian, que par les soins que j'ai pris de sa première enfance et par la tendresse que j'ai conservée pour lui. Non, Sire, ce jouvenceau n'est point le fils d'un pauvre ermite; il vous sera plus cher que vous ne le pensez, quand vous le connaîtrez...

S'occupant alors de l'objet de sa mission toute chrétienne, le saint homme représenta fortement à Périon tous les avantages qu'il devait retirer de la paix, si bien qu'il l'amena à la souhaiter aussi vivement que lui-même.

— Ah! Sire, lui dit-il, les hommes n'ont déjà que trop d'occasions et de prétextes pour s'entre-détruire : point n'est besoin de leur en fournir! Ces tueries sanglantes ne sont pas si inévitables qu'on veut bien le faire croire : le monde n'a pas été créé par un Dieu charitable et bon, pour servir de théâtre continuel à ces horribles abattis d'hommes... La vie humaine est chose sacrée, et, quand

on a charge d'âme, comme ont les princes de la terre, on doit être avare du sang des autres dont on répond devant le prince du ciel..... Je ne sais point parler, et peut-être ne sais-je point convaincre... Cependant, Sire, quelque chose me dit qu'en vous parlant ainsi que je le fais, mon humble parole a du retentissement dans votre grand cœur qu'émeuvent les misères d'ici-bas. Les méchants seuls sont sourds !...

Périon avait, en effet, le cœur à la hauteur de cette grave situation. L'éloquente parole du pauvre ermite n'eut pas de peine à le convaincre. Il assembla sur-le-champ le conseil de ses premiers barons et leur fit part de tout ce que Nascian venait de lui dire, en les priant de lui communiquer leurs impressions et de donner leurs avis sur cette question de paix.

— Seigneurs, dit Angriote d'Estravaux, nous avons assez fait pour qu'on n'attribue pas à la peur une démarche dans le sens qui vient d'être indiqué... Il n'y a que les forts qui sachent être pacifiques et doux. La guerre prouve souvent l'injustice. On ne se bat que pour étourdir sa conscience..... Par ainsi, je propose qu'on envoie au roi Lisvart deux d'entre nous, par exemple Quadragant et Brian de Moniaste...

Angriote d'Estravaux jouissait parmi ses pairs d'une grande autorité, à cause de son courage, de ses mœurs et de son esprit : l'avis qu'il venait d'ouvrir fut couvert de l'approbation générale, et les deux chevaliers qu'il venait de désigner durent se disposer à se rendre en ambassade auprès du roi de la Grande-Bretagne.

## CHAPITRE IX

Comment, sur l'indication du jeune Esplandian, Amadis et quelques-uns de ses compagnons allèrent au secours du roi Lisvart, menacé par l'armée du roi Aravigne ; et comment, une fois cette armée en déroute, Amadis et Lisvart se réconcilièrent.

De son côté, Lisvart avait réuni les princes les plus puissants et les chevaliers les plus renommés de son parti, afin de les consulter sur la conduite à tenir, et leurs avis se trouvèrent conformes au sien. De même que Quadragant et Brian de Moniaste avaient été choisis pour intermédiaires par Périon, Arban de Norgales et Guillan-le-Pensif furent élus pour aller dresser les articles de la paix avec Angriote, et les préliminaires que la prudence exigeait. Le premier de ces préliminaires fut d'engager Périon et Lisvart à faire retirer leurs armées dans les vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'elles fussent à la distance de sept lieues les unes des autres, ce qui fut exécuté.

Périon se replia de quatre lieues, sur l'Ile Ferme; Lisvart fit retirer son armée sur la ville de Lubanie, qui se trouvait à la même distance du dernier champ de bataille, et où il comptait demeurer pendant le temps des conférences.

Ce prince avait donc disposé sa marche sur plusieurs colonnes ; deux lieues étaient faites lorsqu'il aperçut quelques corps de troupes légères qui paraissaient sur la montagne et dont quelques-unes même s'apprêtaient à descendre. Dans le même temps, Esplandian, comblé des caresses de Périon et d'Amadis, qui, cependant, n'avaient point voulu l'instruire encore sur sa naissance, regagnait avec son jeune compagnon Sergil le roi de la Grande-Bretagne, lorsqu'ils aperçurent, eux aussi, les troupes inconnues qui commençaient à se former.

Esplandian avait souvent entendu la reine Brisène parler de la haine invétérée que le roi Aravigne, Barsinan et l'enchanteur Arcalaüs nourrissaient contre Lisvart. Il avait appris dans le camp de Périon qu'Aravigne, à la tête d'une formidable armée, n'attendait que le moment d'écraser ou Lisvart ou Périon avec avantage. Ce jouvenceau, dont l'esprit et le cœur avaient pris de l'avance sur les autres enfants de son âge, imagina qu'Aravigne, craignant l'armée victorieuse de Périon, allait se porter sur celle de Lisvart, qui semblait se livrer à ses coups en se retirant dans la ville de Lubanie.

En conséquence de ce, Esplandian, au lieu de poursuivre sa route et de rejoindre Lisvart, retourna promptement sur ses pas, c'est-à-dire vers Amadis, à qui il raconta son impression à propos du mouvement de troupes qu'il avait remarqué en chemin.

Amadis admira la sagacité de l'avis que lui donnait ce jouvenceau, et, son amour pour Oriane ne lui laissant voir dans Lisvart qu'un prince que, plus que jamais, il devait secourir, il remonta incontinent à cheval et partit après avoir fait avertir le roi Périon du parti qu'il prenait. Florestan, Grasandor, Quadragant, Garnates et quelques chevaliers l'accompagnaient.

Cette petite troupe arriva fort à point. Aravigne avait déjà commencé son attaque, et l'armée de Lisvart, au moment de rentrer dans Lubanie, affaiblie, épuisée, découragée, ne se défendait que mollement, malgré l'énergie que déployait le roi afin de la rallier. Son arrière-garde, seule, maintenue dans le devoir par son héroïque exemple, faisait courageusement face à l'ennemi, qui la harcelait de toutes parts.

C'est dans ce moment si périlleux pour sa vie et pour son trône que survinrent le vaillant Amadis et ses non moins vaillants compagnons.

L'amant d'Oriane avait fait halte pendant quelques instants avant d'attaquer Aravigne. Il commanda à sa petite troupe de se former compacte afin d'être irrésistible, et cria : Gaule! Sa petite phalange s'ébranla alors et fondit sur l'armée d'Aravigne qu'elle troua et dans les rangs de laquelle elle porta l'épouvante en même temps que la mort.

Les chevaliers du roi Lisvart, en entendant ce cri terrible, qui leur était hostile quelques jours auparavant et qui maintenant leur était ami, sentirent leur courage renaître avec leurs forces.

— Ah! compagnons! s'écria le vieux Grumedan, qui portait la bannière royale. En avant! en avant! De par Dieu et de par Amadis, en avant!...

Norandel, Cildadan, Guillan-le-Pensif relevèrent aussitôt leurs épées et, criant : Gaule! à leur tour, ils se précipitèrent comme une avalanche sur l'armée d'Aravigne, qui se débandait déjà sous les coups impitoyables et irrésistibles de la troupe d'Amadis.

Le combat se soutint pendant quelque temps à cette porte de la ville, sur laquelle le centre et l'aile gauche d'Aravigne avaient porté leurs efforts réunis. L'aile droite, commandée par ce roi et par Arcalaüs, avait embrassé la partie méridionale de Lubanie. Ne trouvant là qu'une légère résistance, ils s'étaient emparés des barrières et des avant-postes de cette cité; en se formant en colonnes dans les principales rues, Aravigne espérait couper ainsi toute retraite au roi Lisvart, le prendre et le mettre à mort au moment où sa ressource serait de se retirer dans le centre de cette ville.

Arcalaüs, entendant encore le bruit des armes retentir vers la porte de la ville où le centre de l'armée attaquait Lisvart, envoya Barsinan, suivi d'un gros détachement, pour marcher de rue en rue vers cette porte, et prendre Lisvart par derrière.

Au moment même où Barsinan arrivait à l'endroit désigné, Amadis y arrivait aussi avec Lisvart et ses chevaliers. Le fils de Périon, un peu surpris de rencontrer là de nouveaux ennemis, ne perdit pas un moment à les charger, et le cri redouté de : Gaule! retentit pour la seconde fois. Alors, effrayées, les troupes de Barsinan plièrent et s'enfuirent en désordre, jetant leurs armes pour alléger leur marche. Barsinan, désarçonné, cria merci et se jeta à genoux près du cheval d'Amadis qui le donna en garde au vieux Grumedan, et se précipita en avant dans la ville pour achever sa victoire. Après avoir fait un horrible massacre de tout ce qui s'opposait à son passage, il arriva aux portes méridionales de Lubanie, fit fermer les barrières et cerner la maison où Aravigne s'était retiré du combat avec Arcalaüs.

Lisvart, vainqueur de tous côtés, ignorait encore quel bras l'avait secouru si à propos. Il le demanda à ses chevaliers.

— Eh! quoi, Sire, répondit le bon Grumedan, n'avez-vous donc pas entendu crier : Gaule!... Eh! quel autre qu'Amadis aurait pu nous sauver la vie et la liberté?...

Amadis, qui arrivait sur ces entrefaites, entendit Lisvart s'écrier :

— Ah! Grumedan, je crois bien Amadis capable d'une aussi généreuse action; mais je n'ose croire qu'il ait pu oublier si vite toutes mes injustices à son égard et à l'égard de ses chevaleureux compagnons.

— Oui, Sire, oui, répondit le vieux Grumedan avec feu, j'ose vous en répondre comme de moi!... Il n'est aucun acte héroïque et vertueux que mon Amadis ne soit capable de faire...

— Vous avez bien raison, cher Grumedan, de m'appeler vôtre, dit alors Amadis en abaissant vitement la visière de son heaume, car personne ne vous respecte et ne vous aime plus que moi... Mais, Sire, dit-il à Lisvart, ne jouirai-je donc jamais du bonheur de vous entendre dire aussi mon Amadis, en parlant de l'homme qui vous est le plus attaché qui soit au monde?...

— Ah! dès ce moment, répondit Lisvart attendri, en lui tendant les bras, dès ce moment, mon cher Amadis!... Ah! mon ami, que la vaine gloire et l'injustice m'ont coûté cher, et quel nouveau triomphe pour vous! Quel nouveau mérite n'avez-vous pas à oublier!...

— Sire, dit Amadis, je ne me souviens que des bontés et de la confiance dont vous m'avez si longtemps honoré... Je regarde comme malheureux tous les jours que j'ai passés dans votre disgrâce, et comme le plus beau de ma vie celui où vous daignez me rendre votre amitié!...

## CHAPITRE X

Comment, la paix étant faite entre Lisvart et Amadis, on songea à faire le bonheur de tous les princes amoureux.

Tout était fini, ou à peu près. Le roi Périon ne tarda pas à arriver avec ses principaux chevaliers, et principalement Agraies, qui haïssait si fort Lisvart, comme on sait, mais seulement à cause d'Amadis.

Du moment qu'Amadis était réconcilié avec Lisvart, Agraies ne se voyait plus de raison de fâcherie avec ce roi. Chacun s'embrassa et se réconcilia : ce fut une fête à laquelle manquaient bien des gens, que l'on s'empressa de prévenir, Oriane, Mabile, Brisène, Elisène, Galaor.

Mais auparavant il fallait faire justice. Amadis et Périon allèrent trouver Aravigne, Barsinan et Arcalaüs, gardés tous trois à vue.

— Me reconnais-tu, perfide Arcalaüs? demanda Amadis en entrant.

— Je ne pense pas t'avoir jamais vu, répondit l'enchanteur en le regardant avec dédain.

— Tu portes cependant des marques qui devraient te faire connaître Amadis de Gaule! reprit Amadis en lui indiquant sa main mutilée.

— C'est à ta conduite que je pourrais te reconnaître, murmura Arcalaüs d'un air sombre.

— Mérites-tu donc qu'on te pardonne? demanda Amadis. Et si j'avais cette faiblesse, en deviendrais-tu plus homme de bien?

— Fais ce que tu voudras, répondit arrogamment Arcalaüs; je suis bien éloigné de te rien promettre... Et je ne désespère pas de te faire encore du mal, beaucoup de mal avant ma mort... Je ne suis pas pour rien l'enchanteur Arcalaüs : tu l'apprendras à tes dépens!...

Amadis et Périon, indignés, firent enfermer ce traître dans une cage de fer. Quant à Aravigne et à Barsinan, comme ils avaient abusé odieusement

de leur pouvoir, comme ils s'étaient déshonorés, et qu'ils n'étaient plus dignes d'être ni chevaliers ni souverains, Amadis et Périon les condamnèrent à être dégradés de ce double titre, on célébra sur sur eux l'office des morts, comme s'ils eussent vraiment cessé de vivre, on les rasa ignominieusement et on les confina dans une abbaye. Quant à leurs Etats, on remit au jour de la célébration des noces d'Amadis pour en faire la distribution.

Car ces noces étaient maintenant résolues entre Périon et Lisvart. Le même jour et dans le même lieu, c'est-à-dire à l'Ile Ferme, devaient se consommer également les épousailles de Grasandor et de Mabile, du nouvel empereur Arquisil avec Léonore, d'Agraies avec Olinde, de Bruneo de Bonnemer avec Mélicie, de Quadragant et de Grassinde, de Florestan et de Sardamire, et même de Galaor avec Briolanie!...

Quoique Oriane eût été prévenue par un message de son amant de l'heureuse issue de la guerre et des divers événements qui en avaient été la suite, cela n'empêcha pas son saisissement d'être extrême en revoyant Amadis. Mais ce saisissement fut délicieux.

— Madame, lui dit ce prince rayonnant de bonheur, je viens renouveler mes serments à vos genoux... Régnez à jamais en souveraine sur ce cœur, qui vous est soumis.

— Cher Amadis, répondit Oriane, il m'est donc enfin permis de vous appeler du doux nom d'époux! C'est à moi de vous être soumise...

— Devons-nous donc changer d'existence? s'écria tendrement Amadis. Le pourrais-je, divine Oriane? et puis-je ambitionner jamais d'autres droits que celui de vous prouver jusqu'à mon dernier soupir l'amour et la fidélité que je vous ai voués?...

L'empereur Arquisil arriva dans ce moment désiré si longtemps par ces heureux amants, et il lut dans leurs yeux le tort qu'il avait eu de l'interrompre. Lors Amadis, le conduisant vers Oriane, dit:

— Je vous présente, madame, ce digne chevalier auquel vous donnerez bientôt un nom qui lui sera plus doux que le titre auguste qui vient d'être la récompense de ses vertus. Autant l'empereur Patin, son oncle, nous était hostile à tous deux, autant l'empereur Arquisil nous sera fraternel...

— Je connais le cœur de ma sœur Léonore, dit Oriane, je suis sûre qu'il méritera votre attachement, et que les deux filles du roi Lisvart seront les deux plus heureuses princesses de la terre.

— Ah! madame, répondit Arquisil, ce ne peut être qu'en imitant ce héros que je peux mériter le nom de frère que je dois à son amitié!...

Ce fut là un des moments les plus heureux de sa vie. Son courage, sa bonté, son amour, recevaient enfin leur récompense.

Le bonheur de son père ne fut pas moins grand.

— Mon ami, mon vaillant compagnon, dit Périon qui survint quelques instants après Arquisil, que je t'embrasse encore!... Notre bonheur à tous est ton ouvrage... Tu as agi comme un roi, comme un père... Tu mérites bien que je m'incline devant ta sagesse comme devant ta vaillance. Je remets mes droits entre tes mains : partage entre tes amis les Etats que nous venons de conquérir... Fais plus encore pour eux : lis dans leur âme quelle femme peut les rendre heureux; dispose de ta sœur Mélicie... Je me refuse le droit de te désigner un chevalier qui m'est cher : c'est de ta bouche qu'il doit apprendre son sort...

Amadis, pénétré de reconnaissance, serra et baisa les mains de Périon.

— Accours, cher Bruneo, s'écria-t-il, viens aux genoux de mon père donner ta foi et recevoir celle de Mélicie!...

Périon vit à l'instant même Oriane, Bruneo, Amadis et Mélicie embrasser ses genoux.

— Ah! mes chers enfants, s'écria ce bon roi en étendant les mains sur ces quatre têtes si dignes d'amour, puisse le Très-Haut vous bénir comme je le fais en ce moment!

Quelques jours après, arrivaient à l'Ile Ferme la reine Elisène et le beau Galaor, presque rétabli et toujours amoureux.

## CHAPITRE XI

Comment Urgande-la-Déconnue, à laquelle on ne songeait pas, prouva qu'elle songeait à ses protégés en survenant la veille des noces.

La veille du jour où tant d'heureux devaient être faits, pendant que la population tout entière de l'Ile Ferme se réjouissait par avance des fêtes qui allaient avoir lieu, des acclamations enthousiastes, parties du port, annoncèrent l'arrivée de la flotte de la Grande-Bretagne, amenant le roi Lisvart, la reine Brisène et la jeune princesse Léonore.

Au moment où chacun des princes qui habitaient le palais d'Apollidon s'empressait de venir à la rencontre de Lisvart et des deux princesses, les cris d'une multitude effrayée se firent entendre. Le peuple courait de toutes parts, en fuyant les bords de la mer sur laquelle on apercevait une montagne de feu qui paraissait s'avancer vers l'Ile Ferme et n'en devoir faire bientôt qu'un monceau de cendres. Les dames se réfugièrent promptement dans le palais; mais les chevaliers ne craignirent point de s'avancer vers le port, pour observer cet effroyable phénomène.

Lorsque le rocher de feu ne fut plus qu'à environ cinq cents toises de la rive, il se fendit subitement en deux avec un fracas terrible; les deux moitiés s'abîmèrent dans la mer et laissèrent voir un monstrueux serpent qui se mit à fendre l'onde, en étendant deux ailes gigantesques en guise de nageoires. La tête de ce monstre, plus haute que les mâts les plus hauts, vomissait de sa gueule des torrents de flammes qu'accompagnaient d'affreux mugissements. Les chevaliers de l'Ile Ferme, malgré leur intrépidité ordinaire, furent sur le point de prendre peur; mais, animés par la présence de Périon, de Lisvart et des princes qui les accompa-

gnaient, ils s'avancèrent courageusement, prêts à braver tout, même la mort.

Leur étonnement fut extrême, lorsque tout-à-coup ils aperçurent le monstre battre des ailes et s'élever, s'élever encore, en cessant de mugir et de lancer des flammes. Puis un navire doré, couvert de fleurs et de pierreries, avec des voiles de pourpre, s'avança majestueusement vers le rivage, au son harmonieux des instruments que douze jeunes et belles nymphes faisaient retentir au loin.

— C'est Urgande-la-Déconnue ! s'écrièrent Amadis et les deux rois.

Lors, suivis du nouvel empereur Arquisil, ils s'avancèrent.

C'était la fée Urgande, en effet. Ordinairement elle ne se montrait que sous les formes les plus étranges, et souvent les plus hideuses, pour inspirer la terreur. Mais, cette fois, comme elle se trouvait au milieu de ses amis les plus chers, elle parut sous sa figure naturelle qui avait la jeunesse et la beauté du printemps, avec la sérénité et la richesse de l'été. Lisvart et Périon lui donnèrent la main pour descendre de son navire. Arquisil, qui ne la connaissait point, se retira discrètement à l'écart.

Ce fut précisément vers Arquisil qu'elle vint, aussitôt qu'elle eut mis pied à terre.

— Seigneur, lui dit-elle de sa voix qui sonnait comme du cristal, quoique vous n'ayez pas l'air de me connaître, je suis depuis longtemps de vos amies... L'alliance que vous allez contracter, et que j'avais prévue, augmente encore mon amitié pour vous. Une immense distance sépare l'île que j'habite de la capitale du monde où vous régnez comme successeur de l'empereur Patin, et cependant moins d'un jour me suffit pour me rendre auprès de vous. L'impératrice que vous allez faire en l'associant à votre sort m'est si chère que je veux sauver de la mort le premier fruit de son union avec vous, et que je veillerai sur le bonheur de vos jours et sur celui de votre postérité.

Arquisil, baisant courtoisement la main d'Urgande, lui répondit :

— L'univers sait quel est votre pouvoir, madame; Lisvart, Périon et leurs enfants m'ont appris quelle est votre bonté.

Urgande, alors, embrassant Amadis, lui dit :

— Vaillant Amadis, vous avez enfin ce que vous désiriez le plus au monde... Cet amour heureux ne laissera point languir votre valeur. Les héros comme vous ne laissent point tomber leur épée en quenouille. Les combats, les victoires rempliront jusqu'au bout votre glorieuse vie !

— Madame, répondit Amadis, je ne demande plus au ciel que de me conserver Oriane et votre amitié.

Avant de suivre les deux rois au palais d'Apollidon, Urgande-la-Déconnue se fit amener deux jouvenceaux qu'elle avait laissés sur son navire. Tous deux étaient beaux, gracieux et vêtus splendidement. Les dames ne firent qu'un cri d'admiration en les apercevant.

— Mon mignon, dit Urgande au jeune Esplandian, je vous amène deux beaux compagnons dignes de vous. Ils vous seront utiles et vous jouirez de bonne heure avec eux des charmes d'une tendre amitié. Voici Manéli et voici Talanque : aimez-les pour l'amour de moi.

Pendant qu'Esplandian embrassait ses jeunes amis, Urgande se tournait vers Oriane et l'embrassait en lui disant :

— Belle Oriane, un amour heureux et tranquille va récompenser votre cœur de sa longue attente... Ne soyez pas ingrate envers les peines qu'il vous a coûtées et qui ont été mêlées de si agréables plaisirs...

Urgande caressa tour à tour les jeunes beautés que cette grande cour rassemblait. Il n'en fut aucune à laquelle elle ne dît quelque chose de particulier sur ses secrets les mieux célés, il n'en fut aucune à qui elle ne promît ses secours et son amitié.

— Ah! divine Urgande, ne put s'empêcher de lui dire tout bas l'aimable Briolanie, servez-vous, je vous en conjure, de tout votre pouvoir pour que Galaor me soit fidèle.

— C'est la seule chose que je ne puisse vous promettre, ma mignonne, répondit Urgande en souriant; mon pouvoir échoue là. C'est vous seule que cela regarde... Mais je m'étonne que vous ayez de semblables craintes avec des yeux comme les vôtres. Soyez assurée que Galaor vous aimera toujours... Et d'ailleurs, les petits Galaors dont il vous dotera seront là pour vous consoler, pour le cas improbable où il cesserait de vous être fidèle...

Urgande engagea les deux rois à ne pas différer le bonheur de tant d'illustres amants. Et non-seulement, elle suppléa par son pouvoir à ce qui n'était pas encore préparé pour cette grande fête, mais elle sut y faire paraître tout ce qui pouvait en augmenter l'éclat, la galanterie et la dignité.

## CHAPITRE XII

Comment les noces d'Amadis et d'Oriane, et celles des autres princes et dames, furent célébrées en l'Ile Ferme, le jour même où fut éprouvé l'arc des loyaux amants.

Quand fut venu le jour où les chevaliers devaient recevoir de leurs dames aimées le doux fruit de leur attente, le saint homme Nascian se prépara pour célébrer spirituellement leurs noces, qui eurent lieu en grand appareil.

Au sortir de la messe, Amadis dit à Lisvart :

— Seigneur, je vous prie bien humblement de m'octroyer un don, que raisonnablement vous ne pouvez refuser...

— Mon fils, mon ami, répondit le roi, je vous l'accorde de grand cœur!

— Je vous supplie donc, Sire, de commander à

madame Oriane, votre fille, qu'elle éprouve, avant de nous mettre à table, l'arc des loyaux amants et la Chambre Défendue... Elle n'a pas voulu jusqu'ici, quelque prière que nous lui ayons faite... J'ai une telle fiance en sa loyauté et en son excellente beauté, que je suis assuré de la voir arriver là où, depuis cent ans et plus, aucune dame ni demoiselle n'a pu parvenir...

— Mon fils, répondit Lisvart, il ne tiendra pas à moi. Toutefois, je crains beaucoup que cette entreprise n'apporte quelque trouble en si bonne compagnie...

— Sire, reprit Amadis, mon cœur me dit que la fin de tout ceci sera conforme à mon désir et au vôtre. Rassurez-vous!

Lors, Lisvart appelant Oriane, que les rois Périon et Gildadan menaient par la main, il lui dit :

— Ma mie, votre mari me demande un don que je lui ai accordé, malgré mon vouloir et ma raison... Mais il a ma parole : avisez donc à faire ce dont je vais vous prier.

Oriane, très aise d'entendre son père lui parler si familièrement, fit une grande révérence et répondit :

— Sire, commandez-moi tout ce qu'il vous plaira pour vous obéir...

— Ma mignonne, reprit le roi, il faut donc que devant que de nous mettre à table, vous essayiez l'aventure de l'arc des loyaux amants et de la Chambre Défendue : c'est là le don que j'ai accordé à Amadis.

Oriane, entendant cela, rougit jusqu'au blanc des yeux, ce qui la rendit plus belle encore et plus digne de triompher de Grimanèse. Elle ne put refuser son père ni la première grâce que lui demandait Amadis. Olinde et Mélicie, par attachement pour Oriane, et peut-être un peu jalouses en secret de la gloire que cette princesse allait acquérir, s'offrirent et furent acceptées pour l'accompagner dans cette épreuve.

Agraies et Bruneo ne purent voir leurs maîtresses s'exposer ainsi sans en concevoir quelque alarme. Mais ils aimaient!

Pour Mabile, elle était trop sensée pour tenter cette épreuve.

— Je passerais encore plus aisément que jamais sous l'arc des loyaux amants, dit-elle à Grasandor, ce que je sens et n'ai jamais senti que pour vous m'en est un sûr garant... Mais je connais trop la supériorité des charmes d'Oriane pour lui disputer la palme de la beauté...

— Ah! du moins, lui répondit tendrement Grasandor, nulle ne vous la disputera jamais dans mon cœur, et la conquête de la Chambre Défendue ne pourrait vous donner plus de charmes à mes yeux...

Les trois princesses s'étant prises par la main, s'avancèrent vers l'arc des loyaux amants et le passèrent sans obstacle. Jamais la statue qui le surmontait n'avait répandu tant de fleurs, jamais sa trompe n'avait rendu des sons aussi mélodieux. Les statues d'Apollidon et de Grimanèse frappèrent leurs regards. La beauté de cette dernière rendit Oriane assez confuse; elle se repentit d'avoir osé se soumettre à l'épreuve de la Chambre Défendue.

— Mais, du moins, dit-elle tout bas dans son cœur, nulle autre ne sera plus heureuse que moi.

Comme elle levait les yeux sur la table de jaspe, ainsi que ses deux compagnes, elles y lurent d'abord les noms de Briolanie et de Mabile. Bientôt un trait de lumière parcourut cette table et grava leurs trois noms et ceux de leurs amants à côté de tous ceux qui étaient inscrits là depuis un fort long temps. S'étant ensuite séparées pour observer la quantité de merveilles dont était enrichi l'espace qui renfermait l'arc, Oriane s'approcha d'une fontaine dont la vasque, relevée sur un massif de corail et de roseaux, était formée comme une conque marine. C'était la fontaine de la Vénus d'agathe, dont nous avons précédemment parlé. Oriane ayant plongé sa main dans le bassin pour y puiser de l'eau, la statue avança son bras vers elle et lui présenta la pomme offerte jadis par le berger Pâris; puis, de son autre main, détachant l'anneau précieux qui pendait à son oreille, elle l'offrit de même à la fidèle maîtresse d'Amadis, toute étourdie de ces merveilles.

Olinde et Mélicie, voyant qu'il pleuvait de pareils présents dans les mains de leur amie, se rapprochèrent aussitôt d'elle et la suivirent là où elle allait. Et bien leur en prit, car au moment où elles allaient toutes deux, la devançant, franchir une porte, deux dragons affreux firent mine de se jeter sur elles, et ils n'y eussent pas manqué si Oriane n'eût tout-à-coup paru. Lors, ils baissèrent leurs têtes redoutables et les trois amies purent passer et arriver enfin au dédale que nous avons décrit en temps et lieu.

Pendant que ces belles princesses employaient un temps assez long à visiter les merveilles du palais d'Apollidon, Grassinde, fière de la victoire que ses charmes avaient remportée dans la Romanie et dans la Grande-Bretagne, ne douta point un seul instant qu'elle ne pût faire la conquête de la Chambre Défendue, en y précédant Oriane, qu'elle crut retenue pour quelques heures dans le labyrinthe où brillait, on s'en souvient, la verge de Prométhée. Sans donc consulter Amadis, Quadragant, ni les deux rois, ni personne, Grassinde s'avança, la tête haute et ses beaux cheveux au vent, vers l'arc des loyaux amants, où elle reçut la pluie de fleurs à laquelle elle avait certes droit.

Cet arc une fois passé, Grassinde s'arrêta devant les statues; son nom se grava sur la table de jaspe. Encouragée par ce premier succès, elle marcha vers le premier perron par lequel on allait à la Chambre Défendue. Elle ne le monta qu'avec peine, quoique ses genoux ne sentissent encore qu'une molle résistance. Mais lorsqu'elle voulut monter la première marche du second perron, une force irrésistible, inconnue, la renversa et la repoussa discourtoisement jusque sur le seuil de l'arc des loyaux amants.

C'est alors que le roi Périon l'aperçut.

— Ami Quadragant, cria-t-il, cours donc vite au secours de ta belle maîtresse que voilà pâmée sur le sol!

— Laissez, laissez, répondit tranquillement

Quadragant; il n'est pas mauvais qu'elle soit un tantinet châtiée dans sa chère petite vanité!... En vérité, dame Grassinde tire trop d'avantages de sa beauté : cela ne convient guère à la compagne d'un ancien guerrier de race de géant comme moi... Elle était un peu dedaigneuse avec moi : elle va me revenir douce comme une agnelle, j'en suis assuré.

Périon ne put s'empêcher de sourire des bonnes raisons que Quadragant lui donnait là. Finalement il courût l'aider à remporter Grassinde, qui se contenta de dire en reprenant connaissance :

— Ah! mon cher Quadragant, si mon aventure ne me rend pas moins belle à vos yeux, je n'ai rien perdu!...

Quadragant la rassura par les caresses les plus tendres.

— Cette palme de la beauté, lui dit-il, n'a de prix que celui qu'y met l'amour-propre... Soyez sensible à l'amour que j'ai pour vous, et, chaque jour, mes soins, mes désirs, mon dévoûment vous en feront cueillir une plus précieuse et plus durable!..

Agraies et Bruneo virent avec crainte Olinde et Mélicie sortir du labyrinthe et s'avancer pour venger Grassinde. L'une et l'autre montèrent presque sans opposition les trois marches du premier perron; mais Olinde fut enlevée de la première marche du second perron, et Mélicie de la seconde; l'une et l'autre furent emportées les yeux fermés sur les fleurs dont la statue avait jonché le seuil de l'arc des loyaux amants. Bientôt les nouvelles fleurs qui tombaient sur elles les firent revenir et leur fit voir Agraies et Bruneo à leurs genoux.

Oriane était restée seule dans l'enceinte qui renfermait les perrons. Amadis s'approcha d'elle les yeux pleins d'amour.

— Divine Oriane, lui dit-il, cette pomme d'or que vous avez déjà reçue vous est le gage d'une victoire que vous seule pouviez remporter... Allez sans crainte maintenant ouvrir cette porte si redoutable pour toutes les autres beautés, et triomphez des charmes de Grimanèse aussi facilement que vous avez soumis à jamais le Chevalier de la Mer.

Oriane, ainsi encouragée, s'éleva légèrement sur le premier perron. Elle monta les deux premières marches, puis la troisième... La même main qu'on avait vue paraître lorsqu'Amadis avait franchi les perrons, se saisit doucement de celle d'Oriane et l'attira dans la Chambre Défendue, dont les portes d'or, restant alors ouvertes, laissèrent voir l'intérieur de cette Chambre resplendissant de lumière. Mille voix s'en élevèrent alors, des voix de cristal, sonores et harmonieuses, disant :

— Vive l'incomparable Oriane! Son âme et sa beauté surpassent encore celles de Grimanèse!... Qu'elle règne à jamais sur nous, et qu'elle fasse toujours le bonheur du parfait chevalier reconnu déjà comme supérieur au grand Apollidon!... Vive Oriane, la belle des belles! Vive Amadis, le loyal des loyaux!...

Ysanie, ancien gouverneur de l'Ile Ferme, s'avançant alors et montant librement sur le dernier perron, éleva sa voix pour déclarer que la conquête de la Chambre Défendue, faite par Amadis et Oriane, en rendait l'accès libre, et détruisait tout ce qui n'était que l'ouvrage des enchantements dans le palais d'Apollidon. Il y restait d'ailleurs tant d'ornements précieux et tant de beautés réelles, que l'on regretta peu ce qui n'avait été jusqu'alors que l'effet d'un prestige et de l'illusion.

Ysanie fit préparer le lit nuptial d'Amadis dans la Chambre Défendue. Un festin où chaque chevalier répéta, sur un paon couronné, les mêmes serments que le ciel avait reçus, suivit le triomphe d'Oriane. Ce festin dura jusqu'au coucher du soleil. La nuit délicieuse qui devait le suivre ne pouvait être trop longue pour tant d'heureux amants : les bons rois Périon et Lisvart, égayés par les vins capiteux de la Grèce et de la Gaule, s'emparèrent l'un d'Elisène, l'autre de Brisène, et, tout en chantant, ils se retirèrent chez eux pour en donner l'exemple à leurs enfants...

Des fêtes merveilleuses eurent lieu les jours suivants dans le palais d'Apollidon, devenu celui d'Amadis. La fée Urgande y assista. Quand elle fut sur le point de partir, elle profita d'un moment où elle était seule avec Gildadan et Galaor pour leur recommander spécialement, au premier, le jeune Maneli, au second, le jeune Talanque.

— Aimez-les bien, dit Urgande en souriant, car ils vous ressemblent un peu... Ce sont mes neveux, puisqu'ils sont les fils de mes nièces... Vous savez, mes belles et pauvres nièces?... Juliande et Solise vous lèguent ces deux charmants fruits de vos éphémères amours... Oubliez les mères, il le faut; mais aimez les fils : il le faut aussi. Adieu...

Et la fée Urgande disparut.

## CHAPITRE XIII

Comment, quelque temps après ces divers événements, la fée Urgande apparut de nouveau pour faire armer chevalier le jeune Esplandian, et le mettre à même d'entreprendre la quête de son aïeul Lisvart.

Arquisil et Léonore, suivis de Florestan et de Sardamire, étaient repartis; Périon et Elisène aussi; Galaor, Quadragant, Agraies et Angriote avaient accompagné Bruneo dans son expédition pour conquérir le reste des états d'Aravigne, dont une partie était limitrophe avec le royaume de Sobradise. Amadis resta dans l'Ile Ferme avec Oriane et sa cour.

Un jour que le prince de Gaule se promenait sur le rivage avec sa chère aimée, une grande femme en longs habits de deuil vint se jeter à ses pieds.

— Seigneur, s'écria-t-elle d'une voix dolente et lamentable, ayez pitié de mon malheureux sort!... Jamais dame n'implora vainement votre générosité... Non, seigneur, je ne me relèverai pas de vos genoux que vous ne m'ayez accordé un don... Ne craignez rien, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Oriane, je ne viens pas vous enlever encore votre mari... Le don que je lui demande est en sa

puissance, et je vous conjure, par l'amour qui vous unit à ce héros, d'intercéder auprès de lui pour obtenir la grâce que j'implore...

Les larmes de cette affligée émurent le cœur sensible d'Oriane. Elle fit à Amadis le signe convenu entre eux pour accorder une pareille demande.

— Relevez-vous, madame, dit Amadis, le don que vous me demandez vous est accordé.

Cette dame, se relevant aussitôt et relevant en même temps son voile, dit d'un air fier :

— Amadis, reconnais en moi la femme d'Arcalaüs. Je t'ai épargné la vie dans le château de Valderin : tu ne fais aujourd'hui que me rendre la pareille. Arcalaüs est libre!

Amadis et Oriane étaient indignés de voir avec quelle audace et quelle adresse la femme d'Arcalaüs leur avait arraché ce don. Mais Amadis avait promis, et sa parole était sacrée.

— Suivez-moi, madame, dit-il à la femme d'Arcalaüs.

Ils allèrent tous trois au palais d'Apollidon, vers le perron dans lequel était enclavée la cage de fer qui renfermait le perfide enchanteur.

— Eh bien, Arcalaüs, lui dit Amadis, quelle est la disposition présente de ton âme?

— De braver ta vengeance et d'attendre patiemment le jour de la mienne, répondit l'enchanteur d'une voix sombre et féroce.

— Mais quels sentiments aurais-tu, repartit Amadis, si, pour l'amour de ta femme, je te rendais présentement la liberté?...

— Je pourrais en être touché, si c'était toi qui l'eusses appelée près de moi..... Mais comme je ne dois qu'à son adresse le don qui te force à briser les fers dont tu m'as chargé dans Lubanie, me crois-tu donc assez lâche pour te remercier et ne pas persévérer dans les sentiments de haine et de vengeance qui m'animent contre toi?...

— Va! répondit Amadis, si tu pouvais mériter quelque estime, j'en accorderais à ce libre aveu; mais ce n'est point la fermeté d'âme qui te le dicte, c'est cette rage intérieure qui te dévore, et la lâche espérance de venger par un crime heureux celui qui n'a pas réussi.

Amadis s'éloigna avec Oriane, et, quelques heures après, Arcalaüs et sa compagne quittaient l'Ile Ferme sous la conduite d'une forte escorte chargée de les accompagner jusqu'au château de Valderin.

A quelques temps de là, Amadis apprit que le roi Lisvart avait été enlevé par trois demoiselles, un jour qu'il s'était égaré en chassant sur les bords de la mer.

L'enlèvement de ce prince, ayant été su, en même temps, par tous les souverains voisins, Bruneo, Quadragant, Brindaboias accoururent à l'Ile Ferme et vinrent offrir le secours de leurs bras à Oriane, et la conjurer de prendre espérance dans la recherche qu'ils allaient faire du roi son père.

Au milieu de cette désolation générale, Urgande apparut, signalée à tous par la Grande-Serpente qui lui servait de monture.

— Ne vous avais-je pas assuré, dit-elle à Amadis, que vous me reverriez lorsqu'il en serait temps, et que celui d'armer Esplandian et ses compagnons serait arrivé?..... Je cours embrasser et rassurer Oriane.... Vous, rassemblez promptement Esplandian, le jeune roi de Dace, Talanque, Maneli, Ambor, fils d'Angriote, et vos principaux chevaliers, et apprêtez-vous à me suivre tous dans la Grande-Serpente, où les cinq damoiseaux seront armés chevaliers. Apprenez que c'est à eux qu'est réservée la recherche de Lisvart et la gloire de le délivrer, et que c'est en vain que vous parcourriez toutes les mers du monde pour le découvrir...

Amadis et les chevaliers de l'Ile Ferme obéirent. Quelques heures après, tous ceux qu'avaient demandés Urgande se trouvaient sur ce singulier navire qui avait la forme d'un gigantesque serpent, où les cinq jouvenceaux passèrent leur veillée des armes. Le lendemain, de bon matin, on vit paraître Urgande portant une cotte de mailles noire, sa nièce Solise un heaume de même couleur, et son autre nièce Juliande un bouclier pareil.

— Bienheureux jouvenceau, dit la fée au jeune Esplandian, bien que la coutume soit de donner des armes blanches aux nouveaux chevaliers, j'ai voulu que les vôtres fussent un signe de votre situation présente, et du deuil que la captivité du roi votre aïeul doit porter dans votre âme.

Cela dit, Urgande et ses deux nièces armèrent de pied en cap le fils d'Amadis.

— Que dites-vous de ce jouvenceau? demanda la fée à Amadis.

— Madame, répondit le prince de Gaule, je crois qu'il saurait bien attaquer et se défendre s'il avait une épée...

— Ne savez-vous pas mieux qu'un autre, reprit Urgande, qu'il en existe une merveilleuse, qui depuis longtemps lui doit être réservée? C'est à lui d'en faire la conquête...

Les demoiselles d'Urgande apportèrent à l'instant de riches armes blanches, et quatre boucliers pareils, portant une croix noire, et les quatre compagnons d'Esplandian s'en couvrirent.

— Maintenant, vertueux Balan, dit Urgande à un grave chevalier, ami d'Amadis, qui se trouvait là, approchez; c'est vous qui devez armer chevalier le jeune Esplandian : l'estime et l'amitié qu'Amadis a pour vous, la générosité de votre belle âme, vous acquièrent cet honneur.

Balan, par modestie, voulut, dans le premier moment, s'en défendre. Mais les instances d'Amadis et d'Oriane le déterminèrent.

— Du moins, seigneur, dit-il, prêtez-moi cette épée si redoutable entre vos mains.

Alors, tirant celle d'Amadis, il donna la colée au jeune Esplandian, lui chaussa l'éperon droit et l'embrassa tendrement.

— Maintenant, reprit Urgande, chevalier Esplandian, conférez à vos jeunes compagnons l'ordre que vous venez de recevoir : ils n'oublieront jamais qu'ils tiennent cet honneur de votre main.

Ce spectacle attendrissait tous les spectateurs. Mais Urgande interrompit l'attention qu'ils y portaient en disant à Amadis :

— Vous n'avez pas un instant à perdre pour donner vos derniers ordres à votre fils.

A ces mots, elle les fit entrer l'un et l'autre dans un cabinet qu'elle ferma sur eux. Esplandian se mit incontinent à genoux pour recevoir les ordres de son père.

— Mon fils, lui dit-il, lorsqu'après avoir tué l'Endriague, je m'arrêtai quelque temps à la cour de l'empereur de Grèce, je promis à la princesse Léonorine, sa fille, et, à l'aimable reine Ménoresse, que si je ne pouvais retourner auprès d'elle, je leur enverrais un chevalier de ma race pour les servir. Je vous remets cet anneau que je reçus de la charmante Léonorine. Elle est de votre âge; cet anneau vous servira pour lui faire connaître que vous êtes celui que j'ai choisi pour acquitter ma promesse et se rendre à ses ordres. J'exige donc de vous que, dès que vous aurez délivré votre aïeul Lisvart, vous vous rendiez à Constantinople; le ciel prendra soin de votre destinée.

Amadis et son fils ayant rejoint Urgande, tout-à-coup les demoiselles de sa suite formèrent un concert de flûtes, dont les sons tendres et voluptueux, accompagnés par ceux de plusieurs harpes, firent tomber toute la cour dans une douce rêverie qui fut bientôt suivie d'un profond sommeil. Lorsqu'ils se réveillèrent, ils furent bien émerveillés de se trouver tous rassemblés dans le palais d'Apollidon. Esplandian et ses quatre jeunes compagnons ne se trouvaient plus avec eux.

## CHAPITRE XIV.

Comment Esplandian, livré à lui-même, combattit un dragon, et se tira de ce mauvais pas.

Esplandian avait cédé à un sommeil irrésistible, provoqué par les accords mélodieux que les demoiselles d'Urgande avaient tirés de leurs harpes; à son réveil, il se trouva seul; les princesses et les chevaliers de l'Ile Ferme l'avaient abandonné.

Il ne douta point qu'Urgande ne l'eût voulu ainsi pour le mettre en état d'entreprendre seul de plus grandes aventures, puisqu'il venait de recevoir de la main du vertueux Balan, l'ordre de chevalerie; aussi se consola-t-il facilement de cette solitude qu'on lui avait faite, en réfléchissant aux moyens d'égaler le renom de ses compagnons.

Son grand désir était d'arriver à aider la délivrance du roi Lisvart son aïeul.

Il parcourut les vastes appartements de la Grande-Serpente, mais n'y rencontra personne.

Ouvrant enfin la porte de la chapelle, il aperçut Sergil endormi entre deux vieillards vêtus à la Turque; il les réveilla tous trois avec peine.

Sergil, qu'un si long sommeil avait presque abruti, ne le reconnut qu'après un certain temps, et tous deux essayèrent d'adresser aux vieillards plusieurs questions; mais ceux-ci indiquèrent par force signes qu'ils étaient muets.

Esplandian et Sergil, que ce long sommeil avait mis en grand appétit, cherchèrent longtemps et sans succès quelques vivres dans cet endroit; les deux muets les firent passer dans une salle où la table la mieux servie et le buffet le plus confortable leur annonça qu'Urgande veillait toujours sur eux.

Dès ce moment, Esplandian s'abandonna sans inquiétude à tout ce que cette sage fée déciderait.

En quittant la table, les deux convives virent que les grandes ailes de la Serpente étaient baissées, et qu'elle restait immobile près d'une montagne rocheuse très élevée et environnée par la mer.

Le récit qu'Esplandian avait entendu faire par Amadis et par Grasandor, de la forme et des merveilles de l'île de la demoiselle enchanteresse, lui fit juger que c'était cette même île qu'il avait devant les yeux; et bientôt, voyant les deux muets jeter un esquif à la mer, il s'y élança sans hésitation, suivi de Sergil.

Les muets abordèrent l'île en peu d'instants, et Esplandian gravit le sentier tortueux qu'il reconnaissait d'après la description que son père lui en avait faite; Sergil, s'apercevant qu'il n'avait pas d'épée, le força de s'armer d'un des avirons du bateau dans lequel restèrent les muets.

Après trois heures d'une montée fatigante, Esplandian, parvenu au sommet de la montagne, fut surpris d'entendre à cette élévation des sifflements aigus; il jugea qu'il y avait là quelques bêtes dangereuses à combattre, et, se retournant vers Sergil, qui le conjurait de ne pas aller plus loin, il lui dit:

— Laisse-moi continuer sans ta compagnie, tu n'es pas armé et ta vie m'est trop chère pour que je l'expose avec la mienne.

Esplandian ne fut pas long à connaître le péril auquel il s'exposait; s'arrêtant un moment sur le plateau de la roche pour reprendre haleine, le premier objet qui frappa sa vue, fut un petit temple d'Hercule, dont les deux battants de la porte étaient traversés et retenus par une riche épée enfoncée jusqu'à la garde dans le granit dont cette porte était faite.

Le désir de s'emparer de cette épée le fit avancer avec hardiesse; mais bientôt un dragon monstrueux sortit d'entre les roches et s'élança sur lui en poussant d'horribles sifflements.

Esplandian le frappa vainement entre les deux cornes aiguës dont sa tête hideuse était armée; le monstre, que ce coup avait à peine ébranlé, renversa le chevalier en cherchant à briser ses armes avec ses griffes tranchantes.

L'intrépide Esplandian se dérobait aux replis de la queue du dragon avec peine, il réussit à le saisir au défaut des ailes et le fit tomber avec lui dans une étreinte affreuse, sans pouvoir s'en débarrasser; réunissant tout ce qu'il possédédait de résolution, il l'entraina avec lui près de la porte, et saisissant l'épée avec l'énergie du désespoir, il en frappa le dragon.

A l'instant même, un effroyable coup de tonnerre

retentit dans l'intérieur du temple, qui s'était ouvert, et le monstre tomba mort.

La commotion fut si terrible qu'Esplandian fut renversé et resta privé de sentiment jusqu'à la nuit.

En reprenant ses esprits, il vit le dragon étendu sans vie et le temple ouvert, dont l'intérieur brillait d'une lumière éclatante.

Armé de sa riche épée, il franchit le seuil de ce temple, qui contenait un mausolée brillant de la splendeur du soleil, sur lequel un grand lion d'or paraissait reposer : ce lion tenait d'une patte le riche et brillant fourreau de l'épée si vaillamment conquise ; de l'autre, il montrait un rouleau qui contenait ces mots écrits en langue étrangère :

« Lorsque doux récit et vive peinture exciteront la grande contrainte en toi, chevalier, que fortune conduit à surpasser tout autre renom que celui que tu dois acquérir, force te sera de revenir en ce même lieu pour y conquérir le trésor auquel en ce moment il t'est défendu de prétendre. »

Esplandian, regardant cette espèce d'oracle comme un ordre de la sage Urgande, s'y soumit, et se contenta de retirer de la patte du lion, le riche fourreau de son épée.

Il descendit aussitôt pour rejoindre Sergil qui frémissait des périls que son cher Esplandian n'avait pas permis qu'il partageât, et tous les deux regagnèrent l'esquif ou les deux muets les attendaient.

Ils abordèrent en quelques coups de rames à la Grande-Serpente ; Sergil s'y élança suivi d'un des muets, mais avant qu'Esplandian fût débarqué, l'autre muet, d'un coup d'aviron, fit éloigner l'esquif, et le faisant voguer avec la rapidité d'une flèche, il emporta au large Esplandian, aux yeux de son écuyer désespéré de se voir ainsi enlever son maître sans pouvoir partager sa fortune.

## CHAPITRE XV

Comment Esplandian, après avoir combattu des géants et tué le perfide Arcalaüs, arriva enfin jusqu'à la prison où gémissait le roi Lisvart.

Après dix jours de mer, la barque qui portait Esplandian aborda une grande île couverte de bois et de jardins, et présentant l'aspect d'un des plus beaux pays de l'univers.

Esplandian descendit sur le rivage et suivit la côte dans l'espérance de trouver quelque endroit habité ; il se trouva bientôt en face de rochers en amphithéâtre formant une montagne élevée, couronnée par un très grand château défendu par de fortes courtines et de grosses tours.

Esplandian ne put croire que le hasard seul l'eût conduit à ce château ; plein de confiance dans la sage Urgande, et se croyant invincible avec sa bonne épée, il chercha parmi ces roches avec tant de soin, qu'il découvrit un petit sentier qui paraissait aboutir au sommet de la montagne.

Après une heure de chemin il n'avait franchi que le tiers de ce sentier, et se trouvait sur un plateau où il vit un ermitage.

A l'aspect d'une croix surmontant la toiture de cette cabane, il en chercha l'hôte avec empressement.

L'ermite revenait d'une fontaine voisine, et fut très surpris de voir un chevalier le saluer et lui dire :

— Mon père, bénissez-moi, comme je vous bénis au nom du Sauveur.

— Depuis longtemps, répondit l'ermite, nul habitant de ces pays ne me fit un semblable salut ; votre langage, vos armes, me feraient croire que vous êtes natif de Grande-Bretagne ; mais par quel accident vous trouvez-vous dans le lieu le plus dangereux pour votre vie ou votre liberté ?

— Ne craignez rien pour moi, reprit Esplandian, je suis en état de punir quiconque oserait attaquer l'une ou l'autre ; c'est la Providence qui m'amène dans cette île, et je brûle d'impatience de connaître ce que me destinent ses décrets.

— Hélas ! fit l'ermite, je suis comme vous, né sujet du roi Lisvart, et je l'eusse servi toute ma vie, si je n'eusse été séduit par une nièce d'Arcalaüs qui me promit un riche établissement dans ses Etats. Je venais de perdre mon épouse ; j'avais une fille au berceau, elle me jura de l'élever comme son enfant : je la suivis ; mais, quel fut mon désespoir lorsque, passé dans cette île, je perdis tout espoir d'en sortir jamais, surtout en voyant celle qui m'avait abusé, renonçant au culte de ses pères, se livrer à une perversité de mœurs et de religion abhorrée de tout chrétien !.

Esplandian crut pouvoir se confier à l'ermite, et lui fit part de l'enlèvement du roi Lisvart, de la douleur de tous les chevaliers de sa cour et de ceux de l'Ile Ferme qu'une paix heureuse avait réunis.

Il lui découvrit qu'un pouvoir surnaturel semblait l'avoir dirigé vers cette île ; un frêle esquif et un muet seul ayant suffi pour lui faire traverser des mers immenses.

— Vos paroles, lui dit l'ermite, font naître en moi un violent supçon ; ma fille me vint voir, il y a quelques jours, et me dit que sa maîtresse venait d'arriver pleine de joie de la Grande-Bretagne, et qu'elle avait dit en entrant, aux géants qui gardent ce château, que non-seulement elle avait délivré son frère, mais qu'elle avait eu l'art d'enlever un grand prince qu'elle allait enfermer dans leur prison. Ce monarque est peut-être le roi Lisvart.

— Ah ! s'écria Esplandian, ce que vous dites me le fait penser ; dès demain j'entreprends sa délivrance.

— Mon cher fils, reprit l'ermite en considérant sa jeunesse et sa beauté, gardez-vous d'offenser le ciel par une entreprise tellement au-dessus de vos forces : l'abord de ce château, nommé la Montagne Défendue, est inaccessible, et les trois géants qui le gardent suffiraient pour mettre une armée entière en déroute. D'ailleurs, si le prisonnier n'est pas le roi Lisvart, quel intérêt prendriez-vous au sort d'un inconnu ?

— Ne me suffit-il pas, répliqua Esplandian, que ce soit un chevalier malheureux, et l'ordre de chevalerie ne me prescrit-il pas de le secourir? Accordez-moi seulement l'hospitalité cette nuit; et demain, au lever du soleil, daignez m'indiquer la route que je dois suivre pour monter à ce château.

Le feu qui brillait alors dans les yeux d'Esplandian, fit croire à l'ermite que ce jeune chevalier agissait par une inspiration divine : il le prit par la main, sans insister davantage, et partagea avec lui ses provisions frugales.

L'ermite passa la nuit en prières; le matin il aida Esplandian à bien attacher ses armes, et le conduisant à travers les roches jusqu'au sentier taillé dans la pierre vive, qui montait au château, il le bénit et l'embrassa en versant un torrent de larmes.

Esplandian monta les degrés qui conduisaient à la plate-forme sur laquelle le château s'élevait au milieu des larges fossés qui l'entouraient; un seul pont conduisait à la porte de fer qui paraissait être l'unique entrée; elle était défendue par une espèce de géant qui, loin de la fermer, s'avança sur lui la hache levée, en lui criant de rendre son épée s'il voulait éviter la mort.

— Il vaut beaucoup mieux, lui dit Esplandian, que tu me mènes à tes maîtres, armé comme je suis, et si tu le veux, je suis prêt à te suivre.

— Ah! ah! dit ce géant, tu fais le raisonneur? J'ai regret de gâter tes armes, elles sont neuves et belles! Vois pour la dernière fois si tu veux paisiblement me les remettre; peut-être pourrais-je t'admettre à l'honneur de me servir.

Esplandian, impatienté, marcha sur lui avec un air menaçant; l'autre, croyant l'anéantir d'un coup de hache, le lui porta et le vit rebondir sur son bouclier. Esplandian le frappa à son tour d'un coup de pointe, et l'épée de la demoiselle enchanteresse, perçant le géant d'outre en outre, Esplandian fit un saut en arrière pour n'être point souillé du sang que son ennemi répandait à gros bouillon en expirant.

— Ah! malheureux, s'écria de loin un géant couvert d'armes vertes, encore plus grand que le premier. Comment le redoutable Argantes a-t-il pu tomber sous les coups d'une aussi vile créature!

A ces mots, il court sur Esplandian qui fait la moitié du chemin, et qui vole sous une voûte au devant de lui; une herse de fer, pesant dix mille, tombe derrière lui; son unique ressource alors est de vaincre et de punir le discourtois chevalier qui l'insulte, et, de part et d'autre, le combat commence avec fureur. Celle du géant augmente encore en voyant couler son sang, et celle d'Esplandian devient extrême lorsqu'il croit reconnaître le traître Arcalaüs, à sa main gauche mutilée et au son rauque de sa voix.

— Perfide enchanteur, lui cria-t-il, apprends que c'est le fils d'Amadis que le ciel vengeur des crimes envoie pour te punir!...

— Ah! que n'est-il ici lui-même, dit Arcalaüs; mais du moins je vais me venger sur toi de la longue et dure prison qu'il m'a fait subir!

A ces mots, il prend son épée à deux mains; mais Esplandian esquive ce coup qui ne frappe que l'air; il presse, il blesse Arcalaüs, il le fait reculer jusqu'à l'extrémité de la voûte qui aboutit à l'entrée du château. C'est là que, le frappant de deux coups mortels, il le fait tomber expirant et noyé dans son sang à la vue des habitants du château, préparant déjà des chaînes pour le prisonnier qu'ils attendaient de la main de leur maître.

Un jeune géant désarmé s'avance pour donner du secours à Arcalaüs.

— Ah! mon oncle, s'écria-t-il, dans quel état vous vois-je réduit?

Esplandian, généreux comme toute sa race, se retire deux pas en arrière, et, baissant la pointe de son épée, il ne veut point poursuivre sa victoire contre un ennemi qu'il voit sans défense.

Ce géant, nommé Furion, délace le casque d'Arcalaüs, qui rend le dernier soupir en criant :

— Venge ma mort sur le fils d'Amadis et sur sa race!...

C'est ainsi qu'Arcalaüs reçut la punition de ses crimes par la main du fils d'Amadis.

Furion, dès qu'il le vit expiré, s'élança dans une salle, en criant qu'on apportât ses armes. Esplandian ne le poursuivait point, et, voyant une vieille dame qui paraissait être la maîtresse de ce château, il s'avança près d'elle d'un air respectueux.

— Je regrette, lui dit-il, madame, que ceux qui vous obéissent m'aient forcé de combattre et de leur donner la mort. J'ignore moi-même où je suis; mais je ne peux douter qu'un pouvoir surnaturel ne m'ait conduit jusqu'ici pour délivrer un grand roi retenu dans vos prisons. Rendez-lui la liberté, madame, et je cesserai de troubler les lieux que vous habitez.

— Va, lui dit-elle, je ne pense qu'à te voir plus malheureux encore que lui! Le sang de mon frère Arcalaüs que tu viens de répandre me demande le tien; apprends qu'Arcabone, mère de Furion et de Matroco, ne craint point ta race, et qu'elle ne pense qu'à l'anéantir!...

Esplandian dédaigna de répondre à cette vieille mégère, et passa dans une grande cour pour éviter ses injures et son odieux aspect.

Peu de moments après, une grande porte s'ouvrit, et Furion, couvert d'armes étincelantes, en sortit, le cimeterre à la main. En entrant dans cette cour, il alla d'abord mettre un genou en terre devant Arcabone :

— Venez jouir, lui dit-il, du plaisir de voir venger votre frère Arcalaüs et votre neveu le brave Argantes. Mais comme je veux que mon bras seul sacrifie ce téméraire à leurs mânes, permettez que je défende à tous ceux de votre suite de se présenter dans cette cour, quel que puisse être l'événement.

Furion ferma lui-même toutes les portes, et ne laissa d'ouverte que celle d'où sa mère pouvait voir le combat.

Les deux adversaires s'attaquèrent avec une égale fureur, et Furion, de deux pieds plus haut qu'Esplandian, paraissait avoir un grand avantage sur lui; mais les armes noires qu'Esplandian avait reçues d'Urgande résistaient aux coups terribles de Furion, et l'épée de la demoiselle enchanteresse

tranchait celles de Furion, dont le sang avait déjà rougi le pavé blanc de cette cour.

Arcabone, voyant que son fils commençait à s'affaiblir, voulut courir pour séparer les combattants, mais, avant qu'elle pût en approcher, le coup mortel était porté. Furion ne jeta qu'un grand cri, tomba mort aux pieds d'Esplandian, et sa mère évanouie fut emportée par ses femmes.

Esplandian, toujours occupé de la délivrance du roi Lisvart, la suivit; mais, respectant la douleur d'une mère, il s'arrêta sur le seuil de la porte en attendant qu'elle eût repris ses esprits.

— Cruel! s'écria-t-elle en rouvrant les yeux et en voyant Esplandian couvert du sang de son fils, cruel chevalier, viens-tu m'arracher les restes d'une vie que tu rends si malheureuse? Que veux-tu de moi? Je vais te faire délivrer mes trésors et toutes les richesses de ce château.

— Non, madame, lui répondit Esplandian, je ne prétends à rien de ce que vous possédez, et c'est à regret que je fais couler vos larmes; mais rendez-moi sur-le-champ le roi que vous détenez prisonnier, et ne résistez plus vainement à la volonté du ciel.

— Viens donc, barbare, lui cria cette perfide enchanteresse, et je vais te remettre la clef de sa prison.

Arcabone, en l'appelant, ne doutait point qu'Esplandian ne cédât au charme attaché au seuil de la porte, pour priver de la connaissance ceux qui le passaient, mais l'épée lumineuse garantissait celui qui la portait de tout enchantement, et ce fut avec la plus vive douleur qu'Arcabone reconnut que les siens étaient inutiles, et qu'elle vit Esplandian s'approcher d'elle en baissant la pointe de son épée :

— Ah! s'écria-t-elle, tu triomphes! ou plutôt, le pouvoir de mon ancienne ennemie Urgande triomphe par toi!

Furieuse, elle se leva :

— Suis-moi, lui dit-elle, et viens toi-même briser les fers de celui dont la captivité me coûte si cher!...

Esplandian la suit avec précaution dans les détours tortueux d'une voûte souterraine. Arcabone espère s'échapper à la faveur des ténèbres et lui tendre de nouveaux piéges; mais Esplandian découvrant le fourreau de son épée, la lumière qu'il répand ôte toute espérance à l'enchanteresse, qui le conduit enfin au sombre cachot où le malheureux Lisvart, chargé de fers, attendait et désirait la mort.

## CHAPITRE XVI

Comment Esplandian, après avoir délivré son aïeul Lisvart, fut forcé de se mesurer avec Matroco le géant, qu'il convertit.

Esplandian, sans se faire connaître de son aïeul Lisvart, alla vers lui avec empressement et le dégagea de ses fers. Alors la vieille Arcabone, désespérée, tira un poignard pour l'en frapper; mais Esplandian, le lui arrachant et prenant la main de Lisvart, le conduisit par les mêmes détours pour le ramener à la lumière. Arcabone les suivit en proférant mille imprécations sur eux, et se plaignit de ce que son fils Matroco ne pouvait la défendre.

Ce Matroco, l'aîné des géants qu'Arcabone avait pour fils, était le plus redoutable de tous; cependant ses mœurs n'avaient rien de féroce; il s'était embarqué depuis peu de temps pour aller visiter une île de ses Etats, et sa mère l'attendait de jour en jour.

Les deux princes étaient remontés dans la salle dont les fenêtres donnaient sur la mer. Le premier objet qui frappa leurs yeux, fut une flotte qui jetait l'ancre dans le port. La vieille Arcabone, la reconnaissant, courut à l'instant dans la chambre voisine où, s'asseyant dans un fauteuil, une machine à contre-poids la descendit en deux minutes au pied de la Roche Défendue. Arrivée là, elle jeta de grands cris en appelant Matroco, et courut le recevoir à la descente d'une chaloupe.

Lisvart, cependant, priait son libérateur, avec les plus vives instances, de se faire connaître.

— Il n'est pas encore temps, seigneur, lui répondit-il; mais sachez que, quand je répandrais la moitié de mon sang pour vous, je ne ferais que ce que je dois.

L'un et l'autre étaient passés sur un balcon, d'où Matroco, les apercevant, cria d'une voix forte :

— Rends grâce à ce haut rocher comme aux épaisses murailles qui te renferment; mais je ne sortirai jamais d'ici sans te prendre et me venger de toi!...

— Géant, lui répondit Esplandian, me crois-tu capable de me servir d'un pareil avantage? Choisis toi-même, ou de m'attendre pour te combattre au bord de la mer, ou de venir sur ma parole dans la cour de ton château, pour m'attaquer, si tu l'oses!

Matroco, ne pouvant redouter un seul chevalier, brûlant de se venger de lui, et voyant qu'en le combattant dans son château c'était le moyen de s'en rendre plus promptement le maître, n'hésite plus à monter, et le vainqueur de Furion va l'attendre dans cette cour où son frère est encore étendu baigné dans son sang.

Le premier objet qu'aperçut Matroco sous la première voûte fut le corps de son cousin Argantes. Il lui donna quelques larmes; mais quelle fut sa rage et sa douleur en voyant un peu plus loin le corps d'Arcalaüs, et quelques-uns des gens du château lui montrant de loin celui de son frère étendu dans la cour.

— Ah! traître, s'écria-t-il en apercevant Esplandian à l'extrémité de la cour, faut-il que tu n'aies qu'une vie, et peut-elle me payer de celles que tu me coûtes?

Dans ce moment, Arcabone, qui, par le moyen de sa machine, était déjà remontée dans sa chambre, accourut, fondant en larmes :

— Ah! mon cher fils! s'écria-t-elle, ne t'exposes pas à combattre le destructeur de notre race, et songe qu'il ne me reste que toi pour protéger et soutenir ma vieillesse.

— Madame, lui répondit Matroco, ceux que vous et moi pleurons sont morts en braves chevaliers;

leur sang et l'honneur m'ordonnent également d'en tirer vengeance.

— Prends garde de t'abuser, lui dit Esplandian, sois plus sensible aux larmes de ta mère ! Ceux qui sont tombés sous mes coups m'ont attaqué ; mon projet est rempli, puisque je leur ai repris celui que je venais délivrer : reprends donc possession de ton château que je t'abandonne ; tout ce que j'exige de toi, c'est que tu embrasses la foi du Dieu qui m'a conduit ici pour punir les forfaits d'Arcalaüs, délivrer Lisvart, et pour t'éclairer.

— Je ne te blâme point, lui répondit Matroco, tu te comportes en brave chevalier, mais tu me parais trop enthousiaste pour me persuader. L'honneur me prescrit de venger mes proches ; ce qui te paraît vrai n'est encore que très douteux pour moi, et conviens avec moi qu'un chevalier de ma force, et toujours vainqueur dans les combats qu'il a livrés, ne doit pas te craindre : c'est au sort des armes à décider entre nous !

A ces mots, il vint l'épée haute sur Esplandian, qui se mit en état de l'attaquer comme de se défendre.

Les deux premiers coups qu'ils se portèrent furent terribles ; ils les reçurent tous deux sur leurs boucliers ; celui d'Esplandian ne fut point entamé ; l'épée enchantée emporta le tiers de celui de Matroco.

Ces deux coups furent suivis de plusieurs autres, que la colère qui s'allume dans les combats rendit plus précipités. Malgré la bonté des armes d'Esplandian, son sang coula bientôt de plusieurs blessures ; mais celles dont Matroco fut couvert, après un combat de deux heures, l'affaiblirent et le firent désespérer de remporter la victoire.

Matroco, pour la première fois de sa vie, recula de deux pas et s'appuya sur le pommeau de son épée. Esplandian, quoique couvert de son propre sang, était encore en état de poursuivre sa victoire ; mais son zèle et sa générosité l'emportèrent sur le désir d'achever de vaincre son ennemi.

— Le Dieu qui m'éclaire te poursuit par ma main, dit-il à Matroco ; ce n'est point à moi que je te conjure de te rendre, c'est au Dieu vivant, qui te trouve digne d'être au nombre de ses enfants !...

Matroco, touché, resta plongé dans une méditation profonde ; il ne relevait plus son épée pour combattre, lorsque sa mère, effrayée, accourut toute en larmes entre les deux combattants pour les séparer. L'un et l'autre, par respect pour elle, voulurent reculer encore de quelques pas ; mais Matroco, affaibli par la quantité du sang qu'il avait perdu, tomba sur ses genoux :

— Dieu des chrétiens, s'écria-t-il, tu triomphes ! O grand Dieu que je reconnais, prends pitié de moi !

A ces mots, abandonnant son épée, et s'appuyant sur sa main gauche, il traça sur le sable une croix de sa main droite, et se prosterna pour l'adorer.

A ces signes éclatants de la grâce céleste qui se manifestait dans Matroco, Esplandian se jeta à genoux, et lui présentant son épée par le pommeau, il lui dit :

— Ah ! digne chevalier, recevez cette épée comme un gage de la victoire que vous remportez sur vous-même...

Esplandian et Lisvart, s'apercevant que le sang de Matroco continuait à couler, et qu'il s'affaiblissait de moments en moments, le prirent dans leurs bras et l'emportèrent doucement dans la chambre de sa mère, qui remplissait l'air de ses cris. Le premier soin de Matroco fut d'envoyer sa flotte pour délivrer les prisonniers chrétiens qu'il avait sur ses vaisseaux, et qu'il regardait dès lors comme ses frères.

## CHAPITRE XVII

Comment maître Hélisabel, délivré par les ordres du géant Matroco, le secourut de sa science.

Maître Hélisabel était du nombre des prisonniers que Matroco venait de donner l'ordre de délivrer. Il reconnut, en arrivant, le roi Lisvart, et courut se jeter à ses pieds. Ce prince l'embrassa, lui montra le géant blessé, et le conjura d'employer tout son art pour lui sauver la vie. Esplandian, que personne ne connaissait encore que sous le nom de Chevalier Noir, oublia dans ce moment qu'il était blessé lui-même, pour ne s'occuper que de Matroco.

Tout ce qu'Hélisabel put faire, ce fut d'arrêter son sang et de panser légèrement des plaies qu'il jugea mortelles. L'épuisement et les soins d'Hélisabel procurant un profond sommeil au blessé, Arcabone resta seule près de son lit, et le Chevalier Noir, tirant à part Hélisabel, s'en fit reconnaître, en lui défendant expressément de le nommer ; il lui dit de venir le trouver le plus promptement qu'il lui serait possible à l'ermitage, et, profitant d'un moment d'absence de Lisvart, il sortit du château et retourna chez l'ermite, qu'il trouva seul avec son muet.

Lisvart fut très affligé de ne plus trouver le Chevalier Noir, dont il demanda vainement des nouvelles à maître Hélisabel, qui fut fidèle aux ordres qu'il avait reçus.

Lisvart et Hélisabel parcoururent le château et firent enlever les corps, parmi lesquels ils reconnurent celui d'Arcalaüs. Arcabone, en les voyant passer, sortit en gémissant pour embrasser les restes défigurés de son fils et de son frère ; elle redoubla ses imprécations contre Lisvart, qui cherchait en vain à la consoler, et qui ne put s'empêcher

de lui demander par quelle fureur obstinée elle lui donnait tant de preuves de sa haine.

— Roi malheureux, lui répondit-elle, peux-tu me le demander ? N'as-tu pas fait ton gendre de ce Beau Ténébreux qui donna la mort à mon fils Lindoraque et qui blessa mon frère pour défendre une demoiselle? Mon mari Cartadaque n'est-il pas tombé sous les coups du même chevalier dans la bataille que tu donnas à Cildadan ? Oui, j'ai fait tout au monde pour me venger d'Amadis et de toi; mais mon ennemie, la fée Urgande, avait pourvu le premier d'un anneau qui l'a défendu de mes enchantements. J'espérais du moins me venger de toi, je n'attendais que le retour de Matroco pour te sacrifier aux mânes de Cartadaque : hélas! je perds tout dans un jour, et je...

Elle fut interrompue par des cris de femmes qui l'appelèrent dans la chambre de son fils ; elle le trouva presque expirant, et Matroco voyant accourir Hélisabel à son secours, lui dit :

— Mon ami, le plus grand et le seul bien que je puisse recevoir de toi, c'est l'eau salutaire du baptême, que je te demande au nom du Dieu que nous adorons !

Hélisabel n'hésita pas à le satisfaire, et Lisvart, entrant dans ce moment, vit Matroco lever les yeux vers le ciel ; mais, dans l'instant, il les ferma pour toujours, et sa tête retomba sur son oreiller.

Lisvart, tout en larmes, se jeta à genoux près du lit et se pencha pour baiser la main de celui qu'il regardait comme un prédestiné.

La vieille Arcabone, furieuse, et ne se connaissant plus en voyant expirer son fils, sauta sur son épée qu'elle trouva près de son lit, et voulut en frapper Lisvart. Hélisabel la désarma et essaya en vain de la calmer ; elle jeta un cri, s'élança vers la fenêtre qui donnait sur la mer battant au pied du rocher et s'y précipita.

Les mariniers de la flotte de Matroco, voyant tomber Arcabone, se jetèrent dans leurs chaloupes pour lui sauver la vie, mais ils ne retirèrent des eaux qu'un corps froid et inanimé.

Celui qui commandait cette flotte, sachant déjà qu'Argantes, Arcalaüs et Furion étaient morts, et que Matroco touchait à son dernier moment, ne douta plus, au désespoir d'Arcabone, que ce dernier ne fût expiré ; et faisant lever l'ancre, il emporta le corps d'Arcabone, fit mettre à la voile et s'éloigna de la Roche Défendue, dont le conquérant resta le paisible possesseur.

—

## CHAPITRE XVIII

Comment Hélisabel, en retournant à l'ermitage où était Esplandian, lui fit un portrait si vif de la princesse Léonorine que ce jeune prince en devint éperdument amoureux.

Pendant que Lisvart, épuisé par sa longue prison, se faisait servir par les gens du château qui, voyant leur maître mort, venaient de lui prêter serment de fidélité, Hélisabel était descendu vers l'ermitage, dont le maître voulut d'abord lui refuser l'entrée ; mais Esplandian ayant entendu sa voix, se releva de dessus son lit de feuilles, et courut à lui les bras ouverts. Hélisabel ne lui trouva que des blessures légères, dont sur-le-champ il apaisa la douleur.

Esplandian l'ayant questionné sur les événements qui l'avaient rendu prisonnier de Matroco, Hélisabel lui raconta qu'après le long sommeil dont ils avaient été tous saisis dans la Grande-Serpente, après avoir vu Balan l'armer chevalier, il s'était trouvé près de Quadragant et de Grassinde dans les Etats de cette princesse ; que Grassinde l'ayant envoyé près de son frère le comte de Salender, à Constantinople, pour lui faire part de son mariage avec le duc de Sansuègne, il avait passé quelque temps dans cette cour, et qu'à son retour un corsaire de la flotte de Matroco l'avait fait prisonnier.

La curiosité d'Esplandian fut bien vivement excitée par ce récit ; il se souvenait des derniers ordres de son père Amadis, et ce fut avec une secrète agitation qu'il demanda des nouvelles de la cour de Constantinople.

— L'empereur, dit Hélisabel, et sa charmante fille Léonorine m'ont marqué le même empressement que vous pour connaître tous les détails de la conquête et des merveilles de l'Ile Ferme. Nous savons bien, m'ont-ils dit, que c'est Amadis, ce héros que nous ne connaissons encore que sous le nom du chevalier de la Verte Epée, qui s'en est rendu le maître ; vous nous apprenez aujourd'hui que le roi Lisvart l'a pris pour son gendre; mais quelque grand, quelque puissant qu'Amadis puisse être aujourd'hui, nous ne le connaîtrons que sous le nom de chevalier de la Verte Epée, jusqu'à ce qu'il se soit acquitté envers nous de la promesse qu'il nous a faite de revenir sous ce nom dans cette cour ou de nous envoyer à sa place le chevalier de sa race qui lui sera le plus proche. Je n'ai pas oublié, continua Hélisabel, de leur raconter les prodiges de votre naissance, de votre éducation et des lettres que vous portez écrites sur votre sein. Quoi! m'a dit vivement la jeune Léonorine, le fils d'Amadis est ce beau damoisel Es-

plandian, dont mon cousin Gastilles m'a dit tant de bien ? Ah ! que je suis curieuse de savoir s'il est en effet aussi digne de tout ce qu'on en raconte, et s'il est le vrai fils d'Amadis !...

La plus vive rougeur colorait les joues d'Esplandian pendant ce récit ; il le prolongea par les questions multipliées qu'il fit sur tout ce qui regardait la jeune Léonorine. Soit que cette belle princesse eût fait une forte impression sur Hélisabel, soit qu'Urgande l'inspirât alors, Apelles et Protogènes réunis n'eussent pu faire un portrait plus séduisant que celui qu'Hélisabel fit de la charmante Léonorine.

O puissance de l'amour ! les dieux ne nous ont-ils donné des sens que pour ta gloire ? Il n'en est donc aucun qui ne puisse recevoir tes douces impressions ! Chaque trait du portrait de Léonorine se gravait dans le cœur d'Esplandian à mesure qu'il était tracé par Hélisabel ; les yeux d'Esplandian n'eussent pu porter un feu plus rapide et plus vif dans son âme que tout ce qu'il entendait, que tout ce qu'il se plaisait à se faire répéter.

— Que serait-ce, grand Dieu ! si je la voyais, disait-il en lui-même, puisque je sens déjà que je l'adore ?..... Ah ! mon cher Hélisabel, ajouta-t-il, cèle mon nom plus soigneusement que jamais ! Tu sais que je dois aller, par les ordres de mon père, à la cour de l'empereur. Hélas ! qu'ai-je fait encore pour me rendre digne de paraître aux yeux de Léonorine ?

Hélisabel, jugeant qu'il était temps qu'il retournât près de Lisvart, convint avec Esplandian qu'il tairait son nom, et qu'il s'échapperait tous les jours pour venir le voir jusqu'à ce qu'il fût guéri de ses blessures et qu'il fût en état de porter les armes.

Puis il prit congé de lui.

## CHAPITRE XIX

Comment la jeune Carmelle, qui regrette Matroco et Arcabone, voulut les venger en tuant leur meurtrier, et comment l'amour arrêta son bras au moment même où elle le levait sur Esplandian.

Hélisabel s'en retourna auprès de Lisvart, où il trouva la jeune Carmelle, fille de l'ermite.

Carmelle, sentant la nécessité de se soumettre au vainqueur de Furion et de Matroco, s'était jetée aux genoux de Lisvart ; elle lui raconta comment Arcabone l'avait amenée de la Grande-Bretagne, dès son enfance, et finit par lui rendre hommage comme à son légitime souverain, et par le prier de la prendre sous sa protection. Lisvart la reçut avec bonté et lui promit de la ramener au service de la reine Brisène, dès qu'il retournerait dans la Grande-Bretagne.

Carmelle descendit sur-le-champ à l'ermitage pour faire part à son père de ce que Lisvart venait de lui promettre ; mais elle ne put voir sans une vive douleur les corps de Furion et de Matroco qu'on venait d'ensevelir, et le balcon d'où sa maîtresse s'était élancée dans la mer.

Carmelle, spirituelle, aimable et d'un caractère doux et riant, avait toujours été très bien traitée par Arcabonne et ses deux fils ; ceux-ci même avaient souvent désiré de lui plaire ; et, quoiqu'elle eût été toujours insensible à leur amour, cet amour n'ayant jamais rien eu d'offensant pour elle, Carmelle n'avait pu s'empêcher de leur savoir gré des sentiments qu'ils avaient eu pour elle, et de n'avoir jamais parlé comme des maîtres en les lui faisant connaître. Elle ne put leur refuser des larmes, et sentit naître en son âme la haine la plus violente pour celui qui leur avait donné la mort.

Elle arriva chez son père dans un moment où cet ermite était descendu avec le muet d'Esplandian pour aller chercher dans l'esquif ce qui pouvait être utile au blessé. Esplandian, que le récit d'Hélisabel avait empêché de dormir pendant toute la nuit, s'était assoupi le matin ; il ne se réveilla point lorsque Carmelle entra dans sa chambre, ni même lorsqu'elle ouvrit la fenêtre pour y donner du jour.

Carmelle, voyant près du lit les armes noires dont Esplandian était couvert en combattant les deux géants, et son épée encore teinte de leur sang, un mouvement de fureur la saisit, elle prit cette épée et s'avança pour venger la mort de ses maîtres par celle de leur meurtrier.

Sans réfléchir davantage, elle marcha l'épée haute près du lit, et voyant que les draps couvrent la tête de celui dont elle veut la mort, elle les tire doucement pour lui découvrir la gorge et frapper un coup plus certain. Mais quel changement subit l'amour ne fit-il pas dans le cœur de Carmelle, lorsqu'un rayon qui donnait sur le visage d'Esplandian, lui fit voir une figure céleste dans celui qu'elle voulait immoler !

Esplandian, dans ce moment même, rêvait qu'il était aux genoux de Léonorine ; la pâleur de son teint était animée, un mouvement involontaire acheva de découvrir son cou d'albâtre ; ses yeux noirs si beaux, quoique fermés, sa bouche vermeille qui s'entr'ouvrait, son cœur palpitant par l'agitation de son rêve, soulevait un sein si beau, que Carmelle ne put se résoudre à le percer ; un second mouvement d'Esplandian lui fit étendre les bras vers elle.

Amour ! Amour ! quel asile, quels obstacles, quelles réflexions peuvent défendre de tes coups ? Cet ermitage où tout respirait la pénitence, la longue insensibilité de Carmelle, le souvenir de ses maîtres, leur sang qui dégouttait encore de l'épée qu'elle tenait dans sa main, rien ne put empêcher cette gente pucelle de recevoir dans son cœur la passion la plus vive ; rien ne put l'empêcher de s'approcher assez doucement, assez près

même, du beau visage d'Esplandian, pour que les soupirs qu'il poussait alors vinssent porter sur ses lèvres une chaleur si douce, qu'emportée par sa passion naissante, elle les unit un moment à celles de ce charmant chevalier.....

L'instant d'après, confuse de ce qu'elle venait de faire, et craignant que le chevalier ne s'éveillât, elle se retira sans faire de bruit, mais ce fut en soupirant, en le regardant toujours, et portant au fond de son cœur un trait fatal qu'elle ne put jamais arracher.

L'ermite et le muet étant revenus peu de temps après, Esplandian se réveilla. Leur suprise à tous trois fut extrême en ne revoyant plus l'épée; ils la cherchèrent vainement : Esplandian qui connaissait sa bonté la regretta ; mais bientôt il ne pensa qu'aux moyens d'en conquérir une autre.

## CHAPITRE XX

Comment la pauvre Carmelle, enamourée du bel Esplandian, lui demanda la permission d'être son esclave.

Carmelle étant retournée près de Lisvart, le trouva plus empressé que jamais à questionner Hélisabel qui se défendait adroitement de lui donner aucune notion certaine sur ce que le chevalier Noir était devenu. Carmelle attendit que ce dernier fût sortit et dit à Lisvart :

— Sire, je peux vous promettre de vous faire trouver le chevalier que vous cherchez, mais j'ose en même temps vous supplier de l'engager à m'octroyer un don, sans lequel je sens que je ne peux plus vivre.

Lisvart le lui promit; et Carmelle, pour lui prouver qu'elle pouvait tenir sa promesse, le conduisit dans sa chambre et lui fit reconnaître l'épée de son sauveur, qu'elle avait emportée, teinte encore du sang de ses ennemis.

— Ah ! ma chère Carmelle, s'écria Lisvart, conduis-moi promptement près de lui, et je te jure de te faire accorder le don que tu demanderas.

Carmelle, ne voulant pas faire connaître le détour caché qui conduisait à l'ermitage, fit amener deux chevaux, et conduisit Lisvart par un chemin facile, mais infiniment plus long.

Ils étaient en bas de la montagne, lorsqu'un écuyer accourut à Carmelle avec un air effrayé :

— Ah ! dit-il, courons vite avertir Furion et Matroco que leur oncle Vindoraque est attaqué dans la plaine par deux chevaliers couverts d'armes blanches, et portant des croix noires sur leurs boucliers; ils ont déjà mis à mort les chevaliers qui le suivaient, et Vindoraque est près de succomber sous leurs coups !...

Lisvart dit à Carmelle de rester avec cet écuyer, et s'avança dans la plaine pour voir ce combat qui tirait à sa fin; et quoique Vindoraque eût tué le cheval d'un des chevaliers, et faussé leurs armes en plusieurs endroits à coups de massue, le sang qu'il versait lui laissait à peine la force de la relever.

Lisvart, qui reconnut alors deux des quatre compagnons d'Esplandian à leurs armes, eut le plaisir, en les joignant, de voir le géant tomber sous leurs coups.

Ces deux chevaliers, reconnaissant aussi Lisvart, qui n'était point armé, delacèrent promptement leurs casques, et allèrent se jeter à ses genoux; c'était Talanque, fils de Galaor, et Ambor, fils d'Angriote d'Estravaux.

Lisvart les embrassa tendrement et leur raconta tout ce que le chevalier Noir avait fait pour sa délivrance.

— Ne doutez point, lui dirent-ils, que le chevalier Noir ne soit votre petit-fils Esplandian !

— Ah ! plaise au ciel que ce soit lui, dit Lisvart? Suivez-moi, mes chers enfants, je vais vous conduire à son asile !...

Lisvart, reprenant le même chemin par lequel il était descendu, rejoignit bientôt Carmelle qui fut d'abord effrayée de le voir accompagné de deux hommes armés. Lisvart l'ayant rassurée, elle les conduisit à l'ermitage, en les précédant de quelques pas.

— Mon père, dit-elle à l'ermite, je vous amène le roi Lisvart et deux chevaliers de sa cour, compagnons du chevalier blessé...

L'ermite se lève, reconnait son souverain, embrasse ses genoux, et le conduit à la chambre du blessé.

Esplandian, presque déjà rétabli de ses blessures, était alors assis sur le bord de son lit; il voulut se lever, mais il fut retenu par Lisvart qui le serrait déjà dans ses bras.

— Ah ! mon cher enfant, lui dit-il, que ne te dois-je pas !...

Ambor et Talanque partagèrent ses transports en retrouvant leur compagnon; ils lui racontèrent leur combat et la mort de Vindoraque, et le pressèrent de quitter l'ermitage pour venir achever sa guérison dans le beau château de l'Ile Défendue dont il était le maître.

Ils envoyèrent Carmelle au château pour faire préparer une chambre. Cette pauvre demoiselle n'avait pu, sans en être frappée comme d'un coup de foudre, apprendre que celui qu'elle adorait était un grand prince, fils d'Amadis; elle vit à l'instant la distance qui les séparait, et l'impossibilité de s'unir au chevalier qui captivait son âme.

En entrant dans sa chambre, lorsqu'elle vit l'épée qu'elle avait emportée la veille, son premier mouvement fut de s'en percer le cœur, mais une réflexion secrète l'arrêta :

— N'est-ce donc rien que d'aimer, se dit-elle? N'est-ce donc rien que de voir sans cesse et de servir ce qu'on adore, même sans espérance?

Quiconque a bien connu le pouvoir de l'amour, peut avoir éprouvé le sentiment dont Carmelle était alors pénétrée. Quoiqu'à chaque instant on sente la cruauté du trait qui déchire le cœur, on l'enfonce plutôt encore que de faire des efforts pour l'arracher; une douce illusion se répand quelquefois sur

tous les sens, l'imagination s'égare, elle nous abuse, et ces instants d'un état moins malheureux, nous attachent et nous consolent de la certitude de devenir plus malheureux encore.

Carmelle devait obtenir un don de l'aimable Esplandian; l'amour fixa ses idées, dicta sa demande, et courant éperdue, les joues couvertes de moments en moments, ou d'une pâleur mortelle, ou d'une rougeur extrême, elle entra dans la chambre où les chevaliers venaient d'arriver; c'est là que, vaincue par la force de sa passion, elle dit :

— Ah ! Sire, plaignez une victime infortunée de l'amour ! Vous m'avez promis de m'obtenir un don d'Esplandian, votre petit-fils; hélas ! qu'il me l'accorde, ou je vais expirer à vos pieds !...

Esplandian, embarrassé, hésitait à répondre à Carmelle, lorsque cette gente pucelle poursuivit ainsi :

— Je vous aime... mais je vous aime sans nul espoir... Je ne demande, je ne désire rien que de vous être attachée jusqu'au dernier soupir, de ne vous quitter de ma vie, de vous servir sans cesse, de ne m'occuper que de votre gloire et de votre bonheur..... Oui, la malheureuse Carmelle vous aime au point de se sacrifier elle-même à votre félicité ! Oui, je le jure à vos genoux, si vous aimez jamais, je serai la première esclave de celle qui saura vous rendre heureux ! Ou donnez-moi la mort, ou jurez-moi que Carmelle ne s'éloignera jamais de vous !...

Esplandian fut très touché de l'amour éperdu, quoique désintéressé, de la jeune Carmelle ; mais celui dont il se sentait épris pour Léonorine l'empêchait de lui répondre, lorsque ses deux compagnons et Lisvart, émus jusqu'aux larmes de l'état de cette malheureuse amante, joignirent leurs prières à la sienne. Alors, vaincu par l'amour et la générosité des sentiments de Carmelle, il lui promit qu'elle ne le quitterait de sa vie.

Elle reçut cette promesse comme une grâce, et, dès ce moment, s'aveuglant elle-même sur tout ce qu'elle aurait à souffrir, captivant, éloignant même en elle jusqu'aux plus légers désirs, la certitude de voir, de servir sans cesse ce qu'elle aimait, remplit son âme de la joie la plus vive et la plus pure. Carmelle prit les mains d'Esplandian, les couvrit de larmes, et renouvela les mêmes serments qu'elle venait de faire.

Elle repassa dans sa chambre pour se remettre un peu du trouble qui l'agitait ; et, ne voulant plus rien prévoir de tout ce qui devait souvent porter le poignard dans son cœur, Carmelle ne s'occupa plus que des moyens de se rendre agréable et de jour en jour plus utile à celui qu'elle avait choisi pour être le maître de ses volontés et de sa vie !...

Tandis qu'Esplandian, Lisvart et les deux chevaliers causaient ensemble de l'amour de Carmelle et du pouvoir irrésistible qui l'avait entraînée, le son d'une harpe frappa leurs oreilles, et bientôt ils entendirent la tendre et malheureuse Carmelle chanter ces paroles :

Te voir, t'aimer sans te le dire,
Pourra suffire à mon bonheur ;
Je saurai cacher un martyre
Que tu plains au fond de ton cœur.
Les maux que fait souffrir l'absence,
Seraient les plus mortels pour moi :
Je crains moins ton indifférence,
Que d'aller languir loin de toi...

Si l'image charmante qu'Esplandian s'était faite de Léonorine, d'après le récit d'Hélisabel, ne l'eût pas occupé tout entier, il eût été sans doute encore plus sensible aux sentiments que Carmelle exprimait dans cette chanson, dont ses compagnons et lui s'aperçurent que les derniers chants avaient été interrompus par des sanglots. Cependant il sentit naître dans son cœur une tendre amitié pour elle : et, s'il était possible qu'un siècle d'amitié pût payer un instant de véritable amour, Carmelle aurait pu se consoler de ne pouvoir trouver que ce sentiment en son âme.

Le jeune Talanque ne pouvait qu'être très surpris de l'insensibilité de son cousin : ce qu'il pensait, ce qu'il sentait, en voyant couler des larmes arrachées par l'amour, et qui donnaient de nouveaux charmes à Carmelle, était aussi digne du fils de Galaor, que les sentiments d'Esplandian l'étaient du fils d'Amadis et d'Oriane. Il ne put s'empêcher d'en plaisanter son cousin ; mais la modestie de celui-ci ne lui permit que de rougir sans lui répondre.

Ambor et Talanque rendirent compte à Lisvart de tout ce qui leur était arrivé depuis que, pendant son sommeil, ils avaient été tirés de la Grande-Serpente, et s'étaient trouvés dans une barque qui les avait portés sur les côtes de la Norvége, où le roi de ce pays, père de la belle Olinde, était près d'être détrôné par deux des ses neveux. Sachant qu'Agraies, comme époux d'Olinde, devait lui succéder, ils avaient formé une faction pour conserver ce royaume dans leur maison. Ambor et Talanque avaient été conduits depuis sur les bords de l'île de la Montagne Défendue.

## CHAPITRE XXI

Comment, au moment où le roi Lisvart songeait à retourner dans ses Etats, apparut une messagère de la fée Urgande, apportant à Esplandian des armes de toute beauté.

Entièrement occupé de la parfaite guérison d'Esplandian, Lisvart passa quelques jours dans le château de cette île ; mais, dès qu'il vit son petit-fils en état de monter à cheval, le souvenir de Brisène, et le désir de retourner dans ses Etats, commencèrent à l'agiter. L'esquif d'Esplandian ne pouvait contenir que deux personnes, et celui d'Ambor avait disparu de la côte pendant une nuit qu'il rêvait aux moyens de sortir de cette île.

Les sons d'une harmonie guerrière vinrent se mêler au bruit des vents qui souf-

flaient avec violence, et des vagues agitées qui frappaient le rocher. Lisvart se lève, réveille les jeunes chevaliers; ils courent au balcon, et bientôt ils reconnaissent la Grande-Serpente qui vient s'arrêter sur le rivage; ils attendent que le jour paraisse, et descendent pour savoir ce que la sage Urgande exige d'eux, en leur envoyant ce singulier vaisseau.

En arrivant au port, ils virent un esquif s'en approcher; il était sorti de dessous les ailes de la Grande-Serpente : une demoiselle le montait. Esplandian lui donna la main pour en descendre, et vit qu'elle portait dans ses bras un gros paquet enveloppé d'un satin blanc richement brodé.

— Sire, dit-elle à Lisvart, votre bonne amie Urgande-la-Déconnue regrette de n'avoir pu se rendre elle-même près de vous; mais dans ce moment, l'empereur Arquisil, votre gendre et l'impératrice Léonore, votre fille, ont besoin de sa présence et de tout son pouvoir. Gentil chevalier, ajouta-t-elle en s'adressant au jeune Esplandian, quittez ces armes noires, symbole du deuil que la prison de votre aïeul portait dans l'âme de ses enfants et ses amis : recevez ces nouvelles armes, qui vous présagent des aventures bien brillantes et bien douces pour vous!...

A ces mots, découvrant le satin, Esplandian trouva l'armure la plus belle, ainsi que ce qui devait couvrir un cheval de bataille. Le tout était blanc comme neige, enrichi de perles et de diamants, et semé de couronnes d'or.

— Allez remplir votre grande destinée, ajouta la demoiselle d'Urgande; et vous, Sire, laissez ici Talanque, Ambor et Lisbée, pour garder la Montagne Défendue, et embarquez-vous dans la Serpente avec Esplandian, Sergil et maître Hélisabel; Urgande approuve ce que vous préméditez, vous en avez fait assez pour acquérir une renommée immortelle : le temps de la philosophie et du repos est arrivé pour vous.

Lisvart fut très étonné qu'Urgande eût déjà connu le projet qu'il avait d'élever Amadis et sa fille sur le trône de la Grande-Bretagne, et de consacrer le reste de sa vie à la retraite.

Ils prièrent tous la demoiselle d'assurer la sage Urgande de leur tendre reconnaissance et de leur obéissance entière à ses ordres. Ils la virent s'embarquer sur l'esquif d'Esplandian avec les deux muets, et remontèrent au château pour se préparer à partir le lendemain dans la Grande-Serpente, où la demoiselle assura qu'on trouverait un superbe cheval de bataille pour Esplandian.

## CHAPITRE XXII

Comment Esplandian, avant de partir avec son aïeul Lisvart pour la Grande-Bretagne, chargea Carmelle d'une commission bien douloureuse pour elle.

Esplandian, vivement occupé de son amour pour Léonorine, eût désiré que Lisvart le dispensât de le suivre dans la Grande-Bretagne. Cependant tout le rappelait dans les bras d'Amadis et d'Oriane; il était bien honorable et bien doux pour lui de remplir ce devoir, lorsqu'il leur ramenait Lisvart, après une victoire qui déjà l'égalait presque à son père. Mais, quoiqu'il n'eût point encore vu Léonorine, l'idée qu'il s'en était formée d'après le portrait qu'Hélisabel lui en avait fait, le captivait au point qu'il crut ne devoir pas laisser ignorer plus longtemps à cette princesse que le fils d'Amadis brûlait d'impatience de se trouver à ses pieds, d'acquitter la promesse de son père, et d'obtenir d'elle le titre de son chevalier.

L'amour nous aveugle encore plus souvent qu'il ne nous éclaire. Esplandian connaissait tout l'esprit, toute l'adresse de Carmelle; il était sûr du pouvoir qu'il avait sur son cœur, et, sans réfléchir qu'il allait le percer en le soumettant à la plus cruelle de toutes les épreuves, il se leva la nuit et alla trouver Carmelle dans sa chambre.

Elle sommeillait alors. Hélas!... qui pourrait exprimer ce qu'elle éprouva à son réveil, lorsqu'elle vit Esplandian entrer et s'approcher d'elle! Endymion parut moins charmant à Diane; Pélée n'eut pas l'air si séduisant pour Thétis, qu'Esplandian pour la pauvre Carmelle!

— Que voulez-vous de moi, seigneur? lui dit-elle d'une voix tremblante, mais avec des regards très expressifs, pour ne pas lui laisser juger qu'elle ne craignait que son indifférence?

Esplandian ne voulut et ne put lire dans les yeux de Carmelle, que l'expression d'une amitié à toute épreuve.

Ah! qu'il fut cruel en ce moment, sans pouvoir même s'en douter!

Plein du sentiment qui l'agitait, il ouvrit son cœur à Carmelle, dont une douleur profonde saisit alors tous les sens, et ne lui laissa la force ni de se plaindre, ni de l'interrompre. Il eut tout le temps de lui raconter l'aventure d'Amadis à la cour de l'empereur de Grèce, les ordres qu'il en avait reçus d'aller acquitter sa parole; mais le coup le plus mortel pour Carmelle, ce fut la peinture qu'il lui fit, d'après Hélisabel, des charmes de Léonorine... L'amour d'Esplandian embellit encore ce portrait qu'il faisait avec un feu qui l'embellissait lui-même.

Carmelle, éperdue, abîmée dans sa douleur, pencha sa tête pour cacher son trouble...

— Qu'avez-vous donc, ma chère Carmelle? lui dit Esplandian.

—Ah! cruel, s'écria-t-elle en appuyant son front sur sa main qu'elle baignait de larmes, ordonnez à votre esclave. Que voulez-vous de moi? demanda-t-elle une seconde fois en gémissant. Dût-il m'en coûter la vie, je suis prête à vous obéir.

— Vous ne courez aucun risque, lui répondit-il, en suivant toujours son idée; vous ne pouvez qu'être bien reçue dans la cour la plus polie de l'univers, et surtout en y portant des nouvelles du chevalier de la Verte Épée, et de la délivrance du roi Lisvart.

Alors, continuant à parler avec plus de feu que jamais, Esplandian conjura Carmelle de voir Léo-

norine en particulier, de lui peindre la passion que son portrait avait allumée dans son âme, et le regret qu'il avait de ne pouvoir se rendre en ce moment à ses pieds, pour obtenir d'elle d'être à jamais son chevalier.

— Puisque votre bonheur en dépend, lui dit Carmelle en se sacrifiant et s'élevant au-dessus d'elle-même, puisque vous le voulez, seigneur, je vous obéirai ; je partirai dès demain pour Constantinople, je verrai Léonorine, je lui dirai... oui... je lui dirai que vous l'aimez. Ah! qu'il me sera facile de lui dire aussi que vous le méritez!... Mais vous partez demain avec Lisvart... Je vais me séparer de vous... Où la malheureuse Carmelle pourra-t-elle donc vous retrouver?...

Esplandian, persistant à ne sentir que le plaisir de voir Carmelle prête à faire tout ce qu'il désirait, lui dit que dès qu'il aurait rendu Lisvart à sa cour, il reviendrait sur-le-champ à la Montagne Défendue pour l'attendre... Puis embrassant tendrement Carmelle, que l'amour le plus passionné faisait frémir d'un plaisir troublé par le désespoir, le tranquille Esplandian, croyant avoir tout fait pour une amie, s'éloigna d'elle, et retourna dans sa chambre.

## CHAPITRE XXIII

Comment Esplandian, en revenant avec son aïeul Lisvart, retrouver Amadis et Oriane, a occasion d'exercer sa vaillance naissante contre quatre chevaliers, parmi lesquels se trouve son oncle Galaor.

Isbée, établi gouverneur de la Montagne Défendue, ayant fait préparer pour Carmelle une barque légère, elle partit le lendemain pour Constantinople ; et Lisvart, accompagné d'Esplandian, de Sergil et de maître Hélisabel, monta dans la Grande-Serpente à qui ses ailes servaient de voiles, et ils arrivèrent rapidement à l'Ile Ferme.

On imaginera sans peine quels furent les transports de joie d'Oriane et d'Amadis en revoyant le roi Lisvart, dont la délivrance était due à la valeur de leur cher Esplandian. Ils eurent peine à croire le récit que leur fit Lisvart des combats furieux que le jeune chevalier avait essuyés, et les chevaliers de l'Ile Ferme ne purent s'empêcher de croire que le vieux Lisvart élevait un peu trop la gloire de son petit-fils.

Galaor et plusieurs chevaliers partirent aussitôt pour aller annoncer l'heureux retour de Lisvart à la reine Brisène, et, quelques jours après, ce prince et toute sa famille se rembarquèrent dans la Grande-Serpente, pour repasser dans la Grande-Bretagne.

Dès qu'ils y furent descendus, Esplandian, couvert des riches armes qu'Urgande avait envoyées par la demoiselle, monta sur le superbe cheval blanc qui lui avait été annoncé, et l'heureuse Oriane ne se lassait point d'admirer l'air noble et la grâce avec laquelle il maniait son cheval, en caracolant autour de la litière dans laquelle elle voyageait avec le roi son père.

Ils n'étaient plus qu'à deux lieues de Vindisilore, ils étaient même déjà entrés dans la grande route de la forêt où Lisvart aimait à chasser, lorsqu'ils aperçurent à deux cents pas quatre chevaliers armés de toutes pièces qui semblaient barrer la route. Une demoiselle qu'ils avaient à leur suite s'avança seule vers Esplandian et lui dit :

— Damp chevalier, ces quatre chevaliers m'envoient vous dire qu'ils sont surpris que vous osiez porter d'aussi riches armes, dont les couronnes d'or qui les couvrent sont l'emblème d'une gloire et d'une toute-puissance à laquelle il est difficile que vous parveniez.

Esplandian, surpris d'un pareil message, lui répondit avec modestie :

— Demoiselle, dites-leur que ce n'est point moi qui me les suis choisies; mais qu'en l'honneur de celle qui m'en a fait don, je les défendrai comme je le dois, si quelqu'un ose m'attaquer.

— Vraiment, dit la demoiselle, je crois que vous seriez plus sage de les quitter ou de prendre un autre chemin, que de risquer de vous les voir enlever par la force.

— Parbleu! demoiselle, dit Esplandian impatienté, je croyais les routes de cette forêt libres, surtout en escortant ceux qui me suivent; mais, quoique mon intention ne fût point de combattre, assurez-les que je ne me détournerai pas d'un pas pour leur rencontre.

La demoiselle ne put s'empêcher de sourire, rejoignit les chevaliers, et, sur-le-champ, l'un des quatre chevaliers se présentant vis-à-vis d'Esplandian, lui cria de se mettre en défense.

Esplandian, animé par le désir de se venger de cette espèce d'insulte, et de se distinguer aux yeux d'Amadis et d'Oriane, courut sur ce chevalier qu'il renversa sur la poussière; un second s'étant présenté pour venger son compagnon, Amadis envoya Sergil porter sa lance à son fils, qui, cette fois, renversa l'homme et le cheval; le troisième ayant éprouvé le même sort, Agraies et Lisvart s'écrièrent qu'ils n'avaient jamais vu de plus beaux coups de lance. Le quatrième chevalier s'approcha d'Esplandian, pendant que celui-ci demandait une quatrième lance.

— En vérité, damp chevalier, lui dit-il, je trouve comme vous que mes compagnons ont fait une grande folie en vous attaquant; mais mettez-vous à ma place, vous voyez que l'honneur ne me permet pas de me retirer sans les venger et m'éprouver contre vous.

— Chevalier, répondit Esplandian, je ne cherche ni n'évite de pareilles rencontres; je me serais

très bien passé de celle-ci ; mais, puisque vous voulez essayer de venger vos compagnons, je n'ai rien à vous refuser.

A ces mots, se saisissant d'une forte lance que Sergil lui présenta, ils coururent et se rencontrèrent avec une si furieuse force que leurs lances s'étant brisées jusque dans les gantelets, leurs boucliers et leurs casques même se choquèrent, et le quatrième chevalier fut renversé sous son cheval. Esplandian l'eût été pareillement s'il n'eût embrassé le cou de son cheval qui l'emporta très loin, tout étourdi d'une pareille atteinte.

Esplandian ayant repris ses esprits, arrêta son cheval et fut très surpris en se retournant d'entendre des éclats de rire, et de voir Lisvart, Amadis et Agraies, à pied, qui s'occupaient à délacer les heaumes des quatre chevaliers qui s'étaient relevés avec beaucoup de peine. Esplandian fut bien plus surpris lorsqu'il reconnut dans les trois premiers Garnates, Angriote d'Estravaux et Galvanes.

Presque honteux d'une victoire remportée sur d'anciens chevaliers qu'il respectait et qu'il aimait tendrement, il était prêt à leur faire ses excuses, lorsque le dernier s'étant enfin débarrassé de son casque, que le choc avait un peu faussé, Esplandian reconnut son oncle Galaor, auquel Amadis disait en riant :

— Eh ! depuis quand, mon frère, êtes-vous devenu quêteur de grand chemin ?

Esplandian, confus et croyant avoir manqué de respect à son oncle, sauta promptement de cheval et courut à ses genoux ; Galaor l'embrassa tendrement et lui dit :

— Ma foi, mon cher neveu, ma curiosité méritait bien cette punition qui me plaît encore plus qu'une victoire. Je me souviens encore d'avoir été rudement mené par votre père Amadis, le jour que nous combattions ensemble par la ruse d'une nièce d'Arcalaüs ; mais cette fois-ci, je me trouve heureux de n'avoir pas éprouvé l'usage que vous savez faire de votre épée, et je vois que la sage Urgande a raison lorsqu'elle dit que vous nous surpasserez tous.

Esplandian fut également loué par les quatre chevaliers ; ils le placèrent au milieu d'eux malgré lui, et le conduisirent comme leur vainqueur jusqu'auprès de la reine Brisène qui venait au-devant du roi son époux.

## CHAPITRE XXIV

Comment, après avoir désarçonné les quatre chevaliers qui voulaient l'éprouver, Esplandian eut à soutenir une nouvelle épreuve contre son père Amadis.

Des fêtes les plus brillantes signalèrent la délivrance de Lisvart et le triomphe d'Esplandian ; mais ces fêtes n'eurent bientôt plus rien qui pût plaire à ce jeune prince qui, tel qu'Amadis, ne pouvait plus s'occuper que de son amour. Prévoyant que Carmelle aurait eu le temps de faire son message, et qu'elle serait bientôt de retour à la Montagne-Défendue, ni la tendresse de toute sa famille, ni les prières de Brisène et d'Oriane ne purent le retenir. Amadis fut bientôt obligé de lui permettre de partir, et nous sommes forcés de dire que, malgré tout ce qu'Amadis avait dû connaître de la force et de la valeur de son fils, il eut l'imprudence de ne vouloir s'en rapporter qu'à lui-même et de vouloir l'éprouver.

Pour cet effet, s'étant couvert d'armes noires, il précéda son fils au passage d'un pont qu'il feignit de lui défendre. Tous deux brisèrent leurs lances, et leurs chevaux tombant sur leurs jarrets les forcèrent de combattre à pied.

Amadis reçut sur son bouclier les deux coups que lui donna Esplandian, et sentant son bras engourdi de la pesanteur du dernier coup, mais n'en voulant point porter à son fils, il s'élança sur lui pour l'empêcher de redoubler ; et tous deux se saisissant au corps, ils firent pendant plus d'une heure des efforts pour se renverser. Esplandian fut le premier à dire :

— Chevalier, quittons cette espèce de combat auquel nous nous éprouvons inutilement ; reprenons nos épées pour le poursuivre.

— Ma foi, lui répondit Amadis, je crois qu'il vaut mieux pour moi que je vous cède le passage du pont, que de m'exposer une seconde fois à la pesanteur de vos coups.

Esplandian fut très surpris d'entendre parler ainsi le défenseur du pont, ayant bien connu dans cette longue lutte que ce chevalier surpassait en force tous les géants qu'il avait combattus. Jugeant donc aussitôt que ce n'était que par courtoisie que son adversaire lui cédait le passage.

— Sire chevalier, lui dit-il, me croyez-vous assez présomtueux pour oser maintenant passer ce pont autrement que par votre permission ? L'amour et l'impatience de hâter mon voyage me la font vivement désirer ; mais je ne la regarderais que comme un bienfait qu'il m'est honorable et cher de recevoir de vous.

— Ah ! mon cher fils, s'écria vivement Amadis, reconnais ton heureux père, et pardonne-lui cette épreuve dont il ne devait pas avoir besoin pour te connaître.

Amadis ne put empêcher Esplandian de se jeter à ses genoux en versant un torrent de larmes ; ce moment fut bien doux pour un père aussi tendre.

Esplandian fit la confidence à son père du message dont il avait chargé Carmelle, et de l'impression durable que le portrait de la belle Léonorine avait faite sur lui.

Son père ne voulant pas l'arrêter plus longtemps, ils se séparèrent, après être convenus que désormais les chevaliers de l'Ile Ferme et ceux de la Montagne Défendue se regarderaient comme frères, et voleraient au secours les uns des autres contre quiconque oserait désormais les attaquer.

Esplandian poursuivit son chemin, et Galaor, lorsqu'Amadis, de retour à Vindisilore, lui conta son aventure, assura son frère qu'il était heureux

d'en avoir été quitte à si bon marché, et qu'il n'eût pas été mal qu'Esplandian l'eût puni de sa curiosité.

## CHAPITRE XXV

Comment le jeune roi de Dace et Maneli, fils de Cildadan, eurent occasion de protéger la fée Urgande, leur protectrice.

Pendant le cours de ces aventures, le jeune roi de Dace et Maneli, fils de Cildadan, en éprouvaient de bien étranges. Les deux jeunes compagnons d'Esplandian, après avoir reçu de sa main l'ordre de chevalerie, s'étaient endormis comme tous ceux qui se trouvaient alors dans la Grande-Serpente; ils furent bien étonnés à leur réveil de se trouver dans une barque qui, sans voiles et sans matelots, voguait avec rapidité, et qui vint aborder d'elle-même sur une côte qui leur était inconnue.

Un grand feu qu'ils aperçurent au loin, leur fit juger qu'ils étaient près de quelque habitation.

Un brouillard épais les empêchant de distinguer les objets, ils marchaient vers ce feu; ils virent qu'une femme, tenant un enfant au maillot entre ses bras, en était entourée; dix hommes, armés de toutes pièces et l'épée à la main, paraissaient être retenus par ces flammes qu'ils n'osaient franchir.

La dame qui en était environnée, reconnut aussitôt le roi de Dace et Maneli, et se fit reconnaître au son de sa voix, en leur criant :

— Secourez-moi, mes chers enfants!

— Ah! c'est Urgande qui nous appelle, s'écria Maneli.

Les deux chevaliers à l'instant coururent l'épée à la main vers le feu. Là, le chef de ces dix chevaliers leur dit :

— Venez-vous pour nous aider à nous venger de cette méchante sorcière?

— Quiconque, dit Maneli, parle ainsi de cette sage et illustre fée, en a menti par la gorge, et nous sommes prêts à te le prouver!...

A ces mots, les dix chevaliers tournèrent leurs armes contre ces braves jeunes gens qui, sans s'effrayer du nombre de ces ennemis, portèrent de si terribles coups, qu'ils commencèrent à les faire reculer, lorsqu'Urgande, pour terminer ce combat inégal, enveloppa les combattants d'un nuage. Alors, prenant le roi de Dace et Maneli par la main, elle les conduisit dans le plus épais de la forêt, tandis que les dix chevaliers continuaient à combattre les uns contre les autres, sans pouvoir se reconnaître.

Lorsqu'Urgande fut éloignée d'eux, elle leur raconta que le chef de ces chevaliers qui leur avait parlé, était le fils de Garande, ce présomptueux chevalier romain tombé sous les coups d'Amadis, lorsque ce prince était chez le roi de Bohême.

— Ce traître devenu furieux de la mort de Patin, furieux aussi de voir Arquisil élevé sur le trône des Césars, a trouvé le moyen de s'emparer de l'enfant dont l'impératrice Léonore venait d'accoucher; il l'enlevait, et ce malheureux enfant, privé de tout secours, eût été la victime de la vengeance de ce scélérat, si je n'eusse volé pour le secourir. Ayant pris la figure d'une pauvre femme, j'ai joint les ravisseurs de l'enfant dans cette forêt; et, les voyant importunés par ses cris, je me suis offerte pour le porter, ce qu'ils ont accepté.... Dès que j'ai tenu l'enfant dans mes bras, continua-t-elle, je me suis fait entourer par un feu violent qui les a fait reculer; vous avez vu la fin de cette aventure, et c'est par mon pouvoir que la barque vous a conduits à portée de me secourir. Adieu, mes chers enfants, rembarquez-vous; armez-vous d'une constance égale à votre courage pour accomplir les aventures qui vous sont réservées; je n'ai plus besoin que de moi-même pour reporter l'enfant à sa mère Léonore...

Tous les deux vinrent lui baiser les mains, et virent à l'instant deux énormes dragons s'avancer, l'un à droite, l'autre à gauche, et la suivre des deux côtés de son palefroi.

C'est sous la garde de ces dragons qu'Urgande s'avançait près de Rome, lorsque le roi de Sardaigne, Florestan, aperçut et reconnut l'enfant à ses langes, sur lesquels les armes de l'empire étaient brodées; et voyant qu'il était tenu par une femme qui marchait entre deux dragons, il s'avança l'épée à la main, pour les combattre et s'emparer de l'enfant dont il avait juré de faire pendant un an la recherche. Il fut très étonné de voir tout-à-coup disparaître les deux dragons.

— Eh quoi! lui dit Urgande, le roi Florestan ne veut donc pas reconnaître son ancienne amie? Puisque je suis maintenant sous sa garde, je me tiens plus en sûreté que sous celle des monstres les plus redoutables.

Urgande, à ces mots, lui présenta l'enfant afin qu'il achevât de le reconnaître, et tous les deux rejoignirent bientôt Léonore et l'empereur, qui passèrent de la douleur la plus amère à la joie la plus vive, lorsqu'Urgande remit un enfant si cher entre leurs bras.

## CHAPITRE XXVI

Comment Garinter et Maneli eurent occasion de connaître la belle Carmelle et de combattre le fameux Frandalo, qui l'avait enlevée.

A peine le jeune Garinter, roi de Dace, et Maneli, fils de Cildadan, se furent-ils rembarqués, après avoir pris congé d'Urgande, que leur barque fut emportée par les vents avec rapidité. Ne pouvant gouverner cette nauf, elle fut poussée et se brisa sur les rochers d'une grande île. Ce ne fut qu'avec peine qu'eux et leurs écuyers purent en gravir les bords escarpés.

S'étant dispersés dans cette île pour y chercher quelque habitation, ils eurent tour à tour à combattre des ours et des singes de la grande espèce qu'ils tuèrent ou mirent en fuite. Mais un ennemi plus redoutable commençait à les attaquer depuis trois jours; ils n'a-

vaient apaisé leur faim que par quelques rayons de miel sauvage, que les ours et les singes continuaient à leur disputer. Ils désespéraient de leur sort, lorsqu'un gros vaisseau s'approcha et jeta l'ancre près de l'île.

Le roi de Dace et Maneli, couverts de leurs armes blanches que le soleil rendait plus brillantes encore, firent des signaux qui furent aperçus, car bientôt une barque fut mise à la mer, et quelques gens armés s'approchèrent à portée de leur parler. Maneli les pria de les venir prendre, et leur demanda de quelle nation était le maître du vaisseau :

— Nous l'ignorons, dirent-ils; mais il est l'ennemi de toutes, et bientôt vous serez soumis à son pouvoir. On le nomme communément le Diable marin ; mais son vrai nom est Frandalo...

Les deux chevaliers connaissaient Frandalo pour être le pirate le plus redouté. L'empereur de Grèce avait souvent envoyé des vaisseaux pour le combattre; mais le redoutable Frandalo les avait détruits tous, et il continuait à faire les plus grands ravages dans toutes les îles de l'Archipel.

Leur position devenait si cruelle et si pressante qu'ils demandèrent à lui parler, lorsqu'un homme de la chaloupe, considérant leurs boucliers, et en remarquant les croix noires, retourna vers le vaisseau, que quelques moments après ils virent s'approcher d'eux. Le terrible Frandalo, dont la taille approchait de la taille d'un géant, leur cria alors :

— Traîtres, je vous tiens, et vous m'allez payer bien cher la mort de mon cousin Vindoraque!...

— Prends garde, lui répondit Garinter; et si ce n'est pas le dessein formé de nous chercher une mauvaise querelle, sois sûr que nous n'avons jamais connu ce Vindoraque et que nous n'avons aucune part à sa mort...

— Pardieu! dit Frandalo, bien lâches doivent être ceux qui n'osent avouer leurs actes : venez, demoiselle, s'écria-t-il en appelant une jeune fille captive sur son vaisseau; ne reconnaissez-vous pas en ces deux chevaliers ceux qui mirent à mort Vindoraque dans l'île de la Montagne Défendue?

— Ce sont bien là, dit-elle, les mêmes armes qu'ils portaient, et plaise au sort que ce soit eux, je ne serais pas longtemps captive!

Le roi de Dace et Maneli, qui commençaient à se douter que Vindoraque était tombé sous les coups de Talanque et d'Ambor, délacèrent leurs casques, en disant à Frandalo :

— Nous ne cherchons pas à te dissuader de ce que tu nous imputes, car il nous importe peu que tu persistes à nous croire vainqueurs de ton cousin ; nous désirons même que tu sois assez brave pour chercher à venger sa mort, et nous te déclarons que nous prenons parti pour ceux dont il l'a reçue.

— Ah! seigneurs, s'écria la demoiselle, si vous connaissez Esplandian et ses compagnons, prenez ma défense.

— Et où les avez-vous laissés, demanda Garinter?

— Esplandian, leur répondit-elle, est parti avec Lisvart, et Talanque est avec Ambor à la garde de la Montagne Défendue.

Pendant que la demoiselle et les compagnons d'Esplandian s'expliquaient ensemble, Frandalo descendit dans une chaloupe, et se fit conduire à terre.

— Jeunes pages, dit-il d'un ton arrogant aux deux chevaliers, je viens vous chercher pour me servir; je veux bien croire que vous n'avez point eu de part à la mort de mon cousin Vindoraque; mais, puisque vous dites être les amis de ceux qui l'ont vaincu, ce que je peux faire de mieux pour vous, c'est de vous mettre au nombre de mes esclaves...

Les deux chevaliers se continrent, dans la peur que Frandalo ne vint pas jusqu'à l'île; mais, dès qu'ils le virent descendre, Maneli, remettant son casque, alla au devant de lui :

— Frandalo, lui dit-il, tu passes parmi les chevaliers pour être brave et généreux; crois-moi, quitte un genre de vie qui t'avilit, et qui n'est point fait pour toi; remets cette demoiselle entre nos mains, et conduis-nous à la Montagne Défendue pour y rejoindre nos compagnons.

— Je le ferais, dit Frandalo, si j'avais l'espérance de vous combattre tous les quatre ensemble; mais dans l'incertitude où je suis de les joindre, je ne perdrai pas l'occasion de m'assurer de vous...

— Parbleu! dit Maneli, quoique je ne m'estime pas autant qu'un des deux autres, je vais éprouver ce que tu sais faire, et je te défie sous les conditions de te laisser maître de ma vie, si je succombe, ou d'être maître de ton sort et de ton vaisseau, si je suis vainqueur.

Frandalo fut très étonné de trouver tant de courage dans un jeune chevalier dont il ne pouvait craindre la force; il s'élança pour le saisir : Maneli, sautant en arrière, lui présenta la pointe de son épée et lui cria de se mettre en défense. Frandalo crut l'abattre du premier coup; mais Maneli lui fit bientôt connaître qu'il aurait besoin de toutes ses forces pour lui résister.

Pendant que le combat s'engageait entre eux et devenait terrible, le roi de Dace sauta dans la barque et força les matelots à le conduire au vaisseau; celui qui le commandait en second fut très aise de le voir venir de lui-même se livrer aux chaînes qu'il lui préparait, et le laissa tranquillement monter sur le pont; mais à peine Garinter y fut-il arrivé que, s'élançant sur ce lieutenant, il le terrassa, lui criant qu'il était mort s'il appelait ses gens à son secours et s'il n'attendait pas, pour prendre un parti, de voir quel serait l'issue du combat de Frandalo contre son compagnon.

Le combat eût été plus long si les armes de Maneli n'eussent été supérieures à celles de Frandalo. Celui-ci, couvert de blessures, fut obligé de se rendre; et Maneli, suivant la générosité des chevaliers de l'Ile Ferme, courut à son secours et l'embrassa dès qu'il eut reçu sa parole.

Frandalo cria sur-le-champ à ceux de son vaisseau d'obéir aux ordres que les deux chevaliers leur donneraient. Une barque vint chercher les combattants, et Garinter et Maneli furent si contents de la franchise et des sentiments d'honneur que leur montrait Frandalo, que, de ce moment, une tendre amitié les unit avec lui.

La demoiselle, délivrée par la victoire de Maneli, vint pour remercier ses bienfaiteurs; elle ne doutait point, à leurs armes, qu'ils ne fussent Ambor et Talanque. Aussi sa surprise fut-elle extrême, leurs heaumes ôtés, en ne les reconnaissant point. Alors elle s'excusa devant eux d'avoir confirmé ce qu'un écuyer de Vindoraque avait dit du combat et de la mort de ce géant.

Ce fut alors aussi que Garinter et Maneli furent informés de la conquête qu'Esplandian avait faite de la Montagne Défendue, de la mort de Furion et de Matroco, et de la délivrance de Lisvart. La demoiselle leur apprit qu'elle avait nom Carmelle, et elle leur confia les ordres dont Esplandian l'avait chargée, lesquels ordres elle allait exécuter lorsque Frandalo l'avait enlevée.

Garinter et Maneli prirent aussitôt le parti de la conduire eux-mêmes à Constantinople avant que de retourner à la Montagne Défendue.

Frandalo frémit lorsqu'il leur vit prendre cette résolution, sachant que l'empereur, outré des pirateries qu'il avait exercées dans les îles de Grèce, avait juré sa mort. Mais Maneli lui promit de faire sa paix avec ce prince, l'assurant que son compagnon et lui le prenaient sous leur sauve-garde. Ils ordonnèrent donc au pilote de faire voile pour Constantinople, et le quatrième jour ils entrèrent dans le port de cette belle capitale de l'empire d'Orient.

## CHAPITRE XXVII

Comment le jeune roi de Dace Maneli, Frandalo et Carmelle arrivèrent à la cour de l'empereur de Grèce, et comment ils en repartirent pour aller au secours de la Montagne Défendue.

Les deux chevaliers, en descendant de leur vaisseau, se firent conduire au palais de l'empereur, et Frandalo les suivit.

L'empereur étant alors à la chasse, ils furent reçus par Léonorine, dont la beauté les surprit, quoiqu'ils eussent déjà vu dans l'Ile Ferme Oriane, Olinde et Briolanie.

Léonorine joignait à tous les dons de plaire cette politesse noble, cette urbanité qui rendit la Grèce le modèle de toutes les nations policées.

Les chevaliers lui présentèrent Frandalo. Maneli, ne parlant qu'avec modestie de sa victoire, ne s'occupa qu'à persuader Léonorine qu'un chevalier aussi grand marin que Frandalo deviendrait très utile à l'empereur en l'attachant à son service; puis ils présentèrent aussi Carmelle qui, pensive et les larmes aux yeux, ne pouvait s'empêcher d'admirer Léonorine, et qui, dans les premiers moments, eut besoin de toute sa constance pour surmonter sa douleur et s'acquitter de la commission dont Esplandian l'avait chargée.

Le jeune Garinter et Maneli s'étant retirés, Carmelle resta seule auprès de la princesse. Fléchissant alors un genou devant elle, elle lui dit :

— Reconnaissez, madame, cet anneau que vous donnâtes au chevalier de la Verte Epée, que vous connaissez aujourd'hui sous le nom d'Amadis.

Léonorine, examinant l'anneau, dit à Carmelle qu'en effet elle l'avait donné dans son enfance au meilleur des chevaliers de la terre.

— Madame, dit Carmelle, celui qui vous l'envoie l'égale dès aujourd'hui; c'est Esplandian, c'est le fils du grand Amadis, qui brûle du désir d'être honoré du titre de votre chevalier.

Léonorine rougit; elle hésitait à répondre, lorsque l'empereur arriva de la chasse et monta chez elle, suivi des deux chevaliers. Léonorine fit part à l'empereur du message d'Esplandian; et Carmelle, s'étant remise de son premier trouble, raconta tous les combats qu'Esplandian avait essuyés pour se rendre maître de la Montagne Défendue, celui de Talanque et d'Ambor entre Vindoraque, et celui de Maneli lorsqu'il l'avait délivrée de Frandalo.

L'empereur, prévenu déjà par Gastilles de toutes les merveilles qui signalaient la naissance, l'éducation et le commencement des actes de la vie d'Esplandian, fit son éloge avec chaleur, et se plaignit à Carmelle que ce jeune prince ne fût pas venu pour présenter lui-même l'anneau qu'Amadis avait reçu de Léonorine.

— Seigneurs chevaliers, dit-il, je ne le tiens point quitte, et, comme ses compagnons, vous me répondez de lui. Donnez-moi donc votre parole, leur ajouta-t-il en leur tendant la main, que vous resterez en ôtage dans ma cour, jusqu'à ce qu'il vienne s'acquitter lui-même.

Frandalo n'essuya que quelques légers reproches de la part de l'empereur, qui le retint à son service, et lui donna des marques publiques de son estime en recevant son serment de fidélité.

Léonorine et Carmelle étant restées seules, la jeune princesse saisit ce moment de faire quelques légères questions au sujet d'Esplandian.

On se plaît à parler de ce que l'on aime, et la réponse de Carmelle fut de peindre ce jeune homme avec les traits de feu qui le gravaient dans son âme; le plaisir qu'elle sentait à parler de sa beauté, de son courage, de tout ce qui le rendait si cher à son cœur, l'empêcha de s'apercevoir de toute l'impression qu'elle commençait à faire sur Léonorine. Cette impression fut égale à celle qu'Esplandian avait reçue du récit d'Hélisabel; et lorsque Carmelle lui dit en soupirant et le cœur serré, qu'Esplandian n'était occupé que d'elle, depuis qu'Hélisabel en avait fait un portrait si fidèle, Léonorine soupira, baissa les yeux, et serra pendant quelque temps les mains de Carmelle sans lui répondre.

— Demoiselle, lui dit-elle enfin, je sens que je serais la plus ingrate princesse de la terre, si je n'étais pas sensible à l'hommage du prince qui vous envoie; dites-lui que je me fais honneur de l'accepter pour chevalier, et portez-lui pour gage de ce premier lien cette agrafe que Grimanèse, mon aïeule, donna pour présent à mon aïeul Apollidon.

Carmelle reçut cette agrafe en soupirant et la mit dans son sein avec un secret et douloureux sentiment qui l'empêcha d'être sensible au magnifique présent qu'elle reçut pour elle-même de la belle Léonorine.

Le roi de Dace et Maneli, quoique traités avec distinction dans cette cour, regrettaient déjà d'être si longtemps séparés de leurs compagnons, lorsqu'on vit arriver une frégate portant le pavillon de Gaule; et l'écuyer de Talanque en étant descendu, vint se jeter aux pieds de l'empereur de la part de son maître et d'Ambor, pour lui demander du secours contre le redoutable Armato, roi de Turquie, qui, sans respecter la foi des trêves qu'il avait jurées avec les puissances voisines, était venu pour former le siége de la Montagne Défendue avec une flotte de trois cents voiles, se croyant en droit de s'en emparer depuis la mort de Furion et de Matroco.

Si quelqu'un eût pu former quelques prétentions sur cette île, c'eût été l'empereur comme étant seigneur suzerain de toutes celles de l'Archipel. Il assura donc l'écuyer de Talanque qu'il regardait l'entreprise d'Armato comme une injure qui lui devenait personnelle.

— Frandalo! dit-il en appelant ce chevalier, je t'estime assez pour croire que tu saisiras avec empressement cette occasion de réparer tes anciens torts. Rassemble au plus tôt les vaisseaux et les galères de mes ports, le plus en état de mettre à la voile; va porter un premier secours à la Montagne Défendue, en attendant que je rassemble des forces assez grandes pour marcher moi-même et punir Armato de sa témérité. Chevaliers, dit-il au roi de Dace et à Maneli, je ne vous retiens plus, et je ne sens que trop que l'honneur et l'amitié vous appellent au secours de vos amis.

Garinter et son compagnon le remercièrent, et lorsque la flotte que faisait équiper Frandalo fut prête, ils s'embarquèrent suivis de Carmelle.

## CHAPITRE XXVIII

Comment Esplandian, en reprenant le chemin de la Montagne Défendue, rencontra la Grande-Serpente qui le conduisit au secours de Gandalin et de Lasinde; et comment, après avoir joint son oncle Norandel, il se dirigea vers Constantinople.

Esplandian s'était séparé d'Amadis et avait repris le chemin de la Montagne Défendue, en compagnie de maître Hélisabel et de son écuyer Sergil.

La nauf qu'ils montaient était sur le point d'aborder, lorsque tout-à-coup ils aperçurent, immobile devant eux, la Grande-Serpente, le bizarre navire de la fée Urgande.

Ne doutant point un seul instant que cette bienveillante fée n'eût envoyé là la Grande-Serpente dans quelque secret dessein devant lequel il devait se prosterner et obéir, Esplandian aborda ce bizarre navire qu'il trouva sans pilote et sans matelots, mais, en revanche, richement paré et muni de provisions de toute espèce. Puis il attendit que la Grande-Serpente s'ébranlât d'elle-même.

Ce ne fut que sur le soir que, déployant ses grandes ailes, elle fendit la mer avec rapidité, et vogua pendant cinq ou six jours sans s'arrêter.

Au bout de ce temps, elle aborda doucement dans une anse qui s'enfonçait dans une belle prairie, et ploya ses ailes d'une façon significative.

Esplandian, à ce signe, jugea qu'Urgande l'appelait sur cette côte, et descendit à terre.

Deux géants redoutables étaient les maîtres de ce beau pays; ils habitaient un fort beau château, bâti sur des souterrains immenses, où le plus vieux des deux géants se plaisait à tourmenter les chevaliers qui tombaient en sa puissance. Souvent même il sacrifiait à ses dieux ceux qui restaient fidèles à leur foi. Son fils avait enlevé tous ceux que leur malheureux sort avait conduits dans ce pays.

Bientôt il parut pour combattre Esplandian.

Le vainqueur de Furion et de Matroco le fut aussi de ces deux géants; il délivra les prisonniers qui gémissaient dans leurs chaînes, et sa joie fut extrême en reconnaissant Gandalin et Lasinde, qui devaient être sacrifiés le lendemain, en leur double qualité de chevaliers de l'Ile Ferme, et de fidèles serviteurs d'Amadis.

Esplandian les retint avec lui; les autres prisonniers délivrés, ayant repris leurs armes, furent envoyés par lui aux pieds de la princesse Léonorine, avec ordre de lui dire que le chevalier qui les avait délivrés, brûlait d'impatience de se trouver bientôt à ses pieds. Il leur fit aussi remarquer ses armes, pour qu'ils pussent en rendre compte à cette princesse.

Esplandian reprenait déjà le chemin de la mer, lorsqu'il rencontra sur sa route un chevalier d'une haute apparence qui l'aborda poliment, et lui demanda s'il n'avait point appris quelques nouvelles du roi Lisvart :

— Sire chevalier, répondit Esplandian, je pourrais vous en donner de bonnes, si vous vouliez vous faire connaître...

— Ah! seigneur, s'écria l'inconnu en ôtant son heaume, tâchez de rassurer le fils de Lisvart sur le sort de ce prince!...

Esplandian, reconnaissant aussitôt son oncle Norandel, courut l'embrasser, et lui raconta tous les événements de la délivrance de Lisvart, et de la conquête de la Montagne Défendue. Norandel fut enchanté de ce récit :

— Mon cher neveu, lui dit-il, vous ne savez peut-être pas que vous êtes à portée d'acquérir une nouvelle gloire? Deux géants terribles qui se sont rendus les tyrans de ce beau pays, retiennent dans les fers un grand nombre de chevaliers chrétiens; je venais seul pour les combattre; mais vous rendez la partie plus égale, et nous agirons de concert pour les attaquer.

— Ma foi, seigneur Norandel, dit Gandalin en riant, vous arrivez trop tard! Il est difficile de précéder Amadis ou son fils, dans les occasions d'acquérir de la gloire : les deux géants sont tombés

sous les coups d'Esplandian, et c'est à lui que nous devons notre délivrance...

Norandel, plein de surprise et d'admiration, dit à son neveu que, n'ayant plus rien à faire pour la délivrance de Lisvart et des chevaliers chrétiens, ce qu'il désirait le plus était de le suivre. Ils reprirent donc ensemble le chemin de la mer, et montèrent dans la Grande-Serpente qui déploya ses ailes dès qu'elle les eut reçus dans ses flancs.

Cette navigation fut heureuse et rapide comme les précédentes, et la Serpente s'arrêtant dans le port de l'île où l'affreux Endriague avait succombé sous les coups d'Amadis, Gandalin conduisit Esplandian au superbe monument que l'empereur de Grèce avait fait élever en mémoire de cette victoire.

Après avoir admiré la valeur et la force d'Amadis, et visité cette île célèbre, ils se rembarquèrent. Le second jour, sur l'heure de midi, la Grande-Serpente s'arrêta d'elle-même à une demi-lieue d'une ville immense qui s'étendait en forme de croissant sur le bord de la mer et que maître Hélisabel reconnut aussitôt pour être la capitale de l'Orient.

## CHAPITRE XXIX

Comment Esplandian, au moment d'aborder à Constantinople, fut forcé de s'en éloigner et de retourner à la Montagne Défendue où il vainquit l'armée qui l'assiégeait; et comment, après cela, il résolut d'aller en Turquie.

Une fois à cette distance de Constantinople, la Grande-Serpente refusa d'avancer plus près et se tint immobile sur les flots.

Esplandian, qui avait hâte d'arriver, commençait à s'impatienter de cette immobilité. Au moment où il manifestait le plus hautement son impatience, la Grande-Serpente se mit à relever la tête, à lancer des torrents de feu et à pousser d'éclatants rugissements. La mer devint orageuse; les flots, s'élevant et s'entrechoquant avec violence, blanchissaient d'écume, et ne laissant nul moyen d'aventurer un esquif pour s'approcher de la côte.

On fut d'abord très effrayé de ce spectacle dans Constantinople, et la consternation commençait même à se répandre dans la cour de l'empereur, lorsque Gastilles, son neveu, le rassura. Mais, en même temps, quel trouble ne jeta-t-il pas dans le cœur de Léonorine, lorsqu'elle l'entendit dire à l'empereur que la Grande-Serpente était le vaisseau qu'Urgande avait fabriqué pour Esplandian, et qu'il ne doutait plus que ce chevalier n'y fût alors!...

L'empereur et toute sa cour étant accourus sur le rivage, ils furent témoins des efforts que ceux qui montaient la Serpente faisaient en vain avec de longues rames pour la faire approcher du port.

Gastilles essaya vainement de s'en approcher dans un esquif. La mer s'éleva plus haut encore qu'elle n'avait fait jusqu'alors, et les vagues irritées repoussèrent la nauf de Gastilles jusque sur le rivage.

Léonorine, ne pouvant croire qu'une puissance empêchât la Grande-Serpente d'aborder, s'indignait de ce long retard, et même elle avait l'injustice d'en accuser Esplandian qui se désespérait sur le tillac du vaisseau, et qui se fût précipité dans la mer malgré la tempête, pour aborder au rivage, si Gandalin ne l'eût retenu. Leur désespoir à tous deux fut extrême, lorsque la Grande-Serpente, redoublant ses feux et ses mugissements, étendit ses grandes ailes, et, partant avec la rapidité de la foudre, passa le Bosphore, et disparut aux regards de l'empereur et de la triste Léonorine!...

Norandel et Gandalin eurent bien de la peine à calmer Esplandian, en lui représentant que la sage Urgande l'aimait trop pour l'avoir éloigné sans motif de Constantinople. Esplandian ne se calma un peu que le second jour de cette navigation forcenée, en reconnaissant l'île de la Montagne Défendue, et la flotte de Frandalo mouillée à l'abri d'un promontoire, et prête à attaquer celle d'Armato, lorsqu'elle s'approcherait de l'île pour le débarquement.

Frandalo commençait à se mettre en défense à l'approche du monstrueux vaisseau qu'il croyait venir pour le submerger, lorsque le roi de Dace et Maneli le rassurèrent, en reconnaissant avec joie leur compagnon Esplandian. Tous trois alors, s'embarquant dans un esquif, nagèrent vers la Grande-Serpente qui cessa de jeter des feux et de mugir, et qu'ils abordèrent avec facilité.

La joie d'Esplandian fut bien vive en revoyant ses compagnons; elle redoubla lorsque, par le récit qu'ils lui firent de leurs aventures, il apprit qu'ils avaient délivré Carmelle. Son premier soin fut de l'envoyer chercher; et, pendant le temps employé pour les deux trajets, Esplandian fit connaissance avec Frandalo, et lui tint les propos les plus honorables et les plus flatteurs.

Carmelle reçut avec transport l'ordre d'aller trouver Esplandian; il n'est aucun sentiment douloureux qui puisse troubler le premier moment de revoir ce que l'on aime! Esplandian tendit la main à Carmelle pour l'aider à monter sur le vaisseau, il lui serra la sienne, il l'embrassa tendrement; mais les premiers mots qu'il lui dit, furent pour lui demander comment l'empereur et Léonorine avaient reçu son message. Carmelle l'assura que tous les deux le désiraient vivement dans leur cour.

— Je ne peux vous cacher, ajouta-t-elle en soupirant, que la princesse Léonorine se plaint de ce que vous avez été si longtemps sans exécuter les ordres d'Amadis; mais j'ai lu dans ses yeux, comme je lis facilement dans mon cœur, qu'il vous sera bien facile de faire votre paix avec elle...

Leur conversation fut interrompue dans ce moment par le retour d'une frégate que Frandalo faisait tenir en avant pour lui donner des nouvelles de la flotte ennemie. Le commandant de cette frégate leur rapporta qu'une division considérable de cette

flotte s'était détachée, et faisait voile vers les côtes orientales, pour aller recevoir des troupes et des vivres, et qu'il paraissait régner assez peu d'ordre et de précautions dans le reste de la flotte, pour qu'il fût aisé de la détruire, en attendant la première pointe du jour pour la surprendre et l'attaquer.

Esplandian et Frandalo suivirent cet avis, et l'orient commençait à peine à se colorer, qu'ils sortirent de l'anse qu'un long promontoire couvrait. La Grande-Serpente, prenant d'elle-même la tête du vaisseau de Frandalo, les rugissements et les feux qu'elle lançait portèrent une telle épouvante dans la flotte turque, qu'elle fut entièrement défaite, sans presque avoir fait de résistance.

Esplandian et Frandalo descendirent dans l'île de la Montagne Défendue avec leurs compagnons, en forçant un des quartiers de l'armée qui l'assiégeait. Ambor et Talanque, qui depuis un mois avaient résisté courageusement à toutes les attaques, rendirent compte de leurs manœuvres, et conduisirent Esplandian sur une tour, pour lui faire voir la disposition des lignes dans lesquelles Armato s'était posté pour envelopper la forteresse, et diriger plusieurs attaques différentes.

Les résolutions les plus fortes et les plus courageuses sont toujours les premières qui se présentent au véritable héroïsme. Esplandian, ses compagnons et Norandel éprouvèrent une indignation secrète à se savoir entourés par une armée d'infidèles, et à rester enfermés entre des murailles en leur présence. Ce fut après avoir bien observé les dispositions du camp d'Armato, et surtout le quartier de ce soudan, qu'ils reconnurent à la hauteur des pavillons surmontés d'un croissant; ce fut, dis-je, après s'être concertés ensemble, qu'ils résolurent de faire une sortie dès la nuit suivante, et d'aller attaquer Armato jusque dans son camp.

Cette sortie, faite avec autant de prudence que de courage, réussit parfaitement. Des flots de sang inondèrent bientôt le camp des Turcs. Le vaillant Esplandian et Frandalo, pénétrant jusqu'aux tentes d'Armato, ce fut en vain que ce soudan voulut résister : Esplandian le saisit entre ses bras nerveux; et, l'enlevant tandis que ses compagnons assuraient sa retraite, il le porta jusqu'à la poterne de la citadelle où Gandalin le reçut de ses mains, et le prit sous sa garde. Puis le fils d'Amadis retourna promptement pour achever la défaite des Turcs, épouvantés par la prise de leur soudan : elle fut entière; des richesses immenses qu'ils laissèrent dans leur camp, furent la proie des habitants dont la valeur avait secondé les premiers efforts d'Ambor et de Talanque.

Le jour ayant éclairé la fuite des troupes d'Armato, dont le plus petit nombre se sauva sur quelques vaisseaux qui leur restaient, Armato ne put apprendre sans indignation que Frandalo, qu'il avait protégé longtemps, était au nombre de ses ennemis. Ses chaînes ne purent rien diminuer de sa fierté et de ses menaces ; elles irritèrent Esplandian au point de lui faire prendre la résolution de porter ses armes au cœur des Etats d'Armato, et d'aller planter le signe révéré des chrétiens sur le faîte de la grande mosquée où l'on voyait flotter l'étendard de Mahomet.

L'exécution de ce grand projet lui devint encore plus facile par l'arrivée de Gastilles, neveu de l'empereur.

## CHAPITRE XXX

Comment le roi Lisvart, se sentant vieux, résolut de mettre sa couronne sur la tête d'Amadis.

Comme ces divers événements s'accomplissaient, un autre événement, non moins important, se préparait à la cour de la Grande-Bretagne.

Un grand nombre de chevaliers avaient déserté cette cour pour aller secourir Esplandian dans son entreprise contre Armato, dont ils avaient eu des nouvelles. Cette désertion, qui formait ainsi de grands vides, attristait de jour en jour le vieux roi Lisvart, bien qu'elle fût extrêmement honorable.

Ce prince se sentait plus isolé que jamais. Puis l'âge venait, et, avec l'âge, le besoin de repos. Il commençait donc à devenir chagrin et mélancolique. Il n'avait plus aucun goût pour aucun plaisir, soit de chasse, soit de fauconnerie, soit d'armes ou de chevaux.

Dans la crainte de la mort, il prit en telle horreur les choses passées, présentes et futures, vaines et transitoires, qu'il lui arriva fantaisie de se démettre du gouvernement de son royaume et de passer le reste de sa vie dans la solitude et la religion, en méditant sur les grands périls auxquels il avait pu échapper et surtout à sa dernière et ennuyeuse prison.

Toutefois il dissimula pendant quelques jours sa resolution, jusqu'à ce qu'une nuit, étant couché avec la reine et devisant avec elle de la mobilité de la fortune, il lui découvrit entièrement sa volonté. Il délibéra de faire couronner son fils Amadis roi et gouverneur de son peuple, afin de pouvoir se retirer ensuite plus librement en son château de Mirefleur où, avec l'aide de Notre Seigneur, il gagnerait le paradis.

La reine, qui était une des plus sages et des plus doctes femmes de son temps, le confirma si bien dans son opinion, qu'ils résolurent ensemble de retourner à Londres pour mettre leur désir à exécution.

En effet, le jour suivant, ils partirent de Mirefleur, accompagnés d'Amadis, de Grasandor et d'autres. Ils arrivèrent en la ville, où, après quelque séjour, la reine manda tous ses hauts barons.

Aussitôt arrivés, elle fit dresser au lieu le plus éminent de Londres, un haut tribunal au devant

duquel s'assembla tout le peuple. Le roi et la reine, assis chacun sur un trône séparé, étaient vêtus de leurs habits royaux. Amadis se tenait un peu plus bas à droite, et Oriane à gauche.

Le héraut cria : « Silence ! » par trois fois ; puis le roi, avec une grande fermeté, adressa en ces termes la parole à son peuple :

« Bons vassaux et amis, je veux être le premier à vous faire entendre pourquoi j'ai voulu vous mander ici. Je vais vous rappeler une partie des fortunes et dangers où j'ai dû me trouver depuis la mort de mon frère, le feu roi de Falangris, alors qu'il plut à Notre Seigneur de me nommer au gouvernement de vous et de ce royaume.

« Il y a encore beaucoup d'entre vous qui pourraient se souvenir du danger où moi et mes sujets faillîmes tomber, quand, par le moyen et la subtilité d'Arcalaüs l'enchanteur, je fus mis au pouvoir de ceux qui, longtemps auparavant, avaient conspiré ma mort, dont mon fils Amadis me délivra. Néanmoins, guidé par de mauvais conseils, je soutins contre lui forte et dure guerre, laquelle ayant été apaisée comme chacun sait, fut toujours, la fortune, ennemie de mon repos. Sans le secours d'Amadis, je devenais prisonnier du roi Aravigne, et j'étais perdu pour jamais.

« Ce qui m'a encore le plus étonné, c'est qu'à l'heure où je m'estimais certainement hors de tous ces malheurs, un autre, pire que les autres, m'est advenu, lequel, vu le lieu où je fus conduit, devait être la consommation de mes ennuis et de ma vie ensemble.

« Toutefois, Notre Seigneur, me regardant en pitié, adressa mon petit-fils Esplandian en ma triste prison, d'où il m'a délivré, ainsi que vous tous en avez pu être avertis.

« Vous me voyez aujourd'hui vieux et blanchi par l'âge, ayant déjà atteint ma soixante-dixième année ; ce qui m'avertit qu'il est désormais saison que j'oublie les choses du monde pour retourner à Dieu qui m'a si souvent protégé.

« Aussi j'ai résolu de vous laisser désormais pour votre roi, mon fils Amadis, auquel dès à présent je donne ma couronne, mon sceptre et le droit que j'ai en ce royaume, vous priant tous, autant qu'il m'est possible, de lui être dévoués et obéissants comme vous l'avez été envers moi.

« Bien qu'il soit l'épouse de ma fille, si je le croyais indigne de vous, croyez, mes amis, que j'aurais choisi, pour me succéder, un autre qui m'eût été moins que lui. Mais il n'est personne d'entre vous qui ignore ses mérites, et la lignée dont il est descendu, qui peut se nommer aujourd'hui l'une des plus nobles et heureuses de tout le monde, car il descend des Troyens dont la mémoire ne périra jamais. Il est fils de roi, héritier du royaume de Gaule, et, à présent, votre prince et seigneur.

« Je vous le laisse avec ma fille, votre reine et princesse légitime. Je ne retiens pour moi que le château de Mirefleur, où, Dieu aidant, seuls, la reine et moi, finirons nos jours religieusement, servant Notre Seigneur comme nous sommes tenus de le servir... »

Ainsi parla le vieux roi Lisvart.

Alors il fit venir à lui Amadis, et, lui donnant son manteau royal, il l'en revêtit aussitôt. Autant en fit la reine à Oriane.

Pendant cette cérémonie, le silence était si grand, qu'on n'entendait sur la place autre chose que les pleurs et les soupirs du peuple ému de pitié et de compassion devant la résolution de leur bon prince, qui, couvert d'un simple vêtement de drap noir, prit son fils, la reine sa fille, et les assirent chacun sur leur chaise royale. Puis, en la présence de tous, leur mirent à chacun la couronne sur la tête, les faisant proclamer par les hérauts, roi et reine de la Grande-Bretagne.

Cet acte une fois accompli, tout le monde se retira, les uns pleurant, les autres plus aises en vue des faveurs qu'ils espéraient de ce nouveau roi, qui dès ce jour commença à gouverner son royaume avec tant de prudence, que jamais prince ne fut plus aimé ni mieux obéi.

Qu'il vous suffise de savoir que, peu de jours après, le roi Lisvart se retira à Mirefleur, comme il l'avait résolu, accompagné seulement de la reine et de Grumedan.

Ils y vécurent austèrement, assistant à tous les offices comme le dernier des pères qui étaient établis là pour administrer les religieuses du monastère de la dévote abbesse Adalasta.

## CHAPITRE XXXI

Comment le nouveau roi de la Grande-Bretagne, Amadis, ayant eu vent de l'entreprise de son fils Esplandian, résolut d'aller à sa rescousse.

Quand le nouveau roi Amadis se vit à même de récompenser ceux dont il avait reçu quelques services ou plaisirs pendant ses jeunes années, il voulut commencer ses largesses par Arban de Norgales, auquel il fit présent d'une des plus belles îles de son royaume ; il donna à Gandales des terres du duché de Bristoie ; à Gandalin absent, de celles d'Arcalaüs l'enchanteur. Il nomma Angriote d'Estravaux, son grand écuyer ; Guillan-le-Pensif son grand-maître ; Ardan, le nain, son premier tranchant, et maria hautement la demoiselle de Danemark.

Or, peu après, la reine donna le jour à un très beau fils et à une plus belle fille, qu'elle eut tous deux d'une même couche ; le fils fut nommé Périon et la fille Brisène.

Ces naissances causèrent une grande joie dans tout le royaume et spécialement à Londres, où arriva le jour même l'un des écuyers de Norandel, qui raconta au roi Amadis comment son maître et Esplandian s'étaient rencontrés à Almaignes, où le

jour précédent Esplandian avait mis à mort deux géants et tiré de prison Gandalin avec plusieurs autres chevaliers, écuyers, dames et demoiselles.

— Sais-tu, dit le roi, quel chemin ils ont pris depuis ?

— Sire, répondit l'écuyer, ils paraissaient aller à la Montagne Défendue, secourir ceux du dedans, qui sont en très grande nécessité.

Ce qu'ayant entendu, le roi manda incontinent les pilotes qu'il put trouver, fit fréter et armer en toute hâte le plus grand navire dont il disposait pour faire voile du côté du Levant, vers son fils qui, pendant ce temps, conseillé par Frandalo, partit du château de Matroco, avec l'armée de l'empereur de Constantinople, pour entrer en Turquie, ainsi qu'il sera présentement déclaré.

## CHAPITRE XXXII

Comment Esplandian et ceux de sa compagnie résolurent de prendre d'assaut la ville d'Alfarin en Turquie, et comment Frandalo fit prisonnière la belle Héliaxe, femme du roi Alforax.

Peu de temps après que le siége de la Montagne Défendue fut levé et que Gastilles fut arrivé au port, selon qu'il a été dit, Frandalo fut averti par Belleris son neveu, qui revenait de la Turquie pour épier le pays, qu'Alforax était sorti d'Alfarin.

Alforax était fils du roi Armato et gouverneur de la grande ville de Tésifante. Ayant appris l'emprisonnement de son père et la défaite de l'armée turque, il était sorti d'Alfarin, où il avait laissé la belle Héliaxe sa femme, fille du roi Amphirio de Mède, pour aller en toute diligence rétablir l'ordre dans son royaume, et rassembler ses gens, afin de résister aux entreprises des chrétiens, s'ils passaient outre. Ce qui, ayant été entendu par Esplandian, Gastilles, Ambor, Maneli et le roi de Dace, ils délibérèrent d'entrer dans le pays.

Frandalo les y persuadait par de nombreuses et bonnes raisons, en leur mettant devant les yeux tous les moyens qu'ils avaient d'assiéger Alfarin, qui n'était qu'à deux petites journées de là, mal pourvue de vivres et sans nulle garnison.

C'est pourquoi il fut arrêté entre eux que Gastilles, avec sa flotte, partirait le soir même, côtoyant le pays et se cachant le plus qu'il lui serait possible, afin de surprendre le port; qu'ils marcheraient de leur côté pendant toute la nuit, de sorte qu'ils pourraient, en une même heure, assiéger la ville par mer et par terre, et y pénétrer avant que les Turcs en fussent avertis.

Ils mirent immédiatement à exécution le plan qu'ils venaient d'arrêter.

Gastilles, feignant de vouloir retourner à Constantinople, s'embarqua à la nuit tombante. Or, comme il faisait clair de lune, il commanda aussitôt de lever les ancres et de faire voile. Après avoir vogué pendant quelque temps, il manda ses principaux officiers et leur découvrit son entreprise. Ils retournèrent aussitôt, et, poussés par le vent de ponant, ils parcoururent la route délibérée.

De son côté, Frandalo ne dormait pas, car aussitôt qu'il avisa le moment favorable, il avertit tous les soldats de sa place, qu'il voulait marcher toute la nuit; ils sortirent en campagne, portant chacun pour quatre jours de vivres.

Ils cheminèrent tant, qu'au point du jour ils vinrent en une grande forêt, où ils se tinrent cachés jusqu'à la nuit tombante. Ils en sortirent alors, et vers les trois heures, ils se trouvèrent sur une route fourchée, où Frandalo les fit tous arrêter. Puis, appelant Esplandian, il lui dit :

— Chevalier, je suis d'avis que vous et moi, sans autre compagnie, prenions à gauche, et que Belleris, mon neveu, conduise le reste de cette troupe jusqu'à la montagne de Garebreh, d'où ils pourront voir aisément si notre armée de mer est près d'Alfarin ou non. Puis, selon qu'ils trouveront l'entreprise disposée, ils assiégeront fortement la place ou ils demeureront cachés jusqu'à ce que l'occasion les appelle ; vous et moi suivrons cette route, qui nous guidera à la Fontaine Aventureuse, qui touche au grand chemin de Tésifante, où surviennent d'ordinaire d'étranges aventures. Si la fortune voulait que nous rencontrassions la princesse Héliaxe, qui devait partir hier, comme j'ai su, pour aller trouver son mari, nous ne perdrions pas notre peine.

— Allons, répondit Esplandian.

Ainsi se séparèrent Belleris avec sa bande et Frandalo, Esplandian, Sergil et la demoiselle de Danemark d'un autre côté, qui arrivèrent au point du jour à la Fontaine Aventureuse, où s'élevaient quatre grands perrons de cuivre doré, et sur chacun une table d'attente avec écriteaux, tels qu'il sera déclaré, ainsi que l'occasion pourquoi on les y avait attachés.

Les deux chevaliers virent d'assez loin une clarté provenant d'un pavillon de soie tendu sur le bord de l'eau. Ils s'en approchèrent le plus discrètement possible, et virent une très belle demoiselle peignant sa chevelure, et, un peu à côté, vingt chevaliers armés de toutes pièces faisant le guet. Au milieu d'eux était un écuyer tenant un palefroi houssé et enharnaché d'un drap d'or.

Frandalo et Esplandian, à peine arrivés, furent découverts par la garde. Toutefois, pensant que l'embuscade était plus forte, la meilleure partie d'entre eux perdirent courage et commencèrent de fuir en déroute.

Ce que voyant les deux chevaliers, ils entrèrent pêle-mêle et en terrassèrent quatre ou cinq à leur arrivée, contraignant les derniers à tourner visage.

Alors commença un combat sanglant et merveilleux, car ceux qui avaient d'abord pris la fuite, voyant par derrière que deux chevaliers seulement leur donnaient l'alarme, en eurent tant de honte qu'ils revinrent au secours de leurs compagnons. Et toutefois, sans l'effort de trois géants qui faisaient épaule aux autres, ils eussent été vaincus par Esplandian et Frandalo; mais ces trois géants combattaient si brusquement, que les deux cheva-

liers se trouvèrent dans un danger plus que jamais imminent.

Tel on voit d'ordinaire le sanglier poursuivi s'adosser contre quelque arbre, et à coups de défenses rompre les jacquets et déchirer les plus hardis lévriers et autres chiens qui l'assaillent; tels étaient Frandalo et Esplandian au milieu de ceux qu'ils avaient attaqués, frappant à droite et à gauche avec une telle rage, qu'en un instant les deux principaux de leurs ennemis furent désarçonnés et mis à mort, en sorte qu'il ne demeura au combat qu'un seul géant, auquel s'attacha Frandalo, tandis que son compagnon poursuivait les autres qui se prirent à fuir mieux qu'auparavant.

Le géant auquel s'était attaché Frandalo eut alors crainte de mourir, et se tirant de côté, il dit à son ennemi :

— Damp chevalier, vous et moi avons été compagnons en plusieurs hautes entreprises, je vous prie me faire la courtoisie de me prendre à merci, autrement vous en pourriez être blâmé parmi ceux qui vous connaissent : car je suis votre cousin Foron.

Bien ébahi fut Frandalo en l'entendant parler ainsi, et à peine le pouvait-il croire quand il le pria d'ôter son heaume.

— S'il est vrai, répondit-il, que tu sois Foron, je te traiterai en ami et en parent.

A ces mots le géant se désarma de la tête, et Frandalo l'ayant reconnu le vint embrasser, ce dont s'étonnait grandement Esplandian, qui n'avait point entendu leurs propos précédents. C'est pourquoi il s'approcha d'eux et s'enquit d'où procédait tant d'amitié.

Frandalo lui raconta tout, le priant qu'il voulût bien, lui aussi, le prendre à merci, ce qu'Esplandian lui accorda volontiers.

Lors, ils retournèrent tous trois ensemble au pavillon devant lequel ils trouvèrent la demoiselle devisant avec Carmelle, et aussi peu émue de la défaite de ses gens que si elle les eût vu tournoyer à plaisir.

Cette demoiselle était parée d'un accoutrement tout couvert de profilure damasquinée, de perles et pierreries. Frandalo la reconnut pour celle qu'il avait vue souvent, le jour entre autres de son mariage avec Alforax, où il tournoya et fit de si grands faits d'armes qu'elle le retint pour son chevalier. C'est pourquoi il mit pied à terre et ôtant son heaume de la tête, il la salua humblement.

De son côté Héliaxe, étonnée de voir celui qu'elle avait estimé tout autre se comporter ainsi avec sa garde, lui dit :

— Comment, Frandalo, est-ce là le service que je devais attendre de mon chevalier? Il est malheureux d'avoir à soi de tels serviteurs, puisqu'une si grande lâcheté, contre celle qui jusqu'à présent vous a tenu pour un des plus galants guerriers qui jamais ceignirent l'épée, a pu se rendre maîtresse de votre cœur. Mais aujourd'hui je me trouve bien déçue, car j'eusse cru tout autre que vous capable de ce fait, dont je ne puis trop m'étonner...

— Madame, répondit Frandalo, depuis que je me donnai à vous au dernier tournoi, un autre plus grand seigneur m'a retenu à son service. Je le servirai toute ma vie, car il m'a fait beaucoup de bien. Assurément, si vous le connaissiez comme moi, vous m'estimeriez heureux et non lâche et méchant, comme il vous plaît de le faire.

— Et quel est-il, sur votre foi?

— C'est Jésus-Christ, répondit Frandalo, et, toutefois, il n'est pas d'honneur et de service que je n'essaie à vous rendre, dès à présent, pourvu que mon compagnon y consente, car sans lui je ne puis rien.

— Seigneur Frandalo, dit Esplandian, vous avez puissance de me commander, et moi grand vouloir de vous obéir. Par ainsi, ne différez pas de faire toute la courtoisie qu'il vous plaira à cette dame, si vous en avez envie.

Bien humblement le remercia Frandalo et dit à Héliaxe.

— Madame, puisqu'il lui plaît, je vous supplie de mettre désormais vos affaires entre mes mains, je veillerai pour vous. Montez sur votre palefroi, afin que je vous conduise en lieu où vous pourrez voir de plus beaux tournois que ceux qui furent entrepris le jour de vos noces... Puis, s'il plaît à Dieu de guider notre entreprise à bonne fin, vous connaîtrez en quelle estime et souvenance j'ai encore les faveurs que vous m'avez accordées, lorsque vous étiez dame puissante pour commander, et moi encore simple chevalier; car jamais princesse ne fut plus honorée parmi les siens que vous le serez au milieu de ceux vers qui je vous guiderai, ce qui pourra servir d'exemple aux rois et seigneurs auxquels Dieu a donné autorité et puissance. Avertis du noble et loyal accueil qui vous sera fait, ils mettront leur bonheur dorénavant à traiter les petits comme les grands, considérant le peu de stabilité de la fortune, par l'exemple que vous leur offrez aujourd'hui.

— Frandalo, répondit-elle, faites-moi autant d'excuses et de promesses que vous voudrez, mais vous ne pourrez vous empêcher d'avouer que vous m'avez fait tort. Toutefois, en faisant ce dont vous vous vantez, votre réputation augmentera dans le monde, d'autant que votre foi est affaiblie envers nos dieux. Maintenant, allons où il vous plaira...

Alors elle monta sur son palefroi. Frandalo, tête nue, la conduisit par les rênes, jusqu'à ce qu'ils fussent près de la ville d'Alfarin, où ils entendirent une grande rumeur qui fit penser aux chevaliers, ou que leur entreprise était découverte, ou bien que leurs gens donnaient l'assaut à la ville.

Craignant qu'ils n'eussent été repoussés, ils commencèrent à se repentir du long séjour qu'ils avaient fait auprès de l'infante, à laquelle Frandalo dit gracieusement :

— Madame, ne vous plaît-il pas, tandis que mon compagnon et moi ferons un tour en la ville, de nous attendre ici avec cette demoiselle et mon cousin Foron.

— Oui vraiment, répondit Héliaxe, et je n'en partirai pas avant d'avoir eu de vos nouvelles.

## CHAPITRE XXXIII

Comment Frandalo et Esplandian, après avoir fait prisonnière la princesse Héliaxe, se jetèrent en pleine mêlée au secours de leurs compagnons ; et comment la ville d'Alfarin fut enfin conquise.

Frandalo et Esplandian, quittant Héliaxe, partirent à bride abattue et vinrent où leurs gens combattaient ceux d'Alfarin. Parmi eux étaient Talanque, Ambor, le roi de Dace, Gandalin et Lasinde, qui avaient dressé une forte escarmouche, pensant amuser ceux de la ville, tandis que l'armée de mer assaillait le port ; mais ils furent découverts trop tôt, à tel point qu'ils trouvèrent une forte résistance de part et d'autre.

De leur côté, Norandel et Belleris avaient gagné les barrières, et repoussé les ennemis jusqu'aux fossés. Ce que voyant Esplandian et Frandalo, ils mirent pied à terre, et, couverts de leurs écus, tenant leurs épées au poing, ils traversèrent la foule.

La tuerie fut grande, car les Alfarins, pour défendre leur terre, sortirent à la file, et les chrétiens, pour la conquérir, faisaient choses admirables.

Mais le lieu était si peu spacieux qu'ils ne pouvaient attaquer leurs ennemis comme s'ils eussent été en pleine campagne. De telle sorte qu'Esplandian et Frandalo, voulant vaincre ou mourir, et poursuivant les Alfarins en la ville, ils se trouvèrent eux deux seuls enfermés au milieu de leurs ennemis, et si avant que, sans Frandalo, Esplandian, qui ne faisait que tuer et abattre, était entouré de tous côtés, quand il le retira un peu du côté du portail.

Les deux chevaliers connurent bien le danger dans lequel ils étaient. C'est pourquoi, gagnant petit à petit les degrés par lesquels on montait à la muraille, ils soutinrent maints durs assauts, sans qu'on pût leur nuire, bien qu'on leur lançât sans cesse lances, pierres, javelots et tout ce qui pouvait tomber entre les mains de leurs ennemis. Car nul d'eux n'osait en venir au combat de la main ; et si quelqu'un s'avançait pour montrer sa prouesse, il recevait la mort ou était renversé du haut en bas.

Sur ces entrefaites, Norandel et ses compagnons, qui avaient vu Esplandian et Frandalo dans ce danger, tâchaient, par tous les moyens possibles, d'écheler sur la ville ou d'en rompre les portes. Mais c'était en vain ; ceux du dedans les défendaient avec huile, eau bouillante, bûches et tronçons de bois, tellement que plusieurs furent accablés et y finirent piteusement leurs jours.

Pendant qu'ils combattaient ainsi de part et d'autre, survint là un chevalier armé de toutes pièces venant du havre, qui s'écria tant qu'il put :

— Courage, enfants, courage ! Défendez bien ce quartier ! Nos ennemis de mer n'ont encore trouvé moyen de mettre un seul homme à terre, et il leur en est déjà mort plus de deux cents.

— Par nos dieux ! répondit l'un d'entre eux, je n'en vois ici nul qui s'épargne, et nous ne pouvons pourtant nous rendre maîtres de ces deux chevaliers.

— Comment ? dit l'autre.

— Ils sont entrés ici pêle-mêle, et il y a plus de deux heures que nous sommes après eux pour les vaincre. Mais c'est folie, car le plus jeune combat si brusquement que nous n'en osons approcher. Ce qui plus est, lui et son compagnon ont gagné malgré nous cette montée, où ils tiennent fort et si bien, que nous ne pouvons trouver moyen de les en chasser, encore que beaucoup des nôtres y aient été tués ou blessés.

— Je suis d'avis, dit le chevalier, qu'on les prenne à merci, car ils sont peut-être tels, que, pour les rendre à ceux du dehors, nous recouvrerons le roi Armato, et les ferons retourner.

A ce conseil, tous prêtèrent l'oreille, et s'avança le chevalier qui avaient proposé cet avis, faisant signe à Esplandian qu'il voulait parlementer. L'assaut fut suspendu quelque peu.

— Ecoutez, chevaliers, dit celui qui avait proposé de parlementer, vous voyez bien qu'il vous est impossible d'échapper, et serait dommage que deux guerriers si preux mourussent si jeunes et à la fleur de leur âge... Voici ce que nous vous proposons : rendez-vous, et nous vous sauverons la vie !...

— Damp chevalier, répondit Esplandian, si nous mourons à cette heure, nous en serons quittes pour une autre fois... Nous avons le cœur si bon, et telle confiance en Jésus-Christ, pour la foi duquel nous combattons, qu'il nous donnera moyen, non-seulement d'échapper à ce péril, mais encore de saccager la ville et de vous emmener tous captifs. Ainsi, prenez pour vous-mêmes ce conseil, et rendez-vous les premiers avant que la fureur de Dieu vous y force plus aigrement...

Quand ceux qui étaient à l'entour entendirent ces paroles, depuis le petit jusqu'au grand, ils s'écrièrent à haute voix :

— A mort le méchant !... Qu'il meure sans plus tarder !...

Alors ils les assaillirent si rudement, que les deux chevaliers furent contraints de se retirer au plus haut des degrés. Mais, peu après, ils les repoussèrent à leur tour si vivement à coups de de pierres, dont ils trouvèrent quantité au portail, que dès lors ils perdirent l'envie de les tourmenter.

Aussitôt que Norandel et ceux du dehors entendirent cette rumeur mêlée à la voix de leurs compagnons, qu'ils croyaient d'abord morts ou pris, ils s'avisèrent de mettre feu aux portes et de les brûler, tandis que les autres donnaient cet assaut.

Et de fait, chacun courut au bois, ce dont les Alfarins s'aperçurent. Toutefois, ils n'eurent pas

moyens de les en empêcher. Aussi le pont-levis, les herses, furent entièrement embrasés.

Ce spectacle leur affaiblit tant le cœur, que la plupart se mit en fuite vers le grand temple de Jupiter, qui était le principal fort de leur ville.

Les autres demeurèrent en ferme délibération de mourir plutôt que de laisser pénétrer les ennemis.

Ceux-ci, voyant la porte abattue, allèrent tant quérir d'eau, qu'ils purent, peu après, donner par cet endroit un assaut qui dura jusqu'à la fin du jour. Et encore ne seraient-ils point entrés dans la ville, tant était grande la résistance, si les deux chevaliers qui étaient au haut du portail ne les eussent si fort endommagés à coups de bûches et de cailloux, que nul d'eux n'osait quasi se montrer.

Par ainsi, les chrétiens demeurèrent vainqueurs et maîtres de la ville. Un grand nombre de peuple, tant hommes que femmes, passèrent par le glaive, et plus encore fussent demeurés sur le champ de bataille sans les ténèbres de la nuit, même du côté du port, où Gastilles et ses gens étaient entrés au milieu et au plus fort de la mêlée. Toutefois, ce dernier, craignant que les Alfarins ne se ralliassent en la place, et qu'ils ne fussent repoussés pendant l'obscurité, commanda de sonner la retraite, assuré d'avoir la ville à sa discrétion aussitôt que le jour paraîtrait. C'est pourquoi il envoya incontinent vers l'armée de terre, afin que de leur côté ils en fissent autant.

Sur ces entrefaites, chacun se retira, mettant gros guet aux lieux les plus nécessaires.

## CHAPITRE XXXIV

Comment, après l'assaut d'Alfarin, Esplandian et Frandalo envoyèrent Gandalin et Lasinde vers la reine Héliaxe et le géant Foron.

La ville ainsi conquise, comme vous avez entendu, et le peuple retiré au grand temple de Jupiter, Esplandian, ne voulant pas perdre la belle Héliaxe ni le géant Foron, que lui et Frandalo avaient laissés avec la demoiselle Carmelle, pria Gandalin et Lasinde de les aller quérir, et envoya avec eux Sergil, son écuyer, pour les guider.

Ils partirent donc tous trois, et tant ils cheminèrent, qu'ils trouvèrent le géant et la princesse autour d'un grand feu que Foron avait allumé. Alors ils mirent pied à terre, et, saluant Héliaxe, Gandalin lui dit :

— Madame, monseigneur Esplandian vous prie de venir où il vous attend.

— Mes amis, répondit-elle, je ne sais qui est celui duquel vous me parlez. Bien est-il vrai que j'ai été amenée ici par deux chevaliers, l'un desquels est Frandalo, que je connais de longtemps; quant à l'autre, je ne l'ai jamais vu, que je sache.

— Madame, dit Carmelle, c'est le fils du bon chevalier Amadis de Gaule, tant renommé par le monde.

— Vraiment? répondit Héliaxe. J'ai quelquefois ouï parler de lui.

— Et aussi, comme je crois, dit Carmelle, de monseigneur Esplandian, son fils; car lui, sans autre aide, s'est emparé de la Montagne Défendue, a pris dernièrement le roi Armato, votre beau-père. Il passe, je puis vous l'assurer, pour l'un des plus gracieux chevaliers que l'on sache!...

— Je m'ébahis donc, répondit-elle, comment il s'est montré si mal appris à mon endroit. Il ne m'a pas dit une seule parole tant que j'ai été en sa compagnie... Il me semble toutefois qu'étant sa prisonnière, il ne pouvait moins faire envers moi que de me réconforter ou de promesses ou par de belles paroles, ce dont il s'est si mal acquitté, qu'il ne sera jour de ma vie que je ne m'en plaigne grandement...

— Madame, dit Carmelle, vous le prenez le plus mal du monde, car s'il a différé de vous parler, ça été seulement pour la connaissance que Frandalo vous montra... Il est ami si particulier du chevalier, qu'il a bien voulu lui octroyer cet honneur.

— Vous en direz tout ce que vous voudrez, répondit Héliaxe; néanmoins, s'il n'a autre excuse que celle que vous dites, il ne perdra de sa vie la réputation qu'il a acquise à mon endroit.

— Madame, dit à son tour Gandalin, je suis sûr qu'il amendera cette faute tout ainsi que vous voudrez..... Avisez, je vous prie, à ce qu'il vous plaît de faire, car il nous a commandé de vous obéir entièrement...

— Mes amis, répliqua Héliaxe, je dormirais volontiers en attendant le jour, puis j'irai où il vous plaira; mais, auparavant, je vous prie de me dire ce qu'était cette rumeur que j'entendais tout à l'heure vers la ville?

— Madame, répondit Lasinde, elle a été prise d'assaut il n'y a pas encore trois heures...

— Ah! dieux! dit-elle, quel malheur pour ce pauvre peuple! Je crois que tout a été mis à mort.

— Non pas, madame, répondit Lasinde; la plupart se sont sauvés dans le temple de Jupiter... Seulement, je crois qu'ils pourront s'y garantir à peine demain, vu qu'on a parlé d'y mettre le feu...

— S'il en est ainsi, dit Héliaxe, que Frandalo use de quelque moyen envers ses compagnons, et que celui qui vous envoie vers moi soit assez humain pour épargner ces malheureux..... J'ai espérance qu'ils en prendront pitié et auront égard à la demande que je leur ferai, et, afin que ce ne soit pas trop tard, délogeons de céans, je vous prie, dès que nous y verrons assez clair pour nous conduire.

Et, se couchant sur un manteau, Héliaxe passa cette nuit assez mal à son aise.

## CHAPITRE XXXV

Comment Gandalin et Lasinde conduisirent l'infante Héliaxe et le géant Foron en la ville d'Alfarin, vers Esplandian et Frandalo, et de l'honnête et bon traitement que ces chevaliers lui firent.

Héliaxe, qui n'avait aucunement reposé la nuit, tant lui était dure la perte d'Alfarin, propre apanage d'Alforax, son mari, la contrée la plus plaisante et délicieuse de toute la Turquie; Héliaxe, voyant l'aube du jour apparaître, éveilla les deux chevaliers et leur demanda si elle pouvait arriver avant la ruine du temple.

Elle espérait que le peuple serait sauvé par les prières et humbles supplications qu'elle adresserait pour lui, tant à Esplandian qu'à Frandalo.

Lors, ils montèrent tous à cheval et firent telle diligence, qu'ils entrèrent dans la ville au moment où chacun se mettait en équipage pour donner l'assaut à la forteresse.

Frandalo aperçut Héliaxe d'assez loin; il piqua vers elle, et lui donna le bon jour; puis il prit son palefroi par les rênes, et, ayant la tête nue, il la conduisit où étaient Esplandian et ses compagnons.

Tous lui firent très bon accueil, sachant qu'elle était fille et femme de rois.

— Lequel d'entre ces chevaliers est Esplandian? demanda la princesse Héliaxe à Frandalo.

— Madame, répondit-il en le lui montrant, le voici prêt à vous faire service, ainsi qu'il m'a assuré.

Quand Héliaxe vit Esplandian si jeune et si beau, elle fut ébahie et s'émerveilla de ce que la nature l'avait pourvu de tant de perfections, et principalement de cette force et prouesse sans pareille qui le recommandait même parmi les plus valeureux.

Elle dit à Frandalo :

— En bonne foi, je l'ai ouï estimer en plusieurs lieux l'un des meilleurs chevaliers du monde. J'ai entendu dire à son propos des choses que je n'eusse jamais pensées de lui, vu le peu d'âge qu'il a. De sorte que si la courtoisie lui est aussi facile que les armes et la beauté, je crois qu'il doit être le gentilhomme le plus accompli qu'on puisse souhaiter; ce dont je pourrai me convaincre présentement s'il m'accorde ce que je lui demanderai...

— Madame, répondit Esplandian qui ne put s'empêcher de rougir des louanges qu'elle lui donnait, vous seriez bien la première que j'aie refusée de ma vie. Comment ne serais-je pas prêt à vous obéir, à vous qui êtes si belle et si gracieuse?.....

— Je vous supplie donc, chevalier, dit Héliaxe, de pardonner à ce peuple qui est au temple et de me rendre la liberté afin que je puisse l'envoyer où bon me semblera.

— Madame, répondit Esplandian, vous ne serez pas refusée pour si peu. Je ferai en sorte auprès de ces chevaliers pour qu'ils vous accordent comme moi votre demande, c'est-à-dire votre liberté et même celle de Foron, pour vous conduire où il vous plaira... Pour l'amour de nous, avisez, s'il vous plaît, à nous commander autre chose : nous vous obéirons de très bon cœur.

Bien humblement les remercia la princesse Héliaxe, et, s'adressant à Frandalo, elle lui dit :

— Sire chevalier, le bien que vous et vos compagnons me faites ne sera jamais par moi mis en oubli. Aussi essaierai-je tôt ou tard, par tous les moyens, de le reconnaître... Et, pour Dieu! faites, s'il vous plaît, retirer vos gens, afin que ces pauvres misérables puissent sortir ainsi que vous m'avez accordé. Pendant ce temps, je m'en vais les réconforter, car je me doute bien que presque tous sont plus morts que vifs...

Lors elle pria Carmelle de l'accompagner, et toutes deux, sans autre compagnie, vinrent à la porte du temple qu'elles trouvèrent bien close et remparée.

Héliaxe appela longtemps. Personne ne vint lui répondre; mais jamais pauvre homme ramené du gibet par grâce du prince ne fut plus aise que ce peuple quand il reconnut la princesse, pensant aussitôt que le roi Alforax avait fait quelque accord avec ses ennemis. Par ainsi, les assiégés ouvrirent un petit guichet par où les deux demoiselles entrèrent dans le temple.

Cela fait, ils demandèrent à la princesse comment elle était venue si à propos secourir ceux qui n'attendaient pour toute miséricorde qu'une mort cruelle.

— Mes amis, répondit Héliaxe, j'ai tant fait avec les chrétiens par le moyen de Frandalo que je connais de long temps, qu'ils vous laissent sortir les vies sauves et aller où bon vous semblera, ainsi que moi qui étais aussi comme vous tombée entre leurs mains... Voyez si vous voulez me suivre à Tésifante où monseigneur Alforax est à présent, lequel, pour l'amour de moi, vous fera autant de gracieuseté qu'il lui sera possible.

Quand ces pauvres gens éperdus entendirent le pacte qu'on leur présentait pour l'amour de leur dame, ils s'accordèrent tous d'aller avec elle et de ne l'abandonner jamais, la remerciant très humblement du bien qu'elle leur aurait procuré.

— Or, qu'ils se désarment donc ceux qui ont harnais, ajouta Héliaxe, et qu'ils s'en viennent tous avec moi!...

Lors, ainsi accompagnée, elle s'en retourna vers Esplandian, et lui montrant grand nombre de femmes et de petits enfants qu'elle avait autour d'elle, elle lui dit :

— Seigneur, contemplez le bien dont vous êtes cause, et songez au dommage que c'eût été si ce petit peuple eût souffert la mort pour chose non offensée... Quand vous n'auriez fait de votre vie d'autre bien que celui-là, oui, vous êtes digne de grand mérite! Et toutefois, dit-elle en souriant, il ne sera jour de ma vie que je n'aie grande occasion de me plaindre de vous, vu le peu d'estime que vous avez fait de moi quand Frandalo et vous êtes venus me trouver devant mon pavillon, après la défaite de mes chevaliers...

— Comment, madame? demanda Esplandian.

— Je m'étonne, répondit-elle, pourquoi vous me faites telle demande, attendu que vous pouviez soupçonner l'ennui qui me dévorait alors ; et néanmoins, vous n'avez quasiment pas daigné me saluer ni me parler... En bonne foi, c'était mal à vous !...

— Madame, répondit Esplandian, je vous supplie très humblement de me pardonner; car le péché que j'ai commis en cet endroit ne fut pas par ignorance... Mais je craignais mettre le seigneur Frandalo en quelque jalousie, le voyant si affectionné à vous faire service, et remarquant le bon visage que vous lui montriez malgré la perte de vos gens.

— Cette excuse n'est pas raisonnable, répliqua Héliaxe : aussi ne vous sera-t-elle pas remise si aisément.

— Madame, dit Esplandian, je suis tout prêt à porter la pénitence de cette faute.

— La pénitence que vous en aurez, répondit la princesse, sera que, suivant la grâce que vous avez faite à ce pauvre peuple et à moi aussi, vous nous donnerez la liberté de nous retirer en la ville de Tésifante, vers mon mari, qui vous en saura très bon gré.

— Madame, dit Esplandian, vous avez déjà entendu le vouloir de nous tous ; vous pouvez aller librement en quelque lieu qu'il vous plaira, où moi-même je vous conduirai si vous l'avez pour agréable.

Sur ce, Héliaxe fit de grands mercis à ces courtois chevaliers, prit incontinent congé d'eux et s'en alla vers Tésifante, suivie de Foron et d'une infinité de peuple.

## CHAPITRE XXXVI

Comment la princesse Héliaxe, ayant pris congé de Frondalo, se mit en chemin pour joindre son mari qu'elle rencontra aux environs de la Fontaine Aventureuse ; et comment ce prince fut étonné de la revoir en vie, en honneur et en beauté.

Frandalo n'avait pas voulu laisser partir ainsi la belle princesse Héliaxe sans lui faire conduite, au moins pendant quelques lieues. Mais au bout d'un peu de temps, elle le renvoya fort gracieusement.

— Il vous faut retourner vers vos amis, lui dit-elle ; vous êtes blessé, fatigué, et j'aurais remords de vous harasser davantage. Et puis, bien que, comme bon chevalier, vous ayez le pouvoir de me servir et de nous sauver, moi et les miens, il pourrait arriver que je n'aurais pas le moyen d'en faire autant pour vous, si vous tombiez entre les mains de monseigneur Alforax, qui, comme je le pense, aura été averti de ma mauvaise fortune, par quelques-uns des chevaliers qui ont dû fuir. Aussi, je ne doute pas qu'il ne soit déjà en campagne avec grosse troupe de gens pour venir à mon secours. S'il en était ainsi, je le connais si peu patient que s'il vous rencontrait, ému comme il doit être de la perte d'Alfarin et de l'injure qu'ont reçue mes chevaliers, ainsi que moi-même, le plaisir que vous voulez me faire tournerait au danger de votre personne et à un grand ennui pour moi-même. Par ainsi, je vous prie de ne pas passer outre et de vous en retourner ..

Frandalo connut qu'Héliaxe le conseillait prudemment, et, à cette cause, il la recommanda à Dieu, la laissa en la garde de Foron et reprit le chemin où il avait laissé ses compagnons.

Il était déjà tard ; Héliaxe, en s'approchant de la Fontaine Aventureuse et y trouvant encore son pavillon tendu, délibéra de n'en partir que le lendemain matin, qu'elle se mit directement en route pour Tésifante.

Ayant cheminé jusque vers l'heure de midi, elle rencontra le prince Alforax avec un grand nombre de chevaliers qui, toute la nuit, avaient été sur les hauteurs de la Montagne Défendue, pensant que ceux qui avaient pris sa femme l'y conduiraient pour la garder plus sûrement.

Telle était l'opinion de ceux qui avaient apporté à Alforax la nouvelle de son infortune ; mais ni lui, ni sa troupe n'avaient rencontré un seul homme, et ils s'en retournaient tout dolents à la Fontaine Aventureuse quand ils aperçurent la princesse Héliaxe.

Alforax courut l'embrasser et, en la baisant, il lui demanda comment elle s'était ainsi échappée ?...

— Sire, répondit-elle, après que je vous l'aurai bien raconté, penserai-je encore qu'il vous sera malaisé de le croire. A dire vrai, il semble que la fortune ait pris plaisir à me faire connaître en un même jour tout le bien et tout le mal qu'elle peut en mon endroit.

Alors, Héliaxe commença à raconter la défaite de ses chevaliers, les propos que Frandalo et Esplandian lui avaient tenus, et enfin l'honnête traitement dont ils avaient usé envers elle.

— Vraiment, madame, dit Alforax, c'est bien un cas étrange, et je ne puis concevoir comment ces chrétiens, ayant pris d'assaut ma ville d'Alfarin, ont usé de telle humanité non-seulement envers mon peuple, mais encore envers votre honneur, à vous qui êtes si belle ! Il faut croire que nos dieux, ayant eu pitié de moi, vous ont gardée comme la chose que j'aime et estime le plus. Et toutefois, si je vis un an, je vous jure et promets de réunir tant de gens que la cité de Constantinople et son par-

jure empereur en souffriront tellement qu'il en sera mémoire mille ans après ma mort !...

Héliaxe le voyant entrer ainsi en colère, lui répondit pour le modérer quelque peu :

— Seigneur, vous pourrez le faire quand il vous plaira, mais je vous supplie de parler un peu à ce peuple désolé et de le réconforter le moins mal que vous pourrez, car il a mis toute sa confiance en vous.

Alforax comprit qu'en effet il devait du réconfort à tous ces malheureux. Il les fit tous approcher et leur tint des propos encourageants, après quoi ils s'en retournèrent à Tésifante.

## CHAPITRE XXXVII

Comment Gastilles prit congé d'Esplandian, puis fit voile vers Constantinople pour voir l'empereur; de l'arrivée de Palomir, Branfil et autres chevaliers de la Gande-Bretagne en la ville d'Alfarin.

Une fois la ville d'Alfarin mise au pouvoir des chevaliers de la Montagne Défendue, Gastilles fit ses préparatifs pour retourner à Constantinople; quand ils furent terminés, il vint trouver Esplandian et lui parla de cette manière :

— Chevalier, lorsque je laissai l'empereur, il me commanda fort expressément de l'avertir le plus tôt possible de ce qu'il me serait survenu afin qu'il avisât ou de venir en personne, si la nécessité y était, avec l'armée qu'il assemble de jour en jour, ou de la renvoyer, car l'hiver commence déjà à nous menacer. Comme, grâces à Dieu, je vois les affaires en très bon train, je suis résolu, sous votre bon plaisir, de partir demain et de retourner vers l'empereur, afin qu'ayant entendu par moi comment le tout s'est passé, il n'entre pas pour cette année en plus grande dépense... Je le lui eusse déjà fait savoir, si je n'eusse attendu l'issue de cette entreprise, qui est achevée enfin comme nous l'avions désiré.....

— Chevalier, répondit Esplandian, puisque l'empereur aura plaisir et profit à votre retour ainsi que vous dites, vous ferez bien d'aller le trouver. Je vous supplie d'une chose, c'est de lui présenter mes très humbles recommandations à sa bonne grâce, et de l'assurer qu'il n'a dans son royaume ni gentilhomme ni chevalier plus dévoué que moi. Quant au surplus, comme vous avez vu et su la plupart de nos affaires, et que vous entendez l'état où elles sont, vous pourrez l'en avertir. Ainsi, je fais garder le roi Armato en attendant que l'empereur en ordonne, puisqu'il est son prisonnier..... Pour la Montagne Défendue, je l'ai conquise sous la faveur de la princesse Léonorine, et je ne la tiens aujourd'hui qu'à titre de son châtelain et serviteur, tel que je serai toute ma vie. Mais s'il lui plaisait de donner à Frandalo la ville d'Alfarin, tant pour lui augmenter son bon vouloir que parce qu'il mérite davantage, il me semble qu'il ferait très bien en regardant au service et fidélité que Frandalo a toujours eu lieu de montrer... Vous lui direz aussi que, suivant le commandement que m'a fait mon père, je compte bientôt aller à Constantinople, et là me présenter à lui et à la belle Léonorine, ainsi que je les fis avertir naguère par la demoiselle Carmelle, dont il peut vous souvenir... Je vous prie, cependant, de m'excuser envers eux d'avoir tant différé; vous savez à peu près, je crois, ce qui en a été cause...

— Chevalier, répondit Gastilles, l'empereur mon oncle vous désire tant en sa compagnie, que je n'ai jamais vu un homme plus attristé, ni madame ma cousine même, quand ils ont vu le navire de la Grande-Serpente s'ébranler et traverser le détroit du Bosphore. Je leur dirai tout ce dont vous me chargez et demain, dès le point du jour, je prendrai la route de la Grèce.

— Ne voulez-vous pas, auparavant, dit Esplandian, voir Frandalo, Maneli et les autres qui sont au lit, blessés, et savoir d'eux s'ils ne veulent rien demander à l'empereur ?

— Oui bien, répondit Gastilles.

— Allons ! je vous tiendrai compagnie, dit Esplandian.

Ils vinrent au logis de Frandalo, où ils ne furent pas plutôt arrivés, que ceux qui faisaient le guet sur la tour du port découvrirent environ à trois milles en mer un grand navire qui, à pleines voiles, tirait droit à Alfarin. Ils s'en vinrent incontinent avertir Gastilles de ce fait. Celui-ci fit partir sur l'heure deux brigantins, pour aller s'assurer si c'était des amis ou des ennemis.

Mais ils revinrent peu après avec ce vaisseau, sur lequel naviguaient Palomir, Branfil, Hélian-le-Délibéré, Garnates du Val-Craintif, et Bravor, fils du géant Balan, que le roi Amadis avait fait chevalier depuis peu, Ymosel de Bourgogne, Ledarin de Frajarque, Listoran de la Tour Blanche, Trion, cousin de la reine Briolanie, Tentilles-le-Superbe, Guil-le-Bien-Estimé, avec Grodonan, frère d'Angriote d'Estravaux, et les deux fils d'Ysanie, gouverneur de l'Ile Ferme, et beaucoup d'autres ensemble qui s'étaient embarqués en la Grande-Bretagne pour venir au secours d'Esplandian.

En côtoyant la Montagne Défendue, ils avaient su par des pêcheurs la défaite de l'armée d'Armato, sa captivité, ainsi que la prise d'Alfarin. Ils eurent un plaisir sans pareil de cette agréable nouvelle, surtout quand ils se furent assurés par les gens de Gastilles qu'aucun de leurs compagnons n'était mort à ce cruel assaut de la ville.

Arrivés au port, ainsi qu'ils prenaient terre, Esplandian et plusieurs autres, avertis de leur venue, vinrent au devant d'eux pour les recevoir, et Dieu sait les caresses, embrassements et bonnes chères qu'ils se firent les uns aux autres.

Puis Esplandian les mena en son logis, où ils se rafraîchirent environ deux heures. Après quoi, comme il leur parlait avec chaleur de Frandalo, ils le prièrent tous de les conduire où gisait le malade ; ce qu'il fit volontiers.

Mais quand Frandalo sut qui ils étaient, il fut presque honteux de les voir tant s'humilier devant lui ; il ne savait bonnement que leur dire.

Comme il souriait à l'un et à l'autre, Palomir lui parla de telle sorte :

— Sire chevalier, mes compagnons et moi nous vous avons ouï tant estimer en haute chevalerie, qu'il n'y a personne d'entre nous qui ne voulût vous faire service et vous obéir dorénavant comme à leur chef et capitaine... Par ainsi, guérissez-vous vite, afin que nous puissions bientôt guerroyer sous votre conduite !...

— Messeigneurs, répondit Frandalo, pardonnez-moi, je vous supplie ; je sais assez combien je suis moindre que vous ne me faites, et indigne de l'honneur que vous me portez..... Je n'ai jamais fait chose qui mérite louange que par le moyen de monseigneur Esplandian... Toutefois, j'espère, si Dieu me prête longue vie et santé, de m'employer désormais de telle sorte que chacun connaîtra le désir que j'ai de faire service à la chrétienté, et à vous tous particulièrement.

— Mon compagnon, dit Esplandian, mettez-vous, je vous prie, en peine de vous rétablir ; puis nous deviserons ensemble du reste. Et, comme ces chevaliers sont las et fatigués de leur long voyage, donnez-leur congé pour aujourd'hui ; demain, nous viendrons vous revoir.

Il disait ainsi, craignant que le trop parler ne causât quelque accident de fièvre à Frandalo, car Gastilles avait été auparavant plus de deux heures devisant avec lui des propos qu'il avait tenus avec Esplandian sur son retour vers l'empereur.

Les chevaliers nouvellement arrivés lui donnèrent donc le bonsoir et sortirent de sa chambre.

Le lendemain, à l'aube du jour, Gastilles prit congé de ses amis et compagnons. Ses vaisseaux étaient prêts, il s'embarqua.

## CHAPITRE XXXVIII

Comment Gastilles, neveu de l'empereur, arriva à Constantinople et rendit compte des divers événements que nous venons de raconter ; et comment la princesse Léonorine se mutina contre Esplandian, qui n'arrivait pas assez vite à son gré.

Huit jours après son départ d'Alfarin, Gastilles entrait dans le port de Constantinople.

L'empereur le vint recevoir jusque sur la grève, puis le mena en son palais, s'informant de lui avec une grande affection, comment il avait exécuté son voyage, et si Armato s'était retiré ou non.

— Seigneur, répondit-il, le bon chevalier Esplandian et ceux de sa compagnie se recommandent tous très humblement à votre bonne grâce, et principalement Frandalo, qui est, je puis bien vous l'assurer, l'un des meilleurs serviteurs que vous eûtes jamais.

Il disait ces mots, lorsque survint l'impératrice, accompagnée de l'infante Léonorine, de la reine Menoresse, et d'autres dames et demoiselles. Gastilles leur fit sa révérence ; et, pendant qu'il s'amusait à faire les recommandations d'Esplandian à la princesse Léonorine, l'empereur lui dit :

— Vraiment, mon neveu, vous achèverez le récit de votre entreprise, puis vous gouvernerez les dames, si bon vous semble... Commencez par nous déduire le menu tout ce qui vous est advenu en ce voyage.

— Sire, dit-il, nous eûmes si bon vent au sortir de ce port, que, sans aucun détour, nous arrivâmes en la Montagne Défendue ; et, toutefois, nous ne sûmes faire tant de diligence, qu'Esplandian, avec son navire de la Grande-Serpente, et l'équipage de Frandalo, n'eussent déjà mis à fond partie des vaisseaux de vos ennemis, et donné la chasse au reste, jusque bien au dedans de la Turquie. Mieux encore . à la nuit tombante, le roi Armato fut pris, et son armée mise en déroute.

Gastilles raconta ensuite la colère du roi turc, les menaces et propos qu'il lui tint, et puis la défaite des vingt chevaliers à la Fontaine Aventureuse, les escarmouches et assauts d'Alfarin, le danger où Esplandian et Frandalo se trouvèrent, la prise de la ville, celle d'Héliaxe, sa délivrance, celle du peuple, qui s'était sauvé dans le temple de Jupiter, et comment, avant son embarquement pour retourner vers lui, était arrivé de la Grande-Bretagne un navire avec plusieurs chevaliers, qu'il nomma tous par noms et surnoms.

— Au reste, ajouta-t-il, Sire, le bon chevalier Esplandian m'a prié de vous dire qu'il fera garder le roi Armato jusqu'à ce qu'il l'ait livré entre vos mains, ou à qui il vous plaira ; et semblablement la ville d'Alfarin ; mais qu'il ne rendra la Montagne Défendue à autre qu'à madame Léonorine, sous le nom de laquelle il l'a conquise, et espère la défendre comme son châtelain, serviteur, et non autrement.

— Quand l'aurons-nous ici ? dit l'empereur.

— Ce sera le plus tôt qu'il lui sera possible, à ce qu'il m'a assuré, dit Gastilles. En bonne foi, je voudrais que ce fût aujourd'hui, plutôt que demain, tant j'ai bonne volonté de le connaître, pour les hautes vertus chevaleresques qui augmentent en lui de jour en jour ; au point que, si le chevalier de la Verte Épée a été estimé le meilleur du monde, son fils, aujourd'hui, lui ôte une grande partie de cet honneur. Aussi, tout considéré, je crois qu'Amadis n'a pas plus fait en dix ans qu'Esplandian en dix semaines.

— Mais, beau sire, Frandalo fait-il bien son devoir, comme vous m'assurez ?

— Sire, répondit Gastilles, il n'est possible de faire mieux. Le seigneur Esplandian m'a prié de vous faire entendre que, pour l'entretenir en cette bonne volonté, il est d'avis que vous lui fassiez

présent de la ville d'Alfarin ; il ne sait homme plus digne de la garder que lui.

— Par Dieu, dit l'empereur, Esplandian et ses compagnons l'ont conquise, ils en ordonneront ainsi qu'il leur plaira. Toutefois, s'il ne tient qu'à mon consentement, je suis bien de cet avis, et je ne me lasserai pas de lui faire du bien s'il continue ainsi qu'il a commencé. Et vous, ma fille, dit-il à l'infante Léonorine, que répondez-vous à ce que votre cousin assure, qu'Esplandian ne retient la Montagne Défendue pour autre que pour vous?

— Sire, répondit-elle, je ne sais comment vous ni tant d'autres pouvez l'avoir en si bonne estime, vu le peu d'obéissance qu'il porte à son père ; car s'il était tel que chacun le renomme, il serait venu ici depuis longtemps pour acquitter ce à quoi il est obligé ; ce qui me donne juste occasion de penser que les propos que vous tint Carmelle de sa part, et semblablement tout ce qu'il vous a mandé par mon cousin sont paroles feintes, pour ne pas dire davantage... Aussi n'ai-je pas délibéré, encore qu'il se dise mien, de l'accepter pour chevalier, et moins encore de lui pardonner avant que lui-même vienne s'excuser en personne : j'aviserai alors ce que j'aurai à faire.

L'empereur, qui voyait sa fille parler en colère et rougir plus que de coutume, ne put se tenir de rire et lui dit :

— Comment, ma mignonne, refusez-vous le service du meilleur chevalier du monde?

— Oui, Sire, répondit-elle, et ainsi le doit faire tout maître envers son serviteur, quand il fuit sa présence et n'obéit pas à ses commandements...

— Et vraiment, ma mignonne, reprit l'empereur, je vous en sais bon gré. Plût à Dieu que la nature vous eût donné un corps semblable à votre cœur ; elle vous eût fait homme parfait et non pas femme comme vous êtes!... Or, mon neveu, vous entendez la réponse de ma fille ; je vous prie de la faire parvenir au bon chevalier Esplandian, afin qu'il se dépêche de venir, s'il ne veut pas du tout perdre sa bonne grâce...

Bien que l'empereur tint ces propos en souriant, Esplandian les prit tout autrement, quand il en eut les nouvelles par un écuyer, que Gastilles lui expédia le jour suivant.

## CHAPITRE XXXIX

Comment Frandalo, accompagné de quatre-vingts chevaliers, sortit d'Alfarin pour aller courir vers Tésifante ; de la prise d'Eiraca, capitaine de la ville.

Les chevaliers de la Grande-Bretagne arrivèrent dans la ville d'Alfarin, comme il a été dit, Frandalo et les autres, guéris de leurs plaies.

Belleris, qui travaillait incessamment pour avoir des nouvelles d'Alforax, fut averti par ses espions, qu'il se tenait ordinairement en la grande ville de Tésifante. Il le dit à Branfil et à quelques autres ; ceux-ci, ennuyés du repos, prièrent affectueusement Frandalo de les mener à la guerre, et de trouver moyen de les cacher en bon lieu où ils pussent surprendre Alforax, ou quelques-uns des siens.

Frandalo, leur voulant complaire en tout ce qui lui était possible, leur accorda, avec le bon plaisir d'Esplandian, de partir la nuit suivante et de mener avec eux quatre-vingts chevaliers. Esplandian approuva le projet et il voulut être lui-même de la partie.

En conséquence, ceux qui furent ordonnés pour cette affaire se trouvèrent prêts, et sortirent à la tombée du jour afin de n'être point découverts.

Belleris et Frandalo connaissaient le pays ; si bien que, sans avoir d'autres guides, ils marchèrent droit à Tésifante. Ayant cheminé jusque sur les onze heures du soir, ils se trouvèrent en un chemin fourché, où Frandalo fut d'avis de séparer leur troupe en deux, avertissant les chevaliers qui ne s'étaient point encore mêlés avec les Turcs, de se tenir serrés.

— Car, disait-il, la guerre de ce pays se conduit tout autrement que dans la Grande-Bretagne... Là ils vont presque toujours seuls, et bien qu'ils soient en compagnie, ils s'écartent l'un de l'autre pour la moindre occasion qui peut leur survenir ; mais ici, ceux qui hantent les armes marchent toujours en si gros nombre que les combats qui s'y font sont des combats, non pas des rencontres. Il y a bien pis encore : si trois cents Turcs peuvent surprendre cent, trente, vingt même de leurs ennemis, moins encore, ils se font une gloire de les mettre à mort, préférant leur vengeance à un honneur qui se garde, comme j'ai entendu, dans les pays de l'occident, où l'on combat presque toujours en nombre égal. Ainsi, mes amis, que nul de vous ne s'écarte, marchez en troupe ; je vous assure qu'au lieu où nous allons, nous ne manquerons pas de trouver assez contre qui employer nos armes. Je sais qu'à un demi-mille de Tésifante, Alforax couche souvent en un palais nommé Gruobinahc, qu'il a fait bâtir. Nous pourrons l'y trouver, si la fortune nous favorise quelque peu. C'est pourquoi je me suis avisé qu'il vaut mieux nous séparer en deux troupes : mon neveu, Belleris, prendra à gauche et se tiendra caché près la bourgade de Jentinomêle, d'où il verra aisément sortir ceux Tésifante ; moi, avec Esplandian et la moitié de vous, nous suivrons cette route, qui conduira près Gruobinahc, dans une vallée où nous nous tiendrons à couvert pour secourir Belleris, et lui nous, si besoin était.

Les chevaliers adoptèrent ce plan ; mais leur entreprise se trouva par trop hasardée, ainsi qu'il sera dit.

Belleris donc et sa troupe, ayant laissé Frandalo, cheminèrent tant, qu'environ deux heures avant le jour ils rencontrèrent six soldats, que Belleris salua en langue arabique, leur demandant où ils allaient.

— Seigneur, répondirent les autres, nous voudrions bien être en la ville de Srasse.

— Mes amis, dit-il, nous en sommes sortis cette nuit, et nous allons à Tésifante, avertir le prince Alforax du grand dommage qu'ont fait depuis deux jours ces chiens de chrétiens à tout le peuple d'alentour ; car ils sont sortis d'Alfarin, ils ont pillé, saccagé tout ce qu'ils ont pu rencontrer, et ils sont en ce moment dispersés dans les champs, continuant de mal en pis... Toutefois, s'il vous plaît de nous donner quelque peu d'aide, nous savons

le lieu de leur retraite, et nous les pourrions entourer sans qu'il s'en sauvât un seul...

— Qui êtes-vous, vous qui nous dites ces nouvelles? demandèrent les soldats.

— Compagnons, dit Belleris, je suis Roussan, cousin d'Eiraca, grand capitaine de Tésifante.

— Nous vous dirons donc bonnes nouvelles de lui, répondirent les autres, et chose qui vous sera agréable. Sachez qu'il n'est pas loin d'ici; il est parti de la ville avec deux cents chevaliers pour venir se jeter dans Falandie et la garder mieux qu'on n'a fait d'Alfarin. Mais comme il nous a commandé de marcher devant nous, nous ne vous tiendrons à présent plus long propos...

Cela dit, ils les commandèrent à Dieu et s'éloignèrent.

— Mes amis, dit Belleris, que le bonjour que je vous désire vous soit donné!...

Ainsi passèrent outre les soldats. Ils ne s'éloignèrent guère sans que Belleris envoyât après eux. Craignant qu'ils ne découvrissent son entreprise, il les fit tailler en pièces.

Il envoya aussitôt un de ses écuyers qui connaissait les chemins pour avertir Frandalo que les ennemis étaient en campagne avec une forte troupe, et qu'il fallait à tout prix se rassembler.

L'écuyer fit grande diligence.

Néanmoins, avant que ces nouvelles fussent venues à Frandalo, Belleris rencontra Eiraca et ses gens, quasi devant Jentinomêle. Ils les joignirent avant qu'ils eussent le temps de lacer leurs heaumes.

Là, le capitaine de Tésifante montra bien qu'il n'était pas apprenti à se trouver en telles affaires : car en véritable preux et vaillant champion, il se mêla parmi les chrétiens, et, suivi des siens, ils se défendirent à merveille. Bientôt dix des plus braves d'entre eux furent désarçonnés et renversés par terre. Et comme Eiraca se mêlait dans la presse, Norandel et lui se chargèrent avec une telle impétuosité, que l'un fut fortement blessé au bras gauche, et l'autre, perdant les étriers, fit un si grand saut, qu'il demeura étendu de son long sans remuer ni pied ni main.

Les Turcs firent de tels efforts pour retirer leur capitaine de la foule, qu'ils renversèrent quatre chevaliers de la Grande-Bretagne, qui toutefois se relevèrent promptement, mirent la main aux épées, donnant fortement aux jarrets et aux flancs de leurs chevaux, en sorte qu'en moins de rien, plus de vingt Turcs leur tinrent compagnie et beaucoup y perdirent la vie.

Dans cette charge, Enil et Gavarte furent grièvement blessés; les autres furent si mal traités que, sans la troupe de Frandalo qui survint, ils eussent été complétement battus...

Si la troupe de Frandalo avait si longtemps tardé, c'est que l'écuyer que Belleris envoya vers elle n'avait pu l'atteindre que dans la vallée où elle devait se rendre. Et, bien qu'elle entendît retentir les coups du combat, elle ne se douta pas de cette rencontre jusqu'à ce que l'écuyer eût apporté son message.

Alors les gens de cette troupe coururent tous à bride abattue droit où Belleris et ses compagnons hors d'haleine ne faisaient plus que reculer et parer aux coups des autres, qui en auraient mis plusieurs à mort, si le capitaine de Tésifante n'eût voulu qu'on les menât vivants au prince Alforax.

Toutefois, Frandalo, Esplandian et ceux de leur troupe lui firent changer d'opinion; car aussitôt qu'ils virent leurs compagnons si mal menés par les ennemis, ils entrèrent avec une telle rage dans la mêlée que sans Eiraca, qui ce jour-là fit armes non-pareilles, ils leur eussent passé sur le ventre de pleine arrivée.

Par la grande résistance d'Eiraca, le combat dura encore plus d'une grosse demi-heure, durant laquelle il se maintint si courageusement, qu'Esplandian ne pût le faire rendre qu'il ne l'eût abattu et désarmé de son heaume; il se mit alors à merci.

Pendant ce temps, Frandalo et les siens, mêlés aux autres, frappaient à droite et à gauche, tuant les chevaux, arrachant les écus et faisant tant de prouesses que c'était chose admirable. Malgré tous ces efforts, les Turcs ne se montraient point étonnés ni effarouchés.

Ils combattirent de la sorte jusqu'à ce qu'ils virent leur capitaine prisonnier; ce qui fut cause qu'ils prirent presque tous la fuite et tournèrent dos; il en demeura plus de cent cinquante sur le champ de bataille, les autres se sauvèrent à la faveur de la nuit qui était très obscure.

Or, il pouvait être encore une heure avant le jour. Frandalo craignait que ceux de Tésifante, sachant cette affaire, ne sortissent pour venir leur couper passage. C'est pourquoi il fit promptement remonter le capitaine Eiraca à cheval, ainsi que tous les chrétiens qui avaient été abattus. Puis, ils reprirent le chemin d'Alfarin, non pas celui par lequel ils étaient venus, mais plus à l'écart, le long d'un petit sentier, qu'ils suivirent si longuement qu'au point du jour ils entrèrent en un grand bois, où ils descendirent pour repaître eux et leurs chevaux.

Ils n'y séjournèrent pas longtemps pour n'être point surpris; de sorte qu'en faisant bonne diligence ils arrivèrent à la ville au soleil couchant.

Quand on reçut à Tésifante la nouvelle de ce désastre, Alforax en fut tellement désespéré qu'il faillit en mourir.

Nous avons assez longuement parlé de la guerre, maintenant l'Amour viendra en jeu; l'Amour qui, voulant donner quelque soulagement à l'infante Léonorine, laquelle vivait en une étrange peine en attendant l'arrivée de son ami Esplandian, le fit partir d'Alfarin, pour venir la voir à Constantinople, ainsi qu'il sera dit au chapitre suivant.

## CHAPITRE XL

Du grand ennui qu'eut Esplandian, ayant su, par le messager de Gastilles, le mécontentement qu'avait contre lui la princesse Léonorine.

Vous avez naguère appris comment Gastilles raconta à l'empereur tout ce qu'Esplandian lui mandait, ainsi qu'à la princesse Léonorine, et la réponse de celle-ci que Gastilles écrivit à Esplandian par un écuyer qu'il lui envoya exprès, suivant le com-

mandement de l'empereur, afin de lui donner occasion de venir le plus tôt qu'il pourrait à Constantinople.

Cet écuyer fit grande diligence et arriva à Alfarin le cinquième jour après la prise du capitaine de Tésifante. Rencontrant Carmelle à l'entrée de la ville, il s'enquit auprès d'elle s'il trouverait Esplandian à propos, pour lui remettre une lettre que Gastilles lui envoyait.

Carmelle, sage et prudente, soupçonnant qu'il apportait des nouvelles de l'infante Léonorine, capables d'émouvoir outre mesure Esplandian, qui était mal disposé, lui répondit :

— Ecuyer, mon ami, vous pourriez à peine lui parler à cette heure. Mais suivez-moi et me donnez la lettre, je la lui présenterai, puis je vous ferai donner réponse.

L'écuyer la crut et vint au logis avec Carmelle, qui, entrant à la chambre d'Esplandian, le trouva sur son lit devisant avec le roi de Dace.

Lors, elle lui donna la lettre de Gastilles qu'il commença à lire. A mesure qu'il la lisait les larmes lui venaient aux yeux. Aussitôt après, il jeta un profond soupir en disant :

— Ah ! mon Dieu !

La demoiselle, qui le regardait attentivement, se douta aussitôt de ce qu'elle avait pensé et lui demanda s'il se trouvait mal.

— Mal ? répondit-il, oui, et tant que je voudrais être mort ! Voyez vous-même si j'en ai l'occasion...

Alors, il tendit le bras et donna la lettre à Carmelle. Puis, tournant aussitôt le visage d'un autre côté, il se mit à faire le plus grand deuil du monde.

Carmelle, après avoir lu ce que contenait ce message, n'en fit nul cas, et parla ainsi à Esplandian :

— Comment, chevalier, vous étonnez-vous de si peu ? Par mon âme, je vois bien maintenant que l'affection et l'amour des hommes sont bien différents des souffrances que nous autres simples petites femmes endurons, quand nous tombons en cette extrémité !

— En quoi cela ? demanda Esplandian abattu.

— Vous, hommes, reprit Carmelle, vous prenez communément plaisir à manifester ce que vous aimez, soit par paroles, soit par contenance, et, bien souvent, vous feignez plus qu'il n'y en a ; ce qui pis est, tant plus la dame ou demoiselle aimée est de maison, ou de grand mérite, tant plus vous prenez de gloire à ce qu'on connaisse, non-seulement que vous lui portez affection, mais que vous êtes aimés et préférés d'elle sur tous les autres. Ceci est bien le contraire du naturel des femmes, j'entends de celles qui peuvent se nommer sages et prudentes, car plus elles sont hautement apparentes et plus elles ont de crainte que l'on connaisse leurs passions amoureuses... De sorte qu'elles nient ordinairement de paroles et de gestes ce qu'elles portent dans leur cœur, et non sans cause, attendu que ce qui vous tourne à louange, leur apporte une certaine tache à leur honneur, laquelle tache, bien souvent après, elles ne peuvent plus effacer... Par ainsi donc, il est plus que nécessaire de conserver en nous cette modestie et constance ; non que je me veuille restreindre sous cette loi, vu que toute ma gloire dépend de vous...

— De moi, interrompit Esplandian.

— De vous, reprit Carmelle. Tellement que je ne désire plus d'autres biens en ce monde, sinon que l'amour et la servitude que je vous porte soient publiés en tous endroits, afin que ceux qui auront connaissance de votre grande valeur et de mon peu de mérite, apprennent le bonheur que je ressens d'être pour vous ce que je suis... Ainsi, chevalier, il me semble que vous devez prendre en bonne part, et grandement à votre avantage, les propos que, suivant Gastilles, dame Léonorine aurait tenus sur vous devant l'empereur ; car je vous répondrai, sur mon honneur, que vos deux affections sont réciproques, et qu'elle a très sagement agi en usant d'une telle dissimulation... Je ne dis pas qu'elle n'ait aucune occasion d'être mécontente, vu les paroles que je lui ai autrefois dites de votre part ; mais cela est aisé à arranger. Et quand bien même l'amitié qu'elle vous porte depuis si longtemps serait brisée tout-à-fait, ni plus ni moins qu'un arc rompu et ressoudé est plus solide au lieu de la soudure qu'à un autre endroit, ainsi, vous présent et en sa compagnie, vous rassemblerez ce que vous trouverez cassé et la rendrez plus vôtre qu'elle ne fut jamais... C'est pourquoi je vous conseille de lui obéir et d'aller vers elle, dès demain s'il vous est possible...

— Hélas ! Carmelle, répondit Esplandian, quel bien, quel service lui ferai-je désormais, après lui avoir refusé la moindre grâce pour une infinité d'autres qu'elle m'a octroyées, même d'après vous ? Si donc elle a juste occasion de courroux envers moi, l'ayant tant offensée, dois-je espérer autre chose d'elle, sinon un dédain et une haine éternelle ?...

— Seigneur, dit Carmelle, je suis femme, et connais mieux la nature des femmes que vous ne le faites, ainsi que tous les hommes du monde ensemble... Je vous supplie de me croire et d'aller la voir, quelque mauvais accueil qu'elle vous fasse...

— Sur ma foi, mon compagnon, dit le roi de Dace à Esplandian, Carmelle vous conseille si prudemment que vous devez y ajouter foi, ou alors éloigner de tout point cette fantaisie de votre esprit... Considérez, comme il est vraisemblable, que, bien souvent, tant plus l'ardeur de la femme qui aime est extrême et tant plus tôt elle est éteinte et amortie ; car son inconstance est telle, que pour la moindre occasion du monde elle aime trop promptement et oublie aussi inconsidérément... Non que je veuille accuser madame Léonorine de si grande légèreté ; mais, pour parler véritablement des choses, je ne sais sur quelle opinion vous vous fondez, pour faire ainsi état de son amour, attendu qu'elle ne vous a jamais vu, ni vous elle... Par ainsi, vous vous êtes réciproquement aimés, grâce à une certaine renommée qui a proclamé vos perfections. Ce qui, à mon avis, n'est qu'un feu de paille, aussitôt mort qu'allumé...

Le roi de Dace s'arrêta un instant, croyant qu'Epslandian allait protester. Mais Esplandian sonna mot. Lors, le roi de Dace reprit : uel

— Ainsi donc, ne vous étonnez pas a mon- madame Léonorine se trouve si peu amo· vous aujourd'hui. Les femmes qui aime jusqu'au tombent souvent en telle ingratitude et c prit, qu'elles dédaignent, ou pour le moi roche de

en oubli en un instant celui qu'elles ont tant aimé, et qui, pour l'amour d'elles, s'expose à des dangers sans nombre... N'avez-vous jamais connu le bon tour que fit Briséide à Troïlus après la ruine d'Ilion?... Elle l'aimait tant, qu'elle pensa mourir entre ses bras, lorsqu'elle fut contrainte de l'abandonner. Les Grecs pensaient qu'elle voulait se détruire... Toutefois, à peine fut-elle hors de Troie, qu'elle oublia son Troïlus, et reporta tranquillement sur Diomède, roi de Thrace, le violent amour qu'elle avait eu jusqu'alors pour Troïlus, fils de Priam et d'Hécube. Troïlus était mort et Diomède était vivant!...

O Dieu! quelle inconstance superbe et quelle merveilleuse légèreté! Quel sable mouvant que le cœur de cette belle Briséïde!... Rappelez-vous: elle avait entre autres ornements que lui avait donnés son ami Troïlus, une paire de gants parfumés à laquelle, lui vivant, elle avait fait semblant de tenir beaucoup... Eh bien! ce gage d'amour, elle en fit présent à son nouvel ami Diomède, comme signe de l'ardente passion qu'elle ressentait pour lui!... Hélas! qu'eût dit ce pauvre Troïlus, s'il était revenu? Eût-il jamais pu croire à ce prompt revirement du cœur de sa mie?... Non, il n'eût pas voulu le croire!... Le tour était bon; mais il y en a d'autres encore, par exemple celui que joua à son mari Agamemnon, le roi des rois, l'infâme Clytemnestre... Pendant qu'il était au siége de Troie, où il resta peut-être un peu trop longtemps, elle s'enamoura d'Egisthe, fils de Thyeste et de Pélopée; et, comme Agamemnon pouvait les gêner dans leurs amours, ils projetèrent tous deux de l'assassiner, ce qui eut lieu en effet. Voulez-vous en savoir davantage? Ah! la liste est longue de toutes ces folles amoureuses...

Le roi de Dace ouvrait la bouche pour lui réciter une infinité d'autres histoires de ce genre, si peu à la louange des dames, lorsque Esplandian l'interrompit pour lui dire:

— Mon grand ami, je vous prie de ne pas faire ce tort à madame Léonorine; conseillez-moi seulement sur la façon dont je dois me gouverner désormais pour lui satisfaire?

— Allez la voir, répondit le roi de Dace, et, s'il vous plaît, je vous tiendrai compagnie.

— Et je laisserais nos compagnons? dit Esplandian. Ah! je préférerais mourir plutôt que d'agir ainsi.

— Pourquoi? demanda le roi de Dace. Frandalo, Maneli et les autres ne sont-ils pas suffisants pour garder la place pendant votre absence?... Je suis d'avis que vous les mandiez aujourd'hui, et leur fassiez entendre que, pour quelques nouvelles qui vous sont arrivées, vous êtes contraint de les laisser huit ou quinze jours. Par le même moyen, dépêchez l'écuyer de Gastilles, et lui écrivez que vous le remerciez de la bonne souvenance qu'il a de vous. — Vous enverrez aussitôt l'homme vers l'empereur avec la réponse à ce qu'il vous a fait savoir. Pendant ce temps-là, moi je donnerai des ordres afin que nous ayons un navire tout prêt, pour nous porter en la Montagne Défendue où nous nous embarquerons sur le navire de la Grande-Serpente, qui ne manquera pas, comme je pense, de nous conduire à Constantinople. Voyez seulement qui vous désirez prendre avec vous pour vous tenir compagnie?

— Mon grand ami, dit Esplandian, faites tout ce qu'il vous plaira! Je mets complétement ma vie entre vos mains.

— Il suffit, répondit le roi de Dace; mais parlez à nos compagnons et renvoyez l'écuyer.

Esplandian demanda de l'encre et du papier et écrivit à Gastilles, comme le roi de Dace le lui avait conseillé.

Le lendemain, Frandalo et les autres le vinrent voir à son lever, ainsi qu'ils en avaient coutume, et, tout en devisant ensemble de plusieurs propos, Esplandian leur dit:

— Mes amis, je suis contraint de vous abandonner pour quinze jours ou trois semaines, et de m'embarquer dans une affaire qui m'importe grandement... J'emmènerai avec moi mon frère le roi de Dace, Gandalin, Enil et la demoiselle de Danemark, sans plus de monde. Je vous prie de ne le point trouver mauvais; car si je n'étais forcé de le faire, je vous jure ma foi que je m'en excuserais volontiers...

Il n'y eut personne, en toute la compagnie, qui lui osât demander où il comptait aller. Ils lui répondirent seulement qu'il fît ce que bon lui semblerait, et que quant à eux, ils garderaient très bien la place jusqu'à son retour, fût-il un an absent.

Cet assentiment obtenu, Esplandian préparait petit à petit son voyage, pendant que le roi de Dace faisait calfreter, radouber et fréter le vaisseau sur lequel ils devaient naviguer du couchant au levant.

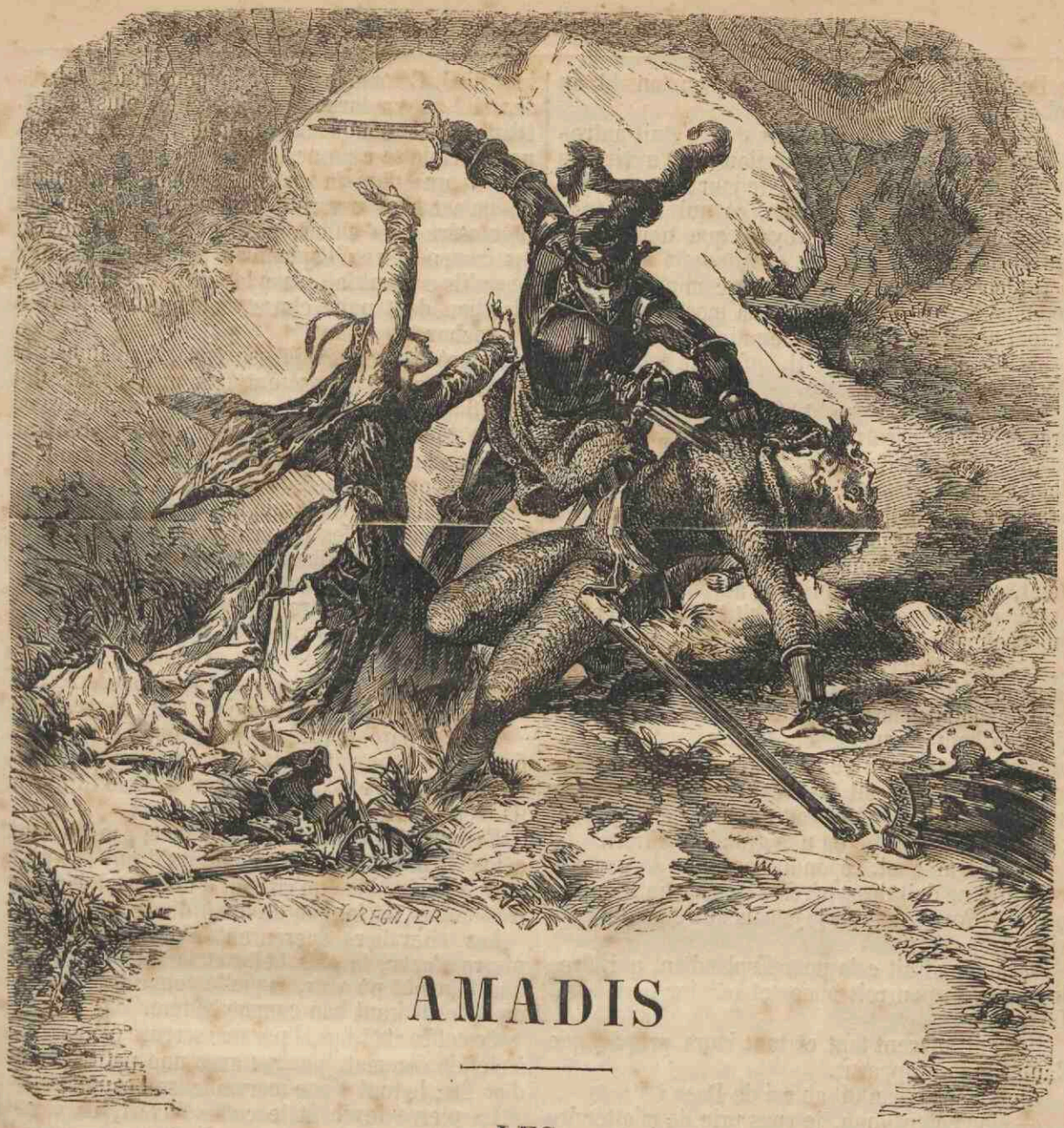
Lors, étant en bon équipage, un lundi de grand matin, Esplandian et ceux qu'il avait désignés s'embarquèrent pour tirer droit vers la Montagne Défendue.

Mais comme ils atteignaient à peine la haute mer, elle se leva si impétueuse par la contrariété des vents, qu'il ne resta plus ni voiles, ni cordes entières. On navigua cependant; mais durant dix jours et dix nuits, ni le patron, ni les nautonniers, excepté le conducteur du cadran, n'eussent su dire où ils étaient; car, durant ce temps, le brouillard et les nuages rendaient l'air si obscur, que ceux du vaisseau se voyaient à peine et qu'ils s'attendaient, sans la miséricorde de Dieu, à être brisés sur un rocher...

Cela faillit leur arriver, au moment où ils abordaient la roche de la Demoiselle Enchanteresse, où ils furent poussés vers les trois heures après minuit. Lors les mariniers jetèrent promptement les ancres, et l'on prit terre en attendant le jour.

les
renco.
messag
Alors
bride al
hors d'

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 81.



# AMADIS

## LES

# CHEVALIERS DE LA SERPENTE

### CHAPITRE PREMIER

Comment Esplandian et ceux de la compagnie montèrent au palais ruiné de la Demoiselle Enchanteresse, et des merveilles qu'ils y trouvèrent.

Esplandian et ceux de sa compagnie, une fois descendus à terre, ignorant le lieu où le navire avait abordé, s'empressèrent d'allumer un grand feu autour duquel ils se couchèrent tous, pensant dormir.

Bientôt ils entendirent au haut de la roche un tel bruit et hurlement qu'ils s'en réveillèrent épouvantés. Les vents commencèrent à s'apaiser, la mer à devenir calme ; le ciel devint si étoilé que, grâce à la clarté de la lune, il faisait clair comme le jour.

C'est pourquoi Esplandian, voulant savoir quel bruit ce pouvait être, résolut d'escalader la montagne.

Il en fut retardé par ses compagnons jusqu'au lendemain matin.

Reconnaissant alors qu'il était sous la roche de

la Demoiselle Enchanteresse, Esplandian dit au roi de Dace :

— Mon grand ami, je pense que c'était autrefois ici et que c'est encore le lieu où le navire de la Grande-Serpente m'a porté le jour même où j'ai reçu l'ordre de la chevalerie, ce qui me donne très bon espoir pour le voyage que nous avons entrepris.

Il raconta alors au roi de Dace comment il avait conquis l'épée qu'il portait, la mort du dragon et tout ce qu'il avait vu de singulier.

— Et c'est ici, ajouta-t-il, qu'est la roche de la Demoiselle Enchanteresse.

— Par Dieu! répondit Gandalin, vous dites vrai, seigneur, car il me souvient qu'un jour, poursuivant un chevalier qui emmenait par force une demoiselle, je trouvai ici Amadis, votre père, et Grasandor, celui-là même que je cherchais, cachés là-haut dans les ruines du bâtiment.

Gandalin lui raconta à son tour, de point en point, comment le tout lui était advenu, et l'amour extrême que ce chevalier portait à celle qu'il avait enlevée malgré elle.

— Mais, ajouta Gandalin, avant de nous séparer, la demoiselle s'accorda à lui, et ils se promirent mutuellement mariage, bien qu'auparavant elle l'eût en haine, plus que chose du monde... Ce revirement était venu de ce qu'ayant su que la violence qu'il lui faisait était causée seulement par son trop d'amour, elle avait oublié sa conduite, et converti son inimitié en une grande amitié...

— En bonne foi, répondit Carmelle, à ce que je vois, nul ne doit désespérer de chose qu'il entreprend... Aussi ne ferai-je jamais autrement de ma vie...

Carmelle disait cela pour Esplandian, qui, avec le temps, la pourrait aimer et oublier tout-à-fait Léonorine.

Ils continuèrent tant et tant leurs propos, que l'aube du jour apparut.

Alors Esplandian dit au roi de Dace :

— Mon compagnon, je vous prie de m'attendre ici, tandis que je monterai là-haut; car je ne veux que Gandalin et Enil pour me suivre. Je les mènerai avec moi, non par crainte d'un danger qui pourrait me survenir, mais seulement afin qu'ils m'aident à soulever la tombe dont je vous parlais naguère.

— Chevalier, répondit le roi de Dace, je vous supplie de ne pas me faire ce tort : je ne vous abandonnerai que pour mourir... Du reste, j'ai une singulière envie de voir ce lieu que je n'ai jamais vu...

— Puisqu'ainsi il vous plaît, répliqua Esplandian, allons! Alors que nos écuyers se chargent des vivres, si nous voulons nous nourrir pendant notre séjour.

Les écuyers furent prompts à obéir à ce commandement, et l'on commença à gravir la montagne de la Roche.

A la fin du jour, Esplandian et ses compagnons pénétrèrent dans l'ermitage où était la grande idole, dont ci-devant il a été parlé, et là ils passèrent la nuit.

Le lendemain ils reprirent leur route, et arrivèrent jusqu'à un lac qui se trouvait en face du palais ruiné. Comme le soleil commençait fort à baisser, ils ne voulurent pas marcher plus avant. D'ailleurs ils étaient trop fatigués : double raison pour eux de se reposer.

Tant que dura la nuit, les serpents, qui abandonnaient leurs cavernes pour venir boire au lac, ne cessèrent de siffler, passer et repasser devant les compagnons d'Esplandian pour les assaillir : ce qu'ils eussent fait, sans la vertu de l'épée d'Esplandian dont nulle chose venimeuse ne pouvait approcher...

Malgré cette merveilleuse épée, Esplandian et ses compagnons reposèrent très mal, et aussitôt qu'il fit jour, ils s'empressèrent de se remettre en route. Puis, traversant les ruines, ils vinrent au palais de la Demoiselle Enchanteresse, et trouvèrent les portes fermées.

Esplandian, sans plus de façon, les poussa rudement du pied : elles s'ouvrirent. Ils entrèrent tous et aperçurent la tombe luisante et le lion dessus.

Lors Esplandian dit aux chevaliers :

— Par Dieu, camarades, quand je suis venu ici à mon précédent voyage, je n'ai pu lever cette lame : que chacun de vous essaie de le faire, je vous prie... Après, je verrai si je ne suis pas devenu plus fort des reins que je n'étais alors...

A cette parole, le roi de Dace s'avança. Mais, malgré les efforts qu'il fit, il ne put remuer la lame.

— Gandalin et Enil essayèrent comme lui, mais ils n'en firent pas davantage.

Esplandian rit, et saisissant la lame par ses deux coins, il la leva aussi aisément qu'il eût fait d'un bois de sapin, bien qu'elle fût d'un cristal épais de trois doigts, et longue de dix à douze pieds!...

Les chevaliers aperçurent alors dessous une pierre d'azur, la plus belle et la mieux orientée que l'on eût pu voir, laquelle couvrait un coffre de cèdre flairant bon comme baume.

Ce coffre était fermé par une serrure d'émeraude à clef de diamant, pendue avec une petite chaîne d'or fin; le tout d'une merveilleuse beauté.

La pierre levée et le coffre ouvert, ils virent couchée dedans, la statue de Jupiter en or massif et enrichie de perles, rubis et autres bagues d'inestimable valeur. On remarquait surtout la couronne qui environnait la tête de ce dieu : des escarboucles, en forme de lettres grecques, y étaient enchâssées et formaient ces mots :

JUPITER EST LE GRAND DIEU DES DIEUX.

Il tenait en sa main droite une tablette, portant cette prophétie :

« Au temps à venir, quand mon grand savoir sera perdu, le serf de la serve enfermé ici dedans, et la vie restituée par qui la mort est causée, les ouailles grecques, nourries longuement en doux pâturages, se nourriront d'une herbe plus amère que le fiel, par la grande contrainte que leur feront les loups-marins affamés. Le nombre de ces monstres sera si grand, qu'ils couvriront la mer en plusieurs lieues; de sorte que ces pauvres brebiettes seront enfermées dans leurs grandes forêts, et plusieurs de leurs agneaux morts et déchirés... Le pasteur, qui aura perdu toute espérance de les conserver, pleurera leur fin malheureuse avec angoisse de cœur et d'esprit. Alors surviendra le

faon du brave lion, par le moyen duquel cette troupe de loups sera chassée et défaite... Il ôtera au grand pasteur sa puissance et la plus chère de ses ouailles, de laquelle il se saisira, tellement que ses fortes dents et ses ongles aigus pénétreront jusqu'à son cœur, et même dans ses entrailles... Le reste du troupeau demeurera en son pouvoir et en celui de sa fière compagnie. Il adviendra peu après que la Grande-Serpente, l'épée enchantée et cette haute roche s'abîmeront au fond de la mer Pontique!... »

Bien qu'Esplandian comprît très bien la langue grégeoise, il ne put donner un sens à cette prophétie, ni ses compagnons non plus. Aussi ne s'y amusèrent-ils pas longtemps; mais ils furent attentifs à regarder les pierreries et les richesses qu'ils trouvèrent dans la tombe, et qu'ils délibérèrent d'emporter avec eux et de retourner à leur navire, sans attendre davantage, car leurs vivres commençaient à diminuer.

Esplandian, qui partageait cette opinion, commanda à Carmelle de prendre le lion. Quant à lui et au roi de Dace, ils se chargèrent de la lame de cristal; Gandalin et Enil prirent celle d'azur, et les écuyers prirent le coffre de cèdre avec le Jupiter qui était dedans.

En cet équipage, ils sortirent du palais, descendirent la roche et arrivèrent à l'ermitage à la nuit close.

Le lendemain, reprenant le chemin par lequel ils étaient venus, ils firent en sorte d'arriver à leur navire un peu avant le coucher du soleil.

Comme Esplandian ne voulait pas être vu à Constantinople, sans le vaisseau de la Grande-Serpente, il commanda au pilote de reprendre leur route vers la Montagne Défendue; ce qu'il fit.

Après avoir navigué deux jours au plus, comme le roi de Dace devisait avec Esplandian de la lettre qu'on lui avait écrite, il lui demanda s'il ne serait point d'avis qu'il fît un voyage vers la princesse Léonorine pour savoir franchement où il en était de ses bonnes grâces.

— Car, ajoutait-il, peut-être que Gastilles a mal entendu, ou que l'empereur même lui a commandé de vous donner cet ennui, afin que vous vous hâtiez de venir le trouver. Pour le moins je saurai d'elle comment il lui plaît de vous voir.

— Oh! mon grand ami, répondit Esplandian, vous me touchez directement au mal qui m'intéresse le plus. Si vous vouliez me faire ce bien-là, vous m'obligeriez grandement!... J'irai vous attendre au golfe où je vous ai trouvé avec Frandalo, quand nous avons levé le siége de la Montagne Défendue.

— Soyez assuré, dit le roi de Dace, qu'il en sera fait ainsi que vous le désirez, et à votre pleine satisfaction.

On avait attaché au navire une petite barque que le patron faisait mener derrière l'esquif pour se sauver lui et les siens, si quelque naufrage les surprenait. Le roi de Dace y entra avec ses mariniers pour la conduire, et, prenant congé d'Esplandian, ils naviguèrent vers l'Orient avec un si bon vent, qu'en peu d'heures ils se perdirent de vue.

## CHAPITRE II

Comment le roi de Dace s'étant embarqué à part, avec quelques mariniers, pour aller auprès de la princesse Léonorine, en fut empêché par une tempête, et des aventures qui lui arrivèrent.

Espérant remplir sa mission délicate, le roi de Dace rêvait aux moyens à employer pour la mener à bonne fin et à la satisfaction de son ami Esplandian, lorsque, tout-à-coup, survint une épouvantable tempête.

Il faisait nuit noire, et les vagues déferlèrent avec tant d'âpreté sur la petite barque, que le pilote qui la dirigeait ne sut plus quelle route prendre ni à quel saint se vouer : il abandonna la nauf, et ceux qui la montaient, à la merci des flots en furie, et se recommanda à la miséricorde de Dieu.

Cette tempête dura pendant l'espace de quarante jours.

Il serait trop long de raconter toutes les aventures qui arrivèrent au roi de Dace et à ses compagnons, pendant tout ce temps. Nous sortirions du but que nous nous sommes proposé, et ne pourrions pas donner fin à notre histoire.

Qu'il suffise de savoir qu'étant au bout de leurs vivres, ils descendirent dans l'île du géant Draphion, où le roi de Dace et son écuyer perdirent l'entendement par la vertu de l'eau qu'ils burent à une fontaine d'oubliance qui prenait sa source dans ce pays.

Ils furent pris et enfermés dans une cruelle prison dont ils sortirent par le moyen d'une demoiselle qui aima le roi, lui fit recouvrer santé, armes, chevaux, vaisseau avec tout ce qui était nécessaire pour lui et son écuyer, puis s'embarqua avec eux.

En côtoyant la Marche Trévisane, ils vinrent aborder en une certaine île où l'on voulait brûler une gentille femme, parce qu'elle n'avait pas de chevalier qui osât soutenir sa querelle.

Le roi la défendit, vainquit celui qui l'accusait, emmena cette demoiselle, et prit le large en mer.

Six jours après, passant le long d'une plage, il vit une très belle fille dans une tour, où la tenait prisonnière un seigneur du pays. Par une fenêtre qui avait vue sur la mer, elle put dire cela au roi de Dace qui, pour l'amour d'elle, descendit à terre, combattit le seigneur et delivra la pauvre captive...

Telles furent les aventures du roi de Dace, racontées au long dans les grandes chroniques que maître Hélisabel écrivit peu après le couronnement d'Eplandian. Il y a semblablement rédigé et mis en ordre les entreprises et prouessses des chevaliers de la Grande-Bretagne demeurés à Alfarin.

Contentez-vous, pour cette heure, de savoir comment Esplandian et la princesse Léonorine se

virent; comment Urgande vint à Constantinople; comment se battirent cruellement les rois du Levant et du Couchant.

Mais ayant plusieurs choses à décrire, avant que d'aborder ces sujets, nous retournerons à Esplandian qui s'étonnait de jour en jour et de plus en plus de ne point recevoir des nouvelles de son compagnon, qui l'avait laissé comme il vous a été dit.

## CHAPITRE III

Comment Esplandian, ayant attendu en vain le retour de Garinter, roi de Dace, pendant l'espace de deux semaines, et voyant qu'il n'en avait nulles nouvelles, délibéra, par le conseil de Carmelle, d'aller en personne à Constantinople.



Après que Garinter, roi de Dace, eut pris, comme il vous a été dit, la route de Constantinople, le navire d'Esplandian navigua vers le golfe, où il avait dû l'attendre.

Il demeura là à l'ancre pendant deux semaines, sans qu'Esplandian pût avoir des nouvelles de ce qu'il désirait le plus. Il s'imagina alors, ou que le roi de Dace avait péri, ou que la tempête avait écarté son vaisseau.

Il songea en conséquence à envoyer un de ses mariniers pour s'enquérir de lui. Toutefois il voulut auparavant en prévenir Carmelle.

Après l'avoir menée à l'écart, Esplandian dit à cette gente pucelle :

— Ma grande amie, vous connaissez la raison pour laquelle le roi de Dace nous laissa dernièrement, l'entreprise de son voyage, et la promesse qu'il me fit de s'en revenir incontinent. Néanmoins nous n'en avons eu depuis ni vent, ni voix; ce qui me fait penser assurément, ou qu'il est mort, ou que la tourmente l'aura lancé dans un si lointain pays qu'il n'a pu satisfaire ni à son intention ni à la mienne... C'est pourquoi je vous prie de vouloir bien me conseiller sur ce que je dois faire; car ceux qui sont passionnés de semblable mal que le mien, encore qu'ils aient l'entendement sain en beaucoup de choses, il leur fait ordinairement défaut quant à ce qui les touche sur ce point.

— Monseigneur, répondit Carmelle, puisqu'il vous plaît d'user de mon conseil, je vous dirai fidèlement ce que j'en pense... Tant il y a que si vous aviez cherché dans tout le monde, à peine trouveriez-vous personnage qui pût m'égaler pour juger de la passion dont vous vous plaignez, car elle est en moi comme en vous !... Je la sens comme vous, et peut-être davantage... Néanmoins l'aise et le grand contentement que je reçois de votre présence apportent tant de remède, que je prends plaisir à mon mal et ne vis que pour le faire durer... Or, au moment où vous m'avez entamé le sujet du roi de Dace, je pensais sur mon âme à sa longue absence. Par ainsi il me semble, pour le mieux, que nous devons faire voile vers Constantinople, vous assurant que j'ai un moyen de vous adresser à madame Léonorine... En sorte que vous pourrez la voir et lui parler sans être connu d'autres que d'elle, si bon lui semble... Pour y parvenir, une fois arrivés au port, il sera nécessaire que tous ceux de ce navire soient avertis de dire, si l'on vous demande, que vous êtes resté en la Montagne Défendue... Pendant ce temps, vous vous tiendrez caché au fond du vaisseau... Gandalin, Enil et moi, nous irons trouver l'empereur, auquel je ferai entendre que vous m'envoyez vers madame Léonorine, pour lui présenter de votre part ce que vous avez conquis en la Roche de la Demoiselle Enchanteresse... Pour le surplus, laissez-moi faire...

Esplandian ayant écouté attentivement Carmelle, demeura tout pensif, puis dit :

— Ma grande amie, je ne crains ni ne redoute la mort, elle ne saurait être plus aigre et plus ennuyeuse que la vie que je souffre !... Mais je crains le déshonneur de madame Léonorine et l'injure que je pourrais faire à l'empereur, qui a tant obligé mon père que j'en serais blâmé toute ma vie... Toutefois, je me soumettrai à tous les hasards qu'il vous plaira.

— Il suffit, répondit Carmelle, je vous prie de vous réjouir et de faire grande chère, car si jamais femme vint à bout de chose qu'elle entreprit, je viendrai à bout de celle-ci !

Carmelle laissa donc Esplandian, et mandant le patron du navire, elle lui commanda de faire voile vers Constantinople. A quoi il pourvut si diligemment, que le troisième jour d'après ils entrèrent au port.

Là, Esplandian déclara à ses gens ce qu'il avait résolu avec Carmelle, leur défendant expressément de dire à créature vivante qu'il fût ailleurs qu'en la Montagne Défendue.

— Car, ajouta-t-il, je ne suis pas encore en mesure pour me présenter devant un tel et si grand prince que l'empereur... Et afin qu'on ne vous trouve pas mensongers, je me tiendrai au fond du navire tant que nous demeurerons ici.

Alors lui, Carmelle, Gandalin et Enil parlèrent ensemble, et la demoiselle commença à déclarer longuement la manière dont elle entendait donner fin à cette entreprise.

— Je ferai, dit-elle, dresser présentement sur le tillac la tombe que nous avons apportée de la Roche de la Demoiselle Enchanteresse, ni plus ni moins que nous la vîmes la première fois. Puis j'irai vers l'empereur et lui dirai que j'ai en ce navire une des plus belles choses qui existent. Je trouverai moyen de le faire descendre jusqu'ici, où je lui montrerai le Lion, le Jupiter et tout le reste. Lorsqu'il aura tout visité, je lui dirai que vous envoyez le tout à madame Léonorine... Quand il sera retourné en son palais, vous entrerez dans le coffre de cèdre; je vous ferai porter, dans cette tombe où vous serez enfermé, dans la chambre de la princesse que j'avertirai secrètement. Par ce

moyen vous pourrez vous parler comme bon vous semblera, elle et vous...

— Oui; mais le moyen d'en sortir? demanda Esplandian.

— Je la prierai, dit-elle, de me donner le coffre de cèdre pour inhumer le corps de Matroco, qui mourut en bon chrétien. Je vous en ferai alors sortir immédiatement.

— Par Dieu! répondit Gandalin, voilà la plus ingénieuse invention du monde, et je confesse maintenant que je n'ai jamais été qu'une bête, au respect que je dois à Carmelle!...

— Ne vous mêlez, dit celle-ci, que de faire bonne mine. Remettez-moi la boîte, et commençons immédiatement.

Alors Esplandian descendit au fond du navire et ordonna qu'on exécutât tous les ordres de la demoiselle.

Puis Carmelle, Gandalin et Enil mirent pied à terre, vinrent trouver l'empereur qu'ils saluèrent très humblement, à l'exception de Carmelle; car, ainsi que je vous ai dit, il n'était pas homme vivant, si grand prince ou seigneur qu'il fût, qu'elle estimât autant qu'Esplandian.

## CHAPITRE IV

Comment Carmelle et Gandalin s'en allèrent trouver l'empereur, et comment il fut convenu avec ce prince qu'on transporterait à terre le fameux coffre en bois de cèdre dont Esplandian faisait présent à la belle Léonorine.

Gandalin et Carmelle étaient très connus à Constantinople, à cause du long séjour qu'ils y avaient fait autrefois. Aussi l'empereur reçut-il Gandalin très humainement.

— Gandalin, mon ami, lui dit-il en souriant, bien que votre présence m'apporte un ennuyeux déplaisir, lorsque je me souviens vous avoir vu au-delà de la mer avec la personne de la chrétienté que j'aime le plus et que je n'espère pas revoir, soyez pourtant le bienvenu et dites-moi, pour Dieu, comment se porte le chevalier de la Verte Epée?

— Sire, répondit Gandalin, il y a longtemps que je l'ai laissé pour venir ici... Je sais toutefois que partout où il est vous avez en lui un prince aussi dévoué que vous pouvez le désirer...

— En bonne foi, dit l'empereur, je le crois et je suis très aise du bien que l'on m'a dit lui avoir été fait par le roi Lisvart, qui s'est volontairement démis de sa couronne en sa faveur...

— Sire, répondit Enil, c'est chose vraie, je puis vous l'assurer comme celui qui était présent quand il a été couronné. Bien que je lui désirasse la monarchie de tout le monde, certainement, selon les gestes et humble contenance du bon roi Lisvart, je ne pus alors me tenir de pleurer, tant il excitait la pitié du peuple qui le regardait.

— Je vous prie, chevalier, dit l'empereur, de me raconter comme cela advint, car tous les preux sont obligés, non-seulement de connaître les choses vertueuses, mais encore de les imiter autant que possible.

Alors Enil commença à raconter tout au long ce que vous avez entendu à ce propos.

Sur quoi l'empereur, tenant la tête baissée, rêva longuement, puis il dit tout haut :

— Je crois en vérité que bien des années s'écouleront avant que l'on trouve un meilleur prince que le roi Lisvart, un prince qui ait passé sa jeunesse avec plus de prudence, de magnanimité et de courage. Aussi, d'après ce que j'en ai pu connaître, la fortune et la vertu lui ont été favorables. La fortune, en lui donnant la force pour vaincre et obtenir la victoire sur plusieurs malheurs qu'elle-même lui préparait; la vertu, en ce qu'elle le met sur la fin de ses jours sur la voie du paradis...

En achevant cette parole, l'empereur s'adressa à Carmelle, à qui il demanda, en souriant, si elle était aussi passionnée de l'amour d'Esplandian qu'elle avait habitude de l'être.

— Sire, répondit-elle, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, s'il y a quelque chose de changé en moi, c'est que l'amour, la servitude et l'affection que je porte à celui à qui je suis, sont de beaucoup augmentés et s'accroissent tous les jours...

Chacun se prit à rire de ces paroles.

— En bonne foi, dit l'empereur, nous pouvons bien croire que vous n'êtes pas venue en cette cour pour convertir quelqu'une de nos demoiselles, bien qu'il vous l'eût expressément commandé...

— Sire, vous jugez suivant la raison; toutefois je prends un si grand plaisir à le servir en tout ce qui le contente, que je ne veux rien en excepter... A parler véritablement, mon arrivée vers vous est pour vous demander un don, non pas d'or ni d'argent, mais un autre plus précieux encore. Je désire seulement qu'il vous plaise de descendre jusqu'au port, voir un présent que monseigneur Esplandian envoie à madame Léonorine, comme son chevalier.

— Par Dieu! ma mie, s'écria l'empereur, vous nous demandez là une chose dont nous devrions nous-même vous prier!...

— Venez donc présentement, sire, dit Carmelle, car mon séjour dans ce pays ne peut pas être long.

Alors l'empereur, accompagné de ses chevaliers, sortit de son palais...

Arrivés sur la grève, ils montèrent sur le navire de Carmelle, qui montra la tombe de cristal, celle de pierre d'azur, et enfin la statue de Jupiter.

L'empereur s'arrêta à cette dernière plus qu'à nulle des autres choses; non tant pour ses richesses que pour lire la prophétie qu'elle contenait, laquelle il voulut lire et dont il fut très étonné.

Ce que connaissant, Carmelle lui dit :

— Sire, tout ce que vous voyez là est demeuré deux cents ans et plus au palais ruiné de la Demoiselle Enchanteresse. Toutefois, pendant ce temps, nul chevalier, quelque preux et vaillant qu'il ait été, quelque effort qu'il y ait mis, n'a pu non-seulement

le conquérir, mais même le voir. Monseigneur Esplandian est arrivé, et s'en est rendu maître et possesseur, comme vous voyez...

— Vraiment, répondit-il, voici le plus beau présent que je vis jamais ! Il est digne de la plus grande admiration, car s'il est d'une richesse sans pareille, je ne l'estime rien en respect de savoir qu'il appartient à celle qui nous a fait tant de menaces, comme il est aisé de le voir par la tablette ci-contre. Dieu veuille que tout aille mieux que je ne l'espère !...

— Sire, répondit Carmelle, bien qu'il soit tel, je crains que madame votre fille ne l'ait tant à gré, qu'elle veuille, en récompense, relever le bon chevalier Amadis, et celui à qui je suis, de la promesse qu'ils lui ont faite.

— Je ne sais pas cela, répondit l'empereur, mais je suis plus qu'assuré que nul trésor temporel ne peut égaler le bien et les vertus qui sont en votre maître. Aussi ne consentirai-je jamais que Léonorine fasse cet échange, aimant bien mieux avoir Esplandian en ma compagnie que tous les trésors de la terre dans mes coffres !... Ainsi donc, remportez votre présent, si bon vous semble, car Esplandian ne peut nous être agréable que par sa présence...

— Sire, répliqua Carmelle, j'ai commandement de le laisser tout de même à madame Léonorine ; et, s'il vous plaît, puisqu'elle n'est pas ici avec vous, je le ferai porter dans sa chambre.

— Carmelle, répondit l'empereur, ma fille est allée avec l'impératrice, à un mille d'ici. Lorsqu'elle sera de retour, vous pourrez le lui présenter, et je crois qu'elle ne le refusera pas, non pas tant pour la valeur que pour le bien que je veux à celui qui le lui envoie.

En disant ces mots, l'empereur laissa Carmelle, retourna à terre et prit le chemin de son palais.

Il devisa beaucoup avec ses gentilshommes de la beauté de cette tombe. Plus ils en parlaient, plus ils en reconnaissaient la valeur ; de sorte qu'ils avouèrent publiquement n'avoir jamais vu de leur vie un présent si riche et si extraordinaire.

## CHAPITRE V

Comment Esplandian fut mis dans le coffre de cèdre, et porté dans la chambre de la princesse Léonorine ; et comment, une fois là, ces deux amants eurent ensemble les plus doux entretiens.

Après que cette troupe se fut retirée, Carmelle fit venir Esplandian, qui s'était couché dans le fond du navire, et elle lui raconta comment leur entreprise avait été exécutée, et les entretiens de l'empereur avec Gandalin et Enil.

— Sur mon âme, répondit Esplandian, je ne fus jamais en telle peine ! Je ne savais que penser en vous entendant tous parler, hors madame Léonorine ; et j'ai été très soulagé quand l'empereur vous a affirmé qu'elle n'était pas dans la ville...

— N'ai-je pas bien joué mon rôle ? demanda Carmelle.

— Oui, le mieux qu'il est possible, répondit Esplandian ; et, s'il est vrai que bien commencer fait quasi toujours bien finir, je me tiens assuré que je surmonterai mes malheurs !...

Pendant qu'Esplandian s'entretenait ainsi avec Carmelle, Gandalin et les autres, la nuit survint, et l'impératrice s'en revint des champs.

Ce qu'ayant appris Carmelle, elle fit aussitôt coucher Esplandian dans le coffre, de manière à ce qu'il eût de l'air de tous les côtés ; puis elle le couvrit des lames de cristal et d'azur. Quant à Gandalin, à Enil et à leurs écuyers, ils prirent la tombe, et, accompagnés de Carmelle, ils sortirent de la nauf et vinrent au palais.

Léonorine était avertie du beau présent que lui envoyait Esplandian. Aussi attendait-elle Carmelle avec impatience, car on lui avait dit que, vers le soir, le présent lui serait apporté. Aussi, dès qu'elle le vit, elle vint au devant, accompagnée de beaucoup de dames et de demoiselles qui étaient curieuses de voir cette tombe.

Carmelle, en apercevant Léonorine, s'approcha d'elle, et, lui faisant une grande révérence, elle lui dit :

— Madame, le bon chevalier Esplandian vous envoie ce présent ; il l'a enlevé depuis peu de temps sur la Montagne de la Demoiselle Enchanteresse. Il vous le remet expressément pour vous faire connaître de plus en plus le grand désir qu'il a d'être votre dévoué chevalier. Toutefois, avant que de passer outre, il faut que vous me promettiez deux choses : la première, que vous ni personne ne regarderez dedans la tombe jusqu'à demain matin, où je reviendrai vers vous avec la clef pour ouvrir un coffre de cèdre que vous y trouverez... La seconde chose, c'est qu'après que vous aurez ouvert le coffre, vous m'en ferez présent pour le porter au lieu où mon père est ermite, et, là, inhumer les os de Matroco, lequel mourut en bon chrétien, comme vous savez.

— Carmelle, ma mie, répondit l'infante, je vous promettrai bien cela... Cependant, je m'étonne du retard qu'Esplandian met à venir voir l'empereur.

— Madame, répondit Carmelle, vous le saurez demain ; et, en attendant, avisez où il vous plaît que nos gens se débarrassent de leur fardeau.

— En cette grande salle, répondit Léonorine, de manière à ce que mes femmes puissent le voir à leur aise.

— Par ma foi, madame, vous me pardonnerez, dit Carmelle : ce lieu est trop commun pour y laisser une chose aussi précieuse. Je ne dis pas que vos dames ne puissent le voir ; mais, aussitôt après, vous ferez mieux de la mettre dans votre garde-robe, dont vous seule aurez la clef.

Quelques moments après, ceux qui portaient la tombe l'entrèrent dans la salle et la déposèrent au milieu, en attendant que Léonorine et les autres l'eussent regardée et contemplée à leur aise.

L'enthousiasme fut très grand, et, sans la présence de Carmelle, cette merveilleuse chose eût été bien mieux visitée. Mais Carmelle ne voulut pas partir de là avant qu'elle fût enfermée plus secrètement.

Puis elle prit congé.

En sortant, elle tira à part la princesse, et, lui donnant la clef du coffre dans lequel était Esplandian, elle lui dit :

— Madame, je vous laisse dans cette tombe, deux trésors d'inestimable valeur, bien que la différence en soit grande, comme vous pourrez en juger lorsque vous serez seule... Sous cette clef gît la chose que vous avez le plus ardemment souhaitée en votre compagnie...

Et, sans attendre la réponse de Léonorine, Carmelle sortit de la chambre, et retourna avec Gandalin et les autres sur son navire, laissant la princesse dans une grande anxiété au sujet des paroles précédentes.

Léonorine se mit tellement dans l'esprit que c'était le corps d'Esplandian qui était dans ce coffre, qu'elle fut contrainte de faire sortir toutes ses demoiselles, hors la reine Ménoresse, qui demeura pour lui tenir compagnie.

Alors elle se jeta sur son lit en fondant en larmes.

La reine Ménoresse, étonnée de ce prompt changement, ne savait que penser. Remarquant que d'un moment à l'autre sa douleur augmentait, elle s'approcha d'elle et lui dit :

— Madame, ne me cachez pas plus longtemps, je vous supplie, la cause de votre tristesse; car je vous jure ma foi que, si j'y puis apporter remède, je le ferai comme pour moi-même!...

Léonorine, qui soupirait sans cesse, ne lui fit aucune réponse... Mais, enfin, importunée davantage, elle lui répondit :

— Hélas! ma mie, pour Dieu, laissez-moi en paix!..... Qu'il vous suffise de savoir que j'ai aujourd'hui un aussi grand désir de mourir que j'ai pu désirer de vivre!...

— Comment, madame, dit la reine Ménoresse, ne me direz-vous pas autre chose?

— Non, répondit Léonorine.

— En bonne foi, reprit la reine, vous m'attristerez beaucoup, et j'aurai raison de penser que l'amitié que vous me montriez par le passé était feinte; ce dont je me plaindrai toujours... J'ai été telle à votre égard, que j'eusse hasardé pour vous non-seulement ma vie, mais mon honneur et mon âme... Et c'est ainsi que vous agissez!...

Quand Léonorine l'entendit parler avec telle affection, elle se rassura un peu et lui répondit :

— Puisque vous avez envie de le savoir, vous le saurez, à la condition que vous m'aiderez à avancer mes jours, car j'ai délibéré de mourir... Or, il peut encore bien vous souvenir de la première fois que Carmelle vint ici apporter des nouvelles d'Esplandian, fils du bon chevalier de la Verte Epée. Esplandian, disait-elle, avait commandement de son père de se retirer vers nous pour nous servir à sa place, suivant la promesse qu'il nous avait faite pendant qu'il était à cette cour. Carmelle feignit qu'Esplandian l'envoyait à Constantinople pour cette seule raison, afin de le faire entendre à l'empereur et à nous toutes. Mais il y avait une autre anguille sous roche : Carmelle venait exprès pour me prier d'avoir compassion de son maître, qui m'aimait et désirait tellement me voir, qu'il vivait dans une effroyable langueur... Il advint de cela que, vaincue par une infinité de confidences qu'elle me fit, je renfermai dans mon âme ce que la renommée m'avait déjà appris de lui.

— Léonorine! Léonorine!... murmura la reine Ménoresse.

— Je n'ai jamais de ma vie pensé commettre avec Esplandian une faute qui pût entacher mon honneur, reprit la jeune princesse; je me faisais gloire seulement d'avoir un si noble chevalier pour me servir... Hélas! ma mie!... ce feu s'est accru; de sorte que je ne puis penser à autre qu'à Esplandian, dont l'amour me tourmente tellement que sa longue absence a pensé me faire mourir... Néanmoins l'espérance que j'avais de le voir de jour en jour me donnait l'effort de supporter mon mal avec assez de patience pour que personne ne se doutât de ce qui se passait en moi. Tel le nautonnier qui, traversant les flots pendant l'orage, s'efforce de faire diligence pour arriver au port et rencontre un écueil qui arrête son vaisseau et lui fait faire naufrage; telle moi, pauvre infortunée, pensant être au bout de mes malheurs par la présence de celui que j'attendais, je suis tombée tout à l'heure dans le gouffre du désespoir en entendant Carmelle me dire : Madame, je vous laisse en cette tombe deux trésors, dont l'un est la chose du monde que vous avez le plus souhaitée en votre vie. Ce qui me fait penser que ce ne peut être autre que le corps d'Esplandian. Hélas! il a sans doute ordonné avant de mourir qu'on l'apportât ici pour qu'il fût plaint et pleuré, ce que je ferai pendant toute ma vie, qui ne sera pas longue, s'il plaît à Dieu!...

Léonorine poussa un grand cri en disant ces mots, et elle tomba évanouie dans les bras de la reine Ménoresse.

Celle-ci, très étonnée d'entendre cette princesse tenir des discours si éloignés des précédents, ne savait comment la conseiller et la consoler.

Cependant, dans l'extrémité où elle se trouvait, elle alla chercher de l'eau froide qu'elle lui jeta sur le visage.

Quand Léonorine eut repris ses sens, la reine Ménoresse lui dit :

— Comment, madame! vous jetez le manche après la cognée?... Vous voulez donc perdre votre réputation dans le monde?... Où est donc cette constance, cette sagesse qui vous étaient jadis si familières?... Faut-il vous oublier ainsi pour une parole mal entendue?... Quand il serait vrai qu'Esplandian fût mort, votre passion pourrait-elle le rendre à la vie?... Carmelle vous a dit que la chose que vous désiriez le plus posséder est enfermée dans cette tombe, y aurait-il quelque chose d'extraordinaire à ce qu'Esplandian y soit vivant? Serait-ce le premier ami qui aurait fait semblable entreprise pour l'amour de celle qu'il aime?...

— Hélas! ma cousine, répondit Léonorine, assurez-vous s'il est mort, et, s'il en est ainsi, je lui tiendrai compagnie avant que le jour n'arrive!...

— Soyez calme, je vous en prie, dit la reine Ménoresse, et laissez-moi faire...

— Tenez donc, répondit Léonorine, voilà la clef que m'a laissée Carmelle...

Ménoresse prit cette clef, entra dans la garde-robe où était la tombe, leva la première lame de

cristal et demanda assez haut s'il y avait quelqu'un dedans.

Esplandian, à qui une heure avait paru plus longue qu'un an, entendant parler la reine, répondit aussitôt :

— Oui, madame...

— Et qui êtes-vous? dit Ménoresse...

— Madame, répondit-il, je suis l'heureux Esplandian qui me suis enfermé dans cette tombe, prêt à recevoir la vie ou la mort, suivant qu'il plaira à madame Léonorine d'user envers moi de pitié ou de rigueur...

— Etes-vous, dit la reine, Esplandian, fils du bon chevalier de la Verte Epée, qui nous a tant de fois promis par messages de venir nous servir?...

— Oui, madame, répondit-il, c'est moi qui, pour accomplir ma parole, me suis fait apporter ici comme vous voyez...

— Si vous voulez me promettre, dit la reine, et me jurer de ne pas transgresser ce que je vous ordonnerai, je vous ferai voir et parler à celle que vous désirez tant servir...

— Je vous promets cela et tout ce qu'il vous plaira, répondit Esplandian, pourvu que madame Léonorine le veuille et soit contente...

— Il suffit, dit la reine Ménoresse.

En conséquence, le vaillant fils d'Amadis leva la seconde lame, ouvrit le coffre et en sortit, en faisant une grande révérence à la reine Ménoresse qu'il ne connaissait pas encore.

Elle lui dit aussitôt :

— Sire chevalier, peut-être avez-vous ouï parler de moi quelquefois : je suis la reine Ménoresse qui, pour vous délivrer de la peine, ai ouvert votre prison... Je vous prie cependant de rester ici et de m'y attendre...

En disant ces mots, Ménoresse quitta Esplandian et s'en vint trouver Léonorine qui tremblait comme une feuille.

— Madame, lui dit-elle avec gaîté, quand l'hiver a été dur et long, on dit que l'été en paraît plus beau. Après une grande tristesse survient une grande joie! Vous avez pleuré Esplandian comme mort; mais je n'ai jamais vu de mort plus beau ni mieux portant que celui qui était enfermé dans cette tombe! Venez vous assurer si je rêve ou non! Venez! venez!...

Quand Léonorine entendit Ménoresse parler ainsi avec joie d'Esplandian, elle eut un tressaillement d'allégresse, et, se levant de son lit sans dire un seul mot à la reine, elle courut droit à la garde-robe à l'entrée de laquelle elle vit celui qu'elle aimait tant.

Esplandian mit aussitôt les genoux en terre pour lui baiser les mains; mais Léonorine ne lui laissa pas le temps de le faire; oubliant alors sa modestie accoutumée, sa gravité, sa pudeur ordinaire même, et ne pouvant plus se commander à elle-même, elle se jeta dans les bras d'Esplandian et l'embrassa avec une extrême ardeur comme si elle le connaissait depuis longtemps...

Je crois certainement que, si la reine Ménoresse ne l'eût retirée et répréhendée doucement sur sa légèreté, ces deux amants enivrés seraient morts de bonheur.

Ce n'étaient pas deux corps, mais bien deux âmes qui se mariaient. Esplandian et Léonorine s'approchaient leurs bouches et se caressaient l'un l'autre jusqu'à l'extrémité des lèvres... Pour un peu ils eussent passé outre, oublieux des lois du monde et fidèles serviteurs de la loi de nature...

Je ne dis pas que la reine eut raison de les sépérer comme elle le fit et de les rappeler aux exigences décevantes de la réalité. Si quelqu'un s'avisait, comme elle, d'acuser Léonorine de folie ou d'inconstance, je lui répondrais, qu'elle était très-excusable. Car, bien qu'elle ne connût pas Esplandian, et que la raison semble dire qu'elle aurait dû mieux le connaître avant de lui donner de si grandes marques d'amitié, il faut bien avouer que l'amour l'avait si bien gravé et empreint dans son cœur, qu'elle le voyait depuis un long temps avec les yeux de l'esprit...

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si elle fit si bon accueil à son ami, cette première fois qu'elle le vit corporellement, attendu la peine et le long tourment qu'elle avait souffert depuis le jour où Carmelle lui en avait apporté les premières nouvelles...

Ces deux amants étant dont emparadisés l'un devant l'autre, se trouvaient tellement heureux que la reine Ménoresse dit à Léonorine :

— Madame, il me semble que vous feriez bien de commander au chevalier de se lever. Vous pourriez le mener dans votre chambre et deviser tendrement avec lui pendant toute la nuit, si vous le trouvez bon...

— Ma grande amie, répondit Léonorine, il nous a fui pendant plus de deux ans; maintenant je veux le tenir de si près qu'il n'aura pas la possibillité de nous échapper!...

Alors elle prit Esplandian par la main, et voulut le faire lever, mais lui, s'y refusant, dit à Léonorine :

— Madame, Gastilles me manda naguère à Alfarin que vous me portiez quelque mauvais vouloir; je vous supplie de m'en dire la cause... Si j'ai jamais fait une faute, j'ai péché alors par amour pour vous... Si vous croyez cela, j'ai trop présumé, pardonnez-moi et m'en donnez telle punition que bon vous semblera...

— Mon bel ami, répondit Léonorine, votre longue absence m'a causé tant d'ennuis, que je vous prie et commande de ne plus vous éloigner ainsi de moi... Voilà votre punition!...

— Madame, dit Esplandian, j'ai encore un voyage à faire vers mes compagnons, qui pourraient mal penser de moi, pour les avoir laissés là-bas, tandis que je prenais mon plaisir céans... Je vous jure que je ne vous offenserai jamais pour une semblable cause ni pour aucune autre qui puisse survenir.

— Je vous accorde cela, dit-elle, pourvu que vous soyez bientôt revenu. Du reste, je veux que dorénavant vous m'aimiez assez pour que personne autre que moi n'ait puissance sur vous et que vous soyez mon chevalier. Or, maintenant, levez-vous et je vous dirai ce que je désire encore...

Esplandian se leva.

Léonorine, le prenant par la main droite, le

conduisit dans sa chambre, le fit asseoir sur son lit et prit place à coté de lui.

Là, les yeux sur les yeux, les mains dans les mains, ils se racontèrent les peines qu'ils avaient endurées; comment leur amour avait pris naissance ; ce qui en avait été la cause... Ils parlèrent ensuite de leur futur mariage, et, en devisant ainsi, ils s'excitèrent tellement l'un l'autre que si la reine Ménoresse n'eût été témoin de l'ardeur qui les dévorait, je ne sais si, en attendant le mariage et ses droits consacrés, ils ne se fussent rien prêté.

Les deux amants passèrent ainsi la nuit, jusqu'au lever de l'aurore.

Ce que voyant, la reine Ménoresse s'approcha de Léonorine et lui dit:

— Madame, les plus courtes folies sont les meilleures... Il est déjà grand jour : l'impératrice pourrait envoyer quelques-unes de ses femmes ou venir elle même pour voir comment vous vous portez... Car, hier soir, très tard, on lui a dit que vous vous trouviez mal. Pour Dieu ! donnez congé à ce gentil chevalier dont votre cœur est si affolé et renfermons-le de peur que nous ne soyons surprises...

Ces paroles furent peu agréables à Esplandian qui eût voulu que cette nuit-là s'éternisât. Elles ne le furent pas davantage à Léonorine. Cependant, quoiqu'elle en eût, prévoyant le danger qui pourrait advenir si on les trouvait ensemble, elle dit à son bel amant:

— Mon doux ami, cette nuit bien heureuse vous fera souvenir de la promesse que vous m'avez faite ; je désire vous revoir le plus tôt que vous pourrez!

Comme elle achevait ces mots, la reine Ménoresse qui était aux écoutes, entendit quelqu'un monter les degrés de la chambre. Elle en avertit Léonorine. Esplandian se retira très prestement, sans prendre un plus long congé de sa dame, et disparut dans son coffre de cèdre...

Cependant Léonorine ne put s'empêcher de le baiser avant que de l'enfermer...

Comme elle achevait de mettre la lame de cristal sur la tombe, Carmelle frappa à la porte, accompagnée de Gandalin, d'Enil et de ses compagnons.

La reine Ménoresse leur ouvrit aussitôt...

Carmelle, en entrant dans la chambre, dit à Léonorine, en lui souhaitant le bonjour :

— Madame, j'ai commandement de celui qui m'envoie vers vous, de ne pas faire un plus long séjour dans ce pays. Vous plaît-il de me donner congé et de me faire délivrer le coffre que vous m'avez promis?...

— Demoiselle, répondit Léonorine, je vous l'ai promis, et je tiendrai ma promesse, bien que j'aimasse mieux tout garder avec moi que de m'en séparer... Vous pourrez le prendre quand il vous plaira ; vous le trouverez à la même place que vous aviez choisie hier.

A ce moment les dames et les demoiselles de la princesse, averties que Léonorine était levée, entrèrent dans sa chambre. Elles empêchèrent Léonorine de parler séparément à Carmelle, comme elle eût bien voulu le faire. Seulement Léonorine lui rendit la clef du coffre qui fut retiré de la tombe. Puis Gandalin, Enil et deux écuyers le prirent avec eux et l'emportèrent, pendant que Léonorine disait à Carmelle:

— Remerciez de ma part, je vous prie, le chevalier qui a eu si bonne souvenance de moi. Et trouvez moyen que, suivant ce qu'il a si souvent mandé à l'empereur et à nous, il vienne nous voir le plus tôt qu'il le pourra...

— Madame, répondit Carmelle, je le ferai de très bon cœur, comme celle qui désire vous obéir...

— N'y manquez donc pas, dit la princesse et sur ce, que Dieu veuille vous conduire!...

Alors Carmelle suivit ceux qui emportaient Esplandian, laissant Léonorine joyeuse et triste. Joyeuse, parce qu'elle avait enfin pu voir celui qu'elle tenait plus cher qu'elle même; triste, à cause de son départ précipité.

Toutefois, l'espérance qu'elle avait de son prompt retour, lui modéra grandement son ennui. Pendant toute cette journée et celles qui suivirent, elle resta toute songeuse, sans qu'on pût soupçonner pourquoi.

— Ah! si Ménoresse n'avait pas été là!... murmurait-elle. Au moins nous nous serions possédés l'un et l'autre, et nous n'aurions pas à cette heure la crainte de n'être jamais l'un à l'autre, malgré l'envie que nous en avons... La vie a tant de périls et de séparations... et l'amour doit avoir tant d'enivrements!... Ah! si la reine Ménoresse n'avait pas été là!... Comme le regard de mon doux ami me transperçait agréablement l'âme!.. Comme j'étais tentée à chaque minute de tomber pâmée entre ses bras!... Sa bouche brûlait la mienne, mais ce feu était plein de charmes, et mon cœur s'y sentait lentement fondre comme neige au soleil... Ah! si Ménoresse n'avait pas été là!...

Carmelle ayant achevé son entreprise ainsi que vous venez de voir, et ne voulant rien oublier de ce qu'on était convenu de faire, envoya, pour éloigner tout soupçon, Gandalin et les autres au navire, et revint trouver l'empereur qui, déjà levé, se promenait sur les galeries.

Aussitôt qu'il la vit entrer, il lui demanda si le présent qu'Esplandian envoyait à sa fille était encore dans le navire.

— Non, Sire, répondit-elle, je l'ai fait porter hier dans la soirée chez madame Léonorine, ainsi que je vous l'avais promis, et je lui ai tout laissé, hormis ce que j'ai eu pour ma part.

— Et quoi? dit l'Empereur.

— Le coffre de cèdre, répondit Carmelle, dans lequel je ferai, s'il plait à Dieu, inhumer le corps de Matroco, qui repose dans l'ermitage de mon père... Mais comme je dois partir ce matin pour la Montagne Défendue vers celui à qui je suis, je demande qu'il vous plaise de me donner congé.

— Demoiselle, répondit l'empereur, j'ai mandé dernièrement par vous à Esplandian le grand plaisir qu'il me ferait de venir nous voir. Dites-le-lui de nouveau, l'assurant qu'il aura de moi et des miens tout l'honneur possible...

— Sire, dit Carmelle, que Dieu vous donne longue vie!

Et prenant congé de l'empereur, elle retourna au vaisseau où l'attendaient Esplandian et ses compagnons.

## CHAPITRE VI

Comment Esplandian fit mettre à la voile, pensant relacher près de la Montagne Défendue, et des aventures qui lui advinrent.

Esplandian étant retourné sur son vaisseau, et Carmelle l'ayant rejoint, résolurent de ne pas faire un plus long séjour dans ce pays, de peur d'être découverts.

Aussi ils commandèrent de lever les ancres, de hisser les voiles et de prendre route vers la Montagne Défendue. Mais la tempête les poussa malgré eux le long de la côte d'Alfarin.

Là, comme le vent s'apaisait et qu'ils rasaient presque la terre, ils aperçurent sur un rocher des gens de pied et de cheval qui combattaient l'un contre l'autre avec grande furie.

Esplandian, étonné, dit à Gandalin et à Enil :

— Puisque nous voilà arrivés en ce lieu, allons voir, je vous prie, quelle est la raison qui leur met les armes à la main, et aidons ceux pour qui sera le bon droit !...

— Allons, répondirent les deux chevaliers.

Ils descendirent aussitôt à terre et, montant sur leurs destriers, ils commandèrent à leurs mariniers de les attendre ; puis ils coururent à bride abattue là où se faisait le combat.

En approchant de plus près, ils reconnurent leurs compagnons aux croix blanches qu'ils portaient.

Comme ils étaient en danger et enfermés de tous les côtés par un grand nombre de Turcs, Esplandian piqua son cheval, et, franchissant les rochers et les cailloux, il se lança dans la mêlée.

Grandalin et Enil le secondèrent si bien, qu'avec l'aide des premiers assaillis, malgré la résistance des autres, il les enfermèrent et leur passèrent sur le ventre.

Ceux qui avaient été secourus ne savaient que penser, ni à quoi attribuer l'arrivée de ces trois nouveaux chevaliers ; mais quand ils les eurent connus, ils louèrent grandement le Seigneur du bien qu'il leur avait fait.

Esplandian leur demanda comment ils en étaient venus là.

— Seigneur, répondit Elian-le-Délibéré, mes compagnons et moi avons tant importuné Belleris de nous mener à la guerre, que nous sommes sortis cette nuit, sous sa garde, de la ville d'Alfarin pour surprendre celle de Galatie qui est sur le rivage de cette mer, assez près d'ici. Nous nous y sommes en effet longuement tenus en embuscade ; mais, à la fin, craignant d'être découverts, nous voulions nous retirer au petit pas : malheureusement nous avons été si bien cernés que, sans la grâce de Dieu et votre secours, nous étions impitoyablement battus.

— Par la foi que je dois à la chevalerie, dit Esplandian, si vous aviez su dans quel pays d'infidèles nous sommes, et combien la perte d'un seul d'entre nous est irréparable, vous n'auriez pas voulu tant hasarder notre salut. Mais ce qui est fait est fait ! Et afin qu'il ne nous survienne rien de désagréable, retournons sur mon navire qui nous attend là-bas.

— Seigneur Esplandian, répondit Belleris, l'occasion est bonne et a tort celui qui la refuse quand elle se présente... La défaite des Turcs est telle, qu'il n'est pas, je pense, resté un seul homme en la ville. Par ainsi, je suis d'avis que nous en reprenions le chemin, le plus secrètement possible. Puis, si nous en trouvons le moyen, nous donnerons à travers les portes, et y pénétrerons sans aucune résistance. Néanmoins, envoyez au navire un de vos écuyers pour dire à vos gens qu'ils tirent droit à Alfarin, ou qu'ils ne bougent pas de là sans avoir de nos nouvelles.

L'avis fut trouvé bon et on l'accepta.

Alors Belleris marcha devant ; Esplandian et les autres le suivirent le long du chemin, d'où ils aperçurent d'assez loin un personnage assis sur un roc pointu.

Ce fantôme était d'une laideur repoussante.

Ils galopèrent tous vers lui pour savoir ce que c'était et ils virent une femme si vieille, si caduque et si ridée, que ses deux mamelles lui descendaient jusqu'au nombril. Son vêtement était composé d'une grande peau d'ours, sur laquelle pendaient ses cheveux longs, blancs et hérissés comme des crins.

Cette femme vivait dans les rochers depuis six fois vingt ans passés, exposée aux tempêtes, à la pluie et au vent, Aussi à voir son corps nu, on eût dit que c'était l'écorce de quelque orme ou de quelque vieux chêne.

Tous les chevaliers se mirent à rire, et ils demandèrent à Belleris s'il n'avait jamais entendu parler d'elle ?

— Oui, certes, répondit-il, car elle est si proche parente du roi Armato, qu'elle est sœur germaine de son bisaïeul... Et bien que, pendant sa jeunesse, elle ait été douée d'une beauté parfaite, elle ne voulut jamais se marier, quelques prières qui lui fussent faites par ses parents à ce sujet. Elle s'est tellement adonnée à la magie et aux sciences surnaturelles qu'il n'y en a pas une seconde comme elle dans son art. Elle a prédit depuis longtemps que l'on verrait avant sa mort ce grand royaume de Turquie passer sous le joug des étrangers ; c'est pourquoi elle a fait creuser ce roc, et bâtir au dessous une ou deux chambres voûtées, où elle se tient ordinairement, accoutrée comme vous la voyez... D'après ce que l'on dit partout, elle passe l'âge de neuf fois vingt ans, et approche de sa deux centième année. Pour que vous la connaissiez mieux, je vous dirai que c'est elle qui a fait mettre, à la Fontaine Aventureuse, les piliers dorés et les tablettes que vous avez pu voir, seigneur Esplandian, quand vous avez trouvé la belle Héliaxe et défait les chevaliers qui la gardaient...

— Vraiment? dit Esplandian; mais je voudrais bien savoir à quoi elle passe le temps pour demeurer ainsi solitaire?...

— Seigneur, répondit Belleris, aucun homme vivant n'a encore pu le savoir. Toutefois, on tient pour certain qu'elle a porté dans cette caverne un grand nombre de livres qu'elle prend un certain plaisir à lire.

— Je m'étonne, répondit Esplandian, que personne n'ait pénétré là dedans.

— Il y en a eu, répondit Belleris, mais ils ont été si peu heureux dans leur entreprise, qu'ils sont morts au sortir de la caverne.

— Parlons-lui, dit Esplandian, peut-être nous dira-t-elle quelque chose.

Ils s'approchèrent de plus près; mais la vieille se leva aussitôt du lieu où elle était assise, et s'enfuit vers son trou, à l'entrée duquel elle s'arrêta pour dire à Esplandian :

— Chevalier! plus de cent ans avant que tu ne fusses né, j'avais prédit la destruction de ce pays par toi et par les tiens!... C'est pourquoi j'ai préféré traîner cette vie âpre et misérable que de tomber captive dans tes mains!

Ces mots dits, la vieille prophétesse s'enfonça dans son trou et disparut sans qu'on pût savoir ce qu'elle devint.

Ce qui fit rire les chevaliers.

Mais sans s'amuser plus longtemps de ce qu'ils venaient d'entendre, ils suivirent leur chemin sur lequel ils aperçurent bientôt venir vers eux, d'assez loin, soixante ou quatre-vingts chevaliers prêts à combattre.

Se doutant que ce pouvait bien être de nouveaux ennemis, ils se mirent en embuscade et envoyèrent en avant Enil et Belleris pour savoir ce qu'il en était.

Ces derniers se mirent à couvert sous une touffe de jeunes arbres qui se trouvaient là et attendirent.

Un homme de la troupe portait un drapeau de taffetas rouge, sur lequel était brodée une grande croix blanche... Enil et Belleris n'eurent pas de peine à reconnaître Frandalo qui marchait à la tête de ses gens; ils revinrent en prévenir leurs compagnons qui, transportés de joie, s'empressèrent à aller à leur rencontre.

Comme les deux troupes arrivaient en vue l'une de l'autre, Frandalo, pensant être surpris, commanda à ses gens de se tenir serrés et, pour mieux les attirer au combat, il leur en envoya deux ou trois des mieux montés pour les escarmoucher. Ceux-ci reconnurent à leurs croix blanches Belleris et leurs compagnons qu'ils venaient chercher.

Ce qu'ayant vu Frandalo, il piqua son cheval et accourut, tout heureux de revoir Esplandian, qu'il embrassa affectueusement et auquel il raconta ses aventures.

## CHAPITRE VII

Comment Frandalo et la troupe des chevaliers chrétiens prirent d'emblée la ville de Galatie, et de la dépêche de Gandalin vers l'empereur de Constantinople, pour en avoir secours.

Lorsque ces chevaliers chrétiens furent assemblés, Esplandian demanda à Frandalo pourquoi il s'était mis en campagne avec une si forte compagnie.

— Seigneur, dit-il, j'ai été averti ce matin que Belleris, mon neveu, était sorti la nuit passée avec d'autres chevaliers pour courir sur nos ennemis; craignant qu'ils ne tombassent dans une embuscade ou qu'ils n'eussent affaire à plus nombreux qu'eux, je l'ai aussitôt fait savoir au seigneur Norandel, votre oncle, par l'avis et le commandement duquel j'ai pris le chemin que vous voyez. Toutefois, puisque, pas plus que vous, nous n'avons rien trouvé à combattre, nous retournons vers Alfarin... Mais vous, chevalier, par quelle aventure vous trouvez-vous ici?

— Nous pensions, répondit Esplandian, nous pensions, Gandalin, Enil et moi, faire voile vers la Montagne Défendue. Le vent a poussé malgré nous notre navire sur cette côte, où nous avons pu voir à l'œil nu Belleris et ses compagnons aux prises avec un grand nombre d'ennemis qu'ils avaient repoussés contre ces rochers. Nous sommes descendus à terre et avons pénétré si avant dans la mêlée, que la victoire est restée entre nos mains... Maintenant, d'après l'avis de votre neveu, nous allions à Galatie qui, d'après ce qu'il dit et ce que nous avons déjà fait, se rendra sans résistance.

— Certainement, répondit Frandalo, cela pourrait bien arriver, et puisque la fortune aide les audacieux, passons outre et suivez-moi!... Je connais un chemin par lequel je vous conduirai sans être découverts.

— Allons donc, dit Esplandian.

Alors ils suivirent tous Frandalo, marchant à petit pas, et arrivèrent au haut d'un tertre, à un petit mille de Galatie, d'où ils purent voir à leur aise ceux qui y entraient ou qui en sortaient.

Ils remarquèrent une multitude de gens, tant à pied qu'à cheval, qui, avertis de la défaite essuyée par leurs compagnons, allaient à leur secours, pensant encore trouver les chrétiens sur le lieu du combat; mais ils leur tournaient le dos.

Ce que voyant, deux chevaliers éclaireurs coururent à bride abattue pour en avertir Frandalo et sa troupe. Celui-ci, joyeux de cette bonne nouvelle, vint au grand galop et, suivi de ses gens, il attaqua rudement les postes, tua ceux qui les gar-

daient, et se rendit maître de la place, dans laquelle il ne trouva que des gens impotents ou débiles.

Ce fait accompli, ils levèrent les ponts et se tinrent aux aguets pour voir ce que feraient leurs ennemis lorsqu'ils apprendraient cette nouvelle...

Ils ne tardèrent pas à l'apprendre, car un paysan se jeta du haut des murailles et courut les en avertir.

Il est aisé à penser s'ils furent douloureusement surpris de cette nouvelle; car, outre la perte de leurs biens, ils avaient encore à déplorer celle de leurs femmes et de leurs petits enfants, qu'ils pensaient déjà voir esclaves dans un pays étranger.

Cependant un des chevaliers, homme d'un grand courage, honteux de cette désolation générale, sut tellement les animer et leur donner du cœur, qu'ils résolurent de mourir ou de reprendre ce qui leur avait été enlevé.

Sur ce ils rebroussèrent chemin, se jetèrent sur la ville et l'attaquèrent à leur tour si rudement, qu'une grande partie d'entre eux y laissa la vie, ou fut repoussée et chassée dans le plus grand désordre.

Frandalo, Esplandian, Enil, Gandalin, Elian, Tiron et dix autres des principaux augmentèrent si fort la terreur des Galatiens, qu'ils en tuèrent à eux seuls un très grand nombre.

De même qu'un chat enfermé et poursuivi essaie, avant de se mettre en défense, de fuir par tous les moyens possibles la fureur de l'homme, puis, se trouvant privé de cachette pour s'y réfugier, devient alors si furieux qu'il attaque celui qu'il fuyait auparavant et le blesse grièvement; ainsi ce pauvre peuple, ayant devant les yeux la mort qui le menaçait, poursuivi à outrance par les dix chevaliers chrétiens, et désespérant de toute miséricorde, eut recours aux armes et, voulant venger le sang répandu, retourna à la charge avec un si grand courage, que Frandalo fut renversé. Quant à Esplandian et aux autres, ils furent cernés et si maltraités que, sans le secours de leurs compagnons, ils eussent pu expier leur victoire.

La nuit survint et les sépara.

Les chrétiens se retirèrent dans la ville, et les autres prirent le chemin de Tésifante, vers le prince Alforax, qui, averti de leur infortune, leur dit pour toute consolation :

— Mes amis, je suis désolé de votre perte, que je vengerai avec tant d'éclat qu'il en sera mémoire à jamais!... J'espère, non-seulement chasser les larrons qui sont entrés dans nos pays, mais encore aller moi-même, en personne, piller, raser et détruire la ville de Constantinople, son méchant empereur et l'empire des chrétiens!... Sachez que pour réaliser ce projet, j'ai envoyé depuis longtemps mes ambassadeurs auprès de mes amis et alliés... Tous m'ont promis d'y employer leurs forces, et déjà ils sont réunis à Ténédos, où nous devons tous nous rassembler... En attendant que je trouve le moyen de faire mieux, je vais donner ordre qu'on vous distribue quelque argent, pour vous entretenir...

Les citoyens de Galatie remercièrent très humblement Alforax et restèrent à Tésifante, pleurant chaque jour leurs malheurs.

De leur côté Esplandian, Frandalo et les autres, qui étaient maîtres de la place, considérant qu'il leur serait impossible de garder tant de pays avec si peu de gens, résolurent d'envoyer Gandalin à Constantinople, vers l'empereur, pour lui annoncer qu'ils venaient d'affaiblir de nouveau Alforax, en lui enlevant Galatie, qui était l'un des meilleurs ports du Levant. A cette cause, Gandalin demanderait à l'empereur d'envoyer Castilles, ou autre, avec quelques secours; faute de quoi, ils se voyaient contraints d'abandonner cette nouvelle conquête, ou Alfarin, vu le peu de monde qu'ils avaient pour garder ces deux villes et les continuelles alarmes que leur suscitaient les ennemis. Enfin, pour que l'empereur fût plus porté à exaucer leur demande, ils lui envoyèrent une grande partie des bijoux pris dans le pillage de Galatie.

Or, comme ils n'avaient à leur disposition ni bateau ni barque, il leur fallut avoir recours au navire d'Esplandian, qui par bonheur était à l'ancre dans le port, attendant.

Sergil eut ordre d'aller quérir son maître. Gandalin arrivé, Esplandian le tira à part et lui dit :

— Gandalin, mon ami, vous avez été pendant toute votre vie fidèle à mon père, ce qui me fournit l'occasion de me confier à vous plus qu'à tout autre. Vous verrez madame Léonorine, à laquelle vous présenterez mes très humbles recommandations à ses bonnes grâces, l'assurant que je ne manquerai pas, bientôt, d'accomplir ce que je lui ai promis. Vous lui présenterez aussi les deux belles esclaves que j'ai prises; je les lui envoie pour la servir, et afin que leur présence lui donne quelquefois souvenance de moi, son troisième esclave, et le plus soumis; et, comme je sais que vous n'êtes pas novice en ces sortes de messages, je vous prie de vouloir bien vous employer efficacement pour mener mes espérances à bonne réalisation...

— Chevalier, répondit Gandalin, je prie Dieu qu'il me seconde; je réussirai à vous faire service!

— Allez, mon ami, allez! Et revenez-nous vitement!... répliqua Esplandian en l'embrassant.

Gandalin, sans plus tarder, monta sur son navire, où étaient embarquées les deux esclaves qu'Esplandian envoyait à Léonorine, et donna l'ordre qu'on levât l'ancre. Les voiles s'enflèrent et la nauf partit!...

## CHAPITRE VIII

Comment Gandalin s'en alla vers l'empereur, à Constantinople, pour lui demander renfort, et comment il sut entretenir en secret la belle princesse Léonorine.

Le vent était si bon, que, peu de jours après son départ de Galatie, le brave Gandalin arrivait à Constantinople.

Une fois débarqué, il chargea deux esclaves des

présents qu'il avait à offrir à l'empereur, puis il se dirigea vers le palais où son arrivée était déjà annoncée.

— Où avez-vous laissé le bon chevalier Esplandian? lui demanda l'empereur en le reconnaissant et en l'embrassant. Ne le verrons-nous pas bientôt céans?...

— Sire, répondit Gandalin, le seigneur Esplandian se recommande à votre bonne grâce. Il m'a chargé de vous avertir que, depuis quinze jours, lui, Frandalo, et quelques-uns des nôtres sont entrés dans la ville de Galatie.

— Galatie? dit l'empereur, étonné.

— La ville de Galatie, oui, Sire!

— Par la foi que je dois à Dieu, voilà une bonne affaire! répondit l'empereur. Très bonne affaire, en vérité!... D'après ce que l'on m'a assuré autrefois, Galatie a été et est encore une des plus grandes et des plus importantes villes de la Turquie.

— La plus grande et la plus importante, en effet, répliqua Gandalin.

— A cause de cela, reprit l'empereur, je ne sais vraiment pas si le bon chevalier Esplandian pourra la garder... Il ne suffit pas de conquérir, il faut encore conserver!

— Oui bien, Sire, dit Gandalin, Esplandian et ses compagnons pourront conserver Galatie, pourvu que votre bon plaisir soit de leur envoyer quelques secours; autrement ils seraient contraints de l'abandonner à la longue, pour garder Alfarin, ou de laisser Alfarin pour garder Galatie; ce qui serait une honte pour eux, un grand dommage pour vous et toute la chrétienté.

— Y ont-ils pris de grands butins? demanda l'empereur, ont-ils perdu beaucoup de gens?

— Sire, répondit Gandalin, tous les ennemis ont été tués.

Il lui raconta alors comment tout était arrivé; puis, faisant ouvrir les caisses qui renfermaient les présents, il lui montra, entre autres, l'effigie en bronze de Nabuchodonosor, roi des Assyriens, celle du grand Alexandre, et, ce qu'il estima le plus, ce fut le vrai portrait d'Hector-le-Troyen, armé comme lorsqu'il combattait contre les Grecs.

L'empereur eut raison d'en faire un aussi grand cas, car Agamemnon s'en contenta comme le plus précieux butin qu'il eût du sac de Troie. Ce portrait avait été sculpté par un excellent artiste, sur la principale porte d'Ilion. Plusieurs siècles après, elle était tombée entre les mains des rois de Turquie qui avaient voulu la placer sur la grande place de Galatie, sur un support de marbre vert. C'est ce que raconta Gandalin à l'empereur, qui en fut très aise.

— Je ne serais pas plus heureux de la prise de Ténifante, dit-il, que je le suis de ce beau présent! Je remercie grandement les chevaliers qui me l'envoient...

— Sire, répondit Gandalin, aussi ont-ils pensé qu'il vous serait plus agréable que les vases d'or que renferme cette caisse.

Il la fit ouvrir, et, faisant approcher les deux esclaves d'Esplandian, il les présenta à la princesse Léonorine, en lui disant :

— Madame, le bon chevalier Esplandian, ne sachant vous faire offre de chose plus grande que ces deux belles filles, vous les envoie comme esclaves, afin que tout le monde sache que, de même que vous êtes la plus belle fille en perfection, de même il n'y a personne qui soit plus digne de commander aux autres que vous : faites-lui donc la grâce de les accepter; il sera très-heureux de cette faveur...

Léonorine, qui savait déguiser ses affections, répondit :

— Sire chevalier, il faut que vous me croyiez bien légère pour me parler ainsi! Si Esplandian m'aimait comme vous le dites, il y a longtemps qu'il serait ici. Qu'il vienne voir l'empereur, puis je croirai ce que vous me dites...

L'empereur prit grand plaisir à entendre parler sa fille aussi franchement, et il lui dit :

— Ma mignonne, que va penser Gandalin de vous voir si peu gracieuse envers celui qui vous aime tant? Je vous prie, ma belle mignonne, de modérer un peu vos propos. Prenez ce qu'Esplandian vous envoie; car si vous le refusez, il aura grande occasion d'être mécontent... Cependant vous voyez que, pour l'amour de vous, il fait tant de prouesses que jamais le chevalier de la Verte Epée ne l'égala!...

— Sire, répondit Léonorine, il égale son père en prouesses, mais non en galanterie...

— Madame, répondit Gandalin, si vous le connaissiez comme moi, vous le loueriez de ce dont vous le blâmez le plus. En effet, s'il a tant attendu de venir vous voir, c'est qu'il a pensé qu'il n'avait pas assez mérité cet insigne honneur, bien qu'il passe aujourd'hui pour le premier chevalier de la chrétienté... Toutefois, puisque vous l'accusez de froideur, je vous réponds sur mon honneur qu'il viendra vous retrouver dès que je serai de retour, pour vous obéir en tout ce qu'il vous plaira lui commander.

— Gandalin, répondit la princesse, ne pensez pas que j'éprouve le moindre plaisir ou déplaisir de sa présence ou de son absence. Je l'estime parce que l'empereur mon père l'a pris en affection à cause du roi Amadis son père. Néanmoins, puisqu'il plaît à mon seigneur, je prendrai le présent qu'il me fait, sous la condition expresse que vous me promettrez de le faire venir chez nous aussitôt que vous serez arrivé à Galatie...

Certes, Léonorine jouait merveilleusement son rôle; car, personne ne se fût douté de leur mutuel amour devant la reine Ménoresse, et Gandalin lui-même, qui avait porté Esplandian dans la garde-robe de Léonorine, ne savait plus à quoi s'en tenir.

L'empereur lui demanda quel séjour il pensait faire à Constantinople.

— Sire, répondit Gandalin, le plus court que je pourrai : car il me serait mal séant de demeurer dans le repos, tandis que mes compagnons sont à travailler. C'est pourquoi je vous supplie de vouloir bien me donner congé le plus tôt possible.

— Gandalin, dit l'empereur, je manderai aujourd'hui mon amiral, et je ferai lever une armée en telle diligence que, d'ici à cinq ou six jours, vous pourrez vous embarquer ensemble...

En disant ces mots, il sortit de sa chambre, et il alla se promener dans le jardin où ses dames le suivirent.

Alors Gandalin, voyant Léonorine toute pensive, se promener seule le long d'une allée plantée de myrtes, il s'approcha d'elle et lui dit :

— Madame, monseigneur Esplandian m'a commandé de vous faire entendre que, depuis le jour qu'il vous laissa et qu'il reçut tant de faveurs de vous, son cœur, qui vous appartient entièrement, l'a si peu éloigné de vous, qu'il a pensé mourir mille fois du regret de votre absence... J'ai connu beaucoup d'hommes passionnés d'amour ; mais je crois qu'il n'en fut jamais de semblable au sien, ni de plus mystérieux que son secret. Il est impossible, vu ce qu'il endure et le peu de consolations qu'il reçoit, qu'il ne meure pas bientôt : ce qui serait un grand malheur pour la chrétienté, à cause de sa valeur qui finira par le rendre le premier chevalier du monde. Comme j'ai toujours été serviteur du père, et que je connais le naturel du fils, je vois mieux que personne le danger pressant dans lequel il se trouve, si vous n'avez pitié de lui... Je me suis enhardi à vous dire ses douleurs parce que son seul désir est de demeurer avec vous... Toutefois, voyant les dangers auxquels ses compagnons sont continuellement exposés jour et nuit, il ne sait comment il pourra honnêtement les laisser... C'est pourquoi je vous prie d'imputer son absence à la fatalité et non à sa faute ; il ne vit que pour vous plaire et pour vous obéir !...

Gandalin était si triste en parlant ainsi, que Léonorine se sentit émue jusqu'aux larmes.

— Gandalin, mon ami, répondit-elle, je ne sais plus que faire pour lui... N'ai-je donc pas assez fait déjà?... Pourquoi me dites-vous que je cherche à le faire mourir? Si je le savais seulement malade, je ne me sens ni assez forte ni assez courageuse pour conserver la vie, tellement j'en aurais le désespoir!... Par ainsi, jugez de mon indifférence pour lui!... Apprenez, Gandalin, que je ne veux appartenir qu'à lui, et ne trouvez plus étrange désormais, si devant l'empereur ou en public, je tiens des discours si peu à son avantage et si en désaccord avec mes propres sentiments... Pour rien au monde je ne voudrais qu'on connût une seule étincelle de la flamme dont mon cœur brûle pour lui jour et nuit !...

— Madame, dit Gandalin, je suis sûr qu'il aura un plaisir extrême d'entendre ces bonnes paroles, et qu'il laissera tout au monde pour venir vous voir à la cour.

— Oui, je l'en prie, répondit Léonorine ; qu'il fasse à ce sujet tout ce qui sera en son pouvoir !..

Pendant cet entretien, l'amiral arriva avec son amiral Tartarie, ainsi nommé de la nation dans laquelle il prit naissance. Tartarie était issu d'une pauvre famille, mais il était en grande autorité à cause de son bon sens et de son courage ; de sorte qu'il commandait dans toutes les mers de l'empire.

L'empereur l'entretint fort au long de ce que lui avait dit Gandalin au sujet du secours à envoyer à Galatie ; il lui commanda d'armer en toute hâte trente galères et de lever deux mille hommes, choisis parmi les meilleurs guerriers qu'il pourrait trouver, pour les amener avec lui.

Tartarie, obéissant au vouloir de l'empereur, exécuta ses ordres, de telle sorte que, six jours après, il fut prêt à faire voile avec tout son nombreux équipage.

## CHAPITRE IX

Comment Urgande-la-Déconnue arriva à Galatie, et comment elle fit retrouver le roi de Dace blessé, avec Esplandian et ses compagnons.

Tartarie et Gandalin ayant pris congé de l'empereur, passèrent le détroit de Constantinople, et, sans malencontre, arrivèrent à Galatie, avant que la semaine ne fût écoulée. S'ils furent bien reçus des chevaliers chrétiens, il est vraisemblable, car le nombre de ces derniers était si petit et ils étaient si dispersés qu'ils désespéraient de pouvoir garder cette place avec Alfarin et la Montagne Défendue. Mais ce renfort les réconforta, et ils s'empressèrent de distribuer les deux mille hommes de Gandalin et de Tartarie où besoin en était.

Esplandian avait un merveilleux désir de savoir de Gandalin s'il avait parlé à Léonorine et comment elle se portait, et, aussitôt qu'il en trouva l'occasion, il le retira avec lui dans sa chambre, pour deviser seuls à seuls.

Gandalin lui raconta fidèlement tous les propos qu'il avait eus avec Léonorine, devant l'empereur ou seul avec elle dans le jardin.

— Sur ma foi, seigneur, ajouta-t-il, il me semble que vous lui faites tort, vu le moyen que vous avez de lui satisfaire et à vous pareillement... Quelque chose que vous puissiez mettre en avant pour votre excuse, vous n'êtes pas tellement pressé que vous ne puissiez trouver le temps d'aller faire un tour vers elle, ce dont elle vous supplie.

— Je le ferai, répondit Esplandian, mais il faut aviser comment?...

— Pensez-y, dit Gandalin, et me laissez aller coucher, car jamais je n'eus aussi grande envie de dormir que ce soir...

— Allez, mon cher Gandalin, et soyez ici demain de bon matin.

Gandalin s'en alla et Esplandian demeura, tout pensif, ne sachant vraiment quel moyen honnête employer pour laisser ses compagnons en telle nécessité.

Toutefois, Dieu y pourvut ; car, cette nuit-là même, une heure avant le jour, comme Esplandian commençait à sommeiller, on entendit le son le plus mélodieux du monde, lequel venait du navire de la Grande-Serpente qu'il avait laissé à la Montagne Défendue et qu'il ne soupçonnait pas si proche. Cette mélodie continua une demi-heure encore ; puis on entendit un tel bruit de trompet-

tes et de clairons, mêlé à une telle résonnance de fifres et de tambours, que les soldats du guet soupçonnèrent que l'armée de mer de leurs ennemis pouvait bien être arrivée là pour les surprendre. A cette cause ils semèrent l'alarme dans la ville, et coururent tous aux murailles pour essayer de distinguer dans les ténèbres d'où pouvaient venir ces bruits étranges.

Ce ne fut qu'une demi-heure après, c'est-à-dire au jour, qu'ils aperçurent le grand navire d'Urgande équipé de baudriers et de banderolles. Esplandian, réjoui, dévala au port, avec quelques-uns de ses compagnons, Talanque et Maneli entr'autres, et monta aussitôt sur un vaisseau pour s'assurer de qui était dans celui de la fée Urgande. Ils l'aperçurent elle-même, qui les attendait sur le tillac.

— Mes amis, leur cria-t-elle d'assez loin en leur tendant les bras, soyez les bienvenus et montez sur ce navire afin que je vous embrasse.

Lors Esplandian s'avança et entra le premier de tous sur la Grande-Serpente. Comme il saluait Urgande-la-Déconnue, elle se prosterna jusqu'à terre pour lui baiser le pied, ce dont il fut tout honteux.

— Madame, lui dit-il en la relevant, je n'eusse jamais pensé que vous pussiez prendre plaisir à vous moquer de moi, car je m'estimerai toute ma vie votre très humble obligé. Pour Dieu! si je vous ai offensée, châtiez-moi une autre fois d'une autre manière.

— Bienheureux chevalier, répondit-elle, l'aide que j'attends de vous, d'ici à peu de jours, m'a dicté ce que j'avais à faire; aussi prenez-le en bonne part, je vous prie!...

En disant ces mots elle l'embrassa, ainsi que Talanque, Maneli et les autres chevaliers, qui tous lui firent un excellent accueil, la suppliant humblement de leur faire connaître l'occasion de son arrivée si inattendue.

— Mes amis, dit Urgande, vous le saurez un autre jour, lorsque j'en aurai le loisir. En attendant, je vous avise qu'il est nécessaire d'aller incontinent à Constantinople, où vous entrerez armés et vêtus de la même parure que je vous apporte; il vous serait très préjudiciable à tous de différer ce voyage jusqu'à une prochaine saison. C'est pourquoi je vous engage à le faire dès les premiers jours de la semaine prochaine, et je vous assure que l'empereur vous recevra avec un bonheur extrême, et le plaisir que vous aurez avec lui durera jusqu'à ce que la roue mobile de la fortune, faisant son tour, vous amènera une suite incroyable de souffrances, de travaux et d'ennuis. Et, pour vous prouver que tout ce que je vous prédis est véritable, je vous préviens que je dois moi-même tomber dans le plus grand danger que j'aie jamais couru de ma vie. Le mal est que, selon les destinées, je ne puis donner aucun ordre pour éviter ce malheur qui me poursuit, bien qu'il soit sur le point de m'arriver...

— Madame, dit Esplandian, pour ce qui doit vous survenir, tenez-vous tranquille, car nous mourrons tous avant que le mal ne s'accomplisse!

— Mon enfant, répondit Urgande, il faut que les destinées des personnes aient leurs cours... Mais changeons de conversation, je vous prie, car cette pensée me plonge trop dans la mélancolie.

— Madame, dit Maneli, ne vous plaît-il pas de descendre dans la ville?...

— Oui, répondit-elle, et je voudrais aussi que l'on me fît venir Norandel qui est demeuré, comme je sais, à Alfarin; et quand vous serez tous présents, je jouirai d'un grand bonheur, car je vous amène en ce vaisseau le roi de Dace, blessé dans un combat qu'il a soutenu contre Garlante, seigneur de l'île de Calafre, qui voulait lui ôter par force deux demoiselles. Et bien que Garlante soit estimé un chevalier preux et hardi, le roi de Dace l'a tellement ramené à la raison, qu'il lui eût coupé la tête sans le pardon qu'il lui a demandé et qui lui a été accordé, à condition que jamais de sa vie il ne ferait tort ni injure à aucun chevalier. Garlante le lui a juré et promis en ma présence, car j'arrivai là par hasard et j'entendis leurs discours. Le roi de Dace était en danger de sa personne: je ne voulus point l'abandonner et le fis entrer dans la meilleure chambre de mon vaisseau, où il est à cette heure presque guéri de ses nombreuses plaies.

— Dieu! quelles bonnes nouvelles! s'écria Esplandian; sur ma foi, je craignais vivement de ne plus le revoir, et pour Dieu, madame, permettez que je le voie!...

Urgande les conduisit à l'endroit où le roi de Dace était couché. Lorsqu'ils s'entrevirent, Esplandian ne put se contenir de larmoyer, tant était grand son bonheur. Toutefois, ils n'eurent pas ensemble pour le moment un long entretien; Urgande craignant qu'une trop vive émotion ne fût fatale au roi de Dace, qui était encore faible, ne voulut point le permettre.

C'était prudemment agir. En conséquence, elle pria Eplandian et ses compagnons de sortir avec elle, ce qu'ils firent incontinent. Peu après, montant sur la frégate qui les avait amenés, ils retournèrent au port de Galatie et conduisirent Urgande dans la plus belle maison de la ville, en lui rendant les honneurs réservés d'ordinaire aux reines Brisène et Oriane.

## CHAPITRE X

Comment Urgande-la-Déconnue, en se promenant avec ses chevaliers, rencontra Mélye l'enchanteresse, et de la tromperie que lui fit cette dernière.

Deux jours après, Esplandian, touché de compassion à la vue d'un grand nombre de femmes et de petits enfants qui étaient venus le trouver le jour de la prise de la ville, jugea meilleur de leur donner la liberté plûtot que de les garder, ce qui aurait occasionné de fortes dépenses.

— Les charger de fer et les réduire en servitude ne serait pas bien, dit-il à ses compagnons; Notre

Seigneur Jésus-Christ en serait mécontent. Par ainsi, pour qui voudra me croire, je suis d'avis qu'usant envers eux de miséricorde on les envoie tous à Tésifante pour être présentés de notre part à la princesse Héliaxe, qui nous en saura très bon gré; ce qui du reste nous déchargera d'autant...

Tous les chevaliers adoptèrent cette opinion, et Carmelle fut chargée de la délicatte mission d'accompagner les prisonniers auprès de la princesse Héliaxe.

Certes, bien dur eût été le cœur de celui qui n'eût pas été ému à la vue de ce peuple nombreux, de cette multitude de femmes et d'enfants qui pleuraient amèrement de se voir ainsi bannis de leur propre patrie!...

Mais laissons-les aller, et revenons au danger dans lequel se trouva le lendemain Urgande-la-Déconnue.

Elle avait été si bien reçue par les chevaliers, qu'elle prenait un singulier plaisir à leur ouïr raconter leurs exploits et leurs aventures dans le pays de Turquie depuis la prise d'Alfarin. Et en conversant ensemble sur ce dont ils se souvenaient d'avantage, Esplandian se rappela la vieille sorcière qu'ils avaient rencontrée sur les rochers où elle faisait sa résidence, ce qui le fit sourire.

Urgande surprit son rire et lui en demanda la cause.

— Madame, répondit Esplandian, je pensais à la beauté d'une jeune pucelle que mes compagnons et moi nous avons rencontrée il y a peu de temps, assez près d'ici... Pour vous la depeindre au naturel, je puis vous affirmer, à ce que dit Belleris, qu'il y a quelques huit ou neuf fois vingt ans qu'elle sait parler... Elle a une peau si fraiche et si rosée que je ne saurais mieux la comparer qu'à l'écorce d'un de ces grands ormes qui prêtent communément leur abri et leur ombrage aux carrefours des villages de la Grande-Bretagne... Au reste, ses cheveux sont blancs comme neige, et si mal peignés, qu'ils semblent collés ensemble. En outre, ils tombent en corde raide sur une peau d'ours qui lui sert d'unique vêtement.

Urgande avait entendu plusieurs fois parler de cette vieille folle, et elle désirait vivement la voir à cause de sa renommée. C'est pourquoi elle dit à Esplandian :

— En bonne foi, je la connais mieux que vous ne pensez, et je sais qu'elle a été pendant sa jeunesse l'une des plus belles créatures de son temps... Elle est fille, sœur et tante de roi, et se nomme Mélye... Elle a tellement voulu apprendre et se fortifier dans l'art de la nécromancie, que son mépris pour le monde augmenta de jour en jour; elle s'est réfugiée dans le fond d'une roche sous laquelle elle a fait construire une caverne où elle jouit de la plus profonde solitude... Je vous jure sur ma foi qu'il y a vingt ans et plus que j'ai le désir de la voir; mais des affaires me concernant ne m'ont pas encore permis de mettre mon désir à exécution.

— Madame, répondit Esplandian, puisque vous en êtes si près, accomplissez-le maintenant; nous vous y conduirons tous et nous vous servirons d'escorte...

— Je vous en prie, dit-elle, nous irons aussitôt que nous aurons dîné.

Les tables ayant été levées, chacun, curieux de voir chose si étrange, se tint prêt pour accompagner Urgande.

Esplandian toutefois en choisit seulement un certain nombre qui, accompagnés d'Urgande, sortirent de Galatie bien armés et bien montés. Belleris les conduisait.

Comme ils approchaient de la caverne où habitait Mélye, ils l'aperçurent assise les jambes croisées sur la pointe d'un rocher.

Urgande pria les chevaliers de s'arrêter afin qu'elle pût parler à Mélye en particulier. Puis, piquant son cheval, elle s'approcha d'elle et lui dit :

— Madame, je vous prie de ne pas trouver mauvais si je viens vous visiter et vous offrir mes services.

— Qui êtes vous? demanda Mélye.

— Je suis Urgande-la-Déconnue, et de tout temps j'ai eu le désir de vous voir.

— Ah! vous êtes cette Urgande, la plus savante entre les savantes? répondit Mélye. Votre visite m'est grandement agréable... Venez ici afin que nous puissions deviser ensemble des choses que vous et moi avons pris la peine d'apprendre... Bien que vous soyez dans le camp des chevaliers chrétiens qui font tant de mal à notre pauvre pays, je vous excuse; je comprends la fidélite que vous devez à votre religion... C'est pourquoi je vous prie d'approcher et de venir à moi...

Urgande voyant Mélye si caduque et si débile fit ce qu'elle désirait. Elle espérait la retenir jusqu'à ce que les chevaliers fussent arrivés, afin de la leur livrer et de l'emmener à Galatie.

Mais la vieille devina ce dessein, et, se retirant à l'entrée de sa caverne, elle lui dit :

— Urgande, je serais contrariée que notre entretien fût entendu par ces chevaliers!... Entrons ici, s'il vous plaît...

Urgande ne fit aucune difficulté et s'avança.

Alors Mélye, s'élançant sur elle, l'empoigna à la gorge et la lui serra si étroitement, que la pauvre fée ne put crier au secours...

Les chevaliers, cependant, se doutant de ce qui se passait, se hâtèrent d'accourir et de forcer l'entrée de la caverne, ayant à leur tête Talanque et Maneli.

Mais aussitôt qu'ils y eurent pénétré, ils reculèrent, saisis d'un grand étonnement, et y firent un bond si gigantesque en poussant un cri si prodigieux, qu'Esplandian, qui les suivait d'assez loin, les entendit et devina à peu près ce qui se passait.

Il portait avec lui le remède efficace contre ces merveilleuses aventures: c'était sa bonne épée, contre laquelle tous les enchantements venaient échouer, ainsi qu'il l'avait expérimenté une première fois lorsqu'il était entré dans la chambre d'Arcabone, mère de Matroco.

Esplandian, sachant ses douze compagnons en telle nécessité, se fût volontiers amusé de leur frayeur, s'il n'eût vu Mélye qui tenait Urgande sur ses genoux, tachant de l'étrangler par tous les moyens possibles.

Mais le cas était grave et pressant: Mélye n'avait pas l'air de plaisanter. Esplandian s'avança

donc pour secourir Urgande et menaça Mélye d'une cruelle représaille si elle lui faisait du mal...

Mélye ne tint nul compte de ces paroles; il fallut qu'Esplandian menaçât de la frapper de son épée... Alors elle s'enfuit, espérant se réfugier à temps dans sa chambre, où étaient réunis ses charmes et ses enchantements... Au moment où elle approchait de la porte, Esplandian la saisit par sa peau d'ours, et l'arrêta de façon qu'elle ne put passer outre.

Il étendait déjà le bras pour lui donner la mort, lorsqu'il s'arrêta, pensant qu'il serait honteux à un chevalier de frapper une femme faible et sans défense. Cela lui fit modérer sa colère et il se décida seulement à retirer Mélye de sa caverne. La prenant alors par le poil, il commença par la secouer avec énergie.

En ce moment il aperçut un grand singe ridé, qui ouvrait deux grands yeux étincelants comme deux charbons allumés, et qui s'élança sur lui pour le défigurer. Par bonheur Esplandian put lui donner un si fort coup de poing, qu'il l'étendit raide mort. Puis il passa outre, emmena Mélye hors de sa caverne, la laisa à la garde de Frandalo et retourna savoir si Urgande était vive ou non. Il la trouva faisant une telle grimace qu'il crut que l'âme allait lui sortir du corps.

Il en eut pitié, la prit entre ses bras et l'emporta au grand air. Il en fit autant pour Talanque et pour Maneli, qui, un quart d'heure après, ne se ressouvinrent plus de rien et furent aussi sains et saufs qu'auparavant.

Après cela ils remontèrent tous à cheval, emmenant avec eux Mélye, que Sergil mit en croupe avec lui et qu'il tint étroitement serrée de peur qu'elle n'échappât.

Dieu sait si en cheminant Urgande les entretint de la peur qu'elle avait eue.

— J'ai pensé mourir! dit-elle en frissonnant encore.

Bientôt ils entrèrent dans la ville, à une heure très avancée du jour.

## CHAPITRE XI

Comment Carmelle arriva à Tésifante vers Héliaxe et Alforax, et s'acquitta de la mission qu'on lui avait confiée relativement aux femmes et aux enfants pris à Galatie.

Carmelle se hâta tellement d'accomplir sa mission qu'elle arriva bientôt à Tésifante avec les petits enfants et les femmes de Galatie. Les unes trouvèrent là leurs pères et les autres leurs maris, qui s'étaient sauvés comme il vous a été dit.

Je vous laisse à penser quelle douleur ils ressentirent d'abord, quand ils se virent ainsi exilés et frustrés de leurs biens! Certes, il n'y a pas homme au cœur si dur, qui n'eût fondu en larmes en voyant ces pauvres gens environnés de leurs petits enfants, sans ressources et ne pouvant presque leur donner à boire ni à manger!

Alforax sut leur arrivée, et les voyant en si grande doléance, il parla si haut que chacun put entendre ces paroles:

— Dieux immortels! il faut donc que moi ou les miens nous ayons commis quelques grands méfaits pour avoir ainsi à déplorer une si cruelle guerre et une ruine si désastreuse de notre pays!... Apaisez-vous, puissants dieux! et, dans votre infinie bonté, permettez que tout le mal que vous faites peser sur des têtes innocentes, retombe sur moi seul qui vous ai irrités! Ou plutôt, faites que pour votre gloire, je puisse chasser cette maudite secte des chrétiens, ennemis de vos saintes lois!... Je vous jure que j'en ferai un tel carnage, que vous aurez occasion de vous apaiser, si vous êtes irrités du peu d'ardeur que j'ai mis à les chasser de cette terre qu'ils souillent!...

Alforax s'informa ensuite auprès des nouveaux arrivés comment ils avaient pu s'échapper.

— Sire, répondit celui qui lui avait apporté la nouvelle de leur arrivée, une demoiselle assez belle, nommée Carmelle, ainsi que j'ai entendu, les a amenés ici. Elle désire vous parler, ainsi qu'à madame Héliaxe.

— Madame, connaissez-vous Carmelle? dit Alforax à sa femme.

— Oui, Sire, répondit Héliaxe, c'est elle qui me tenait compagnie le jour où je tombai dans les mains de Frandalo. Je puis vous assurer qu'elle s'efforçait de me rendre tous les services dont elle pouvait s'aviser. Aussi je vous prie de commander qu'on lui fasse l'honneur et l'accueil qu'elle mérite.

— Ma mie, dit Alforax, ceci me plaît beaucoup.

On se hâta de chercher la demoiselle qui, aussitôt arrivée, s'adressa d'abord à Héliaxe et, sans la saluer autrement, lui dit:

— Madame, vous connaissez le maître et le seigneur à qui je suis, lequel a seul puissance sur moi: ne trouvez donc pas étrange si je m'humilie si peu devant la majesté du prince Alforax, ni devant la vôtre... Et afin, madame, que vous sachiez la cause de ma venue ici, je crois ne rien vous dire de nouveau en vous apprenant la prise de Galatie dont les chevaliers chrétiens sont maîtres aujourd'hui. Ils ont conquis la ville sur vos gens, sans y trouver autre garnison que ces femmes et ces petits enfants, que monseigneur Esplandian et ses compagnons vous envoient pour en ordonner ainsi que bon vous semblera. Je vous assure que, le devoir de leur religion à part, ils ont désir de vous faire plaisir et service autant qu'à princesse de la terre...

— Carmelle, répondit l'infante, ce n'est pas le premier bien qu'ils m'ont fait. Je me tiens si fort obligée envers eux, que soit dans l'adversité ou la prospérité, il ne sera jamais jour de ma vie où je n'aie le désir de le reconnaître... Je sais bien, toutefois, que je n'en ai et n'en aurai jamais le moyen, à moins que la fortune inconstante ne donne un si grand tour à sa roue, qu'elle les abaisse d'autant qu'ils sont élevés maintenant!... Ils connaîtront alors en quelle estime j'ai leur vertu, et comme je sais récompenser les faveurs qu'ils m'ont dispensées....

— Carmelle, dit Alforax, ne vous ont-ils rien commandé de me dire ?

— Non, Sire, répondit-elle ; mais je vous avise qu'ils vont bientôt venir vous voir en tel équipage, que vous n'aurez certes pas lieu de vous en contenter.

— Par tous mes dieux ! s'écria Alforax, je les relèverai de cette peine, s'ils ne font extrême diligence, car tant de gens sont en chemin pour me secourir, que je passerai par Constantinople, je ruinerai son méchant empereur et toute la chrétienté !... Alors il sera facile à ma femme, si bon lui semble, de reconnaître les services qu'ils lui ont rendus, comme elle le dit !...

— Sire, répondit Carmelle, les projets ont souvent une toute autre fin que celle qu'on avait d'abord pu prévoir... Dieu, qui est au-dessus de tout, commande toutes choses selon son bon plaisir et non pas à la volonté des personnes... Or, comme j'ai maintenant satisfait au commandement de ceux qui m'ont envoyée vers madame, dit-elle à Héliaxe, je la prierai de me faire conduire en lieu de sûreté.

— Sire, dit la princesse à Alforax, faites-lui, je vous prie, cette courtoisie, car je serais trop marrie qu'elle reçût le plus petit ennui...

Cette demande lui fut accordée. Héliaxe fit en outre présent à Carmelle d'une de ses plus riches toilettes ; puis elle la fit conduire par vingt chevaliers jusque près de Galatie.

Lorsque ces vingt chevaliers lui eurent ainsi fait, ils lui demandèrent la permission de prendre congé d'elle, ce qu'elle accorda volontiers, étant désormais en sûreté.

## CHAPITRE XII

Comment, après le retour de Carmelle à Galatie, Esplandian, Frandalo, Gandalin et Enil, retournèrent à la caverne de Mélye et firent rencontre de trois géants et de douze chevaliers turcs qui leur livrèrent combat.

Une fois de retour à Galatie, Carmelle fit devant tous la narration de son voyage et répéta les propos que le prince Alforax lui avait tenus en présence de la princesse Héliaxe.

— Par ma foi ! dit alors Urgande, Alforax, en parlant ainsi, a suivi la pente de son naturel orgueilleux et téméraire... Je sais par les livres du destin, que de grandes choses lui sont réservées ; et, comme elles ne peuvent tarder à lui arriver, je m'en tairai pour cette heure. En attendant, je vous prie de me rendre le service de retourner à la caverne de Mélye pour chercher les livres que nous y avons laissés... Quand ces livres seront en ma possession, ils vous seront peut-être utiles, ainsi qu'à d'autres...

Esplandian voyant Urgande parler avec tant de feu, et connaissant le désir qu'elle éprouvait de recouvrer ses livres, lui répondit :

— Madame, avant que je ne dorme, je me mettrai en peine de vous obéir.

Et, sans plus différer, il pria Enil, Frandalo et Gandalin de lui tenir compagnie. Tous quatre allèrent s'armer immédiatement et, montant à cheval, suivis seulement de leurs écuyers, ils sortirent de la ville, laissant Urgande avec Norandel qui était nouvellement arrivé à Alfarin.

Ces quatre chevaliers cheminèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au roc de Mélye, près duquel ils aperçurent d'assez loin trois géants et douze chevaliers, à l'entrée de la caverne de Mélye.

Les bergers qui gardaient les troupeaux avaient été témoins de l'enlèvement de cette vieille dans la direction de Galatie, et ils s'étaient empressés d'en aller répandre la nouvelle.

Voilà pourquoi ces trois géants et ces douze chevaliers étaient là ; ils voulaient savoir si les bergers leur avaient menti ou non.

Esplandian et ses trois compagnons virent bien que c'étaient des ennemis ; aussi, ils résolurent de les attaquer, bien qu'ils fussent en plus grand nombre qu'eux.

En effet, couverts de leurs écus et tenant leurs épées en avant, ils fondirent sur ces nouveaux venus. Esplandian rencontra le premier des géants, Frandalo le second, Gandalin et Enil le troisième. Esplandian porta un formidable coup au sien et lui fit faire un bond si merveilleux que le cavalier et le cheval restèrent sur la place sans remuer ni pieds ni mains..

Il en advint tout autrement aux deux autres. Ayant rompu leurs bois contre Frandalo, Gandalin et Enil, leurs chevaux mal embouchés les emportèrent à un grand mille de là, avant qu'ils pussent les arrêter. Au même instant, les quatre chevaliers chrétiens furent enveloppés par les douze chevaliers turcs, dont trois furent mis à mort dès la première charge.

Alors commença une mêlée cruelle et sanglante, et telle qu'avant le retour des deux géants, cinq autres des leurs se sentirent si mal traités, que le plus sain d'entre eux était très grièvement blessé.

Comme il n'en restait plus que trois, Esplandian et Frandalo les laissèrent se démêler avec Gandalin et Enil pour aller au-devant des deux géants qui venaient au grand galop secourir leurs compagnons.

Une fois rencontrés, personne ne vit jamais plus beau combat. Esplandian, au souvenir de Léonorine, ne donnait coup d'épée qu'il ne fît sortir le plus pur sang du corps de celui auquel il s'adressait ; tellement, que le rocher en était tout rougi.

Cependant, il trouva un homme à lui rendre de fortes secousses. Son écu fut détaillé en un instant, et mis en tant de pièces, qu'il ne lui demeura au poing que les courroies.

Esplandian en eut un tel déplaisir que, se soulevant sur ses étriers, il donna à son ennemi un grand coup sur sa coiffe de fer et parvint ainsi à le désarmer. Les yeux du géant commencèrent à lui étinceler si fort, qu'il baissa le cou jusque sur la crinière

de son cheval et laissa tomber à terre l'épée qu'il tenait.

Aussitôt, Esplandian le rechargea avec une extrême adresse entre le haubert et le heaume, au point qu'il lui enleva la tête. Le cheval et le corps s'enfuirent à travers les rochers.

Pendant ce temps, Frandalo combattait bravement l'autre géant, et le tenait pressé et hors d'haleine.

Gandalin et Enil, d'un autre côté, ne faisaient pas de moindres efforts. Leur courage était si grand que, quoique entourés de quatre ennemis, ils abattirent les deux plus adroits. Mais les deux autres tenaient toujours bon, et ils faisaient semblant de fuir, quand ils virent Esplandian piquer droit à eux. Toutefois, il s'arrêta tout court quand il vit ceux qui étaient tombés se relever et prendre les armes. Lors, il tourna bride; mais mal lui en advint, car son cheval, ayant mis le pied dans une ornière, il tomba sur le flanc, laissant Esplandian dans un très grand danger de mort.

Ses ennemis, joyeux de cette déconfiture, l'environnèrent à l'instant en poussant des cris de triomphe, et ils levèrent leurs épées pour les lui plonger sous le haubert jusque dans les entrailles !...

C'eût été pour eux chose aisée et facile, si Notre-Seigneur Jésus-Christ n'y eût pourvu par son intervention manifeste. Le cheval eut la force de se relever, et son maître avec. Esplandian, alors, se voyant libre et l'épée au poing, fut si terrible qu'il ne laissa en vie aucun de ceux qu'il put atteindre.

Sur ces entrefaites, les deux ennemis auxquels Gandalin et Enil avaient encore à faire, s'enfuirent par les montagnes, comme si le diable les eût emportés. Ils se sauvèrent ainsi sans être longtemps poursuivis...

Le géant demeura pour gage. Frandalo lui accorda la vie, tant pour la pitié qu'il excita en lui demandant son pardon, que parce qu'il ne valait guère mieux que s'il était mort.

## CHAPITRE XIII

Comment Esplandian entra dans la caverne de Mélye, et du combat qu'il dût essuyer, ainsi que Frandalo, Enil et Gandalin, pendant qu'ils songeaient retourner à Galatie.

Ce combat terminé, ainsi que vous l'avez entendu, chacun fit bander ses plaies du mieux qu'il put.

Puis, Esplandian entra dans la caverne de Mélye pour y prendre les livres qu'il cherchait; il vint dans une chambre où le lierre avait crû en tapisserie. Quatre lampes, qui brûlaient jour et nuit, pendaient aux quatre coins de la voûte. Leurs flammes ne s'éteignaient jamais, tant l'enchanteresse avait su expérimenter son art en cet endroit.

Comme Esplandian regardait de toutes parts, il avisa une garde-robe, au milieu de laquelle était planté un chandelier d'or massif à sept branches, et sept gros flambeaux de cire vierge qui brûlaient constamment. A côté était une table de cyprès, et, au-dessus, les livres de Mélye, les uns couverts de lames d'or et taillés à la damasquine, et les autres d'argent fin émaillé de plusieurs sortes d'émaux.

Esplandian prit ces livres, les emporta avec lui hors de la caverne, les remit à son écuyer, et remonta à cheval avec sa compagnie.

Ils reprirent le chemin par lequel ils étaient venus, pensant retourner à Galatie. Mais ils furent arrêtés plutôt qu'ils ne le pensaient.

Les Turcs qui avaient pris la fuite, comme vous avez vu au chapitre précédent, avaient en fuyant donné l'alarme à une petite ville voisine, d'où étaient sortis vingt hommes à cheval et quarante à pied, qui, ayant appris que quatre chevaliers chrétiens seulement avaient fait cette charge à leurs gens, étaient accourus au galop pour les cerner...

Frandalo et ses compagnons les aperçurent d'assez loin. Ils ne pouvaient pas aisément fuir le combat, sans s'exposer à quelque honte. C'est pourquoi Esplandian fut d'avis de se fier à la fortune et d'envoyer immédiatement un de leurs écuyers à Galatie pour avertir ceux de leurs gens du danger dans lequel ils se trouvaient, afin d'en avoir du secours.

Frandalo s'opposa à cet avis, exposant le grand travail qu'eux et leurs chevaux avaient souffert pendant toute la journée, et le grand nombre des ennemis qu'ils avaient en face d'eux.

—Tellement, ajouta-t-il, que, si nous nous acharnons à soutenir leur choc, je crains beaucoup que, tout en pensant acquérir gloire et chevalerie, nous ne tombions en danger de passer pour fous, présomptueux et téméraires !...

— Quoi donc! répondit Esplandian, voulez-vous endurer la honte de fuir?... Jamais, compagnons! Quant à moi, j'aime mieux prendre le hasard de mort ou de vie, tel qu'il pourra venir !...

— Voici ce que nous allons faire, si vous y consentez, dit Frandalo. Mon écuyer courra à Galatie avertir Talanque et les autres, comme nous venons de l'arrêter... Quant à nous, je connais un pont assez près d'ici, où nous nous retirerons et où nous nous défendrons jusqu'à l'arrivée du secours demandé. Nous ne pourrons du moins être attaqués qu'en un lieu étroit et de prise difficile...

— Allons donc! répondit Esplandian.

Aussitôt, laissant le chemin à droite, ils prirent sur la gauche, en suivant Frandalo qui les guidait.

Ils cheminèrent si longtemps qu'ils trouvèrent enfin une petite rivière assez creuse, et un pont dessus. Ils avaient à peine eu le temps de s'y reconnaître, qu'ils étaient chargés par leurs ennemis, et surtout par un Turc, brave et mieux monté que les autres...

Ce Turc était le capitaine de la troupe. Il brandissait une grosse lance, et, en fondant sur les chrétiens, il cria en langue arabique à Esplandian et à ses compagnons :

— Canaille! vous fuyez!... Mais, par nos dieux! vous allez mourir à l'instant!...

Enil, qui entendit le premier cette menace, tourna visage, et, donnant des éperons à son cheval, il chargea le Turc, et si rudement, qu'il le laissa raide mort. Quant à lui, il en fut quitte pour avoir le bras droit percé.

Cet échec irrita tellement les Turcs, qu'Enil

faillit être entouré par eux. Il put, fort heureusement, regagner le pont.

Certes, qui eût vu alors les prouesses et les hauts faits de ces quatre champions, eût eu raison de les estimer tels qu'ils étaient. Esplandian se distingua par des coups superbes. Quelque peu nombreux qu'ils fussent, ils auraient certainement défait les gens à cheval si les compagnons à pied de ces gens n'eussent pas été là pour les secourir.

Qu'on ne s'étonne pas de voir un si petit nombre d'hommes tenir tête à un si grand nombre. Les quatre chevaliers chrétiens étaient de rudes hommes, nourris d'exercices depuis leur enfance. Les Turcs, au contraire, du moins la plupart d'entre ceux qui étaient là, étaient des gens efféminés, plus coutumiers des plaisirs de la table et des femmes que des fortifiants délassements de la lance ou de l'épée. C'est pourquoi les quatre chevaliers leur portèrent grand dommage en moins d'un quart d'heure. Bientôt, ni les gens de pied ni les gens de cheval n'osèrent plus s'aventurer à entrer sur le pont.

Un d'eux cependant s'avisa de tenter le gué afin de les prendre en flanc, s'il était possible.

Celui dont je vous parle avait nom Tluacam, homme adroit et courtois chevalier, ce qu'il fit bien connaître avant la fin du combat. Car bien que l'eau fût haute et qu'il fût malaisé d'aborder l'autre rive, il la franchit cependant et y transporta à plusieurs reprises jusqu'à huit de ses soldats.

Devant cette menace sérieuse, Frandalo et ses compagnons furent contraints de se séparer pour mieux faire face; Esplandian et Enil demeurèrent au lieu où avait commencé le combat, Frandalo et Gandalin entreprirent de garder l'autre côté du pont.

Dieu sait si alors ils eurent à faire!... Tluacam voulait vaincre ou mourir, et, s'étant saisi d'une autre lance, il chargea Gandalin de si droit fil, qu'il pensa renverser homme et cheval par terre et qu'il en brisa son bois. Il mit aussitôt la main à son épée, frappa à droite et à gauche, et, pensant être suivi des siens, il piqua son cheval avec une telle force que, de gré ou non, il fut emporté par lui jusqu'au milieu du pont, où voulant l'arrêter, il glissa, tomba dans l'eau et se noya...

Les Turcs, à cette vue, poussèrent des cris à étouffer la voix du tonnerre! La rage les prit au ventre en guise de courage : ils baissèrent tous la tête et fondirent avec impétuosité sur les quatre chevaliers chrétiens, qui soutinrent ce choc si chaleureusement, que leurs ennemis furent obligés de reculer, laissant neuf morts sur le champ de bataille...

Cependant Esplandian et les siens étaient si fatigués qu'ils n'en pouvaient quasi plus. En regardant çà et là, ils aperçurent alors des hommes qui arrivaient à leur secours à bride abattue.

— Ils arrivent tard, mais ils arrivent!... murmura Esplandian, satisfait.

Voici pourquoi ce secours avait tant tardé à arriver.

Frenaca, écuyer de Frandalo, qui était allé quérir Maneli et les autres, espérait encore, en revenant, trouver son maître et ses compagnons où il les avait laissés. Ne les y trouvant point, il se demanda où ils pouvaient être, et chercha. Puis, bientôt, se doutant qu'il en aurait peut-être des nouvelles au pont, il y alla avec Maneli et les autres, et, de fait, ils arrivèrent au moment où Frandalo et ses trois compagnons allaient être déconfits.

Quand ces derniers reconnurent leurs amis, jamais prisonniers mis en liberté ne furent plus aises, ni les Turcs plus étonnés. Les Turcs se serrèrent cependant, résolus à venger leur mort plutôt que de se rendre. Mais les chevaliers de Galatie leur passèrent sur le ventre, sans qu'il en pût échapper un seul pour aller porter la nouvelle de leur mort à leurs amis.

Enil avait été rudement blessé au commencement, ainsi qu'il a été dit : c'est pourquoi lui et les autres blessés firent sonder leurs plaies; puis ils reprirent le chemin de Galatie, se contentant pour ce jour de la victoire que le Seigneur venait de leur envoyer.

En arrivant à la porte de la ville, ils y trouvèrent Urgande qui les attendait et qui, sachant par eux comment tout s'était passé, et le danger qu'Esplandian venait de courir, lui dit en manière de jeu :

— Par ma foi, chevalier, si j'eus belle peur de mourir, quand je tombai dans les mains de Mélye, je crois que vous ne l'avez pas eue moindre depuis quelques heures...

— Madame, répondit Esplandian, je sais bien que je suis mortel, et que ma vie et ma mort sont dans les mains de Dieu quand il lui plaira... Je vous avoue de bonne grâce que, si nous n'avions pas été secourus, nos affaires auraient pu à la longue mal se porter; néanmoins, je m'assure bien que nous avions assez abattu d'ennemis pour cette fois!...

Urgande vit bien à cette réponse qu'Esplandian avait mal compris sa pensée. Elle lui dit donc :

— Chevalier, je vous supplie de me pardonner : il faut excuser l'indiscrétion des femmes, même celle que je viens de me permettre...

— Madame, répondit Esplandian, vous pouvez me prendre comme bon vous semblera : vous avez tout pouvoir sur moi à ce sujet...

En devisant ainsi, ils descendirent au logis d'Urgande, où maître Hélisabel, nouvellement arrivé d'Alfarin, les attendait pour visiter et soigner leurs blessures.

## CHAPITRE XIV

Comment les chevaliers de la Grande-Bretagne, qui étaient à Galatie, s'embarquèrent avec Urgande sur le navire de la Grande-Serpente, pour aller à Constantinople, et ce qui leur advint.

Quinze jours entiers, les chevaliers qui avaient été blessés dans cette dernière rencontre furent contraints de garder la chambre et d'attendre la guérison de leurs plaies. Durant lequel temps Urgande-la-Déconnue s'occupait, pour se distraire,

à lire les livres de Mélye, qu'Esplandian lui avait envoyés.

Urgande trouva dans ces lectures de si singulières conjurations et autres enseignements en l'art de nécromancie, qu'elle s'étonna en pensant que la demoiselle qui les avait eues en sa possession n'en savait pas davantage, quoiqu'elle en sût déjà beaucoup plus que personne en ces sortes de drogueries.

Or, le temps approchant où Esplandian et ses compagnons devaient faire le voyage de Constantinople, Urgande les réunit tous dans une grande salle et leur tint ce langage :

— Mes amis, comme je sais une partie des prospérités et des infortunes dont vous menacent les influences célestes, je me suis mise en chemin pour venir voir Esplandian et vous, ses compagnons, ce dont je suis aise, car cela m'a permis de constater l'amitié que vous vous portez mutuellement tous, et le désir que vous avez d'accomplir l'ordre de chevalerie, non pour recevoir gloire et récompense en ce monde qui est trompeur, mais seulement pour la propagation de notre foi et le service de Dieu qui vous en saura un gré infini. Afin que vous puissiez continuer avec plus de fruit ce bon vouloir, j'emploierai désormais, non-seulement le travail de ma personne, mais encore le savoir qu'il a plu au Seigneur de me prêter, et à l'aide duquel vous pourrez faire fleurir et augmenter votre renommée dans toutes les parties du monde... Pour commencer, je suis d'avis que vous vous embarquiez tous avec moi sur la Grande-Serpente et que nous allions à Constantinople, vers l'empereur, sans lequel il est impossible que votre grande entreprise se parachève.

Chacun de la compagnie était tout oreilles à ce discours d'Urgande-la-Déconnue. Quand elle eut parlé, Esplandian prit la parole au nom de tous ses compagnons, et assura à Urgande qu'il n'y avait nul d'entre eux qui ne fût prêt à lui obéir et à aller où il lui plairait.

— Mes amis, reprit Urgande, faites donc passer demain vos chevaux sur mon navire. Quant à vos armes, n'en prenez nul souci : j'y pourvoirai si bien, que chacun en sera content. Embarquez-vous seulement et faites voile incontinent; le reste me regarde!...

En conséquence de ce, le lendemain, les chevaliers de la Grande-Bretagne s'embarquèrent sur la Grande-Serpente, menant avec eux Frandalo, Mélye et le capitaine de Tésifante, pris quelque temps auparavant, comme vous avez pu entendre. Quand ils furent tous arrangés et appareillés, le navire s'ébranla de soi-même et prit le chemin de la Montagne Défendue.

Quand ils furent en vue de cette montagne, Urgande leur commanda de s'arrêter et d'y envoyer quérir le roi Armato et les deux capitaines turcs; ce qui fut fait.

Le sixième jour en suivant, la Grande-Serpente arriva à environ un demi-mille de Constantinople, où elle s'arrêta.

Lors, Urgande fit armer ses chevaliers des harnois qu'elle leur avait apportés, lesquels étaient blancs, ayant derrière et devant une croix vermeille qui leur donnait la meilleure grâce du monde. Ils étaient au nombre de quarante, ces chevaliers de la fée Urgande, et voici leurs noms, dans l'ordre même où leur furent distribués ces harnois :

Esplandian ;
Frandalo;
Norandel;
Talanque;
Maneli-le-Sage ;
Ambor de Gandel;
Garnate-du-Val-Craintif;
Gandalin;
Enil;
Trion, cousin de la reine Briolanie;
Bravor, fils du géant Balan;
Belleris;
Elian-le-Délibéré;
Licoran de la Tour-Blanche;
Listoran du Pont-d'Argent;
Landin de Sariaque,
Ymosil de Bourgogne;
Ledadrin de Ferraque;
Sarquiles, cousin d'Angriote;
Palomir;
Branfil;
Tantiles-le-Superbe;
Galbion, fils d'Ysamel;
Carpin, son frère;
Carin de Carante;
Attalio, fils d'Olivas;
Bracèle, fils de Brandoyas;
Garamante, fils de Norgales;
Amphinio d'Allemagne;
Brandonie de Gaule;
Pénatrie d'Espagne;
Flamène, son frère;
Culspicio de Bohême;
Amandario de la Petite-Bretagne;
Silvestre de Hongrie;
Manlie de Suesse;
Galfarie de Romanie;
Galiot d'Ecosse;
Amandalie, son frère;
Calfeur-l'Orgueilleux.

Quand de la ville de Constantinople on eut aperçu la Grande-Serpente, on supposa que celui qui y naviguait ordinairement s'y trouvait ce jour-là aussi, et on s'empressa sur la grève pour le voir descendre.

Le bruit que fit le populaire en courant vers le navire arriva aux oreilles de l'empereur, qui, précisément, était en train de deviser avec les dames de sa cour. Il est inutile d'ajouter que Léonorine, qui se trouvait là, eut si grande joie de cette nouvelle, qu'elle se leva et alla vitement pour saluer de son regard amoureux son bel ami Esplandian.

Malheureusement la Grande-Serpente était un peu trop loin du port et il ne se mouvait nullement pour en approcher. Léonorine, alors, craignant d'être déçue comme les autres fois, c'est-à-dire craignant que ce navire contînt tout autre que son doux ami, mua subitement de couleur : de rose elle devint lis. Ce qu'apercevant la reine Ménoresse, elle lui dit, par manière de moquerie :

— Madame, cette vilaine moue que vous faites là est-elle pour déguiser votre aise, ou par crainte

que je ne suborne celui qui nous vient voir?

— Ma cousine, répondit Léonorine, depuis quand vous mêlez-vous de gaber? Je n'ai pas pensé à la première de ces deux choses, et encore moins à la seconde... Vous savez tout ce que je sais là-dessus... Ce navire de la Grande-Serpente, qui est là-bas au large, est un décevant navire, et je suis habituée à ses déceptions...

Comme Léonorine achevait ces mots, mêlés comme on le devine d'un grain d'amertume, la Grande-Serpente s'ébranla et s'en vint jusqu'à un trait d'arc du port. L'on put voir alors distinctement l'un de ses flancs s'ouvrir pour donner passage à un esquif, monté par Carmelle et deux autres demoiselles, lesquelles se mirent à sonner fort mélodieusement d'instruments qu'elles portaient, et ne cessèrent cette musique qu'en mettant le pied à terre.

Carmelle avait été aisément reconnue par l'empereur, qui augura bien de sa visite, parce qu'il espéra que cette fois elle venait lui annoncer celle d'Esplandian. Aussi s'empressa-t-il d'aller au devant.

Carmelle lui fit la révérence ni plus ni moins que les autres fois, et lui dit :

— Sire, monseigneur Esplandian, que vous avez tant souhaité en votre compagnie, est présentement arrivé en ce port, sur le navire de la Grande-Serpente, avec bon nombre de chevaliers, ses compagnons et amis, et même avec Urgande-la-Déconnue... Ils vous supplient de vouloir bien les admettre à vous faire leur révérence...

— Vraiment, Carmelle, s'écria l'empereur, je n'ai jamais de ma vie reçu message qui tant me plût!... Qu'ils viennent donc, et qu'ils viennent vite!... Je regrette seulement de n'avoir pas été prévenu à temps : je leur aurais fait l'honneur qu'ils méritent...

— Il suffit, répondit Carmelle. Nous allons, mes compagnons et moi, retourner vers les chevaliers pour les assurer de votre bienveillant accueil et de votre bon vouloir.

— Allez, ma mie, allez! dit l'empereur, joyeux. Et assurez-les qu'ils seront ici, tous, les très bienvenus!...

Carmelle s'en retourna avec les deux autres demoiselles.

Pendant ce temps, qui eût pris garde à Léonorine, eût aisément deviné la joie de son cœur à l'altération de son visage. Sans la reine Ménoresse, qui lui tenait la bride, elle eût peut-être fait chose désavantageuse à sa dignité de princesse et à son honneur de femme, en voulant forcer l'impératrice sa mère à aller au devant d'Esplandian, dont l'absence lui avait été si âpre et si douloureuse. Mais la reine Ménoresse, sage et discrète, quoique femme et belle, fit tant, qu'elle attira Léonorine dans une embrâsure de fenêtre où elle put, à son aise, dissimuler les changements de son visage.

—

## CHAPITRE XV

Comment Esplandian et ses compagnons furent accueillis par l'empereur, et quel jeu joua la belle Léonorine envers son bel ami.

Carmelle n'avait pas tardé à rejoindre la Grande-Serpente, où elle avait rapporté la réponse plaisante de l'empereur et les dispositions de bienveillance qu'on avait à sa cour à l'égard des chevaliers compagnons d'Esplandian.

Deux barques sortirent des flancs du navire et servirent d'abord à transporter à terre quelques chevaux. Puis elles retournèrent quérir les chevaliers et ceux qui voulurent sortir, entre autres six demoiselles qui sonnaient alternativement du hautbois et du luth, de la façon la plus plaisante du monde.

C'est en cet équipage que les chevaliers firent leur entrée dans Constantinople. Devant eux marchaient les six demoiselles jouant de la musique, deux des Turcs pris au siége de la Montagne Défendue, le capitaine de Tésifante, le roi Armato, et l'infante Mélye, revêtue de la robe d'ours qu'elle avait le jour de sa prise. Eux venaient ensuite deux à deux, accoutrés, ainsi que leurs chevaux, de semblable parure. Au milieu d'eux était Urgande-la-Déconnue, devisant avec Esplandian et avec le roi de Dace.

Au moment où cette troupe allait arriver au palais, l'empereur, l'impératrice et les dames de la cour vinrent la recevoir, et, s'adressant plus particulièrement à Urgande, l'empereur lui fit autant d'honneur que si elle eût été la plus grande reine de la terre.

Esplandian, alors, s'approchant respectueusement de Léonorine, mit le genou en terre et voulut lui baiser les mains. Mais elle le refusa, ce qui fit penser à tout un chacun qu'elle était malcontente de lui, à cause du long temps qu'il avait mis à venir à la cour.

L'empereur, voyant cela, ne put s'empêcher de rire. Il dit à Léonorine :

— Comment, ma fille, c'est là le bon accueil que vous faites à votre chevalier! C'est là le gré que vous lui savez pour la peine qu'il a prise de venir de si loin, expressément pour vous servir? Souvenez-vous, je vous prie, qu'il mérite de votre part un autre visage, ne fût-ce que pour l'amour de son père, à qui vous êtes tant obligée!...

— Seigneur, répondit Léonorine, c'est précisément ce qui me rend plus malcontente de lui... Car s'il ressemblait au chevalier de la Verte Epée aussi bien en courtoisie qu'en visage, il n'eût pas tant différé d'obéir au commandement qu'il en avait reçu et aux prières que vous et moi lui avons faites

de venir par l'intermédiaire de Carmelle et d'autres, comme vous savez!...

— Par Dieu, ma mie, vous dites vrai! reprit l'empereur. Toutefois, je n'eusse pas pensé que vous lui eussiez tenu si longtemps rigueur, attendu le nombre et la valeur des présents qu'il vous a envoyés... Madame, ajouta-t-il en se tournant vers Urgande, vous voyez combien est grande la colère d'une petite fille!...

— Sire, répondit Urgande, la raison est de son côté; Esplandian aurait dû obéir à son père et venir tout droit ici, au lieu de s'attarder dans des aventures périlleuses, où il eût pu laisser sa vie... Mais à cause de ces périls, belle madame Léonorine, il mérite tout votre pardon, et je vous prie de le lui octroyer.

— Madame, dit-elle à Urgande, puisque vous trouvez bon que je lui remette sa faute, je la lui remettrai, à condition que s'il oublie dorénavant comme il a fait dans le passé, c'est vous qui porterez pour lui la pénitence de son démérite...

Lors elle alla vers Esplandian et lui prit la main d'un air en apparence indifférent; puis on changea de propos.

— Mon frère, dit l'empereur en allant embrasser Armato, qu'il n'avait pas encore aperçu, je vous prie bien de me pardonner si, tout d'abord, je ne vous ai pas fait l'accueil que je vous dois : je ne vous avais point encore remarqué dans la foule de ces vaillants et loyaux chevaliers.

— Sire, répondit Armato, je suis maintenant, par un jeu de la fortune, en lieu où vous pouvez me commander... Je vous supplie cependant de vous souvenir quelquefois de ce que j'ai été et d'agir envers moi comme vous voudriez que j'agisse envers vous en pareil cas. Ces malheurs-là peuvent arriver à tous les princes : je suis vaincu aujourd'hui, ce sera peut-être votre tour demain...

L'empereur sourit et conduisit Armato à l'impératrice; puis, revenant du côté où était Frandalo, il lui dit :

— Seigneur Frandalo, pour vous donner à connaître combien me sont agréables les services que vous m'avez rendus, je veux et j'entends que désormais vous portiez l'enseigne de mon empire, dont je vous fais maréchal...

Frandalo s'inclina et remercia très humblement l'empereur, se tenant heureux d'être parvenu à ce degré d'honneur et d'autorité.

—

## CHAPITRE XVI

Comment Norandel et la reine Ménoresse furent amoureux l'un de l'autre, et des propos qu'ils eurent ensemble.

L'empereur était au milieu des chevaliers, leur faisant la meilleure réception possible.

Il advint, sur ces entrefaites, que la princesse Léonorine et la reine Ménoresse, voyant le roi de Dace et Norandel ensemble, mandèrent Carmelle, pour lui demander qui ils étaient.

—Madame, répondit-elle, vous avez pu voir autrefois celui qui a le moins de barbe; c'est le roi de Dace, qu'a amené ici Frandalo. L'autre, c'est Norandel, fils du roi Lisvart, qui passe pour l'un des plus adroits chevaliers que l'on puisse trouver...

— Faites-les donc approcher, je vous prie, dit Léonorine, afin que nous leur parlions.

Carmelle alla vers Norandel et le roi de Dace et les amena. Quand ils furent devant les princesses, ils contemplèrent avec admiration leur beauté. Et ils avaient raison, car, après Léonorine, il eût été difficile de trouver une femme plus merveilleusement belle que Ménoresse. Elle était surtout remarquable par sa grâce et le charme de ses manières.

Mais si la nature avait été prodigue de ses dons à l'égard de ces deux princesses, deux perles de beauté, elle ne s'était pas montrée plus avare envers les deux princes que Carmelle venait d'aller quérir, envers Norandel surtout.

Ce qui ajoutait encore au piquant de ce rapprochement, c'est que Norandel, tout comme la belle reine Ménoresse, n'avait pas encore, jusque-là, senti le moindre aiguillon d'amour entrer dans son cœur, vierge d'émotions tendres autres que les émotions d'amitié. Hélas! ce grand enfantelet de Cythère se venge sur qui le fuit, et il a, dans son carquois d'or, des flèches empennées et barbelées qui savent atteindre les plus éloignés et percer d'outre en outre les plus cuirassés. Cette fois, il voulut faire une économie et n'employer qu'un seul trait pour deux cœurs : Norandel et la reine Ménoresse furent traversés ensemble. Une douce chaleur emplit leur être; ils se sentirent troublés jusqu'à la moëlle d'une émotion qui, jusque-là, leur avait été inconnue; ils eurent des frémissements, des rougeurs, des pâlissures subites, dont ils ne connaissaient pas la cause; si bien que Léonorine et le roi de Dace s'étaient déjà éloignés depuis quelques instants, sans qu'ils s'aperçussent,

autrement qu'à leur trouble, qu'ils étaient seuls à seuls.

— Comment trouvez-vous la princesse Léonorine? demanda la reine Ménoresse, pour sortir d'embarras.

— Madame, répondit le fils de Lisvart, bien que je l'eusse entendu estimer une des plus belles femmes du monde, je n'eusse jamais pensé que la beauté même fût si belle que je la vois en elle... Cependant vous lui en devez si peu sur ce point, que je m'estimerais heureux d'avoir été endormi le jour où je vins dans ce pays...

— Pourquoi? dit la reine. Vous a-t-on fait un mauvais accueil?...

— Non, madame, répondit Norandel, mais on m'y a dérobé ce que j'avais soigneusement conservé pendant toute ma vie...

La reine ne sachant ou ne voulant pas savoir, plutôt, ce qu'il voulait dire, parut très étonnée de ces paroles, et elle lui demanda fort naïvement si elle connaissait le larron.

— Oui, madame, répondit-il, et c'est bien à vous de me rendre justice, car c'est vous seule, et non personne autre au monde, qui détenez ce qu'on m'a dérobé...

— En bonne foi, vous me pardonnerez, répondit la reine, car je n'ai rien à vous, que je sache.

— Madame, répondit Norandel, depuis le temps que je me connais, j'avais gardé ma liberté entière, sans la sacrifier à personne..... En entrant ici, aussitôt que mes yeux se sont portés sur vous, de libre et franc que j'étais, je me suis trouvé serf et captif de votre beauté et de votre grâce, que je vous supplierais très humblement, si j'osais, de me laisser adorer, en récompense de ma liberté que vous m'avez ravie...

— Vraiment, chevalier, répondit Ménoresse, vous vous fourvoyez grandement pour ce coup! Si vous aviez pris la peine de me regarder, comme vous deviez, vous ne m'eussiez pas trouvée telle que vous dites, et vous eussiez réfléchi à deux fois avant de me tenir ce propos!... Néanmoins, comme vous êtes étranger, je ne les prendrai pas de vous en si mauvaise part que mon honneur me le commanderait... Je crois, du reste, que vous parlez tout autrement que votre cœur ne pense...

Ménoresse, on le devine, disait ces mots pour sonder Norandel et savoir si ses paroles étaient vraies ou fausses, ce qu'il lui importait beaucoup de savoir.

Norandel, entendant cette fâcheuse réponse, se trouva grandement étonné. Mais comme l'amour le pressait, il ne craignit pas de répondre :

— Madame, pardonnez-moi l'offense que j'ai commise envers vous... Par la foi que je dois à la chevalerie, je vous ai entièrement ouvert mon âme!... Et, si vous ne voulez m'en croire, j'espère à l'avenir faire telle chose que vous vous apercevrez bien de l'envie que j'ai d'être votre chevalier, si toutefois vous voulez me prendre pour tel.

Quand la reine Ménoresse le vit si ferme, elle finit par croire à son dire, et elle lui répondit :

— Seigneur Norandel, si vous faites ce que vous promettez, je croirai ce que vous dites... Quant à vous accepter pour mon chevalier, il me semble que je me ferais tort de refuser telle faveur d'un aussi gentil personnage que vous êtes... Par ainsi, je vous accorde cette faveur, à laquelle vous paraissez si fort tenir, bien que je ne sache pas trop pourquoi, attendu qu'il y en a de plus dignes d'amitié que moi à cette cour et ailleurs.

En disant ces mots, Ménoresse tira de son doigt une petite bague qu'elle portait ordinairement, et la donna à Norandel en témoignage de leur nouvelle alliance. Et si ce n'eût été que l'empereur voulait se mettre à table pour souper, ces deux nouveaux amants n'eussent pas sitôt mis fin à leurs propos. Mais l'impératrice se retira, et la reine Ménoresse fut contrainte de la suivre et de mener avec elle Mélye et Carmelle, auxquelles elle fit le plus charmant accueil.

## CHAPITRE XVII

Comment, après l'entretien amoureux de la reine Ménoresse et du prince Norandel, Léonorine tira à part sa cousine pour l'interroger à ce propos; et comment, une fois couchée, la reine Ménoresse se retourna plusieurs fois dans son lit en songeant à la bonne mine de son chevalier.

Après le souper, Léonorine, qui s'était bien aperçue des menées et des chuchottements mutuels de Norandel et de la reine Ménoresse, se douta qu'il y avait quelque anguille sous roche, et, pour s'en assurer, elle alla vers sa cousine, l'attira dans une embrasure de fenêtre et lui dit :

— Ma cousine, je crois que ce chevalier qui vous a si longtemps entretenue vous comptait quelques nouvelles de la Grande-Bretagne ou chose qui vous plaisait grandement. Je vous en prie, belle dame, dites-moi ce qu'il vous disait, car vous paraissiez très attentive à l'écouter.

— Comment, madame, répondit-elle, depuis quand avez-vous appris à vous moquer?

— Plût à Dieu, dit la princesse, que la moquerie que je pense de vous pût vous arriver ainsi que je vous le désire! J'aurais alors autant d'avantages sur vous que vous en aviez eu sur moi jusqu'aujourd'hui; ce dont je serais grandement aise, non tant pour que nous souffrions ensemble le même mal, que pour vous rendre en pareil change ce que vous m'avez prêté lorsque je vous ai appris mes amours avec le bon chevalier Esplandian..... C'est pourquoi ne craignez pas de me découvrir ce qui en est; autrement, je vous tiendrai suspecte à l'avenir pour tout ce que j'ai fait et voudrai faire.

— Madame, répondit la reine Ménoresse, je vais vous dire ce que j'aurais voulu cacher à ma chemise elle-même. Le chevalier dont vous parlez, je ne sais par quel malheur, s'est tellement emparé de mon âme, que je ressens en moi ce que je n'ai

jamais ressenti jusqu'ici... De même que ceux qui sont brûlés par une fièvre ardente préfèrent une goutte d'eau pour apaiser leur soif à l'espérance de la vie, ainsi, moi qui avais l'habitude de mépriser non-seulement le pouvoir de l'amour, mais encore de blâmer ceux qui tombaient dans ses filets, je suis tellement prise, que, si Dieu n'y pourvoit pas bientôt, jamais femmelette n'aura couru, je crois, un si grand danger de succomber...

— Comment, ma cousine, dit Léonorine, le seigneur Norandel serait-il si dépourvu de sens, qu'il voulût dédaigner l'amour d'une dame aussi belle et aussi honnête que vous?... Avez-vous remarqué qu'il eût une autre affection ailleurs?...

— Non, répondit-elle, il s'est déclaré tout à moi, au contraire... Il n'a rien eu que le titre de mon chevalier...

— Vraiment, dit Léonorine, j'en suis très aise!... Et si vous eussiez fait autrement, il eût eu grande occasion de se plaindre, et vous une plus grande encore de refuser un tel bien, quand il se présente loyalement... Par ainsi, je vous conseille de bien traiter Norandel désormais, vous assurant que je vous seconderai autant qu'il sera en mon pouvoir, comme vous avez fait pour moi...

Les deux princesses devisèrent ainsi un long temps ensemble. L'empereur et sa compagnie, étant sortis de table, vinrent de leur côté et les empêchèrent de causer plus intimement. Ni Léonorine ni la reine Ménoresse ne purent, ce soir-là, parler à leurs chers amants autrement qu'avec le regard; ce qui, quoique insuffisant, ne manqua pas de procurer encore quelque soulagement à leurs cœurs passionnés. Et puis, le langage des yeux a une telle éloquence, qu'il peut aisément suppléer à tout autre langage; il a même cet avantage sur un autre, qu'il n'est compris ni entendu, pour ainsi dire, que de ceux auxquels il s'adresse spécialement, et que les indiscrétions des tiers ne sont pas possibles.

L'heure du coucher arriva, et chacun se retira en son logis, les uns avec leurs femmes et les autres tout seuls.

La reine Ménoresse fut du nombre de ces derniers. Quand elle fut couchée, elle ressongea avec plaisir et émotion aux tendres discours que lui avait tenus le beau Norandel, et, en songeant à cela et se trouvant seule, elle soupira fortement et se retourna dans son lit comme si elle eût été couchée sur un fagot d'épines. N'était-elle pas, au contraire, sur des roses, les roses du désir?...

Plusieurs fois, elle essaya, mais vainement, de chasser l'image de son chevalier et d'éloigner de son esprit les amoureux propos qu'il avait échangés avec elle. Mais toujours le souvenir de Norandel lui revenait! toujours les paroles qu'il lui avait dites sonnaient agréablement à son oreille et à son cœur...

— Hélas! murmurait-elle, y a-t-il eu constance plus grande que celle que j'ai eue jusqu'à présent? Faut-il me rendre ainsi, après avoir soutenu par le passé tant de durs et cruels assauts? Je crois qu'il vaudrait mieux recevoir guérison que de brûler ainsi comme je fais à petit feu... Mais quoi?... Si je cède à mon désir, pauvrette que je suis! je vois la servitude et le danger qui vont m'environner pendant toute ma vie!... Allons! il vaut mieux me vaincre moi-même et commander à ce qui me commande, que de faire une chose dont je pourrais après me repentir...

Puis elle se taisait, et se tournant de tous les côtés, comme une personne travaillée de corps et d'esprit, elle n'avait pas plutôt résolu une chose qu'aussitôt sa résolution s'évanouissait, tant était grande son inconstance.

Toutefois, après avoir pesé et soupesé tous les plaisirs et déplaisirs qui se présentaient à ses yeux, elle finit par dire :

— Je ne sais ce qu'il en adviendra, mais l'Amour me promet de grandes choses... si je m'oubliais dorénavant, ce n'est pas moi qui en supporterai le blâme, ce sera lui qui m'aura tenu en sa puissance...

Elle s'endormit dans cette pensée.

Le lendemain, Norandel et Ménoresse se retrouvèrent ensemble. Ils confirmèrent leur amitié et résolurent de la cimenter plutôt avec la prudence qu'avec la passion; ce que doivent imiter ceux et celles qui sont dans une position semblable, pour parvenir à ce moment d'heureuse jouissance, qu'on nomme ordinairement le gracieux don de merci...

## CHAPITRE XVIII

Comment Urgande-la-Déconnue déclara à l'empereur la prophétie qui avait été trouvée en la tombe.

Vous avez entendu ci-devant comment Carmelle montra à l'empereur la tombe qu'Esplandian avait conquise sur la Montagne Défendue, la statue de Jupiter et la prophétie qu'elle portait sur elle.

Cette vue l'avait frappé tellement qu'il ne pouvait passer un jour sans y penser. Aussi, le lendemain de l'arrivée de la noble compagnie à Constantinople, pensant qu'il n'y avait personne au monde de plus digne qu'Urgande pour expliquer ce dont il se doutait, il la fit appeler dans un retrait où se trouvaient seulement l'impératrice, Léonorine et la reine Ménoresse. Tous les cinq, une fois réunis, l'empereur fit apporter la statue de Jupiter, et dit à Urgande :

— Madame, je vous prie de vouloir bien m'expliquer, si c'est possible, le contenu des lettres qui sont gravées sur cette statue...

Urgande lut l'écriture, et, après y avoir quelques instants pensé, elle répondit à l'empereur :

— Sire, le grand secret que cette idole renferme est perdu pour l'avenir, car la prophétie est déjà

accomplie... Comme vous le savez, la puissance de Jupiter et des autres fausses divinités a été écrasée et anéantie par la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Et quant à ces mots : « Le serf de la serve aura ici sépulture, et la vie restituée sera par qui souffre la mort ! » ce sont termes difficiles et très obscurs. Toutefois, je vous les expliquerai du moins mal qu'il me sera possible...

Léonorine et la reine Ménoresse supposèrent qu'Urgande voulait parler d'Esplandian, lequel avait été mis dans le coffre de cèdre comme vous avez vu. A cause de ce, surprises d'une crainte nonpareille, elles commencèrent à se regarder l'une l'autre plus mortes que vives.

Mais Urgande, devinant bien le sentiment qui les troublait, les rassura en continuant son propos de la sorte :

— Sire, cette prophétie fut faite pour Matroco, seigneur de la Montagne Défendue, lequel, comme vous savez, fut païen jusqu'à son dernier jour, où il fut forcé de reconnaître Jésus-Christ. Par ainsi, il demeura longtemps serviteur de la serve, c'est-à-dire de l'idolâtrie, religion fausse et esclave. Puis Esplandian, témoin de sa repentance, permit qu'on l'inhumât en l'ermitage où est présentement le père de Carmelle, laquelle a tant tenu à honorer depuis le corps du géant, qu'elle a même enseveli ses os dans le coffre de cèdre que vous devez connaître, belle princesse Léonorine...

Léonorine rougit malgré elle.

Urgande-la-Déconnue continua :

— Ces autres paroles : » La vie sera restituée par qui souffre la mort, » cela se doit entendre également de Matroco, car, en perdant cette vie transitoire, il en a retrouvé une autre éternelle et glorieuse dans le sein d'Abraham, grâce à la passion soufferte en vue de notre rachat à tous par notre vaillant Seigneur Jésus-Christ... Voilà, Sire, tout ce que je puis présentement tirer de cette prophétie...

— Mais, demanda l'empereur, que deviendra le demeurant ?...

— Sire, répondit Urgande, quant à cela, je ne saurais pas plus vous le dire que ne le pourraient elles-mêmes madame votre fille ou madame la reine Ménoresse... Tout ce que je puis vous déclarer, c'est que cela s'accomplira prochainement, et que, en ce qui vous touche, vous en retirerez plus de gloire éternelle que de gloire mondaine.

— Tant mieux, dit l'empereur ; pourvu que mon âme s'en trouve bien, je m'occupe peu des misères de mon corps...

Lors, laissant là Urgande avec l'impératrice, l'empereur s'en vint en sa salle où l'attendaient en grand nombre chevaliers et gentilshommes avec lesquels il passa le reste du jour en tous les passe-temps que l'on peut imaginer.

—

## CHAPITRE XIX

Comment Urgande-la-Déconnue fut emportée par deux dragons, ainsi que Mélye et le roi Armato, au grand étonnement de tout le monde.

Pendant ce temps, la Fortune ourdissait petit à petit sa toile dans laquelle elle voulait prendre, comme mouche et moucheron, l'empereur et ses compagnons.

A un mille de la ville, ce prince avait fait bâtir un somptueux palais, appelé Vaelbeniatnof, à peu près sur le plan de celui qu'Apollidon avait fait construire en l'Ile Ferme.

Ce palais était accompagné d'un parc fourni abondamment de tout ce qui était nécessaire au plaisir de l'homme. L'empereur résolut d'y mener les dames avec Esplandian et sa compagnie, et même le roi Armato, pour leur faire la meilleure distraction qu'il lui serait possible.

Et, de fait, le troisième jour en suivant, ils délogèrent tous et toutes de Constantinople, et vinrent à Vaelbeniatnof. Au moment où ils entraient par la porte du parc, ils aperçurent là, rangés pour les recevoir et leur faire accueil convenable, les veneurs et les limiers attitrés du bois, lesquels, incontinent, lancèrent un grand cerf à andouillers magnifiques.

Les gentilshommes se mirent à galoper à la poursuite de cet animal, qui fit le plus de ruses et de détours qu'il put, mais qui, finalement, vint mourir quasi entre les dames. Ils passèrent outre et rencontrèrent bientôt un sanglier fort échauffé par la chasse que lui donnait le vautroi depuis un bon bout de temps, et qui, se jugeant à peu près perdu, s'accula alors le long d'un gros arbre et se mit en devoir de découdre à coups de boutoirs les plus téméraires lévriers : un des veneurs, pour faire cesser son agonie et le massacre des chiens, s'en vint bravement à lui, et, lui boutant un coup de coutelas en pleine gorge, l'abattit sur le flanc, rouge de sang et blanc d'écume.

Ce plaisir dura assez longtemps ; si bien même que, lorsqu'il fut terminé, on jugea qu'il était heure d'aller souper. En conséquence, dames et chevaliers s'en revinrent vitement vers le palais, où ils trouvèrent les nappes mises et le repas prêt. Chacun but et mangea de fort bon appétit.

Le souper fini, les tables enlevées, le bal commença avec une ardeur fort compréhensible, quand on songe à ce qu'il y avait là de belles filles et de beaux garçons qui ne demandaient pas mieux que de se serrer mutuellement les mains et d'échanger des regards et des soupirs au son des instruments et à la faveur du désordre inséparable de toutes les fêtes de ce genre. Mais, à la fin, la fatigue s'em-

para de toutes ces jambes alertes, et le sommeil descendit sur tous ces yeux éveillés; chacun songea à se retirer, mais en se promettant bien, de part et d'autre, de recommencer le lendemain et les jours suivants.

Le lendemain, en effet, sur la vesprée, ces princes et chevaliers, dames et demoiselles, s'ébattaient sur l'herbe du parc, les uns devisant avec les unes, les autres courant, folâtrant, riant, cueillant des fleurs, battant les buissons, chantant des chansons, lorsque Mélye, qui jusqu'alors n'avait pas sonné mot, dit tout-à-coup à Urgande, devant tout le monde :

— Je m'étonne, madame, sachant de quelle pouvoir vous disposez, que vous ne songiez pas à distraire un peu la compagnie par votre art merveilleux...

— Mélye, répondit Urgande, là où vous serez, je n'entreprendrai rien devant vous... C'est vous qui, au contraire, devez nous montrer les merveilles de votre science, assurée, comme vous l'êtes, du gré que vous en saura l'empereur...

— S'il lui plaît, reprit Mélye, j'en suis contente et je le vais satisfaire, à la condition qu'après moi vous ferez comme moi et même mieux...

— Vraiment, dit l'empereur, ce parti est raisonnable, et je vous en prie toutes deux...

— Sire, dit Mélye, commandez donc à Urgande qu'elle me prête un livre que j'espérais avoir, sur lequel est l'effigie de Médée, et son nom écrit au-dessous... Vous pourrez alors juger d'une partie de mon art, et si Urgande ne l'a pas su complétement jusqu'à présent, elle l'apprendra de moi...

— En bonne foi, répondit Urgande, je ne m'y refuse pas!...

Et aussitôt, appelant une de ses femmes, elle lui commanda d'aller quérir le livre demandé.

Pendant ce temps, Mélye, comme si elle eût voulu parler d'affaires avec le roi Armato, le prit par la main et l'emmena promener çà et là avec elle. La demoiselle d'Urgande revint peu après, apportant le livre demandé, que Mélye alors s'empressa d'ouvrir, en élevant les yeux au ciel et en faisant certains gestes convenus. Urgande, qui se doutait de la finesse que Mélye lui préparait, vint se ranger à son côté, tandis qu'Armato se venait ranger du sien, de sorte qu'elle se trouvait entre lui et la vieille sorcière.

Mélye avait commencé à feuilleter lentement le livre cabalistique. Mais, à mesure qu'elle avançait, elle accélérait son mouvement, et bientôt elle se mit à tourner les pages avec une rapidité prestigieuse, dont chacun fut ébloui. Puis, à un instant, le ciel se troubla d'une nue opaque et de forme circulaire, et un brouillard épais voila tous les objets à l'entour de cette nécromancienne. La nuit alors s'entr'ouvrit et deux dragons gigantesques en descendirent, traînant un chariot qui vint s'arrêter devant Urgande, et dans lequel Mélye, aidée d'Armato, la poussa malgré ses protestations... Puis tous deux montèrent après elle.

Les dragons avaient leur charge : ils s'élevèrent dans les airs à une hauteur prodigieuse, si bien que les cris d'Urgande-la-Déconnue cessèrent bientôt d'être entendus, quoiqu'ils fussent poussés avec une incroyable énergie.

Esplandian, Talanque, Ambor, Maneli et les autres chevaliers, accourus, mais trop tard malheureusement, pour secourir leur protectrice en péril, furent bien désappointés et bien marris quand ils s'aperçurent qu'elle disparaissait tout-à-fait à leurs yeux dans les vastes plaines du ciel. Lors ils jurèrent de ne plus jamais s'arrêter qu'ils ne l'eussent reconquise, et, pour cela faire, ils s'apprêtèrent à s'embarquer sur le navire de la Grande-Serpente.

Avant de prendre un congé définitif de la cour, Esplandian s'approcha mélancoliquement de la belle Léonorine.

— Madame, lui dit-il tout bas d'une voix tendre et respectueuse, j'ai fait un serment, celui de ne pas m'arrêter que je n'aie reconquis la fée Urgande, ma bienfaitrice et celle de ma famille : ce serment, je dois le tenir, et je le tiendrai... Pour cela faire, il faut que je vous quitte, et cela me navre l'âme... Je vous supplie donc, pour ne pas aggraver encore l'amertume de l'absence où je vais être, de ne pas prendre en mauvaise part l'entreprise que mes compagnons et moi nous allons faire; vous promettant qu'aussitôt que nous en aurons nouvelles, nous reviendrons vitement à Constantinople...

— Mon doux ami, répondit Léonorine, il me semble que vous auriez pu tenter cette grave entreprise un peu plus à loisir et un peu plus mûrement, et non aussi vitement et aussi chaudement que vous venez de le faire... Cependant, comme c'est une louable chose, et qu'en outre c'est vous qui le voulez, je me tais et m'incline devant votre vouloir comme devant celui de mon seigneur et maître... Tout ce que j'exige de vous, mon doux ami, c'est que vous nous reveniez bien portant et bien amoureux le plus tôt possible...

Esplandian le promit, comme bien on le pense: il le promit d'autant plus aisément que son bonheur n'était qu'auprès de Léonorine, sa mie adorée.

Norandel eut bien voulu en dire autant à la reine Ménoresse, qui eût bien voulu en entendre autant. Mais ses compagnons s'embarquaient, il ne pouvait les faire attendre dans une entreprise comme celle-là, où il s'agissait d'aller à la quête d'une noble fée qui avait été la protectrice des chevaliers chrétiens en général, et du roi Lisvart, son père, en particulier.

Norandel se décida donc, le cœur gros, à partir sans avoir baisé de ses lèvres amoureuses le bout de ses beaux doigts blancs, le bas de sa robe de drap d'or... Il s'en alla, et, avant de disparaître, il se retourna plus de cent fois, pour tâcher d'apercevoir encore la reine Ménoresse... Hélas! la reine Ménoresse, dont le cœur crevait de chagrin, à elle aussi, s'était empressée d'aller dans sa chambre, d'en fermer la porte, et de se jeter sur son lit en sanglotant.

La Grande-Serpente ayant à son bord tous ses chevaliers, se mit à voguer d'elle-même, et bientôt elle eut disparu à tous les yeux.

Quelques jours après, elle prenait port à la Montagne-Défendue.

## CHAPITRE XX

Comment les deux dragons portèrent Urgande, Mélye et Armato au beau milieu de la ville de Tésifante; et de la grande armée que le roi Armato fit mettre sur pied pour marcher sur l'empereur de Constantinople.

Ainsi donc, malgré ses cris, ses protestations, ses gestes, ses paroles, la bonne fée Urgande-la-Déconnue avait été enlevée par l'artifice de la plus que centenaire Mélye, qui n'aimait pas les gens qu'Urgande aimait, et qui, tout au contraire, se plaisait à protéger de ses vœux et de ses enchantements les chevaliers idolâtres.

— Là! là! ne criez pas ainsi, ma mie! disait-elle en chemin à la fée des chrétiens. Outre que c'est inutile, cela nous assourdit... Sur terre, passe encore : les bruits de toute sorte qu'on y entend permettent à la voix humaine de s'élever jusqu'aux suprêmes limites de l'extravagant, sans que cela contrarie trop âprement les oreilles... Mais ici, dans ces régions de l'air, où n'arrivent plus les bruits terrestres, et où l'on n'entend seulement que la respiration harmonieuse des atomes qui dansent leurs rondes invisibles; ici, ma mie, la voix doit se faire humble comme l'esprit... De quoi vous plaignez-vous, d'ailleurs? Mon tour vaut mieux que les vôtres? Mes enchantements sont de meilleur aloi que votre nécromancie ordinaire? C'est bien cela que vous pensez, avouez-le, et votre orgueil ne veut pas s'humilier devant ma supériorité?... Allez, je vous devine!... Eh bien! mais ce n'est qu'un juste échange! Vous servez de votre petit pouvoir des gens que je hais et qui ruinent ma religion et les gens de ma religion... N'est-il pas naturel, que pour vous empêcher de nuire à ceux que j'entends servir à mon tour, je nuise à vos amis en les privant du secours de votre art?... Rassurez-vous, toutefois, si vous avez des craintes personnelles : il ne sera fait de mal qu'à vos amis, qui sont nos ennemis!...

Comme Mélye cessait de parler, les deux dragons qui conduisaient le chariot enchanté, cessèrent de planer dans les hauteurs où ils s'étaient tenus jusque-là. Leur vol se ralentit, ils s'abaissèrent, et bientôt Urgande put se convaincre qu'elle était tombée entre les mains des ennemis d'Esplandian. Elle était arrivée sur l'hippodrôme même de Tésifante, en présence du prince Alforax et de ses principaux chevaliers, étonnés en même temps qu'heureux de voir descendre du chariot, outre Urgande-la-Déconnue et la vieille Mélye, le roi Armato, père d'Alforax!...

— Mes neveux, dit la vieille sorcière en s'adressant aux deux princes qui s'empressaient autour d'elle, mettez-vous incontinent en état de vous venger et de porter la guerre et la destruction dans la Grèce et surtout dans la Montagne Défendue!...

— J'y songeais, madame, au moment de votre chère et inespérée arrivée, répondit Alforax. Je m'occupais à mettre Tésifante en défense, en attendant les nombreux secours qui doivent bientôt me former une armée et me permettre d'attaquer mes odieux ennemis...

— Urgande, reprit Mélye en s'adressant à la bonne fée des chevaliers chrétiens, je te le répète : je ne t'ôterai point la vie, parce que je me souviens des bons traitements que j'ai reçus de toi lorsque j'étais ta prisonnière!... Mais comme ton pouvoir, quoique inférieur au mien, peut être d'un grand concours à nos ennemis, je veux et j'entends en neutraliser les effets en te retenant prisonnière éternellement...

Cela dit, Mélye entraîna Urgande dans une forte tour, malgré ses touchantes représentations. Là, elle se mit à faire un certain nombre de conjurations diaboliques, si bien qu'à partir de ce moment la tour qui devait servir de prison à la pauvre Urgande fut enveloppée d'un nuage opaque qui en dérobait la vue et en défendait l'accès à tout le monde, excepté au seul Armato.

Sa vengeance ainsi parachevée, la méchante Mélye revint sur l'hippodrôme de Tésifante, prit congé de ses neveux et de leur cour, remonta sur son chariot enchanté, dit quelques mots, en langue inconnue, à ses deux dragons, et disparut avec la rapidité de l'éclair.

Où allait-elle ainsi, cette méchante sorcière?

Elle retournait à sa caverne, d'où elle aurait bien dû ne pas sortir!...

Armato n'abusa pas du pouvoir qu'il avait sur la fée Urgande, de par la grâce de la vieille Mélye, sa parente. Tout au contraire, il s'arrangea de façon à ce qu'elle ne souffrit pas trop de sa prison, et il lui donna même tout ce qu'elle lui demandait, hormis la liberté.

Il fut quelques jours sans rien entreprendre de bien positif, parce qu'il ne se sentait pas encore de force à reprendre les villes d'Alfarin et de Galatie, toutes deux trop importantes pour être assiégées avec une armée insuffisante. Il envoya, en conséquence, courriers sur courriers, messages sur messages, à tous les princes du Levant, ses alliés naturels, en les conjurant de réunir au plus tôt leurs forces et d'accourir à Tésifante, non-seulement pour chasser à tout jamais les chrétiens de la Turquie, mais encore pour aller ravager la Grèce et planter l'étendard de Mahomet au milieu même de Constantinople!...

## CHAPITRE XXI

Comment les jeunes Talanque et Maneli, en errant à l'aventure, aperçurent deux jeunes pucelles qui s'égayaient dans l'eau, et comment l'envie leur prit d'en faire autant qu'elles.

Nous l'avons dit, Esplandian était arrivé à la Montagne Défendue, avec ses compagnons, eux et lui, grâce à la Grande-Serpente.

Maître d'Alfarin et de Galatie, deux des plus fortes villes de la Turquie, il fit en diligence les préparatifs nécessaires pour aller assiéger Tésifante, où quelque chose lui disait qu'il aurait des nouvelles de sa bienfaitrice la fée Urgande. En attendant, chaque jour il envoyait çà et là quelques-uns de ses chevaliers pousser des reconnaissances, afin d'être mis au courant des menées de ses ennemis qui étaient aussi ceux d'Urgande-la-Déconnue, et qui avaient intérêt à l'avoir fait enlever.

Un jour, les jeunes Talanque et Maneli, le premier, fils de Galaor et de Juliande, le second, fils de Gildadan et de Solise, s'étaient aventurés dans les alentours de la ville de Tésifante, accompagnés de Belleris, pour faire quelques prisonniers qui pussent les instruire de l'état de la place.

Le hasard voulut qu'ils s'approchassent de la Fontaine Aventureuse. Pendant trois jours ils s'égarèrent dans le bois enchanté qui enceignait cette fontaine, et furent le jouet de visions étranges. Le premier jour, ce furent des chevaliers orgueilleux qui les attaquèrent, et, quand ils songèrent à se défendre, ils ne frappèrent que des ombres qui s'évanouissaient pour se reformer aussitôt plus loin. Le second jour, ce furent des monstres aux gueules béantes qui les enveloppèrent ; ils s'y laissèrent prendre encore et se défendirent vaillamment, mais toujours contre des vapeurs qui se déformaient à mesure qu'ils avançaient. Ils n'eussent pas fait une plus grande dépense d'énergie et de courage contre des ennemis et des monstres véritables, et si, au sortir de ces luttes imaginaires, ils n'étaient pas blessés, du moins ils étaient très harassés.

— Tout ceci est l'œuvre de l'enchanteresse Mélye! leur dit Belleris. Il faut songer à nous désensorceler, et à sortir des parages de la Fontaine Aventureuse!...

Ils essayèrent de sortir du bois, et crurent y avoir réussi dès le matin du troisième jour.

Comme ils chevauchaient tous trois fermes sur leurs étriers, l'oreille au guet, l'épée à la main, et surtout les yeux grands ouverts pour mieux discerner les visions de la réalité, ils aperçurent, au bout d'une clairière, deux belles pucelles d'environ quinze ans qui s'égayaient dans l'eau d'un étang, parmi les joncs et les nénuphars en fleurs.

Talanque et Maneli, qui étaient jeunes et qui se sentaient poussés par l'ardeur de leur sang, s'avancèrent dans la direction de cet étang, pour jouir de plus près de ce spectacle charmant, et pour s'assurer qu'ils n'étaient pas encore le jouet d'un enchantement de la méchante Mélye.

Quant à Belleris, qui avait de l'expérience et l'acquit de la vie, il secoua la tête et n'en avança point d'un pas plus vite pour cela.

Talanque et Maneli ne s'étaient pas trompés. C'étaient bien deux créatures humaines, et des plus séduisantes, qui s'ébattaient ainsi dans l'eau de l'étang. Elles avaient toutes deux un corps blanc comme la neige, plein de courbes adorables et d'inflexions irrésistibles. Leurs longs cheveux blonds inondaient leurs épaules et s'éparpillaient follement, dans un désordre provoquant, sur leurs seins ronds et fermes comme le marbre, qu'ils accusaient au lieu de voiler. Les rayons d'or du soleil levant jouaient amoureusement sur leurs croupes arrondies et faisaient étinceler comme autant de perles les gouttes d'eau dont elles étaient humides. Et puis, comme si ce n'eût pas été encore assez de ces séductions-là, il y avait de plus deux visages fleuris comme le printemps, joyeux comme l'aurore. avec des lèvres pleines d'appels et des yeux pleins de promesses....

Talanque, le premier, se sentit troublé et brûlé jusqu'à la moëlle par le spectacle de ces deux beaux corps nus, si appétissants pour le regard. Talanque n'était pas pour rien le fils du sensible Galaor ; il avait la même ardeur amoureuse que lui. Aussi, pour l'éteindre, se débarrassa-t-il de son heaume, de sa cotte de mailles et du reste de son armure, et se glissa-t-il, plein d'émotion, dans les eaux froides de l'étang, à la rencontre des deux belles filles, dont les ébats alors recommencèrent avec plus de grâce que jamais.

Maneli, quoique plus réservé que Talanque, parce qu'il était fils de Gildadan, ne put résister à l'envie qui le possédait d'imiter son bouillant compagnon. Comme lui, il se dévêtit de son haubert et de son heaume, et, comme lui, se glissa en serpentant parmi les joncs de l'étang.

— Ce sont des syrènes, prenez garde! leur cria, mais inutilement, le prudent Belleris, qui était tombé dans trop de piéges, durant sa vie, pour ne pas les redouter désormais, pour lui et pour les autres.

Mais les deux jeunes enamourés n'y prenaient pas garde ; leur jeunesse les menait, et ils suivaient leur jeunesse!

Quand ils furent au milieu de l'étang, les deux séduisantes filles qui s'y ébattaient, leur ouvrirent leurs bras roses, comme pour les engager à s'y précipiter, ce à quoi ils ne manquèrent pas. Talanque, tout haletant, s'approcha, se pencha, et ses lèvres ardentes cueillirent un de ces baisers savoureux dont la trace dure longtemps après. Maneli en fit autant et cueillit le même baiser, non pas sur les mêmes lèvres, mais sur celles de l'autre jeune fille.

Au moment où ces deux chevaliers, tressaillant d'aise, avançaient eux-mêmes leurs bras pour emplir leurs mains tremblantes de cette chair si ferme et si nacrée, les deux jeunes filles s'abaissèrent rapidement et disparurent comme par enchantement sous les eaux, parmi les roseaux...

Talanque et Maneli avaient suivi malgré eux le mouvement de ces deux décevantes créatures, et, comme elles, ils avaient plongé dans l'eau de l'étang. Quand ils se relevèrent, ils tenaient chacun à la main deux grosses carpes dorées qui se mirent aussitôt à frétiller pour leur échapper. Ils les rejetèrent d'eux-mêmes parmi les joncs, avec stupeur et avec dégoût...

Au même instant, parmi les roseaux, et dans les profondeurs du bois qui entourait l'étang, on entendit retentir une avalanche d'éclats de rire, qui ressemblaient à des clochettes de cristal mises en branle par des lutins invisibles...

Belleris fit chorus, et rit comme il n'avait pas ri depuis longtemps...

— Des choses étranges hantent décidément cette fontaine! murmura Talanque, un peu confus en sortant de l'étang et en remettant à la hâte son heaume et son haubert.

— Bien étranges, certes! répéta Maneli, non moins confus, en imitant son compagnon.

Belleris riait toujours, et l'écho lui répondait, ce qui ajoutait encore au dépit et à la honte que ressentaient les deux jeunes gens, qui s'étaient si bien léché les lèvres par avance, du bonheur qu'ils comptaient trouver dans l'étang.

— Il y en a d'autres, plus étranges encore, leur dit-il. Il ne faut pas vous en étonner; c'est Mélye qui les a ordonnées...

— Que le diable emporte Mélye! s'écria Talanque avec mauvaise humeur.

— Passons outre! passons outre! s'écria Maneli avec une égale mauvaise humeur.

— Allons! ce sera donc pour un autre coup, dit Belleris, toujours se gabant.

Lors, ils tirèrent à main gauche, côtoyant toujours le chemin de Tésifante.

Après avoir cheminé environ pendant cinq milles du pays, ils firent rencontre de dix hommes à cheval, non armés, conduisant deux demoiselles, dont l'une était assez belle et assez bien vêtue; lesquels, apercevant nos trois compagnons, eurent si grande peur, qu'ils abandonnèrent les femmes et se sauvèrent en un taillis prochain, où ils ne furent aucunement poursuivis.

Talanque et Maneli, quoique un peu rebutés à l'endroit des femmes par leur dernière mésaventure, ne s'en avancèrent pas moins vers les deux nouvelles venues. Belleris les suivit, espérant avoir par elles des nouvelles de ce qui les intéressait si fort tous trois.

— Rassurez-vous, gentes pucelles, dit Talanque en prenant la main de la plus belle, et dites-nous, s'il vous plaît, ce que l'on dit du roi Armato... Est-il encore prisonnier?

— Seigneurs, répondait-elle, le roi Armato s'est échappé il y a quelques jours des mains des chrétiens, et il est venu à Tésifante avec Mélye, qui a enfermé Urgande-la-Déconnue dans une tour bien gardée, d'où elle ne pourra partir sans son congé...

— Voilà qui va bien, dit Belleris. Et qu'a fait le roi Armato depuis son retour? Ne parle-t-il point de se venger un peu de ceux qui l'ont retenu prisonnier pendant un si long temps?

— Oui, pour certain, répondit la gente demoiselle, car tous les rois, soudans, califes et amiraux de la loi païenne lui ont promis de venir en armes à Constantinople et de ruiner la chrétienté... Et déjà, comme il en est bruit, la plupart sont arrivés en l'île de Ténédos...

— Ma foi, dit Belleris en se tournant vers ses deux compagnons, attendu ce que ces deux charmantes demoiselles nous disent là, je suis d'avis que nous ne nous chargions pas plus longtemps de leur conduite et que nous retournions immédiatement sur nos brisées...

— Cet avis est bon, dit Maneli, et quoique les dix hommes qui servaient d'escorte à ces deux pucelles ne soient pas de grands braves, leur nombre doit cependant nous rassurer un peu; elles vont les rejoindre et continuer à se faire accompagner par eux. Notre temps est trop précieux, d'ailleurs, pour que nous songions à faire des excès de courtoisie...

Tous trois ainsi d'accord, ils donnèrent congé aux deux pucelles, et se mirent incontinent en route pour leur destination. Ils firent si bonne diligence que, sur les deux heures du soir, ils arrivèrent à la Montagne Défendue, où ils racontèrent à leurs compagnons les merveilleuses aventures qui leur étaient survenues aux environs de la Fontaine enchantée, ainsi que la rencontre qu'ils avaient faite des deux pucelles de Tésifante.

## CHAPITRE XXII

Comment le corsaire Crescelin, neveu de l'amiral Tartarie, apporta à Esplandian certaines nouvelles de la grande armée de mer que préparaient les seigneurs du Levant pour venir à Constantinople.

Peu de jours après, abordait à la Montagne Défendue un écumeur de mer connu sous le nom de Crescelin-le-Corsaire.

Crescelin était un homme de courage et de témérité, qui avait voulu se signaler à l'admiration de tous par des actes d'audace et d'intrépidité, et se faire pardonner ainsi par l'empereur, à force de gloire, le mépris qu'il avait fait de son autorité en exerçant sans son aveu le métier de corsaire.

— Seigneur, dit-il à Esplandian quand il fut introduit près de lui, j'ai nom Crescelin-le-Corsaire... Je suis neveu de l'ancien grand amiral de Grèce, Tartarie, que vous devez connaître. Emporté par la fougue de mon âge et de mon sang, j'écume depuis un an les mers, pour tâcher de recueillir un peu de gloire sans l'assentiment de l'empereur, mon maître. Les Turcs savent bien ce que je vaux, et c'est parce que je vaux quelque chose, qu'en apprenant ce qui se passait, je suis

venu en grande hâte vers vous, pour vous prier d'intercéder pour moi auprès de l'empereur, qui aura bientôt besoin du dévoûment de tous ses sujets, car il est menacé de toutes parts... Le roi Armato, qui ne peut vous pardonner, ainsi qu'à lui, les conquêtes que vous avez faites et la gloire dont vous vous êtes couvert, a envoyé de tous côtés des messagers chargés de réveiller de leur paresse tous les princes du Levant... Ceux-ci ont répondu à son appel, et, chaque jour, à chaque heure, des renforts nombreux lui arrivent... Ils sont concentrés pour le moment près de l'île de Ténédos, et, si nous n'y mettons bon ordre, ils seront sous peu de temps à Constantinople.

— Je sais votre courage, Crescelin, répondit Esplandian. L'empereur le connaît aussi, et, à cause de cela, je ne doute pas qu'il ne vous pardonne et qu'il n'accepte votre concours. Je vais vous donner une lettre pour lui...

— J'ai dix galères bien armées, reprit Crescelin, et si vous voulez m'adjoindre des compagnons, je les conduirai à port sûr...

Cette proposition fit réfléchir un instant Esplandian. Il fut d'avis d'envoyer Frandalo et les autres chevaliers de la Grande-Bretagne à Constantinople avec Crescelin pour aider à l'empereur.

— Quant à moi, ajouta-t-il en se tournant vers ses compagnons, ainsi que le roi de Dace, Gandalin et Enil, nous attendrons, avec la garnison de céans, ceux qui sont allés à Ténédos. Lorsque nous les aurons vus, ou nous y demeurerons tout-à-fait, ou nous irons vous rejoindre aussitôt.

Quelle que fût l'opinion particulière de chacun des chevaliers ainsi désignés, ils comprirent tous qu'il fallait se ranger au vouloir d'Esplandian. Sans, donc, faire un plus long séjour en la Montagne Défendue, ils s'embarquèrent.

Le même jour, Esplandian envoya Enil à Rome, avertir l'empereur son oncle du péril que courait la chrétienté. En passant sur les côtes de Sardaigne, Enil devait faire part des mêmes nouvelles au roi Florestan.

Ce fut le fidèle Gandalin qu'Esplandian choisit pour l'envoyer dans la Grande-Bretagne et dans la Gaule. Il savait à quel point ce vaillant serviteur était estimé dans ces deux cours, et de quelle façon il serait serait reçu d'Amadis et d'Oriane.

Gandalin devait aussi aller vers Galaor, Bruneo de Bonnemer, Grasandor et Quadragant, pour les prier de reprendre les armes qu'ils avaient si longtemps portées avec tant de gloire, pour venir défendre la Grèce de l'irruption prochaine des Anatoliens.

Gandalin s'embarqua.

## CHAPITRE XXIII

Comment Norandel et ses compagnons arrivèrent à Constantinople, et de l'accueil qui leur fut fait; comment aussi la belle reine Ménoresse résolut un instant d'éprouver l'amour de son ami.

Les chevaliers envoyés par Esplandian à Constantinople, eurent un si bon vent, qu'ils arrivèrent à destination le septième jour après leur départ.

L'empereur, averti, fut très aise de leur arrivée, et il s'en vint au port pour leur faire accueil et les embrasser les uns après les autres. L'absence d'Esplandian le chagrina : il demanda pourquoi il n'était pas là; et les chevaliers lui racontèrent l'avertissement de Crescelin, le grand appareil que faisaient les rois du Levant pour leur courir sus, et, finalement, comment Esplandian était resté en la Montagne Défendue avec le roi de Dace, Gandalin et Enil.

Au premier abord, l'empereur fut un peu ébahi de cette entreprise. Toutefois, en prince sage, il dissimula ce qu'il en pensait, et, quelques jours après, il donna des ordres précis pour que Constantinople et les autres villes et places de son empire fussent approvisionnées des vivres et des munitions nécessaires; puis il envoya partout des messagers, afin que ses capitaines réunissent les gens d'armes de ses Etats et se tinssent prêts pour les prochaines éventualités.

Pendant que l'empereur songeait ainsi à la guerre, Norandel songeait à l'amour. Il était revenu avec grande joie à Constantinople, parce que là était sa belle mie, la reine Ménoresse, et il espérait, cette fois, obtenir d'elle un peu plus de réconfort qu'elle ne lui en avait octroyé jusque-là.

De son côté, la belle reine Ménoresse, par un de ces caprices féminins qui ne sont pas assez rares, voulut éprouver son amant comme on éprouve l'or à la fournaise, afin d'en connaître les parties pures et les scories. Elle l'aborda donc un jour avec un visage plus froid que de coutume, et comme, étonné, il la priait de lui en dire la cause, elle se fit un peu prier pour répondre, puis, finalement, elle lui avoua qu'on lui avait appris qu'elle avait une rivale, laissée par Norandel en la Grande-Bretagne...

Une rivale! Norandel n'en pouvait revenir, lui qui, jusqu'à la reine Ménoresse, avait été de glace pour toutes les femmes!...

Il s'excusa du mieux qu'il put, et avec toute l'éloquence de l'innocent calomnié. Mais, tant plus il affirmait son innocence, et tant plus la reine Ménoresse croyait ou affectait de croire à sa culpabilité. Alors, perplexe, chagrin, poussé à bout, le pauvre amoureux s'écria :

— Ah! madame, je vois bien que vous voulez que je meure!... Car le mal que vous me faites en me soupçonnant ainsi, est si grand, si grand, si grand, qu'il ne se pourrait comprendre si j'essayais de le raconter aux autres!... En m'éloignant de vos bonnes grâces, c'est éloigner la vie et le soleil de moi, c'est me condamner à mourir!... Je n'y aurais nul regret vraiment, si, en mourant, je ne perdais pas le moyen de vous faire service, comme votre loyal chevalier...

En disant cela, Norandal était ému au delà du possible : les larmes lui tombaient des yeux grosses comme des pois.

La reine Ménoresse comprit qu'elle avait été trop loin, et qu'elle avait outragé son amant par d'odieux soupçons.

— Mon doux ami, lui dit-elle, le visage rayonnant de contentement; mon doux ami, je vous supplie de me pardonner mon indiscrétion... Tout

ce que j'en ai fait et dit n'a été que pour vous éprouver et pour vous montrer par avance le visage que je vous ferais si pareille déloyauté arrivait de votre côté... Encore une fois, je vous en prie, mon doux ami, pardonnez-moi...

Lors, se penchant rapidement sur Norandel, pendant qu'elle était seule avec lui, elle posa sa bouche sur sa bouche et tous deux, pendant un moment, restèrent comme pâmés et emparadisés. Heureusement, ou malheureusement, quelqu'un survint. Lors, Ménoresse, reprenant un peu de son assiette et se remettant peu à peu de son trouble, dit à son amant :

— Mon doux ami, nous venons d'être imprudents : tâchons de ne plus l'être, dorénavant, bien que cette imprudence soit pleine de voluptés... Souvenez-vous désormais combien la dissimulation est requise et nécessaire entre ceux qui sont malades de notre maladie... J'entends dissimulation, non pas de vous à moi... O Dieu! non! non!.. mais devant les gens, les inconnus, les indifférents, les indiscrets, qui seraient si heureux de savoir ce que nous faisons, pour le salir et le calomnier...

— Madame, répondit Norandel, je ne vous ferai jamais de ma vie aucune faute... Je sens ma constance si forte, qu'il est impossible à mon cœur de se distraire de vous aimer, servir et honorer sur toutes choses, dussiez-vous, même, exercer envers lui toutes les cruautés dont peuvent être punis ceux qui aiment et ne sont pas aimés!...

Quant à Léonorine, qui jalousait le bonheur de sa cousine, elle feignit la colère devant les compagnons d'Esplandian, et se plaignit assez âprement de ce qu'il n'avait pas daigné venir avec eux. Mais lorsqu'ils lui eurent appris que toute l'Anatolie était en armes et prête à fondre sur la Grèce et sur la Montagne Défendue, qu'Esplandian conservait pour elle, comme le premier don qu'elle eût reçu de lui, Léonorine ne put leur montrer que sa vive inquiétude des périls où peut-être il allait être exposé.

Ces périls étaient, en effet, très sérieux; si sérieux même que l'empereur, ayant appris que l'armée turque, assemblée près de Ténédos, s'apprêtait à mettre le cap sur Constantinople, et qu'une autre armée s'avançait vers Abydos, fit tendre une grande chaîne qui ferma le port de Constantinople. Il confia les portes du Dragon à Frandalo, celle d'Elporso à son neveu Gastilles et la tour Aquiline à Norandel. Talanque et Maneli furent chargés de défendre les deux fortes redoutes où la grande chaîne du port était attachée. Quant au corsaire Crescelin, il l'envoya avec Belleris à la Montagne Défendue.

—

## CHAPITRE XXIV

Comment Gandalin arriva à la cour du roi Amadis, et du mariage qu'on crut devoir lui faire contracter avec la demoiselle de Danemark, pour le récompenser de son dévoûment.

Gandalin, nous l'avons dit, s'était embarqué pour aller porter à Amadis la nouvelle des événements qui se préparaient.

Un vent favorable le porta jusqu'aux caps de l'Europe et de l'Afrique : il passa heureusement le détroit. Quelques jours après, il découvrait les côtes blanches de la grande île d'Albion, et son navire entrait à pleines voiles dans la Tamise.

Gandalin s'arrêta d'abord à Mirefleur, pour présenter ses hommages au vieux roi découronné, Lisvart, et à sa fidèle compagne, l'ancienne reine Brisène, auxquels il raconta l'objet de son voyage.

— J'irai! s'écria Lisvart, en retrouvant son énergie d'autrefois. J'irai, puisqu'il s'agit de secourir mon petit-fils et surtout de combattre les ennemis de mon Dieu! Le harnois ne pèsera pas trop sur mes épaules de vieillard, vous verrez, Gandalin, vous verrez!...

Brisène soupira, mais elle ne sonna mot, par déférence pour son vieux mari qu'elle s'était habituée à respecter dans toutes ses volontés.

Gandalin, heureux de cette promesse, prit aussitôt congé de Lisvart et de Brisène, et quitta Mirefleur pour s'acheminer en toute diligence vers Londres, où était Amadis avec sa cour.

L'accueil qu'il reçut là, vous le devinez bien. Le grand cœur du vaillant Amadis fut vivement impressionné par le récit que lui fit Gandalin de la situation de son cher fils Esplandian et de l'empereur de Grèce. Le cœur maternel d'Oriane ne fut pas moins vivement touché : de plus, elle eut des angoisses que son mari eut grand peine à dissiper.

Pour mieux arriver à chasser les idées noires de la tête et du cœur d'Oriane, Amadis imagina de donner une fête merveilleuse en l'honneur de Gandalin, et il y réussit. Il y réussit si bien, même, que la reine Oriane, redevenue confiante en l'avenir et dans le succès des armes de son fils, songea à mettre à exécution un projet qu'elle avait mûri pendant longtemps...

Vous avez lu, au commencement de notre histoire, les services que la demoiselle de Danemark avait rendus à Amadis et à Oriane, soit seule, soit avec le concours du fidèle Gandalin. Amadis jugeait raisonnable que Gandalin et la demoiselle de

Danemark, ayant été participants à leur jeunesse et à leurs folies, à Oriane et à lui, ils le fussent aussi à leurs prospérités. Oriane pensait de même, et, souvent, elle avait arrêté dans son esprit le mariage de ces deux fidèles serviteurs.

Lorsque Gandalin vint à la cour d'Amadis, envoyé par Esplandian, la reine Oriane songea plus que jamais à ce mariage, et elle fit part de ses idées là-dessus à son mari.

Amadis trouva d'abord la chose peu convenable, d'autant que la demoiselle de Danemark était déjà flétrie, et que Gandalin était de moyen âge et fort gaillard. Néanmoins, comme toutes les femmes de bon esprit finissent toujours par en arriver où elles veulent, Oriane trouva moyen d'amener Amadis à condescendre à ce qu'elle avait résolu de faire; tellement, qu'aussitôt que ce pauvre Gandalin fut de retour de Mirefleur, où il avait été présenter ses devoirs au vieux roi Lisvart, Amadis le tira à part et lui dit:

— Gandalin, la reine désire grandement de vous arrêter définitivement auprès de moi, tant pour l'amitié qu'elle sait que je vous porte, que pour le bien qu'elle-même vous veut!... A cette cause, elle voudrait que vous eussiez à femme la demoiselle de Danemark, qu'elle aime, et qu'elle avantagera de beaucoup, si vous consentez à l'épouser... Vous la connaissez: c'est une personne sage et vertueuse... Quant à moi, je vous en prie et je vous le conseille...

Gandalin s'en fût volontiers excusé, et, à dire vrai, il n'eût peut-être pas eu tort, car le pourpoint était trop neuf pour houppelande si usée!.,. Cependant, Gandalin avait appris, dès son jeune âge, à n'avoir d'autre volonté que celle d'Amadis; il trouva son conseil bon, et parfaite l'offre de madame Oriane. De sorte que son mariage avec la demoiselle de Danemark fut célébré en moins de trois jours. La demoiselle de Danemark dut être bien heureuse!

Pour laisser à ces nouveaux épousés le temps de savourer leur lune de miel, Amadis remit à un de ses gentilshommes, nommé Handro, les lettres et instructions qu'Esplandian avait chargé Gandalin de porter à Gasquilan et à Don Bruneo.

La semaine suivante, le bon Gandalin, plus dévoué serviteur d'Esplandian que de sa femme, plus tendre au devoir qu'à l'amour, s'en partit gaiement pour aller en Gaule vers le roi Périon, et de là à Sobradise, pour y trouver Galaor. La demoiselle de Danemark, que Gandalin avait eu à peine le temps de dédemoiseller, soupira beaucoup, mais en vain: Gandalin partit, très content de partir.

Il y a des gens qui ne sont pas faits pour le mariage, que voulez-vous!

Durant ces allées et venues, Amadis manda tous les nochers et pilotes de la Grande-Bretagne, et commanda au roi Arban de Norgales d'aviser à tout ce qui serait nécessaire pour l'entreprise d'un tel voyage, en gens et vaisseaux.

Voilà comment les affaires de cette guerre étaient démenées en la plus grande partie de l'Europe, tandis que les rois du Levant s'assemblaient petit à petit.

C'est à ces derniers que nous allons retourner.

## CHAPITRE XXV

Comment la reine Califie vint au secours des payens, et du merveilleux assaut qui fut donné en la ville de Constantinople.

Le bruit de cette guerre entreprise par les rois, taborlans, soudans, califes et seigneurs dominants des marches de Tartarie, Inde, Arabie et autres pays du Levant, à l'encontre de l'empereur de Constantinople, était arrivé jusqu'aux oreilles de la puissante reine Califie.

Califie était reine de la Californie, pays très opulent et très fertile, qui confine le fleuve Borysthène, près la descente des montages Riffées. Cette contrée dont je vous parle avait été autrefois peuplée de bons chevaliers et autres gens de grande qualité; mais les femmes, par une certaine malice, avaient trouvé moyen de les faire mourir tous, établissant loi entre elles seules, ne reconnaissant d'autre roi qu'une reine, choisie naturellement dans leur nombre, et se gouvernant, finalement, ni plus ni moins que les amazones. Par suite de cette exclusion qu'elles avaient faite du sexe mâle, il ne leur était permis de hanter les hommes qu'une fois par an, en la saison et au jour fixés, où, alors, elles sortaient impétueusement de leurs limites et appelaient leurs voisins. Dieu sait si elles trouvaient moyen de faire payer l'usure du temps perdu! Tellement même, que la plupart s'en retournaient enceintes.

Ce fut donc avec un troupeau de ces farouches guerrières, qui égorgeaient leurs enfants mâles et brûlaient la mamelle droite de leurs filles, que la reine Califie résolut à venir se mêler à la guerre entreprise contre les chrétiens, non pas qu'elle leur en voulût, mais parce qu'elle était désireuse de savoir s'ils méritaient vraiment leur réputation de chevalerie.

En même temps qu'elle, arriva aussi Rodrigue, soudan de Liquie, à la tête d'une grosse armée; et, avec Califie et Rodrigue, arrivèrent les soudans, rois et princes du Levant, alliés et amis du roi Armato.

Le jour de la bataille se leva enfin; les deux armées ennemies étaient prêtes; Amadis, Lisvart, Périon et les autres étaient à leur poste, avec leurs bataillons. Armato engagea l'action sur mer; la reine Califie et Rodrigue de Liquie l'engagèrent sur terre. Constantinople ne pouvait ainsi manquer d'être prise!

Eh bien! Constantinople fut sauvée, par la protection efficace du Dieu des armées, et aussi par le courage de ses généreux défenseurs.

Mais, hélas! que de sang et de larmes cela coûta! La reine Califie fut prise, Alforax fut tué, et, avec eux, des milliers de païens; mais aussi, du côté des chevaliers chrétiens, on eut à déplorer la perte de bien des vaillants hommes! Les rois Périon et Lisvart, les deux chevaleureux rois,

Grumedan le bon vieillard, Balan, Hélyan, Enil, Polymnir, et maints autres preux chevaliers trouvèrent la mort en combattant, cette journée-là, pour soutenir la loi de Jésus-Christ!...

Les navires capturés furent ramenés dans le port, et les morts furent enterrés. Les païens furent guéris pour longtemps de l'envie de recommencer une pareille lutte: si elle avait coûté cher aux chrétiens, elle leur avait coûté plus cher encore à eux, les assaillants.

## CHAPITRE XXVI

Comment, après que les païens furent chassés de Constantinople, l'empereur, renonçant à son empire, en investit Esplandian qu'il maria avec sa fille Léonorine.

Une fois que furent faites les funérailles des rois, princes, seigneurs et autres qui avaient succombé en cette glorieuse journée, l'empereur de Constantinople, apprenant qu'Amadis et les autres voulaient retourner en leurs pays, les assembla et leur dit:

— Mes frères, seigneurs et bons amis, mon obligation envers Dieu est grande, certes, puisqu'il m'a fait triompher de mes ennemis... Mais mon obligation envers vous ne l'est pas moins, puisque vous m'avez si vaillamment aidé dans ce triomphe... Or, me voilà sexagénaire, tout chenu et tout caduc, à cause des peines que j'ai souffertes en mes jeunes ans en suivant la carrière des armes... Je n'en puis plus, je le sens bien... Il me faut faire place à d'autres plus jeunes et plus vigoureux que moi... J'ai une seule fille, le bâton et l'espérance de ma vieillesse: j'ai délibéré, si toutefois vous approuvez le choix, de la donner en mariage au bon chevalier Esplandian, et de les faire tous deux roi et reine de mes Etats en ma place et en celle de l'impératrice ma compagne... C'est à vous particulièrement que je m'adresse, seigneur Amadis: l'affaire vous touche comme de père à fils...

— Seigneur, répondit Amadis, mon fils fera ce que vous lui commanderez...

— Je dois vous dire, reprit l'empereur, que je me souviens d'une prophétie qui me paraît conforme à nos volontés et à nos désirs mutuels... Esplandian doit avoir sur lui quelques caractères mystérieux où son nom est manifesté, et d'autres qui ne peuvent être déchiffrés que par la femme qui lui est destinée... Si vous le voulez bien, nous allons voir si c'est ma fille ou non.

Lors, l'empereur envoya quérir Léonorine, qui vint, accompagnée de l'impératrice et d'un grand nombre de dames et de demoiselles. Quand elle fut arrivée tout-à-fait près de son père, celui-ci pria très affectueusement Esplandian de se dépouiller pour montrer les caractères mystérieux qu'il avait apportés tracés sur lui, en venant au monde!

Esplandian obéit et ôta sa chemise. Chacun put alors voir aisément les caractères blancs formant le mot E. S. P. L. A. N. D. I. A. N.; mais, quant aux rouges, on n'y put rien comprendre.

C'est pourquoi l'empereur, faisant approcher sa fille, lui en demanda l'explication, si cela était possible.

— Sire, répondit Léonorine en rougissant, un peu avant que Mélye ne trompât Urgande, elle se trouvait avec moi dans ma chambre, et elle me montrait un de ses livres, couvert d'une lame d'or, où étaient représentés, entre autres choses, les caractères que je remarque sur Esplandian. Au-dessous, si je me souviens bien, est la traduction de ces caractères mystérieux.

— Ma fille, dit l'empereur, si vous avez encore le livre, je vous prie de le faire apporter céans.

Léonorine obéit. Quelques instants après, elle ouvrit le livre enchanté, et montra à son père l'endroit que Mélye lui avait lu.

Il y avait :

« Le bienheureux chevalier qui conquêtera l'épée et le grand trésor enchauté par moi, apportera, dès le ventre de sa mère, son nom empreint en caractères blancs, et celui de sa future femme en sept caractères rouges; lesquels seront si difficiles à entendre, que nul vivant, pour sage ou savant qu'il soit, ne les pourra exprimer, sans voir ce livre, qui enseignera que ces sept caractères signifient : *Léonorine fille du grand empereur de Grèce.*

— Voilà qui est merveilleux, s'écria l'empereur, réjoui de cette prophétie. Eh bien, ma fille, puisque les destins le veulent, vous serez bien un peu forcée de le vouloir aussi... Qu'en dites-vous?...

— J'obéirai au destin, répondit la belle Léonorine en rougissant beaucoup.

Ainsi fut fait mari et empereur le bon chevalier Esplandian qui, dans sa joie, maria le jeune Talanque à la reine Califie, qui était jeune et belle, quoiqu'elle eût la mamelle droite brûlée par suite de la coutume de Californie. Norandel et la reine Ménoresse ne furent pas oubliés, comme on pense bien; Esplandian les maria aussi et leur donna la Montagne Défendue et les villes d'Alfarin et de Galatie.

Quant à Urgande-la-Déconnue, qui était toujours en prison à Tésifante, retenue par les enchantements de l'abominable Mélye, son échange fut proposé à Armato contre Rodrigue, soudan de Liquie.

Armato consentit, après avoir toutefois consulté Mélye.

## CHAPITRE XXVII

Comment Urgande-la-Déconnue envoya prier le roi Amadis, l'empereur Esplandian, don Galaor, roi de Sobradise, et les autres chevaliers, de se trouver dans l'Ile Ferme, et des merveilleux enchantements qu'elle fit sur eux.

Urgande s'étant retirée dans son île, prenait plaisir à lire les livres de Mélye; son expérience et ses connaissances dans son art lui apprirent que les rois et les princes qu'elle aimait le plus devaient mourir prochainement.

Elle en eut du regret en pensant que les vers allaient se nourrir d'une chair précieuse; elle résolut donc d'y apporter un prompt remède. A cet effet, elle s'embarqua, accompagnée de ses deux nièces Juliande et Solise, et de plusieurs autres demoiselles, et vint dans l'Ile Ferme.

Dès qu'elle y fut arrivée, elle envoya vers l'empereur Esplandian, Amadis, Galaor, Florestan, Agraïes et Grasandor, en les priant affectueusement de venir la trouver au palais d'Apollidon, pour leur plus grand intérêt. Autrement elle leur fit dire qu'ils se tinssent assurés qu'un malheur leur arriverait avant peu de jours. Elle priait, en outre, maître Hélisabel d'apporter avec lui le livre sur lequel il avait écrit les aventures des chevaliers qu'il connaissait... Chacun d'eux devait amener sa femme, Ardan-le-Nain, Carmelle, Gandalin et la demoiselle de Danemark.

Ces princes se rendirent le jour même aux désirs d'Urgande, et partirent tous pour l'Ile Ferme, où ils furent reçus par elle avec un visage moins riant que celui qu'elle avait d'habitude, mais, au contraire, avec les larmes aux yeux.

Les chevaliers stupéfaits la supplièrent de leur déclarer la cause de ce chagrin; mais elle ne put satisfaire à leur demande, tellement elle avait le cœur serré.

Toutefois, après avoir repris du courage, elle leur dit :

— Mes amis, comme il est vrai que tout ici-bas a été créé par la puissance et par la bonté de Dieu, ainsi il a voulu que tout ce qui est temporel passe et s'éteigne par une mort différente pour chacun, mais la même pour tous dans ses résultats. Ce que considérant, les grands hommes travaillaient jadis pendant leur vie, pour laisser après leur mort quelques traces de leur passage sur la terre. Ils ne voulaient pas ensevelir leur renommée avec leur corps. Or, je tiens pour certain que la fin de vos jours est prochaine; c'est pourquoi il est urgent que vous soyez constants et que vous restiez dans le présent et l'avenir, ce que vous avez été dans le passé. Cependant, avant que la mort ne vienne vous surprendre, je tiens à vous montrer encore une fois l'amour que je vous ai porté; je ferai tant, avec l'aide de Dieu, que sans mourir vous demeurerez endormis jusqu'au temps où un de vos descendants viendra vous délivrer de ce sommeil et vous rendra tels que vous fûtes jadis dans vos pays. Soyez assurés que sans cela vous seriez morts dans six mois, et que vous deviendriez la pâture des vers. Que chacun donc me dise sa volonté. Je pourvoirai au reste!...

Ce discours et cette menace de mort leur fut si dure à apprendre qu'il n'y eut personne parmi eux qui ne changeât de couleur et ne fut dévoré par un chagrin secret.

Pendant qu'ils se regardaient les uns les autres, le roi Amadis, qui se montrait le moins étonné de tous, répondit à Urgande :

— Madame, nous savons certainement que personne au monde mieux que vous ne peut connaître ce qui nous est nécessaire. C'est pourquoi disposez de nos personnes comme bon vous semblera; nous vous obéirons!...

— Il suffit, dit Urgande. Armez-vous donc tous ni plus ni moins que si vous alliez combattre, que chacun de vous tienne au poing son épée nue.

Puis, elle les fit entrer dans la Chambre Défendue, et les fit asseoir sur leurs chaises royales, à côté de leurs femmes.

Aussitôt les deux nièces d'Urgande, Juliande et Solise leur apportèrent dans deux bassins d'or une certaine composition, avec laquelle ils se lavèrent le visage. En un instant la beauté que l'âge et le temps leur avait enlevé leur revint, plus parfaite qu'elle n'avait jamais été.

Ce prodige étonna merveilleusement les dames, qui regardaient avec un bonheur inouï leurs maris et leurs amis.

Alors Urgande manda maître Hélisabel, le prit par la main, le conduisit dans la chambre voisine, le fit asseoir et lui mettant dans les mains le livre qu'elle avait apporté, elle fit signe à Gandalin et à la demoiselle de Danemark de la suivre. Ils passèrent sous l'arc des amants fidèles où étaient les statues d'Apollidon et de Grimanèse; elle les fit asseoir sous ce portique à côté d'Ardan-le-Nain.

Puis, elle leur dit :

— Mes amis, les loyaux et vrais amants ont été dignes de voir ces statues avant l'arc désenchanté; aussi méritez-vous cette faveur en récompense de l'amour et de la loyauté dont vous nous avez depuis longtemps voulu donner des preuves. Aimez toujours vos maîtres et gardez-vous bien, quoi que vous puissiez voir et entendre, de vous départir pour l'avenir de cette ligne de conduite.

Elle retourna alors où elle avait laissé l'empereur et, prenant Carmelle par la main, elle lui dit devant tous :

— Carmelle, vous étiez de basse condition, mais la noblesse et la générosité de votre cœur vous annoblissent. Aujourd'hui vous serez donc présentée à l'empereur pour rendre véritable la promesse

que vous lui avez faite, de ne jamais l'abandonner volontairement.

Puis, elle s'adressa au roi Amadis et aux autres princes et princesses, les priant de ne pas bouger jusqu'à ce qu'elle retournât vers eux.

Elle monta sur l'une des tours du palais, portant sous son bras le principal des livres de Médée que Mélye avait pris des mains de la demoiselle enchanteresse.

Arrivée au plus haut, elle ôta sa coiffure et resta la tête découverte et les cheveux épars.

Elle se mit à lire certaines conjurations; et les tournant vers les quatres parties du monde elle fit des signes et des caractères avec les doigts...

A voir la rougeur de son visage on aurait dit que le feu lui sortait des joues.

Il survint alors un grand tremblement de terre. Un violent orage mêlé d'éclairs et de tonnerre éclata avec tant de violence qu'il semblait que les éléments voulussent combattre les uns contre les autres.

Cette tempête dura l'espace de trois quarts d'heure pendant lesquels ceux qu'Urgande avait fait asseoir demeurèrent sans connaissance, anéantis, comme s'ils eussent été sans âmes. Une nuée obscure survint, elle enveloppa tout le palais; de sorte qu'il ne fut vu depuis par aucune créature vivante jusqu'à ce que Lisvart de Grèce, fils d'Esplandian, donnât fin à tous ces enchantements, avec l'épée qu'il conquit, comme nous allons le raconter. Alors, mais seulement alors, tous ces princes et toutes ces dames enchantées s'éveillèrent.

L'empereur Esplandian avait un fils âgé de huit ans, nommé Lisvart comme son aïeul; le roi Amadis, un fils nommé Périon et une fille nommée Brisène, qui fut mariée au fils aîné de l'empereur de Rome; le roi Galaor, deux fils, Périon et Garinter, dont il a été parlé plus haut; le roi de Sardaigne, Florestan, deux fils, l'un nommé Florestan comme son père et qui fut son successeur, l'autre, Palmineau-l'Allemand, comme son bisaïeul; le comte de Salandrie Agraies, deux fils, Languines et Galmenez; le roi don Bruneo, un fils nommé Vaillades, et une fille Hélisène, qui fut mariée avec le fils de Quadragant, qui portait le même nom que son père; le roi Cildadan avait deux fils, l'aîné se nommait Abies d'Irlande comme son aïeul qu'Amadis mit à mort le jour où il reçut l'ordre de la chevalerie.

Il n'y eut aucun de ces princes qui prît le titre de roi pendant l'absence de leurs pères qui étaient morts pour ainsi dire, puisqu'ils étaient endormis. Ils espéraient les voir revenir un jour ou l'autre, et, en les attendant, ils croissaient tous en force et en beauté. Lorsqu'ils eurent atteint l'âge voulu pour porter les armes, ils passèrent tous en Irlande pour recevoir l'ordre de la chevalerie de la main du roi Cildadan, qui était alors très vieux. Puis ils s'en allèrent chercher les aventures et courir les hasards de la vie, comme nous allons vous le raconter, si vous voulez bien continuer à lire.

—

## CHAPITRE XXVIII

Comment Périon de Gaule, second fils d'Amadis, partit de Londres avec sept autres jeunes princes pour aller en Irlande recevoir l'ordre de chevalerie du vieux roi Cildadan.

La nouvelle de l'enchantement de ces princes et seigneurs, dames et demoiselles, en l'Ile Ferme, fut incontinent connue du petit Périon de Gaule, fils d'Amadis, qui avait été laissé par son père dans la Grande-Bretagne, sous le gouvernement du bon vieillard Arban, roi de Norgalles.

Ce jeune prince, alors âgé de douze à treize ans, avait déjà pris une certaine résolution dans son esprit de ne recevoir l'ordre de chevalerie de personne autre que de son frère l'empereur Esplandian : mais se voyant frustré dans son attente, il temporisa jusqu'à la quatrième année suivante, époque à laquelle deux des fils du roi de Sardaigne, don Florestan, vinrent le voir à Londres.

L'un d'eux avait nom Florestan comme son père et l'autre Parmenir. Ils étaient accompagnés de Vaillades, fils du roi Aravigne, de don Bruneo, de Languines et de Galvanes, enfants d'Agraies, roi d'Ecosse, Abies d'Irlande, fils du roi Cildadan, et Quadragant, seigneur de Sansuegue, qui étaient partis de leurs terres et contrées avec l'espérance d'être faits chevaliers par la main même de celui dont Périon recevrait cet honneur.

Le jeune prince les accueillit avec beaucoup d'aménité; et après qu'ils lui eurent fait connaître le but de leur voyage, ils résolurent de partir pour l'Irlande vers le roi Cildadan : car ils ne connaissaient pas un prince qui fût plus digne de suppléer à l'espérance qu'ils perdaient par l'absence de l'empereur Esplandian.

Or, Périon était résolu, aussitôt qu'il serait apte à porter les armes, de chercher les aventures étranges, et d'imiter son père en prouesses et chevalerie : c'est pourquoi, désirant avoir Yrguian, fils de Gandalin, pour écuyer, il dépêcha un de ses gentilshommes vers Gandales, qui habitait alors le château d'Arcalaüs l'enchanteur qu'Amadis lui avait donné, le priant affectueusement de le lui donner. Gandales y consentit.

Yrguian étant arrivé, et ces jeunes princes s'étant pourvus de tout ce qui leur était nécessaire pour le voyage, ils prirent congé du roi Arban et allèrent droit au port de Fenuse, où ils s'embarquèrent.

Comme ils étaient en pleine mer, ils découvrirent une barque à quatre rames vertes comme des

émeraudes, que quatre singes manœuvraient, ayant avec eux une belle demoiselle richement vêtue.

Les princes suivirent ces barquerots, les joignirent et prirent terre ensemble.

Comme Périon et ceux de sa troupe étaient prêts à mettre le pied à l'étrier, la demoiselle étrangère s'avança vers eux. Elle portait, suspendue à son cou, une épée, garnie très excellemment, et, à son poing, un écu noir au milieu duquel était peinte une sphère d'or.

Elle s'adressa alors à Périon et lui dit, en fléchissant les genoux :

— Gentil damoisel, Dieu ne permettra pas que je me relève avant que vous m'ayez octroyé le don que je vais vous réclamer.

Périon, à qui elle plut assez, lui répondit vivement :

— Demoiselle, demandez, et rien ne vous sera refusé...

— Certes, répondit-elle, je n'espérais pas moins de votre bonté.

Et, se levant de terre, elle le tira à part :

Ils devisèrent si longtemps en se promenant, qu'ils joignirent la barque dans laquelle se trouvaient les singes. La demoiselle pria Périon d'y entrer seul.

Périon vit bien que pour avoir trop légèrement promis, il allait perdre sa compagnie. Il en fut très fâché, car cette aventure retardait son voyage d'Irlande. Néanmoins, comprenant que son honneur serait entaché s'il n'accomplissait ce à quoi il s'était volontairement obligé, il passa outre, manda ses compagnons, leur dit ce dont la demoiselle l'avait requis, la cause pour laquelle il la suivait et les pria très affectueusement de l'excuser.

S'ils en furent contrariés, vous pouvez le penser : mais voyant qu'ils ne pouvaient y remédier, ils le recommandèrent à la garde du Seigneur, l'assurant qu'ils n'auraient pas plutôt été reçus chevaliers, qu'ils se mettraient en marche pour le retrouver, en quelque part qu'il fût.

Comme les compagnons de Périon achevaient de faire cette promesse, la barque sur laquelle il était s'ébranla, les singes qui la conduisaient se mirent à ramer avec vigueur, et, en moins de rien, il perdit ses amis de vue.

Laissons-le donc voguer au gré des flots, des vents et du destin, et revenons, pour l'heure présente, à ses compagnons.

## CHAPITRE XXIX

Comment, après que le jeune Périon eût été enlevé par la demoiselle aux singes verts, ses compagnons reprirent leur route.

Malgré l'absence du jeune Périon, les autres princes n'en persistèrent pas moins à poursuivre leur entreprise. En conséquence ils reprirent, sans plus tarder, leur chemin.

Bientôt ils arrivèrent à la cour du vieux Gildadan, qui, sachant leur arrivée, les vint recevoir très honorablement, et, après un court séjour dans le pays, leur conféra l'ordre de la chevalerie.

Ils prirent alors congé de lui, et, retournant sur leur vaisseau, ils firent voile vers Constantinople, où ils trouvèrent Lisvart, fils d'Esplandian, qui était alors estimé pour l'un des plus beaux et des plus valeureux princes de la chrétienté.

Le vieil empereur qui, pendant l'absence de son gendre, avait laissé la vie solitaire et repris le gouvernement de la Thrace, sachant qu'ils étaient arrivés dans le port, descendit et leur fit la bienvenue. Il les conduisit ensuite dans son palais, où ils furent fêtés pendant douze jours par le jeune Lisvart et par son grand-père.

Le jeune prince ayant appris la perte de son oncle Périon et le désir qu'avaient les nouveaux chevaliers d'aller le chercher n'importe où, résolut de leur tenir compagnie.

En effet, le treizième jour, au moment où l'empereur sortait de table, il se prosterna très humblement à ses genoux, le suppliant de lui octroyer une faveur.

Le bonhomme le releva, les larmes aux yeux, et lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait :

— Sire, dit-il, j'ai su par ces chevaliers, que mon oncle Périon de Gaule a été emmené par une demoiselle étrange on ne sait où ; vous plaira-t-il que je me mette en campagne pour aller le trouver? car j'ai toujours eu le désir d'être créé chevalier par lui seul. Je suis assuré que je ne pourrai pas ambitionner un plus grand bonheur, puisqu'il est fils du roi Amadis, père de mon père, qui a surpassé tous les autres chevaliers en courage et en prouesses.

— Mon fils, répondit l'empereur, ce départ me sera fâcheux, car votre présence consolait mes vieux ans de l'absence de vos parents. Néanmoins, puisque je vous ai promis de vous accorder ce que vous demanderiez, je veux que votre désir soit accompli.

A ce temps-là, Lisvart pouvait avoir atteint la seizième année de son âge; toutefois, il était si grand et bien formé, qu'on lui en eût donné plus de vingt.

Ayant donc la liberté de faire ce qu'il voulait, il pourvut en toute diligence à fréter et à équiper trois gros navires : il monta sur l'un d'eux, accompagné de Florestan, Parmenir son frère, et Galvanes, frère de Languines. Sur l'autre, s'embarquèrent Vaillades et Quadragant. Sur le troisième, Languines avec Abies.

Puis, ayant pris congé de l'empereur, ils firent lever les ancres et hisser les voiles, et, voguant vers la haute mer, en peu d'heures ils perdirent de vue la grande cité.

Retournons à Périon, et aux aventures qui lui arrivèrent, et laissons les autres pour le moment.

—

## CHAPITRE XXX

Comment la demoiselle conduisit Périon de Gaule en lieu où il reçut l'ordre de chevalerie et de ce qui lui advint.

Périon navigua une semaine et plus dans la barque des singes, avec la demoiselle étrangère.

Le septième jour suivant, ils vinrent aborder le long d'une plage dans le plus beau pays qu'il était possible de voir.

Là ils prirent terre, et, aussitôt, la demoiselle, nommée Alquife, tira de ses coffres un harnais noir, semé de sphères semblables à celles de l'écu qu'elle portait. Puis elle dit à Périon :

— Gentil damoisel, avant de passer outre, il convient que vous vous armiez de ces armes : car voici le lieu où il vous faut commencer l'accomplissement de la promesse que vous m'avez octroyée.

— Et à quoi me servira la cuirasse et l'écu, n'étant pas encore chevalier? demanda Périon.

— Vous le serez quand Dieu et le temps le permettront, dit-elle. C'est pourquoi ne différez pas.

Le jeune Périon obéit : il revêtit le haubert et le reste du harnais, hors le heaume, que la demoiselle prit entre ses bras, et après être sortis de la barque, ils montèrent les hauteurs de l'île jusqu'à ce qu'ils trouvèrent une grande plaine.

Périon lui demanda alors dans quel pays ils étaient; mais elle ne lui répondit rien autre chose, si ce n'est qu'il le saurait plus tard.

En devisant ainsi, ils découvrirent une grande ville, dont le circuit paraissait embrasser plus de trois lieues ; plus ils en approchaient, plus Périon trouvait la place admirable, soit par la hauteur de ses murs, la grosseur de ses tours et la splendeur de ses boulevarts.

Il eût volontiers pressé la demoiselle de lui dire le nom de la ville; mais la première réponse qu'elle lui avait faite lui interdisait une seconde question; de sorte qu'il se tut sur ce point.

Quand il fut entré dans les murs, il vit que la beauté du dehors n'était rien comparativement à celle de l'intérieur; il admira tant de belles maisons, tant de palais dorés, tant de peuple et tant de temples magnifiques, tant de Colysées et tant de choses d'antiquité qu'il ne savait qu'en penser.

Ce que voyant, la demoiselle lui dit :

— Pour votre profit et honneur, il faut qu'il ne sorte de votre bouche aucune parole à n'importe quel homme, avant que je vous le commande, autrement il pourrait vous en advenir malheur.

Périon répondit :

—Mademoiselle, je me tairai donc, puisqu'il vous plaît.

En devisant ainsi, ils se trouvèrent à l'entrée du plus beau palais de la ville. Plusieurs personnes et beaucoup de chevaliers se promenaient devant le monument.

Voyant Périon et la demoiselle étrangère en gravir les degrés, ils les suivirent pour voir ce qui allait se passer.

Ils entrèrent dans une grande salle d'apparat, et aperçurent, sous un immense voile de drap d'or, un vieillard vénérable, portant sur sa tête une couronne d'empereur.

Autour de lui se tenaient, dans l'attitude du respect, des rois, ducs, comtes et barons.

Alquife, tenant Périon par la main, s'avança vers lui, et, mettant les genoux à terre, elle lui dit :

— Très haut, excellent et redouté empereur, mon père, votre humble serviteur, baise les mains de votre majesté et vous supplie que, sans différer, vous conféricz la chevalerie à ce jouvenceau : car il l'emploiera aussi bien que le plus valeureux parmi les braves.

L'empereur reconnut aussitôt la demoiselle qu'il voyait souvent avec le nécromancien Alquif son père; aussi il lui fit un très bon accueil.

Il examina Périon. Il lui sembla si beau et d'une si belle taille, qu'il ne put s'empêcher de prononcer tout haut ces paroles :

— Vraiment, je crois sans peine qu'un si noble personnage n'accomplira jamais que des œuvres chevaleresques : aussi, demoiselle, je vais satisfaire à votre désir, puisque votre père m'en prie.

Et s'adressant à Périon, il lui demanda d'où il était, mais suivant ce qu'il avait promis, Périon ne répondit rien.

Alquife, prenant la parole pour lui, dit à l'empereur :

— Sire, je vous supplie de lui pardonner, car sans fausser sa foi, il ne peut maintenant vous parler ni à personne de votre cour.

— Eh bien, répondit-il, ce sera pour une autre fois. Cependant conduisez-le vers ces dames, afin qu'elles le voient, et demain, après la veillée des armes, je lui donnerai l'ordre de chevalerie.

Alquife se leva, et fut conduite avec Périon dans la chambre de l'impératrice ; elle la salua avec grâce et lui dit :

— Madame, mon père vous envoie ce jouvenceau pour que vous le receviez comme il le mérite. Il est issu d'un lignage très recommandé parmi les meilleurs chevaliers du monde.

Alors Périon s'avança et lui baisa la main.

— Sur mon Dieu, répondit l'impératrice, si son courage est égal à sa beauté, il sera certainement le chevalier le plus accompli qui ait été depuis cent ans.

Périon, sans proférer un seul mot, leur fit un salut très respectueux.

A ce moment entrèrent Onolorie et Gricilerie; filles de l'empereur, qui passaient pour les plus belles, les plus gracieuses et les plus admirables demoiselles de toute l'Asie. Périon émerveillé de leur beauté, et frappé surtout de celle de Gricilerie, ne put s'empêcher de se dire en lui-même :

— Vrai Dieu, mesdames, que la nature a donc pris plaisir à vous faire belles! Car je n'ai jamais vu chez les autres demoiselles ce que je vois aujourd'hui en vous deux.

Alors il fut pris d'un si violent amour, il changea tellement de couleur qu'Alquife s'en aperçut.

C'est pourquoi adressant la parole à Gricilerie, qui était la plus jeune, elle lui dit :

— Madame, mon père vous mande par moi, qu'il vous a élu ce jouvenceau pour vous servir de chevalier; il vous conseille de le recevoir et de l'accepter pour tel, car il vous obéira ainsi que votre grandeur mérite.

Elle touchait droit au mal de cette princesse, car l'amour l'avait à l'instant liée par la présence de Périon. De sorte qu'elle répondit à Alquife :

— Votre père m'avait depuis longtemps fait cette promesse. Je le croirai et suivrai son avis, puisqu'il plut à l'empereur de me le commander le jour même qu'il prit congé de lui et qu'il m'assura, comme je le vois, qu'il serait le plus beau damoisel du monde.

Périon ne répondit rien à ces paroles, mais son regard lui servait d'interprète. Il lui offrait les remerciments les plus éloquents. Toutefois ces gentes pucelles s'étonnaient de le voir ainsi muet. Onolorie surtout, qui était jalouse du bien de sa sœur, dit à Alquife :

— Je vous en prie, demoiselle, avertissez votre père que ma sœur serait trop difficile si elle refusait le présent qu'il lui a envoyé par vous : je n'en suis pas fâchée, mais je voudrais bien qu'il eût aussi bonne souvenance de moi qu'il a eu d'elle, bien que le jouvenceau ne peut s'excuser de la rigueur dans laquelle il nous tient en ne daignant pas seulement nous parler.

— Madame, répondit Alquife, ceci lui est défendu quant à présent, plus tard il amendera cette faute; pour ce qui regarde mon père, il sait ce qui vous est nécessaire : aussi il m'a chargée de vous dire qu'il en garde un tel que vous lui en saurez gré toute votre vie. Bientôt il vous sera amené par lui.

— Il sera le bienvenu, répondit-elle.

Pendant ces gracieux propos, l'amour gagnait du terrain petit à petit dans les cœurs de Périon et de Gricilerie. Il s'en empara tellement, et les unit par des liens si forts qu'on ne vit jamais sur terre deux amants plus parfaits, ainsi que vous le verrez plus tard.

L'empereur entra alors dans la chambre; après avoir longtemps devisé avec les dames, de ce que lui mandait Alquife, père de la demoiselle, en ce qui concernait Périon; sachant les fatigues qu'il venait d'essuyer pour venir tout armé depuis le rivage de la mer jusqu'en son palais, il manda un de ses maîtres d'hôtel, auquel il commanda de le faire rafraîchir; ce qui fut fait.

Vers le soir, tous les chevaliers le conduisirent dans la chapelle, où il veilla suivant la coutume jusqu'au lendemain matin.

Alors l'empereur vint le voir, accompagné de l'impératrice, des deux princesses Onolorie et Gricilerie, et d'un grand nombre de chevaliers, dames et demoiselles. Après que la messe fut célébrée, l'empereur s'approcha de lui et lui conféra l'ordre de chevalerie.

S'apercevant qu'il était armé de toutes les pièces nécessaires, hormis de l'épée, il commanda aussitôt qu'on allât quérir l'une des siennes. Mais Alquife, qui tenait celle qu'elle avait toujours portée avec l'écu, lui dit :

— Sire, mon père lui a dédié celle-ci, qui lui sera ceinte, s'il vous plaît, par madame Gricilerie, comme j'ai mission de vous en supplier humblement.

— En bonne foi, répondit l'empereur, je le veux bien.

— Or donc, madame, dit Alquife, faites ce qui est de votre devoir.

A ces mots Gricilerie, prenant l'épée, la mit au côté du damoisel, en lui disant :

— Ainsi que je vous reçois pour mon chevalier, Dieu vous fasse heureux et guerrier !

— Madame, répondit Alquife, puisqu'il a reçu un tel hommage de vous, il est bien raisonnable qu'il le reconnaisse à l'instant.

Alors tirant un gros diamant, elle le donna à Périon.

— Présentez-lui, dit-elle, cette bague en témoignage de la servitude que vous lui devez désormais et pour qu'elle ait souvenance de vous.

Périon obéit à son commandement, et Gricilerie le reçut de très bon cœur, et le mit à son doigt.

Puis, sortant de la chapelle, le nouveau chevalier fut conduit dans la grande salle du palais, où les nappes étaient mises pour le dîner. Périon et l'empereur s'assirent vis-à-vis des deux princesses.

On ne saurait croire le nombre de mets qui furent servis pendant le repas; et cependant le jeune chevalier mangea très peu; il était assez nourri par la beauté de sa mie qui l'entretenait vivement espérant tirer de lui quelques paroles. Elle ne put y arriver; ce qui la chagrina beaucoup. Heureusement Alquife apaisa tout pour le mieux, de sorte que leur affection ne fit qu'augmenter.

## CHAPITRE XXXI

Comment Périon de Gaule vainquit Alpatrasie, duc d'Orcalie, qui maintenait que sa mie était plus belle que toutes les autres dames ou demoiselles du monde.

Le dîner achevé, et pendant que l'on ôtait les nappes, il entra dans la salle un chevalier armé de toutes pièces, hors les mains et la tête.

Il était grand outre mesure : dix chevaliers, vingt écuyers et une fort belle demoiselle le suivaient. Il portait suspendu à son cou un très riche écu au milieu duquel était le portrait d'une dame de très excellente beauté. Arrivé devant l'empereur, il mit un genou à terre. Tous les assistants l'entourèrent pour entendre ce qu'il allait dire.

Il parla ainsi :

— Très puissant empereur de Trébisonde, dominant une grande partie des Palus-Méotides, la cause qui me fait maintenant présenter devant votre majesté est pour vous faire entendre que moi qui suis duc d'Orcalie, nommé Alpatrasie, aime une demoiselle qui a nom Dialestrie, fille d'un chevalier grand seigneur mon voisin.

Et, bien que je lui aie prouvé dans plusieurs circonstances le bien que je lui veux, elle m'a assuré qu'elle n'aurait foi en moi avant que je ne

sois allé dans toutes les cours des rois et des princes d'Asie pour maintenir que sa beauté dépasse celle de toutes les autres dames ou demoiselles du monde; si quelqu'un me contredit, qu'il touche à l'image peinte sur cet écu, je le combattrai et le mènerai à telle raison que je le rendrai prisonnier de ma dame vers qui je dois le conduire. Si le bonheur veux que je sois vainqueur de tous ceux qui combattront avec moi, j'aurai son amour alors, et non avant. Et afin qu'elle soit plus certaine de ce qui adviendra, elle a chargé cette demoiselle, nommée Estreleine, de me suivre pour lui en faire un rapport loyal. Or j'ai déjà traversé bien des pays lointains et vaincu plus de cinquante chevaliers que je lui ai envoyés. J'espère, Sire, que je ne serai pas moins heureux dans cette cour que dans celles que je viens de parcourir. S'il y avait ici quelqu'un qui veuille contredire la beauté de ma dame, qu'il vienne présentement toucher l'écu et qu'il se prépare pour le combat...

Le chevalier se tut, regardant la contenance de ceux qui l'écoutaient; mais nul ne fut assez hardi pour répondre un seul mot, bien que la plupart eussent devant les yeux celles qu'ils avaient pour dames ou pour amies; mais la grandeur de ce chevalier leur faisait perdre cœur, parole et devoir.

Périon porta ses yeux sur l'infante Gricilerie et voyant qu'elle le regardait comme si elle lui eût demandé du secours, épris d'un violent désir de lui être agréable, il oublia complétement la promesse qu'il avait faite à Alquife de ne parler qu'avec sa permission.

Il s'approcha donc du duc d'Orcalie, tira si fort son écu qu'il le lui arracha du cou, et le lança contre terre avec une telle raideur qu'il le brisa en mille morceaux en disant tout haut:

— Par mon chef, damp chevalier, c'est avoir déjà trop blasphémé devant une si noble compagnie. A Dieu ne plaise qu'une telle injure soit faite ici tant que je pourrai l'en défendre...

Il dit ces paroles avec tant de courage que Périon plut à tous ceux qui l'entendirent et plus encore à celle pour l'amour de laquelle il les avait prononcées.

Toutefois Alpatrasie répondit assez modestement:

— En bonne foi, chevalier, vous êtes si peu poli que vous devez en être blâmé grandement; mais comme je vais avoir tout à l'heure le moyen d'apaiser votre colère en plein champ de bataille, je me dispenserai pour l'instant de vous dire ce que j'en pense.

Périon se tut, car Alquife le reprit aigrement d'avoir parlé contre sa défense.

— Néanmoins, dit-elle, puisque vous avez si bien oublié mes ordres, achevez ce que vous avez commencé et avec l'aide de Dieu vous en sortirez à votre honneur.

— Pourtant, Sire, dit-elle à l'empereur, qu'il vous plaise de lui donner une monture, car je l'ai amené ici à pied, comme vous savez.

— Vraiment, dit l'empereur, ceci est très raisonnable, attendu qu'il veut aujourd'hui défendre l'honneur de toutes les dames qui sont ici.

Il commanda à un écuyer qu'on lui amenât un des meilleurs destriers de ses écuries.

Le duc descendit et se tint prêt pour combattre; presqu'aussitôt Périon fut conduit au camp par les ducs d Ortilense et de la Toube.

L'empereur, accompagné des dames, se mit aux fenêtres; et comme les combattants furent prêts à faire leur devoir, les trompettes sonnèrent.

Ils s'élancèrent l'un contre l'autre avec tant de raideur, que le duc brisa sa lance contre le nouveau chevalier qui esquiva le coup. Mais en repassant, le duc et lui se choquèrent de corps et de tête avec une telle force que chevaux et cavaliers tombèrent comme morts étendus sur le sol.

Ce que voyant, Gricilerie en devint très triste; les larmes lui sortaient déjà des yeux lorsqu'elle vit Périon se relever tout honteux de ce malheur.

Il embrassa légèrement son écu, tira son épée et marcha droit à son ennemi qui était déjà sur pied.

Alors commença entre eux un combat fort cruel, durant lequel ils se conduisirent si bien, que, pendant plus d'une heure, on ne pouvait sérieusement prévoir à qui devait rester la victoire.

Mais bientôt la chance tourna contre le duc, car il commença à être plus lourd, tandis que le nouveau chevalier se montrait plus léger et plus adroit qu'auparavant. Il fallait voir alors la joie de Gricilerie. Son visage rendait assez témoignage du bonheur que ressentait son âme de voir son ami prêt à demeurer vainqueur. Périon, relevant la tête, la choisit parmi toutes les autres. Ce regard lui redoubla ses forces, de telle sorte qu'il atteignit le duc au-dessus de l'armet et le frappa si fort à la tête qu'il tomba évanoui. Il s'élança sur lui, lui rompit le laz, le désarma, et allait lui donner la mort, quand Estreleine, entrant dans le camp, vint se jeter à ses genoux, le suppliant d'avoir merci du duc. Périon feignait de ne pas l'entendre; alors, dans sa douleur, elle s'adressa à Alquife, la suppliant à mains jointes qu'elle parlât pour elle. Ce qu'elle ne lui refusa pas. Elle dit au vainqueur :

— Chevalier, contentez-vous de cette victoire, et, pour l'amour de moi, sauvez le duc.

A ces paroles, Périon se retira en arrière, essuya son épée sur l'herbe verte et la remit dans le fourreau.

— Allez, dit Alquife à Estreleine, faites panser votre chevalier, car je crois qu'il en a besoin.

La demoiselle étrangère la remercia humblement et le cheval de Périon lui fut amené à l'instant. Lorsqu'il y fut monté et qu'il fut sorti du camp, Alquife lui dit tout bas :

— Sire chevalier, il convient que, sans plus tarder, nous retournions dans notre barque, de laquelle, si vous me tenez promesse, ne sortirez jamais contre mon gré : dorénavant vous serez nommé chevalier de l'Espérance; car celui qui vous a envoyé par moi les armes que vous portez a mis toute sa confiance en vous. C'est pourquoi, à l'entrée de cette cour, je vous défendis de parler à âme qui vive, de peur que vous ne soyez arrêté et que mon entreprise en soit retardée; ainsi donc ne séjournons plus par ici et prenons le chemin de la mer.

En disant ces mots, elle chassa son palefroi. Périon la suivit avec grand regret. Il était désolé de quitter sitôt sa nouvelle amie, de laquelle il n'eut moyen d'avoir autre congé, sinon que, passant

vis-à-vis de la fenêtre où elle était avec sa sœur, il la regarda d'un air si mélancolique, qu'elle put aisément connaître la tristesse qui le dévorait.

Périon et Alquife cheminèrent jusque vers la barque dans laquelle ils entrèrent. Les singes commencèrent aussitôt à ramer.

L'empereur et sa cour, étonnés de leur départ précipité, ne savaient d'abord que penser. Considérant néanmoins que tout était fait par l'avis du sage père d'Alquife, ils ne s'y arrêtèrent pas.

Sur ces entrefaites, le duc fut emporté hors du camp; il ne voulut pas faire un plus long séjour dans un pays où il avait été si maltraité; il reprit donc avec sa troupe, le chemin par où il était venu, triste et souffrant jusqu'à désirer la mort.

Gricilerie, de son côté, ne souffrait pas moins de l'absence de son ami : toutefois, pour cette heure, nous ne lui donnerons d'autre remède que l'espérance de le revoir avec le temps.

A ce propos, nous changerons de discours et vous dirons quelles aventures il advint à ceux qui étaient sortis du port de Constantinople pour aller à la recherche de Périon, leur compagnon.

## CHAPITRE XXXII

Comment Quadragant et Vaillades furent jetés par la tempête vers l'île de la Feuille Blanche, où ils combattirent contre le géant Argamont.

Vous avez pu lire naguère comment Lisvart, Florestan, Parmenir et Galvanes s'étaient embarqués sur un navire, pendant que, d'autre part, s'embarquaient Vaillades et Quadragant, Languines et Abies d'Irlande.

Aussitôt que Vaillades et Quadragant eurent pris congé de l'empereur de Constantinople, ils firent hisser les voiles et lever les ancres. Mais à peine avaient-ils gagné la pleine mer qu'il survint une telle tempête que pilotes, nochers, comites et mariniers pensèrent y périr. Il ne leur resta rien : voiles, trinquet, arbre, timon, tout fut mis en pièces.

Par ainsi, ils se trouvèrent perdus, pendant trois semaines, et n'eurent plus d'autre espoir que de confier aux vents et aux flots le soin de les guider où bon leur semblerait.

Pendant cette longue transe, le navire que montaient Vaillades et Quadragant arriva à la pointe du jour sur les côtes d'une très belle île, que les marins connurent aussitôt pour être l'île de la Feuille Blanche, dont Argamont-le-Fort, un des plus cruels géants du monde, était le seigneur.

Cet Argamont avait une fille nommée Dardadie, qu'Ardan-Canile avait très bien connue. C'est cet Ardan-Canile, ainsi que vous l'avez lu précédemment, qui avait été vaincu par Amadis de Gaule dans la ville de Fenuse.

Voici, dirent les mariniers, comment il avait connu cette demoiselle... Un jour qu'il allait dans tous les pays pour chercher des aventures étranges et donner des preuves de courage, il arriva dans cette île où il combattit contre le géant Gandandel, père d'Argamont. Mais à l'instant même ils devinrent grands amis, si grands amis, que le géant, tendant son épée à Ardan, lui donna tout l'honneur de la victoire. Le chevalier refusa. Pendant qu'ils discutaient pour savoir à qui devait rester la victoire, ils arrivèrent au château de la Feuille Blanche, où Argamont, père de la demoiselle dont je parlais tout-à-l'heure, leur fit un très bon accueil. Trois jours après, il advint que Gandandel mourut des suites des blessures qu'Ardan lui avait faites. Cette mort plongea ce dernier dans la plus vive douleur, tant pour l'estime qu'il professait pour Gandandel que pour l'affection qu'il portait à la fille d'Argamont. Il s'en éprit tellement, qu'oubliant l'honneur et les liens de parenté qui les unissaient, ils accordèrent si bien leur désir qu'ils eurent l'un de l'autre ce que nous nommons le don d'amoureuse merci : tellement que neuf mois après cette demoiselle accoucha d'un fils, qui eut nom Ardadil-Canile, ainsi nommé pour l'amour de son père. Et sachez, ajoutèrent les mariniers, que cet Argamont et son petit-fils passent aujourd'hui pour les plus vaillants et les plus cruels chevaliers de la terre; aussi n'arrive-t-il personne dans cette île qui ne soit mis à mort ou fait prisonnier par eux...

— Par Dieu, répondit Quadragant, cela ne nous empêchera pas de les aller trouver !

— Allons, dit Vaillades.

Quadragant commanda aussitôt qu'on tirât le navire à bord, ce qui fut exécuté, non sans crainte et sans terreur de la part des mariniers.

Les deux chevaliers s'armèrent des pieds à la tête, et, faisant sortir leurs chevaux hors du vaisseau, ils prirent leur chemin à travers les arbres.

Après quelques recherches, ils se trouvèrent à l'entrée d'une grande plaine, d'où ils purent apercevoir le château de la Feuille Blanche. Ils entendirent aussi le son du cor qui résonnait au haut de la tour du géant.

C'était le signal qui l'avertissait de l'entrée d'un navire étranger dans un de ses ports.

Argamont sortit aussitôt de son fort, et, armé d'une lance de fin acier, et monté sur un grand destrier, il vint au devant des chevaliers.

Dès qu'il les aperçut :

—Pauvres chétifs! leur cria-t-il audacieusement, pourquoi osez-vous apparaître devant moi! Rendez-vous mes prisonniers et contentez-vous d'être follement entrés dans mon royaume les armes à la main!...

Quadragant fut irrité de s'entendre parler ainsi. Il lui répondit donc :

—Par mon chef! grand vilain, tu es bien loin de compte! car nous pensons, au contraire, avoir bientôt l'honneur de te rompre la tête, après t'avoir terrassé comme tu le mérites. Si le malheur nous en veut, nous préférerions mourir l'épée à la main que d'accepter la proposition que tu nous fais... Par ainsi, oublie ces menaces et tâche de

ménager plus utilement ton temps au lieu de le perdre en paroles folles comme tu le fais!...

Pendant ce discours, le géant contemplait la corpulence de Quadragant, qui lui semblait un beau chevalier, admirablement pris.

Cet examen apaisa un peu sa colère.

— Vraiment, lui dit-il, je crois que tu es un homme courageux... Toutefois, tu peux bien voir que ta force n'est pas comparable à la mienne : pour vous le prouver, venez tous les deux ensemble et vous connaîtrez par vous-mêmes l'honneur que vous en retirerez!...

En achevant ces paroles, il leva une lourde masse qu'il tenait, pour la laisser retomber sur Quadragant.

Vaillades, qui se tenait assez loin derrière, devinant la pensée d'Argamont, coucha son bois, et, donnant des éperons à son cheval, il chargea Argamont si brusquement qu'il l'ébranla. Mais au passer, le géant lui asséna un coup de masse, qui, malgré lui, l'étendit par terre.

Quadragant, irrité, voulant venger son ami, courut droit à Argamont et rompit sur lui sans lui faire aucun mal.

Le géant, fier de ce succès, s'écria du bout de la carrière :

— Eh bien! chevalier, ton compagnon n'eût-il pas gagné à se rendre mon prisonnier au lieu d'attendre l'honneur que je lui ai fait?

— Si mon compagnon, répondit-il, a été maltraité par toi, tu vas éprouver à ton tour si je saurai le venger!...

Et ce disant, Quadragant vola sur Argamont, et le frappa rudement sur l'oreille. Comme celui-ci pensait lui donner sa revanche, il brandit sa masse et la laissa retomber avec une si grande violence que, s'il eût atteint son ennemi, il l'aurait infailliblement tué. Mais Quadragant évita le coup en s'inclinant à gauche, et, à son tour il atteignit l'oreille du destrier d'Argamont, l'étourdit et le renversa avec son cavalier. Le géant en éprouva une telle douleur, qu'il fut obligé de combattre à cloche-pied ou bien assis sur l'autre jambe.

Vaillades alors se releva; ce qui fit grand plaisir à Quadragant qui le croyait mort. Voyant qu'il était sain et sauf, il eut bon espoir d'avoir raison de son ennemi. Tous deux coururent aussitôt sur lui.

Comme la massue venait de lui échapper des mains, Argamont prit un énorme cimeterre et, faisant bonne contenance, il se mit en devoir de se défendre. Mais Vaillades le prit à découvert et lui enfonça l'armet en pleine poitrine. Le géant en fut d'autant plus terrassé, que le sang commença à obscurcir ses yeux.

Il arrive souvent qu'un malheur en accompagne un autre. En effet, au moment où, pour se venger et atteindre celui qui l'avait outragé, le géant levait son cimeterre, il fit un faux mouvement et son arme s'abattit malheureusement sur un énorme rocher qui la brisa jusqu'à la garde.

Dès lors les deux chevaliers se tinrent assurés de la victoire. Ils environnèrent Argamont, le pressèrent, et de si près, qu'ils le mirent hors d'haleine; puis le saisissant au collet, ils lui arrachèrent le heaume de la tête.

— Tu es mort, dit Vaillades, si tu ne te tiens pas pour vaincu, et si tu ne promets pas de faire nos volontés!...

— Mort! oui, si vous voulez, répondit Argamont, mais vaincu, non!... Car celui-là seul est vaincu qui, faute de courage, forfait à son devoir; tu dois savoir si je me suis épargné tant que la fortune m'en a donné le moyen... Quant à l'accomplissement de vos volontés, j'obéirai en cela de bon cœur, pourvu que mon honneur ne doive pas en souffrir...

— Certainement, reprit Quadragant, tu parles comme un vrai chevalier. Nous te sauverons la vie, et ce que nous te demanderons t'honorera et agrandira ta réputation de par le monde.

— S'il en est ainsi, répondit le géant, je vous obéirai.

— Ce qu'il faut que tu fasses, dirent les chevaliers, c'est qu'oubliant ta foi idolâtre, tu croies dorénavant à Jésus-Christ, vrai Dieu fait homme qui, pour l'amour de toi et de nous tous, a reçu la mort et est ressuscité trois jours après. En outre, tu feras obéir ton fils Ardadil à cette croyance; vous irez ensemble trouver l'empereur de Constantinople, vous lui raconterez ce qui vient de se passer; et dès lors vous deviendrez leur ami et le nôtre.

— Seigneurs, répondit Argamont, je vous promets de faire ce que vous me demandez là...

— Tu promets en ton nom et au nom d'Ardadil?

— En son nom et au mien.

— Promesse sincère?

— D'autant plus sincère qu'il y avait longtemps que j'avais le désir de me convertir à cette foi, qui est la vôtre.

Sûrs désormais de la sincérité de cette promesse, Quadragant et Vaillades prirent Argamont chacun par un bras et le conduisirent vers sa forteresse.

## CHAPITRE XXXIII

Comment, après leur combat avec le géant Argamont, Quadragant et Vaillades arrivèrent à le convertir, ainsi qu'Almatrase, sa femme.



Comme Quadragant et Vaillades, tout en le soutenant, conduisaient le géant Argamont, ils firent rencontre d'Almatrase, sa femme, qui venait précisément implorer leur pitié en sa faveur.

— Grands dieux! s'écria-t-elle. Est-il donc blessé à mort?

— Non, répondit Argamont; non, grâce à Jésus-Christ, en qui je crois et croirai désormais, avec tous ceux qui m'aimeront...

— O Jupiter! s'écria la géante scandalisée, qu'est-ce ceci ?... Quoi, vous voudriez perdre les vôtres si lâchement?...

— Ma femme, répondit le géant, vous serez la première à m'obéir. Puis, ceux de cette île vous obéiront et croiront au Dieu que j'adore maintenant...

— Et à quelle occasion? demanda Almatrase.

— Je viens de soutenir un combat contre ces deux chevaliers; un combat dont je croyais sortir aisément vainqueur... Or, j'ai vu que leur Dieu est le vrai Dieu, et que les nôtres ne sont que faux et mensongers. Qu'il vous suffise de savoir cela, sans vous en occuper davantage.

Almatrase ne répliqua plus rien et devint toute songeuse.

En ce moment, ils entrèrent au château. Le géant fut conduit dans sa chambre et étendu sur un lit. Almatrase, qui connaissait l'art de guérir les plaies, soigna les siennes. Elle y mit tant de dévoûment qu'elle put l'assurer de sa prompte guérison. C'est pourquoi elle pria affectueusement les deux chevaliers de ne pas l'abandonner de quelques jours.

— Je vous promets, leur dit-elle, pendant votre séjour ici, un traitement égal à votre mérite.

Cette offre arriva bien à point pour Vaillades et son compagnon, qui étaient fatigués de la longue tourmente qu'ils venaient d'essuyer.

Ils envoyèrent donc chercher leurs mariniers qui furent très heureux d'apprendre la nouvelle de la victoire obtenue sur Argamont.

Quadragant et Vaillades, qui étonnaient tout le monde par leur prouesse, demandèrent à leur hôte où était son petit-fils Ardadil-Canile.

— Seigneurs, répondit-il, le grand soudan de Liquie me dépêcha naguère un gentilhomme chargé de lettres pressantes, dans lesquelles il me priait de lui envoyer Ardadil, pour le faire lieutenant-général de l'armée qu'il lève, de concert avec les soudans de Perse, d'Allape, de Babylone et de plusieurs autres pays. Il espérait ruiner l'empereur et l'empire de Constantinople. Ils ont appris qu'Amadis de Gaule, l'un des meilleurs chevaliers du monde, Esplandian son fils, et un grand nombre d'autres chevaliers chrétiens par lesquels la Thrace fut secourue lors de notre fatale entreprise, étaient retenus quelque part, enchantés. Maintenant que cet Amadis et les siens sont si bien empêchés, il est certain que l'empire pourra être aisément subjugué et l'empereur emmené captif. C'est dans cet espoir que les rois païens lèvent de si fortes armées pour se réunir bientôt dans le port de Ténédos, en Phrygie. Mon fils Canile doit y être arrivé, je pense, avec ceux de l'Asie-Mineure et quelques autres chevaliers des pays voisins. Vu les lointains pays qu'ils doivent parcourir, il n'est guère possible qu'ils soient réunis avant la fin du mois d'août.

On n'était alors qu'au commencement du mois de mars. C'est pourquoi Quadragant et Vaillades, entendant ces nouvelles, résolurent d'aller secourir l'empereur de Constantinople s'ils ne retrouvaient pas leur compagnon pendant le mois de juillet.

Pour ne pas trop nous éloigner de celui qu'ils allaient chercher, nous les laisserons avec le géant qu'ils firent baptiser avec toute sa famille et nous vous dirons ce qui arriva à Alquife et au chevalier qu'elle conduisait.

## CHAPITRE XXXIV

Comment la barque dans laquelle naviguaient Périon de Gaule, surnommé le chevalier de la Sphère, et Alquife, vint aborder sur les rives d'une très belle île, et des aventures qui lui advinrent.

Vous avez déjà su comment le chevalier de la Sphère et sa demoiselle rentrèrent dans la barque des singes.

Pendant les huit premiers jours ils ne trouvèrent pas d'aventures; mais le neuvième, le vaisseau mouilla au pied d'un rocher élevé, au bas duquel serpentait un sentier qui conduisait au sommet de la montagne.

Alquife le montra à Périon, et lui dit :

— Sire chevalier, je vous prie, par la foi que vous devez à Dieu et à celle que vous aimez, de prendre ce chemin. Il vous conduira au haut de ce rocher, où vous trouverez un pays plat, et une grande fontaine au milieu. Vous m'attendrez là et vous n'en sortirez sous aucun prétexte sans avoir reçu de mes nouvelles. Qu'il vous souvienne toujours de la promesse que vous m'avez faite!...

— Demoiselle, répondit Périon, soyez sûre que je mourrai plutôt que de transgresser vos ordres.

Aussitôt il descendit à terre, monta sur son destrier et gravit le rocher jusqu'à ce qu'il eût rencontré la plaine qu'Alquife venait de lui signaler.

Déjà le soleil était couché, et, comme il faisait presque nuit, Périon résolut de ne pas aller plus avant et d'attendre là le lendemain.

En conséquenc, il descendit de cheval, mangea les provisions qu'il avait eu soin d'emporter avec lui et s'endormit jusqu'au lever de l'aurore.

L'aurore venue, il remonta sur son destrier et se mit à chevaucher à l'aventure. Il avait déjà marché jusqu'au milieu du jour, lorsqu'il aperçut la fontaine dans le lieu le plus charmant et le plus pittoresque que l'on pût imaginer.

L'eau sortait par douze canaux à travers un pilier sur lequel était élevée la statue d'un chevalier. Sauf le heaume et le gantelet, ce chevalier était armé de toutes pièces; il tenait dans sa main gauche une couronne d'empereur et dans la droite une plaque de cuivre doré sur laquelle étaient gravés en latin les mots suivants :

« Lorsque cette couronne sera exposée aux plus grands dangers, lorsque les cris horribles et les hurlements effroyables s'apaiseront, alors fleurira la fleur de la chevalerie, alors elle viendra ici pour abaisser l'orgueil d'un grand nombre avec la nouvelle épée qu'elle aura conquise. »

Périon éprouvait un grand plaisir à lire et à re-

lire cette prophétie, et à admirer l'antiquité de cette statue. Il se souvint, à ce propos, avoir entendu dire au roi Amadis son père, qu'il y en avait une semblable à Constantinople sur la porte du puits qu'on attribuait à Apollidon.

Pendant que le chevalier de la Sphère admirait cette merveille, il remarqua que deux des singes de la barque l'avaient suivi, et lui dressaient une tente, dans laquelle ils déposèrent une telle quantité de viande, qu'elle suffisait pour le nourrir pendant plus de quinze jours.

Au même instant, il entendit un hennissement de chevaux qui lui fit tourner la tête de toutes parts pour voir ce que c'était. Bientôt apparut dans le lointain un géant à cheval, tenant en son poing un fort épieu. Dix hommes bien armés le suivaient au pas. Ils conduisaient un chariot traîné par quatre chevaux, sur lequel était lié et garrotté un vieillard à barbe blanche. Derrière lui étaient assis deux chevaliers encore couverts de leurs armes, les pieds et les mains chargés de fers.

Le géant ne put voir Périon qu'à une distance assez longue ; mais, aussitôt qu'il l'aperçut, il lui cria en brandissant son épieu :

— Chétive créature ! quel est le diable qui t'a conduite ici pour y finir si malheureusement ta vie ?...

Le chevalier de la Sphère, sans s'étonner ni s'émouvoir de cette menace, agita rapidement sa lance et lui répondit :

— Par mon chef, grand vilain ! tu choisis mal le moment de m'insulter. Jésus-Christ, mon guide, fatigué de la tyrannie dans laquelle tu passes ta vie, va me donner le courage de venger tes victimes en envoyant ton âme à ce diable dont tu me parles !...

Le géant fut tellement irrité de cette réplique, qu'il piqua son cheval pour courir sus au chevalier de la Spère.

Mais celui-ci le prévint et lui donna un tel coup de lance à l'épaule droite, que la douleur le força de lâcher l'épieu. Le géant, toutefois, saisit rapidement une massue de fer qui pendait à l'arçon de sa selle, et, pendant qu'ils tournaient bride au bout de la carrière pour se rejoindre, le cheval du païen mit le pied dans une ornière et renversa son maître si lourdement, qu'il lui rompit le cou.

Le chevalier de la Sphère, voyant cela, mit aussitôt pied à terre, vola à lui, lui coupa la tête et remonta aussitôt à cheval. Il venait d'entendre ceux qui conduisaient les prisonniers crier à haute voix :

— Traîtres ! traîtres ! vous mourrez tous sans rémission, et rien ne saurait vous sauver !...

A ces mots, Périon vit venir à son secours trois chevaliers qui galopaient vers lui à bride abattue. Ils portaient tous un écu d'or au milieu duquel était peinte une croix rouge comme du sang. Ces trois guerriers, voyant que ce combat de dix contre un allait être inégal, résolurent de porter secours au plus faible. Aussitôt, baissant la visière de leurs casques, ils se précipitèrent contre les gens du géant, et, du premier coup, en terrassèrent trois.

Le chevalier de la Sphère, stupéfait d'un secours si prompt et si inespéré, voulut prouver à ses amis qu'il prétendait à une part du gâteau. Aussi tous quatre se mirent tellement en mesure de tenir tête à leurs ennemis, qu'en quelques instants tous les dix étaient morts...

Les trois croisés désiraient ardemment connaître quel pouvait être ce chevalier si valeureux qu'ils venaient de secourir. Ils crurent un instant que c'était Amadis ou Esplandian son fils ; mais ils changèrent d'avis, lorsqu'ils se rappelèrent qu'ils étaient encore enchantés.

— Peut-être est-ce Norandel ou Frandalo, disaient-ils ; cependant, quelque valeureux qu'ils soient, ils n'égalent pas cet étranger.

Ils s'adressèrent donc à lui et le prièrent courtoisement de leur dire son nom.

— Seigneurs, répondit-il, la croix que vous portez, votre titre de chrétien et le bon secours que j'ai reçu de vous m'engagent à me rendre à votre prière. Mon nom, tant qu'il plaira à la demoiselle qui m'envoie ici, est le chevalier de la Sphère ; mais ceux qui me connaissent me nomment Périon de Gaule, fils d'Amadis de la Grande-Bretagne...

Il n'avait pas achevé ces paroles, que les trois chevaliers l'embrassaient en bénissant Dieu de cette bonne rencontre.

## CHAPITRE XXXV

Comment, après avoir été secouru dans sa lutte contre le géant et ses gens par trois chevaliers inconnus, Périon apprit d'eux leurs noms et leur sexe.

Si le chevalier de la Sphère fut heureux et étonné, il ne faut point le demander. Ces trois vaillants chevaliers le connaissaient, mais il ne les connaissait en aucune façon.

— Comment ! leur dit-il après les premiers embrassements, nous ne sommes pas étrangers les uns aux autres ?...

—Etrangers ? répondit l'un d'eux. Etrangers ? Y songez-vous bien ? Mais, pour ma part, je suis votre cousin Talanque, puisque je suis le fils du vaillant Galaor, lequel est le frère du roi votre père ; celui-ci se nomme Maneli, chevalier des plus estimés parmi les plus valeureux.

— Cette aventure, dit Périon, est pour moi une des plus agréables que j'eusse pu souhaiter. Mais, dites-moi, je vous prie, quel est ce troisième personnage ?

— Chevalier, répondit Talanque, c'est la reine Califie que je dois épouser. Je n'eusse jamais pensé, sur ma foi, que, dans une poitrine de femme, battît un cœur si généreux.

Talanque alors fit venir la reine et lui dit :

— Madame, vous avez dans vos mains le frère du prince chrétien que vous haïssez le plus, comme vous me l'avez dit si souvent...

Talanque plaisantait en disant ces mots, car la reine de Californie publiait souvent, et partout où elle se trouvait, qu'elle tenait plus à l'empereur Esplandian qu'à tous les hommes du monde, tant en souvenir de la noble et loyale réception qu'il lui avait faite à Constantinople, que parce qu'il lui avait donné un mari vertueux et plein de prouesse.

C'est pourquoi, sachant qu'elle était devant Périon, elle leva la visière de son heaume, et, mettant un genou en terre, elle voulut lui baiser les mains. Périon la releva et lui dit :

— Comment, madame ! est-ce ainsi que l'on accueille en Californie ceux que l'on hait pour l'amour de leurs parents ?...

— Chevalier, répondit la reine, les femmes sont soumises à la vonté de leurs maris ; soyez assuré que, sans lui, vous ne sortiriez pas de mes mains sans souffrir la mort ou tout au moins une longue et cruelle prison !...

Chacun se prit à rire de la gracieuse naïveté avec laquelle la reine prononça ces paroles.

Pendant qu'ils s'entretenaient de la sorte, les prisonniers qui étaient liés dans le chariot trouvèrent le moyen de couper leurs cordes et de venir au devant du chevalier de la Sphère. Celui-ci s'adressa au vénérable vieillard qui marchait au devant d'eux et lui dit .

— Seigneur, quelle infortune vous réduisit à un âge si avancé dans une aussi profonde misère ?

— Sire, répondit le vieillard, je bénirai toute ma vie le Seigneur et vous, qui m'avez délivré de la mort !... Avant que je vous en dise davantage, je vous supplie, en l'honneur de Dieu, de m'octroyer un don qui vous coûtera peu et que vous ne me refuserez pas, je crois, si j'en juge par la bonté qui est peinte sur votre visage et par la misère dans laquelle je vis depuis longtemps.

— Père vénérable, dit le chevalier, je vous accorderai tout ce que vous désirerez.

— Ce que je requiers de vous, reprit le bonhomme, c'est que vous me laissiez en liberté et que, pour le moment, vous ne vous informiez pas davantage de moi. Je reconnaîtrai longtemps cette grâce signalée...

— Certes, dit Périon, puisque vous voulez ainsi vous cacher de moi, j'y consens volontiers.

Il demanda alors aux deux autres par qui ils avaient été enchaînés ; mais ils étaient tellement malades, qu'ils ne purent d'abord reconnaître celui qui leur parlait, bien qu'ils fussent à sa recherche avec Lisvart. Du reste, comme ils étaient couverts de leurs heaumes et que leurs visières étaient baissées, il n'était pas étonnant que Périon lui-même ne pût les reconnaître.

Après qu'ils eurent repris leurs esprits, ils parurent se réveiller d'un songe, et, levant leurs bras au ciel, ils s'écrièrent :

— Dieu ! qu'est-ce ceci ? Est-ce possible ? Nos yeux nous tromperaient-ils, par hasard ?

En disant ces mots, ils ôtèrent leurs heaumes et se baissèrent pour baiser les pieds de Périon. Celui-ci, reconnaissant en eux deux de ses compagnons, Languines et Abies d'Irlande, fut si heureux de les revoir, qu'en les embrassant il dit aux chevaliers croisés :

— Mes amis, si vous saviez qui sont ces gentilshommes, vous partageriez mon bonheur !

Il leur raconta alors comment ils étaient partis ensemble de la Grande-Bretagne et par quelle aventure ils avaient été séparés.

Pendant que Talanque, Maneli et la reine Califie s'émerveillaient grandement de ce récit, le chevalier les conduisit tous dans sa tente. Toutefois, avant qu'ils n'y arrivassent, le vieillard se déroba à leur vue, monta sur un des chevaux qui venaient de perdre leurs maîtres, et s'enfuit au grand galop à travers la forêt.

Le chevalier de la Sphère se prit à rire de cette fuite soudaine et dit à ses compagnons :

— Je crois que ce bonhomme pense être encore poursuivi par le géant. Voyez, je vous prie, si la peur lui donne des ailes. Je le lui pardonnerais de meilleur cœur si je savais son nom. Mais vous qui avez été avec lui, dit-il à Languines et à Abies, vous pourriez bien, je crois, me donner ce renseignement.

— En bonne foi, répandit Languines, nous le connaissons aussi peu que vous... car sachez qu'à peine sortis, mon compagnon et moi, du port de Constantinople, où nous nous étions embarqués pour aller à votre recherche, il s'éleva une telle tempête, qu'au bout de trois semaines nous nous trouvâmes en Palestine, tout près de Jaffa, où nous descendîmes pour faire radouber nos vaisseaux et prendre de l'eau douce qui venait de nous manquer. Nous fîmes sortir nos chevaux du vaisseau, puis, armés de toutes pièces, nous allâmes visiter la contrée. Le hasard nous conduisit dans un bosquet sous lequel coulait en murmurant un petit ruisseau. Après avoir bu de cette eau, nous nous en lavâmes les mains et le visage. Par malheur, pendant que nous nous rafraîchissions, nous fûmes chargés et surpris par quinze chevaliers qui sortaient d'un épais taillis, et contre lesquels nous nous défendîmes longtemps. Cependant, nous voyant condamnés à mourir, nous laissâmes nos armes et nous rendîmes, après avoir tué cinq des leurs. Les dix autres auraient eu beaucoup à faire pour nous réduire, si le géant qui gît mort dans cette prairie ne fût arrivé en conduisant dans un chariot le vieillard qui vient de fuir. Toute résistance devenait inutile et dangereuse. Nous nous rendîmes et nous laissâmes enchainer, ainsi que vous venez de nous voir tout à l'heure.

— Par mon chef ! répondit Périon, je n'ai jamais ouï parler de si grande merveille. Le meilleur est, Dieu merci ! que l'issue en est bonne.

Comme ils n'avaient pas mangé de tout le jour, Périon leur fit apporter les mets que les singes avaient déposés dans la tente. Ils s'en nourrirent, non sans regretter Lisvart et leurs autres compagnons, qui étaient le jouet de la tempête, comme vous allez le voir tout à l'heure.

—

## CHAPITRE XXXVI

Comment le vaisseau sur lequel étaient Lisvart, Florestan, Parmenir, et Galvanes, fut lancé sur la côte, près la grande cité de Trébisonde ; et des propos qu'ils eurent avec l'empereur et les dames.

Le destin persécuta si souvent ceux qui allaient à la recherche de Périon, que leurs vaisseaux, séparés dans diverses circonstances, finirent par se perdre de vue.

Le vaisseau que montaient Parmenir, Galvanes, Lisvart et Florestan vint, après avoir échappé à plusieurs naufrages, entrer dans le port de Trébisonde. Ils y trouvèrent un navire vénitien chargé de marchandises, qui n'attendait qu'un bon vent pour faire voile vers l'Italie.

Les chevaliers s'informèrent auprès des mariniers du vaisseau des coutumes du pays et des nouvelles qui y circulaient.

— Seigneurs, répondirent les marchands, nous y avons entendu, il y a quelques jours, le récit d'une merveilleuse aventure.

— Laquelle ? dit Lisvart. Veuillez, je vous prie, être assez courtois pour nous en faire part.

— Sachez, répondit l'un d'eux, que l'empereur était dans son palais avec l'impératrice et ses deux filles, lorsqu'une demoiselle élégamment vêtue, portant au cou un écu et une épée très richement garnie, y entra au milieu de la foule étonnée. Cette dame conduisait par la main un noble et beau jouvenceau, tout armé ; il avait la tête nue et paraissait d'une extrême jeunesse.

Il raconta alors ce qui était arrivé à Périon de Gaule et à Alquife. Les chevaliers reconnurent aisément le compagnon qu'ils cherchaient dans le portrait que leur en tracèrent les marchands ; mais ils ne pouvaient expliquer toutefois par quelle aventure il était arrivé dans ce pays. Ils résolurent donc de mettre pied à terre et d'aller trouver l'empereur, qui pourrait leur donner des nouvelles de Périon.

Les chevaliers et surtout Lisvart, qui était un des plus beaux hommes que l'on pût trouver, s'équipèrent de leur mieux. Ils montèrent à cheval, entrèrent dans la ville et vinrent au palais, où ils descendirent. Sans s'arrêter au dehors, ils passèrent outre et entrèrent dans une salle où était l'empereur, entouré de beaucoup de chevaliers et de dames.

Leur entrée fut très solennelle ; on les laissa approcher de l'empereur, auquel Lisvart s'adressa en ces termes :

— Sire, votre haute renommée s'étend dans tout le monde ; votre bonté est connue de tous : c'est elle qui nous amène ici, mes compagnons et moi, non-seulement pour présenter nos hommages à votre puissante majesté, mais aussi pour recevoir des nouvelles de celui que naguère vous avez armé chevalier, à la demande d'une demoiselle qui l'amenait dans ce pays. Et, comme je n'ai jamais eu d'autre désir que celui d'être fait chevalier de sa main, je vous supplie très humblement de me dire ce qu'il est devenu, afin qu'après l'avoir trouvé, j'obtienne de lui ce que je souhaite si ardemment.

L'empereur, toujours gracieux, répondit amicalement à Lisvart :

— Vous et les chevaliers vos compagnons, soyez ici les bienvenus ! Quant à celui que vous cherchez, je n'en ai pas de nouvelles ; ce qui m'attriste, car je l'aimais par-dessus tout, à cause de son grand courage. Il est parti de cette cour d'une façon si étrange, que je crois rêver quand j'y pense.

— Sire, je dois vous déclarer qu'il est fils de la belle Oriane et du preux chevalier Amadis de Gaule, roi de la Grande-Bretagne.

— Par ma couronne ! je suis émerveillé d'apprendre que celui que j'ai fait chevalier est le fils du plus célèbre prince de la terre ! Sur ma foi, j'éprouve à présent un immense désir de le recouvrer, et si jamais il revient ici, je lui ferai expier son peu de courtoisie.

Il regarda alors plus attentivement Lisvart et lui dit :

— Je crois que vous devez être son parent, car vous lui ressemblez beaucoup.

— Sire, répondit Lisvart, jusqu'à ce que Dieu m'ait rendu digne de nommer ceux dont je descends, je desire rester inconnu.

L'empereur n'insista pas davantage. Il manda le duc de la Fonte et lui ordonna de le conduire, ainsi que les autres étrangers, vers l'impératrice.

Le duc obéit, et prenant Lisvart par la main, il le présenta à l'impératrice : Lisvart lui baisa la main ; l'impératrice lui rendit un baiser en lui disant :

— Beau damoisel, soyez le bienvenu, et vous aussi, nobles étrangers !

Lisvart avisant les deux infantes Onolorie et Gricilerie, leur fit un salut très respectueux. Le duc de la Fonte leur dit alors que l'empereur le leur envoyait.

— En bonne foi, répondit Gricilerie, il a raison de vouloir que j'accueille gracieusement ce damoisel, car outre qu'il est beau, je le crois descendu d'un puissant lignage ; je ne sache pas avoir jamais rencontré personne qui ressemblât davantage à mon chevalier ! aussi, beau damoisel, nous vous prions de nous dire le nom de celui que vous cherchez, de ce noble inconnu qui a gardé un silence absolu malgré nos supplications.

Pendant que Gricilerie prononçait ces mots, l'Amour, qui ne pardonne à personne, perça le cœur de Lisvart et celui d'Onolorie d'un même trait. Leurs yeux se donnèrent immédiatement un remède à cette adorable blessure, et se promirent à l'instant la guérison et le bonheur.

Lisvart déguisait avec peine ce sentiment en répondant à Gricilerie :

— Madame, le chevalier que vous désirez connaître est le fils du roi Amadis de Gaule, et se nomme Périon. Ce serait perdre le temps que de vous en dire davantage. La renommée universelle du père rejaillit noblement sur la tête du fils, qui a déjà prouvé avec bonheur qu'il est digne de son sang.

—Beau sire, dit Onolorie, est-ce seulement pour retrouver Périon que vous êtes venu à la cour ?

— Oui, madame, jusqu'aujourd'hui, répondit-il ; mais désormais je prévois que j'aurai d'autres raisons pour y revenir, si elles pouvaient vous être agréables.

Onolorie le remercia très affectueusement, et, pour mieux déguiser sa pensée, elle lui dit :

— Vous avez été bien inspiré de venir céans pour avoir promptement des nouvelles de votre compagnon, car la demoiselle qui l'amena nous est très dévouée, et il ne se passera pas longtemps avant qu'elle ne soit de retour.

Onolorie parlait ainsi pour pouvoir arrêter plus longtemps Lisvart auprès d'elle.

Près d'elle se tenait Griliane, fille du duc d'Ortilense. Elle avait soigneusement observé la physionomie des deux amants, et avait facilement deviné ce qui se passait en eux. C'est pourquoi, pensant leur être agréable, elle dit à Onolorie :

— Madame, trouveriez-vous mauvais de prendre ce beau damoisel pour votre gentilhomme, car je ne vis jamais homme plus digne de servir une aussi belle demoiselle que vous.

Ces mots firent monter au visage de l'infante une légère rougeur qui augmenta sa beauté et qui enhardit Lisvart à répondre :

— Madame, je vous remercie très humblement du bien que vous me voulez : toutefois, comme je n'ai encore rien fait pour me rendre digne d'elle, à Dieu ne plaise que j'ose me nommer son gentilhomme, car s'il lui plaisait de m'accepter pour tel, je m'estimerais le plus heureux mortel de la terre.

— Oui vraiment, dit Onolorie, je vous accepte, et dorénavant je vous prie de vous considérer comme tel.

Lisvart mit alors un genou en terre et lui baisa les mains.

Sur ces entrefaites l'empereur entra, et après s'être longtemps entretenu avec les dames, il manda un de ses maîtres d'hôtel et lui ordonna de conduire ces gentilshommes dans l'une des meilleures chambres du palais. Puis il les envoya chercher quand sonna l'heure du repas, et leur fit avec une amabilité parfaite les honneurs du festin qui se prolongea jusque bien avant dans la nuit.

Lisvart reposa très peu. Il ne cessa de soupirer après celle qui tenait à l'accepter pour son service. Aussi il se disait, tout en s'entretenant avec lui-même :

— Malheureux Lisvart, que va-t-il t'arriver ! qu'espères-tu ! prétends-tu égaler les vertus et les mérites de ton père et ceux de ton aïeul Amadis pour te rendre digne d'une si haute faveur !... Toi qui n'es pas même chevalier tu portes tes regards là où ils n'osèrent jamais lever les leurs ! Non ! non ! c'est t'abuser toi-même ; apprends donc à te commander et trouve le moyen de te retirer avant d'entrer plus avant dans ce labyrinthe !...

Mais il changeait tout aussitôt de résolution, de sorte qu'il ne savait à quoi s'arrêter.

Onolorie de son côté ne cessa de soupirer pendant toute la nuit. Elle avait constamment devant les yeux la beauté de son nouvel ami, et brûlait pour lui d'une flamme qui lui était encore inconnue. C'est ainsi que ces deux amants passèrent la nuit.

Le lendemain, Lisvart, Parmenir, Galvanes et Florestan se préparèrent à partir et allèrent trouver les dames à la chapelle.

Ils y virent Onolorie qui ressemblait à une divinité. Ses beaux cheveux blonds étaient entourés d'une brillante couronne d'or enrichie de perles fines. Un voile de soie dorée était attaché à son front. Sa beauté éblouit Lisvart, muet d'admiration !

Auprès d'elle était agenouillée Gricilerie, qui ne le cédait en rien à sa sœur, de sorte qu'en les comparant on n'aurait pu savoir à laquelle des deux l'Amour avait donné ses plus beaux et ses plus ravissants attraits.

Griliane, Bridelnie et plusieurs autres dames et demoiselles entouraient les deux célestes créatures. Celui qui eût alors demandé à Florestan et à Galvanes ce qu'ils pensaient de ces deux dames, eut incontestablement appris la préférence de Florestan pour Griliane et celle de Galvanes pour Bridelnie.

Je vous laisse à penser maintenant avec quelle dévotion ces chevaliers entendirent la messe. Ils adressèrent sans doute leurs prières à ces charmantes divinités, et ils eussent volontiers sacrifié, je crois, leur part du paradis céleste pour posséder un seul instant une part du paradis terrestre promis par ces suaves beautés.

Le prêtre ayant achevé l'office, l'empereur se leva. Lisvart et ses compagnons vinrent lui souhaiter le bonjour, et on descendit dans une salle où les couverts étaient dressés.

## CHAPITRE XXXVII

Comment une demoiselle étrangère vint vers l'empereur de Trébisonde et demanda un don à l'infante Onolorie, qui le lui octroya à la légère.

Au moment où cette noble compagnie de seigneurs et de dames s'ébaudissait le plus et le mieux, au moment où les violons commençaient à sonner la sortie de table et l'entrée en danse, survint une demoiselle grande outre mesure, mais, au demeurant, la plus belle du monde.

Elle était vêtue d'un sami blanc, découpé et attaché avec boutons d'or et chatons de pierres orientales ; sur sa tête elle portait une guirlande de fleurs, sous laquelle se montrait force cheveux blonds, soyeux et déliés ; enfin, elle avait un ensemble d'attraits et de perfections tel, qu'elle ne pouvait manquer d'inspirer le désir aux plus froids et aux plus aveugles.

A côté d'elle, marchaient deux vieillards, ayant une longue barbe fleurie blanche, laquelle était tressée bien proprement avec cordonnets de soie et d'or ; et, derrière ces deux vieillards et cette demoiselle, se tenaient trois chevaliers armés de toutes pièces.

En demoiselle bien apprise, l'inconnue s'avança

vers l'empereur de Trébisonde et s'apprêta à mettre les genoux en terre pour lui baiser les mains. Mais lui, à cause d'elle et de son bon équipage, la releva fort gracieusement, et lui demanda ce qu'elle souhaitait.

— Sire, répondit-elle, votre grande bonté, si connue partout, m'a enhardie à sortir de mon pays et à venir en cette cour, pour y chercher remède à une affaire d'importance.

— Vous pouvez librement demander ce qu'il vous plaira, dit l'empereur, j'y satisferai dans la mesure de mon possible.

La demoiselle remercia très humblement et reprit :

— Puisque vous me faites tant de grâce, Sire, permettez-moi donc de demander un don à madame Onolorie, votre fille, et priez-la, s'il vous plaît, de vouloir bien me l'octroyer.

— Ma fille ne sera pas à votre endroit moins libérale que moi, dit l'empereur.

La demoiselle inconnue s'avança vers Onolorie et lui dit, avec une humble contenance :

— Très vertueuse et très excellente princesse, je vous prie de ne pas trouver mauvais si je m'adresse à vous comme à la plus belle et à la plus gracieuse créature qui soit aujourd'hui entre les vivants, pour obtenir un don qui vous coûtera peut-être un peu. Si j'y tiens si fort, c'est que ma vie en dépend.

— Demoiselle, ma mie, répondit la princesse, vous aurez de moi tout ce qui est en ma puissance. Que souhaitez-vous ?...

— Princesse, dit l'inconnue, je souhaite que vous ordonniez à ce beau jouvenceau assis auprès de vous, de me suivre, lui seul et sans plus tarder, en quelque lieu que je le voudrai conduire, assurée que je suis qu'il vous obéira en tout !

Onolorie comprit aussitôt quelle faute elle avait commise en s'engageant aussi témérairement. Elle devint toute pensive, navrée au fond et en grande perplexité à propos de cette demande inattendue, qui ne consistait en rien moins qu'à lui enlever le seul bien qu'elle aimât vraiment au monde... Elle chercha dans son esprit le moyen de tourner la difficulté.

— En bonne foi, demoiselle ma mie, répondit-elle, ce jouvenceau est si nouveau en cette cour, j'ai si peu fait pour lui, que j'ai grand'peur de ne pas réussir dans cette proposition... Le plus sûr, à ce qu'il me paraît, est que vous l'en priiez vous-même : peut être vous l'accordera-t-il... Quant à moi, je n'ai aucun droit sur lui, et je serais indubitablement refusée...

Mais Lisvart, la voulant assurer du contraire, se leva soudain, et, mettant le genou en terre, il lui dit :

— Madame, puisque vous avez octroyé un don à cette demoiselle, il vous plaira sans doute de m'en octroyer un aussi ?

— Beau jouvenceau, répondit doucement Onolorie, je le veux très bien...

— Je vous supplie donc, madame, reprit Lisvart, de satisfaire à ce dont elle vous a requis, et de me permettre de la suivre où elle voudra me conduire...

Assiégée ainsi de tous côtés, Onolorie comprit qu'elle ne pouvait pas reculer.

— Allez donc, et que Dieu vous conduise ! dit-elle en étouffant un gros soupir.

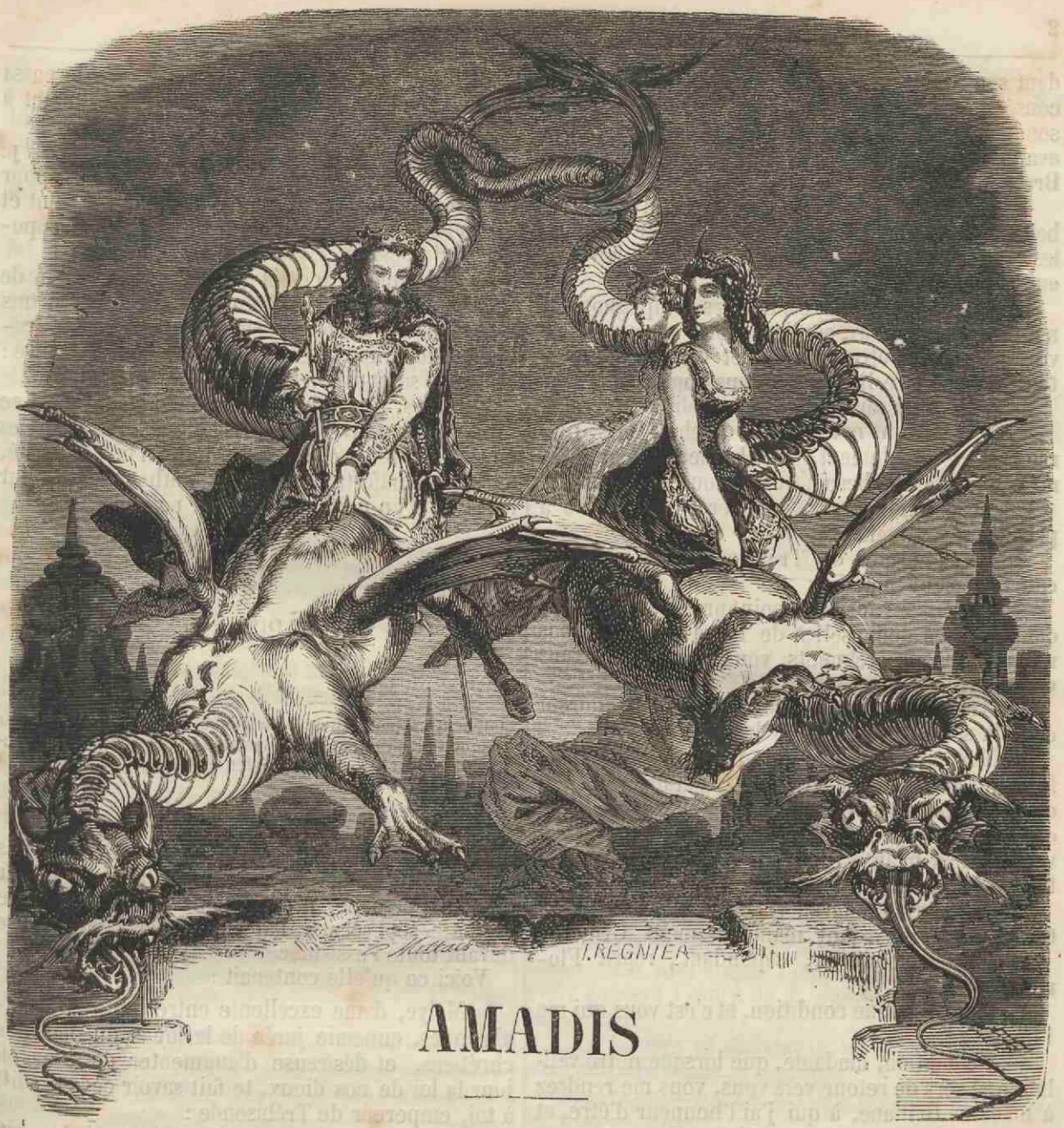
— Je suis prêt à vous suivre, demoiselle, dit Lisvart à l'inconnue, après avoir salué et remercié bien humblement l'infante.

— Ce sera donc dès maintenant, répondit l'inconnue.

Et, de ce pas, prenant l'un et l'autre congé de la cour, ils délogèrent, suivis des deux vieillards et des trois chevaliers armés de toutes pièces.



Paris. — Imp. de BAY aîné, boulevart Montparnasse, 81.




# AMADIS

## LES

# HÉRITIERS D'AMADIS

### CHAPITRE PREMIER

Comment, après le départ de Lisvart et de la demoiselle inconnue, un écuyer vint apprendre à l'empereur la nouvelle du désastre du duc Dardarie ; et comment Florestan, Parmenir et Galvanes résolurent d'aller au secours de du duc.

Lisvart et la demoiselle inconnue avaient à peine franchi les murs de la cité, qu'un écuyer se présenta devant l'empereur de Trébisonde et lui dit :

— Sire, le duc Dardarie a été défait par le roi de la Breigne, et il est présentement assiégé par lui en la ville d'Autusque, où il succombera si vous ne vous hâtez pas de lui envoyer les secours nécessaires.

Cette nouvelle consterna grandement la cour, et, incontinent, il fut commandé au duc d'Ortilense de prendre avec lui dix mille hommes de cheval et vingt mille hommes de pied, et d'aller en toute diligence pour faire lever ce siége.

De leur côté, Parmenir, Florestan et Galvanes, compagnons de Lisvart, délibérèrent, en atten-

dant son retour, de se mêler à cette entreprise. En conséquence, ils prièrent l'empereur de Trébisonde de leur dire à quelle occasion cette guerre avait été commencée entre lui et le roi de la Breigne.

— Mes amis, répondit l'empereur, il s'est rébellé contre moi, m'a usurpé et pris par trahison les villes de Breigne et de Térédie, prêt à faire pis encore, si je le lui permettais.

— Sire, dit alors Florestan, mes compagnons et moi, pour vous faire service, nous serons de ce voyage contre votre ennemi, et nous obéirons à tout ce que votre lieutenant nous commandera.

— Je vous en sais bon gré, répondit l'empereur.

— Nous faisons notre devoir de chevaliers, purement et simplement, dit Parmenir; par ainsi nous n'avons nul besoin qu'on nous en remercie.

Les trois chevaliers s'inclinèrent, disposés à prendre incontinent congé.

Mais l'empereur de Trébisonde, les retenant courtoisement, leur dit :

— Ne voulez-vous donc point prendre congé des dames et des demoiselles de notre cour? Si vous refusez mes remercîments, vous ne refuserez sans doute pas les leurs...

Les trois chevaliers s'inclinèrent et s'en allèrent dans la salle où se tenaient les dames.

— Madame, dit Florestan en s'adressant à Onolorie qui devisait avec Griliane, madame, en attendant le retour du beau jouvenceau, notre ami, que la demoiselle inconnue vient de nous enlever, voulez-vous m'autoriser à aller en guerre avec le titre de votre chevalier?...

— Soyez mon chevalier, beau sire, répondit Onolorie en regardant malicieusement Griliane.

— A une condition, cependant, reprit Florestan.

— Ah! il y a une condition, et c'est vous qui me l'imposez!...

— A condition, madame, que lorsque notre vaillant ami sera de retour vers vous, vous me rendrez à madame Griliane, à qui j'ai l'honneur d'être, et à qui vous me permettrez de laisser mon cœur en ôtage, pour qu'elle en dispose comme il lui plaira.

Onolorie et Griliane se prirent alors à sourire. Elles s'apprêtaient à répondre l'une et l'autre quelque chose de tendre à Florestan, lorsque l'impératrice intervint. Onolorie se contenta de lui dire :

— Je souhaite, seigneur, que vous reveniez tous céans en bonne santé et le plus tôt possible!...

Pendant ce court entretien de Florestan et d'Onolorie, Galvanes s'était approché tout doucement de Bridelnie. Il lui disait avec une grande tendresse dans le regard et dans la voix :

— Madame, je vous en supplie, commandez-moi donc de m'employer en cette entreprise comme vôtre, afin qu'en souvenance de vous et des liens qui alors nous uniraient, comme ils unissent d'ordinaire un chevalier à sa dame, je puisse plus aisément surmonter les périls et vaincre vos ennemis, qui sont devenus les miens!...

— Cette requête est trop honorable pour vous être refusée, répondit Bridelnie en rougissant. Vous m'en priez, et moi je le voulais. Par ainsi, nous devions nous entendre.

Et, tirant une bague de son doigt, elle la passa au sien, en tremblant un peu et en continuant à rougir...

— Ah! s'écria Galvanes, transporté d'aise, je vaincrai!... Je veux revenir auprès de vous, pour vous mieux mériter encore par mon dévoûment et par mon amour, si toutefois vous ne vous y opposez pas!...

— Cet anneau n'est-il pas la confirmation de l'alliance de cœur et de corps que nous avons désormais contractée ensemble? répondit tendrement Bridelnie. Vous êtes mien et je suis vôtre : cela vous suffit-il?...

Galvanes, plus que jamais enamouré, allait se livrer à de nouvelles protestations, plus chaudes encore que les précédentes, lorsqu'il fut empêché, dans la manifestation de son enthousiasme, par l'arrivée d'un nain, difforme au possible.

## CHAPITRE II

Comment un nain, envoyé par Mélye, apporta une lettre par laquelle l'empereur de Trébisonde était prévenu que Constantinople allait être mis à feu et à sang.

Ce nain difforme, sans plus se préoccuper des gens de qualité qui étaient réunis là, sans saluer rien ni personne, présenta une lettre scellée de soixante-sept sceaux, laquelle fut décachetée et lue devant toute l'assistance.

Voici ce qu'elle contenait :

« Mélye, dame excellente entre toutes les magiciennes, ennemie jurée de la foi et du Dieu des chrétiens, et désireuse d'augmenter de jour en jour la loi de nos dieux, te fait savoir ce qui suit, à toi, empereur de Trébisonde :

« Constantinople sera bientôt assiégée par soixante-sept princes de loi païenne; je m'y trouverai moi-même en personne, afin de voir brûler de mes yeux ce repaire et cet espoir des chrétiens et de la chrétienté...

« Il en sera ainsi, fol empereur, parce que celle à qui ta fille a livré le jouvenceau que tu sais, l'a remis en mon pouvoir, et que je le garde en lieu si sûr, que ni Amadis son aïeul, ni Esplandian son père n'auront pas moyen de le secourir et délivrer, fussent-ils même désenchantés de leur enchantement!...

« Mais ce n'est pas encore assez que j'aie celui-là : mon appétit de vengeance veut d'autres victimes pour être satisfait. Petit à petit je compte avoir le reste de vous autres, pour en disposer selon mon vouloir et mon plaisir, c'est-à-dire pour les convertir à notre religion, de gré ou de force.

« J'ai dit, empereur de Trébisonde, et crois-moi, tout arrivera sans difficulté ainsi que je viens de te l'annoncer.

« MÉLYE. »

Ce message était incontestable : il avait le scel

ordinaire de cette magicienne du diable, c'était bien elle qui l'avait écrit. Or comme elle ne faisait jamais de menaces en vain, l'empereur fut chagriné de ce qu'elle lui annonçait. Toute sa cour le fut aussi.

Ce qui augmenta la tristesse de plusieurs, ce fut la perte de Lisvart, lequel, sous ombre d'équité, s'en allait gaîment à la mort, où le conduisait la demoiselle inconnue, complice de la magicienne Mélye.

Onolorie, surtout, fut affligée au delà du possible. Elle se hâta de se retirer en sa chambre, et, se jetant sur un lit, elle commença à mener le plus grand deuil du monde, avec force sanglots et force soupirs :

— O Seigneur des petits et des grands! O Dieu des affligés et des heureux! Comment avez-vous pu permettre que je fusse ainsi la cause de la perte de mon ami, et aussi de la perte de toute la chrétienté!... Hélas! mort cruelle, pourquoi permettez-vous donc que je vive, moi par qui vont mourir tant de personnes innocentes!...

Comme Onolorie disait ces mots, l'âme navrée, Griliane survint, la prit affectueusement entre ses bras et essaya de la consoler.

— Madame, ma chère dame, pourquoi tant de désolation?... Est-ce donc vous, d'ordinaire si sensée, qui attachez tant d'importance aux faux propos d'une fausse devineresse?....

— Hélas! ma mie, la crainte que j'ai rend mon cœur douteur...

— Madame, en votre qualité de grande princesse, vous ne devez pas avoir les travers et les faiblesses des autres femmelettes!... Que les autres s'affligent à tort, passe! mais vous, fille de prince, vous n'en avez pas le droit...

Finalement, la bonne Griliane fit tant et tant, que la douleur exagérée d'Onolorie s'en apaisa un peu, et que ses larmes en coulèrent moins abondamment.

Pendant ce temps, l'empereur réfléchissait à l'armée qu'il allait envoyer au secours de Constantinople; ce qu'il retarda jusqu'au retour du duc d'Ortilense, lequel délogea le même jour et alla camper à une journée de la ville d'Autusque. De quoi averti, le roi de la Breigne leva son siége, et, accompagné de quinze mille hommes de cheval et de vingt mille hommes de pied, marcha droit pour le combattre.

Dardarie, qui était assiégé, en eut aussitôt nouvelles; et, à cette cause, laissant bonne garnison en la ville, il s'en alla sur les derrières de son ennemi, pour essayer de lui couper toutes les communications.

---

## CHAPITRE III.

Comment le duc d'Ortilense livra une bataille au roi de la Breigne, et de ce qu'il en advint.

Marchant fort avant dans le pays, le duc d'Ortilense rencontra le roi de la Breigne. Les espions des deux armées leur apprirent que de part et d'autre on avait intention de livrer une bataille. C'est pourquoi le roi de la Breigne leva son camp en toute hâte et marcha contre son ennemi.

Le duc, ne voulant pas être surpris, divisa ainsi ses troupes :

Il confia à Florestan et à Galvanes son avant-garde, avec quatre mille hommes à cheval, et huit mille à pied. Il garda pour lui et le comte d'Allastre, gentil chevalier, le centre de l'armée composé de trois mille cavaliers et de six mille soldats d'élite. Il réserva l'arrière-garde, qui comptait trois mille gens d'armes, et six mille aventuriers courageux, à Parmenir et à Alarin d'Ortileane, son fils, auquel l'empereur de Trébisonde avait conféré l'ordre de la chevalerie le jour de son départ.

Ainsi équipés et divisés, ils marchèrent au petit pas contre le roi de la Breigne.

Celui-ci avait semblablement séparé son armée en trois escadrons :

Son fils Groter commandait le premier; il s'était réservé le second et avait confié le troisième au comte d'Alinge.

Ils vinrent camper à deux lieues d'un petit village où le duc d'Ortilense s'était arrêté. Ils firent pendant toute la nuit bonne garde de part et d'autre, sans s'inquiéter davantage de la position.

Le lendemain matin, le roi manda au duc, par un trompette, qu'avant midi il lui ferait sentir qu'il avait trop témérairement entrepris de venir à sa rencontre. Le trompette arriva au camp ennemi pendant que le duc était au milieu des siens, les exhortant, en général et en particulier, à montrer au grand jour leur foi et leur bravoure. Pour mieux les exciter au combat, il leur mettait devant les yeux la trahison du roi qui avait entaché son honneur en se révoltant contre son prince et son seigneur légitime.

Le duc ayant appris l'arrivée du trompette et l'objet de sa mission, le renvoya avec cette réponse :

— Trompette, dis à ton maître que s'il avait autant de loyauté que d'orgueil, je l'estimerais pour un des plus gentils chevaliers du monde! mais comme il ne pourra jamais se justifier de sa tra-

hison envers son seigneur et maître, je méprise tellement ses menaces, que j'espère le tenir en mon pouvoir, si Dieu le veut, avant l'heure qu'il me mande lui-même!

Comme le trompette tournait bride pour reprendre son chemin, Florestan, qui était à côté du duc au moment où il faisait cette réponse, le rappela et lui dit :

— Trompette, dis à ton maître que, si le duc eût deviné ma pensée, il ne t'aurait donné aucune réponse pour lui, car un homme qui comme lui est accusé de trahison, ne mérite que le mépris et la honte. S'il te demande qui je suis, dis-lui que j'ai nom Florestan, chevalier audacieux et bien résolu de lui casser la tête comme à tous les méchants qui lui ressemblent.

Le trompette répondit qu'il porterait fidèlement son message. Il remarqua Florestan à la cotte d'armes qu'il portait et à son turquin fort azuré, semé de fleurs d'or.

Le trompette se hâta de retourner vers le roi auquel il rapporta tout ce que vous avez entendu. Il en fut tellement irrité qu'il envoya, sur-le-champ, ordre à son fils de faire avancer l'avant-garde. En quelques heures, les deux camps se rapprochèrent l'un de l'autre à la distance d'une lance. Groter alors envoya un héraut pour demander Florestan. Celui-ci se présenta pour entendre le messager.

— Seigneur, dit le héraut, le chef de cette avant-garde, Groter, fils du roi de la Breigne, désirerait éprouver si votre bonté égalera vos injures. C'est pourquoi, avant d'en venir aux mains, il vous propose un combat singulier.

— Mon ami, répondit Florestan, qu'il fasse reculer ses gens, j'en ferai autant de mon côté. Puis qu'il vienne si bon lui semble. Il trouvera peut-être ce qu'il ne cherche pas.

Le héraut se hâta de porter cette réponse à Groter, qui, quelques instants après, sortit de ses rangs au-devant de Florestan, qui en avait déjà fait autant.

Groter, en couchant son bois, blessa le cheval de Florestan à l'épaule; mais ce dernier l'atteignit si rudement, qu'il lui perça l'écu et le haubert. Comme il avait parcouru la carrière et qu'il voulait faire retourner son destrier, l'animal blessé mourut entre ses jambes, et dès lors il dût combattre à pied. Florestan mit aussitôt l'épée à la main et, s'approchant de Groter, il eut avec lui un combat des plus acharnés. Ils étaient courageux tous les deux, et d'une égale intrépidité. Aussi Groter lui dit en plaisantant :

— Par Dieu, chevalier aux fleurettes, si le malheur tombe sur moi aussi bien par l'épée que par la lance, je suis un homme perdu.

Ce mot plut tellement à Florestan, que longtemps après il portait encore ce nom que lui avait donné son ennemi. Toutefois il ne lui répondit pas, mais tenant son écu fortement serré, il se mit en devoir de le vaincre. Groter avait honte de la longue résistance que lui opposait son ennemi. Aussi il leva son épée, et il la laissa retomber sur lui avec une telle force, que, si Florestan n'eût paré le coup avec son écu, sa vie eût été en très grand danger. Voulant se venger de cette attaque, il leva le bras sur son ennemi, et le frappa si rudement, qu'il tomba mort baigné dans son sang.

Les Breignois, à cette vue, marchèrent la tête baissée contre les ennemis, et Florestan était à peine remonté à cheval, que les deux armées se rencontraient. Au premier choc, plus de mille soldats restèrent sur le champ de bataille. A cette charge, Galvanes et l'un des cousins du roi rompirent une lance ensemble. Ce dernier eut le corps traversé par son adversaire.

Le roi, qui commandait pendant le combat, voyant son avant-garde ébranlée et prête à prendre la fuite, fit avancer son corps d'armée et son arrière-garde. Le duc d'Ortilense, de son côté, imita ce mouvement.

Vous eussiez vu alors une foule de chevaliers mordre la poussière et se rouler dans le sang, à côté des cadavres de leurs ennemis.

Galvanes, Florestan et Parmenir allaient de rang en rang, en exhortant les soldats et stimulant leur courage. Le duc d'Ortilense et son fils se distinguaient par une bravoure digne des anciens héros.

D'autre part, le roi de la Breigne et le comte d'Alinge, chef de son arrière-garde, marquaient leur passage par des ravages effrayants.

Le comte d'Alastre rencontra le fils du comte d'Alinge et le tua d'un coup de lance. A cette vue, le père de la victime et dix de ses chevaliers volèrent sur le comte et l'environnèrent après l'avoir désarçonné et terrassé. Mais Florestan vint à son secours avec une forte troupe et le sauva, non sans peine. Le comte d'Alinge donna un tel coup d'épée à Florestan qu'il lui fit étinceler les yeux; mais au même instant il terrassa son adversaire, en lui portant un terrible coup de massue sur la tête. Le roi de la Breigne vint de son côté pour le délivrer, et le duc d'Ortilense, suivi des siens, se précipita dans les rangs pour le faire prisonnier. Alors le combat recommença avec un tel acharnement que les chevaux marchaient dans le sang jusqu'aux paturons, et que les deux armées prétendaient s'arracher la victoire. Mais le duc de Dardarie, qui pendant toute la nuit avait suivi les Breignois avec ses soldats, voyant le moment favorable pour donner, se lança sur le flanc ennemi, et répandit une telle panique dans ses rangs que la fuite devint son unique ressource.

Le roi de la Breigne, qui se battait avec une rage concentrée contre le duc d'Ortilense pour se venger de lui, perdit la vie sur le champ de bataille, car, comme il traversait les rangs frappant à droite et à gauche, il rencontra par hasard le duc qu'il invita au combat. Ce dernier, quoique brisé par l'âge, l'accepta. A dire vrai, la partie n'eût pas été égale sans l'arrivée de Florestan, qui se fit un devoir de secourir le père de la dame à laquelle il devait sa liberté.

Il se mit entre eux deux, et d'un coup d'épée il blessa le roi, puis lui ôta la vie.

Les soldats effrayés se mirent à fuir en désordre dans la forêt voisine. Le plus grand nombre mourut sur le champ de bataille, qui resta au pouvoir du duc d'Ortilense. Lorsqu'il eut reçu le duc Dardarie, il dépêcha immédiatement un gentilhomme vers l'empereur, qui lui apprit la bonne fortune qui venait de leur arriver.

Mais retournons à présent vers Lisvart.

L'infante Onolorie et sa sœur Gricilerie étaient

en proie à une grande tristesse, depuis que leurs amis étaient absents.

## CHAPITRE IV

Comment Lisvart fut conduit vers Mélye la magicienne, et du mauvais traitement qu'elle lui fit.

On a lu précédemment quelle tristesse causèrent à l'infante Onolorie la lettre que la magicienne Mélye envoya à l'empereur par l'entremise du nain, et le départ de Lisvart qu'elle aimait passionnément.

Maintenant je crois devoir vous apprendre qui était celle qui l'emmena, et quelle était le but de cette ruse infâme.

La nouvelle de l'entreprise des soixante-sept rois païens contre l'empire et la ville de Constantinople fut tellement répandue, que le roi de l'île Géante résolut d'en faire partie.

Ce n'est pas la haine contre l'empereur qui le poussait à combattre, mais bien le désir qu'il avait que sa fille unique apprît de Mélye la science qu'elle possédait à un si haut degré. Il voulut donc la lui présenter.

Cette demoiselle dont je vous parle était si belle, qu'il n'y avait aucune femme dans les îles voisines qui pût lui être comparée. Elle se nommait Gradasilée. Le roi de l'île Géante, accompagné de sa fille, sortit de son royaume suivi de deux mille chevaliers. Il chemina tant qu'il arriva en très peu de temps vers le roi Armato et Mélye. Il fut très bien accueilli par eux. La magicienne, voyant la beauté de Gradasilée, résolut soudain de mettre à exécution son projet touchant la prise de Lisvart. Ce fut cette Gradasilée qui l'enleva de la cour de Trébisonde, comme il vous a été déclaré.

Mélye n'eût certainement jamais trouvé messager plus fidèle pour accomplir cette trahison, car sa beauté et son éloquence subjuguaient tous les cœurs et lui soumettaient toutes les volontés.

Il faut que vous sachiez que Mélye ayant appris, au moyen de ses enchantements et de ses secrets diaboliques, que ce jeune Lisvart devait être la ruine des païens et le plus sûr rempart de la Thrace, elle avait résolu de le faire mourir.

Pour y arriver, elle envoya donc Gradasilée à Trébisonde, et la pria de le lui amener, tout en lui laissant ignorer que c'était pour le faire mourir. Mais Dieu ne permit pas que cette supercherie réussît, car Gradasilée s'éprit tellement de lui et l'aima si passionnément, qu'elle l'avait présent jour et nuit dans son esprit, et qu'elle rêvait sans cesse à en faire son époux. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au camp du roi Armato sans que Lisvart sût où il allait. Le roi fut très heureux de le voir, car Mélye lui avait appris combien son existence était dangereuse pour les païens. Comme Gradasilée le lui présentait, la magicienne impatiente et cruelle survint, le fit saisir immédiatement par quatre bourreaux, et lui fit mettre au cou un gros carcan de fer en lui disant ces mots :

— Méchant pendart, vous aurez désormais ce que vous méritez, car je vais vous loger en un lieu où je pourrai répondre de vous quand il me plaira.

Lisvart, étonné de ces caresses, regardait Gradasilée d'un œil inquiet et lui dit :

— Mademoiselle, je n'eusse jamais pensé qu'étant si belle vous pussiez concevoir une pensée de trahison ; mais, puisque la félonie vous est aussi facile, je ne me fierai jamais à aucune créature.

Gradasilée ne put répondre un seul mot ; elle était si affligée de la douleur de son amant qu'elle aurait voulu en mourir. Voyant qu'elle ne pouvait le sauver que par des prières et des supplications, elle se jeta en pleurant aux pieds du roi et lui dit :

— Sire, je vous supplie très humblement de ne faire aucun mal à celui qui s'est confié à moi, car vous me ferez tort et m'exposerez à être accusée de trahison, ce qui souillerait pour jamais notre lignage.

Le roi, sans lui répondre, tourna la tête d'un autre côté et ordonna d'enfermer Lisvart dans une basse fosse.

— Sire, dit-elle, je ne me relèverai jamais de vos pieds si vous consentez à un tel outrage. Faites-moi la grâce au moins de lui donner pour prison un lieu moins infect et de lui épargner les fers dont on charge les voleurs, sinon je me plaindrai de vous pendant toute ma vie et partout où je me trouverai.

Sur ces entrefaites, le père de Gradasilée arriva, et, voyant sa fille toute éplorée, et après avoir appris l'injure qu'on faisait à Lisvart, lui dit brusquement ce qu'il en pensait.

Aussi Armato, craignant de le fâcher, consentit à la demande de la jeune fille.

— Je vous accorde cette faveur, dit-il, contre toute raison, car si vous saviez de quelle importance nous est la vie de ce paillard, vous lui donneriez immédiatement la mort.

Lisvart fut déchaîné et enfermé dans une grosse tour dont Mélye avait la clef. Armato commit en outre trente chevaliers pour sa garde, dont quinze devaient le veiller le jour et l'autre moitié la nuit.

Le gentilhomme envoyé de la part du duc d'Ortilense vers l'empereur, arriva à Trébisonde et raconta tout au long la bataille qui avait eu lieu entre son armée et celle du roi de la Breigne, la mort de celui-ci et de son fils, et, finalement, la défaite des ennemis.

Ce dont l'empereur loua grandement notre Seigneur. Il en fut même tellement aise, qu'il fit raconter plusieurs fois au messager ce récit intéressant, d'abord devant lui, puis devant les dames. Et, comme bien vous pensez, ce messager n'oublia pas les hautes prouesses de Florestan, de Galvanes et de Parmenir.

Griliane et Bridelnie furent aux anges de ces nouvelles, car elles avaient ces chevaliers en recommandation comme leur âme propre. Aussi, se retirant bientôt en la chambre d'Onolorie, elles se mirent à deviser sur ce sujet et s'échauffèrent à seule fin de se prouver mutuellement laquelle était la mieux aimée. Cet amoureux débat dura tant, que Bridelnie, plus gaie et plus délibérée qu'aucune d'elles, s'empara d'un oreiller et, de gaieté de cœur, le jeta à la tête de Griliane, en disant :

— Mon chevalier est le meilleur des chevaliers... Il m'aime mieux que ne vous aiment les vôtres ; je vous le prouverai tant que vous voudrez, à coups de masse !...

Griliane, voyant cela, s'empara, comme Bridelnie, d'un oreiller qui se trouvait là, et le lui jeta à la tête, ainsi qu'elle venait de faire elle-même.

— Mon chevalier, dit-elle à son tour, est plus amoureux, plus galant, plus vaillant, plus ardent que les vôtres !... Je vous le prouverai comme il vous fera plaisir que je vous le prouve, ma mie !...

Le combat, ainsi commencé, ne pouvait que continuer. Il continua, en effet, et assez âprement, à coups de langues et d'oreillers, non sans prêter à rire aux plus mélancoliques. Il durerait encore si Gricilerie ne s'était interposée en riant et n'avait mis fin à ce tournoi féminin. Griliane et Bridelnie étaient hors d'haleine !...

Nous les laisserons reposer et nous retournerons à Périon de Gaule, duquel nous nous sommes éloignés un assez long temps.

## CHAPITRE V

Comment Périon de Gaule rencontra l'infante Tiriaxe, et de maintes belles aventures qui lui advinrent.

Il vous en souvient, nous avons laissé Périon avec Languines, Abies d'Irlande et les trois chevaliers croisés, se rafraîchissant sous la feuillée que leur avaient préparée les singes de la barque d'Alquife.

Comme ces chevaliers devisaient de leurs fortunes passées, Périon demanda à Talanque s'il avait des nouvelles de Garinter et de son frère, lesquels avaient été armés chevaliers de la main même d'Esplandian.

— Seigneur, répondit Talanque, nous les avons laissés menant dure et forte guerre contre un roi mon voisin, et ils ont déjà conquis sur lui mainte bonne place.

— Et quelle aventure vous amena en ces marches ? demanda Périon.

— La renommée de cette fontaine, où l'on prétend qu'advient souventes fois des aventures merveilleuses !... répondit Talanque. Notre intention était de retourner incontinent en Californie ; mais puisque nous avons eu la bonne chance de vous rencontrer, nous ne vous quitterons pas, si vous le permettez...

— Par Dieu ! vous me ferez plaisir, reprit Périon. Je ne puis m'éloigner de ce lieu avant que celle qui m'y a amené ne m'y vienne quérir, comme je m'y suis engagé. Aussitôt qu'elle sera de retour, ou je la suivrai, ou je m'arrangerai pour qu'elle me donne congé d'aller avec vous.

Périon achevait à peine cette parole, que l'on vit arriver, blessé, un cerf que poursuivait un jouvenceau ayant au cou trompe bien garnie, et, entre les jambes, cheval turc courant à merveille. Un autre jouvenceau le suivait de près, semblablement habillé, mais non pas droitement si brave. Ils piquaient tous deux si raide après le cerf, qu'ils le tuèrent avant de s'être seulement aperçus de la présence des chevaliers.

Le premier jouvenceau venait de mettre pied à terre ; il avait tiré son couteau et s'apprêtait à enlever la ramure de la bête expirée, lorsque son camarade aperçut Périon et sa troupe. En remarquant les signes de chrétiens qu'ils portaient sur leurs harnois, il piqua droit vers eux, et, s'adressant à la reine Califie, qu'il prenait pour un chevalier, il lui dit :

— Ah ! bon chevalier, ayez pitié de moi et me sauvez !... Je suis de la même loi que vous et j'en suis heureux...

— Damoisel, répondit la reine, il n'est personne en cette compagnie qui ne vous fasse volontiers service et plaisir.

Le jouvenceau qui dépeçait le cerf, entendant cela, laissa la bête et se disposa à remonter à cheval, pour s'enfuir. Mais il fut empêché par son compagnon qui lui dit :

— Vous serez à cette heure mon prisonnier comme j'ai été le vôtre !...

Pendant que l'un mettait son effort à s'échapper et l'autre à l'arrêter, sortirent tout-à-coup de l'épaisseur du bois six chevaliers armés de toutes pièces, suivis par huit gentilshommes sans harnois, qui conduisaient une pucelle belle en perfection, laquelle était elle-même accompagnée de deux femmes, montées et parées comme filles de grands seigneurs qu'elles étaient.

En apercevant de prime abord Périon et sa troupe, et en reconnaissant à leurs cottes d'armes qu'ils étaient chrétiens, ces six chevaliers étrangers abaissèrent la vue de leurs armets, et crièrent à haute voix :

— Mécréants, vous êtes morts !

— Je ne sais ce qu'il en adviendra, répondit tranquillement Périon, mais pour l'instant je ne vois encore nul de nous malade, Dieu merci !

Et, sans plus attendre, lui et ses compagnons se mirent en devoir d'attaquer les païens à grands coups de lance ; si bien, qu'en moins de rien, les six chevaliers étrangers furent terrassés. Ce que voyant, les huit gentilshommes désarmés qui les avaient suivis, s'empressèrent de prendre la fuite pour échapper à cette vilaine fin. Périon les laissa courir.

La belle pucelle et ses deux riches compagnes étaient restées sans défense et sans escorte.

— Gente pucelle, dit le chevalier de la Sphère, je dois vous avouer que je n'ai jamais fait, jusqu'ici, conquête qui me plût autant que la vôtre !... Vous êtes ma prisonnière, mais je m'empresse de vous assurer que vous n'aurez d'autre prison que ma

tente et que je m'emploierai à vous faire service, comme c'est ma coutume ordinaire envers toutes les belles filles qui vous ressemblent!...

En entendant cela, la pucelle, qui avait nom Tiriaxe, se mit à pleurer bien fort, et, tout en soupirant, elle répondit :

— Hélas! qu'il me plaise ou non de l'être, je suis votre prisonnière, et cela me poigne... Toutefois, j'espère beaucoup de votre honnêteté... Je n'aurai, je pense, nul déshonneur à craindre avec vous...

— Vous pensez bien, de penser ainsi! reprit Périon. Je mettrais ma vie en péril de mort pour empêcher qu'on vous fît vilenie! Par ainsi, n'ayez nulle peur et me suivez, je vous prie, vous et vos deux compagnes.

Cela dit, il prit les rênes du palefroi de la demoiselle, et la conduisit à la feuillée.

Comme elle passait par l'endroit où avait eu lieu le premier combat, Tiriaxe aperçut le géant et les autres étendus sur l'herbe.

— Hélas! cria-t-elle toute dolente. J'estime ma vie moins qu'auparavant, quand je vois Brutillon-le-Fort et ses chevaliers défaits et morts!...

— Demoiselle, répondit Périon, ce sont là des hasards et des fortunes qui arrivent à ceux qui les cherchent...

En cet instant, les chevaliers croisés amenèrent les deux jouvenceaux qui, tout-à-l'heure, poursuivaient le cerf. Périon, alors, laissant Tiriaxe avec Califie, tira à part l'aîné des deux, et lui demanda qui il était, et la demoiselle aussi.

— Sire, répondit-il, elle et celui qui a été pris quant et moi, sont enfants du roi de Jérusalem, lequel, pour leur procurer plaisir, les avait envoyés à la Fontaine, sous la conduite de Brutillon-le-Géant, pour voir les merveilles qui y advinnent de jour en jour...

— Ah! vraiment?...

— Oui, seigneur. Et, puisque vous m'interrogez avec cette bonté, je crois de mon devoir de vous dire qu'un trop long séjour en ce lieu vous pourrait tourner à gros danger; car le roi de Jérusalem n'est qu'à une demi journée d'ici, il ne peut manquer de recevoir bientôt nouvelles, par les fuyards, de l'infortune arrivée à ses enfants, et il voudra incontinent s'en venger sur vous... Il en a certes, le moyen; il pourra se faire accompagner de force gens d'armes, même de trois redoutables géants, frères de celui que vous avez tué, lesquels il a fait venir des déserts de Libye, pour l'accompagner au siége de Constantinople, que tous les princes d'Asie, grande et petite, voire d'au-delà le mont Caucase et l'Arménie-la-Majeure, ont juré de détruire et de raser. Par ainsi, si vous êtes bien conseillé, vous aviserez à vous retirer avant qu'il ne vous advienne pis...

— Et vous, êtes-vous leur parent? demanda le chevalier de la Sphère.

— Non, répondit le jouvenceau, je suis fils du roi de Naples... Je fus pris, il n'y a pas longtemps, par Brutillon, qui écumait la mer, comme j'allais à la chasse, accompagné de six de mes chevaliers.

Périon resta un moment pensif et marmiteux, à cause de l'entreprise des païens sur la Thrace. Toutefois, il n'en témoigna rien, et s'en alla en la ramée avec les autres.

Peu après, y vint Alquife qui, tout aussitôt, se jeta aux pieds de Périon pour les lui baiser. Mais le chevalier de la Sphère, la relevant doucement, lui dit :

— Soyez la bienvenue, demoiselle!

— Bon chevalier, répondit Alquife, mon père se recommande humblement à votre bonne grâce, comme celui qui vous est le plus obligé au monde.

— Votre père? reprit Périon. Mais je ne le vis jamais, que je sache...

— C'est le vieillard qui était lié en la charrette, et qui serait mort si prochainement si vous n'étiez venu à son secours... Vous l'avez délivré du plus cruel tourment qu'endura jamais homme de son âge... Par son grand savoir, il avait prévu toute son infortune, à laquelle il ne pouvait être apporté remède que par l'un des fils d'Amadis de Gaule. Il me commanda, en conséquence, de vous aller chercher, et de faire tant et tant, que je vous amenasse en ce lieu, au jour et à l'heure où vous l'avez trouvé...

— Pourquoi ne s'est-il pas fait connaître à nous?...

— Vous le verrez quelque jour plus à loisir, sire... Tant il y a, qu'il m'a commandé de vous dire qu'il s'en va en l'île des Singes, qui est sienne; mais, qu'en quelque part qu'il soit, vous avez en lui un serviteur dévoué et reconnaissant du bien qui lui vient par vous... Quant à la promesse que vous m'aviez faite, elle est si bien acquittée, que vous pouvez aller désormais où bon vous semblera...

— Demoiselle, répondit Périon, si j'eusse connu votre père, je vous promets que, pour l'amour de vous, je lui eusse fait l'honneur qu'il méritait... Ce sera donc pour une autre fois, quand il lui plaira... Et, puisque vous me donnez mon congé, demain, s'il plaît à Dieu, je me mettrai en voie pour aller retrouver la compagnie où j'étais lorsque vous m'avez vu premièrement...

## CHAPITRE VI

Comment le chevalier de la Sphère et ses compagnons rencontrèrent le soudan de Liquie, et du combat qui eut lieu entre eux.

Ainsi devisèrent Périon et Alquife, qu'aussitôt après avoir soupé, ils s'endormirent, et semblablement tous les autres, jusqu'au lendemain matin.

Le lendemain, tout en s'équipant pour monter à cheval, le chevalier de la Sphère demanda à Languines et à Abies d'Irlande quel chemin ils prendraient.

—Seigneur, répondit Languines, il me semble pour le mieux qu'Abies et moi tirions vers Constantinople pour secourir l'empereur...

— Je suis aussi de cet avis, dit

Périon. Et vous, ajouta-t-il en se tournant vers les croisés, serez-vous de la partie?

— Non, répondirent-ils; pour cette heure, nous prendrons la route de Californie, et là, nous rassemblerons le plus de gens que nous pourrons, pour venir vous trouver et vous aider dans les travaux du siége, s'il plaît à Dieu.

— J'y serai, dit Périon, et je compte vous y revoir.

Lors, ils montèrent à cheval et prirent le chemin de la mer.

Au bout de quelque temps de ce cheminement, ils entendirent un hennissement de chevaux, et, bientôt après, ils virent sortir du bois dix chevaliers bien montés et bien armés, devant lesquels marchait un onzième chevalier, plus grand de beaucoup que nul des autres. Celui-ci tenait à son poing une lance fort grosse et fort raide, à laquelle pendait une très belle banderolle. Ses armes étaient toutes noires, fors que les lames tenaient à gros clous d'or émaillés de diamants et de maintes pierres précieuses. Sa contenance était celle d'un grand seigneur, chef des autres.

Il prit au chevalier de la Sphère grand désir de savoir son nom. La reine Califie, qui avait eu occasion souventes fois de rencontrer ce chevalier, assura à Périon que c'était Radiare, grand soudan de Liquie.

— C'est avec lui, ajouta-t-elle, que j'entrai en camp de bataille lorsque nous étions devant Constantinople.

— Par Dieu! s'écria Périon, cela me donne meilleure envie de me mesurer avec lui.

Et, incontinent, laçant son heaume et prenant sa lance, il s'avança à l'encontre du soudan, lequel lui cria d'assez loin :

— Chevalier à armes noires comme moi, avant que nous commencions la lutte, je te prie de me dire ton nom et ton pays.

— Je ne te refuserai pas si peu de chose, répondit Périon. Mon pays est la Grande-Bretagne, et je sers aujourd'hui la plus belle dame du monde, dont j'ignore le nom...

— Par mon chef, dit Radiare, je suis fort aise d'avoir rencontré si à propos chevalier d'un pays qui en fournit communément de si vaillants... Si tu veux me suivre et être mien, je te constituerai capitaine général de l'armée que j'ai rassemblée pour marcher contre Constantinople... Mais si tu me refuses, tu mourras présentement par mes mains!...

— Voilà qui va mal! repartit Périon. Apprends que tu n'as pas au monde de plus mortel ennemi que moi!

— Est-il possible? s'écria le soudan. Alors, garde-toi donc, car nous allons t'assaillir, mais seul à seul, par courtoisie, et non tous contre toi...

Lors, Radiare commanda à l'un de ses compagnons de s'avancer sur Périon et de le mener à outrance, ce que le païen fit, mais maladroitement pour lui, car, à la première rencontre, il fut désarçonné et demeura étendu tout de son long, ne remuant ni pied ni main.

Celui-là défait, Radiare en fit avancer un autre qui eut le même sort que le précédent, puis un autre encore, et ainsi de suite jusqu'au huitième.

Radiare s'aperçut qu'il avait compté sans son hôte, et il fut grandement étonné, car il croyait avoir amené avec lui la fleur de la chevalerie de son pays. Sept chevaliers mis par terre par un seul, cela lui paraissait exorbitant; il commanda au huitième, auquel il se fiait beaucoup, de venger ses compagnons.

Ce huitième chevalier alla un peu plus âprement que les précédents. Périon et lui rompirent l'un sur l'autre, tellement que les lances volèrent en éclats, et, au passer, ils se rencontrèrent d'écus, de corps et de têtes si rudement, que le païen en tomba étourdi sur la place.

La reine Califie, voyant cela, ne put se tenir de rire, et elle dépêcha Alquife auprès de Périon avec sa lance, pour remplacer celle que ce vaillant chevalier venait de rompre.

Le neuvième compagnon de Radiare eut le sort des huit autres. Tandis que Périon restait impavide sur son cheval, son ennemi tombait mort sur le sol, le tronçon de la lance dans le ventre.

— Par mes dieux, s'écria la reine Califie à Talanque, je n'ai jamais vu une plus belle joute!... Puisque le chevalier de la Sphère vient de laisser dans le ventre de son ennemi la lance que je lui avais envoyée, il lui en faut une autre... Par ainsi, je vous prie de lui porter la vôtre, afin qu'il parachève sa glorieuse entreprise.

Talanque s'inclina, et pendant qu'il confiait sa lance à Alquife, en la priant d'aller la porter à Périon, celui-ci avait raison du dixième chevalier qui s'en allait rouler dans la poussière à côté de ses compagnons.

Alquife arriva auprès de lui et lui fit son message de la part de la reine Califie.

— Demoiselle, répondit le chevalier de la Sphère en prenant la lance, assurez qui vous envoie que je vais faire tous mes efforts pour mériter l'estime en laquelle on me tient... Ou je mourrai à la peine, ou j'aurai le soudan pour prisonnier!

Voilà ce que disait Périon. Mais Radiare pensait bien autrement. Il faisait état de venger la mort de Grimante, le dernier païen abattu par Périon, et il jura par son grand dieu que le chevalier de la Sphère porterait pénitence de ce péché.

— Chevalier, lui dit-il en s'approchant de lui, j'ai occasion de te haïr plus qu'homme que je connaisse... Néanmoins, à cause de la grande prouesse qui est en toi, je suis forcé de t'estimer et de te porter honneur... Par ainsi, si tu veux suivre le parti que je t'ai proposé tout-à-l'heure, j'oublierai les raisons de rancœur que j'ai contre toi; je ferai plus, je te donnerai de grands biens!...

— J'ai un meilleur conseil à te donner, répondit Périon, et je t'engage fortement à le suivre.

— Comment cela? demanda Radiare.

— Laisse là ta folle et fausse croyance, reprit Périon, abandonne tes vilaines idoles et tes vilains diables, et reconnais Jésus-Christ pour ton seul Dieu... Au lieu de nuire à l'empereur de Constantinople, comme tu as projet de le faire, viens-lui en aide de tout ton pouvoir... Alors nous serons amis, toi et moi; mais seulement alors!...

Si Radiare fut enflambé de colère, en entendant cette proposition, il ne faut pas le demander.

— Pourquoi donnes-tu donc conseil à qui ne t'en

demande pas? lui cria-t-il. Penses-tu donc me dompter en faisant ainsi le cafard !... Non !... non !.. Avant que tu ne m'échappes, je te châtierai de façon à ce que tu ne sois plus jamais tenté de parler aussi témérairement à moi ni à d'autres comme moi !... Toutefois, avant que nous n'entrions en la mêlée, écoute les conventions que j'ai coutume de présenter à ceux contre lesquels je me bats... Si elles te semblent raisonnables, bon ; sinon je les remets à ta discrétion.

— Dis ce que tu voudras, j'écoute.

— Le vaincu sera esclave du vainqueur et lui obéira en toutes choses, quoi qu'il lui soit commandé... Vois si tu veux y consentir...

— Tu parles en prince de grand cœur, et je loue cette coutume. Je me soumets à cette condition : vaincu, je t'appartiendrai; vainqueur, tu m'appartiendras...

— Allons, alors !...

Les deux champions s'éloignèrent un peu l'un de l'autre pour prendre du champ ; puis ils donnèrent carrière à leurs chevaux, et s'en vinrent à leur mutuelle rencontre avec impétuosité. Les lances volèrent en éclats, et les deux ennemis furent renversés de leurs montures. Mais, tous deux aussitôt, comme s'ils n'eussent enduré ni coup ni buffe, se relevèrent légèrement, et marchèrent fièrement l'un contre l'autre, l'épée à la main.

Le combat recommença plus âpre et plus furieux. Tant plus ils allaient, tant plus il semblait qu'ils reprissent des forces. L'herbe s'empourpra de leur sang, et le pré se couvrit des pièces de leurs hauberts démaillés. On croyait que l'un d'eux allait bientôt mourir, ne pouvant tenir plus longtemps. Cependant ils se maintinrent en cet état, sans prendre haleine, jusqu'à environ l'heure de nones, moment où le soudan, tirant un peu à côté, dit à Périon :

— Chevalier, il me semble qu'au lieu d'imiter la cruauté des bêtes brutes, qui s'acharnent sans repos ni trêve l'une sur l'autre, nous ferions bien de suivre la commune façon de faire des gens vaillants comme nous le sommes : prenons haleine, puis nous recommencerons le combat quand il te plaira !...

— J'y consens volontiers, répondit Périon, non pas que je cherche le repos et que j'aie besoin d'une trêve pour me réconforter et prendre de nouvelles forces; mais tu t'es montré si courtois envers moi en défendant à tes chevaliers de m'attaquer tous ensemble, qu'il ne sera jour de ma vie que je ne t'en sache gré.

Cela dit, les deux adversaires demeurèrent cois, s'appuyant sur le pommeau de leurs épées.

Au bout de quelques instants ils reprirent leur position agressive et se chargèrent l'un l'autre mieux encore qu'auparavant. Cette fois, le soudan pressa Périon de si près, que le sang se mit à couler de toutes parts, ce dont Périon se vengea sur l'heure en lui donnant un si furieux coup, que son épée lui entra de plus d'une paume dans l'écu. Puis, la retirant aussitôt et la prenant à deux mains, il se rua de toute sa force, et les yeux étincelants, sur Radiare qui se prit à chanceler. Périon le saisit au collet et le poussa par terre si lourdement que son heaume en fut arraché.

Radiare, presque évanoui, se mit à respirer bruyamment en sentant l'air lui arriver sur la face.

— Comment! dit le chevalier de la Sphère, le courage te manque-t-il pour si peu de chose?... Où est maintenant cette gloire et cette vaillance dont tu es renommé en tant de lieux?...

Le soudan, levant les yeux, aperçut l'épée de Périon levée sur lui et le menaçant de prompte mort. Mais, sans trop s'émouvoir, il lui répondit :

— La magnanimité dont tu parles est au cœur du soudan de Liquie, d'où elle ne pourra jamais partir, quelque péril qu'il advienne !...

— Bien, reprit le chevalier de la Sphère; mais te souvient-il de la convention jurée entre toi et moi?

— Je n'oublie jamais rien de ce que j'ai promis! j'aimerais mieux perdre dix vies, si je les avais, que de faillir une seule fois à ma parole... Par ainsi, use de moi comme de ton serf : je suis prêt à tout endurer.

— Vraiment, dit Périon, tu te montres bien tel que ta renommée t'a fait !... Aussi en userai-je avec toi avec la réserve et l'honnêteté que tu mérites. Or donc, lève-toi et remonte à cheval; nous aviserons du surplus en chemin.

Lors s'approchèrent les chevaliers croisés et la reine Califie. Celle-ci, s'avançant la tête nue vers le soudan, l'embrassa et lui dit :

— Seigneur Radiare, puisque vous et moi avons si bien éprouvé l'effort des chrétiens, vous devez voir comme moi qu'ils sont soutenus, outre leur courage, par un Dieu qui vaut mieux que les nôtres. Par ainsi, ce serait folie à vous, qui êtes pourtant un vaillant homme, de vous croire au-dessus de ce chevalier, qui est frère de l'empereur Esplandian et fils du très renommé Amadis de Gaule...

— Madame, répondit le soudan, si j'ai fait folie, je l'ai grandement expiée !... Mais, quoique la fortune me soit contraire, c'est avec grand plaisir que je vous rencontre et vous vois en bonne santé, me souvenant encore des fortunes que nous avons passées ensemble, au dernier voyage de la Thrace.

## CHAPITRE VII

Comment, après son combat avec le soudan de Liquie et ses compagnons, le chevalier de la Sphère envoya Alquife à la cour d'Onolorie, en compagnie des prisonniers qu'il avait faits.

Périon et ses compagnons, craignant l'arrivée du roi de Jérusalem, reprirent à la hâte le chemin de la mer, où ils retrouvèrent leurs vaisseaux, ainsi que celui d'Abies d'Irlande et de Languines, sur lequel le chevalier de la Sphère s'embarqua.

Alquife, qui voulait retourner vers son père, qui l'attendait, comme vous savez, à l'île des Singes,

supplia humblement Périon de lui donner congé.

— Ma grande amie, lui répondit-il, je prie Dieu qu'il vous conduise !... Mais, auparavant, je vous prierai de m'octroyer un don qui peu vous coûtera, et qui fera qu'il ne se passera pas un seul jour de ma vie où je ne sois prêt à vous obéir...

— Doutez-vous donc de moi à ce point, dit Alquife, que vous puissiez croire que je vous refuserais une chose que vous me demandez ?... Parlez donc, je vous en prie.

Lors, Périon, la tirant à part, lui dit en soupirant :

— Chère Alquife, j'espérais bien prendre un autre chemin et retourner vers madame Gricilerie, pour la servir comme celle à qui mon cœur s'est tellement affectionné, que, pensant à elle, je meurs, et, n'y pensant point, je ne puis vivre !... Dieu veuille que le commencement prenne la fin que je désire, et que madame Gricilerie me fasse la joie de me nommer sien !... C'est pourquoi j'ai songé à lui envoyer par vous l'infante Tiriaxe, son frère et le soudan de Liquie. Emmenez-les, et offrez-les-lui de ma part, car il est bien naturel que les choses miennes et que j'ai conquises la servent et soient siennes aussi... Vous lui direz, s'il vous plaît, que mon retour à Trébisonde sera le plus prochain qu'il me sera possible, et que, durant ce temps court ou long qui me séparera encore d'elle, je ne donnerai pas un seul coup d'épée, pas un seul coup de lance, que ce ne soit à sa gloire et pour l'amour d'elle...

— Seigneur, répondit Alquife, je vous obéirai en ces recommandations le plus fidèlement du monde... J'espère être assez bien votre interprète pour que vous en soyez content.

Cela dit, le chevalier de la Sphère s'approcha du soudan de Liquie, qui était en train d'entretenir Tiriaxe de son infortune, et de se plaindre à elle de ce que c'était en allant voir le roi son père qu'il était tombé entre les mains de ses ennemis.

Périon interrompit leurs propos.

— Suivant ma volonté, seigneur, dit-il au soudan, vous vous en irez avec vos chevaliers, et vous, madame, avec votre frère et vos femmes, là où cette demoiselle vous conduira et où vous serez très bien accueillis pour l'amour de moi...

Tiriaxe, entendant cela, sentit redoubler ses larmes. Elle répondit piteusement :

— Sire chevalier, je suis en votre pouvoir, je le sais ; mais j'ai tant d'ennui de la vie que je voudrais déjà être morte !...

— Madame, dit Périon, j'espère que vous aurez de ce voyage plus de réconfort que vous ne pensez... Quant à vous, seigneur Radiare, je veux que, suivant nos conventions, une fois arrivé là où je vous envoie, vous dépêchiez aussitôt deux de vos gens pour aller avertir vos sujets qu'ils aient à ne tenter rien de fâcheux contre l'empereur de Constantinople, et que, tout au contraire, ils lui viennent en aide.

— Pardonnez-moi, répondit Radiare, mais ma parole à ce sujet est engagée à un autre qu'à vous, antérieurement à vous. Vous pouvez me commander tout ce qu'il plaira à moi-même, c'est-à-dire à ma personne, mais non pas à ma foi, laquelle n'a rien de commun avec ma personne... Or, j'ai juré au roi Armato de le secourir en tout et partout, et, comme je vous l'ai dit, ma vie peut mourir, non ma foi !... Par ainsi, seigneur, je vous supplie de ne pas me contraindre davantage à une chose à laquelle répugne ma conscience...

— Vraiment, repartit Périon, ainsi ferai-je. Je serais trop malheureux qu'un aussi grand seigneur que vous eût sa parole faussée à cause de moi... Suivez la demoiselle que je vous demande de suivre, et que Dieu vous protége !

Lors, le soudan, Tiriaxe et les autres prirent congé du chevalier de la Sphère, lequel, entrant dans la barque d'Alquife, lui dit :

— Je vous prie, demoiselle, de saluer humblement de ma part la princesse Onolorie et toutes les autres dames de la cour. Remettez, je vous prie, ajouta-t-il plus bas, remettez cette lettre à madame Gricilerie, et l'assurez de mon ardent dévoûment à sa personne...

Périon avait à peine terminé ces mots que le vent enflait les voiles de son navire, et que les singes se mettaient à ramer dans la direction qu'ils connaissaient.

## CHAPITRE VIII

Comment le chevalier de la Sphère, Abies d'Irlande et Languines arrivèrent à Constantinople, et du bon accueil que leur fit l'empereur.

Recommandant donc à Dieu ceux de ses compagnons qui voulaient retourner en Californie, le chevalier de la Sphère vogua vers Constantinople, où il arriva le huitième jour en compagnie d'Abies d'Irlande, de Languines et du fils du roi de Naples.

L'empereur, averti, s'en vint les recevoir.

Pendant que Périon, Abies et Languines faisaient la révérence à ce prince, Frandalo s'approcha du fils d'Amadis, et, l'embrassant, il lui dit :

— Sire chevalier, je suis tellement vôtre, que vous pouvez me commander comme à celui qui désire vous obéir pour l'honneur du roi Amadis et de l'empereur Esplandian votre frère, desquels je suis l'ami et le serviteur dévoué...

Le chevalier de la Sphère n'avait jamais vu Frandalo. Aussi l'empereur, s'apercevant de son embaras, lui dit :

— Mon fils, vous avez dû entendre quelquefois parler du comte Frandalo ? C'est lui qui, en ce moment, vous présente son service. Il est envers vos amis tel qu'il s'est dit...

— En bonne foi, seigneur, il doit alors avoir de moi ce qu'il plaira, car ses prouesses et son excel-

lence le recommandent si fort de par le monde, que je ne peux que me tenir heureux de son accointance...

— Sur mon âme, reprit Frandalo, je puis, en vous embrassant, me vanter que j'ai entre les bras la vraie effigie et portraiture de la fleur de la chevalerie !...

Périon ressemblait, en effet, tellement à Esplandian, son frère, que l'empereur en fut frappé au cœur, et que de grosses larmes lui tombèrent des yeux.

— Sire, dit le chevalier de la Sphère en présentant le prince Adariel, voici l'héritier du roi de Naples qui, s'il plaît à Dieu, vous fera quelque jour service.

L'enfant mit un genou en terre pour baiser les mains de l'empereur ; mais celui-ci, le relevant avec bonté, le pria de le suivre, ainsi que ses compagnons, au palais.

— Madame, dit-il en entrant à l'impératrice, en lui présentant le chevalier de la Sphère, voici votre gendre de retour... Quant à votre fille, nous l'aurons avec le temps.

— Sur mon Dieu ! dit l'impératrice en baisant tendrement Périon, vous m'avez bien amené la chose que je désirais le plus voir au monde, et si je ne savais pas, comme je le sais, que mon fils est enchanté, aucune puissance humaine ne m'empêcherait de croire que voilà Esplandian lui-même...

Puis l'impératrice baisa également Adariel, Languines et Abies d'Irlande.

L'heure du dîner arriva. L'empereur ordonna qu'on dressât le couvert en la grand'salle, voulant ce jour-là manger en public, par amitié pour les chevaliers survenus nouvellement.

Comme on levait la desserte, un tourbillon de vent s'engouffra par les fenêtres, avec tonnerre, fumée et puanteur sulfurée qui n'annonçait rien de bon ; si bien que tous les assistants crurent leur dernier jour sonné. Au bout d'un quart d'heure, les ténèbres commencèrent à se dissiper, et alors apparut au milieu de la salle, une épée flamboyante, teinte de sang, à la pointe de laquelle pendait un cartel de parchemin, scellé d'un grand scel d'or.

L'empereur fit incontinent rompre ce scel, le parchemin fut déplié, et l'on trouva ces mots écrits dessus :

« Mélye, la plus cruelle ennemie de la Chrétienté, à toi, empereur de Constantinople, ruine et malédiction !

« Apprends que tu seras bientôt, par mon fait, en proie au malheur le plus navrant qui soit au monde, car tu assisteras, de tes propres yeux, à la mort des tiens, à la destruction de tes États et au martyre étrange de la personne que tu aimes le plus en ce monde. Finalement, ta vie s'écroulera en misères !

« En témoignage de quoi cette épée demeurera en l'air sur ta grande cité, jusqu'à ce qu'une prophétie d'Apollidon, qui reste à accomplir, sortisse effet !... »

La lecture de ce cartel une fois achevée, chacun demeura ébahi, surtout lorsqu'on vit l'épée flamboyante et sanglante s'élever en contremont et s'en aller en l'air comme une vraie comète.

A peine cette rumeur était-elle apaisée, qu'on en entendit une autre par la ville.

## CHAPITRE IX

Comment, peu après l'arrivée à Constantinople du chevalier de la Sphère et de ses compagnons, arrivèrent à leur tour deux géants et une géante suivis de vingt chevaliers.

Cette rumeur qui succédait à l'apparition de l'épée de Mélye, était produite par l'arrivée de deux géants et d'une géante richement vêtue d'or et de pierreries d'une inestimable valeur, ayant sur la tête un cercle d'or d'un travail exquis.

Ces deux géants étaient armés de toutes pièces, excepté d'armet et de gantelet. Ils étaient accompagnés de vingt autres chevaliers en pareil équipage, ce qui était assez menaçant.

L'empereur, prévenu de cela, et croyant à une trahison quelconque, ordonna qu'on courût aux armes, et il y courut lui-même tout le premier. Un certain nombre de gentilshommes, l'épée au poing, le manteau autour du bras, se placèrent à l'entrée du palais pour en défendre l'accès.

Peu après arrivèrent les géants à leur suite, équipés comme nous avons dit. Le plus vieux d'entre eux, faisant des signes de paix, demanda à être conduit, ainsi que ses compagnons, vers la majesté impériale : ce qui fut fait immédiatement.

— Très puissant empereur, dit le vieux géant, en ployant les genoux devant ce prince, cette dame que je conduis est ma femme : elle a nom Almatrase. Cet autre est mon petit-fils, le fils de ma fille, il a nom Ardadil-Canile. Autrefois nous adorions les fausses idoles et les mauvais dieux : aujourd'hui, nous ne croyons plus qu'en Jésus-Christ, grâce à deux vaillants chevaliers, avec lesquels j'ai eu combats sur les frontières de l'île de la Feuille-Blanche...

— Et vous les nommez ?

— L'un a nom Quadragant et l'autre Vaillades, répondit Argamont. Ils se sont conduits fort courtoisement avec moi en m'accordant la vie sauve, sous condition que j'obéirais à leur bon plaisir.

— Et où les avez-vous laissés ? demanda l'empereur.

— Sire, répondit Argamont, aussitôt après avoir pansé mes blessures, ils me prièrent de les venir attendre céans, et, sur l'heure, ils s'embarquèrent pour aller à la quête d'un chevalier dont ils regrettaient fort âprement l'absence, en m'assurant toutefois que si, au bout de quatre mois de recherches, ils n'en avaient pu obtenir aucune nouvelle, ils reviendraient me joindre ici pour attendre le siége des princes païens... Si vous voulez accepter nos services dans cette entreprise, à mon petit-fils et à moi, vous aurez en nous, Sire, de loyaux et dévoués serviteurs. Nous vous le promettons

comme nous avons fait à Vaillades et à Quadragant.

Comme le vieux géant finissait de parler, on apporta à l'empereur la nouvelle que les païens étaient déjà rassemblés en grand nombre en l'île de Ténédos, d'où ils se proposaient de déloger le mois suivant.

Lors, l'empereur assembla son conseil, et il fut arrêté que l'on dépêcherait des courriers en Sicile, en Sardaigne, à Rome, en Espagne, en Gaule, même en Grande-Bretagne; puis d'autres aussi à Quadragant et à Cildadan, de Bohême, pour les avertir de l'entreprise du roi Armato, et les supplier affectueusement, en l'honneur de Dieu, d'envoyer le plus grand nombre de vaisseaux possible au secours de la Thrace qui, autrement, allait se perdre à vue d'œil. Et, comme ces différents voyages devaient prendre un assez long trait, il fut décidé, en outre, que Frandalo se retirerait dans le port de la Montagne Défendue, avec le roi Norandel, et qu'à eux deux ils s'opposeraient au passage de tout navire marchand ou autre, pour couper les vivres aux ennemis.

Les courriers partirent le jour même, avec lettres très pitoyables, tant de l'empereur que du chevalier de la Sphère, de Languines, d'Abies d'Irlande et autres.

Mais avant de dire le fruit de leurs messages, je veux raconter les aventures qui survinrent à Garinter et à Périon, fils de Galaor.

## CHAPITRE X

Comment Garinter et Périon combattirent contre le roi de Sibernie et ses neveux, qu'ils vainquirent en plein camp.

Vous avez vu précédemment comment Garinter et Périon, fils de Galaor, avaient reçu l'ordre de chevalerie des propres mains d'Esplandian.

Ils s'étaient embarqués et avaient abordé en Californie où ils avaient longuement guerroyé contre certains envahisseurs, notamment contre le roi de Sibernie, qu'ils avaient chassé jusqu'en la principale ville de son royaume.

Ils l'y tenaient assiégé lorsque Talanque, Maneli et la reine Califie arrivèrent en Californie, eux aussi, de retour du voyage où ils avaient trouvé Périon de Gaule, ainsi qu'il a été dit. La reine ne voulut ni passer outre, ni aller à ce siége. Mais Talanque et Maneli, sans plus de séjour, vinrent se joindre à Garinter et à Périon, faisant grand effort de parachever leur entreprise.

Le plaisir qu'eurent ces quatre jeunes chevaliers de se trouver ainsi réunis, ne se pourrait que malaisément raconter. Talanque et Maneli arrivaient précisément à temps pour assister au combat qui était accordé entre Périon, Garinter et deux de leurs gens, contre le roi de Sibernie et trois de ses neveux.

— Quelles sont les conditions de ce combat? demanda Talanque.

— Si la victoire demeure au roi de Sibernie, répondit Garinter, son pays lui demeurera semblablement, comme avant la guerre. Si, au contraire, il est vaincu, il nous l'abandonnera sans plus jamais y prétendre en aucune façon. Or, nous savons qu'il est bon chevalier et que ses trois neveux sont estimés les plus adroits de la contrée... S'il vous plaisait d'être de la partie, je crois qu'avec l'aide de Dieu la fortune nous serait entièrement propice.

— Volontiers, dirent Talanque et Maneli. Il nous tarde que le jour en soit venu!...

— Ce sera demain, répondit Garinter. Par ainsi, reposez-vous tous deux, afin d'être plus frais et dispos pour cette entreprise.

Le lendemain matin, un trompette amena les otages du roi de Sibernie. Les serments et les cérémonies usitées en pareil cas suivirent de part et d'autre; puis ceux qui étaient ordonnés pour combattre entrèrent au camp.

Le roi de Sibernie s'avança à la rencontre de Périon, et de telle sorte, que, sans l'aide que celui-ci trouva au cou de son cheval, il était par terre.

Mais il arriva pis au roi, car Périon le désarçonna et le jeta bas, étendu tout de son long.

Autant en fit Garinter à l'un des neveux du roi. Autant en firent Talanque et Maneli.

Toutefois, aucun de ceux qui venaient de vider ainsi les arçons ne se montra étonné et découragé. Tout au contraire, se relevant légèrement, le roi de Sibernie et ses neveux se précipitèrent, l'épée à la main, sur leurs adversaires toujours à cheval.

La bataille fut dure et cruelle... Périon et ses amis furent contraints de mettre pied à terre, pour éviter une chute immanquable, le roi et ses neveux se préparant à couper les jarrets des chevaux.

Elle dura quatre heures, sans qu'on pût savoir de quel côté penchait la balance. Peut-être que le roi de Sibernie eût remporté la victoire, à voir les vaillants coups qu'il portait. Mais Périon, à qui il venait de faire ployer pour la deuxième fois le genou sur l'herbe, Périon se releva, l'œil étincelant de colère, prit son épée à deux mains et l'abattit sur le roi, entre les épaules et le cou, si bien et si adroitement que la blessure fut mortelle.

Talanque ne s'endormait pas non plus. A force de lutter avec son adversaire, il finit par trouver à propos le défaut de son gantelet et il lui sépara la main du bras. Ainsi blessé, ce chevalier poussa un cri de douleur navrant et chercha son salut dans la fuite. Mais Talanque le poursuivit, l'atteignit et le tua d'un autre coup d'épée dans les reins.

Le neveu du roi de Sibernie qui s'était attaqué à Garinter lui résistait assez vigoureusement. Il s'efforça bientôt de telle sorte que, d'un plein coup d'estoc, rué à plein bras, il lui traversa maille et haubert, lui enfonça son épée à trois doigts en avant dans le corps et le força ainsi de rendre l'âme.

Il en advint semblablement au quatrième adversaire, celui contre lequel Maneli s'escrimait du mieux qu'il pouvait. Maneli n'avait pas affaire à

un manchot, mais ce neveu du roi de Sibernie n'avait pas non plus affaire à un endormi. Maneli le lui prouva bien en lui tranchant la tête au défaut de l'armet, d'un coup aussi habile qu'inattendu.

Ainsi fut terminé ce combat.

Garinter et ses compagnons se retirèrent alors sous leurs tentes, laissant les gémissements et les larmes à ceux qui se sentaient endommagés, tant de la perte de leurs amis que de la perte de leur ville, laquelle fut rendue et remise au pouvoir de Périon, suivant les conventions jurées.

Le lendemain, de l'avis et consentement de tous, Garinter fut élu et couronné roi de cette ville, mais en se réservant toutefois la facilité d'y laisser Polinas pour gouverneur, afin de suivre les aventures étrangères. En vertu de quoi, aussitôt après avoir reçu les hommages et les serments de fidélité de ses sujets, il s'en alla avec ses compagnons en l'île Californie, où la reine lui fit très agréable accueil.

Mais ils ne firent pas là un long séjour. Aussitôt que furent prêts gens et vaisseaux, ils s'embarquèrent pour aller au secours de Constantinople.

Pendant que Dieu les conduit, retournons au duc d'Ortilense.

## CHAPITRE XI

Comment le duc d'Ortilense, ayant déconfit le roi de la Breigne, retourna à Trébisonde, et de l'arrivée d'Alquife à la cour de l'empereur.

On se rappelle qu'après la tuerie des gens du roi de la Breigne, lesquels fuyaient à vau de route, le duc d'Ortilense et sa troupe étaient retournés au camp.

La nuit était venue trop tôt, et il avait été impossible de compter les morts et de relever les blessés, ce qu'on fit le lendemain matin, au point du jour. On trouva alors sur le champ de bataille, parmi les déconfits, Groter, fils du roi de la Breigne, blessé de dix coups mortels, et tellement foulé aux pieds des chevaux, qu'il n'avait quasi plus forme de visage. Un peu plus loin, à main droite, était aussi le roi son père, étendu tout de son long.

Malgré qu'on les considérât pour des traîtres, ces deux corps morts furent séparés des autres et ensevelis fort honorablement.

Le butin recueilli et le pays réduit à l'obéissance de l'empereur de Trébisonde, le duc d'Ortilense prit son chemin vers son maître, qui le reçut fort bien, ainsi que Florestan, Parmenir et Galvanes, pour l'amour desquels l'empereur tint cour ouverte pendant six jours entiers.

Comme on le devine, cette fête à leur propos permit aux trois amoureux chevaliers d'entretenir leurs dames, qui, de leur côté, ne se firent pas faute de leur prouver, par effets certains, quel plaisir leur causait leur retour au milieu d'elles.

Une seule de toutes se montra morne et pensive. C'était la pauvre Onolorie, qui mourait cent fois par heure en songeant à la captivité de son doux ami.

Elle dissimulait sa peine, cependant, et le plus qu'elle pouvait. Mais Amour la pressait de si près, que l'œil ne lui séchait non plus que fait le canal par lequel la fontaine vive prend son cours!...

Ce qui rengrégea plus encore son martyre, ce fut l'arrivée d'Alquife avec les prisonniers que Périon envoyait à Onolorie.

Alquife, se présentant à l'empereur à l'issue du dîner, lui fit les très humbles recommandations du damoisel inconnu qu'il avait armé chevalier.

— Ah! ah! dit l'empereur. Demoiselle, ma mie, dites-moi, je vous prie, où vous l'avez laissé, et si vous croyez qu'il réparera bientôt le tort qu'il m'a fait, en se célant de moi...

— Sire, répondit Alquife, s'il vous a fait quelque tort, ce n'a pas été de son bon gré, je vous assure, et en cela il est grandement excusable... S'il vous plaît d'en savoir davantage sur son état, permettez-moi d'accomplir ce qu'il m'a commandé auprès de madame Gricilerie, votre fille...

— Oui, vraiment, dit l'empereur.

Lors, Alquife, s'adressant à la princesse, lui dit :

— Madame, votre chevalier, qui surpasse tous les autres en prouesse et en grande excellence d'armes, vous salue par ma bouche comme celle qu'il désire servir toute sa vie; en témoignage de quoi il vous envoie ce qu'il a conquis depuis le jour où il a pris congé de vous, à son bien grand regret...

Cela dit, Alquife présenta à Gricilerie le soudan de Liquie et les deux enfants du roi de Jérusalem.

— Ce gentilhomme, ajouta-t-elle, est un prince très redouté parmi les rois païens, et à bon droit. Il commandait aux pays de Liquie, ni plus ni moins que l'empereur votre père fait aux siens. Ces deux jeunes gens sont les enfants du roi de Palestine, frère et sœur, lesquels votre chevalier vous prie de recevoir comme votre propre chose. Ils vous appartiennent désormais... Votre chevalier m'a chargé de vous assurer qu'en les traitant gracieusement, comme il l'attend de la bonté et de la noblesse de votre cœur, il en éprouvera un singulier plaisir...

Puis Alquife raconta à la princesse tout ce qui était arrivé, et termina en lui disant que son chevalier s'était embarqué avec ses compagnons pour aller au secours de Constantinople.

— L'honneur qu'il me fait est si grand, dit Gricilerie, que je ne puis que lui vouloir du bien... Mais il a tort d'entreprendre un si long voyage avant de venir vers moi, s'il est autant mien qu'il se vante d'être... Il est une chose que je ne lui pardonnerai jamais jusqu'à ce qu'il vienne en personne m'en demander le pardon, et encore peut-être lui sera-t-il refusé...

— Madame, reprit Alquife, vous le verrez prochainement, il me l'a promis. Car, ce qu'il désire

le plus en ce monde, c'est votre présence et votre bonne grâce.

Puis, s'adressant à l'impératrice et à la princesse Onolorie, elle s'acquitta envers elles du message de Périon.

Si Florestan et ses compagnons se trouvèrent aises d'entendre de si bonnes nouvelles de celui qu'ils cherchaient, il ne faut pas le demander. Mais leur plaisir n'était rien au prix de celui que ressentait Gricilerie, laquelle, toute la sainte journée, ne cessa d'entretenir Alquife, tant en public qu'en particulier; si bien même que cette dernière trouva moyen de lui bailler la lettre du chevalier de la Sphère.

Cette lettre portait en substance :

« Ma dame,

« Je ne sais comment je pourrai jamais satisfaire au grand bien que vous m'avez octroyé le jour inoubliable où vous m'avez accepté pour vôtre, attendu que le meilleur chevalier du monde serait encore indigne de servir une aussi noble dame et une aussi belle princesse que vous êtes. Et moi, qui alors pauvre muet, sans avoir fait un seul acte de chevalerie, suis venu à tel honneur, est-ce merveille si mon cœur a désiré entreprendre chose méritoire qui me permette de demeurer en si haut lieu ?... J'ai éloigné de moi, dans ce but, toute crainte vaine et tout péril de mort par la souvenance continuelle que j'ai eue de votre bonne grâce, laquelle a tellement captivé ma liberté, que mes yeux sont demeurés enchaînés aux liens de votre heureuse présence, du jour même où ils ont eu le bonheur ineffable de contempler la resplendeur de votre divine face!...

« L'envie que j'ai de vous obéir et de vous servir me rend ces chaînes précieuses; par ainsi, ma dame, commandez-moi, je vous prie, tout ce qu'il vous plaira, et, prenant pitié du pauvre esclave qui ose vous parler ici, daignez dire votre vouloir à la demoiselle fidèle qui vous remet cette lettre en mon nom.

« *De la part de celui qui baise les mains de votre grandeur en toute humilité.* »

En lisant cette lettre, Gricilerie mua de couleur trois ou quatre fois, non par déplaisir, mais au contraire par une force irrésistible d'amour. Le plaisir fut si vif qu'elle s'évanouit entre les bras d'Alquife, qui l'embrassa et lui demanda quelle faiblesse venait de lui prendre.

— Ah! ma grande amie, murmura Gricilerie, quand donc verrai-je celui qui endure tant pour moi, et que vous m'avez choisi entre les meilleurs chevaliers du monde?...

— Madame, répondit Alquife, mon père, qui vous l'avait promis, trouvera moyen de vous le renvoyer aussi quand il sera temps... En attendant, et sans vous passionner autrement que bien à point, faites-lui souvent tenir de vos chères nouvelles... Son absence vous paraîtra moins âpre, et la vôtre lui paraîtra moins cruelle...

Alquife allait entrer avec la princesse dans des détails plus confidentiels, lorsqu'une demoiselle leur vint dire que l'impératrice les demandait.

## CHAPITRE XII

Comment l'empereur de Trébisonde s'embarqua pour aller contre le roi Armato, et de la descente des païens à Constantinople.

L'Empereur ayant eu avertissement certain, par un brigantin vénitien, que l'armée des païens côtoyait l'Anatolie avec plus de mille vaisseaux, tirant au détroit du Propontide, fit aussitôt rassembler son armée, avec dessein de la commander en personne.

Quand cette armée fut rassemblée; quand les navires qui lui étaient destinés, galères, flûtes, brigantins, barques, furent en bon équipage de guerre, bien frétés et calefrétés; quand Dardarie, duc d'Antille, eut été établi lieutenant général de l'empereur, on s'embarqua, le vent étant d'ailleurs propre à déloger. Chacun, suivant l'avis des patrons et des comites, entra en son vaisseau; et l'empereur lui-même, ayant embrassé l'impératrice et laissé ses pays à la garde de Dieu et du duc de la Fonte, fit lever les ancres; on partit!

Certes, en voyant sortir du port cette flotille armée en guerre, on eût pu juger aisément de la puissance de ce prince.

La mer était quasi couverte des vaisseaux qui portaient l'armée, laquelle était composée, de compte entier, de soixante mille hommes de cheval et de cinquante mille soldats de pied. Chacun de ces navires était orné de bannières, de fanons, de banderolles, et il en sortait des bruits de tant de trompes, de clairons, de fifres et de tambourins, que c'était chose merveilleuse à entendre et à voir.

Le même jour du partement de l'empereur, Alquife prit congé de l'impératrice, et s'en retourna vers le chevalier de la Sphère, chargée pour lui d'une lettre fort tendre de la princesse Gricilerie.

Laissons-la donc voguer, et revenons aux courriers chargés d'avertir les princes chrétiens du siége de Constantinople.

L'empereur de Rome, le roi de Naples et les autres ne tardèrent pas à se rendre à l'invitation pressante qui leur était faite. Chacun d'eux arma un certain nombre de vaisseaux, et ils se rendirent tous en plus ou moins de temps, et non sans grand travail, en la Montagne Défendue, où les attendaient le comte Frandalo et Norandel, avec leur équipage.

En ce même temps, le roi Armato, accompagné d'Almirix, frère du soudan de Liquie, du roi de Jérusalem, des soudans de Perse, d'Alap, de Babylone, des califes d'Egypte, Taborlanes et maints autres grands seigneurs du Levant, partit de Ténédos avec une telle quantité de navires, de bri-

gantins, de flûtes et de galères, qu'il semblait proprement que la mer en fût couverte.

Mais malgré leur diligence, les païens ne surent pas prendre l'empereur au dépourvu. Ils le trouvèrent accompagné de plus de trente mille hommes de cheval et de cinquante mille hommes portant armes.

Toutefois, en voyant approcher si près de sa grande ville un tel nombre d'ennemis, il en éprouva quelques inquiétudes qu'il dissimula du mieux qu'il put. Pour mieux rassurer ses gens, même, il fut d'avis que l'on empêchât l'armée d'Armato de prendre terre et qu'on lui donnât alarmes continuelles, pour l'ennuyer et la travailler. A quoi furent employés le chevalier de la Sphère, Languines, Abies d'Irlande, Argamont et son fils, avec dix mille chevaux et vingt mille soldats.

Ces derniers, ayant eu vent du lieu où Armato comptait opérer sa descente, sortirent de la ville en fort bon équipage et, le jour même, ils découvrirent l'avant-garde des païens, conduite par le roi de Jérusalem, accompagnés de trois géants, frères de celui que le chevalier de la Sphère avait mis à mort à la Fontaine près de laquelle il avait délivré Alquif, père de la Demoiselle.

Les chrétiens s'embusquèrent pour attendre l'issue des projets des païens, lesquels ne tardèrent pas à jeter planches et à descendre leurs batelets pour permettre à leurs gens de se répandre dans le pays et le ravager comme sauterelles.

Je crois bien que ceux qui furent les plus diligents ne furent pas les mieux traités, car Périon et sa troupe leur coururent sus et en défirent un grand nombre avant qu'ils pussent être secourus. Mais ce secours leur arriva, et Périon et ses compagnons durent faire retraite, à leur tour, pour n'être pas écrasés. Les trois géants, avec grosse compagnie de Palestins, s'avancèrent avec une telle hardiesse, qu'on devinait bien qu'ils avaient envie de faire leur devoir.

Toutefois, ils trouvèrent chaussure à leur pied, c'est-à-dire que Périon et Argamont, avec leur escadron, leur tinrent vigoureusement tête, quoiqu'ils fussent en nombre inférieur. Beaucoup de combattants perdirent la vie en cet endroit, d'autant plus que, d'heure en heure, les païens se renforçaient de recrues nouvelles et qu'ils gagnaient du terrain.

— Chevalier, dit Argamont, il faut pourvoir au péril qui nous menace, en prenant retraite du côté des nôtres, mais en tournant toujours notre poitrine du côté de nos ennemis.

Cela dit, Argamont, en sage et avisé capitaine, commença à se retirer, soutenant toujours l'escarmouche forte et rude.

Ce qu'apprenant, le calife d'Egypte s'avança, et, entrant plus avant dans la presse qu'il ne le devait, il fit rencontre de Périon, qui lui donna tel coup à découvert, qu'il lui sépara la tête en deux. L'un des géants du roi de Jérusalem, qui le suivait, fut si marri de cela, qu'il leva son épée à deux mains, dans l'espérance de rendre la pareille à Périon. Mais Argamont, avisant le coup, le para de son écu dans lequel l'épée du géant entra d'un demi pied, ce qui était énorme, l'écu d'Argamont étant du plus fin acier qu'on pût voir.

Comme le géant essayait de dégager son arme, Argamont lui donna un rude coup d'un levier qu'il portait, si rude même qu'il en baissa de force la tête contre l'arçon; il se relevait, lorsque Périon lui sépara l'épaule d'avec les côtes, ce dont il mourut incontinent sans avoir le temps de souffler.

Golfon, frère de ce géant, le suivait à quelque distance. Quand il le vit tomber, il rugit et s'avança, menaçant. Jamais sanglier acculé des chiens ne fut plus embarrassé que ne le fut Argamont, que Golfon venait de choisir pour but de ses attaques et pour objet de sa vengeance. Heureusement qu'Ardadil-Canile se trouvait là : au moment où Golfon levait sa terrible masse sur la tête d'Argamont, il lui passa son épée au travers du corps.

Que voulez-vous que je vous dise encore? Dieu montra bien, en ce jour-là, qu'il voulait aider aux chrétiens, et, sinon préparer leur triomphe, du moins empêcher leur perte.

Les païens étaient nombreux, et chaque heure en voyait naître de nouveaux escadrons âpres au carnage. Ils poursuivaient les chrétiens jusque du côté des tranchées de leur ville, avec l'espérance d'y entrer avec eux et de la mettre à feu et à sang. Mais si les chrétiens rompaient, cédant devant de trop gros bataillons, ils ne fuyaient pas comme des lâches; ils se trouvaient toujours visage à visage avec leurs ennemis.

La chasse fut rude, et les troupes alliées de l'empereur furent décimées comme les épis d'un champ pendant la moisson. Douze ou quinze mille chrétiens perdirent la vie en cette journée, mais aussi, pour cette journée, l'honneur fut sauf.

Abies d'Irlande et Languines, blessés assez grièvement, purent néanmoins regagner la ville, grâce à la protection efficace du chevalier de la Sphère, qui se multipliait avec une ardeur sans pareille.

Les païens juraient et sacraient de voir ainsi leurs meilleures proies leur échapper. Ils fauchaient beaucoup d'épis vulgaires, la foule des épis; mais ceux qu'ils voulaient abattre, les épis orgueilleux, qui dépassaient les autres de toute leur taille et de tout leur courage, ils ne pouvaient les atteindre. Ce n'était pas assez pour eux qu'Abies d'Irlande et Languines fussent blessés, ils voulaient la vie du vieil Argamont, et surtout celle du jeune Périon, qui occasionnaient de si terribles ravages dans leurs rangs.

Argamont, je l'ai dit, avait manœuvré avec adresse et avec prudence, et s'était rapproché peu à peu de la ville, pour y trouver refuge, sans cesser pour cela un seul instant de protéger de sa haute taille et de sa force prodigieuse le vaillant chevalier de la Sphère, que son ardeur exposait beaucoup.

A un moment, même, comprenant tout le danger que courait Périon en restant plus longtemps dans la mêlée, il le prit avec autorité dans ses bras et l'enleva à la barbe des païens, qui jouissaient par avance de leur victoire.

Le chevalier de la Sphère regimba bien un peu contre cet acte de violence amicale; mais le géant Argamont le serrait dans ses bras comme dans un étau, et Périon dut se résigner et se laisser sauver.

Argamont et lui franchirent les dernières tranchées et entrèrent dans la ville.

Ils étaient sauvés.

## CHAPITRE XIII

Comment l'enchanteresse Mélye proposa de brûler le jeune Lisvart, qu'avait amené Gradasilée, fille du vieux roi de l'île Géante.

Devant les tranchées qui défendaient la ville, et qui pouvaient être comme autant de tombeaux pour eux, les païens s'arrêtèrent malgré leur ardeur, et ils se décidèrent à regret à tourner bride et à revenir vers leur camp.

C'était, du reste, la volonté de l'enchanteresse Mélye, dont la parole était écoutée avec respect et les ordres suivis avec la plus grande obéissance.

Mélye commandait là comme un général d'armée. Elle ordonna la retraite, et les païens disséminés autour de la ville, dans les embuscades et ailleurs, se rallièrent au son des trompettes et vinrent camper autour des feux allumés à la hâte et dans les tentes dressées là par précaution.

La nuit était venue.

— Vous allez fortifier votre camp, dit Mélye aux principaux chefs des païens, et vous allez attendre le moment de tenter l'assaut de cette ville maudite qui nous appartiendra bientôt, je vous le promets. Il n'y a, jusqu'ici, qu'un obstacle sérieux à la réussite de nos projets, c'est Lisvart, ce mécréant dont la vie est si précieuse pour l'empereur de Constantinople, car tant que Lisvart sera vivant, l'empereur de Constantinople sera invincible.

— A mort Lisvart! à mort Lisvart! s'écrièrent des voix furieuses.

— Je pense comme vous, reprit la vieille Mélye, et, comme vous j'ai hâte de me débarrasser de ce chien de chrétien... Ce n'est pas pour rien, comme bien vous pensez, que j'ai dépêché vers lui Gradasilée. Gradasilée a conquis notre proie précieuse et elle nous l'a amenée... Lisvart est ici... Qu'on le fasse venir!...

On alla incontinent chercher le jeune Lisvart et Gradasilée, la fille du roi de l'île Géante.

Lisvart parut, calme, indifférent, superbe de jeunesse et de fierté.

— Tu vas mourir! lui dit Mélye avec un ricanement joyeux.

— Je m'y attendais et je suis prêt! répondit tranquillement Lisvart. Faites vite, s'il vous plaît; c'est tout ce que je vous demande.

— Nous agirons à notre heure et non à la tienne, dit Mélye, que le calme du jeune chevalier irritait.

Le conseil était assemblé; on n'avait plus qu'à discuter le genre de mort réservé à Lisvart; Gradasilée et son père, le vieux roi de l'île Géante, assistaient à la délibération.

— Mon père, murmura Gradasilée à l'oreille du vieux païen, usez de toute votre autorité, je vous en prie, pour sauver la vie de ce jeune homme...

— Mais n'est-ce donc pas toi qui l'as amené? répondit le roi sur le même ton, et assez surpris de cette subite sensibilité de sa fille.

— C'est moi, sans doute, reprit Gradasilée, toujours à voix basse; mais j'ai eu la main forcée dans cette affaire, et je me repens à cette heure d'avoir contribué si efficacement à la perte de ce jeune et intéressant chevalier, qui ne m'a jamais fait de mal.

— Il est un peu tard pour te repentir, ma fille, dit le vieux païen; mais enfin, puisque tu souhaites que je parle en sa faveur, je parlerai.

— Je vous remercie, mon père.

Ces paroles échangées, Gradasilée alla prendre place à côté de la vieille enchanteresse.

— Comme il faut qu'il ne reste rien de ce chrétien, dit Mélye, je propose le moyen le plus sûr, à savoir le bûcher. On le brûlera jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de lui que des cendres, et ces cendres-là seront jetées aux quatre vents du ciel pour être dispersées à tout jamais! Lisvart mort, Constantinople est à nous, et ce nid de chrétiens s'effondrera comme une ruine!...

— Brûlons-le! brûlons-le! dirent les voix des principaux chefs.

— Pourquoi le brûler! Pourquoi le faire mourir? objecta le vieux roi de l'île Géante. Ne pouvons-nous le garder éternellement dans une prison bien sûre, où il finira par mourir de sa belle mort un jour ou l'autre?

Chacun regarda le vieux païen avec un étonnement assez facile à comprendre.

— Les prisonniers sortent, dit Mélye, et quand ils sont sortis, ils se vengent... Les morts, au contraire, ne reviennent jamais et ne peuvent jamais se venger.

— Bien dit! s'écria un soudan.

— A mort Lisvart! A mort! s'écrièrent les autres.

— C'est un crime inutile que vous allez commettre-là, objecta de nouveau le père de Gradasilée.

— Un crime inutile! répéta ironiquement la vieille enchanteresse. Il n'y a pas de crimes inutiles... Tout sert à quelque chose en ce monde, et si nous mettons à mort ce chevalier chrétien, c'est pour que, de ce petit mal, il ressorte un grand bien.

— Vous vous en repentirez peut-être un jour, dit le vieux roi de l'île Géante pour l'acquit de sa conscience, car il voyait sa cause perdue.

— Vous radotez, vieillard! répondit Mélye avec mépris. Or donc, ajouta-t-elle, Lisvart sera brûlé au point du jour, au su et au vu de toute l'armée ennemie... Pour cela faire, on va, dès cet instant, préparer un bûcher du meilleur bois qu'on pourra trouver, un bois flambant clair et vite... Quand il sera construit, on y placera ce chrétien maudit, qui n'est qu'un vil obstacle à nos projets, et au signal que je donnerai, on mettra le feu dessous. Un beau feu de joie, mes amis!...

Chacun applaudit, et Mélye ordonna aux trente chevaliers qui veillaient nuit et jour sur Lisvart de le reconduire sous la tente qui lui servait de

prison, et de faire bonne garde sur lui jusqu'à l'aube.

Lisvart suivit ses gardiens sans sonner mot; mais, avant de disparaître, il enveloppa ses juges d'un regard d'un souverain mépris, dont Gradasilée se sentit remuée jusqu'aux entrailles.

## CHAPITRE XIV

Comment, par le moyen de Gradasilée, fille du vieux roi de l'île Géante, Lisvart eut la vie sauve et rentra à Constantinople.

Gradasilée se retira, emportant dans son cœur, comme un trait de feu, le regard de mépris que lui avait jeté, comme aux autres, le jeune et intéressant chevalier chrétien.

— Puisque mon père n'a pu le sauver, et que chacun ici désire sa mort, je vais m'employer à le rendre à la vie et à la liberté ! dit-elle en s'éloignant de la tente où s'était tenu le conseil.

Mais comment faire? le prisonnier était trop bien gardé pour qu'elle pût espérer qu'il s'évadât facilement. Corrompre les chevaliers qui avaient charge de veiller sur lui, il n'y fallait pas songer. Outre que ces trente chevaliers, païens jusqu'au bout des ongles, n'étaient pas fâchés de voir rôtir un chrétien, il était peu probable que, malgré les offres les plus brillantes, tous consentissent à se laisser corrompre. Un, deux, trois, peut-être quatre ; mais trente ?...

Gradasilée dut rejeter ce moyen et en chercher un autre.

Le temps pressait, la nuit s'avançait, et, avec les premières lueurs de l'aube, allaient venir les premiers apprêts du supplice.

Ces diverses pensées poignaient Gradasilée. Elle regrettait si âprement d'avoir consenti à aller chercher Lisvart à Trébisonde que, pour un peu, et pour se châtier de cette condescendance fatale, elle n'eût pas hésité à offrir sa virginité en holocauste, et à corrompre ainsi les trente gardiens du chevalier chrétien. Mais, outre que ce moyen lui répugnait comme il devait, il lui paraissait, non trop héroïque, mais trop en désaccord avec les sentiments de tendresse qu'elle éprouvait pour Lisvart, presque à son insu.

Elle le rejeta donc comme elle avait rejeté le précédent, et se mit en quête d'un autre qui ne lui coûtât pas autant.

A force de chercher, on finit bien par trouver. Gradasilée avait remarqué, et elle se rappelait cela en soupirant, combien Lisvart était jeune, élégant et beau. Elle conçut alors le projet de lui faire passer des vêtements de femme, et, à l'aide de ce déguisement, de le soustraire à la vigilance de ses gardiens.

Sans plus tarder donc, elle fit un paquet de hardes à l'usage de ses suivantes, et, le dissimulant le plus qu'elle put, elle se dirigea vers la tente qui servait de prison à Lisvart.

Les premiers païens qui gardaient l'entrée la laissèrent passer sans opposition, car ils la connaissaient, et ils ne pouvaient s'imaginer que cette princesse, qui s'était donné la peine d'aller à Trébisonde chercher leur prisonnier, venait là pour le délivrer.

Elle passa donc, pleine d'émotion et de battements de cœur. Sur le seuil de la tente, couchés en travers, deux chevaliers ronflaient d'une façon sonore. Gradasilée enjamba par dessus, souleva les courtines du pavillon et se trouva en présence de Lisvart, tranquillement couché sur le sol, et attendant la mort avec cette fière insouciance des jeunes gens, amoureux de l'inconnu.

Le cœur de Gradasilée battit plus fort que jamais.

— Chevalier, murmura-t-elle d'une voix tremblante !

— Qui me vient troubler à cette heure? demanda dédaigneusement Lisvart, en se soulevant sur son coude.

— Parlez plus bas, au nom de votre liberté, parlez plus bas ! répondit Gradasilée.

— Ah ! c'est vous ! reprit le jeune homme avec une voix que le mépris rendait plus vibrante et plus claire.

— C'est moi, seigneur chevalier, oui, c'est moi votre amie, si vous le permettez...

— Singulière amie, en vérité ! Ne venez-vous pas m'annoncer que l'heure de mon supplice va sonner?

— L'heure de votre supplice va sonner bientôt, en effet, et c'est pour cela qu'il faut vous taire et revêtir à la hâte ces vêtements de femme que j'ai apportés à votre intention...

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Lisvart, sérieusement étonné de ce revirement si soudain dans la conduite de Gradasilée.

— Vous n'avez pas besoin de comprendre, pour le moment, répondit cette dernière. J'ai été vous chercher à Trébisonde et je vous ai amené ici, pour vous exposer à la plus cruelle des morts... Mais je suis femme, et je ne veux pas avoir à me reprocher plus longtemps une si horrible trahison... C'est pour cela que j'ai résolu de vous sauver.

— Me sauver? vous? répéta Lisvart, de plus en plus étonné.

— Oui, et c'est pour cela que je vous prie de revêtir ces habits, sans perdre une seule minute... Les moments sont précieux. Tout-à-l'heure il ne serait plus temps !... Dépêchez-vous, je vous en supplie, dépêchez-vous !... Et, si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour moi, qui me suis exposée à la juste colère de Mélye...

Cette raison décida tout-à-fait Lisvart, qui se sentit au cœur une âpre soif de vivre, lui qui, tout-à-l'heure, était si bien décidé à mourir !...

En un clin d'œil, il eut endossé le harnois féminin qu'avait apporté la fille du vieux roi de l'île

Géante, et, pour l'œil le plus exercé, il ressemblait ainsi à une suivante accorte et avenante plutôt qu'à un guerrier chevaleureux et batailleur.

— Vous êtes aussi belle ainsi, que vous étiez beau sous votre accoutrement de chevalier! ne put s'empêcher de dire Gradasilée, avec une admiration bien naturelle.

Ils sortirent de la tente. Les deux païens couchés en travers du seuil ronflaient toujours avec la même sonorité. Les autres dormaient moins bruyamment. Ceux qui ne dormaient pas, en apercevant les deux femmes, les saluèrent fort courtoisement, assurés qu'ils saluaient Gradasilée et une de ses femmes.

Ce danger une fois évité, il y en avait d'autres encore à courir, car ils étaient toujours l'un et l'autre dans le camp des païens; et d'ailleurs, une fois hors de ce camp, il allait leur falloir entrer sans obstacle dans la ville assiégée.

Ils traversèrent les postes sans encombre, toujours reconnus et toujours respectés, pour la même raison. Quand ils furent en deçà des tranchées, sous les murs de la ville, Gradasilée s'arrêta.

— Mon rôle de guide est terminé, dit-elle en soupirant. Maintenant, c'est à vous de faire le reste. Cela vous sera facile; vous allez être chez vos amis, parmi vos compagnons...

— Venez avec moi, dit Lisvart en se débarrassant de ses robes de femme. Vous méritez d'être récompensée, et je vous promets que vous le serez suivant vos mérites...

— Je ne puis, répondit Gradasilée, en continuant à soupirer. Qu'il vous souvienne seulement du danger que j'ai consenti à courir pour l'amour de vous, et du bien que vous avez reçu de moi.

— Ah! madame, s'écria Lisvart, plein de reconnaissance, je sais bien et je n'oublierai jamais qu'après Dieu c'est de vous que je tiens ma vie et ma liberté... Aussi vous pouvez être assurée que vous aurez toujours en moi un esclave prêt à vous obéir et à vous servir!

Lors, Gradasilée, n'y pouvant plus tenir, embrassa Lisvart avec passion et s'en alla la larme à l'œil, après l'avoir recommandé à la garde de ses dieux.

Lisvart la regarda s'éloigner; puis, quand il la supposa hors de tout péril, il s'avança rapidement et se trouva bientôt devant une poterne où veillait une sentinelle.

— Qui passe ici à cette heure? demanda ce soldat en apercevant une ombre s'approcher.

Comme Lisvart, préoccupé de l'aventure qui venait de lui arriver, ne songeait pas à lui répondre, la sentinelle reprit, d'une voix plus énergique:

— Qui que tu sois, retire-toi! ou je vais t'envoyer des miches de notre couvent!...

— Ami, répondit alors Lisvart, fais-moi ouvrir la porte, je te prie, et tu t'en trouveras bien, car je t'assure que l'empereur aura plaisir à ma vue!...

La sentinelle reconnut aisément que celui qui lui parlait ainsi était du pays de Thrace.

— Il m'est impossible de te faire entrer avant qu'il ne soit jour, répondit-elle d'un ton plus gracieux.

— Pourquoi cela, l'ami? demanda Lisvart.

— Parce que le chevalier de la Sphère a pardevers lui la clef de cette poterne, attendu qu'il est chef du quartier dont je fais partie et pour lequel je fais à cette heure bonne garde, à cause des surprises de ces païens fieffés...

— Va quérir cette clef, je te prie...

— Impossible!... Le chevalier de la Sphère ne la baillerait pas à homme vivant... Lui seul pourrait venir ouvrir...

— Va le quérir lui-même, alors!

— Non point!... Il a fait sa ronde de nuit et sommeille à cette heure... Je ne le réveillerais pas pour tout l'or du monde...

— Je te prie, mon ami, de me dire quel est ce chevalier de la Sphère dont tu me parles là?...

La sentinelle, ennuyée de toutes ces questions, répondit :

— Est-ce donc à vous que je dois rendre de tels comptes? Vous êtes un fâcheux et un importun, l'ami, entendez-vous? Je n'ai déjà que trop discouru avec vous!... Par ainsi, gagnez donc le large, et promenez-vous en attendant le jour; sinon, il pourrait vous en cuire!...

Le guet avait entendu cet échange de paroles. Il s'en émut, et un sergent survint qui demanda ce que c'était.

— Capitaine, répondit la sentinelle, un homme est là-bas, en dehors de la poterne, qui voudrait bien être céans... Il m'a rompu la tête à force de me demander de lui ouvrir...

— Quel est-il?...

— Je ne sais, mon capitaine... J'ai crainte que ce ne soit quelque rôdeur de fossés, quelque espion déguisé... Parlez-lui, si bon vous semble... Mais quant à moi, m'est avis qu'il vaudrait mieux cent fois, pour le faire taire, lui dépêcher quelques traits dans le corps...

— Mais enfin, t'a-t-il dit le pourquoi de sa présence ici, à cette heure singulière?...

— Non, mon capitaine... Seulement il prétend que l'empereur ne sera pas fâché de le voir... Comme si sa majesté impériale avait souci de voir un rôdeur de nuit!...

Le sergent du guet se pencha en dehors des murs et cria à Lisvart :

— Ami, vous ne pouvez entrer céans... Ayez la patience d'attendre jusqu'au jour, qui est prochain.

— Capitaine, répondit Lisvart, si l'empereur savait ma venue, il serait peut-être plus aise que vous ne pensez... Par ainsi, ayez la courtoisie d'aller le prévenir que je lui apporte des nouvelles qui le réjouiront grandement.

Le sergent de bande, entendant cela et cherchant à reconnaître dans les ténèbres un peu claires celui qui lui parlait ainsi, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Ou votre parole me déçoit, ou vous êtes notre prince Lisvart?...

— Ami, dit Lisvart, parlez plus bas, je vous en supplie, sans me nommer davantage, car je suis en effet celui que vous dites, et il y aurait danger à ce qu'on le sût du côté où je suis... Vous le direz tout haut lorsque je serai à l'abri derrière des murailles... Pour l'instant, je suis en péril... Par ainsi, allez au plus vite vers l'empereur, afin que cette porte me soit ouverte...

— Ah! seigneur, soyez le bienvenu!... Prenez

encore un peu patience, s'il vous plaît : je ne fais qu'aller et venir.

En effet, le sergent, sans plus tarder, se rendit d'un pied léger auprès du chevalier de la Sphère qu'il trouva endormi, mais qu'il ne craignit pas d'éveiller, pour lui dire :

— Seigneur ! seigneur ! Lisvart, votre neveu, est présentement arrivé au pied des murailles, et il demande qu'on lui donne accès dans la ville...

— Comment? s'écria le chevalier de la Sphère. Mon neveu Lisvart?... Tu rêves, sans doute, mon pauvre gars !...

— Seigneur, répondit le sergent, vous savez que j'ai été élevé dès ma prime-jeunesse dans le palais même de l'empereur?...

— Oui ; eh bien ?

— Eh bien ! j'ai été à même de connaître votre neveu Lisvart... L'homme qui m'a parlé tout-à-l'heure, en dehors de la poterne dont vous avez la clef, c'est lui, c'est lui, vous dis-je !...

Périon n'hésita pas un plus long temps à croire à la parole du sergent du guet. Il se leva, jeta son haubert sur ses épaules, prit les clefs de la poterne, qui étaient sous son chevet, et s'en alla hâtivement vers l'endroit où était Lisvart.

Après quelques mots échangés entre eux deux, il ouvrit la poterne et reçut Lisvart à l'entrée. Lors, ils s'embrassèrent l'un et l'autre avec grande amitié, Périon s'étant aussitôt fait connaître en disant à Lisvart qu'il était son oncle et le fils d'Amadis.

— Ah ! seigneur, s'écria Lisvart, je suis plus aise de vous avoir retrouvé que d'avoir retrouvé ma liberté !...

— Mon cher neveu, répondit Périon, je suis d'avis que nous nous en allions en mon logis pour attendre le réveil de l'empereur, qui vous revevra avec un vif plaisir...

— Allons, dit Lisvart.

Lorsqu'ils furent tous les deux seuls, Lisvart lui raconta ce qui lui était arrivé depuis son départ de Constantinople jusqu'à cette dernière aventure avec Gradasilée.

— Votre Mélye est une sorcière bien maligne et bien maudite ! s'écria Périon. Elle voulait votre mort, qu'elle nous avait prédite le jour où elle envoya une comète enflammée au-dessus de cette cité... Votre Gradasilée me réconcilie un peu avec ces païennes-là, cependant... C'est la lance d'Achille, dont un côté guérissait les blessures que faisait l'autre côté...

— Dites-moi, je vous prie, mon oncle, demanda Lisvart, quel est ce chevalier de la Sphère dont on m'a parlé cette nuit à la poterne? Ce n'est pas un chevalier vulgaire, à en juger par la fiance qu'on paraît avoir en lui...

Périon sourit et apprit à son neveu pourquoi ce nom lui avait été donné. Puis il raconta, à son tour, ses aventures passées, sous la conduite de la demoiselle Alquife.

## CHAPITRE XV

Comment Mélye et Armato apprirent la disparition de Lisvart, et du déplaisir qu'ils en eurent l'une et l'autre.

Gradasilée, après avoir mis Lisvart en sauveté, était revenue vers la tente de son père.

Le vieux roi de l'île Géante était éveillé, contrairement à Armato et à Mélye, qui dormaient à leur aise, confiants dans la bonne garde des trente chevaliers.

Il se reprochait précisément en ce moment la condescendance qu'il avait montrée pour les désirs de sa fille Gradasilée, contrairement à ses propres sentiments. Au fond, ce vieil homme était très païen et il lui en coûtait beaucoup de solliciter pour qu'on ne grillât pas un chrétien.

Aussi sa colère fut-elle grande lorsque Gradasilée, sans lui faire connaître les motifs secrets qui l'avaient poussée à agir ainsi, lui apprit la disparition du prisonnier.

Le roi, bien ébahi, et encore plus malcontent, sortit presque de son lit pour outrager sa fille du tranchant de son épée, non sans cause, car, par cette folie de Gradasilée, l'entreprise des seigneurs du Levant sur Constantinople était désormais rompue! En outre, le vieux roi de l'île Géante avait été chargé de Lisvart, nonobstant les trente chevaliers, et il avait promis de le livrer quand on le demanderait.

Lors, Gradasilée, le voyant si animé contre elle, ne sut trouver de plus beau remède pour l'apaiser que de se jeter à ses pieds et de lui demander pardon.

— Encore, dit-elle, Sire, que je ne pense pas avoir fait offense en sauvant la vie à celui qui n'avait pas mérité la mort... Songez donc ! Je l'avais amené de Trébisonde sous ombre de bonne foi ; si j'avais su ce qui l'attendait ici, je l'aurais laissé là-bas... Par ainsi, Sire, je ne suis pas coupable..... D'ailleurs, je suis prête à souffrir, en son lieu et place, la mort à laquelle il avait été condamné, si cela peut vous être agréable, mon père...

— Ah ! mauvaise garce ! s'écria le vieux roi, tu me ruines et me tues aujourd'hui. Aussitôt qu'Armato sera averti de la fuite de son prisonnier, il ne manquera pas de me ravir ma terre et ma vie tout ensemble !... Et il aura raison, je le confesse.

— Sire mon père, répliqua Gradasilée, Armato n'en saura rien, parce qu'il apprendra par moi qu'il n'y a pas de votre faute en tout ceci, attendu que moi seule, ainsi que je le lui confesserai librement, ai mis fin à cette entreprise des princes du Levant sur Constantinople... Partant, qu'il fasse de

moi comme il lui plaira : la mort, au pis aller, me délivrera de tout tourment qu'il me saurait préparer !...

Gradasilée sut si bien mitiger la colère du roi par de douces paroles entremêlées d'abondantes larmes, que, finalement, il s'en tut, et, jetant un manteau sur ses épaules, il s'en vint au pavillon où dormait Armato.

— Quelles bonnes nouvelles m'apportez-vous donc, pour me réveiller de si grand matin ? demanda Armato.

— Ah ! seigneur, répondit tristement le roi de l'île Géante, demandez-moi plutôt quelle infortune j'ai à vous déclarer !...

— Une infortune? qu'est-ce donc? s'écria Armato, ne comprenant pas encore de quoi il était question.

Le roi de l'île Géante lui conta alors la perte de Lisvart et toute l'entreprise de Gradasilée.

— O dieux ! s'écria Armato, je vous ai donc bien gravement offensés, que vous m'envoyez une pareille punition !...

Puis, se tournant avec une extrême colère vers le vieux roi de l'île Géante, un peu interdit :

— Fuis, méchant ! lui cria-t-il; fuis, traître ! Ah ! notre affaire est belle, à cette heure !... Nous sommes tous perdus, par ta faute, vilain !... Aucun de nous ne sortira d'ici !... Tués ou esclaves, voilà notre lot futur, grâce à toi, perfide ....

Armato se démena tant et tant, que Mélye, couchée en un pavillon tout joignant, entendit le raffut qu'il faisait contre le pauvre vieux roi de l'île Géante, se leva hâtivement en chemise, sans se pourvoir d'aucun autre vêtement, et vint savoir d'Armato pourquoi il poussait des éclats de voix si désolés.

Armato lui en dit la cause. Alors vous eussiez pu connaître de quelle inconstance usent communément les femmes, je dis les folles, quand il leur advient quelque ennui qui les touche d'un peu près.

Celle dont je vous parle, ayant appris la fuite de Lisvart, le précieux prisonnier, le seul gage de la victoire des païens sur les chrétiens, celui qu'elle voulait faire brûler, ne sut pas tenir d'autre contenance, sinon de s'arracher les cheveux, de déchirer sa chemise et même sa chair propre.

Qui a jamais vu un chat lié par la queue et pendu en l'air, se mordre et se rendre ainsi cruel contre lui-même. Ainsi faisait Mélye ! Elle gesticulait d'une manière désordonnée et criait comme si elle eût déjà eu les pieds au feu.

Il advint naturellement qu'en entendant ce bruit strident, tout un chacun s'éveilla en sursaut, et, pensant être surpris par les ennemis, cria : Alarme ! alarme ! alarme !...

Tellement qu'en moins de rien le camp fut en grande rumeur, sans qu'on sût trop pourquoi ; et cette rumeur était si grande qu'on n'eût pas entendu Dieu tonner !

Les soudans de Perse et d'Alap, arrivés les premiers, ayant appris d'Armato de quoi il s'agissait, dissimulèrent soigneusement ce qu'ils en pensaient, en gens sages et bien avisés qu'ils étaient, et, par de belles paroles, ils trouvèrent moyen d'apaiser Armato et Mélye, en leur mettant devant les yeux le découragement qu'ils communiqueraient à leur armée en gardant plus longtemps ce maintien maussade et ce visage marmiteux.

— Puisque c'est le vouloir de nos dieux, ajoutaient-ils, que voulez-vous y faire? Voulez-vous vous irriter contre Jupiter, à qui il a plu que les choses allassent ainsi?... Peut-être l'avons-nous offensé par quelque faute que nous ignorons ; peut-être se venge-t-il à cette heure, et devons-nous l'apaiser par une conduite meilleure !... Retirons-nous donc vers lui, et tâchons de l'apaiser par nos prières, sans l'irriter davantage par nos sanglots et nos gémissements...

— Vous en prêcherez ce qu'il vous plaira, répondit Armato ; mais le paillard qui avait notre prisonnier en garde en mourra, ainsi que la garce qu'il a pour fille !...

— Seigneur, répliqua le soudan de Perse, vous avez affaire d'hommes, non de femmes. Ce paillard dont vous parlez est venu de pays lointain, et il s'est employé comme chacun a vu, quand il l'a fallu... Peut-être que, lorsqu'on l'aura entendu s'expliquer, on le trouvera plus innocent qu'il ne le paraît en cet instant... Par ainsi, avant de le mettre en jugement, laissez-le se justifier... Autrement, il se pourrait bien qu'il y eût mutinerie entre les soldats à ce propos, car, comme vous le savez, ni lui ni nous ne sommes vos justiciables... S'il est prouvé qu'il a failli, il sera alors puni par les princes du camp, et peut-être par ses gens propres !...

Ces seigneurs d'Alap et de Perse mirent en avant tant d'autres remontrances de la même éloquence, qu'Armato et Mélye finirent par se rapaiser un peu.

## CHAPITRE XVI.

Comment l'empereur et l'impératrice furent heureux de retrouver leur cher Lisvart, et comment celui-ci demanda à son oncle de l'armer chevalier.

Au point du jour, on eut vent, dans Constantinople, des menées des païens et du bruit qu'ils faisaient entre eux. De peur qu'ils n'échellassent et ne surprissent la ville, l'empereur et le chevalier de la Sphère firent mettre tout le monde en armes, jusqu'au moment où on vint leur annoncer que les païens commençaient à se retirer vers leur camp.

L'empereur ne savait encore rien du retour de son fils. Périon le lui amena bientôt, en lui disant avec une bonne grâce parfaite :

— Sire, j'ai pris cette nuit cet espion... Que vous plaît-il qu'on en fasse ? Faut-il le pendre ou le brûler ?

Le bon prince fut bien aise et bien ébahi, comme on peut croire. De grosses larmes lui tombaient des yeux en embrassant Lisvart, qui se mit à ses genoux et lui baisa les mains.

Sur ces entrefaites survinrent Languines et Abies

d'Irlande, lesquels, émerveillés de cette bonne aventure, s'avancèrent à bras tendus vers celui qu'ils ne comptaient plus revoir.

— Quel bon ange nous l'a donc rapporté? demanda Languines.

— Foi de mon corps, dit l'empereur, je suis si ravi de le voir, que je n'ai pas encore songé, en effet, à m'enquérir de cela auprès lui... Or ça, mon fils, dites-nous donc d'où vous venez et comment vous êtes entré céans.

Lisvart raconta tout. Puis, lorsqu'il eut tout raconté, il ajouta :

— Me voilà sain et sauf, grâce à notre Seigneur Dieu, et prêt à vous faire service, Sire...

— Savez-vous pourquoi cette alarme que nous avons surprise dans l'armée des païens?...

— Cette alarme vient uniquement de ma disparition... Mélye leur avait dit que la prise de Constantinople et votre ruine à tous dépendait de ma mort... Comme je suis vivant et bien vivant à cette heure, ils sont contrariés!...

— O mon enfant, reprit l'empereur, combien l'impératrice sera aise d'entendre ces bonnes nouvelles!... Allons la trouver au plus tôt, pour lui ôter la mélancolie qu'elle a eue tous ces derniers jours...

Ce que disant, l'empereur prit la main de Lisvart et le conduisit vers la chambre de l'impératrice, qui, précisément, se disposait à aller à la messe.

— Madame, lui demanda l'empereur en souriant, connaissez-vous ce gentilhomme?...

L'impératrice fut plus émerveillée que si des cornes lui fussent venues. Elle demeura pendant quelques instants sans pouvoir répondre une seule parole, ce qui fit sourire de nouveau l'empereur.

— C'est bien votre fils, oui, c'est bien lui, dit-il; regardez-le bien, car vous avez failli ne plus jamais avoir à le regarder... Il vient d'échapper à l'une des plus dangereuses aventures de sa vie... Le voilà maintenant assuré contre le péril : il est invulnérable comme Achille, plus invulnérable encore, même, n'est-ce pas, mon cher fils?...

— Oui, Sire, je l'espère, répondit Lisvart en souriant.

— Il y a dans son aventure, reprit l'empereur, un vêtement de femme qui a joué un rôle important, le plus important et le plus respectable peut-être qu'ait jamais joué robe de femme depuis que le monde est monde et que les femmes s'habillent!... Car, c'est sous cette couverture qu'il a passé à travers le camp de nos ennemis, qui ont eu l'alarme dont vous avez pu entendre quelques éclats...

— Béni soit le nom de Dieu! répondit l'impératrice en baisant Lisvart mille et mille fois avec une tendresse passionnée, et sans vouloir le lâcher.

Elle le garda ainsi accolé, dans ses bras, sur son giron, jusqu'à l'heure du dîner.

Pendant le repas, Lisvart n'eut pas le temps d'avoir la bouche pleine, car ce fut à qui l'interrogerait pour lui faire raconter pour la dixième fois ses aventures. Lui-même avait aussi à interroger, pour savoir ce qui s'était passé en son absence, et on le mit au courant du mieux que l'on put.

Vers la desserte, il dit au chevalier de la Sphère :

— Mon oncle bien-aimé, je suis parti de cette ville, comme chacun sait, pour commencer votre quête, le bruit ayant couru que vous étiez perdu. Le motif principal de mon entreprise, je vous le confesse, c'était que je voulais être armé chevalier de votre main... Aussi vous cherchais-je âprement, car c'était chez moi un furieux désir. Il me semblait que, frère de mon père et fils du bon chevalier Amadis, vous ne pouviez que me porter doublement bonheur en me conférant de vos mains l'ordre de chevalerie... Par ainsi, puisque nous nous sommes retrouvés, mon bien-aimé oncle, je vous supplie humblement de m'armer chevalier demain même, devant la poterne par laquelle je suis entré cette nuit, afin que nos ennemis en aient plus tôt connaissance. Par ce que j'ai appris moi-même, au milieu d'eux, c'est précisément ce qu'ils redoutent le plus, et ce dont ils recevront le plus d'ennui.

— Mon cher neveu, répondit Périon, là où est l'empereur, je m'abstiens et suis excusé de m'abstenir. Adressez-lui donc votre requête.

— L'empereur me pardonnera, s'il lui plaît, dit Lisvart, je le supplie humblement de m'aider au contraire à obtenir de vous que vous me fassiez cet honneur.

— Je vous en prie, dit l'empereur en se tournant vers le chevalier de la Sphère.

— Puisque cela plaît à tous deux, cela me plaît aussi, répondit ce dernier. Demain matin donc, je ferai ce qui sera en mon pouvoir de faire à ce propos. Par ainsi, beau neveu, tenez-vous prêt, et faites la veille des armes comme il en est coutume.

Lisvart remercia bien humblement Périon, et, lorsque la nuit fut venue, il entra, accompagné de maints prud'hommes, dans la chapelle, où il demeura en oraison jusqu'au soleil levant.

## CHAPITRE XVII

Comment Lisvart fut armé chevalier par son oncle Périon de Gaule, fils du grand Amadis, et des choses merveilleuses qui advinrent à ce propos.

Au point du jour, Périon alla chercher Lisvart pour le préparer à la cérémonie qui devait avoir lieu publiquement, en face de l'armée ennemie, suivant son propre désir.

Lisvart se lava le visage et se laissa couper les cheveux; puis il entra au bain pour se purifier, comme il convenait, en vue d'une si solennelle cérémonie. On le fit ensuite coucher quelques instants sur un lit préparé à cet effet, pour symboliser le repos qui attend, au bout de leur carrière, ceux qui ont employé leur vie à secourir les faibles et à venger les opprimés.

Après ce repos de quelques instants, Lisvart dut revêtir une chemise blanche, comme avertissement

de l'état de pureté dans lequel il devait désormais tenir son corps et son âme.

Par-dessus cette chemise blanche, Lisvart endossa une robe écarlate, destinée à l'avertir qu'en sa qualité de chevalier il devait dorénavant être prêt en toute occasion à répandre son sang pour Dieu et l'Eglise. Les bottes brunes qu'on lui fit chausser devaient lui rappeler continuellement qu'il était venu de la terre et qu'il devait y retourner un jour ou l'autre. Quant à la ceinture dont on entoura ses reins, elle symbolisait le courage dont il devait s'environner, ainsi que la chasteté qu'il était tenu d'observer.

Lorsqu'il en fut là, Périon le prit par la main, et tous deux, suivis du géant Argamont et de son petit-fils Ardadil, s'en allèrent au lieu marqué pour la cérémonie.

Un grand théâtre avait été rapidement élevé à l'extérieur de la poterne, de façon à ce que les païens pussent voir à leur aise ce qui allait se passer; et, pour les contenir dans le respect, l'empereur fit sortir une vingtaine de mille de gens d'armes, pour sa sûreté personnelle et celle des personnes qui devaient se trouver avec lui sur l'échafaud, c'est-à-dire Lisvart, Périon, les deux géants et maints autres seigneurs de sa cour.

Quant aux dames, naturellement friandes de ce spectacle, des places leur avaient été ménagées, non sur cet échafaud, où elles eussent été trop exposées, mais sur les murailles mêmes de la ville. La place était merveilleusement choisie, car elles pouvaient tout voir sans danger, et la cérémonie, et les mouvements de troupes des païens, et l'intérieur de la ville.

Les précautions de l'empereur furent inutiles. Les païens, ébahis, ne songèrent pas un seul instant à courir sus aux gens d'armes des chrétiens aventurés hors des murailles; ils ne firent aucune démonstration hostile, et se contentèrent d'assister de loin au spectacle de l'ordination de Lisvart comme chevalier, spectacle placé là à leur intention et comme une bravade aux enchantements de la vieille Mélye.

Lors donc, l'empereur parut, ayant à ses côtés Lisvart et Périon, et les applaudissements retentirent.

Lisvart se mit à genoux, et Périon lui donna la colée, en lui disant :

— Souvenez-vous, chevalier, de la colée que reçut le grand martyr Jésus-Christ : c'est en son nom et en son honneur que je vous la donne... Souvenez-vous également, chevalier, que vous ne devez jamais rien dire contre la vérité et contre votre conscience... N'oubliez jamais d'entendre la messe, de jeûner tous les vendredis en souvenir de la passion de Jésus-Christ, et, enfin, de venir en aide à toute dame ou demoiselle qui en aurait besoin : c'est le plus sûr moyen d'acquérir de l'estime et de la gloire...

— J'entendrai la messe, répondit Lisvart, je jeûnerai tous les vendredis, je ne ferai aucun mensonge, j'honorerai les dames et je ne craindrai pas, pour les soutenir, d'essuyer les plus grandes fatigues.

Si Lisvart n'avait pas eu l'esprit si préoccupé de la princesse Onolorie, il eût entendu le murmure flatteur qui accueillit ses paroles, lequel murmure venait, comme bien l'on imagine, du côté des murailles où étaient les dames de la cour et l'impératrice elle-même.

Mais Lisvart ne songeait en ce moment qu'à la princesse Onolorie, et c'était à propos d'elle surtout qu'il venait de faire ce vœu et de prendre cet engagement si vivement applaudi.

Après la colée, Périon chaussa l'éperon droit au nouveau chevalier, en lui disant :

— Chevalier, voici quelle est la signifiance de ces éperons attachés à vos talons, lesquels sont destinés à faire obéir votre cheval à tous vos vouloirs : ce sont les élans intérieurs de votre âme qui l'exciteront à aimer Dieu profondément et à défendre sa loi avec courage.

— Je m'en souviendrai, répondit modestement Lisvart.

Il s'agissait maintenant de lui ceindre l'épée.

On chercha partout : elle avait été oubliée!

C'était un contre-temps fâcheux. Déjà on se disposait à l'aller quérir au palais, lorsque l'empereur, qui ne voulait pas qu'il y eût, à cause de cela, retardement à la cérémonie, commanda aussitôt au géant Argamont, à cause de sa grande taille, de décrocher l'épée qui se trouvait au-dessus du portail.

C'était l'épée du feu roi Lisvart, si regretté, que l'empereur avait fait mettre, en mémoire de lui, au poing d'une vieille statue d'Apollidon qui se trouvait précisément là tout exprès pour cela.

Argamont, sans plus tarder, obéit au commandement de l'empereur, et, en conséquence, il se haussa pour atteindre cette épée. Mais, au moment où il allait y atteindre et s'en emparer, un éclair déchira la nue, le tonnerre gronda avec un fracas horrible, et la statue tomba, brisée en plusieurs morceaux...

Chacun était déjà terrifié : on le fut bien davantage, lorsqu'on vit sortir des débris de cette statue d'Apollidon un lion de grandeur surnaturelle, l'œil furieux, les narines dilatées outre mesure, la crinière hérissée, et les flancs traversés d'une merveilleuse épée dont le pommeau, formé d'une escarboucle, étincelait comme feu.

Ce fut bien pis encore lorsqu'on vit ce lion marchant droit vers Lisvart en poussant de rauques et terribles rugissements. Beaucoup de gens se sauvèrent et beaucoup de femmes s'évanouirent. Seuls, l'empereur et ses compagnons d'estrade ne bougèrent pas, quoique très émerveillés, comme tout le monde, de ce spectacle inattendu.

Au même moment tomba du ciel un petit coffret d'émeraude qui renfermait une lettre où se trouvaient écrits ces mots :

*« Le grand, le sage Apollidon a forgé de sa propre main l'épée que cette bête présente au bon chevalier qui, au temps où elle apparaîtra, sera armé de la main du fils du brave lion.*

*« Que nul autre que lui ne s'aventure à l'enlever: il en adviendrait mal. »*

Cela devenait de plus en plus merveilleux et

mystérieux, comme on voit. Chacun s'interrogeait pour savoir ce que cela voulait dire, et aussi pour savoir ce qu'il y avait à faire en cette occurence, lorsque l'empereur, qui ne voulait pas que cette situation se prolongeât, ordonna que l'on passât outre.

Lisvart alors, se recommandant mentalement à la belle princesse Onolorie, s'avança vers le lion, qui rugissait toujours formidablement, il y porta courageusement sa main sur l'épée au pommeau d'escarboucle.

Tout-à-coup, la terre trembla, le tonnerre recommença à gronder, une fumée épaisse sembla sortir de partout, et l'on vit flamboyer dans l'air, au-dessus de la ville de Constantinople, l'épée menaçante de l'enchanteresse Mélye... Puis, après avoir tournoyé comme une comète sur la cité épouvantée, cette épée décrivit une courbe fulgurante et vint s'abattre avec un sifflement horrible sur la tête de Lisvart, qui tomba foudroyé à côté du lion...

Des cris d'effroi retentirent de tous les côtés. L'impératrice, surtout, en voyant ainsi son cher Lisvart frappé, ressentit une douloureuse commotion de ce coup fatal, à l'endroit du cœur : elle crut sa dernière heure arrivée, et elle s'évanouit entre les bras de ses femmes en recommandant son âme à Dieu.

Mais bientôt le calme se rétablit, le ciel s'éclaircit, les éclairs cessèrent, le tonnerre ne gronda plus, la fumée se dissipa, et l'on aperçut le jeune chevalier Lisvart étendu, dans l'immobilité la plus complète et tenant au poing l'épée merveilleuse, auprès du cadavre de l'affreuse Mélye, lequel puait déjà comme une véritable charogne.

On crut Lisvart mort, on s'empressa autour de lui : il n'était qu'évanoui, fort heureusement.

L'empereur ordonna qu'on l'emportât au palais et qu'on lui otât l'épée qu'il tenait, jusqu'à ce qu'il eût recouvré santé. Et, comme on en était là, un chevalier apporta le fourreau et la ceinture sur laquelle il y avait, tracés, plusieurs caractères indéchiffrables pour l'heure présente. Il avait trouvé ces deux objets parmi les débris de la statue d'Apollidon.

Lisvart une fois mis en son lit, l'empereur assembla ses chevaliers pour délibérer au sujet du cadavre de Mélye. Quelques-uns furent d'avis de le renvoyer à Armato ; mais le plus grand nombre, à cause de la mort qu'elle avait décidée à l'endroit de Lisvart, le plus grand nombre opta pour qu'elle fût brûlée publiquement, et ses cendres jetées au vent.

## CHAPITRE XVIII

Comment les païens, après ces divers événements, reprirent cependant courage, surtout lorsque des renforts leur arrivèrent, et comment, au moment où ils comptaient le mieux prendre Constantinople, une flotte arriva au secours de cette ville.

Les païens furent bien ébahis, comme on suppose, de tous ces événements. Ils étaient navrés et découragés, malgré les remontrances que pouvaient leur faire leurs chefs.

Deux choses, cependant, finirent par les réconforter. La première, ce fut le secours que leur apportèrent Grifilant, roi de l'île Sauvagine, et Pintiquinestre, reine des amazones, l'un avec cinq mille sauvages, l'autre avec six mille femmes guerrières.

Le second réconfortement leur vint de l'espérance qu'ils eurent de conquérir Constantinople avec ce double secours, et de la piller, saccager, brûler et violer.

Pintiquinestre et Grifilant sollicitèrent d'Armato et des autres l'honneur du premier assaut, ce qu'on leur accorda aisément.

En conséquence, ils ordonnèrent aux capitaines qu'ils avaient amenés de tenir leurs gens prêts pour faire leur devoir aussitôt qu'il leur serait commandé.

D'un autre côté, ceux de la ville continuaient à la remparer, à faire les tranchées, les plateformes nécessaires à la défense, bien décidés à combattre jusqu'à la dernière extrémité plutôt que de tomber entre les mains des païens.

Aussitôt que l'aube du jour parut, Grifilant et Pintiquinestre s'approchèrent des murailles avec leurs gens, lesquels poussèrent leur cri accoutumé qui les faisait ressembler à une troupe de geais et de pies agacés, et, la tête baissée, montèrent furieusement à l'assaut.

Mais les archers et les arbalétriers étaient à leur porte, sur le rempart : ils tuèrent un grand nombre d'assaillants parmi lesquels beaucoup d'amazones et de sauvages.

Malheureusement, les gens de Pintiquinestre et de Grifilant passèrent outre, et entrèrent dans la ville. Ce fut alors un combat corps à corps, main à main, où les chrétiens n'eurent pas toujours l'avantage. Les sauvages tiraient si dru leurs flèches, que les écus des assiégés en étaient couverts et hérissonnés.

La reine Pintiquinestre, voulant témoigner de sa vaillance, s'avança, une corsègue au poing, à la rencontre du chevalier de la Sphère, qui, sans respect pour son sexe, l'eût volontiers abattue si ses

amazones ne fussent venues à temps pour la lui arracher.

— Ville gagnée! ville gagnée! crièrent ces guerrières forcenées en forçant les chrétiens à rompre devant leur charge impétueuse et furibonde.

Elles se trompaient : la ville n'était pas encore gagnée pour elles. Argamont, Lisvart et le chevalier de la Sphère, repoussés d'abord, voulurent jouer quitte ou double, et ils revinrent avec âpreté sur leurs ennemis. Ceux-ci perdirent bientôt leurs avantages, non, cependant, sans causer de grands dégâts aux chrétiens, car ces sauvages et ces amazones se battaient bien, il faut l'avouer.

Pendant ce temps, Armato et les califes, qui assaillaient les autres endroits de la ville, n'épargnaient pas non plus leurs personnes afin de donner à leurs gens l'exemple du courage et de l'héroïsme. Ils échellaient et faisaient tout ce que gens de cœur devaient faire en pareille occurrence. Malheureusement pour eux, après quelques avantages qui leur permettaient d'en espérer de plus grands, ils se rencontrèrent face à face avec les princes Saluder et de Brandalie, lesquels les reçurent plus vivement qu'ils ne le pensaient, tellement que plus de dix mille Turcs et Perses furent renversés morts par terre.

Toutefois, à dire vrai, pendant quelques heures, il fut assez impossible de juger à qui allait appartenir le succès définitif de cette journée. Deux taborlans amenèrent gens frais à la rescousse des païens, et le soudan d'Alap, en personne, vint à la tête de quarante mille hommes, pour conquérir la place, qui fut alors sur le point d'être conquise.

Si la pauvre cité était ainsi tourmentée par terre, elle ne l'était pas moins par mer.

Le guet du roi de Bougie venait de signaler en la voie de la Montagne-Défendue une puissante flotte qui s'avançait, sans aucun doute, au secours des chrétiens. On en avertit ceux qui assaillaient le port, et le roi de Gilofle dépêcha un brigantin pour aller reconnaître cette flotille et juger de ses intentions.

Le brigantin obéit, et, presque sans coup férir, il captura un petit navire qui servait d'avant-garde aux autres. Tournant voile alors, il ramena sa prise vers le roi de Gilofle et le roi de Bougie.

— D'où veniez-vous et où alliez-vous? demanda le roi de Bougie au patron du navire capturé.

— Sire, répondit cet homme, nous allions avec les autres pour faire lever le siége de Constantinople. Au moment où l'on nous a pris, mes compagnons et moi, nous allions faire de l'eau douce. C'est ainsi que nous n'avons pu éviter votre brigantin.

— Etes-vous beaucoup?

— Oui, Sire, beaucoup plus que vous ne pensez.

— Et de quelle contrée?

— De partout, Sire.

— Mais encore?

— De Rome, de Sobradise, d'Espagne, de la Grande-Bretagne, d'Irlande, d'Ecosse, de Norvége, de Sansuègne, de Bohême, de Montgaze, de Suesse et de Tésifante.

— Vraiment, voilà belle compagnie!

— Belle et bonne compagnie, en effet, Sire. Mais attendez, je n'ai pas encore tout dit...

— Il y a encore quelque chose?

— Oui, Sire.

— Dites, alors.

— Ces jours passés, l'empereur de Trébisonde et les rois de Californie et de Sibernie se sont joints à nous, et je puis vous assurer que celui qui a vu cette assemblée de vaisseaux a le droit de se vanter d'avoir vu la plus belle chose du monde...

Les rois de Bougie et de Gilofle ne perdirent pas un moment pour avertir Armato de ce qui se passait, et des dangers sérieux qui les menaçaient dans un temps prochain.

Mais, malgré leur diligence et leurs précautions, la nouvelle de l'arrivée de la flotte chrétienne se répandit avec la rapidité de l'éclair dans l'armée des païens, qui commencèrent à perdre cœur et à se retirer petit à petit de la presse.

Les assiégés, étonnés de cette volte-face, ne savaient déjà plus quoi penser, et ils ne comprirent que lorsque l'un d'eux, en faisant le guet au haut d'un clocher, vint avertir l'empereur de l'arrivée de la flotte à voiles déployées.

Je vous laisse à penser si cette nouvelle fut bien reçue!

L'empereur, ne pouvant en croire ses oreilles, voulut du moins en croire ses yeux, et il s'en vint, accompagné d'aucuns des siens, vers le port, d'où il aperçut ce secours tant espéré.

Devant la flotte des navires alliés marchait une caraque, grande au possible, sur laquelle, en guise de pilotes, de mariniers et de soldats, on ne voyait autre chose que singes plus verts qu'émeraudes, tenant chacun un arc bandé.

Tant plus cette caraque approchait, tant plus les assiégés la trouvaient admirable, et non sans cause, car, outre l'étrangeté que présentaient les bêtes qui la montaient, elle était encore bâtie selon le dessin et portrait de l'Ile Ferme.

Cette caraque prit terre; les ancres furent jetées, les planches aussi, et l'on vit alors apparaître Alquife, accompagnée de neuf autres demoiselles, toutes vêtues de taffetas cramoisi, et portant, chacune d'elles, une harpe dont elles sonnaient divinement.

Et les suivait de près, le très puissant Amadis, roi de la Grande-Bretagne, tenant par la main la reine Oriane, vêtue d'un drap d'or historié.

Derrière Amadis et Oriane venaient Urgande-la-Déconnue, l'empereur Esplandian et l'impératrice Léonorine, puis Carmelle, et, tout joignant, don Galaor, Briolanie, le roi Florestan et sa femme, le roi Agraies et Olinde, le roi de Bohême, Grasandor, Mabile, puis Gandalin et sa femme.

Enfin, tout derrière, marchaient maître Hélisabel et Ardan-le-Nain, portant l'armet d'Amadis et l'écu vermeil que lui avait donné Alquife.

Or, sachez que cet étrange vaisseau avait atteint la flotte chrétienne, il n'y avait pas encore une heure, et devancé, à force de rames, tous les autres navires, galères, flûtes, etc., sans qu'aucun capitaine ou patron eût trouvé moyen de l'aborder pour savoir quels passagers ils conduisaient...

Avant que je ne continue, il me semble que vous devez entendre comment les seigneurs et dames

de l'Ile Ferme furent tirés de leur enchantement, comment ce vaisseau leur fut baillé si fort à propos pour venir au secours de l'empereur.

## CHAPITRE XIX

Comment les rois et reines, dames et demoiselles, seigneurs et chevaliers enchantés en l'Ile Ferme, se réveillèrent.

C'était Apollidon, le premier de tous en magie et en astrologie, qui, prévoyant les affaires qui devaient advenir au vieil empereur de Constantinople, avait préparé l'enchantement du lion et de l'épée conquise par le jeune Lisvart au moment de son ordination comme chevalier.

Apollidon avait si bien ouvré cet enchantement que d'autres devaient le suivre, et qu'à l'heure où cette merveilleuse épée serait tirée des flancs de ce lion, le sommeil des seigneurs de l'Ile Ferme serait aboli.

Quant à Mélye, qui ne s'était conservée si vieille au delà des limites fixées par la nature que grâce à son art nécromancien, son heure était arrivée, à elle aussi, puisque sa vie était subordonnée à la mort de Lisvart. Lisvart continuant à vivre, Mélye devait cesser de vivre : son corps devint cendre, et son âme fut portée à Lucifer, comme lui revenant de droit.

Or, à l'heure même où les choses que nous avons racontées se passaient en Thrace, le roi Arban de Norgales arrivait en l'Ile Ferme, où il était déjà venu plusieurs fois pour conjurer le Seigneur Dieu de rendre à la vie et à la lumière tous les princes et princesses qui étaient retenus enchantés dans le palais d'Apollidon, lequel était si bien couvert de nuages, depuis l'heure où Urgande y avait fait ses conjurations, qu'on n'y voyait pas apparence de murailles.

Arban fut bien ébahi, cette fois, lorsque la nuée obscure, qui couvrait ce palais, tomba comme un brouillard. Petit à petit, cette maison superbe reconquit sa première forme et sa première splendeur, ce qui permit à Arban de s'y aventurer sans crainte.

Il vint donc en la Chambre Défendue, où il aperçut Amadis endormi, tenant encore son épée nue au poing. Il le tira par la main, et si fort, qu'Amadis, réveillé en sursaut, lui demanda avec colère ce qu'il voulait.

— Sire, répondit Arban, il y a dix ans et plus que vous vous êtes ainsi oublié... Pour Dieu! sortez de cette misère!...

— Ai-je donc tant dormi? demanda Amadis, étonné.

— Oui, certes, répondit Arban. Et tenez, voyez encore madame Oriane et les autres, quelle contenance ils ont!...

Amadis, de plus en plus étonné, s'approcha d'Oriane, la secoua et la réveilla.

— Ma dame, lui dit-il, vous avez trouvé le repos aussi bon que moi, à ce qu'il paraît... Mais c'est assez dormi, ce me semble.

Oriane, qui croyait vraiment qu'il n'y avait qu'un jour qu'Urgande l'avait assise en sa chaire, demanda à Arban comment il en était autrement.

Arban lui raconta comment tout s'était passé.

— Voyez encore ces autres dames et ces autres seigneurs, ajouta-t-il, ils dorment d'un somme plus profond que je ne saurais dire.

— Sur mon Dieu, répondit Oriane, Urgande nous avait bien déçus!...

Oriane alla alors à Galaor, à Esplandian et à tous les autres, qu'elle éveilla, et auxquels elle raconta ce que lui avait raconté à elle-même Arban de Norgales.

Jamais gens ne furent plus étonnés. A peine pouvaient-ils croire ce que leur en disait la reine Oriane, et ce ne fut qu'en apercevant et en entendant Ardan-le-Nain ronfler comme un bienheureux, qu'ils commencèrent à soupçonner la vérité.

Chacun éclata de rire, et Amadis, donnant un coup de pied à Ardan, lui dit :

— Ardan, mon ami, tu rêves trop longtemps!... Va seller et brider mon cheval!...

Ardan-le-Nain tout étourdi, et du coup de pied, et de la présence de tout ce monde qui lui riait au nez, se leva machinalement pour obéir à son maître, et, croyant trouver la porte, il se mit à courir tout autour de la chambre, comme un homme ivre.

La risée générale s'en augmenta d'autant, comme bien on pense, et semblablement, quand on entendit ronfler aussi maître Hélisabel, tenant encore en mains le livre qu'Urgande lui avait baillé dix ans auparavant.

— En bonne foi, maître, lui cria Esplandian en le tirant rudement par la manche, c'est trop songé!... Vous avez pris, paraît-il, tant de plaisir à ce livre que vous vous êtes endormi dessus et pendant un long temps... Réveillez-vous, beau sire, et dites-nous ce que vous avez trouvé de nouveau pendant votre rêverie...

Maître Hélisabel, ébahi comme s'il venait de tomber des nues, ouvrit les yeux, et, se trouvant en tel état, il répondit à l'empereur :

— Sur mon Dieu, Sire, je n'ai jamais si longtemps au poing livre que j'étudiasse moins que j'ai fait de celui-ci!... Tout ce que je me rappelle, c'est que de l'heure où Urgande me l'a mis entre les mains, je me suis endormi...

Lorsque tous furent ainsi réveillés de leur copieux sommeil, le gouverneur de l'Ile Ferme s'en vint dire à Amadis que deux vaisseaux étaient arrivés au port.

— Dans l'un, ajouta-t-il, se trouve Urgande-la-Déconnue, et dans l'autre, une demoiselle qui n'est accompagnée, en fait de pilotes et de matelots, que de singes verts comme émeraudes; son vaisseau est le plus beau et le mieux équipé du monde...

Le gouverneur avait à peine fait ce message, qu'Urgande entra.

Chacun, alors, d'aller la recevoir et de l'accoler avec force démonstrations d'amitié.

— Quand je vous ai enchantés ici, leur dit-elle en souriant, mon intention n'était autre que de prolonger votre vie et de laisser couler les périls et dangers de mort qui vous fussent indubitablement survenus sans le dormir qui vous a tant duré. Or, il a plu au Seigneur de vous rappeler au monde des éveillés et des vivants par la conquête qu'a faite votre fils Lisvart, mon cher Esplandian, d'une épée qui lui était depuis un long temps destinée par Apollidon... J'ai à vous annoncer présentement qu'Alquif, le plus grand magicien du monde, vous envoie sa fille, avec la caraque et les singes qui la montent, laquelle caraque vient d'arriver au port pour vous prendre tous et vous mener à Constantinople, que les païens ont de rechef assiégée.

— Que s'est-il donc passé durant notre sommeil? demanda Amadis.

— Je ne vous ferai pas, répondit Urgande, un long récit des choses survenues depuis le jour où je vous ai enchantés céans... Je me contenterai de vous conseiller de vous embarquer incontinent, et de suivre la demoiselle Alquife là où elle vous conduira.

Alquife survint précisément sur cette parole.

— Princes et princesses, dit-elle après avoir fait une grande révérence à Amadis et à sa compagnie, Alquif mon père vous prie, par ma bouche, pour votre bien et celui de la chrétienté, de venir vous embarquer dans ma caraque, qui vous conduira en un lieu où vous aurez certainement honneur et plaisir...

Chacun n'hésita pas à obéir à cette requête, et Urgande ayant conseillé de s'embarquer sans plus tarder, seigneurs et princesses descendirent vers le port et montèrent dans le navire conduit par les singes verts.

Ils arrivaient en Thrace le jour même où la flotte chrétienne s'approchait de Contantinople.

## CHAPITRE XX

Comment le vieil empereur de Constantinople reçut Amadis et ses compagnons, sans oublier Ardan-le-Nain.



n imagine aisément la joie qu'il y eut de part et d'autre, au débarquement de la caraque dans la rade de Constantinople.

L'empereur courut, les bras étendus, vers Amadis et son fils Esplandian, les accola et leur dit, la larme à l'œil :

— Mon frère, que le Seigneur soit loué et remercié à cause de votre retour tant désiré!... Hélas! je n'eusse jamais osé espérer qu'un tel bonheur dût m'advenir avant l'heure de ma mort!..

— Mon frère, répondit Amadis, celui qui n'oublie jamais ceux qui ont confiance en lui, savait bien ce qui était nécessaire à vous et à nous... S'il nous a tirés des ténèbres dans lesquelles nous étions endormis depuis de si longues années, ç'a été pour que nous pussions venir vous aider à purger la terre chrétienne de cette gent maudite, qui vous a causé tant d'ennuis...

Oriane s'avança à son tour vers l'empereur, qui la baisa gracieusement et lui dit :

— Par ma foi, madame, je reçonnais à présent surtout que je n'ai jamais été aussi heureux que je le suis, ayant si bel et si bon secours qu'est le vôtre!...

— Seigneur, répondit Oriane, à cause de votre équité, de votre sagesse et de votre bonté, les femmes doivent, aussi bien que les hommes, venir à votre secours : c'est pour cela que je suis venue.

Les autres rois, seigneurs, dames et demoiselles de la troupe d'Amadis s'en vinrent à leur tour auprès de l'empereur pour lui faire leur révérence, et, pendant qu'ils s'acquittaient de cette cérémonie, survinrent le chevalier de la Sphère et Lisvart.

L'oncle et le neveu, faisant une grande révérence à Amadis, voulurent lui baiser les mains, ce à quoi Amadis se refusa, sans trop savoir à qui il refusait cela, car il n'avait encore regardé Périon et Lisvart que de profil et il ne les avait pas reconnus.

Le vieil empereur, remarquant cela, ne put s'empêcher de rire.

— Ne les avez-vous donc jamais vus? demanda-t-il à Amadis.

— Par mon Dieu! non, que je sache, répondit le roi. Mais, à considérer la couleur de leurs hauberts, ils donnent bien à entendre qu'ils sont hardis et preux aux armes.

— Vous dites juste, reprit le vieil empereur. Vous pourriez ajouter qu'ils ressemblent aux fils des meilleurs chevaliers de la terre, car cela est aussi. Savez-vous desquels je veux parler?...

— Non, en vérité, répondit Amadis.

— Eh bien! reprit l'empereur en désignant Périon, celui-ci est le fils du chevalier de la Verte Epée, qui défit l'Endriague, et de cet autre est mère ma fille Léonorine qui me le laissa sur les bras plus amoureux de la tette que des armes...

A cette parole, il y eut une explosion de cris et de joie et un bruissement agréable de baisers. Oriane et l'impératrice Léonorine coururent embrasser, l'une Périon et l'autre Lisvart, quasi ravies d'une si grande aise que de grosses larmes leur tombaient des yeux.

— Sur mon âme, dit le vieil empereur, en s'adressant à Oriane et à Léonorine, je m'applaudis de les avoir eus tous deux... Leur présence a si fort contribué au succès de nos armes, que Constantinople peut se dire heureuse de les avoir eus pour ses défenseurs... Il est certain que, vu mon vieil âge, je n'eusse pu résister au travail qui était requis pour supporter les malheurs et les misères qui m'ont assailli depuis le jour où vous m'avez abandonné, et que j'ai dû reprendre le gouvernement de cet empire, aux lieu et place de mon bien-aimé fils Esplandian!...

Pendant que ce bon vieillard parlait ainsi, Galaor remarqua qu'il était encore armé, et même qu'il y avait d'aucunes pièces de son harnois qui portaient des traces toutes fraîches de sang, ce

qui prouvait qu'il s'était mêlé à l'action contre les païens, tout comme les jeunes.

— Par mon Dieu, Sire, lui dit-il, bien mal avisé serait celui qui prétendrait que vous avez dormi durant toutes ces affaires, car ces armes dont vous êtes couvert prouvent éloquemment que vos vieux ans n'ont pu amoindrir l'effort de votre courage, comme vos ennemis en ont fait l'expérience... Je regrette beaucoup, je vous jure, de n'avoir pas été à vos côtés durant les heures d'âpre combat; je vous aurais prouvé, à mon tour, le désir que j'ai de vous servir...

— Seigneur Galaor, répondit le vieil empereur, nos ennemis ne se sont pas encore tellement éloignés, qu'il y ait impossibilité à ce qu'ils nous reviennent voir avant la nuit... Mais puisque Dieu a eu assez de souvenance de moi pour vous ramener ici, j'espère que le malheur tombera sur eux, non sur nous... J'y compte d'autant plus, ajouta galamment le vieil empereur en embrassant la reine Briolanie et les autres dames, que nous sommes accompagnés de ces anges qui, à eux seuls, suffiraient pour chasser tous les diables de ce monde, s'ils étaient tous sortis d'enfer pour venir habiter parmi nous.

— Ah! Sire, répondit Briolanie, si c'est par les femmes que doivent être chassés les païens qui sont venus endommager la Thrace, je serai la première à prendre la lance et le haubert pour leur rompre la tête!...

L'empereur sourit de cet accès d'enthousiasme et remercia affectueusement. Puis il alla embrasser Florestan, qui mit le genou en terre pour lui baiser les mains.

— Par mon chef, bon roi Florestan, lui dit-il en le relevant, vos prouesses fleurissent comme votre nom, et c'est probablement pour les augmenter encore que vous avez pris la peine de venir au secours de ce bon vieillard, quasi sec et caduc!...

— Sire, répondit Florestan, pour votre service, je serai toujours vert et fleuri.

— Dieu vous en sache gré, comme moi, dit l'empereur.

Puis, avisant à quelques pas de là Mabile, Olinde et la reine Sardamyre, il les baisa avec courtoisie, Olinde surtout, à qui il dit:

— Madame, ceux qui ont fréquenté les Espagnes m'ont autrefois assuré que votre nom, en cette langue, signifie Beauté... Je le crois d'autant plus volontiers aujourd'hui, en vous contemplant et en vous admirant... Si la beauté se perdait, d'aventure, on la retrouverait en vous.

Olinde rougit, et Agraies, prenant alors la parole pour elle, répondit à l'empereur:

— Sire, si madame Olinde a pris ainsi ce bon visage que vous lui trouvez, c'est pour se présenter devant vous, comme ont fait ces autres dames, toutes aussi agréables qu'elle, sinon davantage.

— Mon cousin, reprit l'empereur, vous avez tant fait pour moi, qu'il me sera difficile de le reconnaître comme vous le méritez.

Cela dit, le vieil empereur tourna ses regards d'un autre côté, et il aperçut Grasandor, roi de Bohême, qui jusque-là s'était tenu à l'écart.

— Ah! mon grand ami, lui dit-il gracieusement, je ne suis pas étonné de vous voir en cette grave occurrence!... Vous êtes toujours là quand il y a montre de dévouement et de vaillance à faire...

— J'ai toujours, Sire, le même désir de vous servir, répondit Grasandor; et voici madame Urgande qui vous en jurera pour moi.

— Ah! madame, dit le vieil empereur qui n'avait pas encore aperçu Urgande, vous m'avez fait tort de votre présence... J'espère bien que vous le réparerez en demeurant longtemps céans.

— Sire, répondit-elle, ce que j'ai fait jusqu'ici l'a été en bonne part, comme vous pouvez en juger, puisque je vous amène des amis et des défenseurs...

— Je vous crois et vous remercie, madame.

Ainsi reçut tout le monde, ce bon vieillard, leur faisant à tous l'honneur qu'ils méritaient. Gandalin, la demoiselle de Danemarck, Carmelle, maître Hélisabel, ne furent pas oubliés!...

Ardan-le-Nain seul le fut, à cause de sa petite taille, qui ne permettait pas de le découvrir parmi la foule. Mais lui, voulant réparer cet oubli, sortit des rangs et alla tirer la robe de l'empereur, en lui disant:

— Eh dea! Sire, je suis venu à votre service comme les autres... Pourquoi donc ne serais-je pas embrassé comme eux?...

— Par mon chef! tu as raison, Ardan, mon ami! Mais tu te montrais si peu entre tant de hauts personnages, que je ne t'apercevais vraiment point!

— Sire, reprit le nain, j'ai le corps petit, mais, pour vous servir, j'ai le vouloir grand outre mesure, tout comme et mieux qu'un géant même!

Chacun se mit à rire de la quasi colère avec laquelle Ardan disait cela. Mais l'empereur ne l'en embrassa pas moins, comme les autres, et le pauvre nain fut très heureux d'être embrassé par l'empereur, plus heureux peut-être que les autres.

Durant ces propos, Alquife avait fait amener de son vaisseau maints beaux destriers et plusieurs haquenées.

— Sire chevalier, dit-elle au chevalier de la Sphère, Alquif mon père, votre très humble serviteur, vous envoie ces montures qu'il vous prie d'offrir tant au roi votre père qu'à madame Oriane et aux autres dames qui lui ont si longtemps tenu compagnie en la chambre d'Apollidon.

Périon, embrassant Alquife, la remercia, non pas tant seulement à cause du présent qu'elle faisait qu'à cause des bonnes nouvelles qu'il espérait d'elle touchant la mie bien-aimée à laquelle il pensait jour et nuit. Mais Alquife, en fille sage et bien avisée, dissimula ce qu'elle en pensait.

— Demoiselle, ma mie, lui dit Périon, ce n'est pas là le premier bien que j'ai reçu du sage Alquif. S'il plaît à Dieu, j'aurai quelque jour l'occasion de lui rendre quelque bon service.

— Seigneur, répondit Alquife, mon père a pourvu ces chevaliers d'armes que je leur ai présentées de sa part avant qu'ils ne s'embarquassent... Maintenant il vous prie, comme je vous ai dit, de leur donner à chacun l'une de ces montures, ainsi qu'aux dames, auxquelles il se recommande humblement.

— Sire, dit alors Périon à Amadis, vous entendez la requête de cette demoiselle: dois-je la repousser ou y faire droit?

— La repousser, ce serait lui faire tort, répon-

dit Amadis, ainsi qu'à son père Alquife qui nous a voulu tant de bien.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Périon, répartissez donc vous-même, Sire, le présent qu'elle vous envoie; madame Oriane en fera autant des haquenées envers ces dames.

Aussitôt après, Alquife fit retirer d'une caisse que deux écuyers portaient sur leurs épaules, une tente d'une inestimable valeur.

— Bienheureux chevalier, dit-elle en la présentant à Lisvart, mon père vous salue en toute humilité et vous envoie cette tente, la plus belle de toute l'Asie, en laquelle il vous prie de vous loger, tant que durera cette guerre, avec le roi Amadis votre père et ces autres seigneurs qui étaient enchantés en l'Ile Ferme, comme lui. Il vous mande en outre par moi, que le jour où vous le rencontrerez, vous serez plus content que si vous conquêtiez la moitié de l'Europe.

— Demoiselle, répondit Lisvart, je n'ai jamais vu celui dont vous parlez, que je sache, mais j'ai le plus vif désir de le rencontrer pour le remercier des présents et des promesses que vous me faites de sa part.

Le bruit et l'enthousiasme qu'excitaient les nouveaux arrivés, c'est-à-dire Amadis et ses compagnons, parvinrent jusqu'à l'avant-garde de l'armée de mer, commandée par Brian de Moniaste, roi d'Espagne, don Brunéo, roi d'Aravigne, Quadragant, prince de Sansuègne, et Gasquilan, roi de Suesse, lesquels, aussitôt, s'en vinrent aborder.

Après avoir ordonné à leurs gens d'armes de demeurer en bataille sur la grève, ils se dirigèrent vers le palais et embrassèrent Amadis et les autres, heureux de cette rencontre.

## CHAPITRE XXI

Comment tous les princes chrétiens, se trouvant réunis, s'entretinrent fort agréablement des choses qui les intéressaient.

Durant ce temps, l'empereur de Trébisonde et son armée abordaient au port, après avoir longtemps navigué sur la mer de Pont, et, pour sûreté, évité les côtes de l'Anatolie et gagné l'entrée du détroit, à un mille environ du lieu où les forces des rois de Gilofle et de Bougie étaient concentrées.

L'empereur de Constantinople, ayant nouvelles de cette arrivée, résolut d'aller au devant, avec Amadis et quelques autres, pendant que les dames se retireraient en la ville. Mais, malgré leur diligence, les deux empereurs ne se rencontrèrent que lorsque celui de Trébisonde était déjà hors de sa galère, accompagné du jeune Florestan, de Galvanes, de Parmenir et de Dardarie, roi de la Breigne.

L'honneur que se firent ces deux illustres vieillards et les amitiés qu'ils échangèrent ne se pourraient rendre par écrit. De même pour la grâce que l'empereur de Constantinople avait à s'humilier devant celui de Trébisonde, pour le remercier du secours qu'il lui amenait.

— Je ne sais par quel moyen, Sire, lui dit-il la larme à l'œil, je pourrai jamais reconnaître la peine que vous avez prise de venir pour tirer hors de misère ce pauvre vieillard assailli de tous côtés, quasi sur le point de tomber en ruines... Sur mon Dieu, Sire, votre présence me donne plus de joie et de réconfort que je ne saurais dire; vous me faites ainsi le plus heureux malheureux qui soit jamais sorti du ventre de mère!...

— Je n'ai fait que mon devoir, mon frère, répondit l'empereur de Trébisonde, car nous sommes naturellement tenus de nous entr'aider et secourir l'un l'autre... De plus, mon frère, votre sagesse et votre vertu, tant renommées, oblige tous les princes, qui ont moyen, à vous favoriser dans vos entreprises contre les ennemis de notre foi...

Comme l'empereur de Trébisonde achevait ces paroles, il aperçut Lisvart et le chevalier de la Sphère tout auprès de lui.

— Chevalier, dit-il à Lisvart, j'ai le plus grand plaisir à vous voir vivant et en bonne santé, à cause des méchants propos que la malheureuse Mélye nous a mandés depuis votre partement... Mais quant à vous, ajouta-t-il en riant, et s'adressant à Périon, il ne sera jour de ma vie que je ne me plaigne du tort que vous m'avez fait le jour où vous êtes parti de ma cour, sans daigner me parler, à moi ni à personne autre... Aussi est-ce à cause de cela, en partie, que je me suis mis en quête, pour vous découvrir et me venger.

— Sire, répondit le chevalier de la Sphère, je vous supplie très humblement de me pardonner : je suis prêt à en souffrir telle punition qui vous plaira, bien qu'il n'y ait aucunement de ma faute dans cette affaire, ainsi que vous pourrez en connaître quand vous saurez véritablement comment tout s'est passé.

Il se faisait tard. L'empereur de Constantinople pria celui de Trébisonde de venir loger en son palais, ce à quoi ce prince se refusa, ne voulant pas, disait-il, rentrer en ville avant que les ennemis ne fussent chassés de Thrace. Et à cette cause, il commanda qu'on dressât ses tentes et ses pavillons.

Amadis le pria tant et tant qu'il consentit à loger en celui qu'Alquife avait donné à Lisvart.

Après un long entretien, les deux vieux empereurs, se donnant mutuellement le bonsoir, se séparèrent. L'un retourna garder sa ville; l'autre demeura au camp, où Amadis et ceux de l'Ile Ferme lui tinrent compagnie.

Auparavant, cependant, ces derniers voulurent faire un tour à Constantinople, et une visite à la vieille impératrice qu'ils trouvèrent encore sous le coup de l'émotion que lui avait causée la vue de sa bien-aimée fille, crue morte pendant si longtemps et pleurée comme telle. Elle embrassa son gendre avec joie, et, après mille caresses, elle le renvoya doucement à son devoir.

En conséquence, Amadis et ses compagnons, prenant un respectueux congé de cette auguste princesse, s'en retournèrent vitement au camp de

l'empereur de Trébisonde, lequel les attendait avec grande impatience et les revit avec grand plaisir.

## CHAPITRE XXII

Comment le chevalier de la Sphère prit Alquife en particulier pour avoir d'elle des détails qui l'intéressaient fort, au sujet de la belle Gricilerie.

Périon, avec tout cela, n'avait pas trouvé moyen de se rencontrer seul à seul avec la bonne demoiselle Alquife, pour l'entretenir de la seule chose qui l'intéressât violemment et passionnément, à savoir de la belle princesse Gricilerie

Que faisait-elle? A qui pensait-elle? Avait-elle toujours conservé son souvenir? Savait-elle bien jusqu'à quel point extrême il l'aimait, et de combien de dévouement son amour pour elle était fait? Les femmes sont si légères, si ondoyantes, si changeantes, si indécises, qu'un rien, moins qu'un rien, peut chasser de leur mémoire et de leur cœur l'image d'un amant respectueux et tendre, dont le seul tort est d'être absent de leurs yeux? Car, loin des yeux, loin du cœur!...

Ainsi pensait le chevalier de la Sphère, en se retirant avec le jeune Lisvart, son neveu, dans les quartiers qui leur avaient été assignés.

Le jeune Lisvart, de son côté, faisait des réflexions analogues à celles de Périon, touchant la tant gracieuse princesse Onolorie.

Ils en étaient là, lorsque la bonne demoiselle Alquife, qui avait, comme on se le rappelle, une mission d'amour à remplir, s'en vint trouver le chevalier de la Sphère, pour lui donner les nouvelles qu'il attendait si impatiemment.

Mais en remarquant qu'il était avec le jeune Lisvart, elle se tint dans la réserve et dans la banalité. Elle devisa devant les deux chevaliers de choses et d'autres, peut-être fort intéressantes, mais qui ne leur semblèrent pas telles à cause de l'unique préoccupation de leur esprit et de leur cœur.

Périon, qui finit par deviner ce qui mettait obstacle à ce qu'Alquife parlât librement, lui dit :

— Chère demoiselle, vous avez assurément des nouvelles précieuses à me donner, et vous n'osez, retenue que vous êtes par la présence de mon beau neveu Lisvart... Ne craignez rien et dites-moi, je vous prie, tout ce que vous pouvez avoir à me dire, tout, sans rien oublier, devant lui comme devant moi... Lisvart connaît au mieux l'état de mon cœur, comme je crois connaître l'état du sien, à cause des confidences mutuelles que nous nous sommes faites au sujet de nos amours... Par ainsi, bonne demoiselle Alquife, dites, je vous en supplie, tout ce que vous savez de la belle princesse Gricilerie, dont je suis si heureux d'entendre parler, que je me répète son nom cent fois le jour et la nuit, à cause de la grande douceur que j'y trouve...

— S'il en est ainsi, répondit Alquife, je vais parler librement... Mais, de prime-abord, lisez cette lettre que la princesse Gricilerie m'a remise à votre intention. Après que vous en aurez pris connaissance, je vous donnerai de vive voix les détails que je dois vous donner de sa part pour compléter son message.

Cela dit, Alquife tendit à Périon une lettre pliée menue, menue, menue, de façon sans doute à être dérobée aux investigations et aux indiscrétions du regard.

Le chevalier de la Sphère la prit, la baisa à plusieurs reprises avec une ferveur qui aurait mis l'eau à la bouche de Gricilerie, si elle avait été là, et, l'ayant ainsi dévotement baisée, il la déplia et la lut.

Voici ce qu'elle contenait :

« Tout nous sépare cruellement en ce moment, et cela m'afflige plus que je ne saurais vous le dire, à cause de l'amitié que vous me semblez avoir pour moi, et de celle que j'ai et que je ne cesserai jamais d'avoir pour vous. Mon âme est veuve et comme dépareillée, par suite de cette absence qui se prolonge outre mesure, contrairement à mes souhaits et à mes espérances.

« Heureusement que s'il y a des choses éternelles, à savoir les sentiments que nous éprouvons l'un pour l'autre, il y en a d'autres qui durent un moins long temps : je veux parler de la guerre actuelle et de son issue. Il y a certes des ténèbres et du doute là-dessus, et je ne puis dire quand je vous reverrai; toutefois, j'ai bon espoir au sujet de cette grave entreprise. Les païens ont peut-être le nombre, mais les chrétiens ont la vaillance; vous êtes parmi eux, avec de nobles chevaliers qui vous ressemblent : ce sont là des garanties de succès. Je compte donc sur une prompte issue à cette affaire, et sur votre prompt retour parmi nous.

« Je vous supplie de vous tenir le plus près possible de l'empereur mon père, lequel vous aime sans doute déjà, mais qui vous aimera plus tard davantage, je l'espère aussi. Tenez-vous toujours près de lui, afin qu'il vous ramène auprès de moi quant et lui, une fois les affaires terminées.

« J'aurais, certes, beaucoup d'autres choses à vous dire; mais je les réserve pour le jour bienheureux et bien appelé où je vous verrai. En attendant, veillez sur vous et sur mon père : vos deux existences me sont précieuses.

« Il en est une troisième qui m'est également devenue précieuse; c'est celle du beau damoiseau Lisvart, dont ma sœur Onolorie est amoureuse. Veillez sur lui et tirez-le du danger, pour l'amour d'elle et pour l'amour de moi.

« Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« GRICILERIE. »

Le chevalier de la Sphère devint tout songeur, après la lecture de cette tendre missive qui lui en disait plus qu'il n'eût osé en souhaiter, puisqu'elle lui faisait clairement entendre que la belle princesse Gricilerie avait pour lui les sentiments qu'il avait pour elle. Mais le bonheur est composé de tant d'éléments, il touche de si près parfois à la douleur, que, sans s'en douter, Périon devint tout-

à-coup mélancolique. Pour un peu, même, il eût pleuré.

Ce que voyant Lisvart, qui avait avec son oncle la familiarité qu'ont entre eux deux chevaliers jeunes et amoureux qui se sont confiés leurs secrets de cœur, Lisvart le railla doucement et amicalement :

— Eh! quoi, dit-il, chevalier, vous avez le suprême bonheur de recevoir de votre maîtresse adorée les nouvelles que vous attendiez avec tant de fièvre, et vous êtes triste comme si elle vous eût aprris elle-même sa mort, ou la mort de son amour pour vous! Laissez cette tristesse aux chétifs et aux humbles, et montrez-vous bon amoureux comme vous vous montrez bon chevalier!...

Pour toute réponse, Périon tendit à son neveu la précieuse lettre qu'il venait de recevoir de Gricilerie, par l'intermédiaire de la demoiselle Alquife.

Lisvart la prit et la lut. Quand il fut arrivé au passage qui le concernait et qu'il eût compris les angoisses qu'éprouvait à cause de lui la gente princesse Onolorie, la lettre lui glissa des mains, et, comme le chevalier de la Sphère tout-à-l'heure, il tomba dans une tristesse profonde.

— Onolorie m'aime et souffre à cause de moi!... murmura-t-il.

Alquife, les voyant ainsi mélancolisés, songea à les réconforter par de bonnes paroles.

— Voilà, leur dit-elle en riant, de la tristesse dépensée bien mal à propos!... Réservez-la donc pour une occasion meilleure qui ne manquera pas d'arriver un jour ou l'autre, croyez-le, car, si la joie n'arrive pas toujours, les causes de chagrin ne manquent jamais d'arriver, elles!..... Jamais chevaliers ne furent plus aimés que vous ne l'êtes l'un et l'autre, vous de la princesse Gricilerie, fille de l'empereur de Trébisonde, et vous de la princesse Onolorie, sœur de Gricilerie... Par ainsi, il n'y a là dedans que sujet de réjouissement et non de mélancolie... Il ne faut pas ainsi intervertir les rôles!... C'est aux non aimés à pleurer, et non aux tendrement aimés comme vous l'êtes des plus belles princesses de la terre...

Ces paroles réconfortèrent en effet les deux chevaliers, qui alors ne tarirent plus de questions sur leurs mies adorées. Il fallut que la bonne Alquife leur répétât cent fois la même chose, la chose qu'ils savaient le mieux maintenant, mais qu'ils éprouvaient le besoin de s'entendre confirmer à satiété, tellement cette confirmation leur chatouillait agréablement le cœur.

Quant à vous, reprit Alquife en s'adressant au chevalier de la Sphère, il faut renfermer précieusement vos sentiments dans votre âme et ne pas en répandre la manifestation au dehors comme un vase trop plein... Je sais bien qu'il est malaisé d'être heureux comme vous l'êtes sans le témoigner hautement aux autres..... Toutefois, ainsi le veut la prudence : repliez les ailes à vos espérances, contenez-vous!... En outre, vous quitterez les armes que vous portez; j'en ai d'autres pour vous, semblables à celles du roi Amadis et des autres seigneurs que j'ai ramenés de l'Île Ferme dans ma caraque...

— Je vous obéirai, demoiselle Alquife, je vous obéirai, répondit le chevalier de la Sphère. Et je vous remercie bien affectueusement de songer, ainsi que vous le faites, à tout ce qui nous intéresse tant, nous qui oublions volontiers, occupés que nous sommes d'une seule chose au monde, à savoir notre amour!...

Puis ils se mirent à deviser tant et si bien, qu'il était petit jour avant qu'ils eussent songé à dormir.

## CHAPITRE XXIII

Comment les princes païens envoyèrent un défi aux princes chrétiens, par lequel ils proposèrent combat de trois contre trois pour clore la querelle.

Tandis qu'Amadis, retiré sous sa tente avec les principaux chefs de l'armée chrétienne, s'apprêtait à dîner, on introduisit une demoiselle, armée de toutes pièces, laquelle portait en sa main un arc d'if, et, au côté, un trousseau de flèches bien garni.

— Lequel d'entre vous, demanda-t-elle sans saluer personne, est l'empereur de Trébisonde? Lequel, Amadis, roi de Gaule et de Grande-Bretagne?...

Ces deux princes lui furent montrés.

— Tenez, dit-elle fièrement, prenez ce cartel, et tâchez d'y faire réponse digne de de vous!

Puis, s'adressant à la reine Califie :

— Madame, ajouta-t-elle, l'accoutrement que vous portez m'a assez enseigné qui vous êtes. Lisez donc le contenu de ce papier, car c'est vous qu'il concerne, et non autre.

Les trois cartels furent lus par qui de droit.

Voici ce que contenait celui qui était adressé à l'empereur de Trébisonde :

« Armato, roi de Perse, mortel ennemi des chrétiens, serviteur des vrais dieux et principal protecteur de leurs lois, à toi, empereur de Trébisonde, salut!

« J'ai voulu et je veux encore avoir à ma discrétion la cité de Constantinople, avec le pays en dépendant. C'est pour cela que je suis venu accompagné d'une si formidable armée. Comme j'ai appris que, de ton côté, tu étais arrivé nouvellement pour secourir mon ennemi, j'ai songé à t'envoyer présenter le combat, à toi qui es le principal défenseur de l'empire grec, contre moi qui en suis le principal ennemi.

« Ne t'excuses pas sur tes vieux ans, ce serait une vilaine excuse, car si tu as atteint l'an octante de ton âge, j'avais déjà, moi, à l'heure où tu naquis, la connaissance de la tette de ma nourrice. Par ainsi, nous nous valons.

« Le combat que je prétends avoir avec toi est seulement pour acquérir honneur et éprouver, à

coups de lance et d'épée, lequel sera le plus favorisé de nous deux par la Fortune.

« En conséquence, avise à faire réponse qui soit honorable.

« ARMATO. »

— En bonne foi, dit le vieil empereur, je vois qu'Armato désire le combat : il l'aura. Mais tel croit venger sa honte, qui l'accroît. Il s'apercevra, à la vigueur de mon bras, qu'il est encore plus raide qu'il ne le suppose.

— Seigneur, dit Amadis, il est clair que ces païens veulent nous excuser du péché de paresse, comme j'en puis connaître par ce cartel.

Et Amadis lut :

« Grifilant, seigneur de l'île Sauvagine, serviteur des grands dieux de la mer et mortel ennemi des chrétiens, dont toi, Amadis, es le protecteur avoué, te fait savoir ceci :

« Comme je suis sorti de mes Etats aussi bien pour secourir le puissant roi des Turcs que pour acquérir louange et réputation par les armes, et que la Fortune m'a assez favorisé pour m'amener en temps et lieu où je te puisse combattre, je te supplie d'être mon adversaire, t'assurant que si mes dieux m'octroient la victoire, je m'estimerai le plus heureux des chevaliers, puisque je t'aurai vaincu, toi qui es le premier d'entre eux ; vaincu, au contraire, par toi, je n'en recevrai nulle honte, faisant nombre ainsi avec tous ceux, et des plus célèbres et des plus redoutés, qui t'ont reconnu pour leur vainqueur.

« Au pis aller, la mort honorable que je recevrai me sera en grand repos d'espoir, assuré que je suis que ma vie ne peut durer, ayant délibéré de n'épargner d'aucune sorte ma personne aux rencontres et combats qui se feraient dorénavant entre nos gens et les vôtres.

« Octroie-moi donc ce que je te demande, et pour ton honneur et pour moi.

« GRIFILANT. »

— Par mon Dieu ! s'écria Amadis, je n'ai jamais connu ce Grifilant, mais il doit être un gentil prince ; du moins, ce qu'il m'écrit m'en donne témoignage !... Et vous, madame, ajouta le roi de Gaule en se tournant vers la reine Califie, vous prie-t-on d'amour ou de guerre, par la lettre que vous a remise cette messagère?...

— Vous allez le savoir, répondit Califie.

Et elle lut ce qui suit :

« Pintiquinestre, reine de la gent qui n'a pas de mamelles, à toi Califie, reine de Californie, salut !

» J'ai abandonné mon pays pour faire connaître ma prouesse à ceux qui font métier ordinaire de porter les armes, et je suis venue en ce camp où j'ai appris ton arrivée dans le but de soutenir ce que nous voulons précisément détruire.

« Comme tu es estimée adroite et vaillante au combat, autant et plus même que le meilleur chevalier du monde, je me suis persuadée que si je pouvais te vaincre, cet honneur me serait immortel.

« Or, il me semble que, de femme à femme, prétendantes toutes deux à une même chose, à savoir la gloire et le renom de prouesse, la partie peut s'engager sans inconvénient.

« Par ainsi, vois si tu veux éprouver ta force contre la mienne, afin que, d'après le résultat, on sache et dise qui de nous deux a meilleur droit à porter la couronne de reine.

« PINTIQUINESTRE. »

Certes, qui eût alors regardé avec attention la messagère de ces trois cartels, qui se tenait fièrement campée pendant le temps de leur lecture, l'eût proprement estimée une seconde Pallas. Tout prêtait à ce rapprochement : l'excellence du harnois qu'elle avait endossé, la grâce avec laquelle elle portait son arc et son carquois, et surtout la grande beauté dont la nature l'avait douée dans un jour de largesse.

Gasquilan, roi de Suesse, n'y put tenir plus longtemps.

— Par mon Dieu ! s'écria-t-il, vous n'avez pas besoin, demoiselle, d'arc ni de flèches pour combattre et vaincre les meilleurs chevaliers de céans !.. Car je ne connais pas un seul de nous qui ne se tint pour vaincu d'avance, en voyant les perfections dont vous êtes armée et qui vous sont plus propres à vaincre les hommes que les flèches les plus aiguës de la création !... Tout chevalier qui vous regarde est mort, si vous ne vous y opposez pas toutefois, guérissant ainsi vous-mêmes les blessures que vous avez faites...

Chacun se mit à rire de cette exclamation d'enthousiasme échappée à Gasquilan, et les rires redoublèrent lorsqu'Amadis lui dit :

— Je crois bien, en effet, seigneur Gasquilan, qu'elle vous combattrait mieux toute nue en un lit, au doux jeu d'amourettes, avec plus de facilité que vous ne feriez vous-même, armé de toutes pièces, du plus hardi Turc qui se voudrait présenter !... Et ce serait là, je le comprends, une honte bien agréable, d'être vaincu par une aussi gente pucelle !...

— Ce n'est pas là ce qu'il m'importe d'entendre, dit froidement la messagère. Je vous prie, seigneurs, de me déclarer si vous acceptez ou refusez les offres qui vous sont faites dans les trois cartels que je viens de vous présenter ?..

— Demoiselle, répondit l'empereur de Trébisonde, nous enverrons l'un des nôtres vers eux avant que le jour ne soit écoulé. Par ainsi, vous pouvez vous en retourner quand bon vous semblera. Nul ne vous retient ici, excepté Gasquilan peut-être...

La gente pucelle se retira incontinent, remonta sur son palefroi, et s'en retourna vers le lieu où l'attendaient Armato, Grifilant et Pintiquinestre.

—

## CHAPITRE XXIV

Comment, en réponse aux cartels des païens, Carmelle fut chargée de leur porter un cartel commun aux deux princes chrétiens et à la reine Califie.

Quelque temps après le départ de la messagère des princes païens, conseil fut tenu par les princes chrétiens, et, bientôt après, on manda Carmelle pour porter la réponse qu'ils venaient de décider ; une femme était venue, une femme devait retourner.

Carmelle, prompte et sage, monta à cheval et s'en alla. Comme elle approchait du camp des Turcs, elle fut arrêtée par le guet qui la mena vers Armato, lequel était alors en une grande tente, tenant conseil avec les principaux de l'armée.

Ces seigneurs, avertis qu'une demoiselle messagère leur apportait des nouvelles des chrétiens, commandèrent aussitôt qu'on la fit venir.

Carmelle entra donc en la tente, sans saluer personne, suivant sa coutume qui était de ne porter révérence à nul autre qu'à Esplandian, et présenta le cartel suivant :

« Nous, par la grâce de Dieu, empereur de Trébisonde ; Amadis, roi de Gaule et de la Grande-Bretagne, et Califie, reine des îles de Californie, où l'or et les pierres précieuses sont en grande abondance, répondant ensemble aux trois cartels que vous nous avez envoyés, vous faisons savoir ceci :

« Notre voyage en ces Marches de Levant a été occasionné par le désir de défendre et d'accroître la loi de Jésus-Christ, en qui nous croyons, et aussi dans le but d'anéantir les gens qui sont contraires à cette loi.

« Par ainsi, après avoir reçu vos cartels, nous avons résolu de vous accorder le combat que vous demandez, avec telles armes que vous choisirez. Quant au camp, nous entendons qu'il soit choisi devant cette grande cité que vous voulez vainement prendre, espérant que notre Dieu seul, le Dieu des légitimes victoires, nous la fera remporter sur vous, à la confusion de vos idoles et au grand déshonneur de vos personnes.

« La demoiselle qui vous présentera cette réponse a charge et pouvoir de notre part d'arrêter avec vous les détails et le surplus. Nous vous jurons et promettons, foi de rois, que, durant le combat, nul de notre camp ne sortira pour vous nuire, pourvu que vous en observiez autant de votre côté. »

Lorsque ce cartel eut été lu devant toute l'assemblée, Armato, prenant la parole pour tous, dit à Carmelle :

— Demoiselle, nous nous attendions bien à n'avoir pas d'autre réponse que celle-ci, connaissant de longue main ceux auxquels nous nous sommes adressés, bien que nous ne les ayons jamais vus. Vous pouvez les assurer, sur mon honneur, que durant le combat, il ne sera fait aucune démonstration soit contre eux, soit en notre faveur, que la victoire leur demeure ou les fuie !...

Pendant qu'Armato parlait ainsi, Carmelle, qui se trouvait en face du roi Grifilant, ne pouvait s'empêcher de le regarder et de l'admirer, tant il lui paraissait grand et bien formé. Elle songeait encore à lui en regagnant le camp des princes chrétiens qu'elle trouva réunis comme à son départ.

Lors, une fois arrivée, elle leur raconta son ambassade, les gestes et contenances du roi Armato, les discours qu'il lui avait tenus, et finalement, l'engagement qu'il avait pris relativement au combat et à son issue.

— Carmelle, demanda Amadis, quel homme est-ce donc que ce Grifilant contre lequel je dois combattre ?

— Sire, répondit Carmelle, à le voir il doit être preux et hardi aux armes... La chair est bonne, en tout cas, et le cœur doit être bon aussi... Je n'ai jamais vu, je le confesse, de contenance plus superbe, jamais, non plus, de chevalier plus grand... C'est un fier géant que ce Grifilant !... Je crois que vous trouverez chaussure à votre pied, encore que vous soyez estimé le parangon de chevalerie...

Amadis ne put s'empêcher de sourire de l'enthousiasme avec lequel Carmelle parlait du roi Grifilant.

— Ma grande amie, lui répondit-il, soyez sûre que le Seigneur sera toujours plus volontiers du côté de ses serviteurs que du côté de ses ennemis et des contempteurs de sa loi... Ce qui me donne grande espérance de rendre Grifilant, avant qu'il ne m'échappe, plus diable qu'il n'est cornu, du moins si son âme prend le chemin qu'elle doit !...

Ce fut au tour de la reine Califie d'interroger Carmelle.

— Avez-vous vu Pintiquinestre ? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame, répondit Carmelle.

— Quelle femme est-elle, à votre jugement ?

— A mon jugement, madame, c'est une des plus belles femmes que j'aie vues de ma vie, et la plus gaie !... Elle se vante beaucoup de vous frotter de la belle manière et de vous chatouiller sans vous faire rire !...

— Nous verrons demain si elle a raison ou tort, répliqua la reine Califie.

Cela dit, ils sortirent de la tente où ils avaient demeuré tout le jour, et montèrent à cheval pour aller voir les dames que l'empereur de Trébisonde n'avait pas encore vues.

En entrant au palais, ils furent reçus par les deux impératrices, mère et fille, par la reine Oriane et par toutes les autres, et bientôt on se mit à deviser de choses plus ou moins intéressantes.

Involontairement, Cildadan et le roi de Hongrie, qui entretenaient la reine Oriane, s'en vinrent à parler devant elle du combat qui devait avoir lieu

le lendemain. La bonne dame en fut si fort émue, qu'en moins de rien elle changea trois ou quatre fois de couleur, à cause du péril où elle comprit que s'engageait son seigneur et mari.

— Il sied bien aux jeunes de faire les jeunesses, s'écria-t-elle, éplorée et avec une certaine amertume; mais cela est réprouvable chez ceux auxquels l'âge commande d'user de plus de raison! Le roi Amadis a des fils, et des fils de ses fils, pour tenir désormais ce rang de coureur de hasards périlleux... Il a assez fait par le passé pour être excusé de ne plus faire aujourd'hui...

Les deux rois furent bien fâchés d'avoir ainsi fait lever ce fâcheux lièvre, à cause du mauvais effet que produisait la révélation qu'ils venaient de faire à Oriane. Mais, quoi qu'ils en eussent, il leur était impossible de revenir sur leurs pas : la pierre était échappée de la main, la parole était proférée et irrévocable.

Ils firent les bons compagnons.

— Par ma foi, madame, dit Gildadan à Oriane, je vois bien maintenant que l'amour de la femme pour son mari excède de beaucoup l'amour de la mère pour ses enfants... Par ainsi, vous voudriez que Périon et Lisvart payent en la place de monseigneur Amadis, et lui excusé de cette mêlée?

— Je le voudrais vraiment, répondit Oriane. Amadis n'a-t-il pas fait assez par le passé, je vous le demande? Quel besoin a-t-il maintenant de prouver sa vaillance, lui qui l'a prouvée si souvent?... Quoi qu'il en soit, aujourd'hui il se fait tort, et à moi aussi.

## CHAPITRE XXV

Comment Amadis, l'empereur de Trébisonde et la reine Califie combattirent Grifilant, Armato et la reine Pintiquinestre.

Un peu après, l'empereur de Trébisonde et ceux qui l'accompagnaient, ayant donné le bonsoir aux dames, se retirèrent dans leurs pavillons, dans l'attente du combat proposé.

Aucun d'eux ne dormit de cette nuit-là, qu'ils passèrent en dévotes oraisons.

A l'aube du jour, Amadis manda les capitaines de l'armée et les pria de tenir leurs gens en bataille, pour montrer tête aux ennemis, dans le cas où ils feraient semblant de se mouvoir.

Un peu après, la messe fut très dévotement célébrée par le patriarche de Constantinople, et, lorsqu'elle fut parachevée, Alquife donna à chacun des trois combattants chrétiens un harnois pareil à ceux dont elle avait fait présent, de par son père, aux chevaliers de l'île Ferme.

Ainsi armés, les deux princes et la reine de Califormie montèrent sur leurs destriers et furent conduits au lieu assigné pour le combat.

Le vieil empereur de Constantinople portait la lance du vieil empereur de Trébisonde, et Esplandian son armet.

Arquisil, empereur de Rome, portait la lance d'Amadis, et Galaor son heaume.

Lisvart portait la lance de la reine Califie, et le chevalier de la Sphère son casque.

Ainsi équipés et accompagnés d'un grand nombre de rois et de preux chevaliers, ils entrèrent au camp assis devant la ville, sur les remparts de laquelle se tenaient les dames, moitié pour juger des coups, moitié pour entendre les propos échangés entre les combattants.

Les trois païens suivirent de près, bien accompagnés comme les autres.

Ce jour-là, Armato portait un harnois de couleur sombre, chevauchant un grand destrier noir, en témoignage de l'ennui qu'il avait de la mort de l'enchanteresse Mélye, sa sœur. Les soudans d'Alap et de Perse lui servaient d'écuyers, l'un tenant sa lance et l'autre son armet.

Le roi Grifilant, tout au contraire, avait revêtu des armes vertes, semées de serpents à deux têtes séparées des corps, et il chevauchait un grand coursier alezan, le plus fier que l'on vît jamais. Ces armes, il les portait ainsi, en souvenir d'un combat contre un serpent monstrueux dont il avait débarrassé le pays qu'il habitait.

Almirix, frère du soudan de Liquie, s'était chargé de la lance de Grifilant, et le roi de Jérusalem de son heaume.

La reine Pintiquinestre, accoutrée d'un harnois de velours turquin à tresses d'or, portait en écharpe un écu peint en azur d'Acre, au milieu duquel était figuré un géant mort, représentant la victoire qu'elle avait remportée autrefois sur un sien voisin, l'homme le plus grand de son temps. Cette reine avait si fière mine à cheval, si vaillante prestance, qu'on l'eût prise pour un très adroit chevalier, non pour une femme, lorsqu'elle avait l'armet en tête. Mais, le visage découvert, sa beauté était telle, que, pour la désirer, il y avait assez de quoi faire mourir les hommes et revivre quant et quant.

Le vieux roi de l'île Géante lui portait sa lance, et Gradasilée lui tenait son armet, le mieux empanaché qu'il fût possible.

Ainsi entrèrent au camp ces bons combattants, et aussitôt on entendit une fanfare de trompettes qui donna le signal du combat.

Ils s'entrecoururent sus avec une si merveilleuse raideur, que, sans faillir d'atteinte, leur bois vola en éclats.

La reine Califie, seule parmi les six, gauchit un peu à ce choc formidable. Mais elle se remit promptement, et, au passer, ferme sur sa selle, elle donna du tronçon de sa lance en plein dans l'écu d'azur de sa belle ennemie, la reine Pintiquinestre, qui ne la ménagea pas non plus.

Cette fois, le vaillant Amadis ne put éviter un coup terrible du roi Grifilant, lequel lui entra ce qui restait de son glaive dans son écu, qu'il traversa de part en part.

Chacun crut le roi de la Grande-Bretagne blessé

à mort. La bonne reine Oriane le crut plus que personne, et elle se pâma dans les bras des dames qui l'entouraient en murmurant :

— O Amadis ! Amadis ! Je l'avais bien prévu !... Pourquoi avez-vous eu la témérité d'accepter ce funeste combat ?...

— Madame Oriane, lui dit une de ses dames, ne vous lamentez pas ainsi, car vous vous lamenteriez inutilement... Monseigneur Amadis est bien loin d'être mort... Il est au contraire bien vivant !... Regardez !...

Oriane, à cette voix, rouvrit ses yeux languissants qui se voilaient déjà des ombres du trépas, et elle aperçut en effet son chevaleureux compagnon d'amour, qui, remis sur ses pieds, s'avançait bravement à la rencontre de son ennemi.

Celui-ci était en train de se désempêtrer des rênes et des étriers de son destrier, d'où l'avait précipité la violence de son choc contre Amadis, qu'il croyait mort comme tout le monde. Aussi, dans cette créance, n'en prenait-il qu'à son aise dans son désempêtrement, comme un homme prudent, qui sait qu'en pareil cas la vivacité n'est pas de mise.

Durant le temps qu'il employa à cette occupation, Amadis put échanger quelques paroles avec son amie la reine Califie, qui venait de faire vider les étriers à la belle reine Pintiquinestre.

— Je vous ai cru mort, seigneur Amadis, lui dit-elle, et je vous vois avec grand plaisir en passe de combattre longtemps encore... Ne souffrez-vous pas de votre blessure ?...

— La blessure est de peu d'importance... répondit Amadis. Le plus grièvement endommagé, ce n'est pas moi, c'est mon écu, et cependant il fera son service jusqu'au bout, comme s'il était entier... je n'ai pas le loisir d'en choisir un autre...

— Voulez-vous le mien ? Il vous préservera mieux...

— Sans doute... Mais comme le mien, aussi, vous pourrait être fatal, à cause de la brèche énorme qu'y a faite la lance de Grifilant, vous me permettrez de le garder pour moi, tout en vous remerciant de grand cœur de votre offre, vaillante et belle Califie !...

Amadis avait à peine prononcé ces mots, que son adversaire, surpris et furieux de le voir sur pied, s'avança vers lui avec impétuosité.

Force fut alors de jouer des couteaux.

La reine Califie s'éloigna d'Amadis pour rejoindre la reine Pintiquinestre, et, comme celle-ci avait perdu sa monture, elle descendit de la sienne pour rétablir l'égalité entre elles.

Pendant ce temps, les deux vieux adversaires, le roi Armato et l'empereur de Trébisonde s'escrimaient de leur mieux tout comme de jeunes lutteurs. Ils s'escrimaient si bien, même, que le champ était couvert tout autour d'eux de débris de heaumes, de hauberts et d'autres pièces de leur harnois. L'herbe verte, foulée par eux, se rougissait d'instant en instant de leur sang chaud et clair. C'était un spectacle fait pour causer l'admiration et en même temps la pitié, que de voir ces deux vieux hommes si âpres à la lutte, malgré la faiblesse des ans et les infirmités naturelles de leurs corps. A ce point qu'il semblait, à chacun de ceux qui étaient témoins de cette lutte, qu'au sortir de là le plus sain des deux champions ne pourrait vivre un jour entier. Ils avaient l'air de se donner à chaque instant le coup de grâce !

Mais, malgré l'intérêt que présentaient ces deux valeureux vieillards, Amadis et Grifilant en présentaient un plus grand encore.

Tous deux dans toute la force de l'âge, Grifilant surtout, étaient animés des mêmes sentiments à l'encontre l'un de l'autre. Ils ne combattaient pas seulement pour l'amour de la gloire, pour l'augmentation de leur mutuelle renommée, par vaillantise et par prouesse ; ils combattaient, l'un au nom de ses faux dieux, l'autre au nom du Dieu unique, le vrai Dieu du ciel et de la terre : c'était tout un monde que chacun d'eux représentait !

Aussi y allaient-ils avec une énergie sans égale. Comme deux forgerons qui prennent plaisir à battre à coups redoublés et sonores un fer chaud sur l'enclume, tous deux semblaient prendre plaisir à faire retentir sur leurs armures les coups inorbes et pesants qu'ils s'entredonnaient. C'était merveilleux à voir et à entendre.

Grifilant, avec sa vigueur sans pareille et sa taille de géant, commençait à se fatiguer, et il s'étonnait de rencontrer une résistance aussi prolongée chez son adversaire, qu'il savait vaillant, mais pas à ce point.

L'étonnement de Grifilant se comprenait. Au bout d'une heure de cette lutte acharnée, Amadis était aussi agile, aussi dispos, aussi solide qu'au début. Il semblait que tant plus il allait, et tant plus il était frais et vigoureux, tout au contraire de ce qui se passe en pareil cas chez les autres.

Cela devenait si étrange, aussi bien pour Grifilant, dont la sueur ruisselait, que pour les spectateurs de ce merveilleux combat, que ces derniers ne s'occupaient plus des autres combattants. Les deux reines elles-mêmes, lassées d'ailleurs, s'étaient arrêtées pour prendre haleine et pour contempler, appuyées toutes deux sur leurs épées, Amadis et Grifilant en train de se chamailler âprement.

Toute l'attention était portée sur eux, à l'exclusion des autres. A chaque coup qu'ils se donnaient, des cris d'admiration partaient de tous les points à la fois, ainsi que des cris d'effroi.

Périon et Lisvart, qui n'avaient jamais vu combattre Amadis, n'avaient pas assez de bravos pour applaudir sa vaillance non-pareille.

— Seigneur, demandaient-ils à Galaor, qui était auprès d'eux, monseigneur Amadis est aujourd'hui d'une ardeur incomparable...

— Il est toujours ainsi, mes beaux neveux, répondit Galaor, émerveillé lui-même de la haute valeur de son frère.

— Toujours ainsi ?... Il est donc invincible ?

— Invincible ? Je le crois comme vous, mes beaux neveux !... C'est le parangon de la chevalerie !... C'est la fine fleur des chevaliers !.. Il est aujourd'hui ce qu'il a été autrefois... L'âge ne lui a rien ôté de son énergie et de son adresse... Il n'est pas, comme moi, rouillé par l'oisiveté... Ah ! si j'avais été à sa place, j'aurais mordu la poussière depuis longtemps ! J'ai valu quelque chose, certes, mais je n'ai jamais valu Amadis ! C'est le

chevalier par excellence... Et si je suis fier d'être son frère, jugez quel orgueil doit être le vôtre, à vous qui êtes ses fils!...

Grifilant perdait son sang par maint endroit, et il était visible qu'il faiblissait de moment en moment. Mais, malgré cela, il tenait bon. Quoique païen, il se battait vaillamment encore, et il est probable que s'il n'eût pas été blessé, Amadis n'en eût pas eu aussi bon marché. Il voulait lutter jusqu'à l'extrémité, jusqu'au dernier souffle, on le comprenait bien, au raidissement de ses efforts, à l'emportement qu'il mettait dans les rares coups qu'il portait à son adversaire. Mais son corps criblé trahissait son vouloir : il était vaincu par la nature.

Amadis, le voyant près de rendre les abois, ne voulut pas abuser plus longtemps de ses avantages.

— Roi Grifilant, lui cria-t-il, aie pitié de toi-même! ne sois pas cruel envers ta propre personne! S'il y a lâcheté à s'avouer vaincu lorsqu'on n'a pas encore été entamé par le fer de son ennemi, il y a devoir, pour un homme de ta valeur, de crier merci lorsqu'on n'en peut plus!... Tu t'es bravement battu, je te ferai grâce volontiers...

— A quelles conditions?... demanda Grifilant en râlant.

— Laisse là tes faux dieux et tes vaines idoles, répondit Amadis; fais-toi chrétien, de païen que tu es!... Et, au lieu de marcher contre l'empereur de Constantinople, ligue-toi avec lui contre ses ennemis qui sont ceux de Jésus-Christ...

— Par Mercure!... s'écria Grifilant en se redressant dans un superbe effort. Par Mercure! c'est assez cafarder!... Reprends tes offres, je n'en veux pas... Je garde ma foi, garde la tienne... Tu ne me vaincras pas plus avec ta parole qu'avec ton épée!...

Et, cela disant, le roi païen prit son arme à deux mains et en asséna un coup terrible sur le heaume de son adversaire...

Si Amadis, en vue de cette convulsion de Grifilant, ne s'était pas prudemment jeté de côté, il avait la tête fendue jusqu'au menton.

Comprenant alors qu'il n'avait plus rien de bon à attendre de ce païen endurci, qui voulait mourir dans l'impénitence finale, il leva son épée de la main droite, et, de la gauche, empoignant vigoureusement l'épaule de Grifilant, il lui entra le fer dans la gorge, entre le heaume et le haubert.

Grifilant tomba lourdement sur le sol, sans pousser un cri.

Il était mort.

Cette chose faite avec la rapidité de l'éclair, le chevaleureux Amadis se dirigea du côté de l'empereur de Trébisonde, à qui le roi Armato donnait une forte tablature.

— Roi, lui cria-t-il, tu mourras présentement par mes mains, car il y a trop longtemps que tu règnes et endommages ce pays!...

Armato, effrayé de s'entendre ainsi menacer par celui qu'il redoutait plus que nul autre vivant, se plaignit de la sorte à son adversaire le vieil empereur de Trébisonde.

— Vous ne voudriez pas, je pense, empereur, qu'un second m'outrageât, au mépris des conventions faites entre nous?... Permettre cela, ce serait faire tache à votre honneur de gentilhomme.

— A Dieu ne plaise! répondit l'empereur de Trébisonde.

Et, sur-le-champ, il pria Amadis de se retirer, ce qu'il fit.

Le combat, alors, recommença plus acharné entre Armato et l'empereur de Trébisonde.

Quant aux deux reines, il faut dire que Pintiquinestre, témoin de la mort du roi Grifilant, et voyant Amadis s'adresser ainsi à Armato, elle craignit qu'il ne s'adressât pareillement à elle, prenant ainsi fait et cause pour la reine Califie.

Lors, le prévenant, elle marcha droit vers lui et lui dit :

— Sire, j'ai été témoin de votre valeur, et ce qu'on m'en avait dit me paraît au-dessous de ce que j'en ai vu... On n'est pas aussi fort que vous l'êtes, sans raison... Quelqu'un de supérieur vous protége bien certainement... Cela me convainc... Je me rends au Dieu qui vous protége aussi efficacement... Par ainsi, je réclame le baptême, à cette condition que, la guerre finie entre les païens et l'empereur de Constantinople, vous me donnerez en mariage à quelqu'un des vôtres, aussi brave que vous l'êtes, si c'est possible... Jusque-là vous me permettrez de vous accompagner et de vous servir comme le dernier de vos chevaliers...

Amadis, entendant cela, fut plus aise que s'il eût conquis la meilleure cité d'Asie.

— Madame, lui répondit-il, je puis me dire le plus heureux chevalier de la chrétienté, puisque j'ai obtenu ce résultat précieux, à savoir de retirer du chemin de perdition une aussi belle personne que vous... Quant à ce que vous me demandez, cela vous est acquis d'avance... Chacun de mes chevaliers voudra être votre mari, et vous n'aurez que l'embarras du choix... Vous me proposez de m'accompagner : j'en suis fort honoré, je l'avoue, car c'est moi qui serais heureux de me dire votre chevalier...

— Sur ma foi, répliqua la reine Pintiquinestre, c'est à bon droit que vous êtes tenu pour le plus courtois et le plus vaillant chevalier de la chrétienté : je ne me repens pas de ce que j'ai fait!

Et, tout en disant cela, Pintiquinestre mit un genou en terre pour rendre hommage à Amadis. Mais celui-ci, la relevant gracieusement, l'embrassa de bonne amitié.

Quand la reine Califie vit en quels termes ils étaient l'un et l'autre, elle délaça soudain son heaume, le jeta à terre, et, prenant son épée par la pointe, elle en présenta le pommeau à la reine Pintiquinestre, en lui disant :

— Puisque vous vous avouez vaincue, vous qui êtes indubitablement une des plus vaillantes parmi les plus vaillants chevaliers de la terre, il est juste que je vous rende l'honneur que vous méritez, moi qui n'eusse pu vous résister plus longtemps, sans l'intervention de monseigneur Amadis...

— Ah! madame, répondit Pintiquinestre, vous faites ce que je voudrais, ce que j'aurais dû faire moi-même...

Comme elles contestaient entre elles à qui recevrait l'épée l'une de l'autre, Amadis intervint pour

les mettre d'accord. Il les embrassa toutes deux et leur dit :

— Vous, madame la reine de Californie, prenez, je vous prie, l'épée de la reine Pintiquinestre... et elle la votre... Ainsi sera l'honneur égal...

Amadis n'avait pas plutôt dit ces mots, qu'Armato, qui depuis quelques instants se défendait mal contre le vieil empereur de Trébisonde, tombait à terre, frappé à l'épaule gauche. Le sang bouillonna et sortit en une si grande abondance qu'en moins de rien l'âme s'envola et Armato demeura en la place où il était tombé.

Ce qui mit une telle joie parmi les chrétiens, que chacun se mit à louer le seigneur, principalement Oriane et les autres dames.

Les trompettes et les clairons commencèrent à sonner fanfares et allégresses, et les chevaux des vaincus furent amenés en triomphe aux vainqueurs, lesquels, montant dessus, reprirent le chemin de leurs tentes.

## CHAPITRE XXVI

Comment les princes païens, leurs deux champions morts, envoyèrent demander trêve aux princes chrétiens, qui la leur refusèrent.

Crifilant et Armato morts, le camp des Turcs fut troublé outre mesure. C'était, en effet, d'un bien mauvais pronostic pour l'issue de la guerre. Lors, les principaux d'entre eux s'assemblèrent et il fut résolut qu'on enverrait vers les chrétiens pour leur demander une trêve de quinze jours, nécessaire pour rendre les honneurs des funérailles aux deux défunts et pour envoyer leurs corps en Asie afin d'y être enterrés.

Les délégués qu'ils envoyèrent furent reçus par Amadis, lequel, après les avoir entendus, communiqua leur demande aux autres princes ses compagnons. Ceux-ci, à leur tour, reconnaissant sa prud'homie égale à sa vaillance, exigèrent courtoisement qu'il se prononçât avant eux en cette occurrence, ce qu'il fit de la sorte :

— Il est certain que cette gent maudite et réprouvée est descendue en ses Marches beaucoup plus pour offenser notre religion que pour ravager la Thrace. Par ainsi, sans nous arrêter à d'autres considérations, il me semble qu'il est de notre devoir de repousser cette canaille jusqu'au fin fond de la Tartarie, et au-delà même, sans lui donner le temps de respirer... Point de trêve donc!... Pourquoi donner à ses ennemis le temps de se réconforter, de reprendre de nouvelles forces et un nouveau courage?... Si nous leur accordions ce qu'ils nous demandent là, ils feraient autant état de nous que de poules baignées ou de paillardes échontées et pusillanimes!... Par ainsi, je le répète, m'est avis que nous devrions aller les relancer jusques en leurs cabanes, et sans plus tarder!...

Cette opinion d'Amadis eut l'assentiment de toute l'assemblée. Tellement que, sur l'heure, on répondit aux ambassadeurs des païens :

— Seigneurs ambassadeurs, vous n'aurez point de trêve avec nous... Tout au contraire, avisez à sortir de la Thrace dès demain, ou sinon nous vous en chasserons, l'épée dans les reins!...

Les ambassadeurs se retirèrent, l'oreille basse et l'esprit chagrin, et allèrent porter aux princes païens la réponse qu'on venait de faire à leurs propositions.

Ces derniers furent irités de cette réponse, et, quoique la mortalité et le découragement se fussent emparés de leur armée pour la décimer, ils résolurent de frapper un grand coup et de se tenir prêts à attaquer leurs ennemis au soleil levant.

Malheureusement pour eux, ils ne purent tenir leur détermination si secrète que l'empereur de Constantinople n'en eût connaissance par ses espions et n'en prévînt les princes ses alliés, qui se mirent dès-lors sur leurs gardes.

Pour que rien ne manquât à cette entreprise, et qu'affaire de telle importance fût exécutée par raison, il fut décidé que la garde de la ville serait laissée à l'empereur de Constantinople, en compagnie de Quadragant, d'Arban de Norgales, d'Angriote d'Estravaux, de Bruner, fils du géant Balan, et de Gasquiles, roi de Suesse, avec un nombre suffisant de gens de pied et de gens de cheval.

Quant au reste de l'armée, on arrêta qu'elle formerait un seul escadron, à l'exception du roi don Florestan et de l'empereur de Rome, qui se tiendraient séparés avec trente mille chevaux et soixante mille hommes de pied, pour se ruer sur le bagage des ennemis et les mettre en désordre, s'il était possible, ou bien les charger par les flancs, suivant ce qui leur semblerait le mieux.

Et, quant à ce qui concernait la marine, le roi Norandel, Frandalo et le comte d'Alastre, suivis par le comte d'Ortilense, avec leur équipage, devaient passer le Bosphore, et chercher à surprendre les rois de Bougie et de Gilofle, qui avaient récemment abandonné la côte d'Anatolie pour se retirer le long de la Thrace, afin de protéger la retraite de leurs gens en cas d'échec.

## CHAPITRE XXVII

De la cruelle bataille qui eut lieu entre les chrétiens et les païens, tant par mer que par terre, et de ce qui s'ensuivit.

Ces dispositions ainsi prises de part et d'autre, d'un côté pour donner la camusade aux chrétiens, de l'autre pour expulser violemment au loin les païens, le jour arriva.

Le soleil commençait à étendre ses rayons, et il donnait à côté de l'armée chrétienne, ce qui faisait merveilleusement reluire les armes et les harnois.

La partie s'engagea avec le même entrain des deux cotés.

Tout ainsi que l'on voit, par un temps d'orage, l'éclair et la grosse grêle s'accompagner, l'un offensant les yeux, l'autre faisant bruit sur les maisons couvertes de fine ardoise, ainsi, à cette première rencontre, les coups de lances brisées sur les hauberts ou sur les armets donnaient tel son et telles étincelles que c'en était chose pitoyable à regarder.

Plus pitoyable et plus triste encore était d'entendre les plaintes douloureuses de ceux qui tombaient, les uns blessés à mort, les autres, plus ou moins grièvement, aux jambes, aux bras, à la tête et au reste.

Amadis, Esplandian, Périon et Lisvart, les premiers au combat, s'élancèrent sur quatre rois païens, auxquels ils firent incontinent mordre la poussière; puis, entrant en pleine mêlée, suivis de maints bons chevaliers, ils commencèrent à faire merveilles.

Les païens, quoique nombreux, étaient assez mal armés. La plupart ne portaient pour tout harnois que l'écu et la zagaie, ou l'arc, avec le cimeterre : aussi furent-ils aisés à enfoncer et à mettre en déroute.

Toutefois ils assaillirent assez bravement, de prime abord, et menant un tel bruit qu'on n'eût pas entendu Dieu tonner, ce qui n'effraya pas le moins du monde les chrétiens, gens aguerris à ces cris d'oiseaux de proie et façonnés à tous ces épouvantements barbares.

Trente mille personnes restèrent sur le champ de bataille, dès ce premier conflit.

Là triompha le chevalier de la Sphère, qu'imitèrent bientôt ses compagnons.

Les deux reines, Califie et Pintiquinestre, ne faisaient pas moins de leur côté, taillant, tuant et renversant tous ceux qu'elles rencontraient en leur voie.

Quant à Amadis, au plus fort de la bataille, il aperçut cinq géants, cinq grands diables d'enfer qui s'en donnaient à cœur joie sur le dos des chrétiens, comptant ainsi venger la mort du roi Grifilant, lequel les avait fait venir de leur pays pour les attacher à sa personne. Ces cinq grands païens ne donnaient pas un seul coup d'épée sans que la mort ne s'ensuivît; ce à quoi Amadis, à juste titre marri, voulut mettre un terme, en compagnie de Galaor, de Florestan, d'Argamont et d'Ardadil-Canile, lesquels coururent sus aux géants et rompirent sans les mouvoir de la selle.

La tuerie fut grande de part et d'autre.

Amadis, suivi de dix ou douze mille chevaliers gaulois, se rencontra avec les soudans de Babylone et d'Alap, suivis eux-mêmes de trente mille Turcs et Tartares; et Dieu sait combien les premiers eussent eu à souffrir des seconds si Brian de Monaste ne fût venu à leur secours à la tête d'un gros d'Espagnols, de Bretons et d'Ecossais, qui forcèrent les païens à reculer.

Comme Amadis, enflammé, s'acharnait à leur poursuite, un vieillard à barbe chenue, tombant jusqu'à la ceinture, l'arrêta par la manche et lui dit rudement :

— Amadis, roi Amadis, laisse là cette chasse et va secourir tes enfants, si tu ne veux les perdre, car ils sont en danger de mort!...

Ce qu'ayant dit, le vieillard disparut et s'évanouit dans la mêlée, comme un rêve.

Le conseil était bon cependant, sinon à suivre, du moins à vérifier. Amadis, ébahi, jeta ses regards autour de lui et aperçut Gandalin qui portait son enseigne, laquelle était si fort en lambeaux que le plus grand morceau n'eût pu lui couvrir la tête. Auprès de Gandalin était Yrguian son fils, armé chevalier dès le matin même par le roi Amadis.

Ce dernier s'approchait du père et du fils pour leur demander nouvelles des siens, lorsque Yrguian, le prenant lui-même par la main, et lui désignant le chevalier de la Sphère et Lisvart qui s'escrimaient bravement à quelque distance de là, lui dit :

— Sire, allons secourir ceux que vous voyez là-bas!... Ils sont en danger mortel!...

Et brochant le cheval des éperons, Yrguian fendit la presse à coups d'épée, et, dans son chemin, rencontra Galaor, Cildadan, Quadragant, Talanque, Garinter et maints autres chevaliers, auxquels il cria :

— Seigneurs! Pour Dieu, secourons Périon et Lisvart qui sont là-bas assiégés!

Ce disant, il passa outre, suivi de ceux auxquels il venait de faire appel, et arriva vers Périon et Lisvart, malgré la résistance des païens, au moment où ces deux chevaliers venaient d'avoir leurs chevaux tués sous eux. Auprès d'eux, Califie et Pintiquinestre venaient d'être abattues et réduites en une très grande extrémité.

Toutefois, elles et eux, tous les quatre, s'étaient fort heureusement relevés à temps, et ils combattaient à pied si vaillamment que ni Turc, ni Arabe, n'osaient en approcher, de peur d'être entamés trop profondement par leurs épées qu'ils faisaient tournoyer à plaisir.

C'est alors que dix géants les entourèrent.

Leur parti allait devenir mauvais, malgré leur grand courage, et bien certainement leurs efforts réunis n'eussent pu les préserver de la mort qui les menaçait, lorsque Amadis apparut, furieux de voir ses fils en ce danger. Avec Amadis arrivèrent Cildadan, Bruneo, Garvate, Brian, Maneli, Listoran, Florestan, Languines, Abies, Talanque, Agraies et maints autres.

Périon et Lisvart furent sauvés, ainsi que les deux reines Califie et Pintiquinestre, non sans perte sérieuse de part et d'autre, à ce point que les chevaux avaient du sang jusques au-dessus des paturons.

Si la nuit n'était pas survenue et n'eût pas séparé les combattants, il est probable qu'il n'en fût pas réchappé un seul.

Pendant ce temps, le roi de Jérusalem, avec sa troupe, faisait tous ses efforts pour emporter la ville d'assant. Résolu qu'il était à vaincre ou à mourir, il avait d'abord mis en ordre ses éléphants, puis il était venu, à la tête de cinquante mille hommes, pour écheller les murailles et mettre le feu aux portes.

Mais il fut repoussé avec perte par Gasquilan et un grand nombre de chevaliers qui le firent prisonnier, après avoir abattu dix éléphants et mis en pièces sept ou huit mille échelles.

Restait un autre côté des murailles où tenaient bon les païens. Ils étaient même parvenus à ébran-

ler et à faire tomber un énorme pan de fortifications, à grands renforts de moutons, de balistes et d'autres machines. Ce pan de muraille, en tombant, écrasa bon nombre d'assiégeants qui ne s'y attendaient guères, si bien que les autres, voyant cela, commencèrent à perdre cœur et à prendre peur pour leur peau. D'autant qu'on leur apprit au même instant la prise du roi de Jérusalem, leur chef. Ils se disposaient, en conséquence, à abandonner le siége, et fuyaient dans la direction de leurs vaisseaux, lorsque l'un des principaux Taborlans, accompagné de dix mille hommes, les fit retourner à la besogne, à grands coups d'épée dans les reins.

Alors la pauvre ville se trouva en grand branle et en grand péril. Les ennemis entrèrent tumultueusement sur le rempart et combattirent longuement corps à corps, main à main avec les assiégés, mettant ceux-ci quasi hors d'haleine.

L'empereur arriva, rallia ses gens et ne tarda pas à arrêter les païens sur cul.

Voilà pour la bataille de terre.

Il me reste maintenant à vous dire comment se portaient les affaires de mer.

Norandel et le comte Frandalo, avec leurs gens, s'étaient approchés, dès le point du jour, des rois de Bougie et de Gilofle, et avaient donné le signal de l'attaque. Le vent leur était venu si à propos, que, d'arrivée, ils avaient porté le plus grand dommage aux Turcs par leurs lances à feu, grenades et autres engins, avec lesquels cinquante vaisseaux furent embrâsés en moins de rien.

En même temps les ducs d'Ortilense et d'Alastre montraient bien l'affection et le dévoûment qu'ils portaient à leur maître. Et aussi les singes de la grande caraque, lesquels, au nombre de deux mille, s'évertuaient si agilement et si à propos, tirant du haut des gabies, du tillac et des rambades, que les ennemis croyaient à une grêle tombée du ciel, une grêle de flèches fort désagréable en vérité !...

Mais pourquoi m'amuserais-je davantage à raconter cette longue escarmouche? La fin en fut telle, qu'en moins d'une heure, plus de cinq cents vaisseaux ennemis furent submergés; et, ce qui plus encore étonna les païens, Norandel et Frandalo, montés sur deux fortes galères, vinrent, à force de chiourme, joindre un énorme navire, le plus apparent de tous, dans lequel combattaient les rois de Bougie et de Gilofle. Ceux-ci furent assaillis rudement, en poupe et en proue, et les chrétiens, entrant dedans pêle-même, passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils y trouvèrent, sans épargner personne, ni roi ni roc, mais non toutefois sans grosse perte de plusieurs chevaliers et autres gens de bien.

La déroute des païens fut complète, aussi bien sur mer que sur terre. Dans le désordre de leur fuite, et dans les ténèbres de la nuit, quelques milliers d'entre eux se noyèrent en essayant de regagner à la nage les vaisseaux qui n'avaient pas été brûlés.

Peu en réchappèrent.

Ainsi se trouva alors justifiée l'écriture que le chevalier de la Sphère avait trouvée sur le rouleau de cuivre doré, à la fontaine où Alquife l'avait fait venir, comme il a été précédemment dit.

## CHAPITRE XXVIII

Comment, une fois la guerre faite, les princes chrétiens retournèrent en leurs pays ; et comment Lisvart, ayant reçu une lettre d'Onolorie, partit secrètement de Constantinople.

Faite et parfaite était la guerre : les princes chrétiens durent songer, les uns après les autres, à retourner chacun dans son pays, heureux de cette issue glorieuse. Les blessés seuls retardèrent le moment de leur départ jusqu'à entière guérison.

Un soir, comme le chevalier de la Vraie Croix, c'est-à-dire Lisvart, devisait avec Amadis, un page vint l'avertir qu'un écuyer demandait à lui parler.

Lisvart suivit le page et trouva l'écuyer d'Onolorie, qui lui remit une lettre de la part de cette belle princesse.

En prenant cette missive, le chevalier de la Vraie Croix changea de couleur, et ce fut d'une voix pleine de trouble qu'il dit au messager :

— Mon ami, je te prie de m'attendre ici quelque temps ; je vais voir ce que me mande madame Onolorie et j'y ferai réponse...

Cela dit, Lisvart s'éloigna en grande hâte, tant il lui tardait d'être seul, dans un endroit secret, pour lire cette lettre de la dame qui lui était plus chère que chose qui fût au monde.

Une fois dans sa chambre, donc, il rompit, tout tremblant, le cachet et lut :

« Chevalier, et le plus ingrat qui soit parmi les vivants, votre déloyauté à mon endroit s'est si bien manifestée, et elle a si peu d'excuse, que je vous défends désormais, sur votre vie, de vous trouver là où je pourrais vous rencontrer, ou seulement avoir nouvelles de vous.

« Ce n'était pas à moi, qui suis de haute maison, que vous deviez vous adresser pour jouer cette comédie de dissimulation, mais bien à de simples demoiselles, de peu de rang et de peu d'esprit, lesquelles auraient pu s'intéresser à vous plus longtemps que l'honneur ne me commande de le faire.

« Epargnez-moi donc la misère d'avoir désormais à m'occuper de votre chétive personne. »

Lisvart avait à peine lu ce fatal papier, qu'il se sentit pris d'une angoisse navrante au possible, et qu'il tomba tout de son haut comme mort.

Au bout d'un peu de temps il recouvra ses esprits, et commença à maudire sa vie et sa fortune. Tout en soupirant, il songea à plusieurs reprises à se frapper le cœur de sa dague ; mais toujours il fut

retenu par la crainte de perdre son âme en perdant son corps.

Ce qui ajoutait naturellement à sa peine, c'est qu'il ignorait pourquoi Onolorie lui avait écrit cette lettre, qu'il n'avait méritée en aucune façon.

Que lui avait-il donc fait? Que lui avait-on rapporté contre lui? Pourquoi ce dur congé et ces cruelles paroles?

C'était un supplice pour le pauvre chevalier: il était trop grand, trop au-dessus de ses forces pour qu'il n'essayât pas de s'y soustraire en fuyant loin, bien loin, là où sa dame, ni personne autre, ne pourrait le soupçonner d'être.

Donc, essuyant ses yeux humides des larmes que cette fatale lettre venait de lui faire verser, il fit appeler l'écuyer d'Onolorie et lui dit:

— Mon ami, il faut que tu me trouves un cheval, que tu mèneras cette nuit hors la ville, à la porte de l'Aigle...

— J'y serai, seigneur chevalier.

— Une fois là, reprit Lisvart, tu feras en sorte qu'on ne te remarque pas trop, et tu m'attendras...

— Je vous attendrai.

— Va, mon ami, je compte sur ta discrétion et sur ta diligence à m'obéir... Ce sera obéir à ta maîtresse, la princesse Onolorie.

L'écuyer salua et prit congé du chevalier de la Vraie Croix, qui, alors, retourna au logis de l'empereur, où il trouva le chevalier de la Sphère, son oncle, avec Florestan et plusieurs autres de ses compagnons.

Ceux-ci, remarquant sa pâleur et la tristesse qui était répandue sur son visage, voulurent l'interroger pour en savoir la cause et y remédier, si possible était.

Mais, hélas! c'était impossible! Lisvart était blessé au cœur, et la blessure qu'il avait reçue, de la main la plus chère qui fût au monde, était précisément de celles que le temps seul guérit, quand il les guérit.

Lisvart remercia donc affectueusement ses compagnons, et, tout en leur assurant qu'il n'avait rien d'intéressant à leur confier au sujet de la mélancolie de son visage, il prit toutefois occasion de leur réunion là pour leur souhaiter à tous un heureux voyage.

Le chevalier de la Sphère, Florestan et les autres devaient en effet partir prochainement pour Trébisonde.

— N'y venez-vous pas avec nous? lui demanda Florestan.

— Je le voudrais, mais je ne le puis, répondit le jeune chevalier de la Vraie Croix, chez qui cette demande, si naturelle, produisit l'effet d'un fer rouge appliqué sur une plaie vive.

— On peut toujours lorsqu'on veut, reprit Florestan en souriant. Venez, beau chevalier, venez avec nous!... La cour de l'empereur de Trébisonde est un parterre de jolies fleurs qui ne demandent qu'à se laisser respirer et cueillir par d'aussi courtoises mains que les vôtres... Votre cœur trouvera là d'agréables occupations, je vous le promets...

— Vous me l'assurez en vain, seigneur, répondit mélancoliquement Lisvart. Pour ma part, avec l'esprit que je me connais, je ferais là une bien triste figure...

— Vous n'en auriez que plus de succès alors!... Les femmes raffolent et s'enamourent volontiers des chevaliers en peine, surtout lorsqu'ils sont jeunes et beaux, parce qu'elles savent bien que c'est une peine amoureuse, et qu'elles ont l'orgueil de posséder un baume souverain contre ces chagrins-là...

— N'insistez pas, je vous prie, répliqua Lisvart, cela serait inutile.

Florestan se tut et ses compagnons imitèrent sa réserve à l'endroit du mystère que semblait cacher la physionomie du chevalier de la Vraie Croix.

Ce dernier leur renouvela ses souhaits de bon voyage et se retira.

Lorsque vint l'heure du coucher, et qu'il se trouva avec Périon, il lui demanda la permission de l'embrasser.

— Faites, beau neveu, répondit le chevalier de la Sphère.

— J'espère que cela me portera bonheur, reprit Lisvart après avoir donné l'accolade à Périon.

— Vous en avez donc besoin?

— Grand besoin...

— Pourquoi cela?...

— Je pars cette nuit...

— Vous partez?... Ah! c'est donc là ce que vous nous taisiez tantôt... Auriez-vous appris de quelque lieu, nouvelle affligeante?...

— Non pas tout-à-fait... Mais le devoir m'appelle ailleurs, et je dois partir pour quelque affaire qui n'a rien en soi de bien intéressant pour vous être contée...

— A votre guise, beau neveu!... Toutefois, si, dans ce voyage que vous entreprenez là, vous aviez envie d'un compagnon, vous n'ignorez pas, je pense, que je suis prêt à vous en servir?...

— Je le sais, mon oncle, et vous en remercie... Mais, véritablement, l'affaire qui m'est survenue, et qui me fait ainsi vous fausser compagnie, n'est pas, je le répète, d'une importance telle que je doive déranger un aussi vaillant chevalier que vous, qui serez bien plus utile ici, ou à Trébisonde...

— Je n'ai rien à ajouter, mon beau neveu!... Embrassons-nous donc derechef, car deux accolades en pareil cas valent mieux qu'une, et que le Seigneur vous protége!...

Et, en disant cela, le chevalier de la Sphère souleva dans ses bras robustes le fils d'Esplandian, et l'embrassa le plus cordialement du monde.

Lisvart, ému, se retira aussitôt pour lui cacher les larmes dont son cœur était plein et qui commençaient à mouiller ses yeux.

En quittant Périon, il alla sans plus tarder en la maison d'un vieux chevalier de sa connaissance, qui lui fit un paternel accueil.

— Chevalier, lui demanda Lisvart après les premières salutations d'usage, j'aurais besoin, pour une entreprise que je vais tenter, d'un harnois différent de celui que j'ai présentement, afin de n'être

pas reconnu... Pouvez-vous me fournir cette armure?...

— Mon enfant, répondit le vieux chevalier, je ne sais à vrai dire quelles armes vous donner... à moins que vous ne consentiez à endosser celles de mon fils...

— J'y consens d'autant plus volontiers qu'il doit être à peu près de ma taille et de ma corpulence, et que je chercherais probablement longtemps avant d'en trouver qui m'allassent aussi bien que les siennes...

— C'est affaire faite, alors... Attendez-moi céans un moment, et je vais aller vous les quérir et je reviens aussitôt...

Le vieux chevalier disparut un instant, puis il revint, tenant le harnois de son fils.

— Voici, dit-il.

Lisvart le remercia et s'arma devant lui.

Comme il allait prendre congé :

— Mon enfant, lui demanda le vieux chevalier qui le regardait faire avec attendrissement, mon enfant, permettez-moi de vous offrir le secours de mon bras, s'il peut vous être utile... Je vous ai vu grandir et je vous aime. Il est de mon double devoir d'ancien et d'ami de vous protéger dans les passes difficiles... Peut-être que là où vous allez, vous rencontrerez des obstacles qu'il vous sera malaisé de vaincre tout seul... J'ai l'expérience pour moi, si vous avez l'audace pour vous, et l'expérience n'est pas à dédaigner, mon cher enfant... La ville et ses alentours ne sont pas tellement purgés de païens qu'il n'en reste encore çà et là quelques débris malfaisants... Si vous alliez tomber dans une embuscade!...

C'était la seconde proposition de ce genre qui était faite à Lisvart dans la même soirée, proposition dictée par la sollicitude et l'amitié. Il en fut extrêmement touché.

— Je vous remercie du fond du cœur, répondit-il au vieux chevalier. Votre loyal caractère m'est connu... Votre offre ne m'étonne point, mais je ne la puis accepter... Là où je vais, je dois être seul... C'est une affaire vulgaire, pour laquelle il n'est pas besoin de déranger un homme de votre âge et de votre utilité... Les jeunes sont fantasques, vous le savez...

— Fantasques et imprudents, oui, interrompit le vieillard, qui songeait sans doute à quelque imprudence qui avait coûté cher à son fils.

— Adieu!... dit Lisvart.

— Dieu vous garde, mon enfant! dit le vieux chevalier en le reconduisant hors de son logis.

Ils se séparèrent.

Lisvart sortit de la cité sans être reconnu. Quand il fut à la porte de l'Aigle, il aperçut dans l'ombre deux formes vivantes qu'il jugea être celles de l'écuyer d'Onolorie et du cheval qu'il lui avait dit de lui préparer.

Un hennissement prolongé lui apprit qu'il ne s'était pas trompé, du moins en partie.

— Est-ce vous, seigneur chevalier? demanda une voix dans l'obscurité.

Lisvart reconnut celle de l'écuyer.

Il s'avança.

— Je vous ai obéi, seigneur chevalier, dit le serviteur, en reconnaissant à son tour l'amant d'Onolorie. Voici la monture que vous m'avez demandée...

— C'est bien, je te remercie, mon ami, répondit Lisvart en montant sur le cheval.

— Dois-je vous suivre?...

— Non... Tu vas me quitter, au contraire, pour retourner vers celle qui t'a envoyé vers moi. Tu lui diras que je lui ai obéi, et que je suis parti pour aller où elle m'a commandé...

— Je le lui dirai, seigneur chevalier... Mais, n'avez-vous rien d'autre chose à lui mander?...

— Rien... Cela suffit... Seulement, c'est pour elle seule que je te dis cela... Sur ta vie, que nul autre qu'elle ne le sache!...

— Nul autre ne le saura, seigneur chevalier, je vous en donne l'assurance...

— Bien, mon ami...

Et, recommandant l'écuyer à la garde de Dieu, Lisvart le quitta. Son cheval était vivement éperonné : bientôt il fut en pleine forêt.

Quand il fut là, il laissa aller son cheval au petit pas, sans plus s'occuper du chemin qu'il prendrait, pourvu qu'il s'éloignât de la cité, et il se mit à rêvasser au sujet de sa fuite.

Il soupira beaucoup, comme un homme qui n'espère plus aucune joie en ce monde, et il pleura si fort que le devant de son harnois fut bientôt couvert d'eau.

— Ah! chère et cruelle princesse!... murmura-t-il. Pouvais-je croire que vous, qui étiez la joie de mes yeux et de mon cœur, vous seriez si vite un sujet de larmes et de tristesse?... Que vous ai-je donc fait pour me traiter avec cette incompréhensible rigueur?... J'interroge ma conduite et je n'y vois rien qui soit contraire aux sentiments que je vous avais voués, à l'ardente amour que je me faisais gloire d'éprouver pour vous... Onolorie! Onolorie! chère et cruelle princesse!... L'exil où vous me renvoyez sera éternel comme votre souvenir dans mon âme!... Je ne voulais vivre que pour vous prouver mon dévouement; je ne vivrai désormais que pour vous prouver l'obstination et la sincérité de mon amour pour vous!... Onolorie! Onolorie! Onolorie!

Ainsi soupirant, pleurant et rêvassant, Lisvart passa sa nuit dans cette épaisse forêt, sans songer à autre chose qu'à son amour perdu, à sa vie troublée à jamais, à son bonheur changé en une immense tristesse de par le caprice d'une jeune fille.

Nous le laisserons là un instant, si vous le permettez, pour revenir à Périon qu'il venait de quitter.

## CHAPITRE XXIX

Comment Périon et les autres furent très étonnés et très chagrins de ne pas voir revenir Lisvart, et comment ils résolurent de se mettre à sa recherche aussitôt leur voyage à Trébisonde.

En embrassant son neveu et en lui souhaitant bon voyage, Périon l'avait fait en souriant, imaginant bien qu'il ne s'agissait en cette occurrence que de quelque amourette pour laquelle il ne voulait pas être indiscret.

Mais, le lendemain matin, voyant encore les armes de Lisvart pendues au croc, fors son épée, il commença à ne plus rien comprendre.

Puis, vint l'heure du dîner : Lisvart n'était pas encore revenu.

— Que signifie cette longue absence? se demanda-t-il.

Alors des doutes étranges lui vinrent en la cervelle touchant cette fugue du jeune chevalier de la Vraie Croix.

Toutefois, il se garda bien de communiquer ses craintes à qui que ce fût de ses amis et compagnons, de peur qu'ils ne s'alarmassent mal à propos.

Mais, lorsqu'à l'heure du souper la place de Lisvart se trouva vide, contre la coutume, Périon manifesta tout haut sa surprise, qui fut partagée par Amadis.

— Où donc est Lisvart? demanda ce dernier.

— Je ne sais, vraiment, répondit Périon. Il m'a quitté cette nuit pour une affaire peu importante... j'ai voulu l'accompagner... il a prétendu que c'était inutile... qu'il serait de retour à la pointe du jour... Nous voici au soir, et il n'est pas revenu!...

— Il lui sera arrivé quelque aventure fâcheuse, dit un chevalier.

— Cela se pourrait, certes, cela se pourrait, reprit Périon inquiet.

Chacun alors partagea ses inquiétudes à l'endroit de ce pauvre amoureux, qui cheminait à travers la forêt sans se douter des alarmes qu'il laissait derrière lui. A ce point, que la plupart des chevaliers présents résolurent de se mettre en quête de Lisvart, au cas où il ne serait pas de retour le lendemain.

— Vous auriez tort, leur répondit Urgande-la-Déconnue.

— Tort?... Pourquoi cela? lui demanda-t-on, un peu étonné.

— Sa fortune le protégera bien, reprit-elle. Il obéit en ce moment à sa destinée... n'en ayons plus cure ni souci... nous saurons, plus tard, quand il en sera temps, pourquoi il s'est absenté...

Malgré cette assurance d'Urgande, l'absence de Lisvart contrista grandement ses amis, et Périon jura qu'après avoir fait un voyage à Trébisonde, vers Gricilerie, il se mettrait en quête de son neveu et ne se donnerait nulle cesse qu'il ne l'eût retrouvé.

Si Périon et ses compagnons étaient chagrinés par la fuite mystérieuse du chevalier de la Vraie Croix, nul n'avait autant d'ennui à ce propos que la pauvre Gradasilée, prisonnière de l'empereur de Constantinople avec son père et le roi de Jérusalem, prisonniers comme elle, non en prison fermée, mais en prison libre, et sur leur parole seulement.

Elle aimait Lisvart, on l'a deviné, et son absence lui meurtrit beaucoup le cœur. Aussi, résolut-elle de ne pas abandonner l'impératrice qu'il ne fût de retour.

Le jour venu, chacun prit congé du vieil et du nouvel empereur de Constantinople, et des princes et seigneurs de la Thrace. L'empereur de Trébisonde monta sur son navire, accompagné du chevalier de la Sphère, de Florestan, de Parmenir son frère, de Galvanes, d'Abies d'Irlande, de Vaillades, de Quadragant et de Languines, lesquels étaient très contents de ce voyage. En outre, ils comptaient bien tous, après leur séjour d'un mois ou de six semaines à Trébisonde, se mettre en quête pour retrouver le jeune Lisvart, malgré les conseils contraires que leur avait avait donnés Urgande-la-Déconnue.

Nous revenons présentement vers cet amoureux chevalier.

## CHAPITRE XXX

Comment Lisvart, en cheminant, guidé par la fortune, eut bientôt occasion de combattre des chevaliers qui médisaient des femmes et de l'amour...

Le chevalier de la Vraie Croix cheminait donc, sans savoir où, dans la nuit et dans la forêt, l'amour en tête et le chagrin au cœur, tournant le plus possible le dos à Constantinople.

Il chemina ainsi toute la nuit et toute la journée du lendemain, sans s'arrêter pour prendre nourriture ni pour la faire prendre à son cheval, qui cependant devait en avoir besoin.

Sur le soir, se trouvant enfin las et travaillé par le besoin, il s'arrêta, mit pied à terre, ôta le frein à sa monture et lui permit d'aller paître où elle voudrait.

Il était sorti de la forêt, et était arrivé au bas d'une montagne, au milieu d'un bouquet d'arbres. Il s'assit, et, comme il lui était impossible de songer à autre chose qu'à ses malheurs et à son amour repoussé, il retomba tout naturellement dans sa mélancolie de la veille. Son désespoir le poigna tellement, qu'à bout de courage, il se résolut à laisser là ses armes et la gloire et la cheva-

lerie, et à se retirer dans un ermitage pour servir Dieu le reste de sa vie, se sentant trop faible pour suivre le monde, étant ainsi défavorisé de sa mie.

Comme il en était là, il entendit tout-à-coup résonner dans le silence du soir une voix qui lui sembla venir d'en haut et qui lui cria :

— Lisvart ! Lisvart ! oublie ce souvenir, et suis le train de la chevalerie, vers laquelle tu es appelé par droit de nature !... Autrement, tu ne ferais pas œuvre agréable à Dieu !...

En s'entendant ainsi nommer, Lisvart avait enlevé son heaume et s'était levé sur la pointe de ses pieds pour tâcher d'apercevoir la personne qui lui parlait.

Il ne vit rien.

Lors, il se rassit, pensant avoir rêvé.

La voix se fit entendre de nouveau.

Etonné, il se leva de nouveau, et se mit à chercher dans toutes les directions. Au bout de quelques instants il remarqua, à la clarté de la lune, une femme qui se tenait au haut d'un arbre.

— Chevalier infortuné, lui dit cette femme, garde-toi bien de mettre à exécution ton projet... Ce n'est pas à ton âge qu'on s'enterre et qu'on renonce ainsi à la gloire et au bonheur !... Dieu ne t'a pas donné la force que tu as, pour la dépenser dans une stérile oisiveté... Retiens ma parole et suis mon conseil... Il y a eu de plus grands malheureux que toi, qui, finalement, en sont venus à leurs intentions. Le courage et la persévérance forcent la main à la fortune... Il faut un peu se protéger soi-même lorsqu'on veut être protégé par elle !...

Vision ou réalité, la femme entrevue par Lisvart disparut après avoir dit cela, ce dont il resta aussi émerveillé qu'épouvanté.

Cette apparition porta ses fruits et son esprit. Au point du jour, il reprit ses armes, remonta sur son destrier et chemina à travers la forêt, le plus couvertement qu'il put, sans choisir aucune voie ou sentier plutôt qu'un autre.

Il en résulta que son cheval, étant entré dans un taillis, se mit à brouter les branches folles qui se trouvaient à sa portée, et, sûr de n'être pas répréhendé par son maître, en prit à son aise, marchant et s'arrêtant lorsqu'il lui convenait.

Survint un chevalier, lequel, remarquant que c'était le cheval qui conduisait Lisvart, et non Lisvart qui conduisait son cheval, pensa à part lui qu'il était fol ou ivre. Mais il n'eut pas fait vingt pas avec lui qu'il sut à quoi s'en tenir, Lisvart s'étant mis à dire tout haut en soupirant :

— Hélas ! chère et cruelle maîtresse ! comme vous avez mal récompensé mon amour et ma fidélité !...

— A ce que je vois, damp chevalier, dit alors l'inconnu, vous êtes la victime de l'amour ?...

Lisvart, sortant de sa rêverie, jeta un regard distrait et languissant sur le chevalier qui lui parlait ainsi et qu'il n'avait point encore aperçu. Puis, sans lui répondre, il chercha à prendre un autre sentier.

Mais l'inconnu, arrêtant son cheval par la bride, lui dit encore :

— Par Dieu ! damp chevalier, vous demeurerez avec moi, que vous le veuillez ou non... je veux connaître la cause de votre folie...

— Comment ! répondit Lisvart. Me voulez-vous donc contraindre à faire ce qu'il ne me plaît pas ?

— Oui, repartit l'autre.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je n'eusse jamais pensé rencontrer un homme assez fou pour se marteler l'esprit à propos d'un sexe aussi faux et aussi malicieux que l'est le sexe féminin.

— Par ma foi ! s'écria Lisvart, si vous étiez aussi courtois que vous êtes mal appris, vous cesseriez cette importunité qui me blesse, et que je pourrais bien punir si je n'avais l'esprit aussi préoccupé, si j'étais plus à moi-même que je ne suis... Vous n'avez ni droit ni raison de jeter ainsi le blâme sur un sexe que vous êtes indigne de servir, car une femme, quelle qu'elle soit, vaut plus à elle seule que tous les hommes ensemble !...

— Voilà qui va bien, répliqua le chevalier inconnu. Mais il me semble, l'ami, que vous devriez vous contenter d'être fou, sans chercher encore à être sot... Et, si Dieu me prête assistance, je défie bien toutes les femmes, et celle qui vous traite si mal tout comme les autres, de m'empêcher d'avoir le cœur net de vos balivernes !...

Lisvart, courroucé de plus en plus, mit aussitôt l'épée à la main, et donna un coup si prompt et si violent sur le bras gauche de son adversaire qu'il le lui sépara des côtes.

— Paillard ! infâme ! s'écriait-il en continuant à frapper. Voilà le salaire de tes mérites !... Voilà qui t'apprendra à outrager de ta langue de vipère la dame que j'aime et qui est sans seconde au monde !..,

Le chevalier inconnu n'attendit pas son reste. Il s'enfuit, tout sanglant, en poussant des cris lamentables.

Lisvart croyait en être quitte. Au bout d'un quart d'heure, il vit arriver à bride abattue sur lui le même chevalier, plus deux autres, armés de pied en cap, lesquels lui crièrent :

— Par Dieu ! méchant, vous allez payer sur l'heure l'outrage que vous venez de faire à notre campagnon, lequel n'en pouvait mais, en somme, de l'infidélité de votre maîtresse, et de la folle amour qui vous tourmente !

Pour toute réponse, Lisvart brocha son cheval des éperons, et, se couvrant de son écu, alla à la rencontre de ces nouveaux ennemis, lesquels, au bout de quelques passes, furent fort mal menés par lui. L'un fut tué ; l'autre blessé grièvement, et le troisième en train de l'être.

Au même moment sortirent du bois voisin six vilains, embâtonnés de haches et couverts de capelines de fer.

Ces vilains, voyant trois chevaliers mal-menés par un seul, trouvèrent tout simple de courir sus à ce dernier, et ils lui auraient fait un mauvais parti, si Lisvart n'avait joué du couteau avec agilité. Trois de ces agresseurs-là furent tués comme ils méritaient de l'être. Les autres prirent la fuite.

Lisvart les aurait volontiers poursuivis, mais son cheval avait reçu un coup de hache qui lui avait ouvert le ventre ; il fut forcé de mettre pied à terre et de s'arrêter.

Il avait chaud, il sortit du bois et alla vers une fontaine qui coulait dans la vallée, une fontaine ombragée de quelques abrissaux.

## CHAPITRE XXXI

Comment le chevalier de la Vraie Croix, s'étant endormi sur le bord d'une fontaine, entendit la voix d'un bel enfant qui lui indiqua ce qu'il avait à faire.

Située dans un endroit charmant, on entendait cette fontaine faire son petit murmure sur un lit de cailloux blancs comme neige et reluisants comme acier. Son aspect rafraichissait d'avance les gens altérés et défatiguait les gens fatigués.

Lisvart, qui s'était vaillamment battu contre les trois chevaliers félons et contre les vilains à capelines de fer, avait une soif ardente, et il éprouvait dans tous les membres une lassitude extrême.

Joignez à cela qu'il n'avait pas mangé depuis son départ de Constantinople, et vous comprendrez sa joie lorsqu'il aperçut cette fontaine ombragée d'arbres : il allait enfin pouvoir se reposer !

Il s'approcha donc, ôta son gantelet, se débarrassa de son heaume, et, puisant à plusieurs reprises sa main dans l'onde transparente, il étancha la soif qui le poignait si violemment à la gorge.

Pendant ce temps, survinrent trois pasteurs, fatigués et altérés, eux aussi. Ils n'avaient pas, de prime abord, aperçu le chevalier de la Vraie Croix, et ils s'étaient avancés sans défiance. Mais, en le voyant, ils tressaillirent d'effroi et firent mine de s'enfuir.

Lisvart, en se retournant, se trouva en face d'eux.

— Pourquoi me fuyez-vous? leur demanda-t-il de sa voix la plus douce.

Les trois pasteurs furent tout d'un coup rassurés, autant par le son de sa voix que par la jeunesse et par la beauté de son visage. Il les avait effrayés d'abord, parce qu'il était armé et que son harnois était fort en désordre, par suite du combat acharné qu'il venait de soutenir. Maintenant ils étaient complétement revenus de leur première et fâcheuse impression à son endroit.

Lors donc, ils s'approchèrent de lui, s'assirent au bord de la fontaine, sur le gazon, et, tirant quelques viandes fumées de leurs pannetières, ils se mirent en devoir de manger avec un appétit aiguisé par leur fatigue de la journée, et aussi par la peur qu'ils venaient d'éprouver.

Lisvart les regarda faire, et, malgré la violence de sa passion pour Onolorie, il s'aperçut qu'il n'avait pas mangé depuis près de quarante-huit heures.

Le regard d'involontaire convoitise qu'il jeta sur les pasteurs fut une révélation pour ces braves gens.

— Voulez-vous bien, seigneur chevalier, partager notre repas? lui demandèrent-ils, un peu honteux d'avoir mangé si goulument, sans songer qu'il y avait à côté d'eux un chrétien qui avait peut-être faim.

— De grand cœur, mes amis, répondit Lisvart.

On fouilla dans les pannetières, et on choisit les meilleurs morceaux pour les lui offrir.

Il dîna ce jour-là de fort bon appétit. L'eau de la source lui parut plus savoureuse encore qu'auparavant.

Quand il eut fini, Lisvart remercia de nouveau les pasteurs, et, tout en échangeant quelques paroles avec eux, il ne put s'empêcher de s'étendre sur le gazon pour défatiguer un peu ses membres brisés.

Quelques minutes après, il dormait à poings fermés, du même appétit dont il avait dîné.

Les pasteurs, qui avaient terminé leur modeste repas et que les soins de leur office appelaient ailleurs, se relevèrent sans bruit et s'éloignèrent, après avoir jeté un regard pitoyable sur le jeune chevalier endormi, et l'avoir recommandé à la bonne garde du Seigneur.

Au bout de quelques instants, ils avaient disparu dans les profondeurs de la vallée.

Lisvart dormait toujours, et l'on n'entendait plus que le va-et-vient régulier de sa respiration, qu'interrompait parfois un soupir.

Il songeait sans doute à la belle et cruelle Onolorie.

Tout-à-coup, au beau milieu de son sommeil, c'est-à-dire de son rêve amoureux, une voix résonna à ses oreilles, une voix claire, sonore et harmonieuse comme du cristal ébranlé.

— Lisvart!... Lisvart!... Lisvart!... cria la voix.

Le chevalier de la Vraie Croix, s'entendant ainsi nommer, se réveilla en sursaut, et regarda d'un air effaré tout autour de lui.

D'abord il ne vit rien. Puis, peu à peu, les brouillards du sommeil se dissipant, il aperçut à deux pas de lui, calme, rose, souriant, beau comme le jour, nu comme la vérité, un jeune enfant qui le regardait le plus gentiment et le plus doucement du monde.

Involontairement, Lisvart prit peur, lui si vaillant d'ordinaire.

— Qui es-tu ? demanda-t-il en cherchant à s'éloigner.

— Je suis celui qui est, répondit l'enfant de sa voix résonnante et harmonieuse. Je viens vers toi pour te consoler et te guider... Les jeunes hommes comme toi ne doivent pas se décourager ainsi que tu le fais... Il y a dans ce monde des baumes pour toutes les blessures, des consolations pour toutes les douleurs... Les vieux seuls ont le droit de se désespérer, parce qu'au-delà de la vieillesse, il n'y a rien que la mort... Tu as un large avenir devant toi, et si tu rencontres des ronces sur ton chemin, c'est pour te faire mieux sentir la beauté des fleurs que tu auras à cueillir...

— Que dois-je faire ? demanda Lisvart éperdu, ne comprenant rien à cette apparition.

— Tu vas déloger de céans, où il ne fait pas bon à rester pour toi... Tu prendras le chemin du cloître que tu vois là-bas ; il te mènera jusqu'à un rocher derrière lequel tu trouveras un ermitage...

— Une fois là ?...

— Une fois là, tu sauras ce que tu as à faire...

— Mais encore ?...

Lisvart interrogeait encore, que l'enfant avait disparu.

Il se frotta les yeux à plusieurs reprises, croyant à un rêve, et fort émerveillé de cette seconde vision, parente de celle qu'il avait eue la nuit précédente dans la forêt.

Toutefois, rêve ou réalité, il résolut de suivre l'indication qui venait de lui être donnée, d'autant plus qu'il n'avait rien autre chose à faire qu'à aller devant lui. Il ne voyait pas ce qu'il avait à gagner en restant couché au bord de cette fontaine ; et il comprenait, au contraire, qu'il ne pourrait trouver de distractions à sa peine amoureuse que dans une agitation du corps et de l'esprit.

En conséquence, il se leva, non sans avoir regardé soigneusement autour de lui pour s'assurer qu'il était bien seul, et que l'enfant qui lui avait parlé ne s'était pas réfugié, pour l'épier, dans le voisinage.

La plus profonde solitude régnait dans l'endroit de la vallée où il se trouvait en ce moment. Le seul bruit qu'on entendît était des ramages d'oiseaux dans les ramures de la forêt prochaine.

Lisvart soupira derechef en songeant au bonheur de ces oiseaux et de ces oiselles qui ramageaient ainsi parce qu'ils s'aimaient, et il se mit à cheminer droit devant lui.

Il rencontra bientôt le sentier de droite que lui avait indiqué l'enfant. Il le prit et s'y engagea résolûment, quoi qu'il dût lui arriver.

Ce sentier était un peu montueux. Il le suivit sans se préoccuper de la difficulté de l'ascension.

Quand il fut au bout, c'est-à-dire lorsqu'il eut atteint le rocher qui lui avait été annoncé, il commença à comprendre que l'enfant était une réalité, puisqu'en somme il n'était jamais venu dans cet endroit, et n'avait pu soupçonner la présence de ce rocher dominant ainsi la vallée.

Ce qu'il vit le confirma dans cette créance.

Il était arrivé sur une sorte de plateau au milieu duquel s'élevait un ermitage, l'ermitage dont lui avait parlé l'enfant.

— Il y a dans tout ceci, murmura-t-il, un mystère qui m'émerveille... Je ne rêve pas, puisque je me sens marcher et que j'ai parfaite conscience de mes actions... Je crois reconnaître en toutes ces choses la main du sage Alquif... C'est lui qui, sous des formes différentes, m'a parlé cette nuit et m'a conseillé tout-à-l'heure !... C'est lui... je n'en doute plus !...

Comme il disait ces mots, il aperçut devant lui un poteau auquel étaient attachées des armes noires, et un parchemin sur lequel étaient tracées quelques lignes.

Il s'approcha de plus près, et lut :

« Ces armes noires sont pour toi. Tu as bien fait de suivre les conseils qui t'ont été donnés. Tu feras bien encore de suivre les présentes indications.

« Au revers de cette montagne, derrière l'ermitage, il y a un sentier qui dévale jusqu'à la mer. Prends ce sentier, suis-le hardiment. Quand tu seras arrivé sur la grève, tu trouveras une barque ; tu monteras dedans, et...

« Que le ciel te conduise et te protége !... »

Le chevalier de la Vraie Croix commença à se sentir réconforté en pensant qu'une puissance inconnue s'occupait ainsi de sa vie. Il en augura bien pour le succès futur de son amour, bien qu'il lui semblât difficile de faire revenir la princesse Onolorie sur le cruel arrêt qu'elle avait prononcé contre lui.

Il se dépouilla des armes qu'il portait, revêtit les armes noires suspendues au poteau, et, cela fait, il tourna autour de l'ermitage pour découvrir le sentier dévalant.

Lorsqu'il l'eut découvert, caché dans un bouquet de ronces sauvages, il en écarta les branches et s'y engagea courageusement.

Une demi-heure après, il se trouvait au bas de la montagne, sur la grève, le long de la mer.

Il ne fut pas longtemps sans apercevoir la barque.

## CHAPITRE XXXII

Comment le chevalier de la Vraie Croix entra dans une barque, et, après quatre jours de navigation, fit rencontre de chevaliers corsaires qui enlevaient Alquife.

Une fois dans la barque, Lisvart se mit à naviguer en pleine mer, laissant le vent souffler dans ses voiles, sans plus s'embarrasser d'où il venait, du nord ou du midi, de droite ou de gauche, assuré qu'il était maintenant qu'il ne pouvait que le conduire à bonnes aventures.

Il fut quatre jours et

autant de nuits à errer ainsi à la merci des vents et des flots, abandonnant toujours le vaisseau à sa propre impulsion, comme s'il se fût agi de tout autre que de lui-même. Personne ne le rencontra et il ne rencontra personne, d'où il résolut de s'appeler désormais le Chevalier Solitaire.

Le cinquième jour, il aperçut venant à lui, une grande barque à voiles déployées, dans laquelle étaient quatre chevaliers armés de toutes pièces et une demoiselle que ces quatre chevaliers tenaient liée par une grosse chaîne.

Ces chevaliers, Lisvart ne les connaissait pas. Mais cette prisonnière qu'ils emmenaient ainsi, il la reconnut parfaitement, lorsque les deux barques se furent rapprochées.

C'était Alquife, la fille du sage Alquif.

— Damp chevalier aux armes noires! lui crièrent les corsaires, rendez-vous à merci, et vous aurez la vie sauve... Sinon, la mort!...

— Dieu me garde, répondit Lisvart, de tomber entre vos mains!... Car si vous traitez ainsi les femmes, comment me traiterez-vous donc, moi, pauvre chevalier?...

Les corsaires, entendant cela, jetèrent les agrafes pour happer le navire de Lisvart et le coller au leur. Puis, mettant l'épée à la main, ils sautèrent tous quatre, et se trouvèrent en face du jeune chevalier de la Vraie Croix.

Alors commença un combat âpre et sanglant, et en tous cas, assez inégal, Lisvart étant seul contre quatre.

Pendant que les corsaires et lui s'escrimaient, frappant d'estoc et de taille, Alquife, à genoux sur le pont de son navire, priait Dieu avec grande ferveur pour qu'il donnât la victoire au Chevalier Solitaire.

Celui-ci, malgré sa vaillance et son habileté, aurait certainement succombé. Déjà l'un des quatre corsaires venait de lui donner sur l'armet, à l'endroit de la nuque, un coup qui eût pu être mortel, si Lisvart n'avait fait un mouvement adroit. Au lieu d'être tué ou blessé, il ne fut qu'étourdi, et encore seulement l'espace d'un éclair.

Se redressant alors, furieux, il fit vitement porter au coupable pénitence de ce péché en lui coupant, d'un revers de sa bonne épée, haubert et maille, chair et tout.

Le corsaire tomba mort aux pieds de ses compagnons qui reculèrent, un peu chagrinés de cette mort; et, dans ce recul, l'un des trois qui restaient, se penchant trop vivement en arrière, tomba dans l'eau, au fond de laquelle il fut porté tout naturellement par la pesanteur de ses armes. Poissons aussi squammeux nagent mal, en effet?

Restaient deux corsaires, lesquels, ébahis de la perte de leurs compagnons, jugèrent prudent de plier le genou et de demander leur pardon.

— Cela ne me regarde pas, leur répondit rudement Lisvart. C'est l'affaire de cette demoiselle que vous emmeniez si indignement enchaînée... Il faut qu'elle se prononce... si elle veut votre mort, vous mourrez sans rémission; si elle veut votre grâce, je vous l'accorderai, quoique à contre-cœur, car vous me faites l'effet de paillards bien endurcis!...

Demoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers Alquife, que faut-il faire de ces corsaires? Prononcez!...

Alquife avait été témoin de la prouesse du Chevalier Solitaire, et elle désirait au fond de son âme que ce fût Lisvart ou Périon, sans penser qu'elle pût être si près de la vérité.

Elle répondit :

— Hélas! seigneur, puisque j'ai le bonheur de rencontrer un chevalier qui secourt si courageusement les demoiselles en péril, je ne sais pas avoir d'amertume contre ceux qui ont agi tout au contraire de lui... Par ainsi, je vous supplie de leur octroyer la vie, à la condition qu'ils me conduiront où je voudrai aller...

— Condition fort douce! dit Lisvart. Vous êtes en vérité beaucoup trop bonne!...

Alquife reprit :

— Il me semble juste qu'ils me conduisent dans mon vrai chemin, puisqu'ils m'en ont détournée si mal à propos...

— Quel était ce chemin, demoiselle? demanda le chevalier de la Vraie Croix.

— C'était, reprit Alquife, un voyage fait en vue de deux excellents chevaliers, lesquels, lorsqu'ils vous connaîtront un jour, vous remercieront certainement du service que vous leur aurez rendu en me secourant...

— Seigneur, dirent les deux pirates, toujours à genoux; seigneur, nous vous obéirons, ainsi qu'à cette demoiselle... nous vous le promettons et jurons par le Dieu vivant!... Ordonnez donc l'un ou l'autre.

Lisvart avait reconnu Alquife, nous l'avons dit. Il se doutait bien, surtout d'après ce qu'elle venait de lui répondre, qu'elle revenait de Trébisonde vers lui et Périon, de la part de Gricilerie et d'Onolorie...

A cette pensée, un tremblement dont il ne fut pas maître s'empara de lui. Il se sentit pâlir et rougir cent fois dans une minute.

— Je suis Lisvart!... allait-il lui crier.

Mais il se contint et retint, de peur que la bonne Alquife, sachant qu'il était Lisvart, ne lui racontât, de la part d'Onolorie, quelque nouveau dédain, plus cruel encore, de cette maîtresse tant aimée.

Il se tut donc là-dessus. Il arrêta les battements de son cœur et l'aveu qui allait lui sortir des lèvres.

— Demoiselle, se contenta-t-il de répondre, je vous prie de vouloir bien me dire, si toutefois il n'y a pas quelque indiscrétion à cela, quels sont les deux chevaliers qui faisaient l'objet de votre voyage?...

— Sire chevalier, répondit Alquife, ils sont enfants du roi Amadis et de l'empereur Esplandian, estimés aujourd'hui entre les plus preux de la terre...

— Et vous alliez vers eux?

— J'allais vers eux pour une affaire qui leur est d'importance...

— A tous deux?

— A tous deux...

Il y eut un silence de quelques secondes. Puis, la bonne demoiselle reprit :

— J'étais descendue en une île que j'avais rencontrée sur ma route, afin d'y prendre quelque rafraîchissement... Je me trouvai tout-à-coup cernée et saisie par ces pirates...

— Les misérables paillards !...

— Je me hâte d'ajouter, seigneur chevalier, qu'ils ne m'ont pas fait d'autre mal que celui dont vous avez été témoin...

— C'est beaucoup trop !... Un tel déplaisir mériterait un châtiment... Mais, puisque vous leur avez pardonné, je n'ai plus rien à faire qu'à me taire et à vous prier de continuer...

— Je n'ai plus qu'à vous supplier, seigneur chevalier, de leur commander de me conduire là où je veux aller, suivant la promesse qu'ils m'en ont faite tout-à-l'heure...

— Et où voulez-vous aller, demoiselle ?

— A Constantinople.

— Et une fois là ?...

— Je serai à bon port et n'aurai plus besoin d'eux. Ils pourront alors prendre congé et aller où bon leur semblera...

— Demoiselle, ma mie, soyez assurée que je désire grandement connaître, pour les servir, les deux fils de prince dont vous venez de me parler...

— Il ne tient qu'à vous, seigneur chevalier, et à votre prouesse ainsi qu'à votre courtoisie, je peux vous répondre d'avance qu'ils vous trouveront digne d'être leur compagnon...

— Mais, c'est assez vous retenir, demoiselle !... Il est temps que vous alliez où vous appelle votre office... Adieu donc, et que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde, comme vous le méritez !...

— Et vous pareillement, seigneur chevalier.

Les agrafes qui retenaient les deux navires furent enlevées par les deux pirates, devenus aussi obéissants et attentionnés qu'ils étaient outrecuidants une heure auparavant.

— Vous savez où vous devez conduire cette demoiselle ? leur répéta Lisvart pour la dernière fois.

— Oui, seigneur chevalier : tout droit à Constantinople !...

— Soyez courtois et respectueux envers elle, je vous y engage, si vous tenez à conserver votre tête intacte sur vos épaules.

— Nous serons respectueux et courtois, nous vous le promettons.

Lisvart crut à leur sincérité, et il leur abandonna volontiers Alquife. S'il eût douté un seul instant d'eux, il eût préféré la conduire lui-même, malgré l'envie qu'il avait de s'éloigner de Constantinople.

Chacun, donc, étant dans son vaisseau, Alquife avec les corsaires, et Lisvart tout seul, la bonne demoiselle s'avisa de lui demander son nom.

— J'ai besoin de le savoir, ajouta-t-elle, afin que je puisse vous faire remercier un jour par ceux auxquels vous avez fait plaisir en m'en faisant... Et, afin que je vous puisse désormais reconnaître, ôtez, je vous prie, votre heaume qui me dérobe le visage d'un loyal chevalier...

— Demoiselle, répondit Lisvart, tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai nom le Chevalier Solitaire... Quant à ce qui est d'ôter mon armet afin de vous laisser voir mon visage, outre que cela ne vous satisferait que médiocrement, je ne le puis avant d'avoir accompli le voyage où je suis présentement engagé...

Lisvart avait à peine fait cette réponse, que les voiles de la barque qu'il montait s'enflèrent et l'entraînèrent en pleine mer, du côté opposé à la route que devait suivre la barque d'Alquife, c'est-à-dire à l'opposite de Constantinople.

Ainsi navigua-t-il pendant un, deux, trois, quatre, cinq jours encore, et autant de nuits, sans rencontrer aucune aventure. La mer était pour lui un désert liquide.

Quant à l'état de son esprit et de son cœur, il était à peu près le même, à savoir que l'amour l'envahissait tout entier.

Parfois, songeant aux paroles d'Alquife et à l'objet de sa mission à Constantinople, de la part de la princesse Gricilerie et de sa sœur Onolorie, il se disait :

— Si c'était mon pardon qu'elle portait là !... Hélas ! douce amie ! Quel tourment vous me causez, sans sujet ! Peut-être qu'à quelque jour, je mourrai sans vous avoir revue !...

Ainsi se plaignait le chevalier Solitaire.

Le sixième jour de sa navigation, il arriva en l'île des Serpents.

## CHAPITRE XXXIII

Comment l'empereur de Trébisonde, avec sa flotte, prit port en ses pays, et des propos qu'eut la princesse Gricilerie avec la demoiselle Alquife.

Récemment on a raconté, s'il vous en souvient, qu'en même temps que Lisvart sortait de Constantinople, en sortaient aussi, en grande partie, les princes venus au secours de la Thrace, et entr'autres l'empereur de Trébisonde, accompagné du chevalier de la Sphère, de Florestan et de Galvanes.

Les vents leur furent contraires. Peu s'en fallut que leurs navires, le jouet des flots, ne s'allassent briser sur les côtes, et sur les récifs dont elles étaient bordées. Tantôt les flots s'apaisaient, et alors chacun se mettait à espérer de plus belle, se promettant par avance toutes les joies du retour, les mères à embrasser, les amis à revoir, les maîtresses à réconforter, et les mille autres choses dont se composent les félicités humaines, petites ou grandes.

Tantôt, au contraire, la bonasse disparaissait pour montrer l'inanité des espoirs des hommes, et à cette bonasse succédait une épouvantable tempête, tonnerre, éclairs, pluie, grêle, et le reste, tout cela au milieu des ténèbres, sur un sol qui se déchirait à chaque instant et ouvrait de larges gueules comme pour engloutir les vaisseaux et les gens qu'ils portaient.

Ces alternatives de soleil et d'orage, d'angoisses et d'espérances, durèrent un mois entier, au bout duquel, finalement, l'empereur et sa suite prirent port à Trébisonde.

Si les voyageurs furent heureux d'être arrivés au terme de leur voyage et de leurs peines, il ne faut pas le demander.

Mais aussi, leur bonheur trouva son pareil parmi les gens qui les attendaient. L'impératrice et les autres dames de la cour furent fort aises de ce retour tant souhaité et si vainement attendu pendant un si long temps.

Les autres dames, à l'exception de la belle et malheureuse princesse Onolorie.

Elle avait écrit à son ami une lettre bien dure, bien cruelle, et surtout bien imméritée, mais qu'elle avait cru de son devoir de maîtresse outragée d'écrire et d'envoyer à Lisvart par son écuyer. Mais, au fond, cette manifestation de la jalousie extravagante lui avait coûté, et, par moments, elle regrettait de s'y être laissé emporter, trouvant dans son cœur et dans son amour des excuses, des faux-fuyants, des atténuations au crime de lèse-fidélité qu'elle se croyait autorisée à reprocher au chevalier de la Vraie Croix.

Le retour de l'empereur de Trébisonde, son père, avec son cortége de chevaliers qui, tous, avaient une affection à sa cour, la poigna plus douloureusement encore.

Lisvart n'était pas parmi les chevaliers qui revenaient.

Aussi, pendant que toutes les dames et demoiselles de la suite de sa mère et d'elle-même, se livraient, hautement ou en particulier, au plaisir de retrouver leurs amis, sains et saufs, et toujours amoureux, après une si longue absence, Onolorie seule s'affligeait, et avec raison. C'est si triste de voir les autres se réjouir, surtout lorsqu'on a déjà des raisons particulières de pleurer !

Onolorie ne voulut donc prendre aucune part, mais aucune, si minime qu'elle pût être, à l'allégresse générale et aux fêtes splendides qui se donnèrent pour faire accueil au vieil empereur de Trébisonde et à ses vaillants compagnons. Elle bouda tant et si bien, que sa mère, malgré sa joie et l'occupation que lui donnaient ces fêtes, finit par prendre alarme et par s'inquiéter affectueusement du visage pâle et amaigri de sa fille Onolorie.

Mais, à toutes ses questions, cette malheureuse princesse se contenta de répondre d'un air qui démentait beaucoup ses paroles :

— Je n'ai rien, madame, absolument rien, je vous jure.

— Pourquoi alors cette pâleur et cet air navré ?...

— Je suis pâle et navrée sans cause, madame, comme sont toutes les jeunes filles à de certaines heures, à ce qu'il paraît...

C'était une réponse comme une autre, et certes l'impératrice eût préféré que sa fille lui donnât de meilleures raisons. Toutefois, en l'absence de ces raisons-là, elle fit semblant d'en croire Onolorie et de ne pas attacher plus d'importance qu'elle-même à ses allures mélancoliques ; mais, à part soi, elle se promit de la surveiller aussitôt que les fêtes seraient passées.

Si Lisvart n'était pas là, Florestan, Galvanes et le chevalier de la Sphère y étaient, et leur présence réjouissait grandement leurs mies, qu'ils entretenaient le plus souvent possible de l'affection qu'ils leur portaient, et de la servitude en laquelle l'amour les tenait.

On en était là, en pleines réjouissances publiques et particulières, lorsque huit jours après l'arrivée de l'empereur et de ses compagnons à Trébisonde, la demoiselle Alquife demanda à être introduite auprès de lui.

Elle parut, accompagnée de quatre hommes qui portaient solennellement la tête d'un monstrueux serpent.

— Sire, dit Alquife après avoir fait la révérence qu'elle devait, je vous apporte céans nouvelles toutes fraîches du meilleur chevalier de la chrétienté...

— Et quel est-il donc ? demanda le vieil empereur. Est-ce que je le connais ?...

— On le nomme le chevalier Solitaire, répondit Alquife ; voilà tout ce que je sais de son nom. Quant à ses actions, c'est autre chose, car je l'ai vu à l'œuvre et je vous promets qu'il travaille bien. Il m'a une première fois sauvée des mains de quatre corsaires... Puis, comme je m'en revenais, j'ai été assaillie par une tempête qui m'a jetée loin de ma route, sur la côte de l'île Serpente, où j'ai été faite prisonnière, et d'où j'ai été délivrée, ainsi que Gastilles et Tartarie, par le même chevalier qui était venu aborder là... Voilà la tête du serpent monstrueux qu'il a tué ; vous jugez que cela n'a pas dû être une petite besogne... De plus, il a mis hors d'état de nuire le géant, roi de cette île, après un combat où cent autres que lui auraient été vaincus !...

— Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnée céans ?...

— Son devoir l'appelait ailleurs... Je crois, Sire, que ce n'est pas le devoir, mais l'amour qui le mène... Etre si vaillant et être si malheureux en femme, cela n'est pas équitable !...

— Je suis de votre avis, demoiselle.

Ce récit fit impression sur tout le monde, et principalement sur Périon, qui supposa que ce chevalier Solitaire ne devait être autre que son beau neveu Lisvart.

L'empereur remercia Alquife, et, après avoir grandement admiré la tête monstrueuse du serpent, il la fit clouer sur la principale porte de son palais, avec une fresque peinte tout autour et représentant le combat tel qu'il avait eu lieu d'après le récit d'Alquife.

Dans la soirée, Périon et cette dernière se ren-

contrèrent à part. Lors, Alquife demanda au chevalier de la Sphère quel traitement il recevait de la princesse Gricilerie.

— Sans vous, ma grande amie, répondit-il, je crois que mon affaire irait de mal en pis, car son amitié pour moi décroît de jour en jour...

Le propos en resta là.

Le lendemain, Alquife ne manqua pas de s'adresser secrètement à Gricilerie, et de s'enquérir auprès d'elle de l'accueil qu'elle avait fait à Périon depuis son arrivée.

— Ah! ma grande amie, répondit la princesse, pire que mon cœur ne le désire, car je n'ai pas encore eu l'occasion de l'entretenir en particulier, ni de lui donner aucun témoignage d'amitié... L'impératrice ne me quitte pas, et aussi ma sœur.

— En bonne foi, madame, vous avez tort... On dit que nécessité est mère des arts... Mais l'amour vrai est encore plus ingénieux. Si vous aviez voulu, vous auriez bien pu inventer un moyen de communiquer en particulier avec votre bel ami... Il vous était aisé, ce me semble, de le faire venir la nuit par le jardin sur lequel donnent vos fenêtres, et là deviser avec lui aussi librement qu'il vous eût convenu.

— Vous dites très bien, répondit la princesse, et je ne m'étais pas encore avisée de ce moyen... Mais puisque vous me l'indiquez, j'en profiterai... Par ainsi, trouvez, je vous prie, le chevalier, et faites-lui entendre que la muraille de ce verger est basse et que la fenêtre de ma chambre est d'un accès facile : je ne manquerai pas de m'y trouver ce soir, sur le minuit... Pour Dieu! ma grande amie, persuadez-le tant et si bien, qu'il vienne !...

— Laissez-moi faire, dit Alquife, je vous le promets pour lui.

Là-dessus elle quitta la princesse et alla retrouver le chevalier de la Sphère.

Celui-ci guettait son retour avec une impatience que comprendront les amoureux.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien! chevalier, répondit Alquife, vous avez le bonheur que vous méritez d'avoir... J'ai plaidé votre cause auprès de la gente princesse Gricilerie, et, je dois vous l'avouer, je n'ai pas eu grande peine à la gagner!... Vos qualités ont été vos meilleurs avocats, elles ont parlé plus éloquemment que moi aux oreilles, aux yeux et au cœur de votre mie...

— Finalement ? dit Périon, qui grillait dans sa peau.

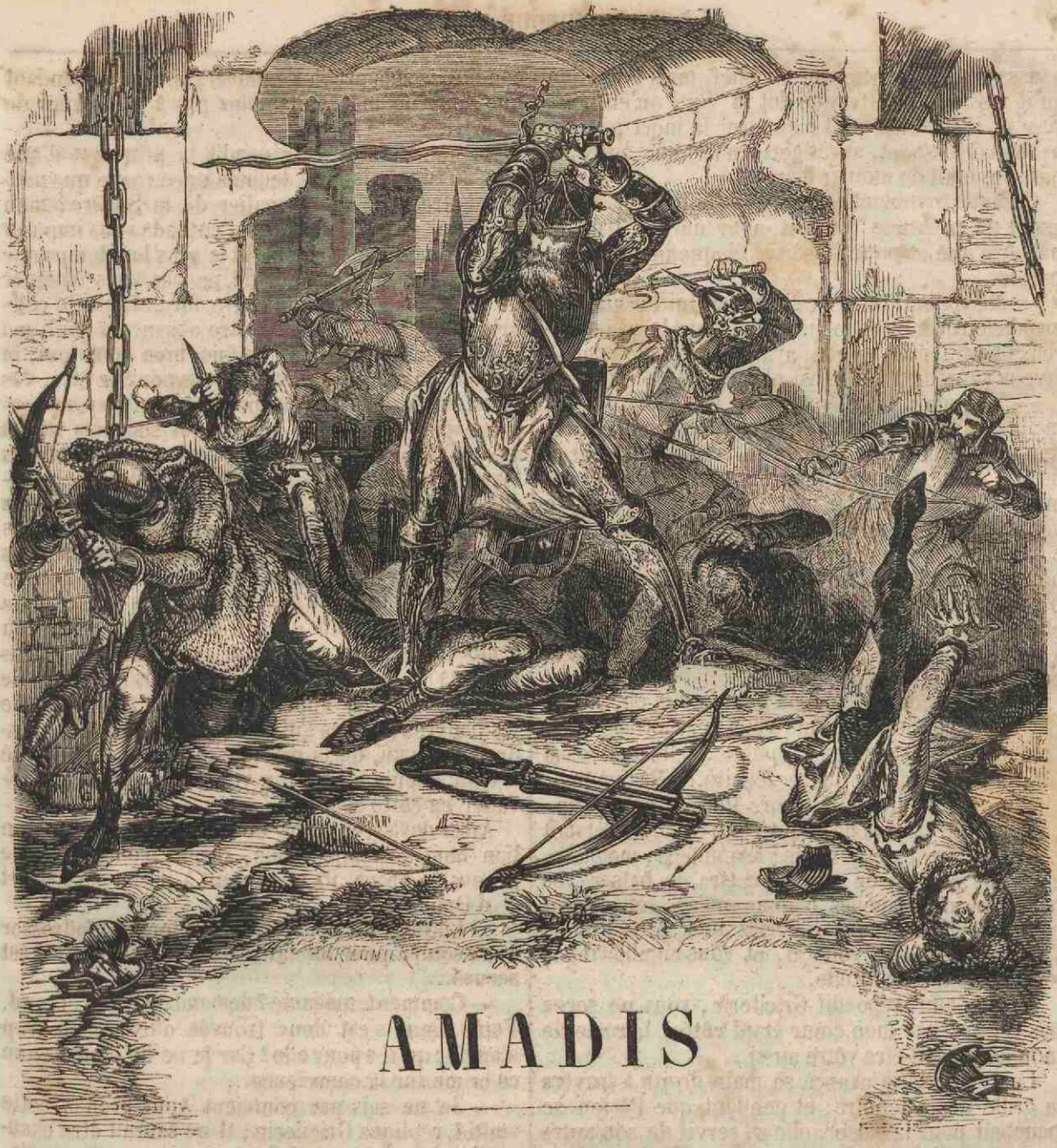
— Finalement, répondit Alquife, Gricilerie vous attend ce soir, à minuit, dans le verger sur lequel donne sa chambre à coucher... Le mur n'est pas haut... Vous pourrez l'escalader facilement...

Alquife parlait encore, que le chevalier de la Sphère ne l'écoutait plus : il était déjà parti, l'heure du rendez-vous s'approchant !

La bonne demoiselle Alquife, voyant cela, ne s'en scandalisa pas. Tout au contraire, elle sourit et comprit...



Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 81.



# AMADIS

## LE CHEVALIER DE L'ARDENTE ÉPÉE

### CHAPITRE Ier

Comment le chevalier de la Sphère s'en alla au rendez-vous qu'Alquise avait obtenu pour lui de la princesse Gricilerie, et du plaisir qu'ils en eurent l'un et l'autre.

Périon couchait d'ordinaire avec Florestan. Bien qu'ils fussent grands amis, il ne jugea pas à propos, ce jour-là, de le mettre au courant de son expédition nocturne.

Donc, lorsqu'il supposa qu'il était suffisamment endormi, il se leva à pas de loup, prit son épée, se couvrit d'un manteau d'écarlate brun, sortit secrètement de son logis et s'en vint au jardin dont il franchit lestement la muraille.

Au même moment une fenêtre s'ouvrit sans bruit. Périon, le cœur battant d'aise, s'avança vitement et aperçut la princesse seule, et semblable, pour le costume, à Diane surprise par Actéon.

Le chevalier de la Sphère, quoiqu'il eût des yeux aussi clairvoyants que ce chasseur païen, ne fut cependant pas changé en cerf comme lui. Il ne lui

poussa aucune corne sur le chef, mais l'émotion qu'il ressentit à cette vue fut si vive, qu'enthousiasmé, il se sentit prêt à endurer la mort pour sa belle maîtresse, et, après cette mort, une autre, si possible était de mourir deux fois.

Quoique tremblant comme une feuille, Périon eut assez de présence d'esprit pour ne pas trop se pâmer d'aise et pour se servir éloquemment de sa parole.

— Madame, dit-il à Gricilerie en lui faisant une profonde révérence, je puis m'estimer le plus heureux chevalier du monde, ayant reçu de vous cette faveur suprême, qui m'est plus chère que la vie...

— Mon ami, lui répondit-elle de sa voix la plus melliflue, vous devez en savoir gré à vous-même et non à moi... car Dieu et la nature vous ont pourvu de tant de perfections, que vous savez forcer librement les dames... Par ainsi, mon doux ami, je vous supplie de garder mon honneur et de vous contenter des plus modestes larcins d'amour, et non des grands, qui engagent trop... Si vous m'obéissez, mon bel ami, je vous promets de chercher et de trouver fréquemment des occasions pareilles à celle-ci, afin de donner jouissance à mon cœur comme au vôtre...

— Ah! madame, s'écria l'amoureux chevalier, je vous remercie de ce que vous m'accordez, et de ce dont je me reconnais indigne, tellement c'est précieuse faveur et suave félicité... Néanmoins, ajouta plus tendrement encore Périon, mis en appétit par les trésors de beauté que Gricilerie étalait imprudemment devant elle; néanmoins, madame, s'il vous plaisait de me permettre de baiser vos belles mains blanches comme neige, et douces comme velours, vous rendriez bien plus grande l'obligation que je vous ai, et vous combleriez la mesure de ma béatitude.

— Mon ami, répondit Gricilerie, vous ne serez pas refusé, car mon cœur étant vôtre, le reste de mon corps doit être vôtre aussi...

Lors, Gricilerie avança sa main droite à travers la grille de la fenêtre, et pendant que Périon se penchait pour la baiser, elle se servit de son autre main pour l'attirer plus près encore d'elle, et pour le baiser, vaincue par l'amour. Elle s'y prit si fort à propos, que leurs deux bouches se joignirent, et si étroitement, et si savoureusement, que, n'eussent été leurs bras retenus par la grille, l'un et l'autre fussent tombés pâmés.

Périon, pour sa part, se mit à trembler de telle sorte, qu'il en perdit la parole, et que le seul mot qu'il put prononcer, fut recueilli avec son souffle par les lèvres avides de la princesse Gricilerie.

Toutefois, au bout de quelques minutes de cette pamoison mutuelle, Périon, bien qu'il en reçût grande aise, se retira doucement en soupirant, de peur de s'être montré trop téméraire envers Gricilerie pour la privauté dont il avait usé envers elle.

— Madame, lui dit-il à voix basse et émue, je vous supplie très humblement de ne point trouver mauvais si je me suis oublié envers vous avec tel avantage, et de n'imputer cette faute, non à mon irrévérence, mais à mon excès d'amour pour vous... Si même vous jugez que cette désobéissance au respect que je vous dois mérite châtiment quelconque, je suis prêt à l'endurer, pourvu cependant que vous ne me condamniez pas à m'éloigner de vous!...

— Mon doux ami, répondit la princesse d'une voix aussi frémissante de jouissance reçue que pouvait l'être celle du chevalier de la Sphère; mon doux ami, le châtiment que j'entends vous imposer sera de m'aimer le mieux et le plus longtemps que vous pourrez, et surtout de ne pas vous éloigner de cette cour sans mon ordre formel, car le chagrin où j'ai été pendant votre absence a failli me faire mourir... Combien de fois, mon doux ami, je me suis enquise des pays où vous pouviez être, des mers sur lesquelles vous pouviez naviguer, ne songeant peut-être guère à moi, qui songeais tant à vous! Combien de fois j'ai fait venir céans les pilotes les plus expérimentés pour savoir d'eux quels périls vous menaçaient sur la route où vous pouviez être!... Combien de fois des larmes abondantes sont sorties de mes yeux et tombées sur mes joues en voyant la mer agitée, le ciel troublé, l'orage prochain, la tempête menaçante, et en pensant que votre navire arrivait en ces moments terribles où sombrent les équipages, où s'engloutissent corps et biens!... Sur mon Dieu, doux ami, la crainte de vous perdre m'a appris à plaindre toute ma vie les pauvres femmes qui sont malades au même endroit que moi, de la maladie que je n'ai pas cessé d'avoir depuis le jour où vous avez été armé chevalier en cette cour!...

Ainsi devisèrent nos deux amants pendant un bon bout de temps. Puis, insensiblement, et de propos en propos, ils en vinrent à parler de Lisvart et d'Onolorie.

— Lisvart, dit Gricilerie, a eu tort de s'adresser à ma sœur, pour lui faire le lâche tour dont il est accusé...

— Comment, madame? demanda Périon, étonné. Votre sœur s'est donc trouvée offensée du trop d'amour qu'il a pour elle? Car je ne lui connais que ce crime sur la conscience...

— Je ne sais pas comment vous prenez cette amitié, répliqua Gricilerie; il ne saurait être excusé d'avoir causé tort à Onolorie, je vous le répète, vu les promesses qu'il lui a faites avant son partement...

Alors Gricilerie raconta à Périon que Lisvart ayant été secouru par Gradasilée, comme on l'a vu précédemment, on n'avait attribué ce dévouement qu'à une passion mutuelle, et que, le bruit en étant venu aux oreilles d'Onolorie, elle était devenue jalouse de Gradasilée.

— Ah! s'écria Périon, je comprends maintenant pourquoi Lisvart s'en est allé sans me dire où il allait!... Il s'est exilé pour n'avoir pas à souffrir par le spectacle du dédain que lui aurait manifesté votre sœur!... Pauvre enfant, dont le seul crime, je vous le répète, a été et est encore d'aimer trop passionnément Onolorie!... Ah! je me porte sa caution, madame! Si la loyauté d'amour se perdait jamais sur terre, on la retrouverait en lui!...

— Hélas! répondit Gricilerie, ce que vous me dites là, mon ami, me comble d'aise et d'ennui... D'aise, parce que je vois bien que le chevalier de la Vraie Croix est innocent... D'ennui, parce que je devine aussi que ma sœur mourra de douleur,

en pensant qu'elle a condamné injustement son ami à l'exil et peut-être à la mort!...

— Madame, proposa Périon, s'il vous plaît de me donner congé, j'irai à sa quête et je le ramènerai joyeux et amoureux aux genoux de votre cruelle sœur?... Je vous le ramènerai, ou je mourrai à la peine!...

— Je vous en prie, répondit Gricilerie, pour ma sœur et pour moi. Vous lui rendrez le bonheur qu'elle a perdu, et vous doublerez le mien!...

L'aube du jour commençait à paraître. Périon et Gricilerie se quittèrent, à regret, en se promettant de se revoir au même lieu à la troisième nuitée suivante. La princesse rentrant dans sa chambre, alla se glisser, toute frémissante encore des baisers de Périon, sous ses draps parfumés, pendant que son amant, également ému des énivrantes caresses qu'il avait reçues d'elle, allait reprendre sa place auprès de Florestan, son compagnon, lequel ne s'était pas réveillé.

## CHAPITRE I

Comment une fort gente pucelle, en deuil, s'en vint à la cour de l'empereur de Trébisonde pour réclamer secours d'un chevalier contre ses oncles, et comment le chevalier de la Sphère dut partir avec elle.

Au lendemain de ce rendez-vous, le chevalier de la Sphère se trouvait à dîner à la table de l'empereur de Trébisonde, et je vous laisse à penser s'il manqua une seule occasion de dire avec ses yeux à ceux de la princesse Gricilerie, placée précisément en face de lui, combien il avait été heureux la veille et combien il espérait l'être encore dans deux jours.

Le dîner était terminé, les nappes étaient levées, et les valets apportaient des aiguières pleines d'eau pour que les nobles convives pussent se laver, lorsqu'on introduisit auprès de l'empereur une très gente pucelle, que de riches accoutrements de deuil faisaient paraître plus belle encore.

Elle s'avança, soutenue par un vieillard à la barbe fleurie blanche, et suivie par douze demoiselles, vingt chevaliers et autant d'écuyers.

Elle se jeta en entrant aux pieds du vieil empereur, pour mieux implorer sa protection; mais ce prince, la relevant avec bonté, lui demanda ce qui l'amenait à sa cour et quel était le sujet de son deuil.

— Sire, répondit-elle, avant de vous répondre, permettez-moi de vous demander des nouvelles du chevalier de la Vraie Croix, du chevalier de la Sphère, ou du chevalier Solitaire, tous trois de grande renommée...

— Madame, dit l'empereur, le chevalier de la Vraie Croix est absent pour un temps dont j'ignore la durée... Quant au chevalier Solitaire, je ne l'ai jamais vu, bien que, depuis peu, j'aie beaucoup entendu parler de lui, et fort avantageusement...

— Mais le chevalier de la Sphère?...

— Celui-là, c'est différent... Je peux vous en donner nouvelles, car il est céans...

Périon s'avança et salua courtoisement la gente pucelle.

— C'est moi qui suis le chevalier de la Sphère, dit-il.

— Ah! seigneur chevalier, s'écria la noble demoiselle, j'ai entendu vanter vos prouesses... Je sais que vous êtes aussi vaillant que courtois et que vous n'hésitez pas à prendre la défense des femmes lorsqu'elles sont persécutées.

— C'est en effet mon devoir de chevalier, répondit Périon, et, à cela faire, je n'ai pas grand mérite puisque tous les chevaliers en font autant...

— Tous, sans doute, reprit la gente pucelle, mais non pas de la même façon que vous. Vous n'êtes pas renommé pour rien parmi les plus preux et les plus hardis, et c'est à cette cause que je suis venue céans pour implorer votre secours...

— Ce qu'il me sera possible de faire, je le ferai, dit Périon. Mais, ajouta-t-il, puis-je savoir au moins en quoi vous entendez utiliser mon bras?...

— Je suis, répondit la pucelle, fille du duc d'Autriche, lequel est mort il y a quelques années me laissant héritière de son duché, mais, vu mon bas âge, sous la tutelle de deux oncles plus avares que de raison... Pendant quelques années, cela a bien été; mais quand, grande fille, j'ai prétendu tout haut à mon bien paternel, à mon légitime avoir, mes oncles s'en sont emparés en vertu de je ne sais quel droit...

— Du droit du plus fort, interrompit l'empereur. Continuez, madame.

— Je me retirai, reprit la jeune duchesse, les laissant tous deux dans Vienne, la principale cité de mon héritage. Des seigneurs prirent mon sort en pitié et ma cause en défense. Ils vinrent assiéger mes oncles, qui tinrent bon. Mais le siége se prolongeant outre mesure, cela les a ennuyés, et bien que Vienne soit imprenable, ils ont résolu d'en finir avec mes défenseurs et ils leur ont fait savoir que si je pouvais trouver chevalier assez hardi pour oser se battre seul contre eux deux, et assez fort pour les vaincre, ils me restitueraient mon héritage et se retireraient en étranger pays... C'est alors qu'on ma parlé de trois vaillants et chevaleureux hommes, qui sont le chevalier de le Vraie Croix, le chevalier de la Sphère et le chevalier Solitaire, comme les seuls qui pussent me tirer d'embarras en acceptant la proposition de mes deux oncles... Voilà, seigneur, pourquoi je suis venue à la cour du glorieux empereur de Trébisonde, où l'on m'a assuré que je trouverais les trois chevaliers que je viens de nommer... Des trois, un seul se présente... C'est à vous, chevalier de la Sphère, que je m'adresse; c'est à votre courtoisie et à votre bravoure que je fais appel... Serai-je écoutée ou repoussée?...

La jeune et belle duchesse d'Autriche se tut et elle attendit la réponse de Périon.

Celui-ci comprit qu'il s'était beaucoup trop engagé envers elle, à cause de la promesse qu'il avait

faite, la nuit précédente, à Gricilerie, de ne point quitter la cour de Trébisonde sans son congé. Dans son embarras, que cependant il ne voulait pas laisser voir à la jeune duchesse d'Autriche, il tourna ses yeux vers Gricilerie, qui comprit à merveille tout ce qu'il voulait, et qui lui dit en souriant :

— Chevalier de la Sphère, vous hésitez à octroyer à cette dame ce qu'elle vous demande ?

— Je n'hésite pas, madame, répondit avec empressement Périon, qui vit bien que Gricilerie approuvait son départ.

Puis, se tournant vers la jeune et belle duchesse d'Autriche, il lui dit :

— Madame, je suis prêt... Quand vous plaît-il que nous partions?...

— Sur-le-champ, répondit-elle.

Périon tressaillit. Il songea au rendez-vous qu'il devait avoir deux nuits après ce jour avec sa chère mie, rendez-vous dont il s'était promis d'avance tant de bonheur, et cela lui fit quelque chose d'y renoncer aussi vite. Mais il était chevalier, il avait donné sa parole, son devoir passait avant sa félicité.

— Partons donc, madame, dit-il à jeune duchesse d'Autriche.

— Partons, répéta celle-ci, heureuse de sa conquête.

Lors, le chevalier de la Sphère prit respectueusement congé de l'empereur de Trébisonde, et, plus respectueusement encore, de la belle et appétissante princesse sa fille, laquelle lui lança, au moment où il allait disparaître, un de ces regards qui lui promettait le paradis à son retour.

Son écuyer amena son destrier, et il s'embarqua aussitôt avec la jeune duchesse d'Autriche et sa suite.

## CHAPITRE III.

Comment Périon et la jeune duchesse d'Autriche, en se rendant sur les côtes d'Allemagne, furent témoins d'un combat entre un géant et un chevalier que Périon reconnut pour être son cousin Garinter.

Ils naviguèrent pendant un jour et une nuit, Périon songeant beaucoup plus au bonheur qu'il quittait qu'à la gloire qu'il allait acquérir, et la belle duchesse songeant beaucoup plus à Périon qu'à toute autre chose.

— Il est de belle mine et de fière prestance! murmurait-elle en le regardant à la dérobée, avec une admiration qu'elle ne prenait pas la peine de se dissimuler à elle-même. C'est un vaillant compagnon que j'aurai là !... Je ne doute pas qu'il ne soit vainqueur de mes oncles... S'il est vainqueur, j'aurai double plaisir à lui offrir ma personne et mes Etats !...

Ainsi pensait-elle, délicieusement chatouillée au fond du cœur par cette pensée.

Pendant qu'elle rêvait ainsi et que, de son côté, Périon faisait les rêves que vous savez, la mer s'enfla et devint furieuse... Après avoir été ballotté pendant quelques jours par les vagues en courroux, le navire qui les portait fut jeté, un vendredi matin, sur une côte qu'ils ne connaissaient pas.

Devant eux s'étendait une belle et vaste plage, au milieu de laquelle s'élevait une riche cité, emmuraillée et embastionnée à plaisir. Sur les tours de cette cité étaient bon nombre de belles dames et de belles demoiselles qui semblaient attendre quelque spectacle qui tardait à se montrer. Parmi ces dames, on en remarquait une, plus belle et plus richement accoutrée que les autres, dont elle semblait être la maîtresse.

Au même instant sortit de la cité un géant armé d'une feuille d'acier, monté sur un grand cheval bai, et tenant au poing une lance dont le fer aigu et luisant pouvait bien avoir une brasse de longueur.

Il s'avança au petit pas de son cheval vers un pavillon tendu sur la grève, et dont bientôt sortit un chevalier de belle taille, monté sur un cheval alezan, avec armes vertes et un écu sur lequel était peint un lion avec la tête mi-partie. Il était suivi de maints autres chevaliers dont on voyait les tentes éparses autour du pavillon.

Périon comprit qu'il y allait avoir bataille entre ce chevalier et ce géant. Il le dit à la jeune duchesse d'Autriche, qui commanda aux mariniers de jeter les ancres afin qu'elle pût, ainsi que son compagnon, jouir de ce combat.

La lutte ne fut pas longue. D'abord le chevalier eut le désavantage et chacun crut le géant vainqueur. Mais bientôt sa longue lance fut brisée, et il roula sous son cheval, non sans avoir désarçonné pareillement son adversaire. Tous deux alors, ainsi mis à pied, se relevèrent et marchèrent avec fureur l'un contre l'autre. Quelques minutes après, le géant tombait lourdement sur le sable, les tripes coupées de part en part par l'épée du chevalier son ennemi.

Celui-ci, sûr de sa victoire, se jeta alors à genoux et remercia le ciel avec une ferveur qui prouva à Périon que c'était un chevalier chrétien.

La dame qui se trouvait avec sa suite sur le haut de l'une des tours de la cité, voyant son géant mort, n'en fit nul cas, et, tout au contraire, s'en vint sur la grève, avec son cortége, pour féliciter le chevalier aux armes vertes, et l'emmener avec elle.

Comme ce chevalier venait de se débarrasser de son heaume pour mieux respirer, Périon poussa un cri de surprise qui fut entendu de tout le monde.

— Abordez! abordez! dit-il vitement aux mariniers.

Les mariniers abordèrent. Périon, alors, sauta sur la grève et courut vers le chevalier aux armes vertes qu'il embrassa avec effusion.

Il venait de reconnaître en lui Garinter, roi de Jugurte, qu'il n'avait pas vu depuis un assez long temps.

Garinter raconta à Périon qu'il avait entendu proclamer que l'Istrie, reine de la cité où ils étaient, appartiendrait à quiconque la débarrasserait du géant Gudulphe, et qu'il était venu pour le combattre comme avait vu le chevalier de la Sphère. Garinter était amoureux de la belle dame de l'Istrie, qui, de son côté, était amoureuse de lui.

Elle fit le meilleur accueil aux deux chevaliers, dont elle ne connaissait pas les noms, et elle dit, devant Périon, à celui qui venait de la débarrasser de Gudulphe :

— Sire chevalier, je ne sais qui vous êtes, mais vous avez la meilleure façon du monde, et vous venez de me débarrasser d'un géant ennuyeux qui avait la prétention de m'épouser malgré moi et celle d'éloigner, en les tuant, tous les prétendants à ma main, plus jeunes et plus beaux que lui. S'il vous plaît de vous mettre sur les rangs, j'en serai très heureuse, et vous accueillerai de préférence à tout autre...

— Madame, répondit le chevalier aux armes vertes, je suis Garinter, roi de Jugurte. C'est vous dire que je ne suis pas indigne de briguer l'honneur d'être votre mari...

— Sire, reprit l'Istrie, flattée d'apprendre cela, s'il vous plaît de me faire l'honneur de m'accepter pour femme, avec ce royaume qui est de grande étendue, j'aurai atteint la perfection de mes désirs.

Cette parole, proférée si gracieusement par cette belle et sage princesse, enflamma de plus en plus le cœur de Garinter, qui lui répondit en lui baisant la main :

— Je serais, madame, bien malaisé à contenter, et bien dépourvu de sens, si je n'acceptais avec empressement et reconnaissance la grâce que vous me présentez là !...

Le chevalier de la Sphère fut très aise de ce dénoûment, à cause du bien qui en résultait pour son cousin.

Les noces furent célébrées avec grandes cérémonies, et Périon y assista avec la jeune duchesse d'Autriche, qui souhaita en soupirant d'assister bientôt aux siennes propres avec le vaillant chelier de la Sphère.

Puis, Garinter, une fois couronné roi des îles Cythérées et de l'Istrie, Périon et la duchesse prirent congé et se remirent en route.

## CHAPITRE IV

Comment le chevalier de la Sphère, en allant à Vienne, en Autriche, avec la jeune duchesse, occupa les loisirs de la traversée.

Périon et la jeune duchesse côtoyèrent longuement les Allemagnes avant d'arriver en Autriche, et, pour passer le temps, ils jouèrent beaucoup aux échecs, jeu auquel prenait un vif plaisir la jeune princesse, à cause de l'amour qu'elle ressentait pour son compagnon et du besoin qu'elle avait de se trouver toujours avec lui.

Car cet amour, au lieu de diminuer, n'avait fait que s'accroître dans la solitude où ils étaient l'un et l'autre. On ne vit pas impunément côte à côte avec un chevalier vaillant et beau, quand on est soi-même pucelle et belle.

Pucelle, la jeune duchesse l'était, ce dont au fond peut-être elle enrageait ; tellement, qu'un soir, ayant prolongé le jeu des échecs outre mesure, et ses femmes étant couchées, elle résolut d'avoir raison de l'indifférence de Périon à son égard et de lui déclarer entièrement sa pensée amoureuse.

Et de fait, perdant le voile de honte dont s'accoutrent d'ordinaire les femmes d'honneur, elle ouvrit la bouche pour dire au chevalier de la Sphère combien elle l'aimait. Mais, au moment d'entamer son propos, elle se trouva si émue, si décontenancée, qu'elle commença à pâlir et à trembler...

Périon, étonné, lui demanda si elle avait quelque chose qui lui causât malaise.

— Hélas ! chevalier, répondit la gente pucelle en soupirant et en regardant Périon avec une tendresse éloquente. Hélas ! malheureuse fut pour moi la journée où je vous ai vu pour la première fois !... Car, pour recouvrer ma terre, je me suis moi-même perdue !... Ayez pitié de moi, chevalier, je vous en conjure !..... Laissez mes pays prisonniers de mes oncles, si vous voulez, mais rendez-moi ma liberté !... Autrement, vous ferez mal, et vous tomberez en danger de recevoir blâme, quand on saura que, sous couleur de pourchasser mon bien, vous avez ruiné ma vie !..... Amour a tellement embrasé mon cœur et mon corps de votre beauté, chevalier, que si vous n'avez pitié de moi, il est impossible que je dure...

Et, disant cela, la pauvre pucelle, qui ne voulait plus l'être, se renversa, pâmée et toute enflambée, les bras étendus et les seins battants, sur la poitrine de Périon, de plus en plus étonné et de plus en plus embarrassé.

Il y avait de quoi l'être, en effet. La jeune duchesse d'Autriche était merveilleusement belle, surtout dans ce désordre amoureux qui mettait à découvert, et à la merci des mains et des lèvres du chevalier, la gorge la plus blanche, la plus ronde, la plus ferme, la plus appétissante du monde.

Malgré cela, malgré ces séductions quasi irrésistibles, faites pour allumer le désir dans une statue de marbre, Périon allait héroïquement résister, en souvenir et en honneur de sa mie, la belle princesse Gricilerie, lorsque la gente duchesse d'Autriche, voyant qu'il ne se décidait pas assez vite au gré de ses sens en feu, l'attira doucement vers elle, bouche contre bouche, et lui donna un de ces baisers ambroisiens qui vous feraient marcher nuds pieds sur des fers rouges.

Périon, je le confesse, Périon n'y tint plus. Il oublia sa mie, il oublia son devoir, sa sagesse, sa chevalerie, sa vertu, tout, et rendit avec usure le baiser de miel qu'il venait de recevoir de la bouche de cette ardente pucelle qui se tordait sur sa poitrine comme une couleuvre dans une jatte de lait. De sorte que bientôt, après les lèvres, Périon fut en possession de la gorge, puis du surplus, c'est-à-dire du meilleur qui était en elle, et il la rendit sur l'heure abondamment maîtresse d'un ouvrage où elle n'avait pas encore eu de commencement d'apprentissage.

Ainsi passèrent-ils quasi toute la nuit dans ce doux jeu d'amour, plus agréable encore mille fois que le noble jeu d'échecs, et où Périon et sa mai-

tresse improvisée s'évertuèrent à prouver qu'ils étaient beaux joueurs.

Ils ne cessèrent leur partie qu'aux premières clartés de l'aurore, lassés mais non rassasiés, et le chevalier de la Sphère se retira en sa chambrette, laissant la duchesse entre les mains de ses femmes, lesquelles ne s'aperçurent de rien, ou du moins firent semblant de n'avoir rien remarqué.

Le soir, la partie d'échecs recommença entre le chevalier et sa friande compagne, puis, comme la veille, il fut délaissé pour l'intéressant jeu d'amour que l'aube seule put interrompre.

Ces agréables parties durèrent autant que le voyage, et avec le même succès de part et d'autre, c'est-à-dire sans qu'aucun des deux joueurs pût parvenir à faire l'autre échec et mat.

Mais hélas! tout prend fin en ce bas monde! L'amoureux commerce de Périon et de la gente duchesse dut forcément cesser avec le voyage. Le navire qui les portait découvrit un matin le pays d'Autriche et entra dans le port, devant la grande cité, pour l'heure assiégée.

## CHAPITRE V

Comment les deux oncles de la belle duchesse d'Autriche, ayant menti à leur parole, Périon, pour les punir, usa d'une ruse qui remit la cité de Vienne entre les mains de sa maîtresse.

La belle duchesse d'Autriche fut reçue avec enthousiasme par ses sujets, ainsi que le chevalier qu'elle amenait avec elle.

Le jour même, sur l'avis de Périon, un ancien chevalier, nommé Briantes, fut envoyé vers Bortin et Alintes, les deux oncles en question, pour leur annoncer l'arrivée de leur nièce et du champion qu'elle entendait leur opposer.

Alintes et Bortin, apprenant cela, n'en firent que rire.

— L'ami, dirent-ils à Briantes, retournez vers votre maîtresse, et dites-lui que ce serait grande folie à nous d'aventurer nos vies pour hasarder ce que nous tenons pour sûr... Que si elle a pris beaucoup de peine pour trouver ce chevalier, son travail nous est plaisir, et sa peine est perdue !...

— Ah ! seigneurs, répondit Briantes, vous ne serez pas loués des sages et des honnêtes, de rompre ainsi votre parole et de mentir ainsi à votre foi jurée !...

— Allez, bonhomme, reprit Bortin en congédiant le vieux chevalier ; allez, bonhomme, et ne causez plus tant : ce sera sans profit pour vous !...

Briantes, triste au possible, s'en revint vers la jeune duchesse qui l'attendait impatiemment. Quand elle eut appris la réponse de ses oncles, elle fut désespérée. Heureusement que le chevalier de la Sphère était là pour la réconforter.

— Madame, lui dit-il, croyez bien que ces lâches paillards auront le loyer de leur impudence !... Pour ma part, je vous jure bien que je ne partirai pas d'ici avant que la ville ne vous soit rendue et les clefs remises entre les mains...

La jeune duchesse remercia chaudement Périon de cette assurance qui lui apportait tant de réconfort ; et, à partir de ce moment, il ne cessa de songer aux moyens de venir à bout de son entreprise.

Voici quelle ruse il imagina, car, pour prendre la ville de force, il n'y fallait pas compter : elle était imprenable.

Périon manda auprès de lui tous les capitaines pour savoir d'eux-mêmes comment ils étaient attachés à la duchesse, si peu ou si beaucoup, en général et en particulier. Après les avoir bien écoutés tous, ainsi que les soldats, il leur dit :

— Mes amis, la lune tarde présentement, l'obscurité de la nuit est fort grande... Tenez-vous armés, et portez votre chemise blanche pardessus le harnois afin de vous entrereconnaître... Vous avez en ce camp, à ce que j'ai appris, un grand nombre d'échelles propres à l'assaut des murailles. Je partirai sur les neuf heures et trouverai moyen d'entrer seul dans la ville... Aussitôt que vous entendrez rumeur, laquelle sera provoquée par moi, ne manquez pas de venir aux portes et de vous en emparer, ce qui vous sera facile, puisque je donnerai d'un autre côté de la tablature à ceux qui sont chargés de les défendre... Surtout, soyez diligents !...

Cet avis, loué des uns et désapprouvé des autres, fut néanmoins exécuté avec obéissance.

Aussitôt l'heure venue, le chevalier de la Sphère prit ses armes et s'en alla au pied des fausses brayes.

— Qui va là ? demanda la sentinelle.

— Ami, lui répondit Périon, allez dire au duc Bortin et à son frère Alintes, je vous prie, qu'il est nécessaire que je leur parle, pour chose qui leur importe grandement...

Ceux qui faisaient la ronde s'approchèrent alors. L'un d'eux se chargea de la commission, et, bientôt après, il revint et descendit une échelle pour que Périon pût monter.

— Car, dit-il, on n'ouvrira pas aujourd'hui les portes, et le duc désire vous entretenir au plus tôt...

— C'est bien, répondit Périon, j'obéis à son commandement.

Il monta donc l'échelle et entra dans la ville par le rempart, d'où quelques soldats, se détachant aussitôt, lui firent escorte jusqu'au palais où il trouva Alintes et Bortin.

Le chevalier de la Sphère débuta par une profonde révérence.

— L'ami, dit Bortin, ôtez votre heaume et parlez-nous en toute sûreté.

— Seigneurs, répondit le chevalier de la Sphère, j'ôterai mon armet quand il vous plaira, pourvu que vous soyez tous deux seuls, car je n'entends pas être connu d'autres que de vous...

— Soit ! répondit Alintes.

Lors, ils commandèrent à tous ceux qui étaient là de se retirer et de fermer la porte en sortant.

Les deux ducs n'avaient pas le moindre soupçon des intentions du chevalier de la Sphère. Quand ils furent seuls avec lui, ils lui dirent :

— Or, maintenant que nous voilà seuls tous les trois, vous pouvez parler à votre aise, l'ami... Par ainsi, débarrassez-vous de votre heaume.

— Il ne m'embarrasse pas, au contraire, traîtres que vous êtes ! répondit Périon en se précipitant l'épée à la main sur Bortin, et en lui fendant la tête jusqu'aux épaules.

Il allait en faire autant à Alintes. Mais celui-ci, auquel la peur donnait des ailes, avait déjà ouvert la porte et il dévalait les dégrés en criant :

— Alarme ! Alarme ! On tue votre seigneur !

Le chevalier de la Sphère ne jugea pas à propos de le poursuivre. Il resta dans la chambre pour en garder l'entrée, et, pour augmenter encore le tumulte qui commençait à se faire, il cria lui-même par les fenêtres, afin d'émouvoir les gens de la cité et de retirer les soldats des murailles.

La rumeur gagna partout en effet. On accourut en foule vers le palais, dans l'espérance de prendre le meurtrier et de le tailler en pièces. Mais la porte était étroite, et forte était la muraille. Tout le monde voulait entrer à la fois, pour venger Bortin, ce qui permit à Périon d'abattre une douzaine des plus imprudents, sans avoir reçu seulement une égratignure.

Cependant l'émeute se renforçait de plus en plus, et, de plus en plus aussi, devenait menaçante. Les uns accouraient avec de lourds marteaux pour abattre le palais, et ensevelir Périon sous les décombres; les autres accouraient avec d'énormes bouchons de paille pour incendier la maison et y enfumer le chevalier de la Sphère comme un renard. Ceux-là même qui faisaient la ronde sur les remparts, supposant que les ennemis pouvaient avoir forcé quelque endroit des murailles, abandonnèrent leur guet et vinrent se ranger en bataille sur le marché...

Pendant ce temps, les sujets de la duchesse d'Autriche, fidèles au rôle que leur avait tracé Périon, dressaient sans empêchement leurs échelles, escaladaient les murs, descendaient dans la ville, en brisaient les portes pour permettre au reste de l'armée d'y passer, et, cela fait, se mettaient à tuer et à foudroyer tout ce qui leur faisait résistance.

La panique fut considérable, comme bien on pense. Périon put alors quitter la chambre où on l'avait assiégé jusque-là, et se mêler aux troupes de la duchesse.

Alintes était parmi les fuyards. Mais, reconnu au détour d'une rue, il fut aussitôt signalé à la vengeance des assiégeants, qui se gardèrent bien de lui faire le moindre quartier.

—

## CHAPITRE VI

Comment, après avoir remis la cité de Vienne entre les mains de la gente duchesse d'Autriche, le chevalier de la Sphère jugea prudent de s'enfuir secrètement.

Vienne était reprise. Les troupes de la belle duchesse d'Autriche étaient victorieuses. Le sang coula abondamment, certes, à cause du désordre inséparable d'une pareille surprise dans un pareil moment, c'est-à-dire en pleine obscurité.

Ce conflit eût pu être plus cruel encore, si le chevalier de la Sphère, par humanité, n'eût commandé qu'on cessât la tuerie, qu'on épargnât ceux des soldats qui tenaient encore pour Alintes et pour Bortin, et qu'on prît tous les citoyens à merci.

La jeune et belle duchesse apprit vitement cette bonne nouvelle, et elle arriva plus vitement encore pour recevoir les serments de fidélité des habitants de la cité reconquise, et aussi pour féliciter son vaillant amant de son esprit et de son courage.

Il était grand jour lorsqu'elle entra dans Vienne. Après les premiers baise-mains d'usage, elle s'enquit du chevalier de la Sphère, et on lui répondit qu'il était occupé à faire éteindre l'incendie du palais.

On se rappelle que, dans les premiers moments du désordre provoqué par le meurtre de Bortin, les défenseurs de ce duc étaient accourus avec des marteaux et avec des torches pour enfoncer les portes de la chambre où se tenait Périon, et, en cas de résistance, pour l'enfumer là comme un renard dans son terrier. C'est ainsi qu'un commencement d'incendie s'était déclaré dans cette partie du palais ; puis, de là, le feu s'était communiqué rapidement aux autres parties du monument qu'il menaçait de réduire en cendres en très peu de temps.

Grâce aux efforts de la foule, encouragée par l'exemple et l'activité du chevalier de la Sphère, le feu fut circonscrit dans de raisonnables limites : On lui donna une proie à dévorer pour qu'il n'en dévorât pas de lui-même une plus grande. Quand la duchesse d'Autriche fut entrée dans la cité, l'incendie n'avait plus de menaces graves, la moitié seule du palais était consumée, mais on n'avait plus à craindre pour le reste de la ville.

La duchesse fut de plus en plus heureuse d'apprendre tout cela. On vint lui dire qu'un certain nombre de partisans des ducs Bortin et Alintes s'étaient réfugiés dans une forteresse voisine du palais, et qu'ils demandaient à parlementer, assurés qu'ils étaient de la miséricorde de leur dame et princesse légitime.

Celle-ci leur fit grâce, comme à tous autres rebelles. Son contentement était trop grand pour qu'elle songeât à user de rancune contre ceux qui

avaient été ses ennemis volontaires ou involontaires.

Avant midi, tout était fini, l'ordre était rétabli, la tranquillité avait reparu dans tous les cœurs. Les soldats avaient quitté la ville, les citoyens étaient rentrés dans leurs maisons, il n'y avait rien de changé, sinon qu'il y avait pour gouverner une jeune et belle duchesse au lieu de deux vieux et vilains ducs. On avait crié : « Vive Bortin et Alintes !... » On en fut quitte pour crier : « Vive la duchesse d'Autriche ! » Et les affaires reprirent leur cours, ni plus ni moins qu'auparavant.

Cet heureux résultat était dû au chevalier de la Sphère, la duchesse ne l'oubliait pas. Aussi, chaque jour, ou plutôt chaque nuit, elle festoyait plus amplement celui dont elle avait reçu tant de bien et tant de plaisir tout ensemble. Et elle avait à cela un double intérêt, Périon étant un aussi vaillant compagnon d'amour que de bataille.

Elle songea à le retenir, à le fixer auprès d'elle, et, pour cela faire, elle employa tous les moyens en son pouvoir.

Il y en avait un qui réussissait toujours et qui eût réussi de la même façon pendant de longues années ; je veux parler des parties d'échecs prolongées fort avant dans la nuit, et remplacées par des parties d'amour prolongées jusqu'au jour. Périon ne se lassait pas de jouer, et la jeune duchesse encore moins. Tous deux avaient l'ardeur, l'insatiabilité de leurs jeunes années, et leur beauté mutuelle était un condiment de plus destiné à aviver cette ardeur et à aiguillonner leur appétit.

Périon ne voyait rien au-delà de cette savoureuse félicité qui l'emparadisait chaque soir dans les bras de la belle duchesse d'Autriche. Il oubliait tout volontiers, et il eût ainsi oublié jusqu'au jour de sa mort, probablement, si le souvenir de la princesse Gricilerie n'était venu traverser son esprit et son cœur, comme un reproche aigu.

Il se réveilla alors comme en sursaut. Sa loyauté naturelle lui fit comprendre qu'il avait pris ailleurs des engagements de cœur qu'il devait tenir, sous peine de forfaire à la foi jurée : il résolut de partir.

Certes, cette résolution lui coûta ! Jamais la jeune duchesse n'avait été plus belle, plus avenante, plus amoureuse. La veille même du jour où ce ressouvenir de Gricilerie avait traversé l'esprit de Périon, sa séduisante maîtresse lui avait proposé d'unir publiquement leurs deux existences, unies secrètement, et de le faire proclamer duc d'Autriche, ce qui était un honneur fort enviable.

Hélas ! malgré ces avantages, malgré surtout la béatitude qu'il goûtait à son aise auprès de sa belle maîtresse, Périon comprit que son devoir l'appelait ailleurs. Il résolut donc, quoique à regret, de s'éloigner pour toujours.

En conséquence, un soir, comme elle et lui se trouvaient seuls, après un souper délicat qu'ils avaient fait ensemble, il lui dit, non sans émotion :

— Ma belle amie, je vais vous prier de m'accorder congé de vous quitter...

— Me quitter?... s'écria la jeune duchesse en pâlissant.

— Pour quelque temps seulement, se hâta d'ajouter Périon.

— Et pourquoi cela, grand Dieu?... Que vous ai-je donc fait, mon doux ami, pour que cette abominable pensée vous soit venue ? Êtes-vous donc lassé de mon amour?... Ai-je vieilli?... suis-je devenue laide sans m'en apercevoir?...

— Vous êtes toujours aussi jeune et aussi belle qu'hier, répondit Périon, un peu embarrassé. Mais je m'étais engagé, le jour où j'ai eu le bonheur de vous voir à la cour de l'empereur de Trébisonde, je m'étais engagé à aller à la quête d'un ami cher... Je dois tenir ma parole...

— Je ne veux pas que vous me quittiez ! s'écria la jeune duchesse avec un geste de délicieuse autorité. Je ne veux pas, répéta-t-elle en jetant son bras blanc autour du cou de son amant et en l'attirant amoureusement sur sa poitrine nue et bondissante.

Périon allait répliquer. La bouche de sa compagne se colla sur la sienne et l'empêcha de parler.

Cette nuit-là, Périon ne put partir.

Mais il fallait qu'il partit. La duchesse ne lui donnait pas congé, il le prit.

Le lendemain, à la nuit tombante, un cheval tout harnaché l'attendait hors des murs de la cité. Périon sortit secrètement du palais sans être aperçu de personne, alla vers l'endroit où se trouvait son cheval, monta dessus, l'éperonna et s'éloigna rapidement de Vienne.

Quand la duchesse sut la cruelle vérité, elle faillit en mourir de douleur. Elle s'arracha quelques brins de ses beaux cheveux, elle meurtrit légèrement ses beaux seins blancs et pleura toutes les larmes de sa tête.

Une seule chose parvint à la réconforter, cependant. Elle était enceinte !

— Hélas ! murmura-t-elle avec une douce mélancolie, puisque j'ai perdu le père, je le retrouverai dans son fils, qui sera désormais mon unique joie et mon uniqne consolation.

Et de fait, au bout de neuf mois, l'intéressante duchesse d'Autriche accoucha d'un beau garçon qui ressemblait à s'y méprendre à Périon, et qu'elle nomma Fonelus. Il fut depuis un des meilleurs chevaliers de la terre.

## CHAPITRE VII

Comment, après maintes aventures, le chevalier de la Vraie Croix rencontra le chevalier de la Sphère, avec lequel il eut combat, ni l'un ni l'autre ne s'étant reconnus.

Durant une année, Lisvart avait erré çà et là, combattant et combattu, rencontrant chevaliers discourtois et géants félons, et sortant presque toujours vainqueur des luttes entreprises.

Durant toute cette année, jamais on ne l'avait vu rire, jamais on ne l'avait vu faire même semblant de s'égayer de ce dont les autres se gaudis-

saient le plus volontiers. Il songeait toujours et sans cesse à sa mie Onolorie, se nourrissant obstinément la cervelle et le cœur de cette viande creuse, et résolu de ne jamais se faire connaître à quiconque jusqu'à l'heure de sa mort, qu'il appelait parfois de tous ses vœux.

Or, la renommée avait déjà proclamé en tous lieux sa prouesse et son mépris de la mort, sans qu'il songeât à en tirer gloire ou profit.

Il s'était égaré un soir dans une forêt fort épaisse. Ne pouvant faire autrement, il s'était résigné à passer sa nuit dans un taillis, à quelques pas d'une source dont il entendait distinctement le murmure sourd dans le silence général. Il ôta son heaume, but un peu d'eau et se coucha sur l'herbe pour y prendre repos.

Malgré sa fatigue du jour, il ne put dormir, tant il était préoccupé du souvenir de sa mie.

Comme il rêvassait à Onolorie, il entendit bientôt un hennissement de cheval, et, quelques minutes après, grâce à la blonde clarté de la lune, il aperçut un chevalier armé de toutes pièces, lequel mit pied à terre sur le bord de la source, ôta le frein de son cheval pour lui donner la liberté de paître, puis s'assit sur l'herbe où, tout comme Lisvart, il se mit à rêvasser et à soupirer.

— O amour! amour! murmura-t-il, vous m'avez mis en si haut lieu de félicité et de jouissance, que je puis bien m'estimer le plus heureux chevalier de la terre, le plus heureux parce que le mieux aimé de la plus belle princesse de la terre!... O madame, souvenez-vous de votre serviteur qui, nuit et jour, n'a plaisir qu'à louer vos merveilleuses perfections!...

— Par mon chef murmura le chevalier Solitaire entre ses dents, voilà contre madame Onolorie un blasphème que je ne saurais endurer plus longtemps!... Mais, ajouta-t-il, peut-être est-ce d'elle-même qu'il parle!... Peut-être en est-il aimé!... En tous cas, il ne peut l'aimer de la même façon et de la même force que moi!... En tout cas aussi, il n'a pas le droit de s'en vanter tout haut, ainsi qu'il le fait... Par ainsi, je vais lui apprendre à modérer son enthousiasme et à mettre un frein à sa folie amoureuse...

Lors, Lisvart reprit son armet, le remit sur sa tête et s'avança dans la direction du chevalier inconnu.

— Qui va là?... demanda ce dernier.

— Je suis, répondit Lisvart, un chevalier qui veut savoir de vous le nom de celle que vous aimez et qui n'a pas sa pareille, à ce que vous prétendez du moins...

— Et quel profit en aurez-vous, lorsque vous le saurez?... demanda l'autre.

— Un profit qui vous tournera à dommage, parce que je n'endurerai jamais qu'on fasse cette injure à ma dame, répondit le chevalier Solitaire.

— Comment! reprit l'inconnu, vous avez donc la prétention de placer votre amie au rang de celle que, ni vous ni elle, ne seriez digne de servir?... C'est là de l'outrecuidance, et je vois qu'il faut que je vous apprenne la modestie et la sagesse!...

Ils s'entrecoururent sus tous les deux, à la lueur des étoiles, et ils se traitèrent si âprement, et en si peu d'espace, que leurs écus et leurs hauberts en furent décloués et rompus. Néanmoins ils se maintinrent assez bien l'un l'autre, tellement qu'ils furent près de deux heures sans reprendre haleine et sans pouvoir se dire lequel des deux était le meilleur ou le pire.

Cela donna quelque ébahissement au chevalier Solitaire, qui n'avait de sa vie trouvé champion si brusque et si adroit, bien qu'il eût eu maintes et maintes fois affaire à géants redoutables. Aussi résolut-il de tenter fortune par un autre moyen.

Il laissa pendre son épée à une chaînette qu'il avait au poing, et, saisissant son ennemi bras à bras, il fit son effort pour le ruer par terre. Mais il trouva chaussure à son pied et malice à son aune.

A cette cause, ils reprirent derechef leurs épées, et un nouveau combat recommença, quoique l'un et l'autre fussent si gravement blessés qu'ils ne pensaient pas pouvoir aller bien loin sans tomber morts.

Aucun d'eux ne montrait un seul point de couardise. Tout au contraire, le courage leur croissait de plus en plus, au fur et à mesure que s'éteignaient leurs forces et que s'écoulait leur sang.

— Chevalier, cria Lisvart, je crois qu'à cette heure vous allez payer la menterie que vous avez faite à l'endroit de ma dame!...

Le chevalier inconnu fut si dépité de cette menace, qu'il en haussa son épée et en donna un tel coup au chevalier Solitaire, que, le voulût-il ou non, ce dernier fut obligé de ployer les genoux et de laisser tomber sa propre épée. Mais, se relevant aussitôt avec une agilité surprenante, Lisvart se lança au collet de son ennemi et lui cria :

— Maintenant finiront votre gloire et votre vie tout ensemble!...

Pendant les dernières convulsions de ce combat, le jour était venu. Lisvart, en essayant de mettre à exécution la menace de mort qu'il venait de proférer, aperçut une sphère peinte sur l'écu de son adversaire. Il reconnut alors qu'il venait de s'escrimer contre son oncle, et que, deux secondes encore, il allait lui percer la gorge d'outre en outre.

— Ah! perverse fortune!... s'écria-t-il en jetant au loin son épée. Ah! misérable fortune! comme en toutes choses tu m'es contraire!...

Lors, se mettant vitement et respectueusement à genoux, il ôta son heaume et dit à Périon :

— Mon oncle, pardonnez-moi, je vous en prie!... Certes, j'aurais dû vous reconnaître à votre prouesse et ne pas m'aventurer, ainsi que je l'ai fait, bien que j'en aie été châtié assez pour m'en souvenir toute ma vie, car je me sens blessé à mort...

Périon, tout ébahi de retrouver si vite et si étrangement celui pour lequel il s'était mis en quête, n'avait rien répondu de prime abord. Il s'était contenté de pleurer de joie.

— Ma foi, beau neveu, lui dit-il en l'embrassant, je dois convenir que le jour est arrivé fort à propos pour moi..... Car si vous ne m'aviez pas reconnu, ma dernière heure sonnait...

Comme ils en étaient en ces termes, survint la bonne demoiselle Alquife, laquelle cheminait elle-même depuis un long temps, par monts et par vaux, à la recherche du jeune et mélancolique Lisvart.

En apercevant les deux compagnons s'embras-

sant, désarmés, le heaume enlevé, mais tout sanglants, et rougissant de minute en minute la place où ils se tenaient, elle s'écria :

— Sainte Marie, aidez-moi !... Quelle aventure est celle-ci ?... Les deux meilleurs chevaliers du monde, et les plus grands amis, s'entre-rencontrant par le péril de leur vie !...

Alquife, s'apercevant qu'ils chancelaient tous deux, autant sous le poids de leur émotion que sous le poids de leur douleur physique, descendit vitement de cheval, s'en vint près d'eux, les salua et chercha un moyen d'étancher leurs plaies, qui coulaient comme fontaines.

Ce moyen fut de déchirer sa capeline et d'en faire autant de bandes et de compresses qu'elle put, avec quoi leurs blessures furent provisoirement bridées. Puis, ce premier pansement opéré, elle les aida l'un et l'autre à remonter à cheval, et elle les conduisit ensuite dans un château voisin, où elle avait précédemment reçu l'hospitalité, et dont le seigneur leur fit gracieux accueil, une fois qu'ils lui eurent raconté leur aventure.

## CHAPITRE VIII

Comment Lisvart et Périon, une fois guéris, reprirent le chemin de Trébisonde, et comment Alquife alla annoncer leur arrivée aux deux jeunes princesses.

Grâce aux soins et à la science de la femme de leur hôte, Lisvart et Périon furent bientôt en état de reprendre le cours de leur voyage.

Lisvart voulait s'enfoncer dans les forêts pour y vivre en loup, loin des hommes et des femmes. Mais son oncle et Alquife l'en dissuadèrent en lui faisant comprendre ce qui l'attendait à la cour de l'empereur de Trébisonde.

— Vous y trouverez bien des changements, lui dit la bonne demoiselle. L'empereur a marié Griliane avec le roi de la Breigne, qu'ont accompagné, à cette occasion, Florestan, Parmenir et autres..... Quant aux belles princesses Gricilerie et Onolorie, si la première n'a pas changé de manière de voir à l'endroit de quelqu'un que je connais, sa sœur, au contraire, a modifié de beaucoup ses sentiments... Est-ce un bien ? est-ce un mal ?... Ce sera à vous d'apprécier, chevalier de la Vraie Croix...

Lisvart rougit et détourna la tête. Il en savait assez pour vouloir désirer le retour prochain à Trébisonde.

Leur partement ainsi arrêté, ils remercièrent leur hôte des bons traitements qu'ils avaient reçus de lui et de sa femme, et reprirent leur chemin pour aller retrouver la barque du chevalier Solitaire, qui, de ce moment, reprit son nom de chevalier de la Vraie Croix.

Quelque temps après, les vents étant favorable, nos voyageurs arrivèrent à deux milles de Trébisonde. Mais, avant que de prendre terre, Périon et Lisvart tirèrent Alquife en particulier, et lui demandèrent ce qu'ils avaient à faire.

— Seigneurs, leur répondit-elle, il me semble que, pour le mieux, j'aille faire part de votre arrivée aux princesses Onolorie et Gricilerie..... Selon ce qu'elles vous manderont, vous vous gouvernerez à l'avenir.

Les deux chevaliers y consentirent.

Lors, Alquif entra dans une petite nauf et alla aborder, peu après, au port même de Trébisonde, où la première personne qui la vit fut Bridelne, laquelle, sans lui parler, courut vitement au palais pour avertir les deux princesses.

Ces dernières étaient pour lors à la chapelle avec l'impératrice, ce qui n'empêcha nullement Bridelne de s'approcher d'elles pour leur communiquer cette nouvelle.

Certes, jamais timide bergère trouvant un serpent dans un buisson n'eut le cœur plus émotionné, plus tremblant, plus angoisseux que ne fut celui d'Onolorie et de Gricilerie en apprenant le retour des deux chevaliers. Cela les tint si fort, même, que, contrairement à leur habitude et à leur devoir, elles laissèrent l'impératrice prier toute seule, et s'en allèrent au devant d'Alquife, les joues empourprées par le désir.

Gricilerie, plus hardie que sa sœur, interrogea Alquife, qui lui répondit :

— Très bonne madame, votre chevalier et le sien sont là-bas, attendant votre commandement...

A cette parole. Onolorie fut prise d'une joie inaccoutumée, et elle se trouva en une telle perplexité, qu'elle faillit tomber de son haut. Heureusement que Gricilerie se trouvait là : elle étendit le bras et retint sa sœur, en lui disant tout bas :

— Contenez-vous, ma chère sœur, je vous en supplie, par respect pour vous et pour moi... Votre attitude pourrait tourner en conséquence, si elle était remarquée...

— Ah ! ma sœur, répondit Onolorie, si vous saviez l'injure que j'ai faite à celui qui a tant souffert par mon occasion !

— Madame, dit Alquife, le bon accueil que vous lui ferez effacera tout ce passé, si bien qu'il ne s'en souviendra pas... Mais, je vous prie, que dois-je leur mander à l'un et à l'autre de votre part ?...

— Il est besoin, répondit Gricilerie, que l'empereur notre père sache lui-même leur retour, car il ne manquera pas de les envoyer prier de venir vers lui aussitôt... Toutefois, dites à Périon qu'il amène demain soir son neveu à la fenêtre du jardin, où nous les attendrons, ma sœur et moi. Quand il seront là, et nous aussi, nous deviserons ensemble des choses passées et des choses à venir...

Comme Gricilerie achevait ces mots, on la vint avertir que l'impératrice allait sortir de l'église, car vêpres étaient parachevées. Lors, les deux princesses quittèrent Alquife, qui, avant d'aller rejoin-

dre Lisvart et Périon, jugea à propos d'aller les annoncer au vieil empereur de Trébisonde.

## CHAPITRE IX

Comment Lisvart et Périon furent accueillis de l'empereur de Trébisonde et des dames de sa cour.

Lisvart et Périon dormirent très mal cette nuit-là, à cause des promesses de la nuit suivante qui les tinrent en éveil d'une assez agréable façon.

Le lendemain donc, il se rendirent au palais, et se rencontrèrent avec le vieil empereur de Trébisonde qui venait précisément au-devant d'eux, accompagné du roi de la Breigne, du duc Alafonte, du duc d'Ortilense et de maints autres princes et chevaliers.

Grande fut la bienvenue et le bon accueil qui furent faits aux deux chevaliers. Ceux-ci s'apprêtaient à baiser les mains de l'empereur; mais lui, les empêchant, les accola, la larme à l'œil, tant il était heureux de les voir de retour. Puis il les conduisit au palais, où déjà l'impératrice, avertie, se tenait sur le seuil avec ses dames, pour les recevoir.

— Madame, lui dit l'empereur, je vous amène ces deux gentilshommes qui ont autrefois rompu nos prisons, comme vous savez... Je les laisse en votre garde, et pour plus grande sûreté, nos filles en seront chargées...

Quand les deux chevaliers eurent fait révérence à l'impératrice et aux dames, ils se mirent à deviser de choses et d'autres.

Gricilerie et Onolorie, qui, depuis qu'ils étaient là, avaient mué cent fois de couleur, passant du blanc au rouge avec une promptitude sans exemple, Onolorie et Gricilerie, donc, se rapprochèrent tout-à-fait d'eux, et cette dernière se hasarda à dire à Périon :

— Je croyais, seigneur, qu'en votre qualité de mon chevalier, j'avais quelque autorité sur vous... Mais vous m'avez bien prouvé le contraire... Car, lorsque vous avez quitté cette cour pour aller en Autriche, vous ne deviez quasi pas séjourner, et cependant il y a longtemps que vous êtes absent!...

— Madame, répondit Périon un peu confus, car il savait où le bât le blessait; madame, la vie d'un chevalier errant est mêlée d'aventures qui ne lui permettent pas toujours de revenir à heure fixe... Par ainsi, je vous supplie de m'excuser...

— Le seigneur Lisvart, dit à son tour Onolorie, n'oserait pas répondre ainsi de lui-même, je crois... Car il sait combien il a déjà failli...

— Madame, répondit Lisvart, à mal fait ne gît qu'amende... Je sais bien que j'avais intention d'accompagner l'empereur au partir de Constantinople, mais Dieu sait qui m'en détourna...

Tous ces propos étaient tenus entre eux si couvertement, que, pour déguiser leurs pensées, ils parlaient par moments contre leur propre conscience. L'impératrice et l'empereur étaient si près de leurs filles, qu'elles n'eussent su dire une parole qui n'eût été entendue...

Vint le dîner, qui fut somptueux, en l'honneur des deux nouveaux débarqués, lesquels, tout le temps qu'il dura, furent distraits par la pensée du rendez-vous qu'ils avaient obtenu.

## CHAPITRE X

Comment Lisvart et Périon se rendirent dans le verger, devant la fenêtre treillissée des princesses, et ce qui en résulta.

Le soir, à l'heure fixée, pendant que presque tout le monde dormait dans le palais et aux alentours, Périon et Lisvart quittèrent secrètement leur logis et s'en vinrent franchir la muraille qui les séparait du jardin. Une fois dans le jardin, ils s'orientèrent aisément, et s'approchèrent des fenêtres auxquelles Périon avait déjà goûté de célestes jouissances en picorant les lèvres de sa mie et en se laissant becqueter les siennes par elle-même.

Comme ils arrivaient tout contre, ils entendirent comme un gazouillement d'oiselles sous des ramures : c'étaient les deux princesses qui se parlaient tout bas.

Alors Périon gratta légèrement le long du bois, pour les avertir de leur présence.

Gricilerie se présenta aussitôt, et, à travers les mailles assez espacées de la grille, leur donna à chacun un baiser qui fit surtout tressaillir Périon, auquel elle dit en souriant :

— Je vous fais ce bon accueil, à cause du compagnon que vous m'avez amené, et que je veux prier d'oublier le mal que ma sœur lui a fait involontairement et dont elle se repent beaucoup à cette heure... Onolorie vous supplie, chevalier, ajouta Gricilerie en s'adressant à Lisvart, de lui pardonner... Ce faisant, elle viendra vous parler céans... Sinon, elle n'osera jamais se trouver en votre présence.

— Madame, répondit Lisvart, elle sait que je suis son humble serviteur et son esclave obéissant. C'est à elle de me commander tout ce qu'elle voudra, et non pas de me demander pardon, à moi qui l'ai offensée.

— Chevalier, reprit Gricilerie, prenez le cas que vous criez merci à qui vous a courroucé, et que vous portez la pénitence du mal d'autrui... Je sais bien comment les choses vont, et que ma sœur a failli vous faire injustement mourir... Toutefois, oubliez le fruit amer : il vient d'une tant douce racine!...

— Ah! madame, répondit Lisvart, pour Dieu! ne parlez jamais tel langage... C'est moi qui suis cause de tout!... C'est moi qui ai fait le mal... C'est moi qui l'ai offensée! C'est moi qui vous supplie de faire mon accord avec elle!...

— A ce que je vois, dit Gricilerie, il sera aisé à vous accorder... Or, attendez un peu et vous en aurez des nouvelles...

Gricilerie disparut un instant pour reparaître avec Onolorie, laquelle, pour mieux complaire à son ami, s'était étudiée à se parer, à se faire plus séduisante encore. Et par là, je n'entends pas parler d'accoutrements semblables à ceux que les hautes et nobles dames comme elles portaient aux festins et aux assemblées. Non! Onolorie avait seulement un mantelet de taffetas cramoisi, à cause de la chaleur, qui était grande. Sur sa jolie tête, elle avait un petit voile de crêpe, voletant au moindre vent. Cela lui donnait si bonne grâce, qu'elle semblait ainsi avoir en elle plus de divinité qu'auparavant.

Comme elle s'approchait de la fenêtre, Gricilerie dit à Lisvart :

— Trouvez-vous que ma sœur soit digne de pardon et qu'elle mérite que vous lui rendiez bien pour mal?...

Le chevalier de la Vraie Croix mit incontinent le genou en terre et baisa les mains de sa mie le plus doucement du monde. Mais, au même instant, Onolorie, sans proférer une seule parole, l'attira vers elle, joignit sa bouche à la sienne, et leurs lèvres en demeurèrent si bien collées que, pendant un long espace, ni l'un ni l'autre n'eurent quasi moyen de respirer...

Au bout de quelques minutes de cette béatitude, avant-courière d'une plus grande, Lisvart murmura :

— Madame, la grâce que vous me faites là est telle, que si toutes les vertus qui se trouvent éparpillées entre les meilleurs chevaliers se trouvaient réunies en moi seul, je n'oserais pas encore me réputer digne de si haute faveur... Je ne sais vous dire autre chose sinon que je ne suis né que pour vous servir, obéir et complaire, vous jurant par vous-même que si quelque chose de moi à pu vous offenser dans le passé, ç'a été contre le gré de mon cœur...

— Ah! mon doux ami, répondit Onolorie, je ne sais vraiment où j'avais l'esprit quand je vous envoyai par mon écuyer la vilaine lettre qui vous a causé tant de chagrins!... Ah! si vous saviez combien de fois j'en ai maudit l'heure!... Combien de fois je m'en suis mordu les doigts!... Combien de fois je m'en suis voulu du mal à moi-même!... Le repentir en arriva trop tard; en tout cas, il m'a appris à être désormais moins facile au soupçon, moins légère, plus sage... Car j'ai tant souffert, mon doux ami, que je puis témoigner par épreuve qu'il n'est pas vrai que l'on meure pour trop aimer... Si l'on mourait de trop aimer, il y a longtemps déjà que je serais pourrie en terre, ayant demeuré l'espace d'un an et plus sans que l'œil me soit séché, sans que mon cœur ait passé une minute sans soupirer et plaindre la faute que j'avais commise à votre égard, laquelle je vous supplie d'oublier et de me pardonner du meilleur de votre âme...

Tout en disant cela, les larmes lui tombaient des yeux, ce qui mit Lisvart en telle peine qu'il pensa en trépasser. Néanmoins, reprenant courage, il dit à Onolorie :

— Madame, vous me faites tort, et je ne sais vraiment comment ni pourquoi vous vous plaisez à vous mettre ainsi en peine, en ma présence, d'une chose où, sauf votre grâce, il n'y a propos, car c'est bien moi qui ai failli et vous ai autorisée à la jalousie, en montrant à Gradasilée plus de privauté que je ne devais... Par ainsi, laissons ce propos, s'il vous plaît, et permettez-moi seulement de baiser ce que le vent, pour me porter plus de faveur, m'a présentement voulu faire voir.

Lisvart disait cela parce que, pendant que la belle princesse Onolorie se lamentait ainsi, son manteau de taffetas cramoisi s'était entr'ouvert, et l'amoureux chevalier avait pu juger, à travers la transparence de sa blanche chemise de fin lin, de la rondeur provocante et de la perfection divine de sa jeune gorge.

Cela l'échauffa tellement, cela lui mit si bien l'eau à la bouche, que, sans idée de licence cependant, il étendit le bras droit et plaça sa main frémissante sur cette chair d'albâtre, frémissante aussi.

Onolorie le repoussa un peu, si peu, que sa main chercheuse ne fit que se déplacer et aller d'une rose à l'autre rose.

Pendant ce temps, Périon et Gricilerie s'occupaient du lieu et des moyens qu'ils pourraient imaginer pour se voir plus intimement, sans grille et sans empêchement d'aucune sorte; et tout en cherchant ces moyens-là, ils n'en perdaient pas pour cela une bouchée de leur amoureux déduit, se becquetant du bout des lèvres avec une onction, une lenteur qui prouvaient éloquemment l'intérêt qu'ils prenaient tous deux à cette occupation. Leurs mains se liaient comme leurs lèvres, et ne voulaient pas se séparer. La seule chose dont ils se plaignirent, ce fut de la venue du jour, qui se manifesta plus clair et plus tôt qu'ils n'eussent voulu.

Ils furent donc, tous quatre, contraints de se quitter; mais, avant de le faire, Lisvart, qui s'apercevait qu'en somme il n'avait reçu que la menue monnaie de son amour et qui voulait recevoir le tout, Lisvart dit à Onolorie :

— Madame, je vous supplie de ne pas trouver mal si je prends à cette heure la hardiesse de vous déclarer ce que mon cœur vous a tenu secret jusqu'à présent... Amour, qui commande aux dieux et aux hommes, me fait peut-être abuser de la privauté que vous avez bien voulu me laisser prendre sur votre personne, la plus belle qui soit au monde... Mais je n'y tiens plus!... Je me sens mourir à petit feu sur le gril du désir... Je vous supplie donc, mon cher bien, ma seule espérance, de m'accorder la vie en m'accordant la possession de votre divin corps, après m'avoir accordé celle de votre précieux cœur... Si vous n'avez pitié de moi, madame, je suis perdu!...

Lisvart prononçait ces paroles avec de grosses larmes dans les yeux. Onolorie, assez ébahie, lui répondit :

— Que vous ai-je donc fait, mon doux ami, pour ainsi vous plaindre?... Croyez-vous donc que je pourrais jamais vous refuser chose que vous me demanderiez, pourvu toutefois qu'il n'y eût pas d'atteinte à mon honneur!...

— Madame, reprit Lisvart, votre honneur m'est autant en recommandation que ma propre vie.... Ce dont je vous supplie à cette heure, c'est qu'après m'avoir accepté pour ami, vous consentiez en outre à m'accepter pour mari... Vous savez la maison dont je suis... En me faisant cette faveur, vous m'obligerez de plus en plus à vous honorer, aimer et servir...

— Oui, mais, mon doux ami, comment le pourrai-je faire sans le vouloir de l'empereur? demanda naïvement Onolorie.

— Madame, répondit Lisvart, votre consentement suffira... Si vous trouvez bon ce que je vous propose, madame Gricilerie votre sœur ne voudra pas traiter moins gracieusement mon oncle Périon, vu l'amitié qu'ils ont ensemble.

— En bonne foi, reprit Onolorie, si elle est de cet avis, je suivrai son opinion...

— Pour Dieu, madame, reprit Lisvart, sachons-le, s'il vous plaît, tout présentement.

Lisvart avait la bouche fraîche : il lui causait amour avec une telle facilité et une telle abondance, qu'il disait mieux à l'improviste, ainsi, que s'il eût toute sa vie étudié sa leçon.

Gricilerie, consultée, se laissa convaincre, et si bien, qu'il fut convenu que, la nuit suivante, les grilles seraient supprimées, c'est-à-dire que les deux princesses descendraient au verger, et qu'alors ils exécuteraient tous quatre effectivement ce à quoi la bouche et le cœur donnaient consentement.

Les coqs du voisinage annoncèrent pour la seconde fois la venue du jour. Les deux amoureux chevaliers prirent, à leur grand regret, congé de leurs dames aimées, et s'en retournèrent dans leur chambre sans être aperçus.

## CHAPITRE XI

Comment Lisvart et Périon, à leur second rendez-vous avec les deux princesses de Trébisonde, goûtèrent la plus parfaite des félicités humaines.

Périon et Lisvart dormirent à poings fermés jusque vers les dix heures, où l'on vint les avertir que l'empereur de Trébisonde était à la messe. Ils l'allèrent trouver.

Tout le reste du jour se passa à baller et à deviser de choses plus ou moins intéressantes. Lisvart et Périon étaient sur les charbons ardents de l'impatience. Pour eux, la journée s'écoulait avec une lenteur désespérante.

La nuit vint enfin! Chacun se retira pour dormir. Seuls, le chevalier de la Sphère et le chevalier de la Vraie Croix, qui avaient la puce à l'oreille, ne se couchèrent point. Ils attendirent impatiemment l'heure promise pour l'exécution de leur entreprise, et quand le sablier eût marqué cette heure-là, c'est-à-dire vers la mi-nuit, ils partirent de leur logis et s'en vinrent au jardin du palais.

Les deux princesses y étaient déjà depuis quelques instants. Et, en attendant leurs amis, elles s'étaient réfugiées à l'abri d'une coudraie très feuillue.

Le rossignol triomphait à dégoiser son ramage. Le temps était gracieux et serein, et la lune était un peu trouble, comme si elle eût été la complice de nos quatre amoureux, et qu'elle eût voulu les favoriser en ne les éclairant pas trop violemment.

Lisvart et Périon marchaient pas à pas, avec d'extrêmes précautions, pour n'être pas reconnus et trahis. Gricilerie, qui avait l'œil au guet, les aperçut, et, comme ils passaient devant la coudraie où elle était cachée avec Onolorie, toutes deux sortirent précipitamment de leur cachette, et s'en allèrent les surprendre par derrière, en leur disant de leurs voix argentines :

— Demeurez, chevaliers!... vous êtes nos prisonniers!...

Périon et Lisvart mirent les genoux en terre et baisèrent dévotement les belles mains de leurs belles maîtresses.

Mais elles, plus hardies ou forcées d'amour, leur tendirent spontanément les bras, les accolèrent et les baisèrent le plus savoureusement du monde.

Périon se retira avec Gricilerie, laissant Lisvart, lequel, tenant toujours Onolorie tendrement embrassée, murmura bouche à bouche avec elle :

— Madame, le bonheur que je ressens à cette heure est tel, que mon cœur ne peut quasi le comprendre... Je suis trop heureux pour savoir parler... Excusez donc, je vous prie, mon silence, qui est de l'admiration...

— Mon doux ami, répondit Onolorie, mettons-nous sur cette herbe; nous y serons plus à notre aise. Et, puisque je me suis tant oubliée, me trouvant dans un lieu si suspect à mon honneur, je me fie en vous pour le surplus... Cette familiarité pitoyable que j'ai en votre faveur ne doit pas aller au-delà des choses permises.... Vous êtes un loyal amant...

Tandis qu'Onolorie préparait cette honnête excuse à sa défaillance, Lisvart, enflambé d'amour, gagnait petit à petit du terrain. Ses lèvres ardentes devenaient de plus en plus goulues et se voulaient de plus en plus repaître de cette chair blanche et ferme qu'elles avaient à leur portée. Il allait passer outre : Onolorie l'arrêta doucement en lui disant d'une voix qu'on entendait à peine, tant elle avait de langueur :

— Ah! mon ami, mon tendre ami, contentez-vous de prendre sur moi autant que moi-même ai commandement, qui est de voir et toucher ma personne, sans vous mettre en peine de m'ôter ce que ni vous ni d'autres ne sauriez me rendre après...

— Madame, répondit Lisvart, vous savez depuis combien de temps je navigue en cette mer d'amour... Maintenant que je suis près d'entrer au doux port de merci, pour Dieu! ne m'y soyez pas nuisante!...

— Mon ami, reprit Onolorie, ne vous doit-il pas suffire que je sois vôtre, et jouir de l'extérieur,

qui est le propre fruit des amoureux, sans vouloir tendre encore à un plaisir sitôt passé et qui n'apporte, dit-on, que tristesse avec soi?... Le bon pasteur tond son ouaille; mais aussi il la sauve de danger le moins mal qu'il peut : faites donc ainsi que lui et me traitez doucement, s'il-vous-plaît!...

Mais, tant plus Onolorie proférait ces mignardes excuses, et tant moins l'amoureux et affolé Lisvart se persuadait d'y ajouter foi. Bien loin de là, il s'aventura à cueillir la première fleur du rosier, lequel, pour le commencement, se trouva épineux. Toutefois; avant qu'ils ne se fussent séparés, la terre fut si bien cultivée, qu'elle se rendit fertile et aisée, au contentement de l'un et de l'autre.

Quant à Périon et à Gricilerie, ils faisaient leurs besognes tout à loisir. J'ignore s'ils avaient fait l'un et l'autre les mêmes façons qu'Onolorie et Lisvart; en tout cas, la fin du jeu se tourna en promesses et en serments. Il fut bien convenu qu'on se retrouverait chaque nuit au même lieu, témoin d'une si vive et si complète béatitude.

A quoi ils s'exercèrent pendant une semaine entière, trouvant chaque jour, et part et d'autre, un nouvel attrait à ce tendre passetemps.

## CHAPITRE XII

Comment vint à la cour de l'empereur de Trébisonde un chevalier chargé de lui demander un sauf-conduit pour le roi de la Sauvagine et ses deux frères qui venaient lui demander combat.

Quelque temps de là, le vieil empereur de Trébisonde tenait cour plénière.

Un jour, un chevalier de haute taille et de mine arrogante se présenta, demandant à parler au prince comme envoyé du roi de la Sauvagine.

—Parlez, chevalier, répondit le vieil empereur.

— Sire, dit-il alors d'une voix haute et sonore, le roi de la Sauvagine, mon maître, et ses deux frères, sont dans votre port, prêts à prendre terre... Ils m'envoient vers vous pour vous dire qu'ils sont venus en ce pays tout exprès pour exiger le combat entre eux trois et trois chevaliers de la cour d'Amadis...

— A propos de quoi ce combat? demanda l'empereur de Trébisonde.

— Sire, répondit l'envoyé, le roi de la Sauvagine a fait rencontre en chemin du roi Amadis qui s'en retournait en ses Etats après l'affaire de Constantinople, avec madame Oriane et les gens de leur suite. Le roi de la Sauvagine avait avec lui une troupe nombreuse : il aurait pu attaquer et mettre à mort le roi de la Grande-Bretagne et ses compagnons de route. Il a préféré demander à Amadis de lui désigner trois chevaliers de sa cour et et de les lui envoyer en tel endroit qu'il désignerait pour combattre lui et ses deux frères... Amadis voulait être de la partie, mais comme il n'était pas entièrement remis des blessures qu'il a reçues, madame Oriane s'y est opposée, et le roi de la Gaule et de la Grande-Bretagne a alors désigné le chevalier de la Sphère, le chevalier de la Vraie Croix et un autre... Le roi de la Sauvagine a laissé le roi Amadis continuer sa route... Puis, comme il a appris que les trois chevaliers désignés étaient dans cette cour, il est venu avec ses deux frères. Par ainsi, donnez-leur, Sire, une sûreté, afin qu'ils puissent débarquer sans obstacle et arriver jusqu'à vous... Une fois le combat accordé, ils espèrent bien le parachever à leur gloire.

L'envoyé du roi de la Sauvagine se tut, et chacun garda le silence, attendant que l'empereur de Trébisonde se prononçât. Onolorie et Gricilerie, qui étaient présentes, avaient le cœur battant d'inquiétude, et si elles avaient osé, elles auraient conseillé tout haut à leur père de renvoyer le roi de la Sauvagine et ses acolytes dans leur île.

Mais l'empereur n'eût pas entendu de cette oreille-là.

— Chevalier, dit-il à l'envoyé, j'accorde à votre maître, à ses deux frères et à leur suite la sûreté qu'ils me demandent. Je les recevrai volontiers demain.

Le chevalier s'en alla incontinent avec la raideur méprisante qu'il avait montrée dès le début, et s'en alla porter au roi de la Sauvagine la réponse que venait de lui faire le vieil empereur de Trébisonde.

— Oh! ma sœur, murmura Onolorie à l'oreille de la princesse Gricilerie, nous sommes bien malheureuses!... Bien malheureuses sommes-nous!... Voilà nos deux amants de nouveau exposés aux plus grands dangers, eux que nous aimons tant, eux dont dépend notre vie!... Nous ne pourrons donc jamais les posséder tranquillement?... Leurs chères existences seront donc ainsi continuellement à la merci des premiers païens venus!... C'est leur vaillance qui nous les a fait estimer et préférer à tant d'autres; c'est leur vaillance qui nous les enlève... Faibles et inconnus, on ne songerait pas à eux et nous les aurions en entier... Ma sœur, nous sommes bien malheureuses!

— N'ajoutez pas votre tristesse à la mienne, ma sœur, répondit Gricilerie en embrassant la mie du chevalier de la Vraie Croix.

Malgré le réconfort que leur donnèrent à toutes deux, ce soir-là, leurs amants toujours plus amoureux, les deux belles princesses passèrent une vilaine nuit. Elles avaient raison de craindre, car elles savaient bien tout ce qu'elles perdraient en perdant Lisvart et Périon...

## CHAPITRE XIII

Comment le roi de la Sauvagine et ses deux frères furent reçus par l'empereur, et des propos qu'ils eurent avec les trois chevaliers qu'ils venaient combattre.

Le lendemain les trois étrangers débarquèrent,

munis du sauf-conduit de l'empereur de Trébisonde. Ils débarquèrent, suivis de vingt chevaliers du même pays qu'eux.

Averti, l'empereur envoya au-devant d'eux, pour leur faire un accueil digne de lui, le roi de la Breigne, le duc d'Ortilense et le duc Alafonte, chargés de le représenter.

Les trois frères et les trois représentants de l'empereur se rencontrèrent à mi-chemin et revinrent ensemble vers vers le palais, excitant partout où ils passaient une curiosité mêlée d'un peu d'effroi.

Le roi de la Sauvagine et ses deux frères avaient, en effet, une physionomie peu rassurante pour qui les voyait pour la première fois, tant ils étaient grands et velus. Le roi de la Sauvagine, surtout, avait un aspect féroce : il ressemblait à tout plutôt qu'à une créature humaine.

Le roi de la Breigne, le duc d'Ortilense et le duc Alafonte, jugèrent, à part eux, que leurs trois amis auraient fort à faire contre ces trois géants farouches, et, pour la première fois peut-être, ils doutèrent du succès.

Les étrangers et leurs conducteurs arrivèrent au palais, où ils produisirent le même étonnement et le même effroi que sur leur route. Toutefois l'empereur de Trébisonde leur fit l'accueil hospitalier qu'il savait faire à tous ceux qui venaient à sa cour. Il se laissa même baiser sans dégoût ses mains vénérables par le roi de la Sauvagine, qui semblait jouir en dessous de la terrifiante impression qu'il produisait sur les dames de la cour. C'est si agréable d'effrayer les femmes dont on sait qu'on ne pourrait pas se faire aimer!

Lisvart était à quelques pas de l'empereur. Le roi de la Sauvagine devina que c'était lui, à l'amitié dont chacun faisait montre à son endroit.

— Chevalier, lui dit-il avec un ricanement, tu es un de ceux que je cherche !...

— Cela doit être et je m'en honore, répondit tranquillement Lisvart.

— Tu es le chevalier de la Vraie Croix?...

— Je suis le chevalier de la Vraie Croix.

— Bien que tu aies tué mes deux oncles, bien que tu aies pris mon château de la Roche, bien que tu aies ravagé mon pays et mis à mort quantité de nos gens, je ne puis m'empêcher de te dire en quelle estime je t'eusse tenu, à cause de ta vaillance... Mais j'ai délibéré de me venger sur toi, et la seule courtoisie que tu doives attendre présentement de ma part, c'est ta tête mise au bout de ma lance et emportée comme un trophée dans mon royaume !...

Chacun tressaillit de cette menace qui n'avait rien d'exagéré, vu la férocité et la haute taille du roi de la Sauvagine. Onolorie faillit se pâmer de douleur.

Le jeune et courageux chevalier de la Vraie Croix, seul, se montra impavide et souriant.

— Roi de la Sauvagine, répondit-il, si ton effet est aussi brave que ta parole, nul doute que je ne succombe dans le combat que tu viens chercher céans... Mais j'ai vu trop de vantards de ta taille renversés par des enfants de ma sorte, pour ressentir la moindre peur de ta fanfaronnade, que je prise à sa juste valeur en la méprisant, comme faire je dois... Cela m'émeut si peu, ce que tu me dis là, que c'est moi qui espère, au contraire, te donner le traitement dont tu me menaces si impudemment, pour effrayer les femmes sans doute.

Graffante, l'aîné des deux frères, sentant le roi de la Sauvagine injurié par cette réponse de Lisvart, dit à ce dernier d'un ton de profond mépris :

— Chevalier, tu enfles maladroitement ta petite voix, et tu hausses mal à propos ton petit corps... Je te crois, pour ma part, plus apte à gouverner les pucelles, à faire le douceret et le mignonnet avec elles, qu'à te mesurer avec des hommes tels que nous... Tu es plus fait pour l'alcôve que pour le champ-clos, plus pour l'amour que pour la guerre, plus pour l'aimable déduit que pour les rudes joutes, plus pour la cotte de taffetas que pour la cotte de mailles... Certes, aux combats féminins, le noble roi mon frère aurait du pis, mais au vrai combat qu'il vient vous proposer, je crois que vous aurez lieu de vous repentir d'avoir si audacieusement parlé de lui !

— Quand nous en serons là, reprit le chevalier de la Vraie Croix, nous verrons bien !...

— S'il ne vous tue pas du premier coup, mon mignon, c'est qu'il aura pitié de votre jeune âge et de votre faiblesse...

— Je lui conseillerai grandement de ne pas m'épargner, car moi je ne l'épargnerai pas, je vous le promets...

— Quoi ! s'écria Bostroffe, le deuxième frère, c'est donc là l'adversaire de mon noble frère le roi de la Sauvagine ?

— Lui-même.

— Nous a-t-on donc fait venir pour combattre des femmes?... Pourquoi ne nous a-t-on pas prévenus alors?... J'aurais, pour ma part, apporté une quenouille, au lieu d'épée, pour châtier mon adversaire...

— Votre adversaire, chevalier, répliqua Lisvart avec colère, a cassé la tête à de plus grands que vous, et il la cassera à bien d'autres !...

— Jeune fanfaron ! s'écria Bostroffe en s'avançant d'un air furieux vers le chevalier de la Vraie Croix, qui resta immobile et dédaigneux.

— Là ! là ! dit le vieil empereur de Trébisonde qui voyait les affaires s'embrouiller.

Lisvart fit un pas et dit d'un ton ferme :

— Comme le roi de la Sauvagine s'est adressé de prime-abord à moi et m'a menacé, il convient que ce soit à moi qu'il ait affaire.

— Bien volontiers ! répondit le géant, qui haussa les épaules de pitié, croyant déjà avoir avalé Lisvart.

— L'empereur approuve-t-il ?

— J'approuve, répondit le vieux prince.

Lisvart reprit en désignant son oncle, le chevalier de la Sphère :

Ce chevalier, qui n'est pas une femmelette, vous pouvez m'en croire, sera pour Graffante, qui est l'aîné des deux, à ce qu'il me paraît...

— Volontiers, répondit Graffante en roulant un œil terrible, qui brilla comme un charbon ardent dans le trou profond où la nature l'avait placé.

— J'accepte, répondit Périon avec calme.

— Quant à vous, seigneur Bostroffe, reprit Lisvart en indiquant Olorius, voici un chevalier qui

fera à merveille votre affaire, car il est de ceux qu'on ne traite pas avec une quenouille, mais avec une bonne et solide épée... Je vous engage à faire visser la vôtre à votre poignet, si vous ne voulez pas la voir choir dès la première passe...

— Par ma foi ! s'écria Bostroffe, que ces ironies exaspéraient, il me tarde de m'essayer avec lui et aussi avec vous !..... Et, si je ne me retenais, je commencerais dès à présent...

L'empereur jeta pour la seconde fois son holà entre les trois frères et leurs adversaires.

— Là ! là ! seigneurs ! dit-il. Ce n'est céans ni le lieu ni l'heure de se chamailler ainsi !..... Puisque les rôles sont distribués, et que chacun sait dès à présent à qui il aura affaire, il n'est pas besoin de se menacer comme dogues au chenil... Conservez votre ardeur guerroyante pour demain, les uns et les autres, car c'est demain qu'aura lieu le combat, et non avant... Jusque-là, remettez donc vos épées et vos colères dans leur étui, je vous y engage et vous en prie...

Cela dit, l'empereur de Trébisonde commanda qu'on conduisît le roi de la Sauvagine et ses deux frères au logis qu'on leur avait déjà préparé par ses ordres.

Les trois géants se retirèrent lentement, non sans jeter des regards de haine sur leurs chétifs adversaires.

Quand ils eurent disparu, chacun commença seulement à respirer.

## CHAPITRE XIV

Comment, après le départ du roi de la Sauvagine et de ses frères, Gricilerie et Onolorie allèrent s'enfermer dans leur chambre pour pleurer.

De tous les spectateurs de la scène qui venait d'avoir lieu entre les trois géants et les trois chevaliers de la cour du roi Amadis, aucun n'avait ressenti, malgré que le malaise général eût été grand, autant de douleur que les deux jeunes et intéressantes princesses Onolorie et Gricilerie.

Tout ce qu'elles venaient de voir et d'entendre avait été autant de coups frappés sur leur cœur. Malgré les raisons qu'elles avaient d'espérer, elles se laissèrent déconforter, au contraire, comme des enfants, et peu s'en fallut qu'elles ne crussent déjà leurs amants morts.

Aussi, pour cacher à tous les yeux les larmes qui emplissaient les leurs, pour mieux céler, en un mot, l'émotion qui les envahissait, elles se retirèrent précipitamment dans leur chambre.

Là, se jetant toutes deux dans les bras l'une de l'autre, elles se mirent à pleurer à chaudes larmes et à sanglotter à leur aise sur le péril imminent préparé à Lisvart et à Périon.

— Ah ! ma sœur, murmura Onolorie en tressaillant, cette abominable figure du roi de la Sauvagine me poursuit et me navre !...

— Celle du hideux Graffante ne me poursuit pas moins, répondit Gricilerie en tressaillant comme sa sœur.

— Ils sont plus diables qu'hommes ! reprit la mie de Lisvart en se serrant instinctivement dans le giron de Gricilerie.

— Plus diables qu'hommes, vous dites vrai, ma sœur, tant ils sont gros, grands, hideux, noirs et velus !...

— Est-il possible qu'il y ait au monde des créatures pareilles !...

—Quelle mère a pu leur donner issue de ses entrailles ?...

— Quelle mère ? répéta Gricilerie en frissonnant. Ah ! ma sœur, vous me faites songer là à une chose qui me rendrait bien heureuse en tout autre temps... Mère ! si nous allions le devenir ?...

— Cela ne me chagrine pas, répondit Gricilerie, parce que le chevalier de la Sphère a l'amitié de l'empereur et qu'il obtiendra, j'espère, son consentement à notre mariage..... Mais ce qui m'épouvante, ma sœur, c'est la pensée que je puis être veuve et mère avant d'être femme !... Comprenez-vous ce que cette pensée a d'épouvantable et de navrant ?. .

— Si je le comprends ! s'écria Onolorie. Mais notre position n'est-elle pas la même, ma sœur ?... Nos joies ont été les mêmes, nos douleurs sont les mêmes aussi...

Pendant qu'elles étaient ainsi en train de se déconforter, la bonne demoiselle Alquife entra.

Alquife avait assisté à l'entrevue du roi de la Sauvagine et de ses deux frères avec l'empereur de Trébisonde. Elle avait reçu de leurs féroces visages la même impression de terreur que les autres dames, et, involontairement, en regardant les deux jeunes princesses Onolorie et Gricilerie, elle avait compris à quel épouvantement elles devaient être en proie. Aussi, à peine avaient-elles disparu, qu'Alquife les avait suivies, sans avoir l'air de rien, pour tâcher de mettre du baume dans leur sang et du réconfort dans leur esprit.

— Eh bien ! dit-elle en entrant, vous voilà toutes deux en larmes, comme deux Madeleines !

— Bonne Alquife, répondit Gricilerie en soupirant, vous savez bien où le bât nous blesse !...

— Je le sais, je le sais, sans doute, répondit Alquife. Mais vous me semblez exagérer comme à plaisir votre mal, et agrandir outre mesure votre plaie... Ne dirait-on pas que tout est perdu, parce que les chevaliers que vous aimez vont lutter avec d'autres chevaliers !...

— Mais leurs adversaires sont des diables ! s'écria piteusement Onolorie.

— Ils en ont l'air, j'en conviens, mais ils ne le sont peut-être pas autant qu'ils le paraissent... Et puis, d'ailleurs, les diables sont aussi mortels que les anges... Seulement les uns vont en enfer et les autres en paradis... Lisvart et Périon en seront quittes pour envoyer en enfer les âmes de leurs ennemis, si toutefois ils ont une âme, ce qui fait question...

— Vous en devisez là bien à votre aise, demoiselle Alquife, répliqua Onolorie avec une sorte d'a-

mertume. Vous ne tremblez pas, comme nous, pour les jours des chevaliers qui ont notre foi!....

— Me voilà bien ébahie, en vérité, de vous entendre dire cela! répondit Alquife en s'animant. Quoi! avez-vous donc oublié les merveilleuses prouesses du chevalier de la Sphère?..... Faut-il donc que ce soit moi qui vous fasse remembrance des hauts faits de chevalerie du seigneur Lisvart, vaillant fils du vaillant empereur Esplandian, et petit-fils du très renommé et très chevaleureux roi Amadis, le preux des preux?... Ce n'est pas pour rien qu'il est connu et redouté en Orient et en Occident sous le nom du Chevalier Solitaire!..... Ne savez-vous donc plus qu'il y a sur la principale porte du palais de votre père une monstrueuse tête de serpent?... Et ce serpent, n'a-t-il pas été tué par lui?... Ne vous souvient-il donc plus du miracle qui a signalé son ordination comme chevalier?... Ne savez-vous donc pas qu'il porte l'épée merveilleuse tirée des flancs du lion?... Ah! mesdames, Périon et Lisvart ont passé par trop de hasards, et des plus terribles, pour redouter celui de demain... Croyez-m'en : ils vaincront l'un et l'autre!..... Vous assisterez à leur triomphe et à la confusion du roi de la Sauvagine et de ses hideux frères!.....

On croit aisément ce qu'on désire. La parole de la demoiselle Alquife entra comme baume dans le cœur chagriné des deux jeunes princesses. Elles adressèrent une dévote oraison au ciel et s'endormirent plus calmes que la veille.

## CHAPITRE XV

Comment le roi de la Sauvagine et ses deux frères combattirent Lisvart, Périon et Olorius, et ce qui en résulta.

Mais, le lendemain, les transes des deux princesses recommencèrent de plus belle, et tant plus le moment de la lutte approchait et tant plus elles oubliaient les excellentes raisons de réconfort et de tranquillité que leur avait données la bonne demoiselle Alquife.

Le vieil empereur de Trébisonde avait fait préparer, en dehors des murs, une lice bien entourée et très convenable de toutes les façons.

Sur l'un des côtés de cette lice, et la dominant grandement et bellement, il avait fait élever un splendide échafaud tendu de courtines de soie et de flammes de même étoffe, destiné à sa cour et à lui-même. Ce fut sur cet échafaud que vinrent prendre place les deux amoureuses princesses avec leur mère l'impératrice, et maintes autres dames et demoiselles de leur suite.

Comme le cœur leur battit quand elles virent entrer les champions dans la lice! Avec quels frémissements elles contemplèrent leurs amants, fiers et superbes sur leurs destriers!

Périon, Lisvart et Olorius entrèrent les premiers.

L'empereur portait l'armet du chevalier de la Vraie Croix, et le roi de la Breigne portait sa lance forte et raide.

Le duc d'Ortilense portait le heaume du chevalier de la Sphère, et le prince d'Alafonte sa lance.

Le comte d'Alastre portait le heaume d'Olorius, et Alarin sa lance.

Ce fut dans cet ordre qu'ils vinrent prendre place à l'une des extrémités de la lice.

Outre qu'ils avaient tous trois passé une partie de la nuit en dévotes oraisons, et qu'ils avaient assisté, une heure auparavant, avec l'empereur de Trébisonde, à la messe solennelle dite en vue de ce combat et du succès des armes chrétiennes, nos trois chevaliers, Périon et Lisvart surtout, étaient soutenus par la présence de leurs bien-aimées. Mourir sous les yeux de ce qu'on aime, c'est déjà une âpre volupté. A plus forte raison, vaincre sous les yeux de sa maîtresse! Et les trois chevaliers chrétiens comptaient bien sortir victorieux de cette lutte.

Les deux princesses de Trébisonde ne partagèrent pas cette espérance, lorsqu'elles aperçurent le roi de la Sauvagine et ses deux frères.

Ces trois chevaliers, revêtus d'armes noires, et tenant au poing leurs lances, dont le fer aigu avait une brasse de longueur, s'avancèrent avec une outrecuidance d'allures qui témoignait assez quelle confiance ils avaient en eux, et la certitude où ils étaient de tuer Périon, Lisvart et Olorius.

— Ah! ma sœur, ma sœur! murmura Onolorie en pâlissant et en se penchant sur le sein de Gricilerie. Ah! ma sœur, combien j'ai le cœur serré!... Pour un peu j'étoufferais!...

Gricilerie ne répondit rien : elle était tout entière à ce qui allait se passer.

— Ah! ma sœur, ma sœur! reprit Onolorie avec amertume, vous n'aimez pas comme moi!...

Onolorie se trompait : Gricilerie aimait et souffrait autant qu'elle, seulement toute son âme, en ce moment, s'était réfugiée dans ses yeux, qui ne quittaient plus le chevalier de la Sphère.

Radiaxe et Tartarie, juges du camp, s'approchèrent bientôt et placèrent les combattants l'un devant l'autre, Lisvart devant Sulpicie, roi de la Sauvagine, Périon devant Graffante, Olorius devant Bostroffe.

Quand cela fut fait, les trompettes et les clairons sonnèrent leurs plus éclatantes fanfares, et les hérauts d'armes crièrent :

— Combattants, faites votre devoir! combattants, faites votre devoir! combattants, faites votre devoir!

Les chevaux, rudement éperonnés, se lancèrent avec impétuosité, brûlant le sol de leurs sabots.

Olorius et Bostroffe s'entreprirent les premiers, et ils le firent si âprement, qu'ils s'en entrefaussè-

rent leurs écus, leurs hauberts et leurs mailles. Le cheval d'Olorius en fut même violemment épaulé.

Périon et Graffante ne firent pas moins, et Graffante comprit vite qu'il n'avait pas en face de lui une demoiselle, un porteur de quenouille, comme il l'avait cru tout d'abord. Périon lui fit voir qu'il ne redoutait pas beaucoup sa longue lance ; il lui aurait même fait voir autre chose, si son cheval n'eût reçu, en plein chanfrein, un coup qui l'abattit mort.

Lisvart et Sulpicie se présentèrent. Ils vinrent avec une telle force l'un sur l'autre, que Sulpicie faussa l'écu du chevalier de la Vraie Croix en lui mettant la lance une brasse à travers le gousset, sans lui faire cependant autre mal.

Lisvart rencontra mieux, car il perça écu et harnois, et, sans une lame de fer que le roi de la Sauvagine portait sous son haubert, il était mort sans faute ; il en fut quitte pour aller rouler deux ou trois tours sur terre.

Qui y eut pris garde, eût pu voir, à la contenance d'Onolorie, combien ce beau coup lui était agréable, surtout quand elle entendit le soudan de Liquie dire au roi de la Breigne qu'il n'avait jamais assisté à un si bel emploi de la lance.

Or, Lisvart et Bostroffe étaient demeurés tous deux à cheval. Mais, pour satisfaire aux conventions arrêtées, ils mirent soudain pied à terre, ainsi que les autres champions, et alors commença entre eux six un rude et cruel combat.

Bien que plusieurs estimassent la partie mal faite, le chevalier de la Vraie Croix et ses compagnons donnèrent à entendre, par leur adresse et la vivacité de leur courage, qu'ils n'étaient pas un seul brin étonnés ni démoralisés. Ils y allèrent si valeureusement, au contraire, que l'herbe du champ changea de couleur en moins de rien, par le sang répandu de leurs ennemis, entremêlé du leur propre.

Onolorie et Gricilerie, qui tremblaient comme la feuille poussée sur l'arbre au souffle du zéphire, faisaient vœux et dévotes prières à Dieu, pour le salut de leurs amis.

Le combat dura un si long temps, que Bostroffe et Olorius furent contraints de s'appuyer sur leurs épées et de reprendre haleine, ainsi que Périon et Graffante. Lisvart et le roi de la Sauvagine, seuls, ne prirent pas repos, car ceux-là, tant plus ils allaient en avant et tant plus ils montraient de grand courage ; ce dont Sulpicie, courroucé, voulut embrasser Lisvart pour le ruer par terre. Mais, à bien assailli bien défendu : Lisvart était fort de reins au possible, et il le prouva à son adversaire ébahi.

Déjà s'étaient repris Périon et Graffante, et, semblablement, Olorius et Bostroffe. Si Olorius faisait connaître par sa vaillance le grand désir qu'il avait de parvenir à la victoire, Périon en faisait plus encore, car son amie venait de le regarder d'un tel œil, qu'il sentait redoubler ses forces et que sa lassitude s'en allait rapidement.

Il pouvait être l'heure de midi. Le soleil était si âpre, que le moins vêtu brûlait de chaud ; si bien que le sang qui sortait du corps de Sulpicie figea en telle abondance sur son harnais noir qu'il en devint quasi vermeil, ainsi que celui de Lisvart.

Sulpicie, alors, voulant en finir, prit son épée à deux mains et s'efforça d'en briser la tête de son ennemi. Mais celui-ci, parant de son écu, le coup tomba sur l'armet diamantin et se rompit en trois parts.

Lisvart, un instant courbé sous la violence du choc, se releva bientôt, et, se lançant contre le roi de la Sauvagine, qui était maintenant sans armes, il lui dit d'une voix haute :

— Roi, reconnais maintenant la différence du mal parler au bien faire!... Rends-toi, si tu ne veux mourir!...

— Lisvart! Lisvart! Je veux venger la mort de mes oncles! répondit le roi de la Sauvagine en essayant de jouer du tronçon de son épée.

Mal lui en prit. Lisvart l'atteignit rapidement à l'épaule et le força d'ouvrir le poing et de lâcher son tronçon, ce qu'il fit en poussant une exclamation de douleur.

— Roi convaincu, reprit Lisvart, tu voulais porter ma tête au château de la Roche... C'est moi qui vais prendre la tienne!...

Et, en disant cela, le chevalier de la Vraie Croix frappa Sulpicie d'un dernier coup qui le guérit de tous ses maux.

Ah! quelle grande aise et quel contentement furent ceux d'Onolorie, et combien elle rendit grâce au ciel!...

Quand Olorius aperçut le roi de la Sauvagine plier le jarret, encore qu'il eût fort à faire de répondre à celui qui l'assaillait, il ne se put tenir de lui dire en riant :

— Ehbien! Bostroffe, ton frère a-t-il trouvé la demoiselle à laquelle il croyait avoir affaire, en luttant avec Lisvart ?... Celui-ci y a été bien doucement, n'est-ce pas ? J'y vais aller plus doucement encore, moi, et te traiter tout-à-fait en favorite...

Bostroffe, ébahi et démonté outre mesure par la mort du roi de la Sauvagine, en eut le cœur si lâche, qu'il commença à dédaigner sa vie et à désirer la fin de ses ans. Tellement, qu'au lieu de se soustraire aux coups que lui portait Olorius, il s'y offrit volontairement, ce qui lui fit donner du nez en terre et rendre vitement l'esprit.

Graffante, à son tour, fut bien étonné, et plus découragé encore. Périon, du reste, n'y allait pas de main morte. Tout au contraire, mis en vigueur par la présence et les regards de sa mie, ainsi que par la victoire de ses compagnons, il frappait comme marteau sur enclume ; si bien, que Graffante ne tarda pas à chanceler, puis à tomber, l'épée de Périon dans la gorge, au grand contentement de Gricilerie et de tous les assistants.

Lors, les trompettes et les clairons résonnèrent de plus belle, et les juges du camp amenèrent des montures aux vainqueurs qu'ils conduisirent triomphalement en leurs logis, où maître Hélisabel les prit en garde, assurant l'empereur, après avoir visité leurs plaies, qu'ils en auraient prochaine guérison.

## CHAPITRE XVI

Comment l'empereur de Trébisonde, Lisvart et Olorius, chassant un jour en forêt, rencontrèrent une demoiselle en larmes, et ce qu'il en advint.

Grâce aux soins et à la science de maître Hélisabel, grâce surtout à leur amour et à l'envie qu'ils avaient de se retrouver avec leurs mies, Périon et Lisvart furent bientôt guéris, ainsi qu'Olorius. Si les princesses ne purent les voir, la bonne demoiselle Alquife le put, et elle ne s'en fit pas faute, racontant chaque jour à Gricilerie et à Onolorie ce que pensaient Lisvart et Périon, et, d'un autre côté, rapportant à Périon et à Lisvart ce que Gricilerie et Onolorie pensaient elles-mêmes.

Finalement ils guérirent.

L'empereur de Trébisonde, prince aimable, ne sachant quel plaisir leur procurer, pour les dédommager un peu, s'avisa un jour de les emmener chasser dans une forêt assez proche la ville.

Et, de fait, y ayant envoyé ses veneurs, il se trouva le lendemain aux toiles, avec les vainqueurs du roi de la Sauvagine.

Les limiers et les chiens courants venaient de charger un grand cerf. L'empereur et Périon, se trouvant en un relais, attendant, virent tout à-coup déboucher devant eux un ours de belle taille. C'était une proie comme une autre : ils délaissèrent le cerf et poursuivirent l'ours, qui fut bientôt atteint et mis à mort.

Ils venaient de lui porter le dernier coup, lorsqu'ils entendirent, du côté de la mer, comme une voix douloureuse qui se plaignait.

Ils se dirigèrent incontinent de ce côté, et, après avoir longuement cheminé, ils se trouvèrent en présence d'une demoiselle qui pleurait à chaudes larmes, regrettant un chevalier mort à ses pieds, lequel, armé encore de toutes pièces, avait reçu le coup suprême dans la gorge.

Le vieil empereur et Périon, saisis de compassion pour cette femme, belle et de bonne grâce, s'enquirent naturellement auprès d'elle du pourquoi de sa douleur et de ses lamentations, la priant de s'apaiser un peu et de ne pas se contusionner comme elle faisait.

Mais leurs prières furent perdues. Cette belle inconnue continua à pleurer et elle ne voulut pas mettre paix à la guerre commencée entre ses ongles et son visage ; tellement qu'elle ne tarda pas à être toute en sang.

Périon, ébahi de cette merveille, descendit alors de cheval, s'approcha de la demoiselle et insista pour savoir d'elle la cause de ses larmes.

La demoiselle, à sa parole, relevant la tête et le regardant, soupira et lui dit :

— Pour Dieu ! chevalier, ne me pressez pas davantage... Vous me faites crever le cœur...

Périon, voyant que ses sanglots recommençaient de plus belle, insista de nouveau, avec plus de douceur encore que la première fois.

— Hélas ! sire chevalier, répondit-elle, laissez-moi en paix !...

— On doit secours et consolation à ceux qui souffrent, répliqua Périon. J'insisterai de la sorte jusqu'à ce que vous m'ayez dit la cause de votre chagrin afin que j'y porte remède, si je le puis...

— Si vous me promettez un don, reprit la demoiselle, je vous raconterai ce que vous désirez si fort entendre...

Périon, prompt à promettre, lui accorda aisément ce qu'elle demandait.

— Puisqu'il en est ainsi, dit alors la demoiselle, armez-vous des armes de ce chevalier mort, qui est mon père, et suivez-moi à quatre milles d'ici, dans une île où s'est retiré le paillard qui a été son meurtrier, et qui a juré de m'attendre si je voulais lui amener un chevalier pour le combattre... Pour le surplus, je vous le réciterai à loisir dès que nous serons embarqués...

Périon avait la bonne volonté de faire ce voyage. Il demanda à l'empereur s'il ne lui plaisait pas, auparavant, qu'il le reconduisît jusqu'au prochain rendez-vous de chasse.

— Non, répondit le vieux prince. Je vous accompagnerai, puisque l'île est prochaine, et, de cette façon-là, j'aurai le passe-temps du combat...

— Au nom de Dieu, soit ! dit Périon.

Et incontinent, il s'arma du harnois du mort. Puis, quand il fut prêt, il suivit la demoiselle inconnue, ainsi que l'empereur, et tous trois entrèrent dans une barquette ancrée sur le rivage.

Lors, la demoiselle se mit à voguer si habilement qu'en moins de rien ils eurent perdu la terre de vue.

## CHAPITRE XVII

Comment Lisvart et Olorius, en quête de l'empereur et de Périon, rencontrèrent et suivirent deux demoiselles qui devaient leur en donner nouvelles.

Pendant que la demoiselle inconnue emmenait Périon et le vieil empereur de Trébisonde, ainsi que vous venez de le lire, Lisvart, Olorius et les autres chassaient en la forêt.

Après s'être chargés abondamment de venaison, et voyant la nuit approcher, ils firent la plus grande diligence pour retrouver Périon et le vieil empereur, son compagnon. Mais ils n'en purent avoir nouvelles.

— Je les ai vus tantôt passer au galop de leurs chevaux, dit un valet de pied.

— Et où allaient-ils? dans quelle direction? demanda Lisvart.

— Dans ce chemin où s'était engagé un ours, après lequel ils couraient, répondit le valet, en indiquant le chemin pris en effet par les deux chasseurs.

On s'y engagea et l'on trouva la bête morte.

— Voilà bien l'ours, reprit Lisvart; mais l'empereur? mais le chevalier de la Sphère?...

Personne ne put répondre. Seulement, au moment où Lisvart demandait cela, on entendit le hennissement de deux chevaux, à quelque distance de là.

C'étaient les chevaux des deux chasseurs, lesquels étaient débridés et paissaient à l'aventure.

Le chevalier de la Vraie Croix et ses compagnons s'engagèrent du côté d'où partaient ces hennissements, et, quand ils arrivèrent, ils aperçurent un esquif dans lequel se trouvaient deux demoiselles et deux matelots.

Lisvart les salua gracieusement et leur dit :

— Mesdemoiselles, j'attends une grâce de vous...

— Laquelle, beau chevalier?

— Ne pourriez-vous nous donner nouvelles, si vous en savez, de deux chevaliers, l'un fort vieux, et l'autre assez jeune, qui nous ont perdus en chassant dans cette forêt?...

— Parlez-vous, demandèrent les demoiselles, de l'empereur de Trébisonde et de celui qui l'accompagne?

— Oui, certes, répondit Lisvart; c'est précisément d'eux qu'il s'agit. Dites-nous, s'il vous plaît, ce qu'ils sont devenus!...

— Vous y tenez beaucoup?...

— Beaucoup, certes, beaucoup...

— Eh! bien, si vous avez envie vraie de les trouver, entrez avec nous dans cette petite nauf, et nous vous conduirons volontiers vers eux...

— Oh! nous vous en saurons un gré infini!...

— Pourvu cependant, reprirent les demoiselles, que vous nous accordiez un don...

— Un don?...

— Oui... Autrement, tenez peur certain qu'ils sont l'un et l'autre perdus pour vous et que vous ne les reverrez pas de longtemps...

Lisvart, qui désirait beaucoup servir l'empereur de Trébisonde, pour l'amour de sa dame, octroya volontiers aux deux demoiselles ce qu'elles requéraient, leur demandant toutefois s'il pouvait emmener avec lui plus grande compagnie...

— Non, répondirent-elles, sinon un autre avec vous, sans plus.

Olorius était présent. Il pria affectueusement Lisvart de lui permettre de l'accompagner, ce à quoi le chevalier de la Vraie Croix consentit bien volontiers.

Ils entrèrent en conséquence dans la barque où étaient les deux demoiselles, laissant sur la grève le roi de la Breigne et les autres.

## CHAPITRE XVIII

Comment l'empereur de Trébisonde et le chevalier de la Sphère eurent à se repentir d'avoir imprudemment accordé un don à la demoiselle désolée qu'ils avaient rencontrée.

Nous retournons à l'empereur de Trébisonde et à Périon, que la demoiselle inconnue conduisait.

Après avoir navigué jusque au soleil couchant, ils prirent port en une petite île où étaient dressées deux grandes tentes.

A l'entrée de l'une de ces tentes se tenait une dame, accompagnée d'un chevalier armé de toutes pièces, à propos duquel la demoiselle inconnue dit à Périon, en le lui montrant.

— Sire chevalier, voilà celui que vous devez combattre, et qui, par grande félonie, a tué mon père.

— Demoiselle, répondit Périon, je vous promets que je le vengerai si je le puis.

Lors, tous trois sortirent de la barque qui les avait amenés, et, comme le chevalier que venait d'indiquer la demoiselle venait au-devant d'eux et leur demandait ce qu'ils voulaient et où ils allaient, Périon répondit :

— Chevalier, vous avez promis à cette demoiselle d'attendre ici qu'elle eût rencontré et amené le gentilhomme destiné à vous combattre et à venger la mort de son père, que vous avez fait si vilainement périr...

— Eh bien! dit l'autre, qu'en est-il?

— Rien autre chose, répondit Périon, sinon que j'aurai votre tête en récompense de sa vie.

— Votre entreprise est folle, répliqua le chevalier. Aussi vais-je châtier votre jeunesse et vous apprendre l'expérience avant que vous ne délogiez de céans.

Il mit alors l'épée à la main et Périon ne manqua pas de l'imiter; et, tout aussitôt, parant de son écu le coup qui lui était porté, il en fut quitte pour cette attaque-là. Mais, en voulant prendre sa revanche sur le bouclier de son adversaire, il brisa son épée.

— Paillard! lui cria alors son ennemi. Maintenant votre tête sera mise au lieu où vous aviez entrepris de loger la mienne!...

Périon comprit son danger. Pour l'éviter, il se lança contre son adversaire, le saisit rudement au collet, et il l'eût abattu sans plus tarder si, tout-à-coup, six grands pendards n'étaient sortis de la seconde tente.

Deux de ces misérables se jetèrent sur l'empereur de Trébisonde avant que ce prince, ébahi, eût songé à faire résistance.

Les quatre autres s'emparèrent de Périon par derrière, l'enlevèrent, malgré ses énergiques efforts pour se défendre, et le portèrent jusque sous la tente d'où ils venaient de faire irruption, et où les deux premiers pendards venaient déjà de transporter le vieil empereur de Trébisonde.

Lors, la vieille dame qui avait assisté à toute cette affaire sans sonner mot, dit au vieux prince :

— Méchant empereur, puisque vous voilà maintenant en ma puissance, je vous ferai désormais servir d'exemple à tous les autres qui veulent se mêler de nuire aux amis d'Armato... Je vengerai sa mort sur vous et sur tous les autres rois, princes et chevaliers qui en sont la cause...

— Dame, répondit tranquillement l'empereur de Trébisonde qu'on venait d'enchaîner durement, ainsi que le chevalier de la Sphère; dame, je ne sais de quoi vous me parlez là... je sais seulement qu'il ne fut jamais de trahison plus grande et plus malhonnête que celle que vous pourchassez à cette heure.

— Je pense et vois autrement que vous, méchant empereur que vous êtes !... répartit la vieille dame.

Et, tout aussitôt, elle commanda à quelques-uns de ses gens de faire épouser la grue à ses deux prisonniers, pour éviter qu'ils ne s'échapsassent.

— Traîtresse ! traîtresse ! traîtresse ! murmura le vieil empereur. Il y a une justice au ciel, et nous serons vengés !...

— Je ne le crois pas ! répondit la vieille.

## CHAPITRE XIX

Comment Lisvart et Olorius, faits prisonniers comme l'empereur et comme Périon, ne surent où on les conduisait.

A peine Lisvart et Olorius eurent-ils laissé le rivage de la mer, que la nuit les surprit.

Toutefois ils n'en discontinuèrent pas de naviguer; si bien, qu'ils arrivèrent bientôt en l'île où étaient déjà l'empereur de Trébisonde et le fils d'Amadis de Gaule.

Ils prirent terre, sans défiance aucune, et les deux demoiselles leur conseillant de se reposer sur l'herbe et d'y attendre le retour de l'aube, ils obéirent volontiers.

Quelque temps après, elles demandèrent au chevalier de la Vraie Croix s'il ne se souvenait pas de leur avoir promis un don.

— Oui, certes ! répondit Lisvart. Les chevaliers n'ont qu'une parole, et, ce que j'ai promis, je le tiendrai !...

— Suivez-moi donc, seigneur chevalier, dit la plus jeune, et je vous dirai à part ce que c'est, car cela ne doit être entendu que de vous...

L'obscurité était telle, en ce moment, qu'on n'eût su voir la longueur de son nez. Nonobstant, Lisvart suivit sa jeune compagne, sans rien soupçonner du piége où il marchait.

Ils cheminèrent ainsi dans les ténèbres pendant environ deux traits d'arc. Puis, la demoiselle, feignant d'être lasse, pria Lisvart de s'asseoir à côté d'elle, sur la mousse, et de deviser quelque peu, ce que l'honnête chevalier lui accorda le plus volontiers du monde, tant il était loin de soupçonner la malice de cette jeune paillarde.

Donc, comme il se baissait pour s'asseoir, elle passa rapidement derrière lui, le prit par les épaules, le renversa, et, lui tirant l'épée hors du côté, elle s'enfuit comme une ombre en criant :

— Secourez-moi, chevaliers ! secourez-moi !...

Lisvart, bien étonné, comme on pense, de se trouver ainsi déçu, se releva vitement et courut plus vitement encore après la fugitive. Mais, au moment où il se croyait le plus sûr de l'atteindre, il fût entouré et saisi par sept chevaliers qui étaient en embuscade par là.

Ces traîtres le mirent d'abord dans l'impossibilité de leur résister; puis ils l'emportèrent brutalement sous la tente où étaient enchaînés Périon et le vieil empereur de Trébisonde.

Il n'eut pas de peine à comprendre qu'il avait été odieusement trahi; et d'ailleurs, s'il avait eu, par hasard, des doutes, ils se fussent promptement dissipés, car on lui mit de gros fers aux jambes, pour l'empêcher de s'évader.

Lisvart était jeune : il crut qu'il allait en mourir da rage ! Tout en se débattant comme il pouvait, il avança le poing sur la figure d'un de ses bourreaux, et si rudement, qu'il lui cassa quatre dents de la mâchoire.

Les cris de la demoiselle trahisseuse de Lisvart étaient arrivés jusqu'aux oreilles d'Olorius, en train, pour l'heure, de deviser tendrement avec l'autre demoiselle, sur le gazon, en attendant le retour du chevalier de la Vraie Croix. Etonné à bon droit, il se leva, et, à la lueur du pavillon qu'on avait allumé, il courut voir ce que signifiaient ces cris d'appel.

En entrant sous la tente, il aperçut Lisvart, l'empereur et Périon, dans le piteux état que je vous ai dit. Emu de tristesse et de colère, il mit soudain la main sur son épée, et, sans se rendre compte du danger où il était, il se précipita sur les traîtres.

Deux d'entre ces misérables eurent la tête fendue jusqu'aux oreilles. Le troisième, celui contre lequel, précisément, Périon avait combattu, se rua sur Olorius, dont l'épée se rompit malheureusement.

Le pauvre chevalier comprit alors qu'il ne pourrait résister plus longtemps et qu'il serait accablé par le nombre.

Ainsi lui advint-il, en effet. Environné de toutes parts, il fut arrêté, pris, lié et garrotté comme ses compagnons, et tous quatre furent emmenés sur le rivage.

Là, on les tria et sépara, et ils furent mis dans des vaisseaux séparés qui ne tardèrent pas à lever l'ancre et à voguer en pleine mer.

## CHAPITRE XX

Comment le roi de la Breigne et quelques autres de ses compagnons, ne voyant pas revenir l'empereur de Trébisonde, résolurent d'aller à sa quête; et comment le duc d'Ortilense et le duc Alafonte furent chargés d'annoncer la mauvaise nouvelle à l'impératrice.

Elinie, Adariel, le roi de la Breigne et les autres chevaliers, ne voyant revenir ni l'empereur de Trébisonde, ni le chevalier de la Sphère, ni le chevalier de la Vraie Croix, ni Olorius, commencèrent à soupçonner véhémentement qu'une aventure fâcheuse était arrivée à l'un d'eux, sinon à tous.

Ils attendirent le plus qu'ils purent, firent des appels de fanfare dans toutes les directions de la forêt, et, finalement, ne virent rien venir, ce qui les désola grandement, car ils aimaient beaucoup l'empereur, et beaucoup aussi Lisvart.

— Que faire en cette occurrence? demanda Adariel.

— Je ne sais vraiment, répondit le roi de la Breigne.

— Que va dire et penser l'impératrice de tout ceci?...

— Je n'ose me répondre!... C'est une catastrophe inopinée..... Je n'y peux croire..... et cependant, l'évidence est là... Après l'empereur et Périon, ont disparu Lisvart et Olorius... Il y a là dessous quelque terrible mystère qu'il importe d'éclaircir... Quant à moi, je fais une proposition.

— Laquelle? demandèrent les chevaliers.

— Duc d'Ortilense, répondit le roi de la Breigne, voulez-vous vous charger d'aller, en compagnie du duc Alafonte, annoncer cette mauvaise nouvelle à l'impératrice?

— Triste mission que celle-là!

— Sans doute, mais, mieux que personne, vous pouvez la remplir tous les deux...

— Et vous?

— Nous allons nous mettre en quête de Lisvart et de l'empereur, et nous ne rentrerons pas à Trébisonde avant d'avoir eu de leurs nouvelles, je dis des plus certaines...

— Allez donc, et que le Ciel vous conduise! dit le duc d'Ortilense.

Le roi de la Breigne, Adariel, et Elinie se dirigèrent en conséquence vers la mer, suivis du duc d'Ortilense et du prince Alafonte, qui voulaient assister à leur départ, et qui espéraient encore retrouver quelques traces de Lisvart et de l'empereur, de Périon et d'Olorius.

Après avoir cheminé pendant un peu de temps, ils aperçurent une barque qui se balançait doucement sur ses ancres, à quelques pas du rivage.

— C'est le ciel qui nous l'envoie! s'écria le roi de la Breigne. Venez, Adariel!... venez, Elinie!...

Ils s'embarquèrent sans plus tarder.

— Que Dieu vous ait en sa digne et sainte garde! leur cria le duc d'Ortilense.

Il parlait encore, que déjà la barque avait disparu.

Les chevaliers s'en revinrent donc à Trébisonde, mélancolisés par ces événements et roulant dans leur esprit les moyens d'annoncer la fâcheuse nouvelle à l'impératrice.

Mais ils n'eurent pas besoin de paroles : elle vit bien, à leurs visages contristés, qu'ils étaient porteurs d'un message sinistre, et comme, en somme, il n'y avait pour elle qu'une seule personne qui l'intéressât violemment, à savoir son vaillant époux, elle leur demanda d'une voix pleine de larmes.

— L'empereur est-il donc mort?...

— Non, madame, répondit le duc d'Ortilense...

— Pourquoi n'est-il pas avec vous?... Est-il donc blessé?... Chasser à son âge!... quelle imprudence!...

— Madame, reprit le duc, sa majesté l'empereur de Trébisonde a disparu... Nous l'avons cherché pendant un long temps avec la sollicitude la plus grande : nos recherches ont été infructueuses... Nous avons compris alors qu'il était tombé dans quelque honteux guet apens perpétré par nos ennemis... Car nous en avons encore, hélas!...

— L'empereur est perdu!...

— Ce qui nous a confirmés dans cette triste supposition, c'est aussi la disparition d'autres compagnons... L'empereur et Périon, d'abord, Lisvart et Olorius ensuite...

— Lisvart!... Périon!...

En ce moment, un petit cri étouffé se fit entendre; mais il se perdit bientôt dans l'émotion générale causée par cette nouvelle attristante.

Vingt chevaliers se levèrent et s'engagèrent à prendre la quête de l'empereur de Trébisonde et de Périon, de Lisvart et d'Olorius. Et, en effet, à l'instant même, la plupart partirent dans toutes les directions et s'en allèrent à l'aventure, traversant tous les pays du monde. Si bien, qu'au bout de peu de temps, la nouvelle était sue de la Grèce, de la Thrace, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Grande-Bretagne, de la Gaule, qui prirent part à cette perte...

## CHAPITRE XXI

Comment Onolorie et Gricilerie, se sentant grosses d'enfant, demandèrent à l'impératrice l'autorisation de se retirer au monastère de Sainte-Sophie, pour y attendre le retour de l'empereur.

Si l'impératrice déplorait amèrement la perte du vieil empereur de Trébisonde, Gricilerie et Onolorie ne regrettaient pas moins amèrement l'absence

du chevalier de la Spère et du chevalier de la Vraie Croix, car cette absence, en fin de compte, pouvait bien être la mort.

Aussi, à partir de l'heure fatale où le duc d'Ortilense était venu apprendre à l'impératrice la disparition de l'empereur leur père, et des deux chevaliers leurs amants, ces infortunées princesses étaient restées comme frappées au cœur. Chaque jour, la mélancolie les envahissait de plus en plus; chaque jour, elles pâlissaient et dépérissaient à vue d'œil, comme deux belles fleurs sur leur tige.

Tellement, que l'impératrice, malgré sa douleur personnelle, ne put s'empêcher de remarquer le notable changement survenu sur le visage et dans les allures de ses deux filles, et elle attribua tout naturellement leur tristesse à la perte de leur père.

— Mes enfants, leur dit-elle en les attirant toutes deux dans son giron et en les baisant avec effusion, vous pleurez l'empereur, mon seigneur et le vôtre... Vous ajoutez ainsi une douleur à celle que je ressens moi-même de cette perte... J'ai eu tort de laisser voir mes angoisses, qui ont provoqué les vôtres... Les yeux des vieilles femmes comme moi, seuls, doivent pleurer... Les larmes ne vont pas bien aux jeunes visages... Séchez les vôtres, mes chers enfants, je vous en supplie. D'ailleurs, le ciel ne sera pas toujours aussi inclément; il ne voudra pas éterniser ainsi notre peine. C'est une épreuve qu'il nous a envoyée : elle finira prochainement, croyez-le... Nos ennemis ont pu faire tomber l'empereur votre père dans une embûche, pour le punir de ses victoires sur eux; mais ils n'oseront pas aller plus loin dans leurs velléités de vengeance... On ne fait pas disparaître ainsi un grand empereur... Ils nous le rendront un de ces jours, j'en ai la ferme espérance, et, cette espérance, je vous supplie de la partager, mes enfants : votre père reviendra!...

Hélas! ce n'était pas leur père que Gricilerie et Onolorie regrettaient en ce moment, il faut l'avouer! Certes, elles aimaient et vénéraient leur père; mais elles aimaient davantage encore les deux vaillants chevaliers, d'abord parce qu'ils étaient leurs amants, ensuite parce qu'elles sentaient remuer dans leurs flancs un doux fruit de leurs amours.

Car Gricilerie et Onolorie étaient grosses, et cette grossesse payait l'usure du plaisir qu'elles avaient pris, au clair de la lune, sous la coudraie du verger, l'une avec le chevalier de la Sphère, et l'autre avec le chevalier de la Vraie Croix!...

Elles se laissèrent embrasser et consoler par l'impératrice; puis, Gricilerie, prenant la parole, dit à sa mère :

— Madame, nous espérons que nos prières et les vôtres auront le résultat que vous dites, et que ceux qui sont absents en ce moment et que nous pleurons, nous seront rendus. Mais ici, dans ce palais, qui nous paraît maintenant si vide, notre douleur trouve un trop facile aliment, pour que nous ne désirions pas nous réfugier ailleurs où l'attente nous paraîtra moins amère.

— Ailleurs, mes enfants?... Loin de moi?...

— Non pas loin de vous, madame, car l'asile où nous vous demandons la permission d'aller, c'est le monastère de Sainte-Sophie, qui est, comme vous savez, assez prochain...

— L'abbesse de ce monastère n'est-elle pas un peu parente d'un prince de notre cour?... demanda l'impératrice.

— C'est la propre sœur du duc Alafonte, madame, répondit Gricilerie.

— Allez donc, puisque vous le voulez... Mais ayez soin d'y mener avec vous une suite digne de votre rang...

— Madame, reprit Gricilerie, nous désirons au contraire entrer dans ce saint lieu sans bruit et sans faste, avec l'humilité qui convient à des filles qui vont prier pour leur père... S'il vous plaît, nous n'emmènerons avec nous que Sirtense et Garinde, les filles de nos nourrices.

— J'y consens, puisque c'est là votre désir, mes enfants... Et quand vous déciderez-vous à partir?...

— Demain, madame, si vous le permettez.

— Demain, c'est bien tôt !... Je vais être bien seule, songez-y !... Je me trouverai ainsi deux fois veuve, veuve de mon mari et veuve de vous... Le palais me paraîtra bien désert .. Mais enfin, puisque vous le voulez, partez dès demain... Je vais prier chaque jour pour que nous soyons tous bientôt tous réunis...

L'impératrice embrassa de nouveau les deux princesses et les quitta pour se rendre à la chapelle du palais.

## CHAPITRE XXII

Comment la princesse Onolorie accoucha d'un beau fils, et comment Garinde fut chargée de le conduire à Filine pour y être élevé.

Onolorie et Gricilerie partirent en effet dès le lendemain pour le monastère de Sainte-Sophie, accompagnées seulement, comme elles l'avaient demandé, de Garinde et de Sirtense, les filles de leurs nourrices, en qui elles avaient la plus grande confiance.

L'abbesse de Sainte-Sophie, sœur du duc Alafonte, les reçut avec force démonstrations d'amitié, et, pour qu'elles fussent mieux à leur aise, elle leur donna pour elles seules, un corps de logis séparé du bâtiment principal. Ce qui arrangea merveilleusement, comme on pense, Onolorie et Gricilerie.

Une fois installées, elles songèrent à l'enfant, c'est-à-dire aux enfants qui allaient naître à la vie.

Des langes de la plus grande richesse furent confectionnés en secret, ainsi que toutes les petites choses destinées à protéger ces petites créatures contre les caresses un peu âpres de l'air et de la bise.

On songea aussi au lieu où l'on porterait les nouveaux-nés, pour les cacher à tous les yeux, car

ce mystère de leur naissance ne devait être révélé à personne, et il fut convenu que Garinde s'en chargerait et l'irait conduire dans sa famille, à Filine, port de mer assez voisin du monastère de Sainte-Sophie.

Maintenant, laquelle des deux sœurs allaient accoucher la première ? Toutes deux s'imaginaient bien accoucher ensemble, et, de fait, elles avaient les mêmes raisons pour cela.

Contrairement à leur attente et à leur calcul, ce fut Onolorie qui accoucha avant sa sœur, d'un bel enfançon qui ressemblait beaucoup à son père, le chevalier de la Vraie Croix.

Si Onolorie le couvrit d'ardentes caresses, il ne faut pas le demander. Elle ne pouvait se rassasier de sa vue, et elle le baisait et rebaisait comme une chatte fait de son petit.

Hélas ! il fallut s'en séparer ! Ce furent des larmes et des baisers à n'en plus finir.

— Cher enfantelet ! murmura Onolorie, quel sera ton sort ?... Où vas-tu, maintenant que tu n'auras plus pour te protéger et pour t'aimer celle qui t'a tenu neuf mois dans ses entrailles ?...

— Dieu prendra soin de lui, ma sœur, dit Gricilerie.

— Garinde, ma bonne Garinde, reprit Onolorie en s'adressant à la jeune fille qui s'était chargée d'emmener l'enfant ; Garinde, je vous supplie de veiller sur lui comme sur votre propre sang... Qu'il n'ait pas trop froid, ni trop chaud non plus !... Ces petites créatures-là, c'est si fragile, que le moindre vent les plie et les brise sans pitié... O cher fruit de mon cœur !... Que le Dieu du ciel t'ait en sa garde !... Garinde, ma mie, promettez-moi qu'aussitôt arrivée chez vous, à Filine, vous le ferez baptiser !...

— Je vous le promets, madame, répondit Garinde ; ce sera mon premier soin.

— Vous lui donnerez le nom d'Amadis de Grèce, en souvenance d'Amadis son bisaïeul, et d'Esplandian son grand père...

— Je lui donnerai ce nom, madame, je m'y engage par tout ce que j'ai de plus cher au mande... L'affection que je vous ai toujours montrée doit vous être un sûr garant de l'affection que je lui montrerai...

— Ma sœur, dit Gricilerie, les vagissements de ce petit être pourraient être surpris, si vous tardiez encore à vous séparer de lui. La prudence exige que Grasinde parte incontinent...

Bon gré, mal gré, Onolorie dut se résigner à cette séparation douloureuse. Elle prit l'enfant dans son giron, le porta à ses lèvres avec une sorte d'emportement passionné, et l'ondoya de ses larmes maternelles, ce premier baptême des enfants.

Il fallut qu'on le lui arrachât !

Garinde enveloppa la petite créature dans ses langes, le plaça sous son manteau, et prit congé d'Onolorie et de la princesse Gricilerie, sa sœur.

— Pauvre et cher enfantelet ! murmura Onolorie lorsque Garinde eut disparu.

Et sa tête fatiguée retomba avec mélancolie sur son oreiller.

—

## CHAPITRE XXIII.

Comment Garinde, croyant que l'enfant d'Onolorie allait mourir, l'ondoya et le baptisa, et comment, effrayée, elle l'abandonna.

Garinde partit. Elle prit à travers bois pour n'être pas aperçue, et, en effet, pendant un long trajet, elle ne rencontra pas âme qui vive.

Mais, tout en cheminant, cette fille s'aperçut que l'enfançon s'en allait de minute en minute, comme pris d'une faiblesse subite. Effrayée, et craignant qu'il ne mourût sans baptême, et que, par cette raison, sa petite âme ne fût en péril, Garinde courut vitement vers une source dont elle entendait le murmure à quelques pas d'elle.

Une fois arrivée là, elle démaillotta prestement l'enfantelet, prit, dans le creux de sa main, quelques gouttes d'eau pure, et dit en l'ondoyant :

— Petit enfant, au nom du Père, du Fils et du benoît Saint-Esprit, reçois ce baptême sous le nom d'Amadis de Grèce !...

A peine eut-elle achevé de proférer cette parole, et jeté l'eau sur la tête de la pauvre petite créature vagissante, qu'elle entendit un bruit de gens venir droit à elle.

Plus effrayée encore que tout-à-l'heure, ne sachant plus, à vrai dire, ce qu'elle faisait, Garinde laissa interrompre le signe de croix qu'elle avait commencé, déposa le petit Amadis sur le gazon, et s'alla cacher derrière un buisson.

Les nouveaux venus étaient des corsaires, des Mores, qui étaient venus en quête d'eau douce.

En arrivant devant la fontaine, ils aperçurent le petit Amadis au milieu de ses riches langes, ce dont ils furent merveilleusement aises. Ils furent plus ébahis encore, quand ils remarquèrent que cet enfant avait apporté du ventre de sa mère une épée aussi vermeille que braise, dont le pommeau commençait au genou gauche et dont la pointe finissait au droit du cœur, et sur laquelle étaient tracés, blancs comme neige, des caractères qu'ils ne surent point entendre.

C'était une trouvaille intéressante, certes. Aussi, sans s'y amuser davantage, ils le réenveloppèrent soigneusement et le firent porter en leurs galères.

Par bonheur, ils avaient là leurs femmes. L'une d'elles, nommée Esquisie, relevée récemment de sa gésine, se chargea de nourrir le petit Amadis auquel les corsaires mores imposèrent, dès ce jour, le nom de Damoisel de l'Ardente Epée.

Pendant ce temps, Garinde, rassurée, était revenue à l'endroit où elle avait laissé l'enfantelet. Ne le trouvant plus, elle supposa que les bêtes féroces l'avaient dévoré, ce dont elle fut grandement affligée. Toutefois, de peur d'attrister Onolorie, elle fit bonne mine en se retrouvant auprès d'elle, et lui assura que son enfant était arrivé à bon port.

Gricilerie, le même jour, accoucha d'un beau garçonnet, qui eut nom Lucencio, et dont il vous sera parlé en temps et lieu, ainsi que du précédent, si toutefois Dieu et le temps le permettent.

## CHAPITRE XXIV

Comment le damoisel de l'Ardente Epée fut présenté au roi et à la reine de Saba, qui l'adoptèrent.



adis régnait au royaume de Saba un roi more nommé Magadan, lequel, contre le commun naturel des noirs, était affable, humain et débonnaire, aimant et protégeant plus volontiers ceux de son peuple qui étaient blancs au lieu d'être bruns.

Ce Magadan avait à femme une noble dame nommée Buruca, noire comme lui, et des flancs de laquelle était sorti, du fait de Magadan, un fils dont notre histoire fera quelquefois mention, le vaillant Fulurtin.

Fulurtin ressemblait à son père par ses bons côtés. Dès ses jeunes ans, il avait appris une foule de sciences et de langues étrangères, grâce à un esclave blanc qu'il avait, le savant Mandajar.

Or, on savait communément dans tout le royaume de Saba le plaisir que prenait le roi à recouvrer des captifs étrangers, même des pays du septentrion, à cause de leur blancheur. Souvent même il pardonnait jusqu'à des crimes de lèse-majesté à quiconque lui faisait présent de tels personnages.

Il advint qu'un jour, comme il sortait de table, quatre Mores entrèrent dans sa salle, conduisant par la main un jouvenceau âgé de trois ans et beau en toute perfection.

L'un d'eux parla ainsi à Magadan.

— Sire, les deux frères qui ont mis à mort votre cousin vous saluent en toute humilité et vous supplient de recevoir cet enfant qu'ils vous envoient, lequel, outre l'excellence de sa personne, a apporté du ventre de sa mère un signe émerveillable...

Le vieux roi de Saba avait écouté avec attention ce que lui avaient dit les quatre Mores. Quand ils eurent cessé de parler, il ordonna que l'on dévêtit l'enfant miraculeux de la jupe de taffetas jaune qu'il portait.

On lui obéit.

Alors Magadan put voir, et les autres avec lui, le signe annoncé, à savoir une épée vermeille comme braise sur laquelle étaient tracées des lettres blanches comme neige.

La poignée de l'épée partait du genou gauche et la pointe allait mourir vers le cœur, sous le sein gauche de l'enfant.

Quant aux caractères étrangers tracés sur cette épée, nul ne put dire ce qu'ils signifiaient. Nul, pas même Fulurtin, le propre fils du vieux roi de Saba; pas même le docte Mandajar, l'esclave blanc, le maître de Fulurtin.

Magadan fut émerveillé au possible, ainsi que toute la compagnie, témoin de ce spectacle. L'épée surnaturelle l'ébahit surtout outre mesure. Aussi, à cause d'elle et de l'enfant sur la chair duquel elle était figurée, pardonna-t-il volontiers aux meurtriers de son cousin, et donna-t-il, en plus, aux quatre Mores, des biens et des honneurs considérables.

— J'entends, dit-il, que cet enfant, eu égard au signe émerveillable qu'il a sur lui, peint par la Nature, soit appelé le damoisel de l'Ardente Epée... En outre, pour témoigner à mon bien-aimé fils Fulurtin toute l'estime que je fais de lui, je lui abandonne et cède dès aujourd'hui ce jeune esclave blanc, afin qu'il l'élève à sa guise et en fasse un savant comme lui, s'il lui trouve les dispositions nécessaires.

Le prince Fulurtin remercia le roi de Saba, son père, du gentil cadeau qu'il lui faisait là, et, embrassant tendrement le damoisel de l'Ardente Epée, en signe d'adoption, il l'emmena sur-le-champ pour l'étudier tout à son aise, et en faire, si possible était, un second lui-même.

Est-il bien nécessaire d'ajouter que cet enfant de trois ans, amené comme esclave blanc à la cour du vieux roi de Saba, par quatre corsaires mores, était le même enfant trouvé dans le bois avoisinant le monastère de Sainte-Sophie, et abandonné par Garinde ?

C'était, en effet, le fils de la princesse Onolorie et du chevalier de la Vraie Croix.

## CHAPITRE XXV

Comment le damoisel de l'Ardente Epée, élevé par le prince Fulurtin, sauva la vie au roi de Saba, un jour qu'il était à la chasse avec lui.



e jeune enfantelet trouvé par les corsaires mores crut en force et en beauté, et se développa physiquement et moralement, grâce aux soins et à l'amitié efficace du prince Fulurtin et de l'esclave blanc Mandajar.

L'un et l'autre s'évertuèrent à lui enseigner les bonnes lettres, et, comme contrepoids à ces études qui fatiguent l'entendement, ils lui apprirent à lutter, à monter à cheval, à jeter la barre, à s'escrimer, finalement à faire acte de gentilhomme bien conditionné.

Le damoisel de l'Ardente Epée, on le voit, n'était plus considéré comme un esclave par son maître le prince Fulurtin, mais bien comme un jeune compagnon que l'on veut dresser et dont on veut faire plus tard un ami.

Le damoisel de l'Ardente Epée devint expert à tous ces jeux et à tous ces exercices, si bien qu'il dépassa et vainquit tous les jeunes gens de son âge et de l'âge au-dessus, qui voulurent se mesurer avec lui. Mais jamais, au grand jamais, quelle que fût sa force, et la conscience qu'il en avait, il ne consentit à s'éprouver contre son prince Fulurtin, à cause de l'honneur et de la révérence qu'il lui portait.

Le vieux roi de Saba s'aperçut aisément de ces progrès et de cette délicatesse du jouvenceau à l'endroit de son instituteur. Il en conçut les meilleures espérances, et, à cause de cela, il s'intéressa davantage à lui de jour en jour, l'emmenant le plus souvent possible en toutes les fêtes, en tous les lieux de plaisir où il allait, surtout à courre le cerf et autres amusements de chasse.

Le damoisel de l'Ardente Epée était déjà un fort et hardi jouvenceau, lorsqu'un jour, Magadan le convia à une partie de chasse qu'il avait organisée.

Il avait fait tendre les toiles dans la prochaine forêt et se trouvait sur le bord d'une grande route, guettant, l'épieu au poing, le passage d'un fort sanglier que les chiens avaient forcé hors de sa bauge quelques heures auparavant.

Le damoisel de l'Ardente Epée était à quelque distance du roi de Saba, tenant en laisse un levrier.

Au moment où Magadan, qui guettait un sanglier, s'y attendait le moins, un ours débusqua d'un fourré voisin et vint lui passer quasi entre les jambes avec la rapidité de l'éclair. Cet animal courait ainsi, effrayé qu'il était par les abois des chiens courants et par le retentissement des trompes des veneurs.

Le vieux roi de Saba, remis de son alerte, croisa son épieu, autant pour se préserver que pour essayer d'arrêter l'ours dans sa course furibonde.

Mais déjà le levrier qu'Amadis de Grèce tenait en laisse avait devancé les intentions de Magadan. Déjà, rompant les liens qui le retenaient, il s'était élancé sur les erres de l'animal sauvage et l'avait assailli en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire.

L'ours était d'une belle taille. En outre, il n'était point d'humeur à se laisser ainsi manger le poil sur le dos sans essayer de se défendre. Lors donc que le levrier approcha, il se dressa sur ses pattes de derrière, et, avec ses pattes de devant, il arrangea bel et bien le museau du chien, si bien que ce dernier ne tarda pas à avoir les mâchoires rompues, ce qui le mit hors de combat.

Cette première victoire sembla enorgueillir l'ours. Il avait eu affaire à un chien, il voulut avoir affaire à un roi, pour juger par lui-même de la différence.

Cette prétention lui devint funeste, car Magadan, qui savait manier à merveille son épieu ferré et à bout tranchant, le lui présenta de telle sorte que la bête s'enferra d'elle-même en poussant un grognement de douleur.

Le roi de Saba s'en croyait quitte. L'ours lui prouva qu'il avait la vie dure en se débattant comme un beau diable, tellement qu'il se dégagea de l'épieu, et, une fois débarrassé, se releva sur son train de derrière, avança ses deux pattes de devant, en étreignit Magadan et chercha à l'étouffer.

Heureusement que le fils de la princesse Onolorie était là !

Voyant le danger que courait le vieux roi de Saba, il accourut en toute hâte, tira le couteau de chasse qui pendait à sa ceinture, et en frappa l'ours le plus rudement qu'il put.

L'our lâcha le roi de Saba en poussant un grognement plus significatif encore que le premier. Il avait une patte de coupée.

Quoique blessé, cependant, ce sauvage animal ne perdit pas courage. Il quitta le roi de Saba pour se jeter, la gueule béante, sur le damoisel de l'Ardente Epée.

Tout autre que le fils de Lisvart eût reculé d'effroi devant cette gueule sanglante qui menaçait de l'engloutir vivant.

Le jouvenceau ne recula point. Tout au contraire, il fit un pas en avant, leva son bras droit armé du couteau de chasse, et l'abaissa entre les deux oreilles...

Une minute après, l'ours allait rouler à quelques pas de là, la tête séparée en deux morceaux, mort !...

Cela fait, l'élève de Mandajar retourna vitement vers le roi de Saba et l'aida à se relever.

Sur ces entrefaites survint un lion couronné, portant en travers de sa gueule un bel enfant de deux ans qui se mit à crier :

— Hélas ! damoisel de l'Ardente Epée, aidez-moi ! aidez-moi ! aidez-moi ! Faites, ô beau damoisel, ce que ferait votre chevaleureux père lui-même, s'il était en votre lieu et place !...

Le jouvenceau, à bon droit étonné, n'hésita pas à courir sus au lion pour le forcer à lâcher son innocente proie.

Le lion, en effet, lâcha l'enfant, mais ce fut pour se précipiter, furieux, sur celui qui voulait le défendre.

Le fils de Lisvart, qui avait remis au fourreau son couteau de chasse, le tira vitement, leva le bras et l'abattit sur l'animal qui se dressait pour le dévorer.

Le lion poussa un rugissement de douleur : il venait d'avoir la patte coupée. Echauffé de rage, il bondit tout écloppé sur le jouvenceau et lui déchira ses vêtements avec ses griffes aigues. Mais au moment où il avançait sa gueule monstrueuse pour engloutir dedans son ennemi, celui-ci lui décousit le ventre d'un seul coup, si bien qu'on en vit son cœur sanglant.

Le lion mort, le jouvenceau songea à aller demander au jeune enfant qu'il venait de délivrer, l'explication de ses paroles.

L'enfant avait fui. Il était en train de trottiner allègrement dans une petite sente du bois.

Le damoisel de l'Ardente Epée courut après lui et l'atteignit.

Lors, il lui demanda avec une grande affection :

— Doux enfantelet, dites-moi, je vous prie, comment vous êtes tombé en ce danger, et aussi comment vous m'avez reconnu, moi qui ne vous connais point ?... Ne m'avez-vous point assuré tout à l'heure que si mon père avait été à ma place, il n'eût pas plus hésité à vous secourir que je ne l'ai fait ?... Or, vous connaissez donc aussi mon père ?

Le jeune gars, l'entendant ainsi parler, se prit à rire et répondit :

— Certes, damoiseau, vous êtes fils de tel père, qu'il vous faudra beaucoup travailler pour parvenir à lui ressembler !... Et, cependant, je puis vous dire que vous êtes né pour recevoir en haute prouesse et chevalerie, plus d'honneur qu'autre qui vous ait précédé... Du surplus, ne vous mettez pas en peine : ce serait temps perdu !...

Le jeune gars ayant dit cela s'évanouit comme une fumée, et, depuis, personne ne le revit.

Ce qui n'empêcha pas le damoisel de l'Ardente Epée de s'en revenir tout pensif et tout émerveillé de ce qu'il avait entendu. Et, plus désireux encore qu'auparavant de savoir de qui il était issu, il alla rejoindre le vieux roi de Saba qu'il trouva fort rompu et blessé durement à la cuisse d'une dentée de l'ours.

— Comment vous sentez-vous, Sire? lui demanda-t-il avec sollicitude.

— Certes, mon ami, répondit Magadan, grâce aux dieux et à vous, je suis mieux que je n'espérais tout à l'heure... Je m'aperçois que vous avez très heureusement profité de l'éducation que je vous ai fait donner et que vous n'avez pas été méconnaissant des soins que nous avons eu pour vous ; ce qui me prouve que jamais la vertu ne se perd là où elle est vivement plantée.

Le jouvenceau remercia le roi de ces bonnes paroles ; puis il ajouta :

— Mais, Sire, il me semble urgent que j'aille trouver quelques-uns de vos veneurs pour qu'ils vous fassent une civière chevaleresque et vous transportent à la ville, car, à ce que je puis voir, l'ours vous a malement traité...

— Je vous en prie, dit le roi de Saba.

Le jeune homme s'en alla donc à travers buissons et halliers à la recherche des veneurs ou de quelques autres; si bien qu'il rencontra Fulurtin et plusieurs gentilshommes qui accoururent à bride abattue vers leur prince.

## CHAPITRE XXVI

Comment Fulurtin et le damoisel de l'Ardente Epée furent armés chevaliers par la main du roi Magadan.

A partir de ce jour-là, le roi Magadan prit son sauveur en si grande affection, qu'il l'eut pour aussi cher que s'il eût été son proche parent. Son affection redoubla même lorsque le damoisel de l'Ardente Epée lui eut raconté les propos que lui avait tenus l'enfantelet, ce qui imprima en sa fantaisie qu'il devait être issu de quelque haut lieu.

Depuis ce jour aussi, Magadan le fit asseoir à sa table, à côté du prince Fulurtin, et lui donna un jeune gentilhomme blanc, nommé Yneril, pour le servir et être toujours près de sa personne.

Ainsi se passèrent quelques années. Le damoisel, aimé des grands et des petits, parvint en l'âge de quatorze ans, si bien formé et proportionné, qu'il montrait en avoir plus de seize.

Or, il advint que Fulurtin, un peu plus ancien que lui, gentil prince et bien traitable, requit le roi son père de l'armer chevalier, ce à quoi Magadan consentit aisément.

Le damoisel de l'Ardente Epée, averti de cela, sollicita le même honneur du roi de Saba, lequel, connaissant son vaillant cœur, et d'ailleurs porté d'amitié vers lui, consentit volontiers à ce que Fulurtin et lui devinssent compagnons d'armes, sans avoir égard à la différence d'âge qui existait entre eux. Tellement, qu'il leur donna à tous deux, le même jour, la colée, avec harnois blancs.

Comme la coutume était de prolonger les cérémonies de la réception, la fête dura l'espace de quinze jours, pendant lesquels Maudan, fils de l'un des plus grands seigneurs de Saba, vint à la cour pour être élevé avec Fulurtin.

Maudan n'y fut pas plutôt, qu'il devint subitement envieux et jaloux de l'honneur que le roi faisait au chevalier de l'Ardente Epée. Il en sécha sur pied et faillit à tomber malade. Et tant plus le poison lui rongeait le cœur, et tant plus Maudan cherchait à mettre son ennemi en male grâce auprès de Magadan, sans pouvoir en trouver occasion. Ce dont son mal s'augmentait à ce point, qu'on le voyait déchoir d'heure en heure, ni plus ni moins que fait la neige à la chaleur du soleil.

Malgré le désir qu'il avait de nuire au chevalier de l'Ardente Epée, Maudan fut bien forcé de faire trêve, le roi étant parti depuis quelques jours de Saba, où il avait laissé la reine, pour aller visiter une sienne ville nommée Terryne.

Mais les envieux sont ingénieux à inventer des raisons pour se tromper et pour tromper les autres ; le plus faible indice leur suffit pour édifier tout un échafaudage de trahison : Maudan crut avoir trouvé l'occasion qu'il cherchait si âprement depuis un assez long temps.

## CHAPITRE XXVII

Comment le jeune Maudan fit, par envie, une fausse accusation contre la reine Buruca, et quelles en furent les conséquences.

Un soir, la reine Buruca, femme du roi Magadan, jouait aux échecs avec le chevalier de l'Ardente Epée. Fulurtin et Maudan, qui les regardaient, ennuyés de la longueur du jeu, les laissèrent seuls. Du moins Fulurtin se retira tout-à-fait; mais l'ingénieux Maudan, qui aimait à faire le métier d'espion, fit mine de se

retirer avec lui, et revint à pas de loup se mettre en embuscade derrière une courtine de soie.

Après quelques mats dont la reine Buruca avait eu la victoire, elle et le jeune chevalier de l'Ardente Epée cessèrent de jouer pour deviser et folâtrer un peu.

Bien qu'elle eût un fils d'une vingtaine d'années, la reine de Saba n'était pas vieille, à proprement parler. Et, ce qui l'avait conservée assez jeune encore, c'était sa grande bonté qui la rendait si digne d'être accouplée au vieux Magadan.

Elle aimait d'un amour maternel le jeune sauveur de son vieux mari. Elle lui avait donné place dans son cœur à côté de son fils Fulurtin, et elle croyait agir le plus innocemment du monde en le baisant et en l'accolant tendrement quand elle se trouvait seule avec lui.

Ce soir là, ayant cessé de jouer aux échecs, elle le fit asseoir à côté d'elle sur le pied d'un lit, et se mit à deviser avec lui de choses et d'autres. Tout en causant, elle lui prenait les mains, et les plaçait dans les siennes, puis l'attirait en son giron, et, de temps à autre, le baisait doucement sur son beau visage blanc, sans penser offenser en rien son honneur de reine et de femme.

Mais il y avait là, les épiant tous deux, quelqu'un qui pensait autrement, et ce quelqu'un était l'envieux Maudan. Témoin des caresses que la reine Buruca prodiguait au chevalier de l'Ardente Epée, lequel les lui rendait, il se persuada tout le contraire de ce qui en était et résolut de persuader la même chose au roi de Saba, aussitôt qu'il serait de retour.

Cela ne tarda pas. Magadan, prévenu que les rois d'Arabie et de Tharse descendaient en ses pays pour lui faire la guerre, revint en toute hâte en sa ville de Saba, afin de rassembler ses gens et d'aller au devant de ceux qui venaient vers lui dans de si mauvaises intentions.

Il était à peine arrivé, il avait à peine eu le loisir de souper, que Maudan le trouvant seul, appuyé sur l'une des fenêtres de la salle, s'approcha respectueusement de lui, et après quelques propos mis en avant pour pallier sa trahison, lui dit :

— Sire, je vous supplie de me pardonner si je viens vous révéler une chose qui me navre, et, qu'au prix de ma vie, je voudrais savoir fausse, à cause du déplaisir que vous allez en recevoir...

— Qu'est-ce donc? demanda Magadan.

— A cause de vous, continua le traître Maudan, et aussi à cause du chevalier de l'Ardente Epée, lequel j'ai toujours aimé, honoré et estimé, plus qu'autre de ma connaissance, et de ce me soient témoins tous les dieux!...

— Qu'est-ce donc? demanda pour la seconde fois Magadan.

Maudan continua, comme s'il n'avait pas entendu :

— Mais le cas vous touchant comme il vous touche, moi, votre vassal, je commettrais félonie trop grande et croirais l'éducation que j'ai reçue de vous trop mal employée, si je ne vous avertissais pas du vilain tour que l'on fait à votre honneur de roi et de mari...

Lors, Maudan raconta au roi comment il avait vu la reine jouant aux échecs avec le chevalier de l'Ardente Epée, les privautés qu'elle lui avait indécemment montrées, ajoutant de son crû mille bourdes et malhonnêtetés, jusqu'à l'assurer que Buruca, violant le commun droit de mariage, s'était abandonnée tout entière au jeune chevalier.

Le roi de Saba, bien ébahi, et non sans cause, demeura tout éperdu, tellement qu'il crut en tomber de son haut. Il fut un assez long temps avant de proférer une seule parole, à cause du combat qui se livrait en son esprit entre l'amitié qu'il portait à l'accusé et le déshonneur dont il était couvert par sa faute. Ce combat fut si âpre et si douloureux, qu'il ne put se tenir de pleurer, et ce fut la face inondée de larmes qu'il demanda à Maudan s'il était vraiment possible que le chevalier de l'Ardente Epée l'eût déshonoré comme il le lui avait dit.

— Oui, Sire, répondit effrontément Maudan. Et je vous le jurerai par tous les dieux vivants, car ce que je vous raconte là, je l'ai vu de mes yeux, sans vouloir le voir, hélas!

Le vieux roi de Saba soupira profondément et s'écria :

— Ah! puisque ce traître s'est ainsi oublié, lui que j'avais élevé et préféré entre tous, et que d'esclave j'ai fait chevalier libre, je le ferai mourir vilainement et cruellement, et la louve aussi, de la plus cruelle mort dont moururent jamais les chétives créatures!...

Et, recommandant à Maudan de garder jusqu'à nouvel ordre le secret sur cette triste aventure, Magadan s'en alla tout ennuyé dans sa chambre, laissant l'envieux Maudan tout réjoui du succès de sa vilaine dénonciation.

## CHAPITRE XXVIII

Comment le traître Maudan, pris d'un remords de conscience, alla conseiller de fuir au chevalier de l'Ardente Epée, lequel, en effet, quitta secrètement la ville de Saba.

De même que l'amour de père à fils est incomparable avec les amitiés ordinaires, de même aussi la haine de l'un à l'autre est indubitablement plus extrême qu'on ne saurait exprimer.

Le vieux roi de Saba s'était tant affectionné au chevalier de l'Ardente Epée, qu'il l'avait fait presque l'égal de Fulurtin dans son cœur. En entendant l'accusation de Maudan, il se trouva si perturbé, qu'il fut tenté de l'envoyer sur l'heure au dernier supplice. S'il se retint de le faire, ce ne fut que dans l'espérance de prendre le coupable sur le fait.

Or, assez ordinairement, le péché de calomnie n'est pas plutôt commis qu'il amène avec soi un repentir. Maudan mit de l'eau dans son vin et commença à comprendre toute la gravité de l'accusation qu'il avait portée contre la reine et le

chevalier de l'Ardente Epée, surtout lorsqu'il se remémora les bons services qu'il avait reçus de ce dernier. Mais, hélas ! lorsque les chevaux sont perdus, l'écurie est fermée trop tard !...

Néanmoins, le remords de la conscience gagna tant sur Maudan, qu'il résolut de sauver la vie de celui dont il venait de perdre l'honneur, en le prévenant que le roi était irrité sans sujet contre lui et en lui conseillant de fuir pour éviter sa fureur.

Le soleil était déjà bien avant retiré derrière les montagnes, et la nuit s'en venait, quand le traître Maudan alla trouver le chevalier de l'Ardente Epée, auquel il dit, couvrant le poison de son cœur :

— Mon grand ami, le bien que je vous désire est tel, qu'il ne vous pourrait advenir fâcherie dont je ne fusse autant ennuyé que si c'était à moi-même... C'est pourquoi je vous engage à fuir le plus diligemment possible, car je sais pour certain que le roi a délibéré de vous faire mourir..... Vous seriez arrêté ce soir même, en entrant au palais... Fuyez, si vous aimez votre liberté ! Fuyez, si vous tenez à la vie ! Fuyez, car le roi vous hait, et il a juré votre mort !...

Si le chevalier de l'Ardente Epée fut ébahi, il est aisé de le supposer. Il eût mis en doute cet avertissement, se sachant innocent, sans le bon visage que lui avait toujours montré Maudan. Quoiqu'il ne comprît rien à la haine subite du roi de Saba, il se dit, avec une précoce sagesse, qu'il était toujours bon de mettre une grande distance entre un roi et soi en pareil cas, et, sur l'heure, il commanda à Ynéril, son écuyer, de lui apporter ses armes.

Une fois armé, il embrassa le traître Maudan, qui se laissa embrasser par lui comme Jésus s'était laissé embrasser par Judas Iscariote, et monta à cheval.

— Que nos dieux vous gardent, mon grand ami ! lui dit Maudan, heureux de se débarrasser ainsi de lui. Plus vous irez loin, mieux vous agirez, car les rois ont le bras long, surtout dans l'accomplissement de leurs vengeances !... Fuyez sans vous retourner !

— Adieu donc ! répondit le chevalier de l'Ardente Epée.

Et donnant de l'éperon dans les flancs de son cheval, il s'éloigna rapidement et secrètement, suivi de son écuyer Ynéril.

## CHAPITRE XXIX

Comment le chevalier de l'Ardente Epée ayant pris la fuite, le roi de Saba, furieux, voulut faire brûler la reine Buruca, ce qui n'eut pas lieu à cause de l'arrivée des ennemis.

C'est ainsi que Maudan ourdissait son filet.

Une fois le chevalier de l'Ardente Epée éloigné, il se rendit au logis du roi dans la même soirée, mais un peu tard.

— Sire, lui dit-il, il faut croire que Ynéril, l'écuyer du chevalier de l'Ardente Epée, a entendu le navrant aveu que je vous ai fait à propos de son maître... On m'a assuré qu'il était sous les fenêtres de la salle en ce moment-là...

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Magadan.

— Il y a, sire, répondit Maudan, il y a que je n'ai pas revu depuis ce moment le chevalier de l'Ardente Epée, et que très probablement, averti par Ynéril, il aura pris la fuite...

— Cela viendrait mal, très mal, s'écria le roi, contrarié de cette nouvelle. Je vous en prie, Maudan, assurez-vous présentement de ce que vous m'annoncez-là, et revenez me dire ce qu'il en est.

Maudan sortit incontinent du palais, tira droit au logis du chevalier et s'en revint, simulant l'homme ébahi, rapporter au roi que l'amant de la reine Buruca était absent.

Magadan, furieux, envoya à la hâte prendre la reine, jurant ses grands dieux qu'il allait la faire brûler vive.

La pauvre princesse, troublée comme on pense, et ne sachant à quelle occasion cette grande fureur du roi, son mari, se jeta à ses genoux, le suppliant à mains jointes de lui dire au moins pourquoi il voulait la réduire en cendres.

— Pendarde ! lui cria Magadan. Vous le saurez assez tôt pour vous !...

Et, sur-le-champ, il commanda de l'enfermer, disant aux gardes qu'ils lui en répondaient sur leur tête. Puis il envoya dans toutes les directions des des gens chargés de retrouver le chevalier de l'Ardente Epée, mort ou vif.

— Car, ajouta Magadan, il m'a fait la plus grande trahison du monde ! Si j'en avais pu douter un seul instant, je n'en douterais plus aujourd'hui : les innocents restent, les coupables se sauvent... Le chevalier de l'Ardente Epée est en fuite !...

Fulurtin, étonné de tout ce qu'il entendait, pria son père de vouloir bien le mettre au courant, ce que Magadan fit volontiers, afin de le rendre plus indigné contre celui qui lui avait rendu tant de services. Toutefois, ce jeune prince ne put croire à cette accusation et il défendit de son mieux son compagnon d'armes.

Mais le vieux roi était buté à cette idée qu'il avait été trompé par sa femme et par le chevalier de l'Ardente Epée : il n'en voulut pas démordre.

Bientôt, les gens qu'il avait envoyés à la poursuite du fugitif, revinrent bredouille. Magadan, de plus en plus furieux, ordonna que l'on brûlât sur-le-champ la reine Buruca, quitte à brûler son complice plus tard.

On allait exécuter cet ordre cruel, lorsqu'un courrier ariva à toute bride pour prévenir Magadan des dégâts que faisaient les ennemis dans le royaume où ils étaient entrés.

Lors, comme son armée était prête, il lui commanda de se mettre en mouvement.

Fulurtin conduisait l'avant-garde, et Magadan le surplus de ses forces.

Les rois de Tharse et d'Arabie, avertis par leurs espions de la marche de l'armée de Saba, se parquèrent pour l'attendre et la combattre ; si bien que, finalement, Magadan et son fils furent faits prisonniers, et leurs gens mis en déroute.

## CHAPITRE XXX

Comment le chevalier de l'Ardente Epée, fuyant le bûcher, rencontra un vieillard, et des propos qu'ils eurent ensemble.

Le chevalier de l'Ardente Epée s'en allait donc, au plus vite, honteux de fuir ainsi, et malheureux d'avoir déplu au roi de Saba.

Comme il traversait une épaisse forêt, il aperçut devant lui, à la lueur du clair de la lune, un homme à pied qui, de prime-abord, lui parut avoir le visage couvert d'un linge blanc. Mais en s'approchant, il comprit que ce qu'il avait pris pour un linge était une belle barbe fleurie par les années, et de beaux cheveux également chenus.

Il pensa que cet inconnu était quelque esclave de la contrée qui fuyait, et, à cette cause, il le salua selon l'usage du pays. Mais le vieillard lui ayant rendu son salut en grec, le chevalier de l'Ardente Epée, qui, grâce à Magadan, entendait presque tous les langages, lui dit alors :

— Honorable vieillard, ne me sauriez-vous enseigner un asile pour cette nuit, car je suis harassé et rompu, et je voudrais dormir une bonne fois, ne l'ayant pas fait depuis quelques jours.

— Si vous étiez chrétien comme je suis, répondit le bonhomme, je vous satisferais assurément.

— En bonne foi, reprit le chevalier, la religion importe peu quand il s'agit de secourir son semblable... Par ainsi, je vous supplie de m'enseigner ce que je vous demande, car, outre ma fatigue, j'ai une faim et une soif extrêmes...

— Vous parlez bien, dit le vieillard, et vous trouverez en moi ce que vous cherchez... Mettez pied à terre, et je vous réconforterai suivant mon pouvoir, car il vous en prendrait mal d'être connu dans ce pays dont vous ne sortiriez pas aisément.

Le chevalier obéit, émerveillé des propos du bonhomme auquel il demanda comment il savait qu'il était connu, et qu'il aurait déplaisir d'être reconnu.

— N'en demandez pas tant, répondit le vieillard. Qu'il vous suffise d'apprendre que j'en sais plus de vos propres affaires que vous-même... Mais je m'en tairai pour cette heure !...

Lors, s'approchant du jeune chevalier, il lui donna quelques gouttes d'un cordial qui le ranima, et tira de sa panetière, à son intention, quelques vivres qu'il mangea avec appétit.

Aussitôt qu'il eut bu et mangé, le jeune chevalier s'endormit, et d'un somme si profond, qu'il qu'il était grand jour quand il se réveilla.

Il regarda autour de lui, et il s'aperçut qu'il était armé, non pas des armes noires qu'Ynéril lui avait apportées, mais d'armes blanches, plus riches et plus fortes, avec un écu semblable, au milieu duquel était peinte une épée vermeille comme celle qu'il avait sur le corps.

Il fut ébahi au possible, ainsi qu'Ynéril son écuyer, lequel avait bu, mangé et dormi comme lui, sans savoir pourquoi ni comment. Et tous deux ne se sentaient en aucune façon de la fatigue des jours précédents.

Le vieillard à la barbe fleurie blanche avait disparu.

Ils se reprirent à cheminer encore pendant un bon bout de temps. Puis, étant arrivés sur le bord de la mer, ils avisèrent un petit batelet délaissé sur la grève par des pêcheurs, et dans lequel il y avait deux rames et quelques vivres.

Ynéril et le chevalier de l'Ardente Epée montèrent dedans. L'écuyer s'empara des rames, et l'on gagna la pleine mer.

## CHAPITRE XXXI

Comment le chevalier de l'Ardente Epée aborda à la Montagne Défendue, et ce qu'il y rencontra.

Au départ, le vent était doux et la mer unie. Mais bientôt le temps se couvrit, la mer s'enfla, et si désespérément, que le chevalier de l'Ardente Epée et son compagnon abandonnèrent avirons et batelet à la merci des flots et des vents, sans savoir où ni en quelle part ils allaient ainsi, et s'attendant d'une minute à l'autre à être engloutis.

Pendant dix jours et dix nuits, ils furent traités de la sorte, s'en rapportant exclusivement pour leur salut à leur dieu Neptune et à quelques autres dieux de premier ordre.

Ce ne fut que le matin du onzième jour que le soleil commença à gagner le dessus et la mer à redevenir calme.

Lors, le chevalier de l'Ardente Epée et son compagnon découvrirent une haute côte au pied de laquelle il plut à la fortune de les pousser.

Le pays leur parut si plaisant, et peuplé d'arbres si verts et si feuillus, qu'ils n'hésitèrent pas un seul instant à y prendre port.

Ils abordèrent.

Une fois à terre, ils prirent le premier sentier qui s'offrit devant eux, lequel les mena droit à la porte d'un monastère où était plantée une grande croix de bois.

Jamais le chevalier de l'Ardente Epée n'avait vu d'enseigne semblable. Il demanda à Ynéril s'il savait ce que cela signifiait.

L'écuyer répondit :

— Seigneur chevalier, cela signifie que nous sommes en terre chrétienne, car c'est à un arbre taillé ainsi que le Dieu des chrétiens fut autrefois cloué et attaché !...

Cette nouvelle plut beaucoup au jeune chevalier qui, attaché qu'il était à la foi païenne, espéra rencontrer là des aventures où il pût la faire triompher.

Il s'avança donc, suivi de son écuyer.

Ils ne tardèrent pas à trouver ouverte la porte d'une église, au front de laquelle étaient plantés trois beaux autels garnis d'ornements sacerdotaux, avec quelques représentations de saints, suivant la coutume des fidèles. Et, quant et quant, ils entendirent plusieurs voix d'hommes psalmodier, encore qu'ils n'en vissent aucun, ce qui les étonna beaucoup.

Ils s'avancèrent alors jusqu'au chœur, où ils avisèrent une sépulture d'albâtre, couverte d'un cristal très clair, sous lequel était la représentation d'un chevalier armé de toutes pièces. Tout autour étaient gravées des lettres qui disaient :

« *Ci-gît le vaillant et magnanime Matroco, qui, avant sa mort, eut révélation de la vie éternelle, et, comme champion de Jésus-Christ, lui-même fit de son sang le signe de la croix, et mourut heureux.* »

Le chevalier de l'Ardente Epée reconnut bien, par cette épitaphe, que son écuyer Ynéril lui avait dit la vérité et que, certainement, cette terre où ils étaient était chrétienne.

Au même instant, un religieux se mit à dire la messe, malgré la présence du chevalier, qui manifesta son impatience par des gestes.

La messe dite, le religieux se dévêtit de son aube, et s'en vint vers le fils d'Onolorie, auquel il dit :

— Je vous prie, sire chevalier, de me dire de quel pays vous êtes...

— Pourquoi cette question ? demanda fièrement le chevalier de l'Ardente Epée.

— Parce que vous m'avez paru ne pas vous intéresser à la messe que je disais, et, encore moins, honorer le lieu-saint où je l'ai dite, ce qui me ferait supposer que vous êtes païen... Et alors, comment avez-vous osé entrer dans ce pays si contraire à votre foi ?...

— Père, répondit le chevalier, je suis païen de foi et de nation, en effet !... Et si vous êtes étonné de me trouver céans, je ne suis pas moins ébahi d'y être arrivé... Quoi que nous soyons de religion différente, je vous prierai affectueusement de me dire dans quelle contrée j'ai abordé, sans le savoir et sans le vouloir, et quel est le prince qui la gouverne...

— Mon enfant, répondit le prud'homme, à cause de la pitié que j'ai de votre jeunesse ignorante, je vous satisferai volontiers. Cette terre est du royaume d'Anatolie. On l'appelle la Montagne Défendue... Toutefois, elle appartient maintenant à l'empereur de Constantinople, qui l'a conquise par la force de ses armes...

Le religieux raconta alors au chevalier comment Esplandian s'en était rendu possesseur, et comment Frandalo en était présentement gouverneur, avec le géant Frandalon son parent.

— Quel est ce Frandalo ? demanda le chevalier de l'Ardente Epée.

— C'était, répondit le Sancto, un païen comme vous, autrefois...

— Et aujourd'hui ?...

— C'est un chrétien comme moi.

— C'est-à-dire qu'il a renié ses dieux et sa foi !... C'est un félon digne de châtiment !

— Je ne sais pas de quel châtiment vous entendez parler, mon cher enfant, mais j'ai peur, vraiment, que vous ne vous abusiez sur les forces dont disposent les maîtres de cette contrée... Vous êtes jeune et vous ne croyez pas à l'impossible, parce que vous n'avez pas encore rencontré d'obstacles sérieux sur votre chemin...

— J'ai combattu des lions et des ours !

— C'est beaucoup, sans doute, mais ce n'est rien auprès des périls qui vous attendent. Vous serez bientôt forcé de rabattre votre superbe, et vous comprendrez que Frandalo a bien fait d'abjurer ses fausses idoles pour adorer le seul Dieu qui fasse gagner les batailles, le Dieu des chrétiens...

— Je suis si peu disposé à penser ce que vous me dites au sujet de ce Frandalo, que je brûle du désir de me mesurer avec lui, si toutefois c'est un chevalier digne qu'on le combatte...

— Vous en ferez le dur apprentissage plutôt que vous ne voudrez, hélas !

— Voilà de la pitié bien inutile !... Et, je vous prie, où pourrais-je rencontrer cet adorateur de votre Dieu ?

— Vous le voulez absolument !...

— Absolument, certes, je le veux...

— Engagez-vous dans ce sentier que vous voyez là, derrière le temple... Et, tout au bout...

Le religieux hésitait, regardant avec une tendre commisération le chevalier de l'Ardente Epée.

— Et, tout au bout ?... demanda celui-ci avec impatience.

— Vous découvrirez une forteresse... Elle appartenait autrefois à des géants païens...

— A Matroco, peut-être ?

— Vous l'avez dit, chevalier... A Matroco le païen, qui se fit chrétien à son heure dernière. A Matroco et à Furion son frère, tous deux fils de la vieille Arcabone. Cette forteresse, inaccessible d'abord à cause de ses courtines et de ses grosses tours, était défendue de plus par ces deux géants, et par un troisième, leur oncle, le géant Arcalaüs...

— Qu'importe ! s'écria le chevalier de l'Ardente Epée. Cette forteresse imprenable a été prise !... Ces géants invincibles ont été vaincus !... Ne m'avez-vous pas parlé d'un seul chevalier, tout-à-l'heure ?

— Esplandian, oui, le fils d'Amadis.

— Eh bien ?

— Oui, mais Esplandian n'était pas seul : Dieu était avec lui.

— Mes dieux seront avec moi !... Ainsi, ce château-fort inexpugnable est défendu par Frandalo et par Frandalon ?

— Vous oubliez Belleris.

— Mettons Belleris... Cela fera trois contre un, comme la première fois !... J'aime mieux cela... Je regrette qu'ils ne soient pas quatre ; j'aurais eu

plus de mérite à vaincre que n'en eut le chevalier Esplandian.

— Votre endurcissement me poigne, mon enfant, dit le Sancto d'une voix pitoyable. Vous serez vaincu...

— Je serai vainqueur !...

— Eh ! fussiez-vous vainqueur, ce que je n'admets pas comme possible, comment feriez-vous donc pour vous maintenir dans cette forteresse avec votre écuyer ?... Frandalo, Belleris et Frandalon ont des serviteurs... Ensuite, s'il leur venait affaire fâcheuse, le roi Norandel, qui est à Tésifante, serait en une journée avec une armée considérable, ainsi que l'empereur de Constantinople... Songez-y !

— J'y songe, bonhomme; c'est pour cela que je vous remercie et que je prends congé de vous...

— Vous abandonnez votre projet extravagant ?

— J'y tiens plus que jamais, au contraire !... Ynéril, en avant !

Ynéril obéit, et tous deux s'engagèrent dans le chemin que leur avait indiqué le religieux comme conduisant à la forteresse.

— O jeunesse ! murmura ce saint homme en les regardant s'éloigner.

Lors il rentra dans le temple pour prier Dieu.

## CHAPITRE XXXII

Comment le chevalier de l'Ardente Epée s'avança, suivi d'Ynéril, son écuyer, à la découverte du château-fort de la Montagne Défendue, et ce qu'il en advint.

On se souvient sans doute de la description que nous avons faite de la Montagne Défendue et du château-fort au quatrième livre de cette histoire.

Nous ne la ferons pas une seconde fois.

Le chevalier de l'Ardente Epée et son écuyer Ynéril s'engagèrent donc dans le sentier taillé dans la pierre vive qui montait au château.

Tout en cheminant, ils devisaient tous deux des propos que leur avait tenus le religieux qu'ils venaient de quitter. Ynéril était devenu tout songeur.

— Seigneur chevalier, dit-il enfin, les paroles de ce bon Sancto résonnent encore dans mon esprit... Je commence à concevoir des doutes sur l'excellence de notre entreprise...

— Il vous est aisé d'y renoncer, Ynéril, et de retourner sur vos pas, répondit le chevalier de l'Ardente Epée. Quant à moi, je ne sais pas aller en arrière; j'ai résolu d'aller combattre les défenseurs chrétiens de cette forteresse, et j'irai, quoiqu'il doive arriver.

— Vous savez bien, seigneur chevalier, que je ne puis vous abandonner, reprit l'écuyer. J'ai fui avec vous du royaume de Saba, alors que votre vie, non la mienne, était en danger par suite de je ne sais quelle caprice de Magadan... Je vous ai accompagné partout... Je suis resté avec vous dix jours et dix nuits sur la mer, au milieu des orages, m'attendant de minute en minute à être englouti... et je n'ai pas murmuré, rendez-moi au moins cette justice...

— Je vous la rends bien volontiers, Yneril..... Vous êtes un courageux homme, et c'est précisément parce que je sais que vous avez autant de vaillance que d'amitié pour moi, que je m'étonne de vous voir renoncer à une entreprise, périlleuse il est vrai, mais d'où nous pouvons retirer la plus grande gloire l'un et l'autre...

— Je vous suis, vous le voyez bien, seigneur chevalier, je vous suis... Je n'ai pas songé un seul instant à vous abandonner, car il y aurait pour moi couardise à le faire... Seulement, je vous le répète, les paroles du bon sancto résonnent étrangement à mon oreille et dans mon esprit..... Je conçois des doutes sur la légitimité de votre entreprise, et ces doutes, mon devoir est de vous les soumettre...

— Quels sont-ils donc ?

— Il y a longtemps que j'ai l'honneur d'être votre écuyer, n'est-ce pas ?

— Oui, et je me rappelle la bonne impression que vous avez faite sur moi le jour où le roi de Saba vous a donné à moi... Ce n'était pas seulement parce que votre visage, blanc comme le mien, jurait avec les visages noirs de la cour de Magadan, non !... Votre physionomie était douce, bienveillante, avenante au possible... J'ai toujours été heureux de notre rencontre, Ynéril !... Et j'espère bien que ce n'est pas aujourd'hui que j'aurai lieu de m'en mordre les doigts...

— Vous en jugerez, reprit Ynéril. Je reprends, si vous le permettez, puisqu'aussi bien je n'aperçois pas encore la forteresse annoncée...

— Oh ! nous n'en sommes pas loin !..... Et, si vous devez être long, je vous engage à vous hâter, parce que nous engagerons le combat avant la fin de votre récit...

Ynéril reprit :

— Etant donc depuis un long temps avec vous, j'ai eu maintes fois l'occasion de savoir les circonstances qui vous avaient amené en la possession du roi de Saba.

— Je ne les ai jamais cachées... Ramassé vagissant sur l'herbe par des corsaires mores, je fus élevé par eux, et, à trois ans, présenté à Magadan, lequel aimait les esclaves blancs...

— Ce n'est pas là-dessus que je veux appeler votre attention, seigneur chevalier.

— Sur quoi, alors ?

— Les corsaires mores qui vous ont trouvé vagissant sur l'herbe auprès d'une fontaine ont oublié de dire, et c'était l'essentiel, s'ils vous avaient trouvé sur une terre chrétienne ou sur une terre païenne...

— C'est vrai, dit le chevalier de l'Ardente Epée, devenant pensif.

— Si vous étiez chrétien, par hasard?

— Chrétien?...

— Oui?

— Cela n'est pas possible!

— C'est aussi possible que le contraire... Peut-être même est-ce plus probable encore...

— Eh bien?

— Eh bien! si vous étiez chrétien, il ne serait pas juste et honnête à vous d'aller combattre des chrétiens..... Ce serait vous frapper vous-même que de frapper sur eux..... Les défenseurs du château-fort dont le Sancto nous a parlé tout-à-l'heure, Frandalo, Belleris et Frandalon, seraient alors vos amis et non vos ennemis... Voilà la difrence!...

— Mais si je suis païen?...

— Si vous êtes païen?

— Oui?... Faut-il donc que je laisse passer une occasion de servir mes dieux et de leur offrir une victoire?...

— Vous n'êtes pas païen, quelque chose me le crie, seigneur chevalier...

— Où vois-tu cela?

— A tout!

— Mais encore?

— A votre air, à vos yeux, à votre manière d'être, de dire et de faire... Vous appartenez à une autre race que celle à laquelle vous croyez appartenir... Vous êtes né pour le commandement, pour les grandes choses, pour les choses glorieuses..... Non, encore une fois, seigneur chevalier, vous n'êtes pas païen, vous êtes chrétien!...

Le chevalier de l'Ardente Epée était devenu tout rêveur.

— Peut-être qu'Ynéril dit vrai, murmura-t-il.

En relevant la tête, il aperçut se dresser devant lui l'imposante forteresse, l'ancien repaire de Matroco, de Furion, d'Arcalaüs et d'Arcabone.

Elle avait conservé la physionomie qu'elle avait une trentaine d'années auparavant. La plate-forme, les fossés, la porte de fer, tout existait dans le même état qu'à l'époque où Esplandian s'en était approché pour combattre les géants qui la gardaient.

— Allons! dit résolûment le chevalier de l'Ardente Epée en montant les degrés qui conduisaient à la plate-forme, comme jadis les avait montés le chevaleureux Esplandian.

Ynéril le suivit.

A l'une des fenêtres du château-fort, donnant sur les fossés, ils distinguèrent deux personnages d'environ cinquante ans, qui jouaient aux échecs. Tous deux étaient vêtus d'habits noirs, avec cette différence que le plus petit portait des cheveux merveilleusement longs et une barbe qui lui descendait jusqu'au-dessous de la ceinture, tressée à gros cordons d'or, ce qui donna opinion au chevalier que ce pouvait bien être le roi de Jérusalem.

C'était, en effet, ce prince païen.

En ce moment, le plus grand des deux joueurs d'échecs aperçut le chevalier de l'Ardente Epée, auquel Ynéril venait de remettre son heaume et son écu.

## CHAPITRE XXXIII

Comment le chevalier de l'Ardente Epée eut combat contre Frandalo, Belleris et Frandalon, qu'il vainquit.

Etonné de voir apparaître tout-à-coup devant lui, armé de toutes pièces, un chevalier qu'il ne connaissait pas, ce personnage mit la tête hors de la croisée et cria en langage grégeois :

— Chevalier, n'allez pas plus avant, je vous prie, avant de nous avoir dit qui vous êtes. Autrement, la coutume de céans nous forcera à vous faire descendre malgré vous les degrés que vous montez en ce moment!...

Celui auquel il parlait ne s'effraya nullement de cette menace. Mais, sans faire semblant de rien, il arriva tout contre la porte du château.

Là, il répondit posément :

— Damp chevalier, faites ouvrir la porte de votre château, et, une fois que je serai dedans, je vous satisferai ainsi qu'à la coutume.

— Par mon chef! répliqua l'autre, cette porte ne s'ouvrira que trop tôt pour votre malheur!..... Car il est vraisemblable que vous venez en ces Marches comme espion, et il est juste que vous soyez châtié comme tel!...

Comme il disait ces mots, parut un autre chevalier plus jeune, mais si grand, que le fils d'Onolorie s'en trouva ébahi. Toutefois, sans rien voir de son étonnement, il répondit à son premier interlocuteur :

— Vous pourriez bien vous tromper, par aventure!... Les dieux, ennuyés de votre méchante vie, contraire à leur gloire et à leur honneur, permettront que je vous châtie et chasse de céans!...

— Comment! s'écria le jeune géant, es-tu donc de ces fous qui s'imaginent qu'il y a plus de dieux que de poissons dans la mer?... Attends un peu, et tu verras ce qu'il t'en cuira pour croire à pareille sottise!...

Cette parole achevée, il se retira ainsi que son compagnon, et, peu d'instants après, une porte s'ouvrit, sur le seuil de laquelle parut un chevalier armé qui dit à celui de l'Ardente Epée :

— Entre, pauvre homme, et peut-être aurai-je merci de toi!...

— Je ne sais de quel merci tu veux parler, répliqua le fils d'Onolorie, mais je ne me sens pas encore assez découragé pour t'en requérir.

Cela dit, il entra, et alors commença entre les

deux chevaliers un tel chamaillis qu'à les entendre frapper l'un sur l'autre, il semblait proprement entendre un moulin à tan lorsqu'il est mis en besogne...

Le chevalier chrétien donna au fils d'Onolorie un coup d'épée qui lui fit étinceler les yeux. Mais ce dernier, usant de revanche, l'atteignit de telle sorte, qu'il lui fendit le heaume en deux et le fit choir à la renverse comme mort.

Ce que voyant, ceux qui les regardaient furent très marris.

Le chevalier de l'Ardente Epée, croyant son adversaire défunt, passa outre et entra dans une cour basse, où il se trouva en présence de dix valets armés de brigandines, lesquels lui coururent sus en criant :

— Paillard infidèle ! Ennemi de Dieu et de sa foi ! tu vas payer ta témérité !

Et quant et quant ils l'environnèrent de toutes parts. Mais lui, comme le meilleur chevalier du monde, leur montra visage et leur fit sentir, en moins de rien, combien pesaient ses coups, étant celui qu'il atteignait assuré de mort ou de blessure.

Les valets se mirent donc à reculer petit à petit, et non sans cause, car déjà trois d'entre eux étaient demeurés sur la place. Ce qui les émut tellement, qu'ils résolurent de mourir tous ou de tuer le chelier de l'Ardente Epée.

Mais avant qu'ils n'eussent pu s'entendre pour assaillir leur adversaire, deux encore furent renversés, secouant le jarret. Trois et deux, cela faisait cinq.

Restaient cinq assaillants. Ils lui donnèrent alors tant d'affaires, qu'il ne s'en tira que par miracle. Un, entre autres, saisit le fils d'Onolorie au faux du corps, pensant bien le défroquer et mettre bas. Mais ce jeune et vaillant chevalier, haussant le poing, lui rompit les dents et la mâchoire, et lui fit lâcher prise, de douleur.

Les quatre survivants, saisis d'une panique soudaine et irrésistible, s'enfuirent droit au donjon, en criant :

— Sortez, seigneurs, sortez !..... Nous sommes tous morts et perdus !...

Le chevalier de l'Ardente Epée leur chaussait de si près les éperons, qu'ils n'eurent pas le temps de fermer la porte derrière eux. Il entra quant et quant jusqu'au milieu de la place, où il entendit une voix lui crier .

— Diable, ennemi de Dieu, tu mourras par mes mains, et de la plus cruelle mort !...

Lors, le chevalier de l'Ardente Epée aperçut le géant qu'il avait vu précédemment à la fenêtre, lequel, armé de toutes pièces, venait le combattre.

Quoiqu'il eût plus besoin de repos que de mêlée, et plus de raison de craindre que d'espérer, en présence de ce grand lourdaud si disposé à lui mal faire, il ne recula pas. Tout au contraire, baissant la tête, il s'avança bravement à sa rencontre.

Quand il en fut à une quasi distance d'une brasse, il lui dit :

— Géant, la grandeur de ton corps m'a d'abord mis quelque peur au ventre, à moi qui ne suis qu'un demi-homme pour ton regard..... Mais, en entendant ta menace, j'ai senti mon cœur s'enfler et mon courage grandir... Nous sommes de taille, maintenant !...

Et, sans plus tarder, ils s'accouplèrent l'un et l'autre avec âpreté, comme deux mortels ennemis. En ce conflit, volèrent par terre les lames et les mailles de leurs hauberts ; leurs armets furent effondrés, leurs écus crevés ; leur propre chair fut entrecoupée. Si bien, que les regardants s'émerveillaient qu'ils pussent l'un et l'autre résister encore...

Au bout de deux grosses heures, on comprit que la chance malheureuse tournait contre le géant, quoiqu'il se raidît désespérément.

En cet instant parut un autre chevalier, armé de toutes pièces, portant au cou un écu d'or à une croix de gueules, lequel était encore plus grand et plus vigoureux que celui qui venait de combattre.

Le chevalier de l'Ardente Epée soupçonna que ce pouvait bien être là le Frandalo dont lui avait parlé le religieux.

— Frandalo, lui dit-il, je connais ton nom et ta valeur..... Ne les souille pas, en te mêlant, toi deuxième, dans une lutte où j'ai déjà fort affaire... Laisse-nous parachever, et si Fortune permet que j'en sorte vivant, alors tu pourras faire avec plus de raison ce que chevalerie te permet pour la satisfaction de ton cœur... Autrement, ta vengeance tournerait au désavantage de ton honneur...

Frandalo, car c'était en effet lui, entendant parler ce jeune païen avec tant de raison et de courage, s'arrêta court et répliqua :

— Je confesse, chevalier, que je m'étais beaucoup oublié... Mais la douleur que j'ai éprouvée en voyant tomber mon neveu, mortellement blessé par toi tout à l'heure, ainsi que mes gens, et jusqu'à ce chevalier mon cousin, la douleur m'emportait à me venger incontinent, préférant ma colère à la raison... Quoique je ne sache pas comment tu as eu connaissance de mon nom, j'aurai plaisir à connaître le tien, surtout si tu veux laisser là ta folle croyance et suivre la foi de Jésus-Christ... Ce faisant, non-seulement je te tiendrai quitte du combat, mais encore je trouverai moyen de te faire recevoir dans la maison de l'empereur mon maître, dont tu es digne de faire partie par ta bravoure...

— Frandalo, répondit le chevalier de l'Ardente Epée, j'étais sur le point de te tenir précisément le même discours et de t'engager à renoncer à ton Dieu pour retourner aux vrais dieux qui sont les miens... Par ainsi, puisque nous ne saurions nous entendre, ne perdons plus notre temps... Laisse-moi seulement parachever notre entreprise, à ton cousin et à moi, car nous perdons là, en vérité, une trop belle occasion.

— Seigneur, dit à Frandalo l'adversaire du fils d'Onolorie, il a raison : laissez-nous finir, et que la Fortune décide entre nous !... Si je suis vaincu, vous agirez à votre guise à son endroit...

Frandalo se tut, et les deux champions reprirent la lutte, plus âprement encore qu'auparavant. En moins d'un quart d'heure, le chevalier de l'Ardente

Epée endommagea tellement l'écu du géant, qu'il n'en resta au poing de celui-ci que la poignée par laquelle il le tenait ; et, bientôt, son sang coula avec une telle abondance, que la place où ils se battaient, auparavant brune et sèche, en devint rouge et détrempée...

Toutefois, le géant faisait son devoir jusqu'au bout. Mais, autant il s'appesantissait, autant l'autre se sentit léger et dispos.

De quoi Frandalo, ébahi, se disait à part soi n'avoir jamais vu un homme égaler en prouesse cet étranger, encore qu'il estimât avoir connu les meilleurs chevaliers du monde.

— Ah ! chevalier, s'écria-t-il en comprenant que son cousin allait recevoir le coup de la mort et et en venant s'interposer entre lui et son ennemi ; ah ! chevalier, s'il y a en vous autant de courtoisie que de bonne parole et de bon courage, sauvez, je vous prie, la vie de ce pauvre vaincu !...

Il n'avait achevé, que son cousin tombait tout de son long par terre, comme expiré.

Le chevalier de l'Ardente Epée, qui s'était arrêté en entendant la prière de Frandalo, lui répondit :

— Ah ! je voudrais que tu n'eusses pas été tant tardif à me demander ce plaisir, que je t'eusse volontiers accordé, et que je t'accorde de bon cœur, s'il sert encore à quelque chose... Car, bien que je te répute comme ennemi, il m'est permis d'user envers toi d'autant de courtoisie que possible.....

— Vraiment, répliqua Frandalo, tu parles bien, et à cause de l'estime que je me sens pour toi, j'empêcherais, s'il était possible, le combat que nous devons avoir ensemble..... Mais je te tiens pour tel, que tu ne les différerais pour rien... Ce serait, d'ailleurs, contre ton honneur et contre le mien... Par ainsi, combattons !... La mort de l'un de nous mettra fin à ce différend..... Je ne te demande qu'une seule chose, dans ton intérêt, et je te la demande beaucoup plus à cause du devoir que je dois à la chevalerie, qu'à cause de ta propre personne, ennemie de notre foi...

— De quoi s'agit-il ?

— Je désire que tu te reposes jusqu'à demain matin, car je te vois si las, si travaillé, que la victoire que j'espère remporter sur toi me sera comptée pour rien.

Cette offre courtoise fut estimée comme il convenait par le chevalier de l'Ardente Epée. Mais il ne l'accepta pas.

— Frandalo, répliqua-t-il, je te remercie..... Mais crois bien que je ne suis pas à ce point débile et fatiguée, de ne pouvoir recommencer avec avantage ce que je viens de faire devant toi !... Je ne veux aucune occasion de retarder notre mêlée..... Par ainsi, défends-toi !...

— En avant donc ! répondit Frandalo.

Les grands coups d'épée retentirent. Des étincelles de feu jaillirent de leurs harnois. Au bout d'une demi-heure, ni l'un ni l'autre des deux champions n'avait une pièce d'armure complète. La place où ils se chamaillaient était jonchée de débris et mouillée de sang pur.

Pendant ce temps, le roi de Jérusalem, émerveillé, adressait de ferventes prières à ses dieux pour que le chevalier de l'Ardente Epée remportât la victoire sur Frandalo, parce que Frandalo vaincu, c'était la liberté pour lui, prisonnier.

Ses prières furent quasi écoutées, quoiqu'elles fussent adressées par un païen, en faveur d'un païen, à des dieux païens.

Frandalo, voyant que son adversaire continuait à combattre avec la même grâce, la même souplesse et la même vigueur que s'il ne s'était pas encore battu de la journée, Frandalo commença à se défier de lui-même, et, saisi d'une peur froide et inaccoutumée, il sentit ses forces l'abandonner au fur et à mesure de l'accroissement de celles de son ennemi.

Néanmoins, et quoiqu'il n'eût presque rien à faire pour en avoir définitivement raison, le chevalier de l'Ardente Epée fit deux pas en arrière, et, comme s'il eût voulu prendre haleine, il s'appuya sur le pommeau de son épée.

Puis il dit à son ennemi tout déconforté :

— Frandalo, tu dois comprendre que ta mort s'approche, n'est-ce pas ? Ne fais donc plus résistance, et rends-toi... Je te sauverai la vie, tant j'ai bonne opinion de ta personne.

— Sur mon Dieu ! répondit Frandalo, j'aimerais mieux cent fois mourir que d'avoir à me reprocher pareille tache !... Peut-être peux-tu me meurtrir le corps et m'achever plus que je ne le suis... Mais, quant à mon âme, nul autre que le Seigneur, en qui seul j'ai fiance, ne la pourra changer...

Le chevalier de l'Ardente Epée, satisfait de la fierté de cette réponse, d'accord avec la fierté de son âme propre, allait tenir à son adversaire un langage de chevalier, lorsqu'il le vit tout-à-coup tomber de son haut, affaibli par ses blessures et par le sang qu'il perdait depuis quelques heures, c'est-à-dire depuis le commencement de ce combat.

Lors, navré de cette chute, il se précipita vitement vers lui et se mit en devoir de lui délacer son heaume, pour le soulager.

Le roi de Jérusalem, se méprenant sur son intention, et croyant qu'il lui voulait trancher la tête, lui cria piteusement :

— Ah ! chevalier, je vous requiers, par la vertu qui est en vous, de lui pardonner !...

A ce cri, le chevalier de l'Ardente Epée, laissant là Frandalo, et ôtant son armet, s'en vint mettre à genoux devant le roi, et voulut lui baiser les mains.

Mais le roi, l'embrassant, lui dit :

— Mon jeune et vaillant ami, vous que je n'ai jamais vu, que je sache, je vous prie de me dire qui vous êtes...

— Sire, répondit le jeune chevalier, il vous plaira de commander à quelqu'un de céans de bander les plaies de ces chevaliers blessés avant qu'ils ne meurent. J'aurais grand déplaisir, à cause de leur vaillance, qu'il leur arrivât malheur par faute de secours..... Cela fait, je vous répondrai, Sire, du moins mal qu'il me sera possible, à ce qu'il vous plaît de savoir de moi...

## CHAPITRE XXXIV

Des propos que le roi de Jérusalem eut avec le chevalier de l'Ardente Epée sur le fait de sa liberté.

Frandalo, son neveu Belleris et le géant Frandalon n'étaient pas morts; ils étaient seulement très grièvement blessés.

On les transporta tous les trois dans une chambre, sur un lit, et les soins nécessaires leur furent prodigués.

Quant au chevalier de l'Ardente Epée, il se mit entre les deux draps pour se réconforter et se défatiguer.

Le lendemain, grâce aux onguents qu'il avait mis sur ses blessures, il était beaucoup mieux que la veille. Le roi de Jérusalem vint le visiter et fut étonné de le voir debout, se promenant au milieu de sa chambre.

En apercevant le roi, le chevalier de l'Ardente Epée le reçut avec force révérences, le pria de se seoir en une chaise couverte de velours, et, prenant la parole, il lui dit :

— Hélas! Sire, comment pourrai-je jamais reconnaître de ma vie l'honneur qu'il vous plaît de me faire, n'étant qu'un simple chevalier inconnu! Vous prenez la peine de me visiter, moi qui n'a pas encore eu l'occasion de vous faire service!...

— Je suis venu, mon jeune ami, répondit le roi de Jérusalem, parce que j'ai reconnu en vous autant d'humanité que de vaillance, et, qu'à ce titre là déjà, vous m'intéressez beaucoup... Puis, vous étiez blessé, c'était une seconde raison de m'intéresser à vous. Et puis, n'est-ce pas à vous que je devrai ma liberté, puisque vous avez vaincu ceux qui me retenaient prisonnier céans?... Par ainsi, vous voyant si sage et si victorieux, j'ai voulu venir vous voir, pour savoir d'abord où vous en étiez de vos blessures d'hier, et ensuite pour vous prier de me dire ce que nous avons à faire désormais céans?... Il n'y a, ce me semble, personne à qui vous vous puissiez fier, excepté votre écuyer et moi... Et je crains beaucoup que des gens d'ici ne se soient enfuis vers le roi Norandel pour lui porter des nouvelles de la conquête que vous avez faite de cette place sur Frandalo... Or, Norandel est si près de nous, qu'en moins de rien il nous aura assiégés... et alors il se pourrait bien que Fortune nous montrât un visage différent de celui qu'elle vient de nous montrer...

— Puisque vous voulez savoir ce qu'il m'en semble, Sire, dit le chevalier de l'Ardente Epée, je vous le dirai présentement... J'ai laissé à quelques pas d'ici une barque que montera Yneril, avec quelqu'autre de céans, et à l'aide de laquelle ils iront requérir secours en la plus prochaine cité païenne.

— Et pendant ce temps?

— Pendant ce temps nous nous maintiendrons en cette forteresse, qui n'a pas besoin, comme vous avez pu voir, d'autres défenseurs que deux ou trois chevaliers et ses épaisses murailles...

Cet avis fut trouvé bon, et Ynéril et un autre s'embarquèrent incontinent après dîner.

## CHAPITRE XXXV

Comment le roi de Jérusalem et le chevalier de l'Ardente Epée eurent conversation avec Frandalo, blessé.

Or, après dîner, le roi de Jérusalem et le chevalier de l'Ardente Epée s'en allèrent visiter Frandalo.

— Comment allez-vous aujourd'hui? lui demanda le roi.

— Vous le pouvez voir et considérer, répondit Frandalo. La fortune s'est montrée si hagarde envers moi sur mes vieux ans, qu'elle m'a réduit en captivité et m'a fait tomber au pouvoir de celui qui m'a su vaincre, lequel a conquis en même temps cette place que l'empereur, mon maître m'avait donnée en garde... Cela m'est plus douloureux que la mort même... Aussi bien, la vie me sera désormais amère, attendu que je ne la désirais longue que pour servir plus longtemps celui m'avait mis en l'honneur et en l'état où j'étais hier...

— Ah! Frandalo, dit le roi de Jérusalem, vous avez toujours été tenu pour l'un des plus sages conseillers du monde; et voilà que maintenant, vous vous laissez aller à la pusillanimité, ce à quoi nous ne nous attendions guère... Usez, je vous prie, beau sire, du conseil que vous m'avez donné tant de fois, pensant me consoler dans ma prison... Ne vous laissez point déraciner le courage par ce vent d'adversité qui souffle sur vous comme il a soufflé sur tant d'autres... Espérez, espérez! Espérez surtout en la vertu du chevalier qui vous a vaincu, et que je supplierai pour vous, si vous voulez, car lui seul peut tout...

Le chevalier de l'Ardente Epée, entendant le roi

de Jérusalem parler ainsi à son avantage, rougit beaucoup, et lui dit :

— Sire, vous pouvez me commander en toutes choses, car je suis votre sujet et votre serviteur... Quant à vous, Frandalo, votre loyauté et votre mérite témoignent hautement pour vous... Vous avez fait votre devoir : vous n'avez pas à vous plaindre de la fortune... Tout au contraire, vous la devez plutôt estimer favorable que mauvaise, puisqu'elle n'abaisse aucunement votre honneur et qu'elle grandit votre renommée...

— Sire chevalier, répondit Frandalo, le doute où je suis relativement à vous, m'empêche de vous remercier aussi hautement que je le voudrais, des louanges courtoises que vous m'adressez... Une autre fois, je l'espère du moins, je vous pourrai remercier avec moins de réserve...

Frandalo se tut, la débilité de sa personne ne lui permettant pas de parler davantage.

Ce que voyant, le roi de Jérusalem et le chevalier de l'Ardente Epée, ils le laissèrent en paix pour aller visiter Belleris et Frandalin, avec lesquels ils devisèrent longuement. Puis, leur donnant le bon soir, ils se retirèrent en leurs logis.

Mais, comme il nous semble urgent de reprendre les erres qui sont plus propres à notre histoire, nous les laisserons là pendant quelque temps.

## CHAPITRE XXXVI

Comment Onolorie voulut voir son fils, et comment Garinde, désolée, s'enfuit dans la forêt.

Il vous a été précédemment raconté comment Onolorie et Gricilerie étaient accouchées l'une et l'autre d'un beau garçon, et comment celui d'Onolorie, au lieu d'aller à Filine, dans la famille de Garinde, avait été ramassé vagissant par des corsaires mores qui l'avaient porté au roi de Saba.

Garinde avait été moins malheureuse avec le fils de Gricilerie. Elle l'avait baillé à une sienne cousine, nommée Florisme, laquelle avait un petit du nom de Florindo.

Les deux princesses s'imaginaient bonnement que leur suivante avait satisfait à leur commandement et obéi à leurs recommandations touchant le petit Amadis et le petit Lucencio. De temps à autre, le plus souvent possible, elles l'envoyaient pour avoir de leurs nouvelles, et toujours Garinde revenait avec un mensonge sur deux paroles, car elle n'avait pu voir l'enfant d'Onolorie et, par conséquent, savoir s'il se portait bien ou mal.

Un an se passa ainsi.

Un jour l'impératrice vint au monastère de Sainte-Sophie, et si désolée, à cause de l'absence prolongée de l'empereur, qu'elle résolut de ne plus se mêler du gouvernement de l'empire, et de vivre là, au milieu de ses deux filles, pleurant, priant et attendant.

Elle fut reçue d'elles comme il appartenait, et, à cause de sa présence, Onolorie et Gricilerie dissimulèrent une partie de la tristesse personnelle qu'elles ressentaient de leur fausse position de mères sans titres d'épouses, par suite de l'absence de Périon et de Lisvart.

Or, il advint qu'un jour, entre autres, Onolorie, qui voulait embrasser son fils, commanda à Garinde d'aller le quérir à Filine, et, pour éviter les soupçons et les indiscrétions, elle la pria de l'amener comme étant son neveu.

Garinde, voyant son entreprise quasi découverte, s'en alla toute désolée et souhaitant morte.

En ce désespoir, elle entra dans l'épaisseur de la forêt, résolue de ne jamais se montrer à âme qui vive, ni à homme ni à femme, mais bien de finir ses jours le plus vitement et le plus misérablement.

Elle entra donc dans la partie la plus sauvage du bois, y choisit un rocher creux pour s'y loger, et elle y vécut chichement, ne voulant manger, en fait de viandes, qu'herbettes sauvages et mal savoureuses, espérant par cette austérité abréger ses ans.

Onolorie l'attendait d'heure en heure. Voyant qu'elle ne revenait point, elle devint inquiète, et envoya à Filine un petit paysan qui en rapporta la réponse que vous devinez bien.

Vous devinez également la douleur d'Onolorie, douleur d'autant plus grande, qu'elle était plus contenue à cause de la présence de l'impératrice au monastère de Sainte-Sophie.

## CHAPITRE XXXVII

Comment le jeune Lucencio, étant avec Florindo, fit rencontre d'une pauvre dame qui lui apprit quelques uns des mystères de sa naissance.

Pendant ce temps, le jeune Lucencio croissait de jour en jour comme un jeune arbre planté en bonne terre.

Il aimait beaucoup la bonne Florisme, devenue veuve après un court temps de mariage; il l'aimait comme sa propre mère, et elle, de son côté, l'aimait comme son propre fils, et comme le frère de Florinde.

L'un et l'autre parvinrent jusqu'à tel âge, qu'ils devinrent assez forts pour aller à la chasse, exercice auquel Lucencio prenait un singulier plaisir.

Un jour, assis à l'ombre d'un buisson, durant la grande chaleur, et en attendant que vint la

vesprée, plus propice à la quête du gibier, il devisait avec son jeune compagnon.

— Mon frère, lui dit-il, il n'y a pas de chose au monde que je désirasse plus que d'être de l'ordre de chevalerie, s'il était posssible. Mais je n'y vois aucun moyen; notre père n'était qu'un laboureur, quoiqu'il fût riche et homme de bien... Par ainsi, nous ne sommes pas nobles, mais bien rustiques, et les gens de notre condition sont réputés indignes de suivre les armes, ce dont je meurs de dépit...

Lucencio continua sur ce ton pendant un assez long temps encore, si bien que la bonne veuve qui passait pour sa mère en fut averti par Florindo.

Une autre fois, comme il était à la chasse avec son inséparable compagnon, chacun d'eux tenant un arc au poing, ils rencontrèrent une biche sur laquelle ils tirèrent et qui fut btessée. Elle s'enfuit néanmoins à travers les halliers, où elle mit les chiens en défaut. Mais comme ceux-ci recommençaient leurs abois. Lucencion et Florindo pensant qu'ils l'avaient abbatue, accoururent à la hâte et se trouvèrent en présence d'une femme nue, déchevelée, hâve, amaigrie, qui ressemblait plus à un fantôme qu'à une créature humaine.

Florindo fut tellement effrayé de cette apparition, qu'il s'enfuit en se cachant le visage pour ne plus la voir.

Lucencio, au contraire, prouvant ainsi l'excellence du sang dont il était issu, s'avança, et, prenant un bâton, chassa les chiens d'alentour cette femme, à laqu'elle il dit :

— Par l'âme de mon père! je saurai bien si vous êtes un loup-garou, ou quelque diable déguisé!...

La pauvre femme, ébahie et croyant que Lucencio la voulait frapper, se jeta à deux genoux devant lui, et, joignant les mains, lui répondit :

— Ah! jouvenceau, par la foi que vous devez à Dieu, je vous supplie de me laisser en paix, sans ajouter à la misère où je vis depuis treize ou quatorze ans et dans laquelle je vivrai tant qu'il plaira à celui qui m'a fait naître!...

Lucencio, étonné à son tour, et non sans cause, d'entendre ainsi parler celle qu'il prenait pour un fantôme, se mit alors à la considérer plus attentivement qu'il n'avait fait jusque-là, et il comprit, aux linéaments de sa face, qu'elle devait avoir été autrefois belle. Il lui demanda pourquoi elle repairait ainsi dans lieu inhabitable, parmi les bêtes les plus sauvages.

— Hélas! répondit-elle, je vous prie de ne point insister pour le savoir, car mon infortune est telle, que vous ne croiriez pas... Par ainsi, faites retirer vos chiens et laissez-moi à ma solitude et à ma misère...

— Dame, dit Lucencio, ému de pitié, je vous obéirai volontiers, quoiqu'à vrai dire vous feriez bien mieux de venir avec moi chez ma mère, où je conduirais avec grand plaisir, tant j'ai désir de vous faire service, ainsi qu'à toutes les autres qui me voudraient employer.

— Mon enfant, je vous remercie... Je suis si touchée de votre offre cordiale, que je vous demanderai votre nom afin de prier notre Seigneur de vous en récompenser en vous donnant de longs jours et une renommée glorieuse...

Le jouvenceau répondit :

— On m'appelle Lucencio... Sinofrie, mon père, est décédé il y a un long temps déjà, et ma mère, qui fort heureusement vit, se nomme Florisme...

A peine Lucencio eût-il fait cet aveu, que la brave dame se prit à pleurer et à soupirer tendrement.

Lucencio, supposant que les larmes ne lui venaient ainsi aux yeux et les soupirs aux lèvres qu'à cause de Sinofrie, lui demanda si elle l'avait jamais connu.

— Certes oui, mon enfant, répondit-elle, j'ai vu votre père mainte et mainte fois, et j'en sais peut-être de vos affaires plus long que vous-même...

— Vraiment? demanda Lucencio.

— Oui, mon enfant...

— Et, que pouvezvous savoir que j'ignore, sur mon propre compte?...

— Beaucoup de choses, je vous le répète...

— Mais enfin?...

— Tant il y a que Sinofrie, que vous appeliez votre père, ne vous appartenait en rien...

Lucencio, entendant cela, fut plus ému qu'auparavant. Il crut avoir affaire à quelque fée ou magicienne, et il lui dit :

— Dame, je vous requiers humblement de parachever ce que vous avez commencé et de pousser votre révélation jusqu'au bout... Cela m'intéresse grandement, vous l'imaginez bien, d'autant plus qu'en parlant ainsi que vous venez de le faire à propos de Sinofrie, vous laisseriez supposer que ma mère a forfait d'honneur envers lui...

— Votre mère, mon enfant, ne fit jamais tort d'aucune sorte à votre père...

— Mais alors?

— Si vous me voulez promettre un don, je vous raconterai chose dont vous serez certainement joyeux...

— Oui, dame, je vous le promets, et tel qu'il vous plaira de me le demander.

La dame reprit :

— Eh bien! mon enfant, tenez pour certain que votre père n'était pas laboureur et votre mère pas femme de roturier...

— Vraiment?...

— Tout au contraire, ils sont l'un et l'autre de sang noble...

— De sang noble?...

— Oui, et du meilleur, puisque vous descendez de lignée d'empereur et de roi...

Lucencio était énorgueilli et heureux au possible, ainsi que le lui avait annoncé l'inconnue.

— J'y avais quelquefois songé!... murmura-t-il.

— Et maintenant, mon enfant, reprit la pauvre dame, souvenez-vous du don que vous m'avez promis de m'octroyer...

— Dame, je suis tout prêt à tenir ma parole... Quel don exigez-vous de moi?...

— Je vous demande de cesser de m'interroger et de garder secrètement ce que je viens de vous dire... Que cela ne soit connu que de vous et de votre compagnon tout au plus...

— Je m'y engage...

— J'ajoute encore quelques mots... Trouvez moyen, vous et lui, de vous informer si deux chevaliers, perdus depuis quatorze ans avec l'empereur, sont de retour en ce pays...

— Ils s'appellent?...

— L'un, Lisvart de Grèce; l'autre, Périon de Gaule.

— Je le saurai, dame, je vous le promets.

— Et, quand vous les aurez découverts, amenez-les ici tous les deux, ou l'un pour le moins. Car l'un d'eux vous importe grandement, et à moi aussi.

La pauvre dame ayant dit cela, se baissa vers le jouvenceau, l'embrassa avec tendresse et s'enfuit à travers les halliers.

Elle courait si fort, que Lucencio la perdit bientôt de vue.

Il resta tout pensif de cette aventure, tout pensif, et néanmoins joyeux d'être si bien apparenté.

— Je pourrai être chevalier!... murmura-t-il.

Il reprit le chemin par où il était venu, et fut étonné, peu après, d'entendre Florindo l'appeler à haute et piteuse voix.

Florindo pleurait, parce qu'il croyait son camarade mort.

Lucencio, pour qu'il cessât de se déconforter aussi amèrement, prit son cor et en sonna de toute sa force. Il en sonna un si haut mot que Florindo l'entendit et accourut, rassuré.

— Hélas! mon frère, lui dit-il en larmoyant encore, et en l'embrassant, que j'ai eu grand'peur de la bête sauvage!... Je craignais qu'elle ne nous eût outragé et dévoré!... Comment avez-vous été si hardi et si hâtif, d'aller vous jeter entre ses pattes?

Lucencio lui répondit en riant :

— Ne vous avais-je pas bien dit que les fils de tels que nous sommes, vous et moi, ne pouvaient être chevaliers, ayant pour compagnie la peur au lieu de l'assurance?... Toutefois, si vous me voulez promettre de ne jamais rapporter ce que je vais vous déclarer, vous entendrez présentement chose dont vous vous émerveillerez assez...

Florindo lui fit tous les serments qu'il voulut.

— Il faut premièrement, dit Lucencio, que vous ne parliez à personne qui vive de la bête que nous avons rencontrée et qui vous a causé si violente frayeur... Ce n'est pas une bête, c'est une femme sage et prudente...

Tout en discourant ainsi, les deux jeunes gens sortirent de bois, et Lucencio acheva de raconter à son compagnon ce qui lui avait été dit précédemment.

— Ah! lui répondit Florindo, malgré ce qui vous arrive et ce qui vous est promis, permettez-moi de demeurer toujours en votre compagnie et de vous servir comme votre écuyer... Je me tiendrai heureux si je puis parvenir à tel honneur.

— Volontiers, dit Lucencio.

Et, ralliant leurs chiens, ils retournèrent en la ville.

## CHAPITRE XXXVIII

Comment Lucencio et Florindo s'enfuirent secrètement de Filine, et s'en allèrent à Constantinople, où Lucencio fut armé chevalier de la main de l'empereur Esplandian, son oncle.

Etre chevalier! Voilà quelle fut l'unique préoccupation du jeune Lucencio à partir du moment où il avait rencontré la demoiselle sauvage. Il se sentit le cœur accru, gonflé d'orgueil, et songea aux moyens à employer pour parvenir à l'honneur qu'il ambitionnait.

Une fois, il fut sur le point d'en parler à sa mère nourrice Florisme; puis il changea soudain d'opinion.

Finalement, car cela ne lui laissait ni repos ni cesse, il résolut de s'en aller à Constantinople, et, là, de supplier l'empereur Esplandian, dont il avait maintes fois entendu parler, de lui donner la colée, avec harnois et monture.

Il communiqua ce projet à son compagnon Florindo, lequel, devenu de plus en plus serviable envers lui, l'approuva avec enthousiasme, et chercha avec lui les moyens de déloger de Filine.

Après avoir beaucoup réfléchi, ils ne trouvèrent pas autre chose, sinon de crocheter un coffre où Florisme avait quelque argent, et d'en extraire ce qui leur était nécessaire pour leur voyage.

Ainsi firent-ils.

Le jour d'après, munis de cet argent, ils feignirent d'aller à la chasse comme ils en avaient coutume, et s'embarquèrent secrètement sur un navire à l'ancre dans le port et en destination pour la Thrace.

Une fois en pleine mer, ils s'embrassèrent tout joyeux, et en se promettant mille bonheurs de leur entreprise.

Bientôt ils arrivèrent à Constantinople, où séjournait l'empereur Esplandian.

Sans perdre de temps, Lucencio et Florindo s'en allèrent au palais, où ils trouvèrent Esplandian, accompagné de maints prud'hommes, tous portant le deuil du vieil empereur et de sa femme, naguère décédés.

Tout auprès d'Esplandian et de l'impératrice Léonorine, était Luciane, leur fille, alors âgée de douze ans, si belle, si bien prise, que c'était une perle entre toutes les dames de Grèce.

Bien que Lucencio eût été, toute sa vie durant, élevé avec des pasteurs et autres gens grossiers, il ne s'effaroucha nullement de se rencon-

trer en si noble assemblée, et il salua chacun avec une grande grâce.

— Très puissant prince, dit-il en mettant un genou en terre devant Esplandian, on fait de vous un tel éloge dans le monde, que je n'ai pas hésité à venir en votre cour, pour vous supplier de m'armer chevalier, et de me donner chevaux et harnois nécessaires... Quoique de lignée de grands seigneurs, voire de rois à ce qu'on m'a dit, je n'ai présentement, pour tout bien vaillant, que ce que vous pouvez voir sur moi, le hasard de ma naissance m'ayant mis en pauvre lieu...

L'empereur, en face de ce jouvenceau si fier de parole, si hardi de mine, si plein de grâce et de beauté, fut ému de pitié, à cause de la misère qu'il accusait.

— Vraiment, mon ami, lui répondit-il, je ferai ce dont vous me priez, car j'estime, par ce que je puis comprendre de votre personne, que chevalerie sera fort honorée par vous...

Et, se tournant vers le marquis Saluder, Esplandian ajouta :

— Seigneur marquis, je vous donne ce jouvenceau pour hôte... Menez-le avec vous et faites-le accouter de tout ce qui sera nécessaire pour lui et son écuyer.

Lucencio fit une nouvelle révérence pour remercier l'empereur, et s'en alla incontinent avec le marquis, qui le pourvut, ce même jour, d'un riche harnois blanc, comme on faisait alors aux nouveaux chevaliers.

Il faut le dire : bien qu'il n'eût jamais endossé un tel accoutrement, Lucencio s'y trouva si propre, il lui séyait si bien, qu'il semblait être né quant et quant.

La nuit vint. Il la passa dans la chapelle avec Florindo.

Le lendemain, après la messe, l'empereur s'en vint, accompagné des dames, et donna la colée au jeune Lucencio.

Cette cérémonie faite, la belle Luciane, pour faire plus d'honneur au nouveau chevalier, lui ceignit elle-même, de ses belles mains, l'épée dont il devait si vaillamment se servir, à partir de cette heure-là. Puis, le prenant par la main, elle le conduisit en la salle voisine, où les tables étaient couvertes pour le dîner.

## CHAPITRE XXXIX

Comment l'empereur Esplandian arriva en la Montagne Défendue, où il combattit contre le chevalier de l'Ardente Epée.

Il y avait déjà plusieurs semaines que le chevalier de l'Ardente Epée était en possession de la Montagne Défendue. Son écuyer Ynéril était revenu d'Anatolie avec vingt Turcs de renfort, qui avaient été très bien accueillis, spécialement par le roi de Jérusalem.

Un jour que ce dernier était en train de raconter au fils d'Onolorie la part qu'il avait prise au siége de Constantinople et la façon dont il avait été traité, étant prisonnier, par le roi Amadis et l'empereur Esplandian, et qu'ils devisaient à une fenêtre ayant vue sur la mer, ils aperçurent une barque à deux rames prendre port. Puis, quelques instants après, descendit à terre un chevalier armé d'armes noires, fors tête : un écuyer portait son heaume, et, une demoiselle, son écu en champ d'or au milieu duquel était figurée une croix vermeille comme sang.

Ces nouveaux arrivés commencèrent à monter les degrés taillés en la roche, et, une heure après, ils étaient devant la porte du château-fort, où le chevalier inconnu s'équipa pour combattre.

Ce que voyant, celui de l'Ardente Epée, étonné, se demanda quel pouvait être ce gentilhomme et dans quelles intentions il venait vers lui.

— C'est, pensa-t-il, un chrétien qui a entendu parler de la perte du château, et qui veut essayer de la recouvrer...

Lors, sans quitter la fenêtre où il se tenait, il lui demanda où il allait ainsi et ce qu'il cherchait.

— Le blason que vous portez sur votre écu, ajouta-t-il, me donne témoignage que vous ne devez être qu'ennemi des Turcs !...

A cette parole, le chevalier Noir haussa la vue, et, apercevant le fils d'Onolorie, il le trouva si jeune et si beau, qu'il ne put s'empêcher de lui dire :

— Chevalier, à voir votre jeunesse, on croirait difficilement que c'est vous qui vous êtes fait connaître il y a quelque temps par un exploit hardi... Mais aussi, à voir votre fier visage et votre regard d'épervier, on le comprend mieux... C'est vous, n'est-ce pas, qui avez chassé les chrétiens de céans et les avez remplacés par des païens ?...

— C'est moi, vous dites juste, répliqua le chevalier de l'Ardente Epée. Et, ajouta-t-il, en voyant la croix vermeille qui reluit sur votre écu, je n'ai pas de peine à comprendre, de mon côté, que vous êtes un chevalier chrétien, défenseur d'un Dieu que je ne connais pas...

— Puisque vous devinez si bien, reprit l'autre, vous devez savoir dans quelles intentions je suis venu ici ?

— Parfaitement..... Vous venez vous mesurer avec moi.

— Avec vous ou avec tout autre païen, si vous n'êtes pas disposé...

— Je le suis, et, dans quelques minutes, je serai prêt...

Le chevalier de l'Ardente Epée allait disparaître ; le chevalier Noir le retint en lui disant :

— Ecoutez-moi, de grâce, pendant quelques instants encore...

— Qu'y a-t-il ?

— On ne vous voit pas impunément... vous êtes courageux, jeune, beau, hardi... vous semblez appelé à de hautes destinées...

— Comme défenseur de nos dieux, oui.

— Non, tout au contraire, comme défenseur de l'unique Dieu du monde, du Dieu mort sur la croix pour sauver les hommes...

— Je ne connais pas ce Dieu-là...

— Vous êtes digne de le connaître... Vous êtes digne de le servir... Renoncez à vos vaines idoles et à vos faux dieux, et venez parmi nous, qui sommes les défenseurs de la vraie foi... A cette condition, j'abandonnerai les prétentions avec lesquelles je suis venu céans... Et, quoiqu'il soit fort honorable et glorieux de se mesurer avec un chevalier comme vous, je renoncerai à cet honneur et à ce plaisir...

— N'y renoncez donc pas, chevalier, car moi, je ne renonce à rien de mon côté... Je suis aussi ferme dans ma croyance que sur mes arçons ; je vous en ferai juger tout à l'heure...

— Le plus tôt possible, alors, puisque vous vous obstinez à ce point dans votre erreur !

Le fils d'Onolorie disparut de la fenêtre, à laquelle, jusque-là, il avait tenu les propos que nous venons de rapporter.

Puis, quelques instants après, le chevalier Noir vit apparaître à la porte de la forteresse un chevalier couvert d'armes blanches, et portant au cou un écu d'acier étincelant sur lequel était figurée une épée rouge comme braise.

Le chevalier Noir ne savait pas si c'était celui qui lui avait parlé tout à l'heure, ou si c'en était un autre.

Néanmoins, il s'avança.

— Chevalier, lui dit-il, vous plairait-il de me laisser entrer plus avant dans le château ?... Nous serons mieux, me paraît-il, pour combattre...

— J'y consens volontiers, répondit le fils d'Onolorie.

Et il se rangea courtoisement pour laisser passer son adversaire.

Bientôt ils se placèrent l'un en face de l'autre.

— C'est à regret que je combats contre vous, dit encore une fois le chevalier Noir. Je voudrais vous savoir l'ennemi des gens dont vous êtes aujourd'hui le défenseur et l'ami.

— Ce sont ces gens-là qui m'ont élevé et fait ce que je suis, répondit le chevalier de l'Ardente Epée, et l'ingratitude n'est pas de mon goût... Par ainsi, seigneur chevalier, agissons de l'épée et non de la langue, comme nous faisons si inutilement depuis une heure...

— Agissons de l'épée, soit ! répondit le chevalier Noir.

Lors, ils se ruèrent l'un sur l'autre avec une impétuosité et une furie des plus grandes.

C'était spectacle merveilleux à voir, si merveilleux, que le roi de Jérusalem, qui en était seul témoin, crut devoir aller quérir Frandalo, qui arriva clopin-clopant, encore bien pâle, bien amaigri, bien souffrant des blessures reçues précédemment.

Le chamaillis durait toujours, et il y avait deux grosses heures qu'il durait ainsi, et que les deux chevaliers se ruaient d'estoc et de taille, démaillant leurs hauberts et faisant un tel chaplis de leurs écus, que la place était semée en plusieurs lieux des pièces qui en sortaient.

Plus ils allaient en avant, plus ils travaillaient. Dont il avint que, par suite de l'ardeur du soleil, lequel était au haut du jour, ils échauffèrent tellement leurs harnois, que force lui fut de les tirer en arrière et de hausser la visière de leurs heaumes pour prendre haleine.

Mais cette trêve dura peu. Ils se rechargèrent avec plus de fureur qu'auparavant. Si bien, qu'abandonnant leurs épées, qu'ils avaient pendantes à chaînes d'argent à leur poing, ils se harpèrent à force de muscles et de hanches, essayant de se jeter par terre.

Frandalo, voyant avec quelle vigueur combattait l'adversaire du chevalier de l'Ardente Epée, s'imagina qu'il pouvait bien être Amadis de Gaule. Toutefois, cette opinion lui mua soudain, en se rappelant qu'Amadis était de plus petite stature que ce chevalier Noir, et que, d'ailleurs, il était de trop lointain pays pour être accouru déjà au secours de la Montagne Défendue.

Puisque cela ne pouvait pas être Amadis de Gaule, Frandalo jugea que cela devait être Lisvart de Grèce, et il se penchait vers le roi de Jérusalem pour lui faire part de ce soupçon, lorsque le chevalier Noir, relevant la tête, l'aperçut.

— Frandalo ! murmura-t-il, aise et marri tout ensemble.

Aise, parce qu'il était en vie ; marri, à cause de la couleur flasque et débile qu'il portait, conséquence des douleurs que lui avaient causées et que lui causaient encore ses plaies.

Cela le dépita et le courrouça de plus en plus contre son adversaire.

— Par mon chef ! dit-il entre ses dents, c'est trop batailler pour victoire tant désirée !... Il faut que ce chevalier soit quelque diable d'enfer déchaîné ; car, s'il était autre, il y a un long temps que je l'eusse mis à la raison !...

Mais, au moment où il s'apprêtait à pourfendre de son mieux le fils d'Onolorie, celui-ci, prenant son épée à deux mains, lui en porta un si violent coup, que, sans l'excellence de son armure, il était abattu.

— Chevalier, lui dit-il alors, ne sois pas homicide de toi même, je t'en prie !... Rends-toi, je t'en conjure par mes dieux !... Il serait vraiment dommage que tu mourusses, toi qui es si vaillant gentilhomme !...

— Par Dieu ! répondit le chevalier Noir, ta courtoisie me porterait volontiers à suivre ton conseil ; mais mon honneur me le défend... La mort seule doit finir entre nous cette mêlée.

Bien qu'il ne lui restât pas d'écu pour lui couvrir le bras, et que son heaume et son haubert fussent si décloués et si rompus que le nu de la chair paraissait en plusieurs endroits, il entra cependant en une telle colère, qu'il donna à son adversaire un grand coup d'épée sur l'épaulière et

en fit jaillir le sang le sang, qui rougit en cet endroit le harnois du chevalier païen.

## CHAPITRE XL

Comment, au moment où le chevalier de l'Ardente Epée allait tuer l'empereur Esplandian, la bonne demoiselle Alquife apparut.

Au plus fort de cette lutte, une demoiselle parut, introduite par le roi de Jérusalem, auquel elle s'était de prime-abord adressée, sous couleur de chose importante à dire aux deux combattants.

Le chevalier Noir la reconnut. C'était Alquife qui, depuis la perte de Périon et de Lisvart, avait tenu compagnie à Urgande-la-Déconnue dans l'Ile des Singes. Son père l'envoyait vers les deux chevaliers qui se battaient en ce moment, pour empêcher leur mort prochaine, à en juger par l'excès de leur mutuelle colère.

— Sire, dit-elle en se prosternant aux pieds du chevalier aux armes noires, mon père, qui vous aime et vous estime, m'envoie vers vous pour vous prier de ne pas passer outre en ce combat, pour des raisons qu'il vous dira volontiers plus tard, et dont vous le remercierez...

— Demoiselle, répondit le chevalier Noir, je sais très bien qui vous êtes... Nous avons ensemble devisé en des temps plus agréables... Quant au reste, vous devez juger, au point et en l'état où nous en sommes, que je n'ai nul pouvoir sur ce chevalier... Par ainsi, je vous prie de lui parler vous-même et de savoir ce qu'il en pense.

— Qu'à cela ne tienne, dit la demoiselle Alquife.

Lors, tournant visage, elle s'adressa en ces termes au fils d'Onolorie :

— Chevalier, le vieillard que vous avez rencontré dans la forêt et qui vous a donné un cordial pour vous réconforter, vous et votre écuyer, qui n'aviez ni bu ni mangé depuis quelques jours, ce vieillard vous prie, et pour cause, de ne pas combattre d'avantage contre celui-ci...

— Je me souviens de cette rencontre, et avec grand plaisir, répondit le chevalier de l'Ardente Epée. A cause de ce vieillard, dont vous m'apportez la parole et la prière, je cesse le combat entrepris...

Et, se tournant vers son adversaire, il ajouta :

— Seigneur, pardonnez-moi, je vous prie, de vous avoir fait un traitement contraire à celui que vous attendiez peut-être de moi... De plus, faites-moi l'honneur de me déclarer qui vous êtes, afin que je connaisse mieux désormais, par son nom, celui dont je connais si bien aujourd'hui la haute valeur et l'excellente prouesse...

— Chevalier, reprit l'inconnu, votre discrétion me touche et fait perdre entièrement le mal vouloir que je vous ai montré jusqu'ici. Par ainsi, je vous laisse la place, puisque notre mêlée ne peut prendre une autre fin... Toutefois, je veux satisfaire à votre requête et vous dire qui je suis; à une condition...

— Quelle qu'elle soit, seigneur, elle est acceptée d'avance...

— A la condition que, cet aveu fait, ni vous ni d'autre ne me donnerez empêchement à me retirer...

— De ce vous pouvez être sûr, car je vous le promets sur mon honneur.

— Eh! bien, répondit le chevalier Noir, j'ai nom Esplandian!...

— Esplandian! répéta le chevalier de l'Ardente Epée, tout ébahi.

— Esplandian, oui... j'étais venu par ici, espérant reconquérir seul ce que vous aviez seul conquis sur les miens... Mais maintenant que je sais ce que vous valez, et, qu'en outre je connais les ressources de la forteresse qui est en votre possession présentement, je n'espère plus rien, quelque puissance que j'y amène...

— O Jupiter! s'écria le chevalier de l'Ardente Epée. Est-il possible que le plus grand prince du monde m'ait fait cet honneur! Sur ma foi, sire, je puis bien me nommer, dès à présent, le plus heureux de la terre, puisque je me suis éprouvé avec le meilleur chevalier qui vive! Ah! très excellent empereur! vous êtes tel, que les louanges que l'on vous donne ne sont pas en proportion avec le respect que vous méritez... Plut aux dieux que la loi que vous suivez fût conforme à leur honneur!... Car alors, vous verriez, avec le temps, avec quelle affection je ferais service pour vous dédommager du déplaisir que je vous ai fait par mon ignorance, de quoi je vous supplie, ainsi que cette demoiselle, de m'excuser...

Comme il disait ces mots, il se retourna et n'aperçut plus Alquife.

— Quel chemin a-t-elle pris? demanda-t-il.

— Seigneur, lui répondit-on, elle est sortie de céans.

— Et quel côté s'est-elle dirigée? le savez-vous?

— Oui, seigneur : du côté de la mer.

— Ah! murmura-t-il. Elle me fait tort!...

Le chevalier de l'Ardente Epée était très contrarié de ce départ précipité. Il voulait savoir d'Alquife où il pourrait rencontrer de nouveau le vieillard de la forêt, à la prière duquel il avait cessé son combat avec le chevalier Noir, et par lequel il espérait connaître sa famille...

A cette cause, il laissa là l'empereur et sortit à la hâte du château, courant après Alquife.

— Ah! demoiselle! pensait-il, tout en courant, lorsque je vous aurai rattrapée, il faudra bien que vous me révéliez où est votre père, afin qu'il me révèle à son tour où est le mien.

## CHAPITRE XLI

Comment, s'étant mis à la poursuite de la demoiselle Alquife, le chevalier de l'Ardente Epée s'égara et fut forcé de partager le pain et l'eau de pauvres pasteurs.

Le chevalier de l'Ardente Epée chemina longtemps avant d'atteindre celle après laquelle il courait si diligemment.

La nuit le surprit et il s'égara, sans savoir de quel côté il tirait, tant l'obscurité était grande, et tant était difficile et hérissée l'épaisseur du bois où il entra.

Lors, ses plaies commencèrent à figer et à refroidir. La douleur lui vint, d'heure en heure si insupportable, qu'il se demanda s'il n'allait pas retourner vers l'endroit d'où il était parti, pour s'y faire soigner. Il l'eût certainement fait, s'il en eût eu le moyen.

Comme il était en ces angoisses, il entr'aperçut dans le lointain une clarté, qu'il supposa être celle d'un feu allumé par l'Alquife.

Il reprit courage et se dirigea vers cette lumière, qui le guidait d'ailleurs à travers les profondeurs du bois. Mais, quand il fut auprès, il n'avisa d'autre personne que des pasteurs gardant le bestial des moines, lesquels, à son approche, s'enfuirent, effrayés.

Toutefois, il les rappela d'une voix si jeune et si douce, qu'ils revinrent aussitôt vers lui.

Lors, il leur demanda s'ils n'avaient pas vu passer une demoiselle, qu'il leur dépeignait de façon à ce qu'ils ne s'y méprissent point.

— Par sainte Marie ! répondit l'un des pasteurs, le plus hardi, il n'y a pas une demi-heure qu'elle a traversé cette sente...

— De quel train allait-elle?...

— Elle s'en allait devant tant qu'elle pouvait...

— Cela me poigne, dit le chevalier, car j'avais à lui parler... Mais enfin, puisqu'il n'y a moyen pour cette heure, je vous prie de me donner de quoi me repaître, si vous en avez de quoi... Je suis exténué et travaillé par la faim autant que par la fatigue...

— Volontiers, répondirent ces braves gens.

Et, tout aussitôt, l'un d'eux tira de son bissac un quignon de pain dur qu'il lui donna, ainsi qu'une bouteille d'eau fraîche.

C'était, certes, un repas modeste, indigne d'un fils de prince et d'un descendant d'empereur; mais, l'appétit aidant, le chevalier de l'Ardente Epée trouva ce pain dur et cette eau fraîche plus agréables qu'aucun des festins qu'il avait pu faire à la cour du roi de Saba, j'entends des plus délicats.

Si bien, qu'après avoir mangé et bu à sa suffisance, et après, aussi, avoir fait bander ses plaies par les pasteurs, il se coucha sur l'herbe et s'endormit au clair de la lune.

## CHAPITRE XLII

Comment, étant endormi, le chevalier de l'Ardente Epée fut réveillé par le roi Alpatracie qui le força à combattre et qui fut vaincu.

Vers les premières pointes du jour, le chevalier de l'Ardente Epée se réveilla, et, remerciant chaudement ses compagnons improvisés, il prit congé d'eux et se mit allègrement en route dans la direction qu'ils lui indiquèrent.

Bientôt il se trouva sur le rivage de la mer, sans savoir plus où tirer, car l'eau lui interdisait de passer plus avant, et, de l'autre côté, la roche haute et inaccessible lui montrait l'austérité du désert.

Ainsi en peine de ce qu'il devait faire, tout triste et tout désespéré, le chevalier de l'Ardente Epée eut envie de boire, et, avisant le cours d'une claire fontaine, qui coulait entre les arbrisseaux, il s'y dirigea.

En montant à contremont, il trouva la source si plaisante, qu'après avoir pris dans le creux de sa main autant d'eau qu'il en voulait boire, il ôta son heaume et s'étendit tout de son long sur l'herbe molle, la tête appuyée sur sa main gauche.

Là, il s'endormit, et si profondément, qu'à son réveil il était déjà haute heure.

Il n'était pas encore bien reveillé, qu'il entendit un certain bruit dans le hallier voisin.

Il se leva alors et laça son heaume.

Bien lui en prit, car, aussitôt, sortit de ce hallier un chevalier armé d'un harnois de la plus grande richesse.

Une demoiselle l'accompagnait.

Apercevant le fils d'Onolorie debout devant lui, attendant, et reconnaissant l'écu d'argent à épée de gueules qu'on lui avait signalé comme appartenant au vainqueur de Frandalo, le nouveau venu lui dit, sans le saluer :

— Damp chevalier, ne seriez-vous point par hasard celui qui, vivant contre la loi chrétienne, a forcé naguères la Montagne Défendue ?...

— Oui, certes, je suis ce chevalier, répondit l'ancien protégé du roi Magadan, en se préparant à se défendre.

Lors, tous deux commencèrent à s'entrefrapper, et si durement, que jamais cerfs en rut, échauffés pour l'amour d'une biche, ne se montrèrent plus furieux.

Le combat ne dura pas un long temps. Malgré ses récentes blessures, le chevalier de l'Ardente Epée avait une vigueur et une adresse incomparablement plus grandes que celles de son adversaire auquel il donna deux atteintes telles, que, le voulût-il ou ne le voulût-il pas, il tomba tout de son haut, perdant connaissance.

Ce résultat obtenu, le fils d'Onolorie s'avança près de son ennemi, pour lui enlever le heaume d'abord, et la tête ensuite.

Mais Frandamelle, ainsi se nommait la compagne du chevalier défait, Frandamelle cria, pleura à grosses larmes, et, finalement, demanda la grâce du chevalier vaincu.

— Demoiselle, ma mie, répondit courtoisement le chevalier vainqueur, vous serez obéie, car je n'ai jamais su refuser quoique ce soit aux dames, et n'ai point encore appris à leur faire déplaisir... Je ne commencerai un refus par vous, bien que ce chevalier pour lequel vous me priez soit digne du plus grand châtiment, attendu qu'il m'a assailli brutalement sans que je l'eusse jamais offensé de ma vie... Tant il y a que je vous accorde volontiers sa grâce, en récompense de quoi vous voudrez bien me dire son nom, parceque, à son riche harnois et à la vaillance qu'il a témoignée, j'estime qu'il doit être un grand personnage...

— Ah ! bon chevalier, dit la demoiselle, je vous le dirai volontiers, surtout si vous voulez bien, à votre tour, m'octroyer un don qui ne vous tiendra pas à fâcherie, je vous l'assure...

— Un don ?

— Oui, seigneur chevalier, un don... Et si vous êtes celui dont la renommée vole par tout le monde, je me tiens assurée que vous me l'octroyerez...

— Demoiselle, vous aurez de moi tout ce que vous voudrez.

— Ah ! bon chevalier, je vous remercie... Donc, quant à ce que vous désirez savoir touchant votre adversaire, apprenez qu'il a nom Alpatracie, et qu'il est roi de Sicile... En outre, il est le mari d'une des plus nobles princesses d'Europe...

— Laquelle a nom ?...

— Miramynie...

— Myraminie ?...

— Oui... Elle est fille du roi de Metz, en France... Tous deux ont été enchantés pendant quelque temps par la sage Médée... Mais ils ont été tirés l'un et l'autre de cette peine, il y a vingt ans environ, par le meilleur chevalier et la plus belle dame du monde...

— Vraiment ?...

— C'est comme je vous le dis... Le roi Alpatracie et sa femme vivaient paisibles en leur contrée, lorsque le roi de Metz vint à mourir... Sa fille Miramynie demeura, pour lors, reine et dame de ses pays, grands et riches, baillés pour apanage à un second fils de France... Alpatracie et Miramyuie, après avoir reçu les serments de fidélité de leurs sujets du royaume de Metz, étaient revenus chez eux... Un Jour, Méramynie chassait avec sa fille en une forêt proche de Sarragosse, lorsqu'elles furent surprises par deux géants horribles et impitoyables...

— Lesquels s'appellent ?...

— Frandalo Cyclops et son fils...

— Que firent-ils de ces deux aimables princesses ?

— Malgré veneurs, malgré tout, ils emmenèrent la reine et sa fille en l'île de Silanchie, où elles sont encore prisonnières présentement...

— Et le roi Alpatracie ?...

— Ces deux monstres lui ont fait savoir qu'ils ne lui rendraient jamais leur proie, que s'il consentait à venir les combattre avec un autre chevalier.

— Pourquoi cet enlèvement ?... Car il doit avoir un motif ?...

— Frandalo Cyclops et son fils prétendent que le royaume de Sicile leur appartient par leurs ancêtres... Quand ils seront vaincus, ils rendront les princesses et renonceront à leurs prétentions... Mais ils espèrent bien être vainqueurs !... Le pauvre roi que vous voyez là s'en allait trouver l'empereur de Constantinople pour qu'il lui donnât un cien parent qui consentît à lui servir de second dans le combat contre les deux géants de l'île de Silanchie... Or, en traversant l'Hellespont, notre galère en a croisé une autre, qui nous a appris les aventures récentes de la Montagne Défendue et la présence en cette contrée de l'empereur Esplandian... Vous savez le reste, maintenant... Ce que vous savez également, du moins ce que vous devinez, seigneur chevalier, c'est l'objet de mon don.

— Vous souhaitez peut-être que je serve de second au roi Alpatracie dans son combat contre Frandalon Cyclops et son fils ?

— Précisément, et je vous remercie d'avoir si bien deviné.

— Par ainsi, demoiselle, allons où il vous plaira ; je vous accompagnerai de bon cœur.

## CHAPITRE XLIII

Comment Alpatricie, roi de Sicile, heureux d'avoir pour compagnon le chevalier de l'Ardente Epée, regagna avec lui son navire.

Durant tout le temps qu'avait eu lieu cet entretien de la demoiselle avec le chevalier de l'Ardente Epée, Alpatricie, roi de Sicile, était peu à peu revenu à lui.

Malgré la douleur qu'il endurait à cause des blessures reçues pendant le combat, il avait eu assez d'attention à dépenser pour écouter et pour comprendre ce qui se disait à quelques pas de lui.

Se relevant donc sur le coude avec de pénibles efforts, il s'adressa en ces termes à son généreux adversaire :

— Chevalier, j'ai entendu votre réponse, et je vous en remercie du plus profond de mon âme...

— Vous me remerciez-là d'une chose bien simple, seigneur, répondit modestement le chevalier de l'Ardente Epée. Les lois de la chevalerie, d'ailleurs, m'eussent obligé à faire ce que la sympathie que je ressens présentement pour votre personne me porte à exécuter. Vous êtes chrétien, et je suis païen, il est vrai; mais nous sommes tous deux chevaliers, et, à ce titre, nous nous devons mutuellement aide et protection... Frandalon Cyclops et son fils ont enlevé votre femme et votre fille, et ils ne veulent vous les rendre qu'à la condition que vous consentirez à combattre contre eux avec un autre chevalier... Vous alliez à la cour de l'empereur Esplandian pour trouver ce compagnon, n'est-ce pas ?

— Oui, chevalier.

— Eh ! bien, le voilà trouvé... Partons ; je suis prêt, si vous êtes prêt vous-même...

Le chevalier de l'Ardente Epée se tut.

— Aidez-moi, je vous prie, à me relever et à regagner mon navire, où sont mes gens et mes chirurgiens, dit le roi de Sicile d'une voix faible.

La demoiselle qui l'avait accompagné s'avança, et aidée du chevalier de l'Ardente Epée, elle le releva avec les plus grandes précautions du monde et parvint à le remettre sur ses pieds.

Ce ne fut pas sans peine et sans douleur.

Dans leur chamaillis, les deux adversaires ne s'étaient guère ménagés, c'est-à-dire, pour parler plus vrai, le chevalier de l'Ardente Epée n'avait pas ménagé le roi Alpatricie, lequel était bien éclopé.

Toutefois, avec cet appui que lui donnaient la demoiselle et le fils d'Onolorie, il put se mettre en marche et regagner son navire.

Quand ses gens l'aperçurent, ils poussèrent des exclamations de joie, bien vite réfrénées par la vue du piteux état dans lequel il se trouvait.

Les chirurgiens accoururent, et s'empressèrent de poser les premiers appareils sur les plaies de leur prince, et l'assurèrent qu'il pourrait supporter les fatigues de la traversée.

Cela fait, les mariniers demandèrent de quel côté ils devaient diriger le navire.

— Vers l'île de Silanchie, répondit le roi.

Les voiles s'enflèrent et le navire vogua tranquillement d'abord ; puis, la mer s'élevant, la direction qu'il prenait s'en trouva tout-à-coup modifiée, puis changée complètement.

L'homme propose et le destin dispose.

## CHAPITRE XLIV

Comment, après le départ du chevalier de l'Ardente Epée les turcs, amenés par Ynéril, se révoltèrent, et comment l'Empereur Esplandian recouvra la forteresse conquise par le fils d'Onolorie.

Qu'on s'en souvienne. Nous avons dit, dans les les précédents chapitres, qu'un chevalier Noir avait combattu contre le chevalier de l'Ardente Epée, et que, sans l'intervention de la sage demoiselle Alquise, ils se seraient ainsi battus jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

On a vu également que ce chevalier Noir n'était autre que le très grand, très puissant, très chevaleureux empereur de Constantinople.

Il avait été très marri du départ de son vaillant adversaire qui, dans sa précipitation à poursuivre la demoiselle Alquife, n'avait pas même eu le temps de prendre congé de lui dans les formes courtoises ordinaires.

En outre, ce partement précipité avait eu pour résultat fâcheux de laisser dans l'incertitude les habitants de la forteresse de la Montagne-Défendue, touchant la possession de cette forteresse.

A qui restait-elle maintenant ?

Le chevalier de l'Ardente Epée l'avait conquise, il est vrai, sur Frandalo, sur Belleris et sur Frandalon; mais l'empereur Esplandian avait des droits antérieurs sur elle, et c'était pour faire valoir ces

droits là qu'il était venu en la Montagne-Défendue et s'était présenté, couvert d'armes noires, pour combattre le chevalier de l'Ardente Epée.

Leur combat ayant cessé à l'amiable, par suite de l'intervention de la demoiselle Alquife, l'équité voulait que l'empereur Esplandian se considérât comme le maître et seigneur de cette forteresse redoutable.

Il le pensait ainsi lui-même.

Belleris, Frandalon et Frandalo le pensaient de même. Ils le pensaient d'autant plus, qu'ils se sentaient d'humeur, le fils d'Onolorie n'étant plus là, à reconquérir les avantages qu'ils avaient perdus.

Le roi de Jérusalem et les vingt turcs, amenés par l'écuyer Ynéril, pensaient tout autrement ; et ils le firent bien voir, dès le lendemain du départ du chevalier de l'Ardente Epée.

Lors, Esplandian manda auprès de lui Frandalon, Belleris, Frandalo et les gens qui pouvaient tenir pour eux dans le château-fort.

Lorsqu'ils furent réunis, il leur dit :

— Mes amis, il faut sortir de cette fâcheuse situation qui menace de s'empirer. N'est-ce pas votre avis, Frandalo ?

— C'est le mien, en effet, Sire.

— Et vous Frandalon ?

— C'est le mien aussi, Sire.

— Et vous Belleris ?

— C'est le mien aussi, Sire.

L'empereur reprit :

— Nous devons reprendre par force possession de céans, où le roi de Jérusalem entend se maintenir avec les païens qui lui sont arrivés comme renfort sous la conduite de l'écuyer de l'Ardente Epée... Pour moi, je me ressens à peine des fatigues de mon dernier combat, et je suis assez dispos pour entreprendre l'aventure... Mais vous, Frandalo, que vos précédentes blessures ont si fort affaibli, j'ai crainte à votre endroit...

— Sire, répondit Frandalo avec vivacité, ne vous occupez pas de ces misères... Ma langueur venait bien plus du chagrin que j'éprouvais de savoir notre forteresse aux mains d'un ennemi de notre foi, que de l'âpreté de mes blessures... Maintenant que vous voilà parmi nous, je suis tout réconforté, de découragé que j'étais auparavant, et je me sens de force à chasser ces païens de céans, pourvu toutefois que vous m'y aidiez un peu, ajouta Frandalo en souriant.

— Et vous Belleris ? demanda Esplandian.

— Sire, répondit Belleris, notre vaillant compagnon Frandalo vient de se faire l'écho de mes propres pensées... Commandez, et, dans une heure, la forteresse sera purgée de cette canaille païenne.

— Et vous, Frandalon ?...

— Sire, répondit le géant, je suis prêt !...

— Bien dit, mes amis ! s'écria gaillardement l'empereur. Sur ce, allons sans plus tarder vers ces mécréants, pour leur intimer l'ordre de déloger au plus vite.

Ils descendirent, après s'être armés, et se trouvèrent en présence d'Ynéril et des Turcs amenés par lui, lesquels avaient une attitude menaçante.

L'empereur allait parler vertement. Mais le géant Frandalon ne lui en donna pas le temps. Emporté par son impatience, et surtout par l'envie qu'il avait de se venger, sur le dos des païens, de l'insuccès de sa lutte avec le chevalier de l'Ardente Epée, il se précipita l'épée à la main, frappant à tort et à travers.

Il frappait rude, je vous en réponds, et de sa meilleure poigne, le brave géant Frandalon !

Esplandian, Belleris et Frandalo ne s'y épargnaient pas non plus... Il semblait que ce dernier, surtout, n'avait jamais été blessé, au cœur dont il y allait.

Les Turcs se défendaient de leur mieux, comme on pense, pleins de confiance dans leur nombre, et, aussi, encouragés qu'ils étaient par l'exemple du brave écuyer Ynéril.

Cependant, quand ils virent que leurs rangs s'éclaircissaient de minute en minute, ils commencèrent à prendre peur et à reculer.

Le géant Frandalon les poursuivait toujours avec la même énergie et le même emportement, sans se préoccuper le moins du monde des traits qui lui pleuvaient comme grêle.

Il les poussa ainsi, l'épée dans les reins, jusqu'au delà de la porte principale de la forteresse, et il ne s'arrêta que lorsqu'ils eurent été tués jusqu'au dernier.

L'empereur Esplandian, Frandalo, Belleris et les autres l'avaient puissamment aidé dans l'extermination de cette vermine païenne ; mais, à vrai dire, Frandalon y allait de si bon cœur, que, si aucun de ses compagnons ne s'était exécuté de bonne grâce, comme ils le firent, du reste, il aurait accompli tout seul sa besogne d'exterminateur.

Frandalon était content de lui : il avait servi son Dieu et sa rancune, deux devoirs bien doux à remplir, le dernier surtout.

Le pauvre Ynéril, l'écuyer du chevalier de l'Ardente Epée n'avait pas, autant que Frandalon, lieu d'être content de lui et des autres, car il était très grièvement blessé, et il se tordait comme ver sur le sol, dans une mare de sang, faite avec le sien et avec celui de ses compagnons.

Ynéril allait mourir et rendre au seul Dieu de l'univers son âme de païen.

## CHAPITRE XLV

Comment l'empereur Esplandian secourut le pauvre écuyer Ynéril et le conquit à la foi chrétienne.

Si le chevalier de l'Ardente Epée avait vu dans quel piteux état son écuyer se trouvait, il en aurait été marri et il l'eût secouru de grand cœur.

Il l'eût vengé surtout, non plus sur Esplandian, qui lui était devenu sacré par suite de la recommandation du père de la demoiselle Alquife, mais sur les gens et même sur les amis de l'empereur de Constantinople, car il avait pour son écuyer une amitié véritable.

Heureusement que si le fils d'Onolorie n'était pas là pour veiller sur son compagnon, pour le secourir ou pour le venger, il y avait là des âmes charitables et pitoyables.

Ynéril fut aperçu, se tordant dans ses convulsions suprêmes, par l'empereur Esplandian lui-même.

Ce prince accourut et, soulevant la tête du mourant, il lui demanda comment il était :

— Très mal, Sire, répondit l'écuyer. Je souffre horriblement... Et il me tarde que tout soit fini et que mon âme soit séparée de mon corps, pour ne plus souffrir ainsi... Donnez-moi le coup de grâce, je vous en prie, au nom de votre Dieu!...

— Mon ami, lui dit l'empereur après lui avoir donné les premiers secours, c'est précisément au nom de mon Dieu, qui devrait être le vôtre, que je vous secours et que je vous engage à espérer. Tout n'est pas fini pour vous...

— Vous essayeriez en vain de me tromper, Sire, reprit le mourant; j'en sais plus long à ce sujet que personne d'ici...

— Vous êtes robuste, mon ami... Votre jeunesse triomphera du mal... Espérez, vous dis-je, espérez!... Et surtout, confiez-vous pleinement dans ce Dieu que vous êtes fait pour connaître...

— Je dois mourir dans la foi où je suis né, sire.

— Si vous avez vécu dans l'erreur jusqu'ici, mon ami, c'est une raison pour vous d'ouvrir votre âme et vos yeux à la vérité...

— Ah! si le chevalier de l'Ardente Epée était là! murmura le pauvre écuyer.

— Il vous vengerait, n'est-ce pas?

— Non, sire, non... ce n'est pas cela que je veux dire... Le chevalier de l'Ardente Epée est un vaillant cœur... Il en savait plus que moi, son écuyer indigne, sur les choses de la vie... Il m'eût donné conseil en cette grave occurence... d'autant plus que je le crois chrétien comme vous, et non païen comme moi...

— Le chevalier de l'Ardente Epée serait chrétien?...

— Je le crois, sire... et tout ce que j'ai vu et entendu me le confirme...

— Eh! bien... s'il était ici, mon ami, il voudrait vous entraîner vers la foi chrétienne, comme je l'essaie en ce moment, et il y réussirait, comme j'espère moi-même y réussir...

— Ah! sire, à cette heure, mes yeux se couvrent de ténèbres et mon esprit s'emplit de nuages... Je ne sais plus... Je doute... Je n'ai pas peur de la mort, certes; j'ai peur seulement de ce qui est au-delà... Mon incertitude me navre... Si la lumière se faisait en moi, je serais tout reconforté et je mourrais tranquille...

— Mon ami, vous ne mourrez pas, vous vivrez... vous êtes digne de vivre...

— Ah! si votre Dieu pouvait me faire revoir encore le chevalier de l'Ardente Epée, alors...

— Alors?...

— Je croierais en lui... J'aurais foi... Je me ferais chrétien...

— Vous reverrez le chevalier de l'Ardente Epée.., Je vous en donne l'assurance...

L'empereur Esplandian avait versé sur les lèvres d'Ynéril quelques gouttes d'un cordial puissant, qu'il tenait de maître Hélisabel; en outre, tout en devisant avec lui, il avait bandé ses plaies, étanché le sang qui en coulait.

Ynéril commençait à se sentir mieux, tout en souffrant encore.

— Je reverrai le chevalier de l'Ardente Epée?... demanda pour la seconde fois l'écuyer, tout réconforté par cette pensée.

— Vous le reverrez, répondit l'empereur... Et chrétien comme moi... chrétien...

— Comme moi aussi, dit vitement Ynéril. Votre Dieu ne trompera pas mon attente... Sire, je remets ma vie entre vos mains comme je remets mon âme entre les siennes...

Pendant ce discours, Frandalo et ses compagnons s'étaient approchés.

— Ce que Matroco a fait, leur dit l'empereur de Constantinople, ce brave écuyer le fait à cette heure...

— Par mon chef! s'écria Frandalon le géant, j'en suis aise... car il s'est vaillamment battu, le compagnon!... Et si les païens au milieu desquels il se trouvait, comme perle sur fumier, avaient montré la même vigueur que lui, j'aurais eu plus de fil à retordre que je n'en ai eu, et, très probablement, je me serais mordu les doigts de mon imprudence... Ta main, camarade!...

Ynéril, malgré qu'il souffrit toujours comme un beau diable, ne put s'empêcher de sourire, et, comme il était d'un excellent caractère, il tendit volontiers la main à celui qui avait frappé si âprement sur lui.

Puis, cette réconciliation opérée, on songea à transporter le blessé dans une chambre, sur un lit; ce qui fut fait avec les plus grandes précautions...

## CHAPITRE XLVI

Comment l'empereur Esplandian quitta la Montagne-Défendue et s'embarqua pour retourner à Constantinople.

Rien ne retenait plus l'empereur Esplandian à la Montagne-Défendue.

Le roi de Jérusalem, seul, eût pu l'y retenir, à cause de son obstination. Mais Esplandian en eût raison de la façon la plus naturelle et la plus simple.

Le roi de Jérusalem ne voulait pas se reconnaître comme prisonnier de l'empereur de Constantinople, prétendant avoir été délivré par le chevalier de l'Ardente Epée. Esplandian se contenta d'ordonner à ses gens de l'emmener avec lui à Constantinople.

Dès qu'on supposa que l'écuyer Ynéril pouvait supporter les fatigues de la traversée, on se décida à quitter la Montagne-Défendue.

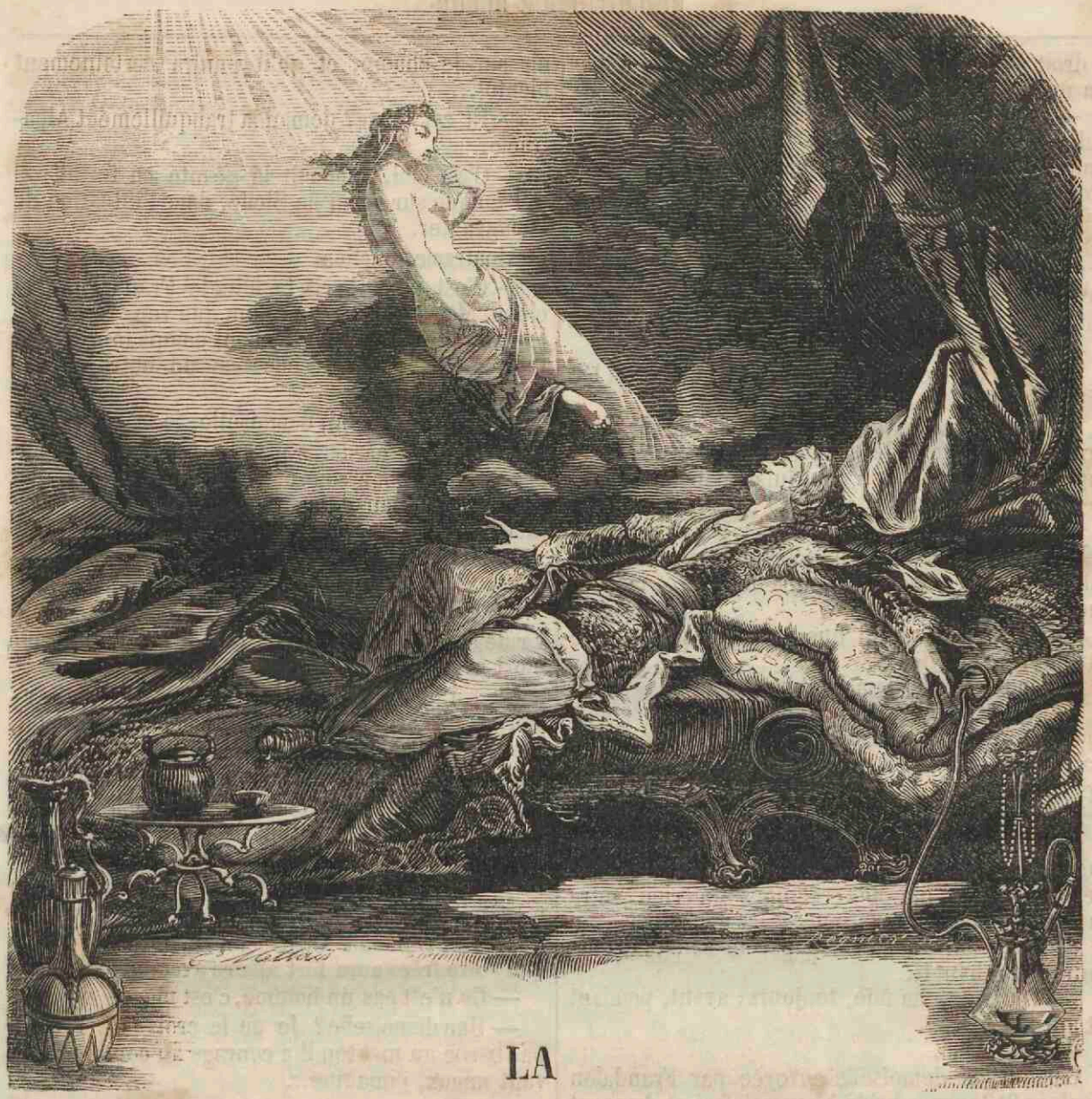
Frandalo et Frandalon, seuls, furent désignés pour y faire leur séjour, au nom de l'empereur de Constantinople.

Ces conventions entendues, Esplandian quitta la forteresse accompagné de Belleris, d'Yneril et de ses gens, qui emmenaient prisonnier le roi de Jérusalem.

On arriva sur le bord de la mer, on s'embarqua, et bientôt on fut en pleine mer.



Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 81.



# LA PRINCESSE DE TRÉBISONDE

## CHAPITRE Ier.

Comment le roi de Sicile et Amadis de Grèce arrivèrent en l'île de Silanchie pour combattre Frandalon Cyclops et son fils.

Après mainte et mainte aventure, Alpatracie, le chevalier de l'Ardente Epée et Frandamelle, arrivèrent enfin en vue de l'île de Silanchie, en face de la forteresse de Frandalon.

Le roi de Sicile, craignant que ce dernier ne voulût pas rendre la reine sa femme et Lucelle sa fille, en dépit des conventions et après le combat accordé, se fit accompagner de trente chevaliers, sans compter le fils d'Onolorie.

C'est en cette compagnie qu'il marcha droit vers une touffe d'arbres, d'où la sentinelle du château les découvrit, et, les ayant découverts, sonna hautement du cor pour avertir.

Alors parut incontinent une demoiselle montée sur un palefroi, laquelle, s'adressant au roi de Sicile comme étant le plus richement armé de la troupe, lui dit :

— Chevalier, monseigneur Frandalon Cyclops m'envoie savoir qui vous êtes et qui vous a donné

le droit d'entrer si librement en la terre où il règne en maître...

— Demoiselle, répondit le roi, avertissez-le que, s'il veut tenir la promesse qu'il a faite à Alpatracie, duquel il détient à tort la femme et la fille, il le trouvera avec un autre chevalier, prêt à le combattre, lui et son fils... Mais, comme il est méchant de nature et que sa déloyauté peut le pousser à commettre une trahison à notre endroit, j'entends qu'il me donne un otage, comme garantie...

— Un otage ?...

— Oui, cela ne vous paraît-il pas naturel et légitime ?

— Je n'ai pas à me prononcer là-dessus, seigneur chevalier... Je n'ai qu'à aller auprès de monseigneur Frandalon pour lui demander ce qu'il pense de votre proposition...

— Allez donc, et revenez-nous vitement, demoiselle... car j'ai grand'hâte, pour ma part, que cette affaire soit terminée et que ma femme et ma fille me soient rendues...

— Je ne reviendrai que trop tôt pour votre malheur à tous deux...

— Vous croyez, demoiselle?...

— J'en suis sûre... Et si vous connaissiez comme moi la force et la vaillance de monseigneur Frandalo et de son fils, vous ne seriez point si hâtif à demander combat contre lui... vous trembleriez au lieu de rire comme vous le faites présentement...

— Allez, allez, ma mie, et revenez-nous vitement, je vous le répète. Nous sommes là deux gentilshommes qui ne craignons en rien votre maître et son fils, vous pouvez les en assurer...

— Nous verrons si votre parole sonnera toujours aussi haut !...

— Toujours, ma mie, toujours ; avant, pendant et après !...

— C'est bien.

Cela dit, la demoiselle envoyée par Frandalon Cyclops fit tourner bride à son palefroi et disparut aux regards du roi de Sicile et de son jeune compagnon.

Quelques instants après, elle était de retour.

Mais, cette fois, elle n'était pas seule. Elle ramena avec elle l'otage demandé, lequel otage était la propre fille du géant Frandalon.

C'était une belle géante de je ne sais plus combien de pieds de haut, portant un accoutrement assez étrange composé de menues écailles de poisson et traînant sur ses talons et au delà, de plus d'une brasse.

Sur son chef, elle avait une guimpe de la même étoffe, c'est-à-dire parsemée de coquilles de limaces.

En outre, pour compléter ce bizarre costume, cette géante n'avait qu'un œil placé au beau milieu du front.

Alpatracie et le fils d'Onolorie se retinrent de rire, malgré la forte envie qu'ils en avaient, et ils la saluèrent fort civilement.

Mais elle, sans daigner leur rendre leur salut, s'adressant au roi de Sicile, lui dit :

— Monseigneur Frandalon, mon père, consent à vous donner l'otage que vous lui demandez, quoiqu'au fond cette demande de votre part soit un outrage pour lui, un outrage qu'il devrait punir sur-le-champ, et qu'il punira certainement bientôt...

— Et cet otage? demanda tranquillement Alpatracie.

— C'est moi, répondit la géante en fixant son œil unique sur le roi de Sicile, dans l'intention de l'épouvanter.

Alpatracie s'inclina.

— C'est moi, reprit la fille de Frandalon Cyclops. Mais c'est à la condition que vous renverrez les chevaliers qui vous tiennent compagnie en cet instant et dont la présence est un outrage pour mon père...

— Je les renverrai, demoiselle, je les renverrai.

— Vous ne garderez près de vous que le compagnon qui, pour son malheur et le vôtre, doit vous assister dans le combat que vous avez la témérité d'entreprendre...

— Je ne garderai que ce compagnon, un chevaleureux homme, je vous le dis !...

— Et où est-il, cet audacieux qui doit vous servir de second, c'est-à-dire qui doit mourir de male mort avec vous ?...

Le roi de Sicile présenta le chevalier de l'Ardente Epée, qui avait en ce moment, comme lui, la visière de son heaume relevée.

En apercevant ce frais et beau visage d'adolescent sur lequel aucun poil ne faisait tache, et qui ressemblait assez, sauf la fierté, à un visage de jeune fille, la géante se prit à rire avec mépris.

— C'est là le chevalier que tu veux opposer à mon frère? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Alpatracie, et je vous garantis que votre frère aura fort affaire avec lui !...

— Ce n'est pas un homme, c'est une demoiselle !

— Une demoiselle? Je ne le crois pas. S'il n'a pas barbe au menton il a courage au cœur, et cela vaut mieux, j'imagine...

— Je n'en crois rien... Et je pense avoir parmi mes femmes de plus propres que vous à de belles danses... Un atour de fillette vous siérait mieux, je le répète, que cet armet qui vous échauffe ainsi le front...

Le chevalier de l'Ardente Epée, au lieu de se fâcher, ne fit qu'en rire.

— Par Dieu, madame, lui dit-il, si toutes les belles de cette contrée vous ressemblent, on ne jugera jamais que je sois venu par deçà pour y faire l'amour, et, moins encore, que vous et moi soyons enfants du même père...

Comme ils en étaient en ces termes, on vit sortir de leur forteresse formidable Frandalon Cyclops et son fils.

Lors, le roi de Sicile commanda à ses gens de se retirer vers le navire, et d'emmener avec eux la géante, destinée à servir d'otage.

—

## CHAPITRE II

Comment le fils d'Onolorie, après avoir défait le géant Frandalon Cyclops, défit encore son fils, qui avait blessé le roi Alpatracie.

Frandalon Cyclops était monté sur une bête quasi semblable à un dromadaire. Il avait, pour toute armure, un écu de fin acier, qu'il avait pendu au cou, et portait à son poing une hache lourde, pesante et bien propre à aussi gracieux damoiseau que lui...

Jamais on n'avait vu homme d'aussi grande taille et d'aussi forte corpulence.

Ce qui ajoutait encore à son air formidable, c'était l'œil unique qu'il avait au milieu du visage, tout comme sa fille ; à cause de quoi on l'appelait Cyclope.

Son fils, d'une corpulence moindre, était revêtu d'un fort haubert. A sa ceinture pendait un large cimeterre, et, sur sa cuisse, une lance forte et droite.

Quand tous deux furent arrivés à une carrière environ du roi de Sicile, le géant lui cria tant qu'il put :

— Roi ! rends-moi mes pays et consens à entrer dans mes prisons : ce sera sagesse de ta part !.. Autrement, tu mourras piteusement entre mes mains, et le paillard qui t'accompagne aussi !...

— Eh ! grand lourdaud ! répondit Alpatracie, estimes-tu donc que nous ayons traversé tant de mers pour recevoir telle caresse de toi ?... Non ! Non !... Je suis parti de Sicile avec la bonne intention de te rompre la tête, comme au plus vil, au plus traître, au plus méchant qui soit jamais sorti du ventre d'une mère...

— Sire, dit Amadis de Grèce, je vous supplie de me laisser démêler cette querelle avec lui... Prenez son fils pour vis-à-vis !

— Je ferai ce qu'il vous plaira, chevalier, répondit le roi.

Lors, le chevalier de l'Ardente Epée baissa sa visière et courut contre Frandalon Cyclops. Il le fit avec une telle raideur, qu'il lui en cousit l'écu et la cuisse ensemble.

Le géant espérait bien, au passer, lui rendre la pareille et le séparer en deux. Mais, comme il levait le bras, le fils d'Onolorie gauchit au coup, et sa hache retomba dans le vide.

Ils se prirent corps à corps avec acharnement, et, pendant quelques minutes, on eût pu croire que la victoire demeurerait tout naturellement au géant, qui avait pour lui l'avantage de la taille et de la corpulence.

Il n'en fut rien. Frandalon, blessé et débilité de la jambe, ne put demeurer en selle, non plus que son adversaire, dont les arçons et les sangles se rompirent. Tous deux tombèrent donc. Seulement, le chevalier put se relever incontinent, l'épée à la main, tandis que Frandalon, blessé comme vous venez de l'entendre, fut forcé de demeurer assis par terre, quoique tout en faisant fière contenance.

Mais sa position était trop désavantageuse. Avant qu'il eût pu relever sa hache pour en frapper le chevalier de l'Ardente Epée, celui-ci, prompt comme l'éclair, s'était élancé sur lui et lui avait fendu la tête jusqu'au cerveau, car il n'avait ni cabasset ni coiffe pour le garantir.

Son fils, alors, voyant cela, lui qui, jusque-là, s'était plus occupé de ce combat que du sien propre, se rua avec furie contre Alpatracie, auquel il donna un si grand coup de lance qu'il le blessa durement au sein, le jetant par terre.

Le chevalier de l'Ardente Epée, à son tour, croyant Alpatracie mort sous le coup, résolut de le venger, et, en conséquence, se précipita contre le jeune Cyclops.

Ce dernier, pensant avoir aisément raison de cet adversaire, coucha son bois, et, piquant son cheval, le lança contre le fils d'Onolorie, lequel esquiva l'assaut, et, d'un habile coup d'épée, faucha les jarrets de sa monture. Si bien, que le jeune Frandalon fut contraint de combattre à pied.

Le combat se poursuivit ainsi, le fils du géant avec son cimeterre, le fils d'Onolorie avec la hache du géant mort.

Le cimeterre fut manœuvré par une main furieuse, mais ses coups furent parés par une main adroite ; tellement, qu'au bout de quelques instants, le chevalier de l'Ardente Epée atteignit le jeune Cyclops à l'épaule et lui fit, du coup, rendre l'âme.

Lors, le vaillant jeune homme, ainsi victorieux, s'approcha du roi de Sicile, que Frandamelle tenait évanoui en son giron.

## CHAPITRE III

Comment, après leur victoire sur les géants de l'île de Silanchie, Amadis de Grèce et le roi Alpatracie songèrent à délivrer la reine et sa fille, lesquelles étaient toujours prisonnières.

Miramynie, la reine, et sa fille Lucelle avaient assisté, du haut de la forteresse, avec les gens de Frandalon, au double combat qui venait d'avoir lieu, et, en voyant tomber le roi de Sicile, elles l'avaient cru mort, ce dont elles se désolaient amèrement.

Si amèrement et si hautement, avec de tels sanglots et de tels gémissements, que le pauvre roi les entendit et s'en émut. Pour les réconforter, il reprit cœur lui-même, d'autant plus que Frandamelle venait de lui ôter son armet, ce qui lui avait permis de respirer librement.

Se relevant donc, en chancelant un peu néanmoins, Alpatracie marcha vers le chevalier de l'Ardente Epée, pour mieux prouver aux deux chères prisonnières qu'il était encore assez bien en vie.

Mais, au moment où il commençait à lui parler, survint inopinément la géante, femme de Frandalon, laquelle accourait, pleine de rage, pour venger son mari et son fils sur celui qui les avait tués, et auquel elle asséna de toutes ses forces un coup de massue...

Le chevalier de l'Ardente Epée, tout étourdi d'abord, et non tué, car la massue avait glissé sur l'acier du heaume, sentit la colère lui monter et ses yeux étinceler.

Cependant, ne voulant pas la frapper de son épée, il prit un tronçon de lance et lui fit avec un tel abreuvoir à mouches, qu'elle commença à secouer le jarret comme si elle eût souffert les atteintes de la mort.

Le chevalier la laissa pour revenir vers le roi, qui l'embrassa en lui disant :

— Ah ! chevalier, béni soit le jour où vous êtes né! car non-seulement je vous dois la vie, mais encore je recouvre aujourd'hui par votre moyen la chose du monde que j'aime le plus...

— Sire, n'en sachez gré qu'à votre bon droit, car je n'ai fait que ce à quoi j'étais obligé par raison... Mais ne vous plaît-il pas que nous allions trouver la reine et madame votre fille, que je vois aux fenêtres de cette tour?... Elles vous attendent en bonne dévotion, comme je pense.

— Je vous en prie, répondit le roi.

— Allons ! reprit le chevalier de l'Ardente Epée.

Lors, ils marchèrent vers le château.

Comme ils étaient devant, la reine Miramynie leur cria :

— Prenez les clefs à la géante ! Sinon, vous ne pourrez entrer dans la forteresse...

Alpatracie commanda à Frandamelle d'aller quérir les clefs.

Frandamelle partit en avant, et les deux chevaliers la suivirent, un peu plus lentement.

## CHAPITRE IV

Comment la géante, femme de Frandalon Cyclops, s'opposa à la délivrance de la reine Miramynie et de sa fille Lucelle.

Comme le roi de Sicile et ses compagnons approchaient de la cour basse de la forteresse, ils entendirent des cris d'alarme poussés par leur demoiselle.

Frandamelle les appelait en effet à son secours.

Lors, ils se hâtèrent et ils l'aperçurent fuyant à toutes jambes, poursuivie par la géante, qui brandissait un tronçon de lance.

Le roi de Sicile et son compagnon ne purent se garder de rire, à voir la grâce singulière avec laquelle elles couraient toutes deux. Toutefois, craignant que Frandamelle ne fût outragée par la géante, ils s'avancèrent pour la garantir.

Mais la géante, apercevant les secoureurs de Frandamelle, tourna tout-à-coup le dos et courut à travers champs, emportant avec elle les clefs de la tour.

Le chevalier voulait précisément ces clefs. Pour les obtenir, il se mit à la poursuite de la géante, qui, alors, pour lui échapper, entra dans l'étang qui environnait une partie du château.

Le fils d'Onolorie ne pouvait la suivre là-dedans. Il se contenta de la donner à tous les diables, et il revint vers le roi de Sicile.

Celui-ci, en l'attendant, avait jugé prudent d'envoyer Frandamelle vers son navire pour y requérir l'assistance de dix de ses chevaliers, lesquels arrivèrent à la hâte, heureux d'apprendre que leur maître et seigneur était sorti à son avantage du combat entrepris contre Frandalon Cyclops et son fils.

Mais, avant qu'ils n'arrivassent, la géante, qui avait vu entrer au donjon le roi de Sicile et le chevalier de l'Ardente Epée, et qui s'était aperçue, en outre, que la reine Miramynie s'était retirée de la fenêtre, la géante était sortie de l'étang et avait couru chercher, dans une salle de la cour basse, un fort arc et une trousse pleine de flèches, ainsi que l'écu et le cimeterre du géant son défunt mari.

Ce fut en cet état qu'elle reparut et qu'elle entra de nouveau dans l'étang, où il était assez malaisé d'aller la relancer.

Ni le roi ni personne ne l'avait aperçue dans cette évolution.

Alpatracie et son compagnon étaient montés aux chambres. Ils y trouvèrent deux hommes qui pleuraient et auxquels ils commandèrent de leur montrer la porte de la tour.

Ces deux hommes, tremblants de peur, les menèrent à un petit poultis de fer, fermé à gros cadenas.

— Il y a en outre, dirent-ils, une cloison plus forte et mieux barrée que cette première... Nous vous l'ouvririons volontiers si nous en avions les clefs; mais ces clefs, c'est madame la géante qui les a... Par ainsi, il vous est impossible d'y entrer sans elle...

— Sire, dit Amadis de Grèce à Alpatracie, vous êtes durement blessé...

— Oui, certes, très durement...

— Je suis d'avis que vous vous jetiez sur ce lit et que vous vous désarmiez, afin que je bande votre plaie... Cela fait, j'aviserai aux moyens de délivrer la reine et madame votre fille.

Le roi de Sicile dut consentir à cela, épuisé qu'il était. Il se jeta donc sur le lit qui se trouvait là, et, peu après, il était endormi.

Le chevalier de l'Ardente Epée sortit de la chambre et s'en alla au devant des chevaliers que Frandamelle était allée quérir.

Au moment où il les aperçut, ils étaient tous occupés à poursuivre la géante tout à l'entour de l'étang.

Deux d'entre eux venaient déjà de tomber,

atteints par les flèches lancées d'une main sûre par cette diablesse enragée.

Cela n'empêcha pas les autres de s'engager dans l'eau un peu plus avant, pour la poursuivre plus efficacement. Elle en tua encore deux, ce qui faisait quatre chevaliers mis hors de combat.

Cela mit les autres en un tel épouvantement, qu'ils se retirèrent en arrière avec le plus de diligence possible.

L'un d'eux, cependant, plus hasardeux que les autres, poussa son cheval à la rencontre de la géante. Au moment où il croyait le mieux la joindre, elle se souleva sur le bout des pieds et fit jouer avec énergie son cimeterre, si bien que maître et cheval s'en allèrent au fond de l'étang tenir compagnie aux grenouilles, sans que depuis on ait jamais eu de leurs nouvelles.

La reine Miramynie et la gente pucelle sa fille regardaient aux fenêtres de la tour, pleines d'angoisses l'une et l'autre, comme bien on pense.

La géante, les voyant ainsi à la portée de ses traits, banda son arc, choisit la flèche la plus aiguë de sa trousse et la décocha raidement à l'adresse des deux princesses.

Heureusement que la flèche s'en vint donner au milieu de la croisée, à quelques lignes d'elles, et sans leur faire aucun mal.

Le chevalier de l'Ardente Epée était furieux. Mais il comprit qu'il ferait tuer les chevaliers du roi jusqu'au dernier avant d'avoir la géante, qu'il songea alors à gagner au plat de la langue.

— Dame, lui cria-t-il, donnez-nous les clefs de la tour, et je vous promets, foi de gentilhomme, qu'il ne vous sera fait aucun mal ni déplaisir... Autrement, soyez sûre que votre fille, que nous avons en otage comme vous savez, paiera votre témérité au prix de sa tête...

Ni prière, ni menace, ni rien ne put émouvoir la géante.

Le chevalier dut s'en retourner au château, et les autres quant et lui, pour essayer de trouver quelque autre expédient avec le roi de Sicile pour sauver la reine et sa fille, qui mouraient de faim.

## CHAPITRE V

Comment le chevalier de l'Ardente Epée mit à mort la géante, femme de Frandalon Cyclops, et s'enamoura de gente Lucelle, fille du roi Alpatracie.

Quand la nuit fut venue, chacun songea à se reposer des fatigues de la journée.

Le roi de Sicile, qui pensait à la reine et à sa fille, toujours enfermées sans vivres ni consolations d'aucune sorte, n'avait pu fermer l'œil qu'à demi.

Bientôt il entendit une voix qui appelait au secours.

Alpatracie se réveilla tout en sursaut et, appelant le fils d'Onolorie, il lui dit :

— Sur mon Dieu! mon grand ami, ou je me trompe bien, ou c'est la reine qu'on outrage présentement!...

Le chevalier, ainsi appelé, se leva hâtivement, prit son épée d'une main, et de l'autre un flambeau, et courut vers l'endroit d'où semblait partir le bruit.

Comme il descendait, il entrevit la grande diablesse de géante qui tenait sous ses deux aisselles la reine et sa fille, et les emportant ainsi dans la direction de l'étang.

Bien que cette charge dût lui peser, elle faisait encore grande diligence, comme une chatte qui aurait pris deux souris. Si bien que le chevalier de l'Ardente Epée ne la put atteindre que lorsqu'elle avait déjà de l'eau jusqu'au jarret. Mais, enfin, il l'atteignit, et, sans pitié pour son sexe et pour son âge, il l'abattit comme il eût fait d'un animal malfaisant.

La géante s'affaissa, ouvrit les bras et laissa choir avec elle, au fond de l'étang, les deux pauvres princesses, plus mortes que vives, qui, cette fois, burent beaucoup plus d'eau qu'elles n'avaient bu de vin de toute leur vie.

Le chevalier de l'Ardente Epée était fort embesogné à sauver la mère et la fille. Par bonheur, les cris du roi de Sicile avaient été entendus. Tout le monde était sur pied : on vint l'aider à retirer de l'étang les deux princesses évanouies.

Pendant qu'on sauvait la mère, il s'occupa plus spécialement, lui, à sauver la fille.

Lucelle, il faut dire, était en ce moment plus belle que jamais. Sa pâleur, ses beaux yeux pâmés, ses longs cheveux dénoués, ses belles épaules indiscrètement découvertes, sa belle gorge faite de lis et de roses si indiscrètement aussi mise à nu, par suite des efforts qu'elle avait dû faire pour se soustraire à la poigne de la géante; tout cela réuni rendait cette aimable pucelle cent fois plus intéressante et cent fois plus appétissante qu'auparavant.

Sa bonne grâce et l'excellence de sa beauté firent une impression profonde sur les sens et sur le cœur du jeune chevalier son sauveur. L'amour, qui lui avait été inconnu jusque-là, se glissa subitement dans tout son être, qui fut embrasé.

En même temps, comme contre-coup, le cœur de Lucelle s'inclina à lui vouloir du bien et à le désirer, comme les pucelles savent désirer, c'est-à-dire avec ardeur.

Toutefois, comme l'un et l'autre étaient fort sages et bien avisés, ils dissimulèrent l'émotion qu'ils ressentaient, de peur qu'elle ne fût interprétée à mal.

Lorsque le chevalier eut déposé Lucelle en terre ferme et que, lui faisant une grande révérence, il lui demanda comment elle se trouvait :

— Hélas! répondit-elle, le cœur me bat si fort, que je ne sais si je suis morte ou vive... Pour Dieu! chevalier, conduisez-moi vers le roi, et dites-moi s'il est gravement blessé... Je ne l'ai aperçu qu'hier, et j'augurais mal de sa santé...

— Madame, dit respectueusement le chevalier, le roi votre père est assurément blessé, mais ses blessures ne sont pas assez graves pour vous inquiéter... L'aise qu'il recevra, d'ailleurs, de votre

présence, lui fera oublier la plus grande partie de ses douleurs...

— Combien je vous suis reconnaissante, reprit Lucelle, de tout ce que vous avez fait pour nous, spécialement pour moi, pauvrette, qui ne méritai jamais une telle faveur d'un chevalier comme vous!...

— Madame, répondit le fils d'Onolorie, je me priserai bien le plus heureux du monde, si vous daignez prendre en gré le peu que j'ai fait pour votre délivrance ; je suis à vous, madame, tellement à vous, que je ne veux suivre les armes que sous votre faveur, me donnant la gloire d'être le serviteur de la plus belle princesse qui vive aujourd'hui.

Si la nuit eût été plus claire, on eût vu changer vingt fois en un instant le visage du jeune et ardent chevalier, tellement était forte l'émotion qu'il ressentait, tellement était grand l'amour qui l'envahissait!...

Il allait ajouter quelques paroles, et parler de son amour, peut-être. Mais ceux qui avaient secouru la reine Miramynie s'approchèrent.

Il fallut se taire et se diriger ensemble vers le château.

## CHAPITRE VI

Comment, dès le lendemain de la mort de la géante, femme du géant Frandalon Cyclops, le roi de Sicile et sa compagnie s'embarquèrent.

En chemin, la reine rencontra Frandamelle, laquelle, de grande aise, se jeta aux pieds de Miramynie qui la releva et l'embrassa gracieusement, pour la remercier de son dévouement.

Ils arrivèrent au château, montèrent les degrés et entrèrent à l'endroit où Alpatracie gisait, blessé.

— O souverain Dieu! s'écria-t-il, oubliant ses blessures pour ne songer qu'au plaisir de se retrouver avec les deux princesses. O souverain Dieu! loué soit votre saint nom!... Ah! chevalier de l'Ardente Epée, ajouta-t-il en se tournant vers le fils d'Onolorie, qui se tenait modestement à l'écart, comment pourrai-je jamais reconnaître le bien que je reçois aujourd'hui par votre moyen?... Quoique jeune, nous pouvons bien vous appeler notre second père, puisque vous nous avez donné une nouvelle vie!...

Or, la reine Miramynie et Lucelle n'avaient pas mangé depuis deux jours. Elles l'oubliaient volontiers pour ne songer qu'au bonheur de leur réunion, et, tout naturellement, Alpatracie l'oubliait comme elles, et pour la même raison qu'elles. Mais le chevalier de l'Ardente Epée, qui songeait à tout, ne comprit pas qu'elles devaient mourir de faim, et, voyant le roi disposé à prolonger encore son discours, il l'interrompit en disant :

— Sire, votre nouveau contentement vous fait oublier le long temps qui s'est passé depuis l'heure où ces dames ont mangé pour la dernière fois... Ne vous plaît-il pas qu'on leur apporte quelques vivres?...

— Je vous en prie, chevalier, oui, répondit vivement le roi, car elles doivent en avoir un très grand besoin, en effet.

Les tables furent dressées, et bientôt après, laissant Alpatracie à ses épanchements de famille, le chevalier de l'Ardente Epée souhaita le bonsoir et se retira en une autre chambre.

Il se jeta alors tout habillé sur un lit de camp, et, au lieu de dormir, il se mit à rêver, ayant toujours devant ses yeux éblouis l'image de sa belle amie et le ressouvenir des trésors de beautés secrètes qu'il avait eu le bonheur d'apercevoir en la sauvant.

En songeant ainsi, et en se retournant sans cesse sur son lit, il employa toute sa nuit sans parvenir à s'endormir, même une heure.

Au point du jour, il commençait cependant à sommeiller, vaincu par la fatigue, lorsqu'on vint l'avertir que les dames étaient prêtes.

Il se leva, se secoua un peu, et alla saluer, en leur chambre, la reine, la gente pucelle sa fille, ainsi que le roi Alpatracie.

— Comment vous trouvez-vous ce matin, Sire?... lui demanda-t-il.

— Si bien, répondit Alpatracie, que j'ai résolu, sans plus séjourner, de rentrer en mon navire, où j'espère avoir plus prompte guérison qu'en ce lieu où j'ai reçu tant de déplaisir.

Et cela le tenait si fort que, malgré les prières de Lucelle et les représentations de la reine, il se donna à peine le loisir de dîner.

Après dîner, chacun troussa bagage, descendit et s'embarqua.

Il va sans dire que l'amoureux et respectueux chevalier de l'Ardente Epée était venu jusques-là pour accompagner la dame de ses pensées..

— Chevalier, lui demanda le roi, vous plairait-il de nous tenir compagnie et de voyager de conserve avec nous?...

Le fils d'Onolorie lui accorda cela de bon cœur, non tant pour lui faire service, que pour le plaisir qu'il prenait à la présence de sa nouvelle amie, laquelle, de son côté, n'en prenait pas un moins grand en songeant à toutes les perfections réunies en lui. Tous deux étaient atteints du même mal au même endroit, et, bien qu'ils portassent quant et eux la médecine propre à leur entière guérison, ils retardaient le plus qu'ils pouvaient le moment d'ouvrir la boîte et d'appliquer l'onguent; lequel fut appliqué fort à propos, comme vous le verrez plus tard, si vous continuez à lire.

Les ancres furent levées, et le navire partit, emmenant avec lui Galdafée, la fille inconsolable du défunt géant Frandalon Cyclops.

## CHAPITRE VII

Comment le roi de Sicile et ceux qui lui tenaient compagnie furent séparés de leur flotte, et des menues jouissances que le fils d'Onolorie eut, pendant la tempête, avec la fille d'Alpatracie.

Femmes et vents sont changeants.

Au partir de l'île de Silanchie, la mer était calme et le vent bénin. Deux heures après, le vent soufflait avec furie et les vagues s'amoncelaient autour des navires d'une façon inquiétante.

Toute la journée se passa ainsi en pleine tourmente, et ainsi de même pendant huit jours.

Le soir du neuvième jour, aux environs du soleil couchant, ils découvrirent, à une lieue devant eux, une petite île qui leur parut si belle, si peuplée d'arbres, si bien arrosée de ruisseaux et de ruisselets, si verte et si joyeuse, que la reine, fatiguée du mauvais temps, demanda à prendre terre.

C'était un ordre auquel le roi s'empressa d'obéir.

En conséquence, une barquette fut mise à l'eau, et le roi et la reine y descendirent, accompagnés seulement de Lucelle, de Frandamelle et d'Amadis de Grèce, lequel prit ses armes, ainsi qu'Alpatracie, pour se défendre en cas de besoin.

Lors, Frandamelle, qui, autrefois, avait manié l'aviron pour son plaisir, se mit à ramer dans la direction de l'île aperçue.

Au premier abord, la chose paraissait aisée, d'autant plus que la mer s'était un peu apaisée.

Mais bientôt la tempête recommença et, cette fois, avec un acharnement tel, que non-seulement on dut renoncer à l'espérance d'aborder à l'île, mais encore à celle de rejoindre la flotte qu'on venait de quitter et de perdre.

Si bien que Frandamelle, épouvantée, abandonna l'aviron et se laissa couler au fond de la barque sans remuer ni pied ni main.

Lucelle, qui n'était pas plus vaillante que Frandamelle, se mit à trembler comme la feuille, et, dans son effroi, elle ne trouva pas de meilleur refuge que les bras de son chevalier.

Bien qu'il fît nuit noire, que les vagues menaçassent à chaque instant d'engloutir la barque et ceux qui la montaient, le jeune et amoureux chevalier ressentit par tout son corps une commotion si agréable, au contact de la chair frémissante de la belle Lucelle, qu'il en oublia le danger du naufrage pour lui faire entendre celui dans lequel était sa vie, si elle ne prenait pitié de sa personne, si elle ne recevait son amour à merci.

Comme Lucelle était très émotionnée par la peur d'abord, et ensuite par le plaisir qu'elle ressentait à se trouver ainsi dans le giron de son ami, comme une pigeonne en celui de son pigeon, elle ne put ou ne voulut pas répondre à ce que lui disait le fils d'Onolorie.

Ce pauvre chevalier, croyant à son indifférence, et ayant peur de l'avoir offensée par le cri parti de son cœur, laissa déborder ses sanglots et ses larmes, et ces dernières avec une telle abondance, que le devant de son heaubert en était tout trempé.

Lucelle, dissimulant toujours le plaisir qu'elle éprouvait, et feignant d'avoir plus peur qu'elle n'avait en réalité, ferma tout-à-fait ses yeux charmants humides de volupté, et plongea sa belle tête enivrée plus avant encore dans le giron de son ami, comme si elle eût été évanouie.

Le jeune et amoureux chevalier, qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête, en sentant si près de sa bouche les lèvres de miel de sa mie adorée, ne se put tenir de la baiser plus de mille fois.

Ah ! lèvres fraîches, jeunes, savoureuses, lèvres divines, comment pourrai-je jamais, avec mon style imparfait et lourd, raconter les enivrements délicats, les transports délicieux, le mutuel contentement que vous vous donnâtes cette nuit-là, en pleine tempête, à deux doigts de la mort, à deux pas du roi, à deux pas de la reine !...

Ah ! chers amoureux, quel paradis fut le vôtre !...

Bonheur d'aimer et d'être aimé ne se raconte pas : il suffit de se rappeler qu'on a été jeune, qu'on a eu vingt ans et un cœur, et qu'on a tenu, palpitante sur sa poitrine, une femme qui avait vingt ans et un cœur !...

Car celui-là seul qui a approché de telle félicité se doit estimer heureux ! Car c'est l'adorable sentier qui mène droit au jardin où se trouvent le rosier et son bouton, fruit et récompense de tous les loyaux amants, et que tant de gens ont travaillé à cueillir, les uns en vain et les autres avec contentement !...

Lucelle, affolée d'amour, pâmée d'enivrement, s'abandonnait sans résistance à ces douces et merveilleuses caresses, au-dessus desquelles il n'y a rien dans ce monde.

Il faut dire qu'elle était singulièrement favorisée dans cet abandon charmant par l'obscurité, par la pluie, par la confusion qui régnait autour d'elle et qui empêchait son père et sa mère de s'occuper de ce qu'elle devenait.

De telle sorte que le chevalier, enhardi de plus en plus, et gagnant de plus en plus du terrain avec ses mains tremblantes et ses lèvres frémissantes, s'en vint petit à petit jusqu'à oublier à quelle honnête princesse et quelle chaste pucelle il avait affaire. Il allait passer outre... Une honte mêlée d'honneur le retint.

Lucelle, alors, poussant un langoureux soupir, et feignant de revenir de son évanouissement, murmura :

— O souverain Dieu ! Jusques à quand serons-nous en ce danger !... Ah ! mon chevalier, ne m'abandonnez pas... Sans vous je fusse déjà morte !...

Le roi, entendant sa fille se plaindre si piteu-

sement, l'appela pour la faire approcher de la reine et de lui.

Or, le temps était si nébuleux et la brouée si épaisse, qu'ils ne s'entre-pouvaient voir, et Lucelle eût bien voulu retenir la parole qu'elle avait lâchée, afin de ne pas perdre le plaisir qu'elle ressentait de son doux entretien avec son ami. Mais quoi ? force lui fut, pour obéir au roi, de se lever, et, avec l'aide du chevalier, de passer à l'autre bout de la barque, où la reine faisait vœux et dévotes oraisons, à seule fin d'obtenir de Dieu leur salut mutuel.

La pauvre dame espérait moins que rien de ses prières ; car la tempête maîtrisait tellement le vaisseau, que, durant toute cette nuit et la journée suivante, le roi et ses compagnons perdirent connaissance du ciel et de la terre, sans voir autre chose que brouhou impétueux et nuées poussées par des raffales entremêlées de grêle, de tonnerre et d'éclairs, assez horribles pour épouvanter les plus assurés.

## CHAPITRE VIII

Comment le roi de Sicile et ceux qui naviguaient dans la barque, avec lui, furent poussés en l'île d'Argènes.

Nous laisserons les gens du navire, avec leurs mâts brisés, aborder où bon leur semblera avec Galdafée, la fille du géant Frandalon Cyclops, pour ne nous occuper, présentement, que de ceux qui montaient la barquette en compagnie du roi de Sicile.

Après avoir couru les dangers que nous venons de raconter, cette barque s'en vint échouer sur le sable, au pied d'un rocher élevé, où se sauvèrent quasi miraculeusement ceux qui la montaient.

La contrée où ils se trouvaient leur était complétement inconnue. Ils n'apercevaient aucun sentier, aucune voie propre à les guider au haut de ce vaste rocher. Malgré cela, ils s'estimèrent plus heureux là, parmi ces bruyères sauvages, qu'au milieu des flots en furie qui les avaient si désagréablement secoués. Ils pouvaient y mourir de faim, puisqu'ils n'avaient nuls vivres pour se repaître, mais au moins ils étaient assurés de n'y pas être mangés par les poissons !

Nécessité, maîtresse des arts et de l'industrie, comme chacun sait, les obligea cependant à se remuer et à se mettre en quête d'un sentier quelconque, menant à contre-mont ; lequel sentier ils finirent par découvrir !

— Sire, dit le chevalier de l'Ardente Epée, voici un chemin que nous devons suivre... Il nous conduira certainement là-haut, et nous permettra sans doute de rencontrer quelque maison ou hébergement...

— Allons donc ! répondit le roi.

Lors, ils montèrent tous à cheval et grimpèrent tant qu'ils aperçurent la couverture de certains édifices, vers lesquels ils s'acheminèrent.

La nuit approchait. Ils purent contempler à leur aise la forteresse, qui était un gros donjon carré, environné d'épaisses murailles crénelées et en bonne défense. En avant, se trouvaient deux forts piliers de marbre où commençait un mur qui tendait contre une bien belle tour, et, de là, à une autre, où étaient semblablement deux piliers; et ainsi, de trait d'arc en trait d'arc, quatre autres tours, et jusques au donjon qui parfaisait le nombre de sept.

Ne voyant là ni homme ni femme pour leur donner des indications touchant le lieu où ils se trouvaient, le roi et ses compagnons supposèrent ce lieu désert.

Ils marchèrent outre.

Bientôt ils aperçurent une colonne de cristal élevée, et, au-dessus, une grande statue dorée, représentant la personne de quelque reine, laquelle tenait en sa main gauche un rouleau si long qu'il tombait jusqu'à la base de la colonne, et, de sa main droite, montrait, écrits sur ce rouleau, certains caractères chaldéens.

— Entendez-vous quelque chose à cela ? demanda le roi au chevalier.

— Oui, Sire.

— Et quoi donc ?...

Le fils d'Onolorie lut :

« Nous, Zirfée, magicienne, sœur du grand soudan de Babylone, reine et dame de cette île d'Argènes et de tous ceux et celles qui y sont, ou y arrivent sans notre congé, soit de loi païenne, soit du nouveau Christ, faisons savoir :

« Que, par notre art et notre industrie, nous avons construit ce palais, appelé la forteresse du Trésor, lequel sera défendu par les sept gardes y ordonnés, jusqu'au moment où la Belle se saisira de la cruelle épée pour se délivrer et se garantir contre l'épouvantable lion, au rugissement duquel son cœur douteux et passionné recouvrera de nouvelles forces... Alors finiront les enchantements que nous y avons établis; alors, mais non avant ce moment-là !... »

— Voilà un étrange cas ! dit Alpatracie. Nous sommes donc, céans, en l'île d'Argènes ?...

— Il y paraît, Sire.

— Je n'en ai jamais ouï parler...

— Ni moi plus que vous, Sire.

— Au pis aller, nous verrons de quels enchantements il est ici question...

— Sire, la nuit nous presse, et je suis d'avis que nous ne passions pas outre pour aujourd'hui... Demain, au grand jour, nous essayerons d'entrer dans ce château-fort.

Les dames approuvèrent le chevalier, et chacun mit pied à terre, et les chevaux, débridés, allèrent paître ça et là, pendant que leurs maîtres se reposèrent au pied de la colonne.

—

## CHAPITRE IX

Comment le roi de Sicile et ses compagnons apprirent, d'un vieux chevalier, que l'île d'Argènes appartenait à la magicienne Zirfée, et comment ils résolurent de tenter l'aventure du château.

Alpatracie et ses compagnons étaient à peine assis au pied de la colonne de cristal, qu'arriva vers eux un vieux gentilhomme portant un faucon au poing.

Ce gentilhomme, comprenant bien qu'ils étaient étrangers, leur demanda ce qu'ils faisaient là.

— Car, ajouta-t-il, si par malheur vous veniez à être aperçus de quelqu'un de ce château, vous seriez tous, incontinent, jetés dans la plus douloureuse prison du monde...

— Chevalier, lui dit le fils d'Onolorie, déclarez-nous donc, s'il vous plaît, à quelle occasion et par qui a été ordonnée une si malheureuse coutume ?...

— Volontiers, répondit le vieillard, car vous m'inspirez grande pitié...

— Nous vous écoutons, chevalier.

Le vieux gentilhomme parla ainsi :

— Ce pays est l'île d'Argènes... Cette effigie est celle de Zirfée, qui en est dame et reine... Pour l'heure, elle est absente, il y a un long temps déjà, et l'on ne sait vraiment quand on pourra avoir de ses nouvelles... Elle a laissé en son lieu et place une sienne fille nommée Axiane, la plus belle qui soit au monde. Avec madame Axiane sont sept chevaliers, estimés les meilleurs de l'Asie ; quatre d'entre eux sont géants. Chacun des sept a l'une des sept tours en garde, avec cette recommandation expresse, de la part de la reine Zirfée, de ne laisser aborder dans l'île aucun chevalier sans le mettre à mort, ou, tout au moins, sans le faire prisonnier.

— Voilà une bien vilaine recommandation, murmura le roi de Sicile.

Le vieux chevalier reprit :

— Je vais en ce moment faire savoir aux gardes que madame Axiane sera dans deux jours de retour de la chasse, où elle a été toute la semaine passée... Ne craignez point que je les avertisse de votre présence ici ; je les détournerais plutôt de vous faire peine...

Puis, leur donnant le bonsoir, le vieux chevalier piqua vers le château, les laissant en grand doute et prêts à prendre un autre chemin, s'il y avait moyen.

Mais le fils d'Onolorie les arrêta.

— Chaque tour n'a qu'un gardien, dit-il ; nous devons tenter la fortune !... J'espère en nos dieux : ils nous donneront la victoire et nous rendront maîtres de cette place avant le retour de la princesse Axiane !... D'ailleurs, Sire, nous pouvons nous considérer comme acculés ici, et, alors même qu'il ne serait pas de notre devoir de combattre, ce serait de notre strict intérêt, puisque nous ne saurions aller ailleurs... Faisons donc contre mauvaise fortune bon cœur, et tentons vaillamment l'entreprise !...

— Vous avez raison, chevalier, répondit le roi de Sicile... Ce pays est entouré de tous côtés par la mer, et nous n'avons plus à notre disposition ni barque, ni barquette, ni barquerot pour nous sauver de ce péril... Par ainsi, il vaut mieux mourir promptement, avec des chances de triomphe, que de languir davantage avec une perspective de tortures...

Pendant cet échange de paroles entre le chevalier de l'Ardente Epée, les dames, désespérées, pleuraient à chaudes larmes, comme des Magdeleines.

— Sire, reprit le chevalier, réconfortez, je vous prie, ces dames, et faites-leur bien entendre que le danger auquel nous nous exposerons demain sera de beaucoup moins grand que tous ceux auxquels nous avons été exposés jusqu'ici... Et puisque nous sommes sortis sains et saufs de toutes ces épreuves, nous sortirons encore, de la même manière, de celle-ci, quelque âpre qu'elle soit...

Il fut convenu entre le fils d'Onolorie et le roi de Sicile que, aussitôt le point du jour, ils monteraient tous deux à cheval pour aller combattre les sept chevaliers gardiens des sept tours de la reine Zirfée ; et, cela, pendant que les dames reposeraient.

Mais la reine ne voulut pas entendre de cette oreille-là.

— Je serai, dit-elle, présente au bien comme au mal qui pourront advenir !... Je veux que notre sort soit commun !...

— Je pense comme ma mère, murmura Lucelle.

## CHAPITRE X

Comment le chevalier de l'Ardente Epée, voulant conquérir le château de l'île d'Argènes, combattit d'abord contre quatre de ses défenseurs.

Ainsi se passa une grande partie de la nuit.

Lorsque le jour parut, ils montèrent tous à cheval et marchèrent vers la première tour, le fils d'Onolorie étant en avant, et, après lui, le roi de Sicile.

Tout en cheminant et en devisant, ils arrivèrent le long d'une rivière fort profonde sur laquelle était jeté un pont de bois par lequel on entrait en la première tour.

Ils entendirent sonner un cor, et, tout aussitôt, sortit un chevalier, grand outre mesure et monté sur un destrier proportionné à sa taille.

— Damp chevalier, cria-t-il au fils d'Onolorie, laissez là vos armes et venez sans hésiter en ma prison... Sinon, je vous déplanterai la tête de dessus vos épaules, ainsi qu'à votre compagnon!...

Pour toute réponse, l'amant de Lucelle se contenta de pousser son cheval en avant, la lance au poing, et avec une telle roideur, que le chevalier de la tour et son cheval en firent la culbute dans la rivière, d'où la bête se tira, mais où le cavalier resta.

L'amant de Lucelle, cela fait, marcha de plus en plus en avant.

Un homme du guet, l'apercevant, rentra aussitôt à l'intérieur, après avoir poussé une exclamation d'étonnement retentissante.

Le roi de Sicile et les dames de sa compagnie suivaient le chevalier de l'Ardente Epée. Ils passèrent ensemble la tour, au sortir de laquelle ils entendirent retentir un autre cor de la forteresse suivante.

Aussitôt parut un second chevalier, huché sur un grand cheval moreau, qui s'écria tant qu'il put:

— Rendez-vous, pauvre chétif! Et résignez-vous à subir prison et misère!... Car c'est vous qui avez tué mon compagnon, comme vient de me l'apprendre la clameur du guetteur!...

Le chevalier de l'Ardente Epée avait perdu son bois dans le premier conflit. Le roi lui confia le sien, et alors il s'avança à la rencontre de ce second ennemi.

Celui-ci ne tomba pas dans la rivière, puisque la rivière était franchie; mais il tomba sur l'herbe, le flanc troué par la lance de l'amant de Lucelle.

Ce que voyant, le guetteur de cette seconde tour poussa un cri semblable à celui poussé par le premier guetteur, et, comme lui, disparut aussitôt, au moment même où le roi et les dames s'approchaient pour entrer.

Les clefs pendaient à une chaîne de fer, tout joignant; ils les prirent et se disposaient à s'en servir, lorsque le cor du troisième guetteur les en empêcha en les forçant à revenir combattre.

Ce troisième gardien, qui s'avançait contre eux, était un géant, armé de lames renforcées, portant deux masses d'acier, l'une sur l'épaule et l'autre pendante à l'arçon.

— Chevalier, dit-il à l'amant de la gente Lucelle, il convient que, suivant la coutume de cette tour, le combat ait lieu masse à masse. Par ainsi, choisis de ces deux masses celle que tu voudras, et pense à faire ton devoir... Néanmoins, si tu veux te rendre à ma volonté, peut-être aurai-je merci de ta personne, qui est en grand danger!...

— J'essayerai de frapper, répondit le jeune chevalier, car je n'ai pas l'habitude de recevoir miséricorde de personnages comme toi...

— Or bien, choisis, reprit le géant.

Et il lui présenta les deux masses de fer.

Le jeune chevalier prit celle qui lui sembla plus agréable à manier, et quant et quant ils se mirent à chamailler.

Les deux premiers coups furent si formidables, que les combattants en tombèrent l'un et l'autre comme morts...

Ce que voyant, le guetteur de la troisième tour poussa un cri plus lamentable encore que les précédents et se retira précipitamment, comme avaient fait les autres.

Lucelle, à l'aspect du chevalier de l'Ardente Epée, pensa être veuve d'ami, et elle se désolait dans son cœur, se souhaitant morte comme était mort son amant, lorsqu'elle vit celui-ci se relever et courir sus au géant.

Si le premier n'avait été qu'évanoui, ce dernier avait bien pis. Les yeux lui sortaient de la tête et le sang de la bouche : le chevalier de l'Ardente Epée l'acheva.

Les dames s'approchèrent alors du vaillant gentilhomme et lui demandèrent dans quel état il se trouvait.

— Disposé à continuer ce que j'ai si bien commencé, répondit-il.

## CHAPITRE XI

Comment, après avoir déjà vaincu trois adversaires, le fils d'Onolorie eut encore à en combattre trois, qu'il vainquit comme les précédents.

Pendant que le fils d'Onolorie faisait cette réponse aux dames, le guetteur de la quatrième tour sonna du cor.

Un chevalier parut.

Il était d'une merveilleuse stature et avait la tête d'un dogue anglais. Pour armes, il avait une chemise de mailles, un écu fort et grand au cou, un large cimeterre au côté, un arc au poing, et, pendante, une trousse bien garnie de sagettes.

Ce chevalier étrange était originaire d'une île prochaine dont les habitants avaient des têtes de chien, à cause de quoi on les appelait des Cynophales, à cause de quoi aussi ce chevalier étrange s'appelait lui-même Cynophale.

Il était à pied. Sans plus tarder, il banda son arc, y plaça une sagette et tira raidement dans la direction du chevalier de l'Ardente Epée, avec l'intention bien arrêtée d'atteindre ce vaillant gentilhomme et de s'en débarrasser en moins de rien.

Malheureusement pour lui et heureusement pour le fils d'Onolorie, la sagette alla se ficher en plein dans le chanfrein du cheval que montait ce dernier.

Cette noble bête, ainsi atteinte, se cabra et alla tomber, morte, à quelques pas de là.

Cynophale, sans perdre de temps, banda de nouveau son arc, prit dans sa trousse une sagette au fer aigu, et la lança dans la direction du chevalier de l'Ardente Epée, qui, cette fois, fut atteint à la cuisse.

Sans ressentir la moindre douleur de cette blessure, dont il était furieux, l'amant de la princesse Lucelle courut sus au visage de chien, qui, avant qu'il ne l'eût joint, trouva moyen de lui décocher deux sagettes.

Finalement, les deux adversaires se joignirent, et le combat devint âpre et sanglant.

Le fils d'Onolorie, marri et honteux du retard apporté à sa victoire en présence de sa belle mie, haussa le bras comme pour frapper le Cynophale à la tête, et, de la main gauche, saisit la courroie de son écu; puis il le tira violemment à soi, le lui arracha du cou, et, par suite de la violence qu'il y mit, le fit choir à terre tout de son long.

Le Cynophale se releva presque aussitôt et fit tournoyer son redoutable cimeterre au-dessus du chevalier de l'Ardente Epée, qui évita adroitement l'atteinte, en gauchissant à temps, et profita de la fausse position dans laquelle se trouvait son ennemi, pour lui donner une estocade. Le géant tomba, le sifflet coupé.

Le guetteur de la cinquième tour corna comme avaient fait les autres, et un nouveau chevalier s'avança.

C'était aussi un géant comme le Cynophale, ayant, comme lui, l'intention bien arrêtée d'abattre ce beau vainqueur qui avait déjà mis à mal quatre chevaliers réputés, jusque-là invincibles, et qui, jusque-là, en effet, avaient été invaincus.

Il est inutile d'ajouter qu'il fut déconfit comme l'avaient été les précédents.

On s'empressa autour du chevalier de l'Ardente Epée, blessé en plusieurs endroits, et dont le sang commençait à rougir ses armes.

Frandamelle, descendant immédiatement de son palefroi, prit du linge blanc qu'elle avait sur elle, le divisa en petites bandelettes et banda les plaies du vaillant gentilhomme.

Elle finissait, lorsque parut le sixième chevalier, celui de la sixième tour.

Celui-là ne ressemblait pas aux autres. Il était d'abord plus jeune, puis aussi plus doux d'aspect et plus courtois de physionomie. En outre, au lieu d'être armé comme l'avaient été les autres, il n'avait sur lui que la cape et l'épée.

— Chevalier, dit il à l'amant de Lucelle, je vous félicite de la haute prouesse que vous avez montrée, bien qu'elle ait eu pour résultat la mort de mes compagnons... Personne avant vous n'avait su faire ce que vous avez accompli aujourd'hui...

— Personne?...

— Aucun chevalier.

— Mais beaucoup l'ont-ils tenté?

— Beaucoup.

— Et tous ont échoué?

— Tous.

— Complétement?

— Presque complétement; c'est-à-dire que les uns ont été tués dès la première tour, et que les autres se sont rendus à la seconde... Un seul a pu arriver jusqu'à la troisième...

— Un seul!...

— Un seul; et ça été tout. Il vous était réservé cette gloire d'arriver invaincu jusqu'à la sixième tour... Mais si Fortune me favorise, j'espère bien que vous n'irez pas jusqu'à la septième et dernière... Si vous avez eu la gloire de vaincre mes compagnons, qui étaient cependant de vaillants hommes, j'aurai, moi, la gloire, plus grande encore, de vous vaincre... quoique, au fond, cette pensée me navre...

— S'il en est ainsi, chevalier, répondit le fils d'Onolorie, qui se sentait un peu épuisé par les blessures qu'il avait reçues, que ne cessez-vous le combat avant de l'avoir commencé avec moi, c'est-à-dire, que ne me laissez-vous librement passer outre?... Votre courtoisie prouve votre loyauté, et j'aimerais mieux vous avoir pour ami que pour ennemi.

— Ce que vous me proposez là est impossible, chevalier, et je le regrette... Mais mon devoir m'ordonne de vous combattre...

— Combattons, alors!

— Un instant, chevalier. Je dois vous dire quelle est la coutume de la sixième tour, dont je suis le défenseur...

— Dites.

— Je n'ai que la cape et que l'épée, comme toujours. Il faut donc que vous combattiez avec moi, non avec ce harnois qui vous a si bien protégé jusqu'ici, mais avec votre épée seulement et votre cape...

— Soit!

— D'ailleurs, ce haubert et ces mailles doivent vous gêner... Vous n'en combattrez que plus librement une fois que vous vous en serez débarrassé...

— Soit, donc! répéta le fils d'Onolorie. J'accepte ces conditions et vais m'y soumettre...

Alors, il appela Frandamelle pour l'aider à ôter son harnois, ce qu'il ne pouvait faire lui-même, à cause de la gêne que lui occasionnaient ses blessures.

Frandamelle le dévêtit.

Quand le chevalier de la sixième tour le vit ainsi en pourpoint, jeune, beau, fier et tendre, il se sentit pris de pitié et il eut regret d'avoir à le combattre.

Le chevalier de l'Ardente Epée avait besoin, pour ce combat, d'une cape ou d'un manteau. Lucelle, qui l'avait compris, lui envoya le sien par l'intermédiaire de Frandamelle, le priant de se mettre en peine de se bien défendre pour l'amour d'elle.

— Ma grande amie, répondit le chevalier tout joyeux, en recevant des mains de Frandamelle le manteau de sa belle maîtresse, je remercie madame Lucelle de ce présent... Assurez-la, je vous prie, que ce manteau ne quittera mon bras que lorsque l'honneur de ce combat m'aura été accordé, ou lorsque la mort aura séparé mon âme de mon corps, qui n'est en ce monde qui pour lui obéir comme à la plus belle, à la plus sage, à la plus vertueuse princesse de la terre...

A peine eut-il proféré ces mots, que Frandamelle se retira, car le chevalier de la tour voulait jouer des couteaux.

Alors eut lieu le plus galant combat dont on eût entendu parler jusque-là. Si l'un des deux adversaires entendait l'art de telles couchillades, l'autre s'en faisait appeler un droit maître; tellement que, tout bien considéré, le plaisir n'était

pas moins grand à les regarder que dangereux à entretenir pour eux.

Toutefois, ils marchandèrent longuement, et reçurent et donnèrent plusieurs coups sans toucher au vif, tant ils étaient lestes, vigilants et adroits.

Malgré ses ruses et déguisements pour endommager et surprendre son ennemi, le chevalier de la tour ne put même arriver à toucher la manteau que l'amant de Lucelle défendait avec plus d'énergie et de souci que sa propre personne. Ce dont, irrité, il essaya un dernier mouvement pour lui fendre la tête, sans pouvoir y réussir.

Tout au contraire, ce mouvement lui devint funeste. L'amant d'Onolorie, en reculant, feignit de lui tirer d'une estocade droit en la mamelle, puis, pliant le bras, il lui donna en pleine jambe une coutelade qui le fit tomber par terre.

— Ah! chevalier, s'écria le vaincu, puisque le bonheur vous est à commandement, passez outre, suivez votre fortune!...

Comme il allait parler davantage, le guetteur de la tour suivante, au lieu de sonner du cor, comment avaient fait les précédents, poussa de violentes exclamations et cria :

— Sortez, soldats, sortez! Autrement, nous sommes perdus sans rémission!...

Le fils d'Onolorie, supposant à cela qu'il allait avoir bien plus à besogner qu'auparavant, s'approcha de Lucelle, mit le genou en terre et lui rendit son manteau dans l'état où Frandamelle le lui avait remis.

— Voici, madame, dit-il, ce que vous m'avez prêté, et ce que j'ai défendu de mon mieux contre l'épée de mon ennemi, pour vous montrer combien j'ai cher tout ce qui vient de vous...

Puis il reprit hâtivement ses armes, car on entendait déjà la rumeur que faisaient ceux qui voulaient sortir et qu'il aperçut, en effet, bientôt.

Ils étaient dix en tout : six portant hauberts et accoutrements de chevaliers et quatre vilains couverts de capelines de fer. Tous les dix couraient sus au chevalier de l'Ardente Epée, en poussant par avance un cri de victoire.

Dix contre un, c'était trop. Le roi de Sicile avait bien laissé faire jusque-là son compagnon, parce qu'il s'acquittait si bien de sa besogne que c'eût été la gâter que de s'en mêler; mais ici, il était du devoir d'Alpatracie de venir à la rescousse.

Il y vint, et avec empressement.

Ce que voyant, le quatre vilains, laissant les six gentilshommes s'escrimer contre le roi et son compagnon, se ruèrent délibérément sur les dames, qu'ils emmenèrent dans la forteresse, nonobstant leurs cris et leurs réclamations.

Ce rapt indigne causa une telle fureur aux deux chevaliers assaillis, que, sans épargner chair ni peau, ils frappèrent sur leurs ennemis, dont quatre tombèrent bientôt expirants.

Les deux survivants, pensant garantir ainsi leur vie, s'enfuirent à vau de route; mais ils furent immédiatement atteints et traités comme venaient de l'être leurs compagnons.

Le roi et le chevalier entrèrent ensuite dans la tour où ils avaient vu entrer les quatre vilains ravisseurs de la reine, de Lucelle et de Frandamelle.

Ils rencontrèrent précisément ces hommes qui s'en revenaient sur le champ de bataille pour secourir leurs maîtres.

Leur affaire fut bientôt arrangée. Deux d'entre eux furent massacrés sans aucune pitié. Les deux autres furent épargnés, mais à la condition de déclarer ce qu'ils avaient fait de la reine et de sa compagnie.

Comme ils obéissaient et conduisaient le roi et l'amant de Lucelle au donjon, ce dernier, étonné de ne pas voir apparaître le septième chevalier, gardien de la septième tour, demanda aux vilains à quoi cela tenait.

— Seigneur, répondirent-ils, l'infante Axiane, notre princesse, qui aime ce chevalier de tout son cœur, l'a mené ces jours passés à la chasse... Un des nôtres nous a assurés hier qu'elle et lui arriveraient aujourd'hui ou demain au plus tard..... Tant il y a, que vous avez été favorisé par cette absence; car, si ce chevalier eût été céans, au lieu d'être à la chasse avec madame Axiane, vous n'auriez pu vous échapper de ses mains sans mort ou prison, bien que votre prouesse soit grande, voire extrême...

## CHAPITRE XII

Comment le roi de Sicile et son vaillant compagnon allèrent délivrer la reine, Lucelle et Frandamelle, que des vilains avaient emmenées pendant qu'ils combattaient.

Le roi de Sicile, le chevalier de l'Ardente Epée et les deux vilains entrèrent dans une salle basse, tout en continuant ces propos.

La reine, Lucelle et Frandamelle étaient toutes trois là, plus mortes que vives, attachées à des piliers avec de grosses cordes qui meurtrissaient leurs membres délicats. Quand elles aperçurent le roi et le jeune chevalier, leur frayeur et leur maladie disparurent comme par enchantement.

Elles étaient sauvées!

Si le roi de Sicile s'empressa d'aller délier la reine sa femme, le chevalier ne fut pas moins empressé à aller délier la gente princesse qui avait nom Lucelle. Il le fit en tremblant et assez gauchement, à cause de son émotion, de sorte que le roi eut le temps d'aller délier Frandamelle avant qu'il eut fini, lui, de délier Lucelle.

Il était quasi nuit fermée. Ils n'avaient ni bu ni mangé de tout le jour.

— N'avez-vous donc nuls vivres à nous donner? demandèrent-ils aux vilains leurs prisonniers.

— Pardonnez-nous, Sire, nous allons aller quérir ce qu'il faut.

— Allez et faites vitement, dit le roi, car nous sommes âprement travaillés par la faim, et nous voulons la satisfaire.

Les deux vilains obéirent.

Quelques instants après, ils reparurent, munis de tout ce qui était nécessaire pour repaître une compagnie plus affamée encore que ne l'était celle du roi de Sicile, ce qui n'était pas peu dire.

Quand Alpatracie, le fils d'Onolorie, la reine, Lucelle et Frandamelle, eurent bu et mangé à leur convenance, ils songèrent tout naturellement, harassés qu'ils étaient, à aller se reposer.

— Bien que nous soyons entrés céans un peu violemment, dit le roi aux vilains qui les servaient, j'espère cependant qu'on ne nous refusera pas l'hospitalité d'un lit?...

— Vos lits sont prêts, Sire, répondirent les vilains.

— Guidez-nous, alors.

— Volontiers, Sire.

Lors, les vilains les conduisirent dans une grande chambre où se trouvaient de somptueux lits avec pavillons d'or et de soie et tapisseries à merveilleux dessins.

En faisant le tour de cette chambre pour en admirer les ornements, le roi de Sicile souleva une courtine de soie et découvrit derrière l'entrée d'un escalier dont les marches étaient de jaspe et de porphyre.

— Quelle est cette montée? demanda-t-il. Où conduit-elle?

— A la Chambre du Trésor, Sire, répondirent les vilains.

— La Chambre du Trésor!

— Oui, Sire.

— Cela m'intéresse!... N'y pouvons-nous aller?

— Nul n'y peut entrer, Sire. Mais qui voit les richesses du perron assis devant a assez de quoi s'émerveiller...

— Pour ceux qui ne sont pas curieux, cela peut suffire, en effet; mais pour nous, qui le sommes beaucoup, cela ne suffit pas. Nous verrons cela demain; car, pour l'heure présente, je veux dormir.

Les vilains allaient se retirer.

Le roi de Sicile les rappela.

— Avant de vous en aller, leur dit-il, dites-moi par qui cette chambre mystérieuse est si bien défendue, et quel trésor il y a dedans...

— Nous ne saurions vous le dire, Sire.

— Et pourquoi cela?

— Nulle autre personne que la reine Zirfée n'y peut entrer.

— Nulle autre?

— Pas même la princesse Axiane sa fille, Sire.

— C'est bien... nous y entrerons demain... En attendant, vous pouvez vous retirer.

Les vilains se retirèrent, laissant deux flambeaux.

Le roi et le fils d'Onolorie se couchèrent sur l'un des lits, en ayant soin de conserver leurs armes, de peur de surprise.

Quant aux dames, elles se couchèrent sur l'autre lit, sans ôter les robes et les accoutrements qu'elles portaient sur elle.

Au bout de quelques instants, tout le monde était endormi, excepté Lucelle, qui ne pouvait s'empêcher de songer à son bel ami, qui était si près d'elle!...

## CHAPITRE XIII

Comment le chevalier de l'Ardente Epée, ne pouvant dormir, monta l'escalier merveilleux et reçut, d'une demoiselle mélancolique, un coup d'épée qui le renversa.

Si Lucelle ne dormit pas, on peut croire que le chevalier de l'Ardente Epée ne dormit pas davantage, surtout tant que dura la clarté des flambeaux laissés par les vilains, tourmenté qu'il était par ses deux blessures, celle de la jambe et celle du cœur.

Aussitôt que ces flambeaux furent éteints, il pensa clore enfin les yeux à l'aide de l'obscurité. Mais tout-à-coup sortit de l'escalier, dont nous avons précédemment parlé, une telle splendeur, que le chevalier, croyant à quelque trahison, prit à la hâte son heaume, son écu et son épée, et marcha droit vers cette éblouissante lumière.

Il mit le pied sur la première marche de jaspe, puis sur la seconde, puis sur les suivantes, et arriva ainsi sous un perron soutenu par sept colonnes de jacinthe, diaphanes et luisantes, sur chacunes desquelles était une image d'or merveilleusement taillée.

Deux de ces images représentaient des effigies d'hommes, et toutes les autres des effigies de femmes, dont l'accoutrement était si couvert de diamants et d'autres pierres précieuses que la resplendeur de vingt torches allumées n'eût pu rendre une plus grande lumière.

Chacune de ces statues tenait en la main gauche un rouleau d'or, avec lettres latines; l'autre main montrait les murailles vers lesquelles elles avaient leur aspect, et où étaient peintes, par un habile artifice, certaines histoires dont il sera fait mention.

La première statue était celle d'Apollidon, empereur de Constantinople, magicien des magiciens.

La seconde statue d'homme était celle d'un vieillard, celle du grand philosophe Alquif.

Tout joignant, sur l'autre colonne, était l'image de Médée, la plus experte et la mieux entendue en toutes choses supernaturelles.

La statue suivante était celle de la Demoiselle Enchanteresse.

La troisième statue de femme était celle de Mélye, habile en l'art des sortiléges.

Puis venait celle d'Urgande-la-Déconnue.

Puis enfin, la septième et dernière statue représentait Zirfée, reine d'Argènes, magicienne experte, laquelle, pour perpétuer sa mémoire, avait construit ce perron et ce qu'il contenait, ainsi que l'indiquait le rouleau qu'elle tenait dans

sa main gauche. De sa main droite elle montrait l'entrée du second escalier, dont les degrés étaient de saphir blanc, et le lambris composé de vignes dont les feuilles étaient d'or, et les grappes de rubis et d'émeraudes, avec une infinité d'oisillons et autres bestelettes d'un émail si beau qu'ils semblaient forgés par la Nature elle-même.

Le chevalier prenait grand plaisir à regarder toutes ces merveilles. En tournant ainsi de côté et d'autre, il avisa un magnifique lion accroupi près du dernier escalier, et dormant.

Le chevalier monta. Lorsqu'il eut gravi les quatre ou cinq premières marches, il aperçut un portique sous lequel était une porte fermée qui paraissait toute en feu.

Appuyée contre cette porte, était une demoiselle d'assez grande taille, et très belle, bien qu'elle eût le visage un peu défait par l'amertume et la mélancolie. Sa tête penchait comme arbre plié par le vent, et, comme elle était un peu lourde, elle l'appuyait sur sa main gauche. Sa main droite tenait une épée nue, du pommeau de laquelle sortait une clarté semblable à celle de la planète Mars lorsqu'elle est le plus en vigueur. Et, bien qu'elle eût les yeux clos, comme personne sommeillante, il lui tombait de grosses larmes le long du visage.

La voyant ainsi pleurer et l'entendant sangloter, le chevalier se sentit pris d'une telle compassion, qu'il n'hésita pas à lui adresser la parole.

— Demoiselle, lui dit-il, vous semblez affligée. Dites-moi la cause de cet ennui, et j'y porterai remède autant qu'il sera en moi...

A ces mots, la demoiselle mélancolieuse ouvrit les yeux, aperçut le chevalier, et lui dit, avec autant d'effroi que de colère :

— Téméraire et présomptueux! As-tu bien osé monter jusqu'ici?... Ah! ton audace va recevoir sa récompense!

Et, sans plus parler, elle étendit le bras, et, d'un coup de sa flamboyante épée, transperça l'écu, le haubert, voire le corps du chevalier, qui tomba étendu sur la place.

Mais, tout aussitôt, comme revenue d'un profond sommeil, elle s'écria :

— O Jupiter! Hélas! qu'ai-je fait là?... J'ai mis cruellement à mort celui de qui dépendait ma vie!...

Lors, elle se pencha à genoux vers lui, lui prit tendrement la tête dans son giron et se mit à la considérer avec une mélancolie croissante. Cette contemplation renforça si bien son deuil et augmenta si bien sa douleur, qu'il semblait que le cœur lui dût fendre, et qu'elle tomba elle-même, pâmée, sur ce corps inanimé.

—

## CHAPITRE XIV

Comment Lucelle, qui ne dormait pas non plus, fut réveillée par les cris de Gradasilée et se leva pour savoir ce qu'était devenu son ami.

Nous l'avons dit : Lucelle, sollicitée par l'amour qu'elle portait à son bel ami, ne dormait pas plus que lui.

En entendant les cris et les regrets de la demoiselle, elle ne sut que penser, et, involontairement, elle tourna les yeux du côté où elle avait vu se coucher le chevalier. Il n'y était plus. Prise alors d'une jalousie inaccoutumée, elle se leva à la hâte et courut vers l'endroit d'où il lui semblait que partaient les lamentations.

En arrivant au perron, elle entendit une voix qui disait piteusement :

— Ah! pauvrette et malheureuse Gradasilée! qu'adviendra-t-il de toi, qui a mis à mort de tes propres mains la personne du monde que tu avais plus chère, et qui t'a donné tant de peine à trouver! O chétive! Ah! plus infortunée qu'autre qui vive entre les bannis de tout bonheur, voyant de tes propres yeux expirer celui que tu aimais plus que toi-même! Est-il possible que tu demeures davantage en ce monde dont tu l'as chassé?... Ah! reine d'Argènes, tu m'as bien trompée en m'assurant, lorsque je suis entrée en ce lieu de tribulations, que mon cœur aurait repos en voyant celui que je désirais trouver!... Il ne me reste plus qu'à me donner la mort pour tenir compagnie à mon ami, du sang duquel mes mains sont souillées!...

Lucelle, l'entendant ainsi parler d'ami mort, se sentit toute remuée et retournée, et elle s'approcha plus près encore de celle qui essayait de retirer son épée du corps du chevalier pour s'en meurtrir elle-même. C'est alors qu'elle aperçut son ami étendu tout de son long sur le sol.

A cet aspect, Lucelle poussa un cri, et avec une telle énergie, que le lion qui dormait s'éveilla en poussant de formidables rugissements.

Lucelle, effrayée, chercha à s'enfuir; le lion la retint par le bas de sa robe et la renversa.

C'en était fait d'elle, si, par une inspiration subite, elle ne s'était emparée de l'épée plantée au corps de son ami.

Au même instant, la porte ardente s'ouvrit avec une telle impétuosité et un tel fracas que les habitants de dix lieues à la ronde durent assurément croire à la ruine du palais et de toute l'île. La flamme traversa les salles et les escaliers, qu'elle

illumina pendant une minute, et qu'elle laissa ensuite dans l'obscurité, ce qui réveilla en sursaut le roi et la reine de Sicile.

Puis, peu à peu, l'obscurité disparut, et le fils d'Onolorie se retrouva debout, sain et sauf, bien étonné de voir devant lui, étendues tout de leur long, Lucelle et Gradasilée, qui le croyaient mort.

Désespéré de l'état navrant dans lequel était sa belle mie, il se pencha sur elle, la prit dans ses bras, et lui donna le chaste et suprême baiser que se donnent ceux qui se quittent en ce monde, le baiser de l'adieu.

La chaleur de ses lèvres recommuniqua la vie à celles de Lucelle, qui soupira languissamment, puis, ouvrant les yeux, reconnut son amant.

— Ah! mon ami, lui dit-elle, est-ce que je rêve ou est-ce que j'ai rêvé?... Ne vous ai-je pas vu étendu mort, le corps traversé d'une épée?

— Madame, répondit le chevalier, vous n'avez pas rêvé... J'étais mort, et vous m'avez ressuscité... C'est de vous seule que je tiens la vie, vous seule avez le pouvoir de me la donner ou de me l'ôter à votre gré, de vous seule dépend mon bien, mon bonheur et ma fortune!...

Comme le chevalier prononçait ces mots, Gradasilée se releva, et, l'apercevant sur pied, sain et sauf, elle s'écria :

— O Gradasilée! la reine d'Argènes ne t'avait pas trompée!

Et, se jetant les bras étendus au cou du chevalier de l'Ardente Epée, elle le baisa avec une tendresse passionnée, en lui disant :

— Ah! mon seul ami Lisvart! Que de males nuits et de pires jours j'ai endurés pour vous recouvrer!... Mais, grâce aux dieux, maintenant que je vous tiens embrassé, ce tourment ne m'est plus que du plaisir!...

Durant toutes ces caresses, le chevalier ne savait que penser, attendu qu'il n'avait jamais vu Gradasilée et qu'il ne savait pas pourquoi elle l'appelait Lisvart, à moins que ce nom ne fût en effet le sien.

Quant à Lucelle, intéressée à ce débat, elle ne prenait pas du tout cela pour argent comptant. Tout ce qu'elle comprenait, c'est que son ami, avant de l'aimer, avait déjà aimé Gradasilée et lui avait célé cette amourette.

— En bonne foi, madame, dit le chevalier à la demoiselle, je crois que vous me prenez pour un autre, car jamais de ma vie je n'ai eu d'accointance avec vous, que je sache...

Comment! s'écria Gradasilié. N'êtes-vous donc pas Lisvart, fils du très redouté empereur Esplandian et de l'impératrice Léonorine? Celui que j'ai tiré hors des prisons de l'enchanteresse Mélye? Celui pour lequel je me suis exposée à être mise à mort?... Et vous dites que vous n'avez jamais eu accointance avec moi? Il ne vous souvient pas de Gradasilée, fille du roi de l'île Géante? Vous changerez bientôt d'opinion, car je suis elle et non autre! Voilà quinze ans que je suis en ce lieu enchanté, plein de tristesse de vous avoir perdu, et aujourd'hui que je vous retrouve, vous me méconnaissez!...

— Madame, reprit le jeune chevalier, voilà bien des ressouvenirs inutiles, car je vous déclare que je ne connais pas plus celui dont vous me parlez que je vous connais vous-même... J'ignore quels sont mes père et mère; j'ignore aussi en quel pays je suis né et en quelle religion, ce qui m'est bien le plus vif déplaisir que je puisse avoir...

Gradasilée le regarda alors plus attentivement qu'elle ne l'avait fait jusque-là, et, à la clarté du pommeau de l'épée qui était sur le plancher, ainsi qu'à la lueur qui sortait de la chambre ouverte, elle reconnut véritablement qu'elle s'était trompée. Honteuse et chagrine, elle se retira en arrière.

Sur ces entrefaites survinrent le roi, la reine et Frandamelle, bien ébahis de voir le chevalier entre Lucelle et Gradasilée.

Comme Alpatracie allait ouvrir la bouche pour leur demander ce qui les avait ainsi rassemblés, il avisa à ses pieds l'épée au pommeau reluisant. Il la releva soudain et s'écria :

— Par mon chef! vaillante épée, ce n'est pas la première fois que je vous ai maniée, et je sais que vous appartenez au meilleur chevalier du monde!...

— Ah! Sire, demanda le chevalier, qui était-il?...

— Vous le saurez, mais non pas à cette heure, répondit le roi. Il nous faut, auparavant, visiter les merveilles de ce lieu.

Lors, Alpatracie et sa compagne s'avancèrent vers les portes ardentes qui, au même instant, furent changées en cristal, et tous, sans danger, entrèrent dans la Chambre du Trésor.

## CHAPITRE XV

Comment le roi de Sicile et sa compagnie entrèrent dans la Chambre du Trésor, et de la découverte qu'ils y firent de l'empereur de Trébisonde, de Lisvart de Grèce, de Périon de Gaule et d'Olorius.

Comme le roi de Sicile et sa compagnie entraient dans la Chambre du Trésor, deux mains apparurent dans l'air, tenant une couronne d'or enrichie de rubis, de perles et de diamants, qu'elles vinrent poser délicatement sur la tête de Lucelle. Puis elles disparurent incontinent, et l'on entendit une voix qui disait :

— Belle pucelle, recevez cette récompense pour avoir mis fin à la plus étrange aventure qui fut jamais.

Puis, quatre hautes statues d'albâtre, représentant quatre dames avec chacune une harpe, se mirent à sonner un son si mélodieux, que le roi et les autres pensèrent entendre un chant du Paradis; et, à bien considérer le lieu, en effet, il semblait qu'il fût celui de la Divinité.

Tout autour, sous une couche de pur cristal, étaient peintes, or et azur, les aventures et les glorieux faits d'armes de maints personnages illustres, depuis le temps de Deucalion jusqu'à ce moment.

Les planchers hauts et bas, faits en mosaïque, tous de grisolite et de porphyre, rendaient la place si admirable que l'on eût dit proprement, non que c'était Vulcain ou Neptune qui l'avait travaillée, comme les murs d'Ilion, mais que c'était Pallas elle-même.

Au milieu de ce pourpris était aussi un monument de jacinthe, où l'on avait accès de tous côtés par cinq marches de marbre gris. Au-dessus était représenté un grand roi, armé de toutes pièces, fors la tête, qu'il avait fendue d'un coup d'épée. Un chevalier la lui soutenait entre ses bras sur un oreiller de drap d'or, et portait entre ses mains une petite clef de proësme d'émeraude et un gros cadenas qui tenait close cette sépulture. Tout autour étaient trente-sept rois d'or massif, si tristes qu'il semblait qu'ils fissent deuil. Derrière ces rois étaient douze nymphes de pierre d'azur tenant trompes d'argent, comme si elles eussent voulu sonner.

C'était la sépulture de Zarzafiel, souverain de Babylone, lequel, se trouvant au siége de Constantinople avec le roi Armato, avait reçu un coup d'épée mortel de la main d'Amadis. Sa sœur, la reine Zirfée, avait fait mettre ses cendres dans un vaisseau d'or, afin de témoigner, par la magnificence de cette sépulture, de l'amitié qu'elle lui portait.

Une inscription, en caractères chaldéens, disait ce que nous venons de rapporter. Elle ajoutait :

« Ce Trésor non pareil sera bien défendu jusqu'au temps où le plus accompli chevalier et la plus belle dame du monde viendront s'emparer de la clef et ouvrir le cadenas, par la vertu de l'amour secret qu'ils auront l'un pour l'autre. »

— C'est à vous, chevalier, et non à autre, que s'adresse cette prophétie, dit le roi de Sicile.

— Ah ! Sire, répondit le fils d'Onolorie, tout honteux, vous avez pouvoir de me nommer tel qu'il vous plaira... Mais je suis bien d'avis que madame votre fille, qui a commencé de rompre les enchantements, prenne la clef et accomplisse le surplus.

— Volontiers, répliqua le roi.

Lors, il commanda à Lucelle de s'y essayer, ce dont elle s'excusa, priant Gradasilée d'en faire épreuve la première.

Gradasilée, belle entre les belles, pensant que si l'aventure devait prendre fin par beauté, elle y aurait bonne part, donna prompt consentement au vouloir de Lucelle.

S'approchant donc de la statue qui tenait la clef, elle mit tout son effort pour s'en saisir et la lui ôter.

Elle ne put y parvenir.

Honteuse et rougissante, elle se retira pour faire place à Lucelle.

Au moment où gente princesse s'avançait, la statue avança elle-même le bras et lui présenta ce qu'elle désirait.

Le chevalier de l'Ardente Epée, voyant cela, en reçut un contentement extrême, estimant plus d'honneur de sa dame que s'il eût obtenu lui-même toute la gloire du monde.

Lors, Lucelle ouvrit le cadenas qui fermait la tombe, et en souleva la couverture aussi facilement que si elle eût été de liége ou de sapin.

Au même instant, les images de pierre d'azur se prirent à sonner leurs trompes d'argent, et si haut, si haut, si haut, que le bruit en fut entendu par tout le palais et qu'il réveilla ceux qui dormaient, enchantés, sous cette lame, sans que personne autre que Zirfée en eût connaissance : l'empereur de Trébisonde, Lisvart de Grèce, Périon de Gaule et le prince Olorius d'Espagne.

Certes, je ne sais pas de qui l'ébahissement fut le plus extrême, ou celui du roi de Sicile et de sa compagnie de voir ces quatre personnes ressusciter ainsi, ou celui de l'empereur de Trébisonde et des siens de se retrouver en lieu si inconnu, entre chevaliers armés et prêts à combattre.

Gradasilée reconnut Lisvart, et son cœur en bondit de joie. Toutefois, pour ne pas se laisser aller à un rêve, elle ouvrit ses yeux le plus grand possible, pour mieux le voir et mieux s'assurer que c'était lui.

Lisvart la regarda aussi, croyant avoir un fantôme devant lui.

## CHAPITRE XVI

Des propos qu'eurent ensemble les chevaliers délivrés et les chevaliers qui les avaient délivrés, et comment le fils d'Onolorie pria à combattre l'amant de cette même princesse.

Lazare ressuscité par Jésus-Christ fut moins ébahi que ne le fut le vieil empereur de Trébisonde. Il se jeta à genoux, récita une dévote et fervente action de grâces au ciel qui l'avait ainsi réveillé après un si long temps ; puis, se relevant, il embrassa avec effusion ses trois compagnons de sommeil, Lisvart de Grèce, Périon de Gaule et le prince Olorius.

— Mes amis, leur dit-il, je vous sais gré de m'avoir ainsi tenu bonne compagnie pendant un espace de temps que je ne puis guère apprécier à cette heure... Je n'ai nulle conscience de ce qui a pu se passer et des moyens employés pour me forcer à séjourner dans ce tombeau ; mais votre présence me prouve que vous vous êtes mis en quête de moi et que vous avez partagé mon sort : c'est de cela que je vous remercie, c'est pour cela que je vous embrasse.

— Sire, répondit Lisvart, je ne me rappelle rien, sinon que nous voilà délivrés, ce dont je me réjouis, moins pour moi que pour votre majesté.

Puis, tournant les yeux çà et là comme un homme qui sort d'un songe, Lisvart aperçut la

gente Lucelle, qui le regardait avec curiosité et qui s'étonnait de la ressemblance qui existait entre lui et son ami le chevalier de l'Ardente Epée.

Lors, il tressaillit et resongea à Onolorie, que cette gente pucelle lui rappelait si bien par sa grâce et par sa beauté.

— Onolorie! Onolorie! murmura-t-il.

Après Lucelle, il aperçut Gradasilée, qu'il reconnut.

Quant au roi de Sicile et à la reine Miramynie, il ne les reconnut pas, bien qu'il les eût vus déjà quelque part, dans ses courses vagabondes.

Gradasilée l'aperçut et le reconnut aussi, et elle aussi tressaillit en le revoyant.

Elle n'avait pas oublié son visage, dont les traits étaient si profondément gravés dans son cœur. En outre, eût-elle eu des doutes sur son identité, que maintenant ces doutes eussent disparu devant les propos de l'empereur de Trébisonde, qui venait de remercier Lisvart.

Sa quête était terminée : elle venait de retrouver celui qu'elle avait tant cherchée.

Lors, se mettant à genoux devant lui, elle lui dit :

— Ah! mon seul seigneur et ami, seule lumière de ma vie, seul soleil de mon cœur, je vous retrouve enfin, après vous avoir si longtemps cherché et pleuré comme mort! Le ciel me devait bien ce dédommagement qu'il me donne aujourd'hui, pour toutes les angoisses et pour toutes les misères que j'ai endurées à votre égard... Le ciel est juste, et s'il fait attendre sa bonté, il l'octroye si à propos, que c'est plaisir d'avoir souffert quand on est récompensé comme je le suis aujourd'hui... Je ne demande plus rien présentement, puisque je vous ai!...

Lisvart se rappelait quel trouble avaient apporté dans sa vie les faux propos tenus à la princesse Onolorie touchant la pauvre Gradasilée. Il savait le mal que lui avait causé cette jalousie mal fondée de la princesse de Trébisonde, puisqu'il avait été forcé de s'exiler et de courir les aventures, cherchant la mort et ne la trouvant pas. Mais il ne pouvait, sous peine d'ingratitude et de déloyauté, oublier ce qu'avait fait pour lui la fille du roi de l'île Géante. Non-seulement elle l'avait sauvé du bûcher que lui avait préparé l'enchanteresse Mélye, et s'était ainsi exposée à mourir à sa place, mais encore, à la nouvelle de sa disparition avec l'empereur de Trébisonde, elle avait tout quitté pour se mettre à sa recherche.

A ces causes, Lisvart répondit affectueusement à Gradasilée :

— Je vous remercie, demoiselle, des marques d'amitié que vous avez bien voulu me donner... Vous n'aurez pas obligé un ingrat, je vous le dis. Je vous appartiens corps et cœur, et, à toute heure du jour ou de la nuit, lorsque vous aurez besoin de moi, je serai prêt à vous faire service...

Pendant que Lisvart causait ainsi avec Gradasilée, le chevalier de l'Ardente Epée causait aussi avec l'empereur de Trébisonde :

— Sire, lui disait-il, j'ai maintes fois entendu parler de votre majesté... Votre vaillance et votre générosité sont clamées partout... A ces causes, et pour d'autres encore, vous avez et aurez toujours en moi un loyal serviteur, bien que je ne sois pas de la même religion que vous...

— Je regrette beaucoup, mon jeune ami, que vous ne soyez pas chrétien comme moi, répondit l'empereur; mais votre défaut de païen n'exclut pas les qualités que j'aime à reconnaître... Vous m'avez assisté de votre courage en rompant les enchantements qui nous retenaient prisonniers au fond du tombeau du soudan de Babylone, Lisvart de Grèce, Périon de Gaule, le prince Olorius et moi : je vous dois de la reconnaissance pour ce service et de l'amitié pour la façon dont vous l'avez rendu... Cette reconnaissance ne vous fera jamais défaut... Cette amitié vous est acquise dès ce moment...

— Sire, dit le roi de Sicile, vous êtes tenu à lui plus que vous ne pensez...

— Je le crois, répliqua le vieil empereur en baisant à la joue l'amant de la gente Lucelle.

Ce dernier, s'apercevant alors que Gradasilée avait laissé Lisvart seul, alla droit vers lui.

— Chevalier, lui dit-il, j'ai eu maintes fois l'occasion d'entendre vanter votre prouesse... Vous êtes le parangon de la chevalerie, et nul, jusqu'ici, n'a eu le glorieux bonheur de vous vaincre... Cela tente mon jeune orgueil. J'ai soif de renommée, et le meilleur moyen d'en acquérir, le meilleur et le plus difficile, je le sais, c'est de m'adresser au plus vaillant chevalier du monde, c'est-à-dire à vous, seigneur... Me ferez-vous l'honneur de combattre avec moi?...

C'était le fils qui provoquait ainsi le père!

Lisvart, bien qu'attiré par la sympathie vers ce jouvenceau si plein d'ardeur et de courage, ne put s'empêcher d'accepter le cartel qu'il lui proposait, sans qu'une voix secrète l'avertît des liens qui rendaient ce cartel impossible.

— J'accepte volontiers, répondit-il.

— Oh ! je veux vous laisser respirer, seigneur! reprit le chevalier de l'Ardente Epée. Ce n'est pas pour l'heure présente...

— Fixez donc vous-même l'heure et le lieu, dit Lisvart. En attendant, voici mon gage de combat.

Et, en disant cela, Lisvart jeta son gantelet aux pieds du fils d'Onolorie, qui s'avança pour le ramasser.

Mais Alpatracie, le devançant, l'arrêta et lui dit :

— Vous m'avez sauvé la vie, chevalier, ainsi qu'à la reine ma femme et à la princesse ma fille. A ce titre, je me crois autorisé à vous prier de différer ce combat ..

— J'y consens volontiers, répondit l'amant de Lucelle.

— Je vous sais gré de cette docilité, chevalier, répliqua le roi de Sicile.

Lors, s'avançant vers Lisvart, il lui remit son épée et lui raconta comment il l'avait eue.

— Je suis très aise de la retrouver, répondit l'amant de la princesse Onolorie, très aise en vérité, car j'y tenais beaucoup...

—

## CHAPITRE XVII

Comment l'empereur de Trébisonde et sa compagnie allèrent trouver le chevalier de la sixième tour, blessé par le fils d'Onolorie, et comment il se trouva qu'il était le frère de Gradasilée.

Mais comme ils devisaient ainsi les uns et les autres, l'aube du jour vint à paraître.

Ils descendirent dans la chambre où le roi de Sicile avait dormi, et où ils trouvèrent assemblés les valets du château, qui s'étaient réveillés d'effroi au bruit des trompettes d'argent des statues. Au moment où ils entraient, l'un de ces hommes s'avança vers le fils d'Onolorie et lui dit :

— Sire chevalier, Gradamarte, que vous avez combattu à la dernière tour, vous prie de vouloir bien le venir voir avant qu'il ne meure...

— Est-il donc à ce point défait?

— Oui, seigneur chevalier, il se trouve très affaibli par le sang qu'il a perdu la nuit dernière... Il vous estime tant, qu'il tiendra son âme allégée si vous voulez lui faire ce bien de le visiter.

En entendant ce nom de Gradamarte jeté là par le valet, Gradasilée soupçonna ce qui était vrai, que ce chevalier pouvait bien être son frère, et elle s'écria :

— O Jupiter! Qu'est ceci? serait-ce vraiment au fils du roi de l'île Géante que ce malheur serait advenu ?...

— Oui, madame, répondit le valet, c'est à lui-même et non à nul autre...

— Hélas! reprit Gradasilée, je vois bien que la fortune n'est pas lasse encore de m'accabler! C'est donc mon propre frère qui se meurt!... Pour Dieu! ami, conduisez-moi vitement auprès de lui, et peut-être que ma mort et la sienne s'accompagneront sans tarder!...

— Allons-y tous, dit le roi de Sicile; il mérite cet honneur.

Lors, ils y furent conduits, et ils trouvèrent Gradamarte gisant sur un lit, blessé de plusieurs plaies, dont la plus grave était celle qu'il avait reçue à la jambe, laquelle on ne pouvait parvenir à étancher.

Gradasilée, plus morte que vive, se laissa tomber entre ses bras, et y demeura un assez long espace de temps sans pouvoir proférer une seule parole, tant elle avait le cœur serré.

La vue de sa sœur et des personnes qui l'accompagnaient réconforta un peu le pauvre blessé, qui, oubliant le piteux état dans lequel il se trouvait, se leva sur son séant et accola tendrement Gradasilée en lui disant :

— Ah! chère sœur! que de fois vous avez été appelée et désirée par moi!... Comme votre vue me fait du bien! Mon cœur, près de mourir, se sent quasi ressuscité en sentant battre le vôtre!... Dieux immortels! que vos noms révérés soient loués et remerciés, puisqu'il vous a plu de permettre qu'avant de quitter le monde je pusse embrasser celle que j'aime et que je regrette plus que ma propre vie!...

Gradasilée, entendant son frère parler encore si fermement, reprit cœur, et la parole lui étant revenue avec l'espérance, elle murmura :

— Cher frère et ami, si votre mort et votre vie sont, en effet, à la disposition des dieux, et s'ils ont ordonné de vous priver du monde, je vous supplie, avant que vos yeux ne soient clos, de mettre fin à mes jours de vos propres mains, afin que nos âmes puissent ainsi partir de compagnie, et que nous fassions ensemble le voyage suprême que l'on ne fait qu'une fois, et que nous ne soyons jamais séparés soit aux Enfers, soit aux Champs-Elysées, selon leur bon vouloir!...

Cette parole dite, les larmes de Gradasilée se mirent à couler à torrent, si bien que Lisvart, comprenant le mauvais effet de ces larmes sur Gradamarte, retira la pauvre demoiselle en arrière et essaya de la réconforter par de bonnes paroles. Il y réussit, parce qu'il était Lisvart, c'est-à-dire, la personne que Gradasilée aimait le plus au monde.

Pendant ce temps, le chevalier de l'Ardente Epée s'était approché du blessé, qui l'avait fait demander.

Gradamarte s'excusa d'abord de l'avoir dérangé; puis il ajouta :

— Sire chevalier, si j'ai été assez hardi pour vous faire venir jusqu'à moi, qui ne pouvais aller jusqu'à vous, si j'ai voulu vous voir et vous parler avant de mourir, ça été à cause de l'estime profonde et sincère que je ressens pour votre caractère et pour votre haute vaillance. Vous m'avez laissé la vie quand vous pouviez m'achever. C'est une vertu qui n'appartient qu'aux robustes et aux glorieux comme vous serez un jour... Par ainsi, j'éprouve le besoin de vous dire que j'emporte en mourant votre image gravée dans mon cœur, et que ma dernière pensée sera partagée entre ma bien-aimée sœur et vous en deux parties égales, sans qu'aucun de vous ait le droit de se plaindre de ce partage...

— Vous vivrez, Gradamarte, vous vivrez!...

— Je ne l'espère pas, sire chevalier. En tout cas, si mes jours sont prolongés encore, si je dois vivre assez pour oublier que j'ai été sur le point de mourir, je veux être vôtre en toutes choses, et avoir votre amitié, la plus précieuse richesse que je puisse ambitionner. Je vous obéirai, servirai et complairai en tout et partout, comme il vous plaira de me commander, faisant ainsi entendre à tout le monde que la vertu peut plus que toutes les forces des plus forts, car, par votre vertu, vous avez su vaincre ma volonté, sur laquelle nul autre que les dieux n'avait puissance...

Le fils d'Onolorie, fier de l'honneur que lui fai-

sait Gradamarte, voulut lui prouver incontinent combien il y était sensible, et il lui dit :

— Par mon chef ! seigneur Gradamarte, si la gloire des combats doit être présentée à celui à qui elle est justement due, je vous dois bien offrir mon épée... Je suis vôtre comme vous êtes mien !...

Ce disant, il tira son épée du fourreau, mit un genou en terre, et la lui présenta.

Gradamarte, ne pouvant se lever pour lui rendre cet honneur, joignit les mains et étendit les bras vers son jeune ami en lui disant :

— Embrassons-nous, chevalier, pour que notre amitié devienne irrévocable !

Ils s'embrassèrent de bon cœur.

## CHAPITRE XVIII

Comment, au moment où l'on attendait la princesse Axiane, on vit arriver la demoiselle Alquife, et comment l'empereur de Trébisonde et sa compagnie s'embarquèrent sur le navire qui l'avait amenée.

Gradamarte était encore dans les bras du jeune chevalier, son nouvel ami, lorsqu'on vint prévenir le roi de Sicile et l'empereur de Trébisonde que la princesse Axiane allait bientôt arriver avec le chevalier de la septième tour.

Lors, chacun courut aux armes et l'on barricada avec soin toutes les portes.

Puis on s'occupa à délivrer les prisonniers, au nombre de cinquante, qui gémissaient depuis un long temps dans un cul de basse fosse, enchaînés aux pieds, aux mains et au cou, quasiment sans nourriture, et parmi lesquels se trouvaient des amis du roi de Sicile et de l'empereur de Trébisonde, à savoir : Adariel de Naples, Suycie, et Abies d'Irlande, tous trois enfants du roi Caldadan ; Vaillades, fils de don Bruneo ; le comte d'Alastre, Alargue et quelques autres. Tous, après maintes aventures entreprises en vue de retrouver l'empereur et ses compagnons, et trop prolixes pour vous être racontées, étaient venus choir entre les mains de l'enchanteresse Zirfée, qui les avait emprisonnés.

La reconnaissance opérée, on dut songer au péril qui s'avançait. L'empereur de Trébisonde et quelques autres chevaliers furent d'avis qu'il fallait courir sus à l'infante Axiane et la surprendre avec sa troupe avant qu'elle n'entrât au château... Mais Périon de Gaule, l'un des plus gentils et des plus courtois princes de ce temps, fut d'une opinion contraire.

— Il serait meilleur, dit-il, d'envoyer quelqu'un d'entre nous au devant d'elle pour lui annoncer les événements qui se sont passés en son absence, et lui dire que si, malgré notre présence au château, il lui plaît d'y venir loger, elle y sera reçue avec toute la révérence qu'inspirent son rang et sa beauté.

Chacun se rangea à cette opinion si chevaleresque, et, comme on cherchait qui on pourrait envoyer en ambassade à Axiane, le roi de Sicile remontra que Frandamelle seule était capable de bien remplir cette mission délicate.

— Car, ajouta-t-il en apprenant de la bouche d'une femme le désastre de sa fortune, la princesse en sera moins irritée et, en tout cas, la fureur qui la surprendra ne pourra amener quant et soi une vengeance aussi prompte que si elle avait l'un de nous devant elle...

Frandamelle partit incontinent, en compagnie d'un écuyer, et ils se dirigèrent, sans perdre de temps, vers une maison de plaisance que la princesse Axiane avait au bord de la mer, et où elle s'était arrêtée avant d'entrer au château.

Mais, presqu'aussitôt, Frandamelle reparut en signalant l'arrivée d'un vaisseau merveilleux, monté par neuf demoiselles vêtues de satin blanc, et tenant chacune une harpe.

On alla au devant d'elles, et on reconnut Alquife parmi ces neuf demoiselles blanches.

Le fils d'Onolorie la reconnut aussi pour celle qui l'avait prié de cesser le combat contre Esplandian, en la Montagne Défendue.

— Ma grande amie, lui dit-il, permettez-moi de vous baiser, en récompense du travail que j'ai eu pour vous trouver !

Et il l'embrassa, en effet.

— Sire chevalier, répondit Alquife en le saluant humblement, vous savez le désir que j'ai de vous faire service, et combien je suis vôtre...

Lisvart et Périon furent étonnés de voir qu'Alquife connaissait ainsi le chevalier de l'Ardente Epée, qu'ils ne connaissaient pas autrement, eux. Toutefois, ils ne témoignèrent rien de leur étonnement, et, après avoir reçu la demoiselle comme elle le méritait, ils lui demandèrent quelques nouvelles.

— Seigneurs, leur répondit-elle, Urgande et mon père vous saluent en toute humilité, et vous mandent par moi que vous entriez tous en ce navire, et sans différer... Il faut que vous reveniez vers ceux qui vous attendent depuis si longtemps, et pour qui votre absence a été une longue angoisse...

Le vieil empereur de Trébisonde, comprenant que ce n'était pas sans raison qu'Urgande et le sage Alquif leur mandaient de telles paroles, et, d'ailleurs, très désireux pour sa part de revoir les gens et les choses qu'il avait autrefois l'habitude de voir et d'aimer, répondit devant tous à la demoiselle Alquife :

— Ma grande amie, nul de nous ne voudrait désobéir aux deux personnes au nom desquelles vous venez de nous parler ; nous leur devons trop pour cela. Quant à moi, je suis tout prêt.

Autant en dire les autres.

Une heure après, ils s'embarquaient.

## CHAPITRE XIX

Comment le soudan de Babylone s'enamoura en songeant à la princesse Onolorie.

L'empereur de Trébisonde et sa compagnie, après avoir navigué de longs jours sur la mer océane, et traversé une partie de la Méditerranée, battus des flots, retardés, ballottés, découvrirent enfin à vue d'œil la fameuse et grande cité de Trébisonde.

Ils se livraient déjà à la joie du retour, lorsqu'en approchant de plus près ils virent les ondes couvertes d'une infinité de galères, de brigantins, de navires de toutes formes, qui étaient récemment arrivés dans ces parages.

Ce qui leur causa plus de peine encore, ce fut lorsqu'ils apprirent, par un esquif envoyé à la découverte, que cette flotte était celle du soudan de Babylone, qui y était en personne, ainsi que le témoignaient les bannières et les banderolles de son vaisseau.

Nous allons vous dire à quelle occasion cette entreprise.

Il peut vous souvenir encore que Zarzafiel, soudan de Babylone, était mort au siége de Constantinople. En son absence, il avait laissé quelqu'un pour gouverner en son lieu et place. Ce quelqu'un, sachant Zarzafiel mort, se fit couronner et usurpa le titre qui appartenait à autrui. A cette occasion, il épousa la fille du roi d'Egypte, belle entre les plus belles, de laquelle il eut deux enfants que la mère porta d'une même ventrée, fils et fille, tous deux doués de ce que Nature peut pour rendre la créature parfaite.

Le fils se nommait Zaïr et la fille Abra, lesquels, croissant en âge, crurent aussi en grâce, en force, en beauté, si bien qu'il n'y avait, dans tout l'empire, ni gentilhomme ni pucelle qui les égalât l'un et l'autre.

Le soudan, père de Zaïr et d'Abra, mourut, après avoir donné l'ordre de chevalerie à son fils avec la solennité qui convenait à si haut prince.

Zaïr était aimé : il succéda tout naturellement à son père, qui l'était moins.

Or, il advint qu'une nuit, pendant les fêtes du nouveau couronnement, Zaïr eut une vision. Il lui sembla voir le dieu Mars, accompagné du petit Cupido, et chacun de ces dieux essaya de l'attirer à lui et de le ranger exclusivement sous sa loi.

Zaïr était perplexe. Mars le menaçait et Cupido aussi.

Le dieu des batailles, pour parvenir à ses fins, lui ramentevait ses victoires, car Zaïr en avait déjà gagné sur les ennemis de son père, et il lui faisait comprendre qu'il ne les avaient obtenues que par sa protection particulière.

« — Ce n'est rien encore, ajouta-t-il ; je t'aiderai de telle sorte, que tu subjugueras non-seulement l'empire de Constantinople, mais les Parthes ne sauront plus te résister, et tu les disperseras comme fait le vent des grains de poussière !... Si, au contraire, tu me laisses pour suivre ce petit dieu aveugle et enfant, la gloire que tu as conquise jusqu'à présent se retirera de toi bien loin, si loin que tu n'auras désormais rien autre chose que ruine en tes affaires !... »

Zaïr, intimidé, congédia Cupido et se rangea immédiatement du côté du dieu Mars, ne voulant dorénavant servir que lui.

Le fils de Vénus, marri et irrité de se voir ainsi abandonné et méprisé, tira de son carquois une flèche ferrée d'or, et la décocha à Zaïr en-plein cœur.

Tout aussitôt lui apparut, dans tout le rayonnement de la grâce et de la beauté, une princesse merveilleuse, si merveilleusement belle, qu'il en demeura comme transi et comme pâmé.

« — Zaïr, dit Cupido, tu sauras ce qu'il en coûte pour me braver ! Cette princesse que tu vois, la plus divine des femmes en perfections avouées ou secrètes, te fera un jour mourir pour son amour... Regarde-la bien à loisir, afin que ses traits charmants ne s'en gravent que mieux devant tes yeux et dans ton cœur... Regarde-la et admire-la !... C'est la belle princesse Onolorie, fille de l'empereur de Trébisonde !... »

Cupido ayant achevé ces mots, disparut, laissant Zaïr en telle peine qu'il se réveilla comme en sursaut, ayant toujours devant les yeux de l'esprit la perfection de l'adorable créature qui venait de lui apparaître.

Il fit mille et mille tours dans son lit et ne put fermer l'œil jusqu'au jour, soupirant sans cesse après cette belle apparition qui lui causait encore des frémissements délicieux de la plante des pieds à la plante des cheveux.

— O bon Jupiter ! murmura-t-il obsédé par cette vision. Je te supplie bien humblement, ou de trancher le fil de ma vie, désormais tourmentée, ou de donner allégeance aux désirs amoureux que je ressens pour cette belle inconnue qui s'appelle la princesse de Trébisonde !...

## CHAPITRE XX

Comment le soudan de Babylone, qui dépérissait d'amour, se sentit réconforté par le conseil de sa sœur, la belle Abra.

Zaïr resta sous l'impression de cette amoureuse vision pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Il devint mélancolique et rêveur, et s'étudia à fuir toutes les occasions de distraction, voulant se nourrir exclusivement de cet agréable poison qui le tuait à petits coups.

Chacun des personnages ordinaires de sa cour, en le voyant ainsi dépérir, se demandait quelle maladie il pouvait bien avoir, et on ne comprenait pas que les médecins qui le soignaient ne pussent pas le guérir, payés qu'ils étaient pour cela.

Hélas! l'amour est un mal que les médecins les plus habiles ne savent pas guérir, bien que le remède à employer soit le moins coûteux et le plus facile de tous.

Donc, les médecins du soudan de Babylone avaient jeté leur langue aux chiens, honteux d'être ainsi forcés de confesser leur influence et leur infériorité, et, d'un autre côté, très marris de cette mystérieuse maladie qui menaçait d'emporter leur auguste malade, et, avec lui, les ressources dont ils vivaient si bien.

Car Zaïr s'en allait vers la tombe, cela était évident pour tout le monde, pour les intéressés comme pour les indifférents. A le voir ainsi jaune, amaigri, débile, mélancolieux, on comprenait que la vie se retirait de lui et que, d'un jour à l'autre, il allait s'en aller rejoindre son père dans le tombeau.

La belle Abra, sœur de Zaïr, ne fut pas la dernière, on le pense bien, à s'apercevoir du mal-être auquel son frère était en proie depuis quelque temps.

D'abord, elle se tut, non par indifférence, car elle aimait Zaïr, mais, au contraire, par discrétion. Il n'est pas toujours bon, en effet, que les jeunes filles se préoccupent trop des rêveries des jeunes garçons, même lorsque ces jeunes garçons sont leurs parents.

Cependant, en face de ces ravages apparents d'une maladie mystérieuse, la belle Abra mit de côté sa pudeur de pucelle et ne laissa parler en elle que son affection pour son frère.

Lors, un matin, elle entra courageusement dans le retrait où il se célait à tout le monde pendant des journées entières, et, le trouvant accroupi tout rêveur sur un lit de drap d'or et de soie, elle s'approcha doucement de lui, et lui posa la main sur l'épaule.

Zaïr tressaillit et releva la tête, contrarié d'être ainsi arraché à sa vision.

— Ah! c'est vous, ma sœur! murmura-t-il d'un ton radouci et d'un visage moins farouche.

— Oui, cher frère, c'est moi qui viens savoir pourquoi vous vous célez ainsi à tout le monde...

— Je souffre, répondit Zaïr en soupirant :

— Je le sais, mon cher frère, je le sais, car c'est le bruit général, et chacun prend une vive part à votre mal, mais sans le connaître... Quel est-il donc, ce mal mystérieux qui vous consume ainsi et qui menace de vous emporter si vous n'y prenez garde?...

— Je l'ignore, répondit Zaïr en rougissant un peu.

— Vous l'ignorez? demanda la belle Abra en regardant fixement son frère entre les deux yeux.

Zaïr ne répondit pas.

— Ne suis-je donc plus votre amie, votre sœur? demanda la belle Abra avec une voix caressante.

— Toujours, et plus que jamais! répondit le jeune soudan avec vivacité et en embrassant tendrement sa œur.

— Eh bien, alors?...

Le soudan soupira de nouveau, mais il ne répondit pas.

Ce soupir répondit éloquemment pour lui!

— Seriez-vous amoureux, cher frère? demanda la gente pucelle en hésitant un peu, par pudeur.

— Oui, répondit Zaïr.

— Eh bien? reprit Abra, étonnée.

— Cela ne m'empêche pas d'être le plus malheureux des hommes!...

— Mais vous n'êtes pas un homme, mon cher frère, vous êtes un prince puissant, riche, jeune et beau!... Quelle femme au monde oserait vous résister? Vénus elle-même serait heureuse et fière d'être aimée de vous et de vous aimer!

Le soudan se contenta de soupirer de nouveau, et plus fort encore que les précédentes fois.

— Vous m'effrayez! s'écria la belle Abra, qui commençait à n'y plus rien comprendre.

— Allons, murmura Zaïr, je vois bien qu'il faut que je vous raconte tout...

— Racontez, cher frère, racontez vitement! s'empressa de dire la belle et curieuse princesse.

Zaïr hésita un instant, puis, décidé par le regard éloquent de sa sœur, qui s'était emparée de ses mains et les pressait tendrement dans les siennes, il lui dit :

— J'ai eu une vision...

— Une vision?...

— Oui...

— Une vision vous cause tout ce mal?...

— Oui, ma chère sœur... Le dieu Mars et le dieu Cupido me sont apparus et m'ont forcé de me prononcer entre eux... J'ai balancé quelque temps; puis, songeant aux victoires que j'avais déjà remportées par l'efficace protection du dieu des batailles, et à celles que je pourrais encore remporter par la suite, grâce à lui, je me suis rangé de son côté...

— Ce qui a naturellement irrité le méchant dieu Cupido?...

— Vous l'avez deviné, ma chère sœur!...

— Alors?...

— Alors, pour se venger de ce choix, Cupido a fait paraître, devant mes yeux éblouis, la plus belle personne de la terre...

— Qui peut-elle être?...

— Une princesse chrétienne, hélas!

— Un princesse chrétienne?

— Oui, ma sœur...

— Et comment se nomme-t-elle ?...

— C'est la princesse Onolorie, la fille de l'empereur de Trébisonde...

— La princesse Onolorie? Oh! alors, cher frère, réjouissez-vous et espérez!...

— Pourquoi cela?...

— Ignorez-vous donc que le vieil empereur de Trébisonde est absent depuis longtemps de chez lui, sans qu'on en ait jamais entendu vent ni voix?...

— C'est vrai... Mais qu'en concluez-vous?

— J'en conclus que l'empire de Trébisonde est fort mal gardé, et que la princesse Onolorie ne doit pas être mieux gardée que lui. Allez-y à la tête d'une armée, et adressez-vous à l'impératrice... Elle ne vous refusera pas sa fille, si vous la lui demandez de cette façon-là...

— Si, cependant, malgré cela, elle me la refusait?...

— Eh bien! vous en seriez quitte pour l'enlever!...

— Vous avez raison, ma sœur, vous avez raison! s'écria le soudan de Babylone. Vous êtes aussi bien avisée que vous êtes belle!... Je suivrai ce conseil que vous me donnez là si fort à propos pour mon bonheur et pour mon repos!...

## CHAPITRE XXI

Comment le soudan de Babylone, grâce à l'éloquence et à la beauté de sa sœur la princesse Abra, put lever une formidable armée et aller en Trébisonde pour enlever la belle princesse Onolorie.

Zaïr, tout réconforté par les paroles de sa sœur Abra, fit immédiatement assembler tous les rois, princes et seigneurs présentement de séjour en sa cour, pour les décider à faire en armes avec lui le voyage de Trébisonde.

Mais il comprit que son éloquence pourrait échouer, malgré tous ses efforts, et, pour mieux réussir dans cette séduction, il pria sa sœur de parler en son lieu et place.

La princesse Abra accepta cette mission. Elle était spirituelle, elle se savait belle: double raison pour être irrésistible!

Les princes étant assemblés dans la salle du conseil sur l'invitation pressante du soudan, elle s'y rendit, sans même avoir pris la peine d'ajouter quelques attraits de plus à ceux dont elle était si richement pourvue. Qu'avait à faire l'Art, là où la Nature n'avait rien laissé à faire?

Quand elle parut, ce fut un concert de murmures flatteurs qui voltigèrent de bouche en bouche comme autant d'abeilles, bourdonnement dont la belle Abra ne fut pas importunée le moins du monde!...

Pour mieux faire comprendre l'assurance avec laquelle la sœur de Zaïr se présentait devant cette assemblée de princes païens, il faut dire que la plupart briguaient l'honneur de l'avoir à femme et qu'elle avait eu la coquetterie de se promettre à tous sans se promettre à un seul.

— Seigneurs, dit-elle d'une voix mélodieuse comme du cristal, le soudan de Babylone, mon bien-aimé frère, a eu, il y a quelque temps, une vision dont je dois vous faire part, car elle doit aboutir à la gloire générale aussi bien qu'à la gloire particulière.

Abra s'arrêta un instant; puis elle reprit, au milieu du plus profond silence :

— Le grand Jupiter et le grand dieu Mars ont daigné lui apparaître pour lui commander d'entreprendre la conquête de Trébisonde... Autrement, ainsi qu'ils l'en ont averti, il en serait châtié, et nous avec lui... Si nous leur obéissons, au contraire, notre gloire est certaine et notre victoire assurée... Zaïr épousera la princesse Onolorie, fille de l'empereur de Trébisonde, et il sortira d'eux un chevalier tellement accompli, que le soleil ne reluit pas plus entre toutes les étoiles, que ne reluira sa renommée entre toutes les autres, de l'Orient à l'Occident... Par ainsi, seigneurs, aidez le soudan dans cette honorable entreprise, et vous en augmenterez d'autant votre réputation, déjà si grande!... Ce sera, pour chacun de vous, une occasion de plus de faire preuve de vaillance et, en même temps, d'obéir à nos dieux, ce dont je témoignerai, car, quoique femme, je serais vraiment fâchée qu'une si glorieuse entreprise s'effectuât hors de ma présence... Je serai avec vous pour me réjouir des succès de vos armes, autant à cause de vous qu'à cause de mon bien-aimé frère...

La belle Abra cessa de parler, et le même murmure flatteur qui avait accueilli son entrée dans la salle du conseil accueillit ce discours si habilement arrangé.

Chacun applaudit, et la conquête de Trébisonde fut résolue. On se dispersa au plus vite pour se réunir plus vite encore, si bien, qu'au bout de quelques jours, il y eut une telle affluence de gens de pied et de cheval, que la terre en fut couverte et la mer aussi.

On se disposait à partir. Au moment d'entrer en mer, la belle Abra prit à part son frère Zaïr et lui dit :

— Mon cher frère, il faut n'employer la violence envers les dames que lorsqu'on ne peut pas faire autrement... Pour ne devoir la princesse Onolorie qu'à la douceur et à la courtoisie, et non à la force, emportez avec vous le plus de joyaux que vous pourrez, lesquels vous offrirez à votre belle amie avant que d'en venir à la dure extrémité des armes...

— Vous parlez d'or, ma chère sœur, répondit Zaïr, et je suis honteux de ne pas vous avoir devancée dans cette pensée... Je vais réparer au plus vite cet impardonnable oubli...

Et, en effet, le jeune soudan fit mettre en son vaisseau les plus précieux joyaux qu'il put trouver, puis il s'embarqua et donna le signal du départ.

C'est ainsi que la puissante armée fit voile droit en Trébisonde, et vinrent y surgir un peu avant l'arrivée du vieil empereur et de sa compagnie.

## CHAPITRE XXII

Comment le vieil empereur de Trébisonde, ayant pris terre avec ses compagnons, envoya la demoiselle Alquife auprès de l'impératrice, pour la préparer à son retour.

Bien étonné, nous l'avons dit, fut le vieil empereur de Trébisonde, en apercevant cette formidable flotte païenne, dont les intentions ne pouvaient pas être un seul instant douteuses.

Mais il ne s'agissait pas de se laisser aller à l'étonnement, ce qui pouvait faire perdre un temps précieux. L'empereur se décida à prendre terre un peu en arrière de cette flotte ennemie et de secourir sa ville avant le débarquement des païens.

Le soleil commençait à laisser la plaine pour se retirer aux coteaux plus lointains, quand le pilote qui conduisait le vaisseau de l'empereur, abandonnant la haute mer, s'en vint prendre port à trois milles au-dessous de la grande flotte du soudan de Babylone.

Chacun de ceux qui montaient ce navire descendit avec précaution sur le rivage et se disposa à entrer dans la ville.

Mais, auparavant, l'empereur pria Alquife de s'en aller incontinent trouver l'impératrice, afin de la prévenir de son arrivée, réfléchissant sagement que sa trop brusque apparition, après tant d'années d'absence, pourrait produire un effet désastreux au lieu de l'effet agréable qu'il en attendait.

Alquife partit donc, escortée par deux écuyers seulement.

A la porte de la ville, elle fut arrêtée par la garde, qui se refusa à la laisser continuer son chemin. Heureusement que le duc d'Alafonte se trouvait là. Il reconnut la demoiselle, l'embrassa et lui demanda quelques nouvelles touchant l'empereur de Trébisonde.

— Je n'ai guère le loisir de vous répondre, seigneur, dit Alquife ; mais si vous voulez bien me conduire vers madame l'impératrice, je pense que vous aurez alors lieu de vous réjouir, comme elle, des nouvelles que je lui apporte.

— Allons, j'attendrai jusque-là, demoiselle, répondit le bon seigneur en soupirant et en offrant son bras à Alquife.

Alquife accepta, et ils se dirigèrent tous deux vers le palais.

Tout en cheminant, le duc Alafonte dit à sa compagne :

— Ah! demoiselle Alquife! si vous saviez quel vide il y a dans cette ville depuis que l'empereur n'y est plus!... Si vous saviez quelles larmes on y a versées!... L'impératrice et les princesses s'étaient jusqu'ici réfugiées au monastère de Sainte-Sophie, où elles vivaient dans la plus grande solitude et la plus grande sainteté qui se puisse voir... Elles y seraient encore, sans cette approche de païens qui a jeté le trouble partout et qui les a forcées de revenir au palais, où vous allez les trouver, mais tristes et navrées au possible!...

Ils arrivèrent au palais, et rencontrèrent précisément une des femmes de l'impératrice.

Le duc Alafonte l'arrêta.

— Ma mie, lui dit ce bon seigneur, allez vitement prévenir madame l'impératrice que la demoiselle Alquife est céans avec de bonnes nouvelles qui la concernent...

— Est-il possible, Jésus-Dieu! s'écria la femme.

— C'est très possible, oui, répondit le bon seigneur en la poussant doucement du côté de la chambre de l'impératrice. Allez, ma mie, allez vitement.

— Oh! le ciel nous devait bien cela! murmura-t-elle en entrant tout aussitôt dans la chambre impériale.

## CHAPITRE XXIII

Comment la bonne demoiselle Alquife s'acquitta de sa mission, et comment, au moment où elle annonçait à l'impératrice l'arrivée de l'empereur, celui-ci parut pour confirmer sa parole.

Les trois veuves étaient toutes trois agenouillées sur leur prie-Dieu, n'osant pas rompre le silence qui régnait depuis longtemps, de peur d'éveiller une douleur de plus en se ramenant mutuellement au sentiment de la réalité.

— Dieu puissant! murmura l'impératrice, n'y tenant plus. Dieu puissant! cette dure épreuve à laquelle vous nous avez soumises cessera-t-elle bientôt? Je suis pour ma part au bout de mon courage et de mes forces... C'est une angoisse trop âpre pour de chétives créatures comme nous... Ah! Seigneur Jésus, vous avez souffert, mais vous étiez homme, et d'ailleurs votre martyre a duré peu de temps... Nous sommes femmes, nous, et l'absence de notre prince bien-aimé, notre père et notre mari, dure depuis longues années!... Ah! Seigneur

Dieu! secourez-nous! secourez-nous! Benoite Vierge Marie, venez à notre aide!... Rendez-nous l'empereur!...

— Rendez-moi le chevalier de la Sphère! murmura la princesse Gricilerie.

— Rendez-moi le chevalier de la Vraie Croix! murmura la princesse Onolorie.

Au même instant, la femme à laquelle avait parlé le duc Alafonte entra tout essoufflée dans cette chambre où souffraient trois pauvres princesses.

— Madame! madame!... cria-t-elle. Bonne nouvelle!... Bonne nouvelle!...

— Bonne nouvelle? répéta l'impératrice, dont le cœur tressauta.

— La demoiselle Alquife vient d'arriver...

— Alquife?...

— Oui, madame...

— Elle a vu l'empereur?...

— Je l'ignore, madame... Mais elle est arrivée et demande à être introduite céans pour vous donner quelques détails intéressants.

— Oh! qu'elle vienne! qu'elle vienne!... s'écria l'impératrice, émue et tremblante.

Et elle alla ouvrir elle-même la porte de la chambre pour savoir plus tôt ce qu'elle devait espérer.

— Venez, demoiselle Alquife! Venez! lui cria-t-elle.

Alquife parut et fit une respectueuse révérence.

— Vous avez vu l'empereur? demanda l'impératrice toute haletante.

— Oui, madame...

— Il... est... loin... d'ici?...

— Tout proche, au contraire...

— Près de nous! Oh! si vous dites vrai, soyez bénie, demoiselle Alquife. Mais si vous nous dites cela pour tromper notre douleur, c'est trop cruel...

— L'empereur vient de débarquer, madame... Il m'a envoyée vers vous pour vous prévenir, pour vous préparer à son retour, afin que le coup ne fût pas trop violent et que la joie ne vous fît pas trop de mal...

— L'empereur... est... si près... de nous? murmura l'impératrice, pâle d'émotion et de plaisir.

— Oui, madame...

— Et.... qui l'accompagne?.... demandèrent presqu'ensemble Onolorie et Gricilerie.

— Ceux qui s'étaient mis à sa recherche, répondit la demoiselle Alquife.

— Ainsi... le prince Olorius...

— Le prince Olorius, Lisvart de Grèce, Périon de Gaule... et quelques autres...

Ce fut au tour des deux belles princesses de pâlir d'émotion et de plaisir.

Leurs amis étaient arrivés! Elles allaient les revoir!...

La demoiselle Alquife reprit :

— Ils étaient enfermés dans le château de l'enchanteresse Zirfée... Ils ont été délivrés, grâce au courage du chevalier de l'Ardente Epée, un vaillant jeune homme; grâce aussi au dévouement de Gradasilée, fille du roi de l'île Géante...

— Gradasilée!... s'écria Onolorie, en sentant renaître sa jalousie.

— Oui, madame, Gradasilée... C'est à cette courageuse princesse que les chevaliers Lisvart, Périon et les autres doivent d'être délivrés et d'être aujourd'hui dans la cité de Trébisonde...

— Ah! tant que je n'aurai pas vu et touché l'empereur, je ne vous croirai pas! s'écria l'impératrice.

Tout-à-coup la porte de la chambre s'ouvrit, et l'empereur parut, suivi de Lisvart et de Périon.

— Me croirez-vous maintenant, madame? demanda la bonne demoiselle Alquife en souriant.

— Ah! s'écria l'impératrice.

Elle ne put dire autre chose. Son émotion était trop forte. Le vieil empereur la reçut pâmée dans ses bras.

## CHAPITRE XXIV

Comment le vieil empereur de Trébisonde et ses compagnons furent accueillis des deux princesses et de l'impératrice, et comment parut un serpent monstrueux au moment où ils devisaient le plus tendrement.

On ne meurt pas de joie, fort heureusement; sinon l'impératrice de Trébisonde et les princesses ses filles n'eussent pas eu le temps d'embrasser ceux qu'elles attendaient depuis un si long temps.

Pendant que l'impératrice et son vieil époux, tendrement embrassés, se racontaient mutuellement les angoisses qu'ils avaient ressenties d'être ainsi séparés, à un âge surtout où la séparation est si pénible, Périon et Lisvart devisaient respectueusement, dans un autre coin de la chambre, avec les princesses Gricilerie et Onolorie.

— Ah! madame, disait Périon à sa mie, la félicité de cette réunion me paie avec usure des inquiétudes de l'absence. Je ne demande plus rien au ciel, maintenant, car ce n'est pas de lui, mais de vous que doit me venir le surplus de ma béatitude...

Lisvart en disait autant à la belle princesse Onolorie.

— Madame, lui disait-il, pourrons-nous revoir ensemble ce verger qui nous a servi de paradis?...

— La clef en est rouillée, depuis le temps qu'elle n'a servi, répondit Onolorie en souriant; mais nous la dérouillerons facilement.

— La coudraie est toujours à la même place?...

— Vous en jugerez si vous voulez cette nuit même...

— Vous y consentez?...

— Il le faut bien!... Ne suis-je pas liée à vous

par d'indissolubles liens?... Ce que vous voulez, mon devoir est de le vouloir...

— Votre devoir seulement?...

— Mon devoir... et mon plaisir...

— Ah! je voudrais être à cette heure fortunée où il me sera permis de vous presser dans mes bras, sur mon cœur!...

Comme le chevalier de la Vraie Croix disait ces mots, on entendit un bruit confus, puis formidable, comme des cris d'effroi, et, bientôt, la porte s'ouvrit avec fracas, et quelques personnes du palais s'y précipitèrent...

Derrière elles, les poursuivant, venait un monstrueux serpent, jetant feu et flammes par les yeux et par la gueule.

Lors, vous eussiez vu dames et demoiselles, plus mortes que vives, les unes tenant embrassés ceux qu'elles avaient pu happer, les autres prêtes à saillir par les fenêtres, faute d'une autre issue, et tellement immobilisées par la peur, qu'elles ressemblaient plus à statues de marbre qu'à créatures de chair.

Périon et Lisvart, l'épée au poing, assaillirent rudement cette vilaine bête, laquelle les serra de si près qu'ils tombèrent à plusieurs reprises par terre sans pouvoir l'entamer, car autant faisait un coup d'épée sur sa peau squameuse que coup de marteau sur enclume.

Lisvart, irrité, se tira à quartier, et, haussant le bras de toute sa puissance, il frappa le monstre entre les deux yeux, pensant lui décoller ainsi la tête. Mais l'épée lui sortit du poing, et, au moment où chacun le croyait perdu, le serpent s'évanouit, et, à sa place, se présenta une fort honorable dame, vêtue de noir, laquelle dit en souriant :

— Eh! quoi, sire chevalier, est-ce donc ainsi que vous accueillez les demoiselles qui vous viennent visiter, et qui sont tant vôtres que je suis?...

Chacun reconnut alors Urgande-la-Déconnue, assez coutumière de ces sortes d'algarades, comme on a pu voir précédemment.

La peur qu'elle avait causée, sous sa forme de serpent, fut bientôt dissipée.

— Soyez la bienvenue! lui dit le vieil empereur en allant l'embrasser.

— Sire, répondit la Demoiselle Enchanteresse, vous me pardonnerez ce désir que j'ai eu de me trouver céans en même temps que vous, pour être témoin de la joie de l'impératrice et des dames vos filles, qui ne me connaissent pas encore et que je voudrais bien saluer...

Lors donc, la prenant par la main, le vieil empereur la présenta à sa femme et à ses filles, en disant :

— Ma mie, voici Urgande, à qui je suis fort reconnaissant et qui désire vous faire la révérence. Faites-lui donc, je vous prie, bon accueil, pour l'amour de moi.

L'impératrice, à cette parole, s'avança vers Urgande et, la baisant, la pria de s'asseoir auprès d'elle. Mais elle, s'en excusant, lui dit :

— Ma dame, vous me permettrez de saluer auparavant mes dames vos filles, auxquelles, à ce qu'il me paraît, je ressemble si fort d'âge et de beauté...

Urgande dit cela de si bonne grâce, que chacun se prit à rire, car elle était alors aussi ridée qu'un singe de cent ans.

— Faites, répondit l'impératrice en souriant; je vous les baille en charge, puisque vous les voulez avoir.

Très humblement la remercia Urgande, qui alla aussitôt embrasser les deux jolies princesses, toutes préoccupées de la présence de leurs chevaliers.

Le reste du jour se passa ainsi tout en plaisir, jusqu'à l'heure de se retirer, heure à laquelle Urgande et Gradasilée se retirèrent ensemble.

## CHAPITRE XXV

Comment Lisvart de Grèce et Périon de Gaule furent récompensés de leur long jeûne amoureux par les belles princesses Onolorie et Gricilerie.

D'après ce qui leur avait été promis par leurs amies, Périon et Lisvart se levèrent secrètement, et, couverts chacun d'un manteau, s'en vinrent au jardin, dont la porte était fermée.

— Ne vous semble-t-il, dit tout bas Lisvart à Périon, que nous sommes bien amplement récompensés l'un et l'autre de notre long Purgatoire, étant près, comme nous le sommes, d'entrer au Paradis tant désiré?...

Cette exagération amoureuse fut entendue des princesses, qui ne se purent tenir de rire, car Gricilerie essayait précisément d'ouvrir la porte dans ce moment-là, et sans pouvoir y parvenir.

— Patience et espérance! dit-elle. Qui attend plus qu'il ne veut s'ennuie plus qu'il ne doit!...

Comme elle s'efforçait inutilement de faire ouverture, Onolorie, mécontente de n'avoir pas ce qu'elle désirait, lui dit quasi en colère :

— Si vous aviez autant que moi bon désir de loger ces pauvres étrangers qui sont là derrière à se morfondre, votre foi et votre amour suffiraient pour crocheter serrure et cadenas!...

Elle avait à peine proféré ce mot, que la porte s'ouvrit.

Lors se présentèrent les deux amoureux chevaliers qui, pour faire mieux leur appointement, s'écartèrent l'un de l'autre. Et, chacun tenant sa mie enlacée, ils entrèrent tous quatre sous les vertes feuilles, où ils s'amusèrent peut-être à enfiler des perles. Toutefois, si vous en pensez autrement, je m'en rapporte à ce qu'il en est.

Tant il y a que, heureux de se retrouver après tant de jours, et surtout tant de nuits perdues dans l'attente, ils s'entr'accolèrent tendrement et se distribuèrent sans les compter des milliers de savoureux baisers.

Périon, amoureusement étendu dans le giron de Gricilerie, commença à lui raconter, ainsi qu'à sa sœur, tout le déplaisir qu'ils avaient souffert durant leur absence, Lisvart et lui.

Les deux princesses, à leur tour, les assurèrent que cent et cent fois le jour elles étaient tombées au pouvoir de mort, pensant les avoir perdus.

— Mais, disait Onolorie, une espérance nous soutenait toujours, et c'est cette espérance qui a réservé notre vie pour votre bien et contentement à tous deux... Nous étions dépareillées et incomplètes ; mais, maintenant que vous voilà, nous sommes comme des parties séparées et à présent rejointes et soudées mieux qu'elles ne le furent jamais...

Assez d'autres paroles, de la même couleur que les précédentes, leur vinrent en la bouche et se mêlèrent à leurs mutuels baisers.

Toutefois, les deux princesses jugèrent prudent de se taire sur les deux enfants qu'elles avaient eus, les considérant comme perdus.

L'aube du jour se montra, et ils se retirèrent à regret, en se promettant de se revoir tous quatre au même lieu la nuit suivante. Pour la sûreté de quoi les deux chevaliers cueillirent chacun un gracieux baiser sur les lèvres de sa chacune; puis ils sortirent et s'en allèrent coucher en leur logis.

Pendant qu'ils dorment et qu'ils font des rêves d'amour, retournons au soudan de Babylone, qui faisait les mêmes rêves qu'eux, mais avec un plaisir moindre.

## CHAPITRE XXVI

Comment Zaïr, soudan de Babylone, envoya demander un sauf-conduit à l'empereur de Trébisonde, qui le lui accorda.

Zaïr, soudan de Babylone, se tenant avec sa puissante flotte devant la fameuse cité de Trébisonde, fit mettre secrètement des espions à terre pour savoir ce que pensaient et faisaient les gens de ce pays. Lesquels espions, au bout de quelques jours, s'en revinrent et rapportèrent au soudan que tout le pays était en armes, et que l'empereur de Trébisonde était de retour avec les meilleurs chevaliers du monde.

Zaïr fut assez contrarié de ces nouvelles. Toutefois, il dissimula prudemment le déplaisir qu'il en ressentait, et il manda aussitôt les principaux de son armée, ainsi que sa sœur Abra, pour savoir ce qu'il y avait à faire.

Après que chacun eut dit son opinion, Abra, seule, fut d'avis que, sous ombre de paix et de renouvellement d'amitié, on envoyât d'honorables ambassadeurs à l'empereur de Trébisonde pour lui expliquer comment la présence de la flotte de Zaïr devant sa cité était le fait d'un hasard, non de sa volonté ; qu'il pensait faire voile et dresser sa route vers Alexandrie, et que la Fortune l'avait jeté en Trébisonde, ce dont il louait les dieux, puisque cela lui permettait de le voir et de prendre terre, pourvu qu'il consentît à leur donner sûreté, à elle Abra, à lui Zaïr, et à quelques-uns des princes qui les accompagnaient.

Tel fut le sommaire de l'ambassade proposée par la belle Abra.

De cette façon, si l'empereur obtempérait à son désir et se laissait prendre à ses paroles mielleuses, Zaïr espérait mener à bonne fin son entreprise, c'est-à-dire non-seulement de prendre terre avec sa sœur et quelques-uns des princes qui l'accompagnaient, mais encore de faire prendre terre au reste de son armée. Une fois en Trébisonde, la princesse Onolorie lui appartenait !...

Le prince d'Egypte et celui de Chypre, accompagnés seulement de dix chevaliers désignés pour cette ambassade, entrèrent en conséquence dans un esquifot et s'en vinrent descendre au port, le plus tranquillement du monde.

Là, ils expliquèrent l'objet de leur visite, et on les conduisit incontinent au palais, à l'entrée duquel ils rencontrèrent Lisvart, le roi de la Breigne et quelques autres, qui les précédèrent et les présentèrent à l'empereur.

Ce prince reçut fort courtoisement les envoyés du soudan, lorsqu'ils eurent suffisamment joué devant lui du plat de la langue, et, perdant même tout soupçon, il les conduisit vers l'impératrice et sa compagnie de dames.

Le prince de Chypre jugea bien Onolorie pour la première beauté du monde. Mais le prince d'Egypte n'eut de regards que pour Gradasilée, qu'il aima dès cet instant autant et plus que lui-même.

Le sauf-conduit demandé leur fut accordé. Ils s'en retournèrent avec leur troupe et leurs vaisseaux, où les conduisirent Lisvart et Périon, avec lesquels ils eurent maints bons propos. Puis ils s'embarquèrent, très contents d'eux, et allèrent rejoindre Zaïr, qui se sentait consumé d'amour pour la belle Onolorie, et qui avait peur que ses ambassadeurs n'eussent pas réussi dans leur mission.

## CHAPITRE XXVII

Des propos que Lisvart et Périon eurent au jardin avec Onolorie et Gricilerie, la veille du débarquement du soudan de Babylone.

Cette démarche du soudan de Babylone devint tout naturellement le sujet des conversations à la cour de l'empereur, et l'on se promit de le bien re-

cevoir, ainsi que sa sœur Abra, dont la beauté était tant vantée.

Pendant toute la journée, on ne sut parler d'autre chose.

Aussi, la nuit qui suivit, quand Lisvart et Périon furent retournés au verger accoutumé, et après que l'un et l'autre eurent eu de leurs amies tel déduit qu'ils voulurent, ils s'entretinrent de la nouvelle du jour.

— Madame, dit Lisvart à Onolorie, puisque le soudan nous amènera demain sa sœur, dont on fait si grand cas, je vous prie de prendre votre bon visage et d'oublier votre mélancolie habituelle, qui vous a plus pâlie que vous ne sauriez croire... Si vous voulez vous aimer un peu et vous parer comme au temps de nos premières accointances, la princesse Abra, qui prétend éclipser toutes les dames de céans, sera à son tour éclipsée par vous, comme la lune par le soleil !...

— En vérité, mon ami, répondit Onolorie, tant plus je pense à me réjouir et tant plus me vient occasion de me fâcher...

— Qu'avez-vous donc, madame, qui vous fâche à l'heure présente?...

— Ce que j'ai?...

— Oui!...

— Ah ! beau sire, ne pourriez-vous donc déguiser un peu mieux les affections que vous avez ensemble, Gradasilée et vous?...

— Quoi !... vous prétendez...

— Estimez-vous donc que vos regards réciproques ne m'en aient pas appris long, et que je n'aie su par eux ce que vous avez si bien cru me céler? A tout propos, elle vous a sur les lèvres?... En tout et partout son Lisvart est en jeu! Votre feu est si habilement couvert, que la flamme en demeure apparente, même au plus aveugle !...

— Certes, madame, mon étonnement est extrême en apprenant cela...

— Vous vous étonnez d'être découverts l'un et l'autre? La belle affaire, vraiment ! Vous ne prenez pas même la peine de vous cacher !... Pensez donc, si je dois vivre contente, vous aimant comme je vous aime, et quelles traverses souffre jour et nuit mon pauvre cœur passionné !...

— Hélas! madame, ôtez tout cela de votre entendement, je vous en supplie ! Me croyez-vous donc à ce point déloyal chevalier, et, à ce point aussi, si peu reconnaissant de la suprême béatitude que vous avez bien voulu m'octroyer ?...

Lisvart venait de faire cette chaleureuse protestation, la main étendue sur sa poitrine, comme pour prendre son cœur à témoin de la loyauté de son dire. Même, de grosses larmes lui roulèrent dans les yeux, ce qui modéra quelque peu le courroux de la princesse Onolorie.

— Mon ami, reprit-elle plus gracieusement, je vous crois bien certainement... Je vous crois !... Mais quoi ? je ressemble à l'avare, qui a tellement le cœur à son trésor, qu'il s'imagine qu'on le lui vole aussitôt qu'il a été forcé de le perdre de vue... Quand vous n'êtes plus là, vous, le plus précieux joyau de ma vie, il me semble que quelque autre femme plus belle, plus âpre d'amour, va vous accaparer et enlever à mon affection...

Lisvart appela Dieu, le ciel, la terre, les arbres, les hommes, tout enfin à témoin de la pureté de son amour pour Onolorie, si bien que l'heure de la séparation arriva comme il se réconciliait éloquemment avec elle, ce qui les contraria l'un et l'autre.

Il fallait mettre fin à ces agréables propos et se retirer, ce que fit Lisvart, et, en même temps que lui, Périon.

Ils donnèrent le bonjour à leurs mies et s'en allèrent reposer jusqu'au moment où l'on vint les réveiller et leur dire que l'empereur voulait monter à cheval et aller au-devant du soudan.

## CHAPITRE XXVIII

Comment le soudan et sa sœur Abra firent leur entrée dans la cité de Trébisonde, et comment la belle princesse païenne ressentit subitement de l'amour pour Lisvart.

Périon et Lisvart s'étant levés et accoutrés s'en allèrent vers l'empereur qu'ils rencontrèrent hors la ville, au moment où débarquaient le soudan et sa sœur, avec leur compagnie de princes et de chevaliers. Zaïr avait voulu qu'Abra l'accompagnât, parce qu'il la savait de bon conseil et pour qu'elle lui servît de truchement auprès d'Onolorie. Aussi, à cause de cela, Abra s'était-elle richement parée, si richement qu'en elle seule se pouvait comprendre la grandeur et excellence de Babylone.

Au sortir de la galère, elle monta sur une merveilleuse jument engendrée, prétendait-on, dans le mont de la Lune, où le Nil prend sa source, laquelle était d'une corpulence égale à celle d'un dromadaire, avec la tête sèche et légère d'un cerf, avec les oreilles plus grandes qu'un pavois, avec les pieds fendus ni plus ni moins que ceux d'un bouc d'Arcadie, et, avec tout cela, agile et prompte comme un singe. Quant à ses yeux, ils étincelaient plus, à l'heure de midi, que ceux d'un chat échauffé à l'heure de minuit. L'accoutrement, le harnois, le caparaçon, semblaient avoir été autrefois tissés par les dames de Chaye ; ils représentaient des dessins singuliers où voltigeaient quantité d'oiseaux de toutes sortes, grands et petits, dont la plupart perchaient sur des ceps et des grappes de raisin composés de gros diamants, de perles, de rubis et d'émeraudes.

Pour ne laisser rien derrière et montrer entièrement son excellence, la princesse Abra avait seu-

lement en sa compagnie quatre demoiselles estimées, après elle, les plus belles de tout l'Orient.

Chacune de ces demoiselles était montée sur une licorne plus blanche que le lait, et elles s'en allaient ainsi les cheveux dénoués, blondes, dorées, vermeilles et souriantes comme le soleil lorsqu'il paraît le matin sur la prairie !

Quatre princes de l'armée conduisaient les licornes, à l'aide de rênes soie bleue, ce qui était d'un effet charmant.

Zaïr marchait au milieu, entretenant sa sœur.

L'empereur de Trébisonde et ses amis s'arrêtèrent en présence de ce cortége, pour lui faire accueil.

L'embrassée fut grande de part et d'autre, et ce fut à qui montrerait le plus de courtoisie. Le vieil empereur voulait témoigner de la déférence au jeune soudan, et le jeune soudan à son tour, voulait témoigner de la déférence au vieil empereur.

Finalement, ils se mirent en route pour le palais.

Tout le long du chemin, Lisvart, qui se trouvait à gauche de la princesse Abra, l'entretenait galamment de choses et d'autres, pour mieux servir les intentions de l'empereur de Trébisonde, et faire un accueil convenable aux hôtes qui lui venaient. Il l'entretint si bien et de si bonne grâce, qu'Amour voulut être de la partie : la belle princesse païenne fut blessée au cœur, et, à partir de ce moment, elle eut appétit de ce vaillant et fier chevalier qui chevauchait à ses côtés.

Donc, heureuse d'être ainsi honorée par un personnage pour lequel elle venait de ressentir subitement tant d'estime, elle lui dit :

— Chevalier, je suis confuse d'accaparer ainsi pour moi seule, étrangère, ennemie presque, un gentilhomme aussi accompli que vous l'êtes... Certes, je m'attendais à rencontrer bien des merveilles en venant à cette cour tant renommée, mais non point celle que mes yeux voient et dévorent en ce moment... Heureuse sera celle que vous servirez, chevalier ! Sa béatitude n'aura pas de pareille !... Ah ! si vous révériez nos dieux !...

Lisvart s'inclina et répondit le plus courtoisement qu'il put à ces avances amoureuses que lui faisait la princessse Abra avec une éloquence de gestes, de regards, de soupirs, qui eussent attendri un rocher et réchauffé un marbre ; mais il fit semblant de ne les pas comprendre et de les accepter comme d'aimables propos sans conséquence. Au fond, il était très embarrassé !

Heureusement que le cortége arriva bientôt en vue du palais impérial.

Le vieil empereur s'empressa alors d'offrir la main à la princesse Abra, qu'il contraria beaucoup par cet acte de haute civilité qui l'honorait en la privant momentanément de la présence et du contact du beau chevalier de la Vraie Croix.

Quant à celui-ci, il s'était éloigné sans en avoir l'air et s'était perdu à dessein dans le cortége du soudan de Babylone.

## CHAPITRE XXIX

Comment le soudan et sa sœur Abra furent accueillis par l'impératrice et sa cour, et comment, vers la fin du repas, Zaïr se déclara le chevalier de la princesse Onolorie.

Abra et Zaïr reçurent de l'impératrice et des princesses l'accueil qu'ils avaient déjà reçu du vieil empereur et des princes de sa suite.

Si Abra était une perle de beauté, Zaïr n'était pas moins beau comme homme, et sa bonne mine, sous son costume de soudan, était aussi digne d'admiration que l'adorable visage de sa sœur. Tous les chevaliers convoitaient Abra, qui n'avait distingué et ne voulait aimer qu'un seul d'entre eux, Lisvart. Toutes les dames et toutes les demoiselles convoitaient Zaïr, qui n'avait d'yeux, d'admiration et d'amour que pour une seule femme d'entre elles, Onolorie. Lisvart ne pouvait aimer Abra ; Onolorie était la seule femme que ne pût pas aimer Zaïr. Le sort a souvent de ces malignités-là !...

Le jeune et amoureux soudan de Babylone trembla comme la feuille en reconnaissant dans la maîtresse de Lisvart l'original de l'apparition que Cupido lui avait envoyée pour se venger de ses dédains.

Il trembla, et, vingt fois dans la même minute, il changea de couleur. De pâle, son visage devint pourpre, puis pâle, puis pourpre, et ainsi de suite, à ce point qu'on le crut indisposé.

Il se remit cependant de cette émotion que personne, à l'exception d'Abra, ne pouvait justement interpréter, et qui fut mise sur le compte de quelque malaise involontaire et passager. Il se remit, et, après avoir salué le plus courtoisement du monde la belle princesse Onolorie, il ploya le genou devant elle et lui baisa la main droite avec une fervente humilité.

— Prince, lui répondit Onolorie, je suis vraiment confuse de voir un si grand seigneur que vous s'humilier ainsi que vous le faites devant une aussi indigne princesse que je suis...

— Je m'humilierai bien davantage encore devant vous et pour vous, madame, répondit Zaïr avec un accent plein de tendresse respectueuse.

Puis, se relevant, il alla saluer Gricilerie et Gradasilée.

— Ma sœur, dit-il à la belle Abra, en lui désignant Onolorie, Gricilerie et Gradasilée ; ma sœur, voilà les trois plus belles princesses du monde !

Oui! ce sont les trois déesses auxquelles le berger Pâris fut chargé de décerner la pomme de beauté, qui devint depuis une pomme de discorde... Voilà Junon, voilà Pallas, voilà Vénus...

Vénus, est-il besoin de le dire, c'était Onolorie.

— Vous vous trompez d'une aimable et flatteuse façon, prince, répondit cette dernière, et si le berger Pâris était céans, c'est à la belle et incomparable Abra, votre sœur, qu'il présenterait le prix, car c'est à elle, et non à aucune de nous, que revient la pomme fatale... Et croyez bien, madame, ajouta la mie de Lisvart, croyez bien que, cette fois, ce choix si juste n'exciterait en rien nos jalousies comme fit jadis si malheureusement le choix du fils de Priam et d'Hécube... Pallas et Junon se vengèrent, parce qu'elles étaient des déesses; nous, qui ne sommes que des femmes, nous applaudirions de tout notre cœur!...

Et, pour mieux prouver sa bonne foi et la sincérité de son éloge, la belle princesse Onolorie embrassa affectueusement la belle Abra.

— Ah! ma sœur, que vous êtes heureuse d'être ainsi baisée par les plus mignonnes lèvres qui soient! murmura le jeune soudan de Babylone, en étouffant un soupir d'envie.

Les tables étaient couvertes, le dîner était servi. On apporta aux convives l'eau nécessaire dans des aiguières d'or, et ils se lavèrent les mains dans des bassins de même métal.

Puis le repas commença.

Il fut magnifique et digne des hôtes en l'honneur desquels il se donnait. On y servit de succulentes viandes et des vins précieux, le tout avec une profusion inouïe, et, si ce n'était pas un péché de comparer le divin à l'humain, on dirait que Jupiter et les dieux avaient été moins bien traités aux noces de Pélée et de Thétis, que ne l'étaient en ce moment le soudan de Babylone et sa sœur.

Abra était assise à la droite du vieil empereur de Trébisonde, qui faisait tous ses efforts pour lui être agréable, mais sans y réussir, car la pensée de la belle païenne était uniquement occupée du beau chevalier Lisvart.

Zaïr était assis près de la princesse Onolorie, plus favorisé en cela que ne l'était sa sœur.

Un peu avant qu'on n'enlevât les tables, il dit aux chevaliers présents :

— Je me demande, ô princes excellents et chevaliers redoutables! où sont maintenant vos cœurs hautains et magnanimes, pour qu'ils ne s'émeuvent pas en face de si belles dames et qu'ils n'essayent pas de leur faire connaître la bonté et la chevalerie qui est en eux!...

Puis, levant les yeux au ciel, Zaïr ajouta :

— Ah! Vénus! en quelle part avez-vous donc caché l'ardente flamme de votre divin et amoureux embrasement, pour le tenir si éloigné et si éteint entre tant de gentilshommes que j'aperçois ici?... Ah! je ne veux pas imiter leur tiédeur!... Tout au contraire, j'entends faire service à ma dame Onolorie, ici présente, en m'offrant pour combattre seul contre tous... Demain, au point du jour, devant ce palais, je ferai dresser une tente, et, durant quinze jours, je soutiendrai contre qui voudra, avec telles armes qu'on choisira, qu'aucune autre dame ne l'égale en grâce et en beauté... Si je suis vaincu, il sera présenté en mon nom au vainqueur une coupe de mille marcs d'or, demeurant l'honneur de beauté réservé à ma dame pour être défendu par celui qui le voudra entreprendre après moi...

Cela dit, le soudan se tut, laissant en divers mécontentements les cœurs de ceux qui venaient de l'entendre, Lisvart, surtout, qui était tout disposé à lui faire comprendre la témérité de son entreprise, mais qui ne savait vraiment quel moyen employer pour cela.

L'empereur remercia Zaïr de son bon vouloir.

— Néanmoins, dit-il, je serais bien d'avis que vous vous exemptassiez de ce travail...

— C'est impossible, Sire.

Abra dit tout bas à Onolorie :

— Voyez, madame, combien mon frère a le désir de vous être agréable et de prouver à chacun combien il est vôtre!... Pour le moins, j'espère que vous lui en saurez bon gré...

Onolorie, à qui cette braverie du soudan ne plaisait que médiocrement, et qui, d'ailleurs, s'était aperçue qu'il était travaillé d'amour pour elle, Onolorie répondit à Abra :

— Vous dites vrai, madame... Et je ne sais bonnement que penser de cette vive et subite amitié...

— Mais, à cause de votre merveilleuse beauté, sans doute!...

— Ma beauté n'est pas si merveilleuse qu'on la doive ainsi signaler... et je connais en cette cour des demoiselles et des dames qu'il a eu tort de ne pas regarder avec plus d'attention, parce qu'elles en méritent beaucoup, et pour lesquelles la victoire en serait plus certaine, si le droit emporte l'honneur...

— Ce n'est pas mon avis, reprit Abra, car, toute femme que je suis, je penserais, avec si bonne querelle, vaincre non-seulement les chevaliers de l'empereur votre père, mais encore tous autres qui y voudraient contredire...

— Je le crois certainement, répliqua Onolorie, car je n'en sache aucun, si adroit aux armes, qui, en vous regardant, ne perdit non sa lance, son écu et le reste de son harnois, mais sa propre liberté, pour devenir volontairement votre esclave...

Pendant qu'elles devisaient ainsi et échangeaient entre elles des compliments et des mignardises, le bal commença. Il continua tout le jour.

Quand l'heure de se retirer fut venue, Zaïr et Abra furent conduits dans les chambres qu'on leur avait fait préparer.

Périon et Lisvart, au lieu de se coucher, attendirent impatiemment le moment fixé par leurs belles maîtresses, et quand ils furent tous quatre réunis, après leurs jeux et passe-temps accoutumés, ils voulurent savoir d'elles si elles les autorisaient à combattre contre le soudan de Babylone.

Les princesses les prièrent de s'abstenir, et, seulement, de se tenir prêts à faire ce qu'elles leur

commanderaient, après avoir vu comment ce bel entrepreneur viendrait à bout de son entreprise.

## CHAPITRE XXX

Comment le soudan de Babylone se maintint comme vainqueur durant les huit premiers jours de la joute, et d'une lettre qu'il écrivit à la princesse de Trébisonde.

Zaïr qui, pour l'amour d'Onolorie, ne reposait ni jour ni nuit, se leva de grand matin et fit dresser un riche pavillon au lieu même où Lisvart, Périon et Olorius avaient combattu précédemment le roi de la Sauvagine et ses deux frères.

A côté de ce pavillon était une belle tente de drap d'or, dans laquelle étaient toutes sortes d'armes.

Un perron, qui se trouvait vis-à-vis, soutenait un écu de sinople à un once d'or rampant, qui lacérait de ses griffes un cœur de gueules.

Peu après, le soudan vint s'asseoir sur une chaise de velours cramoisi, semé de perles. Il était entièrement armé, fors le heaume et les gantelets.

Il attendit.

Nul ne se présenta avant le dîner.

Vers les deux heures après midi, l'empereur et toutes les dames étant aux fenêtres, entra au camp un chevalier de belle taille qui vint toucher l'écu, puis se rangea à l'une des extrémités de la joute, appelant Zaïr.

Zaïr parut bientôt, monté sur un haut destrier et tenant au poing une haute et roide lance. Avant de commencer la carrière, il marcha au petit pas vers l'assaillant, auquel il dit :

— Chevalier, dites-moi, je vous prie, pour qui vous voulez combattre...

— Autre que mon cœur ne l'entendra, s'il vous plaît, répondit le chevalier.

Lors, le soudan s'en revint au point d'où il était parti et tourna bride. Puis les trompettes sonnèrent.

Le chevalier assaillant fut renversé dès la première passe, avec son cheval.

— Il me devait suffire, dit-il en se relevant, de laisser mon cœur seul juge de mon droit... Quant à autrui, il a pu juger de ma débilité, mais non de la grande beauté de ma dame...

En achevant cette parole, il ôta son heaume, et l'on reconnut en lui le prince de Damas, bon et adroit chevalier d'ordinaire, et serviteur affectionné de la belle princesse Abra.

Zaïr lui dit en le raillant :

— Par Dieu! beau cousin, l'amour vous a aveuglé pour ce coup!... Vous deviez mieux, ce me semble, connaître l'avantage de ma mie sur la vôtre!...

Le prince de Damas, honteux de sa défaite, ne répondit pas un mot. Il se retira parmi les siens, qui l'attendaient hors le camp.

Après lui, d'autres se présentèrent avec aussi peu de succès.

Quinze chevaliers ce jour-là et cent pendant sept autres jours, désarçonnés par Zaïr en moins de rien, voilà quelles furent ses prouesses.

On ne parlait plus que du soudan de Babylone, de sa vaillance et de sa bonne mine, de son sang-froid et de sa dextérité, ce qui le réjouissait fort, comme bien on pense, parce qu'il pensait à cette occasion mériter et avoir déjà acquis l'amour d'Onolorie.

Aussi ne craignit-il pas de lui écrire une lettre amoureuse et de la lui envoyer par l'une des demoiselles de sa sœur, non de sa part, mais de celle d'Abra, pour la forcer à la lire.

La messagère alla, en effet, trouver la maîtresse de Lisvart et lui remit l'ardent message de Zaïr, de la part de la princesse Abra.

Onolorie le prit sans défiance et le lut sans en soupçonner le contenu.

Mais quand elle eut compris ce que lui voulait le soudan de Babylone, qui lui racontait tout au long son rêve amoureux, et qui lui demandait la permission de se déclarer sien, elle pâlit et fut troublée.

Toutefois, dissimulant de son mieux ce qu'elle pensait de ce malheur, elle dit à la messagère :

— Ma mie, dites à votre maîtresse qu'en vous envoyant vers moi elle a fait office mal propre à si grande dame qu'elle. Et pour ne pas publier la présomption du personnage qui m'a écrit, je ne veux pas répondre autrement à sa lettre.

## CHAPITRE XXXI

Comment la princesse Abra, connaissant la réponse de la princesse Onolorie au message de son frère Zaïr, alla la trouver pour essayer de l'attendrir.

La messagère du soudan de Babylone retourna vers Abra, à laquelle elle déclara ce que lui avait répondu la princesse Onolorie.

Au premier abord, Abra reçut quelque honte de cette réponse qui ruinait les plans amoureux de son frère. Toutefois, comme elle comprenait quelle douleur serait la sienne quand il apprendrait cet insuccès, elle résolut de tenter une démarche personnelle et décisive.

Donc, elle s'en alla à la hâte vers la belle inhumaine qu'elle trouva toute pensive, appuyée à une fenêtre.

Onolorie était toujours sous l'impression de la lettre qu'elle avait reçue un peu auparavant.

— Madame, dit Abra avec douceur en s'approchant d'elle.

Onolorie tressaillit.

— Je vous ai dérangée dans vos tendres pensements, peut-être? continua la sœur de Zaïr.

— Non, madame, répondit Onolorie, je ne songeais à rien de tendre...

— Seriez-vous insensible comme les statues?

— Oui et non, madame...

— Comment, madame, avec tant de beauté, de sagesse et de prudence, pouvez-vous être si rigoureuse et si dédaigneuse?...

— Je ne vois pas bien, madame, en quoi je mérite le reproche que vous m'adressez en ce moment...

— Vous le savez fort bien, au contraire, car il est impossible que vous ne soyez pas encore sous le coup de l'impression que vous a faite la lettre de mon frère le soudan de Babylone...

— Mais, madame...

— Oui, vous avez fait peu de cas de la lettre qu'il vous a écrite et des témoignages de passion qu'il vous y a exprimés... Est-il possible qu'on soit condamné à souffrir quand on aime aussi parfaitement que lui!...

— Madame...

— Je vous en prie, usez de moins de cruauté envers lui, laissez-vous attendrir par la sincérité de son amour!... Si vous le repoussez, vous serez responsable de sa mort, car il mourra, et vitement, je vous assure... Et, en le perdant, vous perdrez le plus fidèle, le plus dévoué de vos serviteurs, et moi le plus tendre et le plus aimable des frères... Si, dans tout ceci, quelqu'un mérite châtiment, ce n'est pas lui, mais moi... Lui, il n'a jamais pensé qu'à vous obéir et à vous complaire... Moi, j'ai songé à trouver remède à sa passion démesurée, et j'ai envoyé vers vous une de mes femmes qui vous a donné quelque mécontentement par son message, ainsi qu'elle m'a rapporté.

Abra aurait encore parlé de la sorte pendant longtemps. Mais la princesse Onolorie l'arrêta dans le beau milieu de sa harangue, et lui dit avec un assez mauvais visage :

— Il me semble, madame, qu'il vous devait bien suffire de ce que vous aviez déjà fait, sans me donner encore nouvelle recharge... Tellement que si j'ai eu occasion de quelque ennui contre votre frère pour s'être trop oublié à mon endroit, maintenant que vous le croyez excuser, vous l'accusez davantage... Vous oubliez sans doute aussi vous-même que je suis la fille d'un grand empereur, et, qu'extraite d'un tel sang, j'aimerais mieux n'avoir jamais été, que de fouler en rien la moindre part de mon honneur!... Par ainsi, assurez, je vous prie, celui qui vous a fait parler un tel langage, que s'il continue sa folle poursuite, et vous votre importunité, j'en avertirai qui de droit!...

Et, tournant dédaigneusement la tête, Onolorie laissa Abra seule à la fenêtre.

Mais Abra ne fit pas là un long séjour. Elle reprit, mécontente, le chemin de son logis, en se demandant comment elle pourrait déguiser à son frère la cruelle réponse de la princesse de Trébisonde, et comment elle pourrait faire pour l'empêcher de tomber en un mortel désespoir.

## CHAPITRE XXXII

Comment Zirfée, reine d'Argènes, arriva à la cour de l'empereur de Trébisonde, et de ce qui passa entre elle et Urgande-la-Déconnue.

Abra retourna vers son frère. Mais, ne se sentant pas le courage de lui déclarer la vérité, elle lui donna au contraire les espérances les plus déraisonnables, et, pour mieux l'y faire croire, elle lui présenta une bague en le priant de la conserver de la part de sa mie, la princesse Onolorie.

Si Zaïr fut heureux, il ne faut pas le demander. Aussi, ne voulant pas perdre de temps pour jouir de son bonheur, il s'empressa de venir au logis de l'empereur, comptant bien y rencontrer la princesse Onolorie.

Elle y était en effet, mais, ce soir-là, il ne put lui parler que du regard, avec lequel il la sollicita le plus éloquemment qu'il put, sans que, bien entendu, la maîtresse de Lisvart y comprît quelque chose, surtout après ce qui s'était passé.

Pendant qu'il travaillait si vainement à faire partager sa joie amoureuse à celle qui n'y voulait être pour rien, sa sœur Abra, aussi enflambée d'amour que lui, ne savait quelle contenance tenir devant Lisvart, auquel elle brûlait de déclarer bouche à bouche sa passion.

D'un autre côté, Zaharan, prince d'Egypte, s'était enamouré de la belle Gradasilée, ce qui faisait trois personnages dont Cupido se gaudissait comme à plaisir.

Les choses en étaient là, lorsque parut en la salle une dame vêtue de noir, portant couronne de reine.

Elle était accompagnée de deux chevaliers armés de toutes pièces, hors la tête, et tous deux si vieux et si chenus, que leurs cheveux et leur barbe fleurie blanche les couvraient jusqu'à la ceinture.

Cette reine s'avança majestueusement vers l'empereur de Trébisonde, qui la regardait curieusement, et lui dit :

— Sire, ne pourriez-vous me renseigner sur un point de la première importance pour moi?...

— Quel est-il, madame? demanda courtoisement le vieux prince.

— C'est, reprit la reine, de me dire si Lisvart de Grèce est dans votre cour...

Lisvart, s'entendant ainsi nommer, s'avança vers celle qui parlait, et lui répondit :

— Vous demandez Lisvart de Grèce?

— Oui.

— C'est moi, madame.

— Vous?...

— Moi.

— Si beau, si jeune et déjà si célèbre! s'écria la reine. Ah! je ne vous connaissais pas, mais en voyant votre beauté, qui témoigne assez qui vous êtes, je vous reconnais à présent. Vous êtes bien, en effet, Lisvart de Grèce!

Lisvart s'inclina en signe de remercîment.

La reine reprit :

— Puisque Dieu vous a fait si excellent en bonté, en beauté, en vaillance, en tout, ça été sans doute pour vous permettre d'être le secoureur de tous ceux et de toutes celles qui auraient besoin d'être secourus...

— Je suis tout prêt à faire service à qui souffre, à qui a besoin d'aide et de protection. C'est mon devoir d'homme et de chevalier, et ce que je fais, tous les chevaliers le font.

— Cela est d'un bon augure pour la demande que je veux vous adresser, chevalier, devant cette honorable assemblée.

— Madame, comme je pense que vous ne me pouvez requérir que de choses justes, je me mets présentement à votre disposition.

— Je n'en attendais pas moins de vous, chevalier... Mais, avant que je ne vous explique avec plus de détails ma requête, laissez-moi vous prier de m'octroyer un don...

— Un don ?...

— Oui. Vous est-il donc impossible d'en octoyer ?

— Volontiers, madame; demandez.

— Eh bien! donnez-moi, seigneur chevalier, cette épée que vous avez au côté...

Lisvart tressaillit, comprenant qu'il s'était témérairement engagé, car cette chose qu'on lui demandait était précisément la seule qu'il lui coutât d'accorder. Il eût préféré donner la moitié de ses héritages de l'avenir plutôt que de donner son épée. Mais il avait promis, et sa parole était sacrée.

Déceignant donc son épée, il la remit gracieusement à la reine inconnue, en lui disant :

— Voulez-vous encore autre chose, madame?

La reine ne lui répondit rien. Elle prit l'épée avec empressement, et, allant en donner trois coups du plat aux deux vieux chevaliers qui l'avaient accompagnée, elle leur dit :

— Allez maintenant, et faites ce que je vous ai commandé!...

Toute cette scène tenait l'assemblée émue et frémissante de curiosité. On ne savait pas pourquoi l'apparition de cette reine, pourquoi cette requête à Lisvart, pourquoi ces coups de plat d'épée aux deux vieux chevaliers.

Hélas! on le sut bientôt!...

Bientôt, en effet, les deux vieillards saisirent Urgande, qui était en train de deviser avec l'impératrice, lui arrachèrent ses accoutrements de tête et la traînèrent par les cheveux hors de la salle, sur les degrés du perron.

La pauvre vieille criait si piteusement, que c'était vraiment un spectacle navrant que celui qu'elle offrait là à toute la cour terrifiée. Chacun avait douleur de la voir en cet état, et chacun eût voulu lui porter secours, mais c'était impossible, attendu que tout le monde était victime d'un enchantement, et que cette assemblée de dames et de chevaliers ressemblait à une assemblée de statues de pierre.

Les ténèbres se firent. Quand elles se furent dissipées, on n'aperçut plus là ni Urgande, ni la reine inconnue, ni les deux vieux chevaliers. Ils avaient tous quatre disparu sous la forme d'une vapeur opaque qui s'arrêta devant le palais, au lieu où le soudan de Babylone faisait depuis huit jours des joutes. La pauvre Urgande fut laissée là, environnée de flammes d'une chaleur si intense qu'on ne pouvait approcher à dix pas ; elle y demeura tout le reste de la journée.

Le lendemain, au soleil levant, on aperçut quatre piliers de jaspe autour de cette fournaise ; au milieu, sur une chaise embrasée, était assise Urgande-la-Déconnue, ayant l'épée de Lisvart à travers le corps, et se plaignant lamentablement.

Cela causa de plus en plus chagrin à tout le monde, surtout à Lisvart et à Périon, qui n'y pouvaient rien, pas plus qu'autre personne au monde, parce que c'était la vengeance de l'enchanteresse Zirfée, reine d'Argènes, contre l'enchanteresse Urgande, protectrice de Lisvart et d'Onolorie!...

## CHAPITRE XXXIII

Comment, à la suite de la vengeance de Zirfée sur Urgande, arriva le bon chevalier Birmates, qui combattit contre le soudan de Babylone.

On le comprend de reste : cette aventure jeta une grande perturbation à la cour de l'empereur de Trébisonde, où Urgande était aimée, estimée et vénérée.

Les joutes du soudan de Babylone, qui étaient des fêtes pour la cour, furent différées et ajournées comme faisant trop contraste avec le chagrin général.

Quelques jours après, c'est-à-dire le quinzième jour de la joute entreprise par Zaïr contre tout venant, en l'honneur de la princesse de Trébisonde, arriva à la cour le bon chevalier Birmates, portant avec lui l'image de la belle Onorie, princesse d'Apollonie.

L'empereur et ses amis étaient précisément à table.

— Je défie et provoque au combat, dit-il à voix haute, tous les chevaliers qui voudront prétendre que ma dame n'est pas la plus parfaite, la plus belle, la plus sage, la meilleure! J'espère le prouver par armes, à la condition, pour celui qui voudra en faire l'essai, que, s'il aime fille d'empereur

ou de roi, il sera contraint de la porter en peinture, comme je fais de la princesse d'Apollonie, afin que, si je suis vainqueur, je puisse mettre son portrait avec les autres déjà conquis. Maintenant donc, Sire, que vous avez entendu ma volonté, s'il y a quelqu'un de vos chevaliers qui veuille fournir aux conditions récitées devant votre majesté, il me trouvera demain hors de ce palais, prêt à le recevoir.

Cela dit, Birmates prit congé et remonta à cheval.

Comme il passait devant l'endroit où Zaïr était campé, il demanda pourquoi le soudan était là. Quand on lui eut répondu, il bailla le portrait de sa dame à un de ses écuyers et marcha droit au soudan, auquel il dit :

— Chevalier, je sais pourquoi vous êtes là... Je vais vous dire pourquoi je suis ici... J'aime madame Onorie, princesse d'Appollonie, dont vous devez avoir entendu parler... Je dis et maintiens qu'elle n'a pas sa pareille au monde, et que toutes les autres doivent lui céder la palme de beauté. Convenez-en donc vous-même avec tous ceux que j'ai déjà vaincus, autrement il vous en arriverait mal!...

— Par tous nos dieux, chevalier, répondit le soudan, je n'eusse jamais pensé que vous fussiez à ce point abusé sur la beauté de votre mie et sur ma valeur!... Je serais indigne du rang que j'occupe, si je ne savais soutenir ce que tout le monde ensemble ne me saurait nier, et châtier les braveries du même goût que la vôtre...

— Tant mieux! dit Birmates, nous allons donc combattre!...

— La fin m'en sera aussi agréable que le commencement, répondit Zaïr.

Lors, ils s'éloignèrent l'un de l'autre d'une bonne carrière, et, au même instant, l'empereur et les dames se mirent aux fenêtres, la nouvelle de ce combat leur étant parvenue.

Les trompettes sonnèrent, et les deux adversaires volèrent l'un contre l'autre.

Dès la première atteinte, Zaïr fut renversé de cheval. Mais se relevant aussitôt, l'épée à la main, et, se couvrant de son écu, il cria à Birmates :

— Chavalier, puisque par la faute de ma monture je suis à terre, imitez-moi, ou sinon je tuerai la vôtre pour égaliser les chances entre nous.

— Par Dieu! répondit Birmates, quelle mauvaise opinion avez-vous donc de moi, pour supposer que je voudrais profiter d'un avantage quelconque sur vous?... Je vais mettre pied à terre.

Birmates descendit en effet de cheval, et, incontinent, commença entre lui et Zaïr un combat tellement âpre, que tous les assistants en étaient émerveillés.

Ce combat dura quatre heures. On ne savait vraiment pas lequel allait être favorisé par la Fortune, lorsque Zaïr, quelque peu blessé et gêné par la grande chaleur qu'il faisait, se retira de côté pour souffler.

— Ah! ah! lui cria Birmates. Nous ne faisons encore que commencer et déjà vous cherchez le repos?... La beauté de votre mie ne vous soutient guère!... Non, non; il faut que l'un de nous deux tombe auparavant; puis après, nous nous reposerons!...

Le soudan, dépité de ces paroles, répondit à son fougueux adversaire :

— Je pensais te faire courtoisie et plaisir, chevalier... Mais puisqu'il en est ainsi, je te promets que ni toi ni moi ne jouirons de cette liberté, avant que le nom de vainqueur ne soit donné à l'un de nous deux...

Et, sans plus longue harangue, leur chamaillis recommença de plus beau.

Zaïr, tout en ne montrant aucun signe de couardise ou de défaillance de cœur, se sentait affaiblir de minute en minute par la perte de son sang, tandis qu'au contraire le bon chevalier Birmates se sentait et se montrait de minute en minute plus léger, plus dispos, plus énergique, évitant soigneusement les coups de son adversaire en lui en portant de très vifs.

## CHAPITRE XXXIV

Comment la princesse Abra, voyant le danger que courait son frère Zaïr, intervint pour faire cesser le combat.

Tout le monde voyait cela comme Abra, et si Périon et Lisvart se réjouissaient intérieurement du mal qui allait arriver au soudan, qu'ils haïssaient, Lisvart surtout, elle s'en affligeait profondément. Triste jusqu'au fond de l'âme, elle ne savait quelle contenance tenir, estimant l'honneur perdu de son frère plus cruel pour elle que la perte de sa propre vie.

Dans cette angoisse, elle se retourna vers l'empereur de Trébisonde, aux côtés duquel elle se trouvait.

— Sire, lui dit-elle d'une voix émue, si c'était votre bon plaisir, j'irais volontiers prier ces deux chevaliers de laisser là leur mêlée pour l'amour de moi...

Le vieil empereur, qui était fâché de voir son hôte le soudan ainsi malmené, répondit à la belle princesse païenne :

— Madame, ce que vous faites là est bien, et je vous remercie d'y avoir songé... Allez donc, et que ce combat navrant cesse aussitôt...

Cette autorisation étant donnée, Abra sortit, accompagnée de Lisvart et de Périon, et s'en alla

jusqu'au milieu du camp, dont le sol était rouge de sang.

— Chevaliers, cria-t-elle, arrêtez-vous ! je voudrais vous parler...

Les épées, dociles à cette voix de femme, s'arrêtèrent frémissantes.

Lors, elle leur dit :

— Chevaliers, s'il y a en vous autant de courtoisie que de force éprouvée et de magnanimité de courage, je vous prie de cesser ce combat, en faveur de moi. Car il n'a pas été entrepris par inimitié, et ce que vous avez fait tous deux est bien suffisant pour vous honorer d'une égale façon...

Birmates, en entendant cette prière sortir d'une si jolie bouche, et en voyant que Zaïr ne sonnait mot, répondit :

— Madame, je désirerais beaucoup, vraiment, qu'il vous plût de m'employer à chose plus grande que celle-ci... Votre mérite et votre beauté sont tels, qu'il y a honneur et plaisir à vous obéir en tout et pour tout... A plus forte raison, donc, n'éprouverez-vous pas de refus de ma part, en une chose qui est encore moins à mon avantage qu'à celui de ce chevalier, que j'ai trouvé rude et bon combattant... Par ainsi, faites donc, madame, qu'il vous en accorde autant que moi...

— Les dieux me permettent de vous récompenser de ceci quelque jour !... murmura la belle païenne, heureuse de ce résultat.

— Je suis déjà récompensé, madame, et au delà de mon humble mérite, répliqua courtoisement le bon chevalier Birmates, que son amour pour la princesse d'Apollonie n'empêchait pas d'admirer les autres princesses.

— Quant à la volonté de votre adversaire, reprit Abra, elle n'est point autre à ce sujet que la mienne... Il fera entièrement ce dont je le supplierai.

— Eh bien ! madame, répondit Birmates, je suis vôtre et à votre entier commandement.

Cette gracieuseté du bon chevalier Birmates fut très approuvée de l'assemblée, et on lui en sut un gré infini.

Zaïr ne fut pas le dernier à lui en être reconnaissant, mais en dedans de lui, non en dehors, car cela le sortait merveilleusement à son honneur du danger où il venait de se trouver.

Lors, les tambourins et les trompettes sonnèrent, et Zaïr rentra dans son pavillon, où arrivèrent les chirurgiens pour visiter ses plaies, dont aucune n'était mortelle.

## CHAPITRE XXXV

Comment, après le combat, le soudan de Babylone envoya à la princesse de Trébisonde une couronne et un vase d'or, qu'elle fut forcée d'accepter.



Il était tard. L'empereur alla se mettre à table pour souper, ainsi que sa compagnie.

A l'issue de ce repas, entrèrent en la salle dix demoiselles ayant une torche ardente au poing.

Derrière elles marchait le prince d'Egypte, portant une couronne enrichie de tant de pierreries, que la valeur en était inestimable.

A côté de lui, une dame belle et bien parée tenait un vase d'or émaillé et divinement ouvré.

Lors, s'avançant respectueusement vers la princesse Onolorie, le prince d'Egypte mit les deux genoux en terre devant elle et lui dit :

— Très excellente et très vertueuse princesse, Zaïr, soudan de Babylone, mon souverain seigneur, vous envoie cette couronne qu'il vous supplie de recevoir en souvenance de celle qu'il a conquise sous votre faveur et avec la gloire que vous savez... Il vous fait également don de ce vase, estimé mille marcs d'or, lequel devait être le prix de celui qui serait vainqueur... Or, la victoire lui est demeurée, comme chacun sait, sans qu'il ait pu être vaincu par autre que par votre divin regard, ainsi que font et feront tous ceux qui vous verront... C'est pourquoi vous sont justement dus cette couronne et ce vase qu'il vous prie d'agréer d'aussi bon cœur qu'il vous les offre...

Cette harangue ne plut guère à la princesse de Trébisonde, et encore moins à Lisvart, qui haïssait, non sans cause, le jeune soudan de Babylone. Toutefois, en fille bien avisée, Onolorie dissimula l'ennui qu'elle ressentait de ces présents, et elle répondit au prince d'Egypte :

— Seigneur, je remercie bien humblement le soudan de l'honneur qu'il me fait. La couronne mérite bien de demeurer en la cour de l'empereur mon père, comme souvenir du grand prince qui me l'envoie... Quant au vase, il serait dû plus justement, sauf meilleur avis, à l'infante sa sœur, selon la cause pour laquelle il m'en fait présent... Toutefois, je ne le refuserai pas, de peur qu'il n'attribuât mon refus à mal et qu'il ne m'estimât mal apprise et peu courtoise...

Le prince d'Egypte s'en retourna avec cette ré-

ponse vers le soudan de Babylone, et, comme il était temps de dormir, chacun se retira.

Mais, venue l'heure où Périon et Lisvart avaient coutume de se trouver au verger avec leurs amies, ils s'y rendirent le plus secrètement qu'ils purent.

Après quelques menus propos et agréables bagatelles, les princesses demandèrent à leurs amants un don qui leur fut accordé sans difficulté, comme bien on pense, à savoir de ne pas combattre contre Birmates, pour ne pas les compromettre.

Les deux chevaliers se retirèrent.

Le lendemain, et les jours suivants, Birmates ent à combattre, au nom de sa dame, plusieurs gentilshommes qui furent tous vaincus : le prince de Chypre, Zaharan, le prince d'Alexandrie, et maints autres, dont notre histoire se tait, parce qu'elle concerne surtout Amadis de Grèce et non Birmates.

Ce dernier, ayant séjourné trois semaines en la cour de l'empereur de Trébisonde, délogea sans autrement se faire connaître. Que Dieu le conduise! et retournons à nos erres.

## CHAPITRE XXXVI

Comment la princesse Abra, n'y tenant plus, déclara à Lisvart l'amour qu'elle ressentait pour lui, et de quelle façon le chevalier de la Vraie Croix accueillit cet agréable aveu.

Durant un mois et plus, le soudan de Babylone ne put sortir de sa chambre, à cause des plaies qu'il avait reçues en son combat avec le bon chevalier Birmates.

Un mois, pendant lequel il se trouva tout naturellement privé du suprême bonheur de voir la belle princesse de Trébisonde, l'unique objet de ses pensées, l'unique aliment de son cœur, l'unique préoccupation de sa vie!

Aussi, sans le réconfort que lui prodigua la princesse Abra, Zaïr serait mort à la peine.

Abra, à son tour, aussi possédée d'amour pour Lisvart, que l'était son frère pour Onolorie, Abra se laissa consumer petit à petit par cette flamme irrésistible qui embrasait son cœur. A ce point que, perdant toute honte, toute pudicité, toute vergogne, qui accompagnent d'ordinaire les dames et les demoiselles chastes et bien nées, elle résolut, quoi qu'il dût advenir, de ne plus cacher sa passion à celui qui en était l'objet.

Ce qui l'enhardit à cette grave démarche, ce fut d'abord la violence, l'irrésistibilité de son amour, qui ne lui laissait ni repos ni trêve, et ensuite, la confiance qu'elle avait dans les merveilleuses séductions de sa beauté. Quel homme oserait résister à une princesse jeune, adorable, et amoureuse?... Aucun.

Le projet aussitôt conçu, aussitôt exécuté.

Lisvart était venu, un matin, s'informer de la santé du soudan. Abra l'envoya prier de passer dans la chambre où elle était.

Quoique cette visite lui coûtât à faire, Lisvart ne voulut point être discourtois envers la sœur du soudan : il se rendit à son commandement.

Quand il entra, il l'aperçut assise sur un carreau de velours vert. Elle s'était parée, à son intention, d'un vêtement de satin blanc qui faisait ressortir à merveille les avantages de sa taille et de son buste, dont la saillie était d'un très provoquant effet. Ses cheveux, plus blonds que les blés, étaient couronnés habilement de fleurs naturelles qui rehaussaient encore la beauté de son visage, comme fait un beau cadre d'un beau tableau. Ainsi vêtue, dans l'attitude la mieux étudiée pour que Lisvart, en entrant, pût plonger son regard dans les plis entr'ouverts de sa guimpe, Abra eût été prise pour une seconde Vénus.

Malgré lui, Lisvart fut ému par le rayonnement de cette beauté, et il fut forcé de convenir en lui-même qu'après Onolorie il n'y avait pas de femme plus agréable et plus appétissante.

Quand il se fut suffisamment approché d'elle, Abra se leva, alla vers lui, honteuse et rougissante, et le pria de s'asseoir.

Puis, tout d'un coup, sans aucune transition, car la pauvre chère pucelle n'y pouvait plus tenir, elle lui dit avec un roucoulement de tourterelle :

— Cher seigneur et ami, je vous prie d'excuser la violence de mon amour. Ayez plus de pitié de moi, pauvrette consumée de flamme ardente, que je n'ai de honte et de pudicité... soyez-moi miséricordieux, sauvez ma vie, ô mon cher seigneur!... Si, par malheur, une autre m'avait déjà prévenue dans la demande que je vous adresse présentement, retirez-lui ce que vous lui avez laissé prendre, pour me le donner à moi qui vous aime plus que ma propre âme... Vous hésitez... Si vous différez de répondre par votre amour au mien, par votre bouche à la mienne, soyez assuré que votre esclave Abra ne tardera pas à mourir, ne pouvant vivre sans vous posséder et sans être possédée de vous!...

Et, tout en disant ces mots, la pauvre princesse pleurait de grosses larmes.

Lisvart était perplexe au possible, et ne savait bonnement que répondre. Si, d'un côté, le doux parler de cette belle amoureuse l'apitoyait et l'amenait à lui obéir, d'un autre côté, l'amour immense qu'il avait pour la princesse Onolorie empêchait qu'il succombât à cette enivrante séduction.

Cependant la princesse Abra attendait une réponse, et ses yeux, fixés sur le visage du chevalier, disaient éloquemment de quelle importance était pour elle l'arrêt qu'il allait prononcer.

Il se décida enfin :

— Madame, lui dit-il, nul plus que moi n'est

heureux d'avoir provoqué de si agréables paroles, et il n'est aucun chevalier qui, à ma place, ne se sentirait grandi par une telle manifestation d'amitié émanée de si haute princesse...

— Eh ! bien, alors... demanda Abra, haletante.

— Seulement...

— Ah ! il y a un seulement !... murmura la sœur du soudan avec tristesse, presque avec amertume.

— Comprenez-moi bien, je vous en prie, madame... Une amitié comme celle que vous daignez m'offrir mérite qu'on y réponde avec loyauté... Or...

— Or ?...

— Je suis chrétien, et vous êtes d'une religion différente... nos deux cœurs ne peuvent avoir de lien indissoluble possible qu'à la condition d'avoir la même foi... unis ici-bas, il faut encore que nous puissions l'être ailleurs, c'est-à-dire par-delà le tombeau...

La princesse Abra resta un instant comme désarçonnée par l'imprévu de cette objection.

— Et si j'étais chrétienne ? murmura-t-elle d'une voix faible.

— Si vous étiez chrétienne ?...

— Oui...

— Eh bien ! alors, madame, il n'existerait plus aucun obstacle à nos projets d'union...

— Aucun ?...

— Aucun.

Abra resta toute pensive, la tête penchée, les yeux clos.

Lisvart crut le moment favorable pour prendre congé d'elle. Il partit, et s'en alla tout droit vers Périon, à qui il raconta tout ce qui venait de se passer entre lui et la princesse, sœur du soudan de Babylone.

## CHAPITRE XXXVII

Comment la princesse Abra, jalouse de la princesse de Trébisonde, donna conseil à son frère Zaïr de la demander en mariage à l'empereur.

Le lendemain et les jours suivants, Abra essaya d'avoir de nouvelles entrevues et de nouveaux entretiens avec le beau chevalier Lisvart, qui évita le plus soigneusement qu'il put, et sous les meilleurs prétextes, de se rendre à ses invitations réitérées.

Cette réserve irrita d'autant les désirs de cette malheureuse princesse, qui se consumait dans le vide. Son martyre s'aggravait chaque jour, à chaque heure, d'un tourment nouveau. Elle devinait que l'obstacle sérieux à son bonheur devait venir de l'amitié que le chevalier de ses rêves avait pour une autre femme.

Mais quelle femme cela pouvait-il être ?...

A force de chercher, on trouve, surtout lorsqu'on est femme et jalouse.

Abra trouva.

Il n'y avait, dans toute la cour du vieil empereur de Trébisonde qu'une seule princesse dont la beauté valût la sienne, et cette princesse, c'était Onolorie.

Sans rien savoir de l'union secrète qui existait entre elle et Lisvart, elle comprit que ce devait être la seule qu'il pouvait lui préférer, et, dès ce moment, pour en avoir le cœur net, elle conçut un projet.

Elle se rendit chez son frère, qui, de son côté, avait l'âme aussi affolée qu'elle l'avait elle-même du sien.

— Mon frère, lui dit-elle de but en blanc, vous aimez toujours la princesse Onolorie ?

— Si je l'aime toujours ! s'écria Zaïr en bondissant. Mais je l'aime aujourd'hui plus qu'hier, si c'est possible, et je l'aimerai demain plus encore qu'aujourd'hui...

— Qu'espérez-vous d'elle ?...

— Ce qu'on espère de la dame qu'on aime.

— Mais vous oubliez que la princesse Onolorie est une sage et vertueuse princesse, et que, pour arriver jusqu'à la possession tant enviée des trésors de beauté que la nature a mis en elle, il faut être son mari...

— Son mari ?...

— Oui. Vous n'y aviez pas songé, je gage.

— Non. Et vous-même, lors de notre départ de Babylone, vous n'y aviez pas songé non plus, ma chère sœur, puisque vous me parliez d'enlèvement...

— Sans doute, mais mon séjour prolongé céans a modifié mes idées et déconcerté mes plans... L'enlèvement d'Onolorie ne serait pas aujourd'hui une chose tant aisée... L'empereur de Trébisonde est puissant, et quoique votre armée soit là pour appuyer vos prétentions, son armée à lui pourrait vous contrarier...

— Mais je ne vois pas d'autre moyen, ma chère sœur.

— Vous ne voyez pas, parce que vous regardez mal, mon cher frère... Il y a un autre moyen...

— Ah !... Et lequel ? dites-le-moi vitement.

— Je vous le dirai d'autant plus vite, que tout retard pourrait vous être funeste... attendu que j'ai surpris hier, dans un groupe de dames de l'impératrice, une conversation qui me fait penser que l'empereur a l'intention de marier bientôt la princesse sa fille...

— La marier ?... Et avec qui ?...

— Je ne sais pas encore... Mais il en est question sous le manteau...

— Onolorie mariée à un autre ! Cela ne sera pas, cela ne peut pas être !...

— Soyez cet autre, vous-même...

— L'épouser?...

— Quel inconvénient y voyez-vous! Elle est jeune, belle, bien apparentée, et vous l'aimez! Cela suffit.

— Eh bien! vous avez raison, ma sœur... Dès demain, je demanderai à l'empereur de Trébisonde la main de la princesse Onolorie sa fille...

— Il vous la refusera, répondit froidement Abra.

Pour la seconde fois, le soudan de Babylone bondit.

— Il me la refusera!

— Il vous la refusera.

— Et pourquoi cela?...

— Parce que.

— Mais encore?...

— Parce que vous êtes païen et qu'il est d'une religion différente, d'une religion ennemie...

— C'est vrai, je n'y avais pas réfléchi! murmura Zaïr, accablé.

— Eh! pourquoi ne vous feriez-vous pas chrétien, après tout? dit Abra.

— Chrétien, moi?...

— Onolorie en vaut bien la peine, à ce qu'il me semble...

— Ah! ma sœur... ma sœur... que me proposez-vous là?

— Rien que de fort simple, mon cher frère. Vous vous êtes enamouré de la princesse de Trébisonde, et vous la voulez posséder, corps et âme... Or, comme à cela il n'y a qu'un moyen, il faut l'employer...

— Mais que diront nos dieux?...

— Nos dieux ne diront rien... Ils riront, au contraire...

— Ils riront?...

— Oui... Ecoutez, mon frère...Vous vous sentez mieux, n'est-ce pas, maintenant? Vos plaies sont cicatrisées, vos blessures fermées, vous pouvez marcher?...

— Oui.

— Eh bien!... Demain, vous vous lèverez, vous irez, dans le meilleur équipage, dîner avec l'empereur de Trébisonde, et, vers la fin du repas, vous lui déclarerez solennellement que vous et vos principaux compagnons, vous voulez entrer dans la foi de leur Christ et recevoir le baptême...

— Recevoir le baptême!...

Oui... Laissez-moi achever... il s'agit de votre bonheur...

— Dites, dites, ma chère sœur!...

— Vous ajouterez seulement que vous désirez qu'on vous octroie un don...

— Et ce don?...

— Ce sera la main de la princesse de Trébisonde .. Une fois que vous l'aurez, vous prendrez congé de son père et de sa mère, et vous reviendrez à Babylone, où vous vous déchrétienniserez à votre aise...

— Ah! ma chère sœur! s'écria Zaïr ravi. Laissez-moi vous embrasser pour vous remercier de cette imagination-là!...

Et il l'embrassa, en effet, à deux reprises, avec un enthousiasme qui témoignait de la joie qu'elle venait de lui causer par sa proposition.

## CHAPITRE XXXVIII.

Comment le soudan de Babylone, suivant le conseil de sa sœur Abra, se chrétiennisa, avec ses principaux compagnons, et pria ensuite l'empereur de Trébisonde de lui octroyer un don.

Zaïr, ayant tout éveillé au bonheur dont il allait immanquablement jouir par la possession de la divine Onolorie, Zaïr ne dormit pas toute cette nuit-là; car, pour lui, cela ne faisait pas le moindre doute, l'empereur ne pouvait lui refuser la main de la princesse de Trébisonde.

Plein de cette délicieuse idée, il fit à perte de vue des projets charmants, plus insensés les uns que les autres, et, fermant les yeux un instant, il revit l'apparition séduisante qui l'avait tant frappé quelques mois auparavant, c'est-à-dire Onolorie, demi-nue, lui souriant dans sa grâce et dans sa merveilleuse beauté...

Aussi, dès le lendemain matin, sans plus attendre, réunit-il les princes et seigneurs les plus importants venus avec lui à la cour de l'empereur de Trébisonde; et, une fois qu'ils furent assemblés, il leur exposa éloquemment son projet, en leur faisant bien comprendre que cette abjuration de leurs dieux n'avait rien d'alarmant pour leur conscience, et que la foi qu'ils allaient embrasser était un costume dont ils pourraient se débarrasser à leur retour à Babylone.

Chacun applaudit à son idée, et se prépara à jouer le rôle convenu.

Ainsi accompagné, Zaïr se rendit auprès de l'empereur et prit place à sa table.

Vers la fin du repas, il prit la parole et dit:

— Mon cousin, j'ai une communication grave à vous faire, et je la veux faire ici, publiquement...

— Qu'est-ce donc, mon cousin? demanda le vieil empereur en souriant de l'air solennel de son hôte.

Zaïr reprit:

— Les loisirs que m'a procurés le vaillant che-

valier que je regrette de ne plus voir céans ont porté leur fruit... Ce n'est pas pour rien que j'ai été aux portes de la mort... J'ai fait un retour sur moi-même... sur mon état, sur ma foi, et j'ai eu comme une révélation...

— Une révélation ? demanda le vieil empereur, ébahi.

— Oui, Sire, j'ai compris l'inanité de nos dieux et la solidité de votre foi en un Dieu unique, et j'ai résolu d'être chrétien...

— Chrétien !...

— Oui, Sire... De plus, j'ai décidé les princes et seigneurs, mes compagnons, à suivre mon exemple...

— Il serait vrai ?... s'écria l'empereur, joyeux de cette nouvelle.

— Très vrai, Sire.

— Vous avez mûrement réfléchi à la gravité de cette détermination.

— J'y ai mûrement réfléc i, Sire, et mes compagnons aussi...

— Vous me comblez d'aise, mon cousin... Je me serais gardé de peser sur votre conscience, parce que vous étiez mon hôte ; mais, en vous voyant si jeune, si beau, si excellent en toutes choses, je disais souvent à part moi, en soupirant, qu'il était vraiment dommage que vous fussiez païen et non chrétien, comme vous méritez tant de l'être...

— Je le serai désormais, Sire, et le plus tôt sera le mieux... Seulement, permettez d'y mettre une condition qui ne vous coûtera rien...

— Laquelle, mon cousin ?...

— Quand je serai chrétiennisé et baptisé, je vous prierai de m'octroyer un don...

— N'est-ce que cela ?...

— Ce n'est que cela.

— Comme je suppose que vous ne pouvez me demander que le possible, mon cousin, je vous octroie d'avance ce don, quel qu'il soit, heureux de pouvoir vous prouver la joie que vous me causez par votre renoncement au culte des faux dieux...

— C'est moi qui vous remercie, c'est moi qui suis votre obligé, Sire... Mettez le comble à vos bontés en ordonnant que la cérémonie de notre baptême se fasse immédiatement...

— Immédiatement ?...

— Oui, Sire...

— Ne pouvez-vous attendre encore un jour ou deux ?...

— Si vous êtes pressé de gagner quelques âmes de plus à votre paradis, Sire, ordonnez que la chose se fasse incontinent... Le temps marche rapide et ne nous attend pas... Aujourd'hui nous appartient ; qui sait où nous serons demain ?...

— Vous parlez d'or, mon ami, et je veux vous obéir, car votre empressement me touche...

L'évêque fut prévenu. Zaïr et ses compagnons, ainsi que la princesse Abra, furent conduits dans la chapelle du palais, et là, en présence de toute la cour, ils firent une abjuration complète de leurs erreurs, déclarant ne vouloir suivre désormais que la loi chrétienne.

— O Lisvart ! murmura la princesse Abra, lorsque son tour fut arrivé d'être ondoyée.

— Onolorie ! Onolorie ! murmura le soudan de Babylone.

La cérémonie terminée, on revint dans la grande salle du palais.

## CHAPITRE XXXIX

Comment, après la chrétiennisation, la princesse Abra pria la princesse de Trébisonde de lui octroyer un don, c'est-à-dire de lui permettre d'épouser le vaillant Lisvart.

Une fois qu'on fut revenu dans la grande salle du palais, et que chacun eut pris place, la belle princesse Abra s'approcha, pâle comme un lis, de la belle princesse Onolorie.

— Madame, lui dit-elle, êtes-vous contente de ma docilité ?...

— Je me réjouis, comme mon père, de vous voir des nôtres, madame, répondit affectueusement Onolorie.

— Croyez-vous qu'elle mérite récompense ? continua Abra.

— Cette récompense, vous la trouverez en vous-même, répondit la princesse de Trébisonde un peu étonnée de la question.

— Je l'entends bien ainsi, reprit Abra ; je voulais seulement dire, madame, que l'acte d'humilité que je viens d'accomplir m'autorisait, plus qu'hier par exemple, à vous prier de m'octroyer un don...

— Un don ? répéta Onolorie en tressaillant involontairement et en pressentant un péril quelconque dans cette demande.

— Oui, un don... Est-ce que je ne suis pas digne de l'obtenir, madame ?...

— Très digne, très digne, au contraire, répondit vivement la sœur de Gricilerie.

— Eh bien ?... ce don ?...

— Je vous l'octroie volontiers, madame...

La princesse de Trébisonde fit un mouvement comme pour reprendre le mot qu'elle venait de lâcher ; mais il n'était plus temps !

— Vous ne me demandez pas en quoi il consiste ?... dit Abra avec un singulier sourire.

Elle avait surpris le mouvement de sa rivale.

— En effet... je l'oubliais... dit celle-ci. En quoi consiste ce don, madame ?...

— Je vous prie, madame, répondit Abra d'une voix claire, de vouloir bien m'accorder le vaillant chevalier Lisvart pour époux...

Onolorie pâlit horriblement, et mit la main sur son cœur, en proie à une angoisse que l'on comprendra aisément.

— Dois-je répéter ma prière, madame? dit la sœur du soudan, qui venait de tout comprendre, à l'émotion involontaire témoignée par Onolorie, et qui était heureuse d'enfoncer un fer rouge dans la poitrine de cette rivale.

— C'est que... je ne comprends pas bien, répondit péniblement la pauvre Onolorie, pourquoi vous vous adressez à moi en cette occurrence... Je n'ai aucun droit... sur le seigneur Lisvart... et ce n'est pas à moi... de vous l'accorder... ou de vous le refuser... Demandez-le à lui-même...

— Vous avez raison, madame, reprit Abra.

Puis, s'approchant de Lisvart, elle lui dit, avec l'émotion qu'elle éprouvait toujours en sa présence:

— Chevalier, vous m'avez fait comprendre que le jour où je serais chrétienne, je serais digne d'aspirer à votre cœur... Je suis chrétienne!... Vous êtes d'une illustre lignée, je le sais; mais mon parentage vaut le vôtre... et, si sa majesté l'empereur de Trébisonde y consent...

— Bien volontiers, madame, répondit l'empereur.

Lisvart était dans le plus âpre embarras qui fût. Il ne comptait pas que la princesse Abra renoncerait à sa religion aussi facilement et aussi vitement, et, à cause de cela, pour amortir un peu l'ardeur qui la consumait, il lui avait donné cette espérance, qu'elle lui rappelait maintenant.

Comment faire? Il aimait Onolorie et n'en voulait aimer nulle autre. Refuser brutalement, c'était du scandale, et ce scandale pouvait rejaillir sur sa mie. Accepter, en sa présence surtout, c'était lui percer le cœur de tous les glaives les plus aigus.

Dans cette douloureuse alternative, il s'avisa d'un moyen terme.

— Madame, dit-il à Abra, qui attendait sa réponse avec anxiété, je tiens toujours les promesses que je fais... Dans le cas présent, je dois vous prier d'attendre quelque temps encore... deux ou trois semaines... le temps nécessaire pour demander et obtenir l'assentiment de mon père...

— J'attendrai, Lisvart, murmura en soupirant la princesse Abra.

—

## CHAPITRE XL

Comment le soudan de Babylone, à son tour, requit l'empereur de Trébisonde de lui octroyer le don promis, et comment Lisvart, furieux, tira son épée et tua le fils du duc d'Alafonte.

Abra avait quasiment obtenu ce qu'elle voulait, à savoir la promesse publique d'être unie au chevalier qu'elle aimait.

Zaïr, à son tour, voulut toucher le prix de son abjuration.

Lors, s'avançant vers le vieil empereur de Trébisonde, il lui dit:

— Sire, vous m'avez promis un don tout à l'heure, avant que je ne me fisse chrétien?...

— C'est vrai, mon frère, je me rappelle cela avec plaisir. Que voulez-vous de moi?... Parlez avec assurance!

— Sire, reprit Zaïr d'une voix sonore, je vous demande la main de la princesse Onolorie, votre fille...

Onolorie étouffa un cri, et, sans le secours de sa sœur Gricilerie, qui la reçut à temps dans ses bras, elle serait tombée à terre, pâmée de douleur.

Le vieil empereur de Trébisonde avait rêvé une autre alliance pour sa chère fille Onolorie. Il avait même songé au vaillant chevalier Lisvart, auquel il avait tant d'obligations. Mais, puisque Lisvart s'était engagé envers la princesse Abra, et que, d'ailleurs, le soudan de Babylone était un honorable parti, il lui répondit :

— Je vous accorde avec grand plaisir ce que vous me demandez là, prince, heureux de cimenter ainsi le bon accord qui doit exister entre nos deux pays...

L'empereur de Trébisonde avait à peine achevé, que Lisvart, pâle de colère et de rage, se précipitait, l'épée à la main, à la rencontre du soudan de Babylone.

— Ah! païen paillard! lui cria-t-il d'une voix tonnante, tu viens de ton pays maudit pour cueillir les plus belles et les plus nobles vierges du nôtre!.. Ah!... chien, je vais châtier ton audace comme il convient qu'elle le soit!...

Il dit et s'élança. Malheureusement, Zaïr, voyant venir le coup, gauchit un peu, et l'épée de Lisvart alla percer d'outre en outre le fils du duc d'Alafonte, qui tomba raide mort.

— Vous menacez mon hôte en ma présence! s'écria le vieil empereur irrité, en s'adressant au chevalier de la Vraie Croix, qui voulait de nouveau se précipiter sur Zaïr. Vous osez à ce point man-

quer au respect qui m'est dû !... Vous osez ensanglanter mon palais par un meurtre sur un innocent !... Cela mérite vengeance... Roi de la Breigne! ajouta l'empereur.

Le roi de la Breigne s'avança.

— Emparez-vous de ce forcené, lui dit le vieil empereur, et enfermez-le dans la plus forte tour, jusqu'à ce que nous ayons décidé de son sort !... Allez ! vous m'en répondez sur votre tête !...

Le roi de la Breigne obéit et emmena le chevalier de la Vraie Croix.

Mais cet ordre avait exaspéré les amis du chevalier, de même que les menaces du chevalier avaient exaspéré les compagnons du soudan de Babylone. Les épées sortirent spontanément de leurs étuis, et un massacre allait avoir lieu, lorsque, s'interposant au milieu des mutins, le vieil empereur prit Zaïr par le faux du corps et l'emporta dans une salle voisine.

Quelques minutes après, il revint de plus en plus irrité de voir son autorité méconnue.

— Justice sera faite de cette violence inouïe ! s'écria-t-il en menaçant du regard et du geste les compagnons de Lisvart, qui rongeaient impatiemment leur frein.

Périon de Gaule s'avança courageusement vers le prince en courroux.

— Sire, lui dit-il d'une voix ferme, vous venez d'ordonner là une chose qui tachera votre renommée.

— Que réclamez-vous ? lui répondit brusquement l'empereur.

— Vous parliez tout à l'heure de justice, Sire : vous venez d'en manquer en ordonnant l'emprisonnement de mon neveu Lisvart... Mais si vous oubliez aussi vite les services rendus, je n'oublie pas, moi, les injustices commises... Je ne suis pas tellement isolé en ces pays, pour n'avoir pas d'amis qui consentent à venger un outrage subi par moi... Si l'on touche à un seul cheveu de la tête de mon neveu, c'est vous, Sire, que j'en rendrai responsable.

— Votre neveu mourra de male mort, et vous aussi, si vous restez céans ! s'écria le vieil empereur avec emportement.

— Mon neveu ne mourra pas, Sire, répondit Périon avec fermeté. Quant à ce qui me concerne, puisque vous me chassez, je pars...

— Délogez vitement de céans, je vous en donne le conseil !... Car, si dans trois jours vous n'avez pas quitté l'empire de Trébisonde, je vous mettrai en charte privée, comme votre neveu, et vous serez libres, alors, de vous consoler mutuellement à vos derniers moments, que je ne vous ferai pas trop attendre !...

— Je pars, Sire, dit Périon en prenant congé, mais vous vous repentirez de la mauvaise action que vous avez commise !...

Périon de Gaule s'inclina, respectueux et attendri devant l'impératrice et les princesses, navrées de ce départ et de ce qui l'avait provoqué ; puis il disparut.

## CHAPITRE XLI

Comment, après le départ de Périon de Gaule, le vieil empereur de Trébisonde voulut forcer sa fille Onolorie à épouser le soudan de Babylone, et comment cette princesse s'y refusa.

Un silence glacé se fit dans la salle où venaient d'avoir lieu ces scènes diverses, lorsque Périon fut parti.

L'empereur marchait à pas hâtés de long en large et de large en long, et repassant brièvement les faits navrants dont il venait d'être le témoin, afin de savoir exactement à quel parti s'arrêter.

Il ordonna qu'on allât chercher le soudan de Babylone.

Plus que jamais, et maintenant surtout qu'il se trouvait privé de chevaliers dévoués, il tenait à marier sa fille Onolorie au soudan de Babylone, afin de s'assurer son concours en cas de guerre.

Zaïr parut.

— Mon frère, lui dit-il en allant vers lui avec empressement et en lui prenant les mains dans les siennes, je vous prie d'oublier la scène regrettable qui vient d'avoir lieu par suite de la mutinerie inqualifiable d'un chevalier que je regardais comme mon fils... Ce titre, dont il est indigne à cette heure, c'est à vous que je le restitue... Vous aimez la princesse Onolorie, ma fille ; je vous la donne à femme...

Zaïr aimait trop la princesse de Trébisonde pour ne pas l'accepter les yeux fermés.

— Sire, dit-il, je me sens indigne de tant de bontés... J'aime la princesse Onolorie d'une amour profonde, immense, infinie... Etre à elle est le plus ardent de mes désirs.

— Vous acceptez enfin !...

— C'est demander à un aveugle s'il accepte la vue ; à un malade, s'il accepte la santé ; à un moribond, s'il accepte la vie !... J'étais dans les ténèbres, dans l'angoisse, dans la mort, et vous m'offrez le soleil, la liberté, le bonheur !...

— Ma fille, dit l'empereur en se tournant vers Onolorie, éperdue ; ma fille, je vous donne au vaillant prince de Babylone, qui consent à partager son trône avec vous...

Et il voulut la prendre par la main pour la fiancer à Zaïr.

Onolorie s'y refusa.

— Qu'est-ce donc que ceci, madame ?... demanda le vieil empereur étonné.

— Mon père...

— Eh bien ?...

— Je ne puis épouser le prince Zaïr...

— Vous ne pouvez pas épouser le prince Zaïr?

— Non, mon père...

— Et pourquoi ?...

— Je ne le puis, vous dis-je...

— Ce n'est pas là une raison, madame! répliqua le vieil empereur, dont le front se rembrunit et dont le regard se chargea d'éclairs.

— Pardonnez-moi de ne pas vous en donner une autre, mon père... Mais le prince de Babylone est honnête, puisqu'il est chrétien; il a, de plus, des sentiments de chevalier... Il ne voudra devoir sa femme qu'à la persuasion et non à la violence... et, du moment où je déclare en sa présence que je ne puis être à lui, il n'a plus à insister, parce qu'insister serait un crime de lèse-majesté...

Tous les spectateurs de cette scène étaient dans une inexprimable angoisse. On pressentait, à la tournure de ces propos, un orage prochain, plus épouvantable encore que celui qui venait d'éclater.

La princesse Abra, surtout, était haletante. Sa belle figure, d'ordinaire si douce et si mélancolique, était en ce moment convulsée par la jalousie. La lumière se faisait dans son esprit; elle commençait à avoir la raison de l'indifférence de Lisvart à son endroit, de son embarras quand elle l'avait mis en demeure de l'épouser, de la violence à laquelle il s'était laissé emporter contre le soudan, et, finalement, de l'obstination de la princesse de Trébisonde à refuser Zaïr pour mari...

L'empereur secoua rudement la délicate main qu'il tenait dans la sienne, et il dit avec une sourde colère :

— Madame, vous épouserez le soudan de Babylone, qui s'est fait chrétien pour être plus digne de vous, et qui vous offre de partager le plus beau trône du monde...

— Je ne l'épouserai pas, mon père, répondit Onolorie avec une fermeté respectueuse.

— Vous l'épouserez !

— Je ne l'épouserai pas, mon père...

— Et je ne saurai pas pourquoi ? s'écria le vieil empereur exaspéré.

— Epargnez-moi, ainsi, qu'à vous, mon père, le chagrin et le scandale d'un aveu public...

— Que veut dire ceci ?...

— Cela veut dire, mon père, que je ne puis être à deux princes à la fois, et que, mariée déjà secrètement au chevalier de la Vraie Croix, je ne puis, par conséquent, épouser le soudan de Babylone...

— Mariée à Lisvart! s'écria l'empereur confondu.

— Oui, mon père, répéta Onolorie en tombant à deux genoux.

— Ah ! ceci met le comble à la mesure ! et je comprends tout maintenant !... s'écria le vieux monarque en se laissant aller à toute la fougue de son ressentiment. Roi de la Breigne, ajouta-t-il en voyant entrer ce prince, vous avez mis Lisvart en lieu sûr, n'est-ce pas?...

— Je vous ai obéi, Sire, répondit tristement le roi de la Breigne.

— Eh bien ! faites pour la princesse Onolorie ce que vous avez fait pour le chevalier de la Vraie Croix, son complice : enfermez-la dans une tour, jusqu'à ce que j'aie prononcé sur son sort...

— Grâce, Sire !... murmura la princesse Gricilerie en venant se jeter aux pieds de son père. Grâce pour ma sœur !

— Non !... répondit l'empereur.

— Grâce, Sire ! murmura l'impératrice en venant se jeter aux pieds de son mari, grâce pour ma fille !...

— Non ! répondit l'empereur en détournant la tête. Roi de la Breigne, vous m'avez entendu ?...

— Oui, Sire...

— Faites vitement, alors.

Le roi de la Breigne s'approcha respectueusement de la princesse de Trébisonde, et, de sa voix la plus douce, il la pria de vouloir bien le suivre.

Onolorie sortit avec lui, au milieu des sanglots de sa mère et de sa sœur.

— Il aimait Onolorie !... murmura la princesse Abra d'un air sombre.

## CHAPITRE XLII

Comment la princesse Abra, dans sa douleur, trouva encore moyen de réconforter son frère Zaïr, qui se laissait aller à une mélancolie mortelle.

Si la princesse Abra reçut de cette révélation une douleur aiguë comme une pointe d'épée, ardente comme une flamme, son frère, le soudan de Babylone, n'en reçut pas une douleur moins grande.

Il alla s'enfermer dans son logis, l'âme navrée, désespéré de tout, et n'attendant plus d'autre soulagement que de la mort; il entra en une telle mélancolie qu'il ressemblait plus à une statue de marbre qu'à une créature vivante.

Il demeura ainsi pendant près d'une heure, sans remuer pied ni main, tenant sa tête appuyée sur son bras gauche. Puis, au bout de ce temps, les paroles commencèrent à lui sortir de la bouche,

mais si douces, si plaintives, qu'il en eût apitoyé et brisé le plus dur rocher de la mer.

—Ah! murmura-t-il, la triste et funeste pensée qui me glace et brûle le cœur, qui me ronge l'âme et l'esprit!... Hélas! hélas! Qu'ai-je à faire, maintenant?.... Je suis arrivé trop tard au jardin d'amour... Un autre a cueilli le fruit avant même que je n'aie vu l'arbre!... Un autre en a obtenu la dépouille et l'entière richesse, et je suis encore à jouir du moindre bien, de la plus légère faveur!... Mais, alors, pourquoi donc, étant comme je suis, privé de la fleur et du fruit tout ensemble, pourquoi est-ce que je me passionne et souffre ainsi?... Et pour qui?... Pour cette louve pressée qui, me dédaignant pour serviteur et ami, a choisi Lisvart pour s'abandonner à lui, pour se faire sa serve, son esclave, perdant par ce moyen le meilleur qui était en elle!... Car, à bien dire, la fille vierge et pudique ressemble à la rose sur le rosier, qui ne reçoit d'injure ni de dommage, ni du temps, ni des hommes, ni de personne, et qui s'épanouit sous la rosée divine de l'aube... Les jeunes amoureuses s'en viennent la cueillir pour en faire un bouquet et orner leurs jeunes gorges frémissantes... Mais, elle n'est pas plutôt ravie à sa verte branche, à sa maternelle nourriture, qu'elle perd petit à petit la grâce, la fraîcheur, la beauté qui la faisaient désirer du ciel et des hommes. Semblablement la pucelle en laissant ravir par autrui la divine fleur de sa virginité, qu'elle doit pourtant tenir plus chère que sa vie propre, ravale ainsi le prix dont elle était d'abord estimée, et se fait mépriser de ceux-là même qui lui portaient affection et servitude... Mais quoi?... il est vraisemblable qu'elle ne s'en soucie guère... Ce à quoi elle tient, c'est à être aimée de celui à qui elle fait une si grande libéralité de sa personne... Ah! fortune cruelle et aveugle!... Lisvart seul se meurt d'abondance d'amour, et moi j'en meurs de nécessité!... Est-il donc possible qu'Onolorie me soit à jamais agréable?.... Dois-je ainsi laisser périr et consumer ma propre vie, et requérir plus longtemps une si ingrate et si folle personne?... Non! non!... meurent plutôt mes jours que mon honneur!...

Comme Zaïr était ainsi en train de se tourmenter et de se désespérer, pleurant et sanglotant, sa sœur survint par une porte dérobée inconnue au soudan.

En le voyant dans ce pitoyable état, la pauvre princesse fut émue et oublia sa propre douleur pour ne plus songer qu'à celle de son frère.

Elle le prit en son giron, lui essuya doucement les yeux et le visage, qu'il avait baignés de larmes, et lui dit d'un ton de tendre reproche :

— Ah! mon cher frère, comment vous oubliez-vous ainsi à pleurer et à vous lamenter?... Voulez-vous donc réjouir vos ennemis?... A force de souffrir, vous mourrez... et, vous mort, votre rival pourra jouir en paix de la maîtresse qu'il vous a ravie, et qu'à votre tour, vous pouvez lui ravir!... Songez donc! vous pouvez vous venger de lui!... Il n'aime qu'une personne au monde, c'est la princesse que vous aimez vous-même... Poursuivez donc votre vengeance... Prouvez à tous ces chrétiens que vous êtes plus habile qu'eux.

— J'en mourrai, ma sœur, murmura le soudan de Babylone en secouant tristement la tête.

— Vous n'en mourrez pas, mon frère... C'est affaire aux femmes de pleurer, de se lamenter et de se laisser abattre par les infortunes amoureuses... Mais vous, chef d'hommes, prince illustre, chevalier vaillant, vous devez vous roidir contre la peine et prouver que vous êtes homme... Si ce n'est pas pour vous, vivez au moins pour ceux qui vous aiment...

— Pour ceux qui m'aiment! répéta Zaïr avec amertume.

—Doutez-vous donc de mon affection pour vous, mon cher frère?... Moi qui oublie le mal de mon cœur pour ne songer qu'au mal du vôtre!...

— Non, chère sœur, je ne doute nullement de votre amitié... Vos paroles me réconfortent; je reprends courage, et j'espère... Si je n'ai pas l'amour, j'aurai du moins la haine pour consolation.

Zaïr et Abra devisèrent ainsi pendant quelque temps, et la sœur quitta son frère un peu consolé.

## CHAPITRE XLIII

Comment l'empereur de Trébisonde promit au duc Alafonte de venger le meurtre de son fils, et, en même temps, le commerce adultère de Lisvart et d'Onolorie.

Pendant ce temps, l'empereur de Trébisonde causait avec le duc Alafonte.

— Votre fils est-il vivant encore? demanda-t-il.

— Non, Sire, répondit le duc, je viens de recevoir son dernier soupir, et c'était pour vous supplier de le venger que je revenais vers vous...

— Il sera vengé, en effet, je vous le promets, mon cousin, reprit le vieil empereur. Mais vous ne savez pas tout, duc!...

— Qu'y a-t-il donc encore, grand Dieu? N'est-ce donc pas assez de ce malheur qui m'atteint en plein cœur et empoisonne le reste des jours que j'ai encore à vivre?... Faut-il que j'aie encore à regretter un nouveau crime?...

— Oui, duc.

— Et lequel, Sire?...

— Lisvart a osé aimer, sans mon consentement, la princesse de Trébisonde, ma fille.

— Et elle?..

— Elle l'a aimé aussi!... Ils ont commercé l'un et l'autre secrètement, déshonorant ainsi le nom qu'ils portent et le rang qu'ils tiennent...

— Ah! Sire, voilà qui mérite un châtiment exemplaire... J'aurais pardonné peut-être, moi, parce qu'il ne s'agissait en somme que d'un meur-

tre qui avait ensanglanté votre palais et attristé ma vie... C'était un désastre particulier... Mais, ici, cela devient une calamité publique... Oser porter ses regards sur la fille de l'empereur de Trébisonde! Profiter de l'hospitalité généreuse qu'il offrait, pour la déshonorer! Cela est déloyal et indigne d'un chevalier... Cela veut une punition éclatante...

— Ils l'auront l'un et l'autre, duc, je vous le promets, car ils sont l'un et l'autre coupables...

Point de faiblesse, Sire !

— Je n'en aurai point... Je me souviens de ce que firent autrefois à leurs enfants Torquatus et le bon Trajan... Je les imiterai.

— Ce sera là une dure extrémité, Sire; mais une extrémité nécessaire... J'en pleurerai, à cause de la douleur que vous en ressentirez comme père; mais j'applaudirai à l'exécution de cette mesure rigoureuse qui sauvera votre honneur outragé...

— Rapportez-vous-en à moi, cousin, je vous le répète... Vous serez vengé du meurtre de votre fils, et moi je le serai du déshonneur de ma fille...

— Permettez-moi donc maintenant, Sire, de prendre congé de votre majesté !... Il me reste un devoir pieux à remplir... J'ai à préparer les funérailles de mon fils bien-aimé...

— Allez, mon cousin, allez en paix, et que Dieu soit avec vous!...

Le duc Alafonte s'inclina et sortit.

Quant à Lisvart, on l'avait enfermé dans une tour où se trouvait déjà Radiane, soudan de Liquie.

Pendant deux jours et deux nuits, il ne voulut prendre aucun repos ni aucune nourriture. Ce qu'il voulait, c'était mourir !

Heureusement que Radiane était là. Non-seulement il empêcha Lisvart d'attenter à sa vie, mais encore il lui prodigua les soins et les consolations les plus efficaces; tellement que l'amant de la princesse Onolorie reprit cœur et se rattacha à la vie par l'espérance.

## CHAPITRE XLIV

Comment la princesse Abra, pour se venger et venger son frère, lui donna le conseil de faire combattre deux chevaliers, frères du roi d'Egypte, sous couleur d'obtenir justice de la trahison de Lisvart et de la déloyauté de la princesse Onolorie.

Vindicative et passionnée, la princesse Abra n'était pas encore satisfaite. Il ne lui suffisait pas que Lisvart fût emprisonné et gardé à vue, et que la princesse Onolorie fût également en charte privée. Elle voulait davantage pour la satisfaction de sa jalousie : elle l'obtint.

Le lendemain, elle alla trouver le soudan de Babylone, qui l'accueillit avec joie, car c'était d'elle seule maintenant qu'il attendait son réconfort.

— Mon frère, lui dit-elle, j'ai songé cette nuit à quelque chose que je veux vous confier...

— Il s'agit de ma vengeance, n'est-ce pas, ma sœur?...

— De notre vengeance, mon cher frère. En vous servant, je me sers; en me servant, je vous sers...

— Je suis plus assuré, de cette façon, de réussir...

— Nous réussirons aussi.

— De quoi s'agit-il, ma sœur?

— Vous avez parmi vos compagnons deux vaillants chevaliers, Macartes et Zarahan...

— Les frères du roi d'Egypte?

— Oui.

— Ce sont, en effet, deux bons chevaliers, les meilleurs peut-être qui soient venus avec moi.

— La victoire leur sera donc plus facile qu'à d'autres.

— Vous voulez qu'ils combattent contre Lisvart?...

— Non... Ecoutez-moi jusqu'au bout... Vous les enverrez auprès de l'empereur de Trébisonde... Quand ils seront devant lui, ils lui déclareront la trahison de Lisvart et la déloyauté de la princesse Onolorie, en le priant de leur accorder le combat pour prouver leurs dires...

— Si l'empereur refusait?...

— L'empereur ne peut pas refuser... Et d'ailleurs, dans ce cas-là, j'aviserais à un autre moyen... Mais, je vous le répète, il accordera à Macartes et à Zarahan la permission qu'ils lui demanderont...

— Ne vaudrait-il pas mieux, ma sœur, que je m'offrisse, moi, pour prouver cette trahison et cette déloyauté?... Les frères du roi d'Egypte sont braves et chevaleureux, mais n'ai-je pas eu jusqu'à présent la victoire dans toutes les luttes de ce genre où je me suis présenté?... Je demanderais à combattre contre cet odieux Lisvart, et ma haine donnerait un poids de plus à mon bras... J'aurais bonheur à me repaître de la vue de son sang!...

Abra tressaillit. Elle voulait bien se venger de Lisvart, mais elle l'aimait trop pour le souhaiter mort.

— Non, mon cher frère, répondit-elle au soudan, non, cela n'est pas praticable... D'abord, il ne faut pas que vous exposiez votre existence, utile à votre peuple et chère à vos amis... Ensuite, il n'est pas dans les lois de ce pays qu'un chevalier accusé se défende lui-même contre celui qui l'accuse... Il choisit, ou l'on choisit pour lui des parrains en nombre égal à celui de ses accusateurs, et ce sont eux qui vainquent ou succombent pour lui... Tant mieux s'ils sont vainqueurs, tant pis s'ils sont vaincus...

— Soit! murmura Zaïr en soupirant.

— Ainsi, vous m'avez bien comprise ?

— Oui, ma sœur.

— Vous allez prévenir Macartes et Zarahan?...

— Je vais les prévenir et leur indiquer le rôle à suivre...

## CHAPITRE XLV

Comment Macartes et Zarahan, frères du roi d'Egypte, se rendirent auprès de l'empereur de Trébisonde et lui dénoncèrent la trahison de Lisvart; et comment, sur ces entrefaites, survint un chevalier inconnu, qui se déclara pour la princesse Onolorie.

Bientôt prévenus, les frères du roi d'Egypte, Macartes et Zarahan, se rendirent auprès de l'empereur de Trébisonde, qui, en ce moment, était encore à table avec sa compagnie.

— Sire, dit Macartes prenant la parole en son nom et au nom de Zarahan, nous venons vous déclarer, mon frère et moi, la trahison du chevalier de la Vraie Croix et la déloyauté de madame Onolorie, princesse de Trébisonde, et vous demander le combat contre deux chevaliers choisis par vous...

Cette parole causa un frémissement général.

— Nous offrons de prouver nos dires en champs clos, reprit Macartes, et de ne sortir de la lutte que morts et vaincus, ou vivants et vainqueurs... C'est à votre justice que nous nous adressons, Sire, et nous espérons bien ne pas nous y adresser en vain...

— Et vous avez raison, seigneurs, répondit gravement le vieil empereur en se levant. J'accorde le combat que vous venez me demander... Il aura lieu dans trois jours, en présence de toute ma cour et des deux coupables, la princesse Onolorie et le chevalier Lisvart... Tous deux choisiront leurs parrains pour confondre leurs accusateurs et les vaincre... Si les accusateurs sont vainqueurs, la tête des accusés courra péril de male mort...

— Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille se porter garant pour Lisvart et pour madame Onolorie? demanda Zarahan en promenant un regard de défi sur l'assemblée.

Personne ne sonna mot.

Périon n'était plus là, hélas! et la crainte d'encourir la disgrâce de l'empereur refroidissait les amitiés les plus chaudes.

Gricilerie et l'impératrice pleuraient dans un coin, en se tenant embrassées.

Sur ces entrefaites, survint un chevalier, grand de corsage et fort de membres, qui avait le visage more.

— Sire, dit-il en s'adressant de prime-abord au vieil empereur de Trébisonde, ne pourriez-vous me donner des nouvelles du chevalier de l'Ardente Epée?

— Le chevalier de l'Ardente Epée?

— Oui, Sire, un brave et hardi compagnon, mon compagnon de jeux et d'armes, que je cherche de par le monde sans pouvoir parvenir à le rencontrer...

— La dernière fois que je l'ai vu, seigneur chevalier, répondit l'empereur, a été aussi la première...

— C'était en quel endroit, Sire?

— En l'île d'Argènes.

— En l'île d'Argènes?

— Oui, là où nous sommes restés enchantés pendant de longues années, plusieurs chevaliers et moi, par suite des maléfices de Zirfée, l'ennemie de la bonne Urgande... C'est lui qui nous a délivrés...

— Je le reconnais à ce trait... Mais ne pourriez-vous donc me dire où je le pourrais rencontrer?...

— Non, sire chevalier... car nous n'avons pas eu de ses nouvelles, depuis... Nous l'avons laissé en l'île d'Argènes avec le roi Alpatracie, la reine Miramynie et la princesse Lucelle...

— Allons, je vois bien que je ne le retrouverai pas encore aujourd'hui, murmura le chevalier more. Cela me chagrine fort, car je l'aimais et j'avais un pardon à lui donner de la part de quelqu'un qui l'avait faussement accusé. Mais, ajouta le chevalier, d'où vient cette consternation que je vois répandue céans sur tous les visages?... La

cour de Trébisonde porte-t-elle donc le deuil de quelqu'un d'illustre ?...

On s'empressa de lui raconter ce qui s'était déjà passé et de le mettre au courant de ce qui devait avoir lieu dans trois jours.

— O amour ! s'écria-t-il. Dieu cruel et charmant ! Tu exerceras donc toujours tes ravages !...

Puis, s'avançant fièrement vers Macartes, et lui tendant le bord de sa cotte de mailles, il lui dit :

— Je me déclare le chevalier de la belle princesse Onolorie, et j'entends faire éclater au grand jour son innocence et sa pureté. M'acceptez-vous ?

— Je vous accepte pour adversaire, répondit Macartes en prenant le bord de la cotte de mailles.

Gricilerie respira, ainsi que l'impératrice : la princesse de Trébisonde avait un défenseur.

— Ne pourrai-je savoir à quel chevalier j'aurai affaire ? demanda dédaigneusement Macartes.

— Volontiers, seigneur, répondit le nouveau venu. D'autant plus que je suis aise de prouver à madame Onolorie, et de toutes les façons, qu'elle a un défenseur digne d'elle...

— Ainsi, vous avez nom ?...

— Fulurtin, fils de Mérone et de Buruca, autrement dit du roi et de la reine de Saba. Et vous, mon compagnon ?

— J'ai nom Macartes, et suis le frère du roi d'Egypte...

— Nous sommes dignes de nous mesurer, à ce que je vois ; je m'en réjouis d'avance, chevalier.

## CHAPITRE XLVI.

Comment, au bout de trois jours, personne ne s'étant présenté pour défendre Lisvart, Gradasilée alla revêtir son armure.

Nul autre que Fulurtin, fils du roi de Saba, ne se présenta pour défendre les deux accusés ; ce dont chacun des amis de Lisvart et d'Onolorie était marri, très marri, parce qu'on prévoyait bien que le nouveau chevalier ne pourrait suffire à la besogne, les deux frères du roi d'Egypte étant estimés les meilleurs chevaliers du pays.

Les trois jours fixés comme délai étaient expirés.

Le matin du jour où devait avoir lieu le combat, Radiane, soudan de Liquie, se présenta devant l'empereur, sous la garde du roi de la Breigne.

Sire, lui dit-il en pliant le genou, j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle ?

— Le vaillant chevalier de la Vraie Croix, mon compagnon et mon ami, a appris que personne, jusqu'ici, ne s'était présenté pour lui servir de défenseur.

— C'est vrai.

— A cette cause, comme il veut être défendu, il m'envoie vers vous, Sire, pour vous prier de le laisser combattre contre Zarahan... Nul ne le défendra mieux que lui-même.

— C'est bien dit, sans doute, répondit le vieil empereur avec amertume, mais je ne m'y laisse pas prendre... Lisvart compte trop sur sa vaillance éprouvée, et il espère sortir ainsi, lavé et absous, d'un combat dont il faut, au contraire, qu'il sorte plus criminel encore...

— Sire...

— N'ajoutez pas un mot... je ne l'écouterais pas. Ou bien, faites mieux... dites à Lisvart que, s'il veut combattre contre quelqu'un, c'est contre moi qu'il combattra... L'âge a refroidi mes sens et refréné ma vigueur d'autrefois... Mais la colère, une légitime colère, me rendra mes forces perdues, et je lui ferai rendre gorge en criant merci !..,

— Sire, répondit tristement Radiane, vous savez bien que c'est impossible...

— Eh ! pourquoi donc ?...

— N'êtes-vous pas le père de la princesse de Trébisonde ?...

— C'est précisément parce que je suis son père que j'agis ainsi que je le fais, et que j'entends combattre contre Lisvart, s'il persiste à défendre lui-même ses droits...

— Je retire sa proposition, Sire...

Le roi de la Breigne et le soudan de Liquie prirent immédiatement congé.

Après leur départ, il se fit un profond silence dans l'assemblée.

— Personne ne se présente pour défendre Lisvart ? demanda l'empereur.

Le silence continua, profond.

Ce n'était pas qu'il n'y eût là des amis du chevalier de la Vraie Croix. Mais ces amis-là redoutaient beaucoup la colère de leur souverain. En toute autre occurence, ils se fussent levés pour répondre à la demande de l'empereur ; ils ne l'eussent pas attendue, même, pour se déclarer. Le sort de Périon ne les tentait guères !..

— Quoi ! pas un chevalier pour en défendre un autre ! s'écria Gradasilée avec indignation. Et quel chevalier ? le meilleur et le plus vaillant, celui qui protége les faibles et défend les opprimés ! O Lisvart ! tes amis n'osent pas élever la voix pour répondre à ceux qui l'élèvent pour t'accuser ! On oublie tes services rendus ; tes prouesses s'effacent de la mémoire et du cœur de ceux qui en ont été les témoins intéressés ! On te calomnie et on t'abandonne !...

Ayant dit cela, Gradasilée n'y tint plus. Elle sortit brusquement et s'en alla tout droit au logis qu'habitait d'ordinaire Lisvart.

Il y avait là, pendue à la muraille, l'armure complète du brave chevalier de la Vraie Croix, le heaume, la cotte de mailles, le haubert, les gantelets et le reste.

Gradasilée prit un à un chacun de ces divers objets.

— O Lisvart! murmura-t-elle avec une tendresse passionnée. O Lisvart! Fleur de la chevalerie! rempart des dames et des demoiselles opprimées! Parangon de grâce, de courage, de beauté et de bonté! Ils t'ont renfermé dans une prison, toi qui les avais si bien défendus! Et cela, parce que tu as commis le crime si pardonnable d'aimer qui t'aimait! Ce crime, c'est moi qui devrais te le reprocher, moi qui t'aime depuis si longtemps sans espoir... et c'est moi qui trouve le plus de mansuétude au fond de mon cœur tout rempli de toi! C'est moi, une femme, qui fais ce que n'osent pas faire des hommes!... Je t'ai sauvé une fois la vie : je veux te sauver aujourd'hui l'honneur!...

Tout en proférant ces paroles, Gradasilée revêtait pièce à pièce le harnois du chevalier de la Vraie Croix.

— Ton noble cœur a battu là-dessous, murmura-t-elle en ajustant le haubert à sa taille. Ta belle tête, ton loyal visage se sont abrités sous ce heaume!... Tes viriles mains ont tenu ces gantelets!... O Lisvart! soleil de mes ténèbres! flambeau de ma nuit! joie et supplice de ma vie... Sous cette armure qui te rendit tant de fois vainqueur, je veux vaincre aujourd'hui... J'aurai ma récompense dans le bonheur que tu éprouveras à être absous et à être libre!...

Quand elle fut ainsi accoutrée, de façon à être méconnaissable pour tous les yeux, même pour les yeux du chevalier qu'elle aimait, la belle et malheureuse Gradasilée sortit secrètement du logis de Lisvart, monta sur un destrier et alla rôder aux environs du champ-clos.

## CHAPITRE XLVII

Comment eut lieu le combat entre Fulurtin et les deux frères du roi d'Egypte, et comment, au moment où ce vaillant fils du roi de Saba avait le plus de travail, parut dans la lice un chevalier inconnu.



élas! il était bien vrai: personne ne s'était présenté pour combattre au nom de Lisvart et prendre fait et cause pour lui.

Fulurtin, seul, était dans l'arène, mais au nom et comme défenseur de la belle princesse Onolorie.

L'empereur de Trébisonde avait fait dresser devant le lieu où devait se passer le combat un large échafaud encourtiné de velours cramoisi, qui permettait ainsi de voir et d'être vu.

A l'une des extrémités de cet échafaud, il vint se placer en compagnie de l'impératrice, de la princesse Gricilerie, de Griliane et des dames et demoiselles de la suite de l'impératrice.

Quant à l'infortunée Onolorie, elle était à part, comme une lépreuse, de façon à ce que tout le monde pût la voir, amis et ennemis, ses amis pour la réconforter de leur mieux, ses ennemis pour l'outrager de leurs sourires.

Ses ennemis, c'est-à-dire la cruelle et vindicative princesse Abra. Car, pour le soudan de Babylone, il l'aimait trop encore pour ne pas la plaindre, tout en se sentant remué par la colère en songeant à Lisvart, dont le nom se présentait maintenant à son esprit, escorté de celui d'Onolorie.

Quant au chevalier de la Vraie Croix, il était relégué à l'autre extrémité de l'échafaud, comme pour mieux faire comprendre à la foule à quel éloignement il était désormais du cœur de l'empereur de Trébisonde, après y avoir tenu une place si intime et si filiale.

Le roi de la Breigne était derrière lui, pour le garder et empêcher toute tentative de délivrance ou d'évasion.

Macartes et Zarahan parurent, montés sur de magnifiques chevaux richement caparaçonnés.

— Seigneurs, leur dit l'empereur, nul chevalier autre que celui-ci ne s'est présenté pour combattre contre vous... Que les destins s'accomplissent! Prince Fulurtin, ajouta l'empereur en se tournant vers le fils du roi de Saba, prince Fulurtin, vous voilà seul contre deux... Acceptez-vous?

— Quand on défend la cause que j'ai prise en main, Sire, répondit Fulurtin, on n'a cure du péril que l'on peut courir... Les dieux m'aideront!

Comme il passait devant Lisvart, après avoir salué la princesse Onolorie, il s'arrêta un instant, étonné.

Lisvart profita de cet instant pour le remercier.

— Vous n'avez pas de remerciements à m'adresser, chevalier, répondit Fulurtin en continuant à le regarder avec attention... Je défends la beauté et la vaillance; la beauté, c'est-à-dire la princesse Onolorie; la vaillance, c'est-à-dire vous... Et puis, plus je vous considère, et plus je reste ébahi de votre ressemblance avec quelqu'un qui m'est cher. A cause de vous et à cause de lui, je combattrai volontiers contre les frères du roi d'Egypte... Ayez bon espoir, chevalier...

— J'ai fiance en vous, lui cria Lisvart au moment où il regagnait sa place.

Les trompettes résonnèrent et les hérauts d'armes répétèrent par trois fois :

— Allez, bons combattants!... Bons combattants, faites votre devoir!...

Le choc fut terrible. Dès la première atteinte, la lance de Macartes se brisa sur l'écu de Fulurtin, et Fulurtin lui-même fut désarçonné par Zarahan.

— L'épée à la main, chevalier! cria le fils du roi de Bohême en remontant promptement sur son

cheval, qui, fort heureusement, n'avait pas été renversé.

Les deux frères du roi d'Egypte revinrent à la charge avec furie. Le chamaillis fut extrême. En un clin d'œil, le sol du champ-clos fut jonché de débris de heaumes et de hauberts.

Zarahan fut bientôt travaillé par la douleur d'une blessure qu'il venait de recevoir. Pour se venger, il réunit tout ce qui lui restait de force et s'en alla, en compagnie de son frère, à la rencontre du vaillant Fulurtin.

Cette fois, ce dernier était gravement menacé. Encore une minute, et il succombait dans cette lutte inégale...

Tout-à-coup parut, à la barrière de la lice, un chevalier de haute taille, porteur d'armes vermeilles, et monté sur un beau destrier.

Tous les regards se portèrent vers lui avec avidité.

— Merci, mon Dieu, merci! murmura la princesse de Trébisonde, comprenant que c'était un secours qui arrivait là à son chevalier, lequel en avait vraiment besoin.

— Sire, dit le nouveau venu en s'adressant à l'empereur de Trébisonde, vous avez permis que le combat pût être continué à quatre, quoique commencé à trois... Je passe, et j'apprends ce dont il s'agit... Il y a ici un chevalier contre deux... cela manque d'équité... Permettez-moi donc d'entrer et de me joindre au défenseur de la princesse Onolorie.

— J'y consens, répondit l'empereur.

A cette parole, les hérauts d'armes tirèrent la barrière qui fermait le camp, et le chevalier inconnu se précipita à la rencontre de Zarahan, et à la rescousse de Fulurtin.

La lutte, alors, changea d'aspect, grâce à l'excellence de cette recrue inespérée.

Il n'y avait pas deux minutes que ce vaillant compagnon était arrivé, que Zarahan mordait la poussière, atteint d'un coup de lance au faux du heaume et du haubert.

Quand son frère le vit ainsi étendu mort sur le sol, il prit peur.

— Je m'avoue vaincu! cria-t-il au moment où le chevalier inconnu allait l'atteindre. Madame Onolorie et le seigneur Lisvart sont innocents.

Chacun battit des mains, malgré la présence de l'empereur de Trébisonde et l'air de mauvaise humeur que ce résultat venait de communiquer à sa physionomie.

Dans sa rancune, il aurait bien voulu s'opposer à l'exécution des conventions arrêtées avant le combat. Mais cela n'était guère possible.

D'ailleurs, le roi de la Breigne avait déjà dit à Lisvart :

— Chevalier, vous êtes libre.

— Ma fille paiera pour deux! murmura le vieil empereur avec une sourde rage.

## CHAPITRE XLVIII

Comment Lisvart quitta Trébisonde, en compagnie du vaillant chevalier qui avait si fort à propos pris sa défense, et comment ce chevalier, à force d'instances, finit par lui dire qui il était.

Rien ne retenait plus Lisvart à Trébisonde, excepté cependant la princesse sa mie. Mais, précisément à cause d'elle, il devait fuir pour aviser aux moyens de la délivrer.

A quelques pas du lieu du combat, un écuyer tenait un cheval tout équipé.

— Montez vitement, lui dit le chevalier inconnu. Montez! L'empereur ne peut s'opposer présentement à votre fuite, parce que les conditions du combat sont là qui s'y opposent... Mais dans une heure d'ici, il réfléchirait, et la haine qu'il a conçue à votre égard le porterait à commettre un acte d'arbitraire... Il est prudent de mettre une grande distance entre vous et lui... Quelque long qu'il ait le bras, il ne pourra vous atteindre lorsque vous serez à deux ou trois lieues de la cité de Trébisonde...

— Mais la princesse Onolorie?...

— N'ayez point souci d'elle... L'empereur est irrité... il se vengerait certainement sur vous de l'outrage involontaire qu'il vous reproche... Quant à s'en venger sur la princesse de Trébisonde, il ne l'oserait, car, en somme, elle est sa fille; et, d'ailleurs, le mal commis peut se réparer... N'êtes-vous pas libre de tout engagement? ajouta le chevalier inconnu en soupirant malgré lui.

— Je n'aime et ne peux aimer qu'Onolorie, répondit le chevalier de la Vraie Croix.

Il se fit, sur cette réponse, un silence embarrassant, que le chevalier inconnu rompit le premier :

— Partons! partons! cria-t-il vivement.

Lisvart éperonna son cheval, et tous deux partirent comme le vent.

Quand ils furent à une bonne distance de Trébisonde, sur le rivage de la mer, ils s'arrêtèrent pour laisser souffler leurs chevaux.

Pendant ce temps d'arrêt, l'amant d'Onolorie se mit à examiner curieusement son compagnon, dont la visière était toujours levée, ce qui ne lui permettait pas de voir son visage.

— Qui donc êtes-vous, mon généreux sauveur? lui demanda-t-il enfin.

— Qui je suis, sire chevalier?

— Oui, apprenez-moi votre nom et montrez-moi votre visage, afin que je vous admire à mon aise...

— Hélas! Lisvart, murmura le chevalier inconnu en soupirant, ne m'avez-vous donc pas reconnue?...

— Non, pas encore, je l'avoue...

— Ah! comment donc me reconnaîtriez-vous, en effet, cachée sous la visière de votre heaume, vous qui me méconnaissez lorsque j'ai le visage découvert!...

Ces paroles, prononcées avec un peu d'amertume, déconcertèrent Lisvart, qui ne comprenait rien au discours qui lui était tenu.

— Dites-moi qui vous êtes, je vous en supplie! répéta-t-il.

— Je suis quelqu'un qui vous aime, Lisvart, et que vous n'aimez pas!...

— Ah! j'aurai raison de ce mystère! s'écria l'amant d'Onolorie.

Et, moitié raisin, moitié figue, il abaissa la visière du heaume de son compagnon.

Que devint-il en apercevant la pâle et douce figure de la pauvre princesse Gradasilée?...

— Gradasilée! s'écria-t-il.

— Oui, Gradasilée, votre amie dévouée, la seule qui sache vous aimer et vous défendre, sans espoir de récompense en ce monde ou dans l'autre...

— Gradasilée! répéta Lisvart, ému.

Involontairement, et pour remercier plus cordialement cette chère créature, il se pencha sur elle et l'embrassa.

Gradasilée, de pâle qu'elle était auparavant, devint vermeille comme braise, et elle se recula vivement, toute frissonnante.

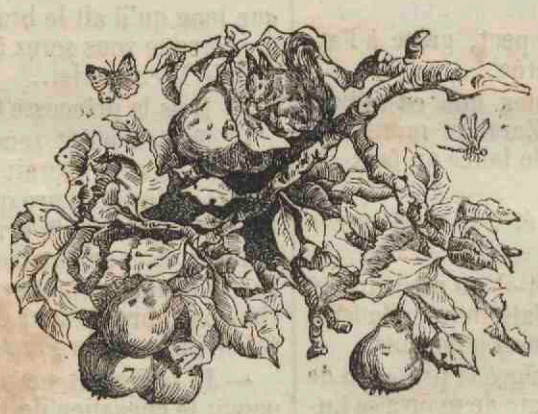
Ce baiser l'avait remuée jusqu'au parfond de son être. C'était pour elle le paradis et l'enfer.

— Grâce, Lisvart, grâce! murmura-t-elle en fermant les yeux et en penchant la tête sur sa poitrine comme une fleur sur sa tige.

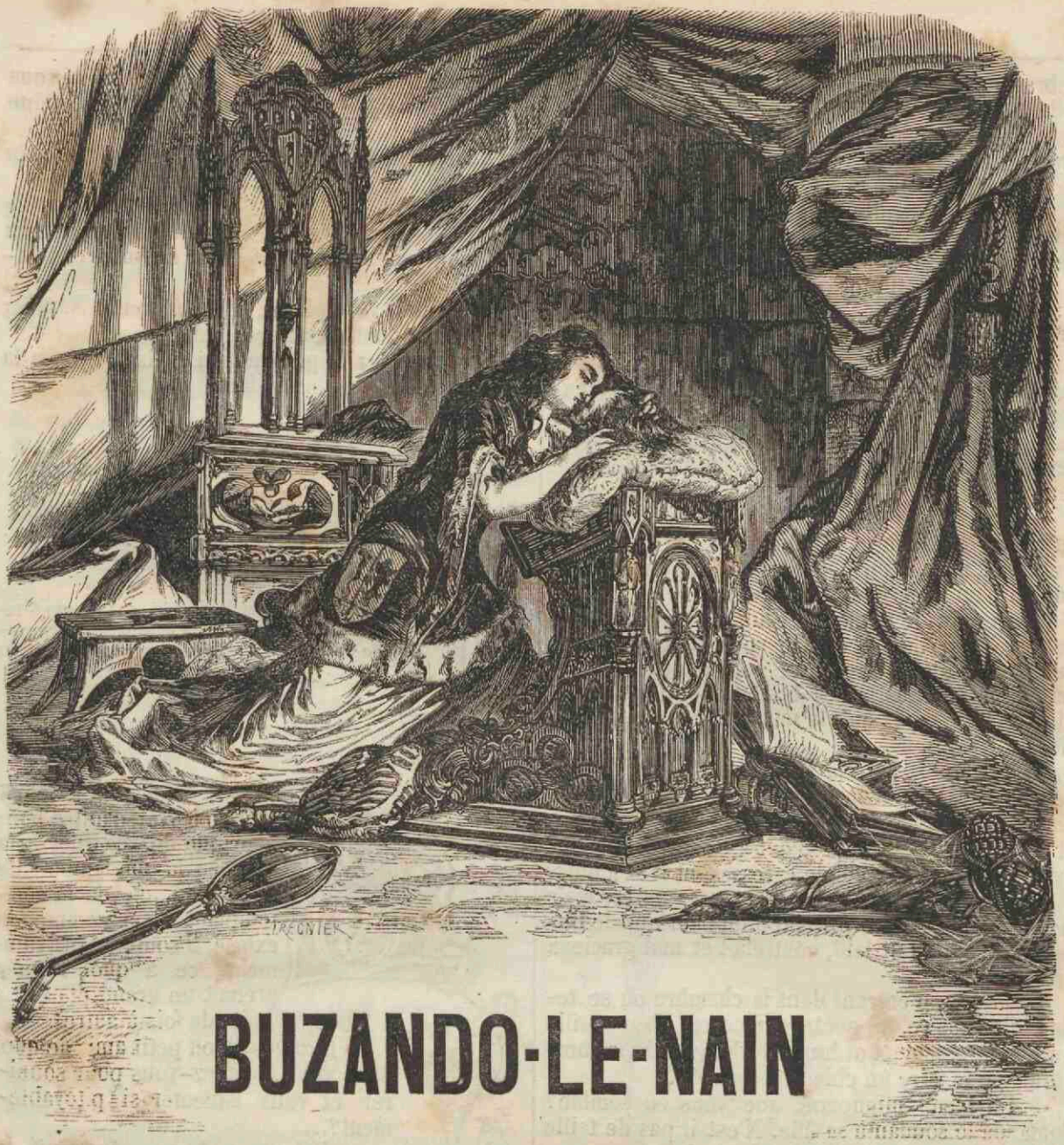
Puis elle reprit :

— Lisvart, au nom de l'affection que je vous porte, ne recommencez jamais. Je veux mourir vierge, avec votre nom sur les lèvres et dans le cœur!... Et maintenant, partons! ajouta-t-elle en éperonnant son cheval.

Lisvart l'imita. Une heure après, ils avaient perdu de vue la cité de Trébisonde.



Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 81



# BUZANDO-LE-NAIN

## CHAPITRE PREMIER

Comment la gente pucelle Niquée, princesse de Thèbes, fut enfermée dans une tour, pour éviter tout commerce d'homme avant l'heure de son mariage.

Zirfée, reine d'Argènes, avait eu deux frères. Le premier, Zarzafiel, soudan de Babylone, était mort au siége de Constantinople; le second était le soudan de Niquée.

Ce dernier s'était marié avec la fille du roi de Thèbes, parfaite en toute beauté, laquelle était morte en travail de deux enfants, fils et fille, qu'elle eut d'une seule ventrée. Le fils s'appelait Anastarax, et la fille Niquée.

Du fils, je n'en veux dire ni bien ni mal. Mais, quant à Niquée, je ne sais quelles expressions employer pour dire la merveilleuse beauté dont la nature et les dieux l'avaient douée. Elle semblait bien plus être d'une essence divine que d'une origine humaine, et, non-seulement elle n'avait pas eu jusque-là sa pareille, mais il ne devait pas y avoir dans l'avenir de créature vivante qui lui ressemblât.

L'enchanteresse Zirfée, avertie de l'accouchement de sa belle-sœur, écrivit incontinent au soudan pour qu'il fît enfermer sa fille, afin qu'elle ne fût aperçue d'aucun homme vivant avant l'heure de son mariage. Car, disait-elle, la beauté de la jeune Niquée était destinée à se développer encore en trésors et en perfections sans nombre, à ce point que quiconque la regarderait serait vaincu d'amour et deviendrait fou ou perdrait la vie. Zirfée ajoutait que sa science lui annonçait que cette gente pucelle accoucherait d'un tel personnage, si beau,

si brave, si chevalereux, que, tout considéré, il fallait que Jupiter même en fût le père, l'homme mortel étant insuffisant à procréer une si rare créature.

Le soudan écouta et suivit le conseil de sa sœur. Il fit enfermer sa fille Niquée dans une tour, avec quelques vieilles gouvernantes et quelques jeunes demoiselles pour lui tenir compagnie.

Niquée atteignit ainsi douze ans.

Le soudan, qui, jusque-là, pour obéir religieusement aux prescriptions de sa sœur Zirfée, n'avait pas voulu la visiter, le soudan la vint voir un beau matin à l'improviste, et il la trouva si merveilleusement faite de taille et de visage, qu'il en devint passionnément amoureux. Il était venu une fois, il revint tous les jours pendant un bon bout de temps.

— Ma mie, lui disait-il en la baisant de fois à autre sur sa belle et mignonne chair de marbre rose, ma mie, celui à qui vous êtes destinée se pourra bien tenir pour le plus heureux entre les plus favorisés de l'amour! Plût aux dieux que je ne fusse pas votre père! Je vous forcerais bien à m'aimer comme votre futur compagnon de noce sera aimé de vous, et ce bonheur me semblerait plus digne d'envie que la monarchie de toute l'Asie!...

Ce commerce quotidien eût pu amener de graves perturbations dans l'existence du père et de la fille. Le bon hommeau comprit que la loi de raison et celle de nature s'opposaient à ce qu'il allât plus avant dans cet échange de caresses, et il s'éloigna.

Il la revit pourtant, un long temps après, mais ce fut pour lui faire présent d'un nain appelé Buzando, lequel était laid, contrefait et mal gracieux en tout.

Buzando, en entrant dans la chambre où se tenait d'ordinaire la gente princesse, s'agenouilla avec empressement et humilité devant elle, comme aurait pu le faire un chien bien appris.

— Eh bien! mignonne, que vous en semble? demanda le soudan à sa fille. N'est-il pas de taille et de visage à bien servir les dames?...

— Ah! seigneur, s'écria Niquée, faites-le retirer si vous ne voulez pas que nous mourions toutes de peur!...

Buzando, en la voyant si belle, la supposa charitable, et il lui dit avec la voix la plus douce qu'il put trouver :

— Au nom des dieux, madame, vous avez bien raison de juger des qualités qui sont en vous par les défauts qui sont en moi... Mais daignez considérer que ce sont là des tares involontaires et que je ne suis pour rien dans ma difformité... Ne redoutez donc en rien ma présence, car si le soudan eût pensé que mon regard fût aussi dommageable que le vôtre, qui trouble le cœur, il ne m'eût pas amené céans, bien certainement...

Tout le monde se mit à rire de cette réponse du nain, surtout Niquée, qui comprit qu'il était déjà amoureux d'elle et qui résolut de ce moment de s'en amuser.

— En bonne foi, Buzando, lui dit-elle, tu ne me parles avec cette chaleur que parce que tu n'as jamais vu d'autres femmes que moi...

— Ah! madame!... j'en ai vu beaucoup, au contraire; mais jamais je n'en ai vu une seule qui vous ressemblât, car je vous crois une déesse descendue de l'Olympe!...

La risée qu'on avait faite déjà de ce pauvre nain s'augmenta encore à ces paroles.

— Ma fille, dit le soudan, ce beau fils grille d'envie de vous servir, à ce qu'il me paraît; je vous prie, belle dame, de le recevoir en votre compagnie.

— Ce qu'il vous plaira, Sire, répondit Niquée; je le retiens pour vous faire honneur.

Ainsi demeura le pauvre nain en la tour avec la gente pucelle, fille du soudan.

## CHAPITRE II

Comment la gente pucelle Niquée, en voyant un tableau représentant les faits et gestes du chevalier de l'Ardente Epée, s'enamoura follement de lui.



Buzando n'avait d'autre bonheur que de regarder à la dérobée la mignonne fille du soudan, et, en la contemplant ainsi comme en extase, il soupirait bruyamment, ce à quoi Niquée prenait un grand plaisir!

Elle lui disait, de fois à autre :

— Buzando, mon petit ami, de quoi donc vous plaignez-vous pour soupirer et vous lamenter si pitoyablement?...

— Hélas! madame, répondait le nain, n'ai-je donc pas raison de me lamenter et attrister, quand je considère la différence que les dieux ont mise entre vous et moi, vous douant de telles perfections? si bien que, n'était la bonté de votre cœur, vous ne pourriez que malaisément me regarder sans dégoût et sans effroi!...

— Comment! mon Buzando, pensez-vous donc que je vous aie en cet estime? Je fais le même état de vous, tel que vous êtes, que vous faites de moi telle que je suis...

Brézila, l'une des demoiselles de Niquée, dit alors au pauvre nain :

— Vous voyez, Buzando, on se moque en ce pays de ceux qui vous ressemblent!... Mais aussi pourquoi aimez-vous madame? C'est à moi que vous auriez dû vous adresser : je vous eusse traité comme vous méritez de l'être, car je vous estime et vous désire plus que ne le fait madame Niquée... A dire vrai, vous n'êtes point nés l'un pour l'autre!...

Ainsi était leurré et berné Buzando, qui, tout en s'en apercevant, ne s'ingéniait pas moins à dis-

traire sa dame par les contes qu'il lui faisait et par les nouvelles qu'il lui rapportait du dehors.

On s'entretenait beaucoup, à la cour du soudan, du chevalier de l'Ardente Epée et des mémorables prouesses qu'il avait accomplies. Buzando, qui ne se doutait pas de l'effet que pouvaient produire ces éloges, disait à Niquée un bien infini de ce gentilhomme ; si bien que Niquée se mit à en parler tout le long du jour et à en rêver tout le long de la nuit.

Le soudan son père l'acheva, en lui donnant un tableau que lui avait envoyé Zirfée; lequel tableau, très remarquablement peint, représentait les combats d'Amadis de Grèce avec les chevaliers qui gardaient les tours du château d'Argènes.

Le fils d'Onolorie y était si bien peint au naturel, que la gente Niquée, à sa vue, éprouva une indéfinissable émotion et perdit toute contenance.

Le soudan, pensant que cela lui venait d'une défaillance de cœur, la prit entre ses bras, lui disant :

—Ma fille, ma mie, vous trouvez-vous mal, pour avoir ainsi changé de couleur?...

Lors, toute honteuse, elle répondit que oui, quelque peu, et que cela passerait.

— Reposez-vous donc pour aujourd'hui, dit le soudan ; une autre fois je vous viendrai voir plus à loisir.

Et, la laissant avec le portrait du fils d'Onolorie, il se retira au palais, et Niquée resta seule en son cabinet.

— Ah ! pauvrette que je suis ! murmura-t-elle. Je vois bien à cette heure que la mort donnera fin à ce commencement et non autre, car j'aimerais mieux perdre mille vies ensemble que de révéler la cause de ce tourment !...

Tout en se lamentant ainsi et en examinant de plus en plus la peinture qui lui avait été apportée par son père, Niquée aperçut à côté du portrait du chevalier celui de la jeune Lucelle, fille du roi de Sicile.

La jalousie la mordit âprement au cœur.

— Je ne sais pas s'il l'aime autant qu'il en fait le semblant... Mais il est vraisemblable que les dieux ne lui ont pas donné tant de perfections pour qu'il les offre à personne si peu digne de lui... Après cela, peut-être que je me trompe... Peut-être est-elle plus belle que moi...

Prenant aussitôt un miroir, et se comparant à Lucelle, elle se trouva plus avantageusement pourvue, ce qui lui fit bondir le cœur de joie.

— Eh ! mon ami, murmura-t-elle en s'adressant au portrait du chevalier, comme s'il pouvait l'entendre et la comprendre, comment aimez-vous une autre dame, moi étant si près de vous et si douée de beauté? Je ne puis vous croire aussi pauvre d'esprit !... Si vous m'aviez vue une seule fois, aucune autre dame ou demoiselle vivante ne vous pourrait éloigner de mon service... Vous ne pourchasseriez d'autre mie que moi... Ah ! je trouverai moyen de vous appeler et vous rapprocher de la cour du soudan, mon père, où que vous soyez à cette heure... Alors je vivrai contente, et je pourrai vous déclarer le bien que je vous souhaite de si grand cœur...

Puis, se reprenant, Niquée ajouta :

— Mais, hélas ! que dis-je? Je compte bien sans mon hôte !... Amour n'a acception de personne... Il aime déjà cette dame tant et tant, sans doute, que la déesse Vénus elle-même lui semblerait laide, mise en regard... Et moi, quoi?... Toutefois, j'en tenterai la fortune, dût-il m'en advenir pis...

Lors, elle appela Todomire et Brizela, ses deux favorites.

— Par le haut nom de Jupiter ! leur dit-elle, je vous prie de me dire votre avis au sujet de cette demoiselle et de moi...

Elle montrait le portrait de Lucelle.

— Ah ! grands dieux ! madame, répondit Brizela, il n'y a pas plus de comparaison possible à établir entre elle et vous qu'entre Buzando et moi..

— Il faut bien pourtant que celle-ci ait quelque chose qui la fasse aimer ! reprit Niquée toute rêveuse.

— Et vous, madame, répondit Todomire, n'avez-vous donc pas quelque chose qui fait vivre et mourir tout ensemble?...

## CHAPITRE III

Comment la princesse Niquée, de plus en plus affolée, envoya le pauvre nain Buzando à la recherche du chevalier, avec une lettre pressante pour lui.

Ainsi vivait Niquée, rêvant et soupirant sans cesse, ayant toujours devant les yeux et dans le cœur ce bel et fier gentilhomme qui avait accompli déjà tant de prouesses et qui était si capable d'en accomplir d'autres !

Elle rêvait et soupirait, ce que le nain Buzando, qui ne savait rien de rien, attribuait tout naturellement aux vagues désirs qui se manifestent, vers la quinzième année, dans l'esprit des jeunes filles. Et, quoiqu'il fût d'une inimaginable laideur, il interprétait ces soupirs-là tout à son avantage, croyant que, puisque Niquée n'avait encore entrevu d'autre homme que le soudan et lui, il n'y avait que lui qui pût perturber ainsi le jeune cœur de cette belle princesse.

— Si, disait-il, ma dame m'aime, elle n'est pas de beaucoup trompée... car, encore que je n'aie pas grande beauté, pourtant, je suis un homme, et, à ce titre, je mérite bien d'être favorisé d'elle, vu surtout le profond et parfait amour que je lui porte... S'il en est ainsi, jamais créature humaine ne fut plus heureuse que moi, bien que ma dame

n'ait pas jugé à propos de me le déclarer du premier coup, surprise sans doute par quelque honte... Au surplus, j'en aurai le cœur net et le lui demanderai moi-même...

Quelques jours après cette détermination, Buzando, trouvant la gente princesse seule, se jeta incontinent à ses genoux et lui dit, de la meilleure grâce qu'il put :

— Madame, je vous supplie très humblement de ne plus me taire plus longtemps la cause de vos rêveries et de vos soupirs, vous jurant par la foi que je dois au grand Vulcain, que si j'y puis mettre ordre, je le ferai, dût-il m'en coûter la vie...

— Comment pourriez-vous, Buzando mon ami, donner remède à si grande chose, étant si petit que vous êtes?...

— Madame, ma volonté est d'une taille plus ample que mon corps, surtout quand il s'agit de vous faire service.

— Je vous assure, mon Buzando, que je ne connais point encore mon mal... Je vous promets que, si je dois le déceler à quelqu'un, ce sera à vous avant tout autre.

Buzando parut satisfait de cette réponse.

Mais s'il était aise, Niquée ne l'était guère. Cette image du vaillant fils d'Onolorie lui trottinait toujours par la cervelle et par le cœur. Si bien que, quelques jours après cette conversation avec son nain, la gente pucelle, dévorée d'amour, appela Buzando.

— Mon petit Buzando, lui dit-elle, je t'ai, l'autre jour, promis de te dire à toi avant tout autre la cause de ma tristesse... Tant donc pour cette raison que pour la confiance que j'ai en ta loyauté, je vais te dire le secret de mon cœur, espérant bien que, l'ayant mis entre tes mains, tu n'en feras part à créature qui vive.

Buzando trembla comme la feuille au vent.

Niquée reprit :

— Toutefois, avant de commencer, je te prie de considérer combien il faut que soit âpre et véhémente la force qui me contraint à te faire cet aveu, puisque rien ne saurait me retenir, ni la honte, ni la grandeur de mon état... Les flèches d'Amour m'ont blessée inguérissablement... Je te dis ceci, Buzando, parce que non-seulement ma vie est en péril, mais encore mon propre honneur, ce qui est pis... Par ainsi, mon ami, je te supplie de me faire service, et surtout de garder ce secret au parfond de ton âme, sans en rien ébruiter à personne...

Le nain, en écoutant de ses deux oreilles la belle harangue de sa mie, s'imaginait de la meilleure foi du monde être le saint auquel étaient offertes ces chandelles-là. Aussi s'empressa-t-il de répondre à la gente princesse :

— Pardonnez-moi, madame, mais il me semble que vous me faites tort de douter ainsi de mon zèle à vous servir et de ma bonne volonté à vous aimer... Commandez-moi donc tout ce qu'il vous plaira : j'obéirai avec plaisir et dans le plus grand mystère... Personne ne saura votre bonheur et le mien...

— Ah! mon petit nain, tant s'en faut que je doute de ton dévouement et de ta bonne volonté... J'en doute même si peu, que je n'hésite pas plus longtemps à te dire qui j'aime...

Buzando ferma les yeux, pour mieux se recueillir et jouir du bonheur d'entendre son nom sortir de la bouche de Niquée.

La princesse reprit :

— Je ne songe plus, jour et nuit, qu'à un seul homme au monde, parce qu'il n'y en a qu'un, en effet, qui réunisse les perfections du chevalier de l'Ardente Epée... J'en ai le cœur, l'âme, l'esprit, les sens enflammés... Je n'y tiens plus... Je grille d'amour, mon petit Buzando!... Ah! si tu m'aimes comme tu dis m'aimer, je t'en prie, mets-toi dès cette heure en quête de ce vaillant gentilhomme, invente pour cela des prétextes, une visite à faire à ton père ou à ta mère, n'importe quoi enfin... Mais cours! vole!... Trouve-le! trouve-le!...

Si le pauvre nain tomba de son haut, il ne faut pas le demander. Il avait battu les buissons, et un autre s'était avancé pour en recevoir la proie!

Aussi, tout pertroublé, demeura-t-il un espace de temps sans ouvrir la bouche. Quand il l'ouvrit, ce fut pour soupirer.

— Hélas! madame, murmura-t-il piteusement, je vois bien cruellement en ce moment comme la Fortune a été malveillante envers moi... Enfin! si les dieux l'ont ordonné ainsi, je me résigne, quoique cela soit bien douloureux de renoncer ainsi à des espérances si agréables... Je rêvais... Que n'ai-je pu rêver ainsi jusqu'au bout de ma vie?... Madame, ordonnez donc selon votre bon plaisir... Je vous jure par tous les dieux du ciel et de la terre que je ferai ce qu'il faudra pour réussir, et que je trouverai celui dont l'amour vous est si nécessaire...

Bien que Niquée comprît à merveille à quoi faisait allusion le pauvre nain, elle n'en fit pas semblant. Elle le remercia bien fort de ce qu'il lui promettait d'entreprendre la quête d'Amadis de Grèce. Puis, prenant plume, encre et papier, elle écrivit la lettre que voici :

« Niquée, princesse de Thèbes, si avantagée par les dieux en parfaite beauté, qu'il n'est nulle dame ou demoiselle de ce temps à elle comparable, donne salut au preux très renommé et très vaillant chevalier de l'Ardente Epée.

« Chevalier très excellent, apprenez que je n'ai encore été vue ni regardée d'homme vivant, parce que, par ordre spécial, ma présence a été défendue et ma beauté jugée aussi préjudiciable à votre sexe que le regard venimeux du basilic.

« C'est à cause de ce danger de ma personne, chevalier très excellent, que l'on me détient prisonnière en une forte tour, en compagnie seulement de quelques vieilles gouvernantes et de quelques jeunes demoiselles qu'il a plu au soudan, mon père, de me donner.

« Votre renommée, excellent chevalier, est venue me trouver et me troubler dans ma retraite, et elle a fait la conquête de mon cœur pour le bien de vous seul et pour le mal de tous. Sans toutefois altérer en rien par cela mon honneur, gardant ce qui doit être le plus recommandé à toutes vertueuses dames, le mariage seul donnera lieu à mon

contentement et au bien que vous devez désirer.

« C'est pourquoi, chevalier très excellent, je vous prie instamment, aussitôt que vous aurez reçu ce message, de vouloir bien venir voir celle que nul homme ne peut regarder qu'à son désavantage et mal certain, tout ce qu'elle a de bon vous étant dédié et réservé, à seule fin de joindre ensemble le parangon de toute beauté avec le parangon de toute chevalerie.

« Quant au reste, Buzando, mon amé et féable nain, vous le dira de ma part. Croyez-le donc, je vous prie, comme moi-même.

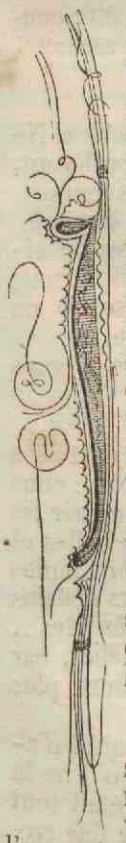
« NIQUÉE, princesse de Thèbes. »

— Ce soir, je serai parti, madame, répondit Buzando, résigné, en recevant cette lettre.

Et, en effet, le soir même de ce jour, le nain délogea, ayant obtenu congé du soudan, sous couleur d'aller voir ses père et mère.

## CHAPITRE IV

Comment Amadis de Grèce et Birmates, chevauchant ensemble, après maintes aventures, firent rencontre d'un nain qu'un chevalier faisait fouetter.



Il y a quelque temps déjà que je ne vous ai parlé d'Amadis de Grèce, autrement dit du chevalier de l'Ardente Epée. Il est bon que nous nous en occupions, puisque les pucelles les plus belles de la terre s'en occupent.

Le chevalier de l'Ardente Epée avait couru les aventures, et il lui en était arrivé cinquante plus ou moins intéressantes, mais dont le récit grossirait peut-être outre mesure ce volume. Il avait rencontré à Mayence son aïeul, le roi Amadis de Gaule, avec lequel il s'était lié; et, plus récemment encore, il avait combattu avec le bon chevalier Birmates, et était devenu son ami.

Birmates et le fils d'Onolorie cheminaient donc de compagnie à travers les Allemagnes.

Un matin, comme ils devisaient de choses et autres, et que le jeune chevalier racontait au bon Birmates ses amours avec la gente Lucelle.

Et comme le bon Birmates s'étonnait:

— Ne vous ébahissez pas tant, lui dit son compagnon. J'espère que nous verrons bientôt la princesse Lucelle, et alors, vous serez forcé de convenir que sa beauté l'emporte sur toutes les autres.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, répondit le bon Birmates; mais je sais bien que ma dame est telle, et si parfaitement belle, qu'il n'y en a pas d'autre, à mon sens, qui puisse l'égaler...

Comme ils dévalaient d'une montagne, ils aperçurent un chevalier armé de toutes pièces qui faisait fouetter un nain par deux vilains qui n'y allaient pas de main morte.

— Ah! seigneurs, s'écria d'une voix lamentable le pauvre diable en apercevant à son tour Amadis et Birmates. Ah! seigneurs, si jamais pitié trouva place en vos cœurs, secourez-moi, je vous en prie, en un si grand besoin!...

A cette clameur, les deux chevaliers piquèrent plus raide et s'approchèrent du lieu où l'on martyrisait la pauvre créature.

C'était bien, il faut le dire, la plus laide et la plus contrefaite personne que Nature eût jamais produite. Il tenait entre ses dents, pendant qu'on le fouettait, une lettre qu'il ne voulait lâcher et que les vilains voulaient avoir.

— Si tu ne nous la cèdes pas, tu vas mourir!... lui disaient-ils.

— Vous ne l'aurez jamais, moi vivant! répondit le nain.

Emu de compassion, Amadis de Grèce lui demanda pourquoi il préférait ainsi être battu, plutôt que de lâcher cette lettre, et, aussi, pourquoi ces hommes le battaient ainsi.

— Seigneur, répondit le nain, ils me battent parce que leur maître le leur a commandé...

— Et pourquoi le leur a-t-il commandé?

— Parce que je lui ai dit, interrogé par lui, que j'étais en quête du plus vaillant chevalier du monde, de la part de la plus belle princesse de l'Asie... Il a voulu voir ma lettre; je la lui ai refusée, et c'est alors qu'il m'a fait saisir par les gens que voici, lesquels m'ont battu comme plâtre, et m'auraient certainement laissé pour mort, sans votre arrivée...

— Holà! vilains! Finissez votre mauvaise besogne, paillards!... cria le chevalier de l'Ardente Epée en croisant son bois contre les deux fouetteurs.

Ces deux hommes, qui craignaient sans doute pour leur peau, détalèrent incontinent, sans demander leur reste.

Leur maître, alors, s'avança à la rencontre d'Amadis d'un air menaçant et provocateur.

— Qui donc vous a permis de châtier mes gens? demanda-t-il.

Pour toute réponse, Amadis assujettit de nouveau sa lance à son poing, et courut sus à celui qui lui parlait ainsi.

Le chamaillis ne fut pas long; quelques minutes après, le chevalier inconnu tomba sur le sol, la gorge traversée de part en part.

Le pauvre nain, si à propos délivré, remercia avec effusion son sauveur.

Pendant qu'il le remerciait, le bon chevalier Birmates, qui avait contemplé cette scène avec la plus grande tranquilité d'esprit, se mit à rire à gorge déployée de l'étrange figure du fouetté.

— Qu'avez-vous donc à rire ainsi? lui demanda Amadis de Grèce en rajustant son harnois dérangé par le précédent assaut.

— Eh! chevalier de l'Ardente Epée, répondit Birmates en continuant à rire, on s'égaie de ce qu'on trouve, dans la vie!... Ce bonhomme a un

visage si bizarre, avec une taille si burlesque ; il faisait de si singulières contorsions sous les verges de ces paillards de tout à l'heure, que, ma foi...

Le nain interrompit vivement Birmates.

— Quoi! seigneur, lui demanda-t-il, ce vaillant gentilhomme qui m'a si généreusement délivré des mains de ces vilains, c'est le chevalier de l'Ardente Epée?...

— Lui-même, nain mon ami...

Le nain alla avec empressement vers le fils d'Onolorie.

— Quoi! seigneur, lui dit-il avec admiration, vous seriez ce courageux chevalier de l'Ardente Epée dont la renommée est si universelle aujourd'hui?...

— Je ne sais pas, répondit le fils d'Onolorie, si ma renommée a fait autant de chemin que tu me le dis, quoique j'aie fait moi-même bien du chemin ; mais je puis t'assurer que je suis bien le chevalier que tu viens de nommer...

— Et après lequel j'ai tant couru !...

— Pourquoi as-tu tant couru après moi?

— Pour vous remettre un message de la plus belle princesse du monde...

Amadis tressaillit. Sa première pensée fut que cettre lettre, que le nain avait à lui remettre, lui venait de la gente Lucelle, qui était fâchée contre lui depuis l'aventure de l'île d'Argènes, à cause de la tendresse que lui avait manifestée Gradasilée, le prenant pour Lisvart; on s'en souvient.

En conséquence, il tira le nain un peu en arrière, et celui-ci lui remit la lettre, en soupirant.

Quand Amadis de Grèce vit que cette lettre n'était pas de Lucelle, mais bien de la princesse Niquée, son visage, d'abord si joyeux, redevint mélancolieux.

— Hélas! murmura-t-il, quelle étrange fortune est la mienne!... La dame que j'aime m'a fui et ne me veut plus voir... Celle que je ne connais pas m'aime et m'appelle ardemment à elle!...

Pendant qu'il se plaignait ainsi, le pauvre nain se plaignait aussi, mais d'une autre façon, et avec plus de raison que lui.

— Hélas! murmurait-il, quel bonheur doit être celui de ce beau chevalier, si j'en juge par le chagrin qui me poigne en cet instant!... Il est jeune, vaillant et beau... La princesse s'est enamourée de lui, sur la seule vue de son portrait : que sera-ce donc quand elle l'aura devant elle en chair et en os?... Oh! quel supplice sera alors le mien!... Et pourquoi faut-il donc que ce soit précisément moi qui aie été choisi pour annoncer à un autre une félicité que je croyais devoir m'échoir à moi-même, et à moi seulement!...

Amadis sortit de sa songerie.

— Comment te nommes-tu? demanda-t-il au nain.

— Buzando, seigneur chevalier, pour vous servir.

— Buzando?

— Oui, seigneur chevalier.

— Et tu es l'écuyer de la princesse de Thèbes?...

— Je suis son serviteur, seigneur chevalier, comme je demande à être le vôtre...

— Ainsi, cette princesse est jeune?...

— C'est un printemps!

— Elle est belle?...

— C'est une rose greffée sur un lis!

— Et elle m'aime?...

— A en perdre le boire et le manger, seigneur chevalier!...

Amadis de Grèce devint rêveur.

— Non, se dit-il, non!... Je veux rester fidèle à ma mie, quelque rigueur qu'elle me montre.

Là-dessus, comme la nuit était venue, on prit une légère collation et on se coucha sur l'herbe, au pied d'un bouquet d'arbres, après avoir débridé les chevaux pour leur permettre de souper à leur tour, comme leurs maîtres.

## CHAPITRE V

Comment Amadis de Grèce eut un songe, et le pauvre nain Buzando aussi, et comment l'un se réveilla heureux et l'autre malheureux.

Au bout de quelque temps, le bon chevalier Birmates était profondément endormi, et le bruit sonore de sa respiration troublait seul le silence de la nuit.

Le chevalier de l'Ardente Epée était endormi aussi, mais d'un sommeil si léger, qu'il pouvait être considéré comme un assoupissement, comme une extase.

Il eut une vision.

Les deux princesses Lucelle et Niquée lui apparurent et lui parlèrent, en effleurant ses lèvres des leurs.

La princesse Lucelle lui disait :

— Chevalier, vous m'avez dédaignée pour une autre moins belle que moi, et, à cette cause, je ne vous pardonnerai de ma vie...

Amadis essayait de se lever pour protester, mais sans pouvoir y réussir.

Lucelle continuait :

— Je suis la fille du roi de Sicile; mes destinées et les vôtres, réunies, eussent été glorieuses : vous ne l'avez pas voulu... Vous avez préféré courir les aventures à la suite de princesses moins belles et moins illustres que moi, qui vous aimeront moins que je ne vous eusse aimé... Leurs futurs dédains me consoleront de leurs tendresses présentes... Aimez donc bien vite la princesse de Thèbes, car bientôt il ne sera plus temps et il n'y aura plus moyen...

Amadis voulut de nouveau répondre qu'il n'avait jamais vu la princesse de Thèbes, qu'il ne la connaissait ni d'Eve ni d'Adam et qu'il était tout disposé à ne l'aimer jamais ; mais, cette fois encore, il ne put mouvoir ses lèvres, sur lesquelles il sentit comme le parfum de lèvres féminines.

C'était la princesse de Thèbes qui l'embrassait avec une ardeur non pareille.

Elle lui disait :

— Pourquoi vous tromper et tromper ainsi les autres, chevalier?... Vous savez bien que vous n'aimez et ne pouvez aimer que moi au monde!... Les autres princesses de la terre n'existent pas pour vous... Elles sont indignes de s'associer à votre gloire présente, et encore moins à votre gloire future, qui dépassera celle de tous les chevaliers les plus vaillants et les plus fameux... Vous et moi, seuls, devons être joints pour consommer l'acte solennel du mariage, et obéir à la Fortune, qui nous protége et qui veut que le fruit de nos amours devienne le parangon de la chevalerie...

De son côté, le pauvre nain Buzando faisait des rêves à perte de vue. Il ne voyait et ne pouvait voir qu'une femme au monde, endormi ou éveillé : c'était celle à laquelle il pensait sans cesse, c'était la gente pucelle Niquée, princesse de Thèbes.

Elle venait donc de lui apparaître, plus belle, plus séduisante que jamais ; et elle lui était apparue tout exprès pour lui dire, avec une voix céleste, que les oreilles du pauvre hommeau buvaient comme les fleurs boivent la rosée :

— Je t'ai éprouvé, mon petit Buzando, un peu cruellement peut-être, mais ça été pour mieux te connaître et t'apprécier... Ma beauté t'appartient, malgré ta laideur, parce que ta laideur n'est qu'apparente et que la beauté de ton âme vaut cent fois mieux que celle de mon visage... Ton cœur d'or, ton précieux dévouement font vite oublier les difformités de ta chétive personne... Mes yeux ont lu à travers ton enveloppe comme à travers l'eau d'une fontaine : tu m'aimes, je veux t'aimer... Le chevalier de l'Ardente Epée est lié à une autre princesse, et il ne viendra jamais à la cour du soudan mon père... Personne, hormis toi, ne sera admis à me voir dans la tour où je suis enfermée, et où je passerai mes jours avec toi, mon petit Buzando, mon doux ami...

Et le pauvre nain sentit sur ses lèvres une impression savoureuse, comme celle qui est produite par la chaleur moite d'un baiser...

Il se réveilla brusquement : c'était une larme qui, de ses yeux, était tombée lentement sur sa bouche.

— Hélas! murmura-t-il, avec un soupir qui eût attendri un rocher.

L'aube venait, claire et sereine. Les oiselets chantaient amoureusement sous les ramures. Les perles de la rosée brillaient à la pointe des herbes.

— Hélas! répéta Buzando avec un soupir plus navrant encore que le premier.

Amadis de Grèce s'éveilla et regarda autour de lui d'un air étonné.

— Ah! s'écria-t-il, ce n'était qu'un songe!...

Et il se leva tout joyeux.

Le bon chevalier Birmates se réveilla et se leva aussi. Lui, qui n'avait pas rêvé du tout, ne fut ni heureux ni malheureux d'être réveillé.

—

## CHAPITRE VI

Comment Amadis de Grèce et le bon chevalier Birmates se séparèrent l'un de l'autre, et comment le pauvre nain Buzando s'en retourna tristement vers la princesse de Thèbes.

On n'était qu'à peu de distance de la mer. Les deux chevaliers y allèrent, suivis de leurs écuyers et du pauvre nain Buzando, qui ne pouvait s'empêcher de ressonger à sa vision de la nuit précédente.

Il y avait là un navire sur ses ancres.

Voici notre affaire, chevalier, dit Amadis de Grèce à son compagnon.

— La vôtre, non la mienne, répondit Birmates.

— Comment cela? Ne me suivez-vous pas pour comparer la beauté de la princesse de Sicile avec celle de votre mie?...

— Le voyage serait inutile, répliqua Birmates, car il n'y a au monde qu'une princesse aussi belle que la princesse d'Apollonie : c'est elle-même... La princesse Lucelle a certes des avantages nombreux et marqués sur toutes les autres dames ou demoiselles, mais non sur celle-là... Par ainsi, vous le voyez bien, mon voyage serait inutile... Et puis, d'ailleurs, il ne m'est pas prouvé que nous trouverons la fille du roi de Sicile là où vous comptez aller...

— Hélas! murmura Amadis. Vous dites peut-être vrai!... Le bonheur n'est pas où on le cherche...

— Or donc, mon compagnon, séparons-nous ici, puisque je vous vois prêt à vous embarquer et qu'il n'est pas dans mes goûts de vous suivre... Nous nous retrouverons quelque part un jour...

— Vous me le promettez?...

— Je m'y engage bien volontiers... Je n'ai qu'à gagner en votre compagnie, et tout irait pour le mieux entre nous si vous vouliez seulement me concéder l'excellence de ma mie sur la vôtre.

Le chevalier de l'Ardente Epée sourit.

— Et maintenant, embrassons-nous, mon jeune compagnon! ajouta le bon chevalier Birmates.

Les deux chevaliers s'embrassèrent.

— Que les dieux vous gardent! dit Amadis.

— Je fais pareil vœu, répondit le bon chevalier Birmates.

Ils s'embrassèrent de nouveau et se séparèrent.

Quand Birmates et son écuyer eurent disparu, Buzando, qui ne savait quoi penser des discours

du chevalier de l'Ardente Epée, lui dit, au moment où il se disposait à s'embarquer :

— Seigneur, n'allons-nous pas retrouver la belle princesse de Thèbes, qui nous attend si impatiemment ?...

— Non, vraiment, mon ami, répondit le fils d'Onolorie.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, seigneur?...

— Parce que je vais retrouver la princesse de Sicile...

— Ah ! seigneur, madame Niquée en mourra !

— Ce n'est pas croyable, mon ami...

— C'est pourtant comme je vous le dis, seigneur... D'ailleurs, la princesse de Sicile vous aime moins, et elle est moins belle que la princesse de Thèbes...

— D'où sais-tu cela ?...

— Je vous ai raconté hier que la reine Zirfée avait fait don au soudan, mon maître, qui en avait fait don à la princesse sa fille, d'un tableau qui représentait vos prouesses ?...

— Oui, tu me l'as dit... Après ?...

— Il n'y avait pas que vous sur ce tableau, seigneur...

— Ah ! Et qui y avait-il donc encore ?

— Les personnes avec lesquelles vous vous trouviez dans l'île d'Argènes...

— Le roi de Sicile ?...

— Oui, seigneur... Puis d'autres encore...

— La reine Miramynie, sa femme ?...

— Oui, seigneur... Puis une autre encore...

— La princesse Lucelle, alors ?...

— Précisément... Je n'ai pu juger de la ressemblance de toutes ces personnes, puisque je n'ai encore vu que vous... Mais, puisque vous ressemblez tant à la peinture qu'on a faite de vous et qui a si fortement passionné madame Niquée, il n'y a pas de raison pour que la peinture qu'on a faite de madame Lucelle ne soit pas ressemblante aussi...

— D'où tu conclus ?...

— D'où je me permets de conclure, seigneur, que madame Niquée est incomparablement plus belle que madame Lucelle...

— Tu as ton goût et j'ai le mien...

— Ce n'est pas le mien que je vous donne là, seigneur... c'est celui de la princesse de Thèbes elle-même...

— Est-elle donc si belle, vraiment?

— C'est une merveille de beauté !...

Buzando avait dit cela avec un enthousiasme sincère, qui fit réfléchir le fils d'Onolorie.

— As-tu sur toi quelque chose sur quoi je pourrais écrire ? demanda-t-il au pauvre nain.

— Voici mes tablettes, sire chevalier, répondit Buzando en les lui offrant.

Amadis les prit et traça dessus une réponse courtoise à la lettre de la princesse de Thèbes ; puis il les rendit.

— Adieu, Buzando, lui cria-t-il en s'embarquant. Nous nous reverrons !

Son écuyer s'embarqua après lui. Le navire leva l'ancre et partit.

Le pauvre nain était resté seul sur la grève, regardant le navire qui gagnait la pleine mer.

— Hélas ! murmura-t-il. Que va dire madame Niquée ?...

## CHAPITRE VII

Comment Amadis de Grèce débarqua aux environs de Mirefleur, et de la rencontre qu'il y fit d'une gente pucelle qui ne demandait pas mieux de le consoler.

Le chevalier de l'Ardente Epée eut une traversée heureuse. Son écuyer et lui débarquèrent sans encombre.

Une fois débarqué, Amadis de Grèce se mit à cheminer rêveur dans la direction de Mirefleur.

Il faisait chaud. Il entra dans le premier bois qu'il rencontra et s'arrêta à la première fontaine qui s'offrit à lui.

Comme il s'approchait pour se désaltérer et qu'il enlevait son heaume et ses gantelets, il avisa une gente pucelle qui était assise au fil de l'eau, rêveuse.

Au bruit qu'il fit, elle se retourna, et, l'apercevant, elle lui adressa le plus agréable sourire qui fût éclos jusques-là sur des lèvres de seize ans. Puis, devinant rapidement ce que ce beau chevalier qui s'avançait vers elle venait chercher là, elle se pencha sur le ruisseau, plongea sa main blanche dans l'onde transparente, et, la retirant pleine, elle la porta avec grâce et avec précaution à la bouche d'Amadis.

— Buvez, lui dit-elle d'une voix pleine d'une tendre autorité.

Amadis avait soif : il but dans cette coupe de chair, plus précieuse cent fois que les coupes les plus rares.

Il va sans dire qu'il remercia très courtoisement cette jolie personne si avenante.

— Vous êtes de Mirefleur ? lui demanda-t-il.

— Oui, sire chevalier, répondit-elle toujours en souriant.

— Le roi Amadis y est en ce moment...

— Il doit y être, oui...

— Avec... d'autres... personnes ? demanda le fils d'Onolorie en hésitant un peu.

— Oui, sire chevalier...

— Les connaissez-vous ?

— Comme tout le monde les connaît.

— Mais encore ?...

— Il y a une fort belle princesse... la princesse de Sicile...

Le chevalier de l'Ardente Epée soupira et devint rêveur.

— Vous manque-t-il donc quelque chose, chevalier, à vous qui êtes d'une si fière et si belle

mine, demanda la gente pucelle, en admiration devant le beau visage du fils d'Onolorie.

Ce dernier soupira de nouveau.

— Vous aimez peut-être ? reprit la jeune fille.

— Oui...

— Est-ce que, d'aventure, vous ne seriez pas aimé ?...

— Hélas ! non.

— C'est impossible !

— Cela est ainsi...

— Peut-être que vous ne vous adressez pas à celles qui pourraient vous aimer !...

— Et lesquelles voulez-vous donc qui m'aiment ?

— Aimez qui vous aime...

— Hélas ! quelle malheureuse voudrait de moi ?

— Qui ?... Eh ! moi-même, chevalier, si vous me désirez... Mais je vous vois si abusé, aimant, comme vous faites, en un seul lieu, que vous trouveriez aigres les cerises les mieux confites que je vous offrirais...

Amadis regarda la jeune fille qui lui parlait. Ses yeux lui confirmèrent la sincérité de ce que venait de prononcer sa bouche, de très beaux yeux même...

Elle attendait une réponse, un acquiescement. Il ne répondit rien et redevint tout songeur.

— Vous fuyez la proie pour l'ombre, lui dit la jeune fille d'un petit air railleur en s'éloignant un peu de lui, comme pour le bouder.

Il ne la rappela pas.

Son écuyer, qui n'avait pas les mêmes raisons que lui de dédaigner les belles fleurs qui tenaient tant à être cueillies, son écuyer attacha son cheval à un arbre et s'en alla sans bruit sous la feuillée à la recherche de la belle et appétissante pucelle de tout à l'heure.

— Ordan ! cria le chevalier en se retournant.

Ordan ne répondit pas.

Le jour s'en allait. La nuit commençait à tomber. Le chevalier se résigna à attendre le retour du soleil dans ce bois, au bord de cette fontaine murmurante.

En conséquence, il enleva son armure, la plaça à côté de lui sur l'herbe, et se coucha tout de son long, fatigué. Puis il s'endormit en songeant à Lucelle.

## CHAPITRE VIII

Comment Amadis de Grèce fut désarçonné par un chevalier, et comment il fut témoin d'un combat auquel il voulut se mêler.

Quand le fils d'Onolorie ouvrit les yeux, il était grand jour.

— Ordan ! s'écria-t-il.

L'écuyer sortit d'un taillis voisin et accourut à l'appel de son maître.

Un instant après, parut la gente pucelle de la veille, toujours aussi souriante, aussi gracieuse, aussi avenante.

Le chevalier de l'Ardente Epée se leva, remit son haubert, son heaume et ses gantelets, remonta sur son cheval, et, saluant la jeune fille, il allait s'éloigner de cet endroit, lorsque parut un chevalier armé de toutes pièces, la lance au poing, courant comme le vent.

— Chevalier ! lui cria Amadis en voulant s'opposer à son passage.

Il avait à peine prononcé ce mot, qu'atteint en plein écu par le bois de l'inconnu, il s'en allait rouler sur le gazon, à quelques pieds de là, tandis que son cheval, poussé par le choc, s'en allait bondir sur le chemin.

L'amant de Lucelle se releva, furieux, pour courir sur les traces de ce chevalier discourtois et félon qui venait ainsi pour le désarçonner sans daigner attendre sa riposte.

Malheureusement, il était à pied, et son cheval courait au loin. Il dut se résigner, tout en maugréant.

Il en était là lorsqu'un bruit se fit entendre, et l'on vit venir un second chevalier, armé de toutes pièces comme le premier, et, comme le premier, courant au triple galop de son cheval.

— Chevalier, arrêtez un moment, je vous prie !.. cria Amadis. Aidez-moi à châtier un discourtois et indigne gentilhomme qui vient de fuir lâchement...

Amadis parlait encore, que le second chevalier ne pouvait pas plus l'entendre que le premier, car il avait disparu.

Le fils d'Onolorie était ébahi, et il y avait de quoi, convenez-en !

Cependant, il fallait faire contre fortune bon cœur. Il fallait surtout courir après le cheval d'Amadis de Grèce, qui courait toujours.

Ordan parvint à le rattraper et à le ramener à son maître.

— Comprends-tu quelque chose à cette aventure ? demanda le chevalier de l'Ardente Epée à son écuyer.

— Absolument rien, sire chevalier, répondit l'écuyer, qui songeait beaucoup plus à la jolie fille qui était toujours là, qu'aux deux chevaliers qui n'y étaient plus.

En devisant ainsi, ils s'avancèrent jusque sur la lisière du bois, et ils aperçurent dans la prairie deux géants et dix chevaliers qui s'escrimaient vigoureusement de la lance et de l'épée avec les deux chevaliers contre lesquels Amadis maugréaient en ce moment.

— Ah! s'écria Amadis de Grèce, je comprends maintenant pourquoi ces deux chevaliers de tout à l'heure allaient si rapidement!... Et je leur pardonne bien volontiers de ne pas s'être arrêtés pour me répondre... En avant! cria-t-il à son écuyer. En avant!...

— En avant! répéta Ordan, mais en restant en arrière, où était toujours l'avenante pucelle qui avait offert à boire dans le creux de sa blanche main au fils d'Onolorie.

## CHAPITRE IX

Comment le chevalier de l'Ardente Epée délivra le roi Amadis de Gaule et Galaor, ainsi que les reines Oriane et Briolanie, et la princesse Lucelle.

En outre des deux horribles géants et des dix chevaliers qu'il avait aperçus s'escrimant, le fils d'Onolorie avisa un chariot traîné par quatre chevaux, dans lequel étaient plusieurs dames et demoiselles, menant le plus grand deuil du monde.

— Dieu ne me soit jamais en aide! s'écria-t-il, si ces deux chevaliers à qui je voulais tout à l'heure tant de mal ne sont pas meilleurs que je ne pensais!...

Lors, baissant la vue de son armet, et couchant son bois, il entra dans la mêlée, chargeant si âprement, que le premier qu'il rencontra eut sa lance à travers les tripes.

Puis, sacquant son épée au poing, et frappant à droite à gauche, il fit vitement reconnaître son excellence. Ce dont les deux chevaliers, étonnés et joyeux, exécutèrent plus courageusement leur entreprise, réconfortés par ce renfort inespéré. Tellement que six de leurs adversaires s'en allèrent bientôt rendre leur âme sur le gazon, et que les autres, décontenancés, reculèrent.

L'un des deux géants, voyant ce massacre qu'on faisait de ses compagnons, et trop blessé lui-même pour continuer avantageusement le combat, se dirigea au galop de son cheval vers le chariot où se lamentaient les dames, résolu de les mettre à malemort.

Amadis de Grèce, tout en agissant d'estoc et de taille, surveillait de l'œil le chariot. Il vit le mouvement du géant et devina son intention. Aussi, quittant sur-le-champ le lieu de la lutte, il courut après ce misérable et lui cria :

— Arrête, paillard, arrête! Ou sinon, tu mourras, toi qui veux faire mourir les autres!...

Le géant, à ce cri, se retourna et aborda le fils d'Onolorie. L'un et l'autre se couplèrent de très près, de si près, que le géant put saisir Amadis au corps, croyant le jeter aisément à terre. Mais il trouva chaussure à son pied. L'un et l'autre sautèrent et tombèrent sur l'herbe, où ils se séparèrent, pour se reprendre bientôt avec plus de fureur.

Le géant, sentant bien que ses efforts étaient inutiles et qu'il avait affaire là au meilleur chevalier du monde, le géant écumait de rage.

— Oh! s'écria-t-il, que maudits soient Jupiter et Mercure!... Ils m'abandonnent dans la vengeance que je voulais tirer de la mort honteuse de feu mon père Gadalfe!...

Le fils d'Onolorie comprit, à ces mots, qu'il avait affaire au fils du roi de la Sagittarie, qu'il avait mis à mort dans une de ses précédentes aventures, dans l'île Vermeille.

— Comment! Mostruon, dit-il au géant, penses-tu donc être mieux traité par moi que ne l'a été ton père, que tu regrettes tant à cette heure?... Je le fis mourir, tu mourras aussi, et de la même main!...

Amadis proféra cette parole si haut, que les dames du chariot, éperdues de frayeur, le reconnurent à sa voix.

— Ah! Seigneur Dieu tout-puissant et tout miséricordieux! s'écria l'une d'elles en levant les mains au ciel, daignez venir en aide à ce bon chevalier!...

Amadis, à son tour, reconnut cette voix pour être celle de Lucelle, ce qui lui enfla le cœur si gros que, prenant son épée à deux mains, il l'abattit sur le géant, et avec tant de force, qu'il lui fit rendre l'âme.

Tournant alors ses regards vers ceux qu'il avait laissés combattant, il vit la lutte terminée et les deux chevaliers qu'il avait secourus vainqueurs du géant et des quatre autres chevaliers...

Ils vinrent vers le fils d'Onolorie, et, pour le mieux remercier, haussèrent la visière de leur armet, ce qui permit à l'amant de Lucelle de reconnaître en l'un d'eux le vertueux roi Amadis de Gaule.

Quant au second, qu'il n'avait jamais vu, c'était le vaillant Galaor.

C'est pourquoi, n'hésitant plus à se déceler, il ôta son heaume et salua humblement le roi; lequel, très aise de cette bonne rencontre, l'embrassa en lui disant :

— J'ai su déjà, mon grand ami, quelle était votre vaillance; mais aujourd'hui, vous me l'avez prouvée plus victorieusement que jamais.

Et, le prenant par la main, il le conduisit vers les dames, parmi lesquelles étaient les deux reines Oriane et Briolanie, avec Lucelle et autres filles de rois, que Mostruon avait enlevées, ainsi que vous l'entendrez présentement.

## CHAPITRE X

Où il est dit comment le géant Mostruon avait voulu venger la mort de son père, le roi de la Sagittarie.

Précédemment, le chevalier de l'Ardente Epée, dans une de ses nombreuses aventures que nous avons dû tout naturellement passer sous silence, avait eu combat avec le roi de la Sagittarie, et lui avait tranché la tête d'un coup de sa vaillante épée. Puis il l'avait envoyée à la cour du roi Amadis de Gaule, lequel, à la requête du bon chevalier Balan, l'avait fait clouer sur la porte du palais.

Cette braverie avait ému tous ceux du lignage de ce roi de la Sagittarie, qui s'en étaient sentis grandement injuriés; entre autres, les deux géants dont nous avons fait mention dans le précédent chapitre, Mostruon et l'autre. Ils avaient ordinairement des espions en la cour d'Amadis, cherchant heure opportune pour parvenir à leur intention de vengeance, et, pendant ce temps, tous deux demeuraient embusqués dans une forêt assez prochaine de Londres.

Il était advenu qu'un jour, entre autres, le roi Amadis étant de séjour à Mirefleur avec la reine Oriane et les autres dames, une partie avait été organisée par lui pour courre le cerf et donner plaisir au roi Galaor, nouvellement arrivé en la Grande-Bretagne.

Le reste, vous le devinez. Amadis de Gaule et Galaor avaient à peine eu le temps de lancer la bête, que Mostruon et sa troupe, avertis par leurs espions, s'en venaient à Mirefleur, où étaient restées les dames, et les enlevaient dans un chariot amené pour cela, espérant les conduire sans encombre au plus prochain port de mer. Mais l'alarme avait été donnée à Amadis et à Galaor, qui s'étaient empressés de voler au secours des dames outragées, ce qui avait amené le combat que nous avons raconté tout à l'heure.

—

## CHAPITRE XI

Comment le roi Amadis de Gaule et les dames retournèrent à Mirefleur, et des propos qu'eurent ensemble Lucelle et Amadis de Grèce, fils d'Onolorie.

Le bon secours apporté à ces dames tant désolées ne leur causa pas une joie moindre de la tristesse qu'elles avaient ressentie.

Le chevalier de l'Ardente Epée, après avoir salué les reines Oriane et Briolanie, s'adressa à l'infante Lucelle, qui lui dit de bonne grâce :

— Sur ma foi, seigneur chevalier, vous vous devez tenir pour grandement heureux d'être arrivé si à point pour nous sauver et recevoir nos remercîments... Cela me fait oublier et pardonner la faute où vous étiez tombé envers moi, en restant si longtemps sans venir ou me faire savoir de vos nouvelles.

Le fils d'Onolorie allait répondre, lorsque survint Angriotes avec cinq cents chevaliers qu'on avait été quérir pour venir au secours d'Amadis de Gaule et de Galaor.

Survint aussi Ordan et la gente pucelle auprès de laquelle il était demeuré, au lieu de suivre son maître.

On revint à Mirefleur.

Dans la soirée, le fils d'Onolorie trouva moyen de se retrouver seul avec la princesse de Sicile.

— Madame, lui dit-il respectueusement, je vous supplie de vous arrêter quelques instants pour m'écouter...

— Bien volontiers, chevalier, car, malgré les reproches que j'ai à vous faire, je ne me crois pas en danger de déshonneur avec vous... Par ainsi, dites-moi ce que vous avez à me dire...

— Madame, vous qui êtes cause du martyre d'amour que j'endure, serez-vous assez cruelle pour laisser mourir si misérablement un chevalier tel que moi, qui ne suis né que pour vous obéir et vous complaire en tout ce que vous trouverez bon de me commander?...

— Ah! mon ami, comment me dites-vous cela?... Pensez-vous donc que je voulusse jamais reconnaître les services que vous m'avez rendus par chose malséante à mon honneur?... Contentez-vous de savoir que je vous aime tant et tant, que, si tous les royaumes de la terre étaient mis d'une part et vous seul de l'autre, je laisserais là les royaumes et leurs rois, pour vous élire pour mon seul seigneur et mari... Que cela vous

suffise donc, mon ami... Que votre cœur ne désire pas autre chose dont ma réputation pourrait recevoir tache ou blâme. Je puis vous jurer, pour vous rassurer, que jamais autre que vous ne sera possesseur de mon cœur, car il est et restera vôtre tant que j'aurai la vie au corps pour vous vouloir bien...

— Madame, répondit le fils d'Onolorie, je vous remercie bien humblement de ce bon vouloir et de cette bonne parole... Je crois fermement à tout ce que vous me dites là... Et, bien que je ne sache pas encore quels sont mes père et mère, pourtant, je me répute issu de sang royal ou tout au moins illustre, ce qui me donne le courage d'entreprendre certains actes hardis pour m'illustrer moi-même et devenir plus digne de vous...

— Mon ami, je me contente de vous et ne demande pas autre chose... J'aurai bien assez de royaumes et de grands biens à partager avec vous, pour ne porter d'envie à personne... Un seul point est seulement souhaité de moi sur tous autres : c'est la perpétuelle alliance de nos cœurs et le vouloir du roi mon père pour y consentir, avec l'autorité de la loi commune... Je suis sûre qu'il vous aime, et que vous parviendrez aisément à obtenir de lui son consentement si vous lui en faites requête... Par ainsi, mon doux ami, ayez fiance en moi et prenez courage en vous, et tenez pour certain que vous n'aspirez pas plus à être mien que je n'aspire à être vôtre...

Ils allaient deviser encore, lorsque la reine appela Lucelle, qui fut forcée de quitter son ami.

Amadis de Grèce demeura seul, mais satisfait au delà de tout, de ce que venait de lui dire là sa mie Lucelle, et, à cause de cela, ayant si bien mis en oubli Niquée, princesse de Thèbes, qu'il ne lui en souvenait non plus que des neiges d'antan.

C'est l'occasion de retourner auprès de cette princesse.

## CHAPITRE XII

Comment Buzando présenta à Niquée la lettre que lui écrivait Amadis de Grèce, et de ce qu'il en advint.

Buzando, dépêché par Amadis de Grèce, ainsi qu'il vous a été dit, chemina tant et tant, que du Nord il s'en revint dans le Levant et en la cour du soudan, père de la princesse de Thèbes.

Le jour même de son arrivée, chacun faisait joie au prince Anastarax, qui était de retour, lui aussi, après une victoire brillante remportée sur le soudan d'Alupa.

Anastarax n'était pas un prince moins beau que chevalereux, et le soudan son père se faisait autant gloire de l'avoir pour fils que d'avoir Niquée pour fille, lequel fils et laquelle fille ne se voyaient jamais et ne s'étaient jamais vus, la princesse de Thèbes étant, comme nous l'avons dit, renfermée dans une tour.

Elle attendait avec grande impatience des nouvelles de son ami le chevalier. Buzando vint.

Voici ce que lui écrivait Amadis de Grèce :

« Madame,

« J'ai reçu la lettre qu'il vous a plu de m'envoyer par Buzando, votre nain, et, tout aussitôt, en la lisant, j'ai senti mon cœur enclin à vous rendre toute la servitude qu'il vous plaira avoir de lui.

« Je ne désire pas d'autre bien que de vous voir et jouir de votre présence, assuré d'avance que mes yeux recevant ce bonheur, les vôtres doux et pitoyables auront compassion du mal que je souffre pour chose non offensée.

« En sorte que, me donnant part certaine en votre bonne grâce, je vivrai content, et vous obéie et honorée par celui sur lequel vous avez entier commandement, et qui vous supplie de permettre qu'il vous puisse voir et qu'il puisse baiser vos divines mains.

« Je me mettrai en peine d'accomplir votre vouloir, quel qu'il soit ; croyez-en

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Le Chevalier de l'Ardente Epée. »

Niquée fut aise au delà du possible, après avoir lu et relu cette lettre, et elle se sentit touchée de la grâce et de l'humilité avec laquelle lui parlait le chevalier le plus renommé du monde.

Aussi l'amour qu'elle lui portait déjà s'en augmenta d'autant, comme vous le pensez bien.

— Buzando, demanda-t-elle à son nain, que te semble du chevalier qui m'écrit? Mérite-t-il la louange qu'on lui donne communément?...

— Oui, madame, répondit le nain, et de cela je puis vous en rendre bon et sûr témoignage, car, sans la prouesse du chevalier de l'Ardente Epée, vous n'auriez plus de Buzando... Savez-vous comment, madame? En entrant en Allemagne, je fus arrêté par un méchant qui voulut avoir la lettre que vous m'aviez baillée pour votre ami... et, comme je m'y refusais, il me fit fouetter par deux de ses paysans... Lors, Dieu sait si je fus bien étrillé et dessus et dessous... J'aurais succombé, bien certainement, sans l'arrivée du bon chevalier à qui vous écriviez, lequel, sans me connaître pour vôtre, me vengea merveilleusement de ces bourreaux... Quelle vaillance, madame! quels beaux coups d'épée!... Je n'ai pas encore vu de chevalier qui lui ressemblât...

— Oui, oui; mais, de sa beauté, qu'en est-il? demanda Niquée.

— Madame, elle est plus divine qu'humaine... A mon avis, il ressemble à un second Mercure cheminant parmi les hommes.. Et vous avez, certes, grandement raison de l'aimer...

— Tu me racontes merveilles, reprit Niquée;

mais, mon pauvre Buzando, tu serais bien ébahi s'il prétendait ailleurs...

La princesse disait cela, par allusion à Lucelle, dont elle avait vu le portrait.

— Madame, répondit Buzando, à vrai dire, les éloges que je lui fis de votre beauté lui parurent un peu exagérés, et il lui arriva même, tout en s'estimant très heureux d'être distingué par vous, il lui arriva de dire : « Jusqu'à preuve du contraire, je ne la croirai pas supérieure, en beauté, à la princesse de Sicile... »

— Il a dit cela? demanda Niquée, devenant rêveuse.

— Oui, madame, il ne croira à vos perfections que lorsqu'il les aura vues de ses propres yeux... Par ainsi, si vous voulez suivre mon conseil, vous aviserez aux moyens de le mettre au plus tôt en votre présence...

— Certes, Buzando, c'est là le plus grand désir que j'aie en ce monde... Mais quoi? Je n'y vois nul moyen quant à présent, à cause de la sujétion dans laquelle mon père me retient céans; sujétion si étroite, surveillance si sévère, que nul homme, pas même mon propre frère Anastarax, n'a jamais pu me voir, ni moi lui!... Comment donc un étranger pourrait-il arriver à jouir de ce bien, alors même que je le voulusse permettre?...

— Madame, j'ai un avis à vous proposer.

— Lequel? demanda la princesse.

— Vous devriez envoyer vers votre tante, la reine d'Argènes, madame Zirfée, pour la supplier de vous envoyer, dans le plus bref délai, votre portrait et celui de Lucelle, peints au naturel par les moyens de magie dont elle dispose... En vous voyant ainsi représentées toutes deux, le chevalier de l'Ardente Epée pourra mieux comprendre ce que je lui ai dit touchant la supériorité de votre beauté, et il accourra céans, plein d'amour, et oublieux des charmes de sa princesse de Sicile...

Niquée approuva ce que lui disait le nain Buzando et l'envoya incontinent trouver Zirfée, qui fit faire les portraits demandés, et les lui remit, avec ceux d'Axiane et d'Onorie en plus, pour qu'on pût mieux juger encore de la beauté de Niquée.

Cette princesse, joyeuse au possible, fit une nouvelle lettre et la remit à son nain, avec charge de la bailler, ainsi que les portraits, au chevalier de l'Ardente Epée.

Buzando repartit, toujours obéissant; mais, au fond du cœur, toujours navré de la déception qu'il avait éprouvée et du choix qu'avait fait, d'un autre amant que lui, la belle princesse de Thèbes.

—

## CHAPITRE XIII

Comment la gente princesse Niquée, pour se distraire, obtint du soudan un changement de séjour, et de la rencontre qu'elle fit, en chemin, du prince Anastarax, son frère.

Niquée, en l'absence du bon nain Buzando, ne s'amusait guère, et chaque jour accroissait sa mélancolie et son impatience. Si bien, qu'un jour, la venant voir, le soudan son père lui demanda si, d'aventure, elle se sentait malade.

Niquée ne répondit rien, sinon que, sans savoir d'où lui venait cette humeur, elle comprenait bien que les dieux ne voulaient pas qu'elle vécût longtemps, car elle se sentait mourir à petit feu chaque jour.

Le soudan ne vit à cela qu'un remède, et il l'employa aussitôt : ce fut de permettre à sa fille d'aller s'ébattre et faire quelque séjour en un sien palais qu'il avait à trois petites lieues dans la forêt.

Le soudan, qui se rappelait toujours les prédictions de Zirfée, et qui ne voulait pas qu'aucun homme vivant aperçût la princesse, donna ordre, en conséquence, à tous les gens demeurant aux environs de ce palais, d'avoir à se retirer.

Le même jour, il advint que le prince Anastarax était allé courre le cerf avec quasi tous les gentilshommes de la cour. C'est pourquoi le soudan fit déloger Niquée à une heure de nuit, et conduire, à torches et flambeaux, par chemins détournés, de façon à ce qu'elle ne fût rencontrée de personne.

La gente princesse et ses femmes, après avoir cheminé pendant un assez long temps, arrivèrent enfin près d'une claire fontaine, où elles mirent pied à terre pour se reposer.

Il faisait chaud; elles s'assirent sur l'herbe et burent. Puis, après cela, elles s'éparpillèrent çà et là, cueillant des fleurs et attendant la venue de l'aurore, qui d'éjà commençait à paraître.

On était au mois de mai. Philomèle et les autres oisillons dégoisaient plus librement leur ramage, et avec une gaîté telle que Niquée en ressentit au cœur un atteinte à la fois plaisante et douloureuse. Plaisante, parce qu'il s'agissait d'amour; douloureuse, parce que l'objet de son amour était absent.

Lors, prenant sa harpe, elle se mit à chanter une plaintive chanson dans laquelle elle contait sa folie; et, pendant qu'elle chantait ainsi, s'accompagnant de sa harpe, les oiseaux ravis cessèrent de ramager autour d'elle, pour mieux l'écouter. Quant

à ses femmes, elles s'étaient peu à peu endormies.

Comme elle finissait à peine de sonner, survint le prince Anastarax, attiré par la lueur mourante du feu qui avait été allumé là.

Le prince Anastarax avait suivi, durant toute la journée, un cerf malmené et échappé des toiles, et il avait perdu sa compagnie. En entendant les accents de cette voix de femme mêlés aux sons de cette harpe, deux instruments divins, il s'était avancé curieusement, pris par l'oreille. En s'avançant, il aperçut la gente pucelle qui avait nom Niquée, et qu'il n'avait jamais vue de sa vie : il fut pris cette fois par les yeux.

## CHAPITRE XIV

Comment le prince Anastarax devint amoureux de la princesse Niquée, sa sœur, qu'il n'avait jamais vue jusque-là.

Anastarax était demeuré coi et émerveillé en présence de l'étonnante beauté de la princesse de Thèbes, qu'il n'avait jamais vue de sa vie, ainsi que nous l'avons dit.

— Ah ! ah ! murmura-t-il à part soi d'un air satisfait, il faut bien croire que l'Amour ne m'eût jamais apprêté si bonne occasion, ni si heureuse rencontre, sinon pour me faire connaître l'envie qu'il a de me favoriser et bien traiter en mes affections !... Aussi force est-il que celle qui m'a pris soit mienne...

Pendant ce temps, Niquée, voyant ses femmes en proie au plus profond sommeil, et sûre alors de n'être entendue d'aucune d'elles, mit sa harpe bas, et, les bras croisés, commença à se lamenter.

D'abord, sa plainte fut douce, puis elle gagna en amertume et en sonorité, puis enfin elle éclata en un sanglot.

— Hélas ! murmura-t-elle. Pourquoi nature m'a-t-elle pourvue d'une beauté si dommageable aux autres et à moi-même?...

Cela dit, Niquée se tut, et, appuyant sa tête sur son bras gauche, elle fondit quasi en larmes. Ce que ne pouvant plus souffrir Anastarax, il sortit aussitôt de sa cachette, mit le genou en terre devant Niquée, et lui dit de l'air le plus respectueux et le plus tendre du monde :

— Madame, en vous entendant vous plaindre ainsi, j'ai cru le moment opportun pour me présenter à vous et vous offrir ce qui est en ma puissance, tout en ayant moi-même besoin d'être secouru par vous, dont l'extrême beauté m'a captivé et rendu vôtre... Par ainsi, madame, je vous supplie doublement, et d'accepter mon office et d'accueillir mon amour...

Niquée avait été surprise à l'improviste. Eperdue, troublée, inquiète, elle ne savait vraiment si elle avait affaire à quelque faune, à quelque Sylvain, ou à quelqu'autre demi-dieu.

Toutefois, en remarquant combien il était beau, humble de contenance et courtois de parole ; en remarquant ensuite son très riche accoutrement de chasse, le couteau, les couples, la trompe, il se fit un mouvement de joie dans son cœur, car elle supposa que c'était le chevalier de l'Ardente Epée.

Elle allait s'élancer et lui sauter au cou ; mais la honte la retint. La honte et la réflexion. Elle se dit que, puisque Buzando n'était pas là pour accompagner son amant, c'est que ce n'était pas lui.

Elle comprit alors qu'elle s'abusait ; et, à cette cause, rougissant quasi de l'aigreur et de la petite colère où elle se trouvait, elle répondit au prince Anastarax :

— Comment, beau sire, osez-vous donc me tenir propos si peu convenables à ma grandeur ? D'où vous vient cette audace ?...

— De mon amour, madame...

— De votre amour ?...

— Oui, madame... Ne le lisez-vous donc pas dans mon attitude respectueuse autant que dans ma voix tremblante d'émotion et de plaisir, car jamais, jusqu'ici, je n'avais eu cette félicité de voir une aussi merveilleuse personne que vous ?... Acceptez ce cœur que je vous offre, madame... nulle femme vivante ne l'a possédé, parce que nulle autre que vous n'était digne de l'avoir en sa possession... Acceptez-le, et, en échange, laissez-moi croire qu'un jour vous me donnerez aussi le vôtre...

Niquée était dans une situation très embarrassante, et elle ne savait vraiment comment en sortir, lorsqu'ils entendirent tout-à-coup près d'eux un froissis de branches et un bruit de respiration puissante.

## CHAPITRE XV

Comment le prince Anastarax défendit sa sœur, la princesse Niquée, contre un ours qui l'allait dévorer, et comment, après qu'il l'eut reconduite chez elle, il s'en revint tout mélancolieux.

Ce froissis de branches qu'avaient entendu le prince Anastarax et sa sœur était produit par un ours d'une formidable dimension qui, en les apercevant, se précipita à leur rencontre dans des intentions sur lesquelles il n'y avait pas à se méprendre.

Niquée allait crier, mais la peur la retint et figea la parole dans son gosier.

Anastarax, courageux comme un gentilhomme qu'il était, tira son épée et courut sus à l'ours, qui, alors, se redressa sur ses pattes de derrière et avança celles de devant pour étreindre le jeune

prince et l'étouffer dans cette vigoureuse étreinte. Mais il ne rencontra que la pointe de l'épée, contre laquelle il s'appuya trop ingénument et qui lui entra tout entière dans la poitrine.

Anastarax la retira par un effort vigoureux, afin d'en porter un second coup et parachever ainsi son entreprise; mais c'était inutile : l'ours était mortellement blessé, et il retomba sur le dos en poussant un sourd rugissement.

Lors, le jeune prince essuya son épée, rouge du sang de cette bête, et la remit dans son fourreau. Puis, cela fait, il se tourna vers la belle princesse de Thèbes pour la rassurer.

Il la trouva environnée de ses dames et demoiselles, qui s'étaient réveillées au bruit de la lutte entre le prince et l'ours, et qui étaient accourues auprès de leur jeune princesse pour savoir quel était ce bruit.

Il faisait grand jour. Brizela, la demoiselle favorite de Niquée, reconnut aussitôt Anastarax, qu'elle avait eu maintes fois l'occasion de voir à la cour du soudan.

— Ah ! seigneur, s'écria-t-elle, comme nous devons remercier les dieux de votre heureuse intervention !... Comme ils vous ont envoyé à temps vers madame Niquée, votre sœur !...

— Quoi ! s'écria Anastarax au comble de l'étonnement, vous êtes ma sœur, la princesse de Thèbes?...

— Quoi ? s'écria Niquée, non moins ébahie que lui, vous êtes mon frère, le prince Anastarax ?...

— Oui, ma belle et chère sœur, répondit le jeune homme en venant embrasser Niquée, et je regrette, aujourd'hui plus que jamais, que le soudan notre père nous ait tenus si longtemps séparés l'un de l'autre, car nous étions faits, ce me semble, pour nous comprendre et nous aimer...

— Je le regrette comme vous, mon frère, dit la princesse en se disposant à partir et regagner le château que son père lui avait assigné comme résidence dans la forêt.

— Vous partez, ma sœur? demanda Anastarax, chagrin de ce départ.

— Mais oui, seigneur, répondit Niquée.

— Pourquoi cela ? La matinée est si belle, les oiseaux dégoisent si gentiment leur ramage, les herbes flairent si bon !... Restez !...

— Je ne suis que trop restée, prince... Il est temps que je regagne ma demeurance...

— Puisqu il en est ainsi, je n'insiste plus pour vous faire rester sous ces arbres... Mais, du moins, vous me permettrez bien de vous tenir compagnie le long du chemin...

La princesse de Thèbes se rappela les précautions minutieuses dont son père l'entourait, afin qu'elle ne vît personne. Elle comprit quelle colère serait la sienne en apprenant qu'elle avait été rencontrée.

Aussi :

— Seigneur, dit-elle, je vous sais gré de votre offre obligeante... Mais il ne m'est pas possible de l'accepter...

— Et pourquoi donc cela, ma chère sœur? Cela est imprudent, savez-vous bien? par les animaux malfaisants qui abondent en cette contrée... Très imprudent !...

— Cela est très prudent, au contraire, prince... Je vous remercie de ce que vous avez fait tout à l'heure pour moi; mais c'est vraiment le seul office que je puisse et doive accepter de vous... Rejoignez vos compagnons de chasse, qui doivent être fort en peine de votre absence, et permettez-nous de reprendre notre route, qui n'est pas la vôtre...

— Vous vous trompez, ma belle sœur... La route d'un chevalier est celle que suit à travers bois une dame sans escorte, afin de la protéger contre les dangers qui peuvent advenir... Quant à mes compagnons de chasse, ils me rejoindront tôt ou tard, cela ne presse pas... Par ainsi, je vous accompagnerai.

La princesse de Thèbes fit encore quelques objections; mais, qu'elle le voulût ou non, Anastarax avait résolu de l'accompagner, et il l'accompagna.

La route fut silencieuse. Niquée pensait en soupirant à son beau chevalier de l'Ardente Epée. Anastarax pensait, en soupirant également, à la belle princesse de Thèbes, dont il était si follement amoureux que, n'eussent été la honte et la présence des autres demoiselles, il eût volontiers pratiqué envers elle, malgré l'alliance et la parenté, la loi que Jupiter et les dieux réservent pour leurs déités.

Après quelques heures de marche, on arriva au château de la princesse, et le prince Anastarax, cette fois, malgré sa volonté, dut ne pas passer outre.

Il salua et prit congé, puis s'en revint tout mélancolieux à travers la forêt.

## CHAPITRE XVI

Comment le prince Anastarax, si mal à propos affolé d'amour, s'attrista outre mesure et voulut se tuer, et comment la reine Zirfée résolut de mettre ordre à tout cela.

En quittant la belle princesse de Thèbes, Anastarax crut qu'il quittait le soleil et la chaleur, car il cessa de voir clair pour se guider, et il eut un frisson glacial par tout le corps.

— Où suis-je?... Où vais-je? murmura-t-il d'une voix navrée en cheminant à l'aveuglette. J'aime ! J'aime !... J'aime !... Et celle que j'aime ne peut pas m'aimer !... Quelle fatalité pèse donc sur moi ?... Quel crime les dieux veulent-ils donc punir en m'infligeant cette passion qui me brûle et glace tout à la fois, et me fait goûter les joies de l'Olympe et les tourments des Enfers !... J'aime la plus belle pucelle de l'univers créé, et cette pucelle est la princesse de Thèbes, ma sœur !... Pourquoi mon père me l'a-t-il

célée pendant de si longues années?... Je me serais habitué à la voir, à la considérer comme ma sœur, et mon admiration pour elle n'aurait pas dépassé les limites de la raison et du devoir... Tandis que, la voyant ainsi à l'improviste, moi qui ne l'avais jamais vue, en contemplant de mes yeux avides les trésors de perfections que la Nature a si prodiguement mis en elle, je n'ai pu me défendre d'un sentiment d'amour ardent qui me poursuit encore, à cette heure où je ne suis plus en face d'elle... Ah! mon père, pourquoi me l'avez-vous ainsi célée?... Ou plutôt, pourquoi l'ai-je rencontrée?... Je vivais tranquille... Je vivais heureux... Je me croyais appelé aux plus enviables destinées... Je me rêvais un avenir de gloire et de félicité... Et voilà quel réveil navrant me préparait le sort!...

Ainsi parlait le malheureux prince Anastarax. Et, tout en parlant ainsi, les larmes lui coulaient, comme deux ruisselets, le long des joues.

Ce vaillant chevalier pleurait!

A force de se nourrir le cœur et l'esprit de cette obsédante image, il arriva à un désespoir profond, et, tirant son épée, il allait certainement s'en percer la poitrine, lorsque survinrent ses compagnons de chasse, à sa recherche depuis la veille.

Il essuya ses larmes, et reprit avec eux le chemin de la veille. Mais, aussitôt arrivé, il courut s'enfermer dans sa chambre sans vouloir parler à personne et sans vouloir prendre aucune nourriture.

Ce dont son père, alarmé, voulut avoir l'explication.

Ce fut la reine Zirfée, l'enchanteresse de l'île d'Argènes, qui la lui donna, en arrivant subitement à sa cour.

— Le prince Anastarax aime la princesse Niquée, dit-elle au soudan.

— Quoi! s'écria le soudan, bouleversé par cette révélation inattendue.

— Le prince Anastarax aime la princesse Niquée, répéta tranquillement Zirfée.

— Ils se sont donc vus? demanda le soudan.

— Ils se sont vus.

— Quand?...

— Il y a deux jours.

— Où cela?...

— Dans la forêt au milieu de laquelle est situé le château que vous avez donné comme habitation à votre fille.

— C'est impossible!...

— Ce mot est puéril, mon cher frère, surtout prononcé devant moi, qui ne connais rien d'impossible, ainsi que je vais vous le prouver...

Lors, elle raconta au soudan comment Niquée et Anastarax s'étaient rencontrés, et ce qui s'était passé entre eux.

Le soudan entra dans une colère terrible, et il était résolu à châtier son fils de sa folie, lorsque Zirfée l'arrêta en lui disant :

— Voilà de mauvaises et d'inutiles paroles... Votre fils n'est pas coupable, et vous ne devez pas le châtier... Seulement, pour que le mal ne devienne pas plus grand qu'il n'est déjà, je vais m'en mêler... Par ainsi, mon frère, laissez-moi faire et dormez tranquille sur vos deux oreilles...

— J'ai fiance en vous, ma sœur, dit le soudan.

— Et vous avez raison, répondit Zirfée en se retirant.

## CHAPITRE XVII

Comment la reine Zirfée emmena le prince Anastarax au château de la princesse Niquée, et comment elle les enchanta l'un et l'autre, ainsi que les dames et les demoiselles présentes.

Zirfée, en quittant le soudan, alla droit à la chambre où se lamentait le pauvre prince Anastarax.

D'abord, il ne voulut pas ouvrir. Mais la reine d'Argènes insista en se nommant.

Anastarax ouvrit.

—Qu'avez-vous donc, mon beau neveu? lui demanda Zirfée.

Il ne répondit pas.

— Au fait, reprit Zirfée, j'ai tort de vous demander pourquoi vous êtes triste, pourquoi vous vous enfermez, pourquoi vous pleurez, puisque je le sais mieux que vous...

— Vous le savez, madame? demanda vivement le jeune prince.

— Sans doute, répondit Zirfée en souriant.

— Et que savez-vous donc?

— Ce que vous savez vous-même...

— Mais encore?...

— Vous êtes jeune, vous êtes beau; donc vous êtes amoureux...

Anastarax rougit.

— Ai-je deviné? demanda la reine d'Argènes.

— En effet, je suis amoureux, reprit Anastarax; amoureux de la plus belle princesse du monde... Mais, hélas!...

— Elle ne vous aime pas...

— Elle ne peut pas m'aimer! s'écria le jeune prince avec désespoir.

— Il s'agit de la princesse de Thèbes, n'est-ce pas? demanda Zirfée.

Anastarax tressaillit.

— Qui vous a dit?...

— Voyons, comment ne le devinerait-on pas?... Vous êtes prince, jeune, vaillant et beau, c'est-à-dire qu'il n'y a sur terre aucune dame ou demoiselle capable de vous résister... S'il y en a une qui vous a résisté, ce ne peut être que la princesse de Thèbes, qui est aussi parfaite, comme femme, que vous êtes parfait comme chevalier...

— Eh bien! reprit Anastarax, n'ai-je donc pas raison de me désespérer!...

— On n'a jamais raison de le faire, même dans

les cas les plus difficiles, répondit Zirfée. Or, je suis venue céans pour vous réconforter...

— Ah ! madame, murmura amèrement Anastarax, je n'attends nul réconfort de personne !...

— Vous doutez donc de ma puissance ?

— Pardonnez à mon égarement, madame... Vous me parlez dans une mauvaise heure... Je ne rêve en ce moment qu'à la belle princesse de Thèbes, dont la vue m'est interdite à jamais !...

— La voulez-vous voir bientôt ?...

— Si je la veux voir !...

— Oui.

— Ah ! madame, pourquoi vous jouer ainsi de moi ?...

— Je ne me joue pas de vous... Et la meilleure preuve que je vous en puisse donner, c'est que je vous invite à me suivre incontinent au château de la princesse de Thèbes...

Anastarax ne se le fit pas répéter deux fois. Quelques minutes après ce court entretien, il suivait sa tante, la reine d'Argènes.

Bientôt ils arrivèrent tous deux devant le palais qu'habitait la princesse de Thèbes.

— Mon beau neveu, dit Zirfée au prince Anastarax, dont le cœur battait d'une émotion extraordinaire, mon beau neveu, attendez-moi là... je reviendrai vous chercher dans un instant...

Puis elle entra.

Tout aussitôt, le palais changea d'aspect et de distribution. La chambre où se trouvait en ce moment Niquée, avec ses demoiselles, s'élargit et se peupla de colonnes de jaspe et de porphyre inondées d'une lumière à nulle autre pareille.

Au milieu de cette salle, surgit un trône d'or et de velours, auquel conduisaient quelques degrés étincelants.

— Montez, ma nièce, dit Zirfée à la princesse de Thèbes.

Niquée, merveilleusement parée, obéit à la reine d'Argènes, et gravit les marches qui conduisaient au trône qui était préparé là pour elle.

— Entrez ! cria Zirfée au milieu du silence général.

Le prince Anastarax entra, ébloui.

Au même moment, la salle s'emplit de parfums exquis et de gazouillements d'oiseaux rares.

Anastarax s'avança, le cœur battant, et monta les degrés qui le séparaient de la belle pucelle dont il était follement enamouré. Quand il fut auprès d'elle, il mit un genou en terre et baisa le bout de sa robe constellée de diamants, moins brillants que ses regards.

Lors, ainsi agenouillé, il se mit à chanter force lais et virelais à la louange de la belle des belles, et, pendant qu'il chantait, Zirfée paracheva ses conjurations.

La gente princesse de Thèbes, dans tout le rayonnement de sa gloire et de sa beauté, souriait doucement.

Les dames et les demoiselles de sa suite dansaient autour de la salle.

Les oiseaux gazouillaient toujours à perte d'haleine.

— Vous voilà tous enchantés, dit gravement la reine d'Argènes. Vous resterez ainsi tant que votre destin ne sera pas accompli... Niquée, princesse de Thèbes, ne pourra être délivrée que par le meilleur et le plus loyal chevalier de la terre... Le prince Anastarax ne pourra être délivré que lorsque viendra vers lui la plus belle princesse du monde... J'ai dit !...

Tout aussitôt, les demoiselles, qui s'étaient arrêtées un instant pour mieux écouter Zirfée, reprirent leurs danses en chantant :

Lucelle, Onolorie et Onorie,
Ni du soleil la lumière invoquée,
Ne s'égalent nullement à Niquée.

Zirfée disparut. Sa conjuration était parachevée.

Après son départ, le château se trouva subitement enveloppé de flammes, de fumée, de soufre et autres matières telles qu'auprès d'elles la fournaise du mont Gibel était moins abhorrente, moins épouvantable cent fois.

## CHAPITRE XVIII

Comment Lisvart et Gradasilée, arrivés à Constantinople, racontèrent leur aventure à l'empereur, qui résolut d'assembler une grosse armée pour courir sus à l'empereur de Trébisonde, et qui envoya dans ce dessein vers le roi Amadis de Gaule.

Nous laisserons, s'il vous plaît, l'infante Niquée et le prince Anastarax, son frère, pour revenir vers le chevalier de la Vraie Croix et sa compagne, la pauvre Gradasilée, que nous avons laissés fuyant la cité de Trébisonde.

Après avoir cheminé longtemps, Lisvart et Gradasilée s'étaient enfin embarqués, et, leur navigation ayant été heureuse, ils avaient pris port à Constantinople.

Périon de Gaule les y avait déjà devancés et avait raconté l'indigne traitement dont le vieil empereur de Trébisonde avait payé les services que lui avait rendus le vaillant chevalier de la Vraie Croix.

Aussi, quand ce dernier débarqua, accompagné de Gradasilée, fut-il accueilli avec le plus tendre intérêt par l'empereur Esplandian et sa cour.

L'hospitalité qu'il reçut là le dédommagea un peu des chagrins qu'il ressentait de son injuste exil. Mais, dès le soir de son arrivée, préoccupé comme toujours du sort de la princesse Onolorie,

sa mie, il demanda à Esplandian de lui aider à la recouvrer.

Esplandian fit plus que de lui promettre de le venger et de lui aider à recouvrer la princesse de Trébisonde, il envoya immédiatement des messagers aux princes, ses alliés et amis, pour les prier de coopérer à cette entreprise.

Quant à lui, il donna les ordres nécesssaires pour rassembler dans le plus bref délai la plus grosse armée possible.

— L'empereur de Trébisonde, dit-il, a failli à ses devoirs d'hôte, de souverain, de père et de chevalier. Comme hôte, il ne devait pas menacer Lisvart et Périon ; comme souverain, il ne devait pas permettre le débarquement du soudan de Babylone ; comme père, il ne devait pas torturer sa fille ainsi qu'il l'a fait; comme chevalier, il devait tenir loyalement sa parole et mettre en liberté la princesse Onolorie... Par ainsi, nous le déclarons ennemi et nous engageons à le traiter comme tel !...

Chacun applaudit à ces paroles du vaillant et loyal empereur de Constantinople, et le départ des différents messagers fut pressé.

Nous laisserons un instant Esplandian et sa cour, pour suivre les messagers qu'il avait envoyés au roi Amadis de Gaule.

## CHAPITRE XIX

Coment le roi Amadis et le fils d'Onolorie résolurent d'aller combattre avec l'empereur de Constantinople contre celui de Trébisonde, et, comment, au moment de leur départ, parut une demoiselle inconnue.

En entendant le récit des messagers d'Esplandian, lui demandant de faire cause commune contre le vieil empereur de Trébisonde, le roi Amadis de Gaule n'hésita pas, et il résolut de partir.

Quand on sut, à sa cour, cette résolution, il y eut une grande émotion. Lucelle, qui comprit que le chevalier de l'Ardente Epée allait accompagner le roi, Lucelle travailla l'esprit de la reine Oriane, pour l'engager à accompagner Amadis de Gaule, ce à quoi pensait déjà Oriane.

La gente princesse de Sicile avait son but, on le devine ; c'était, à son tour, d'accompagner la reine.

— Sire, dit celle-ci à Amadis, vous partez pour un long et périlleux voyage dont l'issue ne nous est pas connue... Permettez-moi de vous accompagner... Je serai très heureuse d'être avec vous, comme toujours; ensuite, il me sera doux de revoir mon cher fils Esplandian, que je n'ai pas vu depuis si longtemps...

— J'accède volontiers à ce désir, madame, répondit Amadis. Mais, alors, faites-vous une suite et une compagnie digne de vous...

— J'y ai songé, Sire... J'ai songé à la princesse de Sicile...

— Elle est bien jeune pour un pareil voyage...

— Je l'aurai toujours avec moi, Sire; j'ai mission de veiller sur elle, de la part du roi Alpatracie et de la reine Miramynie. Je ne puis faire mieux que de l'emmener...

— Soit ! répondit Amadis. Et, avec elle ?...

— La reine Sobradise, ma belle-sœur et la vôtre, puisque vous emmenez avec vous son mari Galaor.

— Galaor m'accompagnera, en effet, ainsi que le chevalier de l'Ardente Epée, Florestan, Agraies, Quadragant, Olorius et quelques autres.

Le départ ainsi arrêté fut fixé pour le lendemain, car le message d'Esplandian était pressant, et tout retard pouvait être préjudiciable à l'entreprise qu'on allait tenter.

Le lendemain donc, Amadis de Gaule et ses compagnons de voyage étaient sur le point de s'embarquer, lorsque survint une demoiselle qui demanda si le chevalier de l'Ardente Epée se trouvait par hasard là.

Le fils d'Onolorie s'avança et dit :

— Je suis celui que vous cherchez, demoiselle, prêt à vous faire service où vous en aurez besoin.

— Sire chevalier, voici ce que c'est. En revenant d'une mienne affaire, à six milles d'ici, j'ai rencontré cinq hommes armés qui enlevaient de force un nain, lequel pleurait et se déconfortait à fendre un rocher de pitié, à cause d'une lettre qu'il avait mission de porter au chevalier de l'Ardente Epée...

— C'était Buzando !

— Buzando est son nom, en effet. En m'apercevant, il m'a supplié du geste, de la voix et du regard d'avoir à vous venir quérir pour que vous alliez à son secours, comme vous l'avez déjà secouru une fois...

— Comment ! demoiselle, ce pauvre Buzando a été ainsi traité à mon occasion ?...

— Oui certes, sire chevalier.

— Et quels étaient les hommes qui le tyrannisaient.

— L'un d'eux est un géant si farouche, que, de grande crainte, je n'ai cessé de courir jusqu'ici... Par ainsi, sire chevalier, avisez à faire ce que vous demande le pauvre nain que j'ai rencontré.

— Sire, dit le fils d'Onolorie en se tournant vers le roi Amadis, permettez-moi d'aller secourir ce pauvre homme qui m'envoie présentement quérir, afin que, venant en ce pays pour mes propres affaires, il ne lui arrive pas de mal... Je ne tarderai pas à vous venir rejoindre, je m'y engage, soit en cette mer ou en l'autre... Et, quand même vous arriveriez avant moi à Constantinople, j'y serais pour ainsi dire quant et vous...

Le roi ne pouvait refuser : il ne refusa pas, bien que cela lui coutât beaucoup.

Amadis de Grèce monta à cheval, accompagné de son écuyer Ordan, et, sans plus tarder, prit la voie que lui enseigna la demoiselle pour trouver Buzando.

Le départ du roi et de ses compagnons fut différé. Mais, au bout de huit jours, Amadis de Gaule,

n'ayant aucune nouvelle d'Amadis de Grèce, entra en ses vaisseaux, qui se dirigèrent droit vers Constantinople, puis, de là, après avoir pris Esplandian et les autres, vers Trébisonde, pour châtier le vieil empereur.

## CHAPITRE XX

Comment la princesse Onolorie accoucha secrètement d'une fille, et des regrets qu'elle faisait à cause de l'absence de son mari et ami.

Onolorie, vous le savez, avait été renfermée dans une tour, malgré la double victoire du fils de Magadan et de la belle Gradasilée.

Là elle séchait à vue d'œil, ainsi que la feuille sur l'arbre mort, regrettant et appelant son Lisvart à toute heure.

— Hélas ! murmurait-elle. Hélas ! mon doux ami, à quoi pensez-vous donc de me laisser ainsi seule et défavorisée ?... Tout ainsi que l'ombre s'augmente au départir du soleil et met l'effroi aux cœurs timides et mal assurés, semblablement, vous absent de ma vue, la peur m'assiége dans les ténèbres où je me trouve, et je me crois à toute heure sur celle de ma mort !... Revenez donc vitement, ô ma douce lumière ! ô mon seul soleil ! revenez donc vitement rendre la clarté à mon esprit, offusqué de nuages mortels, et la chaleur à mon cœur obstrué de glaces horribles !... Revenez vitement, ô mon tendre ami ! si vous ne voulez pas que les premières nouvelles qu'on vous donne de votre pauvre Onolorie soient celles de sa fin désespérée !... Hélas ! mon doux ami, je vous appelle et vous désire, quoique je sois aise de vous savoir loin et en liberté, moi qui suis prisonnière !...

Ainsi se lamentait dans sa tour la princesse Onolorie. Toutefois, la peine qu'elle endurait à cette heure n'était que rosée auprès du déplaisir un peu après, en s'apercevant qu'elle était grosse, pour la seconde fois, des œuvres de son cher Lisvart.

Sa douleur fut grande, si grande même, qu'Onolorie se serait défaite si Dieu n'y eût pourvu en lui envoyant à temps une fidèle servante, nommée Briza.

Briza reçut donc la confidence de cette grossesse, et, à son tour, elle s'en ouvrit à un valet qui avait la charge de leur porter leurs provisions et petites nécessités, à la princesse et à elle.

— Si vous voulez me promettre le secret, dit Briza à cet homme, je vous mettrai volontiers une mienne affaire entre les mains... D'autant plus qu'il y aurait pour vous, en cela, grand profit pour l'avenir...

Ce valet n'était pas des plus riches ; tout au contraire, il était presque nécessiteux. C'est pourquoi, en entendant cette belle promesse, il appela plusieurs fois Dieu à témoin de sa discrétion, ce qui engagea Briza à lui confier la fin de son histoire.

— Mon ami, lui dit-elle, j'ai longtemps promis mariage à un chevalier qui, à cette cause, a eu de moi tout ce que mari peut avoir de femme épousée... Tellement, pour en venir au point qui nous intéresse à cette heure, tellement que je me sens grosse et bien près du terme... Par ainsi, mon ami, je te prie de chercher et de trouver, dans le plus bref délai, quelque nourrice à mon enfant à venir, et cela avec le plus grand mystère, à cause de mon honneur que je veux sauvegarder...

— Je ferai cela dans des conditions d'autant meilleures, répondit l'homme, que ma femme est nourrice, et que son enfant vient de mourir, ce qui lui permettra d'entretenir sa mamelle, trop pleine de lait présentement... Lors donc que vous serez délivrée, vous me dévalerez dans un panier ce que Dieu vous aura envoyé, et je m'en chargerai...

Briza remercia de bon cœur cet homme des bonnes dispositions qu'il montrait, et, lui donnant quelques écus, elle le congédia jusqu'à nouvel ordre.

Onolorie en vint aux angoisses que les femmes appellent travail, et elle accoucha d'une fille merveilleusement belle qu'elle embrassa mainte et mainte fois avec passion, avec une tendresse qui s'adressait un peu au père, c'est-à-dire à Lisvart.

Hélas ! il fallait s'en séparer ! Onolorie pria Briza de l'envelopper bien douillettement de langes et de drapelets préparés de longue main et enfermés par elle au milieu de ses plus précieux joyaux.

Briza lui obéit, et, dans sa précipitation, elle enveloppa dans le même paquet, avec l'enfançon, une de ces pierreries. Puis, mettant le tout dans une corbeille, elle le fit descendre au valet, qui la reçut fort à propos.

## CHAPITRE XXI

Comment l'homme auquel avait été confiée la fille de la princesse Onolorie s'en alla avec cette enfant et le joyau qu'elle avait dans ses langes, et comment Onolorie et Briza furent exposées à mourir de faim.

Malheureusement, le joyau oublié par Briza dans le paquet, lequel était un collier de pierreries d'une inestimable valeur, ce joyau fut la cause de la perte de cette petite fille d'Onolorie.

Le valet et sa femme, en le découvrant, firent une grande fête, et, comme ils craignirent qu'on ne s'aperçût de sa disparition et qu'on ne le leur réclamât, ils jugèrent prudent de l'aller vendre en terre étrangère, afin d'en acquérir biens et héritages pour vivre opulemment.

Le projet aussitôt arrêté, aussitôt exécuté. Le soir même de la trouvaille, ils troussèrent bagage et gagnèrent le port de mer le plus voisin, où ils s'embarquèrent, faisant voile vers Alexandrie.

Aussi, le lendemain, on le comprend, le pourvoyeur ordinaire des prisonnières ne vint pas apporter ses provisions.

Briza conçut quelques craintes, qui se justifièrent quand, se rappelant avoir touché aux joyaux d'Onolorie en prenant les langes et les drapelets, elle courut s'assurer qu'il ne manquait rien. Il manquait le collier de pierreries!

— Plus de doute! dit-elle. Cet homme l'a trouvé dans le panier, et il est maintenant absent pour essayer de s'en débarrasser...

C'était une perte que celle de ce joyau. Cependant, Onolorie et Briza en souffrirent moins au cœur que de la faim qu'elles furent forcées d'endurer.

Ce jeûne douloureux eût pu se prolonger outre mesure, si, de fortune, la fidèle Briza, mettant la tête à la fenêtre de la tour, n'eût aperçu un écuyer qui passait et qu'elle appela.

— Eh! l'ami, lui cria-t-elle, faites donc entendre à l'impératrice, s'il vous plaît, que madame la princesse se trouve mal et qu'il y a tantôt trois longs jours que nous n'avons point eu à manger...

L'écuyer porta ce fait à la connaissance de l'impératrice, qui en fut bien chagrine, et qui, immédiatement, sollicita du vieil empereur, son mari, l'autorisation de visiter sa fille, ce qui lui fut refusé net.

## CHAPITRE XXII

Comment le soudan de Babylone, toujours de plus en plus épris de la princesse de Trébisonde, complote son enlèvement avec sa sœur, la princesse Abra.

Zaïr, soudan de Babylone, prolongeait de plus en plus son séjour à Trébisonde, bien qu'il lui fût désormais prouvé qu'il n'avait plus rien à y faire, du moins quant à ce qui concernait la princesse Onolorie.

Et cependant, plus que jamais, l'amour le possédait, et, avec l'amour, le désir de posséder la belle princesse de Trébisonde, dont rien ne pouvait le dégoûter.

Ah! Cupido se vengeait bien de la préférence que Zaïr avait accordée au dieu Mars!

Un jour que le soudan se lamentait plus que de coutume, il lui vint en l'esprit un projet, à la réalisation duquel il s'attacha, dès ce moment, avec acharnement.

— Ah! s'écria-t-il, quoi que je fasse, quoi que je dise, quoi que j'imagine, je pense sans cesse à celle qui ne veut pas penser à moi!... Quoique j'aie bien résolu de ne plus jamais tenir aucun compte de la princesse de Trébisonde, je vois trop qu'elle tient dans ma vie une place qui absorbe toutes les autres... Ce n'est pas pour rien que j'ai longtemps adoré les feuilles de ce bel arbre sur lequel un autre s'est branché! J'oublie Lisvart pour ne songer qu'à Onolorie... Que m'importe qu'un autre ait bu aux sources d'amour où je veux me désaltérer? La source, un instant troublée, reprendra sa sérénité et sa pureté... Je peux espérer encore, je veux espérer!... Je veux avoir Onolorie! Je l'aurai!... Oui... Mais comment? En la réconciliant avec son père et en l'épousant? L'épouser? Ici... oui... et, une fois à Babylone, je la répudierais...

Zaïr en était là de ses réflexions, lorsque survint la princesse Abra, sa sœur.

Abra aimait peut-être un peu moins Lisvart depuis la dernière aventure qui lui avait démontré si cruellement qu'il aimait trop la princesse Onolorie; mais, en tout cas, elle haïssait profondément cette dernière, précisément à cause de son amour pour Lisvart.

— Je ne vous demande pas ce que vous avez, mon frère, dit-elle en entrant à Zaïr, car je le de-

vine : vous aimez toujours la belle princesse de Trébisonde...

— Hélas ! soupira Zaïr.

— Pourquoi soupirez-vous tant et agissez-vous si peu ?... Quoi ! Vous êtes prince, et puissant prince, et vous ne songez pas à vous venger de l'outrage que vous avez reçu ! Et vous ne songez pas à avoir de force la femme que vous ne pouvez pas avoir de gré !... Ah ! si j'étais à votre place !...

— Si vous étiez à ma place, ma sœur, que feriez-vous ?

— Ce que je ferais !...

— Oui.

— J'enlèverais la princesse de Trébisonde !

— Mais le moyen ?...

— Il y en a dix !...

— C'est peut-être pour cela que je n'en trouve aucun...

— Parce que vous ne cherchez pas bien.

— Je ne fais que cela, au contraire... J'y réfléchissais au moment même où vous êtes entré...

— Eh bien ! à quoi vous êtes-vous arrêté ?

— A réconcilier la princesse Onolorie avec l'empereur son père...

— Après ?...

— Ensuite, à la demander en mariage...

— Ne vous a-t-elle pas déjà refusé ?

— C'est vrai...

— Elle vous refusera une seconde fois... et vous en serez pour une humiliation de plus !... Vous êtes trop amoureux pour être sensé, je le vois bien, mon cher frère...

— N'êtes-vous pas amoureuse aussi, ma chère sœur ?...

— Je ne le suis plus...

— Alors, puisque vous envisagez les choses avec plus de lucidité que moi, conseillez-moi, guidez-moi, je vous en prie...

— Vous suivrez l'avis que je vous donnerai ?

— Comme j'ai suivi tous ceux que vous m'avez donnés jusqu'ici, je vous le promets.

— Eh bien ! donc, il faut enlever la princesse de Trébisonde...

— De force ?...

— Non... par ruse... N'avez-vous pas remarqué que les tentes du roi d'Egypte, votre allié, sont placées au pied même de la tour où est enfermée la princesse Onolorie ?...

— Si vraiment, je l'ai remarqué.

— Cela nous servira... Il suffit de creuser une mine qui mette le dehors en communication avec le dedans, sans que personne s'en aperçoive... Pour cette entreprise, qui exige autant d'habilité que de résolution, j'ai jeté les yeux sur Corumbel, prince d'Antioche...

— Corumbel ?...

— Oui... N'approuvez-vous pas ce choix ?

— Au contraire !... Le prince d'Antioche est, en effet, l'homme qui convient le mieux à cette entreprise, car il est hardi, cauteleux, et ne reculera devant rien... Il faudra seulement savoir s'il consent à s'en charger.

— Je l'en prierai...

— Faites vite, alors, faites vite, ma sœur ! Je languis... je dépéris... je sèche d'amour et d'impatience...

— Je vais de ce pas trouver Corumbel... Dès aujourd'hui il se mettra à l'œuvre...

— Que les dieux vous protégent, ma sœur !...

Zaïr et Abra se séparèrent là-dessus.

## CHAPITRE XXIII

Comment Corumbel, prince d'Antioche, entra dans la tour où était la princesse Onolorie, et comment celle-ci, le prenant pour le chevalier de la Vraie Croix, le suivit jusqu'à son navire.

Le prince d'Antioche, Corumbel, mis au courant de ce qu'il y avait à faire par la princesse Abra, n'hésita pas un seul instant à s'en occuper, et il le fit incontinent ; si bien, qu'au bout de quelques semaines, la communication souterraine existait entre l'une des tentes du roi d'Egypte et la prison où était la pauvre Onolorie.

Corumbel, son œuvre terminée, en prévint la princesse Abra, qui alla sur-le-champ trouver son frère.

— Mon cher frère, lui dit-elle, vous touchez au but de vos désirs... La mine est faite, la communication existe entre le dehors et l'intérieur de la tour où est renfermée votre maîtresse...

— Ah ! je vous remercie pour cette bonne nouvelle, ma bien chère sœur ! s'écria le soudan, joyeux.

— Tout n'est pas dit encore, reprit Abra. On n'enlève pas ainsi une princesse sans que quelqu'un s'y oppose... Pour plus de sûreté donc, vous allez aller trouver le vieil empereur de Trébisonde et lui proposer, pour le distraire, de courre le cerf demain avec vous... Vous insisterez pour que l'impératrice et les dames les plus importantes de sa compagnie fassent partie de cette chasse... Mais auparavant, c'est-à-dire cette nuit même, vous ferez embusquer trois mille de vos gens dans la forêt où vous chasserez demain... De cette façon, pendant que le prince d'Antioche enlèvera, lui tout seul, la princesse Onolorie, vous enleverez, vous, l'empereur son père, l'impératrice sa mère, la princesse Gricilerie sa sœur, et les autres dames et demoiselles de la cour...

— Ah ! ma sœur, s'écria Zaïr, émerveillé devant de si savantes combinaisons, quel beau coup de filet ! Et comme vous mériteriez bien de régner à ma place !...

— Votre enthousiasme me récompense de la peine que j'ai prise pour amener l'affaire en l'état où elle est... Le reste vous regarde, maintenant... Je n'ai plus qu'à attendre les événements...

Abra prit congé de son frère, en lui donnant rendez-vous pour le lendemain.

Le lendemain, vers le milieu de la journée, Corumbel, armé de toutes pièces, la visière levée, pour mieux céler son visage, s'engagea dans l'étroit passage creusé avec tant de précautions au pied de la tour où était retenue prisonnière la princesse de Trébisonde.

Il ne rencontra aucun obstacle sur son chemin et parvint ainsi sans encombre jusqu'à l'étage où était Onolorie.

Elle était précisément seule en ce moment-là.

Le prince d'Antioche s'avança vers elle le plus courtoisement du monde, mais sans lui parler, de peur de se trahir par sa voix.

— Lisvart! s'écria Onolorie joyeuse, en se précipitant dans les bras de Corumbel, qu'elle croyait être le chevalier de la Vraie Croix.

Quel autre que Lisvart, en effet, pouvait lui apparaître en sa prison?

Le prince d'Antioche vit bien l'erreur où elle était, et il résolut de l'y laisser. Lors, il la retint frémissante d'amour sur sa poitrine, et l'emporta ainsi, toujours sans sonner mot, à travers le passage creusé sous les murs de la tour.

— O mon Lisvart! murmura-t-elle, pâmée d'amour et de joie. O mon Lisvart! je savais bien que tu viendrais à mon secours! Je savais bien que tu me délivrerais!... J'ai bien souffert dans cette vilaine prison... J'ai failli même y mourir de faim avec la pauvre Briza... J'y serais morte de désespoir, si je n'avais pas été soutenue par ton souvenir... O mon Lisvart, comme je t'aime!

Ils étaient arrivés à l'extrémité du passage souterrain, à l'endroit où il aboutissait au dehors, dans l'une des tentes du roi d'Egypte.

— Lisvart, murmura Onolorie étonnée du silence de son sauveur, pourquoi ne me parlez-vous pas?... Il y a un si long temps que je n'ai entendu les sons de votre chère voix, ô mon doux ami!...

Corumbel continua à garder le silence le plus absolu, et se contenta, pour toute réponse, de précipiter sa marche...

Onolorie devint inquiète.

— Lisvart, au nom du ciel, parlez-moi! s'écria-t-elle.

Le prince d'Antioche marchait toujours avec son précieux fardeau.

C'est ainsi qu'il parvint jusqu'au rivage.

Là, Onolorie comprit qu'elle s'était cruellement abusée et que son sauveur n'était pas Lisvart.

Une barque était là, montée par des gens qui portaient le costume et les armes du soudan de Babylone. Corumbel entra dans cette barque, avec Onolorie, qui, comprenant alors dans quel piége elle était tombée, voulut se débattre et appeler au secours.

— Ne criez pas, madame, lui dit tranquillement le prince d'Antioche, vos cris ne seraient pas entendus... Le meilleur pour vous est de vous résigner... d'autant plus que le sort qui vous est réservé est le plus brillant qu'une femme puisse rêver...

La barque s'éloigna du rivage à force de rames.

Onolorie avait quitté une prison pour entrer dans une autre.

— Lisvart! Lisvart! murmura-t-elle en pleurant, où êtes-vous donc à cette heure?...

## CHAPITRE XXIV

Comment la princesse Onolorie fut emmenée par le soudan de Babylone, ainsi que l'empereur de Trébisonde et une partie de sa cour, et comment, au moment où Zaïr tenait amoureusement dans ses bras la belle princesse captive, la flotte d'Amadis de Gaule fut tout-à-coup signalée.

Le même que l'enlèvement d'Onolorie par le prince d'Antioche avait réussi à souhait, de même aussi avait réussi celui de l'empereur de Trébisonde et de sa compagnie par les trois mille hommes embusqués par ordre de Zaïr dans la forêt voisine de la cité.

Le vieil empereur avait accepté sans défiance cette partie de chasse qu'était venu lui proposer le soudan. Il avait fait plus : il avait voulu que l'impératrice sa femme, que la princesse Gricilerie sa fille, que quelques autres princesses de leur suite, l'accompagnassent dans cette chasse, pour mieux honorer leur hôte et sa sœur Abra.

On était parti, on avait quitté la cité de Trébisonde, on avait atteint la forêt. Mais, au bout de quelques instants, la troupe impériale avait été cernée par les gens du soudan de Babylone, et le vieil empereur s'était aperçu, un peu tard, qu'il avait été joué indignement et déloyalement par Zaïr.

Se défendre? Il y avait d'abord songé; mais il eût infailliblement succombé sous le nombre, sans profit pour personne des siens. Il s'était donc résigné à ronger son frein, mais non sans colère.

— Ah! paillard! s'était-il écrié en s'adressant au soudan, voilà donc la récompense de l'hospitalité que je t'ai accordée!... Tu es un traître et un félon... mais le Dieu dont tu as si hypocritement embrassé la foi te punira de cette félonie, qui est un sacrilége!...

— Votre Dieu n'est pas le mien, avait répondu Zaïr en ricanant.

Et il avait donné l'ordre qu'on embarquât l'empereur et sa suite sur les barques préparées à cet effet; ce qui avait eu lieu immédiatement.

Les barques pleines, on avait regagné la flotte. Là, Zaïr avait distribué ses prisonniers sur différents navires et s'était empressé, quant à lui, de monter sur celui où le prince d'Antioche avait transporté Onolorie.

— Oh! madame, lui dit-il en allant vers elle et en la pressant sur son cœur, vous êtes reine ici, puisque j'y commande et que vous commandez à

mon cœur... N'ayez donc nulle crainte, et montrez-moi le visage d'une femme heureuse...

Et, tout en disant cela, Zaïr, brûlé d'amour, couvrit de caresses passionnées la belle princesse qu'il retenait entre ses bras, et qui ne savait, à dire vrai, quelle contenance avoir et quelle résolution prendre.

Zaïr tremblait, mais de bonheur. Le moment qu'il avait tant appelé était enfin arrivé, la maîtresse qu'il avait tant désirée était dans ses bras.

— Ah! je touche enfin mon rêve! murmura-t-il en dérobant à Onolorie un baiser plus ardent encore que les précédents. Vous m'appartenez, princesse de Trébisonde! Je vous ai!...

Onolorie vit d'un coup d'œil le péril de sa situation. Elle songea à Lisvart et se sentit forte.

— Seigneur, répondit-elle en repoussant doucement le soudan enflambé d'amour, ayez pitié de ma faiblesse... Je sors d'une émotion pour tomber dans une autre; laissez-moi le temps de m'y reconnaître... Je ne vous repousse qu'aujourd'hui... Demain, j'aurai pour vous les égards et l'obéissance que je dois avoir... Aimez-vous donc mieux me devoir à la violence qu'à ma libre volonté?...

Le soudan la contemplait avec ivresse; mais, bien qu'il pût cueillir le fruit qu'il avait le plus désiré, il ne voulut pas cependant s'oublier jusque-là de toucher seulement à l'écorce de l'arbre plus qu'il ne devait, faisant état en soi-même d'acquérir avec le temps et la courtoisie ce qui lui était refusé. Ce qui ne l'empêchait pas d'user envers Onolorie de gracieuses caresses et de mignardises fort savoureuses, lui jurant et affirmant qu'il lui ferait telle et si honnête compagnie, que, le recevant pour mari, elle lui pourrait commander comme à un ami.

Zaïr en était là, lorsque survint Abra, qui lui dit:

— Seigneur, les gens des hunes viennent de signaler une grosse flotte de vaisseaux. Songez à vos affaires d'abord, pour pouvoir songer à vos amours ensuite...

Onolorie respira.

## CHAPITRE XXIII

Comment la flotte d'Amadis de Gaule défit l'armée du soudan de Babylone, et comment ce dernier eut la tête tranchée dans la bagarre.

Nous avons laissé le roi Amadis de Gaule et les autres princes chrétiens embarqués pour courir sus à l'empereur de Trébisonde, et le châtier de l'outrage qu'il avait fait subir à Périon et à Lisvart. Vous allez voir comment la chance tourna à son profit, et comment, au lieu d'être attaqué, il fut secouru.

Amadis et sa compagnie naviguaient donc dans la mer de Pont, lorsqu'ils découvrirent d'assez loin la flotte du soudan Zaïr. Lors, ils se dirigèrent incontinent vers elle, à force de vent et d'avirons.

Les préparatifs du combat avaient été ordonnés par Zaïr, au moment où sa sœur était venue le troubler dans sa contemplation amoureuse et l'arracher à son agréable extase, fort heureusement pour Onolorie.

Mais, malgré la promptitude avec laquelle on lui avait obéi, il n'avait pu éviter l'abordage.

Le combat était devenu, de prime abord, âpre et sanglant. Amadis de Gaule ne se doutait pas, ni Lisvart non plus, des trésors que contenaient ces navires du soudan de Babylone. Pour eux, c'étaient des navires païens, et cela leur suffisait pour leur courir sus.

Bientôt, cependant, Lisvart reconnut les navires de Zaïr, et sa fureur, alors, ne connut plus de bornes. Il fit des prodiges de vaillance, à étonner ses compagnons, qui pourtant étaient habitués à son courage.

Pendant qu'Amadis de Gaule dirigeait une partie de sa flotte sur l'un des flancs de la flotte ennemie, Lisvart de Grèce conduisait l'autre partie sur le point opposé, de façon à ce que leurs ennemis ne pussent leur échapper.

Ainsi, pendant que le roi de la Grande-Bretagne abordait le navire principal où étaient prisonniers l'empereur de Trébisonde et les autres seigneurs de sa suite, le chevalier de la Vraie Croix abordait le navire où se trouvaient, sans qu'il s'en doutât, la princesse Onolorie et les autres dames faites prisonnières par Zaïr.

La première personne en face de laquelle Lisvart se rencontra fut le soudan de Babylone lui-même.

— Ah ! paillard ! lui cria-t-il. Tu vas payer pour les autres !

Zaïr, qui ne s'était point attendu à cette rencontre, et qui voguait tranquillement vers Babylone au moment où sa flotte avait été aperçue par celle d'Amadis de Gaule, Zaïr n'était point armé. D'un coup de sa vaillante épée, Lisvart lui décolla le chef, qui s'en alla rouler à quelques pas de là, sur le pont du navire, aux pieds mêmes de la princesse Abra, accourue à la voix de Lisvart.

— Mon pauvre frère ! murmura-t-elle avec douleur.

Puis, ramassant cette tête sanglante et la pressant contre sa poitrine, elle s'enfuit sur l'arrière du navire, où elle avisa Macartes, l'un des frères du roi d'Egypte.

— Macartes, lui cria-t-elle, nous sommes perdus ! Sauvez-moi !...

Macartes la prit dans ses bras robustes et la transporta, comme il eût fait d'un enfant, dans une carrique amarrée au navire.

Là, Abra était désormais en sûreté, car le plus fort de la bataille était ailleurs. Elle descendit dans l'une des chambres de ce petit navire, tenant toujours entre ses bras la tête de son frère, et se jeta à genoux en couvrant de larmes et de caresses cette tête si chère, pâle et sanglante, et qui, cependant, au delà de la mort, semblait sourire à quelque vision divine. Le malheureux Zaïr songeait peut-être encore à la belle princesse de Trébisonde, cause involontaire de sa perte !

La mort du soudan décida de la défaite des païens et de la victoire des chrétiens. Ceux des gens de Zaïr qui ne furent pas tués se soumirent, et très peu purent s'échapper avec la princesse Abra.

## CHAPITRE XXIV

Comment, après la victoire, Amadis délivra le vieil empereur, et de la réconciliation qui s'ensuivit, ainsi que les fiançailles de Lisvart et d'Onolorie.

Une fois la victoire complète, le roi Amadis descendit en la cadène, et là, parmi les forçats, il trouva le vieil empereur de Trébisonde, le roi de la Breigne, le duc d'Alafonte et plusieurs princes et chevaliers, auxquels, tout d'abord, il ne montra pas, ni ses amis non plus, bon visage.

Mêmement, Galaor, s'adressant au père d'Onolorie, lui dit :

— Par Dieu ! seigneur, ce n'est pas sans raison que vous vous trouvez céans, ayant fait subir à mes deux neveux le traitement que vous savez bien !... Aussi, si l'on m'en croit, vous ne partirez pas aisément de ce lieu...

Cette parole fut dure à digérer pour le vieillard désolé, qui, de grand empereur, était en un instant devenu esclave vil ! Il ne répondit rien à Galaor, mais de grosses larmes lui tombèrent des yeux et coulèrent le long de sa barbe blanche.

Galaor et les autres furent désarmés par cette douleur, et la pitié prit dans leur cœur la place de la colère.

Au même instant, vint un gentilhomme annoncer au roi Amadis que Lisvart avait conquis le butin de Zaïr mort, et lui avait enlevé surtout ce qu'il avait de plus précieux, à savoir la princesse Onolorie et les autres dames.

Amadis, remerciant grandement Notre-Seigneur Jésus-Christ, ordonna qu'on joignit les vaisseaux ensemble. Et, quelque peu après, ils étaient tous en présence de l'impératrice, des princesses Onolorie, Gricilerie et de toute la belle troupe qui les accompagnait.

Quand Lisvart, qui escortait les dames sauvées par lui, aperçut l'empereur de Trébisonde, le cœur lui frémit, et, quasi-tremblant de fureur, il ne put se tenir de lui dire :

— Ah ! Sire, Dieu juste vous a fait sentir le tort dont vous vous êtes rendu coupable, en me condamnant, moi qui n'avais nulle offense à me reprocher envers vous, et en me préférant un chien d'infidèle qui vient de recevoir du reste le légitime loyer de son audace !...

— Je vous prie d'oublier cela et de me pardonner, répondit le vieil empereur avec une humilité qui toucha Lisvart.

L'empereur avait ignoré jusque-là qu'Onolorie fût au pouvoir du soudan, et il la croyait toujours en Trébisonde. En la voyant là, il fut remué dans ses entrailles de père. et il jugea l'occasion bonne pour une réconciliation.

— Mon fils, dit-il à Lisvart, je confesse que j'ai été très mal avisé à votre endroit... Mon fils je vous nomme, parce que dès maintenant je vous donne ma fille, s'il vous plaît de me faire, ainsi qu'à elle, l'honneur de la recevoir pour votre femme et épouse, à la condition que, dorénavant, votre juste inimitié sera amortie et que je demeurerai votre père et ami, et vous mon gendre et seul héritier.

Lisvart consentit volontiers à tout cela, remettant la consommation du surplus à leur arrivée en Trébisonde.

Pour le quart d'heure, Lisvart et Onolorie furent fiancés par main de prêtre. Puis, fut mis en avant le mariage de Périon avec Gricilerie, lequel fut semblablement accordé.

Cela fait, les navires tirèrent droit en Trébisonde, où ils prirent terre, et assez près de la ville.

Ce qu'ayant su le peuple, il courut au devant des princes arrivants en si grande foule, qu'il ne resta en la ville ni homme, ni femme, ni enfant en état de se mouvoir. Le vieil empereur de Trébisonde fut acclamé, ainsi que sa compagnie, avec force démonstrations de joie, et reconduit en triomphe à son palais.

Les noces de Lisvart et d'Onolorie, de Périon et de Gricilerie, furent proclamées la semaine suivante dans tout l'empire, et fixées au vingtième jour du mois prochain. L'empereur, pour honorer ces noces, annonçait qu'il tiendrait cour plénière, et userait de sa libéralité et magnificence à l'égard de ceux qui vaincraient dans les tournois et autres combats de plaisir qui y seraient dressés.

## CHAPITRE XXV

Comment le fils d'Onolorie, poursuivant son entreprise, rencontra un nain qu'il crut être Buzando, et qui lui indiqua une princesse à secourir.

Or, pendant que les princes et les princesses se réjouissent de leur réunion en la noble cité de Trébisonde, revenons au pauvre nain Buzando, toujours prisonnier, et à Amadis de Grèce, toujours à sa quête.

Le chevalier de l'Ardente Epée, toujours conduit par la demoiselle qui l'avait arrêté au moment où il allait s'embarquer avec le roi de Gaule, n'avait pas rencontré Buzando à l'endroit où il devait le rencontrer.

Le chevalier géant qui avait le premier si maltraité le pauvre nain, ayant aperçu entre les mains de ce dernier les trois portraits de Lucelle, d'Onolorie et de Niquée, et étant devenu subitement amoureux de la princesse de Thèbes, s'était mis en marche, conduit par Buzando, pour aller se déclarer à cette belle princesse.

Voilà pourquoi le chevalier de l'Ardente Epée n'avait trouvé personne à l'endroit où la demoiselle l'avait amené.

Lors, il avait pris congé d'elle et s'était mis en quête de Buzando, croyant toujours être sur sa trace, et le manquant toujours d'une journée.

C'est ainsi qu'il avait chevauché à travers monts et forêts, franchi des mers, traversé des rivières, allant du septentrion au midi, et de l'est à l'ouest.

C'est ainsi qu'un beau matin, il se trouva aux environs d'Alfarin, devant une fontaine auprès de laquelle était accroupi un nain.

Au premier abord, le prenant pour celui qu'il cherchait si vainement depuis un si long temps, il s'avança vitement vers lui, en criant :

— Eh ! mon ami Buzando !...

Le nain ne bougea pas.

— Ne m'entends-tu pas, l'ami? dit le chevalier en descendant de cheval et en venant lui mettre la main sur l'épaule.

Le nain, alors, se retourna, et le fils d'Onolorie put voir qu'il s'était trompé, et que ce n'était pas le pauvre Buzando.

— Sire chevalier, soyez le bienvenu ! dit le nain inconnu d'un air mélancolique. Où allez-vous donc ainsi par la chaleur?

— A la ville voisine, répondit Amadis.

— Dieu vous garde d'y aller, sire chevalier, à moins que vous ne vouliez secourir la plus désolée princesse qui jamais portât couronne, contre le plus traître et déloyal chevalier de la terre, qui la tient assiégée sans cause ni raison.

— De qui s'agit-il donc ? demanda le fils d'Onolorie.

— Si vous êtes consentant à lui porter ce secours, continua le nain, c'est pour vous la plus honnête occasion pour éprouver votre vaillance et ramasser gloire et profit... Car cette aventure ne restera pas ensevelie dans les forêts, où les chevaliers errants comme vous tiennent communément leurs hauts faits obscurcis ; elle vous illustrera, au contraire, plus qu'aucune autre n'a jamais illustré de chevaliers...

— De qui s'agit-il, encore une fois? Dites-le moi, répondit Amadis de Grèce.

— Sire chevalier, il s'agit de la reine Liberna, héritière de ces pays par la mort du roi, son père. Abernis, le traître chevalier dont je vous parlais tout à l'heure, a fait de grandes poursuites pour l'épouser. Mais cette aimable princesse, le connaissant vicieux comme il est, l'a si bien refusé, que, de dépit, il a résolu de se venger, et que, présentement, il la tient assiégée dans le château d'Alfarin...

— Dans le château d'Alfarin ?...

— Oui, sire chevalier... Et elle y est si pressée de vivres et de continuels assauts, que la pauvre dame n'attend plus d'autre secours que du ciel ou de la mort... Car elle préférerait cent fois la mort à tomber entre les mains d'un homme si méchant, si ennemi de la vertu, que rien ne lui semble bon et beau, rien, hormis ce qui est laid, sale et vicieux...

— Vraiment ! s'écria le chevalier de l'Ardente Epée, tu viens de m'en raconter tant, que je prends incontinent la résolution de lui venir en aide contre ses ennemis, quels qu'ils soient, si tu veux me conduire et me donner moyen d'entrer en la place.

— Volontiers, répondit le nain tout joyeux.

## CHAPITRE XXVI

Comment Amadis de Grèce, dit le chevalier Sans-Repos, ayant écouté le nain, alla au château d'Alfarin, où la reine Liberna était assiégée par Abernis.

Le nain, Amadis de Grèce et son écuyer attendirent la nuit, par prudence, et lorsqu'elle fut jugée suffisamment obscure, ils s'engagèrent par une sente étroite et peu fréquentée, qui aboutissait au pied de la muraille.

— Ami, dit le nain à la sentinelle, va vers ma dame, et dis-lui que je lui amène un chevalier qui a bonne envie de lui faire service durant ses affaires.

La sentinelle rapporta cette parole à son chef d'escouade, qui la porta lui-même incontinent à la reine Liberna. Celle-ci hésita et douta un moment, croyant à un piége de son ennemi Abernis, car ses espions lui avaient rapporté que ce dernier voulait, à l'aube du jour, hasarder tous ses gens ou emporter la place et forcer tous les gens de Liberna.

Cependant, comme il s'agissait pour elle d'être secourue, bien que ce chevalier inconnu se présentât seul, elle reprit cœur et commanda qu'on le fît entrer auprès d'elle, estimant que ce ne pouvait être qu'un vaillant et gentil personnage, pour venir ainsi de soi-même s'aventurer et offrir en aide.

Lors, s'en retourna le chef d'escouade, et, accompagné du corps de garde, ils abaissèrent la planche du poultis.

Le chevalier de l'Ardente Epée entra aussitôt, suivi du nain et de son écuyer, et fut présenté à la reine, qui le reçut fort gracieusement et lui demanda comment il se nommait.

— Madame, répondit le fils d'Onolorie, ceux qui me connaissent m'appellent le chevalier Sans-Repos.

Liberna comprit bien, à cette parole, qu'il voulait se céler. Mais il lui parut si beau, si bien fait, si plaisant de visage et de corps, que, subitement, malgré le raidissement de sa volonté, l'amour lui troubla la plus saine partie de son entendement, et que, mise hors d'elle-même, troublée, affolée, elle ne trouva pas ce soir-là de longs propos à lui dire. Après un court et gracieux entretien, elle lui donna le bonsoir et commanda qu'on le menât en l'une des meilleures chambres de céans.

— Car, dit-elle au chevalier, vous me semblez un peu las et travaillé, et notre ennemi nous apprêtera de la besogne pour demain... Il est donc bon que vous preniez repos pour prendre forces... J'ai confiance en vous, chevalier; je crois que vous mènerez cette affaire à bout... Dans ce cas, comme je serai votre obligée, vous aurez part, tant que je vivrai, aux biens et aux honneurs que Dieu et Fortune me prêteront pour le reste de ma vie...

— Madame, répondit Amadis de Grèce, votre ennemi fera le pis qu'il pourra. Toutefois, s'il vous plaît d'user de mon conseil et faire obéir vos soldats à ce que je leur commanderai, je puis vous assurer qu'avant que je ne dorme, Abernis aura reçu la plus âpre déconfiture qui soit possible, tout conquérant qu'il est...

— Comment vous y prendrez-vous, sire chevalier?...

— Il est indubitable que votre ennemi, se tenant pour quasi sûr de vous avoir, et connaissant le peu de forces et de moyens dont vous disposez, n'a pas pris pour lui, pour se garder, les précautions que la prudence lui commanderait pourtant de prendre. Par ainsi, il doit être aisé à surprendre et à tailler en pièces... Nous sortirons donc secrètement et donnerons à travers, et, avant que l'alarme ne vienne aux tentes d'Abernis, nous aurons fait un tel échec à son avant-garde, que la bataille sera aux trois quarts gagnée par nous.

La reine approuva ce plan, d'abord parce qu'il lui semblait bon, ensuite parce qu'il lui venait d'un chevalier si jeune et si beau à qui il lui semblait impossible que rien résistât au monde.

## CHAPITRE XXVII

Comment le chevalier Sans-Repos exécuta le plan qu'il avait formé, et comment, ce plan ayant à merveille réussi, la reine Liberna voulut en récompenser l'auteur.

Une heure avant le jour, le chevalier Sans-Repos se leva, s'arma de toutes pièces et s'en vint trouver la reine, qui s'était levée aussi.

— Madame, lui dit-il courtoisement en s'agenouillant devant lui, je vous supplie humblement de vous placer en tel lieu que vous puissiez juger des coups qui vont se donner, car votre présence seule me donnera la puissance de vous venger de tous vos ennemis...

— Hélas! répondit Liberna, je prie Dieu, gentil chevalier, qu'il vous fasse vainqueur et qu'il me

permette de vous retenir bientôt céans en aussi bonne santé que vous en sortez !...

Et, le baisant tendrement, la larme à l'œil, elle le laissa partir.

Le jeune chevalier sortit de la place, suivi du plus de gens qu'il en avait pu rassembler, et il s'avança dans la direction des avant-postes ennemis. La première sentinelle qu'ils rencontrèrent dormait d'un si profond somme, qu'elle était morte une heure avant de s'être réveillée. Les autres eurent le même sort, avec le même succès, c'est-à-dire sans que l'alarme eût été donnée au reste du camp.

Amadis et ses hommes, se coulant par les chemins les plus couverts et les plus secrets, approchèrent ainsi du guet, qui dormait aussi. Tous les soldats qui étaient là furent passés au fil de l'épée, sans bruit ni rumeur. Amadis et ses gens continuèrent bravement leur route, à travers tentes et cordages, tuant et massacrant tout, sans pitié aucune, hommes et chevaux, bêtes et gens ; tellement, qu'Abernis, sortant en sursaut de son lit, prit hâtivement ses armes, quoique ce fût encore trop tard.

Amadis et lui se trouvèrent face à face, au grand jour, en présence de tous.

Abernis était homme fort adroit aux armes, et de grand courage, malgré sa méchanceté. Mais il avait à faire à un plus rude compagnon que lui, comme il le connut par expérience personnelle et douloureuse. Le chevalier de l'Ardente Epée frappa et refrappa ; puis, redoublant encore sa charge, il l'atteignit au plus haut de l'armet, et avec une telle violence, que targe ni écu ne le purent garantir, et que, faussant tout ce qu'il rencontra, lui fendit la tête en deux.

Abernis tomba, pour ne plus jamais se relever.

Ce que voyant un écuyer, qui était à la reine, courut incontinent vers elle et lui dit :

— Par ma foi ! ma dame, vous vous pouvez tenir assurée que jamais Abernis ne vous sera plus ce qu'il vous a été...

— Comment cela ?... demanda Liberna.

— Ma dame, je lui ai vu prendre le saut et rendre l'âme.

— Abernis est mort ?

— Oui, certes, ma dame, et plus de cinq cents avec lui, grâce au vaillant chevalier Sans-Repos.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria la reine.

Les gens d'Abernis, voyant leur chef en cet état, saignèrent du nez et se retirèrent précipitamment, la queue entre les jambes.

Le fils d'Onolorie et sa troupe les poursuivirent l'épée dans les reins, et augmentèrent leur peur à un tel point, que, tombés et culbutés les uns sur les autres, il en fut fait un effroyable carnage.

Ceux qui ne furent pas tués se soumirent. Liberna redevint, par cette victoire, maîtresse de ses pays.

Aussi, le jour même, sortant du château où elle avait été assiégée, elle alla au logis d'Abernis, où elle tint cour plénière pendant quinze jours.

Pendant ces quinze jours, qu'elle passa naturellement dans la compagnie du chevalier Sans-Repos, elle ne l'éloigna pas plus de sa pensée que le sang de son cœur. Si bien même, qu'une fois, se trouvant seule avec lui et forcée d'amour, elle ne put se garder de lui dire :

— Chevalier Sans-Repos, j'ai résolu, pour vous récompenser de la grande prouesse que vous avez montrée et du service que vous m'avez rendu en me débarrassant de mes ennemis, j'ai résolu de vous faire perdre votre nom en vous donnant sur moi toute l'autorité, toute la puissance que peut prendre un seigneur sur sa femme... Car, je le confesse, jamais princesse ni autre ne fut aussi éprise d'amour comme je le suis à votre endroit, bien que vous me soyez quasi inconnu. Mais cela ne m'inquiète pas, car je crois impossible qu'on ne soit pas d'un illustre lignage quand on montre la vaillance que vous avez montrée.

Tout ainsi que le feu consume et brûle la chose qui lui est plus prochaine, ainsi cette belle reine attisait peu à peu le brasier qui lui brûlait le corps, le cœur, l'âme et l'esprit. Elle ne pouvait se lasser de manger des yeux celui qui lui causait un si doux martyre ; à ce point que, si la honte ne l'eût pas mieux gardée que sa propre volonté, elle en fût arrivée à faire ce que font, non pas les femmes impudiques, mais les hommes, c'est-à-dire à la violence, et elle eût contraint le jeune Amadis de Grèce, secouant ainsi l'arbre pour avoir le fruit auquel elle n'avait pas encore goûté depuis qu'elle était au monde.

## CHAPITRE XXVIII

Comment le chevalier Sans-Repos, en face de la folie amoureuse de la reine Liberna, se trouva fort embarrassé, et comment il sortit de ce pas difficile.



Hélas ! madame, répondit le chevalier Sans-Repos, est-il possible que je puisse jamais reconnaître l'honneur que vous daignez me faire en ce moment ?... Un tel bonheur est disproportionné avec mon faible mérite, et je me tiens pour indigne d'y aspirer... Songez donc, ma dame, que je ne suis qu'un pauvre chevalier sans nom, sans armes, sans gloire, sans nulle autorité ou renommée !... Toutefois, pour vous remercier des bonnes grâces dont vous voulez bien m'accabler, je continuerai, ma

dame, à me mettre à votre disposition pour tous les offices possibles...

La reine était en grande perplexité. Elle ne savait à quoi attribuer la résistance du chevalier Sans-Repos.

— Mon vrai seigneur et ami, lui répliqua-t-elle, j'ai crainte que vous ne vous mépreniez sur la signification de mes paroles, et que vous ne considériez comme feinte une affection aussi réelle que celle que je mets à votre service... Par ainsi, pour vous prouver mieux mon amitié, et, en même temps, pour vous forcer à me prouver la vôtre, je vous prierai de m'octroyer présentement un don tel que je vous le demanderai...

— Je vous l'accorde volontiers, ma dame, répondit le chevalier.

— Savez-vous à quoi vous vous obligez, mon ami?...

— Dites-le-moi, ma dame, et, quoi que ce soit, vous me trouverez prêt à vous obéir.

— Avant que d'entreprendre un autre voyage, vous me conduirez, s'il vous plaît, au lieu où est la gloire de la princesse Niquée.

— De la princesse Niquée? s'écria Amadis de Grèce étonné.

— Oui, mon doux ami... Là, en votre présence, je tenterai l'aventure et vous prouverai par mon succès tout le bon vouloir que j'ai en vous...

Amadis avait tressailli au nom de Niquée. Aussi conçut-il, dès cet instant, l'envie de voir cette princesse qui avait, de son côté, une si furieuse envie de le voir; et, oubliant la raison qui poussait Liberna à vouloir aller là, pour ne songer qu'aux raisons qu'il avait d'y aller lui-même, il répondit à la reine :

— Vous consentiriez à tenter cette aventure, ma dame?...

— Pour vous prouver, chevalier, le ferme et loyal amour dont je vous aime, je traverserai feu et flamme et tous autres obstacles qui se pourront offrir...

— A Dieu ne plaise, ma dame, que je cherche d'autre témoignage de votre bon vouloir à mon endroit que ceux que vous avez bien voulu me donner jusqu'ici... Pour vous montrer combien je suis vôtre et prompt à vous obéir, je vous accompagnerai partout où il vous plaira, et non-seulement aux Enfers, vers Pluton et Proserpine, ou bien aux Champs-Elysées, s'il y a moyen d'y aller ensemble, mais à l'entreprise périlleuse dont vous me parlez, et dont jusqu'ici je n'avais pas encore entendu mot.

Lors, la reine lui raconta ce qu'elle savait de la gloire de Niquée, et en quoi consistaient les épreuves à tenter, et généralement tout ce qu'elle en avait entendu dire elle-même.

Le jeune chevalier fut très troublé par ce récit; si bien que Liberna, s'apercevant de son changement de visage, lui dit :

— Il semble, mon ami, que vous ayez reçu peine par ce que vous avez entendu de moi?... Je vous prie de me dire ce qu'il vous en semble...

— Ma dame, il ne faut pas vous en ébahir, car, connaissant l'affectueuse amour que vous me portez, il est impossible que je ne ressente pas quelque inquiétude à propos du danger que vous vous préparez à vous-même en tentant cette aventure de la gloire de Niquée...

— Je n'ai nulle crainte, chevalier, et je vous prie, de votre part, de tenir pour certain que la vraie amitié que je vous porte et la vraie fiance que j'ai en vous suffisent pour me mettre hors de péril et vous hors de doute... Et, afin que vous expérimentiez combien je dis juste en cette occurrence, demain nous partirons pour faire ce voyage.

Ainsi fut arrêté ce partement de la reine Liberna et du chevalier de l'Ardente Epée, lequel ne put dormir de la nuit, à cause de ce que cette princesse lui avait raconté touchant Niquée. Aussi en rêva-t-il toute la nuit, ainsi que de Lucelle.

## CHAPITRE XXIX

Comment le chevalier Sans-Repos et la reine Liberna s'en allèrent au lieu où était la gloire de Niquée, et ce qui arriva.



Au point du jour, le fils d'Onolorie entendit ouvrir la porte de sa chambre, ce qui le réveilla en sursaut.

C'était la reine Liberna, qui venait lui donner le bonjour.

Amadis de Grèce, tout honteux, s'excusa de sa paresse. Mais elle lui dit en riant :

— Certes, mon parfait ami, si vous aviez la puce en l'oreille, comme je l'ai, le lit ne vous serait pas aussi agréable qu'il vous paraît l'être. Habillez-vous, et après, s'il vous plaît, nous monterons à cheval. Mes gentilshommes nous attendent...

Lors, le chevalier de l'Ardente Epée s'habilla, s'arma et la suivit.

Deux heures après, ils étaient en route.

Ils cheminèrent tant et si bien, qu'ils arrivèrent au lieu où la princesse Niquée était en sa gloire : Amadis triste, Liberna joyeuse.

Cette dernière, après s'être parée des plus riches accoutrements qu'elle eût, s'approcha de la porte embrasée du palais où étaient renfermés la princesse de Thèbes, son frère, et les dames et demoiselles que vous savez.

Amadis, qui la tenait par la main, s'arrêta court au moment où elle allait passer outre.

Il s'arrêta, non sans cause, car il lui semblait être devant une fournaise pleine de métal en fusion, ou devant la bouche horrible du mont Gibel, où l'on entend tant de cris piteux et épouvantables.

Le fils d'Onolorie, devant cette fournaise, devint aussitôt froid comme glace.

La reine, au contraire, le vint baiser tendrement sur la bouche, en lui disant :

— Mon doux ami, j'espère que vous aurez présentement un témoignage certain de l'amour que je ressens pour vous... Par ainsi, je vous prie, aussitôt que vous me verrez entrée, de me suivre, afin que nous puissions ensemble jouir de la gloire qui est réservée à ceux qui aiment loyalement...

Et, baissant la tête, elle entra en la fournaise, en murmurant :

— O Vénus! déesse glorieuse! vous qui connaissez mon cœur, donnez-moi l'effort de parfaire ce que j'ai entrepris avec tant de loyauté!...

A ce moment, Amadis de Grèce la perdit de vue, et, pendant qu'elle marchait, tranquille comme au séjour des bienheureux, vers la salle où était la princesse de Thèbes. il se mit à se lamenter, essayant, mais en vain, de la suivre.

— Ah! pauvre Amadis! murmura-t-il. Pauvre et chétif! Qu'est devenu l'effort de ton courage, puisque tu sais si près de toi la chose du monde qui t'aime le plus et que tu n'oses faire ce qu'a fait une simple femme, craignant plus pour ta peau que pour ta renommée!... Ah! Niquée, parangon de beauté! comme vous aurez raison désormais de ne plus aimer ni estimer celui qui, en face d'un maigre péril, consent à perdre la divine faveur qui est vôtre!... Et cependant, ce feu magique, que j'ai là devant les yeux, ne peut pas être plus ardent que celui qui me brûle le cœur en songeant à vous!...

## CHAPITRE XXX

Comment, la reine Liberna étant entrée dans la fournaise, croyant y être suivie par le chevalier qu'elle aimait, les femmes de cette princesse firent d'amers reproches à Amadis de Grèce sur sa couardise, et comment Amadis de Grèce y répondit.

Jusqu'à la nuit close, Amadis de Grèce resta dans cette situation d'esprit, voulant entrer dans la fournaise et n'osant pas, songeant à Niquée, puis à Lucelle, puis à la reine Liberna, et se faisant des reproches de toutes sortes.

Quant à Liberna, ces reproches avaient pour objet l'affection qu'elle lui avait montrée et l'indifférence qu'il témoignait en cet instant pour son sort.

Quant à Niquée, ces reproches avaient pour objet la passion qu'il se sentait pour elle et qu'elle se sentait pour lui, double affection qu'il était indigne de concevoir et d'inspirer, par son hésitation.

Quant à Lucelle, il se rappelait l'avoir vue apparaître, la nuit précédente, dans son sommeil, et les amères paroles qu'elle lui avait dites au sujet de sa déloyauté d'amour lui causaient à cette heure un insurmontable effroi.

La nuit donc étant venue et la fournaise continuant à brûler, les dames qui avaient accompagné la reine Liberna commencèrent à prendre inquiétude, ne la voyant pas ressortir de ce palais embrasé.

L'une d'elles, même, ne pouvant plus se contenir en avisant le chevalier morne et mélancolique au milieu d'elles, lui cria avec amertume :

— Ah! chevalier Sans-Repos, vous ne méritez guère, présentement, ce titre que l'on vous a octroyé je ne sais trop pourquoi, car vous voilà immobile comme une soliveau, et plus femmelette que les plus femmelettes d'entre nous... Ne rougissez-vous pas, chevalier, de votre oisiveté, en présence du péril que court en ce moment madame notre reine, qui est peut-être morte et brûlée, hélas!

Le fils d'Onolorie, toujours plongé dans son abîme de méditation, ne répondit rien à ce reproche de couardise qui lui était si directement fait, et qui, à une toute autre heure, l'eût fouetté jusqu'au sang, ou plutôt qu'il n'eût pas mérité.

La dame qui avait pris la parole, irritée de ce silence obstiné et de cette immobilité également obstinée, s'approcha plus près encore du chevalier, et, le secouant par le bras, elle lui dit :

— Êtes-vous donc endormi, discourtois chevalier, ou faites-vous semblant de ne pas m'entendre?... Quoi! Je vous crie que madame la reine, qui a tant fait pour vous, puisqu'elle vous a offert son trône, sa main et son cœur, est peut-être en train de brûler, pour avoir eu l'imprudence de tenter une épreuve toute en votre faveur, et vous restez là, les bras croisés, le nez en terre, affolé de rêvasseries iocroyables!... Ah! chevalier, ce n'est pas vous qui avez tué Abernis : c'est quelqu'un d'autre, qui avait emprunté ce jour-là votre heaume et votre cotte de mailles!... Pour vous, vous semblez digne d'endosser une robe de vieille et non une armure de chevalier!...

Ces injures émurent le fils d'Onolorie; il fit un pas en avant, comme pour se précipiter dans la fournaise.

— Ah! nous retrouvons notre chevalier! s'écrièrent les femmes de la reine.

Mais leur joie fut de courte durée. Le pas qu'Amadis de Grèce avait fait en avant, il le refit en arrière, de façon à se retrouver à la même place qu'auparavant.

— Non! non! s'écrièrent-elles avec mépris. Nous ne nous étions pas trompées tout à l'heure! Ce n'est pas là le chevalier qui a défait Abernis et les ennemis de madame notre reine!...

Amadis de Grèce, tournant alors vers elles un regard où il y avait plus de douleur que de colère, leur répondit :

— Vos outrages sont immérités, quoique justes en apparence... Je suis toujours le chevalier que vous avez vu combattre sans peur les ennemis de la reine Liberna... J'ai des prouesses passées qui répondent de mes prouesses à venir... Mais, présentement, je ne puis faire ce que vous voulez que je fasse...

— Et pourquoi donc cela?...

— Parce que c'est impossible!

— Impossible! C'est un homme qui ose répondre cela, lorsqu'il s'agit de sauver une femme qui brûle, et surtout une femme qui l'aime!...

— C'est impossible! vous dis-je... Ce n'est pas

par lâcheté que je ne fais pas la tentative à laquelle vous me conviez... La lâcheté m'est aussi inconnue que la peur.... Seulement, je ne sens pas assez la loyauté de mon amour... Et cette fournaise a pour but d'éprouver les loyaux amants... Je ne suis pas digne de l'épreuve !...

Amadis de Grèce se tut, et les femmes se turent aussi, par pitié pour son état, qu'elles commençaient enfin à comprendre.

Cette maigre excuse acceptée, le chevalier passa la nuit au milieu de ces femmes désolées.

## CHAPITRE XXXI

Comment, le lendemain, des gens de la cité ayant expliqué au chevalier Sans-Repos et aux femmes de la reine en quoi consistait la gloire de Niquée, on se sépara, rassuré sur le sort de Liberna.

Le lendemain, au point du jour, les choses se retrouvèrent dans la même situation que la veille.

Amadis de Grèce était toujours abîmé dans ses âpres méditations, entendant toujours au dedans de lui la voix de ces reproches, qui le poignait douloureusement.

Les femmes de la reine étaient toujours affligées devant la fournaise qu'avait si courageusement traversée Liberna, mais d'où elle n'était pas revenue, ce qui mit bientôt le comble à leur désespoir...

— Ah! madame la reine! madame la reine! s'écrièrent-elles. Vous êtes morte!.. Vous êtes brûlée!... Nous ne vous reverrons plus jamais!... Ah! bonne dame, pourquoi avez-vous donc tenté cette épreuve maudite?... Pourquoi surtout l'avez-vous tentée en faveur d'un chevalier qui n'a pas eu le courage de vous accompagner, quand vous le croyiez sur vos pas, comme c'était son devoir d'y être!... Ah! bonne madame, nous ne nous reverrons plus!...

Elles en étaient là de leur désolation, lorsque survinrent des gens de la cité, attirés là par la curiosité, par le désir de savoir si l'épreuve tentée par la reine Liberna avait réussi à son avantage.

— Qu'avez-vous donc? demanda l'un d'eux aux femmes qui étaient là. Pourquoi vous lamentez-vous comme vous faites présentement? Vous est-il donc arrivé quelque terrible malheur?...

— Un malheur bien terrible, en effet! Un malheur irréparable!... répondirent-elles.

— Lequel?... Le peut-on connaître, pour y porter remède s'il est possible?

— C'est impossible!...

— Mais encore?...

— Notre bonne reine est morte!

— Morte?...

— Oui, brûlée vive, la pauvre chère âme, pour avoir eu l'imprudence de s'engager dans cette fournaise horrible, dont l'aspect fait frissonner, à la distance où nous en sommes!...

— N'est-ce donc que cela qui vous attriste? demandèrent les nouveaux-venus en riant.

— Que cela?... N'est-ce donc pas assez?...

— Ce n'est rien!...

— Rien?...

— Rien, vous dis-je! Et vous vous dolentez là au lieu de vous réjouir...

— De nous réjour?...

— Sans doute, puisque celle que vous pleurez à cette heure comme brûlée vive jouit de toute la béatitude des dieux, ainsi que ceux que leur loyauté a admis à l'honneur de contempler la gloire de Niquée...

— Que nous dites-vous là?

— La vérité pure.

— Mais elle ne ressort pas!...

— Elle ne doit pas ressortir, parce que l'épreuve a réussi, et que c'est une loyale reine...

— Si l'épreuve n'avait pas réussi?...

— Elle eût été rejetée incontinent en dehors, au lieu d'entrer dans l'intérieur du palais... Ne saviez-vous donc pas cela?

— Nous l'ignorions... Mais vous-mêmes, en êtes-vous bien sûrs?...

— Comme tous ceux qui savent en quoi consiste la gloire de Niquée.

— Ainsi, notre bonne reine n'est pas morte?

— Elle est très vivante, au contraire.

— Et nous la reverrons?...

— C'est probable.

— Ah! quel poids vous venez de nous ôter de dessus le cœur!... Comme vous avez su changer notre tristesse en joie!...

Les femmes de la reine parlaient encore, que déjà les gens de la cité ne les entendaient plus, car ils avaient repris le chemin par où ils étaient venus.

Amadis de Grèce respira, heureux d'apprendre qu'il ne pouvait être arrivé rien de fâcheux à la princesse qui avait eu tant de bontés pour lui. Puis il se demanda si, à son tour, il n'allait pas enfin tenter l'aventure qui lui avait si bien réussi, à elle. Mais les raisons de la veille subsistaient toujours; son irrésolution était la même pour les mêmes motifs.

Lors donc, il se décida à déloger et à prendre congé des femmes de la reine. Mais il le fit avec une mélancolie poignante qui lui dura pendant un assez long temps, car, pendant un long temps, on ne le surprit pas à sourire.

Il chemina, chemina tant et tant, que, finalement, il arriva à Jérusalem, où il eut nouvelles d'un personnage tel qu'il le demandait.

Nous allons le laisser cheminer à son aise et retourner à la princesse Abra.

## CHAPITRE XXXII

Comment, au milieu des noces d'Onolorie et de Gricilerie, parut une demoiselle en deuil, chargée d'une lettre de la princesse Abra pour Lisvart.

La princesse Abra avait regagné Babylone sur la carrique que commandait Macartes, frère du roi d'Egypte, et, une fois arrivée, avait fait à son frère Zaïr les funérailles dignes d'elle et de lui.

Abra aimait beaucoup son frère, si bien fait pour être aimé, d'ailleurs, à cause des perfections qui étaient en lui. Et, n'avait été sa passion désordonnée pour la belle princesse de Trébisonde, il eût mérité l'estime et l'admiration de tous par son courage, ses hautes prouesses et sa haute chevalerie.

Abra le regretta donc, et sa douleur fut sincère. Puis, en se rappelant la cause de cette douleur, c'est-à-dire l'auteur de la mort de son frère, elle avait senti son amour se tourner en haine, son miel se changer en fiel à l'endroit de Lisvart de Grèce.

Elle avait résolu de se venger!

Aussi, un jour, pendant que toute la cour du vieil empereur de Trébisonde était en joie et en gaîté, par suite des noces de Lisvart avec Onolorie et de Périon avec Gricilerie, une demoiselle en deuil se présenta.

C'était Lydia, la confidente de la princese Abra.

Elle s'avança, grave et triste, et dit :

— Le seigneur Lisvart de Grèce est-il céans?...

L'heureux époux d'Onolorie vint à la rencontre de Lydia.

— C'est moi qui suis Lisvart, répondit-il.

— J'aurais dû vous reconnaître, en effet, au portrait que m'a fait de vous madame Abra, murmura la demoiselle.

Et, tout aussitôt, elle remit au chevalier de la Vraie Croix un parchemin qu'il s'empressa de déplier et qui contenait ce qui suit :

« Moi, Abra, impératrice de Babylone, te fais savoir à toi, prince et chevalier Lisvart, les raisons de haine que j'ai contre toi.

« Je t'aimais d'une amour profonde comme la mer, immense comme l'infini. Je ne voyais que toi dans le monde. Tu étais le pôle aimanté de mes pensées et de mes désirs. Tu étais ma foi, mon espérance, ma religion, mon Dieu! Je t'eusse sacrifié mille vies si je les avais eues et si tu les avais exigées! Je t'eusse sacrifié plus encore, car j'eusse fait volontiers l'abandon de mon propre honneur en te faisant l'abandon de mon corps! Pourquoi non? N'avais-tu pas déjà mon cœur?...

« Eh bien! comment m'as-tu récompensée de cette immolation que je t'avais faite de tout mon être? Comment as-tu reconnu la bonté et la faveur que je te témoignais? De quel loyer as-tu payé mon amour sans bornes, mon dévouement sans limites? Je n'ose y songer, à cette heure, sans frissonner d'horreur et de colère! Tu m'as trompée, en te promettant à moi quand tu étais à une autre! Tu as fait plus encore, comme s'il était possible de commettre une action plus criminelle que ta déloyauté! Tu as fait plus : tu as été le meurtrier du soudan de Babylone, mon frère!

« Voilà des griefs qui ne s'oublient pas, Lisvart! Tôt ou tard, les dieux vengent les femmes outragées et punissent les meurtriers. Je ne peux rien à cette heure contre toi. Mais le ciel se chargera de ma vengeance. Tu seras frappé deux fois, pour le double crime que tu as commis. Si tu es heureux aujourd'hui, hâte-toi de jouir pour profiter de ton reste. Aujourd'hui t'appartient encore; demain, tu appartiendras à ma vengeance!...

« ABRA. »

Ce message, lu à haute voix par Lisvart, émut toute l'assistance, et, bien que les raisons de haine de la sœur de Zaïr fussent illégitimes, on ne l'en plaignit pas moins d'être ainsi condamnée à un double deuil et à un double veuvage.

Puis on chercha des yeux Lydia, pour la charger d'exprimer à la princesse Abra la part que l'on prenait à son infortune.

Lydia avait disparu.

## CHAPITRE XXXIII

Comment, quinze jours après la visite de Lydia, parut la reine des Sarmates, ambassadrice de la reine du mont Caucase.

Cette visite de Lydia et cette lettre de la princesse Abra avaient eu un écho douloureux dans l'âme tendre du chevalier de la Vraie Croix. Il n'avait pu répondre à l'amour de cette malheureuse princesse, puisqu'il s'était donné à Onolorie; mais il regrettait le plus sincèrement du monde de l'avoir affligée et endolorie à ce point. Il regrettait surtout, maintenant qu'il était marié à sa mie et qu'il ne se souvenait plus des obstacles qui avaient été apportés à ce mariage, ni des retardements qui avaient eu lieu par le fait de celui-ci ou de celui-là; il regrettait surtout maintenant d'avoir

tué le soudan de Babylone, et, pour beaucoup, il l'eût souhaité vivant.

Non pas que les menaces de la princesse Abra l'effrayassent beaucoup; car, outre qu'il n'était guère accessible à la crainte, il savait qu'il avait loyalement agi en cette occurrence et qu'il avait défait Zaïr comme Zaïr aurait pu le défaire. Mais enfin, sa félicité présente était un peu troublée par le malheur d'une créature qui lui voulait du bien, malheur dont il était la cause involontaire.

Les choses en étaient là, et il y avait quinze jours que Lydia, l'ambassadrice d'Abra, avait apporté son message, lorsqu'un matin on vit arriver à la cour du vieil empereur de Trébisonde une dame de grande beauté, richement accoutrée, accompagnée de douze jeunes filles très belles aussi.

— Sire, dit cette inconnue en s'adressant à l'empereur de Trébisonde, je suis la reine des Sarmates, et je viens, au nom de la reine du mont Caucase, mon amie, présenter un cartel à un chevalier de votre cour.

— Madame, répondit courtoisement le vieux prince, soyez la bienvenue céans. Une aussi belle reine que vous l'êtes ne peut venir à ma cour dans de mauvaises intentions, et le cartel que vous m'annoncez ne peut être qu'un cartel amoureux. Heureux sera le chevalier choisi par la reine du Caucase, si elle vous ressemble!...

— Elle est d'une merveilleuse beauté, Sire, répliqua la reine des Sarmates, et il n'y a d'autre comparaison à faire entre elle et moi qu'entre le soleil et la lune!...

— Alors, ma dame, dites-moi donc vitement le nom du chevalier qu'elle a désigné pour l'éprouver, afin que je le félicite de son aubaine.

— Ne vous hâtez pas trop, Sire, dit la reine, car ce chevalier s'appelle Lisvart.

A ce nom, la princesse Onolorie tressaillit, et la bonne Gradasilée sentit son cœur se serrer, comme à l'approche d'un malheur.

Lisvart se présenta.

— Ma dame, dit-il à la reine, je suis celui que vous cherchez céans. Vous plaît-il quelque chose de moi?

La reine des Sarmates regarda Lisvart avec attention; puis, quand elle l'eut bien regardé, elle répondit :

— Certes, chevalier, les dieux ne vous ont pas voulu douer en vain d'une si parfaite beauté; elle démontre éloquemment que de grandes entreprises doivent être mises à fin par vous. Par ainsi, vous ne vous plaindrez pas de celle qui s'offre aujourd'hui à vous, et par laquelle vous éprouverez si la Fortune vous sera aussi favorable qu'elle vous l'a été jusqu'à présent...

Lors, tirant une lettre de son sein, elle ajouta :

— Tenez, seigneur; et peut-être que ce que les monstres, les géants et les plus vaillants chevaliers n'ont pu mettre en vous, c'est-à-dire la peur, entrera en votre âme à cette heure en lisant ce cartel. Lisez!...

Lisvart prit le parchemin qu'elle lui tendait, en rompit le scel et lut :

« Zahara, reine du mont Caucase, dame de toute Hybérie, victorieuse et subjugatrice des grandes provinces des Sarmates, des Hyrcaniens et des Massagètes, à toi Lisvart, héritier des deux souverains empires de Grèce et de Trébisonde, salut.

« La renommée du soudan Zaïr m'a fait venir de mes pays en sa grande cité de Babylone, espérant le rendre possesseur de mes royaumes et de moi-même tout ensemble. Là, j'ai appris que vous aviez été son meurtrier et que vous m'aviez ainsi rendue veuve de mari, car nul autre que lui ne pouvait me convenir, et notre mariage à tous deux se fût consommé si vous n'y aviez mis empêchement par le meurtre que vous avez fait de Zaïr.

« Par ainsi, désireuse de venger la mort du seul homme qui fût digne de moi, je m'adresse à toi, son meurtrier, et te défie avec les armes que tu voudras choisir, devant le palais du puissant empereur de Trébisonde.

« Et, afin que tu ne te fondes pas, pour me refuser, sur ma qualité de femme, je t'avise que la coutume des pays sarmates m'a mise en possession de chevalerie et de nom de chevalier. En sorte que la victoire que tu obtiendras sur moi, si tu l'obtiens, sera d'autant plus grande et méritoire que j'ai jusqu'ici vaincu maints preux aussi vaillants que toi, lesquels ont âprement éprouvé la force de mon bras. Fassent les dieux que ma fortune continue en cette occurrence et que je puisse, en vengeant Zaïr, éteindre les effets cruels de ta beauté et de ton regard, qui sait conquérir, à ce qu'on prétend, toutes les hautes dames et demoiselles qui ont le malheur de te voir !

« Zahara. »

Après avoir achevé la lecture de ce cartel, Lisvart tourna la tête vers Gradasilée, et, la regardant avec un sourire, il lui dit :

— Il me semble, ma grande amie, que ceci s'adresse plus à vous qu'à nul autre; car vous, étant femme comme vous êtes, vous devez satisfaire à femme telle qu'est cette vertueuse princesse du mont Caucase...

— Seigneur, répondit doucement la bonne Gradasilée, je n'ai point à me mêler d'affaires d'armes et de combats, à moins que ce ne soit pour vous défendre... Toutefois, si vous trouvez bon que je vous dise mon avis, et que je me prononce sur les armes que vous devez choisir pour combattre la reine Zahara, il me semble qu'il ne vous en faut pas d'autre que votre merveilleuse beauté, qui sera plus que suffisante pour dompter la sienne, bien qu'elle en soit pourvue elle-même, à ce que j'ai ouï dire, autant et plus que princesse de l'Asie... Mais quoi?... En la bataille où je n'ai pu résister, hélas! une autre y fera très mal ses besognes!...

Gradasilée avait dit cela de si bonne grâce, que chacun se prit à sourire.

Puis Lisvart reprit son discours et répondit à l'envoyée de la reine du Caucase :

— J'accepte le combat, mais non le choix des armes. Quant au lieu et à la sûreté du camp, Sa Majesté l'empereur l'accorde telle que votre dame le requiert.

La reine des Sarmates salua et se retira avec sa suite, sans faire un plus long séjour à Trébisonde.

## CHAPITRE XXXIV

Comment Amadis de Grèce, poursuivant sa quête du pauvre nain Buzando, finit par avoir de ses nouvelles.

Cheminant chemina Amadis de Grèce depuis qu'il eut laissé les demoiselles de la reine Liberna, qu'il traversa le royaume de Palestine et arriva jusqu'à Antioche, sans avoir nouvelle de celui en quête duquel il était.

Cependant, un matin, il rencontra un jouvenceau auquel il donna le bonjour et qui lui répondit avec la même courtoisie.

— Ami, lui demanda Amadis, ne me sauriez-vous indiquer par ici le logis de quelque devin ou magicien qui me pût renseigner sur quelque affaire qui me tient à cœur.

— Véritablement, répondit le jouvenceau, je suis dans la même peine et dans la même quête que vous-même; tellement que, pour trouver l'homme précieux que vous cherchez, j'ai quasi chevauché à travers tout l'empire de Babylone et autres régions, et que je n'ai jamais pu en trouver l'ombre d'un seul!...

— Et qu'avez-vous affaire à lui, s'il vous plaît?

— Sire chevalier, je vais vous le dire. Je suis au très puissant roi de Lica, qu'on appelle Mouton, le meilleur et le plus adroit aux armes, que je sache. Par malheur, il a rencontré un nain qui, comme je le crois, sera la cause de sa mort prochaine!...

— Un nain?

— Oui, sire chevalier, un misérable nain porteur d'un tableau où sont peintes des beautés à nulles autres pareilles!...

— C'est Buzando! s'écria Amadis.

— C'est Buzando, en effet, qu'il se nomme... Le connaissez-vous donc?

— J'en ai entendu parler, ainsi que de ses portraits, répondit Amadis.

— Maudit nain! Maudits portraits! s'écria le jouvenceau.

Et, saluant gracieusement, il prit aussitôt congé et disparut avant que le chevalier eût songé à lui demander d'autres renseignements.

Mais il en avait un, et il crut qu'il lui suffisait.

Lors donc, il s'embarqua au plus prochain port, et fit prendre à son vaisseau la route de l'île de Lica.

Quelque temps après, le vent étant favorable, le navire aborda assez près d'un rocher sur lequel était construit le château où résidait le plus communément le roi Mouton.

Amadis de Grèce s'arma et sauta hors du navire en commandant aux mariniers de l'attendre, parce qu'il comptait revenir bientôt vers eux.

Puis il commença l'ascension du rocher.

Dans son chemin, il rencontra un vilain conduisant deux mulets chargés d'eau. Il l'arrêta en lui disant :

— Viens ça, vilain! Le roi Mouton est-il céans?

— Sire chevalier, répondit le vilain, le roi est parti depuis trois jours pour aller éprouver la gloire de Niquée.

— Et, dis-moi, l'ami, qu'est devenu le nain qui était avec lui?...

— Sire chevalier, répliqua le vilain, le roi Mouton, à son départ, a recommandé qu'on jetât ce nain dans un cul-de-basse-fosse, d'où on ne le retirera pas avant que le roi n'ait joui de la vue de la princesse Niquée.

Sur ce, le manant recommanda Amadis à Dieu et reprit son chemin avec ses deux mulets.

## CHAPITRE XXXV

Comment Amadis de Grèce, une fois dans le château de Lica, eut affaire à un chevalier, puis à des hallebardiers, puis à un géant, puis à un monstre effroyable.

Pendant qu'Amadis de Grèce continuait son ascension, et qu'il approchait de son but, le son du cor résonna.

C'était le veilleur du château qui avertissait à l'intérieur de l'arrivée d'un inconnu.

Aussitôt parut un grand chevalier armé de pied en cap, qui, d'arrivée, commanda au fils d'Onolorie de le suivre.

— Je te servirai de fourrier, ajouta-t-il, ainsi que j'ai fait à maints autres meilleurs que toi; car nul n'approche de cette forteresse en l'équipage où tu es, sans endurer pour le reste de sa vie prison pire que la mort...

— Par mon chef, gros lourdaud, répondit le chevalier de l'Ardente Épée, ce serait bien alors contre mon opinion et mon désir à moi, qui suis venu céans pour délivrer ceux qui y sont injustement détenus et te mettre en leur place!...

— En es-tu là? dit le grand chevalier.

— Oui, certes!

— Tu vas voir, alors, ce qu'il t'en cuira pour cette imprudence!...

Et, baissant sa lance, il fondit sur Amadis, qui,

s'attendant à l'attaque, avait la riposte prête. Le gardien du château cessa de faire l'arrogant pour s'occuper de ramasser ses entrailles qui s'enfuyaient coupées par le fer de son adversaire. On n'en entendit plus parler depuis.

Amadis poursuivit sa pointe et s'en vint au pied même de la muraille, où il attacha son cheval. Puis il voulut entrer.

Au même moment, surgirent dix hallebardiers, qui le chargèrent avec impétuosité.

Il avait châtié l'homme d'armes; il apprit de la même façon à ces gens de pied à tourner court, car, sur dix, cinq perdirent la vie, et le reste se réfugia honteusement sous un taillis, où Amadis ne songea pas à les poursuivre. Trouvant la porte ouverte, abandonnée par eux, il passa outre jusqu'à une basse-cour, aux galeries de laquelle il avisa un géant désarmé.

— Que viens-tu chercher céans? demanda ce colosse. La mort, sans doute?

— La mort ou la gloire, répondit tranquillement Amadis de Grèce.

— L'une te sera accordée, et ce n'est pas celle que tu espères!

— Qu'en sais-tu?

— Ce que m'a appris l'expérience.

— Et que t'a appris l'expérience?

— Tous les téméraires qui ont tenté ce que tu tentes aujourd'hui ont été victimés comme tu le seras certainement tout à l'heure.

— Eux, ce n'est pas moi!

— Toi, ce sera eux.

— Je ne le crois pas. Mais trêve à ces inutiles propos! Veux-tu me donner des nouvelles d'une créature à laquelle je m'intéresse, et que toi ou ton maître vous retenez injustement dans cette forteresse?

— Et cette intéressante créature se nomme?

— Buzando.

— Buzando-le-Nain?...

— Buzando-le-Nain, oui.

— Il est en train de pourrir dans un cachot, seule demeure digne de lui.

— C'est le logis que je te destine, et dont tu feras l'ornement naturel, bien plus que ce pauvre être qui n'a fait de mal à personne...

— C'est ce que nous verrons!

— Tu t'emportes, colosse? tu as tort, car la colère est mauvaise conseillère... Si tu veux m'indiquer un moyen de monter jusqu'à toi, je te le prouverai d'une efficace manière et t'éviterai ainsi la peine de descendre jusqu'à moi. Cela te convient-il?

— A merveille! répondit le géant en ricanant.

— Eh bien! donc?

— Vois-tu, à ta droite, cette porte de fer solide comme une armure?

— Je la vois.

— Ouvre-la!

— Et la clef?...

— La voici!

Et le géant, se penchant en dehors de la galerie sur laquelle il se trouvait, jeta dans la cour une lourde clef que le chevalier Sans-Repos ramassa et qu'il alla mettre dans la serrure de la porte de fer.

Au même instant, et pendant que le ricanement du géant se faisait plus intense, parut sur le seuil de cette porte une bête monstrueuse.

Cette bête, sans analogue parmi les autres animaux, était de la grandeur d'un cheval. Elle avait une tête de tigre, et, dans sa mâchoire béante, étincelaient deux défenses d'ivoire de la grosseur et de la longueur d'une trompe d'éléphant. Elle ressemblait, pour le reste, à un léopard, fors qu'elle était blanche, et portait serres et pieds de griffon, mouchetés par endroits ainsi que la queue d'une hermine.

Le fils d'Onolorie recula, mais pour se préparer à la défense.

Le monstre n'attendit pas qu'il fût prêt : il se précipita sur lui avec une impétuosité sans égale, et, d'un revers de sa puissante et cruelle griffe, il lui arracha son écu du cou. Puis, l'écu arraché, il le jeta à terre et le déchira en morceaux comme un enfant ferait d'une feuille d'arbre.

Le fils d'Onolorie, ainsi désarmé, se trouvait plus qu'auparavant à la merci des coups de ce redoutable ennemi. Toutefois, malgré ce péril, où tout autre que lui eût senti son cœur défaillir, il reprit bon courage et s'escrima courageusement d'estoc et de taille; tellement, que bientôt, en dépit de ses voltes et de ses contre-voltes, le griffon fut atteint en pleins jarrets de derrière, et que l'une de ses jambes le quitta, l'autre jambe ayant envie d'en faire autant.

Le monstre sentit redoubler sa fureur. Il fit un saut formidable, empoigna Amadis par l'une des tassettes de son haubert et le froissa avec violence.

Mais Amadis ne se découragea pas. Il conserva son sang-froid et fit jouer son épée dans toutes les directions; si bien que le monstre, perdant son sang à flots, se rejeta en arrière sur le sol, de façon à faire croire qu'il était mort.

Le géant, qui avait contemplé avec intérêt ce combat du haut de sa galerie, voyant l'issue qu'il prenait, jugea à propos d'intervenir.

Il descendit rapidement.

En entendant ses pas pesants retentir sur les marches de pierre de l'escalier, Amadis de Grèce se remit sur la défensive et du premier coup qu'il porta au colosse il lui entama rudement la peau.

Mais ce maudit géant avait la vie dure. Il leva le coutelas qu'il avait au poing, et cria :

— Ah! paillard, pour avoir échappé au monstre qui gardait cette porte, il faut que tu sois un diable d'enfer!... Tu mourras donc diablement, puisque tu es diable!...

Et ce disant, il recula un peu pour donner plus de force au coup qu'il allait asséner.

Malheureusement pour lui, le monstre n'était pas tout-à-fait mort, et comme il venait, sans y prendre garde, de marcher dessus, ce fantastique animal se redressa en sifflant d'une horrible façon, et, d'une seule griffade, lui arracha l'épaule.

C'était le suprême effort du monstre. Il retomba mort, et le géant par-dessus lui, mort aussi; de façon que leurs convulsions se mêlèrent et qu'ils profitèrent de leurs derniers moments pour se donner mutuellement le coup de grâce.

## CHAPITRE XXXVI

Comment Amadis de Grèce, ayant vaincu le monstre et le géant, entra dans l'intérieur de la forteresse et délivra le pauvre Buzando.

Après que le monstre fut mort, ainsi que le géant, Amadis de Grèce passa outre.

Il avait à peine fait deux pas dans l'intérieur de la forteresse, qu'il rencontra la femme du géant et ses deux filles, toutes trois éplorées : la première parce qu'elle était veuve, les deux autres parce qu'elles n'avaient plus de père.

— Ah! cruel chevalier! disait-elle, qu'avez-vous fait là?...

— Mon devoir, probablement, répondit Amadis de Grèce. Mais, malgré votre douleur, que je respecte et à laquelle je compatis comme faire je dois, je ne puis oublier le but dans lequel je suis venu céans.

— Quel est-il, cruel chevalier? demanda la veuve du géant, la larme à l'œil.

— Il y a ici, enfermé avec d'autres prisonniers sans doute, un nain du nom de Buzando.

— Celui qui a tourné l'esprit de notre bon roi Mouton?

— Précisément.

— Eh bien! cruel chevalier, vous n'avez qu'à suivre cette voûte, sur le seuil de laquelle vous êtes, et qui vous conduira...

Amadis de Grèce l'interrompit.

— Ce château est plein de piéges de toute sorte, et j'ai quelque droit d'être défiant... Je ne veux plus retomber entre les griffes de quelque dragon ou quelque autre bête monstrueuse, attendu que j'ai trop de plaies sur le corps, et que je sortirais difficilement victorieux d'une nouvelle lutte.

— Hélas! vous n'avez plus rien à craindre, sire chevalier, car tous les défenseurs de cette forteresse ont été mis à mal par vous...

— C'est possible, et, si la chose est vraie, je m'en réjouis... Mais, pour plus de sûreté, vous me permettrez bien de prendre quelques précautions... Par ainsi, veuillez passer devant moi et me guider.

La veuve du géant et ses deux filles obéirent. Elles passèrent devant le chevalier de l'Ardente Epée, lui ouvrirent plusieurs portes, et, finalement, arrivèrent avec lui à un cachot sombre où elles s'arrêtèrent en disant :

— C'est ici, seigneur chevalier!

— Ouvrez-moi la porte de cette fosse.

— C'est une trappe que vous pouvez soulever mieux que nous...

— Une trappe?...

— Oui, seigneur chevalier.

— Alors, le malheureux Buzando est dans un trou?...

— Hélas! oui.

— Seul?

— Avec trois compagnons!

— Amadis s'empressa de lever la trappe qu'on lui désignait, et, à travers l'obscurité, il cria :

— Ami Buzando, êtes-vous là?

— Grands dieux! quelle voix humaine et charitable m'appelle dans mes ténèbres où je me croyais enterré?...

— C'est moi, le chevalier de l'Ardente Epée!

— Est-ce bien possible, dieux sauveurs?

— N'en doutez pas, mon ami, et venez à la lumière du jour.

— Mais le moyen, chevalier, le moyen?

— Il n'y a pas d'escalier?

— Aucun!

La géante alla aussitôt quérir une échelle, et la glissa dans le trou béant laissé par la trappe, en prenant les plus grandes précautions pour ne pas écraser les malheureux qui se trouvaient au-dessous.

Buzando, alors, put monter, et son premier mouvement, en apercevant la lumière du jour, fut de se jeter aux genoux d'Amadis de Grèce.

Puis, se relevant :

— Je n'étais pas seul là-dedans, dit-il... Ohé! compagnons! ajouta-t-il en se penchant sur le trou de la basse-fosse.

Bientôt apparurent deux chevaliers et une femme, tous trois si maigres, si hâves, si exténués par le jeûne et les misères, que c'était une pitié à les regarder.

— Ah! seigneur chevalier! murmurèrent-ils en venant tous trois se jeter aux genoux du chevalier et en les embrassant avec l'effusion de la reconnaissance.

## CHAPITRE XXXVII

Comment Amadis de Grèce, ayant délivré Buzando-le-Nain et ses trois compagnons, se fit panser ses plaies et ensuite remettre la lettre de la princesse Niquée.

Buzando et ses compagnons une fois délivrés, le chevalier de l'Ardente Epée se fit panser ses plaies par Brisène, la pauvre dame qui se trouvait prisonnière avec le nain; puis on alla se reposer, après avoir pris les précautions nécessaires, et l'on remit les propos au lendemain.

Amadis de Grèce fut le premier levé, quoiqu'il souffrît encore beaucoup des blessures reçues la veille dans son combat avec le monstre.

Buzando, Brisène et les deux chevaliers dormirent un peu plus longtemps, à cause de leurs fatigues passées. On ne demeure pas impunément pendant des mois entiers dans un cul-de-basse-fosse, privé d'air, de lumière, de repos, et avec des aliments insuffisants!

Le nain, cependant, vint bientôt rejoindre le chevalier de l'Ardente Epée, et, en l'abordant, il lui renouvela ses sincères actions de grâce de la veille.

— Vous m'aviez déjà sauvé la vie, seigneur chevalier, lui dit il; c'est donc la seconde fois que je vous dois l'existence. Il n'était pas besoin de cela, toutefois, pour augmenter le dévouement que je vous porte...

— As-tu bien dormi, mon ami Buzando?

— Douze heures d'affilée, sire chevalier? J'ai fait un rêve charmant : je me voyais libre! Aussi avais-je grand'peur de me réveiller...

— Et maintenant?...

— Oh! maintenant que je vous vois, je suis tout-à-fait rassuré!

— Nous pouvons donc deviser à loisir de la princesse de Thèbes?

— J'ai toujours la lettre qu'elle m'a remise pour vous, seigneur chevalier, avec son portrait et celui des princesses Lucelle et Onorie.

— La lettre d'abord; donne la lettre!

Buzando tira de sa poitrine le message de la belle Niquée et le remit à Amadis.

Voici ce qu'il contenait :

« Niquée, princesse de Thèbes, donne salut au chevalier de l'Ardente Epée, plus valeureux que quiconque porta jamais armes.

« Ayant donc relu la lettre qu'il m'a écrite, et ayant entendu le récit de mon fidèle Buzando, je lui fais savoir que mon cœur passionné ne prendra repos que lorsque mes yeux auront joui de sa présence et reçu de lui la gloire de me voir.

« C'est pourquoi, afin de vous presser davantage, ô mon seul seigneur et ami! je vous envoie le portrait des plus parfaitement belles dames qui soient aujourd'hui au monde. Par ainsi, vous pourrez connaître si les dieux ont mis en moi quelque avantage sur elles, et le bien que ce vous est d'être aimé comme je vous aime.

« NIQUÉE. »

— Et maintenant, dit Amadis, donne-moi les portraits...

— Ils ne sont plus en ma possession, seigneur chevalier...

— Pourquoi cela?...

— C'est le roi Mouton qui me les a dérobés...

— Ah! le traître! Il faudra bien qu'il me les restitue!...

Amadis de Grèce devint pensif, et le nain s'éloigna un instant pour le laisser rêver tout à son aise.

Le chevalier de l'Ardente Epée songea d'abord, tout naturellement, à la belle Niquée, et, plus que jamais, il regretta de n'avoir pas tenté l'entreprise où s'était si courageusement engagée la reine Liberna.

Puis il songea à la belle princesse de Sicile, à Lucelle, la première pucelle qu'il eût aimée, et ce ressouvenir le fit soupirer.

En ce moment entra Brisène et les deux chevaliers délivrés par lui. Ils venaient tous trois, comme avait fait Buzando, assurer Amadis de leur reconnaissance et le prier de la mettre à l'épreuve.

— Madame, dit Amadis à Brisène, je vous prends au mot, et veux vous confier une mission délicate.

— Parlez, sire chevalier, commandez; j'obéirai avec joie. Où faut-il aller pour vous plaire?

— A la cour de l'empereur de Trébisonde, où doivent être maintenant les rois et les princes chrétiens qui s'étaient embarqués pour venger l'injure de Lisvart et de Périon.

— J'irai en Trébisonde, sire chevalier.

Amadis écrivit une lettre; puis, lorsqu'elle fut écrite, il prit Brisène à part et lui dit :

— Si le roi Amadis de Gaule est à la cour de Trébisonde, les princes et les princesses de sa compagnie y seront aussi. Vous vous assurerez donc que la princesse de Sicile en fait partie, et vous lui remettrez cette lettre, s'il vous plaît.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, seigneur chevalier, répondit Brisène; je m'embarquerai aujourd'hui même.

## CHAPITRE XXXVIII

Comment arriva la reine Zahara, pour combattre Lisvart de Grèce, et du cortége merveilleux qu'elle avait avec elle.

Elbra avait voulu accompagner la reine du Caucase; mais elle s'arrêta au port de Féline, disant qu'elle attendrait là jusqu'au jour du combat. Et, en effet, elle s'y fit dresser une tente.

Zahara continua sa route vers Trébisonde, où elle fut rencontrée par l'empereur, qui, averti de son arrivée, venait au devant d'elle, avec le duc d'Alastre, le roi Amadis, l'empereur Esplandian et plusieurs autres princes et seigneurs.

Devant cette belle et fière reine, marchaient, montées sur des dromadaires, vingt-quatre pucelles vêtues d'un satin parfaitement azuré, et toutes ensemble sonnaient, les unes de luths, les autres de harpes et de violons, avec une harmonie vraiment céleste.

Deux cents jeunes amazones les suivaient, armées à la moresque, sous tuniques de satin vert, et portant carquois dorés en écharpe, et, au poing, l'arc turquois de pur argent. Toutes avaient la tête nue; leur seule coiffure était leurs beaux cheveux d'un blond doré, qui flottaient comme autant de soleils.

Deux cents pucelles de Tartarie les suivaient, montées sur de petits chevaux barbes, et vêtues d'un satin cramoisi cantillé d'or. Elles portaient, selon l'usage de Caspie, pavois et zagayes, le cimeterre et la masse pendant à l'arçon de la selle.

Quant à Zahara, elle-même, elle était plus belle que le jour, et portait un accoutrement lissé d'or et de soie, et tel qu'on n'en avait pas vu de pareil depuis bien longtemps. En outre, elle avait pour monture une licorne blanche comme neige, qui caracolait fièrement, comme si elle eût compris quelle merveilleuse beauté elle avait l'honneur de supporter.

Ce ne fut qu'un long cri d'admiration lorsque le cortége de la reine du Caucase fit son entrée dans la puissante cité de Trébisonde. Hommes et femmes, seigneurs et dames, princes et manants, n'eurent qu'une voix pour applaudir, et le populaire surtout poussa des hurrahs frénétiques quand il vit apparaître la belle reine Zahara montée sur sa licorne.

Onolorie et Gradasilée, malgré le peu de sympathie qu'elles devaient éprouver à l'endroit de cette princesse, à cause de Lisvart, ne purent cependant s'empêcher de lui rendre la justice qu'elle méritait, et toutes deux furent d'accord pour la trouver très belle.

Zahara arriva devant le palais, où elle avisa l'enchantement de la pauvre Urgande, enchantement qu'elle se fit expliquer.

Puis, quand elle vit, sous le péristyle, les peintures qui représentaient le combat de Fulurtin et de Gradasilée contre les deux frères du roi d'Egypte, elle se fit également expliquer cette aventure.

— Me voilà bien embarrassée, dit-elle en souriant et en regardant Gradasilée. Si les femmes combattent pour Lisvart, celles qui veulent combattre contre lui s'exposent à beaucoup trop, car c'est un chevalier irrésistible, à ce qu'il me paraît... Il est vainqueur de tout et partout!... J'aurai fort affaire avec lui; mais aussi, j'aurai plus grande gloire à le vaincre!...

En ce moment, Lisvart lui-même se présenta devant elle. Zahara le contempla avec curiosité et fut forcée de l'admirer sans réserve, car il était aussi beau comme homme qu'elle était belle comme femme.

— Je comprends, reprit-elle toujours en souriant, je comprends que l'impératrice de Babylone ait eu regret d'avoir perdu un chevalier si parfait; et je comprends aussi que, l'ayant perdu, elle tienne à se venger sur celle qui l'a retrouvé, c'est-à-dire à la faire pleurer!

C'est en devisant ainsi que la reine du Caucase fit son entrée dans le palais du vieil empereur de Trébisonde.

Celui-ci voulait qu'elle prît part aux fêtes qui se donnaient en ce moment pour les épousailles des princesses Onolorie et Gricilerie avec les princes Lisvart et Périon; mais elle s'y refusa et demanda seulement l'hospitalité pour elle et sa suite jusqu'au lendemain, jour du combat.

## CHAPITRE XXXIX

Comment Lisvart étant couché avec la princesse Onolorie, la première nuit de leurs noces, elle lui avoua la disparition de son fils Amadis de Grèce.

Zahara était arrivée précisément le jour où finissaient les fêtes du mariage des princesses Onolorie et Gricilerie avec Lisvart de Grèce et Périon de Gaule.

Le soir, après un festin splendide, auquel ne voulut pas prendre part la reine du Caucase, on mena les deux épousées en leurs chambres, où tôt

après vinrent les trouver leurs maris; lesquels, retirés selon la coutume, et chacun à part avec la sienne, commencèrent les caresses et gracieux traitements en quoi ni l'un ni l'autre n'étaient apprentis. Puis ils en arrivèrent au point qu'il est si bien défendu aux filles d'honneur de nommer, auquel il leur est même interdit de penser. Et croyez qu'alors, le lierre ne serre pas plus étroitement le vieil arbre, que ne s'étreignirent ces quatre nouveaux mariés qui se caressèrent l'un l'autre, cueillant ensemble sur leurs lèvres la douce fleur de leurs esprits.

Dans l'entre-deux de leurs caresses, Lisvart et Onolorie se mirent à deviser de choses et d'autres.

Bientôt, Onolorie soupira et se remua comme une anguille dans ses draps de soie.

— Qu'avez-vous donc, ma chère âme? lui demanda son mari en la prenant tendrement dans ses bras.

Onolorie ne répondit que par un nouveau soupir.

— Vous m'inquiétez! reprit Lisvart. Seriez-vous malade? Voulez-vous que j'appelle?...

— Non, mon doux ami, non, murmura la princesse, n'appelez personne, parce que ce que j'ai à vous dire ne doit être connu que de vous et de moi...

— Qu'est-ce donc, ma chère âme? Est-ce la reine Zahara qui cause ainsi votre souci? N'avez-vous plus la même confiance qu'autrefois dans ma vaillance?... Avez-vous peur que je ne sois vaincu par ce chevalier féminin?...

— Non, Lisvart, ce n'est pas tout cela... J'ai la même foi que jadis dans votre courage et dans votre adresse... Je sais d'avance que vous ferez tous vos efforts pour conserver une vie qui m'est si précieuse, et que ces efforts seront couronnés de succès... Mon souci vient d'une autre source...

Lisvart accola plus tendrement encore sa femme, comme pour la rassurer et la forcer à se prononcer.

— Ne me direz-vous pas ce qui vous tourmente présentement? lui souffla-t-il dans un baiser.

Onolorie fit un soupir plus accentué que les précédents; puis enfin elle se décida à confesser son mal.

— Vous vous rappelez, mon doux ami, dit-elle à son mari, les heures ineffables que nous avons passées ensemble, il y a de longues années déjà, dans le verger du palais?

— Si je me les rappelle, ma chère âme! J'y ai toujours pensé avec ravissement, et ce souvenir a été la consolation de mes heures mauvaises!...

— Je savais bien, mon deux ami, que vous ne pouviez les avoir oubliées, ces heures de suprême béatitude... Je me les rappelais aussi comme vous, Lisvart, plus que vous, hélas!

— Plus que moi? C'est impossible!

— Plus que vous, mon doux ami... Pour vous, le souvenir de ces belles heures n'était que dans votre cœur; pour moi...

Onolorie n'osa pas achever.

Lisvart allait la prier de compléter sa pensée; mais une lumière subite traversa son esprit :

— Vous étiez mère, ma chère âme?

— Vous l'avez deviné, Lisvart, et je vous remercie de m'avoir épargné une partie de cet aveu...

— Cet enfant, qu'est-il devenu? demanda vivement le chevalier de la Vraie Croix, heureux d'apprendre qu'il avait un héritier, et, en même temps, étonné qu'on ne lui en eût jamais parlé.

— Voilà, mon doux ami, répondit la princesse, où ma confession devient douloureuse... Ah! si Garinde était là, elle nous dirait ce qu'il est devenu!...

— Il est mort?...

— Non, mon doux ami; du moins, tout me dit qu'il vit encore, car j'ai entendu souvent vanter un jeune chevalier qu'on appelait le chevalier de l'Ardente Epée, et quelque chose me crie en dedans de moi que c'est le fils que j'ai perdu...

— Le chevalier de l'Ardente Epée?...

— Oui, mon ami... Et ce qui me pousse à espérer ainsi, c'est que notre enfant portait sur le corps, en venant au monde, une épée vermeille comme feu, laquelle partait de la jambe pour aboutir à la poitrine...

— Je partage votre espérance, madame, dit Lisvart. Mais ne puis-je savoir comment les choses se sont passées?...

— Je vais vous raconter ce que je sais, mon ami, répondit Onolorie.

Lors, prenant son courage à deux mains, la belle princesse de Trébisonde raconta à son mari les détails de son accouchement, l'embarras dans lequel elle s'était trouvée pour céler sa grossesse, les précautions qu'elle avait dû prendre pour faire disparaître ce témoignage vivant de leurs amours, le voyage que Garinde avait dû faire au port voisin et qu'elle n'avait pas fait, et généralement, enfin, tout ce nous vous avons raconté nous-mêmes dans les précédents livres.

Lisvart l'écouta avec une religieuse attention, sans l'interrompre un seul instant. Quand elle eut fini, il l'embrassa tendrement en lui disant :

— Ayons fiance en Dieu, ma chère âme, vous retrouverez ce fils que vous avez tant pleuré, et la joie de le retrouver digne de vous et de moi vous fera oublier les angoisses douloureuses qu'il vous a causées.

Onolorie avait déchargé son cœur du poids énorme qui l'oppressait. Lisvart avait pris l'aveu moins mal qu'elle ne l'avait d'abord supposé. Cependant, elle jugea prudent d'en rester là pour cette fois, et de ne pas aller plus avant dans ces confidences intimes.

Elle se tut donc complétement sur la fille qu'elle avait mise au monde lorsqu'elle était prisonnière dans la tour; elle se tut, malgré la tendresse que lui témoignait son mari.

—

## CHAPITRE XL

Comment Lisvart de Grèce et la reine Zahara entrèrent au camp, où cette princesse fut vaincue.

Dès le lendemain, à quelques pas du palais impérial, des pavillons étaient dressés pour recevoir les princes et les princesses qui devaient assister au combat entre Lisvart et la reine du Caucase.

Les lices étaient prêtes, et les juges du camp à leur place.

Zahara parut, montée sur sa licorne et tenant en main son arc d'or. La reine des Sarmates portait sa lance, et la reine d'Hyrcanie son épée.

A quelques pas derrière, venait la malheureuse princesse Abra, en longs habits de deuil. Elle avait quitté, dès l'aube, le port de Féline, où elle s'était arrêtée, nous l'avons dit précédemment, et elle était accourue pour jouir du douloureux spectacle que devaient lui offrir la honte et la défaite du chevalier de la Vraie Croix.

Pauvre chère princesse! Peut-être qu'au fond elle souhaitait qu'il sortit vainqueur de cette lutte d'où elle espérait tout haut qu'il sortirait vaincu! Le cœur des femmes, princesses ou autres, est un gouffre mystérieux où il ne fait pas bon descendre si l'on ne veut éprouver le vertige.

A son tour, Lisvart parut, calme, fier et beau, sur un vigoureux destrier bien fait à sa main.

Les hérauts d'armes donnèrent aussitôt le signal, en recommandant à la foule qui environnait le champ-clos d'observer le plus grand silence, de ne prononcer aucune parole, de ne faire aucun geste, aucun signe qui pût troubler ou encourager les combattants. Puis, ils allaient jeter la phrase sacramentelle, lorsque Lisvart demanda à parler à la reine du Caucase.

On accéda à sa demande, et il s'avança vers Zahara.

— Madame, lui dit-il en la saluant courtoisement, je vous prie de vouloir bien me laisser vous poser une condition...

— Laquelle, seigneur chevalier?

— Celui de nous qui aura été désarmé le premier devra s'avouer vaincu par l'autre, sans qu'il soit besoin de passer outre et d'en venir à de cruelles extrémités... Cette convention vous convient-elle, madame?

— Je l'accepte et m'y soumets, répondit la reine du Caucase.

Lors, Lisvart alla reprendre sa place à l'une des extrémités du champ-clos, et les hérauts d'armes, le voyant prêt, et voyant Zahara prête aussi, crièrent à plusieurs reprises, d'une voix sonore :

— Allez, bons combattants! Bons combattants, allez!...

Il y eut un frémissement général, surtout parmi les princesses. Onolorie pâlit, et Gradasilée mit la main à son cœur comme pour en contenir les battements précipités.

Et, de fait, il y avait de quoi craindre pour les jours du chevalier de la Vraie Croix. La reine du Caucase était d'une habileté et d'un courage remarquables, cela se devinait bien. En outre, elle avait pour monture un animal précieux dont les mouvements agiles et imprévus étaient bien faits pour déconcerter la tactique ordinaire de Lisvart.

Les angoisses de Gradasilée et d'Onolorie faillirent même être justifiées dès le début du combat. Zahara avait son arc d'or, au milieu duquel était une flèche acérée et barbelée : elle visa un instant, et la sagette alla, en sifflant, s'enfoncer dans l'écu du chevalier de la Vraie Croix, qu'elle traversa.

Onolorie poussa un cri, croyant son mari atteint en plein cœur.

Il n'en était rien, cependant. Lisvart, surpris d'abord par la promptitude de l'attaque, se remit bientôt et fit exécuter à son destrier des évolutions destinées à déconcerter à son tour la manœuvre de son adversaire.

Zahara n'eut pas le temps de se servir une seconde fois de son arc. Jugeant d'ailleurs que son épée lui serait d'un secours plus efficace, elle s'en empara et courut sus à Lisvart.

Ce dernier ne cherchait pas à blesser sa belle adversaire, cela était évident pour tout le monde comme pour elle-même. Il n'avait qu'une pensée : il ne voulait qu'éviter les coups mortels qu'elle pouvait lui porter.

La reine du Caucase, un peu dépitée de ces ménagements qui lui semblaient humiliants, poussa sa monture avec plus d'énergie à la rencontre de celle de Lisvart, s'imaginant cette fois en finir avec lui.

Lisvart évita, comme toujours, l'atteinte de son épée; mais il ne put éviter l'atteinte de la bête que montait Zahara, et dont la corne aiguë lui entra profondément dans la cuisse.

La douleur qu'il en ressentit fut extrême. Il se cabra un instant, ses yeux étincelèrent, et il leva le bras. Heureusement qu'il ne l'abaissa pas : la reine du Caucase avait la tête fendue en deux. Il se contenta, par une feinte habile, de lui enlever son épée et de la lui faire sauter à quelques toises de là, sur le sol.

Selon leurs conventions, Zahara, désarmée, était vaincue. Aussi en prit-elle son parti de bonne grâce.

Descendant aussitôt de sa licorne, elle alla vers Lisvart et lui tendit la main, disant :

— Beau chevalier, vous m'avez vaincue : je me rends à votre merci!...

Les applaudissements éclatèrent de toutes parts, et les princesses Onolorie et Gradasilée respirèrent avec joie, malgré le sang qui coulait de la blessure reçue par Lisvart, et qui empourprait son harnois et celui de son destrier.

La princesse Abra seule fut mécontente de ce

résultat, bien qu'au fond elle l'eût à plusieurs reprises souhaité, durant la chaleur du combat. Lisvart déclaré vainqueur, c'était une humiliation de plus pour elle; elle se retira aussitôt avec ses demoiselles, vêtues de deuil comme elle, et reprit, la rage dans le cœur, le chemin de Féline, où Zahara devait bientôt la rejoindre.

La lutte terminée et le triomphe du chevalier proclamé, on rentra au palais, où maître Hélisabel pansa la blessure qu'avait faite la corne de la licorne de Zahara. On la croyait grave, de prime abord; mais il rassura tout le monde en déclarant qu'avant huit jours Lisvart serait en état de recommencer.

Si Onolorie fut heureuse, il ne faut pas le demander.

Elle le fut cependant encore moins que la princesse Gradasilée, qui se réjouissait de ce triomphe comme s'il devait lui rapporter un brin de gloire ou de félicité.

## CHAPITRE XLI

Comment Lerfan et Malfadée vinrent en Trébisonde de la part d'Amadis de Grèce, avec le monstre tué par ce chevalier; et de l'arrivée en cette même cour d'une demoiselle étrangère, qui demanda congé à l'empereur pour un combat qu'entreprenait de faire contre tous venants un chevalier inconnu.

Qu'on ne soit pas étonné d'apprendre que l'impératrice de Babylone, mécontente de l'issue de l'affaire qu'elle avait provoquée contre Lisvart, avait envoyé dans toutes les directions des demoiselles chargées de lui trouver un chevalier pour combattre de nouveau contre cet ennemi si cher.

Or, un matin, pendant que l'empereur et sa noble compagnie étaient occupés à deviser de choses et d'autres, survinrent deux chevaliers, Lerfan et Malfadée, qui demandèrent à parler à l'empereur de Trébisonde.

— C'est moi! leur dit ce prince en se levant et en allant courtoisement vers eux.

— Sire, reprirent-ils, nous avons nom, l'un Lerfan et l'autre Malfadée, et nous venons auprès de vous, envoyés par le vaillant chevalier de l'Ardente Epée, pour vous prier d'accepter, avec l'assurance de son dévouement, ce monstre horrible tué par lui.

Et, en disant cela, Malfadée et Lerfan montrèrent le cadavre de l'animal fabuleux qu'Amadis de Grèce avait tué, on se le rappelle, dans l'île de Lica, lorsqu'il faisait sa quête de Buzando.

Chacun s'approcha avec curiosité de ce monstre, et les dames poussèrent des cris d'effroi, quoiqu'il fût mort et bien mort, tant il était encore menaçant et épouvantable.

— C'est le chevalier de l'Ardente Epée qui a fait cela? demanda le vieil empereur avec admiration.

— Oui, Sire, répondit Malfadée. Il a fait plus encore : il nous a délivrés, mon compagnon et moi, avec quelques autres. C'est un vaillant homme, Sire, quoiqu'il soit bien jeune encore, et, s'il continue comme il a commencé, il ira loin et haut, je vous jure!...

— Je le crois d'autant plus volontiers, pour ma part, dit le vieil empereur, que je lui ai de grandes obligations et que j'ai eu maintes fois l'occasion de le voir à l'œuvre... Je regrette beaucoup qu'il n'ait pas cru devoir venir lui-même...

— Il viendra, Sire, n'en doutez pas, répondit Lerfan.

— Je comprends, maintenant, dit à son tour le roi Amadis de Gaule, je comprends, maintenant, pourquoi le chevalier de l'Ardente Epée n'a pas été exact au rendez-vous qu'il m'avait donné en me quittant à Mirefleur... Je comprends et je l'excuse de tout mon cœur...

Le griffon monstrueux, témoignage de la victoire du fils d'Onolorie, fut cloué sur l'une des portes du palais impérial, et les deux chevaliers, ses messagers, furent traités comme il convenait.

Un peu après, vint une demoiselle inconnue qui demanda d'être introduite auprès du vieux prince qui régnait en Trébisonde.

— Sire, dit-elle, je viens vous prier de m'octroyer une grâce...

— Laquelle, demoiselle? répondit le vieil empereur avec la plus grande courtoisie.

— C'est de donner congé à un chevalier pour un combat qu'il entreprend de faire en cette cité contre tous venants, pour l'honneur d'une dame.

— Quel est ce chevalier, s'il vous plaît?

— Je ne le connais pas, Sire. D'ailleurs, il paraît qu'il veut rester inconnu jusqu'à l'issue du combat, s'il est vaincu.

— Soit! reprit l'empereur. Ma cour est ouverte à tous, et je n'ai jamais repoussé une requête de la nature de celle-ci.

— Je vous remercie, puissant empereur, répondit la demoiselle.

Et, saluant toute la compagnie, elle se retira comme elle était venue.

— C'est encore une menace pour mon doux ami Lisvart! murmura Gradasilée avec mélancolie.

Ceux qui aiment vraiment ont l'instinct du malheur à venir.

## CHAPITRE XLII

Comment la messagère de la princesse Abra, en quête d'un chevalier, rencontra précisément Amadis de Grèce, qui se promenait sur le rivage, et l'emmena vers sa maîtresse.

Amadis de Grèce n'était pas resté dans l'île de Lica, comme bien vous pensez. Il s'était mis en route avec Buzando, et en même temps avec Malfadée et Lerfan, les trois prisonniers sauvés par lui.

Quant à Brisène, elle était partie la première, comme nous l'avons dit précédemment, avec un message pour la princesse de Sicile, la belle Lucelle. Nous en reparlerons en temps et lieu.

Buzando, Malfadée, Lerfan et le chevalier de l'Ardente Epée avaient pris port en Trébisonde, à quelques lieues de Féline, où étaient toujours Abra et la reine du Caucase, avec leur compagnie.

Là, Amadis avait dépêché Malfadée et Lerfan vers le vieil empereur de Trébisonde, en les chargeant de lui porter le monstre hideux qu'il avait eu la gloire de défaire en l'île de Lica. Puis il s'était arrêté pour les attendre et pour se reposer de ses fatigues de voyage, avant de se remettre en route pour aller trouver la belle princesse de Thèbes, l'incomparable Niquée.

Une heure après le départ de ses messagers, comme il prenait le frais sur le rivage, car la matinée était à peine commencée, il avisa une gente demoiselle qui semblait en quête de quelqu'un ou de quelque chose.

— Que cherchez-vous donc là, ma belle enfant? lui demanda-t-il courtoisement, en la saluant.

La demoiselle, levant les yeux, l'aperçut. Lors, le dévisageant des pieds à la tête, elle lui répondit vivement :

— Ce que je cherche, chevalier ?

— Oui, ma mie, dites-le-moi.

— Bien volontiers, mon beau gentilhomme ; d'autant plus que vous pouvez m'aider à trouver, ou je me trompe fort...

— Vous ne vous trompez pas, ma mie, vous ne vous trompez pas... J'aide volontiers quiconque a besoin d'aide, surtout lorsqu'il s'agit d'une belle personne comme vous...

— Vous me trouvez donc belle, courtois seigneur ?

— Belle comme le printemps, fraîche comme la rosée !...

— Alors, vous seriez disposé à m'octroyer un don ?...

— Du meilleur de mon cœur, ma belle enfant ! De quoi s'agit-il ?...

— Promettez-moi d'aller défier un chevalier déloyal et félon...

— Qui vous a fait outrage ?

— Non pas à moi, sire chevalier, mais à une belle princesse à laquelle je suis fidèlement attachée...

— Du moment qu'il s'agit de châtier une félonie et de punir une déloyauté, je suis à votre commandement, ainsi qu'à celui de la princesse votre maîtresse... Comment se nomme-t-elle ?...

— Avez-vous besoin de connaître son nom pour la défendre ?

— Nullement, ma mie, et vous me le pouvez céler, si la chose vous plaît ainsi. Est-ce tout ce que vous exigez de moi ?

— J'exigerais volontiers quelque chose encore, sire chevalier...

— Qu'est-ce donc ?... Parlez sans crainte : vous savez bien que maintenant je suis vôtre.

— Eh bien ! il faudrait venir incontinent...

— L'affaire presse-t-elle à ce point ?

— Plus encore que vous ne croyez, sire chevalier !...

— Conduisez-moi donc ! Je vais vous suivre.

Amadis de Grèce rentra sous sa tente, s'arma de pied en cap, monta à cheval et suivit la demoiselle, qui se félicitait tout bas d'avoir mis si vitement la main sur le chevalier qu'elle avait reçu mission de trouver.

## CHAPITRE XLIII

Comment le chevalier de l'Ardente Epée, introduit par Lydia auprès de la princesse Abra, fut pris pour Lisvart par celle-ci.

Ils ne tardèrent pas à arriver tous deux à Féline, la demoiselle et le chevalier de l'Ardente Epée.

— Suivez-moi, beau chevalier, dit la demoiselle inconnue à Amadis de Grèce, lorsque celui-ci fut descendu de cheval.

Il suivit, et la demoiselle le conduisit sous une tente en velours cramoisi, dont elle leva, pour l'introduire, les courtines frangées d'or.

— Entrez, dit-elle.

Amadis passa devant et se trouva tout-à-coup en présence de la plus belle personne du monde, accoutrée de vêtements de deuil, qui paraissait plongée dans la plus noire des mélancolies.

Il s'arrêta sur le seuil, releva la visière de son heaume, et s'agenouilla courtoisement devant cette belle affligée.

Cette dernière, en l'apercevant, poussa un cri, et, se précipitant vers lui, l'accola avec une tendresse passionnée.

— Ah ! Lisvart, murmura-t-elle, pâmée, cher et cruel Lisvart ! C'est toi, c'est bien toi que je vois. C'est toi que je presse sur mon cœur. Toi qui me fuis et que je cherche sans cesse !... Toi, mon tourment et ma félicité ! Toi, l'objet de ma haine et de mon amour !... Te voilà ! Tu viens

vers moi ! Viens-tu repentant ?... Oui, puisque tu es à genoux ! Ah ! ce moment me paie de mes angoisses passées ! Je te pardonne tout ! j'oublie tout ! La mort de mon frère... ta perfidie... ton amour pour une autre... ton mariage avec elle... ton abandon... ton indifférence... ton mépris... tout !... Ah ! cher et cruel Lisvart, tu ne me quitteras plus, maintenant ! Tu es ma proie, et je ne te lâcherai plus !...

Tout en proférant ces mots entrecoupés de soupirs, la princesse Abra couvrait de baisers le visage du chevalier de l'Ardente Epée, qui, tout troublé et tout énivré, lui rendait avec usure ces caresses délicieuses, adressées cependant à un autre que lui.

Toutefois, la loyauté ordinaire de son caractère ne lui permit pas de profiter de cette aubaine, et, au lieu de passer outre, comme il en avait eu un instant la pensée et comme la belle princesse de Babylone s'y attendait peut-être, il s'arracha doucement à cette étreinte dangereuse et balbutia, les lèvres encore humides du miel de ces baisers :

— Madame... vous vous méprenez... je ne suis pas celui que vous croyez !... et je ne sais vraiment ce qui me vaut le bénéfice de cette méprise qui a eu lieu pour la seconde fois...

C'était, en effet, la seconde fois qu'Amadis de Grèce était pris pour Lisvart. La première fois, on s'en souvient, c'était dans l'île d'Argènes, lorsqu'il avait vaincu les enchantements de Zirfée et rendu au jour et à la liberté les chevaliers qui dormaient au fond du tombeau du soudan.

— Vous n'êtes pas Lisvart ?... s'écria Abra en se reculant involontairement, quoique, pour elle, Amadis eût les mêmes traits charmants et irrésistibles du chevalier de la Vraie Croix.

— Non, madame, je ne suis pas Lisvart, répondit respectueusement le fils d'Onolorie.

En ce moment, entra Lydia, la demoiselle inconnue qui avait fait rencontre d'Amadis de Grèce et l'avait amené à Féline sans lui dire où elle le conduisait.

— Madame, dit-elle, c'est le chevalier que vous m'aviez commandé d'aller quérir et qui a consenti à m'octroyer le don que je lui demandais.

Abra avait repris sa mélancolie et sa dignité. Son amour, un instant réveillé, venait de s'éteindre pour faire place à la haine.

— Oubliez, seigneur chevalier, dit-elle à Amadis, oubliez ce que je viens de vous dire dans un moment de folie... C'est ma douleur qui me trouble ainsi l'entendement... Ainsi, généreux inconnu, vous consentez à prendre ma défense et à me venger d'un outrage que j'ai reçu sans l'avoir mérité ?

— J'ai promis, madame, répondit Amadis, et j'ai coutume de tenir ma parole, J'attends votre commandement...

— Il s'agit d'aller défier le prince Lisvart, l'héritier du trône de Trébisonde...

Amadis de Grèce tressaillit. Puis, se remettant :

— Mais, tout à l'heure, madame... dit-il.

— Oui, je vous devine, dit vivement la princesse de Babylone. Vous vous étonnez que je veuille me venger d'un homme que j'accueillais tout à l'heure si tendrement en vous ?... Ah ! c'est que mon cœur est un abîme où luttent deux sentiments bien contraires, tous les deux aussi énergiques, aussi vivants !... J'aime et je hais !... J'ai aimé autrefois : je hais aujourd'hui... J'ai aimé quand je croyais être aimé moi-même... Je hais aujourd'hui parce que je me sens méprisée et outragée... Me comprenez-vous, maintenant, sire chevalier ?...

— J'ai promis, ma dame, et je n'ai pas l'habitude de mentir à ma parole, même lorsque je dois me repentir de l'avoir donnée... Mais ce n'est pas ici le cas, je me hâte de l'ajouter... J'obéirai donc... Envoyez défier Lisvart de la part d'un chevalier inconnu.

— Je vous remercie de toute mon âme ! s'écria Abra avec une sorte de joie sauvage.

## CHAPITRE XLIV

Comment la demoiselle d'Abra vint défier Lisvart, et des propos qu'Amadis et lui eurent ensemble avant que d'en venir à l'effet.

Brisène, nous avons oublié de le dire, était arrivée dans l'intervalle à la cour du vieil empereur de Trébisonde, où elle avait reçu l'accueil le plus bienveillant, et où, après avoir raconté sa délivrance du château de Lica par le vaillant chevalier de l'Ardente Epée, elle avait remis à Lucelle, de la part de ce dernier, un message ainsi conçu :

« Madame,

« Les dieux disposent de ma vie, mais vous seule disposez de mon cœur. Les nuages qui avaient obscurci notre amour ont-ils disparu ? Ai-je reconquis votre estime et votre amitié, dont j'ai été privé pendant un si long temps ?

« J'ai chargé madame Brisène de vous porter ce message, qui ne vous exprimera que froidement et gauchement les sentiments de repectueuse et vive affection que j'ai l'audace de ressentir pour vous. J'envie son bonheur : elle va jouir de votre divine présence ! Elle va vous voir, vous parler, respirer votre air, entendre la musique de votre voix !... Moi, pendant ce temps, livré à tous les hasards de la Fortune, j'ai l'âpre mélancolie de la solitude : je vis loin de vous ! Quand donc serons-nous réunis, nous qui sommes si cruellement séparés ?...

« Adieu, soleil de mes jours et de mes nuits !...

« Votre ardent et respectueux esclave,

« Le chevalier de l'Ardente Epée. »

Maintenant que nous avons réparé cette omission, reprenons notre récit où nous l'avons laissé.

Le lendemain de l'entretien d'Amadis de Grèce avec la princesse Abra, une demoiselle de cette dernière s'en vint à la cour de l'empereur de Trébisonde pour défier Lisvart, au nom d'un chevalier qui l'accusait de félonie et qui entendait prouver son dire par les armes, ainsi qu'il y avait été autorisé quelques jours auparavant par la parole du vieil empereur.

— Ah ! j'avais prévu ce malheur ! dit Gradasilée.

Lisvart eût pu refuser, car il n'était pas encore complétement guéri de la blessure que lui avait faite à la jambe la corne de la monture de Zahara, et cela malgré les soins et les onguents de maître Hélisabel.

Mais il était dans son caractère chevaleresque de ne jamais reculer devant une menace. On attaquait son honneur : il se trouva prêt pour le défendre.

Pendant que la demoiselle s'en allait porter sa réponse, il s'en allait, lui, revêtir son heaume, son haubert et le reste de son harnois.

Bientôt on vit arriver un chevalier de fière tournure, armé d'armes noires et monté sur un vigoureux cheval qu'il faisait volter avec une grâce infinie. Quoiqu'il vint en ennemi à cette cour hospitalière, on ne put se défendre d'un mouvement d'admiration à son aspect, tant il avait bonne apparence ainsi.

— Sire, dit-il au vieil empereur de Trébisonde, vous m'avez accordé le congé de venir céans, et Lisvart m'a accordé le combat que je demandais au nom d'une dame outragée par lui... Je vous remercie de cette bienveillance que je vais essayer de justifier...

Il dit et entra dans la lice, où ne tarda pas à le joindre le mari de la belle princesse Onolorie.

Tous deux, une fois en présence, se saluèrent courtoisement.

Les échafauds qui avaient été dressés précédemment pour le combat de Lisvart et de la reine du Caucase existaient encore, et, comme alors, ils étaient garnis d'une foule nombreuse et choisie. Toute la compagnie du vieil empereur était là, rois et reines, princes et princesses, dames et chevaliers.

Au moment où le signal de la lutte allait être donné par les hérauts d'armes, le chevalier noir s'avança vers Lisvart, et, le saluant de nouveau, il lui dit :

— Sire chevalier, il y avait longtemps que je me souhaitais l'honneur qui m'échoit aujourd'hui : à savoir celui de me mesurer avec vous... Votre renommée est si universelle, votre prouesse si haute, que, malgré les occasions glorieuses que j'ai rencontrées jusqu'ici, j'eusse pensé n'avoir encore rien fait si je n'avais pas essayé ma valeur contre la vôtre...

— Vous parlez trop bien, répondit Lisvart, pour que je ne m'estime pas très heureux moi-même de cette bonne fortune qui me permet de combattre un chevalier tel que vous, du moins tel que vous paraissez être... Je regrette seulement que vous ayez cru devoir choisir une si mauvaise occasion et un si injuste prétexte pour me faire connaître votre vaillance...

— Ma parole était engagée, sire chevalier, et je n'avais pas à réfléchir. A ma place, vous auriez agi comme moi, j'en suis sûr...

— Sans doute... Mais il est fâcheux, je vous le répète, que vous ayez accepté, parce que vous êtes tombé dans un piége tendu à votre bonne foi. Vous servez la rancune d'une femme, chevalier... Vous venez au nom de la princesse Abra !...

— Je viens au nom de la princesse Abra, en effet...

— C'est elle qui m'accuse de félonie et de déloyauté, juste ciel ! Elle qui a tramé contre moi et les miens de si odieuses trahisons !... Ah ! tout autre, à ma place, eût refusé le combat qu'elle suscitait contre moi pour la seconde fois, car, vous l'ignorez sans doute, chevalier, c'est la seconde fois qu'elle me force à combattre en champ-clos... La première fois, c'était la reine du Caucase que j'avais en face de moi, une vaillante et loyale reine, gagnée à une cause injuste parce qu'il s'agissait d'une princesse, d'une femme comme elle ! Cette fois, c'est un chevalier inconnu, mais d'apparence vaillante ! J'espère que c'est la dernière. Je vais faire mon devoir comme je l'ai fait jusqu'ici, et nul n'aura le droit de me reprocher quoi que ce soit... Seulement, j'avais besoin de vous dire combien peu étaient fondés les griefs de la princesse de Babylone à mon égard... Maintenant, chevalier, à nos places !...

Et, saluant son adversaire, Lisvart reprit la position qu'il avait avant cet entretien, et le chevalier aux armes noires en fit autant.

## CHAPITRE XLV

Comment Lisvart et Amadis de Grèce combattirent l'un contre l'autre, et furent sur le point de mourir.

Quand les deux adversaires eurent ainsi repris leurs places respectives, les juges du camp firent le signal accoutumé, et ils s'élancèrent avec impétuosité à la rencontre l'un de l'autre.

Le choc fut terrible, et, dès cette première atteinte, leurs lances à tous deux furent brisées comme si elles eussent été quenouilles de sapin. Mais les deux chevaliers, fermes sur leurs arçons, n'en tressaillirent pas pour cela : ils ressemblaient à deux rocs impavides, malgré l'ouragan.

L'émotion était ailleurs. Elle était dans le cœur des dames spectatrices de ce combat

qui s'annonçait si bien. Onolorie et Gradasilée tremblaient pour Lisvart, et Lucelle, involontairement, tremblait pour le chevalier aux armes noires.

Elle ne le connaissait pas, certes. Mais quelque chose en elle s'était remué lorsqu'il avait paru dans la lice. Elle avait senti, dès ce moment, toute son âme se porter au devant de cet inconnu, et ses yeux ne l'avaient plus quitté d'une seule minute; si bien que son attention avait été remarquée, et que Gradasilée n'avait pu s'empêcher de lui dire avec une certaine amertume :

— Ce chevalier noir vous intéresse donc bien, madame?... Le connaissez-vous?

— Non, madame, avait répondu la jeune princesse de Sicile, émue et rougissante. Mais je ne puis m'empêcher d'admirer la fierté de son allure et la fougue de son attaque... Il y aura gloire pour Lisvart à le vaincre!...

— Il y aura gloire, sans doute, mais péril aussi, avait répliqué avec tristesse la pauvre Gradasilée, qui tremblait toujours qu'il n'arrivât malheur à son bel ami, si tendrement aimé d'elle.

Il n'y avait pas que Lucelle qui s'intéressât au chevalier inconnu. Le prince Fulurtin, dont nous n'avons pas eu occasion de parler depuis le combat qu'il avait soutenu, aidé de Gradasilée, contre les deux frères du roi d'Egypte, le prince Fulurtin était présent, attiré qu'il avait été, quelque temps auparavant, à la cour de Trébisonde, par les fêtes du mariage des princesses Onolorie et Gricilerie.

Il suivait avec une attention extrême la marche du combat qui avait présentement lieu, et, à chaque instant, aux coups que portait à son adversaire le chevalier aux armes noires, il tressaillait et murmurait :

— C'est lui!... c'est lui!... c'est lui!...

Les lances des combattants s'en étaient donc allées par tronçons, et, avec ces tronçons, ils étaient revenus à la charge l'un contre l'autre avec une furie sans égale. Cette fois, le choc les avait tous deux renversés sous leurs destriers, tellement que c'était le plus grand hasard du monde qu'ils n'eussent pas le col rompu.

Les spectateurs les croyaient morts, et déjà même Gradasilée s'était pâmée de douleur, lorsqu'on les vit se relever, mettre la main aux épées et recommencer le combat, si âpre et si furieux qu'en moins de rien la place fut couverte de pièces de hauberts, de lames de mailles, et rougie en plusieurs endroits de leur pur sang.

Néanmoins, tant plus ils continuaient et tant plus leur augmentaient l'effort et le courage, s'entretenant ainsi tête à tête l'espace de quatre heures et plus, sans qu'on pût savoir sur qui tomberait le pire ou l'avantage.

Au bout de ce temps, les deux combattants étaient criblés d'entames et de blessures, et leurs écus et leurs hauberts, rompus, démaillés et décloués, leur faisaient empêchement plutôt que de leur servir de remparts.

Le spectacle était si navrant, que la reine Oriane, la princesse Onolorie et les autres dames quittèrent la place où elles étaient pour ne plus rien voir.

Comme ils en étaient en ces termes, la sixième heure de leur mêlée s'approchait. Ils se sentaient si exténués et si travaillés l'un et l'autre, qu'ils n'attendaient que le moment de rendre l'âme, non sans dure et cruelle vengeance au survivant. Car tous deux aspiraient à la victoire, et, pour l'obtenir, recommencèrent mieux que jamais à s'entreférir et chamailler, avec une telle perte de sang, que chacun d'eux s'étonnait qu'il en pût tant sortir de leurs corps. Et, de fait, le sol en était aussi inondé et rougi que si deux brocards eussent été dépouillés et éventrés là par les veneurs..

Toutefois, malgré la violence de leurs coups mutuels, malgré leurs armes endommagées, malgré leurs écus en pièces, il y avait encore quelque chose qui les tourmentait davantage : c'était la grande chaleur et les rayons de soleil qui leur donnaient à tout moment dans la visière de leurs heaumes. Tellement qu'ils furent contraints de se retirer en arrière, essoufflés, hors d'haleine, appelant au secours dans leur cœur, l'un la Vierge Marie et l'autre Jupiter et Mars.

Mais ce repos ne fut pas de longue durée. Tout-à-coup, baissant la tête, ils se vinrent de nouveau harper, et ils s'entre-saisirent bras dessus bras dessous, tâchant de se défroquer et mettre bas, ce qui leur fut impossible.

Lors, ils lâchèrent prise ensemble, résolus à retourner à leurs premières armes.

La nuit survint sur ces entrefaites, et si obscure, qu'ils ne pouvaient plus se guider sur autre chose que sur la lueur du feu qui sortait de l'enchantement d'Urgande-la-Déconnue.

Les juges du camp, voyant cela, s'approchèrent d'eux pour savoir leurs intentions, et ils leur remontrèrent qu'ils avaient l'un et l'autre fait leur devoir, et que l'honneur de combat revenait à l'un comme à l'autre.

## CHAPITRE XLVI

Comment Lisvart et Amadis de Grèce reprirent leur combat aux flambeaux, et comment, sur le point de mourir, ils se reconnurent pour père et fils.

On croyait que ces remontrances des juges du camp allaient avoir une influence favorable sur l'esprit des combattants.

Il n'en fut rien. Plus opiniâtres que vieilles mules, plus échauffés à leur ruine que deux vigoureux cerfs en rut, ils demandèrent des torches et des flambeaux.

On dut leur obéir, quoique à regret.

Lors, ils recommencèrent le combat avec une rage nouvelle, et si cruellement, que la princesse Abra elle-même, qui assistait à cette navrante

scène, ne put se tenir de murmurer, la larme à l'œil :

— Je vois bien que je serai bientôt vengée de celui qui m'a outragée, de celui que je hais et que j'aime si violemment, tout à la fois... Mais, s'il meurt, je lui tiendrai compagnie dans la mort, n'ayant pu le faire dans la vie, et je le suivrai là où il ira, fût-ce au fond des abîmes d'enfer ! S'il en réchappait, je n'aurais plus jamais aucune joie au cœur !...

D'autre part, la reine Zahara, qui assistait également à cette lutte suprême, disait assez haut au roi Amadis de Gaule, son voisin :

— Sur ma foi, seigneur, je doute grandement de l'issue de cette affreuse mêlée, car vo là je ne sais plus combien d'heures qu'ils se tiennent ainsi aux abois... Plût aux dieux qu'il fût en ma puissance de les séparer !

Lisvart entendit ce propos. Lors, le cœur lui enfla si fort à cette occasion, que, prenant son épée à deux mains, il la déchargea de tout son poids sur la tête de son ennemi, lequel, heureusement, para le coup avec les débris de son écu. Toutefois, l'effort de Lisvart avait été tel, que son épée, tout en rencontrant l'écu de son ennemi, s'en alla le frapper jusqu'à la coiffe de fer, et le força à donner du genou en terre et à avancer la main droite pour s'appuyer.

Lisvart crut qu'il avait, dès lors, l'avantage, et, considérant son adversaire comme à sa merci, il lui cria :

— Chevalier, maintenant que vous êtes désarmé, rendez-vous! Autrement, votre vie est en grand danger et quasi à ma discrétion !... Rendez-vous, vous dis-je, rendez-vous !...

Mais le chevalier d'Abra faisait le sourd, et sans en avoir semblant, il reculait petit à petit dans la direction de la pauvre Urgande. Quand il aperçut là l'épée qu'elle avait à travers le corps, il avança le bras, et s'en saisit, sans se soucier autrement feu ou flamme.

Or, il advint une grande merveille. L'enchantement d'Urgande-la-Déconnue prit subitement fin, et, les flammes qui l'entouraient s'élevant dans les airs, elle demeura libre et ne ressentant plus aucune des douleurs qu'elle avait endurées pendant tant de jours.

Le chevalier noir ne prit point garde à cet incident dont chacun, au contraire, se trouvait ému, et, tournant son visage vers Lisvart, désarmé de tête, il allait le frapper de mort, lorsque la bonne Urgande, lui arrêtant le bras, lui cria :

— Amadis de Grèce, voulez-vous donc tuer votre père!...

— Mon père?... s'écria le chevalier.

— Oui, votre père, le mari de madame Onolorie !... Vous êtes quitte envers celle qui vous avait fait venir céans pour le combattre !...

Comme Urgande prononçait ces paroles, au milieu de l'étonnement général, une nuée obscure descendit subitement sur elle et sur les deux combattants, et les déroba à tous les regards.

## CHAPITRE XLVII

Comment, après la reconnaissance de Lisvart et de son fils, vint celle d'Onolorie, qui fut aussi joyeuse qu'Abra était désespérée.

Tous les spectateurs étaient restés émerveillés, ne sachant plus ce que pouvaient être devenus ces trois personnages, lorsque la nue se déchira, et on les revit entourés de vingt-quatre demoiselles vêtues de drap d'or et sonnant mélodieusement de différents instruments.

Au milieu d'elles était le sage vieillard Alquif.

Tout aussitôt le chevalier de l'Ardente Epée mit les deux genoux en terre devant Lisvart, et, lui baisant les pieds, il lui dit :

— Seigneur, je vous supplie très humblement de vouloir bien me pardonner l'outrage que je vous ai fait, car je vous promets que je l'ai fait bien insciemment.

Vous devinez que Lisvart ne le laissa pas longtemps à ses genoux. Il le releva, le pressa tendrement contre son cœur et le baisa plus de cent fois avec une joie sans pareille.

Ils se tinrent ainsi embrassés pendant un long temps, sans pouvoir proférer une seule parole, se contentant de pleurer de plaisir l'un et l'autre.

Puis Amadis de Grèce fut conduit par son père dans les bras de la princesse Onolorie, sa mère, qui faillit en mourir de bonheur.

Lucelle aussi reconnut son ami, et sa félicité ne fut pas maigre. Nous la laisserons deviner, plutôt que d'essayer seulement de la raconter.

Quant au vieil empereur et au bon roi Amadis, ils descendirent de l'échafaud pour venir embrasser Lisvart et son fils, et, après les avoir embrassés, les sachant blessés et fatigués, ils les firent conduire au palais, où on les désarma et où l'on visita leurs plaies.

Quant à Abra, elle se tourmentait fort et ferme, criant tout haut que son chevalier lui faisait tort, et même lui jouait là un méchant et lâche tour.

— Car, disait-elle, il n'avait pas le droit de quitter le combat ainsi ! Il me devait apporter la tête de son adversaire ou y laisser la sienne propre !...

Cette grave question fut débattue incontinent devant les juges. Là, Urgande déclara qu'Amadis de Grèce s'était engagé à combattre Lisvart en tant que Lisvart, c'est-à-dire étranger pour lui; mais que, du moment où Lisvart était reconnu pour son père, il allait de soi qu'il devait s'arrêter comme il avait fait.

Le chevalier de l'Ardente Epée fut, en conséquence, déclaré quitte et absous.

Abra, désespérée, la rage et la mort dans le cœur, se retira avec l'intention d'aller se jeter dans

la mer; ce qu'elle eût fait, bien certainement, si la reine du Caucase ne l'en eût empêchée et ne l'eût un peu réconfortée.

## CHAPITRE XLVIII

Comment Amadis de Grèce, remis de ses blessures, eut une conversation amoureuse avec la gente Lucelle.

Amadis de Grèce et Lisvart commençaient à se remettre de leurs fatigues passées, et la joie revenait à tout le monde en la cour de Trébisonde, lorsqu'un matin la gente Lucelle s'en alla toute aiguillonnée trouver son doux ami dans la chambre où il était.

Il faut vous dire que, la veille, le bon roi Amadis de Gaule avait marié son neveu Florestan, fils du roi de Sardaigne, avec la belle Esclariane, impératrice de Rome, et que cela avait travaillé, durant la nuit, la chère petite cervelle de la princesse de Sicile, qui avait maintes fois songé au mariage, bien qu'elle fût très jeune.

Donc, échauffée un peu plus qu'elle n'avait coutume de l'être, Lucelle entra, et, après plusieurs propos, elle dit au chevalier de l'Ardente Epée :

— Je suis étonnée, mon ami, de vous voir encore malade... La nouvelle que vous avez apprise touchant votre naissance aurait dû vous guérir complétement... Je vous en prie, beau sire, faites tous vos efforts pour être bientôt sur pied... afin d'assister au mariage de votre cousine Esclariane, que l'on a accordée pour femme, hier, à don Florestan...

— Madame, répondit Amadis, ma santé et mon bien sont entre vos mains : disposez-en comme il vous plaira. Bien que j'aie tout lieu de me réjouir, puisque j'ai retrouvé mon père et ma mère, et mes autres parents, grands princes et seigneurs, je ne serai vraiment content que par vous seule... Par ainsi, je vous supplie humblement de me tenir et estimer comme le plus grand et le premier de vos serviteurs...

— Mon ami, ce que je vous ai promis, je le tiendrai; et je voudrais bien que le roi mon père fût céans afin de vous prouver mon bon vouloir... Ce que je puis vous dire, c'est que, s'il ne tenait à autre qu'à moi, Esclariane n'aurait pas l'avantage de donner plus tôt contentement à son Florestan que ne l'aurait mon Amadis...

Ce propos chatouilla agréablement le cœur du jeune chevalier. Il en prit même tant de hardiesse sur l'heure, que, attirant à soi la jeune pucelle, sa mie, il lui déroba une infinité de baisers qui la troublèrent beaucoup, mais auxquels elle n'opposa aucune résistance, n'en ayant ni la volonté ni la force.

Il est probable que, malgré la pudicité de l'une et l'honnêteté de l'autre, ils eussent passé outre, tant ils étaient affolés et troublés, si l'une des récentes plaies du jeune Amadis de Grèce ne s'était r'ouverte au même instant.

Puis, quelques minutes après, les autres dames survinrent.

A cette cause, Lucelle et Amadis, dissimulant leur appétit, entrèrent en d'autres propos, durant lesquels survint Ynéril, son ancien écuyer, lequel était resté au service du roi de Jérusalem depuis le jour où il l'avait laissé en la Montagne Défendue.

Amadis lui demanda le récit de ses aventures passées, et Ynéril les lui raconta toutes jusqu'à la dernière, qui concernait son arrivée à Féline avec la princesse Abra.

— A propos de cette princesse, ajouta Ynéril, je viens de la laisser la plus désolée du monde... Quant à la reine Zahara, avant de partir pour ses pays, elle entend prendre congé de vous, et c'est pour cela qu'elle m'a envoyé céans...

La reine du Caucase entra, en effet, comme Ynéril l'annonçait.

Amadis de Grèce lui fit l'accueil le plus honorable et la pria de s'asseoir et de se reposer un instant.

Zahara prit une chaise de velours et se plaça entre le chevalier et Lucelle.

— Seigneur Amadis, lui dit-elle, je ne vous demande point comment vous vous portez, car ayant si bonne compagnie que vous avez en ce moment, il est impossible que vous puissiez souffrir d'une autre blessure que de celle qu'a dû vous faire au cœur cette charmante demoiselle...

Zahara disait cela pour éprouver Amadis, car elle était venue chez lui tout exprès pour le tâter sur le mariage, le jugeant le seul chevalier digne d'elle.

Mais Amadis, qui ne songeait plus qu'à Lucelle, et qui avait même oublié Niquée, Amadis allait lui faire une réponse désabusante, lorsque survinrent Lisvart et quelques autres gentilshommes.

La reine du Caucase n'en dit pas plus long à ce sujet, remettant à une occasion plus favorable l'entretien qu'elle voulait avoir avec le fils d'Onolorie. Elle devait partir; elle ne partit pas et retarda de quinze jours encore son rembarquement.

Au moment où elle croyait avoir trouvé cette occasion, Amadis étant redevenu tout-à-fait sain et dispos, il s'avisa d'aller voir l'impératrice de Babylone, pour la raison qui vous sera racontée au chapitre qui suit.

## CHAPITRE XLIX

Comment Amadis de Grèce, le combat fini et les blessures pansées, alla trouver la princesse Abra pour la prier de faire sa paix avec son père.

Gradamarte, Garinter, roi de Dace, don Quedragant d'Irlande et plusieurs autres chevaliers, quittèrent Trébisonde avec Amadis et s'en vinrent aux tentes d'Abra, qui leur ménagea à tous une réception honorable.

Le visage de la princesse annonçait la tristesse, et les larmes de ses yeux témoignaient assez de la grande douleur de son cœur.

Amadis en eut grande pitié, et, s'étant assis près d'elle, il lui dit :

— Madame, il faut avec résignation accepter les épreuves que vous octroie Jupiter, et, en vous y soumettant, la Fortune changera le tour de la roue et vous obtiendrez ce à quoi vous aspirez. Et pour dire vrai, vous savez que se vaincre soi-même tient plus du céleste que de l'humanité. Cela nous est aisé si nous y forçons notre nature ; oubliez donc, je vous en prie, ce deuil qui ne peut que nuire, et prenez de votre mal ce qui doit vous en consoler. Ne faut-il pas montrer à toute occasion l'empire qu'on a sur soi-même. Je comprends néanmoins que ce vous est un dépit et déplaisir insupportables de voir tourner au rebours vos projets. Mais quoi? Vous ne pouvez commander à la destinée ni changer le cours de la moindre planète du ciel. Puisque tel est le vouloir des dieux, irez-vous les combattre? Ils ont permis la mort de votre frère, ils ont conservé mon père, ils veulent déjouer vos entreprises et favoriser les siennes, et vous voudriez rompre l'anguille au genou! Pour Dieu, madame, ne songez plus à lui nuire; vous avez vu comme il est sorti des combats que vous lui avez donnés par mon bras et ceux d'autres chevaliers. Bornez là votre ressentiment.

Or, tandis qu'il discourait, Abra, patiente à l'écouter, demeurait silencieuse et de temps en temps poussait des soupirs entrecoupés de larmes ; mais, à la fin, se remettant le mieux qu'elle put, elle lui répondit :

— Véritablement, seigneur Amadis, ce que vous dites a quelque fondement; il est aisé à la personne saine de conseiller le malade. Malgré vos bonnes paroles, je ne me sens pas disposée à suivre vos conseils, car je persiste si fort dans mon inimitié contre Lisvart, que, si je ne lui fais perdre la vie comme je veux, il mourra comme je pourrai.

Amadis fit un mouvement.

Abra reprit :

— Vous dites qu'il me sera convenable d'obtempérer sans murmure au vouloir des dieux ; à cela, je réponds qu'ils m'ôteront plutôt la vie que d'effacer de mon esprit ce qui y reste gravé mieux qu'aucune inscription sur cuivre ou marbre. Jugez de là de la fermeté et de la résolution de ma conduite. Je n'ignore pas que les décrets des dieux et la Fortune me sont supérieurs ; mais la roue de cette dernière étant mobile, elle se pourra tourner quelque jour et m'être autant propice qu'elle m'a été contraire. Je jouerai alors un autre personnage, mais ce ne sera qu'après avoir vengé la mort de mon frère et satisfait mon âme. Je ne veux point pourtant rompre l'anguille au genou, et n'emploierai à ce dessein que les ressources du corps et de l'esprit. Hélas! à la première vue de celui qui m'a tant offensée, je n'eusse jamais pensé que d'amitié si grande pût sortir une haine si parfaite; je l'ai aimé plus que moi-même, j'ai cherché sa trace et son amour plus que jamais on ne le fera, et maintenant je le hais plus que la mort, et poursuivrai sa ruine plus que je ne garantirai ma santé. Pour finir, seigneur Amadis, ne prononcez jamais devant moi le nom odieux de cet homme, dont la mort et la ruine ne pourraient être empêchées par vos efforts.

Amadis, la voyant dans une pareille colère, se défendit d'avoir voulu la fâcher et s'offrit de nouveau à elle pour lui obéir envers et contre tous ceux qu'elle désignerait.

Puis il retourna à la ville, où quelques chevaliers éprouvaient l'aventure du château; ce qui dura jusqu'au lendemain.

Olorius, prince d'Espagne, voulut être de la partie. Or, il était serviteur de la princesse Luciane, qu'il avait aimée beaucoup et dont il avait fait sa dame et épouse.

Ce prince tint contre le chevalier du château pendant quatre heures d'une mêlée affreuse, et on le retrouva étendu sur la place en compagnie de don Florelus d'Austrie et de Périon de Gaule.

Tous les trois eurent les mêmes succès, et leur courage à la fin éprouva la même défaite.

Le lendemain matin, Gradamarte se mit en jeu et combattit trois grosses heures avant dîner, sans avancer les affaires plus que les autres; enfin ils firent dresser les tables pendant que Lisvart et Amadis de Grèce devaient faire quelques passes d'armes; ce dont ils furent empêchés d'une façon imprévue.

## CHAPITRE L

Comment Lisvart et Amadis de Grèce furent emmenés par tromperie hors de la cour.

Déjà les chevaliers et dames prenaient place aux environs du château enchanté pour regarder l'épreuve que ferait Lisvart et à son défaut Amadis de Grèce, quand une demoiselle en deuil pénétra dans la salle en tenant deux épées richement garnies suspendues à son cou.

Elle était de moyenne beauté, mais son regard triste appelait la pitié; deux nains horriblement difformes composaient sa suite.

Arrivée devant l'empereur, elle s'écria en sanglotant :

— Seigneurs, écoutez ma plainte, et si vos cœurs ont quelque pitié, vous m'accorderez votre secours. Depuis deux ans je cherche une protection, et dans quinze jours expire le terme qui m'est dévolu pour tirer des mains de deux géants cruels mon père et ma mère, destinés à être sacrifiés à une de leurs idoles. Or, ces géants m'ont permis de quêter un libérateur; je me suis adressé à une mienne tante, grande astrologue et magicienne, qui, après maintes conjurations d'esprits et révolutions, à force de livres et de planètes, m'a répondu que nul autre que les deux meilleurs chevaliers du monde ne pouvaient remédier à mon ennui, et que force m'était de les chercher et mener aux deux tyrans dans le temps désigné. Je lui demandai quel moyen j'aurais de les pouvoir connaître et persuader à me faire un tel bien. Et elle me donna ces deux épées, m'assurant que ceux qui pourraient les tirer du fourreau seraient mes libérateurs sans qu'autre fût si téméraire de s'en servir, car il ne l'aura pas plutôt à la main qu'il sera embrasé et consumé en cendres. Aussi personne ne doit essayer cette épreuve qu'il ne me jure et promette de m'accompagner partout où il me plaira le conduire, sans qu'il soit permis avant cinq jours à un autre homme de venir à son aide : car, autrement, la rédemption de mes parents serait tout-à-fait empêchée. Je n'ai pas encore trouvé ce chevalier, et ceux qui l'ont essayé ont été jusqu'ici aussi subitement embrasés qu'une étoupe mise en feu. Je vous supplie de me porter aide au nom du droit des dames nobles affligées et prêtes à mourir de peines et douleurs; la chevalerie vous en fait un devoir le plus tôt qu'il vous sera possible pour prévenir le terme qui arrive et diminue chaque jour mon espoir.

Lisvart, armé de toutes pièces, allait partir pour attaquer le château; après le récit de la demoiselle, il dit à son fils :

— On dirait, mon ami, que la Fortune nous ait appelés ensemble à cette expédition dans l'équipage où nous sommes. Je vous prie, beau sire, secourons cette demoiselle, car il est impossible (si bravoure lui doit aider) que ce ne soit l'un de nous qu'elle réclame.

Amadis fut ravi d'un tel honneur, et toute leur assemblée; la demoiselle parut enchantée, et leur présenta à chacun une épée en disant :

— Plaise à Dieu, gentils chevaliers, vous envoyer l'honneur que mérite votre courage, et à moi le contentement que j'en espère! Or, dégaînez à votre aise et gardez-les comme les deux meilleurs et plus loyaux de la terre, sans que, durant ce voyage, vous en puissiez porter d'autres.

La perfide, elle ourdissait la trame du filet qui devait les prendre sans défiance.

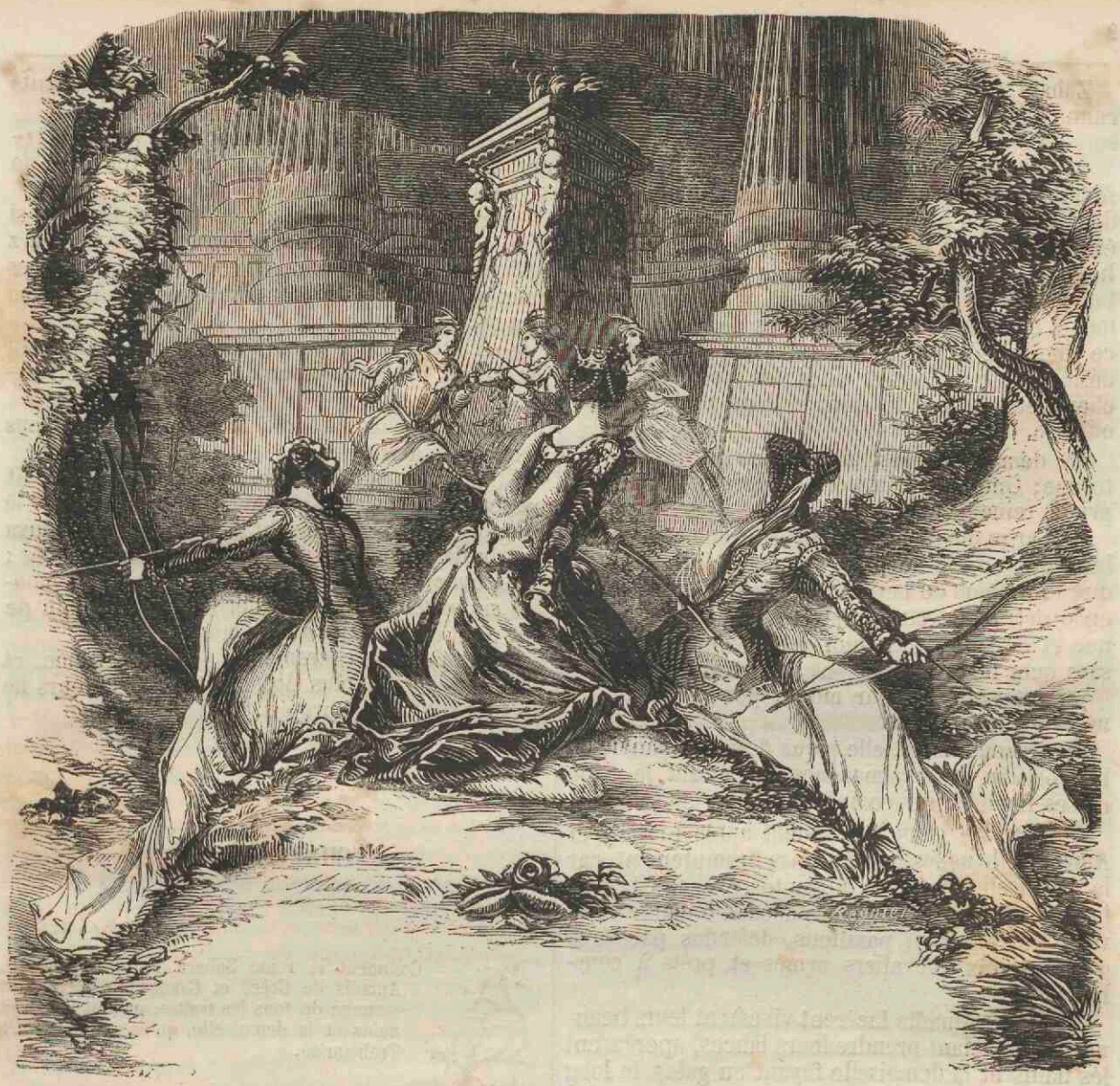
Chacun d'eux tira son épée, mais avec telle facilité, que chacun en fut étonné.

— Bienheureux chevaliers, dit la demoiselle en embrassant leurs genoux, qui devez me rendre mon bien, mon confort et ma seule espérance, je vous en supplie, accomplissez ce que vous m'avez promis et à quoi le devoir vous oblige.

— Allons, répondit Lisvart, nous sommes prêts.

Et ils firent venir de suite leurs chevaux; Gradasilée voulut les accompagner, en qualité d'écuyère, et bientôt, tous en selle, suivis des nains porteurs des deux lames, ils s'avancèrent dans la forêt, sans que nul osât les accompagner ou suivre que de l'œil.

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 81.



# ZIRFÉE L'ENCHANTERESSE

## CHAPITRE PREMIER

Comment Lisvart et son vaillant fils s'aperçurent en route qu'ils avaient été odieusement trompés, et quelle douleur fut celle de Gradasilée.

L'empereur et les autres chevaliers avaient exigé que tout le monde restât, et on avait laissé s'éloigner Lisvart et son fils, ainsi que la bonne Gradasilée.

Mais on devait bientôt s'en repentir de part et d'autre.

En effet, la troupe avait à peine atteint un quart de lieue, qu'on vit descendre au palais Alquife, fille du sage Alquif.

S'adressant au roi Amadis, elle lui dit :

— Sire, mon père et la sage Urgande vous mandent que cejourd'hui doit être consommée, en cette cour, l'une des plus malheureuses trahisons dont vous entendîtes parler : ils vous prient de ne laisser sortir d'ici aucun chevalier, pour aucun motif, avant d'autres nouvelles de leur part.

Mais c'était fermer l'écurie après la fuite des chevaux.

Aussi tout le monde fut-il inquiet quand ils reconnurent cette faute ; plusieurs coururent aux armes pour partir au secours, mais Amadis jura qu'il préférerait la mort de tous ses enfants plutôt que de trahir sa parole ; ce dont on le loua.

Zahara voyant là une occasion de s'attirer la reconnaissance du père et du fils, et donner la mesure de son courage, prit la parole :

— Entendez, seigneurs, dit-elle, l'avis qui me semble le meilleur : dans la parole donnée à la demoiselle qui a emmené Lisvart et Amadis, n'ont été comprises ni les dames ni les demoiselles. Les hommes ou chevaliers, après cinq jours seulement, peuvent s'en mêler. Partant de là, il est certain que moi et mes femmes sommes libres de les secourir; ce que je ferai ou je mourrai à la peine. Il serait déshonorant de laisser ainsi les deux meilleurs chevaliers du monde donner dans une trahison odieuse.

Et demandant ses armes, elle fit presser sa troupe; Onolorie fit apporter l'épée de Lisvart et pria la reine de la lui rendre.

— Car je me doute bien, dit-elle, que celle qu'on lui a présentée à sa place ne doit être meilleure que l'intention de la dame qui l'emmène. Et cette épée détruit les enchantements lorsqu'elle paraît nue et dégaînée. Par quoi, hâtez-vous, madame; sans quoi nous en pourrons avoir froide joie.

— Reposez-vous sur moi, répondit Zahara, je ne m'endormirai pas.

Et prenant congé, elle piqua des deux, suivie de huit ou dix de ses amazones, devançant le reste de ses femmes, qui complétaient leur ajustement.

Quoiqu'elle galopât vitement après Lisvart et Amadis, elle ne les rejoignit pas promptement, car la demoiselle les faisait diligenter, arpenter la cité, la forêt, et les avait amenés dans une plaine couverte de tentes et pavillons, défendus par deux géants et dix chevaliers armés et prêts à combattre.

Lisvart et Amadis lacèrent vivement leurs heaumes, et, voulant prendre leurs lances, aperçurent les nains et la demoiselle fuyant au galop le long d'un sentier, ce qui leur fit pressentir une trahison.

Toutefois, considérant qu'ils étaient tenus de combattre, et, que la fuite serait honteuse et sans profit, ils firent tête.

Alors, les deux géants s'approchèrent et leur crièrent d'assez loin :

— Rendez-vous, traîtres paillards! vous allez mourir de male mort!

A ce cri, donnèrent sur les deux chevaliers dépourvus de glaives, mais qui mirent froidement froidement l'épée à la main. Leurs chevaux furent traversés de part en part et roulèrent sous eux dans ce choc épouvantable ; mais ils furent relevés avant que les géants n'eussent parfait leur carrière et tourné bride. Car leurs chevaux, mal dressés et à bouche dure, les avaient emportés loin.

Bientôt Amadis et Lisvart furent assaillis des dix autres chevaliers, auxquels ils résistaient vigoureusement; mais les géants chargèrent de nouveau, et de si près, que les chevaliers, ne sachant auquel entendre, se ruèrent, résolus à périr plutôt que de se rendre, sur leurs nombreux adversaires, et brisèrent dans leur effort leur épées au-dessus de la garde.

Abandonnés ainsi de toute aide, ils furent pris par derrière, jetés à terre, désarmés de tête, liés et troussés sur deux méchants roussins et conduits droit à la marine.

Gradasilée faillit mourir de douleur à ce spectacle; mais l'un des géants vint prendre les rênes de sa haquenée, en lui disant :

— Par Dieu, ma belle amie, je vous traiterai si bien cette nuit, entre mes bras, que vous serez dédommagée de l'ennui d'avoir accompagné ces deux galants, qui seront désormais étrillés avec une certaine paille.

— Traître! lui répondit-elle, traître infâme, tu me tireras plutôt le cœur du sein que d'avoir jamais part de moi.

— Marche, marche, dit l'autre ; nous verrons bien ce qui arrivera.

Et donnant un coup de bâton à Amadis, le fit passer devant; celui-ci devint si furieux, que le sang lui sortit par le nez et la bouche, et il trouva moyen de passer une de ses mains sous les liens ; puis, avec le gantelet qu'il avait encore, il moucha si doucement le chevalier le plus prochain de lui, qu'il lui cassa les dents dans la bouche.

Ce qu'il paya chèrement à l'instant même, et eût payé encore plus durement si un secours ne lui fût arrivé fort à propos.

## CHAPITRE II

Comment la reine Zahara secourut Lisvart, Amadis de Grèce et Gradasilée, et, faisant carnage de tous les traités, prirent les deux nains et la demoiselle, qu'ils ramenèrent à Trébisonde.

Etant accompagnée seulement de dix de ses femmes, la reine de Caucase alla si vite, qu'à l'entrée de la nuit elles découvrirent les géants emmenant prisonniers Lisvart, Amadis et Gradasilée ; elles tressaillirent de joie, et, après s'être préparées, elles crièrent :

— Traîtres! vous allez payer le dû de votre lâcheté, et n'irez pas plus loin avec votre butin.

Les géants tournèrent la tête, et l'un d'eux vint fondre sur Zahara, qui l'attendait et lui décocha une flèche avec une telle raideur, qu'il fut traversé de part en part et tomba pour ne plus parler.

Le second en eut autant; mais le trait ricocha et alla tuer le troisième, qui mourut.

Lors, le géant si à propos sauvé piqua des deux à la reine, qui le reçut la lance au poing; leurs armes furent en pièces, mais ils se prirent au corps au second tour, et la reine lui fendit proprement la tête d'un coup de hache.

Les gardiens se donnèrent champs à travers

la forêt, abandonnant les prisonniers; mais les huit autres chevaliers combattirent jusqu'au dernier, auquel vint l'idée de venger d'un coup lui et ses amis.

Il courut droit aux chevaliers, encore liés sur leurs montures, pour les assassiner.

Et cela eût été fait sans Gradasilée, qui, armée de l'écu et de l'épée d'un géant défait, arrêta le bras du meurtrier par le coup de la mort.

— Enfin, dit-elle tout haut, Fortune ne niera pas que je n'aie pas trois fois sauvé la vie au père et une fois au fils.

— Par mon Dieu, répondit Zahara, qui avait tout vu et entendu, il semblerait que vous avez tenu à m'ôter cette gloire, dans l'espoir de vous concilier, à vous seule, l'amour du roi Lisvart.

— Chère princesse, reprit Gradasilée, les dieux m'ont donné cet avantage en paiement du vrai amour que je lui porte.

A ce moment s'avançaient, par le chemin où la demoiselle et les nains avaient disparu, cent chevaliers marchant au grand pas, et derrière eux une autre troupe de huit ou neuf cents hommes, armets en tête et prêts à combattre.

Ils venaient aider aux géants, et bientôt nos dames et nos deux chevaliers furent chargés par ce flot d'ennemis. Les premiers de la grosse troupe furent, du choc, mis à bas ; mais le moment était proche où Lisvart, Amadis, Gradasilée et les autres femmes devaient succomber au nombre, sans le secours de neuf cents femmes bien armées qui avaient suivi leur reine, sous la conduite de celles de Sarmate et Ircanie.

Du plus loin qu'il leur fut possible, elles lancèrent une telle grêle de flèches, suivies d'une charge inattendue, qu'elles bouleversèrent les ennemis.

Gradasilée et Zahara prouvèrent qu'elles n'avaient pas le bras engourdi.

La nuit tomba sur la défaite complète des derniers adversaires, et lorsque la lune annonça l'heure de la retraite et du repos, Gradasilée manqua à l'appel.

Lisvart se désola de cette absence bien inquiétante; mais elle arriva peu après, chassant devant elle la demoiselle et les nains, agents de l'odieuse trahison.

Sachant qu'il y allait de sa vie, la demoiselle se jeta aux genoux des chevaliers et leur demanda pardon à mains jointes.

— Si vous me donnez la vie sauve, dit-elle, je vous déclarerai, en présence de l'empereur de Trébisonde, toute la vérité.

— Damoiselle, répondit Lisvart, mon avis est qu'on vous garde jusqu'à votre justification, et plus loin, si vous le méritez ; mais, coupable, n'espérez aucune merci.

Deux amazones la gardèrent, ainsi que les nains.

La troupe se disposa à se reposer, et les chevaliers remercièrent bien des fois la reine de Caucase et les autres. Ils s'émerveillaient de la façon dont on les avait secourus si à propos.

Or, la coutume des amazones était de rapporter d'un combat, ou d'une victoire, ou d'une bataille rangée, chacune la tête d'un de leurs ennemis, plantée au bout d'une lance.

Elles suivirent cet usage et n'oublièrent pas les têtes des deux géants, dont on orna le char de Zahara.

Puis, vers l'aube du jour, elles revinrent toutes glorieuses à la ville, où les seigneurs, les dames, attendaient dans une peine merveilleuse qui se changea en un délire de joie à la vue des chevaliers délivrés et de la traîtresse prisonnière.

Cette femme, suivant sa promesse, se confessa ainsi :

— L'on dit, seigneurs, que courte folie est la meilleure, car, si l'on ne doit pas réussir, on est plus vite assuré de la fin; ce qui arrive à propos pour le roi de Crète, mon souverain seigneur; car lui, désireux de venger la mort de Sulpicio et de ses frères, tués par Lisvart, Périon et Olorius, a été frappé le premier par la première flèche de l'invincible reine qui m'écoute.

— Je suis sûr, dit Amadis, que vous allez trouver moyen cauteleux pour ménager les suites de votre félonie.

— Noble seigneur, continua la demoiselle, j'ai été en effet fourbe et déloyale, mais j'ai servi mon maître. Sachez donc que le roi de Crète avait mille chevaliers prêts à le seconder, et, sans le secours de je ne sais quelles amazones, les deux chevaliers eussent passé la mer et servi d'échange pour ravoir le château de la Roque et celui de Hica, dérobés au roi Mouton, son frère; puis il leur aurait tranché la tête pour vous les offrir. Maintenant que mon seigneur est mort, si vous voulez vous venger, tuez-moi aussitôt.

— Voyez-vous, reprit Amadis, comme elle sait encore babiller. Vous n'avez en vous de bon que le corps pour faire des cendres, et, avant que j'aie bu ni mangé, vous et messieurs les nains, vous allez être consciencieusement rôtis et brûlés.

Et il en fut ainsi, à la grande liesse du peuple et au déplaisir d'Abra, qui voulait s'embarquer promptement; mais la reine du Caucase l'en détourna, voulant qu'elle assistât au dénoûment de la merveille du château, amenée à la cour par Lucida.

## CHAPITRE III

Comment Lisvart et Amadis de Grèce tentèrent, après tant d'autres, l'aventure du château des Secrets, et comment Amadis seul eut l'honneur de la mener à bonne fin.

Nous avons laissé précédemment le père et le fils prêts à éprouver l'aventure du château où avaient échoué Lucencio, Olorius d'Espagne, Florelus d'Austrie, Périon de Gaule, Gradamarte et plusieurs autres.

Lisvart et Amadis, voulant essayer de faire mieux que ces chevaliers, se mirent en l'équipage qui leur était nécessaire.

Lisvart désirait commencer le premier; il s'ap-

procha pour sonner la trompe. Mais cela lui fut impossible, à cause de l'épée qu'il portait au côté, laquelle ne pouvait souffrir enchantement en quelque sorte que ce fût. En conséquence, il en demanda une autre à l'un de ses écuyers, qui la lui apporta immédiatement.

Lors, reprenant la trompe, Lisvart la fit retentir si doucement, que c'en était merveilleux. Et quant et quant, trompettes et clairons se mirent à sonner et à fanfarer, et la porte du château s'ouvrit pour livrer passage à un chevalier de si fière contenance, que chacun prenait grand plaisir à le regarder.

Toutefois, Lisvart lui donna tant d'affaires durant quelques heures, que l'on supposa que l'honneur de l'aventure allait lui revenir, ce qui ne fut pas, car le chevalier, reculant toujours petit à petit, finit par arriver à la porte de son château, et là, poussa la porte au nez de Lisvart en lui criant :

— Tu as perdu l'aventure ! tu es marié !

Lisvart, marri et dépité au possible, reprit la trompe et la fit retentir plusieurs fois pour rappeler le chevalier. Ce fut en vain.

Lors, il quitta le jeu et s'alla désarmer.

Vint le tour d'Amadis de Grèce. Il sonna ; le chevalier enchanté se présenta, et leur combat commença. Il fut si âpre et si rude, qu'après un chamaillis beaucoup plus long que le précédent, le chevalier du château tomba tout de son long, évanoui, et depuis, personne ne le revit.

Le château qu'il gardait était maintenant ouvert, laissant entrevoir une partie des richesses qu'il contenait, au son d'instruments de musique plus mélodieux les uns que les autres.

Une voix fit aussitôt entendre cette parole :

— Bienvenu soit l'heureux chevalier qui a mérité de donner fin à l'aventure des Secrets !

C'est pourquoi Amadis monta les degrés.

## CHAPITRE V

Comment Amadis de Grèce entra dans le château des Secrets, et des choses merveilleuses qu'il y remarqua.

Quand Amadis de Grèce fut dans le château, il avisa la porte d'une chambre close, au-dessus de laquelle était cette inscription :

« Ci-gisent les deux vrais amants. Dans leur cendre sont représentées leurs effigies, qui peuvent servir à éprouver la loyauté des dames et des chevaliers. »

Amadis de Grèce, pris d'un scrupule, voulut retourner en arrière. Toutefois, il passa outre et ouvrit la porte, qui se referma sur lui aussitôt qu'il fut entré.

Il se trouvait en un lieu riche et spacieux, plus spacieux et plus riche qu'on ne le pouvait soupçonner du dehors. Tout était doré, azuré, et peint de diverses et incroyables peintures.

Là, par exemple, étaient représentés ceux qui, jusque-là, à des titres divers, avaient le mieux aimé, hommes et femmes : Pénélope, Pyrame, Thisbé, Apollidon, Grimanèse, Médée, Florisande, Zerbine, Raberhy, Campingo, Porcia, Zaïr, Abra et beaucoup d'autres, parmi lesquels le chevalier reconnut son bisaïeul le roi Amadis de Gaule, son aïeul Esplandian, son père Lisvart de Grèce, ainsi que leurs femmes. Tous et toutes chantaient et jouaient d'instruments harmonieux, tels que harpes, luths et violes.

Au milieu était un théâtre élevé de quatre degrés, sur lequel le Dieu d'Amour se tenait assis en une chaise couverte d'un drap d'or frisé, ayant à ses pieds le roi Félidès et la reine Aliastre. Cet aimable et cruel dieu, les bras élevés, montrait deux couronnes magnifiques qu'il avançait comme s'il eût voulu les mettre sur les têtes.

Tant plus Amadis de Grèce les contemplait, et tant plus il y trouvait de quoi s'émerveiller ; car, en s'approchant davantage du roi et de la reine, il remarqua qu'ils avaient l'un et l'autre le côté gauche transparent comme le cristal, si bien qu'on pouvait voir leur cœur battre au travers.

Amadis fut plus étonné encore quand il vit l'effigie d'Aliastre se changer en celle de la princesse de Sicile, à ce point qu'il crut que c'était elle qui était ainsi devant ses yeux. Pour mieux s'en assurer, il se pencha sur son côté ouvert et se vit lui-même représenté au naturel dans le cœur de Lucelle comme dans un miroir. Puis, en se penchant plus près encore pour mieux voir, il reconnut que cette effigie n'était ni celle d'Aliastre, ni celle de la princesse de Sicile, mais bien plutôt celle de la belle Niquée.

Lors, aiguillonné par un autre brandon d'amour, il sentit une telle chaleur en ses entrailles, qu'oubliant aussitôt Lucelle et tout ce qu'il lui devait de servitude et d'amitié, il s'avança pour baiser tendrement cette adorable effigie.

Amadis se trouva déçu : l'image cessa de ressembler à Niquée comme elle avait cessé de ressembler à Lucelle, et elle reprit ses premiers traits, c'est-à-dire ceux de la reine Aliastre.

— Hélas ! soupira-t-il. Hélas ! madame ! vous montrez bien clairement que je ne mérite pas d'approcher de vous, puisque vous vous êtes si soudainement évanouie de moi !...

Et, tout confus et désespéré, il reprit le chemin par lequel il était venu et sortit du château si triste, si triste, qu'il eût voulu être mort ; ce dont plusieurs, ébahis, lui demandèrent la cause. Mais Amadis ne répondit rien autre chose, sinon qu'ils tentassent l'aventure et qu'ils seraient témoins de plus de merveilles encore que lui.

—

## CHAPITRE V

Comment, après Amadis de Grèce, la reine du Caucase tenta l'aventure du château des Secrets, et de la résolution qu'elle prit en sortant.

Cette tristesse du chevalier de l'Ardente Epée avait aiguillonné la curiosité des autres personnes qui étaient là.

La reine du Caucase, entre autres, brûlait de l'envie de savoir ce qui pouvait avoir ainsi convulsé le visage de son bel ami, et, pour le savoir, elle profita du seul moyen qui fût à sa disposition, c'est-à-dire qu'elle entra résolûment dans le palais enchanté.

Comme Amadis de Grèce, elle avisa le théâtre sur lequel trônait le Dieu d'Amour, et, comme lui, s'approcha du groupe formé par le roi Félidès et par la reine Aliastre.

A mesure qu'elle s'avançait, le roi Félidès changeait de visage. Lorsqu'elle fut tout-à-fait auprès de lui, elle poussa un cri d'étonnement.

Elle était devant le vaillant chevalier de l'Ardente Epée!

— O mon bel ami! murmura-t-elle. Est-ce une illusion de mes yeux et de mon cœur si pleins de vous? ou est-ce bien vous réellement que je vois?

L'effigie qui représentait Amadis de Grèce ne répondit pas, mais elle n'en continua pas moins à représenter le vaillant fils de la princesse Onolorie.

Zahara, ébahie et joyeuse sans rien comprendre à cette merveilleuse apparition, se pencha sur le côté gauche de la reine Aliastre, toujours transparent comme du cristal.

Cette fois encore, elle poussa un cri d'étonnement, mais il n'eut pas le même accent de plaisir que le premier. Zahara venait d'apercevoir, comme dans un miroir, les images de la princesse de Sicile et de la princesse de Thèbes, Lucelle soucieuse et Niquée joyeuse.

— Que signifie cette double image? murmura-t-elle. Et pourquoi celle-ci se réjouit-elle quand l'autre a la mine si piteuse?

Zahara connaissait la princesse de Sicile. Quant à la princesse de Thèbes, elle ne l'avait jamais aperçue, et elle lui parut être une personne plus divine que terrestre.

— Je commence à comprendre, murmura-t-elle avec une sorte de mélancolie, en regardant alternativement les deux belles effigies. Ce sont ces deux belles personnes qui se disputent le cœur de ce beau chevalier, que moi aussi j'aimais, que moi aussi j'aime encore!... Qui préfère-t-il, lui?... Ce n'est pas la princesse de Sicile, elle est trop affligée! C'est l'autre, qui a l'air si joyeux, et qui ne peut avoir cet air-là qu'à cause de l'amour qu'elle sait qu'Amadis de Grèce éprouve pour elle!... Mais alors, s'il l'aime, il ne pourra jamais m'aimer, moi?... Pourquoi me suis-je ainsi enamourée de lui?... Pourquoi, hélas! est-il si parfait!... Allons! il me faut renoncer à ce doux rêve, le plus doux que j'aie jamais fait!...

La belle reine du Caucase soupira à plusieurs reprises. Puis elle voulut de nouveau regarder l'effigie d'Amadis de Grèce, l'objet de ses pensées et le sujet de ses regrets.

Amadis avait disparu, et les traits du roi Félidès avaient repris la place des siens.

Zahara, étonnée, regarda de même dans le cœur de la reine Aliastre. Lucelle et Niquée s'en étaient envolées comme deux colombes lasses de percher sur la même branche.

Lors, toute songeuse, Zahara sortit de ce palais enchanté. Elle savait désormais tout ce qu'elle voulait savoir!

## CHAPITRE VI

Comment le roi Amadis de Gaule et Oriane, d'une part, et, de l'autre, l'empereur Esplandian et l'impératrice sa femme, tentèrent à leur tour l'épreuve du château enchanté.

Après Amadis de Grèce, ce fut le tour de son bisaïeul, le chevalereux roi Amadis de Gaule et de Bretagne.

Ce bon roi, qui se savait le cœur net de la moindre peccadille, et qui en pensait autant du cœur de la bonne reine Oriane, entra avec elle dans le château d'un pas tout guilleret.

Tous deux montèrent sur le théâtre. Oriane se pencha sur le cœur diaphane du roi Félidès et y vit la physionomie douce et sereine du roi Amadis, son digne compagnon. Amadis, de son côté, se pencha sur le cœur diaphane de la reine Aliastre, et aperçut la tendre et bienveillante figure de la reine Oriane, sa digne compagne.

Tous deux alors, attendris, remués par les pensées affectueuses qui leur débordaient de l'âme aux lèvres, se tendirent spontanément la main.

— Ah! madame, murmura tendrement le vieux roi, je songe en ce moment aux belles aventures de ma jeunesse, et je me rappelle que vous y avez toujours été mêlée! Je revois, comme si c'était aujourd'hui, la première heure où j'ai eu le bonheur de vous admirer... Souvenez-vous, madame! c'était à la cour du bon Languines, roi d'Ecosse, où vous avait laissée le roi Lisvart, votre honoré

père... Vous étiez alors surnommée l'Unique, à cause de votre merveilleuse beauté, et moi, j'avais nom le chevalier de la Mer, parce que j'avais été trouvé sur les flots, comme Moïse...

— Ah ! interrompit Oriane, je ne savais pas encore qui vous étiez ; mais je devinais bien que vous deviez être d'une illustre lignée... Aussi étais-je heureuse de vous avoir armé chevalier, parce que je pressentais la gloire qui allait vous échoir par la suite !... Je me souviens du premier combat dont je fus témoin... Vous aviez vaincu déjà Abies et vous alliez combattre Dardan... Ah ! tout mon cœur sauta en vous apercevant ! J'eus peur de vous perdre avant de vous avoir possédé !...

— Oh ! reprit le bon roi Amadis, heureux de se ramentevoir ainsi ; oh ! les belles heures de félicité que je vous dois, madame ! Je ne sais plus si j'ai souffert, éloigné de vous... Alors que j'habitais la Roche-Pauvre et qu'on me nommait le Beau Ténébreux... Mais je me souviens toujours de l'ineffable bonheur que je goûtai dans vos bras, à l'abbaye de Mirefleur, après le départ de la demoiselle de Danemark et de la princesse Mabile...

— Ah ! je m'en souviens aussi, murmura tendrement la bonne reine Oriane... je me souviens que, Mabile partie, vous me prîtes les mains dans les vôtres comme aujourd'hui, que nos lèvres s'avancèrent comme elles s'avancent maintenant, et que, à mesure que vous deveniez plus tendre, plus pressant, plus éloquent, je me sentais m'évanouir comme dans une céleste extase, ainsi que je fais en ce moment, où je n'ai plus cependant que le souvenir de cette divine félicité...

Oriane se pâmait, en effet, dans les bras de son vieux mari. Un baiser de lui la fit revenir à elle.

Lors, tous deux reprirent, en souriant, le chemin par lequel ils étaient venus, et que prirent, à leur tour, leur fils Esplandian et l'impératrice sa femme.

Ces deux derniers eurent, à tenter cette épreuve, le même plaisir que venaient précisément d'avoir Amadis de Gaule et Oriane. Esplandian vit dans le cœur du roi Félidès l'image souriante de sa femme ; et celle-ci aperçut dans le cœur de la reine Aliastre l'image honnête d'Esplandian.

Ils s'en revinrent donc comme s'en étaient revenus le bon roi Amadis et la bonne reine Oriane.

## CHAPITRE VII

Comment Galaor et la reine Briolanie tentèrent l'épreuve du château des Secrets, ainsi que l'avaient précédemment tentée d'autres dames et d'autres chevaliers.

Galaor, honteux d'avoir été devancé par d'autres dans cette entreprise, qui avait pour unique but de se prouver mutuellement la loyauté des sentiments amoureux, Galaor prit la reine Briolanie par la main et s'avança avec elle vers la porte du Palais Enchanté.

Ils marchaient tous deux du pas léger d'autrefois, et leurs belles années semblaient en ce moment refleurir dans leurs cœurs émus.

Ils regardèrent d'abord avec curiosité les richesses et les somptuosités de ce séjour. Les peintures qui ornaient les murs arrêtèrent un assez long temps leur attention. Puis enfin, le Dieu d'Amour, sur son estrade, les attira à lui. Ils allèrent !

La douce reine Briolanie se pencha sur le cœur diaphane de la reine Aliastre, et y distingua une foule d'images de femmes, toutes belles et jeunes, mais toutes mélancoliques au possible.

— Ce sont là vos amoureuses d'autrefois, ô mon beau Galaor ! murmura-t-elle. Le nombre en est si grand, que je ne les puis compter... Elles ont toutes l'air de vous regretter... Vous leur aviez probablement donné des raisons de le faire, ô tendre ravisseur de cœurs !...

Briolanie eût été mécontente, peut-être, si elle eût aperçu sur ces visages de délaissées une gaîté provoquante, un sourire, une joie. Mais elles avaient toutes si piteuse mine, que cela la rendit toute aise !

Galaor, de son côté, en s'approchant de la reine Aliastre, qui avait pris aussitôt les traits de sa mie Briolanie, s'était aperçu dans le cœur de celle-ci, en compagnie d'un autre, lequel était son frère Amadis de Gaule. Seulement, autant il y était représenté souriant et gai, autant Amadis y était représenté marmiteux et mélancolique.

— Ah ! murmura-t-il, ma douce et belle Briolanie, vous m'avez été infidèle ! un autre a été préféré à moi !... Vous n'avez plus le droit de m'accuser de légèreté et d'inconstance !... Nous sommes à deux de jeu !...

La reine Briolanie ne put s'empêcher de rire d'entendre Galaor parler ainsi.

— Il ne vous sied pas, mon doux ami, lui dit-elle, d'établir une comparaison pareille, car je n'ai jamais aimé d'autre homme que vous... Quant à votre frère Amadis, je vous ai toujours confessé la tendre amitié que j'avais conçue pour lui... et je ne pense pas que ce soit à vous de m'en faire reproche : c'est une chaste et pure amitié...

Tout en devisant ainsi, Galaor et Briolanie oubliaient le temps; ils revivaient dans le passé!

Cependant, ils se décidèrent à quitter ce lieu d'enchantement, et, au moment où ils descendaient les quatre degrés de l'estrade, le roi Félidès et la reine Aliastre reprenaient leurs effigies.

Galaor et Briolanie sortirent.

## CHAPITRE VIII

Comment l'épreuve fut tentée par don Florestan et sa femme, par l'impératrice Esclariane et son ami, par Lucencio et Axiane, par Onolorie et Lisvart, et par Gricilerie et Périon de Gaule.

Briolanie et Galaor une fois de retour parmi la compagnie qu'ils avaient quittée, ce fut à qui continuerait maintenant l'épreuve qu'ils avaient si bien réussie, à en juger par leur contentement extérieur.

Ce fut d'abord le tour de don Florestan et de sa femme.

Puis celui de l'impératrice et de son ami.

Puis celui de Lucencio, fils de Gricilerie, et de l'infante Axiane.

Puis celui de Lisvart et de la princesse Onolorie.

Aucun d'eux ne se trouva un seul défaut de loyauté. Tous se prouvèrent une fois de plus qu'ils étaient dignes de s'aimer. Tous, par conséquent, sortirent du château des Secrets, le visage rayonnant comme le cœur.

Quand ce fut au tour de la belle princesse Gricilerie et du vaillant chevalier Périon, il n'y eut pas tout d'abord la même joie, parce que la princesse de Trébisonde, en consultant le cœur du roi Félidès, lequel avait le visage de son mari, s'aperçut qu'il y avait une autre dame qu'elle.

Vous devinez qu'il s'agissait de la belle duchesse d'Autriche, celle-là même qui avait un goût si particulier pour les parties d'échecs et surtout pour les annexes de ces parties-là.

Gricilerie allait reprocher à Périon les bons traitements qu'il avait reçus de cette bonne princesse, lorsqu'elle remarqua qu'elle avait les yeux rouges à force d'avoir pleuré, et qu'elle semblait plongée dans une tristesse mortelle. Cela la réconforta, et elle ne voulut pas être cruelle pour ce passé dont il ne restait que de pitoyables traces dans le cœur de son mari.

Lors donc, elle et lui, se tenant par la main comme aux belles heures de leurs amoureux rendez-vous dans le verger du jardin de l'empereur de Trébisonde, regagnèrent la compagnie, heureux d'avoir tenté cette épreuve.

## CHAPITRE IX

Comment Gradasilée, d'abord, puis la princesse de Sicile, tentèrent l'épreuve du château magique, et des impressions différentes qu'elles en ressentirent.

Onolorie et Lisvart, puis Gricilerie et Périon, n'avaient pas craint d'entrer dans le château des Secrets. La belle et bonne Gradasilée voulut y entrer à son tour.

Elle avait la conscience en repos : elle marcha d'un pas ferme vers le théâtre élevé au milieu de ce lieu magique, et se pencha sans effroi sur l'image du roi Félidès, qui ressemblait à Lisvart de Grèce, et dans le cœur duquel il n'y avait qu'une figure, celle de la princesse Onolorie.

Elle en fit autant pour la reine Aliastre, qui avait pris à son approche les traits d'Onolorie, et dans le cœur de laquelle elle n'aperçut qu'un visage, celui de Lisvart.

— Ils s'aiment l'un l'autre d'une égale façon, murmura-t-elle. C'est bien !...

Puis, toute réjouie par cette bonne pensée, elle se retira pour permettre à la princesse de Sicile d'entrer.

Lucelle était seule. Elle s'avança timidement, se pencha sur le roi Félidès et reconnut en lui les traits de son cher Amadis de Grèce, ce qui la réconforta d'abord au possible. Mais lorsqu'elle regarda dans son cœur diaphane et qu'elle y avisa l'effigie de Niquée, princesse de Thèbes, son jeune front se couvrit de nuages et ses yeux s'emplirent de larmes involontaires.

— Quelle peut être cette beauté si parfaite? murmura-t-elle avec amertume. Cette princesse est aimée de vous, chevalier de l'Ardente Epée, puique, au lieu de mon image, c'est la sienne que je trouve en votre cœur !... Pourquoi m'aviez-vous donc juré un éternel amour?... Et quelle est donc votre éternité, à vous autres hommes ? Un jour, une heure, un moment !... Ah ! sans doute, vous étiez sincère lorsque vous me pressiez dans vos bras contre votre poitrine, la nuit où nous nous trouvions sur la mer en furie, dans cette frêle barque, qui menaçait à chaque instant de s'englou-

tir... Sans doute vous étiez sincère... Sans doute vous m'aimiez... Oh ! alors, pourquoi la barque ne s'est-elle pas entr'ouverte? Pourquoi la mer ne nous a-t-elle pas engloutis l'un et l'autre, emparadisés comme nous l'étions !... Les flots nous auraient servi de couche nuptiale, et j'aurais éprouvé, pour ma part, une âpre et poignante volupté à mourir ainsi, cœur contre cœur et lèvres contre lèvres !... Dieu ne l'a pas voulu : que sa volonté soit faite ! Je me résignerai désormais... Et puisque le chevalier de l'Ardente Epée ne veut pas de moi pour amante, je demanderai à Christ de me recevoir comme épouse !...

Cela dit, et avec la plus poignante amertume, la pauvre Lucelle essuya ses yeux humides de larmes âcres, et sortit de ce château maudit qui lui avait révélé une si cruelle vérité.

En la revoyant ainsi mélancolique, Amadis de Grèce devina tout ce qui avait dû se passer, et il s'en attrista lui-même davantage. De même que Lucelle avait maudit le château des Secrets, il le maudit ainsi que la demoiselle qui l'y avait amené.

Il était tard, la reine du Caucase paraissait désireuse de se retirer sous sa tente : on jugea l'épreuve terminée pour ce jour-là.

Abra, alors, la voulut tenter, mais avec compagnie, ayant peur toute seule.

— Cela vous est facile, lui dit Zahara ; mettez un crêpe noir à votre visage afin de n'être pas reconnue, et faites-vous accompagner par un de vos chevaliers.

Abra allait suivre ce conseil, mais, ayant réfléchi, elle remit l'entreprise au lendemain.

Au même instant, une inscription se grava, sans qu'on sût comment, sur la porte du château enchanté, entre la harpe et la trompe.

Voici ce qu'elle disait :

« Tous ceux qui voudront désormais tenter cette aventure devront, le chevalier sonner de la trompe, la dame ou la demoiselle jouer de la harpe. Et que personne ne soit assez hardi pour remuer ce château du lieu où il est, avant que la plus belle et la mieux accomplie le fasse enlever dans la Tour de l'Univers, car, jusque-là, il doit demeurer ici. »

— Voilà, dit l'empereur, un très bon avertissement. Allons souper, et demain comme demain, nous verrons ce qu'il en adviendra.

On soupa, et, vers la fin de la soirée, chacun se retira pour aller dormir.

Mais jamais, ni Amadis de Grèce ni Lucelle ne purent fermer l'œil, à cause des raisons d'insomnie qu'ils avaient l'un et l'autre.

## CHAPITRE X

Comment l'impératrice Abra éprouva l'aventure du château.

Le lendemain, après le repas des princes et seigneurs, des dames et demoiselles, l'impératrice Abra, escortée d'un seul écuyer, parut dans les atours d'une dame de haute race.

Elle marcha droit au château et prit la harpe, dont elle tira des sons harmonieux ; bientôt la porte s'ouvrit pour lui donner passage et se referma sur elle.

Ses yeux parcoururent les peintures murales des amants, et elle arriva tout auprès de Zaïr exprimant sur un luth ses souffrances d'amour. Elle s'adressa à cette image et l'assura de son dessein de venger la mort funeste dont il avait été frappé.

Le prince Zaïr resta muet et continua de moduler de tristes accords.

Abra passa outre et gravit les appartements où se trouvaient les effigies du roi Félidès, de la reine Aliastre, et même celle du jeune Cupido, sur qui elle se vengea du silence de Zaïr.

— Ah ! ah ! sire Cupido, lui dit-elle, ceux qui n'ont éprouvé votre pouvoir n'en connaissent pas l'étendue ! Que ne prenez-vous un nom plus conforme à vos œuvres ? Ou bien, que ne restez-vous simplement dans vos attributions ? Pour moi, vous êtes le dieu d'inimitié et d'ingratitude, et les autres divinités ont grand tort de laisser dans vos mains une semblable puissance. Mon frère n'est-il pas votre victime ? Mais pourquoi parler raison à qui n'en a point ? Ah ! si les yeux vous furent bandés, ce fut afin de rejeter vos crimes sur une cécité préméditée.

Après cette harangue, elle aperçut Lisvart de Grèce, auquel elle adressa des plaintes amères sur son amour et sa vengeance ; elle s'abandonna jusqu'à lui dire ces paroles enflammées :

— Malgré vos dédains, Sire, et quoique votre oreille soit restée sourde à mes doléances, vous ne serez pas si cruel que de me refuser ici un baiser ?

Et aussitôt elle se baissa pour joindre sa bouche à celle de Lisvart ; mais le roi était devenu statue de marbre. Elle fit un pas en arrière toute honteuse de ce prodige, et le roi redevint vivant. Désappointée de cette moquerie, elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Vraiment, Lisvart, vous m'en voulez bien, ou n'êtes-vous que l'instrument de ce dieu cruel, désireux de se venger de mes propos ; mais je ne me rebuterai pas.

Et regardant au cœur de l'effigie, qui était diaphane, elle y aperçut Onolorie.

Ce qui la transporta de fureur et d'invectives contre ces traîtres qui se liguaient au dieu Cupidon pour la torturer vilainement.

Elle regarda Aliastre, qui se transforma comme le roi, et, désolée, elle quitta le château précipitamment; l'harmonie et les chants se turent avec elle.

Sans séjourner dans la ville, elle reprit le chemin de ses tentes; mais elle ne put le faire si habilement qu'on ne sût, par quelques indiscrets, qui elle était.

D'autres encore, après cette fuite, éprouvèrent l'aventure, et l'on continua les divertissements.

Au milieu d'un de ces bals, Amadis aborda Lucelle la dédaigneuse, dans un endroit écarté, et lui dit gracieusement :

— Madame, je ne sais en quoi je vous ai déplu ou offensée, car je vous aime follement; foi de chevalier, ne me faites si mauvais visage, car vous verriez célébrer mes funérailles en même temps que les noces de mon père et la reconnaissance de son fils.

— Seigneur Amadis, répondit-elle, il est inutile de faire ici grand étalage pour une petite passion; contentez-vous de votre déloyauté, sans espérer que je demeure trompée plus longtemps.

Amadis comprit, mais feignit de penser à un motif différent.

— Madame, répondit-il, que voulez-vous dire? Certes, mon cœur ne montre que ce qu'il renferme réellement, et je le trouve trop étroit même pour loger la moindre des perfections dont vous avez tout un écrin.

— Amadis, reprit-elle, vous avez faussé la loi du Seigneur; vous vous êtes méconnu et m'avez méconnue en donnant votre amour à un autre demoiselle.

— Par ma foi, madame, fit Amadis, je ne vous accorderai pas cela; et si je vous ai trompée, je l'ignore et ne sais avec qui; j'en jure par tous les dieux! Vous avez tort, et loyauté ne fut jamais plus entière et certaine que celle que je vous porte. Vénus seule a partagé nos baisers et nos propos; elle seule peut vous être comparée, bien que, déesse, elle ait sur vous, créature humaine, l'auréole céleste.

Amadis amena finement cette Vénus sur le tapis de la conversation, car Lucelle y fut prise et donna créance aux paroles de son amant. Était-ce naïve bonté ou quelque chose de moins qu'on appelle sottise? Les dames jugeront.

Abra étant embarquée avec la reine du Caucase pour retourner en Babylone, la princesse Lucida vint supplier Amadis de Grèce de tenir sa promesse.

— En bonne foi, madame, répondit-il, je suis prêt quand il vous plaira.

La compagnie voulait le retenir, mais comprit qu'il ne pouvait s'excuser, et, à cinq jours de là, il partit sans emmener Gradamarte ni ses deux écuyers, Ynéril et Ordan.

—

## CHAPITRE XI

Comment le sage Alquif et Urgande-la-Déconnue furent enlevés par Zirfée l'Enchanteresse, qui les conduisit voir la gloire de Niquée.

Un jour, comme le sage Alquif et la bonne Urgande se promenaient sur le rivage de la mer, à quelque distance de la cité de Trébisonde, en compagnie de la demoiselle Alquife, ils virent descendre des nues et s'arrêter devant eux un char étincelant, traîné par deux énormes griffons.

C'était la monture ordinaire de Zirfée l'Enchanteresse.

Et, en effet, la reine d'Argènes ne tarda pas à descendre de ce char et à s'avancer vers Urgande-la-Déconnue et vers le sage Alquif, qu'elle salua en ces termes :

— Puissants magiciens, je viens à vous en amie après avoir été contre vous comme ennemie... Je veux être désormais de votre ligue, parce que vous êtes les auxiliaires des princes chrétiens, lesquels ont promis à Axiane, ma fille, de la secourir pour la conquête de Babylone. Par ainsi, n'ayez plus de défiance et venez avec moi!

Le sage Alquif et la bonne Urgande entrèrent dans le char, à côté de Zirfée.

— Il s'agirait, cependant, fit observer Urgande, d'avertir les princes de notre départ...

— C'est juste, répondit Zirfée. Eh bien! que ne chargeons-nous Alquife de ce soin?

La demoiselle Alquife allait s'éloigner. Elle fut rappelée, et on la chargea du soin de prévenir les princes chrétiens du départ de son père et de son amie Urgande en compagnie de Zirfée l'Enchanteresse.

Cette recommandation faite, les griffons enlevèrent le char étincelant, qui se perdit bientôt dans les airs.

Au bout de quelque temps, il s'arrêta devant le lieu où était la gloire de Niquée, et chacun des trois voyageurs descendit.

Ils ne furent pas plus tôt entrés dans ce palais étincelant de lumières et retentissant d'harmonies, que le sage Alquif et la non moins sage Urgande, aiguillonnés, entraînés malgré eux dans le tourbillon des danseurs et des danseuses, se mirent à

faire comme eux et à former des guirlandes vivantes.

Ce qui fit beaucoup rire Zirfée.

— Oh! oh! leur dit-elle, que faites-vous donc là? C'est bon pour des jeunes gens comme ceux qui sont là, mais non pour des vieillards tels que vous êtes!

— Je ne sais pas cela, répondit Urgande, mais croyez, madame, que je ne fus jamais plus à mon aise et que je voudrais bien parachever ma vie en ce plaisir, tant je redoute d'avoir pis. Au moins je ne serais pas seule et sans joyeuse compagnie... car je vois là bon nombre de dames et de chevaliers qui n'ont guère en leurs têtes plus de souci que je n'en avais naguère.

— Ce sont, dit Zirfée, ceux qui, par leur loyauté et prouesse, ont mérité de voir la gloire de Niquée.

— Véritablement, madame, reprit Urgande, je confesse que Niquée est la plus belle que l'on saurait désirer, et que celui qui l'aura pour femme se devra tenir pour le plus fortuné entre les plus heureux de son temps.

— Vous parlez bien, dit Zirfée; mais ce ne peut être si tôt... Plusieurs jours passeront avant qu'il en vienne à ce point, car il n'est pas raisonnable que l'on ait en cette vie mortelle gloire et repos ensemble; ceux-là seuls l'ont qui, par grand travail et avec le temps, méritent de l'acquérir. Or, voyez maintenant le miroir que tiennent ces demoiselles devant Niquée, et vous remarquerez qu'elle est en telle perfection de plaisir comme vous étiez vous-même naguère, au temps de la primevère!...

Alquif et Urgande regardèrent dans la glace et y avisèrent dedans Amadis de Grèce, aussi au naturel que s'il y était vivant.

— Voilà ce que c'est que de trop aimer! reprit Zirfée. Elle n'a de bien et de contentement qu'à le contempler. Pour vous le mieux prouver, examinez bien la contenance qu'elle va faire à cette heure où je m'en vais me mettre entre eux deux!

Zirfée fit comme elle venait de dire. Mais aussitôt que Niquée eut perdu la présence de son ami, elle commença si fort à pleurer et à se plaindre, qu'il semblait qu'elle endurât un mal insupportable.

— Hélas! murmura-t-elle, c'est peu de la gloire que j'ai eue jusqu'à cette heure, puisque, séparé présentement de ce que mes yeux dévoraient sans cesse et de ce que ce miroir ne se lassait jamais de me représenter, je souffre pire mal que la propre mort!...

Toutefois, son martyre ne fut pas de longue durée, car la reine d'Argènes se retira d'entre elle et lui. Niquée eut la jouissance du miroir comme auparavant, et elle reprit son bon visage et sa gloire accoutumée.

— Par mon Dieu! dit Urgande-la-Déconnue, je n'eusse jamais pensé qu'Amour se pût ainsi jouer des personnes raisonnables!...

Cela dit, tous trois descendirent les degrés et regagnèrent leur char et leurs griffons.

— J'ai voulu, dit Zirfée, vous récompenser en partie du travail que vous avez eu à me suivre. J'espère et je veux, avant que nous ne nous séparions, parachever une entreprise telle que la postérité en parlera tant que le monde sera monde! Par quoi, rentrons dans notre char et suivons notre dessein!...

Ils n'étaient pas plus tôt assis, que les griffons fondirent l'air de leur vol rapide et les portèrent en la cité de Niquée, où était le soudan, qui les reçut de très bon cœur, espérant que, par le savoir de sa sœur, l'enchantement de Niquée et d'Anastarax prendrait fin.

— Ce n'est pas de moi, mon frère, répondit la reine d'Argènes, ce n'est pas de moi que vous pouvez obtenir cela; il faut s'adresser au Temps pour l'accomplissement des choses préordonnées de Dieu... Par ainsi, quand l'heure en sera venue, vous aurez vos enfants à votre plaisir, mais à cette heure-là seulement et non à nulle autre...

Cela n'empêcha pas Zirfée de séjourner à la cour du soudan quinze jours entiers, durant lesquels Alquif, Urgande et elle firent plusieurs révolutions et figures cabalistiques pour mettre fin à ce qu'ils avaient délibéré.

## CHAPITRE XII

Comment Zirfée, Alquif et Urgande construisirent l'émerveillable Tour de l'Univers.

Pendant le temps qu'ils avaient passé à la cour du soudan de Niquée, les trois magiciens avaient bien étudié leur cabale, leur nécromancie et leur astrologie supernaturelle.

Une nuit, entre autres, ils sortirent de la ville et vinrent en une vieille ruine de bâtiment, sur la grève de la mer.

La reine d'Argènes l'environna d'un cercle qu'elle traça avec une branche de houx, parfuma les environs de myrrhe et d'encens, et tous trois, un cierge allumé en main et formant triangle, commencèrent à lire et à répéter certaines paroles, appelant et conjurant les esprits selon leur puissance et leurs degrés.

Au bout d'un peu de temps, on entendit de toutes parts de grosses rumeurs de tonnerre, entremêlées de vapeurs, de brandons ardents, de nuages ténébreux et d'éclairs si prompts et si pénétrants, que le peuple de la ville put croire au détraquement de la machine du monde.

Puis se présentèrent les esprits appelés par Zirfée, qui leur commanda d'édifier une tour non moindre que celle de Nembroth; et, tout aussitôt, les esprits obéissants se mirent à l'œuvre.

Sept étages se trouvèrent ainsi élevés l'un sur l'autre en un clin d'œil.

Au premier étage était le triomphe de la lune, suivie par maints grands personnages, dieux, demi-dieux, nymphes, et autres hommes et femmes ayant

l'arc au poing et la trousse au côté, avec tout l'équipage ordinaire de vénerie.

Au second était Mercure, en son char triomphant, accompagné d'alchimistes, de philosophes, de poëtes et d'orateurs.

Au troisième était Vénus, la belle et cruelle déesse, à qui une infinité de gens de toutes sortes offraient leurs encens et leurs vœux, les uns joyeux, les autres tristes et mal contents, selon la faveur ou la défaveur qu'ils avaient reçue de leur travail.

Au quatrième était le soleil, porté par ses quatre chevaux, conduits par Phaëton. Aurora était un peu en avant avec ceux qui avaient le plus aimé la vertu et la magnanimité.

Au cinquième était Mars le Furieux, entouré des armes de capitaines romains, français, africains, grecs et de diverses autres nations.

Au sixième était le grand dieu Jupiter tenant sa foudre, et, tout à l'entour de lui, ceux qui, sujets à son influence, s'étaient entièrement gouvernés par lui.

Et, finalement, au septième étage, était le vieux Saturne, portant sa faux. Mais ce bon hommeau, vieux et quasi du tout impotent, par suite de la longueur des ans passés, n'avait, quant et lui que mineurs, qu'usuriers, que fouilleurs de taupes qui, pour jouir du fruit et de la richesse de la terre, l'avaient cavée jusqu'au centre, les uns avec profit, les autres avec leur ruine.

Tant il y a qu'en ces sept étages, jamais Apelles, Tymagoras, Polignotus, Protogènes, ni Zeuxis, peintres très excellents et dont la mémoire est gravée en immortalité, ne représentèrent si bien le vif et le naturel de la personne comme cela y était représenté.

Il y avait plus encore. En montant plus haut, on constatait que la rotondité du monde y était environnée d'air et de nuages, dessous lesquels on pouvait distinguer les mers, les îles, les détroits, les golfes, les bêtes, les oiseaux, les plantes, les arbres, les herbes, toutes les régions et limites, pour longues et lointaines qu'elles fussent. Et, assise sur tout cela comme sur un trône, la Mort, armée de son sinistre dard empenné des pennes d'un vieux corbeau, et autour duquel étaient gravées ces paroles :

« Que nul n'ait donc l'orgueil de posséder grand bien,
« Car, finalement, tout, eux et le leur, est mien. »

Malgré que cet enchantement fût admirable, Zirfée n'était pas encore satisfaite, parce que les corps célestes représentés en ce Microcosme ne se mouvaient pas comme ceux du grand monde. Aussi renforça-t-elle ses conjurations, commençant au ciel de la lune et finissant au dernier.

Ce que voyant Alquif, qui avait en soi plus d'intelligence de la spiritualité, d'autant qu'il était chrétien et serviteur de Dieu, fit son oraison d'une autre façon que celle de Zirfée. Il appela les hauts noms du Seigneur, la Chose des Choses, l'Auteur et le Fabricateur d'icelles, seul Omnipotent et Omnisavant, Premier et Dernier, le Dieu en trois Personnes. Alors Jésus-Christ apparut au dixième ciel, avec sa cour céleste et triomphante, d'Anges, d'Archanges, de Chérubins, de Séraphins, de Dominations, de Saints et de Saintes. Alors, les lieux où étaient assises les planètes dont nous avons parlé commencèrent à prendre leur cours et à tourner autour du Zodiaque, ni plus ni moins que s'ils eussent été gouvernés sous le vrai pôle Arctique et sous le vrai pôle Antarctique.

Zirfée n'eût jamais cru à ce miracle. Mais elle le vit, et elle fut bien forcée de se prosterner devant le Fils de Dieu et de l'adorer, la face contre terre.

— Ami, dit-elle, demeureront ces Merveilles jusqu'au jour où viendront ensemble les deux personnages les plus extrêmes en valeur et en beauté, lesquels pourront y voir à leur aise tout ce que le monde contient, soit extérieurement, soit intérieurement. Toutefois, maints autres pourront jouir de l'excellence des sept premiers cieux, sans qu'il leur soit permis de passer outre.

Puis elle commanda d'apporter et d'arranger chaises et siéges dans le ciel de Saturne.

— Ils serviront, dit-elle, pour reposer ceux que je délibère d'y laisser avant que nul de nous ne meure, et qui n'en seront tirés que par une aventure aussi étrange que celle de ce lieu, qu'on appellera désormais la Tour de l'Univers.

Puis elle fit planter un perron vis-à-vis de la porte, où étaient gravés certains éléments et caractères contenant ces mots :

« Céans est caché le secret de l'universel Monde, qui ne sera découvert à aucun avant l'arrivée des deux créatures qui, par leur mérite, seront dignes de l'entière jouissance et domination de la Terre et de la possession de ces manoirs admirables. »

Comme Zirfée achevait de loin ces paroles, l'aube du jour commençait à poindre, et les esprits qui, toute la nuit, avaient travaillé, commencèrent à s'évanouir.

Lors, la reine d'Argènes alla chercher le soudan son frère, l'amena par la main jusque devant cette merveilleuse tour et lui dit :

— Voici la clef de ce lieu, dont vous serez ainsi le gardien.

Puis elle ferma la porte, et pendant que le soudan s'en retournait en son palais, elle remontait dans son char, en compagnie du sage Alquif et de la bonne Urgande.

## CHAPITRE XIII

Comment le roi Amadis et sa flotte furent jetés à la côte de Niquée, près du lieu où était enchantée la fille du soudan, et où ils descendirent pour éprouver l'aventure.

Le roi Amadis et sa flotte devaient être rendus à Constantinople en deux ou trois jours. Mais, en faisant route, ils découvrirent une île qu'Amadis voulut reconnaître avant d'y faire débarquer ses gens et les dames ; à cet effet, il s'y rendit dans une barque, accompagné du roi Galaor.

Tous deux étaient armés en guerre, et leurs destriers harnachés en grand gala ; leur course première les conduisit à une charmante fontaine, d'une eau si limpide, qu'ils retournèrent pour quérir les dames.

Mais la mer, agitée par de sourdes tempêtes, s'était mise en fureur et avait brisé mâts, cordages, timons et artimons, séparant les vaisseaux au milieu de vents si opposés, d'éclairs et de tonnerres si mugissants, que le naufrage de toute la flotte leur parut imminent.

Qui eût vu la désolation des dames, leurs pleurs, eût fondu en larmes ; ce n'était à bord des vaisseaux que cris, contre-ordres, confusion et désolation.

Aucun remède n'eût sauvé ces infortunés si le Seigneur, plein de miséricorde, ne les eût regardés en pitié en les jetant, vers l'aube du jour, dans un port abrité par une forêt et proche d'un palais que les matelots reconnurent être le château de la gloire de Niquée.

Le Seigneur fut loué de ce secours, et l'on délibéra d'attendre là pour refaire les vaisseaux et savoir des nouvelles de ceux disparus.

Dans l'intervalle, on se promettait de visiter la merveille du lieu dont la renommée s'étendait dans le monde entier.

Or, ils étaient rapprochées de l'île où avaient demeuré les rois Périon et Galaor. Un navire des mieux en état fut envoyé à la découverte des autres vers cette île, où on pourrait en savoir quelques indices consolateurs.

Le port fut visité pendant deux jours, et le troisième, les deux reines Oriane et Briolanie, Lucelle, Esplandian, l'impératrice, le roi de Sardaigne, don Florestan, Garinter, roi de Dace, Olorius, prince d'Espagne, l'infante Luciane, don Florelus d'Austrie, et plusieurs autres chevaliers de la Grande-Bretagne, montèrent à cheval dans l'intention d'éprouver l'aventure de Niquée.

Ils arrivèrent au château à l'improviste ; mais son aspect leur parut si épouvantable, que les plus chauds en furent refroidis à l'instant.

Mais Oriane, qui avait autrefois passé l'arc des loyaux amants et la chambre défendue, en récompense de son loyal amour, considéra que cette épreuve pouvait s'achever par amour et loyauté, choses familières à sa personne, et dont aucune ne pouvait lui disputer la couronne.

La reine Briolanie l'encouragea et voulut l'accompagner, malgré les efforts de l'empereur Esplandian et les seigneurs pour la détourner de ce dessein.

Toutes deux, se tenant par la main, vinrent au perron et lurent l'écriteau qui y était attaché ; puis, traversant un air embrasé, quoique parfumé des odeurs les plus suaves, elles arrivèrent à la pièce où Niquée se tenait dans toute sa gloire.

Cette apparition leur causa une joie telle, qu'elles ne pensèrent pas au retour ; mais après avoir cueilli des fleurs et s'en être paré la tête, elles se mirent à danser voluptueusement.

Bientôt la princesse de Sicile les rejoignit et se mêla à leurs ébats.

L'empereur Esplandian, ne voyant revenir aucune de ces dames, dit à l'impératrice :

— Si vous m'en croyez, madame, nous aurons part au plaisir ou à la douleur qui a accueilli ceux-là...

Et lui offrant son bras, ils entrèrent dans la gloire.

A l'aspect de Niquée, elle quitta Esplandian et se prit à sauter et chanter entre Oriane et Lucelle.

Esplandian se mit à rire ; mais l'enchantement l'aurait atteint de même s'il avait gravi les degrés du théâtre, ce qu'il exécuta aussitôt ; et il se mit à pincer du luth à la gloire de sa sœur. Olorius, Florelus et Garinter le rejoignirent, puis Quadragant et Angriote.

Tous sonnèrent les instruments qui étaient là et menèrent dans ce palais la plus joyeuse vie que l'on puisse imaginer.

## CHAPITRE XIV

Comment le roi Amadis fut voir la gloire de Niquée, après avoir défait et occis le roi Mouton de Lica, qui gardait l'entrée, et de ce qui lui advint.

Galaor et Amadis eurent la joie de voir passer près de leur île un bâtiment de la flotte, séparé des autres et reprenant sa route vers Niquée, où le commandant savait arrivé le plus gros de leurs compagnons.

Ils montèrent à bord, et, arrivés à Niquée, voulurent voir la merveille.

Mais ils trouvèrent le roi Mouton, qui les savait venus et leur barrait le passage près du perron.

— Chevaliers, leur disait-il, avant d'entrer en ce lieu, il faut combattre.

— Par Dieu, répondit Amadis, vous dites cela bien fièrement; et à quelle occasion, s'il vous plaît?

— Telle est ma volonté, dit l'autre.

— Je sais, reprit Amadis, que vous êtes assez fort pour vouloir nous retarder; mais je crains qu'il ne vous en cuise.

— Monsieur, interrompit Galaor, laissez-moi vider ce différend. Le reste de l'aventure vous appartient comme à un loyal amoureux, ce que je ne fus jamais; souffrez que ce combat m'échoie.

— Je le réclame, reprit Amadis, car il est raisonnable, si je veux passer outre, d'aplanir moi-même les obstacles.

Alors, sans en écouter davantage, baissant la vue de son heaume, il donna carrière à son cheval; le roi Mouton en fit autant, et leur choc fut si complet de heurt de tête, d'écus et de corps, qu'ils furent désarçonnés tous les deux.

Mais ils se relevèrent, et un combat âpre et cruel s'engagea entre eux, où le roi Mouton laissa écu, haubert, boucles et bretelles.

Ce que voyant Amadis, il lui dit :

— Chevalier, trouvez-vous pas qu'il vous conviendrait de me laisser passer?

Et, haussant le bras, il déchargea un fier coup d'épée sur le chef de Mouton, dont le heaume fut séparé en deux portions.

Grâce à la solidité de cet ajustement, Mouton conserva assez de vie pour s'enfuir à travers le feu dans le palais, où Amadis lui fit une chasse accompagnée des plus violentes injures.

Mouton traversa la chambre de Niquée et parvint au quinzième degré du théâtre, où il fit tête à Amadis; après quelques passes, il tomba inanimé aux pieds des demoiselles qui tenaient le miroir de Niquée.

Dans leur frayeur, cet objet échappé de leurs mains fut brisé, et leur enchantement disparut.

Anastarax seul se trouva environné de ténèbres, et bientôt entouré de flammes si redoutables, qu'Amadis, Niquée et tout le monde l'abandonnèrent en présence de l'apparition d'un pilier de jaspe où ces mots étaient écrits :

« Anastarax, ta gloire acquise sera convertie en double peine, jusqu'à ce que vienne celle dont la beauté excellente éteindra l'amour que tu as follement porté à ta sœur, et ne seras plus tôt allégé. »

Tous furent émerveillés de ce prodige; Niquée, désolée de la perte son miroir, dit à Amadis :

—Il est certain, chevalier, que nul ne peut monter au sommet de la roue de la Fortune, sans qu'un autre en descende; à vous la gloire de cette aventure; à moi les regrets et la tristesse.

— Madame, répondit le roi, celui qui fait mal dans l'intention du bien ne doit être ni blâmé ni jugé coupable. Je ne commencerais pas à vous desservir, vous qui êtes bien la plus belle qu'il y ait aujourd'hui sur la terre.

Lucelle regarda attentivement Niquée pendant ce colloque et la reconnut pour celle que contenait le cœur du roi Félidès.

Affligée de l'abandon d'Amadis, elle fondit en larmes, et s'écria :

— Je connais maintenant, ô Amadis! la Vénus dont vous vous vantiez à moi. Tant que vous vivrez, je vous estimerai lâche et malheureux. Que de soins pour me tromper, moi, fille de si grand roi et dont l'amour devait avoir une plus honnête récompense! Avez-vous jamais trouvé en moi autre chose qu'affection et bon vouloir pour vous? Fis-je jamais rien pour vous mécontenter? Sur mon Dieu, vous me faites grand tort.

Le soudan arriva sur ces dernières lamentations, et Lucelle fut contrainte de changer de visage. La compagnie se disposa à s'éloigner, et, à peine était-elle à un jet d'arc, que la place fut couverte d'une nuée si épaisse, que tout disparut au milieu d'un concert de cris, de hurlements et d'imprécations.

Un perron descendit du ciel et se tint debout devant les assistants, portant écrit ces mots :

« Ce lieu (appelé autrefois la gloire de Niquée) sera appelé dorénavant l'enfer d'Anastarax; il durera jusqu'à ce que les deux extrêmes, l'un en beauté, l'autre en prouesse, s'assembleront : l'un sachant dompter par sa force les cruels animaux, et l'autre, par sa suprême beauté, amortir le feu allumé en l'amour de Niquée. Alors seulement, le vaillant prince Anastarax sera délivré. Personne ne sera pourtant si hardi que d'entreprendre l'épreuve de cette aventure. »

Le soudan fut presque triste d'avoir retrouvé sa fille à ce prix; il fit honneur à Amadis et aux autres, et les laissa aller à leur guise chacun chez soi. Puis il partit lui-même pour sa grande ville, où il renferma derechef Niquée jusqu'à ce qu'il eût d'autres nouvelles de Zirfée.

## CHAPITRE XV

Comment Amadis de Grèce se fit vendre pour damoiselle esclave au soudan de Niquée, par Gradamarte, et ce qu'il en advint.

Gradamarte et Amadis naviguèrent par un si bon vent, que, sur la fin du mois, au milieu d'une nuit, ils aperçurent de loin le feu projeté par l'enfer d'Anastarax.

Ignorant les faits accomplis, ils eurent hâte de les connaître, et Amadis de Grèce se désespère d'avoir manqué à ces exploits et de paraître ainsi aux yeux de sa mie, peu soucieux d'entreprendre ces grandes choses.

Sans Gradamarte, il se fût traversé la poitrine de son épée ; son ami lui conseilla, pour trouver remède à son martyre, de rejoindre l'une des armées qui se mesuraient en Orient ou en Occident.

Amadis s'y refusa, car il éprouvait le besoin de voir Niquée, dont l'absence prolongée était une torture affreuse pour son cœur.

— Mon Dieu, lui dit Gradamarte, vos affaires en avanceront, car, aussitôt après la guerre, vous l'obtiendrez facilement du soudan pour femme ; et ainsi, vous serez en repos, elle satisfaite et tous deux contents.

— Ce sont là paroles vaines, répondit Amadis de Grèce, car, avant de faire un pas en arrière, il me faut la voir et lui parler.

— Voici donc, dit Gradamarte, ce que nous ferons : Vous êtes si jeune, que le duvet ne couvre pas encore votre menton ; vous pouvez passer pour une très belle fille ; la langue de Sarmate vous est familière, nous vous habillerons exactement comme la reine qui vint avec Zahara ; je me dirai marchand et feindrai de vou savoir achetée en Alexandrie, avec plusieurs amazones, et fait esclave. Je vous mettrai en vente à Niquée, mais à un prix si exorbitant, que le soudan seul pourra y atteindre. Si le bonheur veut qu'il vous achète, vous approcherez Niquée à votre aise et profiterez pour le reste des circonstances favorables.

Amadis accueillit ce conseil et courut à son navire faire préparer les atours d'amazone.

Gradamarte le trouva si complétement transformé, qu'il éclata de rire en lui disant :

— Sur mon âme ! vous ressemblez bien plus à une Diane qu'à n'importe quel Amadis de Grèce ou chevalier de l'Ardente Epée.

— Il m'irait fort d'être pris pour femme, répondit Amadis, pourvu que ma mie me reçoive pour celui que je suis.

Et après avoir ordonné à ceux du vaisseau de tenir à l'ancre jusqu'à leurs nouvelles prochaines, ils montèrent à cheval, accompagnés de cinq ou six écuyers déguisés en facteurs et marchands.

Aussi, qui eût vu Amadis en longue robe de taffetas turquin, frangée d'or, troussée et retenue à la ceinture, l'eût pris pour Vénus apparaissant à Enée sur le chemin de Carthage, le diadème en tête, les oreilles ornées de perles, les jambes chaussées de brodequins dorés et l'arc à la main.

Certes, on n'eût pas reconnu celui dont la renommée parcourait le monde.

Gradamarte eût été pris pour messire Cosme Alexandrin, nom qu'il avait choisi, et Amadis pour Néréide l'Amazone.

Ils entrèrent sous ces déguisements dans la ville, où, après avoir pris logement, Néréide fut exposée à la vente, au prix de mille talents d'or.

Quoique sa beauté eût frappé les plus riches du pays, la somme leur paraissait si excessive, qu'ils s'abstinrent ; mais le soudan apprit cette arrivée et fit prier messire Cosme de lui amener l'esclave.

Cosme s'empressa d'y aller.

Le vieux prince n'eut pas plutôt jeté les yeux sur elle, qu'amour se mit de la partie, et lui monta si fort le cœur et la tête, depuis longtemps froids et inactifs, qu'il résolut d'en faire son amie et femme habituelle. Et, la prenant entre ses bras, il lui dit :

— Vraiment, ma mignonne, vous avez en vous deux sortes d'armes bien différentes, mais je redouterais plus les traits de vos yeux que ceux de votre arc.

— Sire, fit Cosme, ceux qui me l'ont vendue m'ont assuré sur l'honneur qu'elle était aussi brave et vaillante que belle et gracieuse, comme vous le voyez ; c'est ce qui m'a engagé à l'acheter pour vous la présenter de confiance, certain de mériter vos compliments et votre générosité.

Et ainsi que le vent active la flamme du bûcher, de même les paroles de Cosme embrasaient le vieux cœur du prince, qui, finalement, demanda le dernier prix du sujet.

— Sire, répondit Cosme, je laisse le prix à votre volonté, et vous me le paierez à votre gré, après l'avoir éprouvée.

— Eh bien ! fit le soudan, j'accepte.

Il voulait à l'instant lui faire compter les mille talents demandés à l'enchère, mais Cosme les refusa, tout en acceptant d'être affranchi des droits et taxes pour son commerce avec les Daces et autres tribus.

Cosme se retira, feignant d'avoir une expédition en d'autres pays.

Le soudan s'occupa de faire habiller richement Néréide, qu'il trouvait aussi belle que Niquée, sa fille. Puis il alla visiter cette dernière à sa tour, où elle se désolait d'être sans nouvelles de Buzando-le-Nain ; aussi, la trouvant fort triste, il lui raconta l'achat qu'il venait de conclure d'une parente de la reine de Sarmate, alliée de Zahara.

— Elle a si bonne grâce, ajouta-t-il, que, depuis la mort de feu votre mère, je ne vis jamais femme plus accomplie. Les dieux, évidemment, me l'ont envoyée pour me distraire de l'absence de votre frère Anastarax ; et avec vous elle sera l'instrument de sa délivrance, puisqu'il faut, pour cela, deux extrêmes beautés jointes.

Niquée vit clairement qu'Amour se voulait amuser du papa ; elle ne put retenir un sourire.

— Monsieur, dit-elle, puisque vous me portez une pareille sollicitude, je vous supplie de me la donner pour compagnie.

— Ma mie, vous la verrez tout à l'heure et dans les atours que sa grande beauté mérite.

Aussitôt, donnant le bonsoir à sa fille, il se dépêcha vers celle qui, en un instant, l'avait rendu dans sa vieillesse plus ardent, mille fois, qu'il n'avait été en âge de virilité.

## CHAPITRE XVI

Comment le soudan, après avoir requis Néréide d'amour, la conduisit voir sa fille Niquée; et des propos qu'ils tinrent ensemble.

Trois ou quatre jours plus loin, le soudan qui brûlait à petit feu d'amour pour sa nouvelle aimée, devisait avec elle, l'après-dînée, et s'était si fort échauffé la cervelle, qu'il voulut donner son coup de filet sur Néréide; sans toutefois employer l'autorité, mais sous couleur d'amitié et de bonne intention.

Pour y arriver, il lui dit, étant assis sur un fauteuil et elle debout, enlacée dans ses bras :

— Mignonne, les dieux ne vous ont rendue captive que pour vous ménager plus tard une liberté illimitée, car déjà vous avez sur moi plus d'empire que n'eût jamais homme ni femme. Mais, ma mie, il faut que vous m'aimiez aussi; non que je demande rien que de votre gré et bonne volonté. Vous plaît-il m'accorder ce que je vous demande? Vous serez sur ma foi la plus heureuse damoiselle de l'Asie. Ne retardez pas, disait-il en tremblotant de passion, mon bonheur, et souffrez que nous dormions cette nuit ensemble, afin que vous soyez en même temps maîtresse de mon corps et de mon cœur.

Et quoiqu'il eût promis d'être raisonnable, l'étoupe s'alluma si bien auprès du feu, qu'il voulait la toucher au sein et plus bas, espérant par ces avant-coureurs amener le reste.

Mais Néréide, feignant une pudeur fort alarmée, se recula les larmes aux yeux, et lui répondit :

— Ah! Sire, souvenez-vous de vos paroles dernières, et bornez-vous à l'affection qui doit combler l'amour que vous prétendez de moi. J'ai été si bien élevée, au milieu de personnes de tant d'honneur, que je voudrais plutôt la mort que violence faite à ma virginité; je sais que, dépouillée du fleuron de chasteté (sauf accord avec la loi), la jeune fille n'est plus qu'une fleur fanée et flétrie. Veuillez, Sire, modérer votre passion; ce que l'on conquiert sans violence a une durée plus grande qu'il n'apparaît d'abord.

Le soudan, qui valait mieux qu'il ne paraissait, et qui peut-être eût été embarrassé de tenir toutes ses promesses, ayant plus de soixante années, se paya des raisons de Néréide, et l'en estima d'avantage.

— Par mon chef, ma mignonne, lui dit-il, je vous sais gré de cela, et je veux qu'un jour vous m'accordiez de bonne volonté ce que votre raison me refuse.

Néréide, restée seule, espéra jouer aussi bien le reste de son personnage et jeter sur la fille du soudan le sort auquel elle avait échappé.

Le soudan passa la nuit à voltiger d'esprit autour des charmes de sa Néréide, à laquelle il envoya dès l'aurore un bonjour et une robe de drap d'or cannetillé d'argent, la priant de s'en vêtir pour aller visiter Niquée dont il voulait comparer la beauté avec la sienne.

Néréide accueillit avec joie ce dessein.

Et le soudan vint la prendre et l'amena chez Niquée, laquelle pensait à son Amadis de Grèce, qui tardait tant à venir.

Sitôt que Niquée aperçut le soudan et Néréide, la rougeur lui monta au visage, car, se rappelant celui qu'elle avait regardé si longtemps dans le miroir, elle trouvait la ressemblance parfaite.

Le cœur faillit lui manquer, elle se mit à trembler, et le soudan qui l'examinait lui demanda si elle se trouvait mal.

— Ce n'est rien, répondit-elle, qu'une défaillance légère et qui n'a pas de suite.

— Je vous prie, dit le soudan, d'accueillir Néréide; et, par votre foi, que vous en semble? est-elle moins belle que je ne disais?

A cette parole, Néréide s'avança et, pliant les genoux, elle baisa les mains de Niquée avec tant d'émotion qu'elle se demanda comment elle ne mourait pas à l'instant. Mais elle se maintint pour arriver à de plus grands résultats.

Niquée, la relevant, répondit au soudan :

— Je ne suis plus étonnée de votre amour, car dans l'Orient entier, vous ne trouveriez, certes, beauté plus complète que celle-là.

— Pardonnez-moi, madame, fit Néréide, car il me faudrait être hors de votre présence pour mériter ce rang; près de vous, je paraîtrais l'étoile du Nord comparée au soleil.

— Soit, reprit Niquée, je consens à votre dire, pourvu que monsieur m'accorde votre compagnie, dorénavant.

— Ma fille, répondit le soudan, vous la verrez de temps en temps; je la réserve pour moi et non pour vous; je lui ai donné une toilette avec laquelle vous la trouverez encore plus belle qu'aujourd'hui.

— Amenez-la moi, fit Niquée, le plus souvent possible.

Ainsi se passa cette après-dînée; Niquée, très intriguée de cette ressemblance avec Amadis, et Néréide brûlant de se dévoiler, étaient fort soucieux; et Buzando-le-Nain n'envoyait aucune nouvelle.

Le vieil amoureux ne dormait pas; suivant la promesse faite à sa fille, il envoya le lendemain Néréide lui tenir compagnie.

Néréide ne se fit pas prier, et accompagnée d'une suite de deux damoiselles, elle alla chez Niquée, qui chantait sur un luth les vers suivants adressés à Amadis :

Hélas! ami, que seul mon cœur désire!
Veuille vers moi promptement revenir.
Veuille changer le mal de mon martyre
En prompt espoir d'un amoureux plaisir,

Veuille rigueurs et prison renverser!
De mon esprit chasse l'obscure nue,
Qu'absence jette au col de mon penser;
Je te demeure et j'attends ta venue.

En apercevant Néréide, Niquée se leva pour la recevoir et la remercia de venir changer le cours de ses réflexions. Mais, sur les instances de Néréide, elle reprit son luth et chanta avec tant d'âme qu'Amadis fut ravi et hors de lui d'aise. Niquée, s'en apercevant, lui demanda son avis.

— Madame, dit Néréide, le mot divin est faible pour m'exprimer; jamais je n'ai entendu en si peu de paroles des plaintes d'amour plus touchantes et plus vraies.

— Auriez-vous aimé, par hasard ? fit Niquée.

— Aimé! madame. Ah! oui, et personne n'a éprouvé plus que moi les rigueurs d'amour. Dans les circonstances de ces tourments, une dame me fit présent d'un quatrain qui doit avoir été composé pour l'amour de vous, et que je vous apprendrai présentement, si vous le voulez.

— Je vous en prie, dit Niquée.

Et elle passa le luth à Néréide, qui chanta ces vers :

En contemplant votre divinité,
Votre douceur et votre grâce extrême,
Je crains qu'Amour lui-même ne vous aime,
Vous trouvant trop pour notre humanité.

Or, Amadis l'avait improvisé la nuit précédente pour s'en servir d'introduction ; Niquée le lui fit répéter plusieurs fois ; ce qu'il exécuta avec un charme infini. A dire vrai, Amadis de Grèce était le plus parfait joueur de luth de son temps, et sa voix était douce et harmonieuse.

Le soudan arriva sur ces entrefaites, et le chant de Néréide réveilla si subitement sa passion, qu'il résolut, quoi qu'il pût en arriver, de se passer la fantaisie d'amour.

Prenant congé de sa fille, il entraîna Néréide dans sa chambre, sous prétexte de lui montrer des bagues nouvellement arrivées.

Lorsqu'ils furent seuls, et la porte bien verrouillée, le soudan entreprit, sans faire de longs discours, d'en venir au but où il tendait. Mais, non-seulement la vieillesse lui avait ôté la force des bras, mais encore le pouvoir du surplus était absent.

Néréide se mordait la langue jusqu'au sang pour ne pas rire et lui résistait à demi, lâchant un bras, puis l'autre, avec une grâce irritante pour le bonhomme.

Cependant le soudan l'accola contre lui, lui baisa la joue, la bouche, ce qu'il put atteindre. Mais, honteux et hors d'haleine, il se retira en arrière et dit à Néréide :

— Pourquoi me tourmenter, vous que j'aime plus que femme au monde?

— Pourquoi me presser vous-même, Sire?

— Je vous assure que de ma vie je ne vous presserai de cela; mais je vous mettrai en un endroit dont vous ne sortirez qu'après m'avoir importuné pour obtenir ce qui m'est refusé par vous aujourd'hui...

— Sire, dit-elle, vous êtes si gentil prince, que vous aurez pitié de moi. Mon honneur m'est si cher, que je souffrirais plutôt une prison perpétuelle plutôt qu'une atteinte à son intégrité.

Malgré cette douce remontrance, le soudan resta courroucé, et, la prenant par la main, il la conduisit à la Tour de l'Univers, où il la laissa.

— Ce sera, lui dit-il, votre séjour jusqu'à ce que votre cœur m'ait en merci, moi, plus captif encore que vous ne serez.

Et il ferma soigneusement la porte, sans la visiter de longtemps.

Néréide s'en fut peu souciée si elle eût eu Niquée dans sa confidence. Cette séparation lui était si douloureuse, qu'elle faillit tomber dans un profond désespoir.

De son côté, Niquée n'était pas moins désolée de cette séparation.

## CHAPITRE XVII

Comment Balartes, prince de Thrace, devint amoureux de Niquée sur la vue de son portrait, et alla consulter un magicien pour savoir comment il pouvait se guérir de cette folie.

Balartes, prince de Thrace, vivait bien tranquille, n'attendant plus que le moment de succéder à son père, lorsqu'un jour un de ses chevaliers lui apporta l'écu du roi Mouton, sur lequel était peinte la belle Niquée.

Tout aussitôt, en contemplant cette adorable effigie, Balartes sentit sourdre dans son cœur une rage amoureuse telle, qu'il en perdit le boire et le manger, le repos et le plaisir. Et même, lorsqu'il revit le chevalier qui lui avait fait ce funeste présent, il ne sut pas retenir sa colère, et il lui fendit la tête de son épée.

— Voilà, lui dit-il, pour te remercier du mal que tu me causes!

Puis il se mit à faire mille autres extravagances plus ou moins dangereuses qui alarmèrent à bon droit le cœur de son père. On le crut fou; mais, n'osant rien lui dire, on le laissa aller et agir à sa fantaisie, pensant bien que cette rage prendrait fin, et qu'il se calmerait à la longue.

Ce prince ne se calma pas, tout au contraire; et, comme sa folie, en somme, n'était pas fâcheuse seulement pour les autres, mais aussi pour lui-même, il résolut d'y mettre un terme, et, pour cela faire, il eut recours à la science cabalistique d'un magicien nommé Estebel.

Quand Estebel vit venir Balartes, il tressaillit, parce qu'il était au courant de sa rage amoureuse et qu'il savait les dégâts qu'elle lui avait fait commettre. Il en eut peur; mais, par prudence, il dissimula.

— Estebel, lui dit Balartes, je suis épris d'une beauté merveilleuse, surhumaine, qui me fait endurer un martyre intolérable. Ce martyre, j'entends qu'il cesse; cette soif amoureuse, j'entends qu'elle s'étanche. Et c'est pour cela que je viens vers toi, pour que tu me guérisses!...

— Prince, répondit le magicien, je ferai tous mes efforts.

— Je t'y engage, car, si tu réussis, je te récompenserai largement; si tu ne réussis pas, je te ferai couper le chef. Vois maintenant comment tu dois te conduire!

Estebel, s'inclinant humblement, en tremblant tout bas, ouvrit d'une main paralysée par la crainte les feuillets d'un gros livre de cabale, dans lequel il fit semblant de lire.

— Eh bien! demanda Balartes, que l'impatience gagnait, que dit ton grimoire?...

— Sire, répondit le magicien, mon livre m'apprend que la dame que vous aimez est une haute et puissante dame, la mieux douée qui soit au monde en perfections de toutes sortes.

— Ton livre est un sot s'il ne t'apprend que cela, car j'en sais autant que lui là-dessus! Je ne serais pas amoureux d'une laveuse de vaisselle, assurément... Tu ne tiens pas à ta tête, à ce que je vois, maître Estebel!...

— Elle est à votre service comme le reste, Sire, répondit le magicien épouvanté.

— Que vois-tu encore dans ton grimoire?

— Sire, j'y vois que la dame que vous daignez aimer est la princesse de Thèbes, la belle Niquée.

— Je le savais. Apprends-m'en davantage.

— Sire, cette divine princesse, qui mérite si bien d'être aimée de vous, aime à la folie un prince parfait qui, malheureusement, n'est pas vous...

— Qu'est cela? Et comment se nomme ce prince parfait?

— J'ignore son nom, Sire, ainsi que l'ignore elle-même la belle Niquée... Seulement, mon livre m'apprend qu'il est connu sous celui de chevalier de l'Ardente Epée...

— Chevalier de l'Ardente Epée!

— Oui, Sire.

— Il faut que je sois le chevalier de l'Ardente Epée pour elle, puisqu'elle l'aime!

— Elle l'aime et le désire sans cesse...

— Raison de plus pour que je vole vers elle! Estebel, il s'agit de trouver un moyen pour que je sois celui qu'elle attend! Ta fortune ou ta tête sont à ce prix!

— J'ai trouvé, Sire!

— Tu as trouvé? Si tu me trompes, chien, je t'écraserai à l'instant!

— Je n'ai pas cette peur, Sire, répondit le magicien en allant quérir un flacon plein d'une eau merveilleuse.

— Qu'est ceci? demanda Balartes.

— Une eau transformatrice, Sire. Il me suffira de la répandre sur votre auguste personne pour qu'à l'instant même vous soyez changé de prince de Thrace en chevalier de l'Ardente Epée.

— Est-ce bien possible! s'écria Balartes ravi.

— Si vous voulez essayer, prince, je vous garantis le succès.

— Allons, je me risque! mais prends garde à ta tête!...

Estebel prit le flacon et en versa le contenu sur le prince de Thrace, qui, tout aussitôt, prit les traits d'Amadis de Grèce.

— Eh bien! demanda-t-il, n'ayant rien ressenti et ne se doutant pas que la métamorphose avait été si prompte et si complète.

— Eh bien! prince, vous ressemblez maintenant à s'y méprendre au chevalier de l'Ardente Epée. Tenez, daignez en juger par vos propres yeux.

Et le magicien tendit un miroir dans lequel Balartes s'empressa de se regarder.

— Ce n'est plus moi, en effet! s'écria-t-il émerveillé, et ne se reconnaissant plus du tout. Et je n'aurai pas perdu au change, ajouta-t-il gaîment.

Puis, incontinent, il prit congé d'Estebel, s'arma et s'en alla vers Niquée.

## CHAPITRE XVIII

Comment Balartes, transformé en chevalier de l'Ardente Epée, s'en alla vers Niquée, et, en chemin, fit rencontre de Buzando.

Ainsi transformé et méconnaissable pour lui comme pour les autres, le prince de Thrace cheminait, le cœur toujours enamouré, sur la lisière d'une forêt.

Il faisait chaud : Balartes releva la visière de son heaume. Au bout de quelque temps, il fit rencontre d'un nain mal gracieux et laid, qui, en le voyant, poussa un cri de joie et vint le saluer avec respect.

— Que me veut ce bout d'homme? se dit Balartes en faisant une moue dédaigneuse au pauvre nain.

Celui-ci, étonné de la froideur du prince de Thrace, lui dit :

— Quoi! seigneur, est-ce ainsi la récompense dont vous payez la peine que j'ai prise pour vous découvrir, chargé que j'étais d'un message pour vous? Ne reconnaissez-vous plus le pauvre Buzando?... Le chagrin de ne plus vous voir m'a donc à ce point changé? Serais-je encore plus laid que par le passé?

— Le fait est, répondit Balartes en riant, que tu accumules en toi une laideur suffisante pour rendre hideux deux ou trois de tes pareils!

— Ah! ce n'est pas là de l'humanité! répliqua avec un peu d'amertume Buzando, qui ne comprenait pas que celui qu'il prenait pour Amadis lui fît un si maigre accueil. Le chevalier de l'Ardente

Epée m'avait habitué à plus d'amitié, et je ne sais vraiment pourquoi son cœur a si subitement changé à mon endroit...

Balartes ne s'était plus rappelé quel visage lui avait donné le magicien Estebel, et, à cette cause, il s'était étonné et même scandalisé de l'audace qu'avait prise le nain de lui parler ainsi, à lui, prince de Thrace! Mais il revint bientôt au sentiment du rôle qu'il jouait désormais, et il s'empressa de dire :

— Buzando, mon ami, je te demande pardon... Je rêvais au moment où tu es survenu, et ta parole m'a dérangé si brutalement, que, malgré moi, je t'en ai voulu pendant une minute... Le chevalier de l'Ardente Épée fait toujours le même cas de toi!

Buzando reprit sa bonne humeur en entendant ces paroles.

— Vous rêviez sans doute à madame Niquée? lui demanda-t-il malignement.

— Précisément, répondit Balartes, étonné de nouveau.

— Jamais princesse ne vous a désiré comme elle vous désire en ce moment, seigneur chevalier..... Elle m'a envoyé vers vous pour vous le faire savoir, et ce n'est pas de ma faute si je ne vous ai pas rencontré plus tôt. La Fortune ne m'a guère favorisé! Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu vous joindre!

— Ainsi, la princesse Niquée m'attend? demanda Balartes enflammé par cette délicieuse idée.

— Oui, seigneur chevalier, et comme jamais femme n'attendit homme vivant... Vous êtes appelé par son cœur comme la rosée par la plante!... Elle a soif de votre présence!... Elle ne veut que vous! ne voit que vous le jour, la nuit, sans cesse, partout, en tout!... Ah! heureux ceux qui sont aimés ainsi!

Balartes embrassa Buzando avec effusion, malgré sa laideur.

— Tiens, lui dit-il, ami Buzando, voilà pour ta bonne nouvelle!

— Ne saviez-vous pas cela? demanda le nain. Madame Niquée vous l'a écrit assez clairement, cependant.

— Je le savais, oui, répondit Balartes; mais ces choses-là sont si agréables à entendre, qu'on ne craint pas de se les faire répéter. Partons vitement! Volons vers cette adorable princesse!...

Et Balartes, suivi de Buzando, se remit en chemin à travers la forêt.

## CHAPITRE XIX

Comment le prince de Thrace, toujours sous le visage d'Amadis de Grèce, fit rencontre de deux demoiselles que malmenaient trois chevaliers, lesquelles lui demandèrent secours inutilement.

En chevauchant à travers la forêt, Balartes ne tarda pas à rencontrer, dans un carrefour, deux gentes demoiselles, qui criaient comme des perdues, malmenées vilainement qu'elles étaient par trois chevaliers.

— Ah! sire chevalier, dirent-elles en tendant leurs mains éplorées vers le prince de Thrace, secourez-nous! secourez-nous!

Balartes avait bien le visage d'Amadis de Grèce, mais il n'en avait pas le cœur : il ne se sentit pas le moins du monde ému par cette lamentable prière, et il détourna dédaigneusement la tête.

Les deux pauvres demoiselles recommencèrent leurs plaintes et leurs supplications, sans en obtenir plus d'effet.

Buzando était ébahi de cette indifférence de celui qu'il considérait comme le chevalier de l'Ardente Épée.

— Ah! dit-il à part soi, est-il possible que le vaillant Amadis de Grèce soit à ce point insensible, lui que j'ai vu si prompt à défendre les demoiselles opprimées et les pauvres nains en détresse?... Je ne le reconnais plus... non, je ne le reconnais plus!... Et, cependant, plus je le regarde et plus je suis forcé d'avouer que c'est bien son mâle et fier visage qui a tant passionné la belle princesse Niquée... Il faut qu'il se passe en ce moment quelque étrange chose en sa cervelle, pour qu'il se refuse ainsi à faire ce qu'il fait si volontiers d'ordinaire!...

Si Buzando était étonné, les deux demoiselles ne l'étaient pas moins. Elles ne connaissaient pas, comme lui, Amadis de Grèce, mais il leur suffisait d'avoir en face d'elles un chevalier pour qu'elles songeassent à requérir son aide contre ceux qui les malmenaient. Aussi, trompées dans leur espoir, ne se firent-elles pas faute de lui rendre en injures ce qu'il leur donnait en indifférence.

— Ah! dirent-elles avec amertume, chevalier couard et félon, indigne de porter le harnois et de manier la lance et l'épée!... ce ne sont pas des vêtements d'homme qu'il vous faudrait, mais bien plutôt des vêtements de femme!... Et encore, il y a des femmes plus courageuses que vous ne

l'êtes!... Si vous nous donniez les armes que vous avez sur vous si mal à propos, nous nous en servirions mieux que vous ne vous en servez, et nous ferions blémir de peur votre visage efféminé!...

Le prince de Thrace secoua la tête comme un chien qui sort de l'eau, et, sans paraître ému de ces outrages plus qu'il ne l'avait été tout à l'heure des prières de ces pucelles, il poursuivit son chemin, au grand ébahissement de Buzando, qui n'y comprenait plus rien.

— Tout à l'heure, murmura le pauvre nain scandalisé, je croyais à un oubli, à une distraction... Mais maintenant, en face de ces outrages qu'il reçoit si froidement, je m'y perds!... Jamais je ne l'ai vu ainsi... Aurait-il donc perdu la raison!

Comme Buzando se disait cela avec autant de chagrin que d'étonnement, on entendit du bruit à travers le fourré voisin, et, bientôt, parut un chevalier armé de pied en cap.

## CHAPITRE XX

Comment le prince Fulurtin secourut les deux demoiselles que n'avait pas voulu secourir le prince de Thrace, et comment il embrassa tendrement ce dernier, au grand ébahissement des deux premières.

Ce chevalier montait un cheval rouan, caparaçonné de velours bleu, semé de fleurettes d'or sans nombre. Sur son écu étaient représentés une belle pucelle couronnée et un chevalier en train de décapiter un géant.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-il en entendant les gémissements des deux demoiselles que Balartes avait refusé de secourir.

— Ah! seigneur chevalier, répondirent-elles, au nom du ciel! soyez-nous plus secourable que ne nous l'a été ce déloyal gentilhomme qui est là avec son nain...

L'inconnu, en entendant cette prière, n'hésita pas une seule minute à y faire droit. Il inclina son bois et fondit comme un épervier sur les trois misérables qui menaient ces demoiselles prisonnières.

Ces chevaliers se défendirent, mais mollement, bien qu'il s'agît pour eux de la vie ou de la mort. L'inconnu, qui les attaquait avec une âpreté sans égale, en eut bientôt défait deux. Ce que voyant le troisième, il jugea prudent de prendre la fuite.

L'inconnu dédaigna de le poursuivre, d'abord parce qu'il supposait que la peur lui donnerait des ailes, et qu'alors il lui serait assez difficile de l'atteindre pour le châtier; ensuite parce qu'il avait reconnu le visage de son ami Amadis de Grèce, et qu'il était bien aise de rester là pour l'embrasser.

Laissant donc fuir le troisième chevalier, il ôta son armet et s'en vint se jeter avec empressement dans les bras du prince de Thrace, en lui donnant les noms les plus tendres.

— Ah! je vous ai cherché pendant longtemps, cher voyageur! Je vous retrouve enfin : grâces en soient rendues aux dieux!...

Balartes se laissait faire, quoiqu'il fût étonné de cette aubaine inattendue.

— Que me veut ce More? murmurait-il en lui rendant cependant ses caresses par prudence.

Ce More, c'était Fulurtin. Jamais Balartes ne l'avait vu, et il était étonné des embrassements qu'il lui prodiguait.

Les deux demoiselles sauvées par le chevalier more n'étaient pas moins étonnées que Balartes.

— Comment! s'écrièrent-elles, deux chevaliers si différents peuvent-ils se connaître et s'aimer? L'un, c'est la vaillance en personne; l'autre, c'est la couardise elle-même!...

Fulurtin sourit et répondit ;

— Ah! demoiselles, comme vous connaissez peu le chevalier de l'Ardente Epée! Celui que vous appelez couard est le plus courageux des hommes, et je suis à peine digne, moi qui vous parle, de rattacher les mailles de son haubert...

— C'est impossible ! reprirent les deux pucelles. C'est impossible!... L'homme qui a refusé de secourir des femmes en détresse est un lâche, et c'est le cas de celui que vous traitez présentement comme un ami, et si mal à propos, car il est la nuit comme vous êtes le jour, et vous êtes le lion comme il est le lièvre...

Fulurtin sourit de nouveau de ce qu'il considérait comme une méprise, et raconta, à l'appui de ce qu'il disait, quelques-uns des exploits du chevalier de l'Ardente Epée.

En toute autre occurrence, les deux demoiselles sauvées eussent admiré sur parole. Mais là, lorsque la félonie de Balartes était encore toute chaude pour ainsi dire, elles se refusèrent à le croire si chevalereux que voulait bien le faire Fulurtin.

— Ah ! mon ami, dit ce dernier au prince de Thrace, qui commençait à reprendre de l'aplomb en songeant qu'il jouait le rôle d'un autre , ah ! mon ami, comme je vous ai cherché!... Le roi de Saba, mon noble père, vous avait injustement accusé... Il aurait voulu vous revoir, pour vous demander pardon et pour vous féliciter sur la gloire que vous avez si justement acquise... Ne viendrez-vous pas à sa cour?...

— Si vraiment ! répondit Balartes. Mais, auparavant, vous me permettrez d'aller où le devoir d'amour m'appelle.

— Où vous appelle votre devoir d'amour? demanda Fulurtin.

— Droit à Niquée, vers une demoiselle qui me veut, répondit Balartes avec une certaine complaisance.

— Allons à Niquée! dit Fulurtin.

Et ils chevauchèrent à travers la forêt pour gagner le port le plus voisin.

Buzando et les deux demoiselles sauvées les suivaient.

## CHAPITRE XXI

Comment Balartes et Fulurtin cheminèrent ensemble en se racontant mutuellement leurs amours, et comment ils arrivèrent à Niquée au moment même où Néréide était mise en la Tour de l'Univers.

Tout en cheminant, les deux amis devisaient entre eux.

— Je vous suis, dit Fulurtin, parce qu'il y a un long temps que je ne vous ai vu et que je suis trop heureux de vous avoir rencontré. Je vous suis et vous accompagnerai jusqu'à ce que votre entrevue soit terminée entre votre mie et vous, quoique je sois tout autant sollicité d'amour que vous...

— Quoi ! vous aussi, ami Fulurtin ?

— Moi aussi, mon ami, oui, moi aussi... N'ai-je donc pas un cœur tout comme vous ?

— Ah ! je n'ai pas voulu dire cela !... J'ai voulu vous dire : Quoi ! vous aussi vous avez été blessé par ce cruel archerot qui s'appelle Cupidon ? Vous devez souffrir...

— Les blessures d'amour sont les plus agréables blessures du monde, chevalier de l'Ardente Epée... On s'en plaint quelquefois, mais cette plainte est encore un plaisir, cette souffrance est encore une volupté...

— C'est bien ainsi que je l'entends, ami Fulurtin, répondit Balartes. J'ai souffert, mais j'ai oublié ma douleur, aujourd'hui que je suis appelé par celle que j'aime...

— Vous voyez la demoiselle qui est peinte sur mon écu, n'est-ce pas ? reprit Fulurtin.

— Oui, je la vois et la trouve d'une merveilleuse beauté, quoique je lui préfère celle de la princesse Niquée... Cette couronne qu'elle porte si bien m'indique le rang qu'elle tient...

— Elle est princesse, en effet...

— Et se nomme ?...

— Libriaxa...

— Libriaxa ?...

— Oui... La connaissez-vous, chevalier ?

— J'en ai entendu parler comme de la plus aimable princesse de la terre.

— Alors vous savez de qui elle est la fille ?.....

— Non... je ne me le rappelle plus, ami Fulurtin, répondit Balartes, qui ne l'avait jamais su.

— C'est la fille de la reine Calafie.

— Ah ! oui..... la reine Calafie..... c'est cela même..... Je me souviens, à présent..... La reine Calafie ! Très bien !...

Il est inutile d'ajouter que Balartes continuait à ne pas se souvenir, par l'excellente raison qu'il n'avait jamais su. Mais il ne voulait pas avoir l'air d'ignorer ce que le véritable chevalier de l'Ardente Epée devait probablement savoir.

Fulurtin, qui croyait toujours parler à son compagnon d'enfance, Fulurtin reprit :

— La reine de Californie était menacée, sans cesse, par un horrible géant qui avait jeté son dévolu sur la belle princesse Libriaxa, qu'il prétendait avoir pour dame et maîtresse, ce à quoi la mère et la fille se refusaient obstinément, vous le comprenez bien...

— Je le comprends.

— Ce monstre, exaspéré par ces refus, avait juré de s'en venger, et il y serait arrivé, au grand désespoir de la reine Calafie et de la princesse Libriaxa, si les dieux ne m'avaient dirigé tout exprès vers elles... Je défiai le géant et je le vainquis... La scène est représentée sur mon écu, comme vous pouvez voir... Aussi, en récompense de ce service, la belle Libriaxa voulut bien m'accepter pour son chevalier... C'est à ce titre que j'ai parcouru le monde, pour chercher des aventures et mériter de la gloire... Une autre pensée me guidait ; je voulais vous retrouver, mon grand ami, et vous dire les regrets sincères du roi de Saba, mon auguste père, à propos de l'injuste accusation qui avait failli vous devenir si funeste... Maintenant, puisque je vous ai revu, je ne tarderai pas à rejoindre la belle princesse Libriaxa...

— Oh ! ami Fulurtin, pas avant que je n'aie joint moi-même la belle princesse Niquée !...

— C'est convenu, mon grand ami.

Fulurtin et Balartes étaient arrivés sur le rivage de la mer.

Les demoiselles, après avoir remercié de nouveau, prirent congé du chevalier more, en le recommandant à la garde de Dieu. Quant au prince de Thrace, elles ne daignèrent pas même s'apercevoir qu'il était là.

## CHAPITRE XXII

Comment, aussitôt que Fulurtin et le prince de Thrace furent arrivés à la cour du soudan, le bon nain Buzando alla prévenir la princesse Niquée, dont le cœur sauta de joie à cette nouvelle.

Fulurtin et Balartes s'embarquèrent au port le plus voisin, et, grâce au vent qui leur fut favorable, ils arrivèrent bientôt à la cour du soudan de Niquée, au moment même où Amadis de Grèce était mis en la Tour de l'Univers, sous le nom et sous le costume de Néréide. Pendant qu'ils se rendaient au palais du soudan, Buzando, lui, se rendait auprès de la belle princesse, qui l'avait envoyé à la quête du chevalier de l'Ardente Epée.

— Buzando ! s'écria Niquée en apercevant le nain.

— Madame, je vous salue bien humblement, dit Buzando en s'agenouillant et en

baisant avec respect le bas de la robe lamée d'or de sa maîtresse.

— Ah ! mon pauvre Buzando, comme tu m'as manqué !... Comme ma solitude m'a pesé !... As-tu de ses nouvelles à me donner ?...

— Oui, madame...

— Sont-elles... bonnes?

— Oui, madame...

— Où est-il ?...

— A la cour du soudan votre père...

— Si près de moi?... Ah ! cette nouvelle me réconforte ! Je vais vivre maintenant... Je mourais d'ennui, sais-tu ?... Si bien même que tu ne m'aurais pas retrouvée, si je n'avais été distraite un peu par Néréide, une esclave achetée par mon père, et qui ressemble d'une étrange manière au chevalier de l'Ardente Epée... Donc, il est dans cette cité, à deux pas de moi, respirant l'air que je respire ?...

— Oui, madame.

— Ah ! mon cher Buzando, que je t'embrasse pour m'avoir annoncé cela !...

Et, en effet. Niquée prit la tête du pauvre nain et l'embrassa avant qu'il eût eu le temps de s'y reconnaître.

— Oh ! madame, murmura-t-il tout chancelant sous l'ivresse que lui causait ce baiser, je voudrais avoir à vous apporter une pareille nouvelle tous les jours !...

— Buzando, reprit Niquée sans faire attention à la joie qu'elle venait de procurer au pauvre nain, Buzando, tu vas retourner auprès du chevalier de l'Ardente Epée...

— Oui, madame...

— Tu lui diras que tu m'as vue...

— Oui, madame...

— Que j'ai appris avec bonheur son arrivée en cette cité...

— Oui, madame...

— Que j'attends, avec la même impatience que lui, le moment de notre bienheureuse réunion...

— Oui, madame...

— Que je le prie de ne pas perdre courage, et que je vais aviser aux moyens de nous voir à l'insu de mon père... Tu m'as bien compris, n'est-ce pas, mon ami Buzando ?

— Oui, madame, répondit le pauvre nain.

— Eh bien ! cours vers lui ! Va lui porter l'assurance de mon ardent amour !

Buzando aurait bien voulu rester encore là, pour jouir plus longtemps de la présence adorée de celle qu'il aimait tant. Mais il fallait obéir; d'autant plus qu'elle grillait d'envie de recevoir d'autres nouvelles d'Amadis de Grèce, de savoir comment il allait faire pour arriver jusqu'à elle.

Buzando obéit.

## CHAPITRE XXIII

Comment Fulurtin et Balartes firent leur entrée chez le soudan de Niquée, qui fut émerveillé de la ressemblance qui existait entre le prince de Thrace et Néréide.

Fulurtin et Balartes furent introduits auprès du soudan de Niquée, et lui firent tous deux leur révérence.

— Sire, dit le prince de Thrace en prenant le premier la parole, vous voyez en moi le chevalier de l'Ardente Epée, si connu dans tout l'Orient, et, en mon compagnon, le prince Fulurtin, fils du noble roi de Saba... Nous venons vous offrir le secours de notre bras et de notre épée pour délivrer votre fils Anastarax ou mourir en essayant de le délivrer...

Pendant que Balartes parlait ainsi, le vieux soudan l'examinait avec une surprise croissante, et il était frappé de la ressemblance prodigieuse qui existait entre ses traits et ceux de l'esclave Néréide.

— Voilà une ressemblance étrange ! murmura-t-il en continuant à regarder le prince de Thrace. Il est impossible que deux créatures humaines se ressemblent à ce point... impossible, en vérité !... Il faut que Néréide se soit échappée et ait revêtu le harnois d'homme pour mieux me tromper...

Le vieux soudan était très perplexe. Néanmoins, ne pouvant attaquer le taureau par les cornes, il résolut de dissimuler et d'aviser en dessous main.

— Ainsi, dit-il à Balartes, vous êtes ce vaillant chevalier de l'Ardente Epée dont il est si universellement question ?...

— Oui, sire, c'est moi-même ! répondit Balartes en se rengorgeant.

— Et je suis là pour vous le certifier, si besoin est, seigneur, dit Fulurtin, car je l'ai vu à l'œuvre et je sais ce qu'il vaut...

— Je vous remercie tous deux, chevaliers, de votre bon vouloir à l'endroit de mon bien-aimé fils Anastarax. Je vous remercie, et j'accepte le secours que vous m'offrez... Vous êtes les bienvenus céans, où je vous prie de vous considérer comme chez vous... Je vais donner des ordres en conséquence, si vous le permettez...

Fulurtin et Balartes s'inclinèrent respectueusement.

Quant au soudan, n'y pouvant plus tenir, il prit

les clefs de la Tour de l'Univers, et s'en alla, le cœur battant d'émotion, à l'endroit où était renfermée la belle Néréide.

— Si elle s'était envolée! murmurait-il en montant les degrés de la tour.

Sa main tremblait si fort, lorsqu'il fut arrivé devant la porte de la chambre où était son esclave, qu'il ne put parvenir à introduire la clef dans la serrure... Il s'arrêta, essuya la sueur qui mouillait son front, raffermit sa main, introduisit la clef, et la tourna dans la serrure...

Néréide était couchée sur des coussins de soie, nonchalante et rêveuse.

— Ah ! ce n'était pas elle! murmura le bonhomme avec joie.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda Néréide en remarquant son agitation.

— Ce que j'ai ?...

— Oui...

— J'ai... que l'illustre chevalier de l'Ardente Epée est arrivé en ma cour avec le prince Fulurtin, son compagnon...

— Le chevalier de l'Ardente Epée ? s'écria Amadis de Grèce en tressaillant, justement étonné.

— Lui-même, ma mignonne...

Amadis allait crier :

— C'est un imposteur qui a pris mon nom et mon visage, car c'est moi qui suis le chevalier de l'Ardente Epée, et nul autre que moi n'a le droit de porter ce titre!...

Mais, fort heureusement, il se contint et dit avec la voix la plus calme qu'il put trouver :

— Et, avec ce chevalier de l'Ardente Epée, il y a ?...

— Le prince Fulurtin, fils du roi de Saba.

— Comment Fulurtin a-t-il pu se tromper à ce point? murmura Amadis. Est-ce que je rêve ? ou est-ce que ce bonhomme est fou ?...

Le vieux soudan ne remarqua point l'étonnement et l'agitation de Néréide. Il savait ce qu'il voulait savoir : le reste lui importait peu, pour le moment du moins.

— Adieu, mignonne ! dit-il à Néréide avec le plus aimable de ses sourires. Adieu, mignonne ! ne vous impatientez pas trop : je reviendrai bientôt vous voir et deviser avec vous.

Puis il disparut, laissant Amadis de Grèce violemment intrigué par ce qu'il venait de lui apprendre là.

## CHAPITRE XXIV

Comment le prince de Thrace parla à Niquée, où il fut découvert par Néréide, du haut de la Tour de l'Univers, et ce qu'il en advint.

Néréide ayant vu à son aise ce qui était représenté sous la planète de Vénus et des autres, monta au dernier ciel de Saturne, d'où elle aperçut toutes les créations. Pendant ce temps, le prince de Thrace importunait le nain pour arriver à Niquée.

Et comme rien n'est impossible à la femme, si elle entreprend surtout une chose de malice, Niquée manda à Balartes, par Buzando, de venir vers deux heures de la nuit, avec une échelle de corde, causer avec elle à sa fenêtre, bien que l'endroit fût défendu.

Il n'eut garde d'y manquer. Niquée s'était parée à son avantage; un manteau de damas cramoisi pourfilé d'or, un voile de fine toile de crêpe, semé de feuilles vertes; elle se mit à trembler comme un oiseau en voyant paraître son enchanteur.

Le prince de Thrace fut si ébloui de sa grande beauté, qu'il faillit se laisser choir du haut en bas, et fut assez longtemps sans pouvoir parler. Enfin, il lui dit :

— Madame, l'attente d'une si précieuse nuit est si bien récompensée par votre présence, que mon âme, ne voulant plus d'autre gloire, m'abandonne pour aller en vous. En sorte qu'au moment de vous exprimer mon affection, il se passe un combat entre mes yeux, ma langue et mon cœur. Car mes yeux voudraient parler et ne le peuvent, et ma langue est si troublée, qu'elle ne peut remuer. Ce qui afflige mon cœur. Toutefois, la langueur de mes yeux parle pour ma langue et mon cœur.

Niquée le voyant noyé de larmes, arrêta ces plaintes par ces paroles :

— Vraiment, ami, je ne sais en conscience pas ce dont vous vous lamentez, car, sans vous avoir jamais vu autant qu'à présent, je vous ai appelé à mon amour, qui est plus ferme que l'échelle qui vous porte et la grille que vous tenez. Vous en serez juge plus tard, et votre récompense sera digne des tourments que vous avez supportés. Vous ferez bien de voir le soudan mon père, et de me donner de vos nouvelles par le nain, si par malheur nous ne pouvions nous voir toutes les nuits.

Une toux se fit entendre à ces paroles, et elle

crut avoir été découverte par une de ses femmes éveillées, et dit au prince :

— Mon ami, voici ma main, à travers cette grille, comme gage de fidélité réciproque. Or, voici le jour, retirez-vous, et demain, à même heure, je serai à vous attendre.

Balartes lui prit la main doucement, la lui baisa deux ou trois fois avant de partir, et rejoignit Fulurtin, qui plia les cordes.

Tous deux regagnèrent leur logis, laissant Niquée très occupée de l'idée de fuir le palais de son père.

Mais Néréide ne la laissa point dans cette fourberie, sitôt qu'elle eut connu la trahison de Balartes.

Toujours inquiète dans sa Tour de l'Univers, elle errait de chambre en chambre, appelant sa bien-aimée, et aussi désireuse de revoir Gradamarte.

Une fois, entre autres, elle monta au plus haut de la tour pour admirer la splendeur des cieux et l'horizon terrestre qui s'étendait à ses pieds.

Hircanie à droite, les Scythes, les Hyperborées, la mer Hircanie près de la Sarmatie, et la séparation d'Europe en Asie.

Puis la Pomérie, les Russes et Pruteniens, jusqu'aux Polonais, Germains, Hongrois, Ostrelins, la mer de Glace et tout le reste de la région boréale, qu'elle laissa pour regarder droit vers Constantinople, où une flotte et nombreux gens de guerre étaient réunis pour une cause qu'elle connaissait.

Elle ne put retenir ces paroles :

— Ah! Seigneur, Amour a un pouvoir bien infini, puisqu'il fait oublier quelquefois votre saint nom. Faut-il que, par son ordre, je sois détenue ici captive en qualité de demoiselle! Je vous supplie de m'en tirer, afin que je puisse m'amender et faire œuvre méritoire pour mériter votre pardon et la sauvegarde de mon âme.

Elle regarda ensuite Trébisonde, où elle aperçut Lisvart, son père, couvert de deuil et coiffé de la couronne d'empereur.

Et elle se mit à pleurer en disant :

— Pauvre père, vous ne portez point ces vêtements sans que je puisse avoir sujet de plaindre votre peine et ma perte en même temps!

Sa vue s'étendit au delà en orient, occident, au midi, au nord, et elle vit tant de guerres, assauts de villes, tant de gens tristes et abandonnés, ici des gens gais, là la pluie, plus loin le tonnerre, et ce qui se passe par tout le monde, qu'elle abaissa son regard et le fixa sur Alexandrie.

Gradamarte lui apparut en habit de marchand, portant mille drogues, et, sous ombre de ce trafic, faisant assaut de la porte du soudan pour entendre de ses nouvelles.

Son esprit se porta ensuite vers Lucelle, qu'elle vit en Grande-Bretagne près d'Amadis, qui se désespérait de sa longue absence. Elle se repentit de toutes ces négligences et versa quelques larmes de honte.

Elle aperçut bientôt Birmartes faisant la cour à Onorie, ce qui l'affligea, et elle voulut observer Niquée, qui devisait joyeusement avec ses damoiselles. Tout auprès elle découvrit Buzando, Fulurtin et Balartes, concertant une rencontre pour la nuit suivante, comme il avait fait pour voir Niquée.

Elle commença à se douter du mauvais tour que lui jouait le prince de Thrace, qui avait, par magie, emprunté sa ressemblance parfaite.

— Ah! s'écria-t-elle, pauvres aveugles, où avez-vous les yeux pour vous laisser ainsi tromper? Voyez-vous pas la taille de ce coquin? êtes-vous fous ou ivres? Fulurtin, votre amitié m'est bien funeste, mais le traître qui me dérobe mon bien paiera cher ce forfait.

Et Néréide s'endormit jusqu'au soir. Vers le milieu de la nuit, elle entrevit Balartes dresser l'échelle de corde et monter à la fenêtre où Niquée l'attendait. Elle entendit leur complot de fuir et de gagner Trébisonde.

Le prince insistait beaucoup, et ils convinrent que Niquée trouverait moyen de sortir vers la fin de la semaine.

— Ah! misérable, dit alors Néréide, ce ne sera pas, car, puisque j'ai découvert vos embûches, avant qu'il soit demain nuit, je dévoilerai vos trames de façon à les déjouer complétement.

## CHAPITRE XXV

Comment Néréide déclara au soudan l'entreprise du prince de Thrace, et du combat qu'elle voulut avoir avec lui.

Néréide, ayant aperçu la trahison du prince de Thrace, ainsi qu'il vous a été dit, manda immédiatement au soudan qu'elle avait à lui déclarer chose d'importance.

Le vieillard, estimant que ce fussent nouvelles certaines de la jouissance espérée, s'en vint sur-le-champ trouver sa belle prisonnière. Quand ils furent tous deux ensemble et seuls, Néréide lui dit :

— Sire, une mienne tante m'a appris assez de nécromancie pour que je puisse vous dire à coup sûr le pourquoi de l'arrivée en ce pays du chevalier de l'Ardente Epée, dont vous me parliez l'autre jour...

— Ah! Et quel est ce pourquoi, ma mignonne? demanda tendrement le soudan.

— Ce chevalier n'est venu en ce pays que pour vous faire injure et décevoir madame votre fille, s'il le peut... A quoi vous devez pourvoir, Sire, avant que cet inconvénient ne vous advienne...

Le soudan, à cette révélation, devint morne et pensif. Toutefois, après un instant, il répondit à Néréide :

— Mais, belle dame, comment me serait-il pos-

sible de m'assurer de la vérité de ce que vous m'annoncez-là? Car, je vous l'avoue, je ne voudrais pour rien accuser de si grande lâcheté un si bon chevalier qu'est celui de l'Ardente Epée.

— Je vous dirai, Sire, si vous le permettez, ce que vous avez à faire en cette occurrence.

— Dites, ma mignonne, dites vitement!...

— Vous le manderez donc, et, lorsqu'il sera devant vous et devant les principaux de votre cour, vous lui direz que vous savez de source certaine qu'il essaie de vous honnir... Il affirmera à l'instant le contraire, disant que ceux qui vous ont rapporté cela mentent impudemment... Alors, vous lui répondrez que vous tenez la chose de moi-même, et que je la lui ferai connaître en champ de bataille...

— Ah! ma mie, jamais je ne consentirai à hasarder aussi follement la vie d'une personne qui m'est si chère que vous l'êtes! car je suis certain que vous ne pourriez résister un quart d'heure à ce vaillant chevalier de l'Ardente Epée...

— Ne vous mettez pas en peine de cela, Sire; outre que la justice est de mon côté, j'ai le cœur aussi bon et le bras aussi raide que lui, et j'espère sortir de cette aventure aussi bien que de maintes autres plus dangereuses.

— En mon Dieu, ma mignonne, il est vrai que j'ai mon propre honneur et celui de ma fille en grande considération, comme faire je dois; mais il n'en est pas moins vrai aussi que votre vie m'est précieuse au possible, et que j'y tiens plus qu'à la mienne propre...

— Sire, je vous supplie très humblement de me croire cette fois, et il vous en prendra bien.

Néréide fit tant et tant, que le soudan, malgré l'envie qu'il avait de ne pas laisser sortir sa prisonnière, de peur qu'elle ne s'envolât, lui donna le congé qu'elle sollicitait, et, l'ayant quittée, s'en alla trouver Balartes, auquel il dit devant toute sa cour assemblée :

— Chevalier de l'Ardente Epée, vous êtes venu en ma cour, non pour nous honorer, moi et les miens, comme vous me l'avez donné à entendre, mais pour me trahir et déshonorer. C'est pourquoi je vous ordonne, sous peine de vie, d'avoir à vider mes terres dans vingt-quatre heures... Autrement, assurez-vous que je vous punirai comme vous devez l'être.

Balartes fut ébahi de cette nouvelle, et encore plus mal content, car il était sur le point de donner fin à son entreprise et à ses désirs. Aussi, plein de gloire et d'outrecuidance, répondit-il au soudan :

— Sire, vous direz ce qu'il vous plaira, mais je vous répondrai qu'il ne se trouvera pas en cette cour ni ailleurs aucun chevalier assez hardi pour soutenir ce reproche de trahison que vous m'adressez là et que je lui ferai payer de sa vie... Je vous jure par les hauts noms de nos dieux que quiconque vous a dit cela a faussement et malheureusement menti, et mentira toutes fois et quantes il le dira!...

— Pourtant, chevalier, j'ai à vous présenter quelqu'un qui, malgré vos menaces, soutiendra ce dire et vous le prouvera en champ de bataille.

Et, sur l'heure, le soudan manda Néréide, laquelle le vint trouver incontinent.

Quand Balartes l'avisa si belle et de si bonne grâce, il fut grandement émerveillé; moins cependant que Fulurtin, car jamais chose ne ressembla mieux à une autre que Néréide ne ressemblait au prince de Thrace.

Lors, le soudan, s'adressant à sa prisonnière, lui dit :

— Néréide, voici Amadis de Grèce, qui veut maintenir qne vous l'avez faussement accusé, et qu'il n'est point venu céans pour comploter contre moi trahison ou vilenie, comme vous me l'avez assuré. Qu'avez-vous à répondre?...

— Sire, répondit Néréide, il sait bien qu'il a parlé contre vérité.

Balartes, qui s'imaginait bien fermement n'avoir affaire qu'à une simple demoiselle, se rengorgea hardiment pour répliquer :

— Demoiselle, ma mie, l'accoutrement que vous portez fait excuser la folie de vos paroles... Les femmes ont le droit de dire tout ce qui leur vient sur la bouche. Mais si un autre que vous, portant armes, s'était aventuré à ce point, je le châtierais comme lâche et méchant!...

— Vous avez raison de penser ainsi, dit Néréide; cependant, je dois vous prévenir que, suivant la coutume de mon pays, j'ai reçu l'ordre de chevalerie, et que je manie la lance et l'épée aussi aisément que d'autres la quenouille et le fuseau... Par ainsi, notre combat peut avoir lieu et sans retard, car je maintiens devant Sa Majesté et cette noble assistance que vous avez déloyalement, traîtreusement et méchamment comploté le déshonneur du soudan. Voici mon gage de bataille!...

Ce gage que Néréide tendait à Balartes, celui-ci fut bien forcé de le relever; mais ce fut malgré lui, non à cause du doute qu'il avait sur l'issue de la mêlée, mais parce qu'il lui paraissait honteux d'avoir à se mesurer contre un si chétif et si indigne personnage.

Toutefois, Fulurtin, qui savait le nœud de la matière, craignait grandement que mal lui en prît. Niquée elle-même, avertie de cette rencontre, n'en put fermer l'œil de toute la nuit.

## CHAPITRE XXVI

Comment Néréide vainquit, en champ de bataille, le prétendu chevalier de l'Ardente Epée, ainsi que Fulurtin, qui le croyait venger.

Au jour fixé pour l'épreuve de la vertu, force et courage des deux combattants, le soudan manda Néréide, qu'il fit armer de pied en cape, et à qui il donna pour parrain le roi de Lacédémone.

Il pria Balartes d'être celui du duc Niléa.

A leur arrivée au camp, Fulurtin, en considérant Néréide, ne pouvait s'imaginer qu'elle fût autre qu'Amadis de Grèce, son meilleur ami.

Sa fréquentation du prince de Thrace, cependant, le rendait hésitant sur ses suppositions.

Les deux combattants saluèrent le camp, et, placés chacun au bout opposé, les trompettes sonnèrent, et tous deux, s'élançant, se rencontrèrent si droit, que Néréide, faussant l'écu et la lance de Balartes, le désarçonna et le blessa grièvement au côté.

Le cheval de Néréide fut tué, mais elle se releva de dessous lui et s'avança, l'épée haute, sur Balartes, qui s'était mis en garde.

Lors le combat fut terrible entre eux, car le prince était brave chevalier.

Le soudan voyait avec plaisir que la victoire n'était pas douteuse pour Néréide; Fulurtin, de son côté, amoncelait de grandes colères dans son cœur, et il disait :

— J'aurais certes cru ce chevalier meilleur défenseur de ses armes, mais la chance tourne souvent contre le droit; possible, après tout, que sa querelle ne soit pas juste.

Néréide pressait le chevalier et l'avait fait rompre jusqu'aux limites du camp, et elle le harangua.

— Chevalier, avant d'aller à pire état, quittez le nom que vous avez usurpé, car il est injuste de dérober la gloire et le bien d'autrui si lâchement.

— Folle indiscrète, répondit Balartes, tu crois m'avoir déjà à merci! Non, non, ta mort précédera la mienne.

Et aussitôt il lui donna deux tels coups d'épée sur le haut de l'armet, que ses yeux virent mille étoiles.

Néréide se jeta sur lui, prit de la main gauche les courroies de son heaume et le lui arracha; puis de la droite elle lui trancha la tête.

Fulurtin, à ce spectacle, s'arrachait les cheveux et faisait un deuil pitoyable.

— Hélas! disait-il, chevalier de l'Ardente Epée, fleur et honneur de vertu, prouesse et magnanimité; la Fortune vous a naguères élevé bien haut pour vous laisser tomber aux pieds d'un tel monstre! Que direz-vous, rois, princes, chevaliers qu'il a vaincus? Que direz-vous en le voyant défait par une femmelette!

Ces doléances finirent par des larmes abondantes. Il pleurait, les bras croisés, en présence de Néréide, qui était prête à en faire autant, en considérant de quel dévouement Fulurtin accompagnait celui qu'il croyait mort, et cependant respirait près de lui.

— Plût à Dieu, disait en elle-même Néréide, que vous connussiez la vérité! Elle vous sera plus tard annoncée.

Et, ôtant ses armes de tête :

— Sire chevalier, dit-elle, ne vous tourmentez plus pour ce qui vient d'arriver, car, si la Fortune vous désole, elle vous réserve un plus grand bien pour l'avenir, car je veux, à la place du mort, être votre amie fidèle plus qu'il n'était pour vous; votre bravoure et les regrets que vous exprimez méritent ce retour.

— Néréide, répondit-il, cet échange m'est odieux, car je voudrais que ta tête soit séparée du tronc comme tu as fait de mon ami, de mon second moi-même, et je jure les dieux que je t'en ferai autant. Tu n'es pas digne de combattre avec ceux qu'il a vaincus. S'il te plaît, combattons ensemble pour l'éprouver, je serai sûr au moins que, vaincu, je rejoindrai mon ami, ou que, vainqueur, je l'aurai vengé.

— Bon chevalier, vous me jugez bien faible pour lui attribuer tant de gloire, et je m'étonne de vous voir accueillir ainsi l'amitié de celle qui jamais ne combattra avec vous. Réfléchissez à mes paroles, et croyez qu'elles ont pour vous une signification honorable pour vous.

— Oui, fit Fulurtin, ces paroles sont pure couardise pour refuser le combat; la Fortune te sert jusque-là, mais je saurai la tourner contre toi avant qu'il soit longtemps.

— Fulurtin, reprit-elle, plus je me dévoile et plus tu t'obstines à ne pas me reconnaître; si nous n'étions pas si environnés de gens, j'ouvrirais tes yeux que tu tiens obscurcis et aveuglés.

Ils causaient depuis si longtemps, que le soudan et le roi de Lacédémone descendirent de leurs gradins pour en savoir la cause.

Fulurtin, en leur présence, recommença ses injures et voulait à toute force combattre.

Ce qui mit Néréide en grande perplexité, car il fallait, ou accepter le combat, ou passer pour lâche de cœur.

A la fin, elle réfléchit qu'elle trouverait moyen, en combattant, de lui déclarer qui elle était, et alors elle lui répondit fièrement :

— Chevalier! vous êtes allé trop loin dans vos injures, car, au lieu d'être si aisé à vaincre, comme vous le dites, je veux prouver, au péril de ma vie, que vous avez dit faux.

— Eh bien! fit Fulurtin, que ce soit de suite.

Le soudan consentit à regret à cette épreuve. On leur amena des chevaux frais, et Néréide était fort soucieuse de se mesurer avec son meilleur ami.

Leur rencontre fut terrible, Néréide ne s'occupant pas de parer, elle laissa Fulurtin briser sa lance sur elle jusqu'à la poignée, et se retint aux crins de son cheval pour ne pas tomber.

Fulurtin tomba sous son cheval, mais il revint aussitôt sur Néréide, et lui dit :

— Ça, ma damoiselle, descendez de cheval, si vous ne voulez pas que je le tue.

— Par mon âme! fit Néréide, vos motifs de combats sont si déraisonnables, que je préférerais cesser le combat.

Elle descendit cependant, et leur combat continua. Fulurtin, acharné à l'attaque, et Néréide, au contraire, se bornant à parer du plat de son épée et à recevoir les coups sur son écu.

L'ennui pour elle était de voir le soudan et le roi de Lacédémone très attentifs à connaître l'issue de cette mêlée.

Ce qui l'empêchait de parler à Fulurtin. Elle lui dit ces seuls mots :

— Contente-toi, Fulurtin, d'avoir abîmé mon écu et mes armes ainsi, car ta bonté t'a fait traiter en ami jusqu'ici; pourtant, ne va pas plus loin.

— Fais comme moi, répondit Fulurtin ; défends ta vie, que je tiens suspendue à mon épée.

Et leur combat recommença plus âpre que jamais : Néréide reçut une blessure et songea à se défendre sérieusement ; elle haussa l'épée, et, d'un coup, décoiffa Fulurtin, qui tomba bouleversé et ne sachant s'il faisait jour ou nuit.

— Voilà, dit Néréide, un des coups habituels du chevalier de l'Ardente Epée, et non du misérable qui gît mort en ce camp. Rends-toi mon prisonnier, ou mal t'en arrivera.

— Tue ! tue ! s'écria Fulurtin, que j'aille rejoindre, aux Champs-Elysées, mon ami ; s'il est en enfer, peu m'importe, j'irai de même lui tenir compagnie.

— Pas encore, reprit Néréide ; tu seras l'ami de moi seul, et je prierai le soudan de te garder prisonnier jusqu'à ce que ta colère soit apaisée.

— A quoi bon la vie, sans mon ami? fit Fulurtin.

Néréide désespéra de faire entendre raison à ce maniaque ; elle pria le soudan de le faire surveiller, pour qu'il n'attentât pas à ses jours par désespoir.

Le corps de Balartes fut embaumé dans un cercueil de plomb pour être envoyé à l'empereur de Trébisonde.

La réputation de Néréide fut complète, et on la surnommait le meilleur chevalier de toute la terre.

## CHAPITRE XXVII

Comment Niquée se voulut détruire, sachant la mort d'Amadis de Grèce et la victoire de Néréide.

Bientôt après la victoire remportée par Néréide, le soudan la prit par la main et la conduisit dans une des plus belles chambres du château, où il fit panser les plaies qu'elle avait.

Puis il alla trouver Niquée pour lui raconter ce qui s'était passé, espérant lui faire plaisir ; mais bien au contraire, car Niquée, en apprenant la mort d'Amadis, tomba à la renverse inanimée.

Le soudan resta effrayé et appela les demoiselles pour lui desserrer ses robes et la secourir.

En revenant à elle, un soupir douloureux s'échappa de son sein, et elle dit :

— Retirez-vous, mon père, car le mal que je souffre veut une solitude entière. Accordez-moi cette grâce, car c'est la dernière que vous m'octroierez, étant prête à quitter la vie.

Le bon vieillard inonda de larmes sa blanche barbe à ces paroles, et sortit de la chambre en pensant que cette crise venait de quelque douleur d'amour.

Il alla chez Néréide, qui, elle-même, à cette nouvelle, devint blême et resta sur sa couche sans mouvement.

Le pauvre soudan crut avoir, en un instant, perdu sa fille et son amie ; la fièvre le prit, et il commença à se désoler piteusement.

— Hélas ! faut-il que sur le bord de la tombe je voie trépasser les deux êtres que j'ai le plus aimés au monde. Pour Dieu, ma mie, répondez-moi !

Et il embrassait Néréide, qui revint à elle et comprit sa faute ; elle voulut s'expliquer et répondit au soudan :

— Je vous assure que votre douleur m'a tant émue, que j'ai éprouvé le même mal que votre fille.

— Ma mie, fit le soudan, reposez-vous ; ce sont vos blessures qui vous ont causé ce malaise ; faites bonne chère afin de rétablir cette faiblese.

Et il la laissa seule. Niquée, cependant, avait congédié ses suivantes et continuait à déplorer son malheur, s'en prenant à Néréide, qu'elle accusait de meurtre.

— Certes, soupirait-elle, son visage, si semblable au vôtre, cruelle femme, vous devait donner quelque compassion, et moi-même je devais vous en inspirer ! Que n'ai-je l'épée qui l'a renversé ? bientôt mon âme irait rejoindre la vôtre, ô Amadis ! dans quelque lieu qu'elle habite à ce moment.

Toute la nuit, ce furent pareilles plaintes. Au jour, le soudan envoya quérir de ses nouvelles. On répondit que le mal s'était aggravé.

Le soudan vint trouver Néréide, qui s'habillait, et lui manda les mauvaises nouvelles de sa fille.

— Sire, dit Néréide, s'il vous plaisait, j'irais lui tenir compagnie ; car peut-être s'ennuie-t-elle ainsi seule.

Cette proposition plut au soudan, et ils allèrent chez Niquée, qui, en les voyant, tourna la tête de côté et feignit de dormir.

Le soudan se retira de crainte de l'éveiller, et la confia à Néréide ; ce que Niquée entendit fort bien.

Son père étant hors de la tour ; elle se leva en sursaut, et s'adressant à Néréide, elle lui dit durement :

— Que faites-vous ici ? disparaissez ! car en votre présence je me tuerai, ou bien je vous étranglerai de mes deux mains ! Femme traîtresse ! fallait-il recevoir de vous ces maux horribles !

— Votre mal, madame, répondit Néréide, précédera un grand bien, si vous le comprenez comme je le sais.

— Or, laissez-moi, fit Niquée, ou accordez-moi l'épée qui a tué Amadis.

— Très bien, dit Néréide ; à une condition : c'est que je vous la donnerai en ma seule présence.

Et elle alla chercher l'épée, qu'elle lui présenta dans une chambre secrète, en lui disant :

— Madame, voici cette épée ; je vous prie de me la passer au travers du corps si je ne vous ramène Amadis vivant, quoique vous le pensiez mort.

Niquée prit l'épée, et croyant que Néréide se

moquait d'elle, elle tira la lame du fourreau pour lui fendre la tête.

Néréide était sur ses gardes; elle para le coup et lui dit :

— Comment, vous voulez ainsi occire votre Amadis ! Regardez cette épée, figurée sur ma poitrine, et accueillez ensemble le chevalier de l'Ardente Epée et Amadis de Grèce. Le traître qui a usurpé mon nom a reçu le châtiment qu'il méritait. Maintenant, si vous voulez punir Amadis, choisissez de cette épée d'acier ou de celle que vous avez gravée dans mon cœur.

Niquée ne savait si elle rêvait; elle se rassura peu à peu devant de semblables preuves, et fit raconter à Amadis tous les détails de ses prouesses.

## CHAPITRE XXVIII

Comment Néréide redevint homme, à la grande satisfaction de la belle Niquée, laquelle s'abandonna pour la première fois au plaisir d'aimer et d'être aimée.

Dieu sait quels baisers et quels embrassements s'ensuivirent ! Néréide prouvait éloquemment qu'elle n'était pas femme, et elle l'eût prouvé plus éloquemment encore si la belle pucelle Niquée ne s'y fût opposée en lui disant :

— Mon grand ami, il ne me paraît pas que vous respectiez suffisamment les barrières qui défendent mon honneur, à savoir, mon rang et ma beauté... Considérez donc, je vous prie, que notre amour doit être consacré par la loi la plus honnête vis-à-vis de Dieu et des hommes.

— Je vous assure, madame, fit Amadis, que je n'aurai jamais d'autre femme et épouse que vous, vous aimant au delà de ce qu'il est permis d'espérer.

— Eh bien ! dit tendrement Niquée, je vous reçois pour seigneur, mari et époux.

Et ainsi, Niquée laissa cueillir à Amadis le frais bouton du rosier, jusqu'alors immaculé; et le jardinier s'occupa si bien de ce gentil jardin, que le fruit ne tarda pas à mûrir.

— Mon ami, lui disait Niquée, je confierai à mon père, en le trompant un peu, que vos soins m'ont rendu la santé, et je suis sûre qu'il vous laissera toujours avec moi.

— Je vous assure, fit Amadis, que votre père et moi nous sommes trouvés il y a un mois dans un cruel ennui.

Et il lui raconta que le soudan avait voulu le violenter, et que, n'y pouvant arriver, il l'avait fait enfermer à la Tour de l'Univers; ce qui avait été la cause de leur réunion présente.

— Laissez-moi faire pour le reste, ajouta-t-il, je sais comment prendre son caractère; priez-le de venir vous visiter.

Le soudan vint presque aussitôt et trouva sa fille parée des plus vives couleurs de la santé; le délassement qu'elle avait pris avec Amadis n'y avait pas peu contribué.

— Je vois que vous allez mieux, dit-il, et vraiment, hier, j'ai craint de vous voir mourir.

— Mon père, fit Niquée, Néréide m'a soignée avec tant d'affection, que je suis maintenant hors de tout danger.

— Elle donne à tout le monde allégeance, sauf à moi, reprit le soudan; mais j'espère avec le temps recevoir d'elle plus de bien qu'elle ne m'en veut céans.

— Sire, hasarda Néréide, je vous l'ai promis et vous le promets encore.

— Il faut pour cela, père, que vous ne nous sépariez plus, car sans elle je retomberai en pire état que devant.

— Oui, vraiment, dit le soudan, je vous la confie, et nourrissez les bonnes intentions qu'elle a pour moi.

— Je n'y manquerai pas, répondit Niquée, qui se tenait de rire ainsi qu'Amadis.

Le soudan se retira après ces mots pour prendre son repos.

## CHAPITRE XXIX

Comment Néréide fut voir Fulurtin en prison, et les propos qu'ils eurent ensemble.

Toute la journée se passa entre Néréide et Niquée à deviser sur les peines qu'ils avaient endurées avant d'être réunis par l'amour.

— Combien de fois, disait Amadis, j'ai déploré votre situation, semblable au trésor que cache l'usurier et ne sert ni à lui ni aux autres, au lieu de laisser d'aussi belles créatures que vous honorer Dieu en aimant honnêtement leur ami !

— Dieu, mon ami, répondit Niquée, montre ici son dessein. Voyez comme mon père s'est rompu la tête pour empêcher qu'homme du monde approchât de moi. Il a oublié qu'il est aussi difficile de garder une femme que de tenir dans la main fermée un bataillon de puces, car elles sortent par la séparation des doigts. Quels remords lui viendront quand il saura notre liaison ! d'autant plus que l'espoir de vous posséder a amené ce résultat. A son âge et avec sa sagesse, je m'étonne de cet entraînement.

Ils s'entretinrent ainsi jusqu'au moment d'aller coucher.

Néréide avait peu dormi les nuits précédentes; elle ordonna à ses femmes de se retirer dans la garde-robe et la laisser seule avec Néréide, qui coucherait avec elle.

Ces femmes obéirent sans soupçonner rien et

laissèrent les amants faire plusieurs essais du plaisir qu'ils avaient eu ensemble une ou deux fois le matin.

Et combien qu'ils fussent l'un et l'autre nouveaux en tel métier, ils en apprirent tant cette nuit, qu'ils devinrent aussi savants qu'après quinze ou vingt ans d'études.

Pendant plusieurs jours, ils travaillèrent à ce charmant repos sans se lasser ni dégoûter.

Le soudan revint voir sa Néréide, qui lui échappait toujours, et finit par lui dire qu'elle avait fait vœu de tenir chasteté pendant une année de captivité; qu'ensuite elle lui appartiendrait de cœur, de corps et de toutes les façons qu'il lui plairait.

Il prit cela en paiement et l'autorisa à venir à tout instant voir Niquée, et se promener où elle voulait.

Néréide se souvint de Fulurtin et l'alla voir dans sa prison; le pauvre chevalier était sur le chemin du trépas et appelait le terme de ses douleurs.

— Je vous supplie, mon ami, dit Néréide, de me pardonner le délai que j'ai mis à me faire connaître de vous; je suis votre tant regretté Amadis de Grèce. Voyez l'épée que vous avez regardée tant de fois.

Et elle lui montra sa poitrine.

— Cela vous prouve que vous avez eu affaire à un traître qui usurpait l'amour de Niquée auquel j'ai droit.

Fulurtin, à mesure qu'elle parlait, se figurait rêver ou éprouver un enchantement, car il avait vu expirer le chevalier de l'Ardente Epée, et il le revoyait à ses côtés.

Mais, en rappelant dans sa mémoire certains détails de l'autre, tels que déni de secours aux demoiselles et autres, il songea qu'il avait dû être trompé jusqu'alors par celui qui avait été châtié.

Il se jeta au cou d Amadis, en s'écriant :

— Ah! mon vieil ami, qui eût pensé qu'après tant d'infortunes je trouverais une pareille joie? Sur mon âme, je ne regretterai pas la vie, puisque j'ai été tiré d'un si horrible chagrin que celui de vous avoir cru mort. Mais pourquoi ce déguisement de femme?

Lors, Amadis lui raconta sa vente au soudan par Gradamarte, qu'il attendait sous le nom de Cosme Alexandrin, son mariage avec Niquée et la nécessité de tout ce qui en était survenu.

— En vérité, je suis ravi de ces aventures merveilleuses et successivement heureuses. Je ne sais vraiment pas à quels diables j'avais l'esprit lorsque je vous vis à cheval et combattre celui que vous avez si maltraité. J'aurais dû vous reconnaître sous ces habits de femme.

— Et vous, dit Amadis, quelle fortune vous a amené dans ce pays?

— L'inquiétude seule de vous chercher, répondit Fulurtin; malgré un récent mariage avec une fille que j'adore, j'ai tout quitté pour me mettre en campagne à votre quête.

En racontant ses amours avec Libriaxa, Fulurtin ne pouvait s'empêcher de soupirer.

Amadis se mit à rire.

— Je vois, dit-il, que vous commencez à regretter son absence; si vous voyiez seulement une fois Niquée, vous comprendriez bien davantage encore ce sentiment.

— Je vous dirai, fit Fulurtin, que mon amie est si bien en moi et moi en elle, que je la préfère à toutes les belles du monde, car elles ne pourraient habiter un cœur que j'ai laissé à la garde de ma mie.

— Diable! reprit Amadis, n'en avez-vous pas déjà joui, et plusieurs fois?

— Oui, certes!

— Et néanmoins, vous pensez à elle autant que si vous étiez en quête pour la conquérir. Que dirais-je, moi, s'il me fallait quitter ma Niquée? Depuis que je cause ici, il me semble en être éloigné depuis dix ans.

— Vous voyez, dit Fulurtin, vous êtes absolument comme moi.

— Avec cette différence, répliqua Amadis, que la beauté de ma mie ne peut être comparée à celle de la vôtre.

— La mienne, continua Fulurtin, n'a d'égale ni aux cieux ni sur la terre. Ni la déesse Vénus ni votre Niquée n'atteignent à la perfection de Libriaxa. Chaque oiseau trouve son nid beau.

— J'avoue que j'ai bien aimé Lucelle, fit Amadis, et que je l'aime encore; mais je confesse qu'à la vue du portrait seul de Niquée, l'affection que je portais à l'autre s'évanouit subitement pour se porter sur elle.

— Ma mie n'a point à craindre pareille chose de moi; j'aimerais mieux mourir plutôt que d'être une seule fois inconstant à son endroit.

— Nous verrons cela un jour; contentez-vous de bien jouer maintenant votre personnage. Je ferai entendre au soudan que je vous ai bien prêché, que vous êtes content et désirez entrer à son service. Il vous fera venir de suite. Le reste regarde votre prudence. Je cours revoir ma mie.

Ils se quittèrent, et Néréide vint trouver le soudan, auquel elle fit la proposition de Fulurtin.

— Par ma foi, dit le soudan, vous me donnez l'occasion de vous aimer de plus en plus; je sors de chez ma fille, qui était toute triste; je vous prie d'aller la visiter; je vais de mon côté appeler Fulurtin.

En effet, Fulurtin fut traité avec les honneurs dus aux plus grands princes de l'empire, et Néréide et Niquée habitaient toujours le paradis des amants, sans être aucunement observés des damoiselles suivantes.

## CHAPITRE XXX

Comment les nouvelles vinrent en Trébisonde de l'armée d'Abra, qui marchait contre l'empereur et Lisvart, et du congé que donna le soudan à Néréide pour aller au secours d'Axiane avec cinq cents chevaliers.

Tant courut par tout le Levant le bruit de l'armée qu'assemblait la belle Abra pour descendre en Trébisonde, qu'Amadis de Grèce, craignant la ruine du pays, se trouva en grande perplexité et chagrin. Et, bien qu'il considérât comme la plus grave et pénible chose de s'éloigner de sa nouvelle femme et amie, cependant la raison finit par l'emporter sur la folie, et le devoir sur le plaisir.

Une nuit entre autres, après y avoir bien réfléchi, il se décida à demander son congé, et, pour y parvenir, tenant Niquée entre ses bras, il lui dit :

— Vous savez, ma mie, quelle part vous avez en moi, et quel désir j'ai de vous obéir et complaire en tout... Je vous prie donc de me conseiller en l'occurrence présente, à propos de deux extrémités qui me travaillent et importunent grandement l'esprit...

— Qu'est-ce donc, mon doux ami? demanda la belle Niquée.

— L'une est l'obligation que je dois à mon père, pour le secourir en la nécessité où il est, comme vous avez entendu. L'autre, qui me touche de plus près encore, c'est que, en m'éloignant de vous, j'approche d'autant de la mort... Il me paraît impossible de vous abandonner longtemps...

Niquée, qui n'était pas moins avisée que belle et de bonne grâce, comprit que si Amadis délaissait père et pays en temps si pressé, outre qu'il en pourrait recevoir blâme, ils en recevraient l'un et l'autre un dommage trop grand. Lors, au lieu de le détourner de cette idée qu'il avait, elle lui répondit :

— Seigneur, l'amour que je vous porte est si parfaite, que je vous donnerais malaisément, en ce que vous me demandez, un conseil qui me fût agréable et sain... Mais plus grande encore est la force de votre honneur et de votre renommée, puisque c'est elle seule qui a été le moyen du bonheur que nous avons l'un par l'autre... A cette cause, il me semble que vous et moi devons ajourner et interrompre notre béatitude amoureuse et suivre l'âpre devoir qui nous ordonne la séparation. Par ainsi, mon grand ami, je vous donne, comme faire je dois, tel congé qu'il vous plaira, encore que véritablement ce soit contre mon vouloir et mon plaisir...

— Sur mon Dieu, ma dame, reprit le chevalier de l'Ardente Epée, vous parlez si bien et si éloquemment, que je ne sais ce que je dois admirer le plus, ou de votre beauté, à nulle autre pareille, ou du merveilleux jugement que vous portez dans les occurrences délicates de la vie, et du gentil esprit qui reluit en vous... Demain donc, avec votre agrément, je parlerai au soudan, et, selon ce qu'il me répondra, je parachèverai ou romprai mon entreprise. Car, sans lui, ni vous ni moi n'y pourrions donner ordre et suite...

En effet, le jour suivant, comme le soudan était là, en visite, comme il en avait coutume, Néréide lui dit :

— Sire, je ne vous ai jamais requis, que je sache?...

— Non, certes, ma mignonne, et je le regrette bien.

— Je vous supplie aujourd'hui de m'accorder un don...

— Un don, à vous qui les avez tous?

— Un don, oui, Sire...

— Et lequel, ma mie?

— Accordez-le-moi d'abord, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir plus tard...

— Ma mie, je vous ai donné mon cœur; c'est vous dire que je n'ai rien à vous refuser. Demandez donc hardiment.

Néréide remercia très humblement, et dit :

— Vous savez depuis longtemps, Sire, que madame votre nièce Axiane a résolu de reconquérir l'empire de Babylone, que détient indûment et injustement la princesse Abra, héritière de son frère Zaïr?...

— Je sais cela, en effet, ma mignonne, et depuis un assez long temps... Mais je vous avoue que je ne vois pas bien où tendent ces propos...

— Si vous y consentez, Sire, et je le souhaite fortement, j'irai aider de ma personne à votre nièce, espérant par ce moyen apaiser l'inimitié que plusieurs vous portent, et à moi aussi, pour la mort d'Amadis de Grèce, et acquérir en outre quant et quant plus de renommée que je n'en ai encore...

Le soudan fut très marri d'avoir si légèrement donné sa parole et octroyé d'avance le don que venait de lui demander Néréide, car c'était une séparation qu'elle lui demandait là, et il s'était si bien habitué à la voir tous les jours!...

Cependant, il avait promis. Quoi qu'il lui en dût coûter, il s'exécuta.

— Je ferai ce que vous voudrez, ma mie; mais je jure bien, par le haut et puissant Jupiter, que c'est bien contre mon gré. Car l'éloignement où je vais me trouver de vous va produire un tel désarroi en moi, que j'ai grand crainte de n'être plus en vie à votre retour...

— Voilà des paroles inutiles, Sire; vous devez savoir que cette absence ne sera pas longue et que je la raccourcirai encore de mon mieux, ne connaissant pas de lieu au monde où j'aie reçu plus d'aise et d'honneur que céans, en votre compagnie et en celle de madame votre fille.

— Ma mignonne, dit le soudan, je dois consentir à votre départ, puisque je l'ai promis. Mais, comme j'ai peur que vous ne soyez reconnue et mise à mort, je vais vous donner pour compagnie cinq cents chevaliers qui auront pour mission spé-

ciale de veiller sur votre chère et précieuse existence.

— Puis-je choisir ces chevaliers-là moi-même, Sire?

— Certes, oui, mignonne! certes oui!

— Alors, Sire, je vous supplie de permettre à Fulurtin de m'accompagner. Avec lui et les cinq cents chevaliers dont vous me gratifiez, je ne redouterai personne!...

— Vous aurez Fulurtin, ma mie, ainsi que le roi de Lacédémone... Je vais les prévenir et m'occuper de votre départ.

— Que les dieux vous le rendent, Sire!

Le vieux soudan sortit, et alla commander l'équipement des vaisseaux nécessaires.

Peu après, Néréide ayant pris congé et de Niquée et du soudan, s'embarqua avec sa suite, sur son vaisseau, qui cingla vers Cappadoce.

## CHAPITRE XXXI

Comment le vieil empereur de Trébisonde, l'impératrice sa femme et la princesse Onolorie sa fille, passèrent de vie à trépas, au grand désespoir de Lisvart de Grèce.

Pendant que ces choses se passaient, d'autres événements s'accomplissaient aussi. Le temps, qui donne fin à toutes choses, les travaux passés, les peines ordinaires de la vie, tout contribua à avancer la mort du vieil empereur de Trébisonde. Il rendit son âme au Seigneur Dieu, qui la lui avait prêtée pour toute la durée de son existence terrestre.

Il fut fait grand deuil de cette mort dans tout l'empire, comme on pense bien; lequel deuil, cependant, dut s'apaiser tôt après pour faire place aux joies du couronnement du nouvel empereur Lisvart de Grèce et de sa chère femme et épouse, la princesse Onolorie.

Quelques jours après ce couronnement, et comme si la Fortune se rassasiait difficilement, deux autres malheurs suivirent celui-là. La vieille impératrice mourut, emportée par les regrets amers qu'elle ressentait de la perte de son vieux mari; ce qui troubla tellement sa fille Onolorie, alors grosse de six mois, qu'elle en avorta dans d'affreuses douleurs. Les médecins la jugèrent perdue, et elle le comprit elle-même.

Lisvart, à cette nouvelle, commença à faire les regrets et les plaintes les plus dignes de pitié. Comme il était en cette angoisse, on lui vint dire que l'impératrice sa femme le demandait, afin de lui dire un dernier mot avant de passer le pas.

Bien qu'il fût plus en état de recevoir réconfort que d'en donner à quiconque, il y alla, pour montrer qu'il était homme, avec la meilleure contenance qu'il put trouver, et, lui prenant doucement et affectueusement la main droite, il lui demanda comment elle se portait :

— Sire, répondit-elle avec un sourire mélancolique, je vais ainsi qu'il plaît à notre Seigneur Dieu... Je vois bien maintenant qu'il me veut appeler à lui... Par ainsi, mon ami, je vous supplie de me pardonner les choses involontaires par lesquelles j'aurai pu vous offenser, car je vous promets, en vérité, que ç'a été hors de mon escient... Je vous ai aimé, Lisvart, tant que j'ai vécu en ce monde, depuis la première heure où je vous ai vu jusqu'à cette heure solennelle où je ne vais plus vous voir...

Un hoquet sinistre interrompit la moribonde. Elle reprit bientôt courageusement :

— Lorsque je ne serai plus, mon doux ami, je vous prie d'avoir quelque souvenance de moi, de prier et faire prier le Seigneur d'avoir pitié de ma pauvre âme ignorante qui a peut-être péché et failli sans le savoir... C'est mon dernier vœu... Tenez-en compte, cher mari... Je voudrais vous parler encore, car il me semble que je ne vous ai pas assez dit combien je vous aimais... combien j'ai été heureuse par vous... combien je regrette de ne pas vivre plus longtemps pour vous prouver cet amour que le temps n'aurait pu entamer et que la mort seule peut briser, comme elle fait en ce moment... Mais l'heure me presse... je sens le cœur me manquer...

Et, se soulevant avec ce qui lui restait de force, Onolorie se pencha sur le visage éploré de son cher mari et le baisa avec une tendresse qui leur fit mal à tous deux, car ils sentaient l'un et l'autre que c'était la dernière caresse.

— Mon ami, ajouta-t-elle d'une voix qu'il entendait à peine, voilà le dernier bien que vous aurez de moi... Je vous laisse deux enfants qui sont vôtres... L'un est votre fille, si éloignée de nous présentement, que nous n'en savons nouvelles... Quand il plaira à Dieu, il vous la rendra... L'autre est votre Ama...

Onolorie ne put prononcer la dernière syllabe du nom de son fils. Son âme s'évanouit, sa voix et sa vie cessèrent ensemble, comme elle tenait encore la main de l'empereur, à qui le cœur crevait, tant il l'avait pressé d'angoisse et de tristesse.

Elle était morte sans qu'il s'en doutât, malgré le silence qui avait succédé tout-à-coup au bruit. Il continuait à tenir sa main dans la sienne, sans s'apercevoir qu'elle se refroidissait de minute en minute, et, pour ne pas l'affliger par ses sanglots, il se mordait la langue jusqu'au sang.

Mais lorsque cette main, de sèche et fiévreuse qu'elle était auparavant, devint tout-à-coup froide de cette froideur terrible que donne le tombeau, il osa relever la tête et regarder. Lors, voyant ainsi sa chère femme expirée, il tomba en une pamoison telle, qu'il resta plus de quatre heures sans remuer ni pied ni main sur un lit où on l'emporta.

Quand il reprit sa connaissance, il murmura, en jetant un sanglot du plus profond du cœur :

— Hélas! dure et mauvaise Fortune! es-tu suffisamment rassasiée? Tu ne veux pas de ma vie... toi-même l'a tirée cent et cent fois des périls où je te l'avais abandonnée!... Et, pour me faire mou-

rir cent fois le jour, tu m'as ôté ma chère femme, ma compagne ! O Dieu ! Dieu éternel !...

Lisvart n'en put dire davantage : il tomba derechef évanoui. Puis, revenant à soi, il dit, les yeux à demi-ouverts :

— Hélas ! ma mie, ma femme, ma loyale compagne, vous êtes plus heureuse que votre mari, tout bien considéré, puisque vous êtes présentement au ciel, dans la suprême béatitude, tandis que je reste, moi, ici-bas, pour servir de proie aux dévorantes mélancolies !... Pardonnez-moi, ma chère femme, si je vous pleure si indiscrètement...

Puis, tout aussitôt, comme personne mal arrêtée en son bon sens, il changea de contenance et se prit à maudire et à injurier le cours du ciel, l'influence des planètes, l'art des médecins, les appelant bêtes, ignares, sans savoir ni expérience. Et, tout en parlant ainsi, il faisait de ses mains crispées une si rude et si continuelle guerre aux poils de sa barbe, qu'elle n'en tarda pas à s'éclaircir plus que de coutume.

Périon, qui survint en ce moment, essaya d'apaiser sa fureur, lui remontrant que telles façons d'agir étaient messéantes à un chrétien comme lui, et contraires au vouloir de Dieu.

— Vous en parlez bien à votre aise ! lui répondit amèrement Lisvart. Ne voyez-vous donc pas que j'ai tant perdu, qu'il ne me reste autre chose qu'un ennui avec lequel je mourrai, me trouvant ainsi privé de la compagnie de ma bien-aimée Onolorie ?...

En prononçant ce nom si cher, Lisvart sentit son cœur lui manquer de nouveau et se serrer si fort, qu'il ne put continuer à parler et que ses yeux se changèrent en deux ruisseaux de larmes.

Gradasilée, qui arriva sur cette entrefaite, voyant son affliction, l'en reprit aigrement.

— Comment ! dit-elle, Sire, vous prenez plaisir à contrefaire la femme ? La magnanimité du cœur vous manque-t-elle comme aux enfants ?... Ne savez-vous donc pas que vous et moi nous sommes nés pour mourir ? Vous imaginez-vous donc faire revivre votre femme en la leurant et en vous tourmentant ainsi ? Elle est, certes, bien heureuse... Pourquoi la regrettez-vous tant ? Elle est partie la première pour vous montrer le chemin ; elle vous attend au lieu où, s'il plait à Dieu, nous la verrons quelque jour... Laissez ces larmes à ceux qui n'ont pas espérance en une seconde vie, et réconfortez-vous en notre Seigneur, qui vous donnera la vertu de patience qui vous est nécessaire...

Assez d'autres bons propos lui tint Gradasilée, et tant et tant, qu'à la fin il donna quelque repos à ses yeux et à son cœur.

Pendant ce temps, on inhuma l'impératrice Onolorie en la chapelle où reposaient ses prédécesseurs.

## CHAPITRE XXXII

Comment l'impératrice Abra fut défaite, et ce qu'il en advint.

L'empereur Lisvart avait une multitude de bons soldats qu'il avait armés soigneusement pour assauts et défenses.

Lui-même ordonnait tous les travaux, faisant creuser fossés, jeter chausse-trappes et aiguiser les piques et manœuvrer les canons.

Les rois de Jérusalem, ceux de Fénicie et Surie, combattaient en personne et donnèrent l'assaut à Lisvart.

Abra, restée un peu en arrière dans les tranchées, voyant les siens un peu maltraités, se mordit les doigts et résolut de donner elle-même si, au troisième assaut, la ville n'était pas enlevée.

Elle ordonna au roi de Palestine, à celui de Centepolie et Sentapolin, de jeter cent mille hommes sur les murailles.

Mais Lisvart avait partout mis des poudres, de l'huile, fascines derrière les brèches, et les ennemis, lancés en vitesse et criant ville gagnée, furent enveloppés de flammes subites ; une forte partie y perdit la vie, le reste se sauva comme il put.

Abra se désespéra ; on lui apprit l'arrivée de quinze cents voiles amenant des chrétiens, ce qui la détermina à lever le siége et rentrer au camp.

Frandalo, amiral de l'armée chrétienne, arrivait bien appareillé et gréé devant la flotte d'Abra, qu'on avait dégarnie pour fortifier les troupes de terre.

Tout conspirait contre l'impératrice Abra ; Axiane, princesse d'Argènes, envoya un cartel à son ennemie ; il fut convenu que dix chevaliers païens se mesureraient en champ-clos.

En effet, Périon et les autres chrétiens s'avancèrent contre les païens, et ceux-ci, par ruse, pointèrent leurs lances sur les chevaux seulement. Les païens n'en restèrent pas moins prisonniers et donnés à l'impératrice Axiane, qui les fit soigner et renvoyer.

Les deux armées allaient en venir aux mains d'une façon définitive.

Don Florestan, empereur de Rome, commandait la cavalerie de trente mille chevaux.

Don Bruneo de Bonnemer, avait les gens de pied, Français, Allemands, Bretons et Ecossais, cinquante mille soldats environs.

Lisvart dirigea le combat, qui fut plein d'épisodes terribles ou grotesques, car la défection se mit dans les troupes d'Abra.

Finalement, le combat dura si longtemps, que deux amiraux païens y furent tués et presque tous

les vaisseaux perdus, brûlés ou coulés.

Frandalo resta plein de gloire.

Un seul brigantin porta ces nouvelles à Abra, qui fuyait après avoir perdu camp et bataille.

## CHAPITRE XXXIII

Comment l'armée d'Abra ayant été vaincue par celle de Lisvart, aidée de celle d'Axiane, la malheureuse sœur de Zaïr songea à se jeter dans la mer et en fut empêchée par l'empereur de Trébisonde.

Tout était dit. L'armée de la princesse de Babylone avait été défaite honteusement par celle de l'empereur Lisvart, concurremment avec celle de la princesse Axiane. Tous les serviteurs d'Abra fuyaient lâchement dans toutes les directions. Chacun l'abandonnait dans ce désastre navrant, même ceux sur lesquels elle avait le plus le droit de compter. C'était une désertion générale!

— Ah! s'écria-t-elle avec désespoir. Tout est fini! tout est perdu!...

D'abord, par un moment de rage bien naturel, elle voulut se précipiter sur la trace des fuyards pour leur couper la retraite et les forcer à revenir mourir avec elle les armes à la main.

Mais elle renonça à ce projet, qui ne pouvait aboutir, car les fuyards fuyaient bien!

Lors, elle remonta sur son cheval, lui enfonça l'épée dans les flancs, et l'animal, se cabrant sous la douleur, l'emporta comme un tourbillon à travers la forêt voisine.

Vingt fois en chemin le cheval s'abattit, épuisé, fou de douleur. Vingt fois la main fiévreuse d'Abra le força à se relever et à reprendre sa course à travers les halliers.

Abra éprouvait une sorte de volupté sauvage à se sentir ainsi menée vers l'inconnu, c'est-à-dire vers la mort. C'était encore la lutte pour elle, et, puisqu'elle n'avait pu tomber avec honneur sur le champ de bataille, elle ressentait une joie amère à penser qu'elle allait mourir violemment, comme au milieu de la mêlée.

Hélas! cet espoir fut encore trompé. Son cheval s'abattit une dernière fois, les reins brisés, sur la lisière de la forêt. Et, à la façon dont Abra fut jetée sur le gazon, on eût dit que le noble animal lui voulait payer en douceur la violence qu'elle lui avait montrée. Les bêtes se vengent parfois moins cruellement que les gens!

Abra se releva, n'ayant aucun mal.

Son visage était d'une horrible pâleur, non parce qu'elle avait eu peur, mais parce qu'elle souffrait en ce moment toutes les douleurs possibles.

Elle s'assit sur l'herbe, la tête dans ses mains, et se mit à sangloter d'une lamentable façon.

— Ah! dieux cruels! comme vous vous êtes joués de moi! murmura-t-elle d'une voix noyée de larmes, comme vous m'avez trompée!... J'ai la honte de la défaite en amour comme en guerre... Lisvart triomphe doublement de moi... Il m'a dédaignée comme femme : il m'a vaincue comme reine... Je ne suis plus rien en ce monde, qu'une misérable créature sans feu ni lieu, sans trône et sans amitié... Chacun m'a fui... Je suis seule, bien seule dans mes ténèbres... Puisqu'il n'y a plus de bonheur à vivre pour moi, il n'y a pas grand malheur à mourir... Allons!...

Lors, se relevant incontinent, Abra alla droit vers le rivage, entra dans l'eau et s'évanouit, à demi-morte et à demi-folle.

Heureusement que le ciel lui réservait une autre fin. Au moment où elle allait disparaître, engloutie sous les flots, une main s'avança et la retint vigoureusement.

Cette main était celle de l'empereur Lisvart, qui, après la défaite de l'armée ennemie, s'était enquis du sort de la malheureuse princesse qui la commandait. On lui avait tout raconté : la fuite de ses plus fidèles serviteurs, et sa propre fuite à elle à travers la forêt. Alors, il avait pris un cheval frais et s'était élancé sur les traces d'Abra, désespérant de l'atteindre à temps.

Il l'avait atteinte, cependant, comme on vient de le voir, et il en avait remercié Dieu avec une effusion sincère.

— Madame, dit-il d'une voix douce à Abra, après l'avoir déposée avec précaution sur un tertre de gazon, pourquoi ce désespoir?

A cette voix qu'elle connaissait si bien, la princesse de Babylone ouvrit les yeux et les promena avec étonnement sur le visage attendri de son ennemi.

— Où suis-je donc? murmura-t-elle.

— Dans les bras d'un ami respectueux et dévoué, madame, répondit Lisvart.

— Je me croyais déjà arrivée en l'autre monde... auprès de mon pauvre frère Zaïr... reprit Abra.

— Vous vivez, madame... et le ciel en soit loué!

— Vous remerciez, vous, seigneur, celui que je devrais maudire!

— Ne maudissons rien ni personne, madame, je vous en conjure... Vous êtes jeune, riche et belle... vous êtes faite pour la vie et pour le bonheur...

— Je l'ai cru moi-même, pendant un instant... Ce n'était qu'un rêve, Lisvart!...

— Nous reparlerons de ce rêve plus tard, si vous le permettez, madame... Pour le présent, acceptez mon aide et laissez-vous reconduire au milieu de ma cour, où vous serez accueillie avec tous les égards qui vous sont dus...

Abra hésita un instant. Puis, après un regard rapide jeté sur le visage de l'empereur de Trébisonde, elle reprit courage et se remit à espérer vaguement, mais enfin à espérer. Il y avait tant de bonté et tant de promesses sur le beau visage de Lisvart!

— Conduisez-moi où vous voudrez, Lisvart, murmura-t-elle, je vous suivrai partout, en enfer comme en paradis!...

— Nous n'irons pas si loin pour le moment, répondit l'empereur avec un sourire.

Lors, il lui aida à s'asseoir sur son destrier, et, quand elle fut installée, il prit les rênes en main et marcha à ses côtés.

C'est en cet équipage qu'il rejoignit sa compagnie, un peu inquiète de son absence.

## CHAPITRE XXXIV

Comment l'empereur de Trébisonde mit d'accord Axiane et Abra, qu'il prit pour femme et épouse, par le moyen de Gradasilée, qui l'en supplia humblement.

Lisvart, généreux vainqueur d'Abra, qu'il avait amenée prisonnière à Trébisonde, voulut employer vis-à-vis des vaincus la douceur et la clémence à la place des duretés qui accompagnent ordinairement l'issue des batailles.

Peu après avoir réglé ses troupes et réparé ses vaisseaux, il assembla les chefs de ses soldats et ceux étrangers, et en présence de l'impératrice Abra et d'Axiane, il parla ainsi :

— Vertueux princes, et vous dames très excellentes, vous connaissez la cause et l'issue de cette guerre ; nous voulons la clore par l'amitié et la paix. Nous ordonnons donc à madame Abra de laisser à Axiane l'empire de Babylone, autrefois patrimoine de Zarzafiel, et la laissons maîtresse du reste conquis par feu Zaïr. Et pour contenter en même temps les infantes et jeunes princesses, nous leur octroierons de notre main des époux dignes d'elles.

Il s'arrêta un instant et continua, interrogeant du regard les deux princesses :

— Que la paix ne soit jamais troublée entre vous deux. Vos ressources sont supérieures à ce qu'exige la tenue de vos Etats. Voilà ce que nous avons tenu à vous dire en assemblée solennelle, vous priant d'accueillir notre avis comme le plus digne de la grandeur de l'une et de l'autre. Nous nous réservons à nous l'honneur de ce résultat sans exiger ni titres, ni argent, ni rançon.

Il se tut, attendant la réponse de l'impératrice Abra, laquelle, voyant l'empereur, dont elle était prisonnière, tenir un langage si gracieux et user d'une si grande urbanité envers elle, ne put retenir ces paroles :

— Excellent prince, j'ai eu pour vous un tel amour, que, désirant trop vous avoir pour seigneur et mari, et désespérant d'y arriver, j'ai poursuivi votre mort et ma ruine. Aujourd'hui, plus assouplie aux tourments de la Fortune, je vous supplie d'oublier mes torts, et de disposer de moi et de mon Etat à votre gré.

— Vraiment, madame, dit Lisvart, je vous remercie beaucoup de vos paroles ; et vous, madame Axiane, consentez-vous à ce partage ?

Axiane approuva le conseil de Lisvart, et tout le monde fut joyeux d'un accord aussi complet ; surtout Gradasilée, qui savait que toutes ces guerres, ces querelles, ne venaient que de l'amour d'Abra pour Lisvart. Elle vint se jeter aux genoux du prince et lui demanda de lui accorder la troisième chose qu'elle eût sollicitée depuis leurs amours.

Lisvart accorda tout et comprit dans sa générosité ses Etats, toutes ses richesses et sa vie même, et Gradasilée lui répondit :

— Sire, vous avez montré que vous étiez le plus heureux des princes et chevaliers en vertu, de même que je puis avancer qu'Amour n'assujettit personne plus que moi ne le suis à vous. Qu'il vous souvienne seulement du prince d'Egypte, que je tuai pour vous sauver. Tous deux donc, nous devons garder ces biens qui nous honorent ; et je parle ainsi pour savoir l'avis de madame Abra, qui vous est nécessaire pour y arriver, comme il me reste le renom que ma pudicité mérite. Je demande à madame Abra de m'accorder son bon vouloir.

— Ma cousine, fit Abra, quel que soit votre dessein, je vous suis obéissante.

— Or, je possède, dit Gradasilée, de si précieuses raisons, que tous deux, en présence de si noble compagnie, vous ne pourrez vous défendre de ce que je vais vous demander.

L'assemblée et surtout Lisvart et Abra commençaient à être vivement intrigués.

— Je vous prie tous deux, continua Gradasilée, de vous épouser mutuellement, sans différer, afin que le mérite et la gloire de dame Abra reçoive confirmation par la réponse de l'empereur. Moi seule aurai ménagé ces épousailles et vous prie de recevoir avec moi le saint baptême, en laissant la folle croyance aux dieux que nous avons trop longtemps adorés.

Lisvart trouva très grave de se remarier si vite, lui qui se souvenait encore de la première ; mais Abra ne se contint pas de joie, car elle croyait, avec tous les assistants, que Gradasilée allait parler pour elle, ayant rendu de grands services d'amour et de dévouement à l'empereur.

Le cœur de Lisvart étant trop plein d'émotion, il répondit :

— Je ne retire pas mon serment, mais, dame Abra, que dites-vous de cela ?

— Hélas, répondit Abra, soyez assuré que, s'il vous plaît me faire tant d'honneur, je m'estimerai la plus heureuse princesse qui naquit de ma mère. Je suis à votre commandement pour tout ce qu'il vous plaira, voire le baptême.

— Eh bien ! répartit Lisvart, je remplirai donc ma parole et votre désir.

On apporta les fonts, et tous ensemble changèrent le nom d'infidèles en celui de chrétiens.

Le lendemain, la belle Abra fut proclamée impé-

ratrice de Trébisonde, et Lisvart l'épousa, la trouvant digne de loger son second amour.

Car, ainsi qu'un clou chasse l'autre, cette nouvelle femme lui fit perdre peu à peu le souvenir de la première.

Elle avait en soi tant de beauté, qu'Amour nichait souvent dans le plus clair de ses deux yeux.

Voilà comme, au lieu de guerres, on ne parla à Trébisonde que de mariages.

Tant et si bien qu'Orizène épousa la reine de Chypre.

Clivio, fils du roi Norendel, celle de Circie.

Vallados, fils de don Brunéo, celle de Comagéna.

Quadragant, celle de Fénicie.

Balan, fils de Galerte, celle de Mentapolin.

Manely le Sage, celle de Catabadmon.

Argamonte, fils du roi Arban de Norgalès, celle de Serracème.

Sarquille, neveu d'Angriote, celle de Mandie.

Ambor de Gandel, celle de Busquie.

Giontes, neveu du roi Lisvart, celle d'Arcadie.

L'amiral Frandalo, celle de Taramate.

Abies d'Irlande, fils du roi Cildadan, la princesse d'Antioche.

Languines, fils du roi Agraies, la reine de Coriton.

Galvanes, son frère, celle de Mésopotamie.

Tous mariages que messagea la belle Gradasilée.

L'empereur, voulant lui prouver sa reconnaissance des services qu'il en avait reçus, fit apporter une très riche couronne et dit tout haut :

— Il serait trop malséant que celle qui a assemblé tant de couronnes et de rois et de reines, par mariage, demeurât elle-même sans couronne. Ce qu'à Dieu ne plaise ! Je lui donne le royaume de Crète, que j'ai conquis par mes armes.

Et Lisvart la couronna au milieu des démonstrations très vives de la joie universelle.

## CHAPITRE XXXV

Comment, lorsqu'on apprit que Néréide n'était autre qu'Amadis de Grèce, la reine Zahara alla trouver le vieux soudan de Niquée pour le faire consentir au mariage des deux amants.

Nous n'avons pas dit, mais on l'avait deviné, qu'à ce combat entre l'armée des Babyloniens et des chrétiens, le prince Fulurtin et Amadis de Grèce, toujours sous le costume d'amazone et sous le nom de Néréide, avaient fait des prodiges de valeur, à l'admiration générale.

Quand la bataille fut terminée et qu'Abra eut été ramenée à Trébisonde par l'empereur lui-même, on songea à féliciter les chevaliers qui s'étaient le plus vaillamment conduits en cette occurrence.

Lors, Fulurtin et Néréide furent introduits au milieu des princes et des dames qui composaient la suite impériale.

— Sire, dit Néréide la première, en venant s'agenouiller devant l'empereur.

— Relevez-vous, madame, répondit courtoisement Lisvart; relevez-vous et daignez nous dire votre nom, pour que nous l'enregistrions parmi ceux de nos plus chevalereux défenseurs.

Néréide enleva alors son armet, et l'on vit apparaître la belle et fière tête du chevalier de l'Ardente Epée.

— Ah ! mon fils, mon cher fils ! s'écria l'empereur, en pâlissant d'émotion.

Tous deux s'embrassèrent alors avec une effusion attendrissante, et se tinrent ainsi accolés pendant quelques minutes.

— Ah ! je vous avais pleuré mort, cher et bien-aimé fils ! reprit Lisvart. Le ciel me devait bien votre résurrection, pour me dédommager des angoisses où il m'avait jeté !

Amadis de Grèce fut ensuite présenté à la princesse Abra, devenue impératrice de Trébisonde.

Il tressaillit involontairement en revoyant cette étrangère à la place occupée précédemment par sa mère, la princesse Onolorie. Mais il se contint, de peur d'affliger Lisvart.

Toutefois, ce dernier avait deviné la nature de l'impression qu'il venait de ressentir, car il murmura bas à son oreille, de façon à n'être entendu que de lui seul :

— Le ciel l'a ordonné ainsi, mon fils... Il m'a

repris votre mère et m'a donné cette nouvelle compagne... Dieu sait bien ce qu'il fait, mon fils, et nous n'avons pas à discuter ses décrets. Résignons-nous!...

Amadis de Grèce ne répondit rien. Seulement, comme il avait eu le temps de lire sur le visage de la nouvelle impératrice les sentiments d'affection qui y étaient écrits, il s'inclina vers elle et lui baisa la main avec une courtoisie particulière.

— Et maintenant, vaillante amazone, reprit joyeusement Lisvart, racontez-nous vos aventures!...

Amadis de Grèce en avait long à dire; mais comme il était fils de l'empereur de Trébisonde, on l'écouta d'un bout à l'autre sans l'interrompre.

Quand il eut fini, son père dit :

— Vous aimez la princesse Niquée?

— Oui, mon père.

— Vous la voulez à femme?

— Oui, mon père...

— Eh bien! vous l'aurez! Il ne s'agit que d'envoyer un ambassadeur adroit vers le soudan son père, afin de le décider et de l'habituer à considérer comme son gendre celui dont il voulait faire son épouse...

— Hélas! mon père, j'ai peur que votre ambassadeur ne réussisse pas! soupira Amadis, qui connaissait le caractère tenace du vieux soudan.

— Et si cet ambassadeur était une ambassadrice? dit en souriant la reine Zahara. M'acceptez-vous pour votre intermédiaire, chevalier de l'Ardente Epée? ajouta-t-elle.

— Oui, madame, car vous réussirez, répondit Amadis, comme vous savez réussir dans tout ce que vous entreprenez...

— Prenez garde! reprit Zahara, ce serait là un mauvais signe, car, si j'ai bonne mémoire, j'ai précisément échoué dans la seule entreprise où j'eusse désiré réussir...

Amadis comprit et rougit. Mais Zahara ne lui laissa pas le temps d'être confus.

— Pour vous prouver mon peu de rancune, dit-elle, je pars sur-le-champ... On ne saurait partir trop tôt lorsqu'il s'agit du bonheur des autres!

Et, en effet, le soir même, la reine du Caucase s'embarqua, avec une suite de chevaliers et de dames, pour le port de Niquée, où elle arriva sans encombre.

## CHAPITRE XXXVI

Comment la reine Zahara arriva à la cour du soudan de Niquée, et décida le bonhomme à accompagner sa fille à Trébisonde.

Zahara, une fois dans le port de Niquée, s'empressa de se faire annoncer au vieux soudan, qui, à son tour, s'empressa de venir au devant d'elle.

— Seigneur, lui dit-elle, vous voyez en moi une envoyée du puissant empereur de Trébisonde, qui, pour vous remercier de lui avoir dépêché si fort à propos votre esclave Néréide, vous prie de vouloir bien accepter ces présents auxquels il joint l'offre de son amitié.

— J'accepte l'amitié et les présents, répondit le bonhomme réjoui. Mais vous avez parlé tout à l'heure d'une personne qui m'est chère...

— Néréide? demanda Zahara en souriant.

— Néréide, précisément, la belle Néréide! répondit le vieux soudan en soupirant. Ne va-t-elle pas revenir?...

— Non...

— Non?...

— Non... parce qu'elle veut que vous alliez incontinent la rejoindre à Trébisonde en compagnie de votre fille, la belle princesse Niquée.

— Pourquoi à Trébisonde?

— Parce que c'est là qu'est Néréide, au milieu de sa famille...

— De sa famille?

— Oui... de son père... de son grand'père... de son aïeul, qui sont de haute lignée...

— Comment donc s'appelle son père?

— C'est Lisvart, empereur de Trébisonde, le mari actuel de la princesse Abra de Babylone...

— Je suis émerveillé de tout ce que vous me dites là!...

— Il y a de quoi l'être, en effet...

— Ainsi Néréide est la fille de l'empereur Lisvart?...

— Sa fille, non; son fils, oui...

— Son fils? Que me racontez-vous là?

— La vérité pure et simple... puisque Néréide n'est autre qu'Amadis de Grèce, plus connu sous le nom de chevalier de l'Ardente Epée...

Le vieux soudan chancela sous cette nouvelle inattendue, comme sous un coup de tonnerre. Zahara en eut pitié, et, avec la délicatesse que les femmes savent prendre quand elles le veulent, elle raconta au bonhomme l'histoire du déguisement d'Amadis de Grèce.

Le soudan revint peu à peu de son ébahissement, et il prit vaillamment son parti.

Le soir même, il partait avec la reine du Caucase et sa fille Niquée, accompagné d'une suite nombreuse, et abordait en cet équipage au port de Trébisonde.

## CHAPITRE XXXVII

Comment nouvelles vinrent en la Grande-Bretagne qu'Amadis de Grèce était vivant, après avoir passé pour mort.

Le retour inespéré d'Amadis de Grèce en Trébisonde, et la joie des choses qui lui étaient arrivées durant le temps qu'on l'avait tenu pour mort, furent incontinent divulgués partout.

L'empereur Lisvart dépêcha des courriers dans toutes les directions et dans tous les pays où le bruit de cette mort avait pu parvenir et laisser une impression fâcheuse, principalement vers le roi Amadis de Gaule et vers la reine Oriane.

Ces deux derniers participèrent grandement au plaisir de ces bonnes nouvelles, comme bien on suppose. Mais hélas! ce qui les contentait si fort apporta un merveilleux ennui à la pauvre Lucelle, alors religieuse professe au monastère de Mirefleur.

Elle voulut d abord se défaire, pour se soustraire à l'amertume du désespoir qui la poignait. Puis je ne sais quoi la retint.

— Hélas! s'écria-t-elle en fondant en larmes. Hélas! quelle indigne tromperie! et comme je suis victime de mon amour et de ma faiblesse! Je le croyais mort, et je le pleurais comme tel, et lui, durant ce temps, il m'oubliait pour se donner tout entier à sa Niquée!... Amadis! Amadis! vous m'avez cruellement trompée!...

Elle s'interrompait pour sangloter. Puis bientôt elle reprenait, toujours la larme à l'œil :

— Hélas! malheureuse que je suis! comme je reconnais bien maintenant que quiconque met son pied sur la branche amoureuse l'en doit retirer promptement s'il ne veut demeurer à jamais pris et englué!... L'amour n'est qu'une très véhémente fureur et une non moins véhémente folie... N'est-ce pas folie, en effet, que de se vouloir perdre soi-même pour autrui?... Ah! certes, celui qui s'achemine et suit la voie d'amour se peut bien vanter de prendre la route d'une forêt embroussaillée, d'où il est malaisé qu'il sorte jamais autrement qu'égaré et avec le repentir de s'y être si follement aventuré... Pourquoi donc suis-je entrée en ce labyrinthe?... Hélas! je ne puis ni ne veux nier que le larron Amour, en me bandant les yeux, s'est plutôt saisi et rendu maître de mon cœur que je ne me suis aperçue de son approche... Maintenant que je le reconnais, aux blessures qu'il m'a faites, je regrette la faute passée et je désire la réparer, ce qui est hors de ma puissance... Car, ainsi que le foyer qui a été longtemps embrasé ne se peut refroidir en un instant, ainsi il m'est impossible d'oublier si vitement le gracieux déplaisir d'Amour... J'aurai le continuel souvenir de la déloyauté de celui qui, pensant me tromper, s'est lui-même mis au filet... Le temps me vengera de sa trahison ; le repentir lui viendra, mais trop tard, et il sentira à son tour le mal que je souffre et endure à cette heure à cause de lui...

Et, ainsi discourant et ainsi pleurant, la pauvre Lucelle se résolut à envoyer vers Amadis de Grèce un sien écuyer avec cette lettre :

« Déloyal Amadis,

« Je ne sais à quelle occasion j'ai pris encre et papier pour vous écrire cette lettre, à moins que ce ne soit pour vous faire rougir de honte de votre faute, et vous causer le remords de votre trahison, que vous avez oubliée peut-être, mais que je vous rappelle présentement, afin de vous rendre une maigre partie des âpres douleurs que vous m'avez causées.

« Certes, quand je songe à ce qui est arrivé, à nos projets d'autrefois et à votre déloyauté d'aujourd'hui, il me semble que je rêve. Est-il bien possible que vous soyez le chevalier de l'Ardente Epée que j'ai connu et aimé, le vainqueur des sept gardes du château de l'île d'Argènes? Non, cela ne peut être! Un cœur aussi félon que le vôtre ne peut loger autant de prouesse et de glorieuse renommée! Car enfin, chevalier discourtois et menteur, vous m'aviez leurrée de mariage : où donc en sont ces beaux projets? C'est une autre que vous épousez!

« Mais quoi? Le repentir sera le seul et véritable exécuteur de ma vengeance. Vous rougirez un jour de vous comme j'en rougis à cette heure en pensant que vous êtes l'indigne descendant du très bon, très grand, très loyal roi Amadis et de la très vertueuse, très sage, très douce reine Oriane!

« Sur ce, Amadis, je prie Dieu qu'il vous éclaire et vous donne connaissance de votre péché, qu'il vous pardonnera peut-être, mais que je ne saurais, moi, vous pardonner jamais!

« LUCELLE,

« Princesse de Sicile. »

## CHAPITRE XXXVIII

Comment Amadis de Grèce reçut le messager de la princesse de Sicile, et de quelle réponse il le chargea pour elle.

'écuyer de Lucelle s'embarqua aussitôt. Il chemina et navigua tant et tant, qu'il arriva en la cour de l'empereur de Trébisonde, où il trouva celui à qu'il avait affaire, courant un cerf enfermé dans les toiles.

Lors, le tirant à part, en écuyer bien appris, il lui présenta la lettre, en lui disant :

— Seigneur, c'est de la part de la princesse de Sicile, religieuse au monastère de Mirefleur...

A cette parole, le cœur d'Amadis de Grèce lui sauta dans la poitrine, et il en trembla entre cuir et chair d'une très visible façon.

Il rompit le sceau et lut mot à mot, à loisir, la longue lettre de reproches que lui envoyait Lucelle.

Quand il eut lu, son esprit se troubla, car il se remémora tout le travail qu'il avait fait pour conquérir et servir cette gente princesse, et il reconnut la justesse de ses amers griefs. Si bien même, que de grosses larmes lui coulèrent le long des joues et qu'il devint tout mélancolique.

Le messager était toujours là, attendant. Amadis l'aperçut et lui demanda, par contenance, comment se portait la princesse.

— Seigneur, répondit l'écuyer, je l'ai laissée si maigre et si débile, que malaisément vous la reconnaîtriez à cette heure. Elle n'est plus amie que de la solitude et de la tristesse...

Amadis jeta un haut soupir; puis il dit au messager :

— Ami, je te prie de tenir célée l'occasion de ton arrivée céans... Et, en attendant que je fasse réponse à la princesse de Sicile, tu demeureras auprès de ma personne.

— Volontiers, seigneur.

En ce moment, venait l'empereur courant la bête. Amadis laissa là l'écuyer et suivit la chasse, triste et rêveur, jusqu'à la curée.

Le lendemain, il écrivit une longue lettre, ainsi conçue :

« Madame,

« En recevant la lettre qu'il vous a plu de m'écrire par ce gentilhomme présent porteur, j'ai reçu quant et quant en mon âme tout le déplaisir que raisonnablement vous pouvez avoir en la vôtre.

« Toutefois, avant d'entrer en propos, je vous supplie de croire que je n'ai nulle envie de pallier en quoi que ce soit la faute que j'ai commise et que vous me reprochez si justement. Je confesse vous avoir fait un tort irréparable et une si grande offense, qu'il est hors de mon pouvoir de jamais y satisfaire, et que votre charité seule peut me pardonner, en rejetant tout le blâme de cette action sur le Dieu d'Amour.

« Si je vous réponds, madame, c'est pour vous dire que je suis toujours le même chevalier de l'Ardente Epée que vous avez connu et que vous avez eu la bonté d'aimer. C'est pour vous assurer aussi que le peu de gloire que j'ai conquise l'a été en votre honneur : c'est donc à vous, et non à moi, qu'elle revient.

« Quant au blâme que vous me mettez devant les yeux, disant que je vous ai abusée, sous couleur de mariage, vous me pardonnerez, s'il vous plaît, en vous rappelant qu'à notre dernière entrevue, il fut convenu que je vous demanderais à femme au roi votre père, sans passer outre; chacun de nous demeurant ainsi en sa pure liberté.

« Cette liberté, Amour me l'a ravie. C'est l'Amour qui m'a contraint, comme vous l'avez appris sans doute, à changer de nom et d'habit, à prendre celui d'une fille pour parvenir au dessein qu'il me présentait; ce dont je ne suis nullement répréhensible, car ni habit ni nom, rien n'a affaibli la force et le bonheur d'Amadis de Grèce, vainqueur du prince de Thrace, par la victoire advenue à Néréide.

« C'est sous ces déguisements que j'ai pu posséder d'âme et de corps l'incomparable beauté à laquelle je suis lié désormais pour la vie.

« Par ainsi, madame, je vous supplie de modérer le courroux que vous ressentez à mon endroit, vous assurant que mes regrets égalent vos reproches et que, s'il ne s'agissait que de ma vie pour racheter ma faute, je vous en ferais immédiatement le sacrifice.

« Voilà, dame honorée, ce que devait vous dire, et vous a dit, en effet,

« Votre plus obéissant et affectionné serviteur,

« AMADIS DE GRÈCE. »

Cette lettre faite, l'écuyer partit et entra en mer avec un si bon vent, que sans malencontre il passa le détroit de Gibraltar et vint en la mer océane jusqu'à Londres, où il aborda.

—

## CHAPITRE XXXIX

Comment, après un long temps, Zirfée, Alquif et Urgande-la-Déconnue donnèrent rendez-vous aux princes et aux princesses en la Tour de l'Univers.

Quelque temps après les événements que je vous ai successivement racontés, le ventre crut à plusieurs princesses d'une manière si évidente que, le terme venu, elles produisirent tel fruit, que les historiens en ont depuis embelli et décoré leurs volumes.

Ainsi Niquée enfanta un fils qui fut nommé don Florisel de Niquée, et fut en ses jours le plus beau, le plus vaillant et le plus adroit chevalier que l'on sache.

L'impératrice Abra eut, d'une même ventrée, fils et fille, le fils nommé Zaïr, et la fille Léonorine, pour l'amour de son aïeule.

Zahara, pareillement, se trouva grosse et accoucha d'un fils qu'on nomma Anaxartes, et d'une fille qu'on appela Alastrexarea.

Axiane eut aussi de Lucencio un fils appelé Garinter, comme son bisaïeul.

Onorie eut du fort Birmates un fils nommé Brian d'Apollonnie, et une fille nommée Hélène, qui était destinée à rappeler par sa beauté celle qui avait amené la ruine de Troie.

La femme d'Olorius eut de lui une fille nommée Oriane, en l'honneur de son aïeule.

A cette époque, vinrent la reine Zirfée, Urgande-la-Déconnue et le sage Alquif, qui convièrent tous ces princes et princesses à se trouver, en un certain temps, à Niquée, dans la Tour de l'Univers.

## CHAPITRE XL ET DERNIER.

Comment tous les princes et princesses demeurèrent enchantés en la Tour de l'Univers par Zirfée, Alquif et Urgande.

Zirfée avait invité tous les princes et toutes les princesses dont nous avons eu occasion de parler à se trouver, à un jour dit, dans la Tour de l'Univers, construite par elle, par Urgande et par Alquif.

Ils furent tous exacts au rendez-vous, et elle les conduisit de chambre en chambre, de triomphe en triomphe, jusqu'au lieu où était le Dieu d'Amour.

Là, Zirfée, prenant le roi Amadis par la main, lui dit :

— Seigneur, vous avez servi ce dieu le plus loyalement du monde ; aussi en avez-vous été très bien récompensé...

Quand on fut à l'étage de Mars :

— C'est à vous, dit-elle à Amadis de Grèce, de remercier plus dévotement ce dieu-ci... car il vous a favorisé autant que votre bisaïeul Amadis, bien que vous ayez eu en amour moins de loyauté que lui.

En devisant ainsi, on entra dans la chambre de chasteté, et Zirfée, jetant l'œil sur Gradalisée, lui dit :

— Sur ma foi, madame, je n'en connais pas une de ce temps qui mérite mieux que vous de triompher de ce triomphe !...

De là, ils montèrent tous jusqu'au dernier étage de la Tour, où l'Enchanteresse pria Amadis de Grèce et Niquée de demeurer jusqu'à ce qu'elle les appelât. Puis, passant outre, on vint où était le Monde, ce qui donna grand ébahissement à chacun.

Toutefois, nul ciel, nulle planète ne se mouvait encore, ce qui n'empêchait pas l'admiration d'aller son train, car on ne s'expliquait pas comment une si grosse et si lourde machine se soutenait ainsi en l'air.

Lors, Zirfée les pria de s'asseoir sur les siéges dont nous avons parlé en faisant la description de la Tour de l'Univers.

La reine Oriane se plaça à côté du roi Amadis.

Puis, l'empereur Lisvart et Abra.

Puis, la bonne Gradasilée, laquelle avait mérité cette place d'honneur à cause de son chaste amour.

Puis, le roi Galaor et la reine sa femme.

Puis, le roi Don Florestan et la sienne, Périon et la sienne, Lucencio et la sienne, Agraies et la sienne, Don Brunéo et la sienne.

Vis-à-vis d'eux, Zirfée laissa trois siéges vacants, au plus près desquels elle assit le fort Birmates et Onorie, et à côté, Grasandor et sa femme. Puis, tous les autres consécutivement jusqu'à la reine du Caucase, qu'elle pria d'aller quérir Amadis de Grèce et Niquée.

— Prenez place, dit-elle à ces derniers en leur montrant les siéges réservés.

Et, tout aussitôt, les sphères célestes se mirent en branle suivant leur influence ordonnée, avec une telle harmonie, que, véritablement, c'était chose plus divine que terrestre. Le Dieu Omnipotent, Père, Fils et Saint-Esprit, se montra dans toute sa gloire, avec les hiérarchies d'Anges, d'Archanges, de Chérubins, de Séraphins, de Dominations, de Saints et de Saintes, que chacun s'empressa d'adorer.

Les regards des spectateurs, après s'être ainsi élevés, s'abaissèrent insensiblement et découvri-

rent les secrets merveilleux de l'Univers, si bien que, transis d'aise, ils perdaient tout autre souvenir en cette contemplation.

A ce moment, Zirfée appela Carmelle, qu'elle mit aux pieds d'Esplandian ; puis Ardan-le-Nain, qu'elle mit aux pieds du roi Amadis ; puis Florindo, qu'elle mit aux pieds de l'empereur Lucencio.

— Tous trois, leur dit-elle, vous avez bien loyalement et longuement servi ces trois princes aux pieds desquels vous êtes présentement. A cause de cela, vous méritiez cette bonne et honorable récompense qui vous échoit aujourd'hui.

Puis, adressant la parole aux autres, Zirfée ajouta :

— Puissants souverains, excellents princes, empereurs et rois, Dieu a voulu que la mort vînt vous frapper, tout comme les humbles et les petits de ce monde, afin de ne pas vous rendre semblables à Lucifer, qui, par son orgueil, tomba des cieux, et vous faire comprendre l'humilité dans laquelle vous devez vivre, et la cendre en laquelle vous devez retourner, quand votre heure sera venue... Et, pour plusieurs d'entre vous, cette heure est prochaine..... Néanmoins, nous la retarderons et vous ferons encore vivre par notre magie, le sage Alquif, la sage Urgande et moi. Vous passerez donc en ce lieu le terme ordinaire de la vie humaine, et y demeurerez quelques années en plaisirs plus grands que tous ceux dont vous avez pu jouir jamais... Non que vous soyez immortels pour cela ! Le Seigneur Dieu seul l'est. Mais vos jours sont allongés, et votre bonheur doublé. Ainsi soit-il !...

A peine Zirfée eut-elle achevé ce discours, qu'il survint un tel tonnerre, avec éclairs, qu'on eût cru la fin du monde proche. Et quant et quant, parurent sur un nuage trois chariots, traînés par six dragons, dans lesquels se placèrent les trois magiciens, laissant en la Tour de l'Univers cette troupe de dames et de seigneurs, tous et toutes ravis et oublieux des ennuis passés.

---

Ici finit l'œuvre du sage Alquif, et la vrai chronique d'Amadis de Gaule, lequel vécut deux cents ans et plus.

*Fin de la 10e et dernière partie d'*AMADIS DE GAULE,
*nouvellement imprimée à Paris en l'imprimerie de J. Bry aîné,*
*sous la direction d'Alfred Delvau;*
*et fut achevée d'imprimer le XXXIe jour de décembre 1859.*

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 34

